VOYAGE AU GRAND DÉSERT

Lettres du R. P. Pierre-Jean DE SMET S. J.
extraites
des
COLLECTION DE PRÉCIS HISTORIQUES,
par Éd. TERWECOREN, S. J.

Préfet des études au Collége Saint-Michel, à Bruxelles.

1853-1873

APPROBATION

Ayant fait examiner l'opuscule intitulé : *Voyage au Grand-Désert, par le R. P. Pierre De Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus*, nous en permettons l'impression.

Malines, le 4 août 1853.

P. CORTEN, *Vic. Gén.*

COLLECTION DE PRÉCIS HISTORIQUES,
par Éd. TERWECOREN, S. J.,

Préfet des études au Collége Saint-Michel, à Bruxelles.

2e ANNÉE, 1853.

Deux livraisons par mois. - Abonnement 5 francs par an

DÉPOSÉ.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Nous croyons ne pouvoir mieux préparer le lecteur au récit du *Voyage dans le Grand-Désert*, qu'en reproduisant la lettre du R. P. De Smet à M. le chevalier Dieudonné Stas, directeur du *Journal de Bruxelles*, insérée dans le numéro du 2 juillet de cette estimable feuille. Cette lettre indique la substance de celles que le P. De Smet a bien voulu nous communiquer pour les publier dans nos *Précis historiques*.

Bruxelles, le 30 juin 1853

Monsieur le Directeur du JOURNAL DE BRUXELLES.

Après de longs voyages dans les déserts de l'Amérique septentrionale, je revois de nouveau ma patrie, heureux de pouvoir exprimer aux bienfaiteurs de nos pauvres sauvages toute la reconnaissance des missionnaires.

Depuis mon dernier départ de la Belgique, j'ai pu parcourir des savanes où aucune mission n'était établie, où jamais peut-être un Européen n'avait pénétré.

Nous avons remonté le Missouri à une distancé de sept cent trente lieues, et parcouru un plateau de plus de cent lieues sur la crête qui sépare les eaux de la rivière Roche-Jaune de celle du Missouri. De la Roche-Jaune nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et nous traversâmes encore une terre de trois cents lieues, pour atteindre aux Côtes-Noires et aux Montagnes-aux-Loups, éperons des Montagnes-Rocheuses. Nous sortîmes de ces côtes, à l'entrée de la grande route qui conduit des Montagnes-Rocheuses à la Californie.

Le 2 septembre 1851, nous nous trouvâmes sur la grande voie battue par les Européens qui sont allés aux mines d'or, pendant ces dernières années. Ce chemin est beau, large, et peut-être le plus long de l'univers. Sur la trace des caravanes d'émigrants, on circule aisément depuis les États-Unis jusqu'à l'Océan Pacifique. Cette immense avenue est semblable à une aire constamment balayée par les vents, où le moindre brin d'herbe ne pourrait pousser, tant elle est foulée sans relâche sous les pieds de la multitude des Européens et des Américains qui se rend en Californie. Nos sauvages, qui n'avaient jamais vu que des déserts sans chemin, ou tout au plus quelques sentiers de chasse, pensaient, en voyant cette grande route, que toute la *nation des blancs* avait passé par là, et que le vide avait dû se faire dans les contrées. où se lève le soleil. Ils me croyaient à peine quand je leur disais qu'on ne s'apercevait nullement dans la *nation des blancs* du départ de cette multitude.

La Providence a soutenu mon faible courage, guidé mes pas, fécondé la semence de l'Évangile dans des terres qui ne l'avaient pas encore reçue. Après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues, j'ai pu voir le bien que nous pourrons faire parmi ces tribus errantes, toujours en guerre, sans consolation dans le malheur parce qu'elles ne connaissent guère les espérances de l'éternité. Aussi, avec la grâce de Dieu, j'espère y retourner au printemps prochain, avec monseigneur Miége, évêque et vicaire apostolique. Nous pourrons y établir des missions, fixer ces tribus nomades sur un sol assez fécond pour les nourrir, ôter par là même une foule d'occasions de guerre, et faire luire dans ces parages, avec la lumière de la foi, l'aurore de la civilisation.

Les bornes d'un journal ne me permettent pas, monsieur, d'entrer dans les détails de cette expédition au Grand-Désert, sur laquelle je n'ai encore publié qu'une seule lettre. D'ailleurs je me propose d'en faire paraître la relation dans les *Précis historiques*, que publie le P. Éd. Terwecoren, au collége de la Compagnie de Jésus à Bruxelles. Je prépare aussi pour cette même *Collection périodique*, outre une *Notice sur les Mormons* (secte nouvelle, qui ne date que de l'année 1826 et menace de jouer en Amérique le rôle des Sarrasins en Asie), d'autres aperçus qui pourront faire connaître en Europe l'état si peu connu de la Religion dans cette vaste partie du monde, et laisser à l'histoire des documents authentiques sur l'Église naissante dans les déserts. J'entremêlerai ces données historiques de notes que j'ai écrites dans les déserts mêmes, sur la géologie, la zoologie et la botanique, sur le culte, les coutumes des sauvages, etc.

De cette manière, on verra, ce qu'on n'oublie que trop souvent dans l'Europe déjà civilisée, combien la religion catholique, par la nature même de ses missions, contribue à la civilisation des peuples et au développement des sciences. Le gouvernement des États-Unis le sait : il ne cesse d'encourager nos travaux.

Le bien à faire sous tous les rapports est immense. Les catholiques et les nouveaux convertis ont besoin de prêtres pour se conserver dans la foi, les infidèles pour apprendre la bonne nouvelle de l'Évangile. Le petit nombre des ministres du Seigneur qui sont dans ces contrées, ne suffit pas pour 4 000 000 de catholiques et pour tous ces sauvages qui désirent avec ardeur la visite d'une *robe noire* pour leur donner l'instruction et le baptême. Je suis donc venu en Europe, monsieur, pour faire un appel aux cœurs généreux.

J'exprimerai encore un autre vœu, monsieur, et je l'exprimerai avec franchise : je viens aussi en Europe pour demander l'aumône. Je n'ignore pas que la Belgique surtout est constamment visitée par des missionnaires de l'Amérique, des Indes, de l'Orient ; je n'ignore pas que les personnes bienfaisantes ont peine à satisfaire à ces demandes réitérées ; mais les Européens ignorent les besoins immenses de secours qu'on éprouve dans ces contrées, pour empêcher les défections, convertir les infidèles, former des missionnaires, établir des écoles, bâtir des églises, etc.

Veuillez bien. monsieur ; contribuer par votre estimable feuille qui a déjà provoqué tant d'œuvres généreuses, à faire connaître le double but de mon voyage en Europe, où je resterai probablement jusqu'à la fin de septembre.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET, S. J.

PREMIÈRE LETTRE[1]

Université de Saint-Louis, 16 janvier 1852.

M…

Le 7 juin dernier (1851), accompagné du révérend père Christian Hoeken je m'embarquai ici à bord du bateau à vapeur *le Saint-Ange*, pour aller aux Montagnes-Rocheuses. Il se rendait au fort Union, qui se trouve à trois milles au-dessus de l'embouchure de la rivière Roche-Jaune, sur la rive du nord, et à deux mille milles ou sept cent trente lieues au nord-ouest de Saint-Louis. Plusieurs passagers, membres de la Compagnie américaine des pelleteries, partirent par la même occasion, pour se rendre aux différents postes de commerce établis au milieu des Indiens sur le haut Missouri. Ils emmenaient avec eux, environ quatre-vingts hommes engagés ; c'étaient principalement des Canadiens, quelques Américains, quelques Irlandais, Allemands, Suisses et Italiens, et plusieurs *Français de France*, nom qu'on leur donne ici pour les distinguer des créoles français du pays. Ils allaient à la recherche des biens de la terre ; le père Hoeken et moi nous allions à la recherche des biens du ciel, à la conquête des âmes.

[1] Cette lettre est la seule qui ait été publiée. On la trouve dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, 1852, n° 142. Le P. De Smet a ajouté un *postscriptum* pour notre édition. *(Note de l'éditeur.)*

Nous avions eu un printemps humide. Jusqu'au moment de notre départ, la pluie avait été très-abondante ; les neiges et les glaces qui s'étaient amoncelées pendant la saison rigoureuse dans les régions plus septentrionales, se détachant et fondant ensemble dans un bref délai, grossirent les mille et mille tributaires du puissant fleuve le Mississipi. Ces rivières y précipitèrent les unes après les autres leurs ondes torrentielles et gonflèrent tellement "le Père des Eaux", qu'il déborda, roulant ses vagues bourbeuses de côte en côte et couvrant un terrain de huit, quinze milles, et, dans plusieurs endroits, de vingt milles de largeur. Ne connaissant plus de bornes, le fleuve, d'un si grave et si sublime aspect, avait disparu. Sous ces eaux disparaissaient aussi la verdure des riantes plaines, les majestueuses forêts, et les fleurs variées du printemps qui récréaient les veux du voyageur. Un vaste lac couvrait maintenant tout cet espace; et l'immense volume d'eau, qui allait sans cesse s'élargissant, portait le malheur, la ruine et la désolation parmi les habitations nombreuses qui occupaient les bas-fonds de chaque bord. On vit le torrent descendre avec la violence et la rapidité d'une avalanche, renversant et emportant tout sur son passage dans ses flots courroucés.

Aux temps ordinaires, les chicots et les bancs de sable sont les principaux obstacles à la navigation dans les eaux de l'ouest ; ils avaient entièrement disparu et n'inspiraient aux pilotes aucune inquiétude. Mais d'autres dangers avaient pris leur place : toute la face des eaux semblait couverte de débris ; maisons, granges, écuries, enclos des champs et des jardins, étaient emportés pêle-mêle avec des milliers d'arbres déracinés. Des coupes de bois entassées sur les bords, des chantiers enlevés étaient à flot. Au milieu de ces masses flottantes, dont nous ne pouvions pas toujours éviter le choc dangereux. Le *Saint-Ange*, activant toute la force de sa vapeur, avait à surmonter un courant presque irrésistible. Plusieurs fois le bateau fut entraîné à la dérive ; dans deux occasions surtout, ce fut une véritable lutte entre le fleuve et le steamer, Celui-ci, durant un bon quart d'heure, semblait comme immobile au milieu des eaux bouillonnantes ; mais enfin il triompha, grâce à la quantité de poix et de goudron dont les fournaises furent chargées.

Au sein de si effrayants périls, la pensée du but que le missionnaire se propose dans son voyage, le soutient et l'anime. Il sait qu'il est sous la main de

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

et que rarement le Ciel a permis le naufrage d'un vaisseau qui portait des missionnaires.

Les débordements des rivières, les pluies continuelles du printemps et les transitions soudaines du froid au chaud, sont dans ce climat les avant-coureurs certains des fièvres malignes. Le choléra semble prendre dans ces parages un caractère épidémique. Différentes maladies se manifestèrent bientôt à bord du *Saint.-Ange*. Dès leur apparition, aux cris sauvages, aux conversations et chansons bruyantes de nos voyageurs, succéda un morne silence. A peine six jours s'étaient écoulés depuis notre départ, que le bateau ressemblait à un hôpital flottant. Nous étions à cinq cents milles de Saint-Louis, quand le choléra se déclara dans le vaisseau. Le 10, un commis de la Compagnie américaine, jeune, vigoureux et dans la fleur de l'âge, fut subitement saisi de tous les symptômes du choléra et expira au bout de quelques heures. Les jours suivants, plusieurs autres furent atteints de la même maladie et en moururent. L'épidémie emporta treize personnes dans un court espace de temps.

Une attaque bilieuse me retint aussi au lit environ dix jours. Le bon père Hoeken donnait, jour et nuit, ses soins aux malades avec un zèle héroïque et infatigable. Il les, visitait, il les assistait tous dans leurs souffrances, il préparait et administrait les remèdes, frictionnait avec l'esprit de camphre les cholériques, entendait les confessions des mourants et leur prodiguait les dernières consolations de la religion. Il allait ensuite bénir leurs

fosses creusées sur la rive et les enterrait avec les prières et les cérémonies prescrites par le rituel romain. Ce cher confrère avait un tempérament assez robuste et était habitué à une vie de privations ; mais les travaux et les voyages continuels du missionnaire au milieu des sauvages, l'avaient beaucoup affaibli, et, en dernier lieu, ses soins assidus auprès des malades achevèrent de l'épuiser. J'avais beau l'avertir de se ménager davantage ; son zèle l'emportait sur toute autre considération ; au lieu de se prémunir contre le danger, il paraissait s'y plaire. J'étais peiné de le voir remplir seul cette œuvre héroïque de charité ; mais je me trouvais moi-même dans un état de faiblesse tel que j'étais incapable de lui offrir le moindre secours. Le 18, on avait quelques craintes que mon mal ne se changeât en choléra. Je priai le père Hoeken d'entendre ma confession et de me donner l'extrême-onction ; mais dans ce même moment il fut appelé auprès d'un malade qui était à l'extrémité. Il me répondit : "Je ne vois point de danger immédiat pour vous ; nous verrons demain." Il avait assisté trois mourants ce jour-là. Hélas ! jamais je n'oublierai la scène qui eut lieu quelques heures après. La chambrette du révérend père Hoeken était à côté de la mienne. Entre une et deux heures de la nuit, lorsque tout était tranquille et silencieux à bord, que les malades dans leurs insomnies n'entendaient que les soupirs et les plaintes des autres malades, la voix du révérend père Hoeken frappe tout à coup les oreilles... Il m'appelle à son secours. Je me réveille d'un profond assoupissement, je reconnais la voix du père, je me traîne au chevet de son lit. Hélas ! je vois le malade à l'extrémité. Il me demande d'entendre sa confession ; je me rends aussitôt à ses désirs. Le docteur Evans, médecin d'une grande expérience et d'une grande charité, surveillait le malade et tâchait de le soulager ; mais ses soins et ses remèdes furent inutiles. J'administre l'extrême-onction au révérend père ; il répond à toutes les prières avec un recueillement et une dévotion qui ajoutèrent encore à la haute estime que tout le monde avait conçue pour lui à bord. Il s'affaiblissait à vue d'œil. Me trouvant moi-même dans un état si alarmant que je pouvais être enlevé peu de temps après lui et partager sa dernière demeure en cette terre de pèlerinage et d'exil, je le prie de recevoir à son tour ma confession, s'il était encore capable de l'entendre. Je m'agenouille tout en larmes au chevet du lit, de mon frère en Jésus-Christ, de mon ami fidèle, de mon seul compagnon dans le désert. A lui, dans son agonie, je me confesse, malade et presque mourant... Les forces l'abandonnent... Bientôt il perd la parole, bien qu'il demeure sensible à ce qui se passe autour de sa dernière couche.

Me résignant à la sainte volonté de Dieu, je récite les prières des agonisants avec la formule de l'indulgence plénière que l'Église accorde à l'heure de la mort. Le père Hoeken, mûr pour le ciel, remet sa belle âme entre les mains de son divin Rédempteur, le 19 juin 1851, douze jours après notre départ de Saint-Louis. Qui l'eût dit alors ! Il soupirait après le désert, il avait soif du salut des âmes, il voulait encore tant travailler pour le bon Dieu ! Que de projets évanouis ! C'eût été dans d'autres entreprises un motif de ne pas continuer un périlleux voyage ; mais la gloire de Dieu donne à l'homme des forces que la nature humaine lui refuse.

Le père Christian Hoeken était né dans le Brabant septentrional. Il n'avait que quarante-trois ans au moment de sa mort. Les quinze dernières années de sa vie s'étaient écoulées au milieu des Indiens, qui avaient conçu pour lui la plus haute vénération. Il était tout pour eux : leur père en Jésus-Christ, leur médecin dans les maladies, leur conseil dans toutes leurs difficultés, leur ami sincère et fidèle. Il se réjouissait avec toute la simplicité d'un enfant lorsqu'il avait à partager quelque chose avec ses pauvres néophytes. Toute sa consolation était de se trouver au milieu d'eux. II a été un instrument actif de salut entre les mains de Dieu, pour annoncer sa sainte parole à des milliers de païens. Les églises qu'il a bâties et les ferventes congrégations d'Indiens qu'il a formées, attestent sa ferveur et le zèle apostolique qui l'animaient. Sa belle mort a couronné tous ses travaux. Martyr de la charité, il a exercé le saint ministère jusque dans son agonie. Elle sera toujours pour moi triste mais salutaire, la pensée qui me reportera à cette heure touchante et solennelle. Quels amis purent jamais se faire des adieux plus émouvants et plus religieux !

Les passagers furent profondément émus à la vue du corps inanimé de celui qui jusqu'alors avait été "tout à tous." Leur bon père les quittait au moment où ses services semblaient être le plus nécessaires. Je me souviendrai toujours avec reconnaissance de la sollicitude témoignée au révérend père Hoeken, dans ses derniers moments, par tous les passagers qui se trouvaient à bord. On approuva à l'unanimité ma résolution de ne pas laisser dans le désert le corps du pieux missionnaire. Un cercueil décent, très-épais et goudronné en dedans, fut préparé pour recevoir la dépouille mortelle ; une fosse temporaire fut creusée dans une belle forêt, aux environs de l'embouchure de la Petite-Sciouse, et l'enterrement se fit avec toutes les cérémonies de l'Église, dans la soirée du 19 juin ; tout l'équipage y assistait.

Environ un mois plus tard, au retour du *Saint-Ange*, qui passa près de cette tombe vénérée, le cercueil fut exhumé, mis dans le bateau et transporté au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Florissant. Là reposent les restes mortels du révérend père Hoeken avec ceux de ses confrères.

Cette mort, si précieuse devant Dieu, remplit de tristesse tous les cœurs des passagers ; mais pour plusieurs ce fut une tristesse salutaire. Un grand nombre ne s'étaient pas approchés du tribunal de 1a pénitence depuis plusieurs années ; immédiatement après les funérailles, ils se rendirent l'un après l'autre dans ma chambrette pour se confesser.

Cinq autres passagers succombèrent encore, et reçurent avant d'expirer les consolations de mon ministère. L'accablement et la faiblesse où la fièvre m'avait réduit me quittèrent insensiblement ; au bout de quelques jours,

je me trouvais en parfaite convalescence, pouvant célébrer le saint sacrifice de la messe à bord et donner tout mon temps aux soins des malades.

A mesure que le bateau montait et pénétrait plus avant dans les terres, gagnant les parties les plus élevées et les plus ouvertes du territoire indien, l'épidémie disparaissait graduellement. Nous pouvions de nouveau consacrer quelques instants à contempler les beautés du désert, à réfléchir sur l'avenir de ces vastes solitudes, sur celui surtout de leurs pauvres habitants. J'en rendrai compte dans une suite de lettres ; elles diront ce qui m'est arrivé d'intéressant et d'édifiant dans mes rapports avec les sauvages, pendant le long et périlleux voyage que je viens de terminer.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET, S. J.

P. S. J'ajoute avec bonheur une notice sur la mort du révérend père Hoeken, insérée dans *le Berger de la vallée de Saint-Louis*, feuille hebdomadaire, attribuée à Monseigneur l'Archevêque :

"Le révérend père Christian Hoeken, de la Compagnie de Jésus, est mort du choléra, à bord du *Saint-Ange*, sur la rivière Missouri. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître le défunt peuvent se faire une idée de la perte que la religion a faite par sa mort. Cette perte, on peut le dire, est irréparable. A la connaissance de plusieurs langues indiennes, il joignait une connaissance parfaite des mœurs, des préjugés et des prédilections des sauvages ; il avait la plus grande attention pour tous leurs intérêts, tant temporels que spirituels. Il jouissait d'une constitution robuste, jointe à une énergie de caractère qui lui faisait entreprendre sans hésiter tout ce qui promettait d'augmenter la plus grande gloire de Dieu. Les qualités qui le distinguaient le plus au milieu de ses travaux et de ses privations étaient son admirable franchise, sa simplicité, son bon jugement, une disposition d'esprit et de cœur toujours joyeuse et tranquille, et un contentement inébranlable que l'auteur de cette notice n'a jamais trouvé au même degré dans aucun autre individu. Il serait impossible de trouver un missionnaire plus apostolique, et nous sommes convaincu que l'illustre Société dont il était membre ne comptait pas parmi ses enfants un religieux plus fidèle et plus fervent."

DEUXIÈME LETTRE

M…

L’embouchure de la rivière Platte ou Nebraska est le point de division entre le haut et le bas Missouri. Elle fut pour les premiers navigateurs du fleuve Missouri une espèce de ligne équinoxiale où, comme en mer, le tribut neptunien était exigé de tous les "mangeurs de lard", sobriquet donné aux individus qui se rendent au désert pour la première fois ; personne n’échappait au tribut.

Le pays plat, ou la vallée du bas Missouri, est couvert d’épaisses forêts s’étendant depuis la rive du fleuve jusqu’aux hauts coteaux qui le bordent sur chaque côté à une distance de quatre à six milles. Les forêts font successivement place à des villes florissantes, à de beaux villages et à des milliers de belles fermes. Ce sol alluvial n’a probablement pas son pareil sur le globe pour la richesse de certains produits. Le bois est fort recherché ; à mesure que le pays se peuple et que le commerce devient plus important, les moulins à vapeur s’y multiplient et préparent tout le bois de construction et la charpente ; en outre, les bateaux à vapeur consument une grande quantité de ce bois.

Entre le Nébraska et la rivière Wasécha ou Vermillon, sur une étendue de pays d’environ quatre cents milles, les forêts sont vastes et belles, souvent entrecoupées d’immenses prairies riches en gazon et en verdure. Ce contraste est très-agréable au voyageur ; chaque fois qu’il pénètre dans le désert, il ne peut s'empêcher d'admirer cette succession de forêts et de plaines, cette suite de coteaux et de collines qui les bornent de toutes parts, dont l'aspect est si varié, et qui sont couverts çà et là d'arbres et de broussailles de différentes espèces ; quelquefois on voit des rochers escarpés qui s'élèvent à une hauteur de cent à deux cents pieds, et puis de belles plaines montant à pente douce, avec des bocages épars, si agréables à la vue qu'on les supposerait l'œuvre de l'art mêlée à celle de la nature. On s'étonne de n'y pas voir la ferme avec ses granges et ses clôtures. Assurément un nouveau venu de l'Europe se croirait sur le domaine de quelque grand seigneur, et s'étonnerait de ne pas voir la maison de campagne et ses dépendances.

La nature semble avoir prodigué ses dons à cette région, et, sans être prophète, on peut prédire qu'un avenir bien différent de son état actuel se prépare pour ce désert. Le texte du Psalmiste lui sera bientôt appliqué : "La terre a été créée pour être l'habitation de l'homme et pour être le théâtre où la gloire du Seigneur et ses perfections seront manifestées." Ces plaines, naturellement si riches et si belles en verdure, semblent inviter le laboureur à y tracer des sillons et promettent une ample récompense à ses moindres travaux. Les forêts antiques attendent le bûcheron, et les rochers, le tailleur de pierre ; les sons de la hache et du marteau vont retentir dans ces solitudes ; des fermes étendues, environnées de vergers et de vignobles, fourmillant d'animaux domestiques et de volaille, sont destinées à couvrir ces plages désertes et à pourvoir aux besoins des villes qui les suivront de près et qui s'élèveront comme par enchantement ; avec leurs dômes, leurs tours, leurs églises, leurs maisons, leurs colléges, leurs écoles, leurs hôpitaux et leurs asiles.

Je parle ici principalement de la région qui s'étend de l'embouchure de la rivière Kanzas à celle du Niobrarah ou l'*Eau qui coule*, et se prolonge au delà des Côtes-Noires en continuant la ligne sur la crête de ces côtes jusqu'aux Monts-Rocheux ; de là elle suit vers le sud, les lignes déjà tracées des territoires d'Entah, du Nouveau-Mexique et du Texas. Toute cette région renferme plusieurs grandes rivières avec de nombreux tributaires, dont les principales sont la Platte, les deux rivières déjà nommées, les têtes ou sources de l'Arkansas, de l'Osage et de la Rivière-Rouge ; elles présentent les plus grands avantages pour la civilisation...

Le président de la république ne voudra-t-il pas, à l'exemple de ses illustres devanciers, arracher, lui aussi, quelques plumes de l'aigle indien, autrefois l'emblême de leur grandeur et de leur puissance, pour les placer dans la couronne qui doit orner les trophées de son administration ? Dans les limites que je trace, il trouvera une étendue de pays assez vaste pour être représentée par trois ou quatre étoiles de plus de la première grandeur, qui augmenteront le lustre de la galaxie du drapeau de l'Union. Ce grand territoire pourra contenir une population immense et destinée à former plusieurs grands États, qui seront un jour des plus prospères.

Mais alors, que deviendront les Indiens, qui déjà ont émigré d'ailleurs, et habitent aujourd'hui ce territoire ? Que deviendront les aborigènes, eux qui l'ont possédé de temps immémorial ? C'est une question vraiment épineuse et qui éveille des idées bien sombres à l'esprit d'un observateur qui a suivi la politique envahissante des États par rapport aux Indiens... J'ai remarqué avec plaisir qu'il y a un rayon d'espoir pour l'avenir de ces pauvres et malheureuses tribus. Ils envoient volontiers leurs enfants aux écoles ; ils font de grands progrès dans l’agriculture et même dans plusieurs arts mécaniques de première nécessité ; ils élèvent avec soin des animaux domestiques et des volailles... On peut donc espérer que les tristes restes de ces nombreuses nations qui couvraient jadis l'Amérique, réduits aujourd'hui à gagner leur vie à la sueur de leur front (car la chasse ne peut plus les nourrir), trouveront un asile, une demeure permanente, et seront incorporés avec tous les droits de citoyens de l'Union. C'est l'unique source de bonheur qui leur reste ; l'humanité et la justice semblent exiger

qu'ils l'obtiennent. S'ils étaient repoussés de nouveau et relégués plus avant dans les terres, ils périraient infailliblement ! Les sauvages qui refuseraient de se soumettre ou d'accepter l'arrangement définitif et le seul qui leur soit favorable, reprendraient la vie nomade des plaines et termineraient leur triste existence à mesure que les buffles et les autres animaux qui les nourrissent disparaîtraient.

Dans les environs du Mankizitah ou rivière Terre-Blanche, les coteaux sont noirâtres et doivent évidemment cette apparence à des feux souterrains ; le sol y est très-léger et stérile sur une étendue d'environ cent milles ; les hautes côtes y ont peu de verdure, et le pays plat, ou vallée du fleuve, y est très-étroit. Quelques coteaux s'y élèvent à la hauteur de montagnes.

Les îles du Missouri sont en général bien boisées et présentent partout des vues très-agréables ; on se procure dans quelques-unes une quantité de cèdres rouges, le bois le plus durable de ces parages et qui résiste le mieux au temps quand il est plongé dans l'eau ou enseveli sous terre. Si l'on excepte l'étendue de terrain entre le Niobrarah et le Mankizitah, où les prairies basses sont rares et où la terre haute est presque entièrement dépourvue de bois, on y trouve plusieurs beaux sites, qui semblent inviter le pionnier et lui dire : "Le temps n'est pas éloigné ; ici aussi vous élèverez votre cabane et vous cultiverez votre champ." Le charbon y est partout très-abondant et suppléera au manque de forêts.

Depuis le Mankizitah jusqu'au grand détour du Missouri, et depuis ce détour jusqu'au fort Mandan et même jusqu'au-dessus de l'embouchure de la Roche-Jaune, sur les deux bords de la rivière, l'aspect du pays est très-beau ; le sol y est très-fertile et donne des récoltes des plus abondantes. Çà et là, sur les bords des grandes rivières, les forêts sont assez belles, tandis que dans les plaines supérieures et à mesure qu'on s'éloigne des rivières, le pays est dépourvu d'arbres et même d'arbrisseaux.

Dans mes visites aux tribus indiennes, j'ai traversé plusieurs fois les immenses plaines de l'Ouest. J'en ai parcouru différents endroits depuis les États jusqu'à la mer Pacifique, et depuis le territoire de la baie d'Hudson, le long des rivières Sascatshawin et Atbasca, jusqu'au grand lac Salé, où se trouve aujourd'hui la capitale des Mormons. Chaque fois que, j'ai voyagé dans ces plaines ; je me suis trouvé comme au milieu d'un vide pénible ; les milliers de pauvres de l'Europe qui demandent du pain et errent sans abri et sans avenir, se présentaient souvent à ma pensée. Souvent je m'écriais et leur adressais la parole : "O pauvres malheureux, que n'êtes-vous ici ! Votre travail et votre industrie mettraient fin à vos misères. Vous élèveriez ici une demeure agréable ; vous recueilleriez avec abondance les fruits de vos travaux." Oui, ce vide existe ; et quand je dis qu'il doit se remplir par des populations industrieuses et persévérantes dans leurs entreprises, je m'exprime d'une manière conforme à l'expérience de tous les voyageurs.

Il me serait impossible de décrire le sombre silence qui règne dans ce vaste désert. On peut y passer des semaines entières dans de longues courses sans rencontrer une seule personne. Et cependant on se familiarise avec la solitude ; on s'y plaît même. La solitude semble donner l'essor aux facultés intellectuelles de l'homme ; l'intelligence y paraît devenir plus vigoureuse, les pensées plus claires. Il m'a toujours paru que lorsqu'on voyage et qu'on parcourt les plaines, on se sent plus porté à la prière, à la méditation, à la confiance en Dieu, et à se remettre entre les mains de Celui, qui seul est notre refuge au milieu des périls et qui peut seul pourvoir, à tous les besoins. Sans doute l'éloignement où l'on se trouve de tout fracas et de toute autre affaire, les dangers continuels auxquels on est exposé de la part des animaux féroces et d'en- nemis qu'on peut rencontrer à chaque pas, y contribuent beaucoup.

On m'a fait plusieurs fois l'observation que le chant des oiseaux est plus doux et plus agréable à l'oreille dans le désert que dans les forêts des États. On semble capricieusement attribuer ce phénomène aux effets de la société. Par faute de bois, les oiseaux se trouvent forcés de se percher sur le même arbre ou de chercher le même bocage, et s'instruisent ainsi les uns les autres. On suppose communément que les oiseaux en Europe chantent mieux que les oiseaux en Amérique ; pourrait-on l'attribuer à quelque autre cause qu'à celle que je viens d'indiquer ?

Si vous voulez avoir une idée de la topographie, de la grandeur et de l'étendue de nos vastes plaines de l'Ouest, imaginez-vous la France, l'Allemagne, la Belgique changées en une seule prairie le long des cours d'eau et coupée ça et là par un bois de peu d'étendue ou par une très-petite forêt.

Vous me permettrez ces petits écarts ou observations qui se rapportent aux localités que j'ai parcourues. Elles montreront, du reste, à nos incrédules d'Europe que la science et la civilisation peuvent tirer profit des voyages entrepris pour le bien des âmes et la gloire de l'Église. Et puis aussi, tous ces objets si variés et si beaux font bénir sans cesse le Ciel et dire avec le Psalmiste : "La terre est au Seigneur avec toute sa plénitude !"

Nous nous trouvions enfin au bas du grand détour où le bateau avait mis à terre vis-à-vis d'un camp jantannais, tribu puissante de la notion des Sioux. Dès que ces sauvages nous aperçurent, ils éclatèrent en cris de joie et honorèrent notre arrivée de plusieurs décharges de fusil. Leurs femmes avaient préparé une grande quantité de bois sec ; on l'accepta avec plaisir et elles reçurent en retour un présent de tabac, de poudre, de plomb, de farine, de café, de sucre. C'est ce qu'elles apprécient le plus.

Les Indiens nous donnèrent la triste nouvelle des ravages que la petite vérole causait en ce moment au poste Bouis et aux environs, près de la petite rivière de la Médecine, qui se jette dans le Missouri à l'anse supérieure du grand détour. Ce détour a une circonférence de trente-six milles, tandis que la distance par terre n`est que de

quatre milles. A ma demande, le capitaine me mit à terre, et deux heures après, je me trouvai an milieu des malades. J'y baptisai tous les petits enfants qui n'avaient pas encore eu le bonheur de recevoir ce sacrement. Je passai la nuit avec eux, leur donnant toute la consolation qu'il était en mon pouvoir de leur donner. Quelques-uns croyaient "que la maladie ressemblait au terrible fléau qui ravagea Londres en..." Ceux, qui avaient échappé retinrent bien longtemps des tâches noirâtres. Même pendant cette maladie contagieuse, ces sauvages conservaient leur ancien mode de donner une dernière demeure aux défunts, en plaçant les cadavres de leurs parents, enveloppés seulement dans une couverture ou dans une peau de buffle, sur des échafauds élevés dans la plaine à une hauteur de huit ou dix pieds. Ils les laissaient ainsi exposés aux chaleurs brûlantes d'un soleil de juillet, le plus ardent de l'année. Les exhalaisons pestilentielles de ces cadavres infectaient toute l'atmosphère à plusieurs milles de distance.

On me montra dans le camp un petit orphelin qui avait été attaqué par la maladie, et qui, réduit à l'extrémité, fut jeté hors de la loge, au milieu de la nuit et pendant une pluie affreuse, par son père adoptif, homme cruel et impitoyable. Il était encore en vie lorsque de grand matin un Canadien l'aperçut, et, imitant le bon Samaritain, l'emporta dans sa hutte et lui prodigua les soins les plus assidus. J'ai eu le plaisir de le voir convalescent et de le baptiser.

Quelques jours plus tard, je me trouvais au fort Pierre, situé sur le rivage, au sud du Missouri, à quinze cents milles au-dessus de Saint-Louis, et près de l'embouchure de la Schicah ou Mauvaise-Rivière. L'influenza, maladie épidémique, avait existé depuis quelque temps dans le fort, et une panique s'était emparée d'un grand nombre, à la nouvelle que la petite vérole était dans le voisinage et que le choléra avait été à bord. En effet ; immédiatement après le départ du bateau, cette dernière maladie éclata avec fureur et enleva beaucoup de monde. Les sauvages frappés de terreur à l'approche des dangers du fléau implacable, se réjouirent de ma présence ; les enfants des blancs et des sauvages qui campaient autour du fort me furent présentés au nombre de cent quatre-vingt-deux, pour être régénérés dans les saintes eaux du baptême.

La même inquiétude régnait au poste des Arikaras. Quelques coureurs y avaient annoncé l'approche du bateau et porté l'alarme en disant que des maladies contagieuses existaient à bord. Mais lorsque les habitants apprirent que tout le monde se portait bien, leur crainte disparut et ils accueillirent le bateau avec toutes les démonstrations usitées en pareilles circonstances. Des cris de réjouissance partaient de deux mille bouches à la fois ; les décharges de fusils et de canons faisaient solennellement retentir les plaines.

La vue de cette scène est belle et imposante : le fort est situé sur la haute côte, à près de cent pieds au-dessus du niveau du fleuve. Une longue rangée de sauvages dans leurs plus beaux accoutrements, le visage barbouillé de différentes couleurs, couvrait le rivage...

Monté à cheval, j'avais devancé le bateau afin d'avoir le temps d'instruire les métis et les créoles et de baptiser tous leurs enfants. Je passai deux jours parmi eux. Un grand nombre de sauvages ayant appris mon arrivée au fort, se présentèrent pour me serrer la main par respect, et pour me souhaiter la bienvenue au milieu d'eux. Ils me prièrent en même temps avec ardeur d'accorder à tous leurs petits enfants la même faveur du baptême que j'avais accordée aux enfants métis. Je me rendis avec empressement à leurs désirs, vu les grands dangers où ces pauvres malheureux se trouvaient. Le nombre des baptêmes montait à près de deux cents. J'ai appris plus tard que le choléra a ravagé ce grand village des Arickaras et qu'un grand nombre d'enfants ont succombé, victimes de ce terrible fléau. Quelle consolation ! ils sont au ciel.

C’est alors que nous fîmes nos adieux aux messieurs du fort pour nous avancer dans le désert.

Bientôt nous passâmes le village des Mandans, composé de quelques grandes huttes couvertes en terre. Cette nation autrefois nombreuse est aujourd'hui réduite à un petit nombre de familles, qui seules ont échappé à la petite vérole en 1838. Ce village est situé à dix-huit cents milles au-dessus de l'embouchure du Missouri et à deux cents milles en bas de la Roche-Jaune. Quelques jours après, nous nous arrêtâmes au fort Berthold, pour y décharger des marchandises au lieu où se trouve le grand village des Minataries ou Gens des Saules, surnommés les Gros Ventres du Missouri. Leurs cabanes sont de la même construction que celles des Arickaras et des Mandans. Quatre grandes fourches, ou plutôt quatre arbres fourchus plantés en terre à vingt pieds à peu près de distance, forment un carré. Ces pieux sont surmontés de soliveaux, qui soutiennent d'autres pièces de charpente obliquement placées et laissant une grande ouverture au centre, pour recevoir l'air et laisser échapper la fumée ; ces pièces sont entrelacées de saules ; le tout est couvert de foin et de terre, sans toutefois être gazonné. Une ouverture faite d'un seul côté est destinée à recevoir la porte, qui consiste en une peau de buffle suspendue. Au-devant de la porte est une espèce d'allée de dix à quinze pieds de long, entourée de piquets et facile à défendre en cas d'attaque. Au milieu de la loge, sous l'ouverture supérieure qui reçoit le jour, un trou pratiqué dans la terre, à la profondeur d'environ un pied, tient lieu de foyer. Autour de la loge, des lits sont élevés d'un, de deux ou de trois pieds au-dessus du sol ; les rideaux sont des peaux de biches. Tout le village est entouré d'une haute et forte palissade de gros arbres équarris.

La nation des Minataries cultive le maïs, les citrouilles, les fèves et les patates.

Les autres villages permanents sur le Missouri sont ceux des Osages, des Oniahas, des Poncas, des Pawnies, des Arickaras et des Mandans.

Les Minitaries sont de la même souche que les Corbeaux et parlent à peu près la même langue. Ils disent que la cause de la séparation provient d'une dispute entre deux chefs qui ne purent s'accorder sur le partage d'un buffle, que l'un et l'autre prétendaient avoir tué à la chasse.

Le grand chef de ce dernier village, appelé Quatre-Ours, est l'Indien le plus poli et le plus affable que j'aie rencontré sur le Missouri. Il me pria de baptiser ses deux petits garçons et plusieurs autres membres de sa famille ; tous les enfants de cette tribu avaient été baptisés par le révérend M. Belcour, missionnaire infatigable et zélé du vicariat apostolique de la Rivière-Rouge, qui est sous la juridiction de monseigneur Provenchère. M. Belcour a visité ces parages plusieurs fois et a obtenu beaucoup de succès parmi ces sauvages, en les disposant en faveur de notre sainte religion. J'y appris la bonne nouvelle que selon toute probabilité une mission y serait bientôt établie avec un ou deux prêtres résidents, sous les ordres de monseigneur Provenchère.

Ce lieu est admirablement bien choisi, et les bienfaits de la religion se répandront facilement de là parmi les nations voisines, telles que les Mandans, les Arickaras et les Assiniboins. Ces tribus ont montré beaucoup d'empressement à entendre la parole de Dieu et à se faire instruire dans notre sainte religion, chaque fois qu'un missionnaire catholique les a visités. En Europe, les prédicateurs et les catéchistes doivent user de mille moyens pour attirer des auditeurs ; ici ce sont les fidèles qui appellent les prêtres pour s'instruire. Ils sont avides de cette nourriture de l'âme, de cette parole de Dieu que tant d'autres méprisent ! Quel compte n'auront pas à rendre un jour à leur bienfaiteur céleste, ces hommes de tout âge, ces jeunes gens surtout pour qui l'enseignement religieux abonde dans les églises, les colléges, les écoles de l'Europe!

Le 14 du mois de juillet, le bateau à vapeur le *Saint-Ange* arriva au fort Union, terme de son voyage. Ce poste est situé par le 48^{e} degré de latitude nord. J'avais alors à faire tous mes préparatifs et à prendre toutes mes précautions, pour mon long voyagé par terre. En attendant, j'instruisis et je baptisai vingt-neuf petits enfants métis qui se trouvaient aux forts Union et William, séparés de trois milles seulement ; tous les jours j'offrais le saint sacrifice de la messe et je donnais une instruction aux gens du fort.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET, S. J.

TROISIÈME, QUATRIÈME, CINQUIÈME, SIXIÈME LETTRES
Tableau des tribus indiennes et de la nation siouse

M...

Toute la matinée du 31 juillet, jour où l'Église célèbre la fête de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, fut employée à faire les préparatifs nécessaires pour notre excursion dans l'intérieur du pays. M. Culbertson, surintendant des forts situés sur les rives des rivières le Missouri et la Roche-Jaune, est un homme distingué, d'un caractère doux, bienveillant et charitable ; il est au besoin courageux et intrépide. Toujours il m'a prodigué des témoignages d'amitié et de bonté, mais surtout pendant cette dernière excursion. Placé à la tête de notre petite compagnie, il fut à même de favoriser mon projet.

Nous étions au nombre de trente-deux personnes ; la plupart étaient des sauvages Assiniboins, Minataries et Corbeaux qui devaient se rendre au grand conseil indien dans le voisinage du fort Laramée, par la même route que nous avions choisie, et qui n'avait guère moins de huit cents milles de longueur. Deux chars et deux charrettes pour transporter nos provisions et notre bagage formaient tout notre convoi. Ces quatre véhicules furent probablement les premiers qui traversèrent jamais le désert. On ne voit pas le moindre vestige de route tracée entre le fort Union et les Buttes-Rouges, qui se trouvent sur la route de l'Orégon, et qui sont à la distance de cent soixante et un milles à l'ouest du fort Laramée.

Après avoir dîné, nous traversâmes le fleuve avec notre bagage. Suivant le cours d'un des petits tributaires de la rivière Roche-Jaune, nous fîmes six milles environ. Nous avions avec nous un habile chasseur métis de la nation des Pieds-Noirs. Il débuta heureusement en nous apportant deux gros chevreuils qu'il avait tués. Les maringouins nous attaquèrent de toutes parts et ne nous laissèrent point de repos. Il fallut les combattre sans relâche, avec des branches, des mouchoirs et de la fumée. Cette dernière arme est la plus efficace pour dissiper ces insectes sanguinaires ; mais elle est en même temps pour les voyageurs la plus rude à supporter. La nuit survint et nous amena une tempête. Le tonnerre grondait au-dessus de nos têtes et les nues déchargeaient un torrent d'eau.

Le 1er août, à six heures du matin, nous nous remîmes en route. Nous prîmes toutes les précautions possibles pour éviter la rencontre de quelque bande ennemie. Les sauvages qui nous accompagnaient tinrent les yeux fixés sur le sol pour voir s'ils ne découvriraient pas des traces récentes de leurs ennemis. Une expérience extraordinaire leur donne un tact admirable pour leur faire trouver des indices qui sont imperceptibles à d'autres. Les sauvages que nos compagnons avaient le plus à craindre dans le pays que nous avions à traverser, étaient les Pieds-Noirs et les Sioux. Après avoir déjeuné aux environs de la source de la rivière du Renard, nous traversâmes depuis le matin jusqu'au soir des plaines élevées et ondoyantes, bornées par des chaînes de coteaux qui s'étendent de la rivière Roche-Jaune au fleuve du Missouri. De temps en temps, on voit dans le lointain des promontoires qui servent de guides au voyageur. Au déclin du jour, nous fixâmes notre camp près de la base des Têtons de la Roche-Jaune. Ces Têtons ont pris leur nom d'un groupe de hautes collines, situées dans un des vallons délicieux qui sont en grand nombre dans ces parages et qui, entourés d'arbres et d'arbustes de différentes espèces, forment un contraste agréable avec les plaines dégarnies de bois que nous venions de traverser. On y trouve une grande abondance de fruits sauvages, tels que prunes, cerises, groseilles, sorbes, baies de buffle, ou *shepherdia angelica*. Parmi les végétaux et les racines nous remarquâmes la *psoralea esculenta*, ou racine à pain ; la pomme blanche, avec sa fleur d'une blancheur ravissante et de forme ovale, qui a près de trois pouces (le circonférence, se trouve partout dans le désert et mériterait une place dans un jardin des plantes choisies ; les sauvages en font grand cas. L'oignon sauvage et l'oignon doux portent de belles fleurs ; ces plantes s'amélioreraient sans doute par la culture ; les racines de la flèche d'eau, du genre *sagittaria*, et celles du lis de la vallée, du genre *convallaria*, sont également très-recherchées par les Indiens, qui leur donnent le nom de *patate de cygne*. Le pois et la fève de terre sont des racines délicieuses et très-nourrissantes ; elles se trouvent ordinairement, dans les terres basses et alluviales. Ces racines forment une portion considérable de la nourriture des sauvages pendant l'hiver ; ils les vont chercher dans les endroits où les souris et d'autres petits animaux, surtout les écureuils de terre, les ont entassées.

Les maringouins nous tourmentèrent beaucoup durant le jour. Ils inquiétèrent surtout nos chevaux et nos mules qui en étaient couverts. Pour nous, nous avions pris nos mesures contre leurs attaques, en portant de gros gants, malgré la grande chaleur, et en couvrant nos têtes d'enveloppes de gaze grossière en forme de sacs.

La distance entre les Têtons et le fort Union est d'environ trente milles. Nous vîmes très-peu de bêtes fauves ; de temps en temps, une gazelle ou un chevreuil était réveillé dans sa reposée et prenait la fuite à notre approche. Les traces de toutes les espèces d'ours, surtout de l'ours gris, y sont très-communes. On rencontre principalement l'ours gris dans les endroits boisés et le long des rivières et des ruisseaux. Nous réussîmes à en tuer trois, non sans beaucoup de danger et d'efforts. Notre chasseur nous apporta deux gazelles bien grasses qui

furent bientôt apprêtées et servies à notre souper. Un des sauvages tua un chat puant *(mephitis americana)*. La puanteur de cet animal est insupportable aux blancs ; les sauvages, au contraire, paraissent l'aimer ; la chair en est pour eux une nourriture exquise. Qu'il est vrai le proverbe : "*de gustibus non est disputandum !"* A chacun ses goûts et ses caprices.

Le 2 août, nous partîmes de grand matin et nous trouvâmes la brise très-agréable. Le pays que nous traversâmes était plein d'intérêt. Les vallées étaient couvertes d'une riche verdure et d'une profusion de fleurs de différentes couleurs. Des bocages de cotonniers, d'ormes, de frênes, ainsi que des groupes de sorbiers et de cerisiers, s'offraient à la vue le long des rivières et des ruisseaux qui étaient alors à sec. Nous montâmes pas à pas les côtes qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Roche-Jaune, comme autant de barrières insurmontables sillonnées par des ravines profondes. Nous triomphâmes de ces obstacles avec beaucoup de difficulté et nous atteignîmes enfin le sommet de ces hauteurs. Là s'offrit à nos yeux le spectacle le plus magnifique. La nature y a accumulé une grande variété de ses caprices les plus bizarres. D'un côté, on voit une succession de belles prairies entrecoupées çà et là, de bocages d'arbres rabougris et de buissons, et se terminant en collines verdoyantes parsemées de groupés de cèdres et de pins ; de l'autre, on aperçoit des tas difformes d'argile rouge et blanche et des amas de pierres, qui de loin par leur couleur ressemblent à des briqueteries, quoiqu'en apparence jetées sans ordre les unes à côté des autres ; ces pierres ajoutent beaucoup d'intérêt aux objets curieux qui se présentent à la vue.

La région que nous traversâmes pendant plusieurs jours nous fournit des preuves évidentes qu'elle avait été fort volcanique, même jusqu'à une époque bien récente, car la surface en était encore couverte de lave et de scories. J'ai compté jusqu'à soixante et dix collines en forme de cônes et de vingt à cent cinquante pieds de haut, groupées dans une seule plaine et dans un espace de quatre à cinq milles ; elles avaient évidemment passé par fordéal de feu. Quelques-unes de ces collines avaient été formées, de grands fraisils que la terre, dans ses convulsions brûlantes, semblait avoir vomis de ses entrailles. Plusieurs fois, après avoir fait quelques milles sur les hauteurs, nous nous trouvâmes soudainement en face d'une pente presque perpendiculaire de roche et d'argile blanche, où nous, eûmes à descendre nos voitures à force de bras. Nous entrâmes ensuite dans une chaîne de vallons et de prairies fertiles arrosées par des fontaines et des ruisseaux, embellies par le cotonnier, l'orme, le frêne, le cèdre et le pin. Dans d'autres endroits, les sommets des côtes sont remarquables par leur beauté et par de riches et ondoyantes plaines où abonde la verdure.

Le quatrième jour de notre voyage, nous aperçûmes des milliers de buffles. Tout l'espace entre les rives du Missouri et celles de la Roche-Jaune en était couvert à perte de vue. Jusqu'alors les maringouins nous avaient beaucoup tourmentés, tandis que là ils avaient entièrement disparu. Nous cherchâmes la cause de ce phénomène ; les sauvages nous dirent que l'absence de nos ennemis ailés avait pour cause la présence du nombre prodigieux des buffles qui paissaient dans les plaines d'alentour et qui attiraient ces insectes. Nous vîmes en effet ces nobles animaux se débattre en jetant, avec leurs cornes et leurs pieds, de la terre sur leurs corps, ou en se roulant dans le sable et la poussière qui montaient dans l'air comme des nuages. Le sort de ces animaux paraît bien pénible. Ils sont tourmentés jour et nuit. Pendant toute une semaine nous entendîmes leurs mugissements semblables au bruit du tonnerre qui gronde dans le lointain, ou aux vagues de la mer qui se brisent contre le rivage. On peut dire, que c'est le pays où les buffles et les bêtes fauves, en général, se trouvent en plus grande abondance. Un bon chasseur y pourrait tuer facilement, dans une journée, plusieurs vaches, plusieurs cerfs, une grosse corne, ou mouton de montagnes, un chevreuil à queue rouge et un autre à queue noire, une gazelle, des lièvres et des lapins ; il pourrait tirer une ou deux fois sur un ours gris et rencontrer peut-être un renard croisé ou argenté. A cette liste d'animaux on peut ajouter le castor, la loutre, le blaireau, le chien de prairies, et plusieurs espèces de volailles, principalement des faisans et des coqs de bruyère. Nos chasseurs, on le conçoit aisément, purent faire leur choix. En effet, on se régala de ce qu'il y avait de plus délicat et nous laissâmes une grande quantité de chair dans les plaines pour servir de nourriture aux vautours et aux loups, dont les hurlements et les réjouissances résonnaient déjà de toutes parts.

Un sauvage assiniboin nous donna une preuve remarquable de sa dextérité à la chasse ; je ne puis omettre d'en faire mention. Seul et à pied, il s'approcha, sous le vent, d'un grand troupeau de femelles de buffles. Dès qu'il fut assez près d'elles pour leur faire entendre le son de sa voix, il commença à imiter le cri d'un jeune veau. Aussitôt les vaches accoururent vers l'endroit où se cachait le chasseur industrieux et il en tua une. Le troupeau alarmé se retira en toute hâte et en grand désordre. Le chasseur rechargea sa carabine et renouvela le cri. Une seconde fois, les vaches s'arrêtèrent et revinrent comme par enchantement ; il en tua une autre. Ce sauvage nous assura qu'il aurait pu en tuer davantage en se servant de la même ruse. Il crut que nous avions assez de deux vaches et laissa partir le reste.

Les voyageurs jouissent d'un excellent appétit dans ces hautes régions. J'ai été étonné plus d'une fois de la vaste quantité de viande qu'un homme est capable d'y consommer sans nuire à sa santé ; on le croirait à peine en Europe. Une et même deux langues de buffle, une côte avec quelques autres bagatelles ne sont pas considérées comme une portion considérable pour un seul repas.

Le 7 août, nous traversâmes des terres entrecoupées de beaucoup de ravines et de ruisseaux à sec. Le sol était plus léger que celui que nous venions de fouler ; il était couvert de différentes espèces d'*artemisia* ou

absinthe, signe infaillible d'un pays stérile. L'aspect de toutes les ravines, de toutes les rives, de tous les lits des rivières et des ruisseaux, et de tous les coteaux, prouve qu'il y a dans cette région de nombreuses mines de charbon de terre. Les observations que j'ai faites sur la qualité du sol me font augurer que ces dépôts de charbon s'étendent jusqu'aux mines nombreuses qui se trouvent sur les terres arrosées par les rivières Sascatshawin et Atabasca dont j'ai déjà parlé dans quelques-lettres écrites en 1845 et 1846, après avoir traversé ces endroits.

Des signes évidents montrent au voyageur que les plaines immenses qu'il traverse, et où il ne voit pas un seul arbuste, n'ont pas toujours été dénuées de bois. Des troncs d'arbres et des arbres entiers pétrifiés s'offrent souvent à la vue. On s'étonne, on admire ; on fait des conjectures sur le changement qui s'y est opéré. Mais quelle réponse peut-on donner à la question : Pourquoi ces terres-là ne sont-elles pas boisées, comme elles le furent sans doute dans les temps antérieurs ? Les steppes de l'Asie, les pampas de l'Amérique méridionale et les prairies occidentales de cet hémisphère semblent posséder un caractère commun et uniforme ; généralement parlant, on n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux. Quelques voyageurs l'attribuent à l'action du feu qui a souvent passé par ces endroits ; d'autres, au changement que le climat y a subi, ou à la stérilité naturelle du sol ; il en est enfin qui prétendent que quelque opération de la nature a détruit les forêts qui y existaient autrefois et réduit ces régions à la condition où nous les voyons aujourd'hui. J'ai examiné différents endroits ; les grands tas de coquilles de l'espèce testacée et du genre *muscula* que j'ai trouvés à quelques pieds du sommet des côtes les plus élevées, et qui étaient incorporés dans des terres alluviales et mêlés de sable et de cailloux rongés par l'eau, prouvent les changements aussi grands qu'étonnants que cette région élevée a soufferts.

Le même jour, nous traversâmes une vaste côte qui s'étend jusqu'aux Buttes de la Tête de Hibou. Ces buttes, dans cet océan de prairies, servent à diriger le guerrier, le voyageur et le chasseur qui les aperçoivent à une distance de trente milles. Du sommet de cette côte, nous avons contemplé avec plaisir et étonnement ce qu'on appelle le *pays des terres blanches*, ou plaines argileuses de la Roche-Jaune. Du sud au nord elles mesurent un espace de trente à quarante milles. Quand on est placé sur cette hauteur, l'imagination croit découvrir des ruines d'anciennes villes. On semble voir des rangées confuses de colonnes brisées, des forts avec leurs tourelles et leurs bastions, des tours, des dômes, des murs en ruine, des châteaux, des édifices de toutes sortes. Quelques-unes de ces colonnes d'argile dure, de couleur rouge et blanche, ont de cinquante à cent pieds d'élévation. J'aurais employé avec plaisir un ou deux jours à examiner attentivement ces productions volcaniques. Je suppose que ce sol ressemble à celui du pays des Terres-Blanches, situé prés du Missouri, et oú passe la rivière Terre-Blanche, et qu'il contient à peu près les mêmes fossiles intéressants.

De pareils terrains qui ont cessé d'être volcaniques, se trouvent aux environs des sources supérieures des rivières de l'Arkansas, de la Platte et de la Grosse-Corne, tributaire de la Roche-Jaune. Près de la source de la Rivière-Puante, l'un des tributaires de la Grosse-Corne et dont les eaux imprégnées de soufre ont probablement les mêmes qualités médicales que les fontaines célèbres, nommées Blue Lick springs, au Kentucky, se trouve l'endroit appelé l'*Enfer de Colter*, du nom d'un chasseur de castors. Cet endroit est souvent agité par des convulsions souterraines. Les gaz sulfureux qui s'échappent en grande abondance du sol brûlant infectent l'atmosphère à plusieurs milles de distance et rendent le terrain si stérile, que l'absinthe même n'y peut croître. Les chasseurs de castors m'ont assuré que les bruits ou explosions souterraines que l'on y entend souvent sont épouvantables. Toutefois je pense que l'endroit le plus remarquable sous ce rapport, et peut-être le plus merveilleux de l'hémisphère septentrional de ce continent, se trouve au centre même des Montagnes-Rocheuses, entre le 43^{e} et le 45^{e} degré de latitude et le 109^{e} et le 111^{e} degré de longitude, c'est-à-dire, entre les sources de la rivière Madison et de la Roche-Jaune. Il s'étend à une distance de près de cent milles. Des fontaines bitumineuses, sulfureuses et d'eau bouillante, y sont en très-grand nombre. Les fontaines chaudes contiennent une grande quantité de matières calcaires, et forment des coteaux plus ou moins élevés qui ressemblent peut-être par leur nature, sinon par leur étendue, aux fameuses fontaines de Pemboukkalesi, dans l'Asie Mineure, qui ont été si bien décrites par Chandler. La terre est lancée à une grande hauteur, et l'influence des éléments lui fait prendre les formes les plus variées et les plus fantastiques. Des gaz, des vapeurs, de la fumée, s'échappent sans cesse par des milliers d'ouvertures depuis la base jusqu'au sommet de la côte volcanique ; le bruit ressemble parfois à celui de la vapeur qui sort avec force des tuyaux d'un bateau. Comme à *l'Enfer de Colter*, on y entend des explosions souterraines très-fortes. Les chasseurs et les sauvages en parlent avec une crainte superstitieuse et regardent ce lieu comme la demeure des mauvais esprits, c'est-à-dire comme un enfer. Les sauvages s'en approchent rarement sans offrir quelque sacrifice, ou, au moins, sans présenter le calumet de paix aux esprits turbulents pour se les rendre propices. Le bruit souterrain provient, disent-ils, de ce qu'on y forge des instruments de guerre ; chaque éruption de terre est à leurs yeux le résultat d'un combat livré entre les mauvais esprits et devient le monument d'une nouvelle victoire ou calamité... Près de la rivière de *Gardiner*, qui est un tributaire de la Roche-Jaune et avoisine la région que je viens de décrire, on trouve toute une montagne de soufre. Je tiens ce rapport du capitaine Bridger, qui a parcouru toutes ces montagnes dans tous les sens et y a passé plus de trente années de sa vie.

Depuis les Buttes du Hibou, où nous campâmes le 7 août, jusqu'aux sources de la rivière d'Immel qui en est éloignée de trente-six milles environ, nous voyageâmes sur les hauteurs. La surface était, raboteuse, coupée par des ravines profondes et très-difficile à passer avec nos véhicules. A chaque pas, nous rencontrions des débris

volcaniques ; pendant deux jours notre route nous offrit à droite et à gauche des coteaux brûlés, dont quelques-uns étaient encore couverts de lave et de scories, et, qui évidemment étaient les cratères d'où les matières volcanignes avaient été lancées de toutes parts dans les plaines voisines.

Au déclin du même jour, nous fûmes témoins d'un beau phénomène. La lune était environnée de quatre cercles : le premier d'un bel azur, le second de pourpre, le troisième blanc, et le quatrième était obscur ou noir. Au milieu de ces cercles la lune brillait de tout son éclat. Les sauvages augurèrent de ces signes qu'une bande hostile se trouvait dans notre voisinage, et ils passèrent toute la nuit à veiller, les armes à la main...

Le 10, nous quittâmes les hautes côtes et nous allâmes à peu près vingt milles à travers un pays stérile, très-raboteux et creusé par les pluies. Une espèce de salamandre, que l'on nomme communément *grenouille à cornes*, les lézards et les serpents à sonnettes y abondent. Voici tout ce que j'ai pu apprendre des sauvages au sujet des remèdes dont on se sert pour guérir la morsure du dernier de ces reptiles. La racine noire est regardée parmi les sauvages comme un remède souverain contre la morsure du serpent à sonnettes, et la Providence l'a rendue très-abondante, précisément dans les endroits oû ces reptiles se trouvent. C'est bien le lieu de dire due le remède est à côté du mal. Il suffit de la bien mâcher et de l'appliquer sur la blessure pour que l'enflure s'arrête et disparaisse aussitôt. Lorsqu'un sauvage, son cheval ou son chien a été mordu par un de ces serpents, on poursuit le reptile, qui meurt presque immédiatement après avoir donné son coup de dent. On lui ouvre l'estomac, on en extrait le sang qu'il a avalé, on l'applique sur la blessure ; aussitôt l'enflure cesse et les effets dangereux du poison sont détruits. Quand les enflures sont très-considérables, les sauvages se servent des os aigus et des dents du serpent à sonnettes pour piquer et ouvrir la peau enflée, et par ce moyen ils dissipent et ôtent l'inflammation. Le serpent connu sous le nom de *tête de cuivre* a un poison si subtil, que son souffle seul cause la mort à celui qui l'aspire. Sa langue n'est pas fourchue comme celle des autres serpents ; elle est d'une forme triangulaire. Lorsqu'on effarouche le reptile, sa tête s'aplatit, il jette avec force par sa bouche une grande quantité de venin jaune et souffle jusqu'à ce qu'il expire.

Le 11, nous arrivâmes de bonne heure à la partie supérieure d'une belle plaine en pente douce. L'ayant traversée, nous nous trouvâmes au *fort Alexandre*, situé sur la rive de la Roche-Jaune, et à une faible distance de l'embouchure de la petite rivière *Bouton de Rose*. II y a environ deux cents milles du fort Union au fort Alexandre. L'hiver, dit-on, est très-rigoureux dans ces parages, et commence en novembre pour ne finir qu'en avril.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET, S. J.

M....

Après que nous nous fûmes arrêtés au fort Alexandre pendant six jours, afin de donner le temps à nos animaux de se reposer de leurs fatigues, et pour attendre l'arrivée de la berge de la Compagnie de Pelleteries, qui portait plusieurs de nos effets, nous passâmes la rivière Roche-Jaune, le 17 du mois d'août, vers les deux heures après midi. Nous traversâmes une plaine élevée et unie sur une étendue de cinq milles ; elle est d'un sol léger, sablonneux, et littéralement couverte de "crapauds verts", nom vulgaire que les voyageurs donnent aux plantes du genre cactus, si remarquables par la grandeur et la beauté de leurs fleurs et par leurs formes grotesques et variées. Les ronds et les ovales, de la grosseur d'un œuf de poule, y abondent et sont entourés de longues épines dures et minces comme des aiguilles ; touchées par les pieds des chevaux, elles s'élancent et s'attachent aux jambes et au ventre des animeaux, et les rendent furieux et intraitables. Nous arrivâmes bientôt dans la vallée des Boutons de Roses ; et, continuant notre route jusque vers le coucher du soleil, nous y campâmes sur les bords de la petite rivière qui porte le même nom, et près d'un bel étang oú une nouvelle digue avait été construite par des castors.

Cette section de pays nous offrit souvent l'occasion d'admirer le travail et l'industrie de ces intelligents animaux. Ils paraissent ici beaucoup plus nombreux que dans aucun autre des districts que j'ai visités. On attribue leur conservation principalement aux incursions continuelles des partis de guerre, soit Sioux, Assiniboins, ou Pieds-Noirs, ennemis implacables des Corbeaux, et qui empêchent les chasseurs et les Indiens du pays de se hasarder dans ces parages. Aujourd'hui le prix des fourrures de castor est si bas que cette chasse est presque abandonnée. Anciennement les Corbeaux avaient pour les castors la plus haute vénération, parce que cette nation croyait que "les Corbeaux devenaient castors après leur vie." Cet article de foi a fait perdre la chevelure à plus d'un chasseur blanc, car tout Corbeau se croit tenu de protéger, de défendre et de venger, même par la mort, *ses proches parents*, dans leur seconde existence. Depuis quelques années, cet article de foi a été rayé de leur code religieux, certainement au grand détriment des castors. Ces superstitions ne viendront à disparaître, comme tant d'autres, que lorsque la foi catholique éclairera ces contrées, sur lesquelles règnent encore de si épaisses ténèbres.

Pendant quatre jours, et en parcourant une distance d'environ cent milles, nous remontâmes la vallée jusqu'aux sources du Bouton de Rose. Là encore le sol est très-léger et sablonneux ; il est pourtant couvert de roses, d'absinthe et de cactus, et entrecoupé de ravines difficiles à passer avec des voitures. Les bords de la petite rivière présentent çà et là des bocages de cotonniers, entremêlés d'arbres fruitiers, tels que pruniers, cerisiers et corniers, qui y sont très-abondants.

Cette rivière prend sa source dans une chaîne de coteaux et de collines appelés dans le pays les montagnes du Petit-Loup. Elles sont en général d'un aspect et d'une forme très-agréables. Le manque d'eau, et surtout d'eau de fontaine, y est fortement senti des voyageurs dans cette saison de l'année. On trouve quelques trous d'eau stagnante dans les lits secs dies rivières ; mais souvent le goût en est à peine supportable. Les bandes de buffles y sont moins nombreuses que dans les terres plus septentrionales, probablement à cause des partis de guerre qui y rôdent sans cesse. Cependant on aperçoit à chaque instant de grands troupeaux de cerfs et beaucoup de chevreuils et de moutons. Nous aperçûmes des traces récentes d'ennemis, des carcasses d'animaux très-dangereux tués, des empreintes de pieds dans les sables, des campements cachés, des boucans mal éteints. Nous redoublâmes donc de vigilance pour éviter toute surprise périlleuse. Une belle capote de chef, de drap écarlate et galonnée, pendue à une branche d'arbre, fut aperçue de loin ; le vent la remuait comme un drapeau flottant. Il y eut une course parmi nos gens à qui s'en emparerait le premier ; un Assiniboin ayant remporté le prix, la capote fut examinée avec grand soin. On la supposait avoir été offerte, la veille seulement, en sacrifice au soleil par quelque chef pied-noir. Les sauvages, dans leurs excursions de guerre, font souvent de pareilles offrandes, soit au soleil, soit à la lune ; ils espèrent, de cette manière, se les rendre favorables et obtenir par leur entremise beaucoup de chevelures et de chevaux. Les objets les plus précieux qu'ils possèdent, et auxquels ils attachent le plus de prix, sont ainsi souvent sacrifiés. Les Mandans, les Arrikaras surtout, et leurs voisins, vont plus loin encore ; ils se font des incisions profondes dans les parties charnues du corps, et se coupent jusqu'aux phalanges des doigts, avant d'aller en guerre, pour obtenir les mêmes faveurs de leurs fausses divinités. Dans ma dernière visite aux Riccaries, aux Minataries et aux Mandans, je n'ai pu remarquer un seul homme un peu avancé en âge dont le corps ne fût pas mutilé et qui eût encore tous ses doigts. Ceci prouve la profondeur de leur ignorance et l'affreuse idolâtrie dans laquelle ces malheureuses tribus se trouvent encore plongées ! A ce sombre tableau on peut ajouter, ce que j'ai déjà rapporté ailleurs, un amour effréné pour le jeu, qui enlève jusqu'aux heures destinées au repos le plus nécessaire ; une paresse qui ne cède qu'à l'aiguillon de la faim ; une pente continuelle à la dissimulation, à la gourmandise, à tout ce qui flatte la sensualité. Et cependant, au milieu de cette profonde misère, ils sentent un besoin indéfinissable d'invoquer une puissance supérieure à l'homme ; ils sont attentifs à tout ce qui peut leur révéler quelque moyen de la fléchir, et leur donner quelque connaissance de l'Être suprême. Ils aiment le missionnaire ; toujours ils l'écoutent avec plaisir. Dans les différentes visites que j'ai faites aux sauvages du Haut-Missouri, à en juger par le respect et l'amitié qu'en ma qualité de prêtre ils m'ont montrés dans toutes les occasions et dans toutes les circonstances, j'ai la ferme conviction que si quelques missionnaires zélés s'occupaient d'eux, ils deviendraient bientôt des chrétiens généreux, remplis de zèle et d'ardeur pour la gloire du Seigneur et pour sa sainte loi. "Ils connaîtraient leur Père qui est aux cieux, et Celui qu'il a envoyé sur la terre" ; ils deviendraient les disciples fidèles du Rédempteur, qui désire si ardemment que tous se sauvent, et qui n'a pas dédaigné de verser tout son sang sur la croix pour le salut du monde.

Le 22 du mois d'août, nous quittâmes la vallée du Bouton de Rose, et nous traversâmes la chaîne montagneuse qui la sépare de la rivière à la Langue. La crête de cette chaîne présente une suite de rochers de pierres à sablon, sous une multitude de formes variées et fantastiques. La montée et la pente sont à pic et par conséquent difficiles à passer avec des voitures ; il fallait l'assistance de tous les bras pour soutenir les attelages. Depuis plusieurs jours nous avions campé dans les environs d'un étang, ou trou rempli d'eau salé et dégoûtante. Que le contraste nous fut agréable, lorsque nous nous trouvâmes sur les bords de cette belle rivière, claire comme le cristal ! Avec quel empressement on désaltéra sa brûlante soif ! Les chevaux et les mules parurent se réjouir, hennissant et se cabrant d'impatience ; aussitôt qu'ils sentaient le relâchement des brides, ils se plongeaient dans la rivière et s'y abreuvaient à longs traits. Quand toute notre caravane eut étanché sa soif, nous continuâmes notre route. Nous traversâmes une plaine ondoyante et un haut promontoire qui de loin paraissait étincelant de cristaux ; il reçut le nom de *coteau aux diamants*. De grosses masses de mica les couvrent. Pour la première fois depuis le fort Alexandre, nous déjeunâmes près de belles et abondantes fontaines, les plus remarquables du pays. Après avoir fait environ vingt-trois milles ce jour, nous campâmes sur les bancs de la rivière à la Langue. Là nous eûmes de nouveau l'occasion de rappeler et de coordonner les souvenirs du terrain que nous avions vu. Le charbon parait aussi abondant au sud de la Roche-Jaune, qu'au nord de cette rivière ; on le remarque partout. Les pentes des côtes sont passablement bien boisées (jusqu'aux sommets on trouve des sapins et des pins de différentes espèces) dans toute l'étendue des montagnes du Petit-Loup. On quitte celles-ci pour se rendre dans les montagnes du Grand-Loup, qu'on rencontre avant d'arriver aux Côtes-Noires. Ces montagnes forment des éperons des Monts-Rocheux ; les principaux pics ont une élévation qui dépasse treize mille pieds.

Le 23, nous quittâmes la rivière à la Langue. Pendant dix heures, nous marchâmes par monts et par vaux, en suivant le cours d'un de ces tributaires ; nous ne fîmes qu'environ vingt-cinq milles. Le jour suivant, nous

traversâmes une chaîne de montagnes élevées pour nous rendre sur la Fourche inférieure des Pins, *Lower Piny Fork*, à une distance de vingt milles. Nous arrivâmes à l'improviste sur les bords d'un beau petit lac d'environ six milles en longueur, auquel mes compagnons de voyage donnèrent mon nom. Nos chasseurs y tuèrent plusieurs canards. En quittant le lac, nous trouvâmes de nouveau une section très-élevée, où des buttes rouges et des scories, débris volcaniques, sont répandues sur toute la surface qui s'étend jusqu'à la Fourche supérieure des Pins, *Upper Piny Fork*, et où des troncs d'arbres pétrifiés se rencontrent à chaque pas. Nous campâmes vers le soir au pied d'une montagne après avoir fait environ vingt-cinq milles, et nous fûmes assez heureux pour y trouver un trou plein d'eau. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la rivière Sableuse à travers des plaines ondoyantes et des coteaux montagneux, parcourant ainsi une distance de vingt-quatre milles.

Le 27 août, nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière à la Poudre, un des principaux tributaires de la Roche-Jaune. Pour y arriver il avait fallu traverser une misérable plaine très-élevée, très-stérile, couverte d'absinthe, remplie de ravines innombrables et difficiles à franchir avec des voitures. Nos voituriers s'en souviendront longtemps sans doute ; car ils disaient souvent qu'on ne les attraperait plus à mener des charrettes dans une région si abominable.

La vallée de la rivière à la Poudre dans le voisinage des Buttes aux Calebasses, qui se trouvent en vue, a une largeur de trois à quatre milles. Quoique le sol y soit léger, la verdure y est pourtant belle et l'herbe abondante pour les chevaux. La partie où je traversai la vallée est bien boisée, et on m'a dit que partout sur cette rivière le bois est assez abondant, principalement les cotonniers et un grand nombre d'arbres fruitiers. Cette vallée forme un beau contraste avec les hautes plaines de ces parages, qui sont l'image même de l'aridité et de la désolation, où on ne trouve que mauvaises herbes, monceaux de pierres et ravines profondes.

Ici nous rencontrâmes trois jeunes guerriers corbeaux ; ils avaient été à la recherche d'un camp sioux, avec l'intention de voler des chevaux, mais, ils n'avaient point réussi. Ces Corbeaux nous conseillaient de suivre le vallon d'une petite rivière qu'ils nous montraient, nous assurant que par cette direction nous ne tarderions pas à arriver au fort Laramée. Je m'étonnais de leur conseil ; la direction du vallon était sud-ouest, tandis que le fort était, selon moi, au sud-est. Nous continuâmes notre chemin en suivant l'indication donnée par les Corbeaux. Cette partie de notre voyage fut assurément la plus dure et la plus difficile. L'endroit reçut le nom dé *Vallée et Rivière aux mille Misères*. Certes ce nom était bien choisi. Imaginez-vous une rivière avec des bords escarpés, qui serpente dans une étroite vallée, et qu'il nous fallut passer dix à douze fois dans l'espace de trois milles, avec des voitures et des charrettes, au grand risque, chaque fois, d'y briser nos véhicules et d'y tuer nos chevaux et nos mules. Le sol y est très-stérile ; à mesure que nous avancions, l'eau devenait plus rare ; le cinquième jour elle nous manqua complètement. Il en fut de même du dernier. La nuit qui survint fut une bien rude épreuve : nous n'avions pas, après une si longue marche, une seule goutte d'eau pour étancher une soif dévorante. Cette nuit mettait le comble aux misères du vallon.

Le 1er septembre, après avoir traversé trois chaînes de coteaux, nous gagnâmes graduellement la crête des Côtes-Noires. Nous avions une charrette de mains et une voiture brisée, dont les pièces ne tenaient ensemble qu'à force de cordes de peau crue.

Arrivés sur le sommet, nous fûmes assez heureux pour découvrir un lac dans le lointain. Nous prîmes avec empressement cette direction, car la soif nous dévorait et nous avions des craintes sérieuses pour nos bêtes de somme, dont le pas commençait à se ralentir. A notre grand étonnement nous nous aperçûmes bientôt qu'une grande distance nous séparait encore du fort Laramée. Au lieu de voir ce fort, comme les trois Corbeaux nous l'avaient fait espérer, nous nous trouvâmes en vue des Buttes-Rouges, à une distance d'environ vingt-cinq milles. Ce lieu est bien connu sur la grande route de l'Oregon ; il est à cent soixante et un milles du fort Laramée... Au sommet des Côtes-Noires j'ai laissé un petit souvenir de mon passage : sur un rocher très-élevé et remarquable par sa forme, j'ai taillé une grande et belle croix. Ah ! puissent les tribus éparses du désert connaître bientôt les grandes vérités que la croix nous enseigne ! Puissent-elles sortir bientôt de l'esclavage où l'erreur les retient depuis tant de siècles !

Toute la région que nous traversâmes au sud de la Roche-Jaune, à quelques rares exceptions près, offre peu de chances à la civilisation ; le sol y est très-léger, le bois y manque, et l'eau y est rare pendant une grande partie de l'année. C'est un pays favorable seulement aux chasseurs et aux tribus nomades ; tous les animaux des déserts y abondent ; et pendant de longues années encore, ils ne seront point inquiétés dans leurs possessions. Quand toutes les places encore vacantes dans l'immense territoire indien, où le sol est fertile, seront remplies, alors seulement le désert au sud de la Roche-Jaune attirera l'attention ; alors seulement l'industrieux et persévérant travail viendra à bout de tirer une grande étendue de cette région de sa stérilité présente.

Dans le voisinage et le long de la base des Côtes-Noires et des Montagnes au Vent, on trouve une grande étendue de terres fertiles et labourables. La verdure est riche et abondante dans toutes les vallées ; ces vallées pénètrent les montagnes comme autant de veines, où des millions d'animaux domestiques pourraient être élevés ; les fontaines et les ruisseaux, si rares dans la section centrale, entre la rivière Roche-Jaune et les Côtes-Noires, abondent dans l'intérieur et au pied de ces montagnes ; ils présentent partout des endroits favorables a' l'érection de moulins. Le climat y est, dit-on, très-salubre, et les belles forêts de cèdres et de pins suffisent abondamment à toutes les nécessités du pays. Les mines de fer et de plomb y abondent[1].

Le 2 septembre, nous nous trouvâmes sur la grande route de l'Orégon, où, comme les vagues de la mer, qui se succèdent les unes aux autres, les caravanes, composées de milliers d'émigrants de tous les pays, ont passé durant ces dernières années, pour se rendre aux riches mines d'or de la Californie, ou bien pour aller prendre possession de nouvelles terres dans les beaux vallons et les riches plaines d'Eutah et d'Orégon. Ces pionniers intrépides de la civilisation ont fait le chemin le plus beau, le plus large et peut-être le plus long de l'univers, depuis les États-Unis jusqu'à l'Océan Pacifique. Aux bords de cette large voie, on trouve une abondance de gazon pour les bêtes de somme des caravanes qui y passent sans cesse, depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'automne.

Les sauvages qui nous accompagnaient, et qui n'avaient jamais vu que les sentiers étroits de chasse, par lesquels ils se transportent avec leurs loges d'un endroit à l'autre, étaient dans l'admiration en voyant cette immense route, qui ressemble à une aire constamment balayée par les vents, et sur laquelle pas un brin de gazon ne pousse, à cause du passage continuel. Ils conçurent une grande idée de la nombreuse *nation des blancs*, comme ils s'exprimaient ; ils crurent que tous avaient passé par là et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. Ils montraient un air incrédule lorsque je leur disais qu on ne s'apercevait nullement, *dans les terres des blancs*, du départ d'un si grand nombre de personnes.

[1] Le passage qui suit à été reproduit par le P. De Smet dans sa lettre à M. le chevalier Stas, insérée dans notre première livraison du *Voyage au Grand-Désert*.

Ils appelaient cette route *le Grand Chemin de Médecine des blancs*. Les Indiens donnent le nom de *médecine* à tout ce qui est extraordinaire, incompréhensible, religieux. Tous les campements abandonnés de cette route étaient visités et examinés en détail. Après avoir ramassé une quantité d'objets qu'ils me montrèrent pour en connaître l'usage et la signification, ils remplirent leurs havre-sacs de couteaux, de cuillers, de fourchettes, de bassins, de cafetières et d'autres ustensiles de cuisine, de haches, de marteaux, etc. etc. ils se firent des ornements de faïence avec des morceaux de tasses, d'assiettes et de plats, qui portaient quelque inscription ou figure, pour se les pendre aux oreilles et au cou. Que de détails nos Indiens auront à donner concernant *la Grande Route de Médecine des blancs*, lorsque, de retour dans leurs villages, ils seront assis au milieu d'un cercle de parents et d'amis !

Mais ces reliques ramassées par nos Indiens n'étaient pas les seuls vestiges de la grande multitude d'émigrants qui, pour aller à la recherche de l'or, s'étaient hasardés à travers cette vaste plaine avec un rare courage, des fatigues et des difficultés inouïes. Les ossements blanchis des animaux domestiques disséminés à profusion le long de la route, les monticules funèbres érigés à la hâte sur les tombeaux d'un parent ou d'un ami mort dans ce long voyage, et le tribut payé à sa mémoire consistant en une grossière inscription taillée sur un morceau de planche étroite ou sur une pierre, d'autres monticule, sans aucune marque d'affection et de souvenir, fournissaient des preuves abondantes et tristes que la mort, qui n'épargne personne, avait considériblement éclairci leurs rangs. Par suite de ces désastres, des milliers d'émigrants se sont trouvés arrêtés soudain, et ont vu s'évanouir l'attente flatteuse de richesses et de plaisirs.

Les nombreux fragments de voitures, de waggons et de charrettes, les tas de provisions abandonnées, les outils de toute espèce, et d'autres objets dont les émigrants s'étaient pourvus à un prix élevé pour traverser le grand désert, mais que les plus impatients, désireux de devancer les autres à l'Eldorado de l'ouest, avaient abandonnés et jetés, témoignent aussi de cette insouciance hardie avec laquelle ils se hasardent dans cette entreprise, si fatale à un grand nombre. Arrivés dans les terres arides de la Californie Supérieure, en 1848, la famine les avait réduits d'abord à manger leurs bêtes de somme. Bientôt ils eurent recours aux cadavres ; puis les mourants ne furent point épargnés, et enfin ils s'entre-dévorèrent... Le tableau qu'en trace Thornton dans son journal est le plus affreux qu'on puisse lire… Toute cette scène déroulée à nos yeux, avec les douloureux souvenirs qu'elle nous rappelait, offrait une preuve triste et salutaire de l'incertitude qui accompagne les plus hautes perspectives de la vie de l'homme et des déceptions qui lui font connaître sa faiblesse.

Nous suivîmes la grande route au sud de la rivière Platte, au pied des grandes Côtes-Noires. Sur ce chemin nous nous trouvâmes à l'abri de ces obstacles qui avaient mis si souvent nos voitures et nos animaux en danger. Après huit jours de voyage sans le moindre accident, le long de la Platte, nous arrivâmes au fort Laramée. Le commandant nous apprit que le grand conseil devait avoir lieu à l'embouchure de la rivière aux Chevaux, vaste plaine située à trente-sept milles plus bas et arrosée par la Platte. Le lendemain, j'acceptai l'invitation que le respectable colonel Campbell me fit, en prenant place dans sa voiture, et nous arrivâmes dans la plaine du conseil, au coucher du soleil. Le surintendant colonel M. Mitchell me reçut avec la plus vive cordialité et la plus amicale bienveillance ; il insista pour que je fusse son hôte pendant tout le temps du conseil. Toutes les autres personnes furent également pleines d'égards pour moi.

Dans l'immense plaine déjà nommée, se trouvaient environ mille loges (dix mille sauvages) appartenant à différentes tribus, savoir : les Sioux, les Sheyennes et les Rapahos ; avec plusieurs députations des Corbeaux, des Serpents ou Soshonies, des Arrikaras, Assiniboins et Minataries. Dans ma prochaine lettre, je me propose de vous entretenir de l'objet de ce conseil et de mes rapports avec les Indiens.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET, S. J.

P. S. Liste d'animaux tués par nos chasseurs depuis le 1er août jusqu'au 9 septembre 1851.
4 chevreuils, 11 gazelles, 37 vaches (buffles), 22 taureaux (buffles), 3 ours, 2 cerfs, 7 grosses cornes ou moutons de montagne, 2 blaireaux, 2 mephitis americana (bêtes puantes), 1 porc-épic, 1 loup, 17 lièvres et lapins, 13 canards, 18 coqs de bruyère et 16 faisans.

M…

Pendant les dix-huit jours que le grand Conseil a duré, l'union, l'harmonie, l'amitié, qui régnaient parmi les dix mille Indiens rassemblés, étaient vraiment admirables et dignes de toute louange. Leurs haines implacables, leurs inimitiés héréditaires, leurs guerres cruelles et sanglantes, tout le passé parut oublié. Ils se visitèrent, ils fumèrent ensemble le calumet de paix, ils firent des échanges de présents, des festins nombreux, et toutes les loges étaient ouvertes à tous les étrangers. Ce qui ne se pratique guère que dans les circonstances les plus solennelles, les plus amicales et les plus fraternelles, il y eut aussi un grand nombre d'adoptions d'enfants et de frères de part et d'autre. Entre les agents du gouvernement, le surintendant du territoire indien le colonel D. D. Mitchell, et le major Fitz-Patrick, l'accord était parfait ; rien ne fut omis pour nourrir et fortifier ces germes de paix et ces bons sentiments. L'objet de la réunion était une preuve marquée de la plus grande bienveillance du côté du gouvernement américain, ainsi que du désir sincère d'établir une paix durable, parmi les tribus hostiles et de leur accorder une indemnité pour droit de passage sur leurs terres par les blancs, et pour les torts et ravages que ceux-ci leur avaient pu faire essuyer.

A l'ouverture du grand Conseil, le surintendant fit entendre aux sauvages que l'objet de la réunion était l'acceptation par eux du traité, tel qu'il avait été préparé d'avance avec l'agrément du Président des États-Unis. Le traité fut lu, sentence par sentence, et expliqué distinctement aux différents interprètes pour leur donner le sens exact et propre de chaque article. Le préambule explique que c'est un traité entre les agents nommés par le président d'une part, et, de l'autre, par les principaux ou braves soldats des nations indiennes qui résident au sud du Missouri, à l'est des Montagnes-Rocheuses, et au nord de la ligne limitrophe du Texas et du Mexique, savoir : les Sioux, ou Dacotahs, les Sheyennes, les Arapahos, les Corbeaux, les Assiniboins, les Minataries, les Mandans et les Arrikaras. Voici en abrégé les principaux articles de ce traité.

ART. 1er. Le droit reconnu et accordé aux États-Unis, de la part des Indiens, d'établir surleur territoire des routes et des postes militaires. - ART. 2. Les obligations solennelles établies pour le maintien de la paix, et de réparer les dommages et les pertes éprouvés par les blancs, du fait des indiens. - ART. 3. Indemnité accordée aux Indiens, pour la destruction causée dans leurs chasses, leurs bois, leurs gazons, etc., par les voyageurs des États qui traversent leur pays. Les cinquante mille piastres en présent leur sont accordées à ce titre. - ART. 4. Pendant quinze ans, on leur payera chaque année cinquante mille piastres en objets et dons qui pourront leur être les plus nécessaires ou utiles...

Le traité fut signé par les agents des États et par tous les principaux chefs des différentes nations.

Un autre traité, en faveur des métis et des blancs qui résident dans le pays, fut proposé, à savoir : "Qu'une étendue de pays soit assignée à leur usage pour la formation d'établissements agricoles et de colonies, et qu'ils obtiennent l'aide du gouvernement dans l'exécution de ce projet." Ce serait l'unique moyen de réunir et de conserver réunies toutes ces familles éparses, qui deviennent chaque année de plus en plus nombreuses, et de les établir dans une ou deux colonies, avec des églises et des écoles pour leur instruction et leur bien-être général.

A peu d'exceptions près, tous les métis ont été baptisés et reçus comme enfants de l'Église. Depuis vingt ans, ils désirent et demandent avec instance des prêtres catholiques, manifestant leur bonne volonté de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour subvenir aux besoins et au maintien de leurs missionnaires. Si les supérieurs ecclésiastiques n'y pourvoient à temps, il est à craindre que les soins de ces nouvelles colonies ne passent sous la direction d'hommes qui feront tout leur possible pour éteindre dans les cœurs de ces braves et simples métis les germes de foi et les bons désirs qu'ils ont toujours manifestés en faveur de notre sainte religion. Auront-ils enfin des prêtres ? C'est une question de la plus haute importance pour eux, et dont dépend le salut de plusieurs milliers d'âmes. Cette question va se décider bientôt ; elle s'agite déjà, et à moins que des missionnaires catholiques n'y soient envoyés, nous le répétons encore, il est à craindre que des gens hostiles ne prennent possession du terrain.

Le deuxième dimanche de septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, trois jours. après mon arrivée dans la plaine du grand Conseil, quelques loges de peaux furent arrangées et ornées en sanctuaire. Sous cette tente improvisée, j'eus le bonheur d'offrir le très-saint sacrifice de la messe, en présence de tous les messieurs du Conseil, de tous les blancs, des métis et d'un grand nombre d'Indiens. Après l'instruction, vingt-huit enfants métis et cinq adultes furent régénérés dans les saintes eaux du baptême, avec toutes les cérémonies de l'Église.

Les Canadiens, les Français et les métis qui habitent le territoire indien témoignent à tous les prêtres qui les visitent une grande bonté, beaucoup d'attention et de respect. Il est vraiment affligeant de les rencontrer dans le

désert comme autant de brebis égarées. J'ai la ferme conviction que deux bons missionnaires auraient parmi eux le plus grand succès. Bientôt de belles chrétientés s'élèveraient dans ce désert ; elles fourniraient des catéchistes ; ceux-ci travailleraient de concert avec les prêtres à la conversion de tant de malheureuses tribus, qui errent encore aujourd'hui à l'abandon dans leurs vastes déserts, sans espoir et sans consolation.

Pendant les quinze jours que j'ai passés dans la plaine du grand Conseil, je fis des visites fréquentes aux différentes tribus et bandes de sauvages, accompagné de l'un ou l'autre de leurs interprètes. Ceux-ci m'aidèrent avec une extrême obligeance à leur annoncer la sainte loi du Seigneur. Les Indiens assistèrent aux instructions avec empressement et intérêt. Chaque fois que je parlais des vices que je savais exister parmi eux, ils avouaient leurs fautes avec une simplicité et une franchise admirables et exemptes de tout respect humain. Dans une instruction sur les dix commandements de Dieu, que je faisais au camp des Ogallallas, tribu siouse, comme je leur donnais l'explicattion du sixième et du septième commandement : *"Luxurieux point ne seras*, etc. *Faux témoignage ne diras*, etc.*"* un chuchotement universel et un rire embarrassé dans un grand nombre d'individus se manifestèrent parmi l'auditoire indien. Je m'informai du motif de ce qui se passait, en observant "que la parole que je leur annonçais était la loi de Dieu, imposée à tous ses enfants sur la terre, et non pas la mienne ; que la parole de Dieu demandait toute leur attention et, tout leur respect ; que ceux qui observent ses commandements auront la vie éternelle, tandis que les prévaricateurs de la loi sainte auront l'enfer et ses tourments pour partage." Le grand chef se leva aussitôt et me répondit : "Père, nous écoutons ; nous avons ignoré les paroles du Grand-Esprit et nous avouons tous notre ignorance. Nous sommes tous grands menteurs ; nous avons volé ; nous avons tué ; nous avons fait tout ce que les paroles du Grand-Esprit nous défendent de faire ; mais nous ignorions ces belles paroles, et si vous restiez parmi nous, pour nous les apprendre ; nous tâcherions de mieux vivre à l'avenir."

Ils me prièrent de leur donner l'explication du baptême, auquel plusieurs d'entre eux avaient assisté lorsque je baptisais les enfants métis. Je me rendis à leur demande et leur fis une longue instruction sur les bienfaits et les obligations de ce sacrement. Tous me prièrent d'accorder cette même faveur à leurs enfants. Le lendemain la cérémonie eut lieu ; deux cent trente-neuf enfants ogallallas (les premiers de leur tribu) furent, régénérés dans les saintes eaux du baptême, à la grande joie et à la satisfaction de toute la nation. J'eus chaque jour des conférences sur la religion avec les sauvages, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre bande ; toujours ils m'écoutaient avec la plus grande attention et le plus profond respect, exprimant tous le même désir d'avoir des prêtres missionnaires au milieu d'eux. Parmi les Rapahos, j'ai baptisé trois cent cinq petits enfants ; parmi les Sheyennes, le nombre d'enfants baptisés montait à deux cent cinquante-trois ; et parmi les Brûlés et les Osages Sioux, à deux cent quatre-vingts ; dans le camp de l'Ours Barbouillé, il y en eut cinquante-six. Le nombre de métis que j'ai baptisés dans la plaine du grand Conseil et sur la Platte est de soixante et un. Dans les différents forts du Missouri j'ai baptisé, pendant les mois de juin et de juillet derniers ; trois cent quatre-vingt-douze enfants. Le nombre total de ceux qui reçurent le baptême est de quinze cent quatre-vingt-six. Un grand nombre est mort un peu plus tard par suite de différentes maladies qui ont ravagé les camps indiens.

J'ai été témoin pour la première fois d'une singulière cérémonie, à laquelle les Sheyennes semblent attacher autant d'importance que les tribus asiatiques en attachent à la circoncision ; c'est "la coupe d'oreille des enfants" Cette coutume paraît être générale parmi toutes les tribus du Missouri-Supérieur et probablement dans d'autres endroits ; peut-être y a-t-il quelque variété dans la forme de la cérémonie. Parmi les Sheyennes, la mère choisit l'opérateur et lui remet le couteau entre les mains. Elle étend l'enfant sur une peau préparée et soigneusement peinturée, que les Canadiens appellent "par-flèche." Tandis qu'un des parents ou des amis tient le petit enfant dans une position tranquille, l'opérateur fait cinq incisions dans le bord de chaque oreille ; ces incisions sont destinées à recevoir plus tard et à porter des ornements. La mère offre ensuite un cheval à l'opérateur et un autre cadeau à chacun des assistants.

Dans le même local grossièrement fait pour cette occasion et composé de six loges, qui consistaient en une vingtaine de peaux de femelles de buffles, nous fûmes témoins d'une autre cérémonie. Les Soshonies ou Serpents avaient à peine quitté les Monts-Rocheux pour se rendre au grand conseil, quand ils furent suivis et attaqués par un parti de guerre de Sheyennes qui tuèrent et enlevèrent les chevelures à deux de leurs hommes. Il s'agissait pour les Sheyennes "de payer ou de couvrir les corps", satisfaction requise par les Indiens, avant d'accepter le calumet de paix et avant de fumer ensemble. Les principaux chefs et braves de la nation sheyenne et quarante guerriers soshonies s'étaient rassemblés à cette occasion. D'abord plusieurs discours furent prononcés de part et d'autre, comme des préliminaires de paix... On servit ensuite un festin auquel tous prirent part ; il consistait simplement en maïs écrasé et bien bouilli. Les chiens furent ici épargnés, car les Soshonies semblent faire exception à la règle générale parmi les sauvages, c'est-à-dire qu'ils ne mangent jamais de la chair de chien. Après le festin, les Sheyennes apportèrent des présents convenables, consistant en tabac, couvertures, couteaux, pièces de drap rouge et bleu, et les placèrent au milieu du cercle. Les deux chevelures furent exposées et présentées aux frères des deux malheureuses victimes, qui se trouvaient assis à la tète du cercle entre les deux chefs de la nation. Il fut assuré que les cérémonies de la grande danse de la chevelure n'avaient point eu lieu. Cette cérémonie, qui est une condition essentielle ou *sine qua non*, consiste en danses et en chansons. Dans ces chansons on fait mention honorable de tous les exploits des guerriers. La cérémonie se renouvelle chaque jour et

se prolonge souvent durant plusieurs semaines. Les femmes, vieilles et jeunes, ainsi que les enfants, ont le droit d'y assister. Ce sont les femmes qui s'y distinguent le plus par leur tapage et leurs mouvements.

Le frère des Indiens tués avait l'air sombre et triste. En acceptant les chevelures, il montra une profonde émotion. Toutefois il embrassa les meurtriers ; il reçut leurs présents et les distribua, en grande partie, à ses compagnons. Les marques d'amitié et de paix se donnèrent ensuite ; elles consistaient principalement en présents et en adoptions réciproques des enfants. Les orateurs employaient toute leur éloquence pour fortifier le bon accord qui semblait régner dans l'assemblée, et pour rendre la paix durable entre les deux tribus. La nuit suivante, les Sheyennes se rendirent aux loges des Soshonies, qui se trouvaient campés à côté de ma petite tente ; leurs chants et leurs danses se prolongèrent jusqu'au point du jour et m'empêchèrent de fermer l'œil. Ce sont parmi les sauvages des jeux très innocents ; jamais même je n'ai remarqué le moindre signe qui pût alarmer la pudeur. Pendant mon insomnie, je me sentis enflammé de zèle en pensant au bien que les missionnaires pourraient faire dans ces parages où les dispositions sont si bonnes. Si les prêtres d'Europe le savaient ! Ils accourraient ici pour réjouir notre mère la Sainte Église en lui donnant des milliers d'enfants nouveaux.

J'eus souvent occasion, et surtout dans cette assemblée, de remarquer l'habileté et la facilité avec lesquelles les sauvages se communiquent leurs idées par des gestes et par des actions vraiment expressives. Le langage des gestes est universellement en vogue parmi les tribus du Haut-Missouri, et paraît être aussi parfait et aussi bien compris parmi eux que l'est celui des sourds et muets parmi nous. Au moyen de ces gestes un Indien peut raconter les principaux événements de sa vie ; il est parfaitement compris. Ce langage muet peut être appelé "un langage de précaution et de défense" ; car, lorsqu'ils se rencontrent dans le désert pendant leurs excursions, ils se font, des signes, à une grande distance, avant de s'approcher ; ils savent immédiatement à qui ils ont affaire et de quoi il s'agit. D'autres moyens de communiquer leur pensée sont encore plus remarquables : les figures grossières qu'on voit sur les peaux de buffles sont des hiéroglyphes aussi facilement compris par un Indien intelligent que les paroles écrites le sont par nous, et contiennent très souvent une histoire de quelque grand événement. Ce n'est pas que les paroles manquent dans leurs langues, qui sont suffisamment expressives.

J'ai assisté au grand conseil depuis le commencement jusqu'à la fin. Comme je l'ai déjà dit, dix mille Indiens, appartenant à différentes tribus et dont plusieurs avaient toujours été en guerre, se trouvaient réunis sur la même plaine. Pendant les vingt-trois jours de la réunion, il n'y eut rien de répréhensible sous le rapport du bon ordre ; au contraire, tout y fut paisible et tranquille ; c'est dire beaucoup en faveur des sauvages. Il semblait qu'ils ne composassent tous qu'une seule et même nation. Polis et bienveillants les uns envers les autres, ils passaient leurs heures de loisir en visites, en festins et en danses ; parlaient de leurs guerres et de leurs divisions, jadis interminables, comme d'affaires passées qu'il fallait absolument oublier ou "enterrer", selon leur expression. Il n'y eut pas la moindre remarque qui pût déplaire dans toutes ces conversations ; jamais le calumet ne passa si paisiblement entre tant de mains différentes. Pour faire connaître toute l'importance de cet acte, il faut que je fasse observer que fumer le calumet ensemble équivaut à un pacte confirmé par serment, auquel personne ne pourrait contrevenir sans se déshonorer aux yeux de toute la tribu. Ce fut un spectacle vraiment touchant que de voir le calumet, l'emblème de la paix indienne, élevé vers le ciel par la main d'un sauvage qui le présentait au Maître de la vie, implorait sa pitié pour tous ses enfants sur la terre et le priait de daigner fortifier en eux les bons propos qu'ils avaient conçus.

Malgré la grande rareté de provisions, qui se faisait sentir dans le camp avant l'arrivée des chariots, les festins furent nombreux et bien fréquentés. Peut-être aucune époque des annales indiennes ne présente-t-elle un plus grand massacre de la race canine. La chair du chien parmi les sauvages est de touts les mets le plus honorable et le plus distingué, surtout en l'absence de viande de buffle ou d'autres animaux ; ce fut aussi dans cette circonstance comme une dernière ressource. On comprend donc ce carnage, Je fus invité à plusieurs de ces festins ; un grand chef en particulier voulut me donner une marque spéciale de sa bienveillance et de son respect à mon égard. Il avait fait remplir sa grande chaudière de petits chiens gras, peau et tout. Il me présenta, dans un plat de bois, le plus gras, bien bouilli. J'ai trouvé la chair du petit chien vraiment délicate, et je crois pouvoir affirmer qu'elle est préférable à celle du petit cochon, dont elle a à peu près le goût.

Les sauvages me régalèrent plusieurs fois d'un plat très-estimé parmi eux ; il consiste en prunes séchées au soleil, et préparées ensuite avec des restes de viande en forme de ragoût. J'avoue que je le trouvai assez bon. Mais voici ce qu'on m'apprit plus tard sur la façon dont on le prépare. Lorsqu'une femme sauvage veut conserver les prunes, qui sont très-abondantes dans le pays, elle en ramasse une grande quantité et invite toutes ses voisines à venir passer chez elle une après-midi agréable. Toute leur occupation alors consiste à jaser et à *sucer* les noyaux des prunes. Elles conservent seulement les enveloppes des fruits qu'elles sèchent et réservent avec soin pour quelque grande occasion.

Les chariots qui contenaient les présents du gouvernement destinés aux Indiens arrivèrent le 20 de septembre. L'heureuse arrivée de ce convoi, fut pour tous un sujet de joie. Un grand nombre étaient dans un dénûment complet ; on se trouvait dans une disette qui approchait de la famine. Le jour suivant, les chariots furent déchargés et les présents convenablement disposés. Le drapeau des États-Unis fut déployé sur un haut mât en face de la tente du surintendant ; un coup de canon annonça à tous les sauvages que le partage des présents allait avoir lieu. Aussitôt on vit accourir des différents camps hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, en grand

costume, barbouillés de couleurs et décorés de tous les colifichets qu'ils possédaient. Ils prirent leurs places respectives, marquées pour chaque bande, formant un cercle immense, qui renfermait plusieurs arpents de terre, autour des marchandises. La vue d'une pareille réunion eût été un sujet bien intéressant pour le pinceau d'un Hogarth ou d'un Cruikshank.

Les grands chefs des différentes nations furent servis les premiers, et on commença d'abord par les habiller. Vous vous imaginez facilement les allures singulières qu'ils prirent en se présentant devant le public, et l'admiration qu'ils excitèrent parmi leurs compagnons sauvages, qui semblaient ne pouvoir se lasser de les contempler. Les grands chefs furent donc pour la première fois de leur vie *culottés* ; on leur mit, un costume de général, avec un beau sabre doré, pendillant au côté ; leurs cheveux longs couvraient leur uniforme, et le tout était rehaussé par la solennité burlesque de leurs figures barbouillées.

M. le surintendant Mitchell en fit ses agents dans la distribution des présents aux bandes. Ils firent tous les arrangements avec la plus grande bienveillance et justice ; toute la conduite de cette vaste multitude était respectueuse et tranquille. Pas le moindre indice d'impatience ou de jalousie ne fut observé pendant la distribution ; chacun parut indifférent jusqu'à ce qu'il reçût sa part. Alors contents, satisfaits mais toutefois paisibles, ils s'éloignèrent de la plaine avec leurs loges et leurs familles... Ils avaient reçu la bonne nouvelle que les buffles étaient nombreux sur la Fourche du Sud de la Platte, à trois jours de marche, et ils se dirigèrent en toute hâte vers l'endroit, déterminés à demander entière satisfaction aux buffles pour la faim qu'ils avaient endurée sur la plaine du grand Conseil. Toutefois cette assemblée fera époque parmi eux, et sera toujours, je l'espère, chère à leur souvenir. Elle se termina le 23 septembre.

Je suis bien convaincu que l'heureux résultat de ce conseil doit être attribué, en grande partie, aux mesures prudentes adoptées par les commissaires, et plus particulièrement encore à leurs manières conciliantes dans tous leurs rapports et dans toutes leurs transactions avec les sauvages. Le conseil produira sans doute le résultat que le gouvernement est en droit d'en attendre ; ce sera le commencement d'une nouvelle ère pour les sauvages, d'une ère de paix. A l'avenir, les citoyens paisibles traverseront le désert tranquillement et sans être vexés ; à l'avenir les Indiens auront peu à craindre de la part des mauvais blancs : justice leur sera faite.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET, S. J

M...

Le 23 septembre, assez tard dans l'après-midi, je fis mes adieux aux créoles, aux Canadiens et aux métis. Je les exhortai à bien régler leur conduite, à bien prier et à espérer que le Seigneur leur enverrait bientôt des secours spirituels, pour leur bonheur temporel et éternel et pour celui de leurs enfants. Je donnai la main, pour la dernière fois, à tous les grands chefs, et à un grand nombre de sauvages, alors présents, et, leur adressai quelques paroles encourageantes pour leur bonne conduite future, promettant de plaider leur cause devant "les grands chefs des Robes noires", à qui je ferais connaître leurs désirs, leurs bonnes intentions et les sentiments qu'ils m'avaient exprimés ; tandis qu'eux de leur côté imploreraient, chaque jour, "le Maître de la vie", dans toute la sincérité de leur cœur, de leur envoyer des prêtres zélés, qui leur apprendraient à bien connaître le chemin du salut, que Jésus-Christ, son fils unique, est venu tracer à tous ses enfants sur la terre.

Je me dirigeai alors vers l'endroit appelé "les Fontaines", à une distance de quatorze milles, dans les environs de la maison de traite à Robidoux, que le colonel Mitchell avait nommée le "Rendez-vous", pour tous ceux qui se proposaient de se rendre immédiatement aux États...

Le 24, avant le lever du soleil, nous partîmes en bonne et grande compagnie. Je visitai en passant deux maisons de traite, pour y baptiser cinq enfants métis. Dans le courant de la journée, nous passâmes le fameux rocher appelé la Cheminée, tant de fois décrit par les voyageurs. Je l'avais déjà vu en 1840 et 1841, dans mes deux premiers voyages aux Montagnes-Rocheuses, et j'en ai parlé dans mes lettres. Je trouve que la Cheminée a beaucoup diminué depuis en hauteur.

Nous jetâmes un dernier coup d'oeil sur les singulières productions de la nature, le Vieux-Château et la Tour, qui se trouvent dans le voisinage de la Cheminée, et qui ressemblent aux ruines d'anciennes maisons seigneuriales, couvrant plusieurs arpents de terre, et présentant une surface très-élevée et entrecoupée au milieu d'une plaine unie.

Arrivés sur la Platte, à l'endroit appelé le Ravin des Frênes, *"Ash Hollow"*, nous nous dirigeâmes vers la Fourche du Sud, à la distance de quinze milles, à travers une belle route ondoyante, sur un terrain très-élevé. Ici nous rencontrâmes le prince P. accompagné seulement d'un officier prussien. Ils se proposaient d'aller faire une visite et une chasse dans les montagnes de la rivière au Vent. Nous échangeâmes nos petites nouvelles, et nous reçûmes avec plaisir les informations intéressantes que le prince nous donna. Il faut que Son Excellence ait vraiment du courage, surtout à son âge, pour faire une si longue route, dans un pareil désert, avec un seul homme pour toute suite, et dans un misérable petit char ouvert, qui portait le prince, l'officier, tout leur bagage et toutes

leurs provisions. On m'a dit plus tard que le dessein du prince était d'aller choisir un endroit convenable, situé le long des montagnes au Vent, propre à l'agriculture, pour une grande colonie allemande. Nous vivons dans un siècle où les merveilles se multiplient ; l'on ne pourrait dire ce qui peut avoir lieu à un temps rapproché en fait de colonisation, quand on a été témoin du succès des Mormons qui, en moins de cinq années, ont changé la face d'un affreux désert et y vivent dans une grande abondance. Cependant j'ose avancer que si réellement, ce que j'ai peine à croire, le prince a formé le projet qu'on lui suppose, je plains de tout mon cœur ceux qui s'embarqueront les premiers pour cette expédition. Les ennemis qu'ils auront à combattre sont encore trop puissants : les Corbeaux, les Pieds-Noirs, les Sioux, les Shéyennes, les Arapahos et les Serpents sont les tribus les plus redoutables et les plus guerrières du désert. Une colonie qui s'établirait dans un tel voisinage et contre le gré de ces tribus, trouverait les plus grands obstacles à vaincre et les plus grands dangers à courir. L'influence de la religion seule pourrait préparer ces parages à une telle transformation. Les promesses et les menaces des colonisateurs, les fusils et les sabres ne feront jamais ce que peut faire la parole de paix d'une Robe noire, la vue du signe civilisateur de la croix.

De la traverse de la Fourche du Sud jusqu'à la jonction des Grandes Fourches, on compte la distance de soixante et quinze milles, et de là au fort Kearny cent cinq milles. Le bois est très-rare sur les bancs de la rivière Platte ou Nébraska. Depuis la jonction des deux fourches jusqu'à son embouchure, la vallée a de six à huit milles de largeur, tandis que le lit de la rivière mème est large d'environ deux milles. Au printemps, à la fonte des neiges, lorsque cette rivière se remplit, elle présente une surface d'eau magnifique avec un grand nombre d'îles et d'îlots, couverts de verdure, bordés de cotonniers et de saules. Pendant l'automne, au contraire, elle est très-peu intéressante et perd toute sa beauté. Ses eaux s'écoulent alors par un grand nombre de passages ou de canaux presque inaperçus, entre les bancs de sable qui couvrent le lit de la rivière dans toute sa largeur et dans toute son étendue.

Lorsque le bois manque, ce qui arrive assez souvent sur le Nébraska, on se sert de la fiente de buffle pour préparer les repas, et, lorsqu'elle est sèche, elle brûle comme la tourbe.

Le sol de cette vallée est généralement riche et profond, mêlé toutefois de sable dans plusieurs endroits ; on y trouve une grande variété de gazons, qui, avec les plantes couvertes de magnifiques fleurs, présentent un vaste champ à l'amateur de la botanique. A mesure qu'on s'éloigne de la vallée, on remarque un changement très-sensible dans les produits du sol : au lieu d'une végétation robuste et vigoureuse, vous trouvez les plaines couvertes d'un gazon court et frisé, très-nourrissant cependant et recherché par les bandes innombrables de buffles et autres animaux qui y paissent.

Le 3 d'octobre, nous arrivâmes au fort Kearny, où le surintendant Mitchell eut une conférence avec une députation de chefs et de guerriers de la tribu des Pawnies au nombre de vingt. Ils exprimèrent leur regret de ce que, n'ayant pas assisté au grand conseil, ils se trouvaient en conséquence exclus des avantages que le traité allait procurer aux autres tribus, et n'avaient eu aucune part dans les présents envoyés par le gouvernement. Ils firent toutefois des promesses solennelles d'adhérer à l'esprit du traité et d'exécuter les ordres de leur "grand Père le Président", qui désire qu'ils vivent en paix avec leurs.voisins, et ordonne la cessation de toute déprédation exercée contre les voyageurs des États-Unis qui traversent leur territoire. Ces chefs et guerriers reçurent poliment et à la façon des sauvages les différentes députations qui nous accompagnaient pour se rendre à Washington, c'est-à-dire, les Sioux, les Sheyennes et les Rapahos, jusqu'alors leurs ennemis mortels, et les régalèrent de festins, de danses et de chansons. "Mon cœur bondit de joie et rit", s'écria le chef des Pawnies Loups, "puisque je me trouve en présence de ceux que depuis mon enfance on m'a appris à regarder comme mes ennemis mortels, Sheyennes. C'est moi et mes guerriers qui avons fait tant d'incursions sur vos terres, pour voler des chevaux et pour enlever des chevelures. Oui, mon cœur bondit de joie, car il n'a jamais rêvé de vous voir face à face, et de vous toucher la main en ami. Vous me voyez pauvre, je n'ai pas même un cheval à monter. Eh bien ! je marcherai joyeusement à pied le reste de ma vie, si le casse-tête peut être enseveli de part et d'autre." Il offrit le calumet à tous les députés et plusieurs l'acceptèrent. Un jeune chef sheyenne, appelé "celui qui monte le nuage", refusa de le toucher et répondit au Pawnie : "Ce n'est ni toi, ni ton peuple, qui m'avez invité sur vos terres. Mon père, ajouta-t-il, en montrant du doigt le surintendant, m'a prié de le suivre, et je le suis ; je n'accepte point ton calumet de paix, de crainte de te tromper. Peut-être, au moment que je te parle, nos braves guerriers sont à la recherche des loges de ta nation. Non, je ne veux pas te tromper, et sache que la paix n'existe pas encore entre nous. Je parle ici sans crainte et clairement, je me trouve sous le drapeau de mon père."

Les allusions du Sheyenne ne paraissaient aucunement diminuer la bonne harmonie qui semblait exister ; les danses, les chants, les discours et les festins se prolongèrent bien avant dans la nuit. Voici les noms des députés sauvages. Les députés *sheyennes* sont : la Gazelle blanche, ou *Voki vokammast* ; la Peau rouge, ou *Obalawska* ; l'Homme qui monte les nuages, ou *Voive atoish*. Les députés *rapahos* sont : la Tête d'aigle, ou *Nehunutah* ; la Tempête, ou *Nocobotha* ; Vendredi, ou *Vash*. De la nation des *Sioux* : l'Unicorne, ou *Haboutzelze* ; le Petit Chef, ou *Kaive* ou *nève* ; l'Homme à écailles, ou *Pouaskawit cah cah* ; la Biche sur ses gardes, ou *Chakahakeechtak* ; l'Oie, ou *Mawgah* : ce dernier appartient à la bande des Sioux Pieds-Noirs. Les deux Ottos avec leurs femmes, qui nous rejoignirent plus tard, sont : le Cerf-Noir ; ou *Wah-rush-a-menec*, avec sa femme la Plume à l'aigle, ou *Mookapec* ; l'Ours noir, ou *Wah-sho-chegorah*, avec sa femme l'Oiseau qui chante, ou *Hou ohpec*.

Au fort Kearny, nous nous séparâmes du colonel Mitchell et de sa suite, qui prirent le chemin de la rivière à la Table. Je me joignis au major Fitzpatrick et aux députés, et nous suivîmes la route du sud, qui traverse le territoire indien.

L'étendue de pays qui se trouve entre les frontières du Missouri et la grande rivière Bleue, pendant l'espace d'environ deux cents milles, présente une grande uniformité dans touts ses principaux traits caractéristiques. Cette contrée offre, en général, de belles prairies ondoyantes, un sol très-argileux, riche en dépôts de matières végétales. Elle est arrosée par des rivières et des ruisseaux innombrables, tributaires des rivières Kanzas, Nébraska, Arkansas, Missouri et Osage. Toutes ces rivières, sauf quelques rares exceptions, sont bien boisées ; on y voit des forêts de chênes et de noyers de différentes espèces, d'érables, de cotonniers, et une variété d'arbres qu'on retrouve dans les forêts à l'est. Les côtes et les coteaux, dans plusieurs endroits, abondent en belles fontaines environnées de superbes bosquets arrangés avec autant d`ordre et de goût que s'ils eussent été plantés par la main de l'homme, tandis qu'une verdure et un gazon luxuriant émaillé de fleurs odoriférantes prennent la place des broussailles.

Les prairies, de tous côtés environnées de foréts qui couvrent les courants d'eau, présentent à la vue un océan de verdure parsemée de fleurs, qu'on voit s`agiter par les vents et qui parfument l'air d'odeurs variées. Les courants d'eau sont clairs ; ils coulent sur des lits rocailleux entre des rives élevées et abondent en poissons. La vallée du Kanzas est large, d'un sol brun, végétal et profond ; on peut en dire autant des vallées des autres rivières dans ce territoire, qui sont toutes propres à l'agriculture. Toute la contrée présenta le double avantage d'être propre aux travaux agricoles et de contenir en abondance des pâturages, où des millions d'animaux pourraient être élevés à peu de frais.

Le major Fitzpatrick avait préféré la route du sud, pour donner à nos amis les députés sauvages une occasion d'être par eux-mêmes témoins du progrès que peuvent faire les nations dans l'agriculture et dans les arts mécaniques. Il voulait ainsi leur montrer ces travaux et ces fruits qui conduisent graduellement au bonheur et à l'aisance, et leur faire sentir d'une manière pratique qu'en adoptant des habitudes d'industrie, l'homme n'a pas besoin de rôder et de voyager dans tous les endroits, souvent avec incertitude et dans la plus grande pénurie de vivres ; mais qu'il peut facilement se créer une abondance autour de soi, par une industrie persévérante et bien réglée.

Nous arrivâmes à Sainte-Marie, parmi les Potowatomies, le 11 d'octobre. Monseigneur Miége, et tous les autres Pères de la mission nous y reçurent avec une grande cordialité et une bienveillance extrême.

Une quantité de végétaux et de fruits, tels que patates, carottes, navets, citrouilles, panais, melons, pommes et pêches, furent placés devant les Indiens ; ils y firent grandement honneur. La chose avait été concertée pour leur donner le goût du travail par le goût des légumes. Aussi, un des principaux députés, la Tête d'aigle, me dit : "Aujourd'hui, Père, nous comprenons tes paroles. Tu nous as dit dans le camp que les buffles disparaîtraient, au bout de quelques années, de notre territoire ; que nous avions à prendre les mesures à temps contre la disette ; qu'alors du sein de la terre nous pourrions arracher la subsistance et l'abondance pour tous nos enfants. Lorsque tu nous parlais, nos oreilles étaient encore fermées ; aujourd'hui elles sont ouvertes, car nous avons mangé les produits de la terre... Nous voyons ici un peuple heureux, bien nourri et bien habillé. Nous espérons que le grand père (l'évêque) aura aussi pitié de nous et de nos enfants. Nous serons contents d'avoir des robes noires parmi nous, et nous écouterons volontiers leur parole." Le jour suivant était un dimanche, et tous assistèrent à la grand'messe. L'église se trouva bien remplie ; le chœur, composé de métis et d'Indiens, chanta admirablement le *Gloria*, le *Credo*, et plusieurs cantiques. Le révérend père Gailland fit en langue potowatomie un sermon qui dura trois quarts d'heure. Le nombre des communiants était grand. Tout ceci, joint à l'attention, à la modestie et à la dévotion de tous les auditeurs, dont quelques-uns avaient des livres de prières, et d'autres des chapelets, fit une profonde et, je l'espère, une durable impression sur l'esprit de nos sauvages des plaines. Durant plusieurs jours ils ne cessèrent d'en parler et de m'interroger sur la doctrine qui doit les rendre heureux et les conduire au ciel. Nous trouvâmes la mission dans une condition très florissante. Les deux écoles sont très fréquentées ; les dames du Sacré-Cœur ont su gagner l'affection des filles et des femmes de la nation, et y travaillent avec le plus grand succès. Les Potowatomies rapprochent de plus en plus leurs demeures de l'église et de "leurs bons pères" ; ils ont commencé avec résolution à cultiver et à élever des animaux domestiques. Chaque dimanche, les Pères ont la douce consolation de contempler une belle assemblée d'Indiens réunis dans la cathédrale en bois, et d'y voir quatre-vingts à cent vingt personnes s'approcher pieusement de la sainte table. Nous passâmes à la mission deux jours en visites ; les sauvages quittèrent l'établissement le cœur rempli de joie et de consolation et dans l'attente de trouver un jour un semblable bonheur dans leurs propres tribus. Ah ! puisse cette attente se réaliser enfin!

Le temps était beau ; en trois jours nous nous rendîmes à Westport et à Kanras, sur le Missouri.

Le 16 d'octobre, nous prîmes nos places à bord du bateau à vapeur *Clara*. Nos députés indiens n'avaient jamais vu un village ou établissement de blancs ; sauf ce qu'ils avaient vu au fort Laramée et au fort Kearny, ils ne connaissaient rien de la construction des maisons. Ils furent par conséquent remplis d'admiration, et lorsqu'ils virent pour la première fois un bateau à vapeur, leur étonnement fut au comble, quoique mêlé d'une certaine crainte quand ils allèrent à bord. Un temps assez considérable se passa avant qu'ils pussent s'accoutumer au bruit et à la confusion que le sifflement et l'échappement de la vapeur, et les sons de la cloche, etc. occasionnaient. Ils

appelèrent le bateau "le canot à feu" et se réjouirent à la vue d'un autre bateau qui montait la rivière avec un "papoos", ou petit enfant, "l'esquif attaché derrière le gouvernail". Depuis que leurs appréhensions de danger avaient disparu, leur curiosité augmentait ; ils prenaient le plus grand intérêt à tout ce qu'ils voyaient pour la première fois. Ils avaient leur grand costume et restaient assis sur le tillac ; à l'approche de chaque ville et de chaque village, ils les saluaient par des cris de joie et des chansons.

Le 22 d'octobre, nous arrivâmes au port de Saint-Louis.

Quelques jours après, tous les membres de la députation indienne furent invités à un festin dans notre université. Ils se réjouirent de la réception et surtout des paroles encourageantes du révérend père provincial, ainsi que de l'espoir qu'il leur donnait d'avoir des robes noires parmi eux, espoir qui se réaliserait peut-être avant peu de temps.

Je joins à cette lettre une vue en forme de table de la nation des Sioux, etc. sur le Haut-Missouri, et des localités qu'ils occupent aujourd'hui ; elle est faite d'après les meilleurs renseignements que j'ai pu recueillir et que j'ai tirés principalement du journal de M. Thaddée Culbertson, publié à Washington.

Veuillez me croire avec le plus profond respect. Je recommande tous les pauvres sauvages à vos bonnes prières.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET, S.J.

P. S. - On trouve fréquemment le mot *médecine* dans les lettres écrites sur les idées religieuses, les pratiques et les coutumes de tous les sauvages de l'Amérique du Nord. Il est nécessaire de faire connaître la signification que les sauvages eux-mêmes donnent à ce mot.

Le terme *Wah-Kon* est employé par les Indiens pour exprimer toute chose qu'ils ne peuvent comprendre, soit surnaturelle, soit naturelle, soit mécanique. Une montre, par exemple, une orgue, un bateau à vapeur, toute autre pièce de mécanisme, dont les mouvements ou la construction sont au-dessus de la portée de leur esprit, sont appelés *Wah-Kon*. Dieu est appelé *Wah-Kon-Tonga*, ou *le Grand Incompréhensible*. Le mot *tonga* en sioux signifie *grand* ou *large*.

La traduction exacte de ce mot est *incompréhensible*, *inexplicable*. Il a été mal traduit par les blancs qui le rendent toujours par *médecine* ; ainsi, par exemple, le mot *Wah-Kon-Tanga*, ou *Dieu*, a été rendu par *la grande médecine*.

Depuis, le mot *médecine* a été si universellement appliqué aux différentes cérémonies religieuses et superstitieuses des Indiens, que tous les voyageurs s'en servent dans leurs écrits sur les indigènes de ce pays.

Cependant le mot *médecine*, appliqué aux cérémonies religieuses et superstitieuses des Indiens, n'a aucun rapport aux traitements des maladies du corps. Mais ce mot ayant été universellement adopté, je dois m'en servir dans mes relations sur les Indiens. C'est de là que dérivent les termes de *fête de médecine*, *chemin de médecine*, *loge de médecine*, *danse de médecine*, *homme de médecine*, etc. comme aussi *sac de médecine*, ou sac qui contient les idoles, les charmes, les objets superstitieux.

Mon intention en donnant cette petite note est de faire la distinction entre le mot *médecine* employé dans le sens de *médicament*, et le même mot, appliqué aux charmes, aux invocations religieuses, aux cérémonies.

NATIONS.	BANDES.	CONTRÉES.	LANGAGES.
SHEYENNES, 300 loges, 3000 âmes	La bande du Soldat-de-Chiens, du Loup-Jaune, du Métis, des Taureaux, des Vaches-Noires, des Chiens-Fous, des Jeunes-Chiens, des Renards, des Corbeaux.	A l'ouest des Côtés-Noires, originaires du Missouri, au 47^{e} degré de latitude nord à l'ouest du Missouri.	Langage propre, langue de la Fourche-des-Prairies.
MANDANS, 30 loges, 150 âmes.	Les Faisans.	Village permanent sur le Missouri.	Langage propre.
MINATARIES, 85 loges, 700 âmes.	La bande des Loups, Des Chiens-Fous, des Chiens, des Vieux-Chiens, des Taureaux, des Chevreuils à queues noires.	Village permanent sur le Missouri au fort Berthold.	Langue qui approche de celle des Corbeaux.
ASSINIBOINS, 1500 loges.	La bande des Canots, du Gaucher.	Au nord du Missouri à l'est des Pieds-Noirs.	Langue des Sioux.

CORBEAUX 400 loges, 1800 âmes.	Les Corbeaux, les Suceurs-de-Jus, qui se divisent en 12 petites bandes comme suit : bande de la Bête-Puante, Mauvaises-Mitasses qui campe proche, les Trompeurs, les Bouches-Rouges, les Mauvais-Coups, les Chiens-de-Prairie, les Loges attaquées, les Shiptelza les Coups de pied dans le ventre, les Loges sans Chevaux, les Déterreurs-de-Racines.	La vallée de la Roche-Jaune.	Langage propre.
PIEDS-NOIRS, 1200 loges, 9,600 âmes.	Les Pieds-Noirs, les Gens-du-Sang, les Pégans, Les Gros-Ventres, les Surcies, les Pieds-Noirs du Nord et du Sud, les Mangeurs-de-Poissons, le Poil-en-Dehors, les Petites-Robes, les Gens qui ne rient pas, les Gens-du-Sang, la bande de Fiente-de-Buffle.	Leur pays est au nord du Missouri, à l'ouest des Assiniboins.	Parlent trois différentes langues.

Tableau de la nation… Haut-Missouri.
Nations : les Sioux ou Dacotahs environ 3000 loges ou 30000 âmes (10 individus par loge).

TRIBUS.	SOUS-TRIBUS.	BANDES PRINCIPALES.	CONTRÉE.	PRINCIPAUX CHEFS.
Jantons, 300 loges.		La bande des Lumières	Vallée de la rivière à Jacques	L'Homme qui frappe l'abeille
		Ceux qui ne mangent pas l'oie		L'Ours graissé
		Ceux qui ne font pas cuire		Le Nuage rouge
Jantonnois, 330 loges.		Ceux qui ne mangent pas le bison	À l'ouest des Yanktons et au nord du Missouri	L'Homme qui dit vrai
		Les Coupe-têtes		Le Collier à osselets
		Les Gens des perches		Les Deux Ours
		Les peu qui vivent		L'Araignée blanche
Les Titans, 2280 loges.	Les Brûlés, 500 loges	Les Gens qui tirent dans les pins	Rivière l'Eau qui court, Rivière Platte et Rivière Blanche	Le Petit Tonnerre
		Les Faisans		Le Corps de l'aigle
		Les Orphelins		L'Écaille de fer
		Les gens qui font cuire la chair		Le Taureau rouge
		Les Chevaux à longues jambes		Le Mauvais Taureau
		Ceux qui font cuire leurs plats		Le Tonnerre Blanc
		Les Mauvais Bras		

		Les Gens du milieu		
		Les Mangeurs de Corbeaux		
		Les Gens des coupes		
	Les Sioux, Pieds-Noirs 450 loges.	Les Gens aux pieds noirs	Rivière Cheyenne, Boulet de canon, Rivière Grande	Le Petit Ours Les Pieds blancs La Côte d'ours Les Quatre Cornes La Corne Rouge
		Les Gens à mauvaises figures		
		Les Avant-derniers		
		La bande de la Plume du Corbeau		
		La bande de la Médecine du diable		
	Les Sioux, Onkepapah, 329 loges.	Les Gens à moitié cuits		
		Les Colliers de Chair		
		Les Dormeurs des Chaudières		
		Les Dos blessés		
		Les Mauvais Arcs		
		Les Gens qui portent		
		La Rivière qui court		
	Minikanjou 270 loges.	Ceux qui ne mangent point de chiens	Tête de la Cheyenne, les Côtes-Noirs (Collines-Noires)	Le Petit Brave Le Poisson Rouge Les Pieds d'oreilles de plumes La Plume du corbeau L'Ours paresseux L'Homme de médecine
		Les Écailles des Oreilles		
		Le Jaja dat-cah		
	Sans-Arcs, 250 loges	Les Sans-Arcs.		
		La bande de l'Eau-rouge.		
		Les Mangeurs de Fesses.		
	Les Ogallalas 400 loges	La bande des Ogallalas.	Fourche du sud et du nord de la Platte, et à l'ouest des Côtes-Noires	Le Tourbillon L'Eau rouge Le Taureau debout L'Aigle jaune Les Quatre Ours
		La bande du Collier de la Vieille Peau.		
		La bande du Nuage Nocturne.		
		La bande la Loge Rouge.		
		La bande des Cheveux courts		
	Chaudières	Point de divisions.		
Assiniboines		La bande des Canots	Au nord du Missouri et à l'est des Pieds-Noirs	
		La bande du Gaucher		

Sioux, 30 000, Sheyennes, 3000, Aricarie, 1500, Mandans, 150, Minataries, 700, Assiniboins, 4800, Corbeaux, 4800, Pieds-Noirs, 9600, EN TOUT : 54 550.

LEURS NOMS INDIENS

L’Homme qui frappe l’abeille	Pata-ni-a-pa-pi
L’Ours graissé	Mato-sah-itch-i-ay
Le Nuage Rouge	Ma-pi-a-lu-tah
L’Homme qui dit vrai	C-ay-tha-ca-pi
Le Collier à Ossailles	Hi-hoon-num-pi
Les Deux Ours	Ma-toh-noh-pa
L'Araignée blanche	Itch-to-uni-skah.
Le Petit Tonnerre	Wa-chi-un-chi-ki-buch
Le Corps de l'Aigle	Tehi-i-wach-bel-i.
L'Ecaille de Fer	Ma-sa-pan-ches-ca
Le Taureau rouge	Ta-tum-tcho-tu-tah
Le Mauvais Taureau	Ta-tun-tcha-se-tchah
Le Tonnerre blanc	Wa-che-un-ska
Le Petit Ours	Ma-to-tchi-kah
Les blancs	O-jah-ska-sha.
La Côte d’Ours	Ma-ta-tchu-i-tsa.
Les Quatre Cornes	Hay-to-kah
La Corne rouge	Il-1a-tah
Le Petit Brave	Hi-to-kah.
Le Poisson rouge	Oh-ghag-lu-tah
Les Pieds d'oreilles de plumes	We-akah-oh-wee
La Plume du Corbeau	Con-gi-wi-a-kah
L'Ours paresseux	Ma-to-un-d'hique-pa-ni
L'homme de Médecine	Wi-tschia-sa-sfia-kah
Le Tourbillon	Wa-mine-ma-du-sah
L'Eau rouge	Mina-shah
Le Taureau debout	Wam-ba-li-ghi
L'Aigle jaune.	Totum-cha-na-sha
Les Quatres Ours	Ma-to-pah

SEPTIÈME LETTRE
Détails divers sur la mission

AMÉRIQUE, LETTRE DU P. DESMET, de la Compagnie de Jésus,
missionnaire belge de l'Orégon et des Montagnes Rocheuses, à un Père du collége Saint-Michel, à Bruxelles.

Collége Saint-Joseph, Bardstown. Kentucky, 17 juin 1854.

Mon révérend Père,

J'ai été bien occupé depuis mon retour en Amérique, et n'ayant rien de très-pressant à vous communiquer, j'ai tardé jusqu'à présent de vous écrire.

La belle statue de la sainte Vierge due au ciseau de M. Geerts, a été en grand danger de périr dans le trajet de New-York à la Nouvelle-Orléans ; mais elle est arrivée à Saint-Louis assez tôt pour être placée, le premier jour de mai, sur l'autel qui lui est destiné. Tout le monde l'admire, et je crois pouvoir assurer que c'est la plus belle des statues de la sainte Vierge qu'on possède aux États-Unis.

Le mois de mai a été célébré cette année avec une ferveur extraordinaire dans nos églises de Saint-Louis et de Cincinnati. Chaque jour ces temples étaient remplis de monde. Il y a eu un grand nombre de conversions.

Vous aurez probablement appris qu'une de nos caisses, contenant cinq calices, dont trois très beaux, ainsi que deux beaux ostensoirs, avait été perdue dans le naufrage du *Humboldt*. Dites au Père N. que le bon saint Antoine nous l'a fait retrouver. Après avoir imploré son secours, nous avions écrit à New-York pour faire prendre des informations. Bientôt après nous apprîmes que la caisse avait été sauvée du naufrage et retrouvée à la douane. Quelques jours plus tard elle arriva à l'Université de Saint-Louis.

Tous les jeunes novices belges et hollandais qui m'ont accompagné se portent bien. Ils paraissent très-contents et très-heureux dans leur vocation. Nous espérons que plusieurs candidats des deux pays nous seront envoyés dans le courant de cette année. A un siècle d'ici, l'Amérique se trouvera dans le plus grand besoin d'hommes apostoliques. L'émigration, loin de diminuer, augmente de jour en jour ; le nombre des émigrants arrivés dans le port de New-York, depuis le 1er janvier 1854, jusqu'au 1er de ce mois de juin, surpasse les 100 000 ; les trois-quarts sont catholiques. Quoiqu'il y ait une augmentation de prêtres d'année en année, la disproportion qu'il y a toujours entre le nombre de ces ministres de la religion et celui des catholiques qui arrivent, devient de plus en plus grande. L'abandon dans lequel beaucoup de catholiques européens se trouvent dans ce pays, est très-funeste : ils perdent insensiblement la foi ; ce qui nous arrache bien des soupirs et des larmes. Sans doute, un grand bien se fait par les prêtres zélés et pieux : partout où ils se portent et s'établissent, on voit la ferveur des catholiques revenir et se ranimer, de belles et ferventes congrégations s'établir tout autour de la résidence des missionnaires, et beaucoup de protestants et d'indifférents se convertir à notre sainte religion. Mais, hélas ! dans les endroits où ces bons prêtres manquent (et ce vide est bien vaste ; il est immense !) les défections sont désolantes : on peut les compter par milliers ; que dis-je ? oui, sans exagérer, on peut compter des millions de défections dans la foi, parmi les pauvres catholiques qui ont émigré de l'Europe depuis un demi-siècle. Le grand abandon dans lequel ils se trouvent en ce pays, joint à la licence et à l'indifférentisme en matière de religion qui y règne, leur fait perdre la foi de leurs pères. En Europe l'on n'est pas, je le crains, assez au courant de ce grand malheur de compatriotes et de frères en Jésus-Christ qui émigrent. Mais comme ce torrent est difficile à arrêter à l'époque où nous vivons, l'Amérique n'a-t-elle pas une espèce de droit à une juste rétribution de la part de l'Europe, et à demander des prêtres remplis de l'esprit de leur état et de leur vocation, pour, maintenir les catholiques européens dans la foi ? Imaginez-vous quinze cents prêtres seulement pour un pays aussi vaste que l'Europe et qui contient 25 000 000 d'habitants dont 3 à 4 000 000 sont catholiques ! On présume, et avec grande vraisemblance, qu'avant la fin de ce siècle, les États-Unis auront 100 000 000 d'âmes. Cher Père, si l'occasion se présente, parlez et intercédez en faveur de l'Amérique, qui se trouve dans le plus grand besoin de prêtres et de religieux fervents et zélés.

L'esprit anticatholique continue à se manifester de plus en plus aux États-Unis. Les radicaux allemands et suisses, les rouges-réfugiés de la France, de l'Italie et de la Hongrie, les athées et les infidèles de toutes les nuances, les sectaires écossais et anglais auxquels se joignent ceux de l'Amérique, tous ces éléments divers et destructeurs se rapprochent et veulent se liguer sous le même étendard pour arrêter les progrès dé notre sainte religion aux États-Unis.

Une bande de plusieurs milliers de furieux vient d'abattre et de mettre en mille morceaux une croix d'église à Boston, au milieu des applaudissements et des cris effrénés de la multitude. On fait des efforts pour soulever les masses dans d'autres grandes localités. Hier, c'était à Boston ; aujourd'hui, c'est à New-York ; c'est aussi à Browklyn, à Philadelphie, à Baltimore, à Buffalo, à Cincinnati, à Pittsburg et ailleurs que les manifestations ont lieu et que les cris d'extermination contre l'Église catholique se font entendre. En attendant le résultat de toutes

les tentatives de nos ennemis, nous sommes tranquilles et nous prions ; l'Église, comme dans toutes les persécutions, sortira glorieuse de la lutte. Il y aura des martyrs peut-être ; des églises, des couvents, des colléges seront pillés, saccagés et brûlés ; mais lorsque la loi qui promet la liberté de conscience à tous les citoyens de la république sera en danger, tous les catholiques s'élèveront pour la défendre et pour la maintenir.

Veuillez dire au R. P. Terwecoren, que j'espère pouvoir bientôt lui envoyer l'itinéraire de tous mes voyages, qu'il m'avait demandé pour sa publication. J'y travaille dans mes petits moments de loisir. A l'itinéraire général j'ajouterai la narration de notre dernier voyage de la Belgique à Saint-Louis, surtout le naufrage du *Humboldt*. Les *Précis historiques* sont très-goûtés en Amérique. Veuillez m'envoyer douze exemplaires de toute la *Collection*.

Agréez, etc.

P. J. Desmet, S. J.

HUITIÈME LETTRE
Lettre de l'Ours, grand chef des Assiniboins

Amérique. - Nous avons reçu du P. De Smet la lettre suivante :

Collége de Saint-François-Xavier, Cincinnati, 16 juillet 1854.

Mon révérend et bien cher Père,

J'ai reçu votre bonne lettre du 5 juin dernier. Les portraits dont vous faites mention sont restés à Saint-Louis ; je les recevrai plus tard. Le R. P. N. aura, sans doute, déjà reçu ma lettre du 11 du même mois, et vous aura dit que je me proposais de vous envoyer l'itinéraire abrégé de tous mes voyages et de toutes mes missions parmi les Indiens du Grand Désert de l'Amérique. Je vous l'envoie aujourd'hui. Il a été écrit-à la hâte sur les petites notes que j'ai tenues de toutes mes courses, mais avec toute l'exactitude que j'ai pu y mettre quant aux distances et aux localités. D'après le désir que vous m'avez manifesté, j'y ajoute une copie de ma lettre à mes frères ; un récit de mon dernier voyage de Gand à Saint-Louis ; comprenant notre naufrage sur *le Humboldt* et tous les petits incidents de ce long et dangereux trajet.

Les vocations, sont, hélas ! encore bien rares ; il nous faut des prêtres de l'Europe pour aller au secours des malheureux Indiens, qui vivent pour la plupart sans guides et sans pasteurs, et sont toujours dans le désir et dans l'attente d'en obtenir. A cet effet je reçois chaque année des lettres et des invitations très-pressantes des chefs des tribus indiennes qui habitent le Haut-Missouri et les Montagnes Rocheuses. Voici la traduction fidèle d'une lettre que j'ai reçue du grand chef de la nation des Assiniboins. Ils habitent les plaines de la Roche-Jaune et du Missouri ; le chef s'appelle *l'Ours*. Il faisait partie de la Bande des chefs qui m'accompagnèrent en 1851 au grand conseil indien, tenu à l'embouchure de la Rivière-aux-Chevaux, dans la vallée de la Fourche-du-Nord de la Platte (1). Il commence ainsi sa lettre

"*A l'homme de médecine des Blancs.* (C'est le titre qu'ils donnent au prêtre.)

Robe-Noire, notre Père et Ami,

J'ai eu le bonheur de faire votre connaissance au Fort-Union, dans l'été de 1851 ; mais j'ignorais alors en grande partie, les motifs de votre visite au milieu de nous et, par conséquent, je n'ai pu vous ouvrir mon cœur et vous expliquer toute ma pensée. Au Fort-Union vous nous avez adressé la parole ; vous nous avez parlé du Grand Esprit et de sa belle loi ; vous nous avez exprimé vos désirs ; c'est-à-dire de venir travailler à améliorer la triste condition dans laquelle nos pauvres et malheureuses tribus se trouvent. Si je ne me trompe, vous nous donniez alors l'espoir que peut-être, après deus on trois hivers, quelques Robes-Noires viendraient s'établir parmi nous, pour nous montrer à bien vivre et bien élever nos enfants. Plus tard nous avons fait ensemble le voyage du Fort Union jusqu'à la Platte. Pendant ce voyage, et depuis mon retour au Fort, j'ai beaucoup appris et j'ai entendu parler de la belle parole du Grand-Esprit que vous êtes venu nous annoncer. Aujourd'hui je suis bien convaincu que l'adoption de cette parole changerait notre malheureux sort et nous rendrait heureux. Au grand conseil, notre grand Père (le colonel Michel, surintendant des pays indiens) m'a dit que quelques Robes-Noires, si tels étaient mes désirs, s'établiraient parmi nous dans le courant de cinq années. Robe-Noire, cinq années sont longues à attendre ! Dans ce long espace, moi et plusieurs de mes enfants nous pourrons être entrés dans ta région des âmes. Prenez-nous donc en pitié. Les Robes-Noires ne devraient point tarder si longtemps à venir. Je vieillis ; avant de mourir, je voudrais voir commencer la bonne œuvre, et alors je mourrai content. Mon pays est tranquille aujourd'hui et nous sommes en paix avec toutes les nations qui nous environnent. Nos anciens ennemis, les Pieds-Noirs, sont les seuls qui nous inspirent quelque crainte ; mais nous saurons vous protéger. Tout mon peuple appelle les Robes-Noires à haute voix et les invite à venir sans délai. Je conserve l'espoir que nous ne serons point trompés dans notre attente. Nous savons que les Robes-Noires se dévouent au bonheur et au bien-être des sauvages. Si, pour hâter le projet, des moyens pécuniaires étaient nécessaires, j'emploierais volontiers une partie des annuités de ma nation pour y subvenir.

Je m'aperçois que les buffles diminuent chaque année. Qu'allons-nous devenir sans secours ? Si nos enfants ne sont instruits à temps, ils disparaîtront avec le gibier. J'ai appris la nouvelle que les *Longs Couteaux* (Américains) ont acheté les terres des Chippeways, des Sioux et Winnebagoes jusqu'à la Rivière-Rouge, et des Pawnees, des Omahis et des Ottos sur le Missouri. Les blancs s'approchent donc du nord et de l'est ; c'est un motif de plus pour hâter l'arrivée des Robes-Noires parmi nous. J'espère que ces paroles vous parviendront, que vous les écouterez, que vous penserez a nous et à notre malheureuse situation. Faites ceci, Robe-Noire, à la demande de votre ami.

L'Ours, grand chef des Assiniboins"

(1) Voir les Précis historiques, 40^{e} livraison.

Dans peu de jours. je vous enverrai une notice sur les idées religieuses de la tribu assiniboine.

En ce moment des milliers de blancs envahissent le pays indien, depuis l'embouchure de la rivière Kanzas jusqu'à *l'Eau qui coule*. Deux grands et nouveaux territoires viennent d'être établis par le gouvernement des États-Unis, sous le, noms *de Territoires de Kanzas et de Nébraska*. On ne connait pas encore quels sont les arrangements pris pour protéger les différentes nations indiennes qui les habitent. On craint avec raison qu'elles ne soient de nouveau délogées et reléguées plus avant dans les terres. Vous pouvez voir ce que j'ai dit à ce sujet dans ma seconde lettre écrite au mois de janvier 1852 et publiée dans la 40^{e} livraison de vos *Précis historiques*.

La secte des Mormons fait des progrès extraordinaires aux États-Unis. Je ferai mon possible pour vous envoyer des détails originaux et nouveaux. Je m'en occupe déjà.

J'ai envoyé des prospectus de la collection de *Précis historiques* à plusieurs imprimeurs et à nos différentes maisons. Vous êtes prié de m'envoyer une douzaine d'exemplaires et d'y ajouter les deux premières années. L'agitation et les préjugés contre notre sainte religion sont si grands dans l'Amérique, en ce moment, qu'à peine les feuilles catholiques de l'Europe peuvent nous arriver ; c'est ce qui empêche, en grande partie, les catholiques de prendre des souscriptions. Nous sommes abonnés pour six exemplaires à la *Civiltà cattolica*, et depuis plus d'une année aucun numéro n'est parvenu jusqu'à Saint-Louis.

Nous sommes à la veille des plus graves difficultés. L'esprit anticatholique s'accroit de jour en jour ; tous les ennemis de notre sainte religion se liguent contre elle. Comme dans toutes les persécutions. ils cherchent à soulever les masses par des mensonges et des calomnies atroces. Dans ces derniers jours, trois églises catholiques ont été détruites et chaque gazette nous parle de quelque nouveau soulèvement dans l'une ou l'autre partie des États. Les démagogues européens travaillent de toutes leurs forces pour établir sur le sol libre de l'Amérique leurs maximes d'intolérance et de persécution. De tous les tyrans, ce sont les plus terribles et les plus à craindre.

Je me trouve en ce moment à Cincinnati avec le R. P. Provincial. Nous ne serons de retour à Saint-Louis que dans le courant du mois prochain. Adressez-y vos lettres.

Veuillez me rappeler aux bons souvenirs du R. P. Provincial et des PP. du collége Saint-Michel. En union de vos saints sacrifices, j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre très-dévoué frère en J.-C.

P.-J. DE SMET, S. J.

P. S. Veuillez aussi me rappeler aux bons souvenirs, de M. et Mme. Julien Van Overloop et de M. le notaire Portaels, de qui j'ai eu l'honneur de faire la connaissance par votre entremise.

NEUVIÈME LETTRE DU P. DE SMET (*)

Opinions religieuses des Assiniboins

(*) Voir les *Précis historiques* : 1853, livr. 40e , 44e et 45e ; 1854, p. 437 et 462.

Cincinnati, Collége Saint-François-Xavier, 28 juillet 1854.

Mon révérend et bien cher Père,

Dans ma dernière lettre, datée du 16 de ce mois, en vous envoyant la traduction du discours du Grand Chef des Assiniboins, appelé *l'Ours*, je vous ai promis une notice sur les opinions religieuses et superstitieuses de cette nation. Je viens aujourd'hui remplir ma promesse.

Dans le tableau des tribus indiennes du Haut-Missouri, qui accompagne ma 6e lettre, insérée dans vos *Précis historiques* de l'année 1853, livraison 45e, le lecteur peut trouver des notions sur le nombre des loges de la nation des Assiniboins, leurs bandes, les contrées qu'ils habitent et la langue qu'ils parlent. Ici je me contenterai de faire connaître leur religion.

Le culte indien des Assiniboins existe plus ou moins, quant au fond, dans la plupart des tribus sauvages qui habitent les plaines et les forêts du Haut-Missouri.

Enveloppés des ténèbres de l'idolâtrie, ces peuples n'ont aucune idée claire de leur origine et de leur destinée. Sur ces graves questions : d'où suis-je venu ? et quel sera mon avenir après cette vie ? les conjectures sont très variées parmi les tribus qui n'ont jamais reçu la moindre notion des grandes vérités de l'Évangile. Tous les Indiens admettent l'existence d'un Grand Esprit, d'un Être suprême qui gouverne tout, décide de toutes les affaires importantes qui arrivent en ce monde, et manifeste son action même dans les événements les plus ordinaires.

Les Indiens n'ont pas la moindre idée vraie de l'immutabilité du Créateur. Ils croient qu'ils peuvent obtenir ses faveurs dans l'accomplissement de leurs projets, quelle que soit leur nature, par des présents, par des macérations corporelles, par des pénitences, par des jeûnes, etc. En voici une preuve : chaque printemps, au premier coup de tonnerre, qu'ils appellent *la voix du Grand Esprit, qui leur parle des nuages*, les Assiniboins lui offrent des sacrifices ; les uns brûlent du tabac, présentent au Grand Esprit des morceaux exquis de chair de buffle, qu'ils jettent dans les tisons ardents ; tandis que d'autres se font des incisions dans les parties charnues du corps et vont jusqu'à se couper des phalanges des doigts pour les offrir en sacrifice. Le tonnerre est, après le soleil, leur plus grand Wah-kon (*). Ils l'écoutent ; après un orage ; ils aperçoivent quelquefois les effets de la foudre sur les arbres, sur l'homme, sur les chevaux. Le tonnerre est donc un objet de crainte sur lequel ils n'ont aucun pouvoir ; par conséquent, ils lui font des sacrifices afin d'être épargnés.

(*) Signifie *incompréhensible* ou *médecine*. - Voir la note que j'ai faite sur ce mot *médecine*, dans ma 6e lettre insérée dans la 45e livraison des *Précis historiques*, 1853.

Il est rare que dans le courant d'une année une famille ne soit visitée par quelque malheur ou accident, comme les maladies, la perte d'amis qui meurent de mort naturelle ou victimes de leurs ennemis, le vol de chevaux, qui sont leur plus grand trésor, enfin la rareté de gibier, qui les soumet à des jeûnes rigoureux, et cause même souvent la famine. A la moindre infortune, le père de famille présente le calumet au Grand Esprit, et l'implore, dans sa prière, d'avoir pitié de lui, de ses femmes et de ses enfants. Il promet de sacrifier une partie de ses effets lorsqu'il fera entendre sa voix, c'est-à-dire au premier coup de tonnerre du printemps, dans l'espoir qu'ils trouveront protection contre tous les périls pour le reste de l'année.

Lorsqu'une grande assemblée est possible, les différents camps ou tribus de la nation se réunissent au commencement du printemps, autour d'une source, pour offrir ensemble leurs dons et leurs sacrifices. C'est la cérémonie religieuse par excellence ; les Assiniboins y attachent le plus haut prix. Ils en parlent beaucoup dans le courant de l'année, longtemps avant l'époque, et la voient arriver avec la plus grande joie et avec des sentiments religieux de respect et de vénération. Pour cette grande solennité, souvent trois ou quatre cents loges ou familles se réunissent dans une plaine ou dans un autre endroit convenable aux différentes cérémonies. Un seul individu est nommé grand prêtre. Il dirige toutes les cérémonies religieuses de la fête. Une espèce de salle est construite avec une trentaine de loges de peaux de buffles. Chaque loge se compose de vingt à vingt-quatre peaux, étendues sur un grand nombre de poteaux plantés en terre, à la hauteur de sept ou huit pieds au-dessus du sol. Au sommet des poteaux sont attachées des perches placées en travers, au nombre de plusieurs centaines ; chaque individu y attache l'objet qu'il désire offrir en sacrifice. Ces objets consistent en peaux de différents animaux, superbement travaillées, ornées de graines ou perles en porcelaine et en verre, brodées de plumes variées ; en colliers de différentes couleurs ; en habits et ornements de toute espèce, de manière à étaler aux yeux des sauvages une sorte de grande exposition riche et variée. Vis-à-vis de cette salle, à laquelle ils donnent le nom de *grande loge de médecine*, ils dressent un haut mat, auquel tous les chefs et soldats attachent leurs sacs de

médecine contenant les idoles, leurs flèches, leurs carquois et les trophées remportés sur leurs ennemis, surtout les chevelures. Le mât est un arbre, auquel on a ôté l'écorce, haut de trente à quarante pieds. Hommes, femmes et enfants s'empressent, par esprit religieux, d'y mettre la main pour l'élever et le planter en terre, au milieu des acclamations de toute la tribu.

Après tous ces préparatifs, la cérémonie commence par un discours et des prières adressées au Grand Esprit par le grand prêtre. Il le supplie d'accepter leurs offrandes, de les prendre en pitié, de les protéger contre les maladies, les accidents et les malheurs de toute espèce, de leur accorder des chasses abondantes, beaucoup de buffles, de biches, de chevreuils, de grosses-cornes, de cabris, etc. et de vouloir les aider dans leurs guerres et leurs excursions contre les ennemis. Il offre le calumet au Grand Esprit, au soleil, aux quatre points cardinaux, à l'eau et à la terre, avec des paroles analogues aux bienfaits qu'ils en obtiennent. Il passe ensuite le calumet sacré aux chefs et aux guerriers ; tous en tirent quelques bouffées, que chacun dirige par son souffle vers le ciel en élevant le calumet. Le jour se termine par la grande *danse de médecine* et une variété de danses en l'honneur des animaux que j'ai nommés ; dans ces danses, ils imitent, autant que possible, les cris et les mouvements de ces animaux. Les hommes seuls y assistent.

Le deuxième jour se passe en représentations. Les jongleurs ou *hommes de médecine* font leurs tours de passe-passe ou d'escamotage ; quelques-uns paraissent assez habiles pour en imposer à ces âmes simples et crédules, qui voient du surnaturel dans tout ce qu'elles ne peuvent comprendre ; c'est alors, d'après eux, ou *du Petit* ou *du Grand Wah-kon*, selon que la chose leur paraît plus ou moins incompréhensible. La plupart de ces représentations consistent en petits tours d'adresse, qui exciteraient à peine, dans un cercle de gens civilisés, le moindre étonnement ou la moindre hilarité. Pendant l'exécution, les hommes et les femmes accompagnent les jongleurs d'une espèce de psalmodie, qui consiste en quelques paroles analogues à la circonstance de la fête, qu'on distingue à peine, et en différentes modulations de la voix.

Le troisième jour, ont lieu des danses et des festins, auxquels tous participent. C'est une chose bien amusante que de voir ce spectacle. Parmi les mets, les chiens surtout sont en très-grand nombre ; grands et petits, rôtis et bouillis, entiers ou *en appalas*, ils forment les principaux mets du Grand Festin religieux. On y sert aussi des plats de différentes espèces de viande, de fruits et de racines, du blé, du maïs, du sucre, etc. On voit bouillir sur une longue rangée de feux toutes les marmites et toutes les chaudières de la tribu, de toutes les grandeurs et de toutes les formes. Les soldats distribuent ces mets avec beaucoup d'ordre, donnant à chacun sa portion. Tous les mets ont bientôt disparu avec une célérité vraiment surprenante. Chacun semble attacher un certain mérite à faire amplement honneur au Grand Festin religieux.

Les Assiniboins ont deux sortes de danses pour cette fête. La plupart d'entre eux dansent quelques rondes par amusement, et s'éloignent du cercle à volonté ; mais une bande de jeunes gens forme *la Grande Danse religieuse* et fait un vœu au tonnerre ou Voix du Grand Esprit ; ils exécutent alors différentes danses, qui durent, sauf de courts intervalles, durant trois jours et trois nuits, sans qu'on prenne la moindre nourriture ni le plus léger rafraîchissement. Je tiens ce fait d'un témoin oculaire et digne de foi. Cette grande cérémonie se fait dans un esprit de pénitence, ou plutôt de propitiation, pour obtenir du Grand Esprit des succès à la guerre. Tous les nouveaux vêtements achetés ou préparés pendant l'hiver, depuis le casque à plumes d'aigle jusqu'aux *mitasses*, espèce de guêtres, et aux *mocassins* ou souliers brodés en plumes coloriées diversément, ornent leurs corps pour la première fois dans cette occasion solennelle, et donnent à toute la réunion une apparence vraiment gaie. Le camp a repris une vie nouvelle. Ceux qui ne sont point, pour le moment, engagés dans les observances religieuses, passent leur temps en jeux et en conversations souvent très-animées.

La Fête dure environ dix jours. Avant de se séparer, chacun déchire ou coupe en morceaux et détruit l'objet de son sacrifice, de telle manière que personne ne puisse être tenté de s'en emparer. C'est le dernier acte de la grande réunion religieuse parmi les Assiniboins ; les différentes bandes se séparent ensuite pour se rendre à leurs chasses respectives.

Ils ont encore quelques autres pratiques et cérémonies religieuses dont j'ai pu prendre connaissance pendant ma visite au milieu d'eux, et qui sont assez singulières pour mériter d'être rapportées.

Le soleil est honoré et adoré par la plupart des tribus indiennes, comme l'auteur de la lumière et de la chaleur. Les Assiniboins le considèrent en même temps comme la résidence favorite du Grand Maître de la vie. Ils témoignent au soleil un profond respect et une profonde vénération, mais rarement ils lui adressent la parole ; c'est à voix basse qu'ils lui font leurs prières et leurs supplications dans toutes les grandes circonstances. Chaque fois qu'ils allument le calumet, ils en présentent les prémices au soleil et dirigent vers cet astre les premières bouffées.

L'éclipse du soleil est toujours regardée parmi les Indiens comme l'avant-coureur de quelque grand malheur. Si un jongleur reçoit connaissance du phénomène quelque temps auparavant, par l'entremise d'un blanc, il est sûr d'en profiter pour faire valoir ses connaissances surnaturelles ou son Wah-kon. Dans ces moments d'éclipse, tous les sauvages sortent de leurs loges tout armés ; ils déchargent leurs fusils, tirent leurs flèches en l'air, poussent des cris et des hurlements, pour effrayer et pour mettre en fuite les ennemis du Maître de la lumière. Leur prétendu succès est suivi de grandes réjouissances.

L'ours est la terreur des Indiens Américains, par les accidents graves qu'il leur cause, surtout lorsqu'ils le rencontrent dans une épaisse forêt. Presque chaque année, quelques Indiens perdent la vie ou sont blessés et deviennent estropiés par l'ours. Ils lui adressent donc aussi des prières et des invocations ; ils lui font des sacrifices de tabac, de colliers et d'autres objets qu'ils estiment ; ils célèbrent des festins en son honneur, pour obtenir ses faveurs et pour le vaincre sans accident. La tête d'un ours est souvent conservée dans le camp plusieurs jours ; on la place dans un endroit convenable, ornée de petits morceaux d'écarlate ou de drap rouge, de colliers et de plumes coloriées. On lui présente le calumet et on lui demande la faveur de pouvoir tuer les ours sans danger pour eux-mêmes, chaque fois qu'ils en trouveront l'occasion, afin de pouvoir se frotter de sa belle graisse et de faire festin de sa tendre chair.

Le loup est aussi plus ou moins honoré parmi les sauvages. La plupart des femmes ne voudraient à aucun prix s'occuper de travailler sa peau. Le seul motif que j'aie pu découvrir de ces bizarreries, c'est que les loups sont quelquefois enragés, mordent ceux qu'ils rencontrent et causent l'hydrophobie. C'est sans doute pour ne pas être atteints de cette terrible maladie et pour éviter la destruction du gibier, que les sauvages lui font des présents et qu'ils lui adressent des supplications et des prières. Dans les autres cas, il est peu craint ; il fait peu de mal à l'homme, mais il est formidable au gibier et cause de grands dégâts sous ce rapport, surtout parmi les veaux de buffle, les cabris, les chevreuils, les antilopes, les lapins sauvages, etc.

Le *petit loup de médecine* est en grande vénération parmi les Assiniboins. Il s'approche d'ordinaire du camp pendant la nuit ; dès qu'un sauvage entend ses aboiements, il les compte avec grand soin ; il fait attention si les aboiements sont vifs ou lents, forts ou faibles, et de quel point du compas ils viennent. Ces remarques font ensuite un objet de discussion pour les hommes de médecine. Quels sont les pronostics ? Le petit loup est venu leur annoncer, pour le lendemain, soit la visite d'amis, soit la visite d'ennemis, soit une grande abondance de buffles. On conjecture de quel côté viendront ces buffles, ces ennemis, ces amis ; quel sera leur nombre, etc. Très-souvent les Indiens règlent leurs mouvements et leurs marches sur de pareils rapports. Et si, comme il arrive quelquefois, une rencontre conforme à l'explication donnée aux aboiements a lieu, un grand festin se prépare en l'honneur du petit loup.

La croyance à l'existence d'esprits ou de revenants est très-profonde et très-commune parmi les tribus de tous ces parages. Bien souvent les sauvages m'ont affirmé sérieusement les avoir rencontrés, vus et entretenus. Ils soutiennent même que presque chaque nuit on peut les entendre près des endroits où des morts ont été enterrés. Le bruit qu'ils font, disent-ils, ressemble à des sifflements ; quelquefois ils contractent en tous sens la face humaine, comme il arrive aux personnes attaquées d'épilepsie. Peu d'hommes auraient assez de courage pour entrer seuls de nuit dans un cimetière, à moins qu'il n'y eût quelque objet de grande valeur à gagner ; dans ce cas la cupidité l'emporte sur la peur des revenants. Une femme n'oserait jamais s'y rendre.

Les Assiniboins tiennent beaucoup à l'usage religieux de s'assembler, une ou deux fois dans le courant de l'année, autour des tombeaux de leurs proches parents. Ces tombeaux sont placés sur, des espèces d'échafaudages élevés de sept à huit pieds au-dessus du sol. Les sauvages appellent les morts par leurs noms et leur présentent différents mets bien cuits, qu'ils placent à côté d'eux. Ils ont soin toutefois de consommer eux-mêmes les meilleurs morceaux, à l'imitation des anciens prêtres des idoles, qui offraient à leurs fausses divinités le cœur, le sang, les nerfs et des morceaux durs à digérer, et faisaient honneur eux-mêmes à tout ce que l'animal sacrifié offrait de plus délicat. La cérémonie des morts parmi les Indiens se termine par des pleurs, des macérations, des cris, des hurlements de tous ceux qui y assistent ; on s'arrache les cheveux, on se fait des entailles dans les jambes ; le calumet est enfin allumé : c'est l'alpha et l'oméga de toutes leurs cérémonies. Ils le présentent aux mânes des morts et les supplient de ne point faire de mal aux vivants. Souvent, dans leurs festins et dans leurs voyages, et même à de grandes distances des tombeaux, ils envoient aux morts des bouffées de tabac et brûlent en leur mémoire quelques petits morceaux de chair en sacrifice.

Le culte assiniboin comprend encore un grand nombre de pratiques d'une grande variété, qu'il serait trop long d'exposer dans tous les détails.

J'ajouterai toutefois encore un point remarquable. Chaque sauvage qui se considère comme chef et guerrier possède ce qu'il appelle son Wah-kon ou *Médecine*, dans lequel il semble placer toute sa confiance. C'est ou un oiseau empaillé, ou la peau d'une belette, ou l'osselet, la griffe, la dent de quelque animal ; ou une pierre quelconque, ou une figure fantasque représentée par de petits grains de chapelets, ou un petit tableau grossièrement peint, etc. Ces charmes ou talismans les accompagnent dans toutes leurs expéditions : à la guerre comme à la chasse, ils ne les quittent jamais. Dans toutes les difficultés et dans tous les périls, ils invoquent la protection et l'assistance de leur Wah-kon, comme si réellement ces espèces d'idoles pouvaient les préserver de tous les malheurs. Si quelque accident arrive à l'idole ou charme, si on le brise ou qu'on le perde, c'est assez pour arrêter dans son expédition le chef ou le guerrier le plus intrépide et pour lui faire abandonner l'entreprise la plus importante dans laquelle il puisse se trouver engagé. Ils ont, il est vrai, la conviction que toute aide doit leur venir du Grand Esprit ; mais comme ils ne peuvent ni le voir ni le toucher, c'est par l'entremise de leur idole tutélaire et favorite qu'ils invoquent l'Être suprême. S'il arrive, quoique le cas soit rare, qu'un individu fasse profession de ne croire à aucune espèce de Wah-kon, il est regardé parmi les Indiens à peu près comme l'est un infidèle ou un athée dans un pays catholique ; on le montre au doigt et on l'évite.

Quant à la vie future, les Assiniboins croient que les âmes des morts émigrent vers le sud, où le climat est doux, où le gibier et surtout les buffles sont très-nombreux, où les rivières sont remplies de poissons, où les plaines et les forêts donnent une abondance de fruits et de racines. Leur enfer, c'est le revers de cette médaille: ils y vivent au milieu des neiges et des glaces, dans un dénûment complet de toutes choses. On trouve cependant, parmi ces Indiens, des individus qui considèrent la mort comme la cessation de toute vie et de tout mouvement, et rien au delà. Par l'incertitude qui règne dans les deux systèmes, ils ne semblent attacher une grande importance ni à l'un ni à l'autre. Ils en parlent peu et rarement ; ils manifestent leurs opinions aux blancs qui s'en informent et dans lesquels ils ont confiance.

Les principes moraux des Assiniboins sont en petit nombre. Leurs opinions sur le bien et le mal sont très-peu précises. Ils paraissent respecter, en quelque manière, la position sociale établie parmi eux. La peur, dans presque toutes les occasions, gouverne et détermine l'action du sauvage. S'il soupçonne avec quelque fondement qu'un autre veut attenter à ses jours, il saisit la première occasion pour le tuer, s'il le peut sans danger pour lui-même. Ce cas n'est point considéré comme un meurtre, mais plutôt comme une légitime défense. Le crime de meurtre, proprement dit, leur est inconnu ; ils ne tuent jamais que dans les querelles, pour se venger ou pour se défendre ; la coutume chez eux justifie l'acte. En agir autrement et contrairement à ces principes reçus, serait regardé comme un acte de folie.

Le vol, chez les Assiniboins, n'est jugé infâme et honteux que quand il est découvert. Alors la honte et l'infamie sont plutôt attachées à la maladresse du voleur, pour avoir si mal pris ses mesures. Les vieilles femmes sont reconnues comme les plus adroites voleuses du pays ; néanmoins on peut dire que les hommes manquent rarement l'occasion d'enlever un objet qui peut leur être de quelque utilité.

L'adultère est puni de mort dans presque tous les cas. Le séducteur n'échappe que rarement si le mari et sa famille ont la force et le courage d'exécuter la loi ; ce qui rend le crime assez peu commun. La femme est tuée quelquefois ; toujours elle est sévèrement punie : le mari lui fait couper les cheveux à ras, et la fait barbouiller d'une forte couche de vermillon mêlé de graisse d'ours. Elle est ensuite placée sur un cheval, auquel on a coupé la queue et la crinière, et qui est aussi vermillonné. Un vieillard la promène dans tout le camp et proclame à haute voix son infidélité. Il la remet enfin entre les mains de ses propres parents, qui reçoivent la coupable avec une bonne bastonnade. C'est la punition la plus dégradante à laquelle une femme puisse être soumise.

Un Assiniboin n'a aucun scrupule à commettre le mensonge lorsqu'il peut en tirer bon parti ; il mentira rarement par plaisanterie. Sous le rapport du vol, du mensonge et de l'adultère, les Assiniboins diffèrent des sauvages qui habitent les Montagnes Rocheuses, surtout des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles, qui ont ces vices en horreur. Je ferai observer que les Assiniboins ont été en relation avec les blancs depuis longues années.

Les faux serments sont très-rares parmi les Indiens, lorsqu'ils sont proposés avec quelque solennité. L'objet par lequel les Assiniboins jurent sont le fusil, la peau d'un serpent à sonnettes, les griffes d'un ours, le propre Wah-kon du sauvage qu'on interroge. Les différents objets sont placés devant lui et il dit : "Dans le cas que ma déclaration est fausse, je désire que mon fusil se décharge et me tue, que le serpent me morde, que l'ours déchire ma chair et me dévore, que mon Wah-kon m'apporte toujours malheur." Le cas où un faux serment pourrait sauver la vie au sauvage est le seul où il serait tenté de le faire. Dans les circonstances extraordinaires et importantes, qui demandent des promesses formelles, ils prennent le tonnerre à témoin de leur résolution d'accomplir la chose proposée et acceptée.

Tout le vocabulaire de la langue assiniboine et siouse ne contient qu'une seule parole qui puisse être considérée comme outrageante ou comme une espèce de *blasphème profane* ; ce mot exprime le souhait que la personne ou la chose dont on parle "ait une vilaine apparence", comme on dirait en français : *Le monstre*, et en flamand : *Gy leelyke beest*. Le nom du Seigneur n'est jamais prononcé en vain, mais toujours avec toutes les marques du plus grand respect et de la plus haute vénération. Sous ce rapport, le langage du pauvre Indien est bien plus noble et plus digne que celui d'un grand nombre d'habitants de nos grandes nations civilisées, qui semblent toujours avoir au bout de la langue des jurons, des imprécations, des blasphèmes, ou qui mêlent à toutes leurs conversations le nom du Seigneur. Un homme pareil inspirerait ici de l'horreur ; il serait même un sujet de terreur parmi les sauvages.

Les Sioux ou Dacotahs, dont les Assiniboins sont une branche, prétendent que le tonnerre est un grand oiseau, et que le bruit sourd du tonnerre est causé par un nombre immense de jeunes oiseaux. Le grand oiseau, disent-ils, frappe le premier coup et les jeunes oiseaux le répètent ; c'est la cause de la longue durée des coups qui se succèdent. Le Sioux dit que ce sont les jeunes tonnerres ou jeunes oiseaux qui font le mal, comme de jeunes étourdis qui n'écoutent jamais le bon conseil ; le vieux tonnerre ou grand oiseau est sage et bon : il ne tue jamais et ne fait de mal à personne.

Les Assiniboins craignent beaucoup les vampires et les chauves-souris. S'ils volent près d'un homme, c'est un bien mauvais présage.

Le feu follet excite aussi leur terreur : l'homme qui en voit un pendant la nuit est persuadé que la mort va enlever quelque membre chéri de sa famille.

Ils croient aux rêves : d'après eux, les bons rêves viennent d'un esprit qui les aime et qui veut leur donner de bons avis ; les mauvais rêves, le cauchemar surtout, les rendent tristes et mélancoliques, leur font craindre que des malheurs ne leur arrivent.

Il ne se passe pas un jour dans une famille indienne sans que quelqu'un ait vu ou entendu quelque chose de mauvais augure ; ce qui excite toujours beaucoup d'inquiétudes : leurs idées et leurs croyances superstitieuses font leur tourment.

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre tout dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ.

P.-J. DE SMET, S. J.

P. S. J'espère pouvoir vous envoyer dans peu de jours quelques notions sur la chasse des Indiens, et une description de la grande chasse aux buffles, faite dans un enclos on parc, parmi les Assiniboins ; si la chose est possible, j'y ajouterai un dessin pour vous aider à comprendre ce que j'essayerai de vous décrire.

Le thermomètre de Fahrenheit est ici à 96° et même à 102°; je crains que mon style ne s'en ressente beaucoup. Les chaleurs sont telles qu'un grand nombre de personnes tombent mortes dans les rues.

J'espère que vous aurez reçu mon itinéraire, ma lettre sur le naufrage du *Humboldt*, et le discours que l'*Ours*, chef des Assiniboins, m'a envoyé. Veuillez m'accuser réception de toutes les lettres que vous recevrez de moi.

DIXIÈME LETTRE DU P. DE SMET (*)

Chasses indiennes

(*) Voir les *Précis historiques* : 1853, livr. 40e , 44e et 45e ; 1854, p. 437 et 462.

Cincinnati, collége Saint-François-Xavier, 3 août 1854.

Mon révérend et bien cher Père,

D'après ma promesse, je vais vous entretenir de la chasse indienne. Si je réussis à rendre ma narration claire, je m'en réjouirai et je ne me repentirai pas d'y avoir mis du temps.

Être bon chasseur et bon guerrier, voilà les deux qualités qui constituent le grand homme par excellence chez toutes les tribus nomades de l'Amérique septentrionale. Je me bornerai à vous parler de la première.

La chasse absorbe toute l'attention du sauvage. La connaissance qu'il a acquise, par une longue expérience, de la nature et de l'instinct des animaux est vraiment merveilleuse ; il s'en occupe dès sa tendre enfance, et dès que l'enfant est capable de manier un petit arc, c'est le premier instrument que son père lui met entre les mains, pour lui apprendre à faire la chasse aux petits oiseaux et aux petits animaux. Les jeunes Indiens sont initiés à tous les stratagèmes ; on leur apprend avec autant de soin à s'approcher des animaux et à les tuer, qu'on en met, dans une société civilisée, à apprendre aux enfants les éléments de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique.

Un bon chasseur indien connaît toutes les habitudes et tous les instincts de tous les quadrupèdes qui sont les objets de la chasse ; il sait les endroits qu'ils fréquentent de préférence ; il lui est essentiel de distinguer l'espèce de nourriture qu'un animal recherche le plus, et le temps le plus favorable auquel il quitte son gîte pour obtenir cette nourriture. Le chasseur doit être au courant de toutes les précautions nécessaires pour éluder l'oreille attentive et les instincts de ses futures victimes ; il doit pouvoir apprécier la trace d'un animal qui a passé, le temps qui s'est écoulé depuis son passage, et la direction qu'il a prise. L'atmosphère, les vents, les pluies, les neiges, les glaces, les forêts, l'eau sont les livres que l'Indien lit, qu'il consulte et qu'il examine, lorsqu'il quitte sa loge pour aller faire une chasse.

Les tribus nomades subsistent principalement par la chasse : la chair des animaux leur procure la nourriture et les peaux leur fournissent le vêtement. Avant l'arrivée des blancs, la manière de tuer les différentes espèces de gibier était très-simple, et consistait ordinairement en stratagèmes et en piéges que les sauvages tendaient aux animaux. Ils ont encore aujourd'hui recours à leur ancienne méthode, surtout dans la chasse des grands animaux, lorsqu'ils n'ont point de chevaux capables de les poursuivre, et qu'il leur manque la poudre et le plomb nécessaires pour les tuer.

La trappe préparée pour les bisons dans un enclos ou parc est une de ces anciennes méthodes, et peut-être la plus remarquable dans son exécution ; elle demande beaucoup d'adresse et d'ensemble ; elle donne une haute idée de la sagacité, de l'activité et de la hardiesse du sauvage. Comme dans toutes les occasions importantes, les jongleurs sont consultés et la chasse est précédée d'une grande variété de pratiques superstitieuses. J'ai été témoin d'une de ces scènes, au pied des Montagnes Rocheuses ; elle mérite, je pense, d'être rapportée dans tous ses détails ; je tâcherai de vous en faire fidèlement le récit.

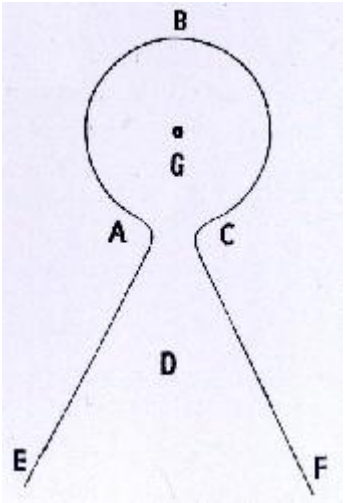
C'est un fait assez connu que les bisons parcourent les grandes plaines de l'Amérique en bandes ou troupeaux de plusieurs centaines, et bien souvent de plusieurs milliers. Dans plusieurs de mes voyages, j'ai vu souvent de mes propres yeux, aussi loin que je pouvais distinguer quelque chose dans ces immenses prairies, des milliers et des milliers de ces nobles animaux se mouvoir lentement comme un seul troupeau interminable et dans une même direction, broutant l'herbe à mesure qu'ils s'avançaient. Ils avaient une apparence effrayante ; leurs têtes velues surtout inspirent la terreur à ceux qui ignorent les habitudes pacifiques de ces quadrupèdes. Telle est leur timidité, qu'un seul homme peut mettre en fuite des bandes considérables, quel qu'en soit le nombre. Quand ils fuient, le bruit de leurs pas précipités et de leurs beuglements, au milieu des colonnes de poussière qu'ils élèvent dans leur course, ressemble au murmure sourd d'une tempête, mêlée de tonnerre, dont les coups se ralentissent à mesure qu'il s'éloigne. La chair du bison américain est très-estimée et très-nourrissante, elle est considérée comme le pain quotidien de toutes les tribus indiennes qui habitent les grandes plaines.

Une tribu qui a peu d'armes à feu, peu de coursiers pour courir les animaux, qui manque de provisions pour se nourrir et de robes pour se vêtir (et telle était la condition de nos Assiniboins), doit employer l'ancienne méthode ou chasse primitive, qui existe de temps immémorial.

Les sauvages que j'ai vus à cette chasse étaient campés dans un endroit convenable pour la construction d'un parc ou enclos. Le camp dont je parle se composait d'environ trois cents loges, ce qui représente deux à trois mille âmes. On avait choisi pour campement la base d'une chaîne de collines, dont la pente douce offrait une étroite vallée et une prairie, où toutes les loges furent dressées. En face des coteaux se trouvait une vaste et belle plaine.

Après la construction des loges, un grand conseil est convoqué ; tous les chefs et les chasseurs y assistent. Ils choisissent en premier lieu une bande de soldats pour empêcher les chasseurs de quitter le camp, soit seuls, soit en bandes détachées, de peur que les bisons ne soient, inquiétés et forcés de s'éloigner du campement. La loi est très-sévère sous ce rapport : non-seulement tous les Indiens du camp doivent s'y conformer, mais elle frappe aussi les voyageurs, quand même ils ignoreraient le lieu du campement ou qu'ils ne sauraient pas qu'une chasse ou parc devrait avoir lieu. S'ils font lever ou effrayent les animaux par accident, ils sont aussi punissables ; toutefois ceux du camp qui transgressent la loi sont punis avec plus de rigueur. Leurs fusils, leurs arcs, leurs flèches sont brisés, leurs loges coupées par morceaux, leurs chiens tués, toutes leurs provisions et toutes leurs peaux enlevées. S'ils ont l'audace de refuser la punition, ils sont fouettés à coups d'arc, à coups de bâton et de massue, et ce supplice se termine souvent par la mort de plusieurs malheureux. Quelqu'un qui mettrait du feu dans la prairie, soit par accident, soit par imprudence, ou qui aurait contribué à éloigner les animaux d'une manière quelconque, n'échapperait pas à une sévère bastonnade.

Dès que la loi est promulguée, on commence la construction du parc ou enclos. Tout le monde y travaille avec ardeur et avec joie, car c'est pour tous une affaire du plus haut intérêt, d'où dépend leur subsistance pour plusieurs mois de l'année. Le parc a une superficie d'environ un arpent de terre ; pour le clôturer en forme de cercle, les sauvages plantent en terre et fixent fortement des poteaux, dont ils remplissent les distances avec des bûches, des branches d'arbre sèches, de gros blocs de pierre, de la terre, des broussailles, en un mot avec tout ce qu'ils peuvent trouver dans le voisinage. L'espèce de palissade qui forme ce cercle n'a qu'une seule ouverture qui n'offre qu'un passage étroit. Devant cette ouverture, est une pente de quinze à vingt pieds, qui s'étend entre deux coteaux ; cette pente va s'élargissant à mesure qu'on s'éloigne du cercle ; aux deux bords on fait encore de longues et fortes clôtures qui s'étendent au loin dans la plaine [1].



[1] Voici le plan de cette construction, d'après un dessin à l'aquarelle, envoyé par le P. De Smet.

A B C. Parc.
A C. Ouverture.
D. Pente.
A E. et C F. Coteaux et clôtures.
G. Mât de médecine.

Dès que ces préparatifs sont achevés, les sauvages choisissent le grand maître des cérémonies et du parc. C'est généralement un vieillard, un personnage distingué, qui appartient à la bande du Wah-kon ou médecine, et qui s'est rendu fameux dans l'art de la jonglerie, que les sauvages, comme je l'ai déjà fait observer, regardent comme une science surnaturelle. On le juge le plus capable de décider du moment favorable de faire entrer les bisons dans le piége, et il a seul tout le pouvoir requis pour mettre la grande chasse en mouvement. Il plante le mât de médecine au centre du parc et y attache les trois charmes qui doivent attirer les animaux dans cette direction, c'est-à-dire un morceau de drap écarlate d'une ou deux aunes, un morceau de tabac et une corne de buffle. Chaque matin à la pointe du jour, il bat du tambour, entonne ses cantiques de conjurations, consulte son Wah-kon privé et les Manitous, ou *esprits qui guident les animaux*, pour connaître si le moment favorable est arrivé.

Il a à sa disposition quatre gens, ou coureurs, choisis parmi les plus actifs, qui vont chaque jour à la découverte des bisons et lui rapportent fidèlement le résultat de leurs observations : ils disent à quelle distance du camp les animaux se trouvent, quel en est approximativement le nombre, et dans quelles directions les animaux marchent. Ces coureurs font souvent trente à cinquante milles en diverses directions. Dans toutes leurs courses ils prennent avec eux une balle de Wah-kon, que le grand maître leur confie ; elle est faite de poils de buffle et couverte d'une peau. Si les coureurs jugent que le moment de la chasse est arrivé, ils envoient aussitôt un homme de leur bande au grand maître, avec la balle et les bonnes nouvelles. Aussi longtemps que cette balle mystérieuse est absente, le maître des cérémonies ne peut prendre la moindre nourriture ; il prolonge son jeûne rigoureux pendant toute la durée du parc, ne touchant à aucune viande, à aucun mets qui ne soit trouvé ou ne vienne de quelque animal tué dans le parc même. On reste quelquefois un mois et davantage à attendre le moment favorable pour commencer la grande opération de chasse ; le grand maître alors se trouve réduit à de bien petites rations, à moins qu'il ne prenne des arrangements avec sa conscience et qu'il ne mange furtivement pendant la nuit. C'est probablement ce qu'il fait, car le grand maître généralement ne parait pas plus jeûner que ses confrères du camp.

Supposons que tout soit prêt et que tout paraisse favorable à la chasse. Le grand maître du parc bat le tambour et annonce la nouvelle que "les bisons sont en grosses bandes à la distance de quinze ou vingt milles. Le vent est favorable et vient directement de l'endroit où sont les animaux !" Aussitôt tous les cavaliers montent leurs coursiers ; les piétons, armés d'arcs et de flèches, de fusils, de lances, prennent leurs positions, formant deux longues rangées, depuis l'extrémité des deux clôtures qui partent de l'entrée du pare et s'étendent dans la plaine ; ils prolongent ainsi les lignes de cette clôture. Lorsque les piétons sont placés à une distance de dix ou

quinze pieds les uns des autres, les cavaliers continuent les mêmes lignes, qui s'écartent de plus en plus à mesure qu'elles s'étendent, en sorte que le dernier chasseur à cheval de la ligne se trouve probablement à deux ou trois milles de distance du parc, et est à peu près à une même distance du dernier chasseur de l'autre ligne dans une direction transversale. Quand les hommes manquent, les femmes et même les enfants occupent des places.

Après la formation des deux lignes immenses, un seul Indien, sans armes, est envoyé sur le meilleur coursier du camp dans la direction et à la rencontre des bisons. Il s'en approche, contre le vent et avec la plus grande précaution ; à la distance d'environ cent pas, il se couvre d'une grande robe de buffle, le poil en dehors, enveloppe son cheval autant qu'il le peut, et imite le cri plaintif d'un veau de bison. Comme par enchantement, ce cri attire l'attention de tout le troupeau ; au bout de quelques secondes, plusieurs centaines de ces quadrupèdes, entendant le cri plaintif, se dirigent vers le cavalier ou *veau moqueur*. Ils vont d'abord à pas lents, ensuite au trot, enfin au galop. Le cavalier ne cesse de répéter les cris du veau et dirige sa course vers le parc, ayant soin de se tenir toujours à la même distance des animaux qui le suivent. Lui seul, par ce stratagème, conduit tout le vaste troupeau de bisons par toute la distance qui les sépare de ses compagnons, qui sont sur le qui-vive et brûlent d'ardeur et d'impatience de se joindre au mouvement.

Quand les bisons arrivent dans l'espace qui se trouve entre les extrémités des deux lignes, la scène change ; tout devient empressement. Les chasseurs à cheval s'élancent de part et d'autre à bride abattue, et se rejoignent derrière les bisons. Aussitôt le vent des chasseurs se communique aux animaux déroutés et effrayés qui essayent d'échapper dans diverses directions ; en même temps les piétons se montrent. Les animaux, se voyant entourés et renfermés de toutes parts, excepté la seule ouverture qui donne entrée au parc circulaire et qui est devant eux, poussent des beuglements et des mugissements effroyables, et s'élancent en avant avec toute la vitesse possible. Les lignes des chasseurs se ferment graduellement, à mesure que moins d'espace est nécessaire ; la masse des bisons et les groupes des chasseurs deviennent de plus en plus compactes. Alors les Indiens commencent à décharger leurs fusils à tirer leurs flèches, à lancer leurs dards. Beaucoup d'animaux tombent sous les coups avant d'atteindre le parc ; le plus grand nombre toutefois s'avance vers l'entrée. Ils ne s'aperçoivent que trop tard du piége qui leur est tendu ; les plus avancés tentent de revenir sur leurs pas, mais la foule effrayée qui les suit les force de s'avancer, et ils se précipitent pêle-mêle dans l'enclos, au milieu des hourras et des cris de joie de toute la tribu, et des décharges répétées des fusils.

Dès que les animaux sont dans le parc, on en ferme l'entrée et on les tue à coups de flèches, de lances et de couteaux. Les hommes, les femmes et les enfants, au comble de la joie par le succès de la chasse et du carnage des bisons, prennent part à la grande boucherie, c'est-à-dire, qu'ils se mettent à écorcher et à découper. Pour les regarder sans dégoût dans cette opération, il faut être un peu fait à leurs habitudes et à leurs mœurs. Pendant qu'ils coupent et tailladent les chairs, les femmes et les enfants surtout dévorent tout crus et encore chauds les foies, les rognons, le cerveau, etc. ils se barbouillent le visage, les cheveux, les bras et les jambes avec le sang des animaux tués ; de tous côtés on n'entend que des cris confus ; on parle à voix déployée ; quelques-uns se querellent. C'est un spectacle pittoresque, une scène vraiment sauvage, un véritable pandémonium, difficile à décrire dans tous ses détails.

Dans la chasse que j'ai essayé de vous dépeindre et à laquelle j'ai assisté, au delà de six cents bisons furent tués.

Après la boucherie, les peaux et les chairs sont mis en différents tas, et ces tas divisés entre les familles d'une manière proportionnelle au nombre qui les compose. Les chairs sont ensuite coupées en tranches et séchées ; les os sont pilés et on en extrait la graisse. Les chiens reçoivent aussi leur portion du festin et dévorent tout ce qui reste dans l'arène du parc. Deux jours après la chasse, tous les vestiges du carnage ont disparu.

Avant de se séparer et de quitter le campement du parc, les sauvages y passent plusieurs jours ensemble en festins et en réjouissances. Un de vos de Keyser ou Verboeckhoven devrait venir assister à une de ces scènes si animées de nos grands déserts ; il y trouverait un sujet neuf pour un grand tableau ; le petit dessin qui accompagne ma description, ne peut vous en donner qu'une bien faible idée.

Il y a un ancien proverbe qui dit "qu'une moitié de la terre ne sait pas comment vit l'autre moitié." Les sauvages de l'Amérique, qui vivent de ce que le sol leur donne spontanément, peuvent bien en dire autant : les troupeaux innombrables de bisons, qui parcourent les vastes plaines, servent de pain quotidien aux tribus nombreuses du grand désert.

Les Soshocos sont comme la plus infime des races de ce vaste continent. Les Américains les appellent *les pauvres diables*, et les voyageurs français et canadiens les distinguent par la dénomination de *dignes de pitié*. Ils parcourent les plages désertes et stériles d'Etuah, de la Californie, et la partie des Montagnes Rocheuses qui s'étend dans l'Orégon. Dans mes missions et dans mes voyages, j'ai rencontré plusieurs fois des familles de ces pauvres Soshocos ; ils sont vraiment dignes de pitié. J'ai eu le bonheur de baptiser, avant leur mort, plusieurs de leurs enfants malades.

Tandis que les sauvages des plaines, qui se nourrissent de la chair des animaux, sont grands, robustes, actifs et généralement bien vêtus de peaux d'animaux, le Soshoco, au contraire, qui se nourrit principalement de

sauterelles et de fourmis, est un être chétif, faible, maigre, à peine vêtu ; il inspire des sentiments de compassion à ceux qui traversent les pays stériles qu'il occupe.

Après vous avoir donné la description de la chasse à l'enclos qui est en usage parmi les Assiniboins, je vous montrerai le revers de la médaille, en vous faisant connaître la grande chasse aux sauterelles qui se pratique parmi les Soshocos. Cette chasse vaut aussi, je pense, la peine d'être mentionnée, surtout comme contraste de l'autre.

Une grande partie du territoire soshoco est sablonneux et stérile, couverte d'absinthes et d'artémises, où les sauterelles fourmillent ; ce sont surtout les endroits que ces pauvres Indiens fréquentent. Lorsqu'ils sont en nombre suffisant, ils font la chasse ensemble. Ils commencent par creuser un trou de dix ou douze pieds de diamètre sur quatre ou cinq pieds de profondeur ; ils s'arment ensuite de longs rameaux d'artémise et entourent un champ de trois à quatre arpents, plus ou moins étendu d'après le nombre de personnes engagées. Ils se placent à une distance d'environ vingt pieds les uns des autres ; toute leur opération consiste à frapper la terre, à effrayer et à faire lever les sauterelles. Ils les chassent en approchant peu à peu du centre, où a été creusé le trou pour recevoir les insectes. Le nombre en est si considérable que souvent trois ou quatre arpents fournissent assez de sauterelles pour remplir le trou ou réservoir.

Les Soshocos s'arrêtent dans cet endroit aussi longtemps que dure cette espèce de provisions. Ils ont leurs goûts comme tous les autres mortels : quelques-uns mangent les sauterelles en soupe ou bouillon ; d'autres les écrasent et en font une espèce de pâté, qu'ils durcissent au soleil ou au feu ; d'autres encore les mangent *en appalas*, c'est-à-dire, ils prennent des baguettes pointues avec lesquelles ils enfilent toutes les plus grosses sauterelles ; ensuite ces baguettes sont fichées en terre autour du feu, et à mesure que les insectes sont assez rôtis, les pauvres Soshocos s'en régalent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

Ils vont ainsi d'un endroit à un autre. Quelquefois ils rencontrent des lapins et des coqs de bruyère, mais rarement un chevreuil ou d'autres animaux.

Le contraste entre l'Indien des plaines et le Soshoco est frappant ; mais tout pauvres qu'ils sont, ils restent, comme les Hottentots, très-attachés au sol natal.

Je quitterai bientôt Cincinnati pour me rendre à Louisville au Kentucky et ensuite à Saint-Louis. Si le temps me le permet, je continuerai de vous importuner avec mes petits mémoires indiens, d'après les désirs que vous avez bien voulu m’exprimer. Je vous donnerai entre autres choses la description d'une *expédition de pains*, envoyée de la part de la nation des Corbeaux aux Pieds-Noirs. J'ai recueilli les faits sur les lieux mêmes, dans ma mission, en 1851. C'est dans les idées superstitieuses et religieuses des sauvages, dans leurs expéditions de chasses et de guerres qu'on découvre le mieux leur caractère et leurs mœurs. Je vous donnerai ces renseignements curieux aussi fidèlement que je le puis.

Veuillez me croire,

Mon révérend et cher Père,

Votre tout dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ.

P.-J. DE SMET, S. J.

ONZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Naufrage du 5 décembre 1853 - l'Indien Jean-Baptiste

On se rappelle que l'année dernière, le 5 décembre, le *Humboldt* fit naufrage en Amérique. Nous avons déjà donné, à la page 51, le récit de ce sinistre ; mais nos lecteurs le verront encore avec plaisir dans une lettre adressée par le P. De Smet à ses frères, MM. Charles De Smet, conseiller à la cour d'appel de Gand, et François De Smet, juge de paix, à Gand, et qu'il nous a permis d'imprimer dans la collection. Elle contient, du reste, des détails qui n'ont pas encore été publiés.

Université de Saint-Louis, 1er janvier 1854.

Mes très chers frères,

Je profite de mes premiers moments de loisir pour vous annoncer que nous sommes heureusement arrivés au lieu de notre destination, le deuxième jour de Noël.

A l'occasion de la nouvelle année, je vous souhaite, ainsi qu'à vos chers enfants, beaucoup de bonheur et de prospérité. Je prierai Dieu tous les jours de répandre sur vous tous ses bienfaits et ses bénédictions. Je n'oublierai jamais la grande bonté et l'attachement fraternel dont j'ai reçu tant de preuves de vous durant tout mon séjour dans ma patrie.

Voici une petite narration de mon long et dangereux voyage. Comme le besogne m'accable, je dois écrire à la hâte, *currente calamo*.

Le 17 novembre, jour auquel je vous fis mes adieux, ne s'effacera pas de sitôt de ma mémoire. Le lendemain je rejoignis, à Paris, Mgr. Miége avec ses cinq compagnons. Les huit jeunes gens qui m'accompagnaient eurent seulement deux jours pour parcourir cette grande cité, ou plutôt cette foire interminable ; ils y visitèrent les beaux palais, les principaux monuments, les places publiques de la vaste capitale, et les palais et jardins de Versailles.

Le 21, nous arrivâmes au Hâvre, pour nous y embarquer le lendemain. Toute la journée fut employée à rassembler nos caisses, qui se trouvaient dans différents bureaux de la ville, et à faire tous les préparatifs pour notre voyage de mer. Le vapeur américain se trouvait déjà en rade, à deux lieues de la ville ; un petit remorqueur devait y conduire tous les passagers. J'avais quitté pour une heure mes treize compagnons, pour aller réclamer trois caisses à la douane et les faire transporter directement à bord du *Humboldt*. A mon arrivée au débarcadère, tous les passagers s'y trouvaient, excepté ma bande. J'envoyai aussitôt à leur recherche une dizaine de personnes qui parcoururent tous les quais et toutes les rues du Hâvre, pendant six heures, sans obtenir la moindre information sur mes compagnons de voyage. Et l'on était au moment du départ ! Un gendarme enfin, auquel je m'étais adressé comme à une dernière ressource, et la plus sûre après tout, vint bientôt me tirer d'embarras et me dire que les jeunes Messieurs qui me donnaient tant de soucis et d'inquiétude se trouvaient depuis six heures à bord du *Humboldt*, et qu'à cause de mon long retard, eux aussi étaient très-inquiets par rapport à moi ; en un mot, ils s'étaient trompés dans ce dédale de quais du Hâvre, et pensant qu'ils n'avaient pas une minute à perdre, ils avaient loué deux petites barques pour se faire conduire au bâteau. Je m'empressai d'aller les rejoindre, et j'arrivai au moment qu'on leva l'ancre pour gagner la haute mer.

Je trouvai sur le vapeur des gendarmes qui étaient à la recherche de quelques individus suspects. On disait que ces agents avaient reçu des ordres sévères de visiter minutieusement tous les passeports. Mes compagnons étaient en règle, un seul excepté, qui était venu me rejoindre à Paris, avec le consentement de ses parents. Je n'étais pas sans inquiétude à son égard. Notre jeune déserteur, Mr M... , s'était déguisé en mousse, ou garçon de cabine, et en jouait parfaitement le rôle : il tenait lui-même la lanterne pour bien éclairer la police, lorsque ces messieurs visitaient les chambres et les salons. Tous les passeports furent examinés et les voyageurs passés en revue ; mais les agents ne firent aucune attention au beau porteur de la lanterne qui se tenait toujours à leur côté, et échappa ainsi tranquillement à leurs recherches minutieuses. Mon inquiétude toutefois pour lui ne cessa que lorsque je vis les messieurs à chapeau-claque s'éloigner de notre bord.

Aussitôt deux coups de canon annoncent que le *Humboldt* est prêt : les officiers, le pilote, tous les matelots se trouvent à leur poste. Les sifflements de la puissante machine à vapeur se font entendre pour la dernière fois jusque dans l'enceinte de la ville : c'était le signal de l'ingénieur. Aussitôt le capitaine, par son porte-voix, commande le départ. Le bateau à vapeur prend la direction de Southampton et de Cowes, entre l'île de Wight et les côtes d'Angleterre, pour y prendre la malle-poste et les passagers anglais. Ce ne fut que dans la soirée du 23 qu'il fut dirigé sur New-York.

Pendant quatorze jours, le *Humboldt* eut à lutter contre une mer orageuse et un vent violent d'ouest ; Neptune reçut, à cette occasion, un double tribut de tous les nouveaux voyageurs qui, à cette époque de l'année, avaient osé hasarder le passage de son vaste domaine. Le plus malade fut Mgr. Miége, qui tint constamment le

lit ; vint ensuite le jeune Fortuné Hègle, de Bruxelles, qui a l'estomac trop faible pour faire jamais un bon marin ; il supporta cette misère neptunienne sans perdre courage et sans un mot de regret d'avoir quitté pour quelques années ses paisibles pénates. Tous les autres s'en sont tirés assez bien. Quant à moi, j'ai tenu bon pendant tout le voyage et me suis à peine ressenti du mal de mer. Aux vents violents et orageux, nous pouvons ajouter quelque autre inconvénient : la machine à vapeur s'est plusieurs fois dérangée, et à différentes reprises les chaudières ont menacé de nous faire sauter en l'air : le charbon était d'une mauvaise qualité et commença à manquer le douzième jour de notre voyage. On fut forcé de faire une déviation de la course ordinaire, pour aller chercher un supplément de charbon à Halifax, port de mer de la Nouvelle-Écosse. Cette négligence de la part de la Compagnie du Hâvre a été bien funeste et fatale dans ses conséquences.

Dans la matinée du 6 décembre, à la hauteur d'environ cinq lieues du port, un pêcheur se présenta à bord, en qualité de pilote, et déclara au capitaine, qui lui demandait ses certificats, "que ses papiers se trouvaient dans sa barque ou bien chez lui." Le capitaine le crut sur parole et lui confia le maniement du bateau. Contre l'avis des officiers, le faux pilote change aussitôt de direction ; malgré leurs remontrances, il persiste dans son opiniâtreté. Une heure et demie plus tard, le *Humboldt* va échouer contre les dangereux écueils appelés *les Sœurs*, dans le voisinage de *l'île du Diable*. Il était six heures et quart du matin ; la plupart des passagers se trouvaient encore au lit. Le choc fut terrible. Je me promenais en ce moment sur le pont. Découvrant bientôt de gros débris de bois flottant sur la surface de l'eau, je m'empressai d'aller avertir du danger tous mes compagnons, qui, pour la plupart, comme les autres passagers, étaient encore au lit. Je pris le jeune Hègle près de moi et l'y retins aussi longtemps que le danger dura ; j'avais une corde en main pour le descendre dans le premier esquif qui serait lancé à l'eau ; car cet enfant m'avait été confié par son père. Tout le monde s'était levé en sursaut ; l'épouvante et l'effroi avaient gagné tous les cœurs ; tandis que l'eau entrait dans le navire comme un torrent, le feu s'y déclara. On parvint à l'éteindre, mais non sans de grands efforts, beaucoup de présence d'esprit et une mâle énergie de la part du premier ingénieur. Comme si tout conspirait à nous perdre, un brouillard s'éleva si épais qu'il nous ôta la vue à trente pas du navire. On employa toute la force de la vapeur pour gagner le rivage, qui était encore à une distance de deux lieues où six milles. Le bateau ne tarde pas à pencher fortement du côté du bâbord où la voie d'eau s'était faite, et il s'enfonça sensiblement. On travaillait à tous bras pour lancer les esquifs à l'eau. Sans la présence d'esprit du capitaine et son caractère ferme, il y aurait eu beaucoup de tumulte et de désordre. C'était une lutte à qui les premiers en prendraient possession. Heureusement on n'eut pas besoin de ce moyen de sauvetage. Tandis que la plupart croyaient que tout était perdu, - et j'étais de ce nombre, je me croyais au bout de ma carrière, - le navire toucha de nouveau dans quelques brasses d'eau et s'arrêta sur un rocher. Nous étions sauvés !

Immédiatement après le naufrage, le brouillard se leva et nous découvrîmes alors, pour la première fois et à notre joyeuse surprise, que le rivage n'était qu'à une centaine de pas de nous. La mer était calme ; le vent cessa et le soleil se leva avec majesté. C'était l'annonce du retour du beau temps qui nous avait quittés au Hâvre de Grâce : il nous a accompagnés ensuite jusqu'au Missouri.

Nous avons eu le bonheur et le temps de sauver toutes nos malles, nos sacs de voyage et toutes nos caisses. La perle du navire, avec sa cargaison, est évaluée à près de 3 000 000 de francs.

Nous avions eu pour compagnons de voyage des juifs, des infidèles, des protestants de toutes les nuances. Quelques-uns de ces voyageurs étaient fortement imbus de préjugés contre notre sainte religion et surtout contre les Jésuites. Il en fut même qui attribuèrent le naufrage à notre présence sur le *Humboldt* ; aussi firent-ils malicieusement la proposition "de nous forcer à nous éloigner d'eux le plus tôt possible".

Un bateau à vapeur d'Halifax vint à notre secours quelques heures après le naufrage. L'archevêque de cette ville, Mgr. Walsh, nous témoigna beaucoup de bonté et d'amitié ; il insista pour que l'évêque Miége et moi nous logeassions chez lui.

Le lendemain, nous eûmes le bonheur de célébrer le saint sacrifice de la Messe dans la cathédrale ; tous mes compagnons s'approchèrent de la sainte Table, pour rendre grâces à Dieu et à la sainte Vierge de nous avoir sauvés du milieu de tant de périls, et surtout du naufrage, où notre vie avait été exposée. De telles circonstances sont bien propres à nous convaincre que nous sommes entre les mains du Seigneur, qui nous protégé et nous conserve la vie, ou nous appelle quand il le veut devant son tribunal.

Halifax compte environ 25 000 âmes, dont un tiers sont catholiques. Cette ville a trois églises catholiques, deux couvents et quatre écoles.

Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, après avoir célébré la Messe, on vint nous annoncer l'arrivée du vapeur *le Niagara*, qui fait le service entre Liverpool et Boston, et, à chaque voyage, s'arrête à Halifax pendant deux heures. Tous les passagers du *Humboldt* se rendirent à son bord, avec les passagers anglais ; le nombre des voyageurs dépassait les quatre cents.

Parmi les passagers du *Niagara* se trouvait un petit homme, à barbe de bouc, ou figure de singe, qui s'appelait Francisque Tapon, du pays des *Chez-nous*, nouvel apôtre, envoyé pour illuminer l'univers ! Francisque se déclare l'ennemi juré de toute religion, mais surtout du Pape et des Jésuites. En quittant Liverpool, il avait dit tout haut et ouvertement, "qu'il tuerait le premier Jésuite qu'il rencontrerait sur le sol américain". Il fut, en effet, si violent dans ses gestes et dans ses paroles, les premiers jours du voyage, que le capitaine, par prudence, lui

avait fait ôter sa carabine, ses pistolets et ses poignards. J'appris cette belle histoire en prenant ma place dans *le Niagara* ; je conseillai à tous mes jeunes compagnons d'éviter M. Tapon, et de ne prêter aucune attention ni à ses dires ni à ses gestes. Il proclama du haut du pont le programme de son nouvel évangile, "qui doit succéder à toutes les religions". Ceux qui l'entendaient haussaient les épaules, et on se disait tout bas : "Cet homme est fou". En débarquant à Boston, il fit plusieurs ablutions, au grand amusement des passagers, déclarant "qu'il se lavait des dernières ordures de l'Europe". M. Tapon gagna ensuite la ville, et nous le perdîmes heureusement de vue, sans coup férir.

Ce sera un fanatique de plus pour ce pays, qui en a déjà reçu bien des milliers de toutes les contrées de l'Europe. L'Amérique s'en ressent : ces individus commencent à se remuer, à parler, à vouloir changer la Constitution de la République, pour faire des États-Unis un pays de proscription, surtout contre les catholiques. Les meurtres, les incendies d'églises, les persécutions contre les prêtres, et bien d'autres maux se multiplient de jour en jour. C'en est fait de la liberté si le radicalisme européen prévaut sur le sol de Washington. Nul pays au monde ne saurait offrir autant de succès aux radicaux, et l'on craint avec raison que cette belle république, si heureuse d'abord, ne soit transformée bientôt, par les trames et les menées des libertins et des démagogues européens, en une arène de divisions, qui doivent causer sa ruine. Déjà les noms de liberté, de droits du peuple, deviennent synonymes de crime, de violence, et cette transformation liberticide dégoûte les citoyens honnêtes, probes et sensés.

Mais reprenons notre carnet de voyage. Toute la journée du 29 fut belle et nous eûmes une heureuse traversée d'Halifax à Boston, où nous abordâmes pendant la nuit. Nos Pères nous y reçurent à bras ouverts et avec une bonté et une charité extraordinaires, que tous les paroissiens, à l'exemple de leurs dignes pasteurs, partagèrent avec eux. J'ajouterai, à la louange surtout de la fervente congrégation allemande, desservie par ces prêtres, que pendant le séjour de notre bande voyageuse à Boston, ils chargèrent notre table de volailles, de légumes, de gâteaux et de fruits. Cette paroisse compte environ 3000 catholiques, qui se distinguent dans la ville par leur zèle et leur piété. Boston a une population catholique de 75 000 âmes. Pour tant de fidèles, il n'y a en tout que quinze prêtres et quatre ou cinq écoles. Les Sœurs de Notre-Dame de Namur y ont une école très florissante et y font un bien immense ; leurs maisons font merveille en Amérique ; aussi les demande-t-on de tous côtés, surtout dans les grandes villes. Ces bonnes Sœurs instruisent, à Cincinnati, au delà de 2000 enfants.

J'ai accompagné le jeune Fortuné Hègle, qui avait été confié à mes soins, jusqu'à New-York, pour le placer, selon le désir de ses parents, au collége de nos Pères à Fordham. On ne saurait se former une idée de l'augmentation rapide et merveilleuse de cette grande métropole des États-Unis, sous le rapport du commerce et de sa population. Le nombre de ses habitants dépasse déjà 700 000 âmes ; ils sont les descendants et les représentants de toutes les nations de la terre. Le nombre des catholiques est de près de 200 000.

J'étais de retour à Boston le 14. Le lendemain, dans la matinée, je quittai la ville avec tous mes compagnons, déjà bien remis des fatigues et des inquiétudes éprouvées dans la traversée de mer. Ils ne pouvaient revenir de leur étonnement de tout ce qu'ils avaient vu et observé dans cette cité, appelée l'*Athènes de l'Amérique*. Son commerce est extraordinaire ; sa population dépasse 150 000 âmes.

Nous nous risquâmes sur le chemin de fer par Buffalo, Érié, Cleveland et Columbus jusqu'à Cincinnati, ce qui représente une distance d'environ 770 milles anglais, parcourus en cinquante-deux heures, y compris tous les retards éprouvés aux stations. On change six fois de voitures dans ce trajet. Ne vous étonnez pas que je me serve du mot *risquer* ; car les accidents sur toutes les routes sont très-fréquents et vraiment épouvantables. Aujourd'hui, c'est un pont qu'on a laissé ouvert ; un ingénieur étourdi, ivre peut-être, ne fait attention à rien ; machine et chars se précipitent dans le gouffre ; le lendemain, ce sont deux trains sur la même voie, en direction opposée, qui s'élancent l'un dans l'autre avec toute la vitesse et la force que la vapeur peut leur prêter. En un mot, il y a des accidents de tous genres. Quand ils sont arrivés, on donne, dans les feuilles, la liste des morts et des blessés, qui est souvent très-considérable ; on fait une enquête, et, quelques jours après, à peine en parlera-t-on encore !

A Cincinnati, nos Pères étaient au comble de la joie de nous y voir arriver avec treize nouveaux et jeunes compagnons, remplis d'un zèle fervent pour travailler dans cette vaste vigne du Seigneur. A mesure que je m'approchais de Saint-Louis, je respirais plus librement ; les inquiétudes, occasionnées par les dangers du voyage, me quittaient l'une après l'autre ; je n'avais plus qu'un pas à faire pour être à ma destination. Toutefois ce pas mesure encore 700 milles, dont 530 étaient à parcourir sur l'Ohio et 170 sur le fleuve Mississipi. Or ces deux rivières aussi donnent chaque année une très-longue liste d'accidents, qui consigne un nombre effrayant de victimes. Nous nous mîmes sur l'Ohio le 20, en bateau à vapeur, et le lendemain nous fûmes les hôtes de nos Pères à Louisville, au Kentucky. Le 22, nous continuâmes notre descente, sans rencontrer le moindre obstacle jusqu'à l'embouchure.

Mes jeunes compagnons admiraient continuellement les beaux paysages et les belles vues qui se présentaient, à chaque instant, sur les deux rives de cette belle rivière ; c'est une chaîne de côteaux pittoresques qui des bas-fonds riches, bien cultivés et remplis de grandes fermes, s'élèvent à plusieurs centaines de pieds ; c'est une succession de villes florissantes et de beaux villages.

Le Mississipi est plus dangereux que l'Ohio ; il exige, surtout en hiver, beaucoup de précautions, car le fleuve est alors bas, rempli de bancs de sable, de chicots, et il charrie dans sa course une masse de glaçons. Plusieurs fois nous nous trouvâmes dans les plus grands dangers : à trois reprises différentes, le bateau à vapeur échoua avec tant de force qu'on le croyait perdu. Dans notre course, nous vîmes les débris de cinq grands bateaux, récemment échoués et mis en pièces.

Cinq PP. Lazaristes, naufragés, comme nous, du *Humboldt*, nous devancèrent de quelques jours à Saint-Louis, après avoir fait une seconde fois naufrage, ayant l'eau jusqu'au cou. Enfin le 26 nous arrivâmes sains et saufs à l'université de Saint-Louis. Je ne pourrais vous exprimer les sentiments de joie et de reconnaissance envers le bon Dieu, que j'éprouvai en me trouvant avec tous mes compagnons au terme de ma longue course et au milieu de mes frères en Jésus-Christ. Une heure après notre arrivée, j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la Messe en actions de grâce pour la protection et les bienfaits que nous avions reçus du Ciel dans le trajet de Gand à Saint-Louis.

Veuillez me croire,
Mes très chers frères,
Votre tout dévoué frère,

P.-J. DE SMET, S. J.

Cette petite histoire nous est racontée par le P. De Smet, dans une lettre datée du 6 décembre 1854.

...Si vous avez un coin vide, que vous voudriez remplir sans perdre de vue nos Indiens, voici un trait qui n'est guère sauvage. Je doute que vos *Précis historiques* en contiennent beaucoup de plus piquants.

Parmi les Indiens convertis sur la frontière du Canada, se trouve un certain Jean-Baptiste, dont j'ignore le nom de famille. Ce sera, sans doute, une combinaison de sons et de consonnes, formant un de ces mots épouvantablement longs, que les Anglais appellent d'une manière très significative *jaw-breakers* ou *casse-mâchoires*.

Jean-Baptiste avait, dans le temps, escamoté. Lors de sa conversion, la Robe-Noire lui enjoignit la restitution de deux piastres au ministre calviniste du voisinage. Jean-Baptiste se présente donc chez le ministre, et le dialogue suivant s'engage : – "Eh bien, que veux-tu ?" dit le prédicant. – "Moi t'avoir volé ! Robe-Noire dire à moi : "Jean-Baptiste, rends l'argent volé." – "Quel argent ?" – "Deux piastres, volées à toi par moi, mauvais sauvage ; moi aujourd'hui bon Indien ; avoir l'eau du baptême sur le front ; moi enfant du Grand-Esprit. Tiens, prends ton argent." – "C'est bien. Ne volez plus. Bonjour, Jean-Baptiste." – "Bonjour, pas assez : moi vouloir autre chose." – "Et que veux-tu ?" – "Moi vouloir un reçu." – "Un reçu ! Qu'as-tu besoin d'un reçu ? La Robe-Noire t'a-t-il dit de le demander ? reprit le ministre, étonné de cette proposition. – "Robe-Noire ne rien dire ; c'est Jean-Baptiste (se montrant du doigt) vouloir un reçu." – "Mais pourquoi vouloir un reçu ? Tu m'as volé et tu me rends ; c'est bien assez." – "Pas assez ; écoute : Toi vieux, moi jeune ; toi mourir sans doute premier ; moi mourir après toi. Comprends-tu ?" – "Non ! qu'est-ce que cela veut dire ?" – "Écoute encore. Cela vouloir dire beaucoup ; cela vouloir dire tout. Moi frapper à la porte du ciel ; le grand chef saint Pierre ouvrir et dire : "C'est toi, Jean-Baptiste ; et que veux-tu ?" – "Mon chef, moi vouloir entrer dans la loge du Grand-Esprit." – "Et tes péchés ?" – "Robe-Noire m'avoir pardonné." – "Mais ton vol au ministre ? As-tu rendu l'argent ? Montre-moi ton reçu." – "Maintenant tu voir le cas du pauvre Jean-Baptiste, pauvre Indien sans reçu ! obligé, pour te trouver, de galoper par tout l'enfer."

P.-J. DE SMET, S. J.

JEAN-BAPTISTE SMEDTS

Le Père Jean-Baptiste Smedts, de la Compagnie de Jésus, est mort en Amérique, à Saint-Louis, dans l'État du Missouri le 19 février.

Né à Rotselaer, en Brabant, le 11 avril 1801, il fit partie de la colonie de missionnaires qui recommencèrent, en l823, sur les rives du Missouri et du Mississipi, les travaux des anciens Jésuites, interrompus au siècle dernier par la suppression de la Société. Il avait quitté la Belgique, sa patrie, en 1821, avec quelques jeunes Belges, MM. Félix Verreydt, de Diest, Josse Van Assche, de Saint-Amand, et Pierre Jean De Smet, de Termonde ; tous étaient sous la conduite du digne et vénérable M. Nerincks, prêtre séculier belge, missionnaire distingué de l'Amérique et apôtre du Kentucky. Comme il fallait se tenir en garde contre un gouvernement ombrageux, ennemi de la religion catholique et hostile surtout aux missions, le départ se fit aussi secrètement que possible. Pour cette raison, le P. Smedts se vit forcé de faire un douloureux sacrifice et de partir, comme ses compagnons, sans avoir dit un dernier adieu à ce qu'il avait de plus cher au monde, ses parents, ses frères, ses sœurs, ses amis. Ils avaient dû mendier, pour l'amour de Dieu et pour le salut des âmes, l'argent nécessaire aux dépenses d'un long voyage. Arrivé à Amsterdam, le 27 juillet, il se rendit de là à l'île de Texel, pour se mettre à l'abri des recherches du gouvernement hollandais, qui venait d'intenter des poursuites. La veille de l'Assomption de la sainte Vierge, il quitta l'île et s'embarqua dans une barque ouverte de pécheurs, qui le conduisit à bord du vaisseau américain *la Colombie*, qui attendait les missionnaires à une grande distance de la côte.

Le 6 octobre de la même année, le P. Smedts commença son noviciat à White-March, dans le comté du Prince George, État du Maryland, où les Jésuites avaient une mission depuis plusieurs années. II était encore novice quand le Provincial, à la demande spéciale de Mgr. Du Bourg, évêque de la Louisiane et de tous les grands territoires à l'ouest du fleuve Mississipi, l'envoya au Missouri avec les cinq Belges venus avec lui, ainsi que le P. Van Quickenborne, de Peteghem, maître des novices, le P. Timmermans, de Turnhout, et trois frères coadjuteurs, savoir : Pierre De Meyer, des environs d'Audenarde, Henri Rieselman, d'Amsterdam, et un Américain. L'on peut à peine imaginer les fatigues qu'il eut à endurer dans ce nouveau voyage de quatre cents lieues, fait à pied, à travers un pays qui, à cette époque, était encore peu habité, et dans de lourdes barques flottant sur les eaux de l'Ohio.

Les premières années de son séjour au Missouri furent passées dans une pauvre cabane tenant lieu de noviciat, située près du petit village de Saint-Ferdinand, à six lieues environ de Saint-Louis. Ordonné prêtre en 1826, il passa plusieurs années dans les missions, dans les villes naissantes et villages du Missouri, se distinguant constamment par son grand désir du salut des âmes, et par un zèle infatigable qui lui faisait surmonter avec joie toutes les fatigues attachées aux missions d'un pays nouveau, presque entièrement dépourvu de prêtres. Plus tard il remplit, pendant plusieurs années, la charge importante de maître des novices, jusqu'en 1849. Il passa le reste de sa vie, soit dans les missions, soit dans lus fonctions de ministre ou de Père spirituel dans les colléges. Il avait cette dernière charge dans l'université de Saint-Louis, et était directeur spirituel d'un grand nombre d'élèves, quand il fut attaqué de la maladie de langueur dont il mourut.

Sa vie avait toujours été irréprochable et exemplaire. Éloigné du monde, simple dans ses manières, patient dans les souffrances, il avait, de plus ; épuisé ses forces au service du Seigneur. La mort n'avait pour lui rien d'effrayant ; il la vit approcher avec une grande paix d'âme et une vive confiance dans les miséricordes divines ; il désirait briser ses liens et s'unir à son Dieu. Espérons qu'il est allé rejoindre au ciel son premier compagnon de voyage, le P. Elet, et toute la troupe de saints missionnaires qui le précédèrent dans ces missions du Nouveau-Monde (1).

(1) Cette notice nous a été envoyée d'Amérique par le R. P. De Smet. "Je pense, dit-il dans sa lettre datée de Cincinnati, le 12 mars, qu il serait agréable aux parents et amis, ainsi qu'aux anciennes connaissances qu'avait le P. Smedts au grand séminaire de Malines, si vous pouviez accorder une petite place à cette notice dans vos *Précis Historiques*, S. E. le Cardinal était Professeur au séminaire lors du départ du défunt ; Mgr. De Ram, les très-révérends MM. Bosmans et Van Hemel, etc. etc. l'ont très bien connu. Le recteur magnifique de l'université de Louvain, mon ami intime de collège, donna même un pas de conduite au P. Smedts et à moi, jusqu'à Contich ou Waelhem. Ce fut là qu'il me demanda un souvenir ; n'ayant rien de mieux sur moi, je pliai un sou en deux avec les dents et le lui donnai. Il le conservait encore en 1848."

FRANÇOIS-XAVIER D'HOOP

Le P. François-Xavier d'Hoop (1), de la Compagnie de Jésus, est décédé en Amérique. Né à Meulebeke, dans le diocèse de Bruges, en Belgique, le 4 Janvier 1813, il fit avec succès ses études au collége de Thielt, dans la Flandre occidentale, et se rendit ensuite au collége de Turnhout, fondé par le vénérable De Nef, dont le nom seul est un éloge. Dans cette pépinière de missionnaires, qui a fourni tant de dignes prêtres et tant d'excellents sujets au pays, le P. d'Hoop ; à l'exemple d'un grand nombre d'autres qui l'y avaient précédé, prit la généreuse résolution de se dévouer aux missions américaines et d'embrasser la vie religieuse. Au mois de septembre 1837, il quitta sa patrie et s'embarqua pour les États-Unis, avec quatre compagnons. Le 21 novembre de la même année, il entra au noviciat des Jésuites à Saint-Stanislas, au Missouri. Après les deux années de probation, il fut envoyé, en qualité de sous-préfet, à l'université de Saint-Louis et s'appliqua à acquérir la connaissance des langues les plus en usage dans le pays, surtout l'anglais, l'allemand, le français et l'espagnol.

1 Cette notice est tirée d'une lettre que le P. De Smet a eu la complaisance de nous envoyer. Elle est adressée au P. Vanderhofsladt, du collége de Tournai, et datée de Louisville, au Kentucky, le 29 mars 1855.
"Je viens remplir un devoir auprès de votre Révérence, écrit le P. De Smet, à la demande bien spéciale d'un de vos anciens disciples, le P. François-Xavier d'Hoop. Je ne m'attendais pas, lors de mon arrivée à Louisville, que j'allais assister à ses derniers moments. Vous vous rappellerez qu'il faisait partie de la petite bande que je conduisis en Amérique en 1837.
Le P. d'Hoop est mort jeune et beaucoup regretté de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Il a fait beaucoup dans sa courte vie, et ce malheureux pays perd en lui un fervent et zélé missionnaire. Il laisse dans la douleur un grand nombre d'enfants en Jésus-Christ, de protestants convertis à la foi, de brebis égarées qu'il a rappelées et ramenées au bercail du bon Pasteur. Ces fidèles continueront tous, j'ose l'espérer, à bénir la mémoire chérie de leur père ; et lui, du haut du ciel, intercédera pour qu'ils persévèrent dans la foi...
Comme vous connaissez la famille du P. d'Hoop, et que j'ai des preuves de votre grande charité, j'ai pris la liberté de m'adresser à vous, pour vous prier de leur communiquer la nouvelle de sa mort. Les détails que je donne dans la petite notice qui suit, contribueront à consoler leur douleur."

Il fut envoyé ensuite au collége de Saint-Charles, au Grand Coteau, dans l'État de la Louisiane, où il enseigna, pendant plusieurs années, la rhétorique et la physique avec, beaucoup de succès. Il. fut ordonné prêtre par Mgr. Blanc, archevêque de la Nouvelle-Orléans le 29 août 1845. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il a rempli fidèlement et en bon religieux, soit dans les colléges, soit dans les missions et résidences, toutes les charges qui lui étaient confiées par ses supérieurs. Les villes de Saint-Louis, de Cincinnati, de Chillicothe, de Bardstown et de Louisville, ont été successivement témoins de son zèle et de ses travaux. Quoique souffrant depuis plusieurs années d'un mal douloureux dans les deux jambes, il acquittait toujours fidèlement des devoirs de sa charge, et son zèle parut même s'augmenter avec ses souffrances.

Le P. d'Hoop s'attirait tous les cœurs par sa simplicité religieuse, par sa charité et son zèle.

Il contracta la maladie qui nous l'a enlevé, en revenant d'une mission donnée à Maddison, capitale de l'État d'Indiana. Rempli de confiance dans le Seigneur et donnant des preuves d'une entière soumission à la volonté divine, il rendit sa belle âme à son Créateur, à Louisville, dans l'État de Kentucky, le 23 mars 1855.

Le lendemain, fut célébrée à la cathédrale une messe solennelle, à laquelle Mgr. l'évêque et la plupart des membres du clergé dé la ville assistèrent. Sa Grandeur officiait elle-même aux obsèques, et fit, avec son éloquence ordinaire, l'éloge du défunt. Sa dépouille mortelle a été inhumée au cimetière du collége de Saint-Joseph à Bardstown.

M. l'abbé du Pontawis, grand vicaire et curé de Maddison, nous a écrit une lettre fort consolante. J'ai appris, dit-il, le décès du R. P. d'Hoop, au moment où je me revêtais des habits sacerdotaux pour célébrer la sainte messe, le dimanche de la Passion. - J'ai oublié mon texte ; votre lettre avait pris sa place. J'ai parlé sur sa mort. - Mais je crains de n'avoir pas édifié autant que je l'aurais dû ; car ma voix était entrecoupée de sanglots. - J'ajouterai que tout mon nombreux auditoire était en pleurs.

"Au saint autel, je me rappelais les heureux moments de sa présence. - C'est ici qu'il avait célébré ; - c'est dans la chaire de vérité que ses paroles si éloquentes et si édifiantes ont été entendues ; paroles qui ont converti tant de pécheurs, donné la tranquillité et la paix à tant d'âmes jusqu'alors dans le trouble, arraché tant de larmes de joie et de bonheur. Mon cœur s'échappait, pour ainsi dire, par mes yeux.

Je n'oublierai jamais les instants qu'il a passés avec moi dans ma maison. J'entends encore les paroles consolantes et si remplies de sagesse que ses lèvres prononcèrent. Comme homme de Dieu et comme savant, on trouvait en lui un trésor inépuisable de connaissance variées et étendues. Ah ! l'idée de sa mort commençait à m'accabler quand je pensais que c'est à moi qu'il a donné les derniers jours de sa vie active ! Mais après un moment de réflexion, la joie a succédé à ma douleur.

Le Père était mûr pour le ciel , et c'est dans ma paroisse qu'il est venu faire son dernier effort pour obtenir la couronne immortelle, et c'est mon peuple qui a reçu ses, derniers adieux !!! A genoux au pied du maître-autel, il prononça les paroles de la consécration aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, pour le pasteur et pour son troupeau, etc."

DOUZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
La guerre des Corbeaux

Université de Saint-Louis, 6 septembre 1854.

Mon révérend et bien cher Père,

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, insérée dans la livraison des *Précis Historiques* du 1er décembre 1854, p. 617, de la chasse aux animaux parmi les Indiens du Grand-Désert ; je viens vous entretenir aujourd'hui de quelques observations générales sur leurs guerres, et surtout de ce que j'ai appris sur une malheureuse *expédition de paix*, lors de ma dernière visite parmi les Corbeaux.

On peut dire que le succès à la guerre est le *nec plus ultra* de la gloire d'un sauvage. L'ambition de devenir grand guerrier absorbe toute son attention, tous ses talents, toute sa bravoure ; elle est souvent l'objet volontaire de toutes ses souffrances. Ses longs jeûnes, ses longues courses, ses pénitences, ses macérations, ses observances religieuses, ont principalement ce seul but. Porter la plume d'aigle, l'emblème du guerrier sauvage, est pour lui le plus grand honneur, le plus riche et le plus bel ornement ; car c'est une marque qu'il s'est déjà distingué à la guerre. Généralement à l'âge de seize à dix-huit ans, après le premier jeûne et après avoir choisi son manitou, ou esprit tutélaire, le jeune Indien se joint aux partis de guerre, qui sont formés de volontaires seulement.

Un chef ou partisan qui a l'intention de former un parti de guerre se présente au milieu du camp, un casse-tête en main et peinturé de vermillon, symbole du sang. Il entonne sa chanson de guerre ; ces sortes de chants sont courts. Le partisan proclame avec emphase ses hauts faits, son ardeur patriotique et militaire, les sentiments et les motifs qui le portent à la vengeance. Son chant est accompagné du tambour et du *sischiquoin*, ou gourde remplie de petits cailloux. Le partisan frappe fortement la terre du pied, comme s'il était capable de faire trembler l'univers. Tous les jeunes gens l'écoutent avec la plus grande attention, et celui qui se lève pour se joindre à lui devient un volontaire de son parti ; à son tour, il entonne aussi sa chanson de guerre, et cette cérémonie est un engagement solennel, dont un jeune homme ne saurait honorablement se dégager. Chaque soldat s'arme et se pourvoit lui-même de tout ce dont il aura besoin pendant son expédition.

Toute la force de l'opinion publique parmi les Indiens paraît être concentrée sur ce point important. La narration de leurs aventures et de leurs actes de bravoure, leurs danses, leurs cérémonies religieuses, les discours des orateurs dans les assemblées publiques, tout ce qui peut servir à enflammer l'ambition dans l'esprit du sauvage se rapporte à l'idée de se distinguer un jour à la guerre.

Il me reste à vous parler des Corbeaux. Cette nation est considérée comme la plus guerrière et la plus vaillante de toutes les tribus du nord-ouest de l'Amérique. Elle compte environ quatre cent quatre-vingts loges, à dix personnes par loge, et parcourt toute la vallée de la Roche-Jaune, principalement les régions qui se trouvent à la base de la première rangée des Montagnes-au-Vent, ou Côtes Noires, et des Montagnes Rocheuses. C'est une des plus belles races du désert ; ils sont grands, robustes et bien formés, ont des yeux perçants et qui décèlent la hardiesse, des nez aquilins et des dents blanches comme l'ivoire. S'ils sont considérés comme supérieurs en intelligence à tous leurs voisins, ils les surpassent aussi dans leur Wah-Con, c'est-à-dire dans ces idées et cérémonies superstitieuses qui président à tous leurs mouvements et à toutes leurs actions. Voici un trait que j'aime à ajouter ; il prouve à l'évidence ma dernière assertion. J'en ai été moi-même innocemment la cause et l'occasion, sans le savoir et sans même le soupçonner.

En 1840, je rencontrai les Corbeaux pour la première fois, dans la vallée de la rivière Grosse Corne, grand tributaire de la Roche-Jaune. En ma qualité de Robe-Noire, ils me reçurent avec toutes les démonstrations du plus grand respect et de la joie la plus sincère. J'avais avec moi une bonne provision d'allumettes phosphoriques, dont je me servis, de temps en temps, pour allumer ma pipe et le calumet employé dans le Grand Conseil. L'effet de ces allumettes les surprit beaucoup ; ils n'en avaient jamais vu. On en parlait dans toutes les loges, comme d'un *feu mystérieux* dont j'étais porteur. Je fus aussitôt regardé comme le plus grand homme de médecine qui avait jusqu'alors visité la tribu. Tous les égards me furent témoignés ; on m'écouta avec la plus grande attention. Avant mon départ, les chefs et les principaux guerriers, réunis en conseil, me prièrent de leur laisser quelques-unes de mes allumettes. Ignorant les idées superstitieuses qu'ils y attachaient, je m'empressai de les leur distribuer, et me réservai seulement le nécessaire pour mon voyage.

Je les visitai de nouveau en 1844. La réception qu'ils me firent fut des plus solennelles. Je fus logé dans la plus grande et la plus belle loge du camp. Tous les chefs et les guerriers s'habillèrent de leur mieux avec des mocassins, ou souliers indiens, des mitasses, ou guêtres, des chemises de peaux de gazelles, le tout orné et brodé de *graines en cristaux*, de plumes de porc-épic ; des casques de plumes d'aigle ornaient leurs têtes. Je fus promené en grande cérémonie d'une loge à l'autre, pour y participer aux festins ; j'avais ma *bande de mangeurs* pour faire honneur aux mets et manger pour moi. Un des grands chefs surtout me témoigna une amitié toute spéciale. – "C'est à toi, Robe-Noire, me dit-il, que je dois toute ma gloire dans les victoires que j'ai remportées

sur mes ennemis." – Son langage me surprit beaucoup, et je lui demandai de s'expliquer. Aussitôt il ôta du cou son Wah-Con, ou médecine, enveloppé dans un petit morceau de peau de cabri. Il le déroula à mes yeux, et je fus surpris d'y découvrir le reste des allumettes que je lui avais données en 1840. – "Je m'en sers, ajouta-t-il, chaque fois que je vais à la guerre. Si le feu mystérieux se montre au premier frottement, je fonds sur mes ennemis, car je suis sûr de la victoire." – J'eus de la peine à détruire dans leur esprit cette singulière superstition. Comme vous voyez, il faut bien peu de chose parmi les sauvages pour faire sa réputation : avec quelques allumettes phosphoriques on passe pour un grand homme parmi les Corbeaux, et l'on reçoit de grands honneurs.

Les Corbeaux ont été investis par leurs ennemis, pendant plusieurs années : au nord, par les Pieds-noirs ; à l'est, par les Assiniboins et les Criks ; au sud, par les Sioux. Chacune de ces nations envahissantes étant plus nombreuse que la nation envahie, les Corbeaux se trouvaient forcément engagés dans des guerres continuelles, tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ces tribus. Aussi, les dix dernières années offrent une grande diminution de leur population : elle est de plus de quatre cents guerriers. Ils forment de nos jours à peu près le nombre que je viens d'assigner.

De temps en temps, les Corbeaux ont eu la paix avec des bandes de Pieds-noirs, de Sioux, de Banacks, d'Assiniboins, etc. C'est un fait assez remarquable qu'ils n'ont jamais été les premiers à violer une paix conclue, sauf le cas que je vais vous raconter.

En 1843, le grand chef de la nation était appelé Tezi Goë, mot qui sonne très mal, puisqu'il signifie *Ventre Pourri*. Il était renommé autant par sa bravoure à la guerre que par sa sagesse dans les conseils et par l'amour patriotique qu'il témoignait à toute sa nation. Voyant avec peine les grandes pertes que les incursions incessantes de tant d'ennemis causaient à sa tribu, il résolut de conclure une paix solennelle, sinon avec tous, au moins avec une grande partie de la nation des Pieds-noirs. Il prit tous ses arrangements et convoqua son conseil pour délibérer sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces pour réussir dans son grand dessein. Tous les guerriers s'empressèrent d'y assister. Après avoir discuté les différents points, il fut décidé à l'unanimité qu'un parti de vingt-cinq soldats se rendrait au camp des Pieds-noirs pour leur offrir le calumet de la paix.

Le guide choisi pour conduire la bande était Pied-noir de nation, fait prisonnier par les Corbeaux quelques années auparavant et retenu en captivité jusqu'alors. Pour l'attacher plus sûrement à la bonne cause, les Corbeaux lui accordèrent sa liberté, avec le titre de *brave* et la permission de porter un casque de plumes d'aigle. Il fut en outre chargé de présents, consistant en chevaux, armes et ornements de toute espèce. Ayant reçu ses instructions, il partit joyeusement et avec des marques de reconnaissance, bien résolu de ne rien négliger pour obtenir et consolider une paix honorable et durable entre les deux nations. Un endroit avait été désigné où les deux tribus pussent se rencontrer en amis et en frères, pour célébrer ensemble le grand événement. La députation partit donc pour le camp des Pieds-noirs. Il consistait en quatre cents loges, et était conduit par le grand chef, appelé le *Cerf Pommelé*, qui se trouvait alors campé dans la vallée de la rivière Maria, tributaire assez considérable du Missouri, dans le voisinage des Grandes Chutes.

Environ un mois avant le départ de cette expédition, deux Corbeaux avaient été tués, près de leur camp, et leurs chevelures enlevées par un parti de guerre Pied-noir. Les deux frères de ces malheureuses victimes firent ensemble leurs jeûnes et les serments d'usage ; les serments consistaient à jurer qu'ils tueraient chacun un Pied-noir dès qu'une bonne occasion se présenterait. Ils ne communiquèrent cette résolution à personne. La bravoure et la détermination de ces deux hommes étaient bien connues ; ils furent choisis pour faire partie de la bande des députés et promirent ostensiblement d'oublier, pour le bien et l'avantage public, toute vengeance privée ; mais en secret ils renouvelèrent leurs premiers desseins, prévoyant que cette excursion fournirait l'occasion de tirer vengeance du double meurtre de leurs frères.

Le parti s'avança lentement ; il usa de beaucoup de précautions, et redoubla à mesure qu'il s'approcha du camp des Pieds-noirs. Arrivés à la distance d'une journée du camp, ils se séparèrent en bandes de deux ou trois pour battre la campagne et s'assurer si des partis Pieds-noirs ne se trouvaient point en dehors du village. Dans le courant de cette journée, les deux frères Corbeaux, armés comme de coutume, se tinrent ensemble et découvrirent deux Pieds-noirs, revenant de la chasse avec plusieurs chevaux chargés de viande de buffle. Ayant avec eux un manche de calumet, l'emblème de la paix, ils s'avancèrent hardiment vers leurs ennemis et leur présentèrent la pipe, selon leur usage en pareilles occasions. Les Pieds-noirs acceptèrent le calumet et furent informés qu'une grande députation envoyée de la part des Corbeaux allait se rendre à leur village avec des intentions pacifiques. Ils agirent avec tant d'adresse, qu'après quelques instants les Pieds-noirs furent entièrement rassurés, ne conçurent pas le moindre soupçon, n'eurent pas la plus légère inquiétude. L'un fit présent de son fusil à l'un des Corbeaux, et l'autre de son cheval au second Corbeau. Ils s'acheminèrent ensemble dans la direction du camp ; mais le sentier les conduisit par un ravin profond et solitaire. Ce fut là que la ruse fut découverte : les deux Pieds-noirs reçurent soudain des coups mortels et furent lâchement assassinés par les frères Corbeaux, qui enlevèrent les chevelures à leurs victimes. Ils tuèrent ensuite, à coups de flèches, les chevaux, qu'ils cachèrent avec les cadavres au milieu des broussailles. Les deux chevelures furent mises avec soin dans leurs sacs à plomb. Ils enlevèrent toutes les traces de sang de leurs habits et rejoignirent leurs compagnons, sans faire connaître à personne l'acte cruel de vengeance privée qu'ils venaient de consommer en secret et contrairement à tous les usages reçus parmi eux. Le lendemain de ce crime atroce, tous les Corbeaux firent leur

entrée solennelle dans le camp des Pieds-noirs, et y furent reçus, par les chefs et les guerriers, avec la plus grande cordialité et avec tous les égards de l'hospitalité.

Les Pieds-noirs se montrèrent favorables à la paix. Ils reçurent avec joie les propositions que les Corbeaux leur firent par leur interprète et guide, qui était naguère le prisonnier Pied-noir. Toute la politesse et toutes les attentions dont un sauvage est capable leur furent prodiguées en cette circonstance : les députés furent invités à un grand nombre de festins, aux amusements et aux jeux publics donnés en leur honneur, et qui se prolongèrent bien avant dans la nuit. Ils furent ensuite distribués dans les loges des principaux chefs, pour y prendre le repos nécessaire après leurs longues courses et leurs extrêmes fatigues.

Le penchant au vol est très commun parmi les femmes de plusieurs tribus indiennes dans le grand désert. Les femmes Pieds-noirs surtout ont cette mauvaise réputation. Une de ces voleuses, à la faveur des ténèbres de la nuit, se glissa sans bruit dans les loges où les Corbeaux dormaient paisiblement ; elle allégea leurs sacs de voyage de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur pour elle. Dans ses recherches, elle mit la main sur un objet humide et poilu et s'aperçut aussitôt que c'était une chevelure. Elle s'en saisit, quitta la loge dans le plus grand silence, et, à la lueur d'un feu qui brûlait au milieu du camp, elle examina le sanglant trophée. Il est difficile d'émouvoir un sauvage et de le surprendre, car ils sont accoutumés à voir des choses bien étranges. Un événement pareil exciterait les plus grandes alarmes parmi les blancs, tandis qu'il ne tend qu'à rendre l'Indien plus circonspect et plus prudent dans les mesures qu'il voudra employer. La femme Pied-noir, après avoir réfléchi un instant, se dirigea vers la loge du grand chef, l'éveilla et lui communiqua doucement à l'oreille la découverte importante qu'elle venait de faire. Il alluma une torche de pin pour examiner la chevelure ; au premier coup d'œil, il la reconnut, à quelques touffes de cheveux gris mêlées parmi les autres, comme appartenant à un jeune chasseur qui n'était point revenu de la chasse.

Le chef prit aussitôt ses mesures. Il fit signe à la femme de le suivre, lui recommanda de se retirer dans sa propre loge, parce que rien ne pouvait se faire avant le jour, lui fit défense de communiquer le secret à la personne et de soulever le moindre soupçon. Il craignait que, dans le trouble, et à la faveur des ténèbres de la nuit, quelques-uns des Corbeaux ne pussent s'échapper.

Le Cerf Pommelé fit alors seul et sans bruit le tour du camp. Il réveilla, en les touchant, ses principaux guerriers, au nombre de vingt à trente, et tous ceux qu'il désirait consulter dans cette circonstance. Ils le suivirent sans l'interroger et furent conduits à un endroit solitaire dans le voisinage du camp. Là, formant un cercle et allumant un flambeau, le chef déploya la chevelure et leur raconta l'aventure de la femme.

Les plus jeunes des conseillers voulurent prendre vengeance des Corbeaux à l'instant même ; mais le chef leur représenta que la nuit était un temps peu favorable ; qu'ayant fumé ensemble le calumet de la paix, les tuer quand ils dormaient dans leurs loges et dans leur camp serait contraire à toutes leurs pratiques et à tous leurs usages, et attirerait sur eux le mépris de toutes les nations. Il leur donna ensuite l'ordre de se tenir prêts et bien armés pour la pointe du jour.

Les Corbeaux se levèrent de bonne heure. Ils furent quelque peu surpris de voir leurs loges entourées de tous côtés par une bande de quatre à cinq cents guerriers armés, montés sur leurs meilleurs coursiers, et dont les regards étaient loin d'être bienveillants comme la veille. Mais les Indiens ne sont pas facilement déconcertés ; ils attendirent le résultat en silence. Aussitôt que la lumière du jour avait éclairé tous les objets des alentours du camp, le Cerf Pommelé convoqua son grand conseil et donna ordre à tous les Corbeaux de s'y rendre. Ils obéirent à l'instant et allèrent prendre leurs places au milieu du cercle formé par leurs ennemis, qui ne respiraient déjà que vengeance, mais avec cet air d'indifférence, si propre aux sauvages ; leur indifférence semble même augmenter à mesure que leur situation devient plus critique. Lorsque tous furent assis, le Cerf Pommelé se leva et leur adressa les paroles suivantes : "Étrangers, c'est hier que vous êtes arrivés dans notre camp. Vous vous êtes annoncés comme les députés de vos grands chefs, pour conclure avec nous, qui étions jusqu'à ce jour vos ennemis, une paix forte et durable. Nous avons prêté l'oreille à vos discours. Vos paroles et vos propos nous ont paru raisonnables et avantageux. Toutes nos loges vous ont été ouvertes, pour vous y faire participer à nos festins et à notre hospitalité ; vous vous êtes joints à tous nos amusements. Hier, nous avions l'intention de nous montrer aujourd'hui encore plus libéraux à votre égard. Mais avant de continuer, j'ai une seule question à vous proposer, Corbeaux ! il me faut une réponse, et elle décidera si une paix est possible ou s'il faut continuer la guerre à mort entre les nations." – Il ôta alors la chevelure de son sac à plomb, et, le déployant à leurs yeux, il s'écria : "Dites-moi, Corbeaux, à qui appartiennent ces cheveux ? Qui est-ce parmi vous qui réclame le trophée ?" – Ceux des Corbeaux qui ignoraient les circonstances regardèrent avec surprise et étonnement ; ils pensaient que les Pieds-noirs cherchaient un motif de querelle. Personne ne répondit. Le chef reprit de nouveau : – "Personne ne me répondra-t-il ?" Faut-il que j'appelle une femme pour interroger des guerriers Corbeaux ?" Et faisant signe à la voleuse de la chevelure de s'approcher, il lui dit : "Montrez-nous à qui de ces grands braves le trophée appartient." – Sans hésiter, elle montra du doigt l'un des deux frères Corbeaux. Tous les regards se portaient sur lui. Le chef Pied-noir, s'approchant du meurtrier, lui dit : – "Connais-tu cette chevelure ? Est-ce toi qui l'as enlevée ? Craindrais-tu de nous l'avouer à cette heure ?" – D'un seul bond le jeune Corbeau se place en face des Pieds-noirs, en s'écriant : – "Cerf Pommelé, je suis sans peur. C'est moi qui ai enlevé cette chevelure. Si j'ai essayé à le cacher, je le faisais avec le désir de te faire encore plus de mal. Tu me demandes à qui sont ces

cheveux ? Regarde les franges velues de ta chemise et de tes mitasses : je te demande à mon tour à qui sont ces cheveux ? Sont-ce les cheveux de mes deux frères, tués par toi ou tes gens, il y a à peine deux lunes ? ou appartiennent-ils aux parents de l'un ou de l'autre Corbeau ici présent ? C'est la vengeance qui m'a mené ici. Mon frère tient dans son sac le compagnon de cette chevelure. C'était notre détermination, avant de quitter le camp, de te jeter au visage ces touffes sanglantes, en même temps que notre défi."

Ce langage parut déterminer les Pieds-noirs sur le parti qu'ils avaient à suivre. – "Jeune homme, tu as bien parlé, lui répondit le Cerf Pommelé ; tu es vaillant et tu ne crains point la mort qui doit te frapper, toi et tous tes compagnons, dans quelques instants. Cependant, nous avons fumé le calumet de paix ensemble, il ne convient pas que la terre où la cérémonie a eu lieu boive votre sang. Corbeau, regarde le haut coteau devant nous ; c'est le chemin qui conduit vers tes loges. Jusque-là, nous te permettons d'aller. Dès que tu auras atteint ce but, nous irons à ta poursuite. Prends les devants et quitte-nous."

Les Corbeaux quittèrent ce lieu à l'instant même et se dirigèrent vers l'endroit indiqué, déterminés à vendre cher leurs vies dans ce combat inégal. Les ennemis de leur côté, montant leurs coursiers, attendirent avec impatience l'ordre de les suivre.

Aussitôt que le coteau fut atteint, le terrible cri de guerre, *le sassaskwi*, résonna dans tout le camp. Les Pieds-noirs, brûlant de se venger de l'outrage reçu, se lancèrent en avant avec la plus grande impétuosité. Les Corbeaux, après avoir couru quelques instants, rencontrèrent dans la plaine un profond ravin, creusé par l'écoulement des eaux ; jugeant la position favorable, ils s'y réfugièrent et s'y maintinrent quelque temps. Dès que, dans leur première ardeur, les Pieds-noirs s'approchèrent du ravin pour les déloger, une décharge générale de fusils et de flèches du parti corbeau leur tua huit hommes et en blessa un plus grand nombre. Cette décharge les dérouta et les força de s'éloigner. Les Pieds-noirs quittèrent leurs coursiers, et il y eut plusieurs escarmouches entre eux et leurs ennemis ; mais toutes étaient au désavantage des Pieds-noirs ; car les Corbeaux se trouvaient à l'abri dans le trou et ne montraient que la tête au besoin, tandis qu'eux étaient exposés dans la prairie. Un bon nombre de Pieds-noirs perdirent la vie dans ces différentes tentatives et les Corbeaux n'essuyèrent pas la moindre perte. Le Cerf Pommelé, voyant le danger et la perte inutile de tant de guerriers, fit un appel à ses braves ; il leur proposa de se mettre à leur tête et de fondre ensemble sur leurs ennemis. Sa proposition fut acceptée ; le cri de guerre retentit de nouveau ; ils fondirent en masse sur les Corbeaux, et, après avoir déchargé sur eux leurs fusils et décoché leurs flèches, armés seulement de leurs dagues et de leurs casse-têtes, ils s'élancèrent pêle-mêle dans le ravin et firent, en peu d'instants, un horrible massacre de tous leurs ennemis. Il est à remarquer que, dans cette dernière attaque, aucun Pied-noir ne perdit la vie.

Après le combat, les chevelures furent enlevées par les guerriers qui s'étaient le plus distingués dans l'affaire ; les femmes coupèrent les cadavres en si petits morceaux, qu'à peine on y pouvait reconnaître encore une trace d'un membre d'un corps humain. Toutes ces chevelures et tous ces lambeaux de chair furent alors attachés, en guise de trophées, aux bouts de lances et de perches, et portés en triomphe jusque dans le camp, au milieu de chants de victoire, de cris de rage, de hurlements et de vociférations contre leurs ennemis. Il y eut en même temps une grande affliction, causée par la perte de tant de guerriers, tombés dans cette rencontre malheureuse.

La guerre entre ces deux nations se continue depuis sans le moindre relâche.

C'est sur le champ de bataille même que cette horrible histoire m'a été racontée, en 1851, par un chef qui y avait assisté.

Je recommande, d'une manière toute spéciale, à vos bonnes prières et à vos saints sacrifices ces pauvres Indiens qui demandent, depuis quatorze années, à avoir quelques-uns de nos Pères pour venir leur annoncer les vérités consolantes de l'Évangile. On peut vraiment dire d'eux, avec les Saintes Écritures : *"Panem petierunt et non erat qui frangeret eis.* Ils ont demandé du pain, et il n'y eut personne qui le leur rompît." Dans mes courtes visites parmi eux, j'ai été touché de leur affabilité, de leur bienveillante hospitalité, de l'attention et du respect avec lesquels ils m'ont écouté ; j'augure très favorablement de leurs bonnes dispositions, et j'ai la conviction que deux ou trois missionnaires, fervents et zélés, recueilleraient au milieu de ces barbares des fruits bien consolants pour la religion. Depuis ma dernière entrevue avec eux, en 1851, j'ai reçu plusieurs invitations de leur part.

Ne m'oubliez pas non plus dans vos bonnes prières, et veuillez me rappeler aux bons souvenirs des Pères et Frères du collége Saint-Michel.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus profonde estime,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre très dévoué serviteur et frère en J.-C.,

P.-J. DE SMET, S. J.

TREIZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
L'avenir des Indiens

Au directeur des *Précis Historiques*, à Bruxelles.

L'article publié à la page 364 du numéro précédent donne de l'actualité à cette lettre. Nous nous empressons donc de l'insérer, quoiqu'elle porte une date postérieure à celle d'une autre lettre que nous publierons bientôt. D'ailleurs on a déjà pu remarquer que, dans cette correspondance, la date indique l'époque de l'envoi et non celle des événements.

Université de Saint-Louis, 30 décembre 1854.

Mon révérend Père,

La question indienne a été beaucoup agitée aux États-Unis dans le courant de cette année. Deux grands territoires, le Kanzas et le Nébraska, feront désormais partie de la grande confédération. Ils embrassent tout le Grand Désert, des confins de l'État du Missouri au 49^{e} degré de latitude nord, et s'étendent dans l'ouest jusqu'au sommet des Montagnes Rocheuses[1].

[1] Voir dans les *Précis Historiques* de l'année 1853 les six lettres du P. De Smet, contenant la relation de son *Voyage au Grand Désert.* (*Note de la rédaction*.)

Des questions sur l'avenir des Indiens m'ont souvent été proposées par des personnes qui semblent beaucoup s'intéresser au sort de ces pauvres malheureux. Connaissant l'affection et l'intérêt que vous leur portez vous-même, je me propose de vous donner aujourd'hui mes vues et mes appréhensions à leur égard ; ce sont celles que j'ai eues depuis bien longtemps. J'en ai dit quelques mots dans une lettre écrite en 1851 et insérée dans la 40^{e} livraison de vos *Précis Historiques*, pages 22, 23, 24, 25. Dans le courant de la même année, je reçus une lettre d'un homme très respectable de Paris, qui me priait de lui donner quelques détails sur la condition et l'état présent des tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Je vous donnerai ici les questions de ce correspondant et mes réponses. J'ajouterai ce qui s'est passé depuis, surtout les résolutions prises et les traités conclus depuis 1851, jusqu'en décembre de cette année, 1854, entre le gouvernement américain et les aborigènes.

Première question. Pensez-vous que les aborigènes seront exterminés à l'ouest du Mississipi, comme ils l'ont été à l'est de ce fleuve ? En d'autres mots, les Indiens à l'ouest du Mississipi partageront-ils le sort de leurs frères à l'est ?

Réponse. Le même sort qu'ont eu les Indiens à l'est du Mississipi atteindra aussi, à une époque peu éloignée, ceux qui se trouvent à l'ouest du même fleuve. A mesure que la population blanche, ou de race européenne, s'avancera et pénétrera dans l'intérieur des terres, les aborigènes se retireront graduellement. Même déjà (en 1851) on s'aperçoit que les Blancs regardent d'un œil avide les terres fertiles des Delawares, Potowatomies, Shawanons et autres sur nos frontières, et projettent l'organisation d'un nouveau territoire, le Nébraska. Je ne serais point surpris si, dans peu d'années, des négociations étaient entamées pour l'achat de ces terres et le déplacement des Indiens, qui devraient se retirer plus vers l'ouest. Les grands débouchés ouverts à l'émigration par l'arrangement définitif de la question de l'Orégon, ainsi que l'acquisition du Nouveau-Mexique, de la Californie et de l'Utah, ont seuls empêché, jusqu'à présent, qu'on ne fît des efforts pour étendre les titres ou droits indiens aux terres situées immédiatement à l'ouest de l'État du Missouri et à celles qui sont situées du côté du sud de la rivière Missouri, entre les rivières Kanzas et la Plate, et probablement aussi haut que le Niobrarah ou la rivière appelée *l'eau qui court*.

Deuxième question. Dans le cas que les Indiens, ayant fait une constitution pour leur propre gouvernement, se trouveraient dans le. territoire d'un État américain, ne serait-il point à craindre que ces communautés naissantes ne fussent traitées avec la même barbarie et la même injustice que l'ont été les Cherokees qui, contrairement à tout droit ont été privés de leur territoire par l'État de Géorgie et transportés dans les terres du Haut Arkansas ?

Réponse. Je réponds affirmativement. Il est très probable que d'ici (1851) à peu d'années, des traités seront conclus avec ces tribus pour des *réserves*, c'est-à-dire des portions de leurs terres qui sont mises à part pour leurs résidences futures. Mais quoique la lettre du traité leur garantisse de telles réserves, vous pouvez être assuré toutefois, qu'aussitôt que les besoins supposés d'une population blanche et prospère demanderont ces terres, les Blancs trouveront des prétextes pour déposséder les Indiens. Ceci s'accomplit, soit par négociation ou achat nominal, soit en rendant leur situation si pénible, qu'ils ne trouvent aucune autre alternative que le déplacement ou l'émigration.

Troisième et quatrième question. Lorsque le territoire de l'Orégon sera incorporé comme État dans l'Union, les missionnaires de cette région ne pourraient-ils point organiser les tribus converties en districts et comtés

distincts, peuplés de citoyens américains, quoique d'origine indienne ? Alors la propriété des Indiens deviendrait inviolable, et les missionnaires auraient le temps de leur persuader de quitter la vie nomade et de chasseurs, pour embrasser la vie pastorale ; plus tard ils cultiveraient le sol, sans être inquiétés par les prétentions des Blancs.
Réponse. Lorsque l'Orégon prendra sa place comme État dans l'Union, il suivra la même politique que celle qui a été suivie jusqu'ici par les autres États, c'est-à-dire qu'il soumettra tous les habitants à sa juridiction et aux lois de l'État. La politique des États-Unis a toujours été d'éloigner les Indiens de chaque nouvel État aussitôt que cet État est admis comme partie de la confédération ; et dans le cas où quelques portions de tribus restent sur leurs terres, comme cela eut lieu dans les États de New-York, de l'Indiana, de Michigan et de l'Ohio, la situation des Indiens est très désagréable, leur progrès très lent. Se comparant aux Blancs qui les environnent et qu'ils voient si entreprenants et si industrieux pour l'ordinaire, ils éprouvent un sentiment d'infériorité qui les accable et les décourage. Les Stockbridges (Mohegans et Iroquois), qui ont joui, pendant plusieurs années, de tous les droits de citoyens dans l'État du Wisconsin, ont supplié les autorités de les décharger de leurs obligations comme tels, et sollicitent avec instance le gouvernement de vouloir leur accorder une demeure, soit dans le Minesota, soit à l'ouest du Missouri. Même ceux qui vivent dans les *réserves*, belles portions de terre qui leur ont été accordées et assurées par des traités spéciaux dans l'Illinois, le Michigan, l'Indiana et l'Ohio, se trouvant comme des étrangers sur le sol natal, ont tous vendu leurs possessions et rejoint leurs propres tribus dans l'ouest. Le voisinage des Blancs leur était devenu intolérable. Lorsque les terres des Indiens cesseront d'avoir de la valeur, et que les Blancs pourront et voudront s'en passer, alors seulement les Indiens jouiront du privilége de les retenir.

Cinquième question. Voici un extrait d'une loi du 27 septembre 1850 : "On accorde à chaque habitant, ou occupant du terrain public ci-inclus les Métis indiens-américains, au-dessus de dix-huit ans, citoyens des États-Unis, ou ayant fait une déclaration de son intention de devenir citoyen, ou qui fera telle déclaration ou avant le 1er décembre 1851, etc." Remarquez que cette loi prouve deux choses : la première qu'il y a des Métis en Orégon, la seconde que les Métis ont tous les droits de citoyens blancs. Ne pensez-vous pas qu'un jour à venir, supposez dans le courant d'un siècle, l'Orégon ne soit peuplé par une race hétérogène avec des traits frappants d'une race mixte de sang indien et de sang blanc, et un reste d'aborigènes dans les replis ou vallées des montagnes, pareils aux Celtes de l'Écosse et aux Américains du Chili ? Alors 1'Orégon entrerait dans la catégorie de tous les États espagnols au sud de l'Amérique, où les Peaux-rouges, loin d'être exterminés ou de s'éteindre, ont, au contraire, fait des efforts pour s'assimiler à la race des Blancs.
Réponse. Je réponds à cette dernière question que dans le cas où les missionnaires réuniraient les Métis avec les Indiens les plus dociles dans les districts ou comtés, sous la loi territoriale susmentionnée de l'Orégon, et donneraient à la jeunesse une éducation à la fois religieuse et agricole, le résultat serait un plus grand mélange de sang indien et blanc, et ainsi la population future de l'Orégon serait, en quelque sorte, hétérogène.

L'avenir des pauvres tribus indiennes est bien triste et bien sombre. Placées comme elles le sont, sous la juridiction des États-Unis, environnées de toutes parts de Blancs, leur ruine paraît certaine. Ces sauvages disparaissent insensiblement, au fur et à mesure que les émigrations des Blancs se succèdent et s'avancent. Dans cinquante ans, on ne trouvera plus, à l'ouest de cet hémisphère, que peu de traces des indigènes. Que sont devenues ces tribus puissantes qui, au commencement de ce siècle, habitaient la grande et belle. région partagée aujourd'hui entre les États de l'Ouest ? Vous n'y trouvez plus que quelques restes dispersés çà et là sur nos frontières à l'ouest. De nos jours, les mêmes causes sont en pleine action et produisent les mêmes effets. Depuis quatre ans surtout, les grandes émigrations européennes ne font qu'y coopérer. Ces émigrations se multiplient de plus en plus aujourd'hui (1851) et se succèdent comme les vagues de la mer. Elles doivent trouver une issue ; cette issue est l'ouest.

Telles sont les réponses que je fis en 1851 à M. Denig. Dans l'espace d'environ trois années, ce qui était une opinion est devenu un fait accompli. Ma réponse à la seconde question a été vérifiée à la lettre.

Dans le courant de cette année 1854, des traités ont été conclus avec les Omahas, les Ottoes et Missouris, les Sancs, les Renards du Missouri, les Jowas, les Kickapoux, les Shawanons et les Delawares, ainsi qu'avec les Miamis, les Weas, les Piankeshaws, les Kaskaskias et les Piorias. Par ces traités, ces différentes tribus cèdent aux États-Unis les portions les plus vastes et les plus avantageuses de leurs territoires respectifs, et ne gardent, comme nous l'avons déjà dit, qu'un terrain resserré et de peu d'étendue, appelé *réserve*, pour les besoins de chaque tribu en particulier, et pour leurs résidences futures.

Nous remarquons journellement dans les feuilles qu'un grand nombre d'émigrants se répandent déjà sur les territoires cédés ; cependant les conditions préalables de plusieurs traités entre le gouvernement et les tribus défendaient expressément aux Blancs de s'y rendre avant l'arpentage et la mise en vente des terres, au profit des Indiens. Malgré ces conditions, les Blancs y établissent leurs colonies et défient même les autorités de les en empêcher.

La nouvelle organisation des territoires de Kanzas et de Nébraska vient d'abroger les lois protectrices ou *intercourse laws*. Par là, elle a renversé la faible barrière qui s'opposait à l'introduction des liqueurs fortes, que les habitants appellent si expressivement l'*eau de feu des sauvages*. Dans peu d'années ces petites réserves, ou établissements indiens, seront environnées d'une population blanche ; ces Blancs, pour la plupart vicieux et

corrompus, introduiront et fourniront bientôt des liqueurs en abondance, pour satisfaire le goût dépravé des Indiens. En tout cela, le seul but est de dépouiller ces malheureux de tout ce qui leur reste en biens-fonds et en argent. Dans cet état de choses, je ne saurais concevoir comment les Indiens pourraient être protégés coutre les influences dangereuses qui vont les environner de tous côtés. En peu d'années, peut-être vers la fin de 1856, les délégués du territoire de Kanzas frapperont à la porte du congrès pour demander l'admission dans la confédération des États-Unis. Si cette demande est une fois accordée, on pourra dire adieu à l'indépendance des Indiens et au maintien de leurs réserves. Le nouvel État établit aussitôt sa juridiction sur tous les habitants qui se trouvent dans ses limites. Quoique les Indiens paraissent devoir être protégés par des stipulations générales, accordées de la part du gouvernement même, l'expérience constante montre qu'ils ne pourraient exister dans les limites d'un État à moins qu'ils n'en deviennent citoyens. Témoin les Creeks et les Cherokees dans l'État de la Géorgie, qui, dans le temps, furent sur le point d'amener un conflit entre l'État et le gouvernement général. La politique suivie de tout temps par les Américains vis-à-vis des Indiens est de les éloigner de chaque nouvel État et de rendre leur situation désagréable et impossible.

Dans plusieurs des derniers traités dont j'ai fait mention, les Indiens ont renoncé à leurs annuités permanentes, et, en échange, ils ont consenti à accepter des sommes assez considérables pour un nombre limité d'années et par payements à termes fixes. Quelque forte que soit l'annuité, l'Indien ne met jamais rien à part pour ses besoins futurs ; c'est son caractère. Il vit au jour le jour ; tout est dépensé dans le courant de l'année où le payement est fait. Supposez donc que la somme du dernier payement ait été versée, quelle sera dans la suite la condition de ces tribus ? Voici, je pense, la solution du problème : ils doivent ou périr de misère, ou vendre leurs réserves, ou aller rejoindre les bandes nomades des plaines, ou cultiver le sol. Mais remarquez-le bien, ils seront entourés de Blancs qui les méprisent, les haïssent et qui les démoraliseront en peu de temps. Si l'on demande : à quoi faut-il attribuer l'imprévoyance des tribus, qui négligent d'échanger leurs annuités permanentes avec des sommes à termes limités mais plus grandes ? La réponse à cette question se trouve dans la disparité des parties qui font le traité. D'une part vous trouvez l'officier intelligent et malicieux du gouvernement ; de l'autre, quelques chefs ignorants, accompagnés de leurs interprètes métis, dont l'intégrité est loin d'être proverbiale.

Ajoutant à ces faits les ravages causés chaque année dans un grand nombre de ces tribus par la petite vérole, la rougeole, le choléra et d'autres maladies, ainsi que les divisions ou les guerres incessantes qui les déchirent, je pense pouvoir répéter encore la triste prévision que, dans peu d'années, il ne restera que de bien faibles vestiges de ces tribus dans les réserves qui leur sont garanties par les derniers traités. En ce moment, les agents continuent à faire de nouveaux traités, par lesquels le gouvernement se propose l'achat des terres des Osages, des Potowatomies et de plusieurs autres tribus.

Depuis la découverte de l'Amérique, le système d'éloigner et de reléguer les Indiens plus avant dans les terres ou dans l'intérieur, a été exercé assidûment par les Blancs. Dans les premiers temps, on y allait petit à petit ; mais à mesure que les colons européens se multiplièrent et gagnèrent en puissance, on poussa le système avec plus de vigueur ; aujourd'hui cette même politique marche à pas de géant. Une résistance de la part des indigènes ne pourrait qu'accélérer leur chute. Le drame de la population est, par conséquent, arrivé à sa dernière scène, à l'est et à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Dans peu d'années le rideau tombera sur les tribus indiennes pour les cacher à jamais ; ils n'existeront plus que dans l'histoire. Les Blancs continuent à se répandre comme des torrents dans toute la Californie, dans les territoires de Washington, d'Utah et de l'Orégon ; dans les États de Wisconsin, de Minesota, de l'Iowa, du Texas, du Nouveau-Mexique et, en dernier lieu, dans le Kanzas et le Nébraska[1]. A une époque récente et depuis que j'habite l'Amérique, tous ces États et ces territoires étaient encore le domaine exclusif des Indiens. A mesure que les Blancs s'y établissent et s'y multiplient, les indigènes en disparaissent et semblent s'éteindre. Les immenses régions que je viens de nommer renferment plusieurs millions de milles carrés de terre.

[1] Au 1er août 1854, il n'y avait dans les territoires de Kanzas et de Nébraska, ni bourg, ni village de Blancs ; au 30 décembre de la même année, déjà trente à quarante sites avaient été choisis pour bâtir immédiatement des villages et des villes. On y travaille déjà à toute force dans un grand nombre d'endroits ; on construit des maisons, on établit des fermes. Tout est vie et mouvement dans ces territoires vierges.

Le R. P. Félix Martin m'a écrit récemment du Canada les lignes suivantes : "Les missions sauvages sont presque réduites à rien. Elles suivent le mouvement de ces tristes populations qui ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois. C'est comme un corps qui s'affaisse peu à peu sur lui-même. Il perd sa grandeur, sa force, ses formes primitives. Elles ont perdu le caractère de nations ; ce sont des individualités avec quelques anciens souvenirs, et leurs traces s'effacent peu à peu."

Si les pauvres et malheureux habitants du grand territoire indien étaient traités avec plus de justice et de bonne foi, ils causeraient bien peu de trouble. Ils se plaignent de la mauvaise foi des Blancs, et nul doute que ce ne soit avec raison. On les éloigne de leur pays natal, des tombeaux de leurs pères, auxquels ils sont religieusement attachés, de leurs anciens terrains de chasse et de pêche ; ils doivent aller chercher ailleurs ce qu'on leur enlève, et bâtir leurs cabanes sous un autre climat et dans des pays qui leur sont inconnus. A peine y ont-ils trouvé un peu d'aisance, qu'on les éloigne une seconde et une troisième fois. Après chaque émigration, ils trouvent leurs terrains plus restreints, leurs chasses et leurs pêches moins abondantes. Cependant, dans tous les

traités, les agents leur promettent, de la part du gouvernement, que les Indiens appellent leur *grand-père*, une protection et des priviléges qui ne sont jamais réalisés. Est-il donc étonnant que les sauvages donnent aux Blancs le nom de *langues fourchues* ou menteurs ? Ils disent que les Blancs "marchent par des sentiers tortueux pour arriver à leur but" ; que leurs déclarations d'amitié, toutes belles et favorables qu'elles paraissent, "ne sont jamais entrées dans leurs cœurs" et passent toujours avec la même facilité, "du bout de leurs langues" ; qu'ils approchent l'Indien "le sourire sur les lèvres", le prennent par la main pour gagner sa confiance, le tromper plus facilement, l'enivrer et corrompre ses enfants. "Comme des serpents, disait Black Rank dans son fameux discours, ils se sont glissés au milieu de nous ; ils ont pris possession de nos foyers ; l'opossum et le chevreuil ont disparu à leur approche. Nous crevons de faim et de misère. Le seul toucher des Blancs nous avait empoisonnés."

Ces sortes de plaintes et de lamentations ont été mille fois répétées, mais en vain, dans les discours des orateurs indiens, lorsque les agents du gouvernement américain essaient de leur faire des propositions pour l'achat des terres. Il reste encore une faible lueur d'espérance pour la préservation d'un grand nombre d'Indiens, si le projet de loi présenté par le sénateur Johnson est adopté de bonne foi de part et d'autre, par le gouvernement et par les Indiens. M. Johnson propose au sénat d'établir trois gouvernements territoriaux dans le territoire indien habité par les Choctaws, les Cherokees, les Creeks, les Chickasaws et autres tribus indiennes, avec la prévision d'être admis plus tard comme membres distincts des confédérations des États-Unis. Le 25 novembre dernier, Harkins, chef parmi les Choctaws, adressa sur ce sujet un discours à sa nation, réunie en conseil. Entre autres choses il leur dit : "Je vous le demande : qu'allons-nous devenir, si nous rejetons la proposition du sénateur Johnson ? Pouvons-nous espérer de rester toujours un peuple à part ? La chose n'est pas possible. Le temps doit arriver, oui, le terme s'approche où nous serons engloutis. Et cela malgré nos droits et nos justes réclamations ! Je parle avec assurance. C'est un fait accompli : nos jours de paix et de bonheur sont à jamais passés ! De notre part, aucune opposition ne pourrait arrêter la marche du peuple des États-Unis vers la grandeur et la puissance, ni empêcher l'occupation entière du vaste continent américain. Nous n'avons ni pouvoir, ni influence sur le moindre projet de ce gouvernement : il nous regarde et nous considère comme de petits enfants, comme des pupilles placés sous sa tutelle et sa protection ; il fait de nous comme bon lui semble. Les Choctaws pourraient-ils changer cet état de choses ? - Si le désir de la vie n'est point éteint dans nos cœurs, si nous voulons conserver parmi nous les droits d'un peuple, un seul moyen nous reste : c'est d'instruire et de civiliser la jeunesse, promptement et efficacement. Le jour de la fraternité est arrivé. Nous devons agir ensemble et d'un commun accord. Considérons attentivement notre situation critique et le sentier qui nous reste à suivre dans ce moment. Un seul faux pas pourrait être funeste et fatal à notre existence comme nation. - Je propose donc que le conseil prenne ce sujet en considération et qu'il nomme un comité pour discuter et délibérer sur les avantages et désavantages de la proposition faite aux Choctaws. - Est-il juste et sage, pour les Choctaws, de refuser une offre libérale et favorable, et de s'exposer à devoir suivre la destinée des Indiens du Nébraska ?"

D'après les nouvelles reçues récemment par un journal qui se publie dans le pays indien, le discours du chef a causé une profonde sensation et a été hautement applaudi par tous les conseillers. Tous les Choctaws intelligents approuvent la mesure. Les missionnaires protestants, espèce de spéculateurs politiques, s'opposent à l'adoption du projet de loi et emploient toutes leurs ruses et toute leur influence pour en empêcher le succès. Harkins propose, leur expulsion. "C'est notre argent, s'écrie-t-il, que ces mercenaires sont venus chercher parmi nous. - Assurément notre argent sera capable de nous obtenir de meilleurs instructeurs. - Tâchons donc de nous procurer des missionnaires avec lesquels nous pouvons vivre en bonne harmonie et intelligence, qui nous donneront l'assurance que leur doctrine est basée sur celle des apôtres et de Jésus-Christ."

On représente les Chickasaws comme contraires à la mesure du sénateur Johnson. Toutefois on ose espérer que le vote de la majorité sera favorable et que les trois États territoriaux seront établis. C'est, dans mon opinion, un dernier essai et une dernière chance d'existence pour les tristes restes des pauvres indigènes américains. "C'est, dirai-je, s'il m'est permis de répéter encore ici ce que j'écrivais dans ma seconde lettre insérée dans les *Précis Historiques* de l'année 1853, c'est l'unique source de bonheur qui leur reste ; l'humanité et la justice semblent exiger qu'ils l'obtiennent. S'ils étaient repoussés de nouveau et relégués plus avant dans les terres, ils périraient infailliblement. Les sauvages qui refuseraient de se soumettre ou d'accepter l'arrangement définitif et le seul qui leur soit favorable, devraient reprendre la vie nomade des plaines, et terminer leur triste existence à mesure que les buffles et les autres animaux, qui les nourrissent disparaîtraient."

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père ;

Votre très humble et très dévoué serviteur et frère en J.-C.,

P. J. DE SMET, S. J.

QUATORZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Histoire d'un chef des Assiniboins

Au directeur des *Précis Historiques*, à Bruxelles.

Université de Saint-Louis, 10 décembre 1854.

Mon révérend Père,

Vous avez reçu le discours de l'Ours ou *Matau-Witko*, le chef actuel des Assiniboins. Cette pièce vous a fait connaître les dispositions favorables qui animent ce chef à l'égard de notre sainte religion. Je vous ai parlé de leurs chasses, d'une expédition de paix et de guerre envoyée de la part des Corbeaux, ou *Absharokays*, aux Pieds-noirs ou *Ziazapas*[1], leurs ennemis invétérés ; je vous ai entretenu du culte assiniboin qui, sous le rapport des cérémonies, des pratiques superstitieuses et de divers points de croyance, ressemble à tous les autres cultes en usage chez les différentes tribus indiennes qui habitent les plaines du haut Missouri. Ces détails vous auront donné une idée de la profondeur des ténèbres dans lesquelles ces pauvres nations sont encore ensevelies. Combien elles sont à plaindre et dignes de la pitié, du dévouement et de la charité chrétienne ! Quelle noble mission que d'aller arracher l'esprit et le cœur de cet infortuné peuple aux basses superstitions et aux infâmes cruautés auxquelles il s'abandonne ; de semer dans cette terre stérile le grain de sénevé, et de faire goûter à des malheureux les fruits si doux et si consolants des vérités de l'Évangile, qui seules peuvent rendre l'homme heureux sur la terre !

[1] La nation des Pieds-noirs, au nord des États-Unis, est une des plus puissantes du nouveau territoire du Nébraska. Elle compte environ dix mille âmes. Leurs chasses et leurs courses s'étendent jusqu'au 52^{e} degré de latitude nord, et comprennent toute la région supérieure du haut Missouri et de ses tributaires, depuis les Montagnes-Rocheuses jusqu'au 103^{e} degré de longitude.
J'ai donné dans ma sixième lettre, publiée dans les *Précis Historiques* de l'année 1853, 45^{e} livraison, le *Tableau des différentes tribus indiennes dans le haut Missouri*, et le *Tableau de la nation sioux*, ainsi que des notions sur les bandes, les contrées qu'elles occupent, leurs langues, leurs noms indiens, leurs principaux chefs , et l'explication du mot *Wah-Con* ou *médecine.*

Quelques-uns de nos Pères sont engagés dans cette noble carrière. Il est à espérer qu'un plus grand nombre les rejoindront avant peu, pour porter le flambeau de la foi à toutes les nations qui le désirent et ne cessent de demander des Robes-noires avec instance. Je parle avec connaissance de cause lorsque je dis que la plupart des nations ; du Grand Désert manifestent le désir d'être instruits et écoutent volontiers la parole du Seigneur.

Pour vous initier encore davantage à la connaissance des mœurs et des usages indiens, j'ai cru qu'il vous serait agréable de recevoir un petit aperçu de la vie du chef le plus renommé parmi les Assiniboins. Ce fut un homme fourbe, rusé et cruel ; un méchant sauvage dans toute la force du terme ; sa vie était remplie d'horreurs. Pendant quarante ans, il a été le conducteur des siens dans le désert. Au commencement de sa carrière, il comptait au delà de 3000 hommes dans sa bande. Il les a conduits de guerre en guerre, tantôt avec succès et souvent avec revers. Les maladies les ont ravagés ; les poisons et les combats les ont fait dépérir et fondre comme la neige au soleil. Lorsqu'ils n'étaient plus qu'une poignée d'hommes, il a vu les tristes restes de sa belle bande se disperser et chercher un asile dans un camp plus fort et plus nombreux. Il est mort tel qu'il avait vécu. Soit crainte, soit jalousie ou haine, il eut recours aux poisons pour se défaire de tous ceux qui le contrariaient ; poursuivi par les remords et le désespoir, il s'est servi du même moyen pour mettre fin à ses propres jours. Il mourut dans les plus terribles convulsions. Cette histoire vous apprendra que les sauvages aussi ont eu leurs Nérons et leurs Caligulas.

Tous les rapports que j'ai lus sur les statistiques des sauvages montrent que leur nombre va toujours en diminuant. A quoi attribue-t-on principalement cette décadence si remarquable ? L'histoire de la tribu assiniboine, conduite par le méchant chef, est plus ou moins l'histoire de la décadence des autres tribus. Des chefs et des partisans ambitieux entretiennent des guerres incessantes dans leurs tribus, et des maladies, dont la nature leur est inconnue, les ravagent. Vient ensuite le voisinage des Blancs ; les Indiens apprennent et adoptent facilement les vices et les excès des pionniers de notre civilisation. Les liqueurs fortes, que ceux-ci leur présentent en abondance, bien plus terribles que les guerres, les moissonnent par centaines, et ils disparaissent, ne laissant après eux que de tristes monticules en guise de tombeaux, qu'on rencontre çà et là dans les plaines, ainsi que, sur les coteaux élevés qui longent les rivières. La charrue vient enfin les niveler.

Si le temps me le permet, je vous donnerai plus tard quelques renseignements sur la condition actuelle des tribus indiennes, qui se trouvent sous la domination de la grande république. Le gouvernement vent d'organiser dans le désert de l'Ouest deux nouveaux territoires, le Kanzas et le Nébraska[1]. Ils embrassent une étendue qui n'a, ni plus ni moins, qu'entre les cinq et six cents milles carrés ; ils seront ensuite divisés en plusieurs États, et

chacun de ces États sera plus vaste que toute la France. Les Blancs s'y rendent en ce moment par milliers et se hâtent de s'emparer et de prendre possession des meilleurs sites. La loi est à peine passée, les mesures pour protéger les Indiens ne sont point encore prises, et déjà une cinquantaine de nouvelles villes et de nouveaux bourgs sont en construction ; des granges, des fermes, des moulins, etc. s'élèvent de toutes parts comme par enchantement[2]. Je ne pensais pas alors que l'époque de l'envahissement fût si proche.

[1] Le territoire de Nébraska s'étend jusqu'à la limite au nord des États-Unis, au 49e degré de latitude septentrionale ; au sud, il s'étend jusqu'au 40e degré, qui le sépare du territoire de Kanzas ; à l'est, sa limite est la rivière Terre-Blanche et le Missouri, qui le sépare du territoire de Minnesota et de l'État de l'Iowa ; à l'ouest, ses limites sont les Montagnes-Rocheuses.
Le territoire de Kanzas s'étend à trois degrés, ou deux cent huit milles, de plus vers le sud ; à l'est se trouve l'État du Missouri ; au nord, le 37e degré le sépare de la Réservation ou territoire des Cherokees ; à l'ouest, ses limites sont les Montagnes-Rocheuses.
Ces deux territoires contiennent au delà de 500 000 milles carrés, ou quarante fois toute l'étendue de la Belgique.
[2] Voyez ma deuxième lettre, dans les *Précis Historiques* de l'année 1852, livraison 40e.

L'histoire dont je viens vous entretenir aujourd'hui est bien connue dans le pays où les scènes ont eu lieu. Je la tiens de deux sources de la meilleure autorité, c'est-à-dire d'un homme d'une probité et d'une véracité prouvées, M. Denig, de la Compagnie de Pelleteries de Saint-Louis , et d'un digne interprète canadien. Ils ont résidé tous les deux, pendant un grand nombre d'années, au milieu des tribus assiniboines, ils ont bien connu le héros dont il est question et ont été les témoins oculaires d'un grand nombre de ses actes.

Ce héros est *Tchatka* ou le Gaucher, chef assiniboin. Il exerça, pendant sa longue carrière, plus de pouvoir sur la bande ou tribu qu'il menait et gouvernait, qu'aucun autre Nestor sauvage dont j'ai pu apprendre l'histoire. Il avait reçu plusieurs noms ; mais le nom de *Gaucher* est celui par lequel il était connu parmi les voyageurs[3] et les marchands de pelleteries. Ses autres noms étaient *Wah-Con-Tangka*, ou la Grande Médecine, *Mina-Yougha*, ou Celui qui tient le couteau, et *Tatokahnan* ou le Cabri. Ces noms lui avaient été donnés à différentes époques de sa vie, à cause de quelque action remarquable par laquelle il s'était distingué, comme nous le verrons dans la suite de cette narration.

[3] Je me sers du mot *voyageurs*, terme canadien adopté par les Anglais pour désigner les chasseurs blancs du désert, race d'hommes toute spéciale.

La famille de Tchatka était très nombreuse et avait beaucoup d'influence. Comme les membres s'étaient proposé de le choisir pour leur chef et le conducteur du camp dès qu'il en aurait l'âge, il attirait sur lui l'attention des négociants du nord, dans le Haut Canada ou territoire d'Hudson. L'étroite liaison qu'il y forma parmi les blancs, jointe à la finesse ou adresse naturelle qu'il possédait à un haut degré, lui firent acquérir plusieurs connaissances qui le distinguèrent, à son retour, au milieu de ses propres gens. Il avait aussi obtenu, par l'entremise d'un blanc, une quantité de poison ; dont il connut et apprit l'usage. Tchatka était un homme sans principes, sans aveu, fourbe, rusé, poltron. Quoique jeune et vigoureux, il se tenait toujours à l'écart dans les dangers ; tandis que les guerriers se battaient dans la vallée contre leurs ennemis, il était généralement assis sur une colline élevée ou dans quelque autre endroit d'où il pût observer tout ce qui se passait. Il s'était fait initier aux tromperies des jongleurs ; il ne se livrait à ses incantations et à ses jongleries, qu'ayant toujours à ses côtés un bon coursier sur lequel il s'élançait en cas de défaite ; il était toujours le premier à s'échapper, abandonnant les combattants à leur propre discrétion, et s'esquivait le mieux qu'il pouvait. Comme nous le verrons dans la suite, il devint chef de deux cent cinquante à deux cent quatre-vingts loges, ou environ douze cents guerriers. La grande confiance qu'ils avaient dans leur conducteur paraît être la cause de ses grands succès à la guerre contre les Pieds-noirs et les autres ennemis de la nation.

Dès que Tchatka eut atteint l'âge requis, il mit tout en œuvre pour parvenir à son but et satisfaire son ambition. Il calcula les avantages et l'ascendant qu'il obtiendrait sur le peuple, en se faisant initier à la grande bande des hommes de médecine[1] ou jongleurs, et il prétendait au don de prophétie. Un second motif pour s'y faire initier fut qu'il pouvait mieux y cacher son manque de bravoure, qualité absolument requise dans un chef. On raconte de lui un grand nombre d'histoires remarquables sur l'exactitude de ses prédictions, et dont la simplicité des sauvages ne pouvait se rendre aucune raison.

[1] Les *Wah-Cons* ou *hommes de médecine* parmi les Indiens américains, et les *Panomoosi* du nord de l'Asie appartiennent à la même classe. Dans les deux hémisphères, ces sortes de charlatans prétendent guérir lés malades par des sortiléges ; ils prédisent les événements des batailles et le succès des chasses ; ils se disent, dans tous les cas, inspirés par des *manitous*, divinités ou esprits ; ils se retirent ordinairement dans le fond des forêts, où ils prétendent jeûner pendant plusieurs jours et pratiquent souvent des pénitences très rigoureuses, consistant surtout en macérations corporelles ; ils battent alors le tambour, dansent, chantent, fument, crient et hurlent comme des bêtes féroces. Tous ces préparatifs sont accompagnées d'une foule d'actions furieuses et de contorsions du corps si extraordinaires, qu'on les prendrait pour des possédés. Ces jongleurs sont visités secrètement pendant la nuit par des partisans de leur fourberie et de leur hypocrisie, qui leur transmettent toutes les nouvelles du village et des alentours. Par ces moyens, les jongleurs, sortant de la forêt et rentrant dans le village, en imposent facilement aux crédules. La première partie de leurs prédictions consiste à faire un compte rendu exact de tous les événements depuis leur départ du village, des mariages, des décès, des retours de la chasse et de la guerre, et de toutes les autres nouvelles remarquables.

Tchatka n'ignorait pas qu'il y avait plusieurs personnages dans la tribu dont l'influence était grande, qui étaient plus anciens que lui et qui avaient acquis, par leur bravoure dans les combats et par leur sagesse dans les conseils, des titres réels à la dignité de grands chefs. Pour s'arroger seul tout le gouvernement du camp, il conçut l'affreux dessein de se défaire de ses compétiteurs. Il mit à l'exécution de son horrible projet toute sa ruse et toute sa fourberie. J'ai déjà fait allusion aux poisons qu'il possédait. Par des expériences secrètes, il s'était assuré de leur force et de leur portée. Il en donna ou en fit donner si adroitement, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, qu'on ne concevait pas le moindre soupçon. Son rôle de prophète vint à son secours : il prédit à ses victimes, souvent plusieurs semaines ou plusieurs mois avant l'événement, qu'ils n'avaient plus longtemps à vivre, d'après les révélations qu'il avait reçues de son wah-con et de ses manitous ou esprits. L'accomplissement de ces sortes de prédictions établit sa réputation ; il obtint le titre de *fort en médecine* ou jonglerie. Les pauvres sauvages le regardèrent avec crainte et respect, comme un être qui pouvait à son gré disposer de leur vie. Plusieurs lui firent des présents de chevaux et autres objets, pour ne pas figurer sur la liste de ses fatales prédictions.

Le personnage le plus influent et le plus courageux de la tribu assiniboine, le principal obstacle à l'ambition du Gaucher ou Tchatka, était son propre oncle. D'une haute stature, il joignait à la bravoure une hardiesse et une violence auxquelles personne n'osait s'opposer. Il portait lé nom de *l'Arc ambulant* ou Itazipa-man. Il était renommé par ses hauts faits dans les combats. Sa robe, son casque, ses vêtements, sa lance, son casse-tête, et jusqu'à la bride et la selle de son coursier, tout était orné de chevelures, trophées remportés sur ses ennemis. Il fut surnommé *le Borgne* ou Istagon, parce que, dans une bataille, une flèche lui avait crevé l'œi1.

Tchatka était jaloux du pouvoir d'Istagon et de l'influence que celui-ci exerçait sur toute la tribu. Jusqu'ici il n'avait porté aucune atteinte aux jours de son oncle ; comme il craignait son courroux, il voulait s'assurer de sa protection. Il en avait besoin aussi longtemps que vivaient ceux qui auraient pu s'opposer à sa marche ambitieuse, dont le succès était si peu mérité de sa part : aucun fait d'armes ; aucun trophée remporté sur l'ennemi ne pouvait l'autoriser à porter un peu haut ses prétentions. Par ses ménagements et ses flatteries, par une attention assidue et une soumission feinte aux moindres désirs du chef, le jeune homme si rusé avait réussi à gagner l'amitié et la confiance de son oncle. Ils se virent plus souvent qu'à l'ordinaire ; ils se donnèrent des festins où semblait régner la plus grande harmonie. Un soir Tchatka présenta a son hôte un plat empoisonné ; celui-ci, selon la coutume des sauvages, *mangea le tout*. Sachant, par expérience, qu'au bout de quelques heures l'ingrédient aurait son effet, Tchatka fit inviter tous les principaux braves et soldats du camp à se rendre à sa loge, annonçant qu'il avait une affaire de la plus haute importance à leur communiquer. Il plaça son wah-con dans l'endroit le plus propre et le plus visible de sa loge. Ce wah-con du Gaucher consistait en une pierre peinturée en rouge et entourée d'une petite clôture en petits bâtons d'environ six pouces de long. Elle restait à une petite distance du feu qui brûlait au milieu de la loge, et vis-à-vis de l'endroit où il était assis. Depuis plusieurs années, elle avait occupé cette place.

Aussitôt que toute l'assemblée se trouva réunie, Tchatka lui fit connaître son wah-con. Il leur déclara que le tonnerre, pendant un orage nocturne, avait lancé cette pierre au milieu de sa loge ; que la voix du tonnerre lui avait dit qu'elle possédait le don et l'esprit de prophétie ; que la pierre wah-con avait annoncé qu'un grand événement allait avoir lieu dans le camp, que cette nuit même le chef le plus vaillant et le plus brave de la tribu se débattrait entre les bras de la mort, auxquels il n'échapperait point, et qu'un autre, plus favorisé que lui par les manitous, prendrait sa place et serait proclamé grand chef du camp ; qu'à l'instant même où le chef expirerait, la pierre wah-con disparaîtrait aussi pour accompagner l'esprit du défunt au pays des âmes.

Un morne silence succéda à cette étrange déclaration. L'étonnement, mêlé d'une crainte superstitieuse, était peint sur les figures de tous ceux qui formaient l'assemblée. Personne n'osa contredire le discours de Tchatka ou révoquer en doute ses paroles. D'ailleurs, en maintes occasions déjà, ses prédictions s'étaient réalisées au temps marqué. Celui de qui la mort était prédite sans être désigné était présent. Comme plusieurs occupaient à peu près le même rang dans le camp et partageaient le pouvoir de concert avec Istagon, celui-ci ne s'appliqua pas d'abord exclusivement l'annonce de mort qui venait d'être faite si mystérieusement. Il ne ressentait point encore les effets du plat empoisonné et n'avait pas même le moindre soupçon à ce sujet. Chacun se retira dans sa propre loge ; mais de noires appréhensions troublèrent leurs esprits et l'agitation s'emparait de leurs cœurs. Qui sera la victime annoncée ?

Vers minuit, on vint apprendre au Gaucher que son oncle et ami était très malade et désirait absolument lui parler. L'oncle soupçonnait la perfidie de son neveu et avait résolu de l'étendre mort à ses pieds, tandis qu'il en avait encore la force. Le rusé Tchatka répondit à l'envoyé : *"Allez dire à Istagon que ma visite lui serait inutile. Je ne pourrais dans ce moment quitter ma loge et mon wah-con."*

Sur ces entrefaites, un grand tumulte et une grande confusion s'élevèrent dans tout le camp ; la consternation était générale. Dans ses horribles convulsions et avant qu'elles lui eussent ôté l'usage de la parole, Istagon déclara aux braves accourus les premiers à son appel, qu'il soupçonnait Tchatka d'être la cause de sa mort. Ils jetèrent aussitôt des cris de rage et de vengeance contre celui-ci et se précipitèrent vers sa loge pour donner suite à leurs menaces. Tchatka ému et triste en apparence, à cause du malheureux sort de son oncle, et tremblant de peur à la vue des casse-têtes qui allaient s'abattre sur lui, pria ces vengeurs d'Istagon de suspendre leur vengeance et de vouloir l'écouter. – "Parents et amis, dit-il, Istagon est mon oncle ; le même sang coule dans mes

veines ; il m'a toujours comblé des marques de son amitié et de sa confiance. Quel mal pourrais-je donc lui faire ? II n'y a que quelques moments, vous l'avez vu en bonne santé et robuste ; le voilà au lit de la mort, et c'est sur moi que vous venez décharger votre colère ! Qu'ai-je fait pour la mériter ? J'ai prédit l'événement ! Ai-je pu m'en empêcher ? Tel était le décret de mon grand wah-con !

Approchez-vous et observez-le de près, car j'ai annoncé en même temps que mon wah-con allait disparaître pour accompagner l'esprit du chef au pays des âmes. Si ma parole s'accomplit et que ma pierre wah-con disparaisse, n'est-ce pas un signe évident que la mort d'Istagon est plutôt le décret des manitous qu'une perfidie de ma part ? Attendez et soyez-en vous-mêmes les juges." - Ce peu de paroles eurent l'effet désiré : ils s'assirent en sentinelle autour de cette pierre mystérieuse. Ni calumet, ni plat, ne fit le tour dans ce cercle silencieux en apparence, mais tumultueux au fond, car leurs cœurs étaient agités de mouvements divers, que le discours du perfide Tchatka avait fait naître.

Pendant environ deux heures que dura cette scène, le feu s'amortit graduellement et finit par ne plus jeter dans la loge que de faibles lueurs, qui se reflétaient de temps en temps sur ces figures sombres et sinistres. Dans les intervalles, des coureurs venaient annoncer les progrès de la maladie. – "Istagon est dans des convulsions terribles et ne fait entendre que des cris de rage et de désespoir contre son neveu... Les convulsions s'affaiblissent... La parole commence à lui manquer... A peine peut-on l'entendre... Il est dans son agonie... Istagon est mort." - Des cris de détresse accompagnèrent cette dernière nouvelle. Au même instant la pierre mystérieuse éclata en mille morceaux, avec un bruit de tonnerre qui frappa d'épouvante tous les assistants. En volant en éclats, elle remplit la loge de cendres et de feu, et blessa grièvement les plus proches observateurs. Étourdis et épouvantés, tous prennent la fuite et s'éloignent du lieu de cette scène de prodige. L'indignation et la vengeance qui les animaient un moment auparavant contre Tchatka firent place à une crainte mêlée d'effroi et de respect pour lui, et ils n'osaient plus l'approcher. Le pouvoir surnaturel de la pierre wah-con fut reconnu, et celui qui en avait reçu la garde du tonnerre fut honoré dans tout le camp du titre de *Wah-Con-Tangka*, c'est-à-dire *la grande médecine*.

Voici comment s'explique toute cette affaire prétendument surnaturelle : le rusé sauvage s'était préparé de longue main au rôle qu'il se proposait de jouer. Il avait percé la pierre quelques jours auparavant et l'avait chargée d'environ une livre de poudre. Une traînée de poudre, soigneusement recouverte, allait de l'endroit où il était assis au trou pratiqué dans la pierre, à une distance d'environ six à huit pieds. Il saisit un moment favorable pour allumer un morceau d'amadou ou de bois à mèche, et à l'instant même où l'on annonce la mort du Borgne, il met le feu à la traînée, et la pierre éclate.

Tous ces moyens de ruse et de perfidie du Gaucher doivent paraître bien simples dans le monde civilisé, où le poison et la poudre sont si souvent employés pour toutes sortes de crimes et de forfaits ; mais parmi les sauvages, le cas était bien différent ; ils ignoraient encore, alors, l'usage destructeur de ces deux objets. Il n'est donc point étonnant qu'ils n'y virent que du wah-con, c'est-à-dirè du surnaturel et de l'incompréhensible.

A sa mort, Istagon laissait un grand nombre d'amis ; surtout parmi les guerriers qui lui étaient sincèrement attachés, à cause de sa bravoure. Plusieurs d'entre eux, moins crédules peut-être que les autres, jetèrent des regards sévères et menaçants sur Tchatka, chaque fois qu'il se montrait en public. Mais comme il vivait très retiré et quittait rarement sa loge, leur dédain et leur aversion pour lui étaient peu remarqués. D'ailleurs, il n'était pas sans appui, comme je l'ai déjà fait observer, sa parenté était nombreuse : les membres de sa famille réunis aux partisans sur lesquels il pouvait compter, formaient une quatrième partie de tout le camp, ou environ quatre-vingts loges.

Tchatka était bien persuadé qu'un grand coup était encore nécessaire pour gagner les indécis, les mécontents et les incrédules. Des circonstances se prêtaient à ce coup ; il fallait y avoir recours pendant que les prodiges de la pierre mystérieuse étaient encore frais dans la mémoire. Il arrive d'ailleurs assez ordinairement qu'à la mort d'un chef, un camp considérable se divise en différentes bandes, surtout lorsqu'un désaccord y existait antérieurement. Tchatka se renferma donc, pendant plusieurs jours, dans sa loge, sans communiquer ouvertement avec personne. Le camp était dans l'attente de quelque autre grande merveille ; on discutait sur les causes et les motifs de cette longue retraite ; on se perdait en conjectures ; tous étaient néanmoins persuadés qu'une nouvelle manifestation, soit bonne soit mauvaise, en serait le résultat. Le cinquième jour de cette retraite de Tchatka, un malaise assez général se manifesta parmi les sauvages, et ils parlaient de se diviser.

Ce fameux Tchatka, cette Grande Médecine, l'espoir des uns et la terreur des autres, à quoi s'occupait-il si secrètement dans sa loge ? A rien autre chose qu'à faire un tambour ou tchant-cheêga kabo, d'une dimension telle, que jamais sauvage n'avait conçu l'idée d'en construire un semblable. Quelque temps auparavant, dans la préméditation de son exploit, il avait scié secrètement un morceau d'un gros arbre troué, très propre à son dessein. Sa hauteur était d'environ trois pieds, sur deux de large ; il ressemblait à une baratte. L'une des extrémités était couverte d'une peau de cabri ; l'autre n'avait qu'un fond de bois. Il employa plusieurs jours à trancher, à couper, à gratter l'intérieur de ce fameux instrument, pour le rendre plus léger. Sur l'extérieur du tchant-cheêga kabo, il peignit les figures d'un ours gris, d'une tortue et d'un taureau-buffle, trois grands génies du catalogue des manitous indiens. Entre ces trois figures, tout l'espace représentait des têtes humaines sans

chevelures, au nombre d'environ quatre-vingts. Un chef Pied-noir, sans chevelure, était représenté en noir et barbouillé de vermillon, sur la peau du tambour.

Il avait achevé toute son œuvre et fait tous ses préparatifs. Au milieu de la nuit, la voix de Tchatka se fit entendre, avec le bruit sourd de son tchant-cheêga, qui retentit dans tout le camp. Comme s'il sortait d'une extase, il fait à haute voix son action de grâce et ses invocations au Grand-Esprit et à tous ses manitous favoris, pour les remercier des grandes faveurs dont ils venaient de nouveau de le combler et dont les effets allaient rejaillir sur toute la tribu. Tout le monde obéit à son appel ; on se rend à sa loge. Selon l'usage, les conseillers, les principaux d'entre les braves et soldats entrent les premiers et remplissent bientôt sa demeure ; tandis que des centaines de curieux, vieux et jeunes, se réunissent et s'assiégent en dehors. La curiosité est à son comble ; on brûle d'apprendre enfin le dénoûment des nouvelles mystérieuses ; on attend avec une vive impatience mêlée d'inquiétude.

Comme préliminaire, Tchatka entonne, au son du tambour, un beau cantique de guerre sans faire la moindre attention à la multitude qui se pressait autour de lui. En sa qualité de grand homme de médecine, il s'était coiffé du duvet du cygne ; son visage et sa poitrine étaient barbouillés de différentes couleurs et figures ; ses lèvres vermillonnées indiquaient qu'il était avide de sang et respirait la guerre. Lorsqu'il s'aperçoit que toute la bande est rassemblée au dehors autour de sa loge, il se lève, et d'une voix de Stentor qui se fait entendre dans toute l'assemblée :

"J'ai rêvé, dit-il, amis et guerriers, j'ai rêvé !... Pendant cinq jours et cinq nuits, j'ai été admis dans le pays des âmes ; vivant, je me suis promené au milieu des morts... Mes yeux ont vu des scènes effrayantes... mes oreilles ont entendu des plaintes affreuses, des soupirs, des cris, des hurlements !... Aurez-vous le courage de m'écouter ?... Pourrai-je permettre de vous voir devenir les victimes de vos plus cruels ennemis ? Car, sachez-le, le danger est proche, l'ennemi n'est pas loin."

Un vieillard, dont les cheveux blancs annonçaient environ soixante et dix hivers, grand conseiller de la nation et jongleur, répondit : - "Un homme qui aime sa tribu ne cache rien au peuple ; il parle lorsque le danger est proche ; lorsque les ennemis se montrent, il va à leur rencontre. Vous dites que vous avez, visité le pays des âmes. Je crois à vos paroles. Moi aussi, dans mes rêves, j'ai souvent conversé avec les esprits des morts. Quoique jeune encore, Tchatka nous a donné de grandes preuves de son pouvoir... La dernière heure d'Istagon a été terrible... mais qui oserait se lever pour vous blâmer ?... Vous n'avez fait que prédire les deux événements : le chef est mort et la pierre wah-con a disparu. J'ai fait des merveilles aussi lorsque j'étais plus jeune. Je suis vieux aujourd'hui ; mais quoique les jambes commencent à me manquer, j'ai encore l'esprit clair. Nous écouterons vos paroles avec attention, et nous déciderons ensuite de la voie que nous aurons à suivre. J'ai parlé."

Le discours du vieillard eut un effet favorable sur toute l'assemblée. Peut-être était-il dans le secret de Tchatka. Tous les discours qui suivirent manifestèrent un rapprochement vers le meurtrier. Celui-ci, rassuré sur les dispositions à son égard, continua son récit avec fermeté et montra une grande confiance dans ses plans pour l'avenir.

"Que ceux qui ont des oreilles pour moi m'entendent : pour ceux qui n'en ont point, il est temps encore de se retirer !... Vous me connaissez : je suis un homme de peu de paroles ; mais ce que j'avance est la vérité, et les événements que je prédis arrivent. Pendant cinq jours et cinq nuits de suite, mon esprit a été transporté parmi les esprits des morts, surtout de ceux de nos proches parents et amis. Nos amis, dont les ossements blanchissent dans les plaines et que les loups entraînent dans leurs gîtes ; nos amis, qui jusqu'ici n'ont point encore été vengés, errent çà et là dans les endroits marécageux, dans les glaces et les neiges, dans les déserts stériles et abandonnés, qui ne produisent ni fruits, ni racines, ni animaux d'aucune espèce pour les nourrir. C'est un lieu de ténèbres, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Ils y sont sujets à toutes les privations : au froid, à la soif et à la faim. C'est nous, leurs amis, leurs parents et leurs frères, qui sommes la cause de leurs longues souffrances et de leurs affreux malheurs. Leurs plaintes et leurs soupirs étaient insupportables ; je tremblais dans tous mes membres ; les cheveux se hérissaient sur ma tête ; je croyais mon sort fixé au milieu d'eux, lorsqu'un esprit bienfaisant me touche la main et me dit :

- "Tchatka, retourne à l'endroit que tu as quitté. Rentre dans ton corps, car ton temps pour venir habiter le pays des âmes n'est point encore venu. Retourne, et tu seras le porteur de bonnes nouvelles à ta tribu. Les mânes de tes parents défunts seront vengés et leur délivrance s'approche. Dans ta loge, tu trouveras un tambour peinturé de figures, que tu apprendras à connaître bientôt." - L'esprit me quitte au même instant. Sortant de mon rêve, j'ai trouvé mon tambour peinturé tel que vous le voyez ici. Lorsque mon corps s'est ranimé, je me suis aperçu qu'il n'avait point changé de position. Pendant quatre jours et quatre nuits, j'ai eu la même vision, variée quelquefois, mais toujours accompagnée de plaintes et de reproches sur nos défaites récentes vis-à-vis des Pieds-noirs. La cinquième nuit, un manitou m'adressa de nouveau la parole et me dit : - "Tchatka, à l'avenir le tchantcheêga sera ton wah-con... Lève - toi... Suis sans délai le sentier de la guerre qui mène chez les Pieds-noirs. Aux sources de la rivière-au-lait, trente loges de tes ennemis se trouvent campées. Pars à l'instant, et, après cinq jours de marche, tu arriveras au camp. Le sixième jour, tu y feras un grand carnage. Chaque tête peinte sur le tambour représente une chevelure, et toutes ces chevelures remportées apaiseront les mânes de tes parents et amis défunts. Alors seulement ils pourront quitter l'affreuse demeure où tu les vois, pour entrer dans les belles plaines où règne

l'abondance et où les souffrances et les privations sont inconnues... Dans ce moment même un parti de guerre Pieds-noirs rôde dans le voisinage du camp. Ils ont épié le moment favorable ; mais, n'ayant pu réussir, ils sont partis pour aller à la recherche d'un ennemi plus faible. Pars donc sans tarder ; tu trouveras une victoire aisée, tu ne rencontreras dans le camp pied-noir que des vieillards, des femmes et des enfants." - Telles furent les paroles du manitou, et il disparut. Je suis rentré dans mon corps ; je suis revenu à mes sens ; je vous ai tout dit[1]." Ainsi parla cet homme si extraordinaire.

[1] Plusieurs de nos tribus indiennes célèbrent, vers la fin de l'hiver, la *Fête des Songes*. Les cérémonies se prolongent souvent de dix à quinze jours. On pourrait plutôt les appeler des bacchanales ou Carnaval, auquel les sauvages eux-mêmes appliquent le nom de *Fête des Insensés*. Ce sont des jours de grands désordres où tout ce qu'ils rêvent ou prétendent avoir rêvé doit s'exécuter. Les danses, les chants et la musique forment les principales cérémonies de la fête.

Avant de continuer l'étrange histoire de Tchatka et ses étranges prédictions, il est nécessaire de faire observer qu'il avait su gagner et attacher à sa cause et à sa personne plusieurs jeunes gens actifs et les meilleurs coureurs du camp. C'est d'eux qu'il apprit en secret toutes les nouvelles et reçut toutes les informations qu'ils pouvaient recueillir, dans leurs longues courses, soit sur la chasse, soit sur la proximité, le nombre, la position des ennemis. Le jongleur, dès qu'il est au fait des choses, fait sa médecine ou ses incantations, et prophétise ensuite au peuple ; celui-ci ne se doute pas de la fourberie et ne trouve que du surnaturel dans tout ce qui sort de la bouche de l'imposteur.

Le discours de Tchatka (nous l'appellerons encore de ce nom dans toute la suite de ce récit, quoiqu'il ait reçu le titre de Wahcon-tangka, ou Grande Médecine) avait produit l'effet désiré sur tout son auditoire. Ces sauvages nourrissaient une haine mortelle contre les Pieds-noirs ; cette haine avait été transmise de père en fils et augmentée par des agressions et des représailles continuelles. On peut se faire une idée de l'inclination que les sauvages ont pour la guerre, en réfléchissant sur l'expression significative dont ils se servent pour la désigner : ils l'appellent *l'haleine de leurs narines*. Chaque famille dans le camp comptait plusieurs parents et amis massacrés par leurs redoutables adversaires. Le discours de Tchatka avait donc réveillé dans les cœurs la plus violente soif de vengeance. Le *sassaskwi*, cri de guerre, fut la réponse unanime de tous les guerriers du camp. On alluma partout des feux de joie ; on forma à l'entour des groupes pour chanter les cantiques d'invocation aux manitous, exécuter leurs danses de chevelures. Ensuite chacun examina ses armes, et la scène se changea en un vaste atelier. Les soldats s'occupaient à affiler les haches et les dagues à deux tranchants, à relimer les pointes d'acier des lances et des flèches, à vermillonner les massues et les casse-têtes, à brider et à seller les chevaux ; tandis que les femmes raccommodaient et préparaient les mocassins[1], les mitasses, les sacs de voyage et les provisions nécessaires pour l'excursion. Comme il se ferait à l'occasion du grand gala, chacun se barbouillait la figure de plusieurs couleurs, selon ses fantaisies, et se parait des pieds à la tête de ses plus beaux ornements. Jamais un enthousiasme si vif et si unanime à la fois ne s'était manifesté dans la tribu. C'est que tous avaient pleine et entière confiance dans les promesses de Tchatka et comptaient avec assurance sur la victoire. Les guerriers se félicitaient d'avoir enfin trouvé l'occasion d'effacer la honte et l'opprobre que les défaites avaient infligées à la nation, et d'aller venger la mort de leurs parents. Tout dans le camp ne respirait que la guerre. L'homme qui avait mis tout en train se tint seul à l'écart. Tranquille dans sa loge, à côté de son gros tambour, il ne voulait ni prendre part aux réjouissances publiques, ni se joindre aux chanteurs et à la danse de guerre.

[1] Le *mocassin* est le soulier indien.

Lorsque le parti de guerre fut formé et prêt pour le départ, plusieurs vieillards et soldats furent députés vers Tchatka, pour le prier de vouloir se mettre à la tête des guerriers et de les y conduire en personne. Il leur répondit : - "Il y a quelques jours, j'ai prédit deux grands événements dans le camp ; vous avez été les témoins de tout ce qui s'est passé, de la haine que je me suis attirée de la part d'un grand nombre. Je suis jeune ; je ne suis point guerrier ; choisissez un homme d'une plus grande expérience et plus âgé que moi, pour conduire les braves aux combats. Je resterai ici. Laissez-moi à mes rêves et à mon tambour."

Les députés reportèrent la réponse à leurs camarades ; mais ceux-ci insistèrent de nouveau pour que Tchatka fût de la partie. Une nouvelle députation, formée cette fois-ci des plus proches parents d'Istagon, vint trouver Tchatka au nom de tout le camp, et lui annonça que désormais il serait leur chef de guerre, qu'il conduirait le camp, que tous lui promettaient respect et obéissance. Après quelques hésitations, Tchatka se rendit à leurs instances et leur dit : - "Amis et parents, j'oublie tous les torts que j'ai essuyés. Si vous voyez l'accomplissement de mes prédictions, si nous trouvons le camp pied-noir que j'ai indiqué, si nous arrachons à nos ennemis autant de chevelures qu'il y a de têtes chauves marquées sur mon tambour, croirez-vous à l'avenir à ma grande médecine ? Si je vous dis que, le second jour après notre départ, nous verrons les pistes du parti de guerre qui a passé près de notre camp, si nous tuons sur le champ de bataille le grand chef des Pieds-noirs, et que vous le voyiez tel qu'il est représenté sur mon tambour, sans chevelure et sans mains ; si tout s'accomplit à la lettre, m'écouterez-vous et répondrez-vous à l'avenir à mon appel ?" - Ils acceptèrent ces conditions à l'envi.

Aussitôt Tchatka se leva, entonna son chant de guerre au son du tambour et aux acclamations de toute la tribu. Il rejoignit ensuite sa bande, mais sans armes, n'apportant pas même un couteau. Il ordonna d'attacher son

tambour sur le dos d'un bon cheval, qu'il fit conduire par la bride à ses côtés par un de ses fidèles espions et coureurs de plaines et forêts.

Pour mieux faire comprendre l'événement, un petit mot sur les chefs indiens ne sera pas hors de propos. Chaque nation est divisée en différentes bandes ou tribus, et chaque bande compte plusieurs villages. Chaque village a son chef, qui est respecté et auquel on obéit pour autant que ses qualités personnelles inspirent le respect ou la terreur. Le pouvoir d'un chef n'est souvent que nominal ; quelquefois son autorité, est absolue, et son nom ainsi que son influence passent les limites de son propre village ; en sorte que toute la tribu à laquelle il appartient le reconnaît comme chef général. C'était le cas parmi les Assiniboins du temps de Tchatka. Le courage, l'adresse et l'esprit d'entreprise peuvent élever tout guerrier aux plus grands honneurs, surtout si son père ou son oncle a été chef avant lui, et qu'il appartienne à une famille nombreuse, prête à maintenir son autorité et à venger ses querelles. Cependant, quand il est parvenu à la dignité de chef et que les anciens et les guerriers l'ont installé avec toutes lés cérémonies requises ; qu'on ne s'imagine pas qu'alors il s'arroge les moindres apparences extérieures de rang et de dignité ; il connaît trop bien que la place qu'il occupe ne tient qu'à un faible fil qui se casse facilement. Il lui faut ou se concilier les sujets incertains, ou savoir les retenir par la crainte. Un grand nombre de familles, dans le village, ont plus d'aisance que le chef, s'habillent mieuxl sont plus riches en armes, chevaux et autres possessions que lui. Comme les chefs teutons des temps anciens, il gagne la confiance et l'attachement de ses soldats, d'abord par sa propre bravoure et plus souvent par des présents, qui ne servent qu'à l'appauvrir davantage. Si le chef manque de gagner la faveur des siens, ils mépriseront son autorité et le quitteront à la moindre opposition qu'ils rencontreront de sa part ; car les usages des Indiens n'admettent aucunes conditions par lesquelles il pourrait faire respecter on renforcer son pouvoir.

Il arrive rarement, parmi les tribus de l'Ouest, qu'un chef puisse parvenir à exercer un grand pouvoir à moins qu'il ne soit à la tête d'une famille très-nombreuse. J'ai rencontré souvent des villages entiers, composés de parents et de descendants du chef ; ces sortes de communautés nomades ont un certain caractère patriarcal, et sont généralement les mieux réglées et les plus pacifiques. Le chef y est moins un maître qu'un père au milieu d'une famille nombreuse, et il n'a autre chose à cœur que le bonheur de ses enfants. On peut dire en général des nations indiennes, que des peuples, peu unis entre eux, déchirés même par des discordes et des jalousies, ne pourraient avoir en mains que peu de pouvoir et très peu de force.

Retournons à Tchatka, le grand chef élu de la principale bande de la nation des Assiniboins. Il se trouvait à la tête de plus de quatre cents guerriers. Ils marchèrent le reste de la nuit et pendant toute la journée du lendemain, avec les plus grandes précautions et dans le meilleur ordre, pour prévenir toute surprise. Quelques vedettes seules parcouraient et battaient la campagne tout à l'entour, laissant sur leur passage des signaux ou des baguettes plantées en terre et inclinées de manière à indiquer la route que la petite armée avait à suivre. Vers le soir, ils entrèrent dans une pointe épaisse de bois, sur le bord d'un petit ruisseau, y érigèrent à la hâte une espèce de parapet ou de défense avec des troncs d'arbres secs, et y passèrent une nuit tranquille. Dans la matinée du second jour, ils se trouvèrent au milieu de troupeaux innombrables de buffles, et s'y arrêtèrent quelques instants pour renouveler leurs provisions[1].

[1] Je vous ai bien souvent parlé des bisons ou buffles improprement dits, sans vous faire connaître les grands avantages que les sauvages retirent de ces animaux intéressants. Ils en obtiennent presque tout le nécessaire de la vie. Les peaux leur servent de loges ou habitations ; de vêtement, de literies, de brides et de couvertures de leurs selles ; de vases pour contenir l'eau, d'esquifs pour traverser les lacs et les rivières ; avec le poil, ils font tous leurs cordages ; avec les nerfs, ils font les cordes des arcs et tout le fil nécessaire aux habits ; ainsi que la colle dont ils se servent ; l'omoplate leur sert de bêche et de pioche. Le bison est comme leur pain quotidien, leur principale nourriture. La fiente de cet animal, appelée *bois de vache*, leur procure le chauffage en abondance. L'année dernière cent mille peaux de buffles ont été envoyées du désert aux magasins de Saint-Louis ; avec le produit, les sauvages se procurent des armes et tout ce dont ils ont besoin.

Vers le soir, une des vedettes fidèles revint et communiqua en secret avec Tchatka. Après avoir marché encore plusieurs milles, le chef, au son de son tambour-wahcon, rassembla tous ses guerrier, et leur montrant du doigt une haute colline à quelques milles de distance, il leur apprit qu'ils y verraient la trace du parti de guerre pied-noir, dont il avait rêvé avant de quitter le camp. Plusieurs cavaliers partirent aussitôt pour aller reconnaitre l'ennemi. A l'endroit indiqué, ils trouvèrent le sentier tracé par environ quatre-vingts à cent chevaux. Tous les guerriers redoublèrent de zèle, d'ardeur et de confiance dans leur nouveau chef. Les deux jours suivant, n'offrirent rien de bien remarquable. Ils s'arrêtèrent encore dans la soirée du cinquième jour, sans que le moindre vestige, leur eût indiqué leur proximité du camp ennemi qu'ils cherchaient. Les vedettes étaient allées, durant la journée, dans différentes directions sans rapporter la moindre nouvelle, sauf celui qui avait communiqué la découverte à Tchatka en secret. Plusieurs des plus anciens guerriers murmurèrent à haute voix, disant "que le jour prédit par le chef, auquel ils verraient assurément l'ennemi, était passé."

Mais Tchatka les arrèta tout, court et leur réldiqua : - "Vous semblez encore douter de mes paroles. Le temps n'est point passé. Dites plutôt, le temps est arrivé. Vous semblez encore bien jeunes en expérience, et cependant un grand nombre d'hivers ont commencé à blanchir vos cheveux. Où croyez-vous trouver les loges de vos ennemis ? Est-ce dans la plaine ouverte ou est-ce sur le sommet d'une côte d'où , d'un seul coup d'œil, on aperçoit tout ce qui s'y trouve, que vous prétendez les découvrir ? Et cela, dans un moment où ceux qui devraient

protéger leurs femmes et leurs enfants sont loin ? L'ours et le jaguar cachent leurs petits dans leurs antres ou au fond des forêts impénétrables ; la louve les cache dans un trou ; le chevreuil et le cabri les couvrent de foin. Lorsque vous allez à la chasse des cerfs, ne regardez-vous pas à travers les arbres et les broussailles ? Lorsque vous allez à la chasse des blaireaux et des renards, vous cherchez leurs gîtes. Quelqu'un ira examiner la petite pointe de bois près du gros rocher, au bout de la plaine où nous nous trouvons."

Aussitôt plusieurs des plus courageux et des plus expérimentés dans les ruses de la guerre furent envoyés à la découverte. A la faveur des ténèbres et avec toutes les précautions nécessaires, ils entrèrent dans le petite forêt et firent toutes leurs observations sans être aperçus. Vers minuit, ils rapportèrent la nouvelle à Tchatka et à leurs compagnons : "qu'ils avaient découvert le campement pied-noir dans l'endroit indiqué par le chef ; que les loges n'étaient habitées principalement que par des vieillards, des femmes et des enfants ; qu'ils n'avaient pu distinguer que la voix de quelques jeunes gens ; que tous les chevaux étaient partis." Ces nouvelles remplirent de joie ces cœurs barbares. Le reste de la nuit se passa en chants et en danses de guerre au son du gros tambour, en jongleries et invocations aux manitous qui avaient inspiré Tchatka pendant ses cinq jours et cinq nuits de rêves, et qui avaient conduit son esprit dans le pays des âmes.

A la pointe du jour, les quatre cents guerriers assiniboins environnaient les trente faibles loges pieds-noirs. Le cri de guerre et de vengeance qu'ils firent retentir à la fois, comme autant de furies altérées de sang, réveilla et remplit d'effroyable épouvante ces malheureuses mères et ces malheureux enfants, qui se trouvaient là sans la moindre protection. Selon leur attente, les Assiniboins ne trouvèrent que peu d'hommes dans le camp ; tous étaient dans le parti de guerre dont j'ai fait mention. Le petit nombre des jeunes Pieds-noirs qui s'y trouvaient se défendaient en braves et en désespérés ; mais ils ne pouvaient résister longtemps à tant d'ennemis. Le combat fut court ; le carnage sanglant et affreux. Les vieillards, les femmes, les enfants étaient une proie facile à détruire pour les cruels Assiniboins. Deux jeunes Pieds-noirs seulement ont échappé à cette horrible boucherie. Un Assiniboin qui s'est trouvé dans le combat, en fit le récit à M. Denig et déclara que, de sa propre main, il avait tué quatorze enfants et trois femmes. M. Denig lui demanda s'il les avait tués à coups de flèches. – "Quelques-uns, répondit-il, mais manquant de flèches, j'eus recours au casse-tête et à la dague." - Il ajouta, en même temps, qu'ils arrachèrent des bras de leurs mères et enlevèrent un grand nombre de petits enfants, et que chemin faisant, dans leurs chants et danses de chevelures, ils s'amusaient à les écorcher vifs et à leur passer des bâtons pointus à travers le corps, pour les rôtir vivants au feu. Les cris perçants de ces petites créatures étaient pour l'oreille de ces barbares, au milieu de leurs cruelles orgies, la mélodie la plus douce et la plus agréable. Tout ce qu'un cœur sans pitié et inhumain peut inventer de cruel, fut mis en pratique. Les Assiniboins déclarent qu'ils se rassasièrent de cruautés, pour satisfaire les mânes de leurs parents défunts ; leur haine implacable et leurs longs désirs de vengeance contre les Pieds-noirs, leurs plus grands ennemis. Le nombre de chevelures remportées surpassait de beaucoup le nombre de têtes représentées sur le grand tambour.

En retournant vers leur pays, au premier campement qu'ils firent, un des guerriers fit remarquer à ses compagnons, et assez haut pour que Tchatka pût l'entendre, "que le chef pied-noir n'avait été ni vu ni tué". Le chef répondit : - "Notre œuvre n'est donc pas encore achevée : nous aurons donc une autre rencontre avant de nous rendre dans nos foyers. Le chef pied-noir mourra. Je l'ai vu sans chevelure dans mon rêve ; tel il a été peint sur le tambour par les manitous. Elle lui sera ôtée avec son propre couteau."

Une pluie légère était tombée pendant la nuit ; un brouillard épais obscurcissait le ciel pendant la matinée ; ce qui obligea toute la bande de guerriers de se tenir ensemble, afin de ne point s'égarer. Après avoir marché quelques heures, des coups de fusil tirés au front de la ligne apprirent à ceux qui formaient l'arrière-garde qu'une attaque avait commencé. Chacun se pressa de rejoindre les combattants. C'était la rencontre d'une troupe de vingt à trente Pieds-noirs que le brouillard avait séparés de leurs compagnons. Nonobstant toutes les manœuvres de Tchatka pour se tenir à l'abri du danger, il se trouvait enveloppé au milieu du combat, ne sachant de quel côté se tourner. Les Pieds-noirs se défendirent courageusement, mais ils durent céder à un nombre si supérieur d'adversaires. Plusieurs s'échappèrent à la faveur du brouillard qui les cachait à la vue.

Dans la mêlée et un peu à l'écart, le cheval de Tchatka fut tué sous lui ; le cavalier et son coursier roulèrent dans la boue. Au même instant un Pied-noir, d'une haute stature et d'une force prodigieuse, lui jeta sa lance, qui ne fit que raser la tête de son ennemi et entra tremblante profondément dans la terre. Il l'attaqua ensuite le couteau en main. Tchatka se releva rapidement de sa chute et, tout poltron qu'il était, il ne manqua ni de force ni d'adresse. Il saisit le bras armé de son terrible adversaire et fit de grands efforts pour s'emparer du couteau. Comme le combat avait cessé au front de la ligne, les Assiniboins s'apercevant de l'absence de leur chef, retournèrent à sa recherche. Ils le trouvèrent prosterné et luttant encore contre cet ennemi puissant. Le Pied-noir dégagé levait déjà le bras pour plonger le couteau dans le cœur de Tchatka, lorsqu'il reçut sur le crâne un coup de casse-tête qui l'étendit sans connaissance à côté de son adversaire vaincu. Celui-ci, à son tour, saisit l'instrument meurtrier et acheva le Pied-noir. En se relevant, il s'écria : - "Amis, voici le chef pied-noir, car sa médaille l'annonce et le fait connaître. Je tiens entre mes mains le couteau du Mâtau Zia (Pied d'Ours), de qui vous connaissez les hauts faits et qui a été, pendant un grand nombre d'années, la terreur de notre nation." - Avec le mène couteau ensanglanté, il lui ôta la chevelure et lui coupa les deux mains, pour accomplir le dernier point

de sa grande prophétie, qui se répétera de père en fils parmi les Assiniboins, jusqu'à la dernière génération. Dans cette circonstance, Tchatka reçut son troisième nom, le nom de *Mina-yougha*, ou "celui qui tient le couteau".

Toute la tribu se livra à un délire de joie qu'il me serait impossible de décrire, au retour de l'expédition qui revenait avec tant de trophées remportés sur leurs plus grands et leurs plus cruels ennemis. Les danses et les incantations au son du tambour mystérieux, et les réjouissances publiques qui accompagnent généralement les chevelures, se renouvelèrent cent fois pendant l'*espace d'une lune* ou un mois. La gloire de Tchatka et de ses manitous fut chantée dans tout le camp. On l'acclamait le Mina-yougha et le Wahcon-tangka par excellence, à qui rien ne saurait résister. Il ne perdit point les avantages qu'il avait su gagner dans l'opinion publique par sa ruse profonde et cruelle. Tout pouvoir dans la tribu lui fut confié, et jamais chef, parmi les Assiniboins, ne s'était, avant lui, attiré autant de respect et de crainte.

En véritable pacha ou mormon moderne, il se choisit trois femmes à la fois, sans même les consulter. Deux de celles-ci avaient déjà été fiancées à deux jeunes guerriers très influents. Malgré leurs réclamations, les parents se crurent très honorés d'appartenir à la famille du Grand Chef, par le choix qu'il avait fait de leurs filles, et ils les conduisirent à la loge de Tchatka. Pour maintenir la paix dans son nouveau ménage et mettre les mécontentes de bonne humeur, en leur faisant perdre toute espérance, il donna ordre à un de ses partisans occultes d'empoisonner secrètement les deux prétendants. Il partit donc pour la chasse afin de mieux se mettre à l'abri de tout soupçon. A son retour, on lui apprit la nouvelle de leur mort ; il se contenta de dire "que ceux qui sont capables de le contrarier dans la moindre des choses, ou qui méprisent son pouvoir, sont dans les plus grands dangers de mourir".

C'est ainsi que le sbire principal, associé à Tchatka pour exécuter ses nombreux empoisonnements, remplit son mandat. Nous devons dire un mot sur les rapports que ces deux hommes criminels entretenaient ensemble. Le partisan occulte était proche parent du chef. Sa taille était d'environ cinq pieds ; son corps était très robuste. Il avait perdu un œil dans une querelle avec un jeune homme ; au-dessus de l'autre pendait une grande loupe, partant du milieu du front et s'étendant jusque sur la mâchoire. Il avait le nez applati, de grosses lèvres, une large bouche béante qui laissait voir deux bonnes rangées de dents blanches et ovales. Il cachait légèrement son laid *frontispice* sous des touffes épaisses et crasseuses de cheveux noirs, collés ensemble avec de la gomme et de la résine mêlées de vermillon. Pendant plusieurs années qu'il visitait le Fort Union, à l'embouchure de la Roche-Jaune, il fut la terreur de tous les enfants, car il était impossible de rencontrer une figure humaine plus affreuse et plus dégoutante. Sans doute, les marques de mépris qu'il recevait partout à cause de son extérieur, faisaient naître en lui la haine invétérée qu'il portait à sa propre race. Tchatka le rusé, s'apercevant des avantages qu'il retirerait d'un homme de cette nature pour l'exécution de ses affreux desseins, se l'était associé depuis longtemps. Il le traitait toujours avec bonté, lui faisait des présents, recherchait sa confiance en maintes occasions, et flattait ses penchants vicieux. Il pouvait donc toujours compter sur son homme dans l'exécution de ses desseins, surtout lorsqu'il s'agissait de faire tort à son semblable. Il avait administré si adroitement le poison aux deux jeunes guerriers, qu'aucun soupçon ne tomba sur lui ni sur Tchatka ; au contraire, dans l'opinion de la tribu, un fleuron de plus fut ajouté à la grande réputation de Wahcon-tangka, qui, de loin comme de près, semblait à son gré disposer de la vie de ses sujets.

Pendant les premières années que Tchatka se trouva à la tête de sa tribu, le succès couronnait généralement toutes ses entreprises, et son renom passait dans toutes les tribus voisines. Cependant, il arrivait quelquefois que ses guerriers étaient battus. Dans ces occasions, comme je l'ai remarqué au commencement de ma lettre, il était toujours le premier à prendre la fuite ; donnant pour excuse à ses camarades, que sa Grande Médecine (son tambour) l'enlevait malgré lui. Il fallait bien qu'il fût cru sur parole, sans quoi le téméraire qui oserait en douter n'échapperait plus facilement à la mort soudaine et mystérieuse qui semblait atteindre promptement tous ses ennemis dans son propre camp.

En 1830, après avoir prédit le succès, il essuya sa première grande défaite de la part des Pieds-noirs, laissant sur la plaine au delà de soixante guerriers tués, et un nombre à peu près égal de blessés. De là date le commencement de sa chute ; le prestige qui jusqu'alors avait entouré son nom et ses actions commença à lui manquer. Vers ce même temps, la Compagnie des Pelleteries venait d'approvisionner le Fort Union, à l'endroit où il se trouve aujourd'hui. Il avait été pourvu pour deux années de marchandises pour la traite parmi les nations indiennes dans le Haut-Missouri.

Dans l'espoir de réparer en quelque sorte la grande perte qu'il venait d'essuyer, de ranimer le courage abattu de ses soldats, de "couvrir les morts", c'est-à-dire de faire cesser le deuil dans les familles qui avaient perdu de proches parents au dernier combat, Tchatka leur promit, avec assurance, "qu'il les rendrait tous riches et les chargerait de dépouilles en telle abondance, que tous les chevaux de la tribu seraient incapables de les porter. Il avait de nouveau eu un grand rêve ; un rève qui ne les trompera point, pourvu qu'ils entrent dans ses desseins et qu'ils soient fidèles dans l'exécution de ses ordres". Il avait formé le plan hardi de s'emparer du Fort Union avec une bande de deux cents guerriers choisis. Tchatka s'y présenta ; il affecta une grande amitié pour les Blancs ; il tâcha de faire accroire au surintendant, M. M... qu'il était en route, avec sa bande, pour le pays des Minataries ou Gros-Ventres du Missouri, leurs ennemis ; qu'ils avaient besoin de quelques munitions de guerre ; qu'ils avaient

l'intention de continuer leur chemin à la pointe du jour. L'hospitalité leur fut accordée avec bienveillance. Le chef avait si bien joué son rôle hypocrite, que la précaution ordinaire de désarmer les hôtes et de mettre leurs armes sous clef fut négligée en cette occasion. Le plan que Tchatka avait développé à ses guerriers était de se retirer dans les différentes chambres du fort, et de massacrer pendant leur sommeil, à un signal donné, tous ceux qui s'y trouvaient. Par un heureux incident, quelques jours avant cette entreprise, tous les employés canadiens, au nombre d'environ quatre-vingts, étaient venus chercher des marchandises au Fort Union dans la traite avec les Corbeaux et les Pieds-noirs. Malgré ce grand renfort, les sauvages auraient pu réussir dans leur perfide dessein, si un événement plus favorable encore n'était venu les trahir et mettre à découvert leur projet. Un soldat assiniboin avait une sœur mariée à un des négociants du nord. Désireux de sauver la vie à sa sœur et de la mettre à l'abri de tout danger au moment de la mêlée qui devait avoir lieu, il lui communiqua, sous le plus grand secret, les intentions du chef, l'invitant à venir passer la nuit dans sa chambre, afin qu'il pût mieux la protéger. La femme promit de le suivre ; mais elle alla aussitôt prévenir son mari du danger qui le menaçait, ainsi que tous les Blancs du fort. Le mari annonça la nouvelle au surintendant et à tous les messieurs en charge.

Les employés, les uns après les autres, furent appelés sans éveiller le moindre soupçon. Ils quittèrent tranquillement leurs appartements, furent armés en un clin d'œil, prirent possession des deux bastions et de tous les points importants du fort. Quand toutes les précautions furent prises, Tchatka et les principaux braves de sa bande furent invités à se rendre au salon du commandant, qui leur reprocha ouvertement leur noire trahison. Malgré leurs protestations, il leur donna le choix, ou de quitter le fort sans coup férir, ou d'en être chassés *à la bouche des gros fusils* (canons) qui étaient braqués contre eux. Tchatka, sans hésiter, accepta la première proposition et se retira à l'instant, confus et chagrin d'avoir perdu une belle occasion d'enrichir sa tribu, d'avoir manqué à ses promesses et manqué l'accomplissement de son prétendu rêve.

Tchatka avait épuisé tout son sac à médecine, ou provision de poisons. Ses anciens amis du nord avaient refusé de lui en fournir davantage. Il voulut cependant absolument s'en procurer ; car le poison était son unique moyen de se débarrasser de ceux qui pouvaient s'opposer à son ambition et le contrarier dans ses plans. II faisait ses coups avec tant d'adresse et si secrètement, que les sauvages étaient dans la ferme persuasion que leur chef n'avait qu'à vouloir pour les faire mourir. De là leur soumission abjecte à ses moindres caprices. Ce peuple, auparavant aussi libre que les oiseaux qui voltigent dans l'air, fut réduit, pendant un grand nombre d'années, à l'état de vils esclaves du tyran le plus lâche et le plus impitoyable.

Dans le courant de l'année 1836, Tchatka se présenta de nouveau au Fort Union, à la tête d'une bande de chasseurs. Ils s'y rendaient pour vendre leurs pelleteries, leurs peaux de buffles, de castors, de loutres, de renards, d'ours, de biches, de chevreuils, de grosses cornes, en un mot, les fruits de leurs chasses, en échange de tabac, d'ornements, de couvertures de laine, de fusils, de munitions, de couteaux, de dagues et de lances. Une grande partie des pelleteries appartenaient à Tchatka ; il les offrit au négociant pour une petite quantité de tabac, lui disant secrètement "qu'il avait absolument besoin, coûte que coûte, d'une bonne quantité de poison, et le suppliant de lui en procurer ; sans quoi, le charme qui l'entourait au milieu de ses gens l'abandonnerait sans retour". Sa proposition fut écoutée avec la plus grande horreur. Il reçut, pour toute réponse, de sévères représentations sur la scélératesse de sa demande et sur ses infâmes et affreux procédés ; mais elles furent sans effet sur ce cœur dur, pervers, endurci par une suite étonnante de crimes inouïs. Il quitta le fort en donnant des signes évidents de mécontentement pour avoir été frustré dans son attente.

Pendant les deux années qui suivirent, Tchatka conduisit plusieurs partis de guerre, tantôt avec succès et tantôt avec revers. On s'aperçut qu'il vieillissait, que ses manitous et son wah-con lui furent moins fidèles qu'auparavant ; que ses prédictions ne se réalisaient plus ; que ceux qui trouvaient à redire à ses arrangements vivaient malgré lui. Plusieurs même osèrent défier son pouvoir.

Au printemps de 1838, la petite vérole (on ne sait trop par quelle cause) se communiqua aux tribus indiennes dans le Haut-Missouri. Les ravages de cette terrible maladie changèrent entièrement la position que Tchatka avait eue jusqu'alors au milieu de son peuple. Mon intention n'est pas d'entrer ici dans tous les détails des désastres que ce fléau a causés parmi les sauvages. Le beau camp de Tchatka, composé de douze cents guerriers, fut réduit, en cette seule saison, à quatre-vingts hommes capables de porter les armes. D'autres tribus passèrent par de plus rudes épreuves encore. Ce fléau compta au delà de dix mille victimes parmi les Corbeaux et les Pieds-noirs ; les Minataries ou GrosVentres furent réduits de mille à cinq cents ; les Mandans, la plus noble race des Indiens dans le Haut-Missouri, comptaient six cents guerriers avant la maladie ; ils se trouvèrent réduits à trente-deux, d'autres disent à dix-neuf seulement! Un très-grand nombre se tuèrent de désespoir, plusieurs avec leurs lances et d'autres instruments de guerre, mais la plupart en se précipitant d'un haut rocher qui se trouve sur le bord du Missouri.

Dans le courant de l'année suivante, Tchatka forma le dessein de s'emparer, par stratagème, du grand village des Mandans[1] et d'enlever tous les chevaux et tous les effets qu'ils y trouveraient. Le village était alors permanent et situé dans le voisinage de l'endroit où le fort Clark se trouve aujourd'hui. Environ cinq milles plus bas, se trouvaient les Arrikaras, nouveaux alliés et amis des Mandans, qui comptaient environ cinq cents guerriers et avaient échappé à la contagion, parce qu'ils étaient absents pour la chasse lorsque le fléau ravageait leur pays. Les Arrikaras appartenaient anciennement à la nation des Pawnies, sur la rivière Nébraska ou Plate.

[1] Dans plusieurs de mes lettres, j'ai fait mention des Mandans et de quelques-unes de leurs traditions. (Voy. les *Missions de l'Orégon*, pag. 283.) Leur nom indien est *Sec-pohs-ka-nu-ma-ka-kee*, ce qui veut dire plaisants. Ils ont une tradition remarquable sur le déluge. Une haute colline existe dans leur territoire ; là, disent-ils, le grand canot (*l'arche*) s'est arrété. Chaque année, lorsque les premières feuilles du saule se déploient, ils célèbrent cet événement par de grands festins et de bruyantes cérémonies. Leur tradition dit "que la branche que l'oiseau rapporta au grand canot était celle du saule et était remplie de feuilles". L'oiseau auquel ils font allusion est la tourterelle, et, d'après leur code religieux, il est défendu de le tuer.

Tchatka ignorait les circonstances de la position des Arrikaras vis-à-vis des Mandans, et n'avait guère songé à la proximité des deux tribus. Ayant rassemblé les tristes restes de ses guerriers, il leur communiqua le dessein qu'il avait formé ; Le voici : - "Nous irons, disait-il, offrir le calumet de la paix aux Mandons. Ils l'accepteront avec joie ; car ils sont faibles et ont l'espoir de trouver en nous une protection contre les Sioux, leurs ennemis les plus acharnés. Aussitôt que nous serons admis dans le village, sous ces apparences d'amitié, nous nous éparpillerons dans les différentes loges habitées ; puis, par un mouvement simultané, nous ferons main basse, avec nos dagues et nos coutelas, sur tout ce qui reste encore de Mandans. Ils ne pourront pas nous échapper ; tout ce qu'ils possèdent sera à nous." - Le plan leur parut praticable. Dans le désir de faire quelque chose qui pût améliorer leur condition, les Assiniboins acceptèrent à l'envi la proposition de leur chef.

Le secret de cette expédition ne fut communiqué à personne. Ils passèrent par le Fort Union pour s'y procurer de la poudre, ainsi que les balles nécessaires et quelques livres de tabac *pour fumer la paix*. Arrivés en vue du village, ils s'arrêtèrent et firent les signaux d'amitié aux Mandans, les priant de venir les rejoindre. Tchatka se plaça sur une haute colline, d'où il pût facilement observer tout ce qui se passait alentour, et, tambour battant, il chanta ses invocations à ses manitous. Il députa douze hommes de sa bande, portant un petit drapeau et le calumet de la paix, avec ordre de le fumer à moitié chemin, c'est-à-dire entre lui et le village. Par bonheur pour les Mandans, quelques Arrikaras, amis et alliés, en revenant de leur chasse, s'étaient arrêtés parmi eux. De toutes les nations vivant dans le Haut-Missouri, les Arrikaras sont considérés comme les plus fourbes et les plus perfides. Tchatka, sans s'y attendre, se trouva pris dans ses propres filets. Il était venu pour frapper la petite bande mandane, et retourner ensuite chez lui chargé de dépouilles et de chevelures ; il tomba dans le piége qu'il avait tendu à d'autres, et se trouva enfin à la merci de dignes émules.

Après que les députés assiniboins se furent réunis aux Mandans pour fumer ensemble le calumet, les Arrikaras partirent en toute hâte pour aller annoncer à leurs chefs cette réunion si subite et si imprévue. L'occasion était bien favorable. Aussitôt le cri de guerre retentit dans tout le camp arrikara. Quelques instants suffirent pour seller les chevaux et s'armer. Ils avaient évidemment les plus grands avantages sur leurs adversaires. Cachés par une pointe de forêt dans la vallée basse, ou bas-fond du Missouri, ils filèrent silencieusement et inaperçus vers le village des Mandons.

La cérémonie de *fumer le calumet de la paix* se prolonge ordinairement pendant plusieurs heures. Il y a d'abord un échange familier de nouvelles de part et d'autre, une conversation dans laquelle chacun fait prévaloir ses hauts faits d'armes, ou les coups qu'il a portés à ses ennemis, exposé qui a pour but d'exciter l'admiration du parti opposé. Ils passent ensuite aux discours, dans lesquels les points en question sont discutés. Si le calumet est accepté et passe de bouche en bouche, c'est la ratification de tout ce qui a été résolu, et la paix est conclue.

Ils en étalent à ce point et on se disposait à entrer ensemble dans le village, lorsque tout à coup les Arrikaras se présentent et font retentir leur cri de guerre. A la première décharge des fusils et des flèches, les douze députés assiniboins perdent la vie. Leurs chevelures sont aussitôt enlevées et leurs cadavres horriblement mutilés. Ce fut l'affaire d'un moment. Environ trois cents Arrikaras, jetant leurs cris de victoire mêlés d'imprécations, se dirigent avec la plus grande impétuosité vers la colline, pour continuer le massacre des Assiniboins. Au premier signal de l'attaque, Tchatka s'élance sur son coursier et prend la fuite. La plupart des Assiniboins, étant à pied, furent facilement rejoints par leurs ennemis à cheval, et tombèrent bientôt sous les coups de ces derniers. Plusieurs d'entre eux cependant se défendaient en braves ; malgré leur grande infériorité en nombre, ils tuèrent trois Arrikaras et, quoique blessés, ils eurent le bonheur de gagner la forêt et d'échapper au carnage.

Après ce combat, les cadavres de cinquante-trois Assiniboins restaient étendus çà et là dans la plaine sans sépulture pour être dévorés par les loups et les vautours. Mais le grand chef, le conducteur de la grande tribu assiniboine, qu'était-il devenu ? où était-il durant le combat ? Ce fameux Tchatka, ce Wah-con-tangka, ce Mina-Yongha, le héros au grand tambour enfin, avait pris la fuite le premier, monté sur un excellent coursier ; mais les Arrikaras en avaient de plus frais et ils s'élancèrent à sa poursuite. En l'approchant, ils déchargèrent coup sur coup et tuèrent son cheval sous lui. Tchatka se relève aussitôt. La forêt est devant lui et tout près ; s'il peut l'atteindre, il lui reste une lueur d'espérance pour sa vie. Il se dirige à toutes jambes de ce côté ; la peur semblait lui prêter des ailes ; tout vieux qu'il était, il prenait les devants et gagnait le but de sa course avant que ses ennemis les plus fougueux dans la poursuite ne pussent l'atteindre. Quelques-uns de ses propres soldats, témoins de cette fameuse chasse à courre, lui octroyèrent le nom de *Tatokahnan* ou le cabri, l'animal le plus agile de nos plaines.

Tchatka rejoignit ses soldats dans la forêt. Trente seulement avaient échappé au casse-tête et au scalp des Arrikaras ; la plupart étaient blessés, et quelques-uns mortellement. C'étaient les faibles restes ; les derniers

hommes d'une bande formidable de douze cents guerriers. Tchatka baissait la tête et osait à peine les regarder. Tout son peuple avait disparu. Deux de ses fils venaient de tomber dans ce dernier combat. Son tchantcheêga-tangka, ou grand tambour, était entre les mains de ses ennemis ; son cheval favori avait été tué. Lui-même était vieux ; ses jours de gloire et de renommée étaient passés. Il n'avait plus à conduire de bande sur laquelle il pût exercer désormais son influence et accomplir ses exécrables desseins d'empoisonnement.

Après cette défaite, la bande de Tchatka étant devenue trop faible pour former un camp à part, elle se réunit aux *gens du nord*, comme on les appelle dans leur langue, et qui forment une autre grande branche de la nation assiniboine. Dès lors, Tchatka cessa de se mêler des affaires publiques. Il continua toutefois à passer pour un *grand homme de médecine*, et fut même quelquefois consulté, surtout dans les grandes et dangereuses occasions. Il ne cessa jusqu'à sa mort d'inspirer à tous ceux qui l'approchaient un certain respect mêlé de crainte et de terreur.

Telle vie, telle mort, dit l'ancien proverbe, c'est assez ordinairement le cas. La fin de ce méchant chef ne fut pas moins remarquable que la vie qu'il avait menée. Voici ce qu'un témoin oculaire en rapporte. Je cite l'autorité de M. Denig, ami intime et homme de toute probité, de qui je tiens tous les renseignements que je vous ai donnés sur les Assiniboins, et qui depuis vingt-deux années a résidé au milieu d'eux.

Dans l'automne de 1843, les gens du nord se rendirent au Fort Union pour faire l'échange ou la traite de leurs pelleteries. Le premier qui se présenta à l'entrée du fort pour serrer la main de M. Denig, fut le vieux Tchatka, qui, en riant, lui dit : - "Mon frère, je suis venu au fort pour mourir au milieu des blancs." - M. Denig n'ajoutant aucune importance à ces paroles, le vieillard les lui répéta de nouveau. – "Avez-vous compris ce que j'ai dit ? Cette visite au fort est ma dernière. Je mourrai dans cet endroit !" M. Denig s'informa alors de l'état de la santé de Tchatka, s'il avait éprouvé quelque mal. Il en parla à d'autres Indiens. Mais tous lui assurèrent que Tchatka était bien portant comme à l'ordinaire ; ils ajoutèrent cependant, qu'avant de quitter le village, il leur avait prédit "que sa dernière heure s'approchait, et qu'avant que le soleil se couchât le lendemain, son esprit s'envolerait au pays des âmes". Les messieurs du fort, informés de cette nouvelle, firent appeler Tchatka pour l'interroger sur son étrange déclaration. Ils craignaient encore quelque tour de sa part, et se rappelaient toutes les fourberies et les cruautés qu'il avait exercées à l'égard de sa tribu, ainsi que sa noire trahison et ses odieuses trames contre les gens du fort, en 1831. Il déclara à ces messieurs qu'il se portait bien ; qu'il n'avait éprouvé aucun mal ; il ajouta : - "Je vous le répète de nouveau, mon temps est venu... mes manitous m'appellent... je les ai vus dans mon rêve... il faut que je parte... Oui, demain, le soleil ne se couchera point, avant que mon esprit ne s'envole au pays des âmes." - Dans la soirée, il prit un bon souper et dormit ensuite paisiblement, tandis que les autres Indiens veillèrent et s'amusèrent pendant toute la nuit. Le lendemain, Tchatka se présenta de nouveau au bureau de M. Denig, et eut un léger crachement de sang. On voulut l'engager à prendre quelque remède, mais il le refusa en disant : - "Tout est inutile. Désormais la vie m'est insupportable. Je veux et je dois mourir, je vous l'ai dit." - Peu de temps après, il sortit du fort avec les autres Indiens, et se rendit sur les bords de la rivière. Il eut bientôt une seconde attaque, plus violente que la première. On le plaça sur un traîneau pour le transporter dans le camp indien ; mais il mourut en route dans les plus terribles convulsions. Ce fut, selon toutes les apparences, la même grande médecine qu'il avait donnée dans une foule d'occasions à ses malheureuses victimes, durant sa triste et longue administration comme chef, qui termina enfin sa triste carrière.

Le corps inanimé de ce trop fameux sauvage fut porté en grande cérémonie dans le village indien, à vingt-deux milles de distance du fort. Toute la tribu assista à ses funérailles. Le cadavre, après avoir été peinturé, orné des plus riches ornements et enveloppé dans une couverture écarlate et une belle peau de buffle brodée en porc-épic[1], fut enfin élevé et attaché entre deux branches d'un grand arbre, au milieu des cris et des lamentations de la multitude.

[1] Cette expression est en usage parmi les voyageurs canadiens. Les longs picquants ou épines ressemblent à des plumes non taillées, dont les femmes sauvages tirent une espèce de fil, qu'elles emploient pour broder leurs habits.

Tel fut l'ascendant que son nom et ses actions exercèrent sue l'esprit de toute la tribu assiniboine, que l'endroit où reposent ses restes mortels est encore de nos jours l'objet de la plus haute vénération. Jamais les Assiniboins ne prononcent le nom de Tchatka qu'avec respect. Ils croient que ses mânes gardent l'arbre sacré ; qu'il a le pouvoir et de leur procurer des chasses abondantes de buffles et d'autres animaux, et d'éloigner de leur pays ces animaux. C'est pourquoi, chaque fois qu'ils passent dans ces parages, ils offrent des sacrifices et des présents ; ils présentent le calumet aux esprits tutélaires et aux mânes de Tchatka. Il est, selon leur calendrier, le Wah-con-tangka par excellence, le plus grand homme ou génie qui ait jamais paru dans la nation.

Les Assiniboins n'enterrent jamais leurs morts. Avec des cordes faites de peaux crues, ils attachent les corps entre les branches de gros arbres ; plus souvent ils les placent sur des échafaudages pour les mettre à l'abri des loups et d'autres animaux voraces. Ces constructions sont assez élevées pour que la main de l'homme ne puisse y atteindre. Les pieds sont toujours tournés vers le lever du soleil. On les y laisse dépérir. Lorsque les échafaudages ou les arbres qui maintiennent les morts tombent de vétusté, alors les parents des défunts enterrent tous les autres ossements et placent les têtes de morts en cercle dans la plaine, la face tournée vers le centre. Ils les y conservent soigneusement, comme des objets dignes d'une tendre et religieuse vénération. On y trouve d'ordinaire plusieurs têtes de buffles. Au centre est planté *un poteau de médecine*, d'environ vingt pieds de haut,

auquel des Wah-cons sont attachés pour garder et protéger le dépôt sacré. Les Indiens appellent le cimetière *le village des morts*. Ils s'y rendent à différentes époques de l'année, pour s'entretenir affectueusement avec leurs parents et amis défunts, et ils y laissent toujours quelques présents.

Les Assiniboins donnent leur nom à la rivière Assiniboine, le grand tributaire de la rivière Rouge-du-Nord, dans les possessions anglaises du territoire de l'Hudson-Bay. Le mot *Assiniboin* veut dire *les gens qui font cuire les pierres*. Cette tribu avait anciennement, à défaut de meilleurs ustensiles, l'usage de faire bouillir leur viande dans des trous creusés en terre et doublés de peaux crues. L'eau et la viande étaient mises ensemble dans ces trous ; on y jetait ensuite de gros cailloux ardents, jusqu'à ce que la viande fût cuite ; de là le nom de *gens qui font cuire les pierres*, ou Assiniboins. Cet usage est aujourd'hui presque abandonné, surtout depuis qu'ils ont pu se procurer des chaudières des blancs. Ils n'ont plus recours à l'ancien usage que dans les grandes occasions ou *festins de médecine*. La langue assiniboine est un dialecte de la langue dacotah ou sioue. Ils se sont séparés de cette grande nation pour une bagatelle : une querelle entre les femmes des deux grands chefs. Un buffle tué avait été trouvé par ces femmes ; chacune d'elles s'obstinait à avoir tout entier le cœur de l'animal ; des paroles elles en vinrent aux coups de poing, et, dans leur rage, elles se servirent de leurs ongles et de leurs dents. Les deux grands chefs ont eu la folie de prendre fait et cause pour les visages lacérés de leurs tristes et chères moitiés ; ils se mêlèrent à la querelle et se séparèrent mécontents. Depuis cette époque, les deux tribus ont toujours été en guerre.

Je fournis à vos poètes, par ce récit, la matière d'une nouvelle Iliade. Voilà deux grands chefs dont les noms sont plus sonores, sans doute, que ceux d'Achille et d'Agamemnon ; vous pouvez continuer le rapprochement.

P. J. DE SMET, S. J.

QUATORZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
État des missions de l'Orégon

AMÉRIQUE - MISSIONS DE L'ORÉGON

Cette partie de l'Amérique, connue sous le nom d'Orégon, qui s'étend des Montagnes-Rocheuses à la mer Pacifique, entre le 42e et le 49e degré de latitude, est divisée aujourd'hui en deux territoires, celui de l'Orégon et celui de Washington. Pour la juridiction spirituelle, ils sont soumis, le premier à Mgr. François Blanchet, archevêque d'Orégon-City, le second à Mgr. Augustin Blanchet, évêque de Nesqualy. Le siège de Walla-Walla est vacant. Les districts de Colville et de Fort-Halle, situés dans les Montagnes-Rocheuses et habités uniquement par de nombreuses tribus de sauvages indiens, sont desservis par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Le R. P. De Smet, qui réside actuellement à l'université de Saint-Louis, est regardé comme l'un des principaux fondateurs de ces missions. Animé d'un zèle brûlant pour le salut des infidèles et d'une intrépidité qui surmonte tous les obstacles, le 30 avril 1840 il franchit les limites des États civilisés, traversa des forêts et des plaines inconnues, gravit les Montagnes-Rocheuses et arriva le 14 juillet de la même année parmi les Indiens de l'Orégon. Dieu bénit amplement les travaux pénibles de son serviteur. Les Têtes-plates, les Cœurs-d'Alêne, les Kalispels, les Shuyelpies prêtèrent l'oreille à la bonne nouvelle de l'évangile, et de nombreux néophytes ne tardèrent pas à réjouir, comme de naissantes fleurs, cette terre inculte. Depuis leur fondation jusqu'à nos jours, ces missions n'ont cessé de payer, par des fruits abondants de salut, les travaux des missionnaires. Les nombreuses tribus des montagnes comptent aujourd'hui trois missions centrales, dont chacune, est desservie par deux Pères de la Compagnie de Jésus, dont voici les noms : les PP. Joseph Jozet, Alois Vercruysse, Belge, Ad. Hoecken, P. Menetrey, Grég. Gazzoli et Ant. Ravalli.

Le R. P. De Smet, dans une lettre adressée au rédacteur du *Saint-Louis' Leader* et dont il a bien voulu nous envoyer un exemplaire, donne des détails intéressants sur l'état actuel de ces missions. Voici la traduction de cette lettre :

Saint-Louis, le 19 juin 1855.

Monsieur,

"J'apprends, avec la plus vive joie, par une récente lettre qui m'arrive des Montagnes-Rocheuses, que les Indiens catholiques continuent à répondre au zèle de leurs missionnaires, par leur piété et leur ferveur dans l'observance des pratiques de notre sainte religion. Le P. Jozet m'écrit que le sacrement de la confirmation vient d'être conféré à un grand nombre d'Indiens convertis à la foi.

Cette grâce spéciale, dit-il, ne manquera pas d'augmenter encore la fermeté de leurs bonnes résolutions. L'arrivée de Mgr. Blanchet, évêque de Nesqualy, continue-t-il, ne nous fut notifiée que quelques heures avant l'arrivée du prélat et au moment où un grand nombre de catholiques étaient absents pour la chasse aux buffles. Aussitôt on se mit à l'œuvre et l'on prépara les fidèles, qui restaient dans la mission, à recevoir dignement la confirmation. Plus de six cents participèrent à ce bonheur. Le prélat exprima en termes chaleureux la profonde émotion qu'il ressentait dans cette ravissante solennité. – "Jamais, dit-il, on ne vit des fidèles plus zélés et plus édifiants que ces enfants du désert."

Malgré le petit nombre des missionnaires, les conversions sont nombreuses. Parmi les Shuyelpies seuls, dit le P. Jozet, nous avons baptisé cette année cent soixante-trois adultes.

Le Père m'informe en outre que, par ordre de M. Stevens, gouverneur du territoire de Washington, un lieutenant de l'armée américaine vient de visiter les différentes missions des Montagnes-Rocheuses. Cet officier fut très surpris de la régularité de mœurs et de la bonne conduite des Indiens catholiques, et en témoigna la plus vive satisfaction. Le gouverneur lui-même, dans un rapport au président des États-Unis sur l'état des sauvages de son territoire, comble de louanges nos néophytes, et les recommande instamment à la protection et aux subsides du gouvernement. "Ce sont, dit-il en parlant dans le même rapport des Têtes-plates, les meilleurs Indiens du territoire ; ils sont honnêtes, courageux et dociles. Il ne faudrait qu'un peu d'encouragement pour en faire de bons citoyens. Ils professent le christianisme, et l'on m'assure qu'ils vivent selon les maximes de l'Évangile."

Je suis, etc."

P. J. DE SMET, S. J.

H. A.

QUATORZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Massacre des Sioux

AMÉRIQUE

Une lettre que nous adresse le P. De Smet, en date du 5 octobre, contient les détails suivants :

Environ quatre-vingts Sioux, parmi lesquels on compte beaucoup de femmes et d'enfants, viennent d'être massacrés par les troupes américaines, dans les environs du fort Laramée, sur la rivière Plate. Un des témoins présents sur le champ de bataille et probablement officier, annonçant cette nouvelle, écrivait ces tristes mots : "C'était la plus belle scène que j'aie vue de ma vie. L'affaire amusante (the fun) a commencé en réalité." Or, voici comment on a trompé ces pauvres gens. Les Indiens demandaient la paix ; le chef sioux était en pourparlers avec le général Hearny. Celui-ci le retint jusqu'à ce que les dragons, qui n'étaient pas aperçus par les Indiens, eussent coupé leur retraite. Alors le signal du carnage fut donné.

Je vois que les journaux français et autres rendent l'expression *Know-Nothing* par le mot *ignorant, sans connaissance*, etc. Le terme anglais a bien cette signification en général ; mais quand on veut désigner le parti américain ainsi appelé, *Know-Nothing* indique la réponse convenue entre les affidés pour répondre aux interrogations des non-initiés ; à peu près comme un homme qui, obligé rigoureusement au secret, serait interrogé sur ce qu'on lui aurait confié, répondrait : *Je n'en sais rien*. Les *Know-Nothing* font ainsi les ignorants sur tout ce qui regarde leur parti. Aussi les appelle-t-on maintenant les *chevaliers de la lanterne sourde*, pour faire allusion aux ténèbres dont ils s'enveloppent.

Les mouvements de ce parti en Amérique font craindre que, dans peu de jours, il n'y ait une tentative à Cincinnati, qui rappelle les affreuses scènes de Louisville. On se prépare de part et d'autre à l'attaque et à la défense.

Le *Dublin Tablet* du 15 septembre dernier dit bien la vérité sur la triste et malheureuse position des catholiques dans ce pays.

Dimanche 7 octobre, doit commencer le premier concile provincial à Saint-Louis. Les évêques qui doivent y assister, sont : Mgr. Pierre-Richard Lenrick, archevêque de Saint-Louis, la métropole ; Mgr. Loras, évêque de Dubuque, dans l'État de l'Iowa ; Mgr. Miles, évêque de Nashville, dans l'État du Tennessee ; Mgr. Henni, évêque de Milwaukee, dans l'État du Wisconsin ; Mgr. Cretin, évêque de Saint-Paul, dans le territoire de Minesota ; Mgr. Lamy, évêque de Santa-Fé, dans le territoire du Nouveau-Mexique ; Mgr. O'Régan,évêque de Chicago, dans l'État de l'Illinois ; Mgr. Miége, S. J., vicaire apostolique des territoires Kanzas et Nebraska. Le siége épiscopal de Quincy, dans l'Illinois, est vacant. On parle de l'érection de trois autres diocèses pour les besoins de cette province ecclésiastique.

(*Correspondance particulière des* P.H.)

QUINZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Histoire de Watomika et des Delawares

Cincinnati, collége Saint-François-Xavier, 15 mars 1855.

Mon révérend et bien cher Père,

Vous aimerez, j'en suis sûr, de faire la connaissance de Watomika, c'est-à-dire de l'*homme aux pieds légers* ou *celeripes*. Il est fils d'un guerrier renommé par sa bravoure, chef de la nation des Delawares ou *Lenni-Lenapi*, qui formait une des plus puissantes tribus indiennes à l'époque de la découverte du continent américain par Christophe Colomb. Je vous parlerai plus tard de ses premières années ; aujourd'hui je vous entretiendrai de sa conversion à la foi.

Watomika reçut son éducation dans un collége presbytérien ou calviniste. II embrassa cette secte de bonne foi. Naturellement porté à la piété, il passait chaque jour des heures entières dans la méditation et la contemplation des choses célestes. Il jeûnait régulièrement un jour chaque semaine, ne prenant aucune nourriture jusqu'au coucher du soleil. Cette vie ne fut pas du goût des disciples de Calvin, et Watomika se vit souvent le jouet et le point de mire des sarcasmes et des risées de ses jeunes compagnons de collége.

Après son cours d'études, il prit le parti de se dévouer au ministère. Il s'y prépara avec une grande assiduité, pria davantage, jeûna plus souvent. A mesure qu'il cherchait à connaître et à approfondir point par point la doctrine de Calvin, il s'élevait dans son âme doute sur doute, en même temps qu'un plus grand vague, que ni ses prières ni ses jeûnes ne pouvaient calmer. Souvent, dans toute la sincérité de son cœur, il conjurait le Seigneur d'éclairer son esprit par des vérités célestes et de lui, accorder la grâce de les comprendre. Il la lui demanda avec ferveur ; il frappa à la porte avec courage, et chercha avec persévérance, comme la veuve de l'Évangile, le trésor perdu. Les voies du Seigneur sont merveilleuses et jamais on n'invoque en vain son secours. Watomika fut envoyé comme prédicant à Saint-Louis, pour remplacer. un confrère absent dans une des églises de la secte. Un jour, il fit une petite excursion ou promenade pour prendre l'air ; le hasard, disons plutôt la Providence, le conduisit dans la rue où se trouve notre église, et cela au moment où un grand nombre d'enfants se rendaient au catéchisme. Il ne connaissait le nom de *catholique* que pour l'avoir entendu mêler aux doctrines les plus vagues et les plus absurdes, que les sectaires insinuent avec tant de malice, d'audace et de présomption, non-seulement dans les petits livres de rudiments où les enfants apprennent à épeler et à lire, dans les géographies, dans les histoires, mais ils les glissent dans leurs théologies et jusque dans leurs livres de piété et de prières. Watomika ne connaissait donc les catholiques qu'à travers des prismes, que par des mensonges et des calomnies. Soit curiosité, soit attrait de la nouveauté, il entre dans l'église avec les enfants. Un certain respect le saisit ; il ne peut se l'expliquer. L'autel, la croix, l'image de la Vierge et des saints, les emblèmes de la foi, tout lui parlait aux yeux. Le Saint des Saints qui repose dans le tabernacle et dont il ignorait le mystère, ce bon Pasteur toucha secrètement le cœur de la brebis égarée et lui inspira le respect dû à la maison de Dieu. Il assista au catéchisme des enfants avec le plus grand intérêt et la plus vive attention. Les instructions du R. P. D... roulaient sur plusieurs points dans lesquels Watomika avait cherché longtemps et sincèrement à s'éclairer. Il retourna chez lui plus content et étonné d'avoir trouvé dans une église catholique une partie du trésor qu'il cherchait depuis longtemps. Il eut le courage ensuite de vaincre ses préjugés et ses répugnances, et d'avoir recours à un prêtre, voire même à un Jésuite. Il proposa à ce religieux tous ses doutes, ses perplexités et ses inquiétudes. Bref, Watomika, l'enfant des forêts, digne descendant d'une puissante race américaine, abjura ses erreurs, embrassa notre sainte religion, et, quelque temps après, s'enrôla dans la milice des enfants de saint Ignace. Son scolasticat touche à sa fin au moment où j'écris ces lignes ; Watomika recevra bientôt les saints ordres après lesquels il aspire avec une sainte ardeur. En voilà assez de ma part sur l'*homme aux pieds légers* ; écoutons maintenant son propre exposé des idées religieuses, des traditions, des mœurs et des usages de sa tribu.

Le nom de *Delawares*, que portent les sauvages de sa nation, leur a été donné par les Blancs. Il dérive du nom de lord Delawar, un des premiers gouverneurs de la colonie anglaise en Amérique. Entre eux ces Indiens s'appellent *Lenni-Lenapi*, ou le premier peuple. Ils habitaient anciennement un grand pays à l'ouest du Mississipi. Avec les cinq nations si renommées dans l'histoire indienne de ce continent, ils sont venus saisir et occuper un grand territoire au sud-est de leur ancien domaine. Dans le cours de cette longue émigration, les Delawares se sont divisés en trois grandes tribus, appelées *la bande de la tortue*, *la bande de la dinde* et *la bande du loup*. Au temps de Guillaume Penn, ils occupaient toute la Pensylvanie et s'étendaient de la rivière Potomac à la rivière Hudson. A mesure que la population blanche commençait à s'augmenter, à se fortifier et à s'étendre sur ces vastes territoires, les Delawares, comme toutes les autres tribus, se trouvèrent dans la nécessité de s'enfoncer plus avant dans leurs terres et de faire place à leurs conquérants ou envahisseurs. Pendant qu'une grande partie de la nation s'établissait dans l'Ohio, sur les rives Muskingum, les autres regagnaient les bords et, les forêts du *père des eaux*, ou Mississipi, d'où, d'après leurs traditions, leurs ancêtres étaient partis. Quand les colons de race

européenne vinrent prendre possession de ce beau et grand fleuve, que le célèbre Père Marquette avait découvert le premier et auquel il donna le nom, aujourd'hui si sublime et si consolant d'*Immaculée Conception*, il refoulèrent de nouveau les Delawares, et le gouvernement accorda à ces sauvages un petit territoire au sied-ouest du fort Leavenworth, sur la rivière du Missouri. Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler (1854), les Delawares ont cédé aux États-Unis ce dernier pied-à-terre.

Ces sauvages avaient reçu de la part du président des États-Unis, qu'ils appellent leur *grand père*, les assurances les plus formelles que leurs droits seraient respectés, et qu'on veillerait fidèlement à l'exécution de toutes les conditions du traité, c'est-à-dire que les terres seraient vendues au plus offrant et exclusivement au profit de la nation. Ce fut donc à leur grand étonnement que les Delawares, immédiatement après la conclusion du traité, se virent investis de tous côtés par des Blancs, qui, sans égard pour les clauses du traité, s'emparent de tous les sites favorables pour bâtir des villes, des villages, des fermes, des moulins, et déclarent qu'ils ne payeront qu'un dollar et un quart par arpent ! Le gouvernement cédera-t-il ? On pense que oui.

Vous lirez avec plaisir, mon révérend Père, ce que rapporte la tradition sur l'origine des Delawares, ou Lenni-Lennapi, ainsi que des détails curieux sur leurs fêtes et leurs sacrifices. Aussi me suis-je proposé d'en faire le sujet d'une lettre que vous recevrez bientôt.

Veuillez agréer mes hommages respectueux et me croire,

Votre tout dévoué serviteur et frère en J.-C.,

P.-J. DE SMET. S. J.

SEIZIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Origines des Delawares

Au directeur des *Précis Historiques*, à Bruxelles.

Université de Saint-Louis, mars 1855.

Mon révérend Père ,

Dans une lettre du 13 de ce mois, je vous ai promis quelques notions sur l'origine des Delawares. Je vais satisfaire à ma promesse , en vous rapportant la tradition.

Les Delawares, ou Lenni-Lennapi, croient que le Grand-Esprit créa d'abord la terre et l'eau, les arbres et les plantes, les oiseaux et les poissons, les animaux et les insectes ; en dernier lieu, il créa le premier *Lenap* ou Delaware. Il plaça un limaçon sur le bord d'une belle et grande rivière qui avait sa source dans une montagne éloignée, vers le lever du soleil. Après douze lunes ou mois, le limaçon produisit un homme à peau rouge. Celui-ci, mécontent de sa condition solitaire, fit un canot d'écorce et descendit la rivière, pour aller à la recherche d'une société avec laquelle il pourrait s'entretenir. Le troisième jour du voyage, au moment où le soleil cherchait son repos derrière les montagnes qui s'élèvent au couchant, il rencontra un castor, qui lui adressa les questions suivantes : - "Qui es-tu ? d'où viens-tu ? onvas-tu ?" - L'homme répondit : - "Le Grand-Esprit est mon père. Il m'a donné toute la terre avec ses rivières et ses lacs, avec tous les animaux qui parcourent les plaines et les forêts, les oiseaux qui voltigent dans l'air et les poissons qui vivent dans les eaux." - Le castor, surpris et irrité par tant d'audace et de présomption, lui imposa silence et lui commanda de quitter sans délai son domaine. Une querelle vive et bruyante eut lieu entre l'homme et le castor, qui défendit sa liberté et son droit. La fille unique du castor, épouvantée de ce bruit, quitta aussitôt sa loge et se plaça entre l'homme et son père, prêts à s'entre-déchirer, les conjurant par les paroles les plus douces et les plus conciliantes de cesser la dispute.

Comme la neige se fond à l'approche d'un soleil brûlant ; comme les eaux turbulentes des cascades et des cataractes continuent leur cours paisible et clair ; comme le calme succède à la tempête, ainsi, à la voix de la jeune enfant, la colère de l'étranger et le courroux de son adversaire firent place à une amitié profonde et éternelle ; ils s'embrassèrent affectueusement. Afin de rendre l'union plus durable et plus intime, l'homme demanda pour compagne la fille du castor. Après un moment de réflexion, celui-ci la lui présenta, en disant : - "C'est le décret du Grand-Esprit, je ne saurais m'y opposer ; prends ma fille chérie sous ta protection, et va en paix." -L'homme, avec sa femme, continua son voyage jusqu'à l'embouchure de la rivière. Là, à l'entrée d'un pré émaillé de fleurs et environné d'arbres fruitiers de tous les goûts, au milieu des animaux et des oiseaux de toute espèce, il choisit sa demeure et dressa sa loge. De cette union, une famille nombreuse prit naissance ; on l'appela les *Lenni-Lennapi*, - c'est-à-dire la famille primitive ou le peuple ancien, aujourd'hui connu sous le nom de Delawares.

Les Delawares croient à l'existence de deux Grands-Esprits, qu'ils appellent Wa-ka-Tanka et Wa-ka-Sheeka, c'est-à-dire le bon Esprit et le mauvais Esprit, auxquels tous les Manitous, ou Esprits inférieurs, soit bons soit méchants, doivent, hommage et obéissance.

Selon leur code religieux, il y a une vie future. Elle consiste dans un endroit de délices et de repos où les sages dans les conseils, les guerriers courageux et intrépides, les chasseurs infatigables, l'homme bon et hospitalier, obtiendront une récompense éternelle ; et un lieu d'horreur pour les méchants, pour les *langues fourchues*, ou menteurs, pour les lâches et les indolents. Ils appellent le premier endroit *Wak-an-da*, ou pays de la vie, et l'autre, *Yoon-i-un-guch*, ou gouffre engloutissant et insatiable qui ne rend jamais sa proie.

Ils disent que le pays de la vie est une île de beauté ravissante et d'une grande étendue. Une haute montagne s'élève majestueusement au centre, et sur le sommet de cette montagne se trouve la demeure du Grand-Esprit. De là il contemple à la fois toute l'étendue de son vaste domaine ; les cours des mille fleuves et rivières, clairs comme le cristal, qui s'y étendent comme autant de fils transparents, les forêts ombragées, les plaines émaillées de fleurs, les lacs tranquilles, qui reflètent sans cesse les rayons bienfaisants d'un beau soleil. Les oiseaux du plus beau plumage remplissent ces forêts de leurs douces mélodies. Les animaux les plus nobles, les buffles, les cerfs, les chevreuils, les cabris, les grosses cornes, paissent paisiblement et en bandes innombrables dans ces riantes, ces belles, ces abondantes plaines. Les lacs ne sont jamais agités ni par les vents ni par la tempête ; la vase ne se mèle point aux eaux limpides de ces rivières. Les oiseaux aquatiques, la loutre, le castor et les poissons de toute espèce y abondent. Le soleil éclaire toujours le pays de la vie ; un printemps éternel y règne. Les âmes bienheureuses, qui y sont admises, reprennent toutes leurs forces et sont préservées de maladies ; elles ne sentent pas de fatigue à la chasse ni aux autres exercices agréables que le Grand-Esprit leur accorde, et n'ont jamais besoin de chercher le repos.

Le Yoon-i-un-guch, au contraire, qui environne le pays de la vie, est une eau profonde et large ; elle présente à la fois une suite affreuse de cataractes et de gouffres, où le bruit incessant des flots est épouvantable. Là, sur un immense et rude rocher, qui s'élève au-dessus des vagues les plus élevées et les plus turbulentes, se trouve la demeure du mauvais Esprit. Comme un renard aux aguets, comme un vautour prêt à fondre sur sa proie, Wa-ka-Sheeka veille sur le passage des âmes, qui mène au pays de la vie. Ce passage est un pont si étroit qu'une seule âme à la fois est capable de le passer. Le mauvais Esprit se présente, sous la forme la plus hideuse, et attaque chaque âme à son tour. L'âme lâche, indolente, trahit aussitôt sa bassesse et se prépare à la fuite ; mais, au même instant, Sheeka la saisit et la précipite dans le gouffre ouvert, qui ne lâche jamais sa victime.

Une autre version dit que le Grand-Esprit a suspendu une grappe de belles baies rouges vers le milieu du pont des âmes ; pour éprouver la vertu de ceux qui le traversent dans leur voyage au pays de la vie. Le sauvage actif et infatigable à la chasse, le sauvage courageux et victorieux à la guerre, n'est point attiré par la vue de la grappe ; il continue sa marche sans y faire attention. Le paresseux et le lâche, au contraire, tenté par la beauté des baies, s'arrête et étend la main pour les saisir ; mais aussitôt la poutre qui forme le pont s'affaisse sous ses pas ; il tombe et se perd à jamais dans le gouffre ouvert pour le recevoir.

Les Delawires croient que l'existence du bon et du mauvais Esprit date d'une époque si éloignée qu'il est impossible à l'homme d'en concevoir le commencement ; que ces Esprits sont immuables et que la mort n'a point d'empire sur eux ; qu'ils ont créé les Manitous, ou Esprits inférieurs, qui jouissent, comme eux, de l'immortalité. Ils attribuent au bon Esprit l'existence de tous les bienfaits dont ils jouissent sur la terre : la lumière, la chaleur du soleil, la santé, les productions variées et bienfaisantes de la nature, leur succès a la guerre ou à la chasse, etc. c'est du méchant Esprit que leur viennent toutes les contrariétés et tous les malheurs : l'obscurité, le froid, le mauvais succès à la guerre ou à la chasse, la faim, la soif, la vieillesse, la maladie et la mort. Les Manitous ne sauraient d'eux-mêmes leur faire ni le bien ni le mal ; car ils ne sont que les médiateurs fidèles des grands Esprits, pour exécuter leurs ordres et leurs desseins.

Ils croient que l'âme est matérielle, quoique invisible et immortelle. Ils disent que l’âme ne quitte point le corps immédiatement après la mort, mais que ces deux parties de l'homme descendent ensemble dans le tombeau, où elles restent réunies pendant plusieurs jours, quelquefois même pendant des semaines et des mois. Après que l'âme a quitté le tombeau, elle retarde encore quelque temps son départ, avant qu'elle soit capable de briser les liens qui l'ont si intimement attachée au corps sur la terre.

C'est à cause de ce grand attachement, de cette union si intime du corps et de l'âme, que les Indiens barbouillent et ornent soigneusement le corps avant de l'enterrer, et qu'ils placent des provisions, des armes et des ustensiles dans la tombe. Cet, usage est non-seulement un dernier devoir de respect rendu au mort, mais en même temps une profession de leur croyance que l'âme paraîtra sous la même forme dans le pays de la vie, si elle est assez heureuse pour y parvenir. Ils sont persuadés qui, les ustensiles, les armes, les provisions sont indispensables à l'âme pour parcourir le long et dangereux trajet qui mène à l'île du Bonheur.

Watomika, dont je vous ai parlé dans ma lettre du 13 mars, m’a assuré qu'il a placé chaque jour un mets favori sur le tombeau de son père, pendant l'espace d'un mois entier, persuadé, chaque fois que la nourriture avait disparu, que l'âme du défunt avait accepté le plat. Il ne cessa de répéter ce dernier témoignage d'amour filial et de filélité aux mânes de son père, qu'il' avait tendrement aimé, que lorsqu'un songe l'assura que cette âme si chère était entrée dans le pays de la vie et dans la jouissance de toutes les faveurs et de tons les avantages que le Grand-Esprit accorde si libéralement à ceux qui ont été fidèles à leurs devoirs sur la terre.

Je n'ai pas besoin de vous indiquer ici les points frappants de ressemblance avec plusieurs traditions anciennes de la religion. Quoique fabuleuse en plusieurs circonstances, cette narration indienne renferme des notions sur la création, sur le paradis terrestre, sur le ciel et, l'enfer, sur les anges et les démons, etc... Dans une prochaine lettre, je vous parlerai de leur culte, de leurs cérémonies superstitieuses, de leurs fêtes, de leurs sacrifices.

Veuillez agréer mes hommages respectueux et me croire

Votre tout dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P.-J. DE SMET. S.J.

DIX-SEPTIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Biographie de Mgr. Jacques Van de Velde, évêque de Natchez

Au directeur des *Précis Historiques*, à Bruxelles.

Saint-Louis, 1er décembre 1855.

Mon révérend Père,

C'est avec un sentiment de profonde douleur, qui sera partagé par tous nos frères de Belgique et par les nombreux amis du digne Prélat, que nous annonçons la mort de Mgr. Van de Velde, évêque de Natchez.

Quoique le digne Pasteur fût avancé en âge et malgré la longueur d'une carrière apostolique dont les États-Unis avaient admiré les rudes travaux que Mgr. Van de Velde n'interrompait jamais, tout faisait espérer qu'il porterait longtemps encore le fardeau de l'épiscopat. Sa mort inattendue a consterné tous ceux qui le connaissaient. C'est une perte immense, nous dirons presque que c'est une perte irréparable pour le diocèse de Natchez.

Mgr. Jacques-Olivier Van de Velde est né le 3 avril 1795, dans les environs de Termonde en Belgique. A cette époque, le pays était fort agité par les partisans de la révolution française. Très jeune encore, il fut confié aux soins d'une pieuse tante, dans le village de Saint-Amand en Flandre. Un confesseur de la foi, un digne prêtre de France, échappé à la persécution qui affligeait son pays natal, avait trouvé une retraite dans la même famille. Ce fut lui qui dirigea l'éducation du jeune Jacques ; il n'épargna ni soins ni travaux pour former l'esprit et le cœur de son élève. Jacques devint bientôt l'enfant favori du clergé de Saint-Amand. Il manifesta dès sa plus tendre enfance un vif désir d'embrasser un jour l'état ecclésiastique. En 1810, il fut placé dans un pensionnat près de Gand, où ses talents le firent distinguer parmi un grand nombre de condisciples. A l'âge de dix-huit ans, il enseigna le français et le flamand à Puers, pendant deux ou trois années.

Tandis qu'il enseignait, la situation politique et religieuse du pays vint à changer. Par suite de la bataille de Waterloo, le congrès de Vienne réunit la Belgique à la Hollande, sous Guillaume Ier, prince d'Orange, calviniste acharné contre la religion catholique. Comme bien d'autres, le jeune professeur, impatient du joug oppresseur sous lequel gémissait son pays natal, forma le projet de se retirer soit en Angleterre soit en Italie. Dans ce dessein, il étudia la langue de ces deux pays. Mais son ancien bienfaiteur et confesseur, le très révérend M. Verlooy, directeur du petit séminaire de Malines, l'encouragea et lui proposa d'accepter dans son nouvel institut une classe de latin, de français et de flamand, et de se faire porter en même temps sur la liste des élèves du grand séminaire archiépiscopal. Ce fut là qu'il se perfectionna dans la direction des classes latines et qu'il étudia les éléments de la logique et de la théologie spéculative.

Cependant comme le dessein de quitter sa patrie restait toujours présent à sa pensée, son pieux et zélé directeur lui conseilla de se dévouer aux missions étrangères. A cet effet, il fut présenté au révérend Charles Nerinckx, célèbre missionnaire du Kentucky, qui, à son retour de Rome et quelque temps avant son départ pour les États-Unis, était venu à Malines. Après qu'il eut pris des informations sur l'état des missions et qu'on eut délibéré sur la continuation de ses études théologiques, il était convenu qu'il accompagnerait M. Nerinckx, et qu'après avoir terminé ses études au séminaire de Mgr. Flaget, il s'y dévouerait aux exercices du saint ministère. Mais la Providence en disposa autrement. M. Nerinckx quitta l'Europe le 16 mai 1817, accompagné de plusieurs jeunes Belges, destinés au noviciat de la Compagnie de Jésus à George-Town, et parmi lesquels se trouvait le jeune Van de Velde. Mais ce dernier, avant l'arrivée du navire dans le port de Baltimore, fit une chute pendant une tempête et se rompit une veine. Ayant perdu beaucoup de sang, il dut être transporté au séminaire de Sainte-Marie. Même après sa convalescence, il fut encore incapable de continuer son voyage jusqu'au Kentucky. Le révérend M. Brulé, qui était alors président du séminaire, tâcha de l'engager à rester à Baltimore ; le P. Nerinckx, au contraire, lui conseilla fortement de suivre ses compagnons de voyage jusqu'à George-Town et d'y rester avec eux au noviciat de la Société de Jésus. Il y fut reçu avec beaucoup de bonté et de charité par le R. P. Kohlmann, alors supérieur des missions de la Compagnie de Jésus en Amérique.

Après deux années de noviciat, il fut admis aux vœux simples, selon l'usage de la Société, et nommé préfet des classes. En même temps, il s'appliqua assidûment à l'étude de la poésie, de la rhétorique et de la philosophie. Ses progrès furent tels qu'il fut nommé professeur de belles-lettres.

En 1827, à l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre à Baltimore, par Mgr. l'archevêque A. Maréchal. Pendant les deux années qu'il s'appliquait à l'étude de la théologie morale et polémique, il exerça les fonctions de chapelain du couvent et pensionnat de la Visitation, à George-Town. En 1829, il fut chargé des missions de Rockville et de Rockereck, dans le comté de Montgomery au Maryland. Pendant l'automne de 1831, ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Louis, où un collége venait d'être érigé et était en pleine activité, sous la direction des membres de la Compagnie de Jésus et le patronage de Mgr. Rosati. Il y fut reçu par ses frères avec la plus

grande joie et la plus franche cordialité. Bientôt après, on le nomma professeur de rhétorique et de mathématiques. En 1833, il remplit l'office de vice-président et de procureur du collége, qui venait d'être élevé au rang d'Université. Il conserva cette charge jusqu'en 1837, époque de son admission aux vœux solennels. Il fut nommé procureur de la vice-province du Missouri, sans cesser d'être vice-président de l'Université. En 1840, il devint président de l'Université de Saint-Louis. L'année d'après, étant choisi pour représenter la vice-province à la congrégation des procureurs, il partit pour Rome, où il eut plusieurs audiences du Souverain Pontife Grégoire XVI. A son retour à Saint-Louis, il continua ses fonctions de président de l'Université[1], jusqu'au mois de septembre 1843, lorsqu'il fut nommé vice-provincial au Missouri. Sous son administration, plusieurs églises furent construites, ainsi qu'une maison plus spacieuse pour servir de noviciat ; les colléges et les missions continuèrent de fleurir. En 1848, il eut de nouveau l'office de procureur de la vice-province et de *socius* du R. P. provincial, et accompagna son supérieur au concile de Baltimore.

[1] Le 4 juillet de chaque année, les États-Unis célèbrent la fête de leur indépendance, proclamée en 1776. En 1841, le P. Van de Velde fut invité à prononcer le discours commémoratif, qui a été publié sous le titre de : *Oration delivered on the day sixty-fifth anniversary of the proclamation of the indépendence of the United States of America, 5th July1841*. By the Rev. J. Van de Velde, S. J. President of the St. Louis University. Saint Louis ; printed at the Argus Office, Olive street, 1841, in-8e. *(Note de la rédaction.)*

Plusieurs prélats l'avaient connu depuis plusieurs années. Ses talents, son zèle et sa piété le firent proposer par eux au Pape pour le siége vacant de Chicago. Au mois de novembre de la même année, il reçut ses bulles. Ce ne fut que sur l'avis de Mgr. l'archevêque de Saint-Louis et de trois théologiens, qui avaient décidé que les documents de Rome contenaient un commandement formel de la part du Souverain Pontife, qu'il voulut accepter sa nomination. Il fut sacré évêque, le dimanche de la sexagésime, 11 février 1849, par Mgr. l'archevêque, P. R. Kenrick, assisté de Mgr. Loras et de Mgr. Miles. Mgr. Spaelding prononça un discours analogue à la consécration. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-François-Xavier, attachée à l'Université.

Mgr. Van de Velde visita d'abord la partie de son vaste diocèse qui est dans le voisinage de Saint-Louis. Il n'arriva à Chicago que le dimanche des Rameaux, jour où il prit possession de son siége épiscopal.

Mgr. Van de Velde avait souffert pendant plusieurs années de douleurs rhumatismales ; il s'aperçut bientôt que le climat froid et humide de Chicago lui était très nuisible. La révolution romaine empêchait le Prélat de s'adresser au Souverain Pontife ; dès que l'ordre y fut rétabli, il écrivit au Saint-Père, le priant d'accepter sa démission et de lui permettre de retourner parmi ses anciens confrères. Il reçut une réponse du cardinal Fransoni, qui l'encourageait à porter le fardeau de l'épiscopat avec patience et résignation. Quelque temps après, à l'occasion de troubles et de difficultés survenus dans le diocèse, et qui influèrent sur ses afflictions corporelles, Mgr. Van de Velde écrivit de nouveau à Rome, suppliant le Saint-Siége d'accepter sa démission. L'affaire fut soumise à la décision du premier concile national qui devait avoir lieu à Baltimore, au printemps de l'année 1852. Ce concile résolut de créer un nouveau diocèse de Quincy pour la partie méridionale de l'Illinois ; mais il décida que, pour l'avantage de Chicago, Mgr. Van de Velde n'en serait point transféré.

L'évêque avait eu l'intention de visiter la France et la Belgique, après le concile ; il prit la résolution de pousser son voyage jusqu'à Rome et de porter en personne ses supplications au trône du Saint-Père. Nommé porteur des décrets du concile, il arriva à Rome le 22 juin. Pie IX reçut Mgr. Van de Velde avec la plus grande affabilité. Après deux audiences, l'évêque reçut la réponse désirée, savoir, qu'il serait rendu à la Compagnie de Jésus, même en qualité d'*évêque titulaire*, et qu'il serait transféré à un autre siége dans un climat plus doux et plus favorable. Mgr. Van de Velde quitta Rome le 16 septembre. Après avoir visité quelques parties de la France, de l'Allemagne, de la Belgique, il assista à Liège à la consécration de Mgr. de Montpellier. Il s'embarqua à Liverpool, le 17 novembre, et arriva le 28 du même mois à New-York.

Depuis son retour à Chicago, il fit encore une fois la visite épiscopale de son diocèse. Ce fut pendant cette tournée qu'il reçut de Rome son bref de nomination au siége vacant de Natchez, où il avait lui-même demandé d'être transféré. La majorité du clergé et des fidèles de Chicago reçurent avec le plus vif regret la nouvelle qu'ils allaient être privés de la présence de leur excellent et digne évêque, qui avait travaillé avec tant de zèle et d'ardeur à leur bien-être, et avait tant fait pour propager notre sainte religion dans l'État florissant de l'Illinois. Sous son administration, soixante-dix églises avaient été commencées et la plupart achevées. Il avait fait construire deux asiles d'orphelins, sans parler de plusieurs autres établissements et importants travaux.

Mgr. Van de Velde fut forcé pendant quelque temps de rester sur les lieux comme administrateur de Chicago et de Quincy, parce que le très révérend M. Melcher, nommé évêque de Quincy et administrateur de Chicago, n'avait point accepté sa nomination. Ce fut seulement le 3 novembre 1853, après avoir acheté un beau terrain pour y bâtir la future cathédrale de Quincy, que Mgr. Van de Velde quitta ses nombreux amis de Chicago et partit pour Natchez. Il y arriva le 23 du même mois, et fut reçu avec la plus grande joie par le clergé et par tout le peuple. Sa haute réputation l'y avait précédé. Le 18 décembre, après avoir assisté au sacre de Mgr. A. Martin, à la Nouvelle-Orléans, et après avoir fait une retraite au collége de Spring-Hill, il prit possession de son nouveau diocèse.

L'évêque entreprit, avec un nouveau zèle, l'administration de sa nouvelle charge et se mit à étendre la cause de la religion dans l'État du Mississipi. Il visita aussitôt les différentes congrégations, pour connaître tous les

besoins de son diocèse, fit des efforts pour procurer des ouvriers apostoliques à cette partie de la vigne du Seigneur, établit deux écoles et prit ses mesures pour finir la cathédrale de Natchez et y ériger un collége. A cet effet, il acheta un bel emplacement dans un faubourg de la ville. Mais le Seigneur, dans ses desseins impénétrables, appela à lui le bon évêque, avant qu'il pût réaliser tous ses plans conçus pour le bien de la religion et l'instruction des ouailles confiées à ses soins.

Sa mort eut, dans ses causes, un caractère des plus affligeants : il eut le malheur, le 23 octobre dernier, de se casser la jambe à deux endroits différents, en tombant d'un escalier. Cette triste nouvelle se répandit rapidement dans la population catholique. Les fidèles se rendirent en masse à la maison épiscopale, pour exprimer leur affliction à leur bien-aimé Pasteur et lui porter toutes les consolations et toute l'assistance dont ils étaient capables. L'inflammation de la jambe causa d'abord une petite fièvre, qui passa bientôt à l'état de fièvre jaune, et provoqua, pendant plusieurs jours, des spasmes d'agonisant. Durant toute sa maladie, on remarqua dans l'évêque une patience étonnante, sa résignation entière à la volonté du Seigneur, un calme vraiment chrétien, et cela au milieu des plus rudes épreuves et des souffrances les plus pénibles. Ayant reçu les dernières consolations de l'Église, avec la plus grande dévotion, il rendit sa belle âme à son Créateur, le 13 novembre, à sept heures du matin, jour de la fête de saint Stanislas, en l'honneur de qui il finissait une neuvaine.

L'exposition du corps du vénérable défunt et le service funèbre offrirent le spectacle le plus solennel et le plus imposant. Le corps, couvert des ornements épiscopaux, déposé dans un riche sarcophage de métal, était placé, dans la demeure épiscopale, sur un catafalque en forme de croix, auquel on avait donné une pente, de sorte que le corps apparaissait comme à moitié debout. Il resta ainsi exposé pendant toute la nuit qui suivit la mort. Un très grand nombre de personnes, de tous les rangs de la société et de différentes croyances, visitèrent les restes mortels du vénérable Prélat. Ces visités se prolongèrent bien avant dans la nuit. Un doux sourire semblait animer les traits du défunt ; à voir ses yeux entr'ouverts, on eût cru qu'il écoutait attentivement et avec plaisir ceux qui l'entouraient, et qu'il se préparait à répondre à leurs questions. A peine les spectateurs pouvaient-ils croire qu'il n'était plus. Il fallait des efforts, surtout de la part des catholiques, pour se séparer de leur digne Père et bon Pasteur.

Les obsèques eurent lieu le 14, à neuf heures, dans la cathédrale de Sainte-Marie, au milieu d'un immense concours de peuple, accouru pour payer leur dernier tribut de respect et d'attachement à leur vénérable évêque.

La messe solennelle fut chantée par Mgr. Antoine Blanc, archevêque de la Nouvelle-Orléans, assisté des révérends MM. F. X. Leroy, F. Grignon et Pont. Le R. P. Tchieder, de la Compagnie, prononça le discours funèbre. Après le service, le cercueil fut déposé dans un caveau préparé à cet effet sous le sanctuaire de la cathédrale.

Nous recommandons l'âme de Mgr. Van de Velde, notre vénérable confrère en Jésus-Christ, aux saints sacrifices et aux prières de tous nos chers Pères et frères de Belgique, et au souvenir pieux des nombreux amis du défunt.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Mon révérend Père,

Votre très humble et tout dévoué serviteur

P.-J. DE SMET. S. J.

JAQUETTE ROUGE
Orateur iroquois

Le R. P. De Smet a eu la complaisance de nous envoyer cet article extrait d'une gazette française de Saint-Louis.

Homme de caractère et d'action, Jaquette Rouge' avait une grande force d'éloquence pour défendre sa foi catholique contre les missionnaires protestants, qui voulurent le faire apostasier. Son exemple mérite d'être pris en considération et d'être cité partout. Il flétrit cette détestable lâcheté qui résulte de l'affaiblissement de caractères, plaie saignante de notre époque et honte de la jeunesse.

Onomatcho, que les Américains surnommaient *Jaquette Rouge* parce qu'il portait constamment une jaquette de cette couleur, était le sachem de la tribu des Sénèques, qui faisait partie de la confédération des Iroquois. Éloquent comme Démosthene, vaillant comme Thémistocle, sa parole irrésistible détermina le Iroquois à épouser la cause des États de l'Union quand ceux-ci s'insurgèrent contre la métropole, et l'histoire de la guerre de l'indépendance est pleine des traits de sa bravoure et de son habilité. Le 17 août 1813, à la tête de trois cents de ses compatriotes et de deux cents Américains, il surprit, en plein jour ; un corps d'Anglais et d'Indiens qui combattaient sous les drapeaux d'Angleterre. Le cri de guerre de ces derniers fut si bien imité par un peloton de Sénèques que les Anglais les prirent pour leurs amis, et ne s'aperçurent de leur erreur que lorsqu'ils se virent cernés de toutes parts et mis dans l'impossibilité de se défendre.

Les Iroquois Onandagas se livraient à tous les vices. Jaquette Rouge avisa au moyen de les corriger ; il leur envoya son frère en qualité de prophète et de réformateur. Guidé par les conseils de Jaquette Rouge, le nouveau Mahomet s'acquitta si bien de sa mission, que les Onandagas le tinrent pour un véritable saint et que toutes ses volontés devinrent des lois pour eux. Il profita de son ascendant sur ces esprits naïfs pour supprimer le jeu, extirper l'ivrognerie, le vol, et corriger les autres vices que les sauvages ont en commun avec les hommes civilisés, quoique à un degré inférieur. Quand le prophète mourut, les Iroquois s'aperçurent qu'ils avaient été trompés ; leur indignation se retourna contre Jaquette Rouge : ils l'accusèrent d'imposture et de sorcellerie et le traduisirent devant le parlement iroquois, siégeant à Buffalo. Jaquette Rouge se défendit lui-même. Son discours dura trois heures ; il foudroya ses accusateurs et désarma ses juges. Il fut acquitté au milieu d'acclamations enthousiastes , et revint chez lui en triomphe: son éloquence lui avait sauvé la vie.

Quand il visita la ville de Washington, on lui montra, dans le palais du Congrès, un bas-relief représentant les premiers pèlerins débarquant en Amérique et un chef indien leur offrant un épi de blé en signe d'amitié. – "Ah ! dit-il, c'était bien ; ils étaient envoyés par le grand Esprit pour partager le sol avec leurs frères." - Mais quand il vit Penn négociant avec les indigènes :

- "Ah ! s'écria-t-il, à présent tout est perdu !"

En 1784 eut lieu au fort de Skuyler un congrès général des peuplades indiennes, auquel assistèrent Jaquette Rouge et la Fayette. Jaquette Rouge entraîna la plupart de ses compatriotes dans le parti des États-Unis. Son discours produisit un effet électrique dans toute l'assemblée ; les guerriers trépignaient, grinçaient des dents, brandissaient leurs haches d'armes ou se levaient convulsivement à chaque phrase qui tombait des lèvres de l'orateur. Quand il eut fini sa harangue, tous les Iroquois jurèrent haine aux Anglais et amitié aux Américains. Ce fut dans cette mémorable séance que Jaquette Rouge prononça ce mot célèbre : *Il ne faut pas enterrer le tomahawk !* voulant dire qu'il fallait, pour l'honneur de son pays, que les Iroquois prissent part à cette grande guerre, où ils jouèrent un rôle si brillant et si terrible. Quarante et un ans plus tard, la Fayette revint à Buffalo. Tous les personnages notables du pays vinrent lui rendre hommage. Dans le nombre se trouvait Jaquette Rouge. Le général français, qui n'avait pas oublié la magnifique séance de 1784, demanda ce qu'était devenu le jeune Iroquois dont il avait admiré l'éloquence. – "II est devant vous", - dit Jaquette Rouge en sortant des rangs et tendant la main au héros des deux mondes. Celui-ci observa que le temps les avait bien changés l'un et l'autre depuis leur première entrevue. – "Il m'a plus maltraité que vous , répondit le sachem ; il vous a laissé tous vos cheveux , mais moi, regardez." - Et ôtant son couvre-chef indien, il fit voir au général sa tête entièrement chauve.

Washington demanda un jour à Jaquette Rouge pourquoi les Iroquois n'adoptaient pas les usages européens. – "Ne sommes-nous pas tous frères ?" ajouta-t-il. – "Oui , répondit le sachem, les Indiens sont frères des Anglais comme les loups sont frères des chiens ; mais le chien se fait au joug et à la chaîne ; le loup préfère-sa liberté."

Les missionnaires protestants firent vainement les plus grands efforts pour convertir Jaquette Rouge ; il persista jusqu'à la mort dans la religion de ses pères. La première fois que les missionnaires vinrent prêcher dans sa tribu , il les écouta jusqu'au bout avec la plus profonde attention ; puis il prit la parole à son tour, et voici ce qu'il leur dit :

- "Frères, écoutez-moi. Il y eut un temps où nos pères possédaient seuls cette grande île. Le. Grand Esprit l'avait faite pour l'usage des Indiens. Leur empire s'étendait du soleil levant au soleil couchant. Le Grand Esprit

avait créé le bison et le daim pour les nourrir ; il avait créé l'ours et le castor pour les vêtir ; il avait répandu ces animaux par tout le pays et nous avait appris à les chasser ; il avait fait tout cela pour ses enfants rouges, parce qu'il les aimait. Mais un mauvais jour se leva sur nous ; vos ancêtres traversèrent les grandes eaux et débarquèrent dans notre île ; ils étaient en petit nombre, ils ne- trouvèrent ici que des amis ; ils nous dirent qu'ils avaient quitté leur pays pour échapper aux méchants et pour pratiquer librement leur religion ; ils nous demandèrent un petit coin de terre. Nous eûmes pitié d'eux, nous leur accordâmes ce qu'ils nous demandaient, et ils s'établirent parmi nous. Nous leur donnâmes du blé et de la viande : ils nous donnèrent en échange du poison (de l'eau-de-vie). Ils écrivirent à leurs compatriotes d'outre-mer ; d'autres hommes blancs abordèrent dans notre île. Nous ne les repoussâmes pas : nous ne leur supposions pas de malice ; ils nous appelaient leurs frères ! nous les crûmes et leur cédâmes une autre portion de terrain. Enfin, le nombre des hommes blancs augmentant toujours, il leur fallut notre île tout entière. Nos yeux s'ouvrirent alors, nos cœurs devinrent inquiets.

Des guerres éclatèrent ; on paya des Indiens pour combattre les Indiens, et nous nous entre-déchirâmes pour vous.

Frères, autrefois notre empire était très-grand et le vôtre très-petit ; vous êtes devenus une puissante nation, et nous avons à peine de la place sur la terre pour y étendre nos couvertures ; vous vous êtes emparés de notre pays, vous nous avez imposé vos lois. Mais cela ne vous suffit pas ; vous voulez nous imposer votre religion.

Frères, vous nous dites qu'il n'y 'a qu'une bonne manière d'adorer Dieu. S'il en est ainsi, pourquoi n'êtes-vous pas d'accord entre vous sur ce culte si simple ?

Frères, nous ne cherchons pas à détruire votre religion ni à vous l'ôter ; nous voulons seulement garder la nôtre.

Frères, vous nous avez dit que les hommes blancs ont tué le fils du Grand Esprit. Nous ne sommes pour rien dans ce crime ; il ne regarde que vous ; c'est à vous d'en faire pénitence. Si le fils du Grand Esprit était venu parmi nous, loin de le tuer, nous l'eussions bien traité.

Frères, vous nous avez dit que vous avez prêché à des blancs de ce pays. Ces blancs sont nos voisins ; nous les connaissons. Nous attendrons de voir quel effet vos leçons produiront sur eux. Si nous trouvons qu'elles leur ont fait du bien, qu'elles les ont rendus honnêtes et moins enclins à tromper les Indiens, nous reviendrons sur votre proposition.

Frères, vous venez d'entendre notre réponse à votre discours ; c'est tout ce que nous avons à vous dire pour le moment. Comme nous allons vous quitter, nous vous donnerons la main en souhaitant que le Grand Esprit vous accompagne dans votre voyage et vous ramène sains et saufs parmi vos amis.

Alors les chefs s'approchèrent des missionnaires pour leur serrer la main ; mais ceux-ci refusèrent ce témoignage de sympathie et déclarèrent qu'il ne pouvait y avoir rien de commun entre les enfants de Dieu et les enfants du diable. Cette réponse, que l'on traduisit aux chefs indiens, les fit sourire, et ils reprirent tranquillement le chemin de leurs loges.

Jaquette Rouge mourut vers 1824, au sein de sa tribu, vénéré et admiré de toute l'Amérique. Sa vie avait été celle d'un héros, sa mort fut celle d'un sage.

Compte-t-on en Europe beaucoup d'orateurs dont le talent ait cette puissance et le cœur cette vertu ?

TRIBUS SAUVAGES

Le R. P. De Smet nous écrit en date du 25 *janvier, collége Saint-Joseph, Kentucky :*

"Je viens de recevoir du R. P. Adrien Hoeken une lettre datée du 18 octobre dernier, au camp réuni des Têtes-Plates et Pends-d'Oreilles, dans la région des grandes plaines, à l'est des Montagnes-Rocheuses. Les sauvages y étaient allés pour assister à un conseil de paix, tenu par ordre du gouvernement des États-Unis. L. P. Hoeken s'y était rendu, à la demande expresse du gouverneur du territoire de Washington, M. Stevens, qui témoigne aux Pères la plus grande bienveillance, et dont les, rapports envoyés, au. président des États-Unis manifestent le vif, intérêt qu'il porte à l'amélioration de la condition matérielle de tous les Indiens confiés à nos soins.

Les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles, les Koetenays et un grand nombre de chefs de tribus différentes ont assisté à ce conseil. Il est à espérer que les stipulations de ce nouveau traité seront ratifiées par le gouvernement. D'une part, les sauvages promettent de maintenir la paix entre eux ; de l'autre, les blancs et le gouvernement proposent de leur venir en aide, par des subsides, pour l'éducation de leurs enfants, et, par des instruments d'agriculture, pour les encourager à quitter la vie nomade et à se fixer dans un endroit convenable, sur leurs propres terres. Il est à désirer que le conseil réussisse à réaliser le but louable qu'il se propose.

Le R. P. Hoeken m'annonce que les Indiens de nos missions situées à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles, les Cœur-d'Alênes, de Koetenays, les Shuyelpies, ou *gens des chaudières*, continuent, par leur conduite régulière et religieuse ; à donner à leurs missionnaires beaucoup de consolations. Il parle aussi des bonnes dispositions dans lesquelles il a trouvé les Corbeaux, les Pieds-Noirs et autres, à l'est des Montagnes. Ces sauvages demandent avec instance nos missionnaires. Le colonel Cummings, surintendant des affaires indiennes et qui, a présidé le grand conseil indien, m'a assuré, lors de son retour récent à Saint-Louis, que toutes les tribus, qui se trouvent dans le haut Missouri nous sont très dévouées. Il userait volontiers de toute son influence auprès du gouvernement pour la bonne réussite de nos missions parmi ces tribus. Avant de partir pour le conseil, il m'avait exprimé son désir que je l'accompagnasse pour assister à la grande réunion des sauvages.

Dans une lettre que j'ai reçue du R. P. Congiato, en date de Sainte-Claire, le 29 novembre dernier, ce supérieur de la mission de la Californie et de l'Orégon parle de sa visite aux missions des Montagnes. Elle a duré trois mois. Voici un extrait de sa correspondance :

"Les Pères font beaucoup de bien dans cette région éloignée. Comme son vénérable frère, mort sur la rivière Missouri en 1851, le bon Père Hoeken fait le travail de plusieurs. Il est parvenu à réunir trois nations et une partie des Têtes-Plates, pour vivre ensemble sous sa direction spirituelle.

Tout marchait à merveille dans ce territoire lorsque je quittai l'Orégon ; aujourd'hui tout y est en feu. Les sauvages qui vivent sur les bords du fleuve Colombia, depuis Walla-Walla jusqu'aux Dalles, se sont réunis aux Indiens du Nord de la Californie, pour faire ensemble la guerre aux Américains ou blancs, et commettent de grandes déprédations. Un des PP. Oblats, le P. Pandory, a été massacré. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de la mission de Saint-Paul à Colville m'apprennent que vos Indiens en exprimant leur aversion pour les excès commis par les sauvages, ne se montrent aucunement disposés à prendre part à cette guerre indienne. Priez pour nos confrères dans l'Oregon."

Plusieurs feuilles des États-Unis ont annoncé que les premières causes de cette guerre indienne sont les cruautés exercées par quelques blancs contre un bon nombre d'Indiens paisibles et tranquilles. Je ne pense pas que les Indiens de nos missions prennent la moindre part à ces difficultés qui ont surgi entre les Américains et les sauvages du fleuve Colombie. Ils suivront, sans doute, les conseils de leurs missionnaires, qui les détourneront d'un si triste malheur et d'un si grand danger. D'ailleurs, ils sont éloignés de l'endroit où la guerre se fait en ce moment et ils n'ont eu jamais ou bien rarement des rapports avec les tribus hostiles."

Dans une lettre datée de Saint-François-Xavier ; 4 février ; le R.P. De Smet nous écrit les lignes suivantes :

"Ne m'oubliez pas dans vos prières et faites beaucoup prier pour les pauvres et malheureux sauvages. Je viens de recevoir une deuxième lettre du R. P. Hoeken, écrite du village de Saint-Ignace parmi les Tètes-Plates. Il y a réuni plusieurs nations. Les conversions faites parmi les païens ont été très consolantes et très nombreuses dans le courant de l'année dernière.

Au nom de tous les sauvages qui sont à l'est et à l'ouest des Montagnes , il me demande de venir les revoir. Les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Sioux et d'autres cessent d'implorer notre secours. Ces nations sont encore très nombreuses : elles comptent au delà de 10 000 âmes. Les religieux doivent être avant tout enfants d'obéissance. C'est l'affaire de nos supérieurs. Nous ne cesserons jamais de les aider par nos prières et de les recommander d'une manière toute spéciale aux bons souvenirs des âmes pieuses. (1)"

(*Correspondance particulière des* P. H.)

(1) Le R. P. De Smet bâtit en ce moment une église en l'honneur de sainte Anne, dans le voisinage de Saint-Louis, où la Compagnie pourra établir le scolasticat de la vice-province.

DIX-HUITIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Biographie du Père Jean-Antoine Elet, S.J.

Au directeur des *Précis Historiques*, à Bruxelles.

Université de Saint-Louis.

Mon révérend Père,

Voici une petite notice biographique sur notre compatriote le R. P. Elet, de la Compagnie de Jésus. Ce religieux a fait beaucoup de bien, et sa mémoire est en bénédiction.

Jean-Antoine Elet naquit à Saint-Amand, dans la province d'Anvers, le 19 février 1802. Ayant fait ses premières études au collége de Malines, avec beaucoup de distinction, sous la direction du digne et vénérable M. Verloo, il entra au grand séminaire de la même ville. Ces deux établissements, qui ont donné des hommes instruits à la Belgique, ont toujours été bien chers à son cœur : jusqu'à sa mort, c'était pour lui un sujet de consolation et de bonheur que d'en apprendre des nouvelles et d'en parler.

A l'âge de dix-neuf ans, en 1821, il prit la généreuse résolution de quitter sa patrie, sous la conduite de l'apôtre du Kentucky, le très révérend M. Nerinckx, pour se dévouer aux missions abandonnées de l'Amérique du Nord.

Il commença son noviciat au Maryland, le 6 octobre 1828. Avant la fin de ses deux années de probation, il fut envoyé, avec plusieurs Pères, Frères et novices, tous Belges, à l'exception d'un Frère américain, au Missouri, pour y établir une mission au milieu des anciennes colonies françaises, de colonies nouvelles d'Américains et des tribus errantes de sauvages, répandues sur ce vaste territoire.

Le R. P. Elet acheva ses études de philosophie et de théologie sous les RR. PP. Vanquickenborne, Hollandais, et de Theux, Belge, et fut ordonné prêtre en 1827, par Mgr. Rosati, évêque de Saint-Louis.

Il eut la consolation de voir la mission, si petite et si faible d'abord, s'ériger en vice-province, s'étendre dans l'Ohio, le Kentucky, le pays des Illinois, la Louisiane, le Grand Territoire Indien, aujourd'hui le Kansas et le Nébraska, et jeter, au delà des Montagnes Rocheuses, dans l'Orégon, dans Washington et la Californie, le noyau d'une nouvelle mission, qui promet d'égaler bientôt les plus florissantes. Il avait lui-même beaucoup contribué à ces succès.

Le P. Elet, l'un des premiers fondateurs de l'université de Saint-Louis, fut chargé du rectorat de l'université pendant plusieurs années.

En 1840, il fut envoyé à Cincinnati, capitale de l'Ohio, pour prendre la direction du collége de Saint-François-Xavier, que le très digne et très vénérable évêque de cette ville, Mgr. Purcell (aujourd'hui archevêque), venait de confier à la Compagnie de Jésus. Le P. Elet y fit bâtir, en outre, une école libre, assez vaste pour qu'on y admît bientôt quatre ou cinq cents enfants pauvres.

Mgr. Flaget, le premier et longtemps le seul évêque de toute l'immense vallée du Mississipi, laquelle s'étend depuis la partie occidentale des monts Alleghanys jusqu'à la partie orientale des Montagnes Rocheuses, invita les Pères Jésuites à venir au Kentucky, et leur offrit, par l'intermédiaire de son digne coadjuteur et successeur Mgr. Spaelding, son beau collége de Saint-Joseph, situé à Bardstown, à treize lieues de Louisville, l'une des maisons d'éducation les plus anciennes et les plus renommées dans cette partie de la grande Confédération Américaine et qui a donné plusieurs évêques illustres et un grand nombre d'hommes éminents dans le clergé et l'État. Le P. Elet était alors vice-provincial. Il ouvrit, peu de temps après, une maison d'éducation à Louisville.

Ce fut pendant son provincialat qu'il fit une perte bien douloureuse dans la personne de son frère, le R. P. Charles-Louis Elet, qui, étant venu, en 1848, unir ses travaux aux siens, mourut au collége de Saint-Joseph, le 23 mars 1849, à l'âge de 37 ans. Il ressentit une vive douleur de cette mort, non seulement parcequ'elle lui faisait perdre un frère, mais aussi parce qu'elle ravissait à la province un prêtre zélé, à la fleur de l'âge, et dont on pouvait attendre encore tant d'éminents services. Cependant cette douleur était mêlée d'une grande consolation. Son frère avait laissé en Belgique le souvenir d'une vie toujours exemplaire et toujours consacrée au bien des autres ; pendant son court séjour en Amérique, il avait été un modèle de religieux fervent et charitable. Une mort sainte couronna une vie si édifiante. Mgr. l'évêque de Louisville, qui l'avait visité dans ses derniers moments, annonça sa mort au R. P. provincial, par une lettre aussi honorable à la belle âme de celui qui l'a écrite qu'aux sentiments pieux de celui dont elle déplore la perte. Voici la traduction. La lettre est datée de Bardstown , 23 mars 1849 :

"Mon cher Père Elet. Permettez-moi d'unir ma voix à celle de tant d'autres pour vous exprimer la part que je prends à un événement que vous apprendrez sans doute par le courrier d'aujourd'hui : c'est la mort de votre très saint et très aimable frère.

La Providence a permis que je me trouvasse ici, en ce moment. J`ai eu le bonheur de le visiter deux fois. A cette occasion, je lui donnai, de tout mon cœur, la bénédiction épiscopale. Il baisa pieusement ma croix pectorale, qui contient les reliques de la Sainte Croix. Il m'a édifié au delà de ce que je puis dire, par sa douce tranquillité au milieu de la plus pénible agonie. Il donnait toutes les marques d'un élu de Dieu ; et si Dieu l'a plus aimé que vous ne l'avez aimé vous-même, abandonnez-le volontiers entre ses mains. N'est-il pas mieux pour vous d'avoir un frère dans le ciel que d'en avoir un sur la terre ?...

J'espère assister à ses funérailles et j'offrirai le saint sacrifice pour le repos de son âme.

Au milieu de l'affliction que cause ce triste et mystérieux décret de la Providence, j'ai lieu de me réjouir de ce que le Kentucky possède le trésor des restes mortels de votre bon frère.

Déplorant très sincèrement la perte que vous venez de faire, je suis, etc."

† M. J. SPAELDING, évêques etc.

Le R. P. Jean-Antoine Elet ne survécut pas longtemps à son digne frère. Il n'avait jamais joui d'une forte santé, et avait passé environ trente ans, en Amérique, dans des travaux continuels. Jeune encore, il avait donné des symptômes alarmants d'une espèce de phtisie. Elle se manifesta de nouveau, avec plus de violence, vers la fin de 1850, pendant un voyage qu'il fit à la Louisiane, pour des affaires de la Compagnie. Il continua toutefois à remplir la charge de vice-provincial jusque vers le milieu de l'année suivante, époque où il se retira au noviciat de Saint-Stanislas pour se préparer à la mort. Il la voyait approcher rapidement ; mais, loin de la craindre, il la désirait de tout son cœur. Non qu'il voulût être délivré des souffrances de la terre ; mais parce que son amour pour Jésus-Christ lui faisait souhaiter de s'unir au divin Sauveur. Alors sa piété, qui avait toujours été éminente, prit un élan nouveau, et, comme le soir d'un beau jour, elle jeta les brillants reflets des vertus qu'il avait pratiquées durant sa vie. Quelques jours avant sa mort, quoiqu'il pût à peine se soutenir, il se traîna une dernière fois à la chapelle domestique et y resta, pendant un temps considérable, prosterné devant l'autel dans une adoration profonde. Le 1er octobre, veille de la fête des Saints Anges, au moment où on lui porta le saint Viatique et qu'on prononça ces paroles : - *"Domine non sum dignus'*, on l'entendit répéter distinctement : *"Non sum dignus, Domine, non sum dignus*. (Je ne suis pas digne, Seigneur ; je ne suis pas digne.)' - A une prière en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, il ajouta à haute voix ces paroles : "- *Credo, credo, Domine Jesu*. (Je crois, je crois, Seigneur Jésus.)" - Il exprima ensuite un vif désir de mourir le jour de la fête des Saints Anges. Dieu, dont il avait si fidèlement rempli les volontés, se plut à exaucer les désirs de son serviteur. Le lendemain, vers minuit, comme on se proposait de lui donner la dernière absolution : - "Oui, dit-il, c'est le moment." - Quelques instants après, on récita une belle prière de saint Charles Borromée. Lorsqu'on arriva à l'endroit de cette oraison où le saint avoue "qu'il a péché, mais qu'il n'a jamais renié le Père, le Fils et le Saint-Esprit", le P. Elet s'écria avec effort : - "Jamais, jamais !" - Après avoir embrassé une dernière fois le crucifix avec une affectueuse dévotion, à minuit précis, pendant qu'on renouvelait l'absolution, il expira paisiblement, comme quelqu'un qui s'endort d'un doux sommeil.

Le R. P. Elet avait eu une dévotion toute particulière aux saints anges. Chaque année, pendant son rectorat, le jour de la fête des Saints Anges, il demandait à tous les Pères d'offrir la messe en leur honneur, afin d'obtenir une protection spéciale pour toute la maison. Il avait aussi introduit en plusieurs endroits la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, qui s'observe le premier vendredi de chaque mois, en encourageant la pieuse pratique de recevoir la sainte communion ce jour-là et de faire au Sacré Cœur un acte de réparation qu'un prêtre récitait à haute voix devant l'autel, finissant le service pieux par la bénédiction du très saint Sacrement. L'on fit remarquer qu'il expira précisément à l'heure où finissait la fête des Saints Anges et commençait le premier vendredi du mois.

Le R. P. Jean-Antoine Elet avait été aimé et respecté partout où il avait été connu ; il fut universellement regretté après sa mort. Aux États-Unis, sur un territoire presque aussi grand que l'Europe entière, où les ouvriers évangéliques sont si peu nombreux qu'ils suffiraient à peine à un seul diocèse de Belgique, la mort de tout bon prêtre laisse un bien sensible vide dans les rangs. La perte du P. Elet plongerait bien des catholiques dans un abattement complet, si l'on ne pouvait espérer que, du haut du Ciel, il intercédera pour la malheureuse Amérique, bien plus puissamment qu'il ne l'aurait pu faire au milieu de nous.

D. O. M.

P.-J. DE SMET, S. J.

DIX-NEUVIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Situation des tribus de l'Ouest des États-Unis

Université de Saint-Louis, 1855.

Mon très cher et très révérend Père,

Je vous envoie copie d'une lettre qui était destinée aux *Annales de la Propagation de la Foi*, pour faire suite à quatre autres, publiées dans ce recueil au tome XXII[e], numéro 134, juillet 1850. Cette lettre est inédite et pourra trouver place dans vos *Précis Historiques.*

A Messieurs les Directeurs de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*.

Université de Saint-Louis, 10 juin 1849.

Messieurs,

Pour compléter l'aperçu que j'ai eu l'honneur de vous présenter dans mes dernières lettres, sur les tribus de l'ouest des États-Unis, je me propose de raconter certains faits touchant l'état actuel des Indiens du Haut Missouri et des Montagnes-Rocheuses.

Ces faits - telle est du moins mon opinion - révèlent clairement le triste avenir qui, à une époque peu éloignée, attend ces sauvages, si l'on n'emploie des moyens efficaces pour prévenir les malheurs dont ils sont menacés. Mes visites à plusieurs tribus sauvages, et surtout celle que j'ai faite en dernier lieu à la grande nation des Sioux, n'ont fait que confirmer les fâcheuses prévisions qu'avait fait naître en moi l'expérience acquise par un long séjour parmi ces enfants abandonnés. Ces mêmes vues, je les ai communiquées, en substance, à un agent honorable des États-Unis, qui travaille avec ardeur et constance à l'amélioration de la condition des Indiens, et qui joint, autant qu'il est en son pouvoir, l'emploi des moyens aux louables désirs de son cœur.

J'ai traversé à plusieurs reprises les vastes plaines qu'arrose le Missouri avec ses principaux tributaires, tels que la Plate ou Nébraska, la Roche-Jaune, le Mankizita-Watpa, le Niobrarah, le Tchan-Sansan, appelé par les blancs la *rivière à Jacques*, le Wassecha, ou Vermillon, et les trois grandes fourches supérieures qui donnent naissance au Missouri, c'est-à-dire le Jefferson, le Galatin et le Maddison. Longeant la branche du nord et la branche du sud du Saskatchewan, j'ai pénétré à trois cents milles dans l'intérieur des forêts et des plaines qui bordent l'Athabasca. Partout les blancs, les métis et les naturels, qui habitent ces régions, s'accordent à dire que le buffle, le cerf et la biche, l'orignal ou le daim américain diminuent d'une manière alarmante, et que, dans peu d'années, ces races d'animaux auront entièrement disparu. Le territoire que traverse l'Athabasca fournissait, il y a quelques années, une chasse abondante à la plus grande partie de la nation des Cris et à une tribu d'Assiniboins, qui, une soixantaine d'années auparavant, s'était détachée du corps principal de leur nation. Eh bien, sur cette vaste étendue de terrain, je ne rencontrai, dans un de mes voyages, que trois familles, savoir : un vieux Iroquois avec ses enfants et ses petits-enfants, au nombre de trente-sept ; une famille de métis, composée de sept personnes et un Sioux, avec sa femme et ses enfants. C'est que les Cris et les Assiniboins, jadis les habitants de ce désert, ont été forcés de suivre la trace du buffle, et commencent à empiéter sur le territoire des Pieds-Noirs. J'ai séjourné longtemps parmi les Têtes-Plates et les Kalispels ; j'ai visité, à des époques différentes, les Koetenays, au nord, et les Soshonies, ou Serpents, au sud. Leurs vastes territoires, qu'arrosent les branches principales de la Colombie supérieure et le Rio Colorado occidental, étaient autrefois abondamment pourvus de toute espèce de gibier, qui leur fournissait le vêtement et la nourriture.

Mais aujourd'hui que le buffle a disparu de ces contrées, les pauvres indiens se voient forcés d'aller passer une bonne partie de l'année à l'est des Montagnes-Rocheuses pour chercher leur unique moyen de subsistance. Souvent aussi, poursuivant leur proie, ils sont entraînés jusque dans l'intérieur du pays des Corbeaux et des Pieds-Noirs, et obligés de s'y frayer un chemin les armes à la main. Les Yantons et les Santies, tribus siouses, commencent à empiéter sur le *pays de chasse* des Brûlés, partie de, la nation des Sioux. Les Ponkahs se trouvent souvent dans la nécessité d'aller chasser sur les terres des Sioux et des Scheyennes. Autrefois les Jouwas, les Omahas et les Ottos subsistaient principalement du produit de leur chasse au buffle ; aujourd'hui on les voit réduits à l'état le plus pitoyable, ayant pour toute nourriture une bien petite quantité de chevreuils, d'oiseaux et de racines sauvages. Leur misère est telle, qu'ils sont forcés, pour se procurer le nécessaire, de battre la campagne dans tous les endroits et par petites bandes ; très heureux s'ils échappent aux embûches d'un ennemi plus puissant qu'eux, et qui souvent massacre les vieillards, les femmes et les enfants. Il n'est pas rare ici d'avoir à déplorer de semblables cruautés. Chaque année voit augmenter le nombre de ces scènes révoltantes, tristes avant-coureurs d'un dénoûment prochain et tragique.

Les Pawnies et les Omahas sont dans un état de dénûment presque absolu. Entourés d'ennemis, où iront-ils poursuivre l'animal sauvage qui souvent leur manque et émigre dans d'autres parages ? Il est vrai que, depuis assez longtemps, il est d'usage parmi eux de cultiver un petit champ de citrouilles et de maïs ; mais souvent aussi, lorsque la moisson paraît répondre à leur attente et à leurs travaux, l'ennemi vient soudainement encore leur arracher cette triste et dernière ressource.

J'ai dit que les buffles diminuent chaque année et disparaissent dans les plaines du Haut Missouri. Cela n'empêche pas toutefois de les voir paître encore, en troupeaux très nombreux, dans certaines localités ; mais le cercle de terrain que ces animaux parcourent se rétrécit de plus en plus. D'ailleurs, ils ne séjournent jamais longtemps dans le même endroit et changent constamment de pâturages selon les saisons. De là les incursions que font les Sioux sur les territoires des Riccaries, des Mandans, des Minataries, des Corbeaux et des Assiniboins ; de là aussi les invasions mutuelles des Corbeaux et des Pieds-Noirs dans leurs chasses respectives. Ces sortes de dépradations se commettent par toutes les tribus nomades du désert et font naître des dissensions et des guerres incessantes et cruelles, qui, chaque année, se renouvellent et se multiplient au grand détriment et pour le malheur de toutes ces tribus. Il n'est donc point étonnant que le nombre de ces sauvages aille en diminuant. Dans les plaines, ce sont les guerres et la famine ; sur la frontière de la civilisation, ce sont les vices, les liqueurs et les maladies qui les moissonnent par milliers.

J'ai visité les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Mandans, les Assiniboins, les Riccaries ; les Minataries, etc., qui possèdent toute la région du Haut Missouri et de ses tributaires. La condition dans laquelle tous ces sauvages se trouvent, loin des influences de tous les principes religieux, les rend à peu près semblables les uns aux autres, *ejusdem farinæ*. Chez tous se rencontre la même cruauté, la même barbarie, la même paresse ou indolence, enfin, les mêmes superstitions basses et révoltantes, poussées aux dernières limites où l'esprit humain, abandonné à lui-même et sous l'empire des viles passions, est capable de conduire.

Une observation assez commune, et je l'ai moi-même entendu faire par plusieurs personnes, c'est que l'état religieux, aussi bien que l'état social des Indiens de ces contrées, n'est aucunement susceptible d'amélioration. Je suis loin de partager cette opinion. Qu'on enlève les obstacles qui viennent de la part même des gens qui s'appellent civilisés ; qu'on empêche, avant tout, l'importation des liqueurs fortes, fléau destructeur des sauvages ; qu'on leur envoie des missionnaires, dont le zèle n'ait pour mobile que l'amour de notre divin Maître, et, pour objet, que le bonheur des pauvres âmes qui seront confiées à leurs soins, et j'ose dire que bientôt on aura le consolant spectacle d'une amélioration sensible parmi eux. Mes observations personnelles servent de fondement à ces espérances. J'ai eu des entretiens fréquents avec les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Riccaries et les Sioux ; toujours ils ont prêté l'attention la plus assidue à toutes mes paroles ; toujours ils ont écouté avec le plus grand plaisir et le plus vif intérêt les saintes vérités que je leur annonçais. Ils me suppliaient, avec une ingénuité touchante, d'avoir pitié de leur misère, de m'établir au milieu d'eux, me promettant de joindre la pratique exacte à la connaissance des vérités que je voudrais bien leur annoncer. Parmi les Indiens du grand désert américain, je n'en ai jamais trouvé un seul qui osât se permettre des railleries contre notre sainte religion.

Mettre un terme aux guerres cruelles qui déciment ces nations ; arracher tant d'âmes aux suites funestes de l'idolâtrie dans laquelle elles sont ensevelies ; empêcher la destruction totale de ces tribus déjà si malheureuses et rachetées, elles aussi, du sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'est-ce pas là une entreprise capable d'enflammer le zèle d'un ministre de l'Évangile ? n'est-ce pas là une œuvre digne de réclamer l'efficace coopération et les secours d'un gouvernement aussi puissant que celui des États-Unis ?

Quant à l'agriculture envisagée comme moyen de civilisation, l'introduction en sera toujours difficile, parmi les Indiens, tant qu'il leur restera quelque espoir de se procurer des buffles et d'autres animaux sauvages. Ce serait, à mon avis, une chimère que de prétendre, de prime abord, introduire parmi eux l'agriculture sur une échelle un peu large. Nous savons pourtant, par expérience, que, quoique peu habituées à la fatigue du travail assidu qu'exige l'agriculture, quelques tribus ont déjà essayé de cultiver leurs petits champs. Ce premier pas fait, chaque année, à mesure que l'abondance augmenterait, on pourrait étendre les limites de ces champs. Comme leurs frères qui habitent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, ils s'attacheraient, de plus en plus aux terres, dont le produit serait le fruit de leurs sueurs. Leurs habitudes nomades, les guerres qui souvent en sont la suite, feraient insensiblement place à une vie plus paisible et plus douce. Les animaux domestiques qu'ils élèveraient remplaceraient le buffle dont ils perdraient bientôt le souvenir grâce à l'abondance au milieu de laquelle ils vivraient.

Depuis dix ans, une grande partie des fonds disponibles de la vice-province du Missouri ont été employés pour le bonheur des indiens. Les libéralités de l'*Association de la Foi* établie à Lyon, et celles de nos amis, nous ont puissamment aidés à convertir et à civiliser les tribus d'au delà des Montagnes-Rocheuses. Plusieurs de nos confrères y poursuivent encore la même œuvre de charité ; plusieurs -de nos Pères et Frères désirent visiter les tribus que je visitai moi-même l'année dernière. Un établissement fondé au milieu de ces tribus, à l'est des montagnes, serait très désirable ; mais les secours pécuniaires qu'ils ont à leur disposition sont bien loin de répondre à l'œuvre qu'ils méditent. Le vif intérêt que vous portez, messieurs, au salut et à la civilisation de tant de milliers d'hommes infortunés du désert m'inspire assez de confiance pour oser m'adresser à votre générosité,

qui seule peut nous fournir les moyens de mener à bonne fin une entreprise si vaste et si éminemment catholique.

Il y a parmi ces Indiens plusieurs centaines d'enfants de race mêlée, à qui leurs parents désireraient pouvoir procurer les bienfaits de l'instruction. Il faudrait pour cela des écoles et des établissements d'agriculture où l'on pourrait aussi recevoir beaucoup d'enfants de race pure, que les chefs de famille désirent confier aux soins des missionnaires. Une courte statistique donnera une idée du bien qui pourrait se faire parmi ces Indiens. Chez les Pieds-Noirs, le R. P. Point et moi, nous avons baptisé au delà de 1100 enfants ; chez les *Gens du sang*, tribu pied-noire, M. Thibaut en a baptisé 60 ; le R. M. Belcourt, de la rivière Rouge, a visité le fort Berthold sur le Missouri et a baptisé un bon nombre d'enfants de Mandans : tous les sauvages lui présentaient leurs enfants pour le baptême ; le P. Hoeken, dans une excursion faite parmi plusieurs tribus du Missouri, a baptisé au delà de 400 personnes ; M. Ravan, qui a visité quelques tribus de Sioux, en 1847, et a poussé jusqu'au fort Pierre, a été écouté partout avec une consolante avidité, et a baptisé un grand nombre d'enfants ; dans mon dernier voyage chez les Sioux, les Ponkahs, etc., j'ai baptisé au delà de 300 enfants et plusieurs adultes.

De tous ces faits, ne pouvons-nous pas conclure, avec assez de fondement, que ces pauvres âmes semblent mûres pour urne vie plus douce et une éternité meilleure ?

J'ai l'honneur d'être, etc.

Messieurs,

Votre, etc.

P.J. DE SMET, S. J.

VINGTIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Sacrifices des Delawares

Au directeur des *Précis Historiques*, à Bruxelles.

Université de Saint-Louis, juillet 1855.

Mon révérend Père,

Cette lettre fait suite à celle que je vous ai écrite sur l'origine des Delawares. Vous pourrez vous faire une idée du vaste champ que les missionnaires trouveraient à défricher, si vous considérez, même dans une seule tribu, tout ce qu'il y a d'absurde dans le culte, les cérémonies, les fêtes, les sacrifices.

Les Lenni-Lennapi offrent deux sortes de sacrifices, savoir : au Bon Esprit et au Méchant Esprit, c'est-à-dire, au Wâka-Tanka et au Wâka-Cheêka.

L'une de ces cérémonies se fait en commun, et toute la tribu ou village y prend part ; l'autre se fait en particulier, et une seule ou plusieurs familles y assistent. La solennité du sacrifice général a lieu au printemps, une fois chaque année. On le fait pour obtenir les bénédictions du Wâka-Tanka sur toute la nation, afin qu'il rende la terre féconde en fruits, les chasses abondantes en animaux et en oiseaux, et qu'il remplisse de poissons les rivières et les lacs. Le sacrifice particulier comprend tous les sacrifices qui ont lieu dans certaines circonstances et dans certaines saisons de l'année. Ils sont offerts soit au Bon, soit au Mauvais Esprit, afin d'obtenir des faveurs personnelles ou d'être préservé de tout accident et de tout malheur.

Avant la grande fête, ou le sacrifice annuel, le grand chef convoque son conseil. II est composé de chefs inférieurs, d'anciens guerriers, qui ont remporté des chevelures à la guerre et de jongleurs ou *hommes de médecine*. On délibère sur le temps propre et sur l'endroit convenable au sacrifice. La décision est proclamée, par les orateurs, toute la tribu réunie. Aussitôt chaque individu commence à prendre ses mesures et à faire ses préparatifs pour assister dignement à la fête et pour donner de l'éclat aux cérémonies.

Environ dix jours avant la solennité, les principaux jongleurs, à qui les arrangements de la cérémonie ont été confiés, se noircissent le front avec du charbon de bois en poudre et mêlé de graisse : c'est leur marque de deuil et de pénitence. Ils se retirent, soit dans leurs loges, soit dans les endroits les plus reculés et les plus inaccessibles des forêts voisines. Seuls, ils y passent le temps en silence, en jongleries et en pratiques superstitieuses, observent un jeûne très rigoureux, et passent souvent les dix jours dans une abstinence complète, sans prendre la moindre nourriture.

Dans ces entrefaites, la *loge de médecine* est érigée dans de grandes dimensions. Chacun y apporte ce qu'il a de plus beau et de plus précieux, pour servir d'ornements dans cette grande circonstance.

Au jour nommé, de grand matin, les chefs, suivis des *hommes de médecine* et de tout le peuple, tous en grand costume et soigneusement barbouillés de différentes couleurs, se rendent en procession à la loge et y participent au festin religieux, préparé à la hâte. Pendant le repas, les orateurs font les discours d'usage : ils roulent principalement sur tous les événements de l'année qui vient de s'écouler et sur les succès obtenus ou les malheurs essuyés.

Après le festin, un feu est allumé au centre de la loge. Douze pierres, pesant chacune deux à trois livres, sont placées et rougies au feu. La victime, qui est un chien blanc, est présentée aux jongleurs par le grand chef, accompagné de tous ses graves conseillers. Le sacrificateur ou maître des cérémonies attache l'animal au *poteau de médecine*, consacré à cet usage et peinturé de vermillon. Après avoir fait ses supplications au Wâka-Tanka, il immole la victime d'un seul coup, lui arrache le cœur et le divise en trois parties égales. Au même instant, on retire du feu les douze pierres rougies et on les arrange en trois tas, sur chacun desquels le sacrificateur place un morceau du cœur, enveloppé dans des feuilles de kinekinic[1] ou vinaigrier. Pendant que ces morceaux se consument, les jongleurs soulèvent d'une main leurs Wah-kons, ou idoles, et tenant de l'autre une calebasse remplie de petits cailloux, ils battent la mesure, dansent et entourent ainsi le sacrifice fumant. En même temps, ils implorent le Wâka-Tanka de leur accorder libéralement des bienfaits.

[1] Le *Kinekinic*, ou *Sasakkomenah* des Ojibbewas, est un arbuste qui appartient au genre *Rhus*. Les Indiens se servent généralement des feuilles du vinaigrier pour les mêler avec le tabac qu'ils fument.

Après que le cœur et les feuilles sont entièrement consommés, les cendres sont soigneusement recueillies sur une belle peau de faon, ornée de perles et brodée en *porc-épic*, et présentées au grand sacrificateur. Celui-ci sort aussitôt de sa loge, précédé de quatre maîtres de cérémonies portant la peau, et suivi par toute la bande des jongleurs. Après avoir harangué la multitude dans les termes les plus flatteurs, il divise les cendres du sacrifice en six parties. Il lance la première vers le ciel et supplie le Bon Esprit de leur accorder ses bienfaits ; il répand la seconde sur la terre, pour en obtenir une abondance de fruits et de racines. Les quatre parties restantes sont

répandues vers les quatre points cardinaux. "C'est de l'est que la lumière du jour (le soleil) leur est accordée. L'ouest leur envoie la plus grande abondance de pluies qui fertilisent les plaines, les forêts, et entretiennent les eaux des fontaines et celles des rivières et des lacs qui leur procurent le poisson. Le nord, avec ses neiges et ses glaces, leur facilite les opérations de la chasse : les chasseurs peuvent alors, avec plus de facilité et de sûreté, suivre la piste des animaux. Au printemps, les doux zéphyrs du sud font renaître la verdure, les fleurs et les fruits ; c'est le temps où tous les animaux sauvages mettent bas leurs petits, pour se nourrir du frais herbage et des tendres branches des arbres et des broussailles." Le sacrificateur demande à tous les éléments de leur être favorables. Il s'adresse enfin aux *hommes de médecine,* les remerciant de tout ce qu'ils ont fait, à l'occasion de la fête, pour obtenir les secours et les faveurs de Wâka-Tanka dans le courant de l'année. Toute l'assemblée jette alors de hauts cris de joie et d'approbation, et se retire dans les loges pour y passer le restant de la journée en danses et en festins. Le chien blanc est soigneusement préparé et cuit. Chaque membre de la confraternité des jongleurs reçoit sa portion dans un plat de bois et est tenu de manger le tout, à l'exception des os. Ce repas termine la grande fête et le festin annuel.

La différence qu'il y a entre le sacrifice particulier et le sacrifice général consiste en ce que le cœur de tout autre animal peut être offert au Bon Esprit par un seul jongleur et en présence d'un seul individu, ou d'une ou de plusieurs familles en faveur de qui l'offrande est faite.

Lorsqu'il arrive quelque malheur à une ou à plusieurs personnes, à une ou à plusieurs familles, on s'adresse aussitôt au chef des jongleurs, pour lui faire part des afflictions et des difficultés. Cette communication se fait dans les termes les plus soumis, pour obtenir son intercession et son secours. Il invite aussitôt trois individus parmi les initiés pour délibérer ensemble sur l'affaire en question. Après les incantations et jongleries d'usage, le chef se lève et fait connaître les causes de la colère de Wâka-Cheêka. Ils se rendent ensuite à la loge préparée pour le sacrifice, y allument un grand feu, et continuent selon le rite du grand sacrifice. Les jongleurs s'efforcent de se rendre aussi hideux que possible, en se barbouillant le visage et tout le corps, et en portant les accoutrements les plus fantasques. Sans doute qu'ils veulent ressembler davantage, du moins extérieurement, au vilain et méchant maître qu'ils servent, et obtenir ainsi ses faveurs.

Les malheureux suppliants sont alors introduits dans la loge et présentent au sacrificateur les entrailles d'un corbeau, en guise d'offrande. Ils prennent place vis-à-vis des jongleurs. Les pierres rougies au feu sont placées en un seul tas et consument les entrailles enveloppées dans des feuilles de kinekenic. Le chef tire secrètement de son sac de jongleries, qui contient ses idoles et antres objets superstitieux, une dent d'ours et la cache dans sa bouche. Puis il se couvre l'œil droit de la main, pousse des gémissements et des cris perçants, comme s'il se trouvait dans les plus grandes souffrances et les plus pénibles angoisses. Ce jeu dure quelques instants. Il fait semblant d'arracher la dent de l'œil, et la présente en triomphe à ses crédules clients, leur faisant accroire que la colère de Wâka-Cheêka est apaisée. Si l'affaire est très importante, les jongleurs reçoivent souvent plusieurs chevaux ou autres objets de valeur, et tous se retirent contents et joyeux.

P.J. DE SMET, S. J.

CHRONIQUE

AMÉRIQUE - États-Unis

Nous apprenons par le *Saint-Louis Republican* que les Indiens sauvages, qui errent dans les vastes plaines et dans les forêts des Etats-Unis, à l'est des Montagnes Rocheuses, menacent d'une lutte cruelle les troupes envoyées par le gouvernement de Washington pour aller venger la mort d'un lieutenant que ces hordes ont tué. Près de 3000 guerriers de différentes tribus, surtout de celles des Sioux et des Sheyennes, se tiennent comme des oiseaux de proie autour des forts américains. Il n'y a pas longtemps, ils ont emmené avec eux quatre-vingt-cinq chevaux appartenant au fort Laramie et le lendemain vingt-sept mulets, propriété des habitants du fort Kearney.

Des gens sensés, dit le *New-York Freeman's Journal* en parlant des mêmes faits, conseillent au gouvernement de renoncer à cette guerre difficile et de nommer une commission composée d'hommes connus par leur influence sur ces sauvages. Parmi les personnes capables de les pacifier, on propose, en premier lieu, notre compatriote, le R. P. De Smet. Son autorité sur les Indiens n'est pas ignorée à Washington. Il est à craindre que l'agitation des *Know-nothing* ne mette obstacle à l'accomplissement d'un si sage conseil.

Les Peaux-rouges, dès les premiers temps de la colonisation, furent indignement lésés par les Blancs ; ils se sont vus dépossédés de leurs héritages par des mercenaires ou par des soldats licencieux. La société s'est avancée sur eux comme un de ces vents desséchants qui portent la désolation sur une contrée fertile. Elle a énervé leurs forces, multiplié leurs maladies et enté sur leur barbarie originaire les vices dégradants de l'homme civilisé et corrompu. Ainsi les Indiens sans cesse refoulés vers le désert, en proie à une existence toujours plus précaire, ne peuvent s'empêcher de sentir que les Blancs sont les usurpateurs de leurs anciens domaines, la cause de leurs misères et les destructeurs de leur race. Leur exaspération est redoutable. Tout le monde connaît leur perfidie naturelle et leur cruauté envers les vaincus. Telles sont les dispositions de tous les sauvages de ces contrées, excepté quelques milliers qui, sur les bords du Kansas et du Neosho, ont le bonheur de connaître et de, professer la vraie religion sous le gouvernement spirituel de Mgr. Miége, vicaire apostolique de ce pays.

Les Indiens, dit le *New-York Daily Tribune*, continuent de céder leurs territoires. Les Omahas viennent de céder 600 000 000 d'acres ; les Missouriens, 3 000 000 ; les Shawnees,1 600 000 ; les Sacs et les Foxes, 455 000 ; les Kickapoos, 768 000 ; les Delawares, 275 000 ; les Kaskaskias et autres, 94 000 ; les Miamis, 325 000.

VINGT-ET-UNIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Situation du Kentucky

Mon révérend Père,

Voici la copie d'une lettre que, j'ai écrite à mon neveu, Charles De Smet, avocat à Anvers.

Louisville, au Kentucky, 27 mai 1855.

Mon très cher Charles,

J'ai reçu votre bonne lettre. Je l'ai lue avec un plaisir inexprimable et avec la plus grande consolation. Je saisis mes premiers moments de loisir pour satisfaire à votre demande, en vous donnant quelques idées sur l'Amérique et sur l'État de Kentucky, où je me trouve en ce moment et dont je viens de parcourir une bonne partie.

Les États-Unis seraient vraiment la merveille du monde si l'état moral du pays correspondait au merveilleux développement de ses ressources matérielles, à la progression ascendante du nombre de ses habitants, à l'immensité de son territoire, à la prospérité toujours croissante de son commerce. Il y a à peine soixante et dix ans que tout le pays, à l'ouest des monts Alleghanys, pays maintenant si peuplé, n'était qu'un vaste désert, où erraient çà et là à l'aventure quelques faibles tribus sauvages, décimées par les guerres et les maladies. Sur les eaux de ces rivières qui arrosent tout le milieu du continent, et où grondent aujourd'hui des centaines de grands et beaux vapeurs, pleins de passagers, surchargés de marchandises, on ne voyait alors que le solitaire canot, fait d'un tronc d'arbre, descendant le fleuve, ou remontant péniblement le courant avec sa petite bande de guerriers sauvages, couronnés de plumes d'aigles et de vautours, et armés d'arcs et de massues grossières. Maintenant le long de ces eaux s'élèvent, comme par enchantement, des centaines de villes et de villages. Partout des champs cultivés avec leurs fermes et leurs granges remplies de grains ; partout des troupeaux de bœufs et de chevaux, paissant sur les collines et dans les plaines, naguère couvertes d'épaisses forêts. Des chemins de fer et des routes pavées mènent à des colonies sans nombre répandues dans l'intérieur du pays. L'Anglais, l'Irlandais, l'Allemand, le Français, des émigrés de tous les pays de l'Europe sont venus ici dans l'espoir de trouver une condition aisée qu'ils ne trouvaient pas dans leur pays natal trop peuplé. Mais l'état moral de ces parages est bien différent du tableau qu'on fait de sa prospérité matérielle. Ici tous les vices et tous les crimes de l'Europe se retrouvent, avec les mêmes nuances odieuses, ou plutôt avec une plus grande noirceur. Des émigrés révolutionnaires, des criminels relâchés ou échappés à la justice, des vagabonds de tous les pays cherchent ici un refuge et augmentent la désorganisation morale que le protestantisme américain, sous toutes ses différentes phases, ne fomentait déjà que trop par ses principes destructeurs.

L'on eût pu espérer que, dans ce pays qui se vante d'une tolérance et d'une liberté sans exemple, la religion catholique eût été, sinon protégée, du moins mise à l'abri de la persécution. Mais il n'en est plus ainsi. Un parti s'est élevé sous le nom de *know-nothing*, qu'on pourrait nommer grossiers, ignorants. Un des principaux objets de leurs efforts est d'anéantir, s'il est possible, notre sainte religion dans les États-Unis. C'est une société secrète dont les membres sont liés par des serments abominables. Elle étend ses ramifications surtout le territoire de l'Union. En général, tous les ministres des différentes sectes protestantes font partie de cette société. Leur fureur s'est déjà signalée par l'incendie d'églises en plusieurs endroits ; par des insultes lancées aux prêtres et aux religieuses ; par des lois tracassières sur les biens ecclésiastiques qu'ils ont faites dans plusieurs États et menacé d'établir partout où ils viendront au pouvoir.

Le Kentucky, dont j'ai promis de vous donner une petite description, manifeste un esprit plus conservateur et plus réellement libre qu'une grande partie des autres États. Sa prospérité matérielle, la fertilité de son sol, la beauté de ses sites, ses curiosités naturelles, son histoire intéressante, le mettent au rang des États les plus favorisés par la nature.

Le nom de *Kentucky*, donné au pays par les sauvages, signifie en leur langue *une terre sombre et sanglante*. C'est qu'anciennement ce territoire fut le théâtre de guerres meurtrières entre diverses tribus du désert.

Il y avait là de grands troupeaux de buffles, de cerfs et de chevreuils, qui erraient dans des plaines et des prairies couvertes d'une herbe longue et nourrissante, parsemées de roses sauvages. Les Indiens n'y faisaient point leur demeure habituelle. Chaque saison, au temps de la chasse, ils y venaient, de tous les pays environnants, faire leurs provisions d'hiver. Des tribus ennemies s'y rencontraient ; leurs querelles héréditaires, envenimées de génération en génération par des représailles réciproques, amenaient des combats fréquents.

En 1769, s'avança dans cette *terre sombre et sanglante* le célèbre Daniel Boone, dont le nom fait supposer une famille belge émigrée en Amérique. Cet homme courageux établit le premier sa cabane solitaire au milieu de ces immenses forêts, n'ayant d'autre secours pour se défendre contre les attaques des sauvages que sa

prévoyance, son sang-froid et sa bravoure. Ses aventures, qu'il divulgua dans un voyage qu'il fit dans les districts peuplés aux bords de l'Atlantique, attirèrent autour de lui de nombreuses familles venues du Maryland et de la Virginie. Elles formèrent deux colonies principales, à une distance de quinze milles l'une de l'autre, et devinrent ainsi le noyau de l'État florissant du Kentucky, qui compte aujourd'hui plus d'un million d'habitants.

Pendant plusieurs années, jusqu'en 1797, les colons furent en butte à des attaques fréquentes de la part des sauvages, qui envahissaient leurs hameaux, brûlant et saccageant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Maintenant il ne reste presque plus de traces de ces superbes maîtres du désert : la figure du sauvage, son cri de guerre perçant et terrible, qui jadis jetait l'épouvante dans toutes les plaines et dans toutes les forêts, ne sont guère aujourd'hui plus connus au Kentucky que dans les pays d'Europe. Les sauvages ont été exterminés ou refoulés dans les plaines au delà du Missouri.

Cependant Boone, voyant le nombre d'habitants civilisés s'augmenter autour de lui, commença bientôt à s'apercevoir que le pays était trop rempli, que la population s'y trouvait trop à l'étroit, qu'il lui fallait une nouvelle solitude, un pays plus libre. Il se retira donc, avec sa famille et ses troupeaux d'animaux domestiques, au delà du Mississipi, dans une région éloignée où les colons blancs n'avaient pas encore pénétré. Là il se trouvait de nouveau seul pour lutter, par ses talents et son courage, contre une nature sauvage et inculte, contre des hordes nombreuses de guerriers sanguinaires, jaloux des invasions qu'y faisaient des émigrants blancs.

L'État du Kentucky s'étend au nord, le long de l'Ohio, sur une distance d'environ un millier de milles anglais; il est séparé du Missouri à l'ouest par le Mississipi et vient se terminer à l'est au pied des monts Cumberland, qui le séparent de la Virginie. Le sol produit en abondance le froment, le maïs, le tabac, le chanvre et la plupart des fruits de vos latitudes. Il abonde en sites pittoresques. Rien n'est plus agréable, au printemps, que de naviguer sur l'Ohio, à bord d'un bateau à vapeur, le long de ces rives formées tantôt de rochers escarpés, tantôt de belles plaines couvertes de blés, tantôt de collines boisées où les chênes de diverses espèces, le peuplier, le hêtre, le sycomore, la vigne sauvage, le châtaignier et le noyer se rencontrent, se mêlent, se croisent et entrelacent leurs branches épaisses, offrant l'aspect si grandiose et si libre des forêts vierges. De distance en distance, au milieu de cette belle nature qui mérita à l'Ohio le nom de *la belle rivière* que lui donnèrent les premiers voyageurs français, des villes nouvelles s'élèvent comme par enchantement et étalent aux yeux tous les fruits de la civilisation active des cités les plus commerciales de l'Europe.

La partie orientale du Kentucky et les bords de l'Ohio possèdent de riches mines : de grosses couches d'une pierre blanche, propre à être taillée ou convertie en chaux, se trouvent, à quelques pieds sous terre, dans presque toutes les parties du nord. Près de Lexington, la première ville fondée au Kentucky, on a découvert des momies qui ressemblent, dit-on, aux momies d'Égypte. Vers le nord de cette ville, sur les bords du Blue-Lick, on trouve de grandes quantités d'ossements pétrifiés, parmi lesquels on remarque les os de l'ancien mammouth ou mastodonte, animal énorme dont l'espèce est éteinte, de l'éléphant, qui ne se trouve plus en Amérique, et d'une espèce de bison, inconnue de nos jours.

Aux environs de notre collége de Saint-Joseph, à Bardstown, que j'ai visité au mois d'avril dernier, la surface du sol est couverte de différentes espèces de pétrifications. L'on y trouve en abondance les fossiles trillabites, terebratula, spirifer, etc. (je me sers des noms géologiques américains), ainsi que plusieurs autres. La pierre à chaux y est aussi très abondante ; elle appartient généralement à cette classe qu'on désigne en géologie par le nom de pierre calcaire inférieure de la secondé formation : elle est mêlée d'une grande quantité de particules ferrugineuses, et les couches en sont si épaisses et si colossales qu'elles suffiraient à bâtir des villes entières.

A une distance d'environ soixante-dix milles du collége, vers le sud, est la fameuse caverne appelée, à cause de ses énormes dimensions, *Mammouth cave* ou *la Caverne monstre*. Elle attire des milliers de visiteurs, venant de toutes les parties des États-Unis pour en admirer les merveilles. C'est, sans contredit, l'une des curiosités les plus étonnantes du monde, ou plutôt, c'est tout un monde souterrain, avec ses montagnes, ses précipices, ses rivières, ses rives escarpées, ses dômes énormes qui paraissent comme des temples bâtis des mains de la nature et défiant l'art d'égaler la hardiesse de ses hautes et immenses voûtes suspendues sans colonnes. La caverne a plusieurs allées ou galeries, comme les catacombes de Rome. Personne n'oserait s'y engager sans guide ; il est bien probable qu'on ne retrouverait jamais l'entrée, à cause des innombrables détours de ce labyrinthe naturel.

Dans cette caverne règne une égalité de température remarquable : les froids de l'hiver y pénètrent à peine et les chaleurs de l'été y laissent un air doux et modéré. En descendant dans ces lieux, on entre dans un réduit aussi sombre que le Tartare de Virgile. Nul rayon du soleil n'y pénètre. Chacun porte à la main un flambeau. Cette lumière pâle, qui ne répand qu'un demi-jour, ajoute à la sublimité du lieu, surtout quand on rencontre quelque endroit incrusté de stalactites. Là, le reflet des flambeaux semble changer les voûtes et les parois de la caverne en une masse continue de pierres précieuses. La galerie principale, celle qu'on suit ordinairement, conduit à une distance de onze milles sous terre. Tantôt elle s'allonge comme le couloir d'un palais ; tantôt elle abaisse sa voûte de manière qu'il faut y passer en rampant, et qu'elle forme même un passage si étroit, qu'on l'appelle *la misère de l'homme gras* ; ailleurs la galerie se déploie en salles immenses et élève ses voûtes à trois cents pieds de hauteur ; puis bientôt, s'arrêtant devant une montagne composée de rochers brisés, ou s'ouvrant en précipice, elle s'enfonce dans de nouvelles profondeurs, menaçant de vous mener jusqu'au centre de la terre. Dans ces grandes

salles, la nature semble s'être plu à dessiner, pour les embellir, les formes les plus fantastiques ressemblant à des objets d'art, des champs, des vignes, des arbres, des statues, des piliers, des autels, formant autant de sculptures en stalactites produites par l'action de l'eau, dont la filtration à travers les rochers, continuée durant de longs siècles, a formé tous ces merveilleux ouvrages. En traversant cette grande galerie, on passe, à deux reprises, une rivière profonde et rapide, qui coule dans ces lieux ; on n'en connaît ni la source ni le confluent. Elle nourrit des poissons blancs et des écrevisses, dont on trouve les espèces dans presque toutes nos rivières, mais qui sont ici entièrement dépourvus d'yeux et évidemment créés pour ne vivre que dans cette rivière souterraine. Il est un endroit où il faut naviguer pendant environ dix minutes avant d'arriver à l'autre bord, parce que la rivière suit le cours de la galerie, dont elle a fait son lit. Là se rencontre une belle voûte, parfaitement disposée pour prolonger et redoubler un écho. Le *Magnificat*, chanté par quelques voix, fut d'un effet que le chœur le plus nombreux et toute la musique d'une cathédrale ne pourraient produire, tant les échos augmentent le volume et adoucissent l'harmonie des sons. Le silence sublime de ces lieux, les torches reflétées dans les eaux souterraines, le battement en mesure des rames, l'idée d'un monde suspendu au-dessus de votre tête et si différent de celui où vous êtes, tout produit sur l'âme une impression qu'on ne saurait décrire.

En retournant vers l'entrée de la caverne, l'on éprouve, si on la visite en été, un effet semblable à celui que cause un voyage par mer quand on approche du port : quoiqu'on n'ait passé sous terre que la plus grande partie d'un seul jour, l'on sent de loin l'odeur des fleurs et des plantes. Les impressions produites par ces merveilles souterraines sont si profondes, que la vue de la verdure des champs, les brillants rayons du soleil, le plumage varié des oiseaux qui chantent sur les arbres, font croire que l'on entre dans un monde nouveau.

Retournons au collége de Saint-Joseph. Bardstown, où il se trouve, fut le premier siége épiscopal érigé à l'ouest des monts Alleghanys. C'est de là que Mgr. Flaget, le premier évêque, gouverna son immense diocèse avec un zèle si saint. Aujourd'hui que le siège a été transféré à Louisville, la cathédrale de Bardstown appartient au collége et est devenue église paroissiale. Le collége a environ deux cents élèves, pour la plupart internes ; Mgr. Flaget, avant sa mort, l'avait placé sous la direction de la Compagnie de Jésus. Bardstown est comme le centre d'un cercle de maisons religieuses qui se trouvent aux environs. D'un côté, vous avez les PP. Dominicains, au couvent de Sainte-Rose, près de la ville de Springfield ; de l'autre, les Trappistes, établis depuis quelques années près de New-Haven. Il y a plusieurs établissements de religieuses, de Lorettines, de Sœurs de Charité.

La ville forme à peu près le milieu du district, où se trouvent réunis preque tout ce qu'il y a de catholiques dans le diocèse de Louisville. Ils sont au nombre d'environ 70 000.

C'est aussi dans ces environs qu'au commencement de ce siècle le très révérend M. Nerinckx, Belge, s'illustra par ses travaux apostoliques et laissa parmi le peuple l'impression de son zèle et de ses vertus. Il fonda, en 1812, la congrégation de religieuses connues ici sous le nom de Sœurs de Lorette ou Lorettines. Cette société édifiante est le plus beau monument de sa charité et de son ardeur pour le service de Dieu. Elle est déjà répandue dans différentes parties des États du Kentucky et du Missouri, dans le territoire de Kanzas, parmi les Indiens Osages et dans le Nouveau-Mexique.

Je dois couper court. Le temps presse : je n'ai que quelques instants pour me mettre en route. Je pars pour Chicago et Milwaukee. Adieu, ne m'oubliez pas.

Mon très cher Charles,

Votre oncle tout dévoué,

P.J. DE. SMET, S. J.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Situation religieuse de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand
Mort du P. Bax
Les Osages

Mon révérend Père,

Voici la copie d'une lettre que j'ai écrite à M. le chanoine De la Croix, à Gand. Si ce digne ecclésiastique en permet la publication, elle pourra faire suite à celles que je vous ai adressées directement.

Collége Saint-Joseph, au Kentucky, 16 avril 1855.

Monsieur le Chanoine,

Je viens d'apprendre, par une lettre d'un de nos Pères de Belgique, qu'il a été autorisé par vous de nous annoncer unebonne aumône sur l'allocation de la *Propagation de la Foi* de Lyon, pour aider la Société dans ses travaux au Missouri, qui s'étendent aujourd'hui dans plusieurs autres États et territoires, situés à l'ouest de cette vaste république. Je vous en remercie, au nom du R. P. Provincial, avec les sentiments de la plus sincère et de la plus vive reconnaissance.

Depuis l'époque de votre départ, il y a eu bien des changements dans les parages que vous êtes venu évangéliser un des premiers. Je pense vous faire plaisir en entrant dans quelques détails sur les villes de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand, que vous avez si bien connues, et sur la tribu nomade des Osages, dont vous avez été le premier apôtre.

En 1823, Saint-Louis comptait de 3000 à 4000 habitants. Il n'y avait qu'une seule et pauvre église catholique, et deux écoles; aujourd'hui sa population dépasse 120 000 âmes ; elle a une belle cathédrale avec onze autres églises, un séminaire pour le clergé séculier ; un grand et magnifique hôpital dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paule, un collège de 150 internes, 120 demi-pensionnaires et externes, et 300 à 400 enfants admis gratuitement. II y a un pensionnat pour les enfants de bonnes familles, dirigé par les Frères des Écoles Chrétiennes ; les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs de la Visitation et les Ursulines y ont de beaux et vastes pensionnats pour les jeunes demoiselles. Cinq asiles pour les deux sexes contiennent au delà de 500 enfants; il y a en outre un asile d'enfants trouvés. Une maison de retraite est ouverte aux pénitentes et aux jeunes filles en danger. Onze ou douze écoles pour les garçons et les filles sont dirigées par des religieux et des religieuses. Je regrette de ne point connaître la statistique du *fructus animarum* (fruit des âmes) dans toutes les églises de la ville ; il doit être bien consolant, car toutes les églises sont très fréquentées.

La ferveur des catholiques répond partout au zèle de leurs dignes pasteurs. L'union et la bonne harmonie qui règnent dans tout le clergé, séculier et régulier, sous l'administration paternelle de notre vénérable archevêque, contribuent beaucoup à propager notre sainte religion et à entretenir la ferveur parmi les fidèles de Saint-Louis. La foi marche de front avec l'agrandissement rapide et merveilleux de notre ville florissante, que vous avez vue dans son berceau.

Voici quelques détails sur les fruits spirituels dont peut se réjouir l'église de Saint-François-Xavier. Dans le courant de l'année dernière, les communions y ont dépassé 50 000. Chaque année, les conversions de protestants à la religion catholique y montent à 60 000 ou 80 000. Les deux sodalités de la Sainte-Vierge comptent au delà de 400 membres, appartenant à tous les rangs de la société; des avocats, des médecins, des banquiers, des négociants, des commis, des artistes en font partie ; tous approchent de la sainte table une fois par mois et portent la médaille miraculeuse de notre bonne Mère. L'archiconfrérie compte 5 000 à 6 000 membres ; la confrérie du Sacré-Cœur, 2 000. L'école dominicale, attachée à l'église, est fréquentée par près de 1 000 enfants.

De Saint-Louis à Saint-Ferdinand ou Florissant, distance de 15 milles, c'est une suite continuelle de belles fermes et de jolies maisons de campagne. Vous auriez, monsieur le Chanoine, de la peine à vous y reconnaître. Le couvent dont vous êtes le fondateur a été agrandi depuis votre départ et est passé entre les mains des Lorettines, qui forment une branche de la maison de Lorette du Kentucky, instituée par le vénérable M. Nerinckx. L'ancienne ferme de l'Évêque a été beaucoup agrandie. De l'ancienne cabane que vous y habitiez et de la crèche qui vous servait de lit, il ne reste plus qu'un souvenir édifiant ; nos Frères les ont remplacées par un noviciat et un scolasticat, bâtis en pierres de taille ; ces deux établissements renferment aujourd'hui une communauté de près de soixante religieux, dont quarante sont novices ; parmi ces derniers se trouve un bon nombre d'Américains.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir quelques nouvelles de la mission du B. Hieronymo parmi les Osages, où vous êtes allé vous-même le premier préparer les voies et annoncer les grandes consolations de

l'Évangile. La semence de salut, que vous avez jetée et qui a été abandonnée ensuite, n'a point été stérile. Vous connaissez les difficultés de la mission des Osages. Étant dans le voisinage des frontières des États-Unies, ces sauvages apprennent et adoptent facilement tous les vices des blancs, sans y joindre aucune de leurs vertus. Ils oublient la frugalité et la simplicité qui les distinguaient autrefois, pour s'adonner à l'intempérance et à la perfidie des pays civilisés. Cependant, chaque année un nombre assez considérable d'adultes entrent dans le sein de l'Église ; un plus grand nombre d'enfants reçoivent le baptême, et comme ils meurent souvent très jeunes, ce sont autant d'âmes innocentes qui vont intercéder au ciel pour la conversion de leurs malheureux parents, ensevelis dans les superstitions les plus grossières du paganisme.

Au printemps de 1852, une maladie épidémique, qui` fit de grands ravages, fut pour un grand nombre, tout en affaiblissant les forces de la nation, une heureuse occasion de salut. La violence de cette maladie, contre laquelle le sauvage ne peut pas facilement être amené à prendre les précautions nécessaires, les souffrances de toute la tribu, la frayeur universelle, la douleur, toutes ces misères se présentant sous mille formes différentes, navraient le cœur des missionnaires ; l'idée que la Providence ferait tourner au bien des âmes un si grand fléau était seule capable de les consoler.

Pendant cette année malheureuse, et lorsque la plus grande violence de la maladie avait cessé, nous eûmes à déplorer la perte du R. P. Bax, qui tomba victime d'une charité vraiment héroïque, exercée envers les pauvres sauvages, pour soulager leurs souffrances et gagner leurs âmes à Dieu. Le P. Bax était né le 15 janvier 1847, au village de ***, près de Turnhout, en Belgique. Le mal, qui avait commencé parmi les enfants de la mission, s'était propagé rapidement dans tous les villages de la tribu. Le P. Bax, par ses connaissances en médecine et par les guérisons qu'il opérait, était renommé dans toute la nation. Les sauvages venaient en troupes de tous côtés pour l'appeler dans leurs camps. Il serait difficile de se faire une idée de toutes les fatigues qu'il eut à endurer. Dès le matin, après avoir donné quelques secours aux enfants de l'école de la mission, il allait dans les environs, de cabane en cabane, portant la consolation et la joie sur tout son passage. Il se dirigeait ensuite vers les autres camps de la nation, pour y répandre les mêmes bienfaits. Il fallait employer plusieurs jours et endurer de très grandes fatigues pour les parcourir. Le zélé religieux administrait les derniers sacrements aux moribonds, baptisait les enfants mourants, instruisait les catéchumènes, exhortait et souvent réussissait à convertir les plus obstinés. Il faisait à la fois l'office de médecin, de catéchiste et de prêtre. Il ne retournait à la maison des missionnaires, épuisé de fatigue, que pour recommencer le lendemain les mêmes œuvres de charité et de zèle, bravant les intempéries de la saison, les pluies fréquentes du printemps, les chaleurs soudaines et immodérées de l'été, les froids subits qui succèdent à la chaleur dans ces parages à cette époque de l'année.

Tout ce dévouement n'empêcha pas la malice de quelques ennemis, disons plutôt, la rage de l'enfer irrité à la vue de tant d'âmes qui lui échappaient. Le démon inventa contre le bon missionnaire et contre toute la mission une calomnie, très ridicule, sans doute, aux yeux des gens civilisés, mais entièrement d'accord avec les préjugés, les superstitions et la crédulité du sauvage américain. L'on répandit partout dans les camps indiens que les blancs étaient les auteurs du fléau ; que les Robes-Noires, c'est-à-dire les Pères, avaient un charme magique, vulgairement appelé *médecine*, qui tuait les sauvages ; que ce charme était un certain livre dans lequel ils inscrivaient les noms des Osages, et que par là ils obtenaient un pouvoir de vie et de mort sur tous ceux dont le livre mystérieux contenait les noms. Il parlait du registre des baptêmes. C'est une croyance superstitieuse parmi eux que quiconque possède un livre a un empire absolu sur la vie de ceux dont les noms y sont inscrits. La calomnie se répandait de village et village, dans toutes les cabanes; à mesure qu'elle se propageait, elle devenait de plus en plus noire dans ses détails. Des malveillants allaient partout, exhortant leurs compagnons à attaquer la mission, et disant qu'ils pourraient arrêter la maladie, s'ils parvenaient à détruire le terrible charme magique, à brûler le livre enchanté, tenu par les missionnaires. Ce conte absurde suffisait pour engager plusieurs parents à retirer leurs enfants de l'école de la mission.

Heureusement, les Robes-Noires avaient des amis puissants parmi les chefs de la nation. On n'alla pas plus loin. En raisonnant avec les Indiens les plus intelligents, on parvint à apaiser toute la rage et toute la malveillance. Le Seigneur, qui permet à la tempête de s'élever, sait aussi l'apaiser quand bon lui semble.

Le ciel accordait ses bénédictions aux efforts du P. Bax et de ses confrères dans ce pénible ministère. De 1500 sauvages environ qui furent emportés par l'épidémie, tous, à l'exception d'un petit nombre, eurent le bonheur d'être munis des derniers sacrements de l'Église avant de mourir. Saisi enfin lui-même des symptômes du mal, le P. Bax consinuait ses travaux ordinaires et se traînait à la visite des malades et des moribonds. Son zèle ne lui permettait d'y faire aucune attention. Les forces bientôt lui manquèrent entièrement. Il était lui-même presque mourant quand il travaillait encore. Il dut enfin consentir à se laisser transporter à quarante milles environ de la mission, jusqu'au Fort Scott, poste militaire où résidait alors un des médecins les plus habiles de l'armée des États-Unis. Il était trop tard : tous les soins du médecin furent inutiles. Le bon religieux, l'infatigable missionnaire était un fruit mûr pour le ciel. Au bout de deux semaines, il mourut comme il avait vécu. Ses dernières aspirations montraient encore son zèle ardent pour la conversion de ses chers sauvages.

Pendent les cinq années qu'il avait passées dans les missions, il ramena à la foi un grand nombre de métis, qui, baptisés autrefois dans l'église catholique, avaient été, faute de prêtres et d'instructions, malheureusement

pervertis par des ministres protestants ; en outre, il baptisa plus de 2000 sauvages, tant enfants qu'adultes et de tout âge. Il instruisait ses néophytes avec le plus grand soin et la plus grande assiduité. Sa charité avait si bien gagné les cœurs, que tous ces sauvages ne l'appelaient que par le beau mot de la langue osage qui signifie *un père qui est tout cœur*.

Sa mort a laissé de profonds regrets. Ses confrères, qui le chérissaient, n'avaient cessé d'être édifiés par son exemple et ses vertus dans sa vie religieuse ; les blancs qu'il visitait sur les frontières des États, qu'il fortifiait et encourageait dans l'abandon où ils se trouvaient, l'aimaient, comme un protecteur ; mais sa perte fut surtout ressentie par la tribu qu'il évangélisait avec tant de constance, d'ardeur et de succès.

Quelques jours avant sa mort, le P. Bax m'écrivit :

"La contagion se répand parmi les Indiens, et la mortalité est très grande. La difficulté sera de rassembler de nouveau notre troupeau dispersé ; toutefois, j'ai la consolation de pouvoir dire que jamais encore, soit parmi les nègres, soit parmi les blancs, soit parmi des religieux ou des gens du monde, je n'ai été témoin d'autant de ferveur et de piété au lit de la mort. Ce sont des morts bien édifiantes que celles dont nos jeunes néophytes ont donné l'exemple. Quelques-uns, de leur propre mouvement, demandèrent à tenir le crucifix entre leurs mains; ils le serraient sans le laisser, durant plus de deux heures. La statue de la sainte Vierge devait être placée près de leur oreiller. Implorant le secours de leur bonne Mère, ils fixaient des yeux mourants sur son image. Ils jouissent déjà, j'en ai le ferme espoir, de la présence de Dieu. Le Seigneur semble vouloir recueillir dans sa grange céleste le peu que nous avons semé ici-bas. Quels peuvent être les desseins de sa Providence pour l'avenir de notre mission ? Nous ne pouvons et nous n'osons le conjecturer. Que sa sainte volonté s'accomplisse."

C'est la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de recevoir du P. Bax.

La nation des Osages, comme la plupart des autres tribus du Grand Désert américain qui furent autrefois si nombreuses et si florissantes, diminue rapidement en nombre. Elle est réduite maintement à 3000 âmes à peu près et divisée en douze villages situés en différents rayons, autour du centre de la mission. Ordinairement les Osages habitent ou campent dans les vallées sur les bords des rivières, ou près de quelque source d'eau pure et abondante. Ils y vivent, pour la plupart, comme aux temps primitifs, de racines et des fruits spontanés de la terre, et des animaux qu'ils tuent à la chasse.

Il y a seulement deux Pères pour visiter ces différents villages, situés à des distances de cinquante à soixante-dix milles les uns des autres. Les travaux et les fatigues du saint ministère y sont très grands. Il faut instruire les catéchumènes, soutenir les néophytes, visiter les malades et les moribonds, et faire des efforts continuels pour convertir les adultes obstinés. Au milieu de tant d'obstacles, de tant de privations et de difficultés, les missionnaires trouvent aussi de douces consolations dans les fruits que le Seigneur daigne accorder à leurs labeurs. Chaque année ils baptisent parmi les Osages environ deux cent cinquante personnes.

Les missionnaires visitent aussi les tribus voisines, telles que les Quapaws, qui sont au nombre de trois cent cinquante seulement, et dont cent trente adultes et enfants ont été baptisés dans le courant des deux dernières années. Des familles entières ont reçu le baptême, parmi les Piorias et les Miamis. Les Sénécas, les Cherokies, les Cricks, les Shawanous et d'autres nations, situées au sud de la mission, à deux cents milles de distance, ne peuvent être visités qu'une ou deux fois par an. Malgré l'opposition des ministres protestants, il y a des catholiques parmi toutes ces tribus. Un grand nombre de familles catholiques européennes vivent dispersées sur les frontières des États du Missouri, de l'Arkansas et du Texas, qui bordent le territoire indien appelé aujourd'hui le Kanzas. Elles reçoivent de temps en temps la visite et des secours spirituels par l'un ou l'autre Père de la mission du B. Hieronymo. La vue d'un prêtre, le bonheur d'entendre la messe et d'approcher de la sainte table arrachent des larmes de joie à ces bons enfants de l'Église. Sans ces visites, ils seraient entièrement abandonnés. Le manque de prêtres aux États-Unis est une des causes principales de la défection de milliers de catholiques qui perdent insensiblement la foi.

Deux écoles ont été établies dans la mission des Osages : l'une pour les garçons, sous la direction d'un Père et de plusieurs Frères ; l'autre pour les filles, sous la direction des Lorettines, venues du Kentucky. Ces deux écoles contiennent ordinairement au delà de cent pensionnaires indiens. On y enseigne les éléments des lettres, avec les principes de la civilisation, en même temps qu'on excite la piété dans les cœurs. Ces écoles donnent l'espoir qu'on pourra changer un jour ces tribus sauvages en des communautés d'Indiens chrétiens et civilisés. Il sera difficile, surtout dans ces parages, d'amener les adultes à ce mode d'existence : ils sont trop accoutumés à la vie errante et nomade, à la vie des forêts et des plaines, trop fiers de leur sauvage indépendance et souvent adonnés aux vices infâmes des blancs, à l'usage immodéré des ligueurs fortes, qu'ils obtiennent facilement par leur commerce avec ces derniers et dans leurs visites fréquentes aux frontières des États. Chaque conversion sincère et durable dans ces parages est un miracle de la grâce.

Le gouvernement des États-Unis accorde aux Osages, pour l'entretien de leurs écoles, un subside annuel, provenant de la vente de leurs terres. Ce secours étant insuffisant, et afin de donner un éclatant témoignage d'attachement et d'amitié pour les Robes-Noires, tous les chefs de la nation ont obtenu, par traité, du gouvernement une augmentation des fonds destinés au soutien des écoles ; plus une donation libérale pour pourvoir à d'autres nécessités de la mission. Celle-ci possède une ferme qui contribue à défrayer les dépenses.

Malgré tout cela, on peut dire que les missionnaires sont encore obligés de mener une vie pauvre et dure, au milieu de bien des privations. Toutefois la mission des Osages est établie sur un pied assez solide. Voici un extrait tiré du message annuel du président des États-Unis, de 1854. L'agent des Osages, dans son rapport au gouvernement, en parlant de cette nation, dit :

"Les écoles, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, parmi les Osages, sont très florissantes. Ces Pères méritent de grands éloges pour les efforts qu'ils font afin d'améliorer le sort de la nation. J'ai eu le bonheur d'assister à l'examen de leurs écoliers; je joins volontiers à d'autres mon témoignage en faveur de la méthode suivie dans ces établissements. Je doute qu'il y ait, dans le territoire indien, d'autres écoles qui exercent une influence aussi salutaire sur l'esprit des Indiens et qui pourraient être comparées à celles-ci. Les élèves font des progrès rapides dans leurs études, ils sont bien nourris et bien vêtus, et paraissent heureux et contents.

L'établissement catholique ainsi que toute la nation des Osages ont fait une perte irréparable par la mort du révérend et infatigable Père Bax. La saison la plus rigoureuse ne pouvait jamais empêcher ses visites aux portions les plus reculées de la nation, lorsqu'il s'agissait de porter des secours et des consolations aux malades et d'accomplir les devoirs de son ministère."

L'on ne peut sans gémir jeter les yeux sur l'immense territoire indien, qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocheuses. Là, un grand nombre de nations continuent toujours d'errer. Il ne reste qu'une faible lueur d'espoir d'obtenir des secours spirituels. Ce n'est pas que le champ soit stérile : il a été parcouru déjà par les R. P. Hoeken et Point, tous les deux de la Compagnie de Jésus, et par les révérends messieurs Belcourt et Bavaux. Je l'ai parcouru moi-même à différentes reprises dans toute son étendue. Tous les missionnaires déclarent, comme d'une voix unanime, que partout dans leurs visites ils ont été accueillis par les Indiens avec la plus grande bienveillance ; que tous leur ont témoigné le plus vif intérêt pour notre sainte religion. Plusieurs milliers d'enfants et un grand nombre d'adultes, surtout parmi les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Sioux, les Poucahs, les Ricaries, les Minataries, les Sheyennes, les Rapahos, y ont déjà été régénérés dans les saintes eaux du baptême. Le personnel et les moyens matériels ont manqué jusqu'ici pour y commencer des établissements durables. Chaque année les sauvages renouvellent leurs invitations. Nous continuerons de nous adresser au Maître de la vigne, afin qu'il nous envoie des auxiliaires pour étendre nos missions dans cette vaste région. *Messis quidem multa, operarii vero pauci.*

Par une lettre reçue récemment des Montagnes-Rocheuses et écrite par le P. Joset, j'apprends que les Indiens de nos différentes missions de 1'Orégon continuent de donner beaucoup de consolations à leurs missionnaires, par leur zèle et leur ferveur dans les saintes pratiques de la religion.

"J'espère, m'écrit le P. Joset, que la confirmation qu'ils viennent de recevoir va donner encore plus de stabilité à leurs bonnes résolutions. Quoique l'arrivée de Mgr. Blanchet n'eût été annoncée que quelques heures auparavant (car il n'y a pas encore de poste dans ces parages) et qu'on n'eût pu réunir que la moitié des néophytes, le Prélat a cependant donné la confirmation à plus de six cents fidèles. Le Pasteur a été enchanté de nos missions et de nos néophytes.

Dans ces différentes missions, les conversions à la foi sont chaque année très consolantes.

Nos nouveaux établissements dans la Californie vont bien ; notre collége de *Santa Clara* a près de cent pensionnaires.

Veuillez, monsieur le Chanoine, présenter nies très humbles hommages de respect et d'estime à Mgr. l'évêque de Gand, à M. le président du grand séminaire, à MM. les chanoines Van Crombrugghe, De Smet, Helias, De Decker, à nos révérends Pères.

Recommandez-moi, s'il vous plaît, aux prières de vos bonnes religieuses et permettez-moi de me recommander spécialement à vos saints sacrifices, en union desquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Chanoine,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P.-J. DE SMET, S. J.

VINGT-TROISIÈME LETTRE DU P. DE SMET

Les quatre tribus Pieds-Noirs
Gros-Ventres, Péganes, Gens-du-Sang et Pieds-Noirs directs

(Envoi d'une lettre du R. P. Point.)

Université de Saint-Louis, 28 octobre 1855.

Mon révérend et cher Père,

Dans quelques-unes de mes lettres de 1846, j'ai parlé de ma visite aux quatre tribus des Pieds-Noirs, parmi lesquels j'ai séjourné pendant environ six semaines, et où j'ai eu le bonheur de régénérer dans les saintes eaux du baptême plusieurs centaines d'enfants et quelques adultes. Au mois d'octobre, après avoir fait mes adieux au R. P. Point, qui se proposait de passer l'hiver dans les camps indiens pour sonder davantage leurs dispositions sous le rapport religieux, je quittai le pays des Pieds-Noirs pour me rendre à Saint-Louis où m'attendaient les affaires des-missions. Pendant le séjour que fit le P. Point parmi ces populations indiennes, il recueillit bien des traits intéressants sur le caractère et les mœurs de ces sauvages ; il a eu la bonté de me les communiquer. J'ai envoyé une copie de sa relation à nos supérieurs en Europe; mais je ne sache pas qu'elle ait jamais été publiée. Dans l'espoir qu'elle vous fera plaisir et que vous la jugerez digne de votre attention, j'ai cru devoirs quoique tard, vous en transmettre les principaux extraits.

En 1847, le P. Point m'écrivait :

"Je crois pouvoir dire, à la gloire de l'unique Auteur de tout bien, qu'avec sa sainte grâce je n'ai point perdu mon temps parmi les Pieds-Noirs. J'ai donné 667 baptêmes, dont tous les actes sont en règle ; j'ai pris toutes les notes qui m'ont paru propres ou à intéresser les curieux, ou à édifier les âmes pieuses. Pendant l'hiver, j'avais coutume, chaque jour, de faire trois instructions ou catéchismes, proportionnés aux trois classes si différentes de mes auditeurs. Je n'ai pas besoin de dire que les prières ont été toutes traduites en pied-noir et apprises dans le Fort Louis et dans le camp des Péganes, et qu'il n'est guère d'autre camp des Pieds-Noirs où le signe de la Croix ne soit en vénération et même en pratique, du moins chez les individus qui ont eu quelque rapport avec le missionnaire.

Des vingt-cinq à trente conducteurs de camp ou chefs, qui m'ont visité ou que j'ai visités, il n'en est pas un qui ne m'ait donné de sa peuplade des idées moins désavantageuses que celles qu'on en a communément, et, bien entendu, parmi les blancs qui habitent le territoire indien comme ailleurs. Entre les différents camps, il y a une espèce d'émulation ; c'est à qui aura la Robe-Noire, ou plutôt la mission dans ses terres. Sur cet article, je ne me suis prononcé en rien ; je leur ai dit seulement que, dans le cas où une réduction serait formée, elle serait bâtie à l'emplacement qui réunirait le plus d'avantages pour toutes les peuplades unies. Tous ont trouvé la chose raisonnable et ont promis qu'ils feraient de leur mieux pour contenter les Robes-Noires.

Les *Gros-Ventres des plaines* me paraissent avoir sur les autres l'avantage d'être plus adroits, plus dociles, plus braves; mais ils sont plus attachés à leurs vieilles superstitions ou *médecines*, et sont de terribles demandeurs ; - c'est le nom que les engagés canadiens donnent ici aux mendiants héhontés ; - heureusement, si vous leur refusez, il ne s'en offensent pas. Les *Péganes* sont les plus civilisés, mais les plus voleurs. Les *Gens du sang* sont bien faits, d'un beau sang et généralement moins sales. On dit que les *Pieds-Noirs directs*, ou proprement dits, sont les plus hospitaliers.

Tels sont les traits saillants de ces quatre nations, depuis si longtemps en guerre avec presque tous leurs voisins, et quelquefois entre eux, du moins partiellement. Depuis qu'ils ont la preuve que la vraie prière rend l'homme plus *vaillant*, plus *heureux* et le fait généralement *vivre plus longtemps*, - trois avantages qu'ils mettent au-dessus de tous les autres et qu'ils ont cru voir réunis chez les Têtes-Plates, - les *sacs de médecine* ou l'idolâtrie, chez bon nombre, sont tombés en discrédit.

Plusieurs traits de justice divine contre ceux qui s'étaient montrés les moins dociles à suivre nos conseils, et au contraire, plusieurs traits de protection frappante en faveur de ceux qui les avaient suivis, ont aidé beaucoup au changement admirable que l'on remarque déjà dans leurs idées. Cela ne veut pas dire qu'ils soient des saints ; non : le vol et même l'assassinat ne sont pas encore, aux yeux des jeunes surtout, sans offrir quelque attrait ; ce qui fait que, malgré la paix conclue avec les Têtes-Plates et le penchant des grands hommes à la maintenir, il y a eu bien des déprédations commises cet hiver à leur détriment. Mais, disons-le à la louange des chefs, le tout a été désapprouvé par eux ; neuf ou dix voleurs ont reçu de la main des Pends-d'Oreilles ce qu'ils méritaient. Cette pacification, si désirable sous le rapport de l'humanité et même du commerce, est la condition *sine qua non* de la

conversion de la plupart de ces pauvres Indiens, à moins d'un miracle qui ne s'est guère vu que chez les Têtes-Plates.

J'ai suivi à la chasse, pendant environ six semaines, les cinquante loges de Péganes qui sont sous la conduite du chef Amak-Zikinne ou le *Grand-Lac*. Ce camp est une des sept ou huit fractions de la tribu des Péganes, montant ensemble à environ trois cents loges. Cette tribu fait partie des quatre connues sous le nom générique de *Pieds-Noirs*. J'en ai dit déjà quelque chose. Les Péganes sont les plus civilisés à cause des rapports d'une partie de leurs gens avec les Têtes-Plates. Si les Gros-Ventres étaient moins importuns, je les appellerais volontiers les Têtes-Plates du Missouri. Ils ont quelque chose de leur simplicité et de leur bravoure. C'est improprement qu'ils sont rangés parmi les Pieds-Noirs : outre qu'ils ne sont pas originaires du pays, ils n'en parlent pas la langue et en diffèrent sous presque tous les rapports[1].

[1] Les Gros-Ventres des plaines sont une branche des Rapahos, qui parcourent les plaines du Nouveau-Mexique et celles des eaux de la rivière Plate ou Nébraska. Ils sont séparés de la nation depuis environ un siècle et demi, à cause des différends et des disputes qui existaient entre les chefs. C'est ce que les Gros-Ventres m'ont dit. *(Note du P. De Smet)*

Quoi qu'il en soit, ces quatre tribus, dites Pieds-Noirs, peuvent composer environ mille loges, c'est-à-dire compter dix milles âmes. Ce n'est pas la moitié, assure-t-on, de ce qu'ils étaient avant la contagion de la petite vérole que les blancs leur ont apportée. Je pense que les femmes en constituent plus des deux-tiers, si ce n'est les trois-quarts. Cette inégalité, funeste pour les mœurs, est due à la guerre. Dans la visite que j'ai faite aux Gros-Ventres, partagés en deux camps, j'ai compté deux cent trente loges. J'ai visité ou reçu en visite plusieurs fractions de Pieds-Noirs, de plus un camp entier d'Hommes du Sang ; et tous, je les ai trouvés dans des dispositions telles, qu'il ne m'a fallu que dire un mot pour baptiser, avec leur agrément, tous les enfants non adultes jusqu'à ceux d'un jour que les mères apportaient elles-mêmes. J'aurais pu baptiser un grand nombre d'adultes ; ils semblaient même le désirer avec ardeur ; mais ces désirs n'étaient pas encore assez pénétrés des vrais principes de la religion. Je ne pouvais pas me contenter de la persuasion existant en général chez tous ces sauvages, que lorsqu'ils ont reçu le baptême il n'est point d'ennemis qu'ils ne puisse battre. C'est le courage et le bonheur des Têtes-Plates qui leur ont inspiré cette croyance. Cela m'explique pourquoi des malheureux, qui ne cherchaient qu'à tuer leurs semblables, ont été les premiers à exprimer le désir d'être baptisés. Tous disent qu'ils seraient contents d'avoir des Robes-Noires ; mais pourquoi la plupart les désirent-ils ? Parce qu'il leur semble que, s'ils en avaient, tous les biens qu'ils imaginent viendraient avec elles : non-seulement la force pour se battre, mais encore tous les remèdes pour se bien porter. Les Gros-Ventres m'ont amené une bossue et un myope pour que je les guérisse. J'ai dit que ces sortes de cures dépassaient mes pouvoirs ; ce qui n'a pas empêché d'autres requêtes semblables. Mais enfin, à force de leur répéter que les Robes-Noires peuvent bien guérir les âmes, mais pas toujours les corps, quelques-uns ont fini par le croire. Ils pensent aussi que nous pouvons donner des maladies, faire gronder le tonnerre quand nous ne sommes pas contents. Tout récemment, il y a eu un tremblement de terre chez les Gros-Ventres, et tout de suite le bruit s'est répandu que c'était moi qui faisais trembler la terre, "que ce tremblement signifiait que la *picote* allait revenir dans le pays, etc." que tout cela arrivait parce que les sauvages n'écoutaient pas assez la Robe-Noire. Il règne actuellement chez les Péganes que j'ai visités une maladie que l'on dit mortelle, et qui, en effet, a déjà enlevé quelques personnes. Comme cette maladie commence par un mal d'oreille, ils se croient fondés, bien plus encore que les Gros-Ventres, à dire "que cette punition ne leur est venue qu'à cause de leur dureté à entendre la parole du Grand-Esprit". Pour moi, ce qui m'a paru plus frappant, c'est la mort subite d'une douzaine de personnes, arrivée soit dans leur loge soit à la guerre, mais au moment où elles s'éloignaient davantage du bon chemin. Le trait le plus frappant en ce genre est la mort d'un Pied-Noir, qui m'avait volé trois mulet : il mourut le lendemain de son arrivée chez lui, et après s'être vu dépouillé de sa capture, qu'on me ramena. Cette mort ne manqua pas de faire dire : - "Malheur à celui qui vole les Robes-Noires !" Ainsi d'une manière ou d'une autre, la divine Providence prépare les voies à la conversion de ces pauvres idolâtres.

Pour en revenir aux Péganes, avec lesquels j'ai vécu environ six semaines, je dirai que ceux qui, parmi ces sauvages, s'appellent les *Grands Hommes* seraient disposés à nous écouter en tout, si l'on pouvait capituler avec eux sur l'article de la pluralité des femmes ; que les jeunes gens, à leur tour, se rendraient volontiers si nous pouvions tout de suite en faire de grands hommes ; mais comme la chose n'est guère possible, tous les raisonnements des sages ont bien de la peine à les détourner du brigandage. S'ils peuvent voler vite et beaucoup aux ennemis de leur nation, ils ne manquent pas de le faire ; mais si le théâtre de leurs vols légitimes est trop éloigné, il n'est pas rare de les voir chercher chez les peuplades amies, par exemple, les Pends-d'Oreilles ou les Têtes-Plates, ce qu'ils auraient trop de peine à trouver ailleurs. Il y a quelques jours, les trois frères du *Grand-Lac*, à l'un desquels des Têtes-Plates ont trois fois fait grâce de la vie, sont venus avec de bons et beaux chevaux pris chez les Pends-d'Oreilles, qui venaient de laisser la vie à deux de leurs gens. Déjà deux fois auparavant, après de semblables méfaits, le Grand-Lac, malgré mes vives réclamations, n'avait pas eu le courage de les blâmer. C'est que, chez les Pieds-Noirs, les gens riches, qui s'avisent de blâmer les méchants qui ne possèdent rien, n'ont rien à gagner et tout à perdre. Comme il n'y a ni autorité légitime chez les uns, ni conscience chez les autres, un second vol ou un coup de fusil n'est pas chose rare.

Dans ces vols cependant, il est une chose qui excuse, jusqu'à un certain point, le silence du chef dont je viens de parler : c'est le vol de deux chevaux fait à son détriment par un jeune Tête-Plate ; mais cet acte préalable ne peut assurément justifier les représailles ; car, outre que restitution lui a été promise, il savait bien que le voleur en question était comme rejeté de sa peuplade ; qu'il ne faut pas l'imiter ; qu'il ne faut prendre exemple que des bons qui tous désirent vivre en paix avec les Pieds-Noirs, etc. Mais on a beau le leur dire et le leur rappeler, on sent que ces raisons entrent difficilement dans leurs têtes et encore moins dans leurs cœurs, qui n'ont ni la droiture ni la générosité de leurs alliés. A part ces misères et quelques fausses maximes qui viennent des blancs, le reste et jusqu'aux efforts que tente l'enfer pour ressaisir une proie qui lui échappe, tout ce qui se fait en ce moment dans ce pays annonce que le jour de sa régénération n'est pas éloigné. Ce qui est bien consolant encore pour nous, c'est que cette régénération, si les choses continuent, sera due en grande partie à la conduite, aujourd'hui exemplaire, du fort.

Tous les jours, après la messe, j'apprends les prières aux enfants; tous les soirs, les hommes se les rappellent mutuellement ; à six heures du soir ceux-ci font, dans ma chambre, la prière en commun ; après quoi je leur fais une instruction; puis vient le tour des femmes. Maintenant ces femmes, baptisées et mariées légitimement ou se préparant au baptême et au mariage, font dire à leurs maris, qui se sont presque tous approchés des sacrements : - "Mon Dieu ! quelle différence !" - Cette différence, en effet, est si sensible, qu'elle saute aux yeux de tous les sauvages, qui affluent dans le fort et ne s'en retournent qu'après être venus m'assurer "qu'eux aussi ils veulent connaître et suivre le chemin du ciel, puisque ce n'est que là et dans le ciel que se trouve le vrai bonheur". - Que racontent-ils lorsqu'ils sont de retour dans leurs familles ? De nouveaux visiteurs, mieux disposés que jamais à l'égard du fort et au sujet de la prière, le disent assez.

Il me reste à vous donner une nouvelle bien consolante. Chemin faisant avec le camp des Péganes, j'ai pu baptiser quatorze petits enfants de la nation des Corbeaux, tant j'ai trouvé bien disposée une partie de leur peuplade qui se rendait chez les Gros-Ventres. Ils désirent de vous revoir parmi eux. Dans cette espérance, ils iront à votre rencontre au printemps prochain. De loin comme de près, mon révérend Père, je ne cesserai de faire des vœux pour le succès d'une entreprise à laquelle il avait plu à la divine bonté de m'associer dès le commencement. Il me sera toujours permis de faire, par mes prières, ce que je ne ferai plus par mes œuvres.

Je suis, etc."

N. POINT, S. J.

Le projet d'aller au secours de ces pauvres malheureux n'a jamais été abandonné. A chaque printemps ils envoient aux Robes-Noires des invitations pressantes de venir s'établir au milieu d'eux, afin de les instruire de la voie du Seigneur. Dans le courant de cette année, nous avons reçu des invitations de la part des Pieds-Noirs, des Corbeaux, des Assiniboins, des Sioux, des Ponkas et des Omakas, avec plusieurs autres tribus ; le nombre de ces Indiens dépasse le chiffre de 70 000. Un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes ont reçu le baptême. Le vaste désert qu'ils habitent n'a pas un seul prêtre en ce moment ! Depuis quinze ans ils demandent des pasteurs !

Permettez-moi, mon révérend Père, de demander le secours de vos saints sacrifices et de vos prières, et veuillez recommander les pauvres sauvages au bon souvenir des âmes pieuses de votre connaissance, afin que le Seigneur daigne exaucer ces malheureux et envoyer de dignes et bons pasteurs dans cette vaste vigne, si longtemps abandonnée et qui promet une bien ample moisson.

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus grande estime,

Mon révérend et cher Père,

Votre très dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P.-J. DE SMET, S. J.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Les Têtes-Plates (voir 39e lettre)

Université de Saint-Louis, avril 1856.

Mon révérend et cher Père,

Je vous envoie une lettre du R. P. Adrien Hoeken, frère de Chrétien, dont vous avez annoncé la mort dans votre volume de 1853, p. 394.

Le P. Adrien Hoeken a été un de mes premiers compagnons de voyage dans les missions des Têtes-Plates. Il y a toujours travaillé et y travaille encore avec le plus grand zèle et les fruits les plus abondants.

Dans ce mois d'avril, je lui ai expédié toute une cargaison par un vapeur qui devait remonter le Missouri. Elle se compose d'outils, d'habits et de provisions de toute espèce. Le bateau parcourra une distance de 2200 milles ou 700 lieues ; puis les effets seront transportés sur la barge qui aura à faire, pour passer le courant rapide, environ 600 milles ou 200 lieues ; reste encore alors une centaine de lieues par terre avec des waggons, par les défilés des montagnes; de sorte que les objets expédiés en avril ne pourront arriver parmi les Têtes-Plates qu'au mois d'octobre.

On espère que d'autres ouvriers évangéliques iront bientôt rejoindre, le P. Hoeken. Les sauvages demandent des missionnaires. Cette mission des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles est toujours florissante, comme on le verra par la lettre.

Camp des Têtes-Plates, dans le pays des Pieds-Noirs, 18 octobre 1855.

Mon révérend et bien cher Père,

"Vous bénissez le Seigneur avec moi de ce que, à la prière de Marie, il a développé d'une manière si consolante les missions commencées par vous dans ces lointaines contrées. Si, durant les longues années que j'ai passées parmi des Kalispels, mes travaux ont été pénibles et mes épreuves assez multipliées, le bon Dieu m'a fait trouver en abondance les consolations du missionnaire dans la foi vive et la piété sincère de nos néophytes.

Nous trouvâmes les moyens de bâtir une magnifique église, que le lieutenant Mullen, de l'armée des États-Unis, n'a pu voir sans admiration. Cette église est assez grande pour contenir toute la tribu. Quand, les jours de dimanche et de fête, nos Indiens l'ont parée des ornements que les bois et les prairies fournissent, de rameaux verts et de fleurs sauvages; quand, avec une ferveur admirable, ils y font retentir les accents de leurs pieux cantiques pendant le saint sacrifice, bien des paroisses, anciennes dans la foi, y trouveraient un exemple et un sujet d'édification propre à raviver leur zèle. On admire généralement, parmi nos néophytes, une dévotion très tendre envers Marie, signe évident que la foi a jeté de profondes racines dans leurs âmes. Chaque jour, matin et soir, les familles se rassemblent dans leurs loges respectives pour réciter le rosaire en commun ; tous les jours, ils demandent à la sainte Vierge qu'elle veuille remercier pour eux le Grand Esprit de les avoir appelés d'une vie d'ignorance, de rapine et d'effusion de sang, aux félicités de la vraie religion et à ses immortelles espérances.

Les Kalispels ont fait une grande perte par la mort de leur pieux chef Loyola, dont vous connaissez bien le nom euphonique : *Etsowisg-simmègee-itshin*, ou l'*ours gris debout*. Depuis le jour ou vous le baptisâtes, cet excellent chef est demeuré constamment inébranlable dans la foi. On le voyait tous les jours avancer dans la vertu et s'acquitter, avec une ferveur sans cesse croissante, des pratiques de notre sainte religion. Il était véritablement le père de son peuple, ferme pour réprimer les désordres, plein de zèle pour recommander l'obéissance aux leçons des missionnaires. Au milieu des rudes épreuves auxquelles la divine Providence soumit sa vertu dans les dernières années de sa vie, lorsque, dans un court espace de temps, la mort lui enleva son épouse et trois de ses enfants, on le vit supporter ce coup terrible avec l'édifiante résignation d'un vrai chrétien. Dans sa dernière maladie, qui fut de plusieurs semaines, il paraissait bien plus occupé à entretenir et augmenter encore, par de nouveaux moyens, la piété de son peuple, qu'à procurer quelque adoucissement à la violence de ses propres douleurs. Sa mort, qui arriva le 6 avril 1854, fut pleurée par les Indiens avec les marques non équivoques d'une douleur dont je n'avais, jusque-là, jamais été témoin. On ne voyait pas sur sa tombe ce deuil hypocrite et ces larmes de commande que l'usage, dit-on, fait verser aux Indiens sur leurs chefs décédés ; leurs larmes étaient celles d'une affliction profonde, celles de cœurs vraiment déchirés, comme si chacun eût perdu le meilleur des pères. Leurs regrets pour le bon Loyola ne sont point encore calmés en ce moment. Jamais je n'aurais supposé nos Indiens capables d'un attachement pareil.

Comme Loyola, contrairement aux coutumes indiennes, n'avait pas désigné son successeur, il fallut, après sa mort, choisir un nouveau chef. Tous se préparèrent à l'élection par la prière, afin d'obtenir un bon choix. Le scrutin terminé, la presque unanimité des voix se trouva réunie sur un brave chasseur, appelé Victor, que vous

avez si bien connu et qui a toujours été remarquable par la générosité de ses dispositions. On l'inaugura avec de bruyantes réjouissances. Les guerriers, en grand costume, se rendirent à son *wigwam* ou cabane, se rangèrent à l'entour et firent une décharge de mousqueterie. Après quoi, tous s'approchèrent à la file du chef pour lui promettre fidélité et lui témoigner leur affection par une cordiale poignée de main. Pendant tout le jour, de nombreuses bandes vinrent à notre demeure pour exprimer aux Pères combien ils étaient satisfaits d'avoir un chef dont la bonté avait depuis longtemps gagné tous les cœurs. Victor seul paraissait triste : il redoutait la responsabilité du commandement et se jugeait incapable de maintenir le bien opéré dans la tribu par l'excellent chef Loyola.

L'hiver suivant, une grande disette, - on pourrait presque dire une famine, - se fit sentir parmi les Kalispels. Victor donna une preuve bien touchante de sa charité généreuse et désintéressée : il distribua dans le camp ses propres provisions, se réservant à peine le strict nécessaire pour le soutien de sa vie. A son retour de la chasse annuelle, et quand il se trouvait encore à une distance considérable du village, il tomba épuisé de faiblesse et dut être transporté par ses compagnons, auxquels, ce jour-là même, il avait distribué toute la nourriture qu'on lui avait envoyée pour son propre usage.

L'Indien est souvent décrit comme un être entièrement dépourvu de sentiments humains, incapable de reconnaissance, ne respirant que haine sauvage, que vengeance et cruauté ; mais il y a réellement, dans sa nature inculte et indomptée, autant d'impulsion généreuse que dans un individu d'aucune autre race. Il ne lui manque que l'influence civilisatrice de la religion catholique, pour produire au dehors les plus touchantes expressions de son cœur. Ce fait n'a pas besoin d'autres preuves que le souvenir reconnaissant des Indiens pour leur dernier chef Loyola, le généreux caractère de Victor et les sentiments affectueux de toutes les tribus converties pour leurs missionnaires, et pour vous spécialement, mon révérend Père, qu'ils considèrent comme leur grand bienfaiteur, parce que vous avez été le premier à leur apporter la bonne nouvelle du salut.

Parmi nos chers Têtes-Plates, Michel Insula, ou la *plume rouge*, ou encore, comme il est communément appelé à cause de sa petite taille, le *petit chef*, est un exemple bien remarquable du pouvoir qu'a l'Église de semer et de développer les plus aimables vertus dans le cœur du farouche Indien. Il réunit en sa personne, avec la plus grande bravoure, la piété la plus tendre et les manières les plus agréables. La plume rouge qu'il porte le distingue de ses guerriers. Son approche suffit pour mettre en fuite les bandes vagabondes de Corbeaux et de Pieds-Noirs, qui ont infesté si souvent le territoire des Têtes-Plates. Il est très connu et très affectionné des blancs qui ont eu l'occasion de traiter avec lui. Tous l'estiment comme un homme d'un jugement droit, d'une stricte intégrité, d'une fidélité à laquelle on peut se fier aveuglément. Doué d'une exquise pénétration d'esprit pour discerner les caractères, il aime à s'entretenir particulièrement des blancs, distingués par leurs belles qualités, qui sont venus le voir. Il mentionne souvent et avec plaisir le séjour qu'ont fait dans sa tribu le colonel Robert Campbell, de Saint-Louis, et le major Fitzpatrick ; il les adopta pour ses frères, conformément aux idées de politesse indienne. Il a conservé, jusqu'à ce jour, toute la ferveur de dévotion que vous lui connaissiez. On entre rarement dans sa loge, soit le matin, soit l'après-midi, sans qu'on le trouve, son chapelet dans les mains, tout absorbé dans la prière. Il garde le plus tendre souvenir de vous et du jour où il fut baptisé ; il désire ardemment vous voir encore une fois avant de mourir. Hier encore, il me demandait quand et par quel chemin vous reviendriez. Ce langage, du reste, exprimait le désir de tous nos Indiens, qui tous également sont tristes de votre longue absence.

On me proposa, pendant l'été de 1854, de commencer une nouvelle mission, dans le territoire des Têtes-Plates, non loin du lac qui porte leur nom, à environ 190 milles nord-est des Kalispels, et 50 milles de l'ancienne mission de Sainte-Marie. Un site convenable nous y avait été indiqué par le chef Alexandre, votre ancien ami, qui fut souvent le compagnon de vos courses apostoliques dans les Montagnes Rocheuses.

Je partis de la mission des Kalispels le 28 août 1854, et j'arrivai le 24 septembre à la place désignée. Je la trouvai telle qu'on me l'avait décrite : un endroit magnifique et d'une fertilité incontestable ; un lac, une rivière, des bois, des prairies y forment une variété non moins agréable qu'utile. Une ceinture de montagnes, dont les crêtes blanchâtres bornent l'horizon, couronne cette situation délicieuse, d'ailleurs suffisamment pourvue de gibier et de poisson. Non, je n'oublierai jamais les émotions d'espérance et de crainte qui remplirent nos cœurs quand, pour la première fois, je célébrai la messe dans cette solitude, en plein air et entouré d'une bande nombreuse de Kalispels qui me regardaient, après Dieu, comme l'auteur et le garant de leur félicité spirituelle et temporelle dans ce nouveau séjour.

Ce lieu était, complétement inhabité; mais à quelques journées de distance vivaient plusieurs tribus d'Indiens, que vous avez autrefois visitées et où vous conférâtes le baptême à un grand nombre, les autres restant encore attachés au paganisme. Je conçus l'espérance de rassembler autour de moi ces chrétiens épars. Dieu daigna bénir, au delà de mon attente, cette entreprise commencée pour sa gloire. En peu de semaines, nous avions élevé plusieurs constructions en charpente, une chapelle, deux maisons, des échoppes de charpentier et de forgeron. En même temps, les wigwams s'étaient élevés à l'entour en grand nombre et comme par enchantement. Matin et soir, vous eussiez entendu le bruit des haches et des marteaux et vous eussiez vu à chaque moment de nouveaux amis venir placer ensemble leurs loges modestes. Vers le temps de Pâques de l'année courante, la population de ce nouveau village s'élevait à plus d'un mille.

A la nouvelle que la Robe-Noire, si longtemps l'objet de leurs vœux, était enfin dans leur voisinage, grand nombre d'Indiens de toutes les tribus voisines, Hauts-Kouteneys, Arcs-à-Plat, Pends-d'Oreilles, Kalispels des montagnes, Têtes-Plates, étaient arrivés successivement pendant l'hiver pour fixer ici leur résidence. Tous ces Indiens ont montré jusqu'ici les plus excellentes dispositions. Sans compter un grand nombre d'enfants baptisés dans le courant de l'année, j'eus le bonheur, avant les fêtes de Noël et de Pâques, de régénérer plus de cent cinquante adultes, Kouteneys et Arcs-à-Plat. Ces Indiens ont une docilité et une ingénuité de caractère vraiment admirables. Ils m'ont, dit que depuis la visite que vous leur fîtes il y a quelques années, ils ont absolument renoncé à l'habitude des jeux de hasard, comme à leurs autres vices; qu'ils ont toujours, depuis ce temps, nourri l'espérance d'être instruits un jour de la religion du Grand Esprit.

Notre bon Frère Mac Gean, dès le commencement du printemps, a coupé environ dix-huit mille palis ou perches, et fait un immense enclos de culture, qui promet une abondante moisson. Le lieutenant Mullen, qui a passé l'hiver parmi les Têtes-Plates de Sainte-Marie, m'a prêté, dans l'établissement de cette mission, un concours bien précieux, et a pris constamment un vif intérêt à la prospérité de l'entreprise. Je ne sais comment acquitter ma dette de reconnaissance envers ce digne officier ; pauvre missionnaire comme je suis, je ne puis que prier le Seigneur de récompenser la bonté et l'assistance généreuse de M. Mullen par toutes les bénédictions du temps et de l'éternité.

Il est vrai, bien des articles, je ne dis pas seulement importants et utiles, mais d'une nécessité absolue pour consolider cette nouvelle mission, nous manquent encore. J'ai la confiance que les pauvres Indiens trouveront des amis qui se feront un bonheur de contribuer, par une légère aumône, à cette œuvre de charité. Nous leur serons infiniment obligés, et nos bons néophytes, en faveur de qui je fais cet appel, ne cesseront de recommander à Dieu, dans leurs prières, leurs bienfaiteurs généreux.

Veuillez faire des arrangements avec la compagnie américaine de pelleteries pour transporter, par le Missouri jusqu'au fort Bentor, les articles qui me seront envoyés. Je puis de là les faire parvenir, sur des chariots, à travers les montagnes, jusqu'à la résidence des missionnaires.

Quand Mgr. Magloire Blanchet, évêque de Nesqualy, nous fit sa première visite à la mission de Saint-Ignare, près du lac *De Boey*[1], bien que Sa Grandeur ne fût pas attendue et qu'un grand nombre de familles fussent parties pour leurs chasses, il eut cependant à confirmer plus de six cents Indiens chez les Kalispels, les Cœurs-d'Alênes et les Skoyelpies. Monseigneur se proposait de donner la confirmation ici l'été prochain, et j'attendais avec un vif empressement l'arrivée de ce pieux prélat : il avait opéré tant de bien déjà parmi nos néophytes, par les exhortations ferventes qu'il leur avait adressées pour les fortifier dans la foi. Il était déjà décidé, qu'un parti d'Indiens irait à sa rencontre jusqu'au village du Sacré-Cœur, chez les Cœurs-d'Alênes, à environ cent cinquante milles de la mission de Saint-Ignace, lorsque nos plans furent tout à coup dérangés par un message du gouverneur Stevens, appelant tous nos Indiens à un conseil qui devait se tenir à une distance d'environ trente milles dans la vallée de Sainte-Marie, ou vallée de la *racine amère*, à un endroit appelé *Porte d'enfer*.

[1] Nom d'un bienfaiteur des missionnaires, habitant d'Anvers, y décédé.

De là, un nombre considérable de chefs et de guerriers devaient accompagner le gouverneur à un grand conseil de paix, dans le pays des Pieds-Noirs. J'étais à visiter nos Frères parmi les Cœurs-d'Alênes, les Skoyelpies et autres tribus, quand me vint, de la part du gouverneur, l'invitation d'assister moi-même aux deux conseils.

J'avais, dans ma visite, trouvé toutes nos missions riches de conversions et de bonnes œuvres, quoique bien pauvres des biens de ce monde. Tous les Pères et les Frères jouissaient d'une très bonne santé. Le P. Joset, parmi les Skoyelpies, aux chutes de la Colombie, appelées les *Chutes de chaudières*, avait baptisé un grand nombre d'enfants et d'adultes.

Au dernier retour de la petite vérole, presque personne ne mourut de cette maladie parmi nos néophytes; nous les avions préalablement vaccinés presque tous. Les Spokanes, au contraire, et autres Indiens non convertis, qui disaient : - "La médecine des Pères (la vaccine) est un poison dont ils se servent, pour nous tuer", - furent moissonnés en grand nombre. Le contraste eut naturellement pour effet d'augmenter le crédit des missionnaires.

Mû par les sentiments de plaisir et de peine que me causaient, tour à tour, le spectacle de tant de bien opéré et la mort affligeante de tant d'hommes rachetés au prix du sang de Jésus-Christ ; reconnaissant d'ailleurs pour les bienfaits de Dieu et soumis au jugement impénétrable de sa Providence, je partis, accompagné de mes néophytes, pour une rendre au pays des Pieds-Noirs. Le grand conseil se tint dans le voisinage du fort Brenton. Nos Indiens s'étaient persuadés qu'ils vous y trouveraient avec le colonel Cummings et le major Culbertson. Jugez quel dut être leur désappointement !

Les Pieds-Noirs, bien qu'ils soient abandonnés au brigandage et qu'ils aient commis, au printemps dernier, plus de ravages que jamais, sont très désireux de vous voir et d'avoir des missionnaires parmi eux.

Le gouverneur Stevens, qui s'est toujours montré un ami véritable et un père de nos Indiens surtout, a exprimé la détermination de faire tout ce que dépendrait de lui pour promouvoir le succès des missions. L'établissement d'une mission parmi les Pieds-Noirs serait le meilleur ou plutôt le seul moyen de leur faire observer le traité de paix qui vient d'être conclu. En attendant qu'on leur envoie des missionnaires, je me propose

d'aller de temps en temps les visiter, pour leur faire tout le bien dont je suis capable et préparer les voies à la conversion de toute la tribu. J'espère que l'établissement d'une mission ne tardera pas à être réalisé parmi eux.

Ce nouvel établissement est absolument nécessaire, tant pour les Pieds-Noirs eux-mêmes que dans l'intérêt de nos Indiens convertis, qui occupent la partie ouest des Montagnes Rocheuses.

D'après tout ce que j'ai vu et tout ce que j'ai appris dans cette dernière tournée, je puis affirmer sans crainte que les Corbeaux, les Assiniboins et toute la tribu du Haut Missouri, aussi bien que les diverses bandes des Pieds-Noirs, où tant d'enfants ont été régénérés dans les eaux saintes du baptême par Votre Révérence et par le P. Point, ont vraiment le désir d'avoir les Robes-Noires établies parmi eux d'une manière permanente, et d'apprendre la belle prière du Grand Esprit. La moisson paraît mûre et semble n'attendre que les moissonneurs. Prions le Seigneur qu'il lui plaise d'envoyer bientôt de zélés ouvriers dans ces régions lointaines et depuis si longtemps abandonnées.

Le chef kalispel Alexandre, le chef Michel Insula et les autres chefs des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles ; les chefs des Kouteneys et des Arcs-à-Plat, avec tous nos néophytes, demandent un souvenir dans vos prières. Eux, de leur côté, n'oublient jamais de prier pour vous. Veuillez aussi vous souvenir de moi,

Votre tout dévoué frère en Jésus-Christ."

ADRIEN HOEKEN, S. J.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE
Les Sioux
Envoi de quatre lettres du R. P. Hoecken

Paris, le 17 novembre 1856.

Mon révérend et cher Père,

Je revois avec plaisir, dans votre livraison du 15 de ce mois, la lettre pleine d'intérêt que le R. P. Adrien Hoeken m'avait écrite du camp des Têtes-Plates, et que je vous avais expédiée de Saint-Louis avant mon départ pour la Belgique.

Voici quatre lettres de son frère, le R. P. Chrétien Hoeken, écrites en anglais. Je pense qu'elles méritent d'être traduites, et qu'elles intéresseront autant que celle du R. P. Adrien.

Dans quelques jours, je vous reverrai à Bruxelles.

PREMIÈRE LETTRE DU R. P. CHRÉTIEN HOEKEN, AU R. P. DE SMET

Pays des Sioux, au poste Vermillon, 11 décembre 1850.

Mon révérend et bien cher Père,

"Vous aurez appris, sans doute, par les lettres du R. P. Duerinck, que je suis parti, au mois de juin dernier, pour le pays des Sioux. La saison était assez favorable quand je quittai Kanzas. J'eus un temps un peu froid en traversant les États du Missouri, de l'Iowa et du Minesota, jusqu'à mon arrivée au poste de la compagnie américaine des pelleteries, nommé le *poste Vermillon*. L'impossibilité de trouver un bon guide pour me conduire jusqu'au fort Pierre, qui est le grand poste du Missouri, me fit perdre cinq jours d'un temps excellent.

Enfin je réussis à me procurer un compagnon qui avait passé et repassé presque par toutes les plaines de l'ouest, les montagnes, les forêts et les prairies, durant l'espace de trente-trois ans. Je me mis en route le jour avant que le temps ne changeât. Le troisième jour, la neige nous atteignit. En arrivant à la rivière Jacques, nous la trouvâmes infranchissable : l'eau était trop haute et trop froide pour faire passer nos chevaux. Nous fûmes forcés de monter pour chercher quelque endroit guéable. Nous voyageâmes huit ou neuf jours sans trouver aucun endroit ni aucun moyen pour passer. Le vent du nord commençait à souffler avec tant de violence, que nous étions en danger de périr par la gelée. Nous finîmes par descendre de nouveau la *vallée de la rivière* ; mais à peine nous étions-nous avancés de cinq, ou six milles, que le soir nous surprit, et nous fûmes obligés de camper dans un lieu qui offrait à peine une quantité de bois assez considérable pour la nuit. A peine étions-nous campés que le vent du nord se mit à souffler avec une horrible violence ; la neige tombait en telle abondance qu'on eût dit que les nuages crevaient par le milieu. Vous pouvez vous imaginer notre position et comment nous nous regardions avec pitié l'un l'autre. Il n'y avait pas moyen de dormir. Le lendemain matin nous levâmes notre camp. La neige et le vent continuèrent de se déchaîner avec la même fureur durant deux jours et deux nuits. Dans certains endroits il y avait six, quinze et même vingt pieds de neige. Figurez-vous, si vous le pouvez, l'état dans lequel nous nous trouvions, voyageant le long de la rivière Jacques, qui coule entre deux chaînes de montagnes, où il y a de profonds ravins, rapprochés l'un de l'autre.

Nous étions presque au bout de nos petites provisions, tout à fait seuls, dans un triste désert où l'on ne voyait que de la neige ; nous n'avions personne pour nous encourager, si ce n'est l'esprit de la divine charité, à la voix duquel j'avais entrepris ce pénible voyage. La neige s'amassait et s'élevait par monceaux ; nos chevaux ne voulaient plus avancer. La triste idée que nous ne pourrions jamais traverser la rivière Jacques abattait sans cesse notre courage ; mais je trouvais de la consolation à me rappeler ces paroles de la divine Sagesse : " Il vous a été avantageux d'avoir été éprouvé par la tentation." Pour surcroît de misère, le rhumatisme s'empara de mes deux genoux, au point que je ne pouvais placer un pied devant l'autre. Un de nos deux chevaux devint boîteux et ne se trouva guère mieux que moi-même. En outre, le vent du nord gela mes oreilles, mes pieds, mon nez et les pieds de mon compagnon. Le pauvre homme se plaignait de violentes douleurs dans le ventre, causées sans doute par la fatigue et par le manque de nourriture. Les éléments semblaient conspirer contre nous ; ce n'est que par une assistance particulière du ciel que nous n'avons pas péri dans ces tristes circonstances : - "Je n'ai jamais vu chose pareille. J'ai vécu, erré, voyagé durant trente-cinq ans dans tous les pays du Haut Missouri ; mais jamais, jamais je ne me suis trouvé dans une situation comme celle-ci." - Telles étaient les exclamations fréquentes de mon guide. Pour moi, j'étais contraint, par une triste nécessité, de marcher contre mon gré, ou plutôt de me traîner le mieux possible. Je ramassais le peu de courage qui me restait ; je marchais dans la neige du matin au soir, pleurant et priant tour à tour, faisant des vœux et des résolutions. Les aspirations des prophètes et des apôtres

étaient le sujet de mes communications avec le ciel : - "Fortifiez-moi, Seigneur, a cette heure... Ne me reprenez pas dans votre colère et ne me châtiez pas dans votre fureur." - Voilà ce que je répétais presque à chaque instant. Quand je m'enfonçais jusqu'à la ceinture dans la neige, je m'écriais : - "Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de nous... C'est pour vous et pour les vôtres que nous sommes venus en cette heure. Envoyez-nous l'aide de votre bras pour nous conduire. Seigneur, nous périssons."

Cependant nous nous avancions péniblement à travers les montagnes de neige accumulées, jusqu'à ce que la nuit nous invitât à planter notre tente, qui consistait, - soit dit en passant, - en une pièce carrée d'une maisonnette en peau. Nous nous mettions à l'œuvre avec courage, écartant la neige, descendant la charpente et le bois nécessaire pour le chauffage de la nuit. Le feu est allumé ; nous avons terminé notre prière du soir ; nous n'avons à manger qu'un petit morceau. Maintenant donc, repos pour quelques heures. Impossible : le sommeil a fui nos paupières ; la fumée nous aveugle et nous étouffe presque à chaque instant ; il fallait nécessairement tousser ; mon compagnon de voyage disait qu'il lui était impossible de distinguer un objet d'un autre, parce que la fumée l'avait rendu aveugle. Comment dormir quand les loups rôdent et hurlent autour de nous ? La neige et quelquefois la pluie avec la grêle tombaient sur nous toutes les nuits. Souvent, lorsque j'étais attentif au bruit, la prière : "*De tout danger, de la pluie et de la grêle, délivrez-nous, Seigneur !"* s'échappait de mes tremblantes lèvres sans ma volonté. Grâce au ciel ! le Seigneur a entendu notre humble supplication : chaque jour, il nous a donné du beau temps, quoique fort froid. Ce que je craignais le plus chaque matin, c'est que mon compagnon ne vînt m'apporter la triste nouvelle que nos chevaux étaient morts de froid ou de faim, dans ces terrains stériles et sans abri. Si nous avions éprouvé cette perte, notre malheur eût été complet. Je me mis moi-même et tout ce qui m'appartenait sous la protection spéciale de notre bonne et aimable patronne, la sainte et immaculée Vierge Marie, et je lui rappelai souvent avec une confiance filiale que nous avions été confiés à sa garde au pied de la croix.

De jour en jour, mon guide faisait plus d'instances pour abandonner le cheval boiteux, afin de ne pas nous exposer à nous laisser geler pour lui. Nous devions perdre un temps considérable de la journée à le décharger et à le charger de nouveau, parce qu'il tombait presque à chaque pas sur cette neige glissante. Cependant, à force de soins et de peines, de fatigues et de patience, nous arrivâmes, avec nos deux chevaux, au poste Vermillon. Affamés et presque mourants comme nous étions, n'ayant eu pour vivre, durant dix jours, qu'un peu de pain et une poule de bruyère, que mon compagnon avait tirée par hasard ; privés de sommeil et fatigués à rendre l'âme, nous étions parvenus à Vermillon le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie. Pour exprimer la joie qui inondait mon cœur en cet heureux jour, je devrais me servir de larmes au lieu d'encre, et l'on verrait mes sentiments marqués bien plus clairement qu'au moyen de la plume. J'étais au terme de la faim, du froid, de la neige, de la pluie, de la grêle, des courses et des blasphèmes qui me remplissaient d'horreur chaque fois que mon compagnon déchargeait sa colère contre son cheval ou contre les maux que nous éprouvions. Je le repris plusieurs fois et je le priai de s'en abstenir, mais en vain ; le pauvre homme avait toujours son excuse : - "C'était pour lui une seconde nature, et il n'avait pas de mauvaise intention." - Misérable excuse ! Je souffris plus de ses propos inconvenants et de ses murmures que de toutes les autres misères réunies. A mes prières, mêlées d'espérance, de crainte et d'angoisse, succédaient maintenant des hymnes de reconnaissance et de foi. Au lieu de mes aspirations ordinaires : - "C'est assez, Seigneur, c'est assez !... Commandez aux vents, et il se fera un grand calme !... Seigneur, vous avez dit : demandez et vous recevrez ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien." - et ainsi de suite ; maintenant je m'écriais : - "Nous vous louons, Seigneur ; votre puissance est grande, Seigneur, Dieu des armées, etc."

M. Charles Larpenteur, qui bien souvent a exercé l'hospitalité envers vous, lorsque vous avez voyagé par le désert pour visiter les tribus indiennes, est chargé maintenant du poste, et il nous a reçus avec toute la bonté d'un père. Il nous a procuré tout ce qu'il a pu. Que le Seigneur le bénisse, car il le mérite bien. – "L'homme de l'Évangile, remarqua-t-il fort à propos, prit soin du Samaritain et versa de l'huile et du vin dans ses blessures... Monsieur, ajouta-t-il, soyez le bienvenu. Je vous offre tout ce que j'ai ; je veux vous traiter le mieux possible." - La dignité et le prix de la charité ne sont jamais mieux sentis que dans de pareilles occasions et par des mendiants tels que nous.

Je passerai quelques jours à instruire et à baptiser une vingtaine de personnes, qui vivent ici dans les environs. Je tâcherai de me remettre de mes fatigues extraordinaires avant de partir. Dans l'entre-temps, la neige fondra, les routes deviendront meilleures et je reprendrai mon voyage.

Recevez l'assurance de mon respect. Soyez l'interprète de mes sentiments auprès de tous les Pères et les Frères, et veuillez me croire,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ."

CHRÉTIEN HOEKEN, S. J.

Vous voyez, mon révérend père, par cette lettre du R. P. Hoeken, que les consolations du ciel se mêlent sans cesse aux désolations de la terre. C'est le soutien des ouvriers dans la vigile du Seigneur.

Je suis venu en Europe pour chercher des missionnaires. La Belgique en a déjà beaucoup fourni. Saint François-Xavier demandait des Belges. Serai-je assez heureux d'en amener quelques-uns ? Ne pourrais-je pas autant compter sur ma patrie que sur la Hollande, sur la France, sur l'Italie, etc. ?

DEUXIÈME LETTRE DU R. P. CHRÉTIEN HOEKEN, AU R. P. ÉLET

Territoire de la Plate, 28 décembre 1850.

Mon révérend et bien cher Provincial,

"Conformément aux promesses formelles que j'ai faites dans mes lettres, je vous écris pour vous faire connaître les lieux où j'ai été et ce que j'ai fait depuis mon départ de la rivière de Kanzas, jusqu'à mon retour du Haut Missouri.

Je voyageai par la route de Weston, sans un centime en poche. Je fus donc obligé de me fier entièrement à la divine Providence. Un billet de dix dollars, tiré sur le Père De Smet, me mit à même de pourvoir au nécessaire du voyage. J'aurais tiré plus largement ; mais c'était tout ce qu'on pouvait me donner.

En route, je fis la rencontre de quelques anciens amis, dont la libéralité ne tourna pas au profit de ma pauvreté. J'arrivai à Saint-Joseph, au pied des côtes du Serpent Noir. Ma monture ne pouvait pas supporter les fatigues du voyage ; on appuyait mon sentiment, entre autres M. Scanlan, qui eut la bonté de m'offrir un cheval indien pour voyager jusqu'à Bellevue, et de se charger lui-même du soin de mon propre cheval. J'acceptai ses offres obligeantes. Il ne se passa pas deux jours que je me trouvai tout désappointé. Le cheval était extrêmement paresseux et faible tout à la fois. Je le changeai, à la grande rivière Pacoa, pour un bon cheval dont l'apparence extérieure promettait un meilleur succès dans le long voyage que je voulais faire. Je donnai à l'individu un billet sur M. P. A. Sarpy pour payer la différence.

En arrivant à Bellevue, j'appris de M. Sarpy que MM. Bruyère et Ayot étaient partis le jour précédent et qu'il me serait facile de les atteindre, qu'il n'avait point de guide pour moi et ne savait pas qu'il y en eût un dans les environs. J'achetai les ustensiles nécessaires, une petite marmite, des vases en étain, des provisions, etc. et je me mis à la poursuite des messieurs que j'ai indiqués et qui demeurent à environ trente milles plus bas que le poste Vermillon, à l'embouchure de la grande Siouse. Je les atteignis le jour suivant, à la rivière Boyer ; je voyageai en leur compagnie durant sept jours, jusqu'à notre arrivée à la grande Siouse.

J'y passai trois jours à instruire le peuple, et je baptisai quatorze personnes. Ils me traitèrent avec beaucoup de bonté et exprimèrent l'extrême contentement que leur causait la pensée de voir s'établir une mission parmi les Sioux. Ils promirent de payer pour la pension de leurs enfants. Ils ne sont pas seulement pleins de bonne volonté, mais ils sont aussi capables d'agir. Pour la race mêlée des Santies (tribu siouse), ils reçoivent du gouvernement environ mille dollars par tête, en vertu du traité fait l'année dernière à la rivière Saint-Pierre dans le Haut Missouri. Vous comprenez donc, mon révérend Père, que si nous différons d'établir une mission parmi eux, ils enverront leurs enfants ailleurs. Ne vous imaginez pas que le nombre de ces pauvres enfants, baptisés tous par le Père De Smet et autres, soit insignifiant. Vous trouvez la race mêlée partout en grand nombre, avec des milliers d'Indiens. Faut-il donc que tous ces enfants, dont plusieurs milliers ont déjà été baptisés, périssent faute d'instruction ? Sont-ils condamnés à rester assis à l'ombre de la mort ? Ne pourrai-je leur annoncer à tous la précieuse nouvelle de la vocation à la grâce ? J'espère de la miséricorde de Dieu que le jour de leur délivrance est proche ; qu'ils verront bientôt le secours du Dieu Sauveur. Puisse leur attente et leurs fréquents appels voir enfin un terme ! C'est ce que je demande chaque jour dans mes prières et surtout à l'autel.

J'oubliais de dire qu'en arrivant à Linden, village situé à huit milles plus bas que la rivière Nishnebatlana, je trouvai le major Matlock fort dangereusement malade ; souffrant d'un flux de sang. Il me reconnut tout de suite et s'écria : "Père Hoeken, je suis extrêmement content, de vous voir. Je vous ai désiré bien longtemps ; mais je suis si fatigué en ce moment que je ne pourrais vous entretenir. Ne pourriez-vous pas revenir un peu plus tard ? – "Très-volontiers, répondis-je ; je vous verrai tantôt." - Une heure après, je revins à sa chambre dans l'hôtel ; je le trouvai à moitié endormi. Il entendit ma voix, et, après avoir congédié tous ceux qui se trouvaient avec lui, il se mit à me parler de ses convictions religieuses. Il me raconta qu'il avait été élevé dans la secte des méthodistes, mais qu'il n'y croyait pas, et que son désir le plus ardent était d'être reçu dans le sein de l'Église catholique. Il me fit sa confession ; après quoi je le baptisai sous condition. Il me sembla parfaitement content et résigné à la mort. J'ai appris depuis qu'il n'a pas survécu longtemps à son baptême. Qu'il repose en paix!

Souvenez-vous de moi dans vos prières et dans vos saints sacrifices.

R. P. Provincial,

Votre très humble serviteur."

CHRÉTIEN HOEKEN, S. J.

TROISIÈME LETTRE DU R. P. CHRÉTIEN HOEKEN AU R. P. ÉLET

Saint-Joseph, 3 janvier 1851.

Mon révérend et bien cher Provincial,

"J'ai été obligé d'attendre pour régler mon compte avec M. P. A. Sarpy, qui était absent lors de mon arrivée au Council-Bluffs. Ce temps ne fut pas perdu ; j'eus le bonheur de baptiser un grand nombre d'enfants de la tribu Omaha, et je fis la rencontre du jeune chef Logan Fontenelle. C'est un enfant spirituel du père De Smet. Il est très digne des emplois qu'il remplit dans sa tribu ; il fera tout ce qui est en lui pour convertir ses gens et les amener à notre sainte religion[1].

[1] Il est mort en 1855, dans un combat contre un grand parti de guerre des Sioux *(Note du P. De Smet.)*

Je quittai Council-Bluffs le 27 décembre. J'arrivai sur la rivière Nishnebatlana, à un endroit appelé le *village français*. Il est occupé presque exclusivement par les Canadiens, par la race mixte et par un mélange d'Indiens unis entre eux. Je fus reçu avec beaucoup de bonté et j'employai le samedi et le dimanche pour les raffermir dans la foi.

On n'eut pas plus tôt appris mon arrivée, que l'on s'assembla de tous côtés, afin de procurer aux enfants la grâce de la régénération baptismale. Vous pouvez vous imaginer quelle consolation c'était pour moi après les difficultés du voyage. En examinant l'état des choses, je trouvai qu'il était nécessaire que j'instruisisse ces gens par rapport au sacrement de mariage. On m'écouta avec une profonde attention, et l'on suivit mes avis sur ce point. Je baptisai seize personnes, parmi lesquelles se trouvaient un Mormon converti et une Siouse ; je donnai la bénédiction nuptiale à trois couples. Au milieu d'une assemblée tenue dans une maison, la conversation tomba sur la construction d'une église dans le village ; chacun offrit ses services et promit d'approcher des saints sacrements.

Que la moisson est grande et abondante ! mais hélas ! qu'il y a peu d'ouvriers pour la recueillir ! Il faut redire avec vérité, mais avec tristesse, ces paroles de Jérémie : "Les enfants demandent du pain et il n'est personne pour le leur rompre." Quel vaste champ pour ceux dont il est dit dans l'Écriture que "leurs pieds sont beaux sur les montagnes et que leur voix est éloquente pour annoncer le message de paix et la bonne nouvelle du salut !" Un mois de voyage à travers le désert où erre ce peuple encore privé d'instruction procurerait à nos missionnaires une plus grande expérience des maux de l'ignorance et de la superstition, que plusieurs années passées à les étudier dans les livres et les écrits ; et une heure de conversation inspirerait aux cœurs chrétiens des sentiments d'une compassion plus réelle, que tous les discours de la rhétorique et tous les artifices de l'éloquence ne pourraient jamais produire. Si ces catholiques des pays civilisés et pourvus de tous les avantages que la civilisation procure pour l'âme et pour le corps, pouvaient, durant une seule semaine, faire l'expérience de tout ce que l'on éprouve au milieu des ravages et des violences de ce pauvre pays indien, leurs cœurs s'ouvriraient aux sentiments d'une compassion vraiment active, et ils étendraient une main charitable pour soulager la misère et adoucir l'amertume de cette malheureuse et affligeante condition. Il y a dans la vie humaine des marques de dégradation qui, à la première vue, excitent les tendres sentiments d'un cœur chrétien ; il y a des peines intérieures, des tristesses qui n'ont besoin que d'être racontées pour exciter la charité envers ceux qui souffrent. Telles sont, mon cher Père, les peines et les souffrances de nos sauvages. Privés de société civilisée, dépourvus de tous les avantages de la vie sociale, ignorant jusqu'à leurs premiers devoirs individuels, ils sont en proie aux déceptions extérieures, aux illusions du dedans, et leurs jours sont comptés par des maux accablants et des malheurs aussi nombreux que les heures qui en marquent la durée. Mais lorsqu'il plaît à la sage Providence de permettre qu'ils soient encore visités en outre par d'autres épreuves, comme il est arrivé chez les Potowatomies, qui ont perdu leur moisson, alors leurs maux croissent au centuple, et rien que les consolations de l'Évangile n'est capable d'adoucir la dureté de la barbarie et les angoisses de l'ignorance. Daigne le ciel inspirer à un grand nombre de dignes ministres de son Église un zèle conforme au cœur de Dieu, et remplir un grand nombre de chrétiens de cette charité qui couvre la multitude des péchés, afin qu'ils viennent a leur aide au milieu des peines qu'ils endurent en ce moment !...

Mes respects à tous.

Révérend Père Provincial,

Votre très humble serviteur."

CHRÉTIEN HOEKEN, S. J.

QUATRÈME LETTRE DU R. P. CHRÉTIEN HOEKEN AU R. P. ÉLET

Bellevue, 23 décembre 1850.

Mon révérend et bien cher Provincial,

"J'ai quitté le poste Vermillon le troisième dimanche de l'Avent ; j'ai descendu la rivière Grande-Siouse jusqu'à son embouchure. Là j'ai rencontré le major Halton, qui est l'agent du Haut Missouri.

Il a employé toute son éloquence pour me persuader de l'accompagner jusqu'au fort Pierre, qui est le poste du Petit Missouri. Il s'y arrêtera probablement jusqu'au milieu de janvier. Dieu sait quel temps nous aurons alors. Il nous a fait présent d'une belle robe de buffalo, et il m'a dit que si nous voulions établir une mission dans ces parages, il y contribuerait, pour sa part, en donnant annuellement cent dollars. Un autre monsieur ajouta : "J'ai trois enfants, dont l'éducation est à faire ; je veux fournir trois cents dollars par année, et soyez sûr, continua-t-il, que tous les blancs qui dans cet endroit ont une famille de race mêlée (et il y en a un très grand nombre) vous assisteront le mieux qu'ils pourront, l'un d'une manière, l'autre d'une autre, chacun selon ses moyens." Les Brûlés, les Jantons et les autres tribus des Sioux, réunies en conseil, ont dit : "Les missionnaires ne périront pas de faim parmi nous : "nous leur porterons en abondance de la viande de buffalo et des robes, afin qu'ils puissent acheter des habits pour les enfants qui seront confiés â leurs soins."

Pour l'amour de Dieu et des âmes, je vous en conjure, mon révérend Père, ne différez pas plus longtemps. Tout ce que le Père De Smet et les autres ont produit de bien par leurs visites et leurs travaux sur l'esprit de ces peuples sera perdu et oublié, si ces Indiens sont trompés dans leur attente. Ils pèsent le caractère des hommes dans la balance de l'honnêteté ; à leurs yeux quiconque n'accomplit pas ses promesses est coupable ; ils ne regardent pas s'il diffère avec raison ou s'il se trouve dans l'impossibilité d'exécuter. Quelques-uns ont envoyé leurs enfants aux écoles protestantes, et ils continueront de le faire tant que nous ne nous établissons pas parmi eux.

De tout ceci vous pouvez facilement conclure à l'apostasie et à tous les maux qu'elle entraîne avec elle. Les âmes immortelles sont précieuses aux yeux de Dieu. Vous connaissez mes dispositions, arrangez tout selon votre bon vouloir. Mon unique désir est d'endurer les fatigues et les souffrances, autant que je le pourrai avec la grâce de Dieu et aussi longtemps que je vivrai. J'ai déposé mes espérances dans le sein de mon Dieu ; j'attends ma récompense de sa bonté, non pas en cette vie, mais dans l'autre.

Votre, etc."

CHRÉTIEN HOEKEN, S. J.

Ces quatre lettres du R. P. Hoeken montrent assez, mon révérend et bien cher Père, les besoins spirituels de ces peuplades et leur désir d'être secourues. L'apostasie est plus fréquente qu'on ne le pense généralement en Europe. Oh ! si les prêtres zélés du continent savaient ce que nous savons, s'ils voyaient ce que nous avons vu, leurs généreux cœurs les transporteraient au delà des mers et ils iraient consacrer leur vie à un ministère fécond en fruits de salut. Le temps presse, déjà les sectaires de différentes nuances se préparent à pénétrer plus avant dans le désert, et ôteront à ces malheureuses tribus leur dernier espoir : celui de connaître et de pratiquer la seule et vraie foi. Obtiendront-ils enfin ces Robes-Noires, qu'ils attendent et appellent depuis tant d'années?

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de ma sincère amitié.

P.-J. DE SMET.

VINGT-SIXIÈME LETTRE
Tributs d'admiration payés aux Têtes-Plates
Pater et Ave Maria en langue osage

Nous devons la communication de cette lettre à la complaisance de la supérieure des Servantes de Marie du pensionnat d'Erps.

A la révérende Mère Supérieure du couvent et pensionnat d'Erps-Querbs, situé entre Bruxelles et Louvain.

Bruxelles, fête de saint François-Xavier, 3 décembre 1856.

Ma révérende Mère,

La fête de ce jour renouvelle dans mon esprit le souvenir de la belle journée que j'ai passée à Erps lundi.

Je dois encore une fois vous remercier du bienveillant accueil que j'ai reçu dans votre communauté et pensionnat.

Les invitations réitérées que vous m'aviez faites, depuis mon retour en Belgique, par l'intermédiaire du R. P. Terwecoren, qui m'y a conduit, m'avaient fait un devoir de m'y rendre. Je vous devais d'ailleurs cette visite, ma révérende Mère, à vous personnellement, en considération des liens qui ont toujours existé et qui existent encore entre votre famille et la mienne. Cette recommandation m'avait été déjà faite à Termonde. Il m'a été agréable de vous revoir, après trente-cinq années d'intervalle, et surtout de vous trouver consacrée à Dieu par les vœux de religion. Pendant mes longues pérégrinations à travers le monde, c'est dans les maisons religieuses que j'ai toujours trouvé la plus grande somme de bonheur à laquelle l'homme puisse aspirer ici-bas.

Mais alors même que ce motif personnel n'aurait pas existé, le pensionnat des Servantes de Marie me laisserait encore un bien doux souvenir. Je n'oublierai jamais cette petite fête de famille, ces paroles si charitables et si chrétiennes qui m'ont été adressées par une de vos pensionnaires au nom de ses compagnes ; cette attention soutenue que ces enfants ont prêtée à mes récits, et les prières qu'elles m'ont promises pour mes pauvres sauvages ; ce beau cantique chanté en l'honneur de saint François-Xavier, le patron des missionnaires ; le bonheur de ces petites filles du village réunies dans l'externat, où leurs cœurs apprennent à aimer Dieu et à le servir par le travail ; la respectueuse déférence de toutes les religieuses et de M. le Directeur.

Je vous remercie donc, ma révérende Mère, de ce bon accueil ; et au nom des sauvages, je vous remercie particulièrement des aumônes dont le couvent a bien voulu me charger pour eux, et des ornements d'autel que vous leur préparez. Les sauvages prient pour leurs bienfaiteurs ; ils prieront bien spécialement pour les Servantes de Marie et pour leurs jeunes élèves, quand j'aurai pu leur en parler.

Comme témoignage anticipé de leur reconnaissance, et pour que le souvenir de cette journée se conserve, que votre communauté prospère toujours, que votre pensionnat fleurisse de plus en plus, que vos jeunes demoiselles, quand elles seront sorties de cette maison du Seigneur, gardent précieusement l'inappréciable don de la piété et le pur éclat de toutes les vertus, je me propose de donner aux premières petites filles sauvages que je baptiserai après mon retour, les prénoms des religieuses et des élèves que j'ai vues réunies, afin qu'elles prient pour ces bienfaitrices. Veuillez donc en faire dresser une liste et l'envoyer au R. P. Terwecoren, qui a soin de recueillir tout ce qui est offert pour la mission.

J'ajoute à cette lettre une copie de tributs d'admiration payés à la nation des Têtes-Plates, ainsi que le *Pater* et l'*Ave Maria* en langue osage. C'est un petit souvenir pour le pensionnat d'Erps-Querbs.

I. *Tributs d'admiration rendus à la nation des Tètes-Plates*, par un officier de l'armée des États-Unis, envoyé, avec le gouverneur Stevens, pour explorer la vallée de Sainte-Marie, etc. Ces lignes sont tirées d'un rapport publié récemment par ordre du gouvernement. (*Explorations etc. from the Mississipi river to the Pacifie Ocean.* Page 308.)

Le lieutenant Mullan dit :

"Lorsque je suis arrivé au camp, avec mon guide, trois ou quatre hommes sont venus à notre rencontre et nous ont invités à entrer dans la loge du chef. Avec beaucoup d'empressement, ils ont pris soin de nos chevaux, les ont dessellés et abreuvés. Aussitôt que le camp a été averti de l'arrivée d'un blanc au millieu d'eux, tous les principaux de la tribu se sont rassemblés dans la loge du chef.

Tous s'y trouvant réunis, à un signal donné par le chef ; ils firent une prière à haute voix. J'étais frappé d'étonnement ; car je ne m'attendais pas à une telle conduite de leur part. Toute l'assemblée c'est mise à genoux. De la manière la plus solennelle et avec la plus grande révérence, ils ont adoré le Seigneur. Je me demandais : Suis-je parmi des Indiens?... Suis-je parmi des gens que tout le monde appelle sauvages ?... A peine pouvais-je

en croire mes yeux. La pensée que ces hommes étaient pénétrés de sentiments religieux si beaux et si profonds à la fois me remplit d'admiration.

Je ne pourrais assez parler de ces cœurs nobles et généreux au milieu desquels je me trouvai. Ils étaient pieux et fermes, hommes de confiance, remplis de probité, pénétrés en même temps d'une foi vive et religieuse à laquelle ils restaient fidèles.

Jamais ils ne prenaient leur repas sans implorer la bénédiction du ciel. Le matin en se levant, et le soir avant de se coucher, ils adressaient leurs prières à Dieu.

La tribu des Têtes-Plates est, parmi les Indiens, l'objet de la plus haute estime ; tout ce dont j'ai été témoin moi-même justifie cette opinion avantageuse."

Voici un autre témoignage. Il est de l'honorable Isaac J. Stevens, gouverneur du territoire de Washington. En donnant ses ordres au lieutenant M..., il lui dit :

"Dites à ces bons Têtes-Plates que les paroles du P. De Smet en leur faveur ont été reçues par leur *Grand Père*, le président des États-Unis et que tous les honnêtes gens leur sont dévoués. Je voudrais rebâtir le village de Sainte-Marie. Qu'ils sachent que je leur suis attaché et que je suis prêt à aider leurs anciens bienfaiteurs pour leur bien-être. Ce serait pour moi la chose la plus agréable."

Il écrivait à l'agent indien :

"Vous connaissez déjà quel est le caractère des Tètes-Plates. Ce sont les meilleurs sauvages des montagnes et des plaines. Ils sont honnêtes, courageux et dociles. Ils n'ont besoin que d'encouragement pour devenir de bons citoyens. Ils sont chrétiens, et nous sommes assurés qu'ils vivent selon le code chrétien."

Ce passage est tiré des rapports faits au président en 1854.

Vous le voyez, ma révérende Mère, l'éloge que j'ai fait des Têtes-Plates à Erps est aussi dans les bouches américaines. Il en est de même de bien d'autres sauvages. Les religieuses et les élèves pourront donc compter sur les prières de reconnaissance des petites filles qui porteront leurs prénoms. Puissent ces enfants du désert avoir les mêmes moyens de salut que les enfants de Belgique!

II. *Pater* et *Ave Maria* en langue osage.

Intâtze ankōūgtăpi manshigta niñgshè shāshē dichta
Père notre dans le ciel qui est nom votre

ōūchōupēgtsēlou wāwālagtankapi dichta tshīghsēlon. Ha-
soit sanctifié règne votre qu'il arrive Vo-

kīstse ingshē manshingta ekionpi, manshan lăi aikougt-
lonté votre dans le ciel soit faite sur la terre soit faite

siow. Humpale humpake sani wâtsütse
pareillement. Aujourd'hui et jour chaque pain

ankougtāpi wakupiow. Ouskan pishi wachiēg-
notre à nous donnez Action mauvaise à nous qui a

chēpa ankionlē ankilē, aikon ouskan pishi
été faite nous la pardonnons, de même action mauvaise

ankougtapi wāōnlapiow. Ouskan pishi ankagchē-
notre à nous pardonnez. Mauvaise action à faire par

tāpi wāsañkāpi ninkow. Nansi pishi ingshe waliētsi
nous ne nous induisez point. Mais du mal délivrez-

sapiow. Aikongtsiow.
nous. Amen.

Hāwāi Marie Wagkonda odikupi odis-
Je vous salue Marie du Grand-Esprit de dons remplie

hailow. Wagkonda shōdiguē acchow. Wakoki
vous êtes. Le Grand-Esprit avec vous est Les femmes

odisanha odichoupegtsiow, Jusus tsāitse oulagran
parmi elles vous êtes bénite Jésus des entrailles le fruit

ingshe ougoupegtsiow. Wâlâgui Marie Wagkonda
votres est béni. Sainte Marie du Grand-Esprit

Ehonh wawatapiow, dekousi antzapi aitchanski.
la Mère pour nous priez à présent et au moment de la mort.

Aikougtsiou
Ainsi soit-il.

Agréez, ma révérende Mère, ce petit hommage de ma reconnaissance, et veuillez en offrir l'expression à M. le Directeur, à la communauté et aux élèves.

Votre serviteur en J.-C.

P-J. DE SMET

VINGT-SEPTIÈME LETTRE
Les Pottowatomies

Turnhout, 16 décembre 1856.

M…

Je me retrouve aujourd'hui dans la ville qu'habita longtemps un des plus zélés bienfaiteurs que les missions étrangères aient jamais eus, feu M. De Nef. D'ici je partirai pour la Hollande, et je compte vous retrouver à Bruxelles, s'il plaît à Dieu, pendant le mois de janvier.

La copie d'une lettre que j'ai adressée à mon excellente mère en 1838, et que vous avez trouvée à Erps, lors de notre agréable excursion vers ces pieuses Servantes de Marie et leurs édifiantes élèves, est incomplète. Toutefois je me rends volontiers à votre désir de publier ce fragment, comme je, m'en rapporte à vous pour toutes les autres pièces qui pourraient vous tomber sous la main, quand vous allez à la recherche de manuscrits [1].

[1] La lettre originale n'est probablement pas perdue. Dans ce cas, nous espérons d'en recevoir communication et de pouvoir imprimer toute la missive dans le troisième volume des *Lettres du R. P. De Smet*, que nous éditons en ce moment, à l'avantage des missions. A cet effet, la lettre devrait nous être adressée immédiatement après la réception de ce numéro des *Précis Historiques*. *(Note de la rédaction.)*

Nation des Potowatomies, Saint-Joseph, juillet 1838.

Ma bien bonne Mère,

J'ai reçu votre lettre du 13 mars avec toutes vos bonnes nouvelles de Termonde, même *"dat Charles Geyzel koster geworden is." Ongetwyfelt zal het eenen goeden koster zyn*. Toutes vos communications m'ont fait grand plaisir et donné beaucoup de consolation. Je n'oublie pas mon lieu natal. Continuez donc de m'envoyer très souvent les détails les plus minutieux. Vous savez qu'un Termontois par naissance reste tel par préférence. Tout ce qu'il peut apprendre de ce beau petit point du globe, même quand il se trouve dans un désert américain, à deux mille lieues de là, au milieu des sauvages et parmi les bêtes féroces, lui est toujours très agréable : la réception de votre lettre a été pour moi un véritable jour de fête.

Que vous dirai-je, ma Mère, sur tout ce que vous me mandez de l'état actuel de votre maison et des bonnes Marolles que le Seigneur destine à avoir soin de tant de pauvres et de misérables, sous la direction de votre bien digne régent ? Ah ! je vous l'assure, j'en remercie Dieu dans la sincérité de mon cœur. S'il daigne m'exaucer, il vous tiendra tous, vos petits orphelins et vos petites orphelines, vos vieillards et vos pauvres enfants, sous sa puissante et sainte grâce. C'est l'ardente prière que j'offre tous les jours à l'autel. Je vous suis bien reconnaissant, ainsi qu'à la maîtresse et aux enfants, de ce que vous ne m'oubliez pas, surtout dans vos prières ; j'y attache grand prix. Vous continuerez, j'espère, d'implorer la sainte Vierge, reine du ciel, afin qu'elle daigne protéger nos pauvres missions et nous obtenir de son divin Fils, qui ne peut rien lui refuser, les grâces et les forces nécessaires pour surmonter les nombreux obstacles qui séparent les sauvages de la voie du salut.

Vous attendez sans doute un petit récit fait du fond de mon désert. Eh bien, je vais vous montrer le blanc et le noir. Il est juste que vous, qui priez tant pour nous, vous sachiez à peu près où en sont nos affaires. Vos prières en deviendront d'autant plus ferventes, j'en suis sûr.

Je vous entretiendrai d'abord de la grande perte que nous avons faite vers la fin d'avril. Notre supérieur nous envoyait de Saint-Louis des effets pour la valeur de 2500 francs, en ornements d'église. Un tabernacle, une cloche, des provisions et des habits pour une année. J'étais sans souliers depuis longtemps, et depuis Pâques nous étions sans vivres. Toute la nation se trouvait dans une grande disette, n'ayant que des glands et quelques racines sauvages pour toute nourriture. Enfin, vers le 20 avril on vint nous annoncer que le navire tant désiré arrivait. On le voyait déjà de la plus haute de nos côtes. Je me procurai sans délai deux chariots pour aller au port chercher nos bagages. J'y arrivai à temps pour être témoin d'une bien triste scène. Le navire avait couru contre un chicot[1] à fleur d'eau, s'était brisé et s'enfonçait dans les flots. La confusion fut grande dans le bateau. Heureusement personne ne perdit la vie. Le dommage total a été évalué 40 000 piastres, au delà de 200 000 francs. Toutes les provisions que le gouvernement envoie aux sauvages y étaient. De nos effets, quatre articles ont été sauvés : une charrue, une scie, une paire de bottes et du vin. La Providence nous était favorable : avec le secours de la charrue, nous avons pu ensemencer un bon champ de maïs : c'était la saison de labourer ; de la scie, nous nous servons pour nous bâtir une meilleure maison et pour agrandir notre église déjà trop petite ; avec mes bottes, je puis marcher, dans les prairies et les bois sans peur d'être mordu par les serpents qui y fourmillent ; et le vin nous permet d'offrir à Dieu tous les jours le très saint sacrifice de la messe ; bonheur dont nous avions été privés depuis longtemps. Nous nous sommes donc remis avec courage et résignation aux glands et aux racines jusqu'au

30 de mai. Ce jour, un autre bateau à vapeur arriva au port. C'est par ce même navire que j'ai reçu vos nouvelles, ainsi qu'une lettre de ma famille et de la bonne Mère Thérésienne.

[1] Arbre dont les racines se tiennent dans la vase du fleuve, et dont les branches s'étendent de tous côtés.

Notre réunion monte déjà à environ trois cents. A Pâques nous avons eu une cinquantaine de premières communions. Je recommande, d'une manière toute spéciale, à vos bonnes prières ces pauvres Indiens, afin qu'ils se maintiennent dans la ferveur. Les dangers et les scandales qui les environnent sont bien grands. J'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, qu'un des principaux obstacles à la conversion des sauvages était la boisson. Le dernier bateau leur en a apporté une grande quantité. Déjà quatorze d'entre eux se sont hachés en pièces de la manière la plus barbare, et sont morts. Un père saisit son propre enfant par les jambes et l'écrasa, en présence de la mère, contre un poteau de la loge. Deux autres individus ont assassiné de la manière la plus cruelle une femme sauvage, notre voisine, mère de quatre enfants. Nous vivons au milieu des scènes les plus dégoûtantes. La passion des sauvages pour les liqueurs fortes est inconcevable. Ils donnent chevaux, couvertures, tout, en un mot, pour avoir une petite quantité de ces liquides abrutissants. Leur ivresse ne cesse que quand ils n'ont plus à boire. Quelques-uns de nos néophytes n'ont pu résister à ce terrible torrent et se sont laissé entraîner. J'ai écrit une lettre énergique au gouvernement contre ces abominables traficants. Joignez vos prières à nos efforts pour obtenir du ciel la grâce de réussir à abolir cet affreux commerce, qui est sans contredit, je le répète encore, le plus grand obstacle à la conversion des sauvages, et qui fait leur malheur sous tous les rapports.

Je visite souvent les Indiens dans leurs loges, soit en qualité de missionnaire, s'ils sont disposés à m'écouter, soit en qualité de médecin pour voir les malades. Lorsque je trouve un petit enfant en grand danger et que je m'aperçois que les parents n'aiment pas à entendre parler de religion, j'étale mes fioles ; je leur recommande beaucoup mes médecines ; je lave d'abord l'enfant avec un peu de camphre ; ensuite, prenant de l'eau baptismale, je le baptise sans qu'on s'en doute, et je lui ouvre par là les portes du ciel, dont un grand nombre déjà ont pris possession, malgré les ruses de l'enfer pour l'empêcher.

Pendant l'hiver, un chef d'une nation voisine m'apporta son enfant atteint d'une maladie très dangereuse ; il n'avait plus qu'un souffle de vie. Le père me demandait des médecines ; je lui fis entendre que l'enfant ne pouvait plus guérir, mais que j'avais le moyen de le rendre, après sa mort, le plus heureux de sa nation. Je lui expliquai les faveurs du sacrement de baptême. Le chef, tout ravi, m'offrit son fils pour lui assurer ce bonheur, et l'enfant mourut le lendemain.

Je pourrais vous citer un grand nombre d'autres traits consolants dont le ciel nous favorise, mais ma feuille est trop petite et ne me le permet pas.

Je consacrerai cette dernière page pour vous donner les principaux incidents de mon excursion de cent vingt lieues plus avant dans les terres sauvages, au travers du pays des Omahas et dans l'immense contrée qu'occupent les Sioux, nation nomade qui suit partout les buffles, les bisons et les biches, dont ils font leur nourriture et leur habillement. Le but de ma course était de procurer le bienfait du baptême à quelques enfants, de donner aux adultes une idée de notre sainte religion et d'établir, au nom des chefs potowatomies, une paix durable et avantageuse aux deux nations. Nos sauvages vivaient depuis deux ans dans une grande frayeur de cette nation nombreuse et guerrière. Dernièrement encore, deux de nos gens avaient été massacrés.

Je m'embarquai sur le Missouri, le 29 avril, en bateau à vapeur. J'y rencontrai, à ma grande joie, deux anciens amis : l'un mathématicien français, M. Nicollet, homme très savant et pieux ; l'autre, un Allemand, M. Gayer. Ces messieurs font une excursion scientifique de 1500 lieues dans la contrée indienne. L'eau du fleuve était très basse ; les bancs de sable et les chicots très nombreux et difficiles à passer ; les vents forts et contraires. Nos progrès étaient lents. Nous eûmes mainte occasion de faire des promenades dans les bois et les prairies, allant à la recherche de minéraux, qui abondent dans ces déserts, et de plantes rares et curieuses, parmi lesquelles nous avons fait de belles découvertes. Je pensais à vous, ma bonne Mère, quand je me trouvais dans ces beaux parterres. Je m'imaginai même un instant que vous y étiez avec tous vos petits enfants. J'entendais vos exclamations : "- *Potten, potten, kinderen ! Wel, wel !... Dat zyn schoone bloemen ! Wie zoude het konnen gelooven ?... Maer ziet, maer ziet !...*" - *"Komt hier, moeder ; hier heb ik een schoone,"* etc. etc. En effet, c'était bien le plus beau coup d'œil que l'on pût voir et désirer. Lorsque la cloche rappelait au navire, je quittais avec beaucoup de peine ces parquets fleuris. J'ai cueilli un grand nombre de ces plantes ; je les conserve dans mon herbier. Nous avons parcouru plusieurs endroits où il n'y avait que des oignons ; ronds et grands comme de grosses billes de marbre qui servent à des jeux d'enfants, mais excellents à manger. Dans un autre endroit, nous avons cueilli une grande quantité d'asperges de la grosseur d'un pouce. Tous les passagers du navire s'en sont régalés pendant quatre jours.

Je ne vous dirai rien de nos petites rencontres avec les loups et les serpents ; *dat zoude het spel verbrodden*. Chemin faisant, j'ai instruit et baptisé dans le navire une dame avec ses trois enfants, et entendu les confessions d'un grand nombre de voyageurs canadiens, qui se rendaient dans les Montagnes Rocheuses.....

P.J. DE SMET.

VINGT-HUITIÈME, VINGT-NEUVIÈME ET TRENTIÈME LETTRES
Les Osages
Trois lettres du R. P. Bax au R. P. De Smet

Bruxelles, 1er décembre 1856.

Mon révérend Père,

Je vous enverrai trois lettres de feu le R. P. Bax. Les deux premières, datées du 1er et du 10 juin 1850, ont été publiées en partie dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, au mois de mai 1852 ; la troisième n'a pas été publiée que je sache ; c'est la dernière lettre écrite par le M. Bax.

Vous connaissez le mérite de cet homme de Dieu, trop tôt enlevé à ses travaux. J'ai donné sa notice biographique dans ma vingt-deuxième lettre, insérée dans les *Précis Historiques* de l'année 1856, page 419.

PREMIÈME LETTRE DU R. P. BAX, AU R. P. DE SMET

Mission de St-François de Hieronymo parmi les Osages. 1er juin 1850.

Mon révérend et bien cher Père,

"Voilà trois années écoulées depuis que nous avons commencé les travaux de notre mission. Je ne vous dirai rien des embarras inséparables d'une telle entreprise ; vous connaissez trop bien vous-même ce terrain, et vous savez aussi que, pour le défricher, il faut tout le courage que la charité chrétienne seule peut inspirer. Je ne m'arrêterai donc pas aux obstacles, aux fatigues de tout genre, que nous avons rencontrés sur notre route. Aujourd'hui le fardeau a été allégé, les affaires de la mission s'étendent et offrent un aspect plus favorable, surtout depuis l'arrivée d'un professeur et de plusieurs Frères, dont nous avions un besoin si pressant.

Je profite de mes premiers moments libres pour satisfaire le désir que vous m'avez témoigné plusieurs fois d'avoir des détails sur notre chère mission des Osages. J'espère ainsi vous rendre un léger témoignage de notre reconnaissance pour l'intérêt que vous prenez à tous nos travaux et à tous nos succès. Ces marques d'attention de votre part, mon révérend Père, nous donnent l'assurance que, si pour le moment d'autres travaux vous tiennent éloigné de vos chers Indiens, votre cœur néanmoins soupire continuellement pour nos enfants du désert, pauvres et isolés.

Vous savez, sans doute, que la mission a d'abord été, pendant plusieurs années, entre les mains des presbytériens. Ils durent l'abandonner dans l'automne de 1845. Ces messieurs furent obligés de prendre cette mesure par la résolution même des Indiens, bien déterminés à ne jamais embrasser la doctrine de Calvin. Dans le courant de la même année, le major Harvey, surintendant des tribus indiennes, ayant réuni en conseil les différentes tribus de la nation des Osages, leur exposa, avec les couleurs les plus vives, les avantages d'une bonne éducation ; il ajouta que, si telle était leur volonté, leur grand-père, c'est-à-dire le président des États-Unis, leur enverrait des missionnaires pour instruire leurs enfants. A cette proposition, le grand chef répondit au nom de tout son conseil :

"Notre grand-père est bon ; il aime ses enfants à peau rouge. Écoutez ce que nous avons à dire au sujet en question. Nous ne voulons plus de ces missionnaires tels que nous avons eus pendant plusieurs années ; car ils ne nous ont jamais fait aucun bien. Envoyez-les aux blancs ; ils feront peut-être mieux chez eux. Si notre grand-père veut que nous ayons des missionnaires, vous lui direz de nous envoyer des Robes-Noires, qui nous apprendront à prier le Grand-Esprit à la manière des Français. Quoique plusieurs années se soient écoulées depuis qu'ils nous ont visités[1], nous nous rappellerons toujours cette visite avec reconnaissance, et nous serons toujours prêts à les recevoir parmi nous et à écouter leur parole."

[1] Le très révérend M. De la Croix, actuellement chanoine à Gand, avait visité les Osages en 1820. Le R. P. Van Quickenborne les visita plusieurs années plus tard, ainsi que le révérend M. Lutz.

Le surintendant, homme juste et libéral, n'avait à cœur que le bien-être des sauvages. Quoique protestant, il communiqua cette réponse au gouvernement et l'appuya de ses propres remarques et observations. D'après son avis, le président eut recours aux supérieurs de notre Compagnie, les priant de vouloir se charger de cette mission.

D'abord le R. P. Provincial fit quelques difficultés, sachant que personne n'avait encore pu réussir à améliorer le sort de cette nation, sous le double rapport du spirituel et du temporel. En attendant, les Indiens étaient dans la plus pénible incertitude, ne sachant pas si le grand-père leur accorderait ou leur refuserait l'objet de leur demande. Mais ils furent bientôt satisfaits : notre Compagnie accepta la mission.

Dans l'automne de 1846, le R. P. Schoenmaekers quitta Saint-Louis pour se rendre chez les Osages, avec l'intention de revenir sur ses pas après avoir examiné l'état des choses, des maisons, etc. Il revint à Saint-Louis au cœur de l'hiver. Son second départ fut retardé jusqu'au printemps suivant.

Après que le P. Schoenmaekers les eut quittés, les pauvres Indiens comptaient les jours et les heures jusqu'au printemps, où il leur avait promis de revenir ; mais ils l'attendirent en vain. L'année s'écoula ; ils perdirent tout espoir de le revoir. Néanmoins, ils étaient résolus de n'accepter que des missionnaires catholiques.

Quand tous nos préparatifs furent terminés, le R. P. Sehoenmaekers, moi-même et trois Frères coadjuteurs, nous quittâmes Saint-Louis, le 7 avril 1847, et nous arrivâmes sur le bord de la rivière Neosho, tributaire de l'Arkansas, située à 130 milles de Westport, ville frontière de l'État du Missouri.

Pour vous, mon cher Père, qui avez plusieurs fois traversé le Grand Désert de l'ouest dans toute son étendue, depuis les États jusqu'à la mer Pacifique, qui avez parcouru les Montagnes Rocheuses et leurs vallées, nos peines et nos fatigues doivent vous paraître bien insignifiantes. Mais cette épreuve était vraiment pénible pour nous, qui entrions pour la première fois dans les immenses prairies des Indiens, que nous n'avions jusqu'alors mesurées que d'après les images trompeuses de notre imagination. Certes, la réalité nous en parut bien différente. Nous endurâmes la faire, la soif et le froid. Pendant une quinzaine de jours nous fûmes obligés de passer les nuits à la belle étoile, dans la saison la plus humide, de l'année, n'ayant chacun, pour tout lit, qu'une peau de buffle et une simple couverture.

A 100 milles environ de Westport, nous eûmes une panique. Arrivés à un endroit nommé le *Bosquet de noyer*, nous aperçûmes dans le lointain une troupe nombreuse de cavaliers indiens, qui firent volte-face vers nous. Peu habitués à de pareils spectacles, nous fûmes saisis d'une grande inquiétude, qui fit place bientôt à une véritable frayeur ; car nous vimes ces sauvages, en s'approchant de nous, s'élancer de leurs chevaux avec une agilité extraordinaire. Aussitôt ils s'emparèrent de nos charrettes et de nos waggons, que nous crûmes un moment destinés au pillage. Ils examinèrent nos coffres et nos bagages aussi minutieusement et avec autant de sang-froid que le font de vieux et adroits douaniers. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur. Nous leur fîmes présent de quelques torquettes de tabac. Ils nous donnèrent la main en signe d'amitié. Bientôt après, nous les perdîmes de vue, nous félicitant de leur avoir échappé à si peu de frais. Une idée cependant nous occupa : ils pourraient se repentir de leur bienveillance à notre égard, nous attaquer et voler nos chevaux pendant la nuit. Nous quittâmes donc la route ordinaire et nous allâmes camper bien avant dans la plaine. Ces sauvages, comme on nous l'apprit plus tard, appartenaient à la nation des Sauks, qui avaient rendu une visite d'amitié à leurs alliés les Osages.

Le 28 avril, nous arrivâmes à notre destination, à la grande surprise et à la vive joie des Indiens ; car, comme je vous l'ai fait observer, ils ne comptaient plus nous revoir. Il me serait impossible de vous exprimer l'enthousiasme avec lequel nous fûmes reçus. Ils nous considéraient comme des hommes que le Grand-Esprit leur avait envoyés pour leur apprendre la bonne nouvelle du salut, pour leur tracer la route qui mène au ciel, pour leur procurer ici-bas l'abondance et le bonheur.

Au premier aspect de ces sauvages, et me trouvant entouré de ces enfants du désert, je ne pouvais surmonter la peine dont j'étais saisi. Je voyais leur triste condition. Les adultes n'avaient qu'un léger vêtement qui leur recouvrait le milieu du corps ; les petits enfants, jusqu'à l'âge de six à sept ans, n'avaient rien pour se couvrir. Moitié sérieux, moitié riant, je pensais qu'une portion bien sauvage de la vigne du Seigneur m'avait été donnée à cultiver ; mais je ne perdis pas courage. L'objet de mes désirs et le sujet de mes prières depuis bien des années avaient été de devenir missionnaire chez les Indiens. Cette grâce était obtenue. Je me sentis content et heureux.

A notre arrivée, nous trouvâmes les maisons inachevées, très incommodes et beaucoup trop petites pour un grand nombre d'enfants ; elles étaient aussi très mal situées, vu qu'elles n'étaient nullement centrales relativement aux nombreux villages qui composaient toute la mission. Il en résultait pour nous des occultations plus nombreuses et plus difficiles.

La population des tribus comprises sous le nom de *Grands Osages* et de *Petits Osages* est d'à peu près 5000 âmes dont 3500 demeurent sur les bords du Neosho, et les autres sur le Verdigris, rivière plus petite que la première, quoique les vallées et les prairies qu'elle arrose soient préférables pour la culture.

Les Osages qui demeurent sur les bords du Neosho sont divisés en plusieurs villages. Les petits Osages forment une population de 1500 âmes et sont à 22 milles de la mission. Le village de Nanze-Waspe contient 600 habitants, à une distance de 12 milles ; le village Bifchief est composé de 300 âmes, à 4 milles ; le Weichaka-Ougrin, de 500, à 3 milles ; Litletown compte 300 habitants et est éloigné de 30 milles ; Bifhill ou Passoi-Ougrin, situé sur le Verdigris, a une population de 600 âmes, à 40 milles ; les Chêniers, ou Sanze-Ougrin, sont au nombre de 700, à 55 milles ; le Chien-Noir, ou Skankta-Sape, village éloigné de 60 milles, contient 400 habitants. Il y a en outre d'autres petits villages dispersés à une grande distance de nous. Les deux rivières sur lesquelles ils sont établis se jettent dans l'Arkansas. Les bas-fonds sont généralement marécageux ; mais la plaine du Neosho est sablonneuse.

Autrefois les Osages étaient représentés comme des hommes cruels et pervers, adonnés aux vices les plus dégradants ; la calomnie les dépeint comme des voleurs, des assassins et des ivrognes.

A ce dernier reproche, il m'est pénible de le dire, ils ont donné occasion : ils sont passionnés pour les liqueurs fortes. Les effets en devenaient si terribles, qu'à notre arrivée des tribus entières étaient presque détruites. Au printemps de 1847, dans un seul petit village, trente jeunes gens, à la fleur de l'âge, furent victimes de la boisson. J'ai rencontré des hommes, des femmes et des enfants dans un état d'ivresse complète, se traînant autour de leurs loges comme autant d'animaux. Cette vue, mon cher Père, fit verser bien des larmes et arracha bien des soupirs à ceux qui avaient été choisis et envoyés pour travailler au bonheur et au salut de ces infortunés. C'était vraiment pénible de voir ces enfants du désert, ignorants et sauvages, livrés à l'ennemi de Dieu et des hommes. Grâce au Seigneur, le mal a été coupé dans sa racine ; l'avis d'un bon et bien digne agent du gouvernement ainsi que nos propres efforts ont si bien réussi, que l'ivrognerie a été presque complétement bannie. Des prières journalières sont offertes pour que ce crime et toutes les misères qui en sont la suite ne paraissent plus parmi nous. Maintenant les Indiens eux-mêmes comprennent la nécessité de la tempérance. Plusieurs d'entre eux viennent souvent me dire avec la plus grande simplicité, qu'ils ne retomberont plus dans ce vice. Ces sauvages montrent, dans leurs résolutions stoïques, un courage qui devrait faire rougir beaucoup de blancs.

Ceux qui les appellent des voleurs et des assassins les ont calomniés. Des bandes de voleurs, allant du nord au sud, traversent les établissements des Osages, ainsi que ceux des blancs qui habitent les frontières. C'est leur métier de tout voler et de tout emporter, et de telle manière que les Osages sont accusés de ces vols. On en peut dire autant des pillages commis sur la route de Santa-Fé.

D'après ma propre expérience, je suis convaincu qu'il y a peu de nations, dans ce pays, aussi affables et aussi affectionnées aux blancs que la nation des Osages. De fait, on dirait qu'il leur est naturel de vivre en parfaite amitié avec tous ceux qu'ils connaissent. La paix et l'harmonie règnent parmi eux ; jamais des mots durs ne sortent de leurs bouches, si ce n'est quand ils ont bu avec excès. Maintenant ils sont en paix avec toutes les tribus, excepté avec les Pawnies-Makas, dont la manière d'agir à leur égard inspirerait de l'aversion aux peuples civilisés aussi bien qu'aux sauvages. A peine les Osages sont-ils partis pour la chasse, que les Pawnies, qui attendaient ce moment, se jettent sur les villages sans défense, pillent les wigwams et volent les chevaux. Les Osages ont souvent fait la paix avec cette nation ; mais à peine les traités étaient-ils ratifiés, que l'ennemi perfide recommençait ses attaques.

Il y a longtemps que j'essaie de mettre, un terme à la manie cruelle d'enlever la chevelure aux morts et aux blessés. Dans ce projet, comme dans bien d'autres, j'ai été contrarié par les mauvais conseils et les mauvais exemples des blancs. Je désirerais pouvoir dire aux sauvages dont je suis chargé, d'imiter les blancs, et il me serait bien doux de leur proposer des modèles dignes d'imitation ; mais mes paroles ne produiraient aucun effet. Ici, comme autrefois au Paraguay, l'Indien ne tire aucun avantage du voisinage des blancs ; au contraire, il devient plus rusé, se plonge plus profondément dans le vice, maudit son Dieu dans une langue étrangère, ne trouvant pas dans la sienne de paroles blasphématoires.

Pour vous montrer les mauvais effets produits par la proximité des blancs, je vous citerai une petite anecdote. Le fait eut lieu il y a près d'un an. Je faisais une instruction dans un village nommé Woichaka-Ougrin ou Cockle-Bird. Le sujet était l'intempérance ; je parlais des mauvaises suites de cette passion, de ses effets sur la santé, de la rapidité avec laquelle elle conduit les hommes au tombeau ou les sépare de leurs femmes et de leurs enfants, que le Grand-Esprit leur avait confiés. J'ajoutais que le plaisir de la boisson était d'une courte durée, tandis que la punition serait éternelle. Comme je finissais de parler, Shape-Shinkaouk ou le *Petit Castor*, un des principaux de la tribu, se leva et me dit : - "Mon Père, ce que tu dis est vrai. Nous croyons tes paroles. Nous en avons vu beaucoup enterrés parce qu'ils aimaient et buvaient *l'eau de feu*. Une chose nous étonne. Nous sommes ignorants ; nous ne connaissons pas les livres ; nous n'avons jamais entendu les paroles du Grand-Esprit ; mais les blancs, qui connaissent les livres, qui ont de l'intelligence et qui ont entendu les commandements du Grand-Esprit, pourquoi boivent-ils cette eau de feu ? pourquoi nous la vendent-ils ? ou pourquoi nous apportent-ils, tandis qu'ils savent que Dieu les voit ?"

Je vais entrer maintenant dans des détails plus particuliers sur notre mission et sur nos travaux. Immédiatement après notre arrivée, au printemps de 1847, notre premier soin fut de préparer une école. Elle fut ouverte le 10 mai. Les écoliers étaient peu nombreux au commencement : quelques métis et trois Indiens furent les seuls qui se présentèrent. Les parents, pleins de préjugés contre une école, donnaient pour excuse que les enfants qui avaient été confiés aux premiers missionnaires, les presbytériens, n'avaient rien appris, avaient été fouettés tous les jours, travaillaient continuellement, et enfin s'étaient sauvés. Ces rapports se répandirent au loin. La correction la plus efficace qu'un père pût employer contre un enfant était de le menacer de l'envoyer à l'école. J'ai eu des preuves de ceci peu de temps après notre arrivée. Dans une de mes visites à un village des Petits Osages, appelé *Huzegta*, ayant un interprète avec moi, j'entrai dans la loge du premier chef. En me présentant, je lui donnai la main comme preuve d'amitié. – "Qui êtes-vous ?" --me dit-il. – "Un tapouska ou missionnaire," - fut la réponse. Pendant quelques instants, il baissa la tête sans dire mot. Ensuite, levant les yeux, il dit d'assez mauvaise humeur : - "Les missionnaires n'ont jamais fait du bien à notre nation." - L'interprète répondit que je n'appartenais pas à la classe de missionnaires qu'il avait vus ; que j'étais un tapouska français, un

Robe-Noire, qui était venu à leur demande et à celle de leur grand-père. Alors la sérénité reparut sur le visage du chef, et il s'écria. – "Voilà une bonne nouvelle."

Il me donna aussitôt la main, appela ses femmes et ordonna qu'on me fît une soupe de buffalo, voulant fêter mon arrivée. Il me fit plusieurs questions relatives à la manière dont j'élèverais les enfants si l'on m'en envoyait ; il me déclara qu'il n'approuvait pas qu'on fouettât les enfants ; il me demanda enfin si nous instruisions les personnes âgées. Quand je lui eus dis que nous étions venus pour instruire tout le monde, pour annoncer la parole de Dieu à toute la nation, il exprima beaucoup de joie et de reconnaissance. Aussitôt qu'il nous eut connus et appris l'objet de notre visite, ses préjugés et ses appréhensions disparurent.

Lors de mes premières visites, les enfants ne voulaient pas m'approcher. Je dissipai leurs craintes en leur donnant des biscuits ou des billes, dont mes poches étaient toujours remplies. Ils devenaient familiers, et en peu de temps ils me furent très attachés. Les premiers qui vinrent à l'école, étant très heureux, exprimèrent leur satisfaction et leur bonheur à leurs parents, louant les soins des Robes-Noires pour les instruire et les nourrir. Cette nouvelle se répandit. Depuis les enfants supplient leurs parents de les laisser aller à la mission ; les parents ne le refusent jamais, car l'Indien est toujours plein d'indulgence pour ses enfants.

Avant la fin de l'année, ceux qui étaient reçus et ceux qui désiraient l'être surpassaient le nombre que nous pouvions loger. Nous avons été jusqu'à présent encombrés. Dans une maison faite pour vingt personnes seulement, nous étions obligés de loger cinquante enfants. Pour prendre des mesures, la nation s'assembla et demanda à l'agent de supplier leur grand-père d'augmenter et d'agrandir les maisons de la mission. Le gouvernement accéda à cette demande.

Les chefs ne pourraient être trop loués du bon exemple qu'ils ont donné à la nation et du désir ardent qu'ils ont manifesté pour l'éducation de leurs filles. Quand ils me firent cette demande, je me trouvai singulièrement embarrassé sur les moyens de réaliser un si louable projet. Le R. P. Schoenmaekers résolut d'intéresser une communauté de bonnes et ferventes religieuses aux filles des Osages. Dans ce dessein, il alla à Saint-Louis ; mais il frappa en vain aux portes de plusieurs couvents de cette ville, car l'entreprise effrayait tout le monde. II ne se découragea point. Enfin, il réussit à obtenir les bonnes et Charitables Sœurs de Lorette en Kentucky, pour l'éducation des filles de cette mission éloignée. Dans l'automne de l'année 1847, quatre religieuses arrivèrent pour partager nos travaux. Leurs souffrances, leurs épreuves et leurs privations furent bien grandes. Elles étaient obligées de coucher sur la dure en plein air. Cela n'empêcha pas deux autres Sœurs de les rejoindre peu de temps après dans cette héroïque entreprise. Leur patience, leur bonté, leur courage et leur persévérance ont gagné l'estime, l'affection et l'amour de tout le monde. Elles réussissent ; elles ont déjà produit un changement considérable et fait un grand bien. Les talents déployés dans la direction de leur école et les progrès rapides des enfants sont admirés de tous les étrangers qui visitent cette communauté.

Pour ne pas trop dépasser les limites d'une lettre, je remettrai le reste à un autre moment et je vous l'enverrai dans quelques jours.

En attendant, mon révérend et très cher Père, je me recommande à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières.

Votre tout dévoué frère,"

J.-J. BAX,
de la Compagnie de Jésus.

Hollande, janvier 1857.

Mon révérend Père,

Voici la deuxième lettre du R. P. Bax que je vous ai promise dans ma missive du 1er décembre 1856.

DEUXIÈME LETTRE DU R. P. BAX, AU R. P. DE SMET

Village de St-François de Hieronymo parmi les Osages. 10 juin 1850.

Mon révérend et bien cher Père,

"Dans ma dernière lettre, j'ai été, malgré moi, obligé de vous donner une description trop abrégée de l'état vraiment prospère de nos écoles.

Rien n'étonne plus les blancs qui nous visitent que les progrès extraordinaires de nos petits Osages dans les différentes branches qui leur sont enseignées. Telles sont : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie et la grammaire pour les garçons ; la lecture, l'écriture, la géographie, les ouvrages d'aiguille, la broderie et le dessin pour les filles. A ces dispositions, tous joignent un goût bien prononcé pour la musique, et ils trouvent beaucoup de plaisir à chanter des cantiques pieux. Ils sont, de plus, très polis, dociles et obéissants. Aussitôt qu'ils aperçoivent un blanc, leur premier mouvement est d'aller lui présenter la main. La délicatesse de leurs

sentiments et leurs bonnes dispositions ont allégé bien des fois la peine que nous éprouvions lorsque nos moyens ne nous permettaient pas de pourvoir à leurs besoins.

S'il arrive qu'un des Pères s'absente pour trois ou quatre jours, ils sont aux aguets pour le moment où il est attendu. Aussitôt qu'ils l'aperçoivent, ce qui a lieu quelquefois à la distance de trois ou quatre milles, rien ne peut les empêcher de courir à sa rencontre et de s'écrier : - "Père, comment vous portez-vous? comment vous portez-vous ?"

Le plus grand nombre d'entre eux se fait remarquer par des sentiments de dévotion vraiment admirables. La religion est ainsi le moyen le plus efficace pour corriger les fautes ordinaires à cet âge. - La plus forte réprimande que nous puissions leur faire est de leur demander : "Mon enfant, quand vous avez été baptisé, n'avez-vous pas promis à Dieu d`être sage ?" - D'un bon nombre, on constate de grands progrès dans le catéchisme. Une quarantaine ont fait leur première communion. Ces derniers visitent le Saint Sacrement avec autant de régularité et de dévotion que les fidèles les plus fervents.

Voilà, mon révérend Père, ce qui donne le plus de consolation. Il y a deux ans à peine, ces petits néophytes couraient nus dans les bois et les plaines, adonnés à toute espèce de vices et n'ayant aucune connaissance ni de leur Créateur ni de la fin de leur création. Jamais la bonté de la Providence n'a été plus manifeste pour moi ; jamais je n'en ai vu la divine influence plus généralement sentie et mieux appréciée ; jamais, avant ce jour, je n'avais été aussi intimement convaincu que le Seigneur offre à toutes les nations, à toutes les familles et à chaque individu, les moyens de se sauver et de s'unir à la sainte Église.

Ce qui nous avint le premier jour de notre arrivée ici sert de puissante confirmation à cette vérité. On nous rapporta qu'un Indien venait de mourir dans un village à quatre milles de distance. J'exprimai la peine que me causait ce malheur à celui qui m'en apportait la nouvelle. Il me dit qu'un autre homme, dans le même endroit, était sur le point de mourir. Dans l'espoir d'arriver encore assez tôt pour le baptiser, je partis immédiatement. Arrivé à l'endroit où le Neosho se divise en deux branches, je trouvai les eaux tellement grossies qu'il était impossible de les passer de là à plusieurs jours.

Le quatrième jour, - c'était un dimanche - un métis passa la rivière dans un tronc d'arbre pour venir entendre la messe. Je l'interrogeai sur l'état du malade. Il était à l'agonie depuis quatre jours ; il s'était constamment bien comporté ; il avait manifesté le vif désir de voir la Robe-Noire qui était venue annoncer à la nation la parole de Dieu. Je montai aussitôt à cheval, avec quelque appréhension que mon guide ne retardât mon arrivée. En cela je me trompai : il arriva plus vite à pied que moi à cheval.

Je trouvai mon Indien très malade ; il m'était bien évident qu'il s'en allait à grands pas vers l'éternité. Aussitôt que j'entrai dans la loge, il me salua avec joie et affection. Je lui fis comprendre, à l'aide d'un interprète, que je venais lui parler du Grand-Esprit et l'instruire sur les vérités nécessaires au salut. – "Je te remercie, Père ; tes paroles sont bonnes et consolantes ; mon cœur se réjouit en te voyant." - Telles furent les paroles qu'il m'adressa d'une voix mourante. Je lui parlai des dispositions requises pour recevoir le baptême, et lui dis, entre autres choses, qu'il devait renoncer à toutes les mauvaises actions qu'il avait pu faire, en être contrit, et ne plus jamais faire le mal, lors même qu'il guérirait ; que, s'il était disposé sincèrement à agir ainsi, le Grand-Esprit oublierait tous les péchés de sa vie. – "Père, me répondit-il, j'ai toujours voulu être bon. Je n'ai jamais volé ; je ne me suis jamais enivré ; je n'ai jamais tué. Toutefois, si j'ai offensé le Grand-Esprit, je m'en repens. Je désire lui plaire afin que, si je meurs, il ait pitié de moi et m'accorde la grâce d'être admis en sa présence." - Fatigué de l'effort qu'il avait fait pour parler, il garda le silence pendant quelques instants ; puis, ouvrant de nouveau les yeux, il dit : " - Père, si tu penses que je sois digne de recevoir le baptême, tu m'accorderas une grande faveur et beaucoup de bénédictions !" - Pleinement satisfait du vif désir qu'il manifestait, je lui administrai le sacrement. A peine fut-il régénéré dans les eaux salutaires du baptême, qu'il rendit le dernier soupir, pour aller jouir du bonheur réservé aux enfants de l'Église.

La mort si consolante de cet Indien fut suivie de la scène la plus déchirante. Jamais je n'avais vu des démonstrations d'une douleur aussi profonde. Les hommes sortaient de cette stoïque indifférence qui semble leur être naturelle, poussaient de profonds gémissements et versaient des torrents de larmes ; les femmes, les cheveux épars, poussaient des cris perçants et donnaient tous les signes d'un désespoir que la raison ne peut plus dominer. J'ensevelis l'Indien, le jour suivant, selon le rit de notre sainte Église. Tout le village était présent à cette cérémonie. Ce fut avec la plus profonde gratitude que les assistants virent les attentions et le respect que nous montrons pour les morts.

Depuis ce jour, nous avons toujours assisté les malades dans leur agonie. Le temps pour les instruire est souvent très court, et leurs idées sur la religion sont plus qu'imparfaites ; mais, d'un autre côté, ils ont toute la simplicité et la bonne volonté d'un enfant, et leurs dispositions sont des plus consolantes.

Il y a peu de jours, je baptisai le plus vieux de la nation. Impossible de vous dire les impressions que j'éprouvais en versant l'eau sainte sur cette tête blanchie par les années. Le baptême est un des sacrements de notre sainte religion que l'Indien comprend le mieux, et c'est celui de tous qu'il est le plus désireux de recevoir.

Des incidents, que quelques-uns appelleraient providentiels et que d'autres se contenteraient de nommer accidentels, ont beaucoup contribué à augmenter, dans cette tribu, la foi sur l'efficacité de ce sacrement. Je ne vous citerai qu'un seul exemple.

Un soir, - c'étai pendant l'automne de 1848, - un Indien arrive à la mission. La douleur et le trouble étaient peints sur son visage. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me dit : - "Père, viens sans délai, car ma femme se meurt. Tous désespèrent, et moi, je la considère déjà comme morte. Tu nous as dit de t'appeler lorsque quelqu'un serait malade et en danger de mort. Je veux qu'elle apprenne la parole du Grand-Esprit avant de mourir. C'est pour cela que je suis venu t'appeler." - Je venais d'arriver d'un village appelé *Cawva-Shinka*, ou Petit-Village, situé à trente milles de la mission ; j'étais épuisé de fatigue. Mais comment résister à une invitation si pressante et surtout dans une circonstance aussi grave ? Après un moment de repos, je partis avec mon homme. Arrivé au village à minuit, je trouvai la loge remplie de femmes et d'enfants, criant et chantant la sauvage chanson des morts. Je les priai de finir ces lugubres accents et m'approchai de la malade, étendue sur une peau de buffle et couverte à peine de quelques vieux lambeaux de couverture. Elle était sans connaissance. Comme elle paraissait ne pas devoir revenir à elle de sitôt, je me déterminai à rester jusqu'au matin. Un Indien eut la bonté de me prêter sa couverture ; je m'en enveloppai et j'essayai de prendre quelques heures de repos. Mais ce fut en vain ; je n'ai jamais passé une plus misérable nuit. Les femmes et les enfants recommencèrent leur épouvantable vacarme ; les chiens de la loge passaient et repassaient sur moi avec une telle continuité, qu'il m'eût été impossible de compter le nombre de leurs visites. Vers l'aurore, la malade commença à donner quelques signes de vie ; mais elle ne pouvait encore parler. Aussitôt qu'elle eut recouvré entièrement les sens, je lui fis quelque exhortation. Elle se montra attentive et donna des signes d'une véritable joie. Je la baptisai et je partis. Deux heures après mon depart, elle était parfaitement rétablie. Elle se leva, prit son enfant et l'allaita.

Je retournai peu de temps après au même village, et me trouvai immédiatement environné d'hommes, de femmes et d'enfants, criant d'une voix unanime : - "*Komkai*. Nous sommes bien contents de te voir." - C'est leur mot de cordiale réception. Après m'avoir raconté le fait et la guérison de la malade, ils m'apportèrent vingt-cinq enfants à baptiser. – "Père, me disaient-ils, nous croyons tes paroles. Nous savons que le baptême vient du Grand-Esprit. Nous sommes de pauvres ignorants ; nous ne pouvons pas lire le livre qui renferme la parole du Grand-Esprit ; mais tu nous l'expliques et nous te croyons." - J'ai eu des preuves bien évidentes de la sincérité de leurs bonnes intentions et de leur ferme résolution de ne plus offenser Dieu après le baptême.

Il y a un mois environ, je m'arrêtai pour quelques instants dans un *wigwam* indien. Ceux qui l'habitaient n'avaient pu aller à la grande chasse, à cause de la maladie de leur petite fille. Sa mère me dit qu'ils souffraient de la faim et qu'ils n'avaient pas mangé de viande depuis longtemps. Elle ajouta qu'elle avait bien vu un bœuf égaré dans la forêt et appartenant à un blanc, et qu'elle l'aurait tué si elle ne s'était pas rappelé la promesse qu'elle avait faite, lors de son baptême, de mourir plutôt que de faire ce qui est mal ; qu'elle préférait souffrir la faim due d'offenser le Grand-Esprit ; et que, si elle avait tué le bœuf, le Grand-Esprit n'aurait plus eu pitié d'elle dans la misère. Ce petit récit me plut et m'édifia. Je ne pouvais m'empêcher de penser combien l'état du monde serait différent de ce qu'il est, si tous les chrétiens se rappelaient aussi fidèlement que cette pauvre Indienne les promesses de leur baptême.

Nous avons baptisé jusqu'à présent au delà de 500 personnes. Cent adultes et enfants ont eu le bonheur de recevoir le sacrement de la régénération avant de mourir. Lorsque ces Indiens sont bien instruits, nous avons peu à craindre pour leur conduite vraiment exemplaire. Le plus grand obstacle pour nous est dans la difficulté que nous éprouvons à apprendre leur langue. Elle ne compte que peu de mots, souvent peu propres à exprimer des idées abstraites. Ces braves gens ont quelques idées confuses d'un Être suprême, de l'immortalité de l'âme, du bonheur et des châtiments de la vie future ; mais ces idées sont mêlées de notions matérielles et superstitieuses. En voici un exemple. Ils croient que ceux que le Grand-Esprit admet dans son heureux séjour y reçoivent en abondance du buffle, du chevreuil, de l'élan et du maïs ; que, lorsqu'une personne meurt, son âme continue d'habiter la place où elle a laissé son corps ; que les âmes retournent quelquefois de l'autre monde pour prendre et y conduire d'autres âmes. C'est la raison pour laquelle ils craignent tant de voyager dans l'obscurité, surtout lorsque quelqu'un est dangereusement malade ; ils pensent qu'alors un esprit voltige dans les environs. Quelques-uns de leurs *Vigkontah* (jongleurs ou *hommes de médecine*) prétendent, en beaucoup d'occasions, avoir le pouvoir de chasser cet esprit et de sauver la vie de la personne malade. Lorsqu'il y a danger de mort, les plus superstitieux recourent souvent à ces jongleurs ; un cheval, un mulet, ou même plusieurs doivent payer ces services. Je connais un de ces imposteurs qui, par ce métier, a gagné, en un seul printemps, trente-deux chevaux. Leurs efforts tendent principalement à persuader aux pauvres Indiens de ne pas nous appeler dans leurs maladies. Ils disent, du ton le plus assuré, qu'ils annuleront l'efficacité de notre pouvoir.

Au printemps passé, j'allai faire une visite aux Petits-Osages. Le jour de mon arrivée, je baptisai trois personnes dangereusement malades ; elles moururent le lendemain. Quelques jours après, une fièvre maligne éclata et fit un grand nombre de victimes. Les jongleurs attribuèrent la cause du fléau à ma présence, en déclarant que je leur avais fait perdre le pouvoir de chasser les esprits. Il est affligeant, mais aussi un peu amusant, de voir ces jongleurs s'efforcer de faire cette chasse. Ils se rendent aussi affreux que possible, s'équipent de tous leurs instruments, déchargent leurs fusils, agitent leurs massues et leurs bâtons, battent le tambour, et recourent à tout ce qui est capable de faire du bruit ; en un mot, ils emploient toutes les fourberies imaginables pour tromper ces pauvres Indiens. Mais leur pouvoir, qui était autrefois très grand, commence à décliner. Chaque jour voit diminuer l'estime que les sauvages avaient pour eux. Les Indiens nous sont attachés,

surtout, comme ils le disent, par ce que nous n'avons ni femmes ni enfants. – "Si vous en aviez, disent-ils, vous feriez comme les *missionnaires* (les presbytériens) qui vous ont précédés : vous penseriez trop à vos familles et vous négligeriez l'homme à peau rouge et ses enfants."

Je vais souvent les visiter dans leurs villages, et je suis toujours reçu avec la plus grande bienveillance. Un crieur me précède pour annoncer mon arrivée. Lorsqu'ils sont tous assemblés dans une vaste loge, ou sous l'ombrage de quelque gros arbre, je commence mon instruction. Ils écoutent avec le plus vif intérêt. Quand j'ai fini de parler, le chef' se lève, adresse à sa tribu quelques avis paternels, et répète ou commente ce que le missionnaire a dit.

Un dimanche, un chef nommé *Païnonpashe*, du village de la Grande Colline sur la rivière Verdigris, vint voir ses deux enfants qui étaient en pension chez nous. Une courte instruction que je fis après la messe produisit une telle impression sur son esprit qu'en retournant chez lui il dit à un métis dont il était accompagné : - "Je commence maintenant à voir ce qu'il faut faire pour être agréable au Grand-Esprit. Je suis effrayé pour moi-même, mais je me réjouis pour mes deux enfants ; car ils ont toute la facilité de connaître le Grand-Esprit et de devenir heureux dans cette vie et dans l'autre."

La bonne santé dont jouissent tous les enfants qui sont à notre école étonne beaucoup les parents. De fait, la maladie est inconnue parmi eux ; pas un seul encore n'est mort depuis que nous sommes ici. Cela contribue beaucoup à augmenter la confiance que les Indiens ont en nous, et dissipe toutes leurs craintes pendant la saison des grandes chasses, où ils doivent s'éloigner pour plusieurs mois.

Lorsque les effrayants ravages que le choléra avait causés le long de la rivière Kanzas, à Westport et dans d'autres endroits, furent connus ici, les Osages effrayés résolurent immédiatement d'aller chercher leur salut dans les plaines. Quelques-uns voulaient emmener leurs enfants ; mais la majorité s'y opposa dans la ferme persuasion qu'ils seraient en sûreté sous la garde des Robes-Noires et sous la protection du Fils de Dieu et de sa sainte Mère. Ils se retirèrent donc dans les plaines et laissèrent leurs enfants avec nous. Ils n'avaient été que peu de temps dans leur nouveau séjour lorsque le choléra se manifesta de la manière la plus terrible, et en emporta un grand nombre. S'apercevant de l'erreur qu'ils avaient commise en s'enfuyant de la mission, ils se hâtèrent de revenir pour camper, comme ils disaient, tout près des bons Pères. Ils s'en revinrent donc, et avec tant de précipitation qu'ils ne firent aucune provision, et voyagèrent jour et nuit. A mesure qu'ils approchaient de leur pays, la violence du fléau diminuait. Le dernier cas de mort arriva à 15 milles de la mission.

Les plus grandes difficultés nous sont faites par les métis, presque tous Français d'origine. Ils n'ont du catholique que le baptême, et un attachement inviolable à leur foi, dont, faute d'instruction, ils ne connaissent presque rien, et qu'ils pratiquent encore moins. Ils ont mainte fois prouvé aux ministres protestants que leurs efforts pour les faire changer de religion étaient parfaitement inutiles.

Une autre difficulté pour nous, c'est le genre de vie que les Indiens sont obligés de mener, pour se procurer les provisions nécessaires à leur subsistance. Ils passent généralement six mois de l'année à la chasse ; ce qui les oblige de s'éloigner de nous, et expose aux plus grands dangers la moralité de ceux qui voudraient vivre en bons chrétiens. J'espère que cet état de choses changera ; car plusieurs sont déjà convaincus qu'ils ne pourront plus longtemps compter sur le gibier et qu'ils auraient déjà dû commencer à cultiver leurs terres, s'ils avaient les moyens nécessaires pour s'y mettre.

Une députation de la nation, composée du premier chef, de cinq guerriers et d'un interprète, est allée rendre une visite à leur grand-père. Le président Taylor les a reçus avec la plus grande bienveillance, et les a encouragés à commencer la culture de leurs terres. Je ne puis vous exprimer la reconnaissance que j'éprouve moi-même quand je pense aux soins vraiment paternels prodigués à mes chers sauvages par leur grand-père et par tous les officiers employés dans l'intendance des Indiens. Les sauvages en ont été extrêmement flattés. Je suis persuadé qu'il en résultera un grand bien.

Voilà, mon révérend Père, une description bien imparfaite de l'état de notre mission, dans laquelle nous espérons recueillir beaucoup de fruits de salut, s'il plaît à Dieu que nous puissions y rester. Les difficultés pécuniaires nous ont mis souvent et nous mettent encore à présent dans une position assez critique ; mais, mon révérend Père le secours que nous recevons de temps en temps de la Propagation de la Foi, de quelques cœurs généreux et amis des sauvages, vient nous soulager. Nous espérons dans la divine Providence pour tout et en tout. "Dieu est fidèle." Recommandez-nous aux prières de votre pieuse congrégation et de votre bonne communauté de Saint-Louis.

Mon révérend et bien cher Père,

Votre tout dévoué Frère en J.-C."

J.-J. BAX,
de la Compagnie de Jésus.

Bruxelles, 25 janvier 1857.

Mon révérend Père,

Voici la troisième lettre du R. P. Bax que je vous ai promise. C'est la dernière qu'il a écrite. Je vous en ai donné un extrait dans ma vingt-deuxième lettre, en esquissant la biographie de ce zélé missionnaire, tombé victime de son dévouement dans la maladie dont il retrace ici les ravages.

TROISIÈME LETTRE DU R. P. BAX, AU R. P. DE SMET

Mission parmi les Osages. Saint-François de Hieronymo, le 18 avril 1852.

Mon révérend et bien cher Père,

"J'ai eu le désir de vous écrire plus tôt ; mais nous avons été depuis quelque temps et nous sommes encore dans une terrible crise. Jamais je n'ai rien vu de semblable. *Fiat voluntas Dei*. Que la volonté de Dieu soit faite !

"Environ trois semaines avant la grande solennité de Pâques, quarante-cinq enfants de notre pensionnat tombèrent malades, dans l'espace de trois jours et demi. De prime abord, nous ne pouvions discerner la nature du mal. Il commençait par un grand rhume, accompagné d'une forte fièvre. Après quatre ou cinq jours, la rougeole se manifestait. D'abord l'alarme n'était pas bien grande. Mais la rougeole disparut et une fièvre putride prit sa place. Le dimanche de la Passion, le plus triste de ma vie, nous avions deux cadavres exposés et environ douze de nos enfants en grand danger de mort. Onze de nos écoliers ont succombé en très peu de temps, et deux les suivront peut-être de près. Nous sommes obligés d'interrompre l'école pour quelque temps, jusqu'à ce que cette terrible visite soit passée. La contagion se répand parmi les Indiens ; la mortalité est très grande. Il sera difficile de rassembler de nouveau le troupeau dispersé. Toutefois, je puis dire que jamais auparavant, soit parmi les gens de couleur ou les blancs, soit parmi les religieux ou les gens du monde, je n'avais été témoin d'autant de ferveur et de piété au lit de la mort, qu'en ont montré nos jeunes néophytes. Ils peuvent servir d'exemple. Quelques-uns, de leur propre mouvement, demandaient de pouvoir tenir le crucifix entre leurs mains, et le serraient, sans vouloir le lâcher, durant plus de deux heures. La statue de la sainte Vierge devait être placée près de leur oreiller ; ils imploraient le secours de leur bonne Mère et fixaient leurs yeux mourants sur son image. Ils jouissent déjà, j'en ai le ferme espoir, de la présence de Dieu.

Le Seigneur semble vouloir recueillir dans sa grange céleste le peu que nous avons semé ici. Quels peuvent être les desseins de la Providence pour l'avenir ? Nous ne pouvons et nous n'osons le conjecturer. Nous avons perdu plusieurs de nos meilleurs écoliers, et de ceux sur qui nous avions fondé nos plus grandes espérances.

Mon révérend et cher Père,

Votre très dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ."

T. BAX, S. J.

TRENTE ET UNIÈME LETTRE
Kistalwa et Maria, parents de Watomika

La quinzième lettre du R. P. De Smet, insérée dans la 96e livraison, 15 décembre 1855, contient des détails sur Watomika. Dans la vingtième lettre, 107e livraison, 1er juin 1856, il est question des sacrifices des Delawares.

Namur, le 30 janvier 1857.

Mon révérend et cher Père,

Je vous ai narré, dans une de mes lettres, la conversion de Watomika, *l'homme aux pieds légers*, et sa vocation à la vie religieuse. Une courte notice sur ses parents vous intéressera.

Watomika est né dans le village de Muskagola, territoire indien. Son père, appelé Kistalwa, ou *l'homme qui parcourt le sentier de la montagne*, était petit-fils de Hobokou, *la pipe à tabac*, chef et guerrier distingué de la tribu des Delawares, ou Lenni-Lennapi, qui figure dignement dans l'histoire indienne des États-Unis. Ketchum, son cousin, est le chef actuel des Delawares et le successeur de Kistalwa.

Durant les quinze dernières années de sa vie, Kistalwa exerça les fonctions de grand chef. Dans maintes occasions, il prouva, par sa hardiesse à la chasse des ours, des tigres et des buffles, et surtout par sa bravoure à la guerre, qu'il était digne tout à la fois de la haute position qu'il occupait dans sa nation, et du titre de descendant d'une longue suite de chefs et de guerriers illustres. Élevé dans le paganisme, Kistalwa ignorait la religion chrétienne. Il ne voyait dans les blancs qui visitaient sa tribu que des usurpateurs des terres de ses ancêtres, qui sans cesse la refoulaient plus avant dans les régions inconnues, que des agents d'un gouvernement qui, peu à peu et à mesure qu'il étendait son vaste empire, parviendrait à la fin à exterminer toute la race indienne. Il voyait, s'introduire au milieu d'eux des hommes qui, avec une apparence d'amitié, leur tendaient la main, leur adressaient des paroles douces et flatteuses, encourageaient les Indiens à boire *l'eau de feu*, comme ceux-ci appellent les liqueurs, les enivraient pour mieux les tromper dans leur infâme négoce, et fomentaient les vices les plus abjects. Il était témoin des fatales influences que ces hommes pervers et hypocrites exerçaient dans la tribu. Est-il donc surprenant qu'il haït non-seulement ces individus, mais jusqu'à la religion à laquelle ils prétendaient appartenir, jusqu'au nom de chrétien qu'ils osaient porter ? Comme le vieux Amilcar, père d'Annibal, Kistalwa ne cessa d'inspirer au jeune Watomika une haine éternelle contre la race perfide des blancs.

La mère de Watomika était d'origine française. D'après le récit de cette femme, ses parents sont venus de la province d'Auvergne, et, après avoir traversé l'Océan, ils se sont établis dans une belle et riche vallée sur les bords du Rio-Frio, tributaire de la rivière Nueces, au Texas, qui faisait alors partie du Nouveau-Mexique. De vertes plaines, dont la vallée abonde, servaient dé pâturages à des troupeaux innombrables de bestiaux sauvages et à des milliers de chevaux marrons. Le Comanche, non moins sauvage et marron, y venait de temps à autre faire sa grande chasse aux animaux et se pourvoir de ces coursiers fougueux qui le rendent la terreur de ses ennemis à la guerre. C'est dans cet endroit et à une époque bien éloignée de toute civilisation, que Maria, mère de Watomika, est née. Elle avait un frère, appelé Louis, de trois ans plus âgé qu'elle, né en France.

Des jours, des mois, des années même s'étaient écoulés sans que la paix eût été troublée dans la cabane solitaire du *Français intrépide*, comme il fut appelé. Il n'avait d'autres voisins que des sauvages, nomades qui, dans certaines saisons de l'année, le visitaient, lui témoignaient beaucoup d'amitié et d'attachement, et lui apportaient leurs pelleteries et des provisions, recevant en échange les articles qui pouvaient le plus leur convenir et leur plaire. Cette petite famille, si tranquille, si heureuse dans le désert, à l'abri de ces commotions politiques, de ces orages furieux qui se soulevaient et semaient l'épouvante, le désordre et fa ruine dans les plus belles provinces de son pays natal, la belle France ; la famille Bucheur s'était éloignée de ces scènes tragiques et sanglantes, et croyait avoir trouvé le repos dans la solitude, loin des bouleversements et des vicissitudes dont elle avait, été témoin dans son propre pays vers la fin du siècle dernier ; mais, hélas ! les rêves de la vie sont bien trompeurs et souvent bien courts ! Les visions de l'imagination de l'homme ici-bas sont illusoires, incertaines ; passant pour la plupart avec la vitesse de l'éclair, elles ne peuvent qu'éblouir un instant. L'intrépide Français comptait sur une longue suite d'années heureuses. Huit années s'étaient déjà écoulées, et la paix et le bonheur avaient régné dans son petit ménage. Les sauvages paraissaient lui être sincèrement attachés ; il était leur ami, leur bienfaiteur ; il se croyait assurément à l'abri de tout danger de leur part.

Soudain, un événement imprévu vint anéantir ses plus belles espérances. Un petit parti de chasseurs comanches avait été massacré par des Espagnols sur le Rio-Grande. Aussitôt le cri de guerre et de vengeance retentit dans tous les camps de la tribu. Les guerriers indiens déjà battent les plaines et les forêts à la recherche de chevelures de blancs et avides de s'abreuver de sang. Ils avaient cherché en vain depuis plusieurs semaines, lorsque le souvenir du solitaire de Rio-Frio se présente à la pensée d'un soldat de la bande. Il propose le coup ; il est accepté. Dans leur rage frénétique, ils oublient la bienveillance et l'amitié dont ils avaient sans cesse reçu des

preuves dans la cabane de l'honnête Français et de sa fidèle compagne ; ils oublient jusqu'aux caresses innocentes des deux petits enfants.

A la faveur des ténèbres de la nuit, ils s'approchent de cette demeure paisible. Tandis que toute la famille était plongée dans un profond sommeil, le cri de guerre de ces barbares qui les environnaient vint le troubler. Armés de massues, les agresseurs s'élancent et enfoncent les portes. Avant que la famille ait le temps de se remettre de sa terreur panique, ils ont saisi le père, la mère et les enfants. On les conduit à une petite distance de la maison, afin qu'ils soient eux-mêmes les tristes témoins de la destruction par le feu de tout ce que les sauvages ne pouvaient enlever.

Ce n'était que le commencement de leurs malheurs. La colère et la vengeance indiennes, enflammées par toutes les injures reçues des blancs, devaient, en l'absence des vrais coupables, descendre sur ces innocentes victimes. Ils les chargèrent d'opprobres et les accablèrent de cruautés. Après une marche précipitée et pénible, continuée pendant plusieurs jours, presque sans qu'ils pussent prendre le moindre repos et avec très peu de nourriture, ils arrivèrent au village du grand chef comanche, proche parent des chasseurs massacrés par les Espagnols.

Le camp avait été averti d'avance de l'approche des guerriers. Ils y furent reçus avec tous les honneurs d'un vrai triomphe, consistant en danses de chevelures, en chants et en festins, comme si ces misérables guerriers s'étaient réellement distingués par une action héroïque et dans une bataille rangée. Pendant que le conseil était en séance dans la loge du chef, pour délibérer sur le sort des prisonniers, ceux-ci furent conduits à l'entour du village, au milieu des injures les plus atroces que chaque barbare avait le droit de leur infliger. Le chef enfin proclama la sentence aux acclamations de toute la multitude. Le poteau fut aussitôt élevé dans le centre du camp et entouré de fagots. Le Français et sa femme y furent attachés ensemble pour y périr dans les flammes. Les danses sauvages, les gestes frénétiques, les cris, les vociférations et les hurlements horribles de ces barbares furieux augmentaient encore les angoisses profondes et l'affreuse agonie de leurs malheureuses victimes. Le père et la mère ne cessèrent, jusqu'au dernier soupir, de conjurer leurs cruels bourreaux d'avoir pitié au moins de leurs pauvres et innocents enfants. Le petit Louis et la petite Maria furent épargnés à cause de leur bas âge ; le premier avait dix ans ; la fille n'en avait que sept. Ils furent toutefois forcés d'assister au sacrifice, inhumain de leurs chers parents, qu'ils ne pouvaient ni secourir, ni consoler. Ils tremblaient de tous leurs membres, versaient des torrents de larmes, appelaient leur père et leur mère par les noms les plus doux, et suppliaient, mais en vain, ces cœurs cruels et sans pitié de sauver leur vie. Les gémissements du père, au milieu de ses affreuses tortures, et les cris agonisants de la mère mourante déchiraient les tendres cœurs des enfants. Dans leur désespoir, ils se seraient jetés â leurs pieds, à travers les flammes, si les monstres qui les entouraient ne les en eussent empêchés.

Immédiatement après cette scène tragique et effroyable, les deux malheureux orphelins furent soumis à une nouvelle épreuve, non moins dure et affligeante dans les tristes circonstances où ils se trouvaient. Jusqu'alors ils avaient passé ensemble les jours heureux et innocents de leur enfance ; ils avaient eu ensemble tous leurs amusements et fait toutes leurs courses ; aujourd'hui que leurs tendres cœurs désiraient partager ensemble la plus profonde amertume, ils furent impitoyablement séparés pour ne plus se revoir. Maria fut arrachée des bras de son frère, le seul objet de tendresse qui lui restât sur la terre. Le fils unique d'un chef présent était récemment tombé à la guerre. Ce chef réclama Louis pour prendre la place de son fils, le mit sur un beau coursier et le mena dans son pays. On n'a point entendu parler de lui depuis cette époque. S'il vit encore, il remplace probablement aujourd'hui son père adoptif en qualité de chef comanche, et parcourt, avec ses frères nomades et à peaux rouges, les vastes plaines du Texas, du Nouveau-Mexique et du Grand-Désert.

Maria fut adoptée dans la famille d'un grand guerrier comanche, qui la traita comme son propre enfant et qui reprit aussitôt après le sentier de son pays, situé au nord du Texas. Elle était dans cette famille depuis environ sept années, lorsqu'elle accompagna ses parents indiens à un poste de traite, établi dans la partie supérieure de la rivière Rouge. Ils y rencontrèrent un grand parti de Delawares, conduit par le jeune et brave Kistalwa, fils d'un chef buckongahela. Les deux partis échangèrent aussitôt les compliments ordinaires entre Indiens et fumèrent ensemble le calumet de la paix et de la fraternité.

Maria attira l'attention du parti delaware, surtout de Kistalwa, qui chercha à avoir un entretien avec elle. Elle consentit à l'accompagner à la loge de Buckongahela, pourvu que ses parents adoptifs donnassent leur approbation. Kistalwa s'empressa de proposer l'affaire au vieux Comanche. Celui-ci surpris rejeta la proposition avec sévérité et refusa positivement d'en entendre parler. Il prit même ses mesures pour empêcher toute entrevue entre le jeune Delaware et sa fille adoptive. Kistalwa avait du caractère ; il ne se laissa pas intimider facilement, et ce premier refus ne servit qu'à l'encourager à persister dans sa demande à tout risque. L'histoire de la jeune fille blanche avait vivement touché son cœur. Il voulait absolument la reprendre, l'arracher, s'il le fallait, des mains d'un des bourreaux du malheureux père et de la malheureuse mère de Maria. Il revint donc à la charge avec une telle détermination et avec des arguments si positifs, que le Comanche commença à réfléchir sur les conséquences d'un second refus et à craindre pour la sécurité de toute sa famille. L'affaire prit un nouvel aspect : le vieux sauvage prêta une oreille plus attentive au discours du jeune guerrier. Kistalwa s'en aperçut ; il mit aussitôt son calumet et du tabac à ses pieds. Selon les usages indiens, si la partie adverse ne fait aucune attention au calumet, c'est un signe qu'il se refusa à tout arrangement. Mais le Comanche, au grand contentement de son

hôte, s'empressa d'allumer le calumet et l'offrit au Grand-Esprit et à tous les manitous de son calendrier, comme une marque de sa sincérité. Le calumet passa ensuite d'une bouche à l'autre : c'était la conclusion du traité. L'un promit sa fille ; l'autre, en témoignage de sa reconnaissance, fit présent au père de deux beaux chevaux et d'une ample quantité de tabac et de munitions.

Kistalwa ne tarda pas à faire ses préparatifs de départ et fit avertir fa fille blanche. Elle eut de la peine à quitter ses parents comanches auxquels elle s'était sincèrement attachée. Maria, par sa douceur, son intelligence et toutes les autres bonnes qualités qui ta distinguaient parmi ses compagnes, avait su gagner tous les cœurs de la famille comanche. Celle-ci, de son côté, avait eu pour Maria, durant son long séjour dans leur loge, tous les égards et toute l'affection de vrais parents, de sœurs, de frères. La séparation fut donc bien pénible ; la peine mutuelle se manifestait par une abondance de larmes pour les derniers adieux. Aussi, en quittant Maria, le vieux Comanche implorait ses manitous de protéger le sentier qu'elle allait parcourir ; l'ayant placée sous leur sauvegarde, il la remit entre les mains de Kistalwa et de sa bande de guerriers.

Fiers du trésor qu'ils emportaient, ils reprirent, comme en triomphe, le chemin de leur pays. Le soleil brillait ; les plaines fourmillaient d'animaux ; la chasse était abondante ; nul ennemi ne venait disputer le pas ; tout fut propice et heureux pendant le long voyage.

Maria, à son arrivée parmi les Lenni-Lennapi, désormais sa propre nation, y fut reçue, avec toutes les marques de tendresse et d'affection, par le grand chef Buckongahela. Il lui donna le nom de Monotawan, ou *la gazelle blanche*, à cause de sa forme délicate et de son admirable candeur.

Deux années après, Monotawan fut mariée à Kistalwa, avec les cérémonies et les rites en usage dans la tribu. Voici les détails de ce genre de solennités : lorsqu'un jeune homme désire entrer en ménage, il déclare son intention au père et à la mère de la fille, s'ils sont en vie, sinon aux plus proches parents et amis. Ce sont eux qui décident de la convenance du mariage. Le jeune homme prend alors son fusil, son sac à plomb et sa corne à poudre, et passe trois jours de suite à la chasse du gibier dans les plaines et les forêts voisines. S'il obtient du succès et qu'il retourne avec des chevaux chargés du produit de sa chasse, c'est un présage certain de bonheur et de paix pour le nouvel état dans lequel il va entrer ; si, au contraire, il retourne à la loge les mains vides ou avec de misérable gibier, l'augure est défavorable et les amis remettent souvent le mariage à un temps plus propice. Le chasseur, à son retour, choisit les morceaux les plus délicats de sa chasse, les place à l'entrée de la loge de sa future, et se retire sans dire une parole à qui que ce soit. Lorsque le présent est accepté, c'est un signe qu'il n'est fait aucune objection à l'union projetée, de la part des parents ou amis de la famille. Aussitôt les deux partis font tous les préparatifs qui préludent au mariage. Le jeune homme et la jeune fille se barbouillent soigneusement la figure de différentes couleurs et devises et se revêtent de leurs plus beaux ornements. Ils consistent en bracelets, colliers de grains de cristal ou de porcelaine, belles plumes d'oiseaux, habits de peaux de gazelles et de chevreuils, richement brodés et travaillés en épines de porc-épic de couleurs variées. Le futur s'attache des queues de loups ou de renards aux deux talons et aux genoux, en forme de jarretières et insère des plumes de queue d'aigle dans ses cheveux. Ces plumes sont des marques d'une grande distinction, dont on s'est rendu digne par des exploits à la guerre et la hardiesse à la chasse. Les principaux jongleurs font une offrande de tabac à Wâcon-Tanka, ou le Grand-Esprit, afin d'obtenir ses faveurs pour le jeune couple, et lui présentent une peau de castor en sacrifice, comme marque de leur reconnaissance pour les bienfaits futurs qu'ils implorent sur eux. Les amis et les proches parents préparent ensemble le grand festin de noce. Là, le jeune homme est présenté à la famille par le grand maître des cérémonies. Celui-ci remet à chacun des deux fiancés une peau de castor. Ils l'échangent entre eux, et ratifient ainsi leur consentement au mariage. Le repas commence ; les convives font honneur aux mets ; ils dansent et chantent au son du tambour et de la flûte, et c'est au milieu de ces amusements et des récits de belles histoires que se termine la cérémonie des noces parmi les Lenni-Lennapi.

Monotawan donna le jour à deux fils ; l'aîné fut appelé Chiwendota, ou *le loup noir* ; le cadet reçut le nom de Watomika, ou *le pied léger*.

Veuillez agréer mes hommages respectueux et me croire

Votre tout dévoué frère en Jésus-Christ

P. J. DE SMET. S. J.

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE
Les Ursulines d'Amérique

Nous devons la publication de cette lettre à la complaisance des supérieures des Ursulines de Saventhem et de Thildonck, auxquelles elle a été envoyée. Le R. P. De Smet avait fait une visite à ces deux couvents, au premier le 22 janvier, et au second le 27 du même mois de cette année.

Bruxelles, le 21 mars 1857.

Ma révérende Mère,

Sur le point de quitter la Belgique, je repasse dans ma mémoire les bienfaits que j'y ai reçus, et particulièrement l'accueil qui m'a été fait dans les communautés religieuses.

Parmi ces asiles de la piété et de la vertu, votre pensionnat tient un des premiers rangs. De même qu'en Amérique, j'ai pu constater dans ma patrie l'esprit si religieux qui anime les Ursulines, et le grand bien qu'elles font et qu'elles sont appelées à faire encore, par la ferveur de leurs prières et par l'éducation de la jeunesse.

J'en félicite toute la communauté, ma révérende Mère, parce que cet esprit prouve que le bon Dieu a établi cette maison et que c'est lui aussi qui la garde ; je m'en félicite moi-même, parce que j'y ai trouvé des sujets consolants d'édification, et de beaux exemples à rapporter à mes pauvres sauvages ; j'en félicite la Belgique, où les nouvelles Ursulines continuent si généreusement l'œuvre de leurs devancières, auxquelles tant de mères de famille sont redevables des sentiments de foi et de piété qui les animent ; j'en félicite l'Église, dont les enfants de sainte Angèle consolent le cœur affligé, en se rendant si dignes de l'état religieux, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de sainteté qui orne le front de l'Épouse de Jésus-Christ.

Continuez, âmes pieuses, à marcher sur les traces du Sauveur ; ce n'est que dans cette voie qu'on trouve le bonheur véritable.

Je viens, ma révérende Mère, de faire allusion aux Ursulines d'Amérique ; j'en ai parlé à vos chères élèves, lors de ma visite, avec le R. P. Terwecoren ; néanmoins il pourra vous être agréable d'avoir quelques renseignements plus précis. Inutile de vous dire que je n'ai pas la prétention de faire une notice complète. Je dois me contenter de donner une idée sommaire de leur origine et de leur état actuel, et je terminerai par le récit d'une des plus étonnantes conversions que l'on connaisse.

Les Ursulines furent des premières religieuses qui s'établirent dans le Nouveau-Monde.

Avant la fin du XVII[e] siècle, il y avait au Canada six communautés de femmes, parmi lesquelles deux d'Ursulines : la maison de Québec, fondée en 1639, et celle des Trois-Rivières, fondée en 1697.

Dans les États de l'Union américaine, la Nouvelle Orléans, capitale de la Louisiane, fut la première de toutes les villes des États-Unis qui obtint une communauté d'Ursulines. Ce couvent fut fondé en 1727. Lors de cette fondation, la Louisiane appartenait à la France. C'est dans ce sens que l'*Ami de la Religion* a dit, dans un remarquable travail sur l'*Église aux États-Unis*, que, "jusqu'en 1790, les États-Unis n'avaient pas connu ce que c'est qu'une religieuse[1]."

[1] 1855, n. 5872.

En 1730, la communauté de la Nouvelle-Orléans comptait sept Ursulines. Dévouées à l'éducation et à des œuvres de charité, elles dirigeaient une école, un hôpital et un orphelinat. Le nombre de leurs orphelins s'accrut beaucoup lors du massacre des Natchez, qui eut lieu cette année-là. L'expédition française délivra de l'esclavage beaucoup d'enfants sans pères et les transporta à la Nouvelle-Orléans [2].

[2] On peut voir les détails douloureux de cet affreux brigandage dans l'ouvrage intitulé : *Life of bishop Flaget*, par Mgr. Spalding, évêque de Louisville.

"Les petites filles, écrivait le Père Le Petit, à la date du 12 juillet 1730, que nul des habitants n'a voulu adopter, ont grossi le troupeau intéressant des orphelines que les religieuses élèvent. Le grand nombre de ces enfants ne sert qu'à augmenter leur charité et leurs attentions. On leur a fait une classe séparée, et on leur a donné deux, maîtresses particulières.

Il n'y en a pas une de cette sainte communauté qui ne soit charmée d'avoir passé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conserver ces enfants dans l'innocence, et de donner une éducation polie et chrétienne à de jeunes Françaises qui risquaient de n'être guère mieux élevées que des esclaves. On fait espérer à ces saintes filles que, avant la fin de l'année, elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, et après laquelle elles soupirent depuis longtemps.

Quand elles y seront une fois logées, à l'instruction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors et des négresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, et celui d'une maison de refuge pour les

femmes de vertu suspecte. Peut-être même que, dans la suite, elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré.

Tant d'œuvres de charité suffiraient pour occuper en France plusieurs communautés et des instituts différents. Que ne peut point un grand zèle ? Ces divers travaux n'étonnent point sept Ursulines, et elles comptent de les soutenir, avec la grâce de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi, je crains fort que, s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le poids de tant de fatigues. Ceux qui, avant que de les connaître, disaient qu'elles venaient trop tôt et en trop grand nombre, ont bien changé de sentiments et de langage : témoins de leur conduite édifiante et des grands services qu'elles rendent à la colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard et qu'il n'en saurait trop venir de la même vertu et du même mérite[1]."

[1] *Lettres édifiantes* Mémoires d'Amérique Édition de Paris, 1781 t. VII p. 61

Voici ce qui y arriva encore vers la même époque, après la conclusion d'une paix qui termina une triste guerre.

"Les Illinois, dit le Père Le Petit, n'eurent pas d'autre maison que la nôtre, pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville. Ils nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitaient le chapelet à deux chœurs, et tous les matins ils entendaient ma messe, pendant laquelle, surtout les dimanches et les fêtes, ils chantaient différentes prières de l'Église conformes aux différents offices du jour. A la fin de la messe, ils ne manquaient jamais de chanter, de tout leur cœur, la prière pour le roi. Les religieuses chantaient le premier couplet latin, sur le ton ordinaire du chant grégorien ; et les Illinois continuaient les autres couplets en leur langue, sur le même ton. Ce spectacle, qui était nouveau, attirait grand monde dans l'église et inspirait une tendre dévotion. Dans le cours de la journée, et après le souper, ils chantaient souvent, ou seuls ou tous ensemble, diverses prières de l'Église, telles que sont le *Dies iræ*, le *Vexilla Regis*, le *Stabat Mater*, etc. A les entendre, on s'apercevait aisément qu'ils avaient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints cantiques que le commun des sauvages, et même beaucoup de Français, n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues.

On serait étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette mission, de voir qu'un grand nombre de nos Français ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien instruits de la religion que le sont ces néophytes. Ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament ; ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte messe et de recevoir les sacrements ; leur catéchisme, qui m'est tombé entre les mains, avec la traduction littérale qu'en a faite le P. Le Boulanger, est un parfait modèle pour ceux qui en auraient besoin dans leurs nouvelles missions. On n'a laissé ignorer à ces bons sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs ; on s'est attaché au fond et à l'essentiel de la religion, qu'on leur a exposé d'une manière également instructive et solide...

Le premier jour que les Illinois virent les religieuses, Mamantouensa (chef des Kaskakias), apercevant auprès d'elles une troupe de petites filles : - "Je vois bien, leur dit-il, que vous n'êtes pas des religieuses sans dessein." - Il voulait dire qu'elles n'étaient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. – "Vous êtes, leur ajouta-t-il, comme les Robes-Noires, nos Pères ; vous travaillez pour autrui. Ah ! si nous avions là-haut deux ou trois de vous autres, nos femmes et nos filles auraient plus d'esprit et seraient meilleures chrétiennes." – "Eh bien, lui répondit la Mère supérieure, choisissez celles que vous voulez." – "Ce n'est point à nous à choisir, répondit Mamantouensa ; c'est à vous qui les connaissez. Le choix doit tomber sur celles qui sont le plus attachées à Dieu et qui l'aiment davantage." - Jugez combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un sauvage des sentiments si raisonnables et si chrétiens[1]."

[1] *Lettres édifiantes*. Mémoires d'Amérique. Édition de Paris, 1781, t. VII, P. 61.

Tels furent, ma révérende Mère, les commencements de la pieuse communauté de la Nouvelle-Orléans.

A ces détails, j'en ajouterai quelques autres sur l'état des couvents des Ursulines, tel qu'il était en 1855.

La maison de la Nouvelle-Orléans comptait alors 32 religieuses professes, 3 novices et 3 postulantes. Le pensionnat avait 130 internes et 12 demi-pensionnaires.

Dans le vicariat du Haut-Michigan, à Saut-Sainte-Marie, les Ursulines ont une école de filles. On y faisait, en1855, des préparatifs pour y établir aussi un pensionnat destiné aux enfants dont la position sociale exige une éducation plus soignée.

Dans le diocèse de Cincinnati, à Saint-Martin, près de Fayetteville, dans l'Ohio, la communauté des Ursulines était composée de 35 religieuses professes, 9 novices et 4 postulantes. Elles dirigent le pensionnat de demoiselles qui comptait, en 1855, 60 internes.

Dans le même État de l'Ohio, diocèse de Cleveland, à Cleveland même, la communauté était, à la même époque, composée de 14 religieuses professes, 10 novices et 4 postulantes. Elles y dirigent un pensionnat. Cet établissement est situé dans la plus belle et la plus saine partie de la ville. Il comprend toutes les branches ordinaires et les plus élevées d'une éducation choisie. On y admet des pensionnaires, des demi-pensionnaires et des externes.

Près de Cleveland, quatre Sœurs dirigent une classe élémentaire payante et deux écoles gratuites.

A Toledo, deux religieuses sont chargées de trois écoles élémentaires payantes et de deux écoles gratuites.

A Morrissonia, près New-York, il y a aussi un couvent et un pensionnat.

Dans le diocèse de Galveston, au Texas, les Ursulines étaient, en 1855, an nombre de 15 religieuses professes ; leur pensionnat comptait 80 à 100 élèves.

A Saint-Antoine, il y avait 14 professes, 3 novices et 4 postulantes. Le nombre des pensionnaires variait de 140 à 160.

Dans le diocèse et la ville de Saint-Louis, où j'ai demeuré le plus longtemps depuis mon départ d'Europe, le couvent des Ursulines se compose de 20 à 25 religieuses. Elles dirigent un pensionnat de 40 à 50 élèves. Dans des bâtiments séparés, elles ont une classe d'externes de 100 à 120 enfants.

En considérant tous ces bienfaits de notre sainte religion, répandus à pleines mains sur l'Amérique, nous devons un témoignage de reconnaissance bien méritée à Mgr. Carroll, qui a le plus contribué à établir ou à préparer les pieuses institutions auxquelles se rattache, le bonheur de ces contrées.

"Au moment où la Compagnie était abolie par Clément XIV, quelques Jésuites abandonnèrent la Grande-Bretagne pour se retirer dans l'Amérique septentrionale, leur patrie. John Carroll les conduisait. Lié à l'institut par la profession des quatre vœux, Carroll ne tarda pas à conquérir l'estime de cette immortelle génération qui préparait dans le silence l'affranchissement du pays. Il fut l'ami de Washington et de Franklin, le conseil de ce Carroll, son parent, qui travailla d'une manière efficace à la constitution des États-Unis. La prévoyance et le savoir du Jésuite étaient appréciés par les fondateurs de la liberté américaine. Attachés au culte protestant, ils allaient consacrer son triomphe par la loi ; mais le catholicisme leur apparaissait, avec les Pères de la compagnie, si tolérant, et si propre à civiliser les sauvages, qu'ils ne refusèrent pas à John Carroll d'assurer le principe de l'indépendance religieuse. Carroll fut admis à en discuter les bases avec eux : il les posa si nettement, que jamais la liberté des cultes n'a été violée dans les États-Unis. Les Américains s'étaient engagés à la maintenir ; ils ne se crurent point autorisés à trahir leur serment, même par les progrès que les missionnaires firent faire à la foi romaine. Quand l'Union fut constituée, le Pape Pie VI, en 1789, songea à donner un guide à tous ces fidèles dispersés dans les villes et dans les forêts. John Carroll reçut le premier le titre d'évêque de Baltimore ; plus tard il devint archevêque et métropolitain des autres diocèses et légat apostolique, avec un autre Jésuite, Léonard Neale, pour coadjuteur [1]."

[1] *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par J. Crétineau-Joly, t. VI, p. 276.

De cette époque date, pour toute l'Amérique septentrionale, le commencement d'une ère nouvelle. Mgr. Carroll prit l'initiative du revirement religieux. Il n'avait pas eu de modèles ; il aura une foule d'imitateurs.

"Après avoir pourvu, par la fondation d'un collége et d'un séminaire, à l'éducation de la jeunesse et au recrutement du sacerdoce, l'évêque de Baltimore se préoccupa d'introduire dans le Maryland des communautés religieuses de femmes, afin qu'elles y travaillassent à l'instruction des jeunes filles, au soulagement des malades et à l'adoption des orphelins. Ces bonnes œuvres ont été, dans tous les temps, le patrimoine de l'Église, et une chrétienté doit être considérée comme éphémère, tant qu'elle n'a pas jeté les racines de quelques couvents pour la prière et pour la charité [2]."

[2] *L'Ami de la Religion*, 1855, n. 5872.

Depuis lors, que d'œuvres de salut ont surgi sur le sol américain ! que de faits ont signalé le doigt de la Providence !

En voici un, ma révérende Mère, qui est bien intéressant. Je crois l'avoir raconté aux religieuses et aux élèves des Ursulines de Saventhem et de Thildonck ; mais l'ayant relu depuis, dans le remarquable ouvrage de M. Henri de Courcy, sur l'Église catholique aux États-Unis, *The catholic Church in the United States*, traduit et augmenté par M. John Gilmary Shea, je pourrai l'écrire avec plus de précision.

En 1807, Daniel Barber, ministre congrégationaliste de la Nouvelle-Angleterre, avait baptisé dans sa secte miss Allen, fille du célèbre général américain Ethan Allen, si renommé dans l'État de Vermont, où il naquit. Cette jeune fille avait alors vingt-deux ans.

Peu de temps après, elle se rendit à Montréal, où elle entra au pensionnat de Sœurs de Notre-Dame. La jeune Allen embrassa spontanément la religion catholique, et voulant faire le sacrifice surnaturel de toute sa personne, elle se consacra aux choses du ciel dans la communauté de Sœurs hospitalières, à l'hôtel-Dieu, où elle mourut pieusement en 1819, après avoir, par l'édification de ses derniers instants, amené le médecin protestant qui la soignait à embrasser aussi la religion catholique.

La conversion de la Sœur Allen produisit d'autres fruits de grâce parmi ses coréligionnaires. Son ancien *pasteur*, M. Barber, devint d'abord membre de l'église protestante épiscopalienne. Il ne ralentit point le pas dans le chemin de la vérité : en 1816, il abjura les erreurs de la prétendue réforme.

Le fils de ce ministre converti, Virgile Barber, né en 1782, était ministre protestant, comme son père. Lui aussi, convaincu de la nécessité de s'unir à l'Église romaine, y entra avec son père. La dame Virgile Barber suivit ces exemples. Ces époux, devenus catholiques, firent plus. De commun accord, ils résolurent de tout quitter et de se séparer pour le service de Dieu. Dans ce pieux dessein, M. Virgile Barber se rendit à Rome, en 1817, afin d'obtenir du Souverain Pontife l'autorisation nécessaire. Il embrassa l'état ecclésiatique et fut ordonné dans la ville éternelle. Après y avoir séjourné pendant deux années, il partit de l'Europe et apporta lui-même à son

épouse l'autorisation d'embrasser la vie religieuse. Elle entra au couvent de la Visitation à Georgetown et y suivit, pendant deux années, les exercices du noviciat.

Les époux Barber avaient cinq enfants : quatre filles et un fils. Celui-ci faisait ses études au collége des Jésuites à Georgetown ; les filles étaient an pensionnat de la Visitation, mais sans savoir que leur propre mère était novice dans le même couvent.

Après le noviciat de dame Barber, les cinq enfants furent conduits à la chapelle pour être témoins de la profession de leur mère ; et, au même moment, leur père, sur les degrés de l'autel, se consacrait à Dieu dans la Compagnie de Jésus. A ce spectacle touchant et inattendu, les pauvres enfants éclatèrent en sanglots, se croyant abandonnés sur la terre ; mais le Père céleste veillait sur cette famille privilégiée. Il inspira aux quatre filles le dessein d'embrasser l'état religieux ; trois d'entre elles se firent Ursulines : l'une à Québec, une autre à Boston et la troisième aux Trois-Rivières ; la quatrième sœur fit profession parmi les Visitandines de Georgetown. Leur frère, Samuel, entra dans la Compagnie de Jésus.

Le P. Virgile Barber, après avoir rempli, avec grande édification, différents postes en Pensylvanie et au Maryland, devint professeur d'hébreu au collège de Georgetown, et mourut le 27 mars 1847, à l'âge de 65 ans.

Sœur Barber, de la Visitation, résida longtemps à Kaskaskia, où elle fonda un monastère ; Sœur Marie Barber, de Saint-Benoît, fut témoin de la destruction du couvent des Ursulines situé près Boston, et mourut à Québec, le 9 mai 1848 ; Sœur Catherine Barber, de Saint-Thomas, suivit l'évêque Odin an Texas, en 1849 ; je n'ai pas de renseignements sur la quatrième de ces pieuses filles.

La grâce de la conversion s'étendit à d'autres membres de la famille. Un neveu et pupille du P. Virgile Barber, nommé William Tyler, né, dans le protestantisme, en 1804, à Derby, État du Vermont, devint, en 1844, le premier évêque catholique de Hartford, et mourut dans son diocèse en 1849.

Je termine, ma révérende Mère, en vous priant d'agréer encore une fois l'expression de ma vive reconnaissance pour tous les secours que vous avez apportés à ma mission, ainsi que pour les bonnes prières qui m'ont été promises, non-seulement par les religieuses, mais aussi par les élèves. Je les remercie toutes, et je les recommanderai au bon souvenir de mes pauvres sauvages. Que vos filles en Jésus-Christ continuent de s'adonner tout entières à l'œuvre si sainte de l'éducation de la jeunesse ; Dieu, - elles l'éprouvent, - n'attend pas l'éternité pour leur donner une ample récompense de bonheur ! Que les chères enfants continuent de profiter de ces leçons salutaires et de ces exemples entraînants ; elles conserveront alors, dans le monde, leur piété aimable et leur gaieté de cœur, parce qu'elles y conserveront leur précieuse innocence.

Je vous prie de remercier également en mon nom votre si digne directeur[1], qui m'a reçu avec cette cordialité fraternelle qui doit régner, entre les prêtres et les religieux, appelés à travailler ensemble au salut et à la perfection des âmes, et à n'avoir qu'un but unique, dans leurs travaux et dans leurs désirs, là' plus grande gloire de Dieu.

[1] A Saventhem, M. Paeps ; à Thildonck, M. Lambertz, curé du village, fondateur des nouvelles Ursulines, dont Thildonck a été la maison-mère.

Agréez, ma révérende Mère, l'hommage de ma reconnaissance.

Votre serviteur en Jésus-Christ,

P.-J. DE SMET, S. J.

TRENTE-TROISIÈME LETTRE
Les Pottowatomies

Anvers, le 13 avril 1857.

Mon révérend Père,

Dans la livraison du 1er janvier de cette année, vous avez publié, d'après une copie, un fragment d'une de mes lettres sur les *Potowatomies*. Vous exprimiez l'espoir que l'original était conservé. Il se trouvait à Termonde, et je vous l'envoie sous ce pli.

Remarquez bien, mon révérend Père, qu'une ligne a été omise à la page 21e de la livraison. J'ai adressé cette lettre, non pas *à ma mère* proprement dite, mais *à la Mère de la Maison des Orphelins à Termonde*, *Mlle Isabelle Lutens*, digne supérieure qui a bien mérité, du reste, que je l'appelasse *ma bien bonne Mère*. Voici la fin de cette correspondance.

Un tombeau attire l'attention dans ces parages ; c'est le tombeau de l'*Oiseau noir*, grand chef des Omahaus. J'en ai envoyé une petite esquisse aux Thérésiennes. Ce chef s'était rendu célèbre par l'ascendant qu'il avait sur toute sa nation ; il était pour son peuple un objet de terreur et de respect, car les sauvages croyaient qu'il avait sur eux, d'une manière surnaturelle, le pouvoir de vie et de mort. Voici comment cette croyance s'accrédita. Il s'était procuré une grande quantité d'arsenic, par l'entremise d'un marchand ; celui-ci l'avait instruit en même temps de la méthode de s'en servir ; mais le méchant reçut bientôt sa récompense. L'Oiseau noir l'invita le même jour à un festin parculier, et lui administra adroitement une bonne dose de sa terrible médecine. Le marchand, au grand plaisir de son hôte, mourut quelques heures après, dans d'affreux tourments. Fier de son essai, l'Oiseau noir médita bientôt l'exécution d'un coup perfide, et fit de grands préparatifs. Il expédia une partie de ses gens pour la chasse, afin de tuer quelques buffles et quelques biches pour son festin. Les principaux guerriers et les petits chefs étaient devenus jaloux de l'ascendant que le grand chef avait exercé, depuis quelque temps, sur toute la nation. L'Oiseau noir, informé de leur mécontentement et de tous leurs murmures, invita à sa fête jusqu'au dernier de ceux qui avaient murmuré. Il leur prodigua tous les égards et montra la plus grande cordialité à ses convives, voulant, en apparence, se réconcilier avec eux et effacer les mauvaises impressions que sa dureté et sa hauteur avaient causées. Dès que chacun eut vidé son plat et que le poison eut déjà commencé à agir sur quelques-uns, il jeta le masque et commença une harangue sur le grand pouvoir du génie, ou manitou qui le guidait, et, élevant sa massue en signe de triomphe, il les pria avec sarcasme et amertume, "d'entonner leurs chansons de mort, si quelque sang de guerrier se remuait encore dans leurs veines ; ajoutant, avec l'accent de la vengeance, qu'avant le lever du soleil, - il était nuit, - les corbeaux voltigeraient au-dessus de leurs loges, et que leurs femmes et leurs enfants pleureraient sur leurs cadavres inanimés." Ce fut une nuit de confusion, de larmes, de crainte et de tumulte. Aucun n'échappa au poison.

Toute la vie de ce chef sauvage fut une chaîne de crimes et de cruautés. "Las enfin de verser du sang", comme s'expriment les Indiens, ou plutôt, poursuivi par les remords et le désespoir, il s'est laissé mourir de faim. Avant d'expirer, il donna ordre à ses guerriers fidèles de l'enterrer sur la plus haute des côtes, élévation d'environ 300 pieds, assis sur son plus beau coursier, ayant en face l'impétueux Missouri, "afin de pouvoir saluer de loin, disait-il, tous les voyageurs". Son tombeau ressemble à un monticule. Il est surmonté d'une perche, à laquelle les sauvages attachent des drapeaux. On peut facilement le distinguer à la distance de cinq à six lieues.

Notre bateau a passé près du village des Omahas, composé d'environ 1400 âmes. Il est situé au bout d'une belle prairie d'environ une lieue d'étendue, au pied des collines. Personne ne s'est montré sur le rivage pour nous voir passer, de crainte, à ce qu'il parait, que la petite vérole ne fût à bord et ne s'introduisît parmi eux. Il y a deux ans seulement, par une imprudence impardonnable du capitaine, cette maladie fut introduite dans les pays sauvages par le même navire, et y causa des ravages affreux et inouïs dans les annales indiennes : il y eut entre 25 000 et 30 000 morts dans l'espace de quelques semaines. De 1200 hommes de la tribu des Mandans, sept familles seulement ont échappé à la contagion. Environ 80 guerriers de cette petite nation se sont suicidés dans ces jours de calamité, quelques-uns de désespoir à la perte de leurs enfants et amis, d'autres par crainte de devenir les esclaves de leurs ennemis, et le plus grand nombre en disant qu'ils avaient horreur de voir pourrir leurs corps en vie.

Le 11 mai, j'arrivai à ma destination, et je quittai avec regret mes quatre nouveaux enfants en Jésus-Christ et mes deux amis. J'eusse désiré beaucoup d'accompagner ces messieurs dans leur longue course, si ma santé et les circonstances me l'eussent permis, afin de visiter les nations nombreuses des montagnes.

A mon arrivée parmi les Sioux, les chefs et les guerriers de la tribu des Jantons m'invitèrent à un festin. Tous étaient assis en cercle dans une grande loge ou tente de peaux de buffle. Chacun reposait son menton sur ses genoux ; les jambes étaient serrées contre le corps, position que ma corpulence ne me permettait pas de

prendre. J'étais donc assis comme un tailleur l'est sur sa table, les jambes croisées. Chacun reçut un gros morceau de chevreuil dans un plat de bois ; ceux qui ne pouvaient finir leur portion emportaient, - c'est la coutume, - le restant de leur assiette. J'étais de ce nombre et j'en avais assez pour deux jours.

Le repas fini, je leur fis connaître l'objet principal de ma visite parmi eux, c'est-à-dire, une paix durable entre les Sioux et les Potowatomies, leurs voisins. Ayant discuté les différents points, détruit les faux rapports qui séparaient les deux nations, j'ai engagé les Sioux à faire des présents aux enfants de ceux de nos Potowatomies qu'ils avaient tués, - c'est ce qu'on appelle, en termes sauvages, *couvrir* ou *payer pour les morts*, - et de venir fumer en frères avec eux le calumet de paix. La fête et le conseil se terminèrent dans la plus grande cordialité. La même soirée, je leur ai fait une instruction sur le symbole des apôtres et j'ai baptisé un grand nombre de leurs petits enfants. Cette nation, dispersée sur une grande étendue, compte 32 000 âmes.

Le but de mon voyage étant atteint, j'ai saisi la première occasion pour retourner à ma mission. Les sauvages d'ailleurs avaient déjà levé le camp pour aller rejoindre les buffles qui s'éloignaient. Mon navire, cette fois-ci, n'était rien autre chose qu'un arbre creusé, qu'on appelle *canot*, ayant 10 pieds de longueur sur à peu près 1½ de largeur. Je pouvais tout juste m'y asseoir. Déjà auparavant, j'avais traverse le fleuve dans ces sortes d'embarcations dangereuses ; mais toujours avec crainte. Maintenant j'avais cent vingt lieues à descendre sur le plus périlleux et le plus impétueux des fleuves, et il le fallait, car je n'avais point d'autre occasion. Heureusement j'étais accompagné de deux pilotes très adroits, qui, en pataugeant à droite et à gauche, lançaient, avec la vitesse d'un dard, à travers les nombreux chicots dont le fleuve rapide est parsemé, la barque fragile que le moindre choc ou obstacle eût renversée. Jugez de la vitesse de son courant. En trois jours, voguant depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil, nous avons parcouru cent vingt lieues. Deux nuits seulement j'ai dormi à la belle étoile, n'ayant qu'une robe faite de peau de buffle pour lit et mon sac de voyage pour oreiller. Je puis vous l'assurer, mon somme était aussi paisible et aussi bon que les meilleurs que j'aie eus dans ma vie. Un bon appétit, - car l'air est vif sur l'eau, - nous préparait trois excellents repas par jour. Mes compagnons étaient bien pourvus de pain, de beurre, de sucre et de café ; la chasse en même temps était si abondante, que nous faisions notre choix parmi le gibier. Jamais je n'avais vu autant de canards, d'oies, d'outardes, de cygnes et de dindes sauvages, que pendant ce court voyage. A notre dernier campement, un grand cerf, attiré sans doute par la vue du feu qui petillait à nos pieds, s'approcha de nous en battant des pieds de devant. Peu s'en fallut que quelqu'un ne reçût une forte contusion ou n'eût le crâne enfoncé par cet animal furieux. Il éveilla le pilote, qui, saisissant le fusil couché à mes côtés, le déchargea à deux pouces de mon oreille. Ce coup me fit lever en sursaut, sans toutefois m'effrayer.

Durant mon voyage, à part les Sioux, je n'ai vu qu'un seul sauvage à la chasse de gibier, et qu'un seul village, celui des Omahas. Quel contraste avec la belle, petite, populeuse Belgique ! ! ! Les maisons ou huttes des Omahas sont faites de terre, et ont la formé d'un cône. Elles ont de 120 à 140 pieds de circonférence. Pour les construire, ils plantent en terre de longues et grosses perches, courbent et joignent tous les bouts, qui sont attachés dans l'intérieur à une vingtaine de poteaux ou piliers. Ces perches sont ensuite couvertes d'écorces, sur lesquelles on met à peu près un pied de terre et un gazon. Ces espèces de demeures ressemblent à de petits monticules. Un grand trou, pratiqué au sommet, laisse pénétrer la lumière et échapper la fumée. Le foyer est toujours au centre. Chaque hutte contient de six à dix familles.

Un jeune créole français vient de m'amener sa femme pour l'instruire dans notre sainte religion. Il est descendu avec elle tout récemment d'au delà des Montagnes Rocheuses, distance de onze à douze cents lieues. Le récit qu'elle m'a fait de la vie que mène sa nation, les Ampajoots, est vraiment déchirant. Le sol est des plus ingrats ; il n'y a point de chasse du tout. S'ils se hasardent à sortir de leur pays, leurs voisins, plus nombreux, les tuent sans miséricorde. Ils sont sans habits, sans habitations et rôdent, comme les animaux sauvages, dans les prairies, où ils vivent de racines, de sauterelles et de grosses fourmis. Ils écrasent ces derniers insectes entre deux pierres, en font une espèce de galette, qu'ils cuisent au soleil ou au feu, pour ensuite s'en régaler. Cette pauvre femme sauvage, âgée d'environ vingt-cinq ans, n'avait jamais encore mangé de viande. Son étonnement fut grand lorsqu'elle vit pour la première fois des poulets, des cochons, des vaches et bœufs et autres animaux domestiques rôder autour des habitations. Dès qu'elle sera assez instruite pour recevoir le baptême, je la nommerai *Isabelle*, et vous en serez la marraine. N'oubliez donc pas la pauvre Ampajoot dans vos prières.

Votre lettre de juillet, dont vous faites mention, ne m'est pas parvenue. Les dangers sont grands et la distance est de 2000 lieues.

J'ai écrit la même lettre à peu prés aux Thérésiennes.

Ma bonne Mère,

Votre tout dévoué serviteur,

P.-J. DE SMET, S. J.

TRENTE-QUATRIÈME LETTRE
Voyage du Léopold I^{er}, d'Anvers à New-York

New-York, le 15 mai 1857.

Mon révérend et cher Père,

Le temps me manque absolument pour vous donner de longs détails ; la besogne m'accable ; je dois être court. Je vous envoie une lettre que j'adresse au respectable M. M..., à M... Si vous la croyez digne de vos Précis Historiques, je vous prie de la faire copier immédiatement et de lui expédier l'original.

Tout notre voyage s'est heureusement passé ; tous mes compagnons sont bien portants et m'ont donné les plus grandes satisfactions.

Aussitôt que le temps me le permettra, je continuerai de vous écrire. Le 18, je partirai pour Saint-Louis.

Monsieur et ami,

Pour accomplir ma promesse, je me hâte de vous donner de nos nouvelles. Je sais d'ailleurs qu'elles vous feront plaisir et que vous les attendez avec une certaine impatience.

Nous venons d'arriver en Amérique, sains et saufs, après une traversée des plus heureuses et des plus tranquilles. Partis d'Anvers le 21 avril, nous avons abordé à New-York le 7 du mois de Marie. Voici une idée de notre itinéraire.

La veille de notre départ, nous fûmes invités à dîner dans la famille du digne et respectable comte Le Grelle, ancien bourgmestre d'Anvers, qui désirait nous témoigner en cette occasion, comme il l'a fait lors de plusieurs autres départs de missionnaires, le grand intérêt qu'il porte à nos chères missions américaines. Le jour de notre départ, il eut l'insigne bonté de nous accompagner jusqu'au port. Un grand nombre d'autres personnes et plusieurs de nos plus proches et chers parents étaient aussi venus sur le quai, pour nous faire un dernier adieu et nous souhaiter un heureux voyage.

On leva l'ancre entre neuf et dix heures du matin. Il faisait un temps magnifique. Le beau et grand navire belge, le *Léopold I ^{er}*, était plein d'animation. Une multitude d'émigrants de l'Allemagne, de la Hollande, de la Suisse, des Belges, des Prussiens, des Français, etc. etc. s'y trouvaient déjà casés, et s'occupaient d'une infinité de petits soins et de petites affaires, pour se rendre la longue traversée agréable, ou, comme disent les Anglais, confortable ; les matelots, attentifs au commandement et à leur poste, faisaient les derniers préparatifs du départ.

Nous ne mîmes qu'un jour pour arriver à Southampton. Le bateau y resta jusqu'au lendemain pour recevoir des passagers anglais et irlandais. Notre nombre montait alors à plus de 620 personnes. Pendant toute cette journée, l'air résonna du chant des Allemands et des Hollandais, rassemblés sur 1e pont ; plusieurs partis de danses s'exécutèrent au son de l'accordéon, du violon et de la guitare. Notre tillac ressemblait à un village flottant au temps d'une kermesse. Mais les belles choses souvent ne sont pas de longue durée, et en voici une preuve.

A peine avions-nous perdu de vue l'île de Wight, que la scène prit un aspect tout différent. Nous trouvâmes la mer dans une agitation extraordinaire. Quoique le vent fût assez modéré, et que le temps parût assez beau, le roulis secouait le navire avec la plus grande violence, nous portant tantôt sur la cime des hautes vagues, et nous précipitant ensuite comme dans un abîme, entre les eaux turbulentes et écumantes qui s'élevaient autour de nous. C'était l'agitation qui suivait une forte tempête, ou bien de gros vents contraires qui avaient passé peu de temps auparavant dans notre voisinage. Ce jour-là ressemblait à un véritable jour de deuil : les chants et les danses avaient entièrement cessé ; on ne remarqua plus la moindre animation ou vivacité ; la table était presque déserte ; la faim et la gaieté avaient disparu ensemble. On voyait çà et là des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants ; à figures sinistres et aux yeux hagards, pâles et blêmes comme des spectres, se pencher sur le bord du navire, comme s'ils avaient eu quelque communication empressée à faire à la mer. Ceux surtout qui s'étaient le mieux régalés et qui avaient regardé peut-être un peu trop profondément dans la bouteille, avaient les figures les plus tristes et les plus allongées ; c'étaient de vrais parchemins : *franzyne gezichten*. Neptune était à son poste. Cet inexorable douanier exigeait son tribut ; bon gré malgré, il devait être rendu jusqu'au dernier denier. Et remarquez-le bien, le tribut se paye en sens contraire : on a quitté la table après s'être régalé de dessert ; eh bien, Neptune vous demande d'abord les amandes et les noisettes, les raisins et la tarte, ensuite le jambon ou la langue, puis le poulet et le rôti ; et il ne vous laisse en repos que lorsque vous lui avez donné l'assiette entière de votre soupe.

Moi-même, quoique j'en fusse à ma onzième traversée de la mer Atlantique, je ne restai pas exempt du tribut commun. J'aurais voulu faire une réclame auprès de Neptune ; mais tous mes efforts n'auraient abouti à

rien. Je m'y suis donc humblement soumis, et j'y ai passé comme tous les autres. Toutefois, j'en ai été quitte après un ou deux efforts. L'ancien proverbe nous dit que les choses violentes ne durent pas ; aussi les incommodés se remirent insensiblement, et nous n'eûmes aucun décès à déplorer. Nous avions à bord un digne et excellent docteur, M. Themont. Il était sur pied nuit et jour, et prodiguait ses soins indistinctement à tous les malades.

Le tribut une fois payé, on en oublia assez vite l'inconvénient. Depuis ce jour, nous eûmes un temps assez favorable : les vents étaient un peu contraires ; mais la mer était calme et tranquille, jusqu'à ce que nous arrivâmes à environ une distance de six jours du port de New-York.

J'eus la grande consolation de dire la sainte messe tous les jours dans ma cabine. Mes jeunes compagnons s'approchaient fréquemment de la sainte table et plusieurs des émigrants eurent le même bonheur. Vous auriez été édifié, en voyant notre petit autel, proprement orné et surmonté d'une belle petite statue de la sainte Vierge, environnée d'une guirlande de fleurs, que plusieurs dames hollandaises avaient ôtées de leurs chapeaux. Le dimanche, je disais la messe dans le grand salon, où plus de cent personnes pouvaient convenablement prendre place ; plusieurs protestants avaient demandé de pouvoir y assister. On y chantait des cantiques en français, en latin, en hollandais et en allemand. C'était certainement un spectacle assez rare sur l'Océan, bien plus accoutumé à entendre des blasphèmes que les louanges de Dieu.

Le 2 mai, dans les environs des bancs de Terre-Neuve, la mer se couvrit d'un épais brouillard. Il continua pendant quatre jours, de telle sorte que le capitaine ne pouvait faire aucune observation. On ne pouvait rien distinguer à quelques pas du bateau. Les malheurs du *Lyonnais* et de l'*Arctic* sont encore récents. Nous étions dans un continuel danger de faire collision avec quelque voilier, qui suivait la même route. Aussi, par précaution, le grand sifflet de la machine se fit-il entendre jour et nuit, avec ses sons les plus forts et les plus perçants, afin de donner l'alarme aux vaisseaux qui auraient pu se trouver sur notre passage. Au moyen de cette manœuvre, nous fûmes à même d'avancer avec notre rapidité ordinaire, qui était de dix à douze nœuds par heure, ou quatre lieues.

Cependant, comme nous approchions rapidement de terre et que le brouillard devenait de plus en plus intense, il semblait qu'on devait aller plus ou moins à l'aventure ; et comme les observations du méridien étaient devenues impossibles, on n'était pas sans quelqu'inquiétude. Nous eûmes donc recours au ciel et nous dîmes ensemble le chapelet, les litanies de notre bonne Mère et des prières spéciales pour obtenir, par l'intercession des âmes du purgatoire, un ciel serein. Nos vœux parurent être exaucés. Quelques heures après, les brouillards avaient disparu et nous eûmes une des plus belles soirées que l'on puisse voir sur la mer : la pleine lune se reflétait sur les ondes, brillant, dans toute sa splendeur, au haut du firmament étoilé et sans le moindre petit nuage. Le lendemain, le soleil se leva majestueusement. Nous vîmes un grand nombre de navires voguer vers tous les points du compas. Enfin, tous les yeux étant dirigés vers l'ouest, nous apercevons dans le lointain, au-dessus de l'horizon, comme une longue traînée de brouillards qui s'élèvent. Les officiers appliquent la longue-vue et annoncent que ce sont les côtes tant désirées de l'Amérique. Des chants, des exclamations de joie partirent de tous les cœurs à la fois. Tous les émigrants se trouvaient groupés sur le tillac ; tous saluèrent le Nouveau-Monde, leur terre promise, qui renferme toutes leurs espérances et tout leur avenir. A mesure que les objets et les côtes se présentaient plus distinctement à la vue, mes jeunes compagnons ne pouvaient rassasier leurs yeux, en vue de cette terre, au salut de laquelle ils venaient dévouer leurs vies, et sur laquelle ils seront, j'espère, des instruments de salut pour de milliers d'âmes abandonnées. Avant la fin de cette belle journée, le 7 du mois de Marie, vers les quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvions en rade près de Staten-Island, dans le port de New-York.

Il nous restait un devoir à remplir. Au nom de tous les passagers de la première et de la seconde cabine, qui formaient plus de cent personnes, je présentai au digne et respectable commandant du *Léopold I^er^* et à tous ses officiers un document signé par tous, pour leur exprimer notre reconnaissance cordiale et nos remercîments sincères pour leurs attentions assidues, leur grande bonté et leur politesse à l'égard de tous les passagers, et, en même temps, pour leur faire part de l'admiration qu'avaient provoquée leurs connaissances navales dans le maniement du grand et beau *Léopold I^er^*. Dans tous mes voyages de mer, je n'ai pas rencontré un commandant plus capable et des officiers plus attentifs à leurs travaux. Tout l'équipage était bien choisi et parfaitement organisé. On trouverait rarement des matelots plus tranquilles, plus laborieux, plus respectueux. Les noms de MM. Achille Michel, commandant, Juste-Guillaume Luning, premier officier, Louis Delmer, second officier, Jules Nyssens, troisième officier, Léopold Grosfils, quatrième officier, Auguste Themont, docteur, Édouard Kremer, premier machiniste, seront toujours des noms bien chers à nos cœurs. Notre reconnaissance, nos vœux et nos prières les accompagneront partout. Nous payons aussi un tribut de remercîments et de reconnaissance aux respectables et dignes messieurs Posno et Spilliaerdt, d'Anvers, pour leurs attentions assidues à notre égard avant l'embarquement, et pour toutes les précautions qu'ils ont bien voulu faire prendre pour nous rendre ce long voyage agréable. A bord du bateau, tout s'est passé à merveille : on ne nous a laissé rien à désirer. De tout cœur, nous souhaitons bonheur et prospérité à la grande et noble entreprise de la *Compagnie Atlantique des Bateaux à vapeur d'Anvers*.

En arrivant à New-York, nos chers confrères du collége Saint-François-Xavier et du collége Saint-Jean à Fordam, près de la ville, nous ont fait l'accueil le plus cordial, heureux de voir l'Europe envoyer de nouveaux renforts à l'œuvre de l'apostolat américain. La belle et vaste Amérique, si belle dans tous les traits de sa grande nature, est dans les plus pressants besoins de missionnaires zélés et fervents. Les milliers d'émigrants catholiques, qui y arrivent chaque année, en rendent la pénurie de plus en plus affligeante et triste. Ah ! puissent les cœurs généreux des catholiques de Belgique et de Hollande continuer à s'émouvoir de plus en plus de compassion pour tant de milliers d'âmes, rachetées au sang de Jésus-Christ, qui se trouvent privées des pasteurs et des consolations de la religion ! Puissent-elles ne cesser d'envoyer de nouvelles troupes de jeunes missionnaires, remplis de zèle et de ferveur pour le salut des âmes ! La moisson qui les attend est immense ; les campagnes blanchissantes du père de famille n'attendent que les bras de moissonneurs. Nul pays au monde n'a aujourd'hui un plus grand avenir. Quel bonheur, s'il parvient à reconnaître et à accepter la véritable Église, qui seule peut nous rendre heureux ici-bas et nous procurer une éternité heureuse, pour laquelle nous avons tous été créés et rachetés !

Le temps presse, je dois finir. Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de, etc. etc. continuez de prier pour moi et acceptez mes hommages de respect et de gratitude pour toutes vos bontés à notre égard ; nous vous porterons une reconnaissance éternelle.

J'ai l'honneur d'être,

Très digne et respectable Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J.-P. DE SMET, S. J.

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE
Notice sur le Père Charles Van Quickenborne

New-York, le 16 mai 1857.

Mon révérend et cher Père,

Je vous expédie plusieurs paquets et écrits par le retour du *Léopold I^er^*.

Les Notices sur les Pères Van Quickenborne et de Theux, frère de l'ancien ministre de Belgique, intéresseront, je pense, vos lecteurs. Commençons par celle du premier de ces excellents religieux.

Cette notice a été composée d'après un abrégé de la vie du Père Van Quickenborne, tiré des archives de la vice-province du Missouri. J'y ai entremêlé quelques faits dont j'avais connaissance.

Le Père Charles-Félix Van Quickenborne est le premier Jésuite qui ait paru dans la grande vallée du Mississipi, depuis le rétablissement de la Compagnie de Jésus. C'était un homme plein de zèle pour le salut des âmes. La conversion des Indiens était surtout l'objet de ses prédilections et de ses vœux. Longtemps son nom sera béni et sa mémoire célèbre dans les lieux qui ont eu le bonheur de recueillir les fruits de ses nombreux travaux et de ses vertus vraiment apostoliques.

Il était né dans le diocèse de Gand, à Peteghem, près de Deynze, le 21 janvier 1788. Ayant commencé ses études à Deynze, il alla les achever à Gand, où il embrassa l'état ecclésiastique. Van Quickenborne se distingua constamment par ses talents et par son application. Ordonné prêtre, il fut envoyé à Roulers pour y enseigner les humanités. Il y resta quatre ans, c'est-à-dire jusqu'au moment ou le petit séminaire fut fermé. Peu de temps après son retour à Gand, il fut envoyé, en qualité de vicaire, dans une paroisse, où il eut le bonheur singulier, ainsi qu'il aimait à le rappeler souvent, de trouver pour doyen M. Corselis. L'amitié et la haute vertu de ce vénéré prêtre firent sur l'esprit du jeune vicaire une salutaire impression, qui ne s'est jamais effacée.

Vers cette époque, la Compagnie de Jésus, dans l'attente de son prochain rétablissement, avait préparé un noviciat à Rumbeke, près de Roulers. C'est là que, cédant à l'attrait de son zèle, Van Quickenborne se présenta le 14 avril 1815. Dés lors, il soupirait après les missions de l'Amérique.

A peine eut-il achevé son noviciat, qu'il obtint du Père Thaddée Brzozowski, alors général, la permission de se consacrer entièrement aux missions tant désirées. Il s'embarqua à Amsterdam. Après une navigation pleine de périls, il eut le bonheur d'aborder en Amérique, vers la fin de l'année 1817.

Au commencement de 1819, il fut mis à la tête du noviciat du Maryland, à White-Marsh. Il y déploya toute son ardeur et employa tous les moyens que lui fournissait sa position pour procurer le salut des âmes. Supérieur et maître des novices, il se fit en même temps fermier, charpentier, maçon ; il construisit une belle église en pierres sur le terrain même du noviciat, et en bâtit une seconde en briques à Annapolis, capitale du Maryland. Dans le même temps, il parcourait en missionnaire un vaste district, qu'il fut plusieurs années à évangéliser seul, avant qu'aucun compagnon pût venir seconder son zèle.

Ses travaux étaient précieux pour le Maryland ; mais la pauvreté de cette mission était extrême. C'est ce qui porta Mgr. Du Bourg, évêque des deux Louisianes, à demander que le noviciat fût transféré dans le Missouri. Le supérieur de la mission y consentit. Le Père Van Quickenborne partit donc avec deux Pères, sept novices scolastiques et trois Frères coadjuteurs. Après avoir parcouru une distance de 1600 milles, au milieu des chaleurs de l'été, avec des fatigues et des privations continuelles, il arriva près de Florissant, où il commença le noviciat de Saint-Stanislas.

Pour former ce nouvel établissement, il ne trouva d'autres matériaux que ceux qu'il tirait lui-même des forêts et du lit rocailleux de la rivière. Mais son ardeur au travail ne s'effrayait de rien ; son inébranlable courage ne s'arrêtait à aucune difficulté. Il était toujours le premier à l'œuvre ; il semblait se multiplier ; allait d'un travailleur à l'autre, excitant et encourageant tout le monde par son exemple bien plus encore que par ses paroles. Doué d'une patience admirable et d'un grand esprit de mortification, il ne se montrait dur qu'envers lui-même, n'écoutait que l'ardeur qui le poussait à se dépenser tout entier, et ne sut jamais ménager ni sa santé, ni ses forces. Aussi faillit-il être victime de son dévouement. Un jour, il travaillait à l'équarrissage d'une poutre, secondé dans ce travail par un jeune novice. Celui-ci, peu fait encore au métier, maniait sa hache avec une ardeur dont il était loin de soupçonner les conséquences. Jouissant. de voir le bois céder sous ses coups, il ne songe qu'à les multiplier. L'un d'eux, mal dirigé, va frapper le Père au pied. Malgré cette blessure et l'abondance du sang qu'il perd, le Père n'en continue pas moins son travail jusqu'à ce qu'enfin il se sent défaillir ; alors seulement il s'assied, et il permet qu'on bande la blessure avec un mouchoir. Cependant les travailleurs se trouvaient à une lieue de la ferme qui leur servait de demeure commune. Le Père voulut y retourner à pied ; mais en chemin, la violence du mal le contraignit à céder et à se laisser mettre sur le cheval qu'on avait fait venir. Une fièvre ardente le retint au lit plusieurs jours. Dès qu'il se trouva mieux, il voulut retourner à son travail ; mais il fallut se servir du cheval. De là nouvel accident. Les bords du fleuve sont marécageux à certains endroits ; le cheval s'engage

malheureusement dans un de ces bourbiers et s'y enfonce jusqu'au ventre. Le Père eut besoin de tout son calme et de tout son sang-froid pour regagner la terre ferme ; mais tous les efforts qu'il fit pour dégager sa monture furent inutiles : il dut se résigner à la voir périr sous ses yeux. Ces accidents, loin d'ébranler sa constance, le rendaient au contraire plus ardent et plus ferme dans l'accomplissement de ses desseins. C'est au milieu de ces difficultés, insurmontables pour un moindre courage, qu'il construisit le noviciat de Florissant, secondé par les efforts de ses novices belges. En 1828, il entreprit la construction d'une université à Saint-Louis. Il bâtit en outre à Saint-Charles une église en pierres et un couvent pour les Dames du Sacré-Cœur, ainsi qu'une résidence. Ces travaux pénibles et tout ce qu'ils créent de soucis semblaient sourire à son activité : il n'achevait une entreprise que pour en commencer une nouvelle.

Florissant et Saint-Charles étaient comme des avant-postes autour lesquels se formaient et se multipliaient de petites colonies de catholiques et de protestants. Les missionnaires les parcouraient en tous sens, pour procurer les secours religieux à tant d'âmes abandonnées, et trop souvent plus dépourvues encore des biens de la grâce que de ceux de la terre. Le Père Van Quickenborne se livrait à ces courses apostoliques avec la joie la plus vive ; son zèle ardent trouvait de bien douces consolations dans les conversions qu'il opérait. Les protestants eux-mêmes lui témoignaient le plus grand respect. Cependant alors(1824, 1825, etc.) comme aujourd'hui, leurs ministres faisaient tous les efforts pour entraver ses travaux et arrêter les effets de son zèle. Ils dépeignaient la religion comme un assemblage de doctrines absurdes et méprisables ; ils faisaient du missionnaire le portrait le plus révoltant. Chez certains peuples plus grossiers, ils allaient même jusqu'à en faire un monstre aux pieds de boue, ayant des cornes sur la tête et tout armé de griffes. Aussi quand le Père paraissait pour la première fois au milieu de ces pauvres gens, ils accouraient aussitôt, l'examinaient attentivement de la tête aux pieds, et, le voyant semblable au reste des hommes, ils se montraient prêts à l'écouter et se convertissaient sans peine.

Dans une de ces courses, il lui arriva un de ces faits singuliers dans lesquels il croyait reconnaître plus particulièrement l'action de la divine Providence. Arrivé à un endroit où le chemin se divisait, il voulut tourner du côté où la route paraissait plus battue ; mais son cheval résista ; tous ses efforts furent inutiles ; l'animal emporta le missionnaire et s'élança rapidement de l'autre côté. La route traversait une forêt. A l'arrivée de la nuit, il fallut s'arrêter à une petite cabane, aussi pauvre que solitaire et comme perdue au milieu du bois. Le Père fut accueilli avec froideur. Comme on remarqua qu'il était prêtre et missionnaire, on garda une extrême réserve. On lui servit le souper ; mais on ne lui parla que d'une manière timide et embarrassée. II en comprit bientôt la cause. Dans un coin de la cabane gisait un enfant malade de la fièvre et réduit à l'extrémité. Aussitôt le missionnaire demande à la mère désolée si l'enfant a reçu le baptême. Sur la réponse négative, il se met à expliquer la nécessité de ce sacrement. – "C'est Dieu lui-même, ajoute-t-il, qui m'envoie pour ouvrir à votre enfant les portes du ciel ; mais il faut se hâter, car bientôt il aura cessé de vivre." - La mère répond avec dédain que jamais elle ne souffrira qu'un prêtre baptise son fils ; qu'elle ne croit pas au baptême. Il était inutile d'insister. Comme l'enfant était dévoré par une soif ardente, le Père, feignant d'abandonner sa première idée, se met à lui donner de temps en temps un peu d'eau, pour le soulager, et, dans un moment où la mère, occupée d'autre chose, détourne son attention, il baptise l'enfant, qui s'envole au ciel quelques instants après.

A quelque temps de là, passant près de la même cabane, le Père voulut revoir la mère de l'enfant. Cette fois, il la trouva affable et obligeante ; elle témoigna un vif désir de l'entendre parler de la religion catholique. Bientôt elle avoua que ce qu'elle avait entendu sur la nécessité du baptême l'avait troublée, et qu'elle déplorait comme un malheur d'en avoir privé son fils. – "Consolez-vous, lui dit le Père, votre fils a reçu le baptême, et il jouit maintenant à jamais de la béatitude céleste. C'est lui qui intercède pour vous auprès de Dieu. Recevez le baptême et vous partagerez un jour son bonheur." - Ces paroles produisirent leur effet : cette femme se convertit et reçut le baptême avec toute sa famille.

Telles furent les heureuses suites de l'opiniâtreté du cheval. Chose remarquable, le lendemain il suivit l'autre route sans résistance.

Le salut des âmes était, chez cet homme apostolique, une pensée, un désir, un besoin de tous les instants. Aussi avait-il un art merveilleux pour saisir les occasions et profiter des circonstances. Il savait encore, par ses conversations et ses récits, communiquer aux autres le zèle qui le dévorait ; on était entraîné, et ceux qui ne pouvaient l'aider de leurs travaux s'engageaient au moins à le seconder de leurs prières. C'est ainsi que, pour engager ses novices à prier avec ardeur, il leur accordait une petite fête chaque fois que les conversions atteignaient un certain nombre.

Les protestants, avons-nous dit, s'efforçaient d'entraver le zèle du Père Van Quickenborne ; mais il eut à lutter surtout contre les méthodistes. Un jour, il porta un rude coup à l'influence de ces derniers. Étant en mission, il apprit que ces sectaires devaient tenir une réunion dans un endroit qu'on lui désigna. Depuis longtemps il cherchait l'occasion de se rencontrer avec eux. Il se rendit donc au lieu indiqué, et tâcha d'y attirer tous les protestants qu'il put trouver. Les méthodistes tenaient leur séance dans l'église. Le Père, à son arrivée, y trouva une foule immense ; son habit et son air vénérable causèrent d'abord une profonde surprise dans ces hommes qui, pour la plupart, voyaient un prêtre pour la première fois. Dans leur étonnement, plusieurs s'écrient : - "Que nous veut ce drôle ?" - Le Père répond modestement qu'il désirerait entendre de leur bouche l'explication de certains points importants qui concernent la religion ; qu'on veuille donc lui permettre de proposer quelques

questions. Puis, profitant du consentement qu'on lui donne, il se met à interroger sur les points essentiels qui distinguent la vraie religion des fausses doctrines. Les ministres veulent répondre ; mais il n'en est pas deux qui le fassent de la même manière : ils se réfutent, se contredisent. Le Père insiste ; il montre le désaccord ; la confusion ne fait que s'accroître, au grand scandale des assistants, qui peuvent ainsi constater que ces ministres, si habitués à mépriser les prêtres en leur absence, sont incapables de répondre dès qu'ils se rencontrent avec eux. Le Père laissa ces hommes disputer à leur honte et à leur confusion, et il alla faire, en plein air, à la multitude un long discours sur l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité de l'Église romaine, que tous les ministres et toutes les sectes réunies ne parviendront jamais à ébranler. Une hardiesse si étonnante et si extraordinaire, les talents du prédicateur et la solidité de ses raisons lui concilièrent l'attention et le respect de tous. Il avait remporté une victoire signalée sur les ministres du mensonge et de la calomnie ; pendant bien longtemps, leurs paroles ne trouvèrent plus d'écho en ce lieu. Chaque fois que le Père y revenait, on lui ouvrait l'hôtel de ville, afin qu'il y célébrât la sainte messe et prêchât. Sa parole produisait chaque fois de nombreuses conversions.

En entrant dans la carrière apostolique, le Père Van Quickenborne jouissait d'une santé robuste ; mais les rudes travaux et les incessantes fatigues de l'apostolat minèrent ses forces. Toutefois ses infirmités ne ralentirent jamais son zèle ; sa charité et sa confiance en Dieu semblaient, suppléer à la nature, et Dieu, plus d'une fois, seconda ses efforts d'une manière merveilleuse. Un jour qu'il était retenu au lit par une maladie assez grave et de nature même à inspirer des craintes, on vint l'avertir qu'à cent milles de là un pauvre catholique mourant réclamait les secours de la religion. Au grand étonnement de tous, il fait préparer une charrette, ordonne qu'on y place son matelas, et, prenant avec lui les Saintes Espèces et les Saintes Huiles, il part, après avoir donné à tous sa bénédiction ; tous la reçurent comme si elle devait être la dernière. Ils suivaient leur bon Père de leurs craintes et de leurs regrets. Après quelques jours, ils le virent reparaître au milieu d'eux tout triomphant : il avait administré le malade et lui-même se trouvait entièrement guéri.

Son zèle apostolique le poussait surtout là où il voyait plus de privation spirituelle et plus d'abandon ; il désirait ardemment d'aller évangéliser les pauvres Indiens errant dans le désert. Il fit plusieurs excursions parmi les Osages et les Iowas, et chaque fois les fruits les plus précieux répondirent à son attente. En 1836, il parvint, en mendiant, à recueillir quelque argent dans différents États de l'Amérique. Aussitôt il commença une résidence fixe au milieu des Kickapoes ; déjà il avait construit une demeure et une chapelle. Il avait visité les tribus voisines et formait les plus vastes desseins pour leur conversion, quand il se vit, arrêté tout à coup au milieu de ses entreprises. Le supérieur des missions du Missouri, en faisant la visite de ses missionnaires, trouva le Père si faible qu'il le jugea incapable de continuer ses travaux. Dès qu'il, fut de retour à Saint-Louis, il le fit rappeler.

Fidèle à la voix de l'obéissance, le Père Van Quickenborne quitta sa chère mission. Il reparut à Saint-Louis le visage gai, s'y reposa quelques jours, alla faire sa retraite annuelle au noviciat, et partit ensuite pour Saint-Charles, afin de se rendre à la petite paroisse de Saint-François dans le Portage-des-Sioux. Là, il devait vivre tranquille, secondé d'un Frère coadjuteur, et n'ayant qu'à donner ses soins à la direction de cette petite chrétienté. Mais pouvait-on espérer qu'il pût contenir les transports de son zèle ? Il se mit aussitôt à former des projets pour la construction d'une église dans le voisinage, et il voulait travailler à convertir un certain nombre de familles protestantes. Ces travaux l'occupaient déjà tout entier, quand il fut attaqué par une fièvre bilieuse qui l'emporta en quelques jours, malgré tous les soins d'un médecin expérimenté.

Le Père Pallaisson l'assista jusqu'à sa mort. L'homme de Dieu se montra jusqu'à la fin calme et résigné ; il reçut les derniers sacrements avec les sentiments d'une piété profonde, et vit sans crainte approcher la mort. Environ vingt minutes avant d'expirer, sentant son dernier moment : - "Priez pour moi", - dit-il au Père et au Frère qui se trouvaient près de lui ; ce furent ses dernières paroles. Il expira sans agonie. C'était le 17 août 1837. - Son corps fut transporté sur un char à Saint-Charles et enterré avec beaucoup de pompe au milieu du cimetière, au pied de la croix. Catholiques et protestants assistaient à ses funérailles, parce qu'il était cher à tous.

Les longs travaux de cet homme apostolique et les églises qu'il a construites suffiraient à perpétuer son souvenir, s'il n'était d'ailleurs si profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Agréez, etc.

P.-J. DE SMET. S. J.

TRENTE-SIXIÈME LETTRE
Notice sur le Père Théodore de Theux

New-York, 16 mai 1857.

Mon révérend et bien cher Père,

Dans plusieurs de vos lettres, vous m'avez demandé des notes sur la vie et le caractère du Père de Theux, de sainte mémoire. Vous voudrez bien ajouter les renseignements qui suivent à ceux que je vous ai déjà envoyés, et les réunir en forme de biographie dans une même lettre.

Jean-Théodore-Marie-Joseph de Theux naquit à Liége, le 25 janvier 1789. Ses parents, non moins distingués par leur piété que par leur naissance, s'efforçaient d'inspirer de bonne heure à leurs enfants la crainte et l'amour de Dieu, et de les former à la pratique de toutes les vertus, comme le font ces rares familles où la foi est héréditaire.

Théodore n'avait pas encore terminé ses études d'humanités, qu'il était déjà convaincu que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique. Les ayant achevées, il entra, en 1808, au séminaire de Namur. Se livrant, avec une grande application, à l'étude de la philosophie, il se distingua autant par ses succès que par la régularité de sa conduite, sa piété et sa douceur. A la fin du cours, il remporta le premier prix pour l'ensemble des examens, qui durèrent plusieurs jours. Il montrait en toute circonstance une grande droiture de jugement. Ses succès ne furent pas moins brillants dans ses études de théologie, d'Écriture sainte, de droit canon et autres sciences ecclésiastiques. Ses anciens compagnons conservent un souvenir des plus agréables des relations du jeune de Theux avec ses amis d'études, qu'il aidait de ses lumières et de ses conseils. L'aménité de son caractère lui gagnait les cœurs ; elle reflétait sa belle âme, embrasée par le feu de la charité. Il passa quatre ou cinq années au séminaire de Namur.

Il reçut la tonsure en mars 1810 ; les ordres mineurs au mois de juin de l'année suivante ; le sous-diaconat, le 21 décembre 1811 ; le diaconat, le 22 février 1812. Admis à la prêtrise, le 21 juin suivant, fête de l'angélique saint Louis de Gonzague, l'abbé de Theux eut, avant la fin de cette même année, une belle occasion de déployer son zèle, qu'il n'avait cessé d'exciter toujours de plus en plus dans son charitable cœur : il fut nommé vicaire de la paroisse de Saint-Nicolas, à Liége.

C'était l'époque où le gouvernement impérial, au plus fort de sa lutte avec l'Europe entière, multipliait outre mesure les prisons d'État ; et pendant que les cardinaux fidèles allaient gémir dans les forts du Piémont et de la France ; les généreux défenseurs de l'Espagne expiaient à Liège le tort d'avoir combattu pour la liberté de leur malheureuse patrie. La plupart d'entre eux languissaient dans les hôpitaux. Pour être en mesure de leur offrir les consolations de l'Église, le nouveau vicaire de Saint-Nicolas s'employa tout entier à l'étude de la langue espagnole, et, avec l'aide de Dieu, il fut à même, en peu de temps, d'entendre les confessions des détenus. Il était beau de voir ce jeune prêtre, appartenant à une des premières familles du pays de Liége, braver au chevet des moribonds les influences funestes de l'épidémie qui sévissait alors parmi les prisonniers, surtout à l'hôpital Saint-Laurent. Atteint par la maladie, l'abbé de Theux fut recueilli au sein de sa famille. Dieu, pour l'éprouver, permit que le mal attaquât plusieurs de ses proches et enlevât même un de ses frères. Théodore échappa cependant à la mort. Dieu, qui avait sur lui de grands desseins, ne permit pas qu'il devînt si tôt la victime de son zèle.

En 1815, nommé, par M. Barrett, administrateur du siége épiscopal de Liége, professeur de théologie dogmatique et d'Écriture sainte, il présida à l'ouverture du séminaire et donna le premier cours de théologie. A cette époque, il n'y avait qu'une seule classe au séminaire de Liége. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il se concilia l'amour et le respect de ses élèves, tant par son zèle et son dévouement que par sa tendre et paternelle sollicitude. Mais son amour pour Dieu et le prochain demandait des travaux plus pénibles, des sacrifices plus grands : il saisit, avec autant d'empressement que de bonheur, l'occasion que lui présenta la Providence.

L'abbé Charles Nerinckx, l'un des premiers et des plus grands missionnaires du Kentucky, après un voyage à Rome, revit la Belgique, sa patrie. Le tableau qu'il fit de l'état désastreux des missions des États-Unis toucha l'abbé de Theux. Après s'être assuré par de ferventes prières et d'autres œuvres méritoires, que tel était le bon plaisir de Dieu, il résolut de quitter sa patrie, de dire adieu à une famille bien-aimée, à des amis nombreux et sincères, pour aller sur une terre étrangère et lointaine travailler au salut des âmes et passer le reste de sa vie.

Il partit d'Anvers pour l'Amérique, le 15 avril 1816, avec un compagnon qui, comme lui, désirait s'enrôler dans la milice de saint Ignace. Les deux voyageurs arrivèrent à bon port.

Le 7 août, ils furent admis au noviciat de White-Marsh, dans le comté du Prince George et l'État du Maryland. Le Père de Theux fit ses premiers vœux le 18 août 1818.

Comme aîné de la famille, Théodore devait hériter du titre de son père. Il y renonça en faveur de son frère Barthélemi, aujourd'hui comte de Theux de Meylandt, ancien ministre du roi des Belges, membre de la Chambre des Représentants, ministre d'État, etc.

La ferveur du prêtre ne fit qu'augmenter dans le religieux. Tous ceux de ses frères qui ont eu occasion de le voir et de converser avec lui sont unanimes à rendre témoignage à sa haute vertu, à sa rare piété, à la prudence singulière de son zèle.

Pendant plusieurs années, avant mon départ pour les missions indiennes, j'ai eu le bonheur d'être son compagnon de chambre dans une pauvre petite cabane en bois. A sa demande expresse, je lui servais d'*admoniteur*. Il établit qu'il se présenterait deux fois par semaine, pour me demander les fautes et les défauts que je pourrais avoir observés en lui. Il me priait, avec instance et humilité, de ne point l'épargner, de n'avoir aucune considération favorable, de l'avertir ouvertement et franchement de la moindre chose que je pourrais trouver en lui de répréhensible. Il me promettait, en même temps, la plus grande reconnaissance, et m'assurait qu'il prierait souvent pour moi. J'avais beau l'observer de près dans l'accomplissement de ses devoirs spirituels, dans sa classe de théologie, à table, en récréation. Afin de lui montrer mon désir de l'obliger, je faisais souvent des efforts pour le surprendre dans quelque faute ; mais jamais, que je sache, je n'ai pu le trouver en défaut. Comme je remarquais qu'il semblait être quelquefois un peu triste de ce que je ne le corrigeais pas, pour le tranquilliser, j'eus recours à de pures bagatelles, à des riens. Plus j'avais à lui dire, plus il me remerciait, et plus aussi, sans doute, il priait pour moi. Il joignait à la simplicité d'un enfant l'humilité d'un grand saint. Pendant tout le temps que j'occupai une même chambre avec lui, j'ai remarqué, qu'il était d'une ponctualité scrupuleuse, et qu'il avait ses heures fixes pour toutes ses occupations, soit devoirs spirituels, soit autres. Tous les jours il lisait l'Écriture sainte ; il relisait son bréviaire avec un recueillement profond, à genoux devant son crucifix ou au pied de l'autel, devant le très saint Sacrement.

Ces exercices d'une piété ingénieuse et les travaux incessants des missions perfectionnèrent cette belle âme, et le Père de Theux fut admis aux derniers vœux le 15 août 1829.

Dès la seconde année de son noviciat, il avait été nommé *operarius*, c'est-à-dire, chargé d'exercer le saint ministère dans l'église de la Sainte-Trinité. Son grand zèle et sa piété exemplaire lui concilièrent le respect et la confiance de toutes les personnes qui se confiaient à ses soins. Aussi, quand il dut quitter cette église pour le Missouri, il y eut une désolation universelle.

Depuis 1822, différentes localités devinrent successivement le théâtre des œuvres apostoliques du fervent religieux. Il fut professeur de théologie, supérieur des missions, maître des novices à la Louisiane, à Cincinnati de l'Ohio, au Missouri, au Grand-Coteau, à Saint-Charles. Partout il donna des preuves d'un zèle infatigable, d'un dévouement sans bornes ; partout il se concilia l'estime et l'affection de ses frères et de tous ceux avec lesquels il eut à traiter, catholiques ou protestants ; partout il laissa ineffaçables le souvenir de ses vertus et le regret causé par son départ. Ce fut dans l'exercice de ses fonctions apostoliques qu'il contracta le germe de la maladie dont il mourut.

En 1845, le Père de Theux avait été atteint d'une de ces fièvres bilieuses si communes en Amérique. Elle menaçait de l'emporter en quelques jours ; les médecins la croyaient mortelle. Cependant, grâce à la force de sa constitution, le danger cessa, le malade se rétablit, et au bout de quelques jours de convalescence, il put se livrer aux exercices de zèle auxquels il avait voué sa vie tout entière.

Au commencement de février 1846, le Père de Theux voulut pourvoir à l'éducation des enfants trop éloignés de Saint-Charles pour qu'ils y pussent venir au catéchisme. Il se mit en route afin de chercher et de choisir un emplacement convenable. Au retour, il s'égara avec son compagnon. Surpris par une pluie froide, qui le mouilla complétement, il fut atteint d'une pleurésie. Après quelques jours, le mal prit plus de violence ; triomphant de tous les remèdes, la pleurésie dégénéra en inflammation des intestins. Quoique le Père fût d'une forte constitution, les travaux et les fatigues l'avaient presque épuisé, au point qu'il ne put plus lutter contre la maladie. Il prévoyait sa mort prochaine et s'y préparait avec soin, persuadé que Dieu ne tarderait pas de l'appeler à lui. Pendant trois semaines, il souffrit des douleurs atroces ; mais, jusqu'à la fin de sa vie, il conserva l'usage de toutes ses facilités. Il employait une partie de son temps à arranger toutes les affaires de sa charge, avec la plus grande exactitude ; et, se préparant par un redoublement de ferveur au passage du temps à l'éternité, il employait le reste à faire des actes de résignation, de patience et d'autres vertus, au moyen de quelques textes de l'Écriture, de prières jaculatoires et de soupirs ardents vers le Dieu de son amour. Il reçut les derniers sacrements avec une piété qui édifia tout le monde. Lui-même dirigeait le prêtre qui les lui administrait et qui tremblait en voyant les douleurs auxquelles ce respectable religieux était livré ; le moribond répondait lui-même d'une voix distincte aux prières des agonisants.

Le Père de Theux désirait être prévenu du progrès de la maladie et de l'approche de la mort. Trois jours avant son décès, le médecin lui dit qu'il ne passerait pas la journée du lendemain. – "Non, docteur, répondit le malade avec gaieté, je ne mourrai point demain ; je mourrai samedi. Samedi sera 1e jour." - Il avait toujours désiré de mourir un jour consacré à la sainte Vierge, et il nourrissait la ferme confiance qu'il ne serait pas frustré dans son espoir. Le samedi, de bon matin, il commença à répéter fréquemment ces invocations : - "Jésus, ayez pitié de moi !... Marie, priez pour moi !..." - Il ne lui restait plus que quelques heures d'exil, et ce fut en répétant ces paroles que le Père de Theux rendit le dernier soupir, à sept heures du matin, le 28 février 1846, au jour de la semaine consacré au culte de Marie. Son dernier vœu avait été exaucé. C'était, sans doute, une des récompenses de sa confiance filiale envers la Mère de Dieu, qui est aussi la nôtre. Il venait encore, dans les derniers temps de

sa vie, d'établir à Saint-Charles, dans l'église de sa mission, l'archiconfrérie de l'Immaculé Cœur de Marie, auquel il avait toujours eu une tendre dévotion. Et soit que Dieu lui eût fait connaître le jour de sa mort, soit que ses paroles ne fussent que l'expression d'un désir vif et ardent, toujours est-il qu'il ne mourut que le samedi 28 février 1846.

Le Père de Theux était lui de ces hommes qu'on ne peut connaître à fond qu'après avoir observé longuement et avec soin leur conduit et leurs habitudes. Il ne parlait jamais de lui-même sans y être moralement forcé ou sans qu'il y eût une utilité évidente ; et d'ordinaire alors, selon la manière du grand apôtre, il le faisait à la troisième personne.

Pour vous en donner un exemple, je vous raconterai le trait suivant. Il parlait de la nécessité de travailler avec persévérance pour surmonter les penchants vicieux et rebelles, ainsi que les infirmités de notre nature corrompue. Pour appliquer ses remarques, il indiqua cette disposition habituelle qui porte au sommeil dans la prière, et voici en substance ce qu'il nous dit sur ce point : - "J'ai connu un homme qui a lutté pendant trente longues années contre cette accablante infirmité. Cependant il n'épargnait aucune peine afin de se délivrer de cette incommodité fâcheuse. Il se levait, se mettait à genoux, faisait un pas en avant ou en arrière, selon que la place ou les circonstances le permettaient ; mais souvent il ne le pouvait pas. Voici un moyen auquel il avait alors recours. Il prenait avec lui une aiguille ou une épingle, et, sans que les autres s'en aperçussent, il tourmentait son corps en se piquant, afin de rendre son âme propre à méditer, quand la règle ou son inclination le demandait." - Tous ceux qui l'écoutaient savaient que l'homme dont il nous citait l'exemple n'était autre que lui-même, et que les éloges dus à la constance et à la persévérance de ces efforts lui revenaient tout entiers.

Son caractère le portait plutôt à la sévérité ; mais c'était surtout à lui-même qu'il 1a faisait sentir. On ne le vit jamais se permettre la moindre satisfaction qui semblât flatter la sensualité. Chaque chose avait son temps et était réglée. D'une constitution saine, il croyait, avec raison, devoir l'entretenir autant qu'une tempérance religieusement réglée le permettrait. Aussi l'on ne vit jamais en lui de singularité dans les repas, soit pour la quantité, soit pour la manière, à moins d'appeler singularité cette habitude constante de se tenir invariablement, pour toute boisson, à une mesure et à une qualité fixement déterminées selon toutes les règles de la tempérance chrétienne et de la pauvreté religieuse.

Sa modestie était vraiment angélique. Ses yeux étaient généralement baissés ; il les levait fréquemment vers Dieu dans la prière. On voyait bien que, comme Job, il avait fait un pacte avec ses yeux, afin qu'ils ne s'arrêtassent jamais sur un objet dangereux. Son esprit de prière était calme, sans prétention et continuel.

Étant un peu sourd, il quittait souvent sa chambre pour les exercices de la communauté avant que la cloche eût donné le signal, de peur de ne pas l'entendre. Quand il arrivait trop tôt, il prenait son chapelet et se mettait à prier jusqu'au signal commun.

Se sanctifiant lui-même, il a édifié tous ceux qui l'ont connu par une exactitude constante dans la pratique de nos saintes règles. Sa grande vertu consistait à faire les choses ordinaires avec une perfection extraordinaire.

Nous pouvons résumer cette édifiante vie en disant que le Père de Theux fut un véritable modèle de l'état religieux. A côté du zèle le plus ardent pour le salut des âmes brillaient en lui une grande humilité, une charité sans bornes, un renoncement complet à lui-même. Il acceptait sans murmure, et même avec joie, toutes les privations, toutes les contrariétés, sans chercher jamais à se faire remarquer. Il était homme d'oraison, parce qu'il était homme de mortification et d'obéissance.

Voilà quelques traits caractéristiques de cet homme dont la mémoire est en grande vénération parmi tous ceux qui l'ont connu et qui ont vécu avec lui. J'ai eu le bonheur de passer les premières années de ma vie de scolastique dans la Compagnie sous sa conduite paternelle ; il a été mon directeur spirituel et mon professeur de théologie.

Quoiqu'il n'y eût pas la moindre ostentation dans la pratique de ses devoirs, il ne pouvait cependant éviter l'œil observateur de ses frères, ainsi que des étrangers. Il était connu par le peuple comme *le saint homme, l'homme qui faisait des miracles*. Et, sans doute, s'il n'en avait opéré d'autres que les grands exemples qu'il a laissés de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, il aurait mérité déjà ce titre si grand et si glorieux.

Sa mort est une grande perte pour la Compagnie, pour les missions du Nouveau-Monde, pour l'œuvre de la civilisation. Les obsèques ont eu lieu le 2 mai, et son corps a été transporté à la maison du noviciat de Saint-Stanislas, près Florissant, localité que le défunt avait édifiée, comme tant d'autres, par la pratique de toutes les vertus. Il y repose à côté des Pères Van Quickenborne, Timmermans, Van Lommel, etc.

L'impression qu'il avait causée sur les élèves du collége Saint-François-Xavier à Cincinnati était si profonde que quelques jeunes protestants, qui n'avaient guère d'idée de la canonisation des saints, demandèrent un jour sérieusement à l'un des professeurs – *"si le Père de Theux était canonisé ou non ;"* et le professeur leur ayant expliqué la nature de cette cérémonie dans l'Église, qui ne la fait que longtemps après la mort, ils répondirent : "Eh bien, quoi qu'il soit, il le mérite."

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respect et de mon affection.

P.J. DE SMET.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE
Missions de l'Orégon

Université de Saint-Louis, 16 juillet 1857.

Mon révérend Père,

Depuis mon retour à Saint-Louis, j'ai été très occupé. Je me suis aussi trouvé moins bien portant, par suite de la transition subite d'un climat froid à un climat chaud, où le thermomètre de Fahrenheit marquait 90 degrés. Jusqu'à présent, je n'ai donc pu vous expédier des pièces qui pourraient vous intéresser.

On m'a envoyé dernièrement une longue et belle lettre du P. Adrien Hoeken, des Montagnes Rocheuses. Elle vient de paraître, le 11 de ce mois, dans le *Freeman's Journal*, que vous recevez régulièrement. Je tâcherai de vous en procurer au plus tôt une traduction.

Aujourd'hui vous recevez une courte notice sur le P. Eysvogels. Si vous voulez lui accorder une petite place dans vos *Précis Historiques*, elle fera plaisir aux amis et aux connaissances du défunt dans le Brabant septentrional.

Comme vous vous proposez de terminer le troisième volume de mes lettres, il sera peut-être bon, s'il en est, temps encore, d'ajouter à cette série la lettre que j'ai adressée au *Saint-Louis' Leader*, à la date du 19 juin 1855, et dont la traduction a paru dans la 90^{e} livraison de votre recueil, année 1855, p. 465.

Vous y avez vu, mon révérend Père, que j'ai cité le témoignage du gouverneur Stevens au sujet des missions indiennes. Les détails que je vais y ajouter émanent de cette même source, aussi honorable que véridique. Ils forment partie d'un rapport officiel sur l'État de l'Orégon, envoyé par ce magistrat au président des États-Unis, en 1855, et publié par ordre du gouvernement.

En parlant de la tribu des Pend-d'Oreilles, le gouverneur s'exprime ainsi :

"Au milieu de la tribu des Pend-d'Oreilles est établie la mission de Saint-Ignace, sur laquelle, grâce au docteur Suckley, je suis en état de donner des détails intéressants. Cette mission fut fondée, il y a neuf ans, par le P. De Smet, quand tout ce pays avait l'aspect d'un vaste désert. Les deux premières années, les missionnaires n'avaient d'autre demeure qu'une cabane couverte de peaux. Ils accompagnèrent les sauvages à la chasse et à la pêche, n'ayant souvent pour nourriture que la racine du camash[1] et des groseilles séchées. Ils commencèrent peu à peu à cultiver la terre et gagnèrent un peu de froment, dont ils firent bouillir les épis tout barbus, pour ne rien perdre d'un aliment si précieux. De temps en temps on en brûlait quelques grains pour faire un breuvage.

[1] La racine du camash (le *Sxaalo* des Indiens) est un petit oignon blanc, fade avant la cuisson, noir et sucré après l'opération. *(Note du traducteur.)*

Grâce à l'actif et persévérant travail des Pères, leur condition s'améliorait insensiblement. Chaque année de nouvelles terres furent soumises à la culture : des animaux domestiques et des instruments d'agriculture de tout genre furent importés dans la colonie. On fit venir directement de l'Europe à la rivière de la Colombie des provisions de tous genres, semences, habillements, outils, etc.

Deux Frères laïques sont attachés à la mission. L'un d'eux, Frère François, sait de tout bois faire flèche : menuisier, armurier, ferblantier, il excelle en tout ; l'autre, Frère Mc Gean, dirige les travaux des champs. C'est surtout aux courageux efforts de ces bons Frères qu'on est redevable de l'état prospère dans lequel se trouve aujourd'hui la colonie. Ils ont érigé un moulin à vent, une forge de maréchal, des granges, des écuries, etc. en outre, une belle chapelle et une spacieuse maison en bois pour la demeure des missionnaires.

La chapelle est grande et décorée avec beaucoup de goût. J'y vis un autel doré et artistiquement sculpté, la statue de notre Mère, des croix en cuivre et des fonts de baptême en bronze. Tous ces ouvrages sont si bien exécutés, que l'on est tenté de croire qu'ils furent importés dans la colonie. Outre les ornements d'art, nous vîmes dans la colonie une meule à aiguiser, des objets en fer-blanc, des soufflets, des socs de charrue, des briques, etc. Ces Frères excellent dans l'économie domestique : ils font leur savon, leurs chandelles, leur vinaigre, etc. Il est amusant d'entendre le récit de leurs plans, de leurs tentatives pour surmonter tous les obstacles, de leurs déconfitures et de leurs réussites finales. Voici la condition actuelle de la mission, telle que nous l'avons trouvée :

Les bâtiments de la mission consistent en une maison spacieuse et commode, une chapelle assez grande pour contenir toute la tribu des Kalispels. A la maison est attaché un petit bâtiment de deux places à coucher, contenant, au rez-de-chaussée, des ateliers et un magasin pour les Indiens. Toutes ces bâtisses sont solidement construites en gros bois taillé. En outre, on y trouve plusieurs petits bâtiments, construits en bois ronds, qui servent pour granges, écuries, etc.

Les terres déjà cultivées ont une étendue de 160 ares. On y récolte du froment, de l'orge, des oignons, des choux, des carottes, des poix, des betteraves, des pommes de terre et des panais. Le P. Hoeken[1] m'a dit que si les enfants voient des carottes au champ, ils ne peuvent s'empêcher d'en manger. "Je dois, dit-il, fermer les yeux sur

ce vol, parce qu'il leur est impossible de résister à la tentation. Quant à toute autre chose, ils se garderont scrupuleusement d'y toucher..."

[1] Le P. Adrien Hoeken, natif de Tilbourg, frère du P. Chrétien Hoeken, célèbre missionnaire parmi les Potowatomies, est mort en 1851. *(Note du traducteur.)*

Les maisons des Indiens, au nombre de seize, construites quelques-unes en bois taillés, d'autres en bois ronds, sont rangées autour des bâtiments de la mission. On y voit aussi un grand nombre de cabanes construites en peaux et en nattes de joncs. La mission est toujours le point de réunion de tout ce peuple nomade.

A l'arrivée des missionnaires, ces Indiens étaient pauvres, malheureux, presque entièrement dépourvus de vêtement ; leur nourriture ordinaire était des poissons, du camash et quelques autres racines ; quelquefois même la mousse du pin était leur seul aliment ; leur misère était grande, leurs besoins étaient au comble. D'un naturel paisible, ils sont braves à la guerre et très disposés au travail. Dépourvus de toute instruction religieuse, ils n'avaient qu'une faible idée du Grand-Esprit et de l'immortalité de l'âme. Dans leur ignorance, ils enterraient tout vifs, avec les cadavres de leurs parents, les vieillards et les enfants, parce que, disaient-ils, "comme ils ne peuvent pourvoir à leurs besoins et que nous n'en avons pas les moyens, il leur est plus avantageux de reposer dans la tombe".

La tâche des missionnaires était pénible. Ils commencèrent par s'attirer, l'affection des sauvages en leur offrant des cadeaux et en leur faisant comprendre qu'ils ne voulaient que leur bonheur. Ils visitaient les malades, fournissaient de la nourriture aux affamés, distribuaient des semences de toute espèce, en montrant la manière de les semer et de les faire produire. Convaincus que les missionnaires n'agissaient par aucun motif d'intérêt personnel et humain, mais par un pur zèle pour leur bonheur, les sauvages ne tardèrent pas à s'attacher à eux et à écouter leurs instructions. Les Pères leur parlaient d'un Créateur du ciel et de la terre, d'un Dieu essentiellement bon. Ils leur faisaient connaître le Sauveur du monde, la manière de le servir, de l'aimer et de lui adresser des prières. Leurs esprits dociles s'ouvrirent bientôt à la lumière des vérités éternelles.

Le grand chef de la peuplade fut une des premières conquêtes de la foi ; il se fit baptiser et reçut le nom d'Ignace. Plusieurs autres ne tardèrent pas à suivre son exemple, et aujourd'hui la presque totalité de la tribu appartient au bercail du Sauveur. Je les ai vus réunis en prières, et il me semble que ces sauvages sont, sous tout rapport, dans la voie du vrai progrès.

Ces Indiens ont une grande vénération pour leurs Pères, les Robes-Noires. Ils disent que le départ des missionnaires leur causerait une mort certaine. Avant l'arrivée des Pères, ces sauvages croyaient que le bon et le mauvais succès émanaient d'une sorcière ou d'un être fantastique. Ces idées superstitieuses leur firent prêter croyance à la magie et à la fourberie des *gens de médecine*. Chacun d'eux avait son manitou à lui, qu'il regardait comme la source d'un bien ou comme un augure d'un malheur. L'un choisit la souris ; un autre le chevreuil, le buffle, l'élan, l'ours ; un troisième, le saumon, etc. Une queue de souris ou une fourrure, un sabot, une griffe, une plume, une nageoire, une écaille ou toute autre chose devint un amulette. Un jeune homme qui n'avait pas encore choisi son manitou était exclu de la société des hommes faits. Son père l'envoyait au sommet d'une montagne, située dans le voisinage de la mission actuelle. Là il restait dépourvu de toute nourriture jusqu'à ce qu'il eût choisi son manitou. Bientôt, accablé de faim, de soif, de froid et d'anxiété, le jeune homme, comme dans un rêve, voit ce qu'il cherche et revient, homme fait, au milieu des siens.

Les missionnaires nous assurent que ces Indiens, pleins d'activité, ne sont nullement portés à la paresse. Ils s'attachent au travail des champs ; mais malheureusement les terres qu'ils occupent ne sont pas fertiles et ont une étendue si limitée qu'elles ne peuvent suffire à leurs besoins. Comme je l'ai dit plus haut, l'étendue des terres cultivées est de 160 ares. Le fruit de la récolte appartient aux sauvages, parce que peu de choses suffisent aux missionnaires. Chacun peut à son gré choisir la partie qu'il veut exploiter à son profit ; il est pourvu d'instruments et des semences nécessaires.

Le docteur Suckley, un peu avant son arrivée à la mission de Saint-Ignace, vit quatre cabanes de sauvages, à un demi-mille environ de l'embouchure du lac Debocq. N'ayant plus de provisions, le docteur prit la résolution de demander l'hospitalité dans la cabane de All-ol-Stargh, le chef de la bande. Les autres cabanes étaient occupées par ses enfants et ses petits-enfants. – "A peine entré, dit-il, j'entends le bruit d'une sonnette dans la main du chef : tous, hommes, femmes, enfants, accourent, et se jetant à genoux, récitent ou plutôt chantent d'assez longues prières. Le tout se termina par la répétition de quelques pieuses sentences, par une invocation et une hymne. Les femmes se joignirent aux hommes dans ces pieux exercices. La religion a fait tomber ce mur qui parmi les sauvages sépare l'homme de la femme ; elle a fait cesser cet état d'esclavage, dans lequel gémit la femme parmi toutes les peuplades infidèles. J'étais touché de la pieuse ferveur de ces enfants du désert."

"Le trait suivant, que M. Doty a signalé dans son rapport, met en évidence leur bonne foi et la hardiesse de leur caractère. "Le 1er novembre, six hommes de la tribu des Pend-d'Oreilles arrivèrent au fort et reconduisirent des chevaux qui avaient été volés. Ce vol avait été commis par deux jeunes gens de la tribu, qui avaient conduit les chevaux au camp de la nation. Le chef Alexandre reconnut, à la marque, que ces chevaux étaient la propriété des blancs ; les jeunes gens eux-mêmes étaient en aveu. Sans délai, un conseil fut convoqué. On y prit la résolution suivante :

Vu que c'est une offense à Dieu de voler des choses qui appartiennent aux autres ;

Vu l'engagement pris devant ce grand chef militaire, que nous avons vu à la mission de Sainte-Marie, de ne pas voler des chevaux des blancs ;

Vu l'ignominie qui, surtout maintenant que nous connaissons le Grand-Esprit, tombe sur nous par ce fait regrettable ;

Nous statuons que le grand chef lui-même, accompagné de cinq des principaux guerriers de la tribu, reconduira les chevaux à leurs propriétaires.

Aussitôt ils prirent la route du fort, restituèrent les chevaux en demandant pardon et en témoignant les regrets les plus vifs. C'est ainsi que ces braves gens rendirent non-seulement un témoignage éclatant de leur honnêteté, mais encore de leur courage ; car, pour accomplir cet acte de justice, ils n'hésitèrent pas à traverser avec danger pour leur vie, pendant cinq jours et cinq nuits, le pays de leurs ennemis. Nous les retînmes deux jours chez nous, et à leur départ, M. Clark et moi nous nous fîmes un plaisir de les accompagner pendant un trajet de quinze à vingt milles sur la route de leur pays."

Relativement aux Têtes-Plates, le gouverneur s'exprime ainsi :

"Le lieutenant Mullan, dans son journal du 20 octobre, cite le trait suivant qui montre le beau caractère des Têtes-Plates.

Hier soir, un de nos amis de la tribu des Têtes-Plates nous régalait au camp d'une quantité de délicieuses truites. A cette occasion, nous fûmes témoins d'un beau trait de caractère, qui mérite d'être signalé. Ces sauvages manquaient de toute nourriture ; de notre côté, nous avions pour tout aliment un peu de farine. Ils se mirent à pêcher. Quelques belles truites, premier fruit de leur pêche, nous furent offertes. Nous refusâmes l'offre ; mais force nous fut de l'accepter."

Peu après il ajoute : "Je ne puis dire assez de bien de ces trois Indiens qui restèrent avec nous au camp. C'étaient des hommes sincères et fidèles, fortement attachés à leurs croyances religieuses. Avant le repas, ils ne manquaient jamais d'implorer les bénédictions du Ciel ; le matin et le soir, ils passaient régulièrement quelque temps en prière. C'étaient de bons chasseurs, et, par la connaissance qu'ils avaient du pays, de guides sûrs. Lorsque la viande fraîche leur faisait défaut, ils se contentaient des restes de notre pauvre table. La bravoure des Têtes-Plates au combat et leur fidélité dans les promesses ont été préconisées par prêtres et laïques."

En parlant des Cœurs-d'Alêne, le gouverneur dit :

"Le mérite des Cœurs-d'Alêne n'est pas assez connu par les autorités du pays. On évalue leur nombre à 500 personnes, réparties en 70 familles. Grâce aux soins assidus des bons Pères, ces Indiens ont fait de grands progrès dans l'agriculture. Instruits dans la religion chrétienne, ils ont abandonné la polygamie ; leurs mœurs sont devenues pures et leur conduite est édifiante. L'œuvre des missionnaires attachés à cette mission est vraiment prodigieuse. La mission est située à la rivière dite *des Cœurs-d'Aléne*, éloignée de trente milles à peu prés de la base des montagnes, et à une distance de dix milles du lac dit *des Cœurs-d'Alêne*. On y trouve aujourd'hui une magnifique église presque achevée, entièrement bâtie par les Pères, les Frères et les Indiens ; un moulin à cheval, une rangée de maisons pour la résidence des missionnaires, un magasin, une laiterie, une cuisine et des abris bien arrangés pour les bêtes à cornes et les porcs. On vient de commencer à construire une nouvelle rangée de bâtiments. Autour de la mission, on voit une douzaine de maisons assez belles que les sauvages ont construites pour leur usage. Nous admirâmes le plan de l'église, de l'autel, etc. tracé par le P. Ravalli, supérieur de la mission. A juger d'après la justesse des proportions, ce Père est un habile architecte, et, à juger d'après un tas de livres usés que nous vîmes autour de sa personne, nous supposons qu'il est instruit dans bien d'autres choses. Cette église ferait honneur, comme monument d'architecture, à tout autre pays. J'en fis prendre un dessin fidèle par mon compagnon artiste, M. Stanley. Les bois soutenant l'autel, ayant cinq pieds de diamètre, ont été taillés des larix et élevés à leur place par les sauvages eux-mêmes, sans aide d'autre instrument que d'une poulie et des cordes. Ces Indiens ont appris à préparer les terres et à les labourer, à traire les vaches, en un mot, à faire tout l'ouvrage d'un fermier. Quelques-uns coupent les arbres avec une grande habileté. Je vis moi-même une bande de trente à quarante Indiens occupés à faire entrer la moisson. A leur retour des champs, je leur adressai les paroles suivantes :

"Je suis charmé de vous voir, mes amis. Je me réjouis de ce que vous êtes si heureux sous la sage direction des Pères. Je viens de loin, quatre fois la distance que vous faites dans votre chasse aux buffles, et je porte l'ordre du Grand-Père (le président des États-Unis) de vous visiter, de causer avec vous, et de faire tout ce que je puis pour votre bonheur. Je vois devant mes yeux des champs cultivés, une église, des maisons, du bétail et les fruits des labeurs de vos mains. Le récit de votre civilisation réjouira le cœur de votre Grand-Père : il ne tardera pas de vous porter secours. Continuez avec courage. Chaque famille aura bientôt sa maison et sa terre à cultiver ; chaque individu aura des habits convenables. Je viens de parler aux Pieds-Noirs ; ils m'ont promis de faire la paix avec toutes les tribus indiennes. Écoutez bien la voix des bons Pères et Frères, qui n'ont à cœur que votre bonheur."

Ces détails sont tirés du *Message du Président des États-Unis au Congrès*, 1854-55, page 416.

Veuillez agréer, mon révérend Père, mes hommages respectueux et me croire

Votre tout dévoué serviteur et frère en J.-C.

P.-J. DE SMET, S. J.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE
Détails sur la mort deu Père Antoine Eysvogels

Université de Saint-Louis, 16 juillet 1857.

Mon révérend et cher Père,

On ne m'a fourni que peu de détails sur la vie et la mort du P. Eysvogels. Néanmoins je me fais un plaisir de vous les transmettre.

Antoine Eysvogels naquit dans la petite ville d'Oss, située dans le Brabant septentrional, province de Hollande, le 13 janvier 1809. Après avoir achevé son cours de théologie dans son pays natal, il partit pour l'Amérique du Nord, où il commença son noviciat, dans la Compagnie de Jésus, le 31 décembre 1835, dans l'État du Missouri.

Le 1er mai 1838, le P. Eysvogels partit avec le P. Verhaegen et le F. Claessens, pour la mission des Kikapoos. De là, les supérieurs l'envoyèrent à Washington dans le Missouri, et, de ce poste, à Westphalia, dans le district des Osages. Ce fut en ce dernier endroit qu'une mort sainte termina une vie exemplaire. Le Père, s'étant abandonné entièrement entre les mains du Seigneur, se prépara au grand passage par la prière et par la réception des derniers sacrements, qui précédèrent de peu la mort. Sa maladie fut causée par les soins que le zélé religieux avait prodigués à un malade atteint de la petite vérole, mal qu'il contracta lui-même. Le P. Eysvogels n'était âgé que de quarante-huit ans et demi. L'enterrement fut fait avec solennité par le P. Ferdinand Hélias, et les paroissiens se sont cotisés pour élever un monument au zélé directeur de leurs âmes.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respect et de mon affection.

P.-J. DE SMET, S. J.

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE
Les Têtes plates (voir 24e lettre)

Université de Saint-Louis, 4 août 1857.

Mon révérend et cher Père,

Vous trouverez sous ce pli la lettre du Père Adrien Hoecken, que je vous ai annoncée dans ma missive du 16 juillet dernier. J'espère qu'elle méritera une place dans vos *Précis Historiques*. En Hollande, elle fera certainement plaisir.

Vos lecteurs reliront avec intérêt et utilité une autre lettre du même Père, publiée dans votre 118e livraison, année 1856, ainsi que les quatre lettres du Père Chrétien Hoecken, frère d'Adrien, que vous avez également publiées dans vos livraisons 119e et 120e de la même année.

La récente lettre du P. Adrien me remplit de confusion. L'expression des sentiments des pauvres Indiens à mon égard, sentiments dont le Père se fait l'organe, m'auraient empêché de vous l'envoyer en entier, si vous n'insistiez tant pour avoir chaque pièce dans toute son intégrité. Il faut, du reste, ne pas perdre de vue que ces pauvres sauvages, dépourvus de tout et abandonnés des autres hommes, éprouvent une reconnaissance et une joie excessives pour le moindre bienfait, et envers quiconque leur montre le plus petit égard. Grande leçon pour nos compatriotes! Parmi ceux qu'en Belgique les mauvais écrivains et les autres révolutionnaires appellent *des sauvages, des barbares*, vous n'en trouveriez pas un seul qui le fût assez pour vouloir figurer dans les bandes de Jemmapes, ni même dans celles de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Mons. La *robe-noire* ici est respectée, aimée ; les Indiens y voient l'emblème du bonheur que le missionnaire leur apporte avec le flambeau de la foi.

LETTRE DU R. P. ADRIEN HOECKEN

Mission des Têtes-Plates, le 15 avril 1857.

Révérend et bien-aimé Père,

Avant d'entrer dans quelques détails, je prie Votre Révérence de vouloir excuser le manque d'ordre de cette lettre. Bien du temps s'était écoulé depuis que j'avais eu le plaisir de recevoir des nouvelles de vous, qui avez tant de titres à mon amour et à ma reconnaissance, et dont le nom est souvent sur les lèvres et toujours dans le cœur de chacun des habitants de ces régions lointaines. Votre lettre des 27 et 28 mars 1856 nous est arrivée, vers la fin d'août ; elle a été lue, ou pour mieux dire, dévorée avec avidité, tant elle nous était chère. Elle nous avait été remise par notre chef Alexandre, qui avait accompagné M.H.R. Lansdale chez les Cœurs-d'Alêne. A peine avions-nous jeté un coup d'œil sur l'adresse et reconnu votre main, que, ne pouvant contenir notre joie, tous, d'un commun accord, nous nous écriions : - "Le Père De Smet ! Le Père De Smet !" - Vous ne pourriez vous imaginer le bonheur que donnent vos lettres à nous et à tous nos chers Indiens. Dieu soit loué ! Votre nom sera à jamais en bénédiction parmi ces pauvres enfants des Montagnes Rocheuses. Ah ! que de fois ils m'adressent ces questions : - "Quand donc le Père De Smet reviendra-t-il parmi nous ? Remontera-t-il le Missouri ? Est-il vrai qu'il ne viendra pas encore cet automne au fort Benton ? – "Ces questions et bien d'autres semblables montrent combien est cher parmi eux le souvenir de leur premier père en Jésus-Christ, de celui qui, le premier, leur rompit le pain de vie et leur montra le vrai chemin qui conduit au bonheur éternel. Rien d'étrange donc que vos lettres aient été lues à plusieurs reprises, et que, à chaque fois, elles aient semblé nous donner un nouveau plaisir, exciter un nouvel intérêt.

Je ne pais assez admirer la divine Providence, qui préside à tout et qui, en particulier, prend soin de nos chères missions. Parmi les preuves sans nombre qu'elle nous a données de sa continuelle protection, votre assistance dans notre dernière détresse et la libéralité de nos bienfaiteurs ne sont pas les moins remarquables ni les moins dignes de notre reconnaissance. Nos magasins étaient vides, et la guerre des Indiens dans le pays plus voisin de la mer nous ôtait tout espoir de nous procurer d'autres ressources. Jamais, non jamais, charité ne fut faite plus à propos, ni reçue avec plus de joie. Puisse le ciel prolonger vos jours et ceux de tous nos bienfaiteurs ! Puissiez-vous aussi continuer à nous porter le même intérêt que jusqu'ici vous n'avez cessé de nous témoigner! Oui, bien-aimé Père, que le souvenir de nos missions vous soit toujours également cher ! Elles sont le fruit de vos fatigues, de vos labeurs, de vos héroïques sacrifices ! Ah ! n'oubliez pas, n'oubliez jamais nos chers Indiens ! ils sont vos enfants en Jésus-Christ, les enfants de votre charité sans bornes et de votre zèle infatigable !

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, la maladie a sévi cruellement dans notre camp, ainsi que dans celui des Têtes-Plates. Toutefois, il y a eu peu de victimes de ses terribles atteintes.

Le Père Meretray, mon collaborateur, visitait les Têtes-Plates dans l'ancienne mission, où il avait été demandé par leur chef Fidèle Teltella (tonnerre), dont le fils était dangereusement malade. Plus tard, je les visitais moi-même dans leurs prairies camaches. Une seconde fois, au commencement de juin, je restai quelques jours avec eux à Hell's Gate, et je distribuai des médecines à tous ceux qui étaient atteints de la maladie et un peu de fleur de farine à chaque famille. Victor, le grand chef, Ambroise, Moïse, Fidèle, Adolphe et plusieurs autres vinrent ici eux-mêmes un peu plus tard, afin d'accomplir leurs devoirs de religion. Depuis le printemps dernier, il y a une amélioration notable dans toute la nation. Ambroise a opéré le plus de bien : il avait convoqué plusieurs assemblées, afin d'arranger et de payer d'anciennes dettes, de réparer les injustices, etc. Les sauvages paraissent cependant ne pouvoir se défaire de leurs terres ; ils veulent à peine entendre parler des dispositions à prendre.

Le Père Ravalli a travaillé tant qu'il a pu pour pacifier les peuplades qui habitent plus vers l'ouest, savoir : les Cayuses, les Yakamans, les Opelouses, etc. Comme nos néophytes jusqu'ici n'ont pris aucune part à la guerre, le pays est aussi sûr pour nous que jamais. Nous pouvons aller librement partout où nous le désirons ; personne n'ignore que les Robes-noires ne sont pas des ennemis, celles, du moins, qui sont parmi les Indiens. Presque tous les Cœurs-d'Alêne, afin de se mettre à couvert des hostilités des Indiens et d'éviter tout rapport avec eux, sont partis pour la chasse aux buffles. Il y a peu de jours, le Père Joset m'écrivit ce que le Père Ravalli m'avait déjà écrit plusieurs semaines auparavant : "Je crains un soulèvement général parmi les Indiens vers le commencement du printemps. Prions et engageons les autres à prier avec nous, afin de détourner cette, calamité. Je crois qu'il serait bon d'ajouter aux prières ordinaires de la messe la collecte pour la paix."

Si les Indiens moins bien intentionnés des contrées plus basses pouvaient se contenir dans leur propre territoire, et si les blancs, dont le nombre augmente chaque jour dans la vallée de Sainte-Marie, pouvaient agir avec modération et se conduire avec prudence, je suis persuadé que bientôt tout le pays serait en paix, et que pas un seul Indien ne voudrait désormais tremper ses mains dans le sang d'un étranger blanc. Si j'étais autorisé à suggérer un plan, je proposerais de faire évacuer toute la haute contrée par les blancs et d'en faire un territoire exclusivement indien ; ensuite je m'efforcerais d'y emmener tous les Indiens de la partie inférieure, tels que les Nez Percés, les Cayuses, les Yakomas, les Cœurs-d'Alêne et les Spokanes. Les motifs les mieux fondés me portent à croire que ce plan, qui présente de grands avantages, pourrait s'effectuer au moyen de missions dans l'espace de deux ou trois ans.

Nos Indiens ici vont bien. Au printemps dernier, nous avons semé environ cent cinquante boisseaux de froment et planté une quantité assez considérable de pommes de terre, de choux et de navets. Le bon Dieu a béni nos travaux et nos champs. Ici, tous généralement aiment l'agriculture. Nous donnons *gratis* des semences à tout le monde. Nos charrues et nos autres outils sont aussi à leur usage. Nous prêtons même nos chevaux et nos bœufs aux plus pauvres d'entre les Indiens, et nous nous chargeons de moudre *gratis* leurs grains. Mais notre moulin, qui fonctionne au moyen de chevaux, est bien petit, et nous sommes dans l'impossibilité d'en construire un autre.

M.H.A. Lansdale, agent du gouvernement, homme très juste et très honnête, est entré en fonctions aux Pruniers, place située tout près de l'endroit où l'on passe la rivière et à quelques milles d'ici. Nous lui avons donné toute l'assistance qu'il était en notre pouvoir de lui donner. J'avais espéré que le gouvernement viendrait à notre secours, au moins pour la construction d'une petite église ; mais jusqu'ici toutes mes espérances ont été frustrées. Hélas ! ne pourrons-nous jamais cesser de pleurer la perte de notre petite chapelle parmi les Kalispels ? Plusieurs de ces derniers, et entre autres Victor, en voyant la chapelle qui autrefois leur était si chère, mais qui maintenant est abandonnée et déserte, ne purent s'empêcher de verser des larmes.

Quand donc pourra-t-il, le pauvre Indien, trouver un misérable coin de terre où il puisse mener une vie tranquille, servir et aimer son Dieu en paix, et conserver les cendres de ses pères sans crainte de les voir profanées et foulées aux pieds d'un injuste usurpateur ?

Plusieurs d'entre les Kalispels, Victor et d'autres, ont déjà des possessions ici. Cependant ils n'ont pas encore renoncé à celles qu'ils ont dans le pays plus bas. Douze habitations bien pauvres sont le commencement de notre ville appelée *Saint-Ignace*. Notre demeure, quoique bien modeste, est cependant, comme on dit, *assez confortable*. A tout autre qu'à vous, ce mot *confortable* pourrait paraître étrange ; mais vous, vous savez fort bien ce qui est du confortable pour un pauvre missionnaire ; par conséquent, vous connaissez aussi la signification relative de ce mot. Notre communauté compte six membres. Le Père Joseph Meretray, qui est missionnaire, préfet de notre petite chapelle et inspecteur en chef de nos champs, etc. le Frère Mc Ginn, fermier ; le Frère Vincent Magri, dépensier, charpentier et meunier ; le Frère Joseph Spegt, maréchal, boulanger et jardinier ; le Frère François Huybrechts, charpentier et sacristain.

J'ai l'intention d'aller à Colville après la moisson et pendant l'absence des Indiens.

Le Père Meretray, de son plein gré, s'est rendu au fort Benton avec une couple de chevaux. La distance par la grande route est de 294 milles. Il prit des chevaux parce que nous pouvions difficilement nous passer de nos bœufs, et que, d'après les informations reçues de M. Lansdale, la route est impraticable aux bœufs qui n'ont pas, comme les chevaux, des fers aux pieds. Le Père Meretray arriva au fort le 17 septembre, et fut reçu très favorablement par les habitants ; mais il dut attendre quelque temps pour les bateaux. Il parle avec éloge des

Pieds-Noirs et regrette beaucoup qu'il n'ait pas juridiction dans cette partie des montagnes. Il retourna le 12 novembre.

Comment vous exprimer, mon révérend Père, la joie qui remplit nos cœurs, lorsque nous ouvrîmes vos lettres et les différentes caisses que vous avez eu la bonté d'envoyer ? Tous, nous versions des larmes de joie et de reconnaissance. En vain, la nuit suivante, je m'efforçais de calmer l'émotion que ces missives, ainsi que la libéralité de nos bienfaiteurs, avaient produite en moi ; je ne pus fermer l'œil. Toute la communauté, oui, tout le camp partagea mon bonheur. Tous ensemble nous rendions des actions de grâces à la divine Providence, et ce jour était pour nous un vrai jour de fête. Le lendemain, étant un peu revenu de mon émotion, j'étais honteux de ma faiblesse ; mais vous qui savez ce que c'est qu'un missionnaire, vous qui connaissez ses privations, ses peines, ses angoisses, vous me pardonnerez aisément ma trop grande sensibilité.

J'étais convenu avec le Père Congiato qu'il enverrait à Votre Révérence mes listes, ainsi que l'argent qu'il me destinerait. J'étais d'autant plus hardi à solliciter votre charité et votre bienveillance en notre faveur, que je connaissais mieux l'amour et l'intérêt que vous portez à nos missions, et que, d'un autre côté, je ne faisais qu'exécuter un plan que vous-même vous aviez conçu et suggéré, alors que, vu les circonstances, il aurait paru à tout autre qu'à vous imaginaire et incapable d'être mis en exécution.

A peine le Père Meretray était-il parti, que je reçus la lettre du Père Congiato dans laquelle il me dit : "Si vous pensez que nos provisions puissent nous être fournies à meilleur compte du Missouri, faites-les venir de là ; je vous en payerai le prix. Écrivez à ce sujet au révérend P. De Smet." Si j'avais reçu cette lettre un peu moins tard, je ne sais trop quelle aurait été ma décision ; car il est très douteux que nous eussions pu trouver quelqu'un qui voulût retourner au fort Benton. Je vous prie, veuillez excuser les peines que nous vous donnons ; notre situation si extraordinaire est la seule excuse que je puisse apporter en faveur de notre importunité. Mille remercîments à vous et à tous nos bienfaiteurs qui avez concouru si généreusement au soutien de nos pauvres missions. Je remercie de même tous nos bons Frères de Saint-Louis des lettres si intéressantes qu'ils ont eu la charité de m'écrire. Recevez encore nos sentiments de reconnaissance, mon révérend Père, pour les catalogues des différentes provinces, les livres classiques, les *Missions catholiques*, par Shea, les ouvrages de controverse, etc. etc. je n'en finirais jamais si je voulais énumérer tous vos dons, que nous étions si heureux de recevoir. Le Frère Joseph ne se possédait plus de joie lorsqu'il vit les nombreux petits paquets avec des semences, les limes, les ciseaux et autres objets semblables. Recevez, enfin, nos remercîments pour la pièce d'étoffe que vous nous avez envoyée ; c'est grâce à elle que nous continuerons à être des robes-noires. J'aurais souhaité de tout mon cœur que vous eussiez pu être présent à l'ouverture des caisses. Chaque objet excitait de nouveaux cris de joie et augmentait notre amour et notre gratitude à l'égard de nos bienfaiteurs. Tout est arrivé en bon ordre. Le tabac en poudre cependant s'était mêlé à la semence de trèfle ; mais c'est là une bagatelle : mon nez n'est pas fort délicat. C'est le premier envoi de secours fait dans ces montagnes, au moins depuis que j'y suis. Nous bénissons la divine Providence qui veille avec tant de soins et tant de libéralité sur tous ses enfants, même sur ceux qui semblent le plus abandonnés.

Dès le lendemain, j'envoyais au Père Joset ses lettres. Je trouvais précisément une occasion ce jour-là.

Il m'eût très agréable de recevoir un exemplaire de toutes vos lettres, publiées depuis 1856. Les portraits m'étaient bien chers. Je ne pus reconnaître celui du Père Verdin ; mais le Frère Joseph le reconnut au premier coup d'œil. Le vôtre fut aussitôt reconnu par un grand nombre d'Indiens ; et en le voyant ils s'écrièrent : - *"Pikek an !"* - Il fit le tour de tout le village, et hier encore un habitant du Contonai vint chez moi dans le seul but de *rendre une visite au Père De Smet*. Cela leur fait un bien immense, rien que de voir le portrait de celui qui, le premier, leur porta le flambeau de la foi dans ces régions couvertes encore des ombres de la mort, et qui, le premier, dissipa les ténèbres où ils avaient été ensevelis, eux et leurs ancêtres, pendant tant de siècles. Croyez-moi, mon révérend Père, pas un jour ne se passe sans qu'ils se souviennent de vous dans leurs prières[1].

[1] Le portrait du Père De Smet, dont il est question dans ce passage, est celui qui a été gravé par M. Desvachez, à Bruxelles, et que nous avons inséré dans quelques exemplaires de la nouvelle édition, in-8°, des *Précis Historiques* de l'année 1853. La promptitude avec laquelle des sauvages mêmes y ont reconnu le Père De Smet prouve en faveur de la ressemblance frappante de cette belle gravure. *(Note de la rédaction)*

Comment pourrons-nous témoigner notre reconnaissance à l'égard des deux bienfaiteurs qui se sont chargés avec tant de générosité du soin de transporter et de nous remettre nos caisses sans vouloir accepter la moindre gratification ? Sans doute, il faut qu'ils aient une large part dans les sacrifices et les prières que, tous les jours, nous offrons au Ciel pour tous nos bienfaiteurs, et qui sont, avec un cœur reconnaissant et le souvenir de leur bonté à notre égard, les seules marques de gratitude que nous puissions leur donner. C'est un bien noble sentiment que celui qui les engagea à se charger gratuitement, eux et leurs bateaux, des dons que la charité des fidèles avait destinés au pauvre missionnaire des Indiens. Que le Ciel, qui connaît notre pauvreté, les récompense amplement de leur générosité!

Le paquet destiné pour Michel Insula, le *petit-chef*, reste en dépôt chez moi. Il n'a pas encore été ouvert. Le brave homme est à la chasse ; mais nous l'attendons dans peu de jours. Je ne doute pas qu'il ne soit très sensible à ces marques d'amitié, ou, comme il a coutume de dire lui-même : *"ces marques de fraternité"*. Il partit d'ici lorsqu'il eut coupé le blé qu'il avait semé. Toujours également bon, également heureux, chrétien fervent, il fait

des progrès journaliers dans la vertu et dans la perfection. Il a un fils, jeune enfant, Louis Michel, auquel il a appris à m'appeler *papa*. C'est un vrai bonheur pour lui de pouvoir s'entretenir avec moi de Votre Révérence et de ses deux frères adoptifs, messieurs C. R. Campbell et Fitzpatrick. Je lui remettrai le paquet aussitôt après son retour, et vous informerai des sentiments avec lesquels il l'aura reçu, ainsi que de sa réponse.

Ici dans nos missions, nous observons déjà toutes les conditions stipulées dans le traité conclu l'an dernier avec le gouverneur Stevens, à Hell's Gate. Nos Frères assistent les Indiens et les instruisent dans l'art de cultiver la terre. Ils distribuent les champs et les semences pour les ensemencer, ainsi que les charrues et autres instruments d'agriculture. Notre maréchal travaille pour eux, il répare leurs fusils, leurs haches, leurs couteaux ; le charpentier leur est d'un grand secours dans la construction de leurs maisons, en faisant les portes, les fenêtres ; enfin notre petit moulin est mis journellement à contribution pour moudre *gratis* leur grain ; nous distribuons des médecines aux malades ; en un mot, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est sacrifié su bien-être des Indiens. Les épargnes qu'il est en notre pouvoir de faire, nous les faisons pour soulager leur misère. Ce que nous pouvons nous procurer par le travail de nos mains et à la sueur de notre front est pour eux. Par amour pour Jésus-Christ, nous sommes prêts à leur sacrifier tout, notre vie même. L'année dernière, nous avions ouvert notre école ; mais les circonstances nous obligèrent de la fermer. Au printemps prochain, nous aurons un Frère capable d'enseigner ; et nous comptons l'ouvrir une seconde fois ; mais dans l'entre-temps, nous ne gagnons pas un sou.

Au mois d'octobre dernier, la neige força les Pères Joset et Ravalli et le Frère Saveo de retourner chez les Cœurs-d'Alêne.

Nous avons fait pour les officiers du gouvernement tout ce qu'il était en notre pouvoir de faire, et nous continuerons. Cependant notre pauvre mission n'a pas encore reçu une obole du gouvernement. Ne croyez pas, mon révérend Père, que je fasse des plaintes ; oh ! non ; vous savez trop bien que ce ne sont pas les biens de ce monde qui pourraient nous engager à travailler et à souffrir comme nous le faisons ici. Comme les richesses ne sont pas capables de récompenser nos travaux, de même les privations ne sont pas capables de nous faire renoncer à notre noble entreprise. Le ciel, le ciel seul est ce que nous avons en vue ; et cette récompense, nous le savons, excédera nos mérites. D'un autre côté, ce qui nous console, c'est que celui qui prend soin des petits oiseaux qui volent dans les airs n'abandonnera pas des enfants qu'il aime avec tendresse, Il n'en est pas moins vrai cependant que, si nous avions plus de ressources, humainement parlant, nos missions seraient plus florissantes et que bien des choses qui maintenant ne peuvent se faire qu'avec une grande patience et de dures privations, et qui souvent encore dépendent des circonstances, pourraient s'effectuer plus rapidement et avec un succès moins incertain.

Dans notre mission, il y a des personnes de tant de nations diverses que nous formons, pour ainsi dire, un petit ciel en miniature. D'abord notre communauté se compose de six membres, qui sont tous de différents pays. Ensuite nous avons des créoles : Genetzi, dont la femme est Suzanne, fille du vieil Ignace Chaves ; Abraham et Pierre Tinsley, fils du vieux Jacques Boiteux ; Alexandre Thibault, créole du Canada, et Derpens. Il y a des Iroquois : le vieil Ignace est établi ici, ainsi que la famille de l'Iroquois Pierre. La mort de ce vénérable vieillard est une grande perte pour la mission. Viennent les créoles de la nation des Creeks, Pierrish et Anson avec ses frères ; puis des Têtes-Plates ; puis des Kalispels ; puis deux camps de Pends-d'Oreille ; puis plusieurs Spokanes ; puis des Nez Percés ; puis des Coutenais, des Cœurs-d'Alênes, des Chaudières ; quelques Américains établis à peu de milles d'ici ; quelques Pieds-Noirs. Tous, quoique de tant de différentes nations, vivent ensemble comme des frères et dans une parfaite harmonie. Ils n'ont qu'un cœur et un esprit comme les chrétiens de la primitive Église.

Au printemps dernier et pendant l'été suivant, nous avions ici plusieurs Pieds-Noirs. Ils se conduisirent très bien, entre autres, le Petit Chien, chef des Pagans, avec quelques membres de sa famille. Ils entrèrent dans notre camp la bannière américaine déployée et au son d'une musique guerrière et d'une quantité infinie de petites sonnettes. Les chevaux eux-mêmes, dans leur marche, suivaient la mesure et se prêtaient avec dignité dans tout leur maintien, à l'harmonie de l'hymne national.

Nous eûmes plusieurs conférences avec le chef touchant la religion. Il se plaignit que les blancs, qui avaient été en communication avec eux, n'eussent jamais traité d'une affaire aussi importante. Jusqu'à ce moment la meilleure entente règne parmi tous, et il semble que toutes les vieilles difficultés sont oubliées. Puisse le Ciel les conserver dans de si bonnes dispositions.

L'été dernier, les Corbeaux volèrent environ vingt chevaux de notre nation. Quelques jours après, d'autres Corbeaux vinrent visiter notre camp. Le souvenir du vol excita la colère du peuple à tel point qu'oubliant le droit des gens qui assure protection même au plus grand ennemi dès qu'il a mis le pied dans le camp, ils se jetèrent sur les pauvres hôtes et en tuèrent deux avant qu'ils eussent le temps de s'échapper.

Que le bon Dieu bénisse le gouvernement pour avoir établi la paix parmi les Pieds-Noirs ! Cependant, comme jusqu'ici on n'a pas encore employé des moyens assez efficaces, je crains que la paix ne soit que de courte durée. J'espère qu'un jour notre société pourra y établir une paix plus durable. Une mission parmi eux pourrait, j'en suis convaincu, produire cet heureux résultat. Et si, pour arroser cette terre jusqu'ici si ingrate, il

fallait le sang de quelque heureux missionnaire, elle produirait ensuite le centuple et les Pieds-Noirs respecteraient notre sainte religion.

Je suis extrêmement affligé d'apprendre qu'une maladie épidémique fait de terribles ravages chez les Pieds-Noirs. D'après les dernières nouvelles, environ 150 Indiens auraient péri dans un seul camp près du fort Benton. Depuis que la maladie a cessé de sévir parmi les hommes, elle sévit parmi les chevaux. Beaucoup déjà sont morts et beaucoup meurent encore tous les jours. Nous, nous en avons perdu cinq. Nos chasseurs sont forcés d'aller à la chasse à pied ; car, d'après ce que l'on dit, tous leurs chevaux sont malades. Si les Nez Percés, dans la guerre qu'ils ont à soutenir avec le gouvernement, perdent leurs chevaux, les chevaux se payeront bien cher dans ces contrées.

Michel, le petit chef, est arrivé. Je lui ai remis le gracieux présent du colonel Campbell. Il était très sensible à cette marque d'attachement et il était étonné que M. Campbell pût se souvenir de lui. Puis il cita une longue liste de parents morts depuis sa dernière entrevue avec M. Campbell, et m'entretint longuement du grand nombre d'Américains que chaque année il avait vus passer près du fort Hall. Il me dit avec quelle sollicitude et avec quelle anxiété il chercha son ami parmi cette foule, et qu'enfin ne pouvant le découvrir, il crut qu'il avait cessé de vivre.

Nos Indiens vont à la chasse aux buffles, et leur chasse est très heureuse.

Cinq Spokanes ont été tués par les Banacs, et six de ces derniers tués par les Spokanes et les Cœurs-d'Alênes. Les Têtes-Plates ont eu un homme tué par les mêmes Banacs. Louis, le fils d'Ambroise, a été tué l'automne dernier par les Gros Ventres.

Tout l'hiver dernier une très bonne entente a régné parmi les Pieds-Noirs. Plusieurs d'entre eux viendront, je pense, habiter avec nous.

Les Nez Percés et les Spokanes se sont efforcés de répandre un mauvais esprit parmi les Indiens qui habitent ici dans les pays plus bas. Ils tâchent de leur communiquer la haine qu'ils ont eux-mêmes contre les Américains ; mais nos chefs sont fermes et ne veulent nullement acquiescer aux désirs de leurs ennemis. Victor, le grand chef, Adolphe, Fidèle et Ambroise sont de nouveau ici pour accomplir leurs devoirs de religion. Malheureusement une grande antipathie règne toujours parmi ces nations.

M. Mc Arthur, autrefois argent de la Compagnie de la baie d'Hudson, est maintenant établi à Hell's Gate.

Pour terminer, mon révérend Père, je vous prie de croire que, nonobstant vos exhortations si réitérées pour me rassurer, ce n'est pas sans éprouver quelque gêne que je vous remets de nouveau la liste de ce dont nous avons besoin cette année. Je sais que vous êtes déjà accablé de besogne ; mais quel autre que vous est capable de connaître et de comprendre notre position ?

Le Père Joset vient de m'écrire que le 1er mai est fixé pour le jour du rendez-vous avec le Père Congiato aux Dalles.

Je vous prie de présenter mes respects à tous mes bons amis qui sont au collége, à Saint-Charles et ailleurs...

De Votre Révérence,

Le respectueux serviteur,

A. HOECKEN, S. J.

QUARANTIÈME, QUARANTE ET UNIÈME ET QUARANTE-DEUXIÈME LETTRES

Biographie de M. Charles Nerinckx, curé d'Everberg-Meerbeek, missionnaire au Kentucky

Université de Saint-Louis, 29 août 1857.

Mon révérend Père,

Lors de ma dernière visite en Belgique, je vous ai entendu manifester le désir de publier dans vos *Précis Historiques* une notice sur la vie du vénérable et saint missionnaire, l'apôtre du Kentucky, le très révérend Charles Nerinckx. Une de nos meilleures revues catholiques, le *Metropolitan*, de Baltimore, vient de publier la biographie de ce Belge, illustre dans les annales américaines. Je m'empresse de vous en envoyer la traduction. Dans une note, l'auteur de la biographie dit qu'il a consulté les *Sketches of Kentucky* et la *Vie de Mgr. Flaget*, par le savant évêque de Louisville, Mgr. Spalding ; le *United States Catholic Miscellany*, vol. V, 1825 ; le *Catholick Almanack*, de 1854, etc., etc.

Je vais ajouter ici, sur le même sujet, quelques lignes par respect et reconnaissance pour la mémoire de notre saint et zélé compatriote, et dans la pensée qu'elles seront peut-être agréables à beaucoup de lecteurs des *Précis Historiques*.

M. Nerinckx était très attaché à la Compagnie ; dans toutes les occasions, il témoignait la haute estime qu'il avait pour elle. Il fit deux voyages en Belgique, l'un en 1817 et l'autre en 1821, et obtint, dans chaque voyage, plusieurs candidats pour la Société. Il se prêtait volontiers et avec intérêt à la demande spéciale que lui fit le Père Antoine Kohlmann, alors provincial de la Compagnie de Jésus dans l'État du Maryland, de faire cette importante recrue apostolique.

Au retour de son premier voyage, M. Nerinckx était accompagné de M. Cousin, du diocèse de Gand, de quatre jeunes gens, savoir : MM. Jacques Van de Velde, natif de Lebbeke, près de Termonde, professeur au petit séminaire de Malines ; Sannon, des environs de Turnhout ; Verheyen, de Merxplas, qui avait fait la campagne d'Espagne, sous Napoléon, et Timmermans, de Turnhout, secrétaire du commissaire de district. Chrétien De Smet, de Marcke, près d'Audenarde, et Pierre De Meyer, de Segelsem, s'étaient joints à la petite troupe de missionnaires, dans le dessein d'entrer dans la Compagnie de Jésus en qualité de Frères-coadjuteurs. M. Cousin est décédé au White-Marsh, à la fin de son noviciat ; M. Van de Velde est mort évêque de Natchez ; j'ai donné sa biographie dans les *Précis Historiques* ; le Père Verheyen, missionnaire au Maryland, y a cessé de vivre en 1823 ; son grand zèle pour le salut des âmes et ses solides vertus lui attiraient l'estime et le respect de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Le Père Timmermans, socius du Père Van Quickenborne, a fini sa carrière à Saint-Stanislas, au Missouri, en 1824 ; c'était un missionnaire infatigable et qui a rendu de grands services à la religion dans ces parages. Le Frère Chrétien De Smet est mort au collége de Georgetown, dans le district de Colombia, après y avoir été le modèle du véritable et saint religieux, pendant toutes les années qu'il a passées dans la Compagnie. Le Frère Pierre De Meyer est le seul qui survive à ses compagnons de voyage.

Je tiens du vénérable M. Nerinckx quelques particularités assez intéressantes sur leur long et dangereux voyage, particularités qui sont encore bien fraîches dans la mémoire du bon Frère Pierre.

Ils s'embarquèrent le 16 mai, à l'île du Texel, en Hollande, sur la brigantine *Mars*, capitaine Hall, de Baltimore. Le voyage fut long et dangereux. A peine étaient-ils entrés dans le canal anglais, qu'un orage violent vint les surprendre et menaça de les submerger. Un des matelots, précipité du haut du mât dans la mer, y trouva la mort. Une crainte et une consternation universelles régnaient à bord. C'était le dimanche de la Pentecôte. Durant trois jours, le vaisseau, sans voiles et sans gouvernail, battu par les vents et les vagues, flotta à la merci des flots.

Dans une autre tempête, le vaisseau fit une large voie d'eau qu'on jugea irréparable. Pendant plus de trois semaines toutes les pompes furent mises en jeu, sans interruption, nuit et jour, et tous, équipage et passagers, même le vénérable missionnaire, durent se prêter à l'œuvre. Par bonheur, environ cent émigrants, Allemands et Suisses, se trouvaient à bord. Sans leur aide, il eût été impossible de sauver le bateau.

Lorsqu'il s'approcha des bancs de Terre-Neuve, le *Mars* se trouva à proximité d'un vaisseau de pirates, qui lui donna la chasse et réussit à l'aborder, après une assez longue course. Le capitaine des pirates, qui se nommait Mooney, était natif de Baltimore ; loin de manifester des intentions hostiles, il parut ravi de joie d'avoir rencontré un concitoyen. Comme le *Mars* manquait de provisions, le capitaine Hall acheta plusieurs barils de biscuit, de bœuf salé, quelques tonneaux d'eau fraîche, et une grande quantité de fruits secs et de vin, que le pirate avait en abondance, ayant enlevé, trois jours auparavant, un bateau marchand espagnol, en route pour l'Espagne.

Ni le capitaine du *Mars* ni son second ne possédaient les qualités requises dans leur état. Leurs calculs différaient toujours. Après avoir passé les Açores, ils se dirigèrent en ligne droite vers les tropiques. Ensuite, voyant qu'ils se trouvaient trop au sud, ils revinrent sur leurs pas et sur les bancs de Terre-Neuve. Voguant pour ainsi dire à l'aventure, le bateau, un beau matin, était sur le point d'aller se briser sur les côtes dangereuses de la partie septentrionale de Long-Island. Enfin, après soixante-treize jours de voyage, ils gagnèrent la baie de Chesapeake, le 26 juillet, et, le 28, ils se trouvèrent sains et saufs dans le port de Baltimore.

En 1821, le très révérend M. Nerinckx revit de nouveau sa patrie, pour y obtenir de nouveaux secours matériels, nécessaires à ses nombreuses missions du Kentucky. A cette occasion, le Père provincial du Maryland renouvela encore avec instance sa demande de lui amener un bon renfort de jeunes missionnaires belges.

Pendant le séjour du zélé missionnaire en Belgique, des professeurs et étudiants du petit séminaire de Malines avaient conçu l'idée et formé l'intention d'entrer dans la Compagnie de Jésus, pour se dévouer au salut des âmes dans les États-Unis. Ils eurent bientôt l'occasion de réaliser leur noble dessein. Le très révérend M Nerinckx, parut au milieu d'eux. Le tableau qu'il leur déroula de l'abandon des pauvres catholiques dans ces immenses contrées où, par manque de prêtres, des milliers oubliaient ou abandonnaient la foi. Il leur parla longuement du Kentucky, où le Seigneur avait opéré tant de merveilles par son ministère, et leur peignit au vif l'abandon absolu dans lequel se trouvaient toutes les tribus indiennes du grand désert de l'ouest, à la conversion desquelles les enfants de saint Ignace s'étaient dans tous les temps dévoués. Les jeunes candidats ne tardèrent pas à se présenter au digne missionnaire, résolus, s'il y consentait, à l'accompagner en Amérique. Ce consentement fut facilement obtenu, et il les reçut à bras ouverts. Ils eurent ensuite à surmonter de nombreux et grands obstacles, qu'opposaient à leur départ et leurs parents et le gouvernement hollandais.

Voici les noms des jeunes candidats qui se présentèrent au très révérend M. Nerinckx, pour entrer dans la Compagnie de Jésus en Amérique. Je commence par le plus âgé : MM. Félix Verreydt, de Diest ; Josse Van Assche, de Saint-Amand ; Pierre-Joseph Verhaegen, de Haecht ; Jean-Baptiste Smedts, de Rotselaer ; Jean-Antoine Elet, de Saint-Amand ; Pierre-Jean De Smet, de Termonde. Les PP. Elet et Smedts sont morts ; leurs biographies se trouvent dans les *Précis Historiques*.

Il fut convenu avec M. Nerinckx que ses six compagnons se réuniraient à Amsterdam, afin d'y faire tous les préparatifs nécessaires pour le long trajet de la mer Atlantique, et d'y prendre des arrangements ultérieurs pour éluder la vigilance du gouvernement, qui avait donné aux autorités les ordres stricts et sévères de les arrêter. Ils réussirent à gagner le rendez-vous : le 26 juillet 1821, ils arrivèrent à Amsterdam. Le 31 du même mois, fête de saint Ignace, ils quittèrent la ville et s'embarquèrent sur un petit bateau pour se rendre à l'île du Texel dans le Zuiderzee. Le lendemain, ils s'arrêtèrent à Wieringen, où ils visitèrent une église catholique, et, quelques heures après, ils débarquèrent au Texel et prirent un logement dans une maison catholique, que quelques amis d'Amsterdam leur avaient fait préparer d'avance. Enfin le 15 août, ils se rendirent à bord du brick *Colombia*, après avoir gagné la haute mer dans une petite nacelle de pilote, qui avait passé le Helder sans être observé par la police. Le voyage commença ainsi sous les auspices de notre bonne Mère, le jour de sa glorieuse assomption au ciel. Il fut propice et heureux. Nous essuyâmes, il est vrai, quelques tempêtes et quelques gros coups de vent ; mais tout se passa sans la moindre incident fâcheux.

Au bout de quarante jours, nous débarquâmes dans la belle ville de Philadelphie. Le lendemain, nous fîmes nos adieux au vénérable et digne M. Nerinckx, homme éminent en sainteté, en science, rempli de zèle pour le salut des âmes, et qui a bien mérité d'être appelé *un des principaux apôtres de l'Église américaine*, comme l'auteur de la biographie qui accompagne ma lettre a su si bien le dépeindre. Nous le quittâmes, remplis de respect et de vénération pour sa personne. Les sages conseils qu'il n'avait cessé de nous donner, et l'exemple de ses éminentes vertus que nous avions eu sous les yeux pendant les quarante jours de voyage, sont toujours restés présents à la mémoire de ses compagnons. Nous avons eu l'insigne faveur de le posséder quelque temps au noviciat de Saint-Stanislas, dans le Missouri, peu de jours avant sa mort.

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père,

Votre dévoué serviteur,

P.-J. DE SMET, S. J.

Université de Saint-Louis, 16 novembre 1837.

Mon révérend et cher Père,

Dans votre lettre du 20 octobre, accusant réception du *Memoir of Charles Nerinckx*, extrait du *Metropolitan* du 15 juillet de cette année, ainsi que de la traduction de ce Mémoire, vous me dites que vous aviez déjà reçu de moi la biographie du même missionnaire, publiée en Amérique par Mgr. Spalding, évêque actuel de Louisville, dans ses *Sketches of Kentucky*. Je me rappelle, en effet, ce premier envoi. Comme le *Memoir* s'appuie sur la même autorité du respectable prélat, que la substance des deux notices est la même, et qu'un ancien missionnaire

en Amérique vous avait déjà traduit celle des *Sketches*, je pense que vous ferez bien de publier cette dernière traduction[1].

[1] De tout temps, dit le traducteur, les Belges se sont distingués dans la grande œuvre de la propagation de la foi ; nulle région lointaine qui ne conserve la trace de leurs pas ; nul peuple infidèle ou sauvage qui ne se rappelle et ne bénisse le nom de quelque missionnaire parti de la Belgique. Le grand saint François-Xavier admirait leurs vertus et leur dévouement. "*Mitte Belgas*, envoyez-moi des Belges," écrivait-il en Europe du fond de l'Inde.
De quel intérêt ne serait pas l'ouvrage qui nous retracerait les travaux de nos principaux missionnaires ? Mais tandis que les biographies des autres célébrités belges abondent, on en voit peu de ces hommes apostoliques qui ont employé leurs sueurs et leur vie à l'œuvre qu'un saint appelle la plus divine de toutes les œuvres divines.

En attendant que cette lacune soit remplie, nous sommes heureux de rappeler un nom bien connu en Belgique. Charles Nerinckx, l'un des missionnaires les plus célèbres qui soient partis de Belgique, fut, au commencement de ce siècle, une des gloires de l'Église naissante des États-Unis.

Nous avons de ce digne prêtre missionnaire du Kentucky quelques lettres que nous croyons inédites et que nous publierons. Il doit en exister encore bien d'autres. Les personnes qui voudraient nous en communiquer d'autres contribueraient au bien que ces lectures édifiantes peuvent faire. *(Note de la rédaction.)*

Charles Nerinckx naquit le 2 octobre 1761, à Herffelinghen (commune rurale de la province de Brabant, arrondissement de Bruxelles). Ses parents se distinguaient par les vertus chrétiennes et par un profond attachement à la religion. Son père était médecin.

Dès son enfance, Charles croissait sous la douce influence de la piété, qui était héréditaire dans sa famille[2]. Il sembla se hâter d'offrir à Dieu les prémices d'une vie qu'il devait, plus tard, lui consacrer tout entière.

[2] La famille Nerinckx est connue par plusieurs pieux et zélés ecclésiastiques qui en sont sortis. L'un d'eux, au commencement de ce siècle, se rendit à Londres, où il a dirigé longtemps l'église de Saint-Louis de Gonzague, bâtie par ses soins, et le couvent adjacent d'orphelines, qu'il a fondé et mis sous la direction des Sœurs appelées les *Fidèles Compagnes de Jésus*. Un autre, religieux de la Compagnie de Jésus, travaille dans les laborieuses missions du Missouri. Le clergé belge compte plusieurs membres de la même famille. *(Note du traducteur)*

Placé, jeune encore, dans l'école primaire de Ninove, il passa de là, à l'âge de treize ans, au collége de Gheel, dans la Campine, pour y faire ses humanités. Charles fut, dans ces deux maisons, un sujet de consolation pour ses maîtres, un modèle d'application et de piété pour ses condisciples, que son commerce aimable savait captiver et porter au bien.

Ses religieux parents, pour répondre à son amour de la science et développer ses heureux talents, encouragés d'ailleurs par ses premiers succès, résolurent de lui faire suivre un cours de philosophie. Ils l'envoyèrent à la célèbre université de Louvain. S'ils n'épargnaient ni soins ni sacrifices pour procurer à leur fils une instruction aussi brillante que chrétienne, on peut dire que ce fils reconnaissant faisait tous ses efforts pour les satisfaire et les consoler.

Cependant Charles était arrivé à cet âge où le jeune homme, en face de l'avenir, se recueille pour penser au chemin qu'il doit suivre et au but qu'il veut atteindre. Il comprenait tout ce qu'il y a d'importance pour le jeune homme à faire un bon choix d'un état de vie et à conformer en cela ses desseins à ceux que la Providence a sur chacun de nous. Il demanda à Dieu la lumière. Fidèle à la voix du Seigneur, il résolut de se consacrer au service de l'Église.

En 1781, il entra au grand séminaire de Malines, où il fit chaque jour de nouveaux progrès dans les voies de Dieu, non moins que dans les sciences sacrées. Une profonde humilité ne l'abandonnait pas au milieu des succès qui l'élevaient au-dessus de ses condisciples : il paraissait n'avoir rien tant à cœur que de cacher ses avantages aux hommes, évitant les louanges du monde avec une ardeur égale à celle qu'on met trop souvent à les rechercher.

Par une vie aussi sainte, Charles s'était depuis longtemps préparé à recevoir l'éminente dignité du sacerdoce. Il y fut promu, à la fin de son cours de théologie, en 1785, et, presque aussitôt après, attaché à une église de Malines, où, pendant l'espace de huit ans, il travailla avec le plus grand dévouement au salut du prochain.

Cependant la cure d'Everberg-Meerbeek, près de Louvain, vint à vaquer et à être mise au concours, comme le recommande le saint concile de Trente, pour que le plus capable obtienne le bénéfice. Nerinckx l'emporta sur ses confrères. Il s'arracha à ses nombreux amis de Malines pour entrer dans cette nouvelle carrière, où Dieu lui réservait des travaux dignes de son zèle.

A son arrivée, il trouva cette grande paroisse dans un état déplorable : l'église délabrée, le peuple ignorant, l'instruction de la jeunesse négligée, tout indiquait la funeste influence que la révolution française avait exercée jusque sur ces contrées, que la présence de ses armées aggravait encore, et que le prédécesseur du nouveau curé, vieillard infirme, n'avait pu arrêter. Nerinckx ne tarda pas à réparer ces maux. Il fit restaurer l'église et travailla sans cesse à faire revivre l'esprit de piété parmi ses nombreux paroissiens. Connaissant l'influence d'une solide instruction sur le bonheur des enfants et l'empire que l'innocence exerce sur les cœurs des parents, il redoubla d'efforts pour instruire l'enfance dans les principes de la religion et former les jeunes cœurs à la piété. Il les réunissait très fréquemment au catéchisme. Pour atteindre plus sûrement son but, il avait divisé tous les enfants de la paroisse en diverses sections ; là, il leur donnait l'instruction chrétienne ou la leur faisait faire par des

catéchistes qu'il avait formés lui-même. Il gagna bientôt l'amour de cette chère portion de son troupeau. Aussi tous rivalisaient-ils de zèle et d'assiduité. Il s'efforçait de leur inspirer une piété douce et confiante envers la Vierge Immaculée, et se plaisait à leur enseigner des cantiques, qu'il avait composés lui-même en l'honneur de la Mère de Dieu.

Le bon prêtre put se féliciter d'un succès qui dépassa ses espérances. C'est par les enfants, ce semble, que Dieu voulait faire triompher la grâce. Ceux à qui leur âge le permettait étaient admis une première fois à la Table sainte. Là, ils faisaient briller leur candeur et leur tendre piété, et restaient dans la suite des modèles de régularité et de ferveur pour le reste des habitants. Les cœurs des parents furent touchés ; les plus égarés, les plus endurcis revinrent peu à peu au sentiment de leurs devoirs. La paroisse, naguère plongée dans l'indifférence et dans les désordres qui l'accompagnent, secoua sa torpeur et rappela bientôt, par la sincérité de son retour, les plus beaux temps du passé. Pour affermir et développer son œuvre, le zélé curé établit des congrégations en l'honneur de Marie, des associations consacrées à la visite et aux soins des malades et à d'autres œuvres de charité. C'est ainsi que, par le zèle dévorant du prêtre et par des travaux que le ciel se plaisait à féconder par la grâce, une réforme totale des mœurs eut lieu dans la populeuse paroisse d'Everberg-Meerbeek.

Affable et poli envers tous, Nerinckx était pourtant de mœurs austères et de principes rigides ; mais cette rigueur, il se l'appliquait à lui-même bien plus qu'aux autres. Jamais il ne perdait de temps, et il se refusait jusqu'au moindre délassement ; ses visites se bornaient à celles que son ministère réclamait impérieusement ; mais dès qu'il s'agissait de sauver une âme, il partait en toute hâte, à quelque heure que ce fût et quelque temps qu'il fît, par le froid de l'hiver comme par les ardeurs de l'été. Le saint ministère cessait-il de l'occuper, on était sûr alors de le trouver chez lui appliqué à la prière ou à l'étude. Attentif à éloigner de son troupeau jusqu'aux moindres occasions de chute, il ne pouvait tolérer les danses ; il les attaquait avec force et réussit à les abolir.

Tant de zèle pour les intérêts de la religion et pour toutes les bonnes œuvres qu'elle inspire devait naturellement attirer au paisible prêtre la haine des coryphées impies de la révolution, et le signaler à leurs outrages persécuteurs. Un arrêt d'emprisonnement fut lancé contre lui en 1791. Pour se soustraire aux recherches dont il était l'objet et sauver peut-être sa vie, il fut obligé de fuir et d'abandonner, le cœur brisé de douleur, sa paroisse chérie à la merci d'hommes perturbateurs et pervers. Il trouva un asile dans l'hôpital de Termonde, alors sous la direction des Sœurs Hospitalières, dont sa tante était la supérieure.

Durant sept ans, malgré le danger continuel qui menaçait sa vie, il resta dans cette retraite, y remplissant les fonctions de chapelain. L'aumônier de l'hôpital, l'abbé Schellekens, était exilé à l'ile de Ré.

Cette persécution fit éclater l'entière résignation de Nerinckx à la volonté divine ; il fut un modèle de toutes les vertus pour tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître, et le soutien des pieuses Sœurs dans ces temps malheureux. Il célébrait le saint sacrifice de la messe pour ces saintes âmes à deux heures du matin, et se retirait ensuite dans l'endroit où il se tenait caché pendant le jour. Doué de rares talents et ne pouvant souffrir l'inaction, il sut se rendre utiles les loisirs de ces années d'épreuve, en se livrant à des études profondes et en composant plusieurs traités sur la théologie, l'histoire ecclésiastique et le droit canon. Ses manuscrits auraient fourni une matière abondante pour huit volumes *in-octavo* ; mais lorsque, plus tard, il fut pressé de les livrer à l'impression, sa modestie s'y refusa jusqu'à la fin.

A l'hôpital de Termonde se trouvaient alors plusieurs prisonniers qu'on y avait amenés à la suite des combats livrés en Belgique par les révolutionnaires. L'intrépide aumônier quittait sa retraite pendant la nuit pour leur prodiguer toutes les consolations et tous les soins possibles dans ces circonstances, et leur administrer les secours spirituels du saint ministère. Quelquefois, après les avoir fait participer aux saints sacrements, il voyait ces malheureux arrachés de la prison et conduits à la mort ; il les suivait d'un œil de paternelle compassion jusqu'au lieu du gibet, et plus d'une fois il leva encore la main pour les bénir. Par intervalle, il s'échappait de son exil et se rendait en secret à Everberg au milieu de son ancien troupeau. Il retrempait les courages, consolait les affligés et distribuait les secours de la religion à ce peuple abandonné.

Après bien des épreuves, Nerinckx, dévoré du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, résolut de se rendre aux États-Unis, où la moisson était aussi abondante que le nombre des ouvriers était restreint. Il quitta la Belgique et s'embarqua à Amsterdam le 14 août 1804.

Pendant la traversée, qui fut très pénible et ne dura pas moins de trois mois, le navire, vieux et délabré, fut souvent en danger de sombrer. Une maladie contagieuse, qui éclata à bord, mit le comble à la consternation et enleva plusieurs passagers et gens de l'équipage. Rien cependant ne put arrêter l'impiété et le débordement qui souillaient le vaisseau. Le nouveau missionnaire versa souvent des larmes sur ces excès, qui résistaient à son zèle. Dans la suite, en parlant de ce navire, il avait coutume de l'appeler *un enfer flottant*, et ne cessait d'attribuer à une protection spéciale de Dieu le bonheur qu'il avait eu d'échapper à un naufrage imminent.

On aborda à Baltimore vers le milieu de novembre. Nerinckx se rendit aussitôt chez Mgr. Carroll[1], seul évêque aux États-Unis, et lui offrit ses services pour quelque église ou district que ce prélat jugeât à propos de lui assigner. L'évêque le reçut, avec la plus grande bienveillance et l'envoya à Georgetown[2], pour s'y former aux missions américaines et s'appliquer à l'étude de la langue anglaise, dont il n'avait aucune connaissance. Quoique âgé alors de quarante-cinq ans, il réussit à apprendre cette langue de manière à pouvoir l'écrire et la parler avec facilité.

[1] Mgr. Carroll était un illustre rejeton de l'une des deux cents familles catholiques anglaises, qui, en 1633, fuyant l'oppression religieuse qu'elles subissaient au sein de leur patrie, franchirent l'Atlantique et se fixèrent dans le Maryland (mot anglais qui signifie terre de Marie), sous la conduite de lord Baltimore. Il fut membre de la Compagnie de Jésus jusqu'à la suppression de cette société, en 1773. Il continuait de cultiver cette partie de la vigne du Seigneur avec ses anciens frères en religion, lorsque en 1790 il fut promu à la dignité épiscopale. Le Pape Pie VI le chargea du nouveau siège de Baltimore et soumit à sa juridiction toute l'étendue des États-Unis. Sa mort, qui arriva en 1815, causa un deuil extraordinaire dans tout le pays.

[2] L'établissement de Georgetown est le plus ancien collége catholique des États-Unis, et fut, de tout temps, une féconde pépinière de missionnaires. Il est situé sur une hauteur en vue du Capitole de Washington. Dans le siècle dernier, il était déjà, comme de nos jours encore, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Ce collège a acquis une nouvelle importance par le magnifique observatoire qu'on y a élevé, il y a quelques années, et par les observations astronomiques qui y sont faites.

Mgr. Carroll, connaissant l'isolement et la situation extrême de M. Badin[3], seul prêtre pour toute l'étendue du Kentucky, résolut de lui envoyer en aide le nouveau missionnaire. N'en eût-il jamais envoyé d'autres, d'éternels remercîments lui seraient dus pour le trésor inappréciable qu'il a donné au Kentucky dans la personne de Nerinckx.

[3] M. Badin, mort récemment après plus de cinquante années d'apostolat, était d'origine française. Il fit ses études théologiques à Baltimore et y reçut, en 1793, la prêtrise des mains de Mgr. Carroll. Il est le premier qui fût ordonné prêtre dans cette partie du monde, où peu auparavant les catholiques avaient gémi sous les lois pénales de l'Angleterre. *(Notes du traducteur.)*

L'homme de Dieu partit aussitôt, pour sa mission lointaine, insensible à tout danger, non moins qu'aux privations et aux rudes travaux qui l'attendaient. Accoutumé depuis longtemps à toute espèce de difficultés, il s'estimait heureux d'obtenir une mission que plusieurs autres avaient refusée.

Il quitta la ville de Baltimore, au printemps de l'année 1805, et parvint au Kentucky, après un long et pénible voyage, le 5 juillet de la même année.

Reçu avec bonheur par M. Badin, alors grand vicaire, il se mit bientôt à partager les travaux de sa mission. Pendant les sept premières années de son apostolat il résida avec M. Badin près de l'église de Saint-Étienne, et il fixa ensuite sa résidence près de l'église de Saint-Charles, qu'il venait de bâtir au bord du Hardin's Creek. Là il sembla redoubler d'activité. Toujours à la recherche des âmes, il parcourait à cheval les forêts et les plaines, sans jamais se donner de repos. Ses travaux étaient excessifs ; mais aussi en était-il bien consolé par les fruits abondants qui en résultaient. Dévoré par le zèle de la maison de Dieu, il n'était point de sacrifices auxquels il ne se soumît volontiers pour le bien-être des habitants du Kentucky, alors peu nombreux encore, mais dispersés sur un territoire immense[1]. D'une constitution robuste et ayant de grandes forces corporelles, il n'avait nul égard pour lui-même ; son sommeil était court ; sa nourriture, celle des pauvres ; il se levait ordinairement plusieurs heures avant le jour pour vaquer à l'oraison et à l'étude, et pendant toute la journée il paraissait vivre dans un recueillement continuel. Ne cherchant que la gloire de Dieu et le salut du prochain, il était tout entier à ses devoirs, et même dans la vieillesse il ne ralentit en rien sa première ardeur. Dieu soutint si bien les forces de son serviteur, qu'à l'âge de soixante ans il travaillait encore avec toute la vigueur de la jeunesse. Quels que fussent ses travaux et ses fatigues, il ne manquait presque jamais de célébrer les saints mystères. II faisait quelquefois le matin 25 à 50 milles à cheval pour arriver au lieu où il devait offrir le saint sacrifice.

[1] Le Kentucky, situé au centre de la Confédération Américaine, est borné, au nord par la charmante rivière de l'Ohio (nom sauvage qui signifie *la belle*), à l'ouest par le Mississipi, au sud par l'État du Tenessée, et à l'est par la Virginie. Sa superficie est de 4335 lieues carrées et sa population qui, en 1792, n'était que d'environ 70 000 âmes, s'élevait en 1850 à 982 405.
(Note du traducteur.)

D'un courage indomptable, Nerinckx était supérieur à toutes les difficultés et intrépide à l'heure du péril. Nul lieu du Kentucky qui ne le vit passer, tantôt au milieu des neiges et des glaces, tantôt dans les ténèbres d'une nuit humide ou sous les rayons d'un soleil brûlant. Rien ne put jamais arrêter son zèle ; il semblait même chercher les occasions qui avec plus de peines et de périls lui offraient plus de profit et de mérites. Il traversait avec intrépidité les plus vastes forêts, passait les rivières à la nage et couchait à la belle étoile parmi les bêtes sauvages. Son courage semblait trouver un nouvel aliment dans ses fatigues et une nouvelle vigueur dans ses travaux.

Au milieu d'un si rude apostolat, il avait coutume de jeûner et de pratiquer toutes sortes de mortifications. Il possédait le grand art de se faire tout à tous pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ, et paraissait se plaire plus dans la cabane du pauvre que dans la demeure du riche.

Pendant ses courses apostoliques, quand il s'arrêtait dans une maison, pour y passer la nuit, il avait coutume de soigner lui-même son cheval et se contentait quelquefois de prendre un peu de repos dans l'écurie et dans quelque autre partie secondaire de l'habitation. Le matin, quand ses hôtes se levaient, ils l'y trouvaient ordinairement en prières. Dès qu'il avait annoncé une visite de missionnaire, il ne manquait jamais de s'y trouver à l'heure indiquée, dût-il pour cela voyager toute la nuit.

A son arrivée à une mission, il rassemblait les fidèles, entendait les confessions, prêchait, catéchisait, célébrait vers midi ou même plus tard la sainte messe, et ne déjeunait ordinairement qu'à trois ou quatre heures de l'après-dînée.

Sa vie était souvent exposée dans le passage des rivières. Un jour, étant en route pour visiter un malade, il traversa un fleuve, se tenant à cheval, immobile et à genoux sur la selle, tandis que le cheval nageait et que l'eau passait même par dessus la selle. Une autre fois, en pareille circonstance, il tomba de cheval, fut entraîné ainsi que sa monture par le courant trop rapide du fleuve, et ne sauva sa vie qu'à l'aide de la queue de l'animal, dont il se saisit au moment où il allait disparaître sous l'eau.

Dans une de ses courses, il faillit devenir la proie des loups. En traversant le County-Grayson, alors peu habité, il perdit sa route à l'approche de la nuit. On était au milieu de l'hiver, le froid était intense, et bientôt d'épaisses ténèbres l'empêchèrent d'avancer. Tandis qu'il cherchait un abri quelconque pour se reposer quelques instants, des loups affamés s'aperçurent de sa présence et ne tardèrent pas à l'environner. A l'instant, avec une grande présence d'esprit, il monte à cheval, se met à crier de toute sa force et réussit à éloigner pour un moment ses redoutables adversaires. Bientôt après, ils reviennent avec fureur et commencent à attaquer le cheval ; mais le missionnaire, en formant sur lui le signe de la croix, s'arme d'un nouveau courage et soutient la lutte jusqu'à la pointe du jour, moment où ses ennemis découragés disparurent.

Nous avons dit que Nerinckx possédait une grande force musculaire. En voici une preuve. Il exigeait l'ordre le plus sévère dans l'église pendant la célébration des saints mystères. Attirés par la curiosité, les protestants se mêlaient souvent aux catholiques, et manquaient quelquefois aux règles de la bienséance. Nerinckx, avec cette énergie qui le caractérisait, ne manquait pas de les reprendre de leur conduite en ce point. Ses avertissements, exprimés avec franchise et dans un langage un peu rude, n'étaient pas toujours bien compris ou bien reçus. Il arriva donc qu'un jeune homme, nommé Hardin, de grande taille et de muscles robustes, s'offensa des paroles que le missionnaire lui adressait et qu'il saisissait mal. Il jura de s'en venger à la première occasion. Celle-ci ne tarda pas à se présenter. Peu de jours après, comme l'homme de Dieu se rendait de l'église de Saint-Étienne à celle de Saint-Charles, le jeune homme, qui s'était caché sur sa route pour l'attendre, s'élança soudain à sa rencontre, saisit la bride du cheval, coupa le cuir de l'étrier et enjoignit au missionnaire de descendre, le menaçant, s'il résistait, de l'accabler de coups. Nerinckx obéit à l'instant et répondit à ce jeune furieux qu'il n'avait nullement eu envie de l'offenser ; que, du reste, un ecclésiastique se sent fort peu disposé à se battre. Hardin insiste et lève déjà la main sur le missionnaire inoffensif, quand celui-ci, sans rien perdre de son calme, saisit son jeune adversaire, l'étend doucement par terre, comme il eût fait d'un enfant, et lui dit avec un sourire, que son intention n'était pas de le frapper, mais qu'il avait droit de le mettre au repos pour n'être pas frappé lui-même. Il tint le jeune homme dans cette position jusqu'à ce que celui-ci lui eût promis la paix. Nerinckx remonta tranquillement à cheval et continua son chemin ; Hardin eut soin de s'en aller par une autre route. A l'arrivée du missionnaire à l'église, un de ses amis lui demanda pourquoi la courroie de son étrier était coupée ; il raconta son aventure en peu de mots et ajouta, en souriant, que ces jeunes forestiers ne pouvaient se mesurer avec un Belge. Dans la suite, il ne parla plus de cette rencontre ; mais le jeune Hardin ne cessait de dire : - "Je puis me mesurer avec mes semblables ; mais le vieux Nerinckx a une force surhumaine."

A mesure que le nombre des fidèles augmentait, Nerinckx élevait de nouvelles églises. Il en construisit dix dans le Kentucky, deux en briques et huit en bois. Tout en dirigeant les travaux, il se mettait lui-même à l'œuvre, préparait le bois, nivelait le terrain, se livrait à toutes sortes d'ouvrages, afin d'achever plus tôt les maisons de la prière. Il se bâtit aussi à lui-même une demeure, qui fut presque entièrement l'ouvrage de ses mains. Il aimait à répéter gaiement à ce sujet que son palais lui avait coûté la somme de six dollars et demi.

Il pourvoyait aux besoins spirituels de six grandes congrégations de fidèles, et visitait en outre un grand nombre de stations, où le nombre des catholiques était moins nombreux. Partout où il rencontrait une petite réunion de fidèles, il établissait une nouvelle station, qu'il visitait ensuite à des époques déterminées. Ces centres d'action devinrent si nombreux, qu'il lui fallait six semaines pour les visiter en missionnaire. Il ne s'accordait ni repos ni délassement ; le travail seul paraissait lui plaire. Il parlait peu et uniquement pour le service de Dieu ou le bien du prochain.

A son arrivée dans une station, il se mettait au confessionnal et confessait ordinairement du matin jusqu'à midi. Toutefois, avant de commencer à entendre les confessions, il récitait quelques prières avec ses pénitents et leur faisait une courte instruction sur les dispositions requises pour recevoir dignement le sacrement de pénitence. Sévère en d'autres temps, c'était un confesseur plein de tendresse et de patience. Aussi la confiance qu'on avait dans sa direction était-elle sans bornes. C'est à ses instructions, surtout à celles qu'il donnait au confessionnal que nous devons encore aujourd'hui la profonde piété et la grande régularité des vieux catholiques du Kentucky.

Cependant, dans le troupeau qui lui était confié, il paraissait avoir une prédilection spéciale pour les enfants et pour les nègres esclaves. Il leur prodiguait ses soins pour les instruire, les préparer à la première communion et les rendre agréables à Dieu. Il renouvela en Amérique les scènes touchantes dont on avait été témoin à Everberg, en Belgique. Il inculquait partout une grande dévotion à la Mère de Dieu ; la première église qu'il bâtit fut érigée sous la douce invocation de Marie Immaculée. Il prenait grand soin d'assigner dans les lieux Saints des places séparées aux personnes des différents sexes. Après la messe, il avait coutume de se placer au milieu de l'église, et là, environné de ses chers enfants, il étendait les bras avec eux et récitait quelques prières en l'honneur

des cinq plaies de Notre-Seigneur. Peu à peu, les parents suivaient l'exemple de leurs enfants. Cet exercice fini, il conduisait son pieux troupeau au cimetière et priait pour le soulagement des âmes des fidèles trépassés.

Les fruits les plus merveilleux de salut récompensaient abondamment ses travaux et ses peines. Il vit des églises florissantes aux lieux mêmes où, à son arrivée, paissaient les animaux du désert et qui n'avaient encore été visités que par les sauvages. La charité, la ferveur, l'innocence, comme les fleurs d'une terre nouvelle, s'élevaient et s'épanouissaient autour de lui. M. Badin avait posé les fondements de cette nouvelle chrétienté, et Nerinckx, comme un habile architecte, et soutenu d'une protection spéciale de Dieu, avait construit et achevé l'édifice. Son exemple nous montre combien de fruits précieux et salutaires peut produire le zèle ardent d'un seul homme, qui n'a en vue que la plus grande gloire de Dieu.

Ses discours ne se distinguaient ni par la pureté du langage, ni par l'éclat de l'éloquence ; on l'écoutait cependant avec plaisir, tant était vif l'attachement qu'on lui portait, tant brillaient son zèle et sa charité quand il annonçait la parole sainte. Ses instructions simples, mais pleines de l'onction et de l'esprit de Dieu, touchaient les cœurs des protestants eux-mêmes. Si l'on excepte M. Badin, il ne fut peut-être jamais de missionnaire au Kentucky qui ramenât autant d'hérétiques dans le sein de la vraie Église. Les visites périodiques qu'il faisait à ses missions se terminaient rarement sans qu'il convertît quelque âme à la foi.

Les mérites éminents de Nerinckx ne pouvaient échapper à Mgr. Carroll, alors seul évêque aux États-Unis, et, de plus, chargé d'administrer le diocèse de la Nouvelle-Orléans[1].

[1] La Louisiane, dont la Nouvelle-Orléans est la capitale, fut vendue par Napoléon aux États-Unis en 1801. Le siège épiscopal de la Nouvelle-Orléans, érigé en 1793, était en 1801 sans administrateur ; son premier évêque, Espagnol d'origine, s'étant retiré avant cette époque. *(Note du traducteur.)*

En 1808, le Souverain Pontife, ayant divisé l'évêché de Baltimore en un archevêché et quatre évêchés [2], Mgr. Carroll recommanda Nerinckx an Saint-Siège, et le représenta comme un ecclésiastique propre à remplir, en qualité d'évêque coadjuteur, le siége de la Nouvelle-Orléans.

[2] L'évêché de Baltimore, érigé en 1790, fut divisé en 1808 en un archevêché, celui de Baltimore, et quatre évêchés, dont les sièges sont à Boston, New-York, Philadelphie et. Bardstown. Ce dernier a été depuis transféré à Louisville, ville également située dans le Kentucky. Les États-Unis comptent aujourd'hui 7 archevêchés, 32 évêchés, 2 vicariats apostoliques, 1600 prêtres et 1800 églises. *(Note du traducteur.)*

Pie VII accéda à ses désirs et lui fit transmettre les bulles requises pour l'élévation de l'humble missionnaire à la dignité épiscopale. A l'arrivée de cette nouvelle, Nerinckx se trouvait en compagnie de M. Badin. Il inclina la tête et prononça ces paroles : - "*Bonitatem et disciplinam et scientiam docendus docere non valeo*. Moi, qui ai besoin d'apprendre la bonté, la sagesse et la science, je ne suis pas capable de les enseigner aux autres." - Il refusa avec calme, mais avec fermeté, la dignité qui lui était offerte. M. Badin, de concert avec les Pères Dominicains, qui, depuis peu, s'étaient établis dans le Kentucky, appréciant les immenses services que Nerinckx y rendait à la religion, adressèrent une requête au Saint-Siège, dans laquelle ils priaient Sa Sainteté de ne pas contraindre le pieux missionnaire à accepter cette nouvelle charge, vu l'immense utilité de son apostolat dans le Kentucky. Le Souverain Pontife répondit aux humbles désirs de Nerinckx et à ceux de ses amis.

Parmi tous les établissements dont M. Nerinckx enrichit l'Église du Kentucky, on doit donner la première place à la fondation d'une congrégation de religieuses, sous le titre de *Sœurs de Lorette*, ou *Amantes de Marie au pied de la croix*. Cette institution est une des plus grandes bénédictions que le Kentucky reçut jamais. Son but était de procurer aux âmes pieuses le moyen d'atteindre à une haute perfection, d'accorder par elles aux jeunes personnes les bienfaits d'une éducation chrétienne et aux pauvres une instruction sainte et gratuite. Il fonda le premier établissement, le 25 avril 1812, un an après l'arrivée de Mgr. Flaget, premier évêque de Bardstown[1], près de l'église de Saint-Charles, et le nomma *la maison de Lorette*. Les bâtiments étaient en bois et meublés selon la plus stricte pauvreté. Ils formaient avec les murs d'enceinte un carré, au milieu duquel il avait élevé une grande croix et bâti une modeste chapelle. Le nombre des novices et des religieuses devenant de jour en jour plus considérable, le pieux fondateur fut obligé de construire d'autres maisons[2]. L'œuvre comptait à peine douze années d'existence, et déjà les bonnes Sœurs, au nombre de plus de cent, dirigeaient six établissements d'éducation. Les pensionnaires arrivaient de toutes parts de l'Union, et recevaient, sous la direction des Sœurs, avec une instruction convenable, ces impressions de profonde piété dont le Kentucky montre aujourd'hui les fruits précieux et abondants. Dans les dix premières années, elles avaient instruit pour la première communion huit cents enfants et nouvelles converties.

[1] Ce grand évêque arriva au Kentucky le 11 juin 1811 et y mourut saintement en 1850. Mgr. Portier, évêque de Mobile, dit de lui : "Le diocèse de Bardstown fut le berceau de la religion dans l'ouest et son vénérable fondateur mérita, par sa longue carrière, d'être appelé le patriarche de l'Amérique du Nord, comme ses travaux et ses vertus l'ont fait proclamer le modèle de la vie apostolique." *(Note du traducteur.)*

[2] D'après une lettre autographe de Nerinckx, datée de Lorette, dans le Kentucky, le 11 septembre 1818, et adressée à la supérieure des Sœurs hospitalières deVilvorde, les religieuses de Lorette avaient à cette époque quatre maisons ; savoir : la maison-mère ; celle des *Olives*, à une distance d'environ 400 milles de Lorette, où l'on avait envoyé sept Sœurs à la demande de l'évêque, pour y fonder un établissement ; la maison de *Gelhsémani* et celle du *Calvaire*. Lorette comptait alors 22 novices et quelques postulantes. Pendant tout l'été, on y avait nourri 80 à 90 personnes, dont la plupart avaient été également

habillées aux frais du couvent, quoiqu'il ne possédât aucun fonds de terre lucratif ni aucun autre revenu certain : l'école même, sous ce rapport, était presque improductive, parce que l'orphelinat et les classes inférieures ne payaient rien.
Dans cette lettre, Nerinckx se rappelle au bon souvenir de quelques personnes, de Vilvorde surtout, qui avaient contribué, par quelque aumône, à l'œuvre des missions. On nous permettra de citer ces noms de compatriotes. Ce sont: le Recteur et les religieuses de l'ordre de Saint-Augustin (*den eerw. heer Rector en Nonnekens op de merckt*) ; *les révérends Messieurs Van Haecht , Van Ophem, Van Hamme et ses sœurs, la demoiselle Van Laethem*, et d'autres qu'il désigne sans les nommer: *den vriend van de derde stagie in UL. gebueren, den doctor, dien goede bekende van Brussel wiens naem ik vergete, die hunne mildheyd hebben bewezen voor onze zake, cozyn Vander Perre, is't dat hy nog leeft*.
Il fait aussi mention d'une lettre imprimée que les Sœurs hospitalières doivent recevoir bientôt. Nous ne connaissons pas cette missive du missionnaire. *(Note de la rédaction.)*

Nerinckx veillait sur ces établissements avec une sollicitude paternelle. Tout le temps que lui laissaient ses missions, il l'employait à donner des instructions aux religieuses et à leurs élèves, et à diriger leurs intérêts spirituels et temporels. Il établit l'adoration perpétuelle dans sa congrégation, de sorte que, jour et nuit, les Sœurs se succèdent devant le saint tabernacle pour adorer Jésus-Christ et pour réparer les outrages faits à son divin cœur. Lui-même nourrissait son zèle, puisait son courage et semblait retremper ses forces dans sa grande dévotion au saint Sacrement ; là étaient toits ses attraits. Il ornait lui-même les autels et le saint tabernacle, et demeurait souvent en prière aux pieds de Dieu, caché sous les voiles eucharistiques.

Il réussit à établir parmi les religieuses cet esprit de recueillement, de prière et de mortification qui les distingue. Il leur inspirait un grand amour pour leur sainte vacation et pour leurs vœux, et les excitait à une fidèle observance de leurs règles. Il insistait souvent sur l'abandon à la Providence et à la bonté de Dieu au milieu des nécessités temporelles, leur répétant ces paroles : - "Celui qui n'abandonne pas Dieu, Dieu ne l'abandonnera pas." - Cette grande confiance en la Providence divine était presque leur seul héritage et le seul appui, de leur existence. Les Sœurs n'abondaient pas des choses de ce monde : maisons, mobilier, vêtements, nourriture, tout chez elles portait l'empreinte de leur pauvreté volontaire. Leur digne fondateur, il est vrai, leur donnait encore l'exemple sur ce point. Voici le témoignage qu'en a donné Mgr. Flaget, son évêqu : "M. Nerinckx, dit ce prélat, menait une vie extrêmement austère ; c'était un homme d'une grande mortification. Son habitation, sa nourriture, ses vêtements étaient ceux des pauvres, et il a rempli ses monastères de son esprit. Ces bonnes religieuses voulaient voir briller la sainte pauvreté dans leurs demeures, jusque dans les ornements de leurs modestes oratoires. Tous ceux qui eurent le bonheur de les visiter étaient frappés de la propreté comme de de la simplicité de leurs maisons et de leurs chapelles."

Nerinckx, qui nourrissait lui-même dans son cœur la dévotion la plus tendre à la Vierge Immaculée, établit parmi les amantes de Marie plusieurs pratiques pieuses en l'honneur de la Mère de Dieu. Pour maintenir parmi elles l'esprit d'humilité et d'abnégation, il leur recommandait le travail des mains ; ses instructions leur mettaient toujours devant les yeux les travaux et les souffrances de Jésus-Christ.

Dans les constitutions qu'il avait tracées pour sa congrégation régnait une grande austérité. Pendant un certain temps de l'année, les religieuses devaient nu-pieds cultiver leurs champs et se trouvaient exposées aux intempéries de la saison. Bientôt l'expérience démontra que quelques-unes de ces règles étaient nuisibles à la santé des Sœurs ; elles furent modifiées, sans toutefois porter atteinte à l'esprit primitif[1].

[1] Voici ce qu'en écrivit Mgr. Flaget en 1834 : "Les Lorettaines furent fondées au Kentucky par un zélé et savant missionnaire de Flandre (?), M. Charles Nerinckx, la deuxième année de mon épiscopat. Les règlements de cette nouvelle communauté furent soumis au jugement du Souverain Pontife, qui y fit divers changements. Sa Sainteté daigna prendre cette nouvelle famille sous sa protection, comme j'en fus informé par Son Éminence le cardinal Fesh ; et ce qui est beaucoup plus flatteur, les Sœurs de Lorette du Kentucky reçurent du Pape tous les privilèges spirituels dont jouit la chapelle de Lorette en Italie."

Le pieux fondateur trouvait une source de douces consolations dans la piété de ses religieuses. "Leur ferveur, dit Mgr. Flaget, et leur vie pénitente nous rappelèrent les monastères de la Palestine et de la Thébaïde."

Nerinckx fut bientôt prié de céder quelques-unes des Sœurs pour fonder des couvents dans les autres États. Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, en obtint plusieurs pour le Missouri[2].

[2] II y a aujourd'hui quatre couvents des Sœurs de Lorette dans le Kentucky, trois dans le Missouri, un en Nebraska et un au Nouveau-Mexique. M. D. A. Deparcq, Belge de naissance, est actuellement directeur général de cette Congrégation et réside à la maison-mère de Lorette. *(Note du traducteur.)*

Depuis vingt ans, l'apôtre du Kentucky travaillait à établir le règne de Jésus-Christ sur ce sol, naguère inculte et sauvage. Ses sueurs et ses travaux y faisaient mûrir des moissons abondantes en fruits de salut. Cependant les années commençaient à s'appesantir sur lui ; la vieillesse le courbait déjà ; mais elle n'était pas capable de ralentir son zèle. Les heureuses nouvelles qu'il reçut sur les établissements lointains de ses Sœurs de Lorette ajoutèrent à son désir de les revoir, et lui firent prendre la résolution de les visiter. Il savait du reste que dans le Missouri les sauvages n'étaient pas éloignés des maisons des Lorettines, et il n'avait rien tant à cœur que de se rendre au milieu de ces tribus pour les engager à envoyer leurs filles aux couvents des Sœurs. Ce voyage fut le dernier de sa vie.

A peine fut-il arrivé à Sainte-Geneviève, mission des bords du Mississipi, dans l'État du Missouri, qu'il tomba malade chez son hôte, le missionnaire de ce district. Le mal fit de rapides progrès. Quand l'homme de

Dieu reconnut le danger, il recueillit toutes ses pensées pour ne plus s'occuper que du bonheur du ciel. Il exprimait son brûlant amour à ce Dieu qui l'avait appelé à travailler à sa gloire et qui avait daigné bénir ses travaux. Sentant approcher le terme de sa course, il reçut avec une touchante ferveur les sacrements de l'Église, continua de s'entretenir avec Jésus et Marie, et rendit sa belle âme à son Créateur, le 12 août 1824, âgé de soixante-trois ans.

Ainsi mourut de la mort des justes et au milieu de ses courses apostoliques cet homme de Dieu, la gloire du Kentucky et le modèle des missionnaires[1].

[1] Pendant son séjour an Kentucky, Nerinckx a fait deux voyages en Belgique, l'un en 1816 et l'autre en 1819, pour obtenir de ses généreux compatriotes des secours, introuvables en Amérique. Parmi les jeunes gens qu'il emmena lors de son dernier voyage se trouvaient plusieurs séminaristes de Malines ; la plupart d'entre eux devinrent membres de la Compagnie de Jésus aux États-Unis et cultivent encore de nos jours cette belle portion de la vigne du Seigneur. *(Note du traducteur.)*

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE
Trois traits édifiants du P. de Theux

Université de Saint-Louis, 13 septembre 1857.

Mon révérend Père,

J'ai vu avec plaisir que vous avez publié la notice sur le P. Van Quickenborne et annoncé celle du P. de Theux. Si cette lettre vous arrive à temps, vous y trouverez encore quelques détails que je n'avais pas donnés [2].

[2] La notice avait déjà paru dans les *Précis Historiques*. Nous nous faisons néanmoins un plaisir de publier ces traits intéressants. (*Note de la rédaction*.)

Voici deux traits qui montrent bien le caractère du P. de Theux. Lorsqu'il demeurait au collége du Grand-Coteau, dans la Louisiane, allant un jour visiter un malade, il passa par un endroit appelé *La Fayette*. Un jeune Français qui s'amusait dans une auberge à faire du tapage, à boire et à rire, avec plusieurs compagnons de son bord, vit, passer le Père, et l'ayant montré du doigt, il prit sa canne et s'écria qu'il allait leur montrer comment il faut traiter cette *canaille de prêtres !*

"Je vais faire trembler ce Jésuite-là sous mes coups", dit-il, et il sortit aussitôt pour mettre son dessein à exécution. Le fanfaron accosta le Père avec des jurons et un langage insultant, et lui demanda avec effronterie à quel endroit du corps il désirait d'être bâtonné. L'homme de Dieu répondit à l'injuste agresseur, d'une voix remplie de calme : "Mon ami, si le Seigneur veut que je sois ainsi traité, je tâcherai de le supporter avec patience. Sachez toutefois que je suis citoyen américain. Je désire savoir quelle raison vous porte à de pareilles insultes, et de quel droit vous venez me frapper." Ces paroles intimidèrent notre jeune étourdi. Sans avouer sa peur, il répondit, et, cette fois, sans jurer : "Vous êtes armé ; sans cela vous ne montreriez pas autant de hardiesse." Il faisait allusion à l'étui que le Père portait sous le bras, et dans lequel il conservait les saintes huiles, son étole et son surplis. "Oui, - répondit le religieux en montrant le crucifix, - je suis armé, et voici mes armes. Je n'en ai pas besoin d'autres." Notre brave s'en retourna moins fougueux, et alla rejoindre ses compagnons à la porte de la taverne. Ils le reçurent avec de bruyants éclats de rire, qu'il avait su si bien mériter.

Un autre jour, le P. de Theux faisait dans l'église du Grand-Coteau les funérailles d'une malheureuse qui était morte sans sacrements et après une vie misérable. Il en prit occasion pour adresser aux assistants quelques paroles sévères sur les malheurs d'une telle vie, suivie d'une si triste mort. Tout à coup un homme, connu comme ennemi des prêtres et surtout des Jésuites, se lève et interpelle le Père d'une manière brusque et insolente. "Je ne permettrai pas, - s'écrie-t-il, - que la mémoire de mon amie soit insultée en public." Le P. de Theux, avec son calme ordinaire, se tourne aussitôt vers l'interlocuteur et lui dit : "Je me trouve chez moi. C'est ma propre église. J'ai le droit d'y parler et de dire ce qui me plaît. Mais celui qui m'interrompt n'a aucun droit de parler ici. S'il n'aime pas le sermon, qu'il sorte de l'église." L'insolent sortit aussitôt, à la grande satisfaction des bons catholiques qui étaient présents, et le P. de Theux acheva tranquillement son discours.

En 1844, Sa Grandeur l'évêque de Cincinnati se trouvait fréquemment menacé, ainsi que les catholiques de son diocèse, par des bandes tumultueuses, composées d'ennemis de notre sainte religion. Il demanda conseil au P. de Theux. Après quelques moments de réflexion, le Père répondit à Sa Grandeur, qu'il obtiendrait ce dont il avait tant besoin dans ces temps difficiles, la paix et la sécurité pour son troupeau, s'il recourait avec ardeur au Souverain Pontife, et encourageait les autres évêques des États-Unis à suivre son exemple, afin d'obtenir la faveur de pouvoir ajouter, dans la Préface de la messe au mot *conception* celui *d'immaculée*. Le digne évêque reçut l'avis avec respect et la demande fut, bientôt après, faite à Rome et couronnée de succès.

P.-J. DE SMET, S. J.

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE
Notice sur le Père Duerinck, missionnaire dez les Pottowatomies

Université de Saint-Louis, 23 décembre 1857.

Mon révérend Père,

Un accident funeste et bien déplorable vient de nous priver d'un de nos missionnaires les plus zélés et les plus infatigables. Le R. Père J.-B. Duerinck, supérieur de la mission de Sainte-Marie chez les Potowatomies, dans le territoire du Kansas, a péri, le 9 de ce mois, en descendant la rivière Missouri dans une petite barque. Ce sera pour cette belle mission indienne une perte vraiment irréparable.

Je ne saurais vous dire quelle affliction nous a causée cette désolante nouvelle. Les premiers bruits nous en vinrent le dimanche 13 décembre. Nous l'attendions à Saint-Louis, où il avait été appelé par ses supérieurs, pour s'y préparer à faire ses derniers vœux dans la Compagnie. Une lettre, datée du 24 novembre dernier, dans laquelle il annonçait le temps de son départ de la mission, était arrivée quelques jours auparavant. En voici un extrait :

"J'ai l'intention de me rendre à la ville de Leavenworth et de là à Saint-Louis, dans le courant de cette semaine. Les chefs de la tribu, les guerriers, les sages, les vieillards, les jeunes gens, tous sont convenus d'envoyer à Washington une députation, ou plutôt deux, l'une composée d'Indiens de la prairie, Potowatomies non convertis, et l'autre d'Indiens de la mission. Ces derniers m'ont mis sur la liste, afin que je les accompagne à Washington pour avancer les intérêts de la mission et pour les aider à atteindre, avec plus de certitude, l'objet de leur démarche auprès du gouvernement. Il appartiendra au supérieur de décider sur ce que j'aurai à faire ; quelle que soit sa décision, que je doive aller ou rester, je serai également content."

La première nouvelle de la mort du zélé missionnaire, quoique encore peu précise, était accompagnée de circonstances qui laissaient à peine quelques doutes sur son sort. Deux ou trois jours-après, nous apprîmes des détails certains sur sa perte. Il s'était rendu de la mission de Sainte-Marie à Leawenworth à cheval ; c'est une distance d'environ quatre-vingts milles anglais. De là il se rendit en diligence à cinquante milles plus loin, à la ville de Kansas. Il partit ensuite de Kansas en barquette, avec quatre autres voyageurs, dans l'intention de descendre la rivière Missouri jusqu'à un endroit où ils trouveraient des bateaux à vapeur, qui, à cause de la baisse des eaux dans cette saison de l'année, ne peuvent pas remonter le fleuve jusqu'à la hauteur de Leavenworth. Descendre la rivière est une entreprise très dangereuse, vu la rapidité du courant et les nombreux chicots ou arbres forestiers, détachés des côtes et enfoncés dans la vase, qui abondent dans plusieurs endroits. Il suffit de frapper contre un de ces chicots pour faire chavirer la barque. Chaque année, un grand nombre de bateaux à vapeur se perdent contre ces écueils. Le danger n'était certainement point inconnu au P. Duerinck ; mais, enfant d'obéissance et homme de zèle, il croyait, sans doute, ne pas devoir reculer devant un péril que tant de voyageurs affrontent tous les jours. Ce dévouement lui coûta la vie. A vingt-cinq milles plus bas que Kansas-City, point de leur départ entre les villes de Wagne et de Liberty, la barque, donnant contre un chicot, se renversa. Tous les passagers furent jetés à l'eau, sauf deux, qui parvinrent à s'accrocher aux bord de la barque et à s'y tenir jusqu'à ce que le courant les déposât sur un banc de sable. Les trois autres, parmi lesquels le P. Duerinck, périrent.

Une telle mort a son côté bien triste, sans doute ; mais elle paraît glorieuse quand on réfléchit à la cause pour laquelle elle a été occasionnée, et à l'exemple de tant de saints missionnaires et d'illustres apôtres qui, s'aventurant avec courage au milieu des périls, à la garde de Dieu seul, ont péri loin de tout secours humain, mais d'autant mieux protégés dans leurs derniers instants par celui pour l'honneur duquel ils avaient exposé leurs vies.

Le P. Jean-Baptiste Duerinck était né à Saint-Gilles-lez-Termonde, le 8 mai 1809. Formé à la piété dès son enfance par les leçons et les exemples de ses pieux parents, il jeta dès lors les fondements de ces vertus chrétiennes et religieuses dont il donna, dans la suite, un si bel exemple. Élève du collége, son excellente conduite et ses succès lui attirèrent l'estime et l'affection de ses professeurs et de ses condisciples, et le président du séminaire épiscopal de Gand se souvient encore de lui comme d'un de ceux qui lui avaient plu le mieux durant leurs études de philosophie.

Il avait longtemps eu un ardent désir de dévouer sa vie à la conversion des sauvages de l'Amérique. Après avoir obtenu le consentement de ses dignes parents, il s'embarqua à Anvers, le 27 octobre 1833, et entra dans la Compagnie de Jésus au Missouri, où il commença son noviciat à Saint-Stanislas, près du village de Florissant, au commencement de l'année suivante, le 16 janvier 1834. Ayant fini son noviciat, il passa plusieurs années dans différents colléges. Son talent pour les affaires lui fit confier successivement la charge de procureur dans nos maisons de Cincinnati, de Saint-Louis, de Bardtown.

Partout le P. Duerinck montra une exactitude exemplaire à remplir tous ses devoirs, et donna constamment des preuves des vertus qui font le véritable religieux. Son zèle, son dévouement aussi bien que la franchise de

son caractère, lui gagnèrent les cœurs, non-seulement des nôtres, mais aussi des étrangers et même des protestants.

Grand admirateur des merveilles de la nature, il consacrait ses heures de loisir à en étudier des secrets, et à y contempler la beauté et la puissance de Dieu. Il s'attachait surtout à l'étude de la botanique, et il acquit une connaissance vaste et approfondie de cette branche de l'histoire naturelle. Il traversa une grande partie de l'Ohio et de l'Illinois à la recherche de fleurs curieuses et de toutes sortes de plantes rares, et en fit une collection, belle et exquise, qu'on conserve au collége de Saint-François-Xavier à Cincinnati. La société botanique de cette ville élut le P. Duerinck membre perpétuel et lui offrit la chaire de professeur de botanique ; mais sa modestie et ses nombreux devoirs ne lui permirent pas d'accepter cette charge. Une nouvelle plante qu'il découvrit, et qui reçut, en son honneur, le nom de *Prunus Duerinckiana*, montre combien l'on estimait ses recherches en ce genre.

Le trait distinctif de son caractère était une grande énergie naturelle, jointe à un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Lorsqu'il s'agissait de gagner son prochain à Dieu, nul obstacle ne semblait pouvoir l'arrêter. Il se faisait tout à tous, selon l'exemple de saint Paul, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il avait admirablement adapté ses manières aux coutumes et aux idées du pays. S'il ne put convertir les nombreux protestants avec lesquels il était en relation, il manqua du moins rarement de gagner leur bienveillance, et c'est un grand pas de fait vers leur conversion, que de leur faire estimer le prêtre catholique.

En 1849, le P. Duerinck fut envoyé parmi les Indiens. C'était l'accomplissement du désir qui l'avait conduit en Amérique. Il employa toute son énergie et tous ses talents à cette œuvre difficile. La mission des Potowatomies, dont il devint supérieur, lui doit en grande partie sa prospérité actuelle. La plupart des sauvages de cette tribu avaient été convertis depuis plusieurs années ; il s'agissait donc surtout de consolider l'œuvre de leur conversion, en les attachant à la vie civilisée et en les amenant à préférer l'agriculture et les autres arts utiles aux plaisirs de la chasse et à l'indolence si caractéristique de la vie sauvage. Déjà, avant lui, les missionnaires leur avaient persuadé de cultiver quelques petits champs, en les animant par leur exemple et par les motifs de la foi. On avait trouvé que lorsqu'il s'agit du travail, les motifs de religion sont les seuls qui aient quelque empire' sur les cœurs des Indiens, et on parvint à les faire travailler en esprit de pénitence. Profitant de cette foi vive et simple, le P. Duerinck s'attacha à les exciter à de plus grands travaux, et, en leur faisant trouver une certaine abondance dans la culture des champs, il leur fit oublier presque entièrement la vie dangereuse des plaines et des forêts. Dans le dessein de former la jeunesse à un travail intelligent, des écoles d'arts et métiers avaient été établies pour les jeunes gens de la tribu. Il fit deux voyages à Washington afin d'intéresser le gouvernement à cette œuvre et d'en obtenir des secours. Ces écoles ont obtenu une existence permanente.

Durant ces dernières années, la mission de Sainte-Marie a été exposée à de grands dangers de démoralisation, d'abord, par suite du grand nombre de caravanes qui ont passé par la mission depuis la découverte des mines d'or dans la Californie, et ensuite à cause de l'immense émigration vers cette région, qui a eu lieu depuis que le Kansas a été érigé en territoire. Au milieu de ces dangers, les néophytes, grâce aux soins des missionnaires, ont su préserver leur ancienne régularité et leur ancienne ferveur.

Au son de la cloche, les sauvages s'assemblent avec la même piété qu'autrefois, soit à l'église, soit dans leurs demeures. Les confessions et les communions ne sont pas moins nombreuses. Tous, sans excepter les protestants, admirent leur zèle et leur piété.

Jusqu'à présent les néophytes ont su maintenir la paix avec les blancs. Chose rare ; car ordinairement l'approche des blancs est le signal d'une guerre d'extermination, si l'on ne peut forcer les sauvages à quitter leurs cabanes et à émigrer dans de nouveaux et plus lointains déserts. Toutefois, on ne peut pas se dissimuler les dangers de leur situation présente. Ils sont déjà entourés de blancs, avides de prendre possession de trente milles carrés ou 19 200 arpents de terre que le gouvernement leur a solennellement alloués par traité. C'est surtout dans une situation pareille que la mort du P. Duerinck, leur père et bienfaiteur, qui leur était tendrement dévoué et qu'ils consultaient dans toutes leurs entreprises importantes et dans toutes leurs difficultés, se fera vivement sentir. C'est, sans contredit, une véritable calamité pour toute cette tribu.

Le P. Duerinck a été surintendant des écoles catholiques parmi les Potowatomies. Plusieurs de ses lettres ont été publiées dans les documents annuels qui accompagnent le message du président des États-Unis. Elles se trouvent dans le *Report of the secretary of the interior*, tome I^{re}. Toutes portent la date de *St Mary's Potowatomie Mission, Kansas territory*. En voici la liste et les dates : 1re lettre, 24 septembre 1852, pp. 379-381 du *Report*. – 2^{e} lettre, 31 août 1853, pp. 325-327. – 3^{e} lettre, 25 septembre 1854, pp. 317-319. – 4^{e} lettre, 1er octobre 1855, pp. 422-425. – 5^{e} lettre, 20 octobre 1856, pp. 666-669. – 6^{e} lettre, septembre 1857. Cette dernière a été publiée, le 17 octobre dernier, dans le *Boston Pilot*, et paraîtra, comme les autres, dans le rapport prochain du secrétaire de l'intérieur.

Les officiers ou agents du gouvernement des États-Unis ont toujours rendu les témoignages les plus honorables au zèle et au succès du P. Duerinck. En 1855, le major G. W. Clarke, agent du gouvernement auprès des Potowatomies, parlant dans son rapport annuel au commissaire des affaires indiennes des deux écoles établies à la mission, l'une sous la direction des Pères, l'autre sous celle des Dames du Sacré-Cœur, s'exprimait ainsi :

"Je ne saurais parler en termes trop favorables de la condition de ces deux établissements. Outre le cours ordinaire d'instruction littéraire des filles, elles apprennent à coudre, à tricoter, à broder et tous les autres travaux d'un bon ménage. Une école industrielle est attachée à cette institution. On y enseigne aux jeunes gens les arts utiles et pratiques, tels que l'agriculture, l'horticulture, etc. Le P. Duerinck est un homme doué d'une grande énergie. Il s`entend bien aux affaires. Il est entièrement dévoué au bien-être des Potowatomies, dont il s'est montré l'ami et le père, et lesquels, de leur côté, ont pour lui la plus haute estime. Je n'hésite aucunement à exprimer ma conviction sur l'utilité de cet établissement. On en voit les effets dans les maisons proprement tenues et les petits champs bien cultivés des Indiens de la mission, et dans l'esprit d'ordre qui règne aux alentours."

Dans son rapport de 1856, le major Clarke renouvelle ces expressions approbatives. "Depuis l'année dernière, – dit-il, – les Indiens de cette agence ont fait des progrès sensibles. Ils ont cultivé des champs plus étendus et manifesté, en diverses manières, leurs désirs de se conformer aux coutumes de la vie civilisée... L'école de la mission de Sainte-Marie occupe le premier rang parmi les écoles des missions (protestantes), et mérite mes louanges les plus sincères. Les travaux du P. Duerinck et des Dames du Sacré-Cœur, qui en ont soin, servent non-seulement à améliorer la génération naissante et à la former aux coutumes de la vie civilisée ; mais leur bon exemple et leurs conseils ont évidemment une grande influence sur le bien-être de la population adulte."

Les nombreux émigrés qui se sont établis dans le voisinage de la mission ont aussi toujours montré la plus haute estime pour le P. Duerinck.

Les feuilles publiques ont annoncé sa mort comme une calamité, qui, non-seulement laissera un grand vide dans la mission indienne, mais causera de vifs regrets à ses nombreux amis, dans différents États, et surtout aux habitants du nouveau territoire, qui ont eu le bonheur de le connaître[1]. Il jouissait d'une estime universelle.

[1] Le P. De Smet, écrivant sa lettre le 23 décembre, ne pouvait avoir connaissance de l'article suivant, où le *Freeman's Journal* de New-York, du 2 janvier, rend hommage aux vertus du religieux défunt. "La mort si regrettable du P. Duerinck suffit en elle-même pour éveiller toutes les sympathies des catholiques ; mais cette sympathie est augmentée par la réflexion qu'il était proche parent du P. De Smet. Le P. Duerinck, comme son cousin, a été un dévoué et zélé missionnaire parmi les Indiens. Depuis plusieurs années, il était chargé de la mission de Sainte-Marie. Ses supérieurs lui ayant donné l'ordre de revenir à Saint-Louis pour sa profession, il ne put trouver de *steamboat* pour son voyage, à cause des basses eaux du Missouri. Il s'embarqua donc sur un frêle canot avec quatre autres passagers ; mais l'embarcation a été défoncée par un chicot, et le digne Père a été noyé avec deux de ses compagnons. Le P. Duerinck avait été notre professeur et était resté notre ami. Nous pouvons rendre témoignage que la compagnie perd en lui un membre précieux, la religion un prêtre zélé, ses fidèles et ses néophytes indiens un père tendre et vénéré." (*Note de la rédaction.*)

Puisse la Belgique généreuse nous envoyer d'autres missionnaires zélés, tant pour répondre à nos besoins toujours croissants, que pour remplacer ceux que la mort moissonne, hélas ! trop rapidement !

Je recommande à vos saints sacrifices et à vos prières, et aux pieux souvenirs de tous nos chers frères en Belgique, l'âme du R. P. Duerinck.

R. I. P.

J'ai l'honneur d'être, mon révérend et cher Père,

Revae Vae servus in Xto,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE
Excursion chez les Pottowatomies
Hommage au Père Duerinck

Université de Saint-Louis, 26 février 1858.

Mon révérend et cher Père,

Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai adressée à Mme Parmentier, dame belge, demeurant à Brooklyn près de New-York. C'est une grande bienfaitrice des missions. Ma lettre contient des détails sur ma récente visite à la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies, sur l'état actuel et très critique de ces Indiens et de toutes les nations et tribus indiennes dans les deux nouveaux territoires de Kansas et de Nebraska, et un hommage rendu au P. Duerinck.

Ce que j'ai écrit en décembre 1851, et que vous avez publié dans les *Précis Historiques* de 1853, pages 398, 399, 400, 401, a été vérifié à la lettre. Un très grand nombre de villes et de villages s'y sont élevés comme par enchantement. Les villes principales du Kansas sont : Wyandott, Delaware, Douglas, Marysville, Jola, Atchison, Fort Scott, Pawnee, Lecompton, Neosho, Richmond, Tecumseh, Lavinia, Lawrence, Port William, Doniphan, Paolo, Alexandrin, Indianola, Easton, Leavenworth et bien d'autres. Elles diffèrent par la population et les améliorations introduites. Lawrence et Leawenworth sont les plus considérables. Cette dernière, qui est aujourd'hui une ville épiscopale, contient déjà au delà de 8000 habitants. On projette de bâtir une grande université territoriale dans la ville de Douglas. Un collége médical est établi à Lecompton. L'université de Kansas est incorporée et établie à Leavenworth. Le fonds est constitué à perpétuité pour l'érection d'écoles sur la plus vaste échelle. Il provient des revenus de terrains accordés par les États-Unis, qui sont extraordinairement vastes ; toutes les amendes, peines d'argent, confiscations, indiquées par les lois, seront aussi versées dans le trésor des écoles et des collIéges.

D'ici à deux mois, le territoire du Kansas sera admis comme État indépendant, et fera partie de la grande confédération des États-Unis. Il y a peu de doute aujourd'hui que le Kansas adoptera les lois des États libres, c'est-à-dire sans esclavage des nègres.

Le bon Père Duerinck nous a laissé un manuscrit sur tout ce qui s'est passé dans la mission de Sainte-Marie. Si la chose vous fait plaisir, je vous l'enverrai au fur et à mesure que le temps me le permettra.

Université de Saint-Louis, 24 février 1858.

Madame S. Parmentier, Brooklyn près de New-York.

Madame,

Je viens de terminer un voyage de 800 et quelques milles ; aller et retour, au milieu des glaces et des neiges, par les routes des plus misérables et dans des waggons qui ajoutaient encore aux incommodités des chemins. A mon retour à Saint-Louis, votre bonne lettre du 5 de ce mois, votre don charitable m'ont été remis. Veuillez accepter mes très humbles remercîments, avec mes sentiments de la plus vive reconnaissance. L'ornement que vous avez eu l'insigne bonté de m'offrir pourrait nous être envoyé par l'*Express*. J'en disposerai en faveur de la mission des Têtes-Plates, qui est bien pauvre sous le rapport des ornements d'église. J'espère pouvoir trouver, au commencement du printemps, une bonne occasion pour l'expédier par les bateaux de la Compagnie des Pelleteries. Les plantes marines, que Melle Rosine a eu la bonté de préparer, seront certainement très agréables aux RR. PP. B... et H…, dans nos colléges de Namur et d'Anvers en Belgique, et seront admirées, j'en suis sûr, dans les collections de ces deux établissements. Encore une fois, Madame, recevez, ainsi que M. et Mme Bayer et Mlle Rosine, mes sincères remercîments pour les nouveaux bienfaits que vous venez d'ajouter à la longue liste de tant d'autres, commencée depuis un grand nombre d'années, et pour lesquels nous n'avons que de pauvres prières à vous rendre. Nous ne cesserons de les adresser au Seigneur pour le bonheur de la famille, et je rappellerai à tous nos pieux Indiens de continuer de prier pour leurs bonnes mères, leurs si grandes bienfaitrices.

L'occasion du voyage dont j'ai fait mention au commencement de ma lettre, était une lueur d'espérance de pouvoir découvrir le corps de notre cher confrère en Jésus-Christ, le R. P. Duerinck. Quelques jours après le malheureux accident, le capitaine d'un bateau à vapeur avait vu un cadavre sur un banc de sable près de l'endroit du naufrage, et l'avait fait enterrer. A cette nouvelle, je partis pour aller visiter cette tombe solitaire, creusée sur les bords du Missouri, dans les environs de la ville de Liberty. Celui que cette tombe renfermait n'était pas le

confrère, l'ami chéri que je cherchais. Son accoutrement dénotait un matelot de quelque bateau. J'en fus bien triste.

Nos vœux jusqu'ici n'ont pas encore été exaucés. Nous espérons toutefois encore obtenir le secours du bon et grand saint Antoine de Padoue, imploré par tant d'âmes pieuses, auxquelles je vous prie de vouloir vous associer. Il nous procurera cette dernière consolation, de retrouver les restes perdus du R. P. Duerinck, pour que nous puissions les faire reposer dans une terre bénite, à côté de ses confrères qui l'ont déjà devancé.

De la ville de Liberty, je me suis rendu à Sainte-Marie, pour y régler quelques affaires. J'avais commencé la mission des Potowatomies en 1838. Mon cœur semblait se dilater au milieu de ces chers confrères des plaines, où jadis j'avais trouvé tant de consolations dans les exercices du saint ministère! J'eus le bonheur de voir un grand nombre d'Indiens s'approcher de la sainte Table, avec le plus profond recueillement. De l'autel, je leur adressai quelques paroles de consolation et d'encouragement dans le service du divin Pasteur. Ils en ont bien besoin, surtout aujourd'hui ; car les blancs sont venus les environner de toutes parts, et les cerneront bientôt de plus près sur leurs propres petites *réserves*, ou portions de terrains que le gouvernement leur a accordés.

Je sais, Madame, que vous vous intéressez beaucoup au bien-être des pauvres Indiens. Permettez-moi donc de vous entretenir quelques instants de leur sort en général, et surtout de ce qui regarde les Indiens de Sainte-Marie parmi les Potowatomies. J'ajouterai quelques lignes sur la perte immense que la mission vient de faire par la mort de son supérieur, le R.P. J.-B. Duerinck.

Lors de ma première arrivée parmi les Potowatomies, en 1838, la nation comptait au delà de 4000 âmes. Elle est maintenant réduite à 3000, dont 2000 sont catholiques. Toutes les tribus environnantes ont diminué dans la même proportion.

A quoi faut-il attribuer le dépérissement si rapide de la race indienne ? C'est là un de ces mystères de la Providence, que toute la sagacité du philosophe a essayé en vain de pénétrer. L'usage immodéré de liqueurs enivrantes, le changement de climat et de nourriture, les vices, les maladies funestes, tous ces maux que le contact avec les blancs a produits parmi les sauvages ; l'imprévoyance et le manque d'industrie, tout cela ne donne, ce me semble, qu'une imparfaite solution à ce grand problème. D'où vient, se demande-t-on, que la *Peau-Rouge* se plie si difficilement aux mœurs et aux habitudes de la race européenne ? D'où vient encore que la race européenne refuse si obstinément de sympathiser avec la Peau-Rouge, et, malgré sa profession de philanthropie, ou d'*amour des hommes*, semble plutôt disposée à anéantir qu'à civiliser les pauvres enfants, issus du même père? D'où vient cette barrière insurmontable élevée entre les deux races ? D'où vient que le plus fort poursuit avec tant d'animosité le plus faible, et ne lui donne point de relâche qu'il ne l'ait entièrement terrassé ? C'est peut-être là un secret qu'il n'appartient qu'au souverain Juge d'expliquer.

Souvent, quand je pense au sort de tant de nations sauvages, qui possédaient autrefois d'immenses contrées et qui sont aujourd'hui dans le danger imminent d'en être totalement dépossédées par un autre peuple, je me rappelle les premiers habitants de la Palestine, qui, maîtres aussi d'un des plus beaux pays du monde, s'en sont vu dépouiller par un sévère mais trop juste décret du Créateur, dont ils avaient méprisé les menaces et profané la gloire. Comme les Chananéens, les peuples sauvages, pris en général, ont été punis par degrés. Peut-être ont-ils, comme eux, été trop longtemps sourds à la voix divine, les invitant à quitter leurs grossières erreurs pour embrasser la vérité. Qui est entré dans les conseils de la sagesse éternelle ? Qui peut accuser ses jugements d'injustice ? Dieu, à qui tout l'univers appartient à titre de création, ne peut-il pas disposer de sa propriété selon son bon plaisir ? Mais, en faisant éclater sa justice, il n'oublie pas sa miséricorde. Ici-bas il ne frappe que pour guérir. Son divin Cœur est toujours ouvert à ceux mêmes dont il punit les iniquités.

Ce qui m'a mené à ces tristes réflexions, ce sont les changements qu'a subis en peu d'années la condition des sauvages. Sous l'administration du président Pierce, tout le vaste pays indien situé en deçà des Montagnes-Rocheuses, compris dans le vicariat apostolique de Mgr. Miége, excepté une petite portion située vers le sud, a été organisé en deux *territoires*, connus sous les noms de *Kansas* et de *Nébraska*, c'est-à-dire que le congrès américain a décrété que ce pays était incorporé à l'Union et ouvert aux blancs qui voudraient s'y établir, pour former, après un certain laps de temps, deux États, pareils en tout aux autres États de la grande République. Quoique, pour le moment, les nouveaux colons aient ordre de respecter les terres réservées aux sauvages, on peut néanmoins dire que ce décret a détruit virtuellement toutes les nationalités indiennes. A peine la loi fut-elle connue, que les émigrants, semblables aux eaux d'un grand fleuve qui ont enfin rompu les digues, franchirent impétueusement la barrière et inondèrent le pays. Voilà maintenant les Indiens environnés de blancs, et leurs réserves ne forment plus que des îlots au milieu de l'Océan. Les sauvages, qui, auparavant, avaient de vastes pays pour la chasse, sont à présent resserrés dans d'étroites limites, n'ayant pour subsister que le fruit de leur ferme, dont la plupart ne connaissent qu'imparfaitement le travail. Encore cet état n'est que précaire. A moins qu'ils ne se hâtent de diviser leurs terres et de se faire citoyens, ils sont en danger de perdre tout et de n'être plus que des vagabonds. Qu'un tel changement est rempli de difficultés ! Que l'avenir est gros d'orages et de tempêtes pour ces tribus malheureuses ! C'est un grand mal ; mais un mal qu'il faut braver, puisqu'on ne peut y porter remède. Les Indiens, même les plus avancés dans la civilisation, nous semblent bien peu préparés à faire face à toutes les exigences de leur situation.

Pour vous former une idée juste de leur position critique et des tristes conséquences qui vont en résulter, à moins d'une protection spéciale de la divine Providence, imaginez-vous que deux sociétés, l'une représentant les mœurs et les coutumes des temps barbares, l'autre, toute la splendeur de la civilisation moderne, viennent en contact. Combien d'années s'écouleront avant qu'il y ait une fusion parfaite entre les deux sociétés, avant qu'elles soient à l'unisson, qu'elles vivent en parfaite harmonie ? Il faudra bien du temps pour que la société barbare parvienne à la hauteur de la société civilisée. Ni la première, ni la seconde, ni la troisième génération, malgré tous leurs efforts, n'obtiendront cet heureux résultat, tel que la chose se comprend de nos jours. Avant donc qu'il y ait fusion parfaite entre les deux sociétés, la société civilisée aura tout l'avantage sur la société barbare ; elle l'aura entièrement à sa merci, pour la faire servir à toutes ses volontés. La société barbare ne jouira plus d'aucune considération ; au contraire, elle perdra ses priviléges et ses droits, et sera réduite à n'être plus que le jouet des caprices de la société civilisée. En un mot, la barbarie ne peut pas mieux se soutenir en présence de la civilisation, que la simplicité de l'enfance ne peut lutter contre la prudence malicieuse de l'âge mûr. Voilà mon opinion sur ce qui va se réaliser au Grand-Désert, quand la race rouge viendra en contact avec la race blanche. Le jugement du sauvage n'est pas assez mûri pour pouvoir se mesurer avec la sagesse de l'homme né au sein de la civilisation. C'est ce qui nous remplit d'inquiétude pour l'avenir de nos chers néophytes dans les différentes missions. Nous n'avons de confiance qu'en la bonté divine, qui, nous l'espérons, ne manquera pas de venir au secours de ses enfants.

Il n'était pas difficile d'apercevoir de loin ce grand événement, qui doit engloutir, dans un commun naufrage, toutes les tribus indiennes. L'orage qui vient d'éclater sur leurs têtes se préparait depuis longtemps ; il ne pouvait échapper à l'œil observateur. On voyait la République américaine marcher avec la rapidité de l'aigle vers la plénitude de sa puissance. Chaque année elle s'attachait de nouveaux pays. Elle ne visait à rien moins qu'à étendre sa domination de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, afin d'embrasser le commerce du monde entier et de disputer aux autres grandes nations la gloire de la prééminence. Son objet est atteint. Tout a plié sous son sceptre ; toutes les nationalités sauvages sont à ses pieds. Loin de nous cependant d'accuser la noble République d'injustice et d'inhumanité envers les sauvages dans ses derniers traités. Il nous semble, au contraire, qu'aucune nation ne leur a fourni plus de moyens de civilisation. S'il faut blâmer quelqu'un sur ce point, ce sont plutôt les particuliers, les nouveaux colons, qui agissent et se mettent en opposition directe avec les bonnes intentions du gouvernement vis-à-vis des sauvages.

Mais si l'avenir paraît sombre et triste, du moins le passé ne laisse pas les missionnaires sans consolations. Dans l'espace des dix dernières années, nos Pères de Sainte-Marie ont baptisé au delà de 400 adultes et un grand nombre d'enfants. La parole évangélique n'est pas tombée sur une terre aride. La plupart de ces néophytes ont toujours donné des preuves d'une foi vive et d'une tendre piété. Le cœur du missionnaire éprouve une bien douce joie, en voyant leur assiduité à l'église, leur ardeur à s'approcher des sacrements, leur résignation dans les maladies, leur charité naturelle, exercée surtout à l'égard des pauvres, des orphelins et des malades ; et par dessus tout, leur zèle pour la conversion des infidèles. On les appelle *sauvages* ; mais on peut dire hardiment que, dans toutes nos grandes villes et partout, des milliers de blancs méritent bien mieux ce nom.

Un grand nombre de Potowatomies ont fait des progrès considérables en agriculture ; et vivent dans une certaine aisance. Les blancs qui passent et visitent le petit territoire des Potowatomies, surtout les environs de la mission de Sainte-Marie, sont agréablement surpris. Ils croient avec peine se trouver parmi les Indiens.

Il faut avouer que les Potowatomies ont été spécialement favorisés du ciel. Depuis un quart de siècle, ils ont eu le bonheur d'avoir au milieu d'eux des Robes-Noires, et, depuis seize ou dix-sept ans, ils ont des Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation de leurs filles. La mission, sur le pied où elle se trouve aujourd'hui, avec ses deux écoles de filles et de garçons, est pour ces braves gens d'un double avantage. Les enfants y viennent puiser, avec l'instruction religieuse, l'amour du travail ; les adultes y trouvent de l'emploi, et, par là même, des moyens de subsistance. Ils voient, par les travaux de nos Frères, ce qu'un homme peut acquérir par son industrie.

On peut dire que Dieu a traité les Potowatomies avec une grande prédilection. Il a voulu que plusieurs nations contribuassent à leur salut. Telles sont, entre autres, la Belgique, la Hollande, la France, l'Irlande, l'Italie, l'Allemagne, le Canada, les États-Unis. Chacune de ces contrées leur a offert des secours matériels et des missionnaires. Pendant quatre ans Mgr. Miége a résidé parmi eux. Ainsi leur humble temple, construit en solives, a été élevé au rang de cathédrale.

Dans les conjonctures plus critiques où ils se trouvent aujourd'hui, à la veille de faire un dernier traité avec le gouvernement des États-Unis, un traité de vie ou de mort pour cette pauvre tribu, ils ont, dans la personne du colonel Murphy, l'agent du gouvernement, un avocat, un protecteur et le meilleur des pères. C'est ce qui me fait espérer, Madame, que le bon Dieu a des desseins tout particuliers de miséricorde sur eux et qu'il ne veut pas les abandonner. Au moment du danger, vous ne les oublierez pas, j'en suis sûr, dans vos bonnes prières.

Voici l'hommage rendu à la mémoire du P. Duerinck par tous ses confrères dans la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies.

"Le R. P. Duerinck, que nous regrettons tous et que les sauvages pleurent avec tant de larmes, était arrivé à la mission de Sainte-Marie au commencement de novembre 1849, dans les circonstances les plus critiques et les plus embarrassantes, au jugement de tout homme versé dans les affaires. La mission venait d'accepter une école

de garçons et une de filles, à des conditions si onéreuses, que le bon sens les déclarait intolérables. On ne s'était obligé à rien moins qu'à entretenir annuellement environ 120 enfants pensionnaires pour la somme modique de cinquante piastres par tête, c'est-à-dire que pour l4 sous par jour, il fallait fournir à un enfant, logis, nourriture, habillement, livres, papier, etc. tandis qu'aucun maître d'hôtel de l'endroit n'eût consenti à loger une personne pour moins de cinq piastres par semaine. De plus, le gouvernement des États-Unis avait alloué une certaine somme pour l'ameublement ou la construction des édifices, et, par un surcroît de circonstances malheureuses, la tâche était à peine commencée, que l'argent était déjà tout dépensé. Eh bien, grâce à l'intelligence et à l'activité du P. Duerinck, la mission fit face à toutes les dépenses et triompha de tous les obstacles. Mais qu'il lui en coûta de peines et de fatigues pour mettre sa grande famille, ses chers enfants indiens à l'abri de l'indigence ! Traverser d'immenses déserts pour acheter des animaux à un bas prix et les amener à Sainte-Marie ; descendre et remonter le Missouri, l'espace de plusieurs centaines de milles ; être continuellement aux aguets afin de découvrir une occasion favorable pour l'arrangement et la disposition des produits de la ferme ; s'évertuer de toutes les manières à trouver des moyens de subsistance ; imaginer toujours de nouvelles ressources, former de nouveaux plans, et exécuter de nouveaux projets pour aller au-devant des besoins de la grande famille qui lui était confiée, voilà ce que le P. Duerinck a si noblement entrepris pour le bien de la mission, et en quoi il a parfaitement réussi.

Le Père avait un caractère fortement trempé, ou plutôt une âme vertueusement courageuse. Les infirmités auxquelles il était sujet ne lui arrachaient aucune plainte, ni ne produisaient la moindre altération dans ses manières. Pour lui l'hiver semblait avoir perdu ses froides rigueurs, et l'été ses chaleurs étouffantes. Sans cesse il bravait l'intempérie des saisons. Nous l'avons vu entreprendre un long voyage par le plus grand froid, et le continuer en dépit du souffle glaçant de l'aquilon, si bien qu'en arrivant à la maison où il se proposait de loger, il s'aperçut que quelques-uns de ses membres étaient devenus aussi durs que la pierre par le froid qui les avait roidis ; en sorte que, pour n'en pas perdre l'usage, il lui fallut les baigner dans une eau glaciale. Il négligeait son sommeil ; il oubliait ses repas ; il était prêt à tous les sacrifices, dans l'intérêt de ses enfants sauvages. Au milieu de tant de travaux et de fatigues, il était d'une humeur toujours égale, toujours le front serein, toujours patient, toujours également affable. Ni les difficultés pécuniaires, ni les embarras de toute espèce, qui lui survenaient à chaque instant, ne pouvaient troubler la paix de son âme. La pratique de l'humilité lui était, pour ainsi dire, naturelle : jamais rien de prétentieux, rien d'affecté ne se remarqua dans son air ; jamais une parole qui de loin sentît la vanité. Il ignorait complètement ces allusions raffinées par où l'amour-propre cherche quelquefois à donner de l'importance à sa personnalité. Quoique supérieur et hautement estimé de tous ceux qui savent apprécier les bonnes manières, son grand plaisir était de s'appliquer, comme le dernier des domestiques, aux ouvrages les plus vils. Il était tellement mort à tout ce qui s'appelle orgueil de la vie, qu'il n'opposa jamais qu'un front imperturbable aux reproches amers, aux insolents outrages qu'il recevait quelquefois de gens de peu d'éducation. Bien souvent, à la première occasion, il se vengeait des insultes en rendant un service d'insigne bienveillance à la personne qui l'avait insulté. Quand on lui reprochait d'être trop bon à l'égard de certaines gens qu'on savait être ennemis des catholiques : "Eh bien, - répondait-il, - nous les forcerons à nous aimer."

Le P. Duerinck était charitable, mais d'une charité prudente et éclairée. En somme, nul n'a fait plus de bien aux Indiens de ces parages. Il assistait libéralement les pauvres et les infirmes ; il comprenait mieux que tout autre par quelle voie on procure aux sauvages le bienfait de la civilisation ; il les aidait de toutes les manières, les excitant au travail et récompensant l'industrie. Cela lui réussit si bien que, les Potowatomies de Sainte-Marie l'emportent de beaucoup sur ceux des autres villages, par les qualités qui font les bons citoyens. Ceux qui ont eu avec le Père des liaisons plus intimes savent jusqu'où s'étendaient ses libéralités, et leurs prières, inspirées par la plus sincère reconnaissance, ne manqueront pas d'appeler sur nos bons Potowatomies les bénédictions du Dieu de miséricorde.

La mort du bon P. Duerinck est une perte incomparable. En lui, Sainte-Marie a perdu celui qui en était l'âme et la vie ; les Indiens, un insigne bienfaiteur ; les veuves, un bon conseiller ; la mission, un excellent supérieur ; et nous, le meilleur des pères. Ce coup, aussi fatal qu'imprévu, a jeté tout le monde dans le deuil le plus amer. Rien ne pourrait nous consoler d'un accident si subit, si nous ne savions que neuf années de peines et d'abnégation, de combats continuels contre ses propres inclinations, entrepris et soutenus pour la plus grande gloire de Dieu, sont la meilleure de toutes les préparations à une sainte mort."

A cet adieu fraternel, j'ajouterai, Madame, l'hommage que l'agent du gouvernement, le colonel Murphy, a rendu au R. P. Duerinck. Lorsqu'il eut appris sa mort, il écrivit, en ces termes, au major Haverty, surintendant des affaires indiennes à Saint-Louis :

"L'école-modèle de la mission de Sainte-Marie continue, sans intermission, sous ses anciens précepteurs, ses opérations salutaires, avec son système habituel et régulier. Dans ce moment (2 décembre), la mission et tout le voisinage sont plongés dans un deuil bien mélancolique, causé par la mort subite et inattendue de son supérieur, le R. P. Duerinck. Je regarde cette perte comme une des plus grandes calamités qui pussent arriver à la nation des Potowatomies, dont il était l'ami dévoué et le père. C'est un des décrets le la Providence dans sa sagesse infinie, auquel nous devons nous soumettre en toute humilité. Heureusement pour l'école de la mission de Sainte-Marie, le vide que la mort du P. Duerinck y laisse pourra être rempli. Les enfants continueront à

recevoir la même affabilité et la même instruction. Ce sont les pères de famille surtout et les jeunes gens qui perdent le plus en perdant ses bons avis et son exemple."

Voilà, Madame, une lettre bien consolante sans doute pour les missionnaires, et bien encourageante pour ceux que Dieu appelle à le devenir.

Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de M. et Mme Bayer, et de Melle Rosine, et me croire avec le plais profond respect et estime,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P.-J. DE SMET, S. J.

J'ai l'honneur d'être, mon révérend et cher Père,

Revae Vae in Cto,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE
Culte du feu chez les Indiens

Saint-Louis, 14 novembre 1857.

Mon révérend et bien cher Père,

Le culte ancien du *feu* existe parmi nos Indiens, de temps immémorial. On le trouve dans leurs traditions, comme dans les histoires de presque toutes les nations qui ont eu des temples et des autels où était un pyré, un foyer, un brasier, afin d'y entretenir toujours le *feu* pour les sacrifices. Les Grecs adoraient le feu sous le nom d'*Haïtos* et les Latins sous le nom de *Vesta*. Le P. Charlevoix représente les tribus de la Louisiane, surtout l'ancienne tribu des Natchez, comme entretenant *"un feu perpétuel"* dans toutes leurs loges de médecine, ou temples. Parmi les Moquis du Nouveau-Mexique, le feu sacré est constamment entretenu par les vieillards. Ils croient que de grands malheurs affligeraient toute la tribu si le feu venait à éteindre.

La superstition du feu était générale chez les Mexicains au moment de la conquête. Dans un livre intitulé : *Inie Catotle in Ilhuicac*, ou *Chemin du ciel*, imprimé en 1607 et 1612, nous voyons que chacun des dix-huit mois de l'année mexicaine était consacré à une divinité particulière, honoré par des fêtes plus ou moins solennelles et presque toujours par des sacrifices humains.

Le premier mois, qui commençait le 2 février, était consacré à *Altcahuala*, dieu de la *détention des eaux* ; le second, au *dieu destructeur des nations* ; le troisième, au *dieu des eaux* ; le quatrième, au *dieu du maïs* ; le cinquième, tombant vers Pâques, au dieu *Tezcatlipoca*, qui était comme le Jupiter des Romains ; le neuvième était consacré au *dieu de la guerre*.

Le dixième mois, appelé *Xocolh-huetzi*, commençait le 4 août. On faisait alors la grande fête du *dieu du feu* ou *Xuchten-hetli*, avec de nombreux sacrifices humains. On jetait dans les flammes les hommes vivants. Quand ils étaient à moitié brûlés, mais encore vivants, on leur arrachait le cœur, en présence de l'image du dieu. Puis on plantait au milieu de la cour du temple un grand arbre, autour duquel on faisait mille cérémonies et sacrifices dignes de l'instituteur de cette fête. Elle durait plus longtemps que les autres.

Au onzième mais, tombe la fête de *Toci*, mère des dieux ; au douzième, la fête de la *Venue des dieux* ; au treizième, les *fêtes sur les montagnes* ; le quinzième mois était réservé au *dieu de la guerre* et le dix-septième au *dieu des pluies*.

Le 12 janvier commençait, avec le dix-huitième mois, appelé *Itzeali*, une autre *fête du Feu*.

Deux jours auparavant, le 10, au milieu de la nuit, on faisait le *feu nouveau* devant l'idole du dieu, élégamment ornée. Avec ce feu on allumait un grand bûcher. Les chasseurs apportaient tout ce qu'ils avaient tué ou pêché, et le présentaient au prêtre, qui le jetait dans la fournaise. Puis tous les assistants devaient manger très chauds les *tamalillos*, c'est-à-dire de petits pains de maïs renfermant un peu de viande rôtie. Ce qu'il y avait le plus singulier dans cette fête, c'est que, trois années de suite, on n'immolait aucune victime humaine, et la quatrième année, le nombre des victimes dépassait celui des autres fêtes. Le roi lui-même et les seigneurs se présentaient au milieu de ce monceau de cadavres pour danser, et tous chantaient, avec respect et solennité, le chant *réservé*, qu'ils appellent en leur langue *Neteuhicuicaliztli*.

Dans un *Traité sur l'idolâtrie* et *les superstitions des Mexicains*, manuscrit de 1629, nous voyons que ce qui attirait surtout la vénération des Mexicains, c'était le feu. Voilà pourquoi cet élément présidait à la naissance et à presque toutes les actions de la vie de ces pauvres victimes de l'erreur. L'enfant naissait dans cette superstition. Au moment où il venait au monde, on allumait le feu dans la chambre de la mère et on l'y entretenait pendant quatre jours, sans en extraire la braise. On croyait que, si l'on séparait la braise, un nuage apparaîtrait subitement sur l'œil du nouveau-né. Le quatrième jour, les anciens emportaient de la chambre l'enfant et le feu ; puis ils faisaient passer quatre fois le feu autour de la tête de l'enfant, deux fois dans un sens et deux fois dans l'autre. On donnait ensuite au nouveau-né un nom qui était généralement celui de l'animal ou de l'élément auquel le jour de la naissance était consacré, comme le caïman, le serpent, le tigre, l'aigle ; etc. ou l'eau, le feu, la maison, etc. etc.

Dans les divers sacrifices, il entre aussi presque toujours des bougies et de l'encens.

Nous trouvons aussi parmi eux un récit mythologique qui laisse, voir qu'un personnage, auparavant couvert de lèpre, obtint l'empire du siècle futur, pour avoir passé par l'épreuve du feu, et fut transformé en soleil, au grand désappointement d'autres grands personnages que l'épreuve effrayait. Est-ce là la cause de leur respect pour le feu et la raison pour laquelle ils lui attribuaient un pouvoir mystérieux ?

Les Potowatomies disent que Chipiapoos, ou *l'homme-mort*, est le grand manitou qui préside au pays des âmes et qui y entretient le *feu sacré* pour le bonheur de tous ceux de sa race qui y arrivent. J'en ai parlé dans mes *Missions de l'Orégon*, p.285.

Le feu est, dans toutes les tribus indiennes que j'ai connues, l'emblème du bonheur. Il s'allume avant toutes leurs délibérations. *"Avoir éteint le feu des ennemis"* veut dire, chez eux, avoir remporté la victoire. Ils attribuent

au feu un caractère sacré, qui se fait remarquer partout, dans leurs usages et coutumes et surtout dans leurs cérémonies religieuses. Ils nourrissent, en général, des idées mystérieuses sur la substance et les phénomènes du feu, qu'ils regardent comme surnaturels. Voir un feu s'élever mystérieusement, dans leurs rêves ou autrement, c'est le symbole du passage d'une âme dans l'autre monde. Avant de consulter les manitous, ou esprits tutélaires, ou avant de s'adresser aux morts, ils commencent par allumer le feu sacré. Ce feu doit sortir d'un caillou, ou leur venir mystérieusement par la foudre ou de quelque autre manière. Allumer le feu sacré avec du feu ordinaire serait une chose considérée parmi eux comme une transgression grave et dangereuse.

Les Chippeways du nord allument un feu sur chaque nouveau tombeau, pendant quatre nuits de suite. Ils disent que cette lumière symbolique et sacrée éclaire les pas des morts dans leur passage solitaire et obscur au pays des âmes. Voici l'origine de ce feu sacré et funèbre parmi ce peuple. J'en tiens la légende de la bouche même de notre digne et bon Watomica.

Un petit parti de guerre de Chippeways rencontra les ennemis dans une grande et belle plaine. Le cri de guerre se fit aussitôt entendre, et ils livrèrent bataille. Leur chef était un guerrier distingué et vaillant. Dans cette occasion, il se surpassa lui-même en bravoure, et un grand nombre de ses ennemis tombèrent sous les coups redoublés de son formidable casse-tête. Déjà il donnait le signal et le cri de victoire à ses braves en armes, lorsqu'il reçut une flèche dans la poitrine et tomba mort dans la plaine. Le guerrier qui reçoit son dernier coup en combattant n'est jamais enterré. Selon l'ancienne coutume, il reste assis sur le champ de bataille, le dos contre un arbre et la face tournée dans la direction qui indique la fuite de l'ennemi. Il en fut de même de celui-ci. Son grand casque de plumes d'aigle lui fut proprement ajusté sur la tète. Chaque plume indiquait un trophée ou une chevelure remportée à la guerre. Son visage fut peinturé avec soin. On l'habilla et on le revêtit de ses plus beaux habillements, comme s'il eût été en vie. Tout son équipement fut placé à ses côtés. Son arc et son carquois, dont il s'était si noblement servi dans tant de combats, reposaient contre ses épaules. Le *poteau des braves* fut solennellement planté devant lui. Il reçut tous les honneurs dus à un grand guerrier. Les cérémonies, les chants, les discours funèbres eurent lieu selon l'usage de la nation en pareille circonstance. Ses compagnons lui firent enfin leurs derniers adieux. Personne n'avait le moindre doute sur la mort glorieuse du Grand Chef. S'étaient-ils trompés ? Voyons la suite de la légende.

Quoique privé de la parole et de tout autre moyen de donner signe de vie, le Chef entendait distinctement toutes les paroles des chants et des discours, les cris, les lamentations et les bravades de ses guerriers. Il était témoin de leurs gestes, de leurs danses et de toutes leurs cérémonies autour du *poteau d'honneur*. Sa main glacée était sensible à la poignée amicale qui la serrait ; ses lèvres, blêmes et livides, sentaient l'ardeur et la chaleur des accolades d'adieu, sans qu'il eût la force de les rendre. Se voyant ainsi abandonné, son angoisse devint extrême, comme son désir de suivre ses compagnons dans leur retour au village. Lorsqu'il les vit disparaître les uns après les autres, son esprit l'agita de telle manière qu'il fit un mouvement violent ; il se leva, ou plutôt sembla se lever, et les suivit. Sa forme leur restait invisible. C'était pour lui une nouvelle cause de surprise et de contrariété, qui soulevait à la fois sa désolation et son désespoir. Toutefois, il se détermina à les suivre de près. Partout où ils allaient, il allait aussi. Lorsqu'ils marchaient, il marchait ; soit au pas soit à la course, il était au milieu d'eux. Il campait avec eux ; il dormait à leurs côtés ; il s'éveillait avec eux. Bref, il prenait part à toutes leurs fatigues, à toutes leurs peines, à tous leurs travaux. Tandis qu'il jouissait du bonheur de leur conversation, qu'il était présent à tous leurs repas, aucune boisson ne lui fut présentée pour désaltérer sa soif, aucun mets pour apaiser sa faim. Ses questions et ses demandes restaient sans réponse. "Guerriers ! mes braves ! - s'écriait-il avec angoisse et amertume, - n'entendez-vous pas la voix de votre Chef ?… Regardez !… Ne voyez-vous pas ma forme ?… Vous restez immobiles ?... Vous semblez ne me voir ni m'entendre ?... Arrêtez le sang qui coule de la profonde blessure que j'ai reçue !... Ne souffrez pas que je meure privé de secours !... que je meure de faim au milieu de l'abondance !... O vous, braves ! que j'ai si souvent conduits à la guerre, qui avez toujours obéi à ma voix, déjà vous semblez m'oublier !... Une goutte d'eau pour étancher ma soif !... Une bouchée !... Dans ma détresse, vous osez me le refuser ! ! !..." A chaque relais, il leur adressait tour à tour ses supplications et ses reproches ; mais en vain. Personne ne comprenait ses paroles. S'ils entendaient sa voix, c'était plutôt pour eux comme le passage ou le sourd murmure d'un vent d'été à travers le feuillage et les branches de la forêt.

Enfin, après un voyage long et pénible, le parti de guerre arriva sur sommet d'une haute côte qui dominait tout le village. Les guerriers se préparèrent à faire leur entrée solennelle. Ils se décoraient de leurs plus beaux ornements, se peinturaient le visage avec le plus grand soin, s'attachaient les trophées remportés, surtout les chevelures, qu'ils mettaient au bout des arcs, des casse-têtes et des lances. Alors éclata un cri unanime, le cri de joie et de victoire des Chippeways, le *"Kumaudjeewug !... Kumaudjeewug !... Kumaudjeewug !..."* c'est-à-dire : ils ont rencontré, ou : ils ont combattu, ou : ils ont vaincu !... Ce cri enthousiaste retentit dans tout le camp. Selon l'usage, les femmes et les enfants allèrent au-devant des guerriers pour honorer leur retour et proclamer leurs louanges. Ceux qui avaient perdu des membres de la famille s'approchaient avec inquiétude et empressement pour s'informer de leur sort et s'assurer qu'ils étaient morts en combattant vaillamment l'ennemi. Le vieillard courbé sous le fardeau de l'âge se console de la perte de son fils, s'il a succombé en brave, les armes à la main ; et la douleur de la jeune veuve perd toute son amertume quand elle entend les louanges données aux mânes de son vaillant époux. Les récits glorieux du combat allument une ardeur martiale dans les cœurs de tous les jeunes

gens ; et des enfants, incapables encore de comprendre la cause de la grande fête, mêlent leurs petits cris de joie et d'allégresse aux acclamations bruyantes et réitérées de toute la tribu.

Au milieu de tout ce bruit et de toutes ces réjouissances, personne ne s'aperçut de la présence du Grand-Chef-Guerrier. Il entendait les informations que ses proches parents et ses amis venaient prendre sur son sort ; il entendait le récit de sa bravoure, de ses hauts faits, de sa mort glorieuse au milieu des ennemis vaincus ; il entendait parler du poteau des braves planté en son honneur sur le champ de bataille. "Me voici, - s'écria-t-il, - je vis, je marche ! Regardez-moi !... Touchez-moi !... Je ne suis pas mort !... Le casse-tête en main, je marcherai de nouveau contre nos ennemis, à la tête de mes braves, et bientôt, au festin, tu entendras les sons de mon tambour." Personne ne l'entendit, personne ne l'aperçut. La voix du Grand-Chef n'était pas plus pour eux que le bruit perpétuel des ondes, tombant de cascade en cascade au pied de le leur village. Impatient, il se dirigea vers sa loge. Il y trouva sa femme dans un profond désespoir, coupant, en signe de deuil, sa longue chevelure, se lamentant sur son malheur, sur la perte d'un mari chéri et sur le sort de ses enfants. Il tâcha de la détromper et de la consoler par les paroles les plus douces ; il alla embrasser ses chers enfants ; mais ici encore, tous ses efforts furent vains : on resta insensible à sa voix et à sa tendresse. La mère éplorée s'assied, inclinant sa tête sur ses deux mains. Le Chef, souffrant et abattu, la prie de panser sa profonde blessure, d'y appliquer les herbes et les racines médicinales contenues dans son grand sac de médecine ; mais elle ne se bougea point ; elle ne lui donna que des pleurs et des gémissements. Il approcha ensuite sa bouche de l'oreille de sa femme et cria : "J'ai soif !... J'ai faim !... Donnez-moi à boire et à manger !..." La femme crut entendre un sourd bourdonnement dans l'oreille, et en fit la remarque à une de ses compagnes. Le Chef, dans son impatience, la frappa fortement au front ; elle porta tranquillement la main à l'endroit frappé et dit de sens un léger mal de tête."

Frustré à chaque pas et dans toutes ses tentatives pour se faire connaître, le Chef-Guerrier se mit à réfléchir sur ce qu'il avait entendu dire, dans sa jeunesse, par les grands hommes-de-médecine. Il avait appris que quelquefois l'esprit, ou l'âme, quitte le corps et erre çà et là à l'aventure selon son bon plaisir. Il pensa donc que peut-être son corps gisait sur le champ de bataille et que son esprit seulement avait accompagné les guerriers dans leur retour au village. Il prit aussitôt la résolution de retourner par le sentier qu'il avait suivi, à une distance de quatre journées de marche. Les trois premiers jours, il n'eut aucune rencontre. Dans la soirée du quatrième, lorsqu'il approchait du champ de bataille, il remarqua un *feu* au milieu du sentier qu'il suivait. Voulant l'éviter, il quitta le sentier ; mais le feu, au même instant, changea de position et se plaça encore devant lui. Il eut beau essayer d'aller à droite ou à gauche, le même feu mystérieux le devançait toujours, comme pour lui barrer l'entrée du champ de batailles. "Moi aussi, - se disait-il, - je suis un esprit ; je cherche à rentrer dans mon corps ; je veux accomplir mon dessein. Tu me purifieras ; mais tu n'empêcheras pas la réalisation de mon projet. J'ai toujours remporté la victoire contre mes ennemis, malgré les plus grands obstacles. Aujourd'hui je la remporterai sur toi, *esprit du feu !*" Il dit, et, faisant un grand effort, il se lança à travers la flamme mystérieuse... Il sortit comme d'un long ravissement... Il se trouvait assis sur le champ de bataille, adossé à un arbre. Son arc, ses flèches, ses habits, ses ornements, son appareil de guerre, le poteau des braves, tout se trouvait dans le même état et dans la même position où ses soldats l'avaient laissé au jour de la bataille. Il leva les yeux et vit un grand aigle, perché sur la plus haute branche d'un arbre au-dessus de sa tête. A l'instant il reconnut son *oiseau-manitou*, le même qui lui était apparu en songe dans son premier jeûne à sa sortie de l'enfance, l'oiseau qu'il avait choisi pour son esprit tutélaire et dont jusqu'alors il avait porté la griffe au cou. Son manitou avait soigneusement gardé son corps et avait empêché les vautours et les autres oiseaux de proie de le dévorer. Le Chef se leva et se tint quelques instants debout ; mais il se trouvait faible et abattu. Le sang de sa blessure avait cessé de couler, et il la pansa. Il connaissait l'efficacité de certaines feuilles et racines propres à guérir les plaies ; ils les chercha, les recueillit soigneusement dans la forêt, en écrasa quelques-unes entre deux pierres et se les appliqua. Il en mâcha d'autres et les avala.

Au bout de quelques jours, il se sentit assez de force pour tenter son retour au village ; mais la faim le dévorait. Dans l'absence de grands animaux, il vécut de petits oiseaux que ses flèches abattaient, d'insectes et de reptiles, de racines et de fruits. Après bien des fatigues, il arriva enfin sur le bord de la rivière qui le séparait de sa femme, de ses enfants et de ses amis. Le Chef poussa le cri convenu en pareille circonstance, le cri de l'heureux retour d'un ami absent. Le signal fut entendu. Aussitôt un canot est envoyé pour le chercher. Pendant l'absence du canot, les conjectures étaient nombreuses pour deviner la personne absente qui venait de faire entendre la voix amicale de son approche. Tous ceux qui avaient fait partie de la bande guerrière se trouvaient présents au camp. Les morts seuls étaient restés sur le champ de bataille. "L'inconnu, sur l'autre bord, ne serait-il pas un chasseur absent ?... Ou bien, ce cri ne serait-il peut-être pas une ruse hardie des ennemis pour enlever les chevelures des rameurs ?... L'envoi fait du canot fut donc jugé imprudent, parce qu'on ne s'était pas assuré préalablement de l'absence d'un individu du village.

Pendant qu'à l'autre bord se croisaient toutes ces conjectures, le Chef-Guerrier s'embarquait. Bientôt il se présente devant eux, au milieu des acclamations et des cris de joie de tous ses proches et de tous ses amis. Les Indiens s'élancent avec empressement de toutes les loges pour serrer la main et célébrer l'heureux retour de leur cher et fidèle conducteur. Ce jour sera pour eux mémorable et solennel. Ils rendent des actions de grâces au

Maître de la vie et à tous les manitous du calendrier indien pour la conservation et le retour de leur Chef bien-aimé. Toute la journée se passe en danses, en chants et en festins.

Lorsque les premiers éclats de leur étonnement et de la joie universelle se furent ralentis et que la tranquillité ordinaire se fit dans le village, le Chef battit son tambour pour convoquer son peuple. Il lui raconta toute l'histoire de ses aventures si extraordinaires, et termina son récit en leur faisant connaître et en imposant à toute la nation *"le culte du feu sacré et funèbre"*, c'est-à-dire la cérémonie qui consiste à tenir un feu pendant quatre nuits consécutives sur chaque tombeau nouvellement fermé. Il leur dit que ce culte est avantageux et agréable à l'âme du défunt ; que la distance au *pays des âmes* est de quatre longues journées ; que, dans ce voyage, l'âme a besoin d'un feu chaque nuit dans son campement ; que ce feu funèbre, allumé sur, la tombe par les proches parents du défunt, sert à éclairer et à chauffer l'âme durant sa pérégrination. Les Chippeways croient que, lorsque ce rite religieux est négligé, l'âme, ou l'esprit, est forcé lui-même de remplir la tâche difficile de faire et d'entretenir son propre feu, et cela avec le plus grave inconvénient.

Me voici, mon révérend Père, au bout de la légende chippewaise. Je vous la donne telle que je l'ai reçue. On m'assure qu'elle est très ancienne. Le culte du feu, parmi nos Indiens, tient du culte des païens primitifs, lesquels, pour se purifier, sautaient par dessus un feu mystérieux ou allumé en l'honneur de quelque divinité. Les lois de Moïse défendaient cette pratique aux Juifs.

J'ai encore, mon révérend Père, un petit mot à ajouter, et je finis cette longue épître. Dans ma *Douzième lettre*, à la page 303 de vos *Précis Historiques*, 1855, vous trouverez que, dans ma visite aux Corbeaux, campés au pied des Montagnes-Rocheuses, j'étais l'objet d'une haute vénération au milieu de ces sauvages. Pourquoi ? J'étais considéré comme le porteur ou le gardien du *feu mystérieux*. En effet, je portais une boîte d'allumettes phosphoriques dans la poche de ma soutane. Les sauvages s'étaient aperçus que je m'en servais pour allumer ma pipe ou calumet. Dans une seconde visite, j'appris la cause, bien futile en soi, qui avait attaché une si grande importance à ma pauvre personne.

Je reçois de temps en temps des nouvelles de ces pauvres et malheureux païens. Ils n'oublient pas les visites qu'ils ont reçues, et je n'oublie pas non plus ces enfants de mon cœur. Ils continuent de demander, avec instance, chaque année, qu'on leur envoie des missionnaires pour baptiser leurs enfants et pour les instruire dans la sainte foi, qui seule peut les rendre heureux en ce monde et les conduire au bonheur éternel.

Vous me demandiez un jour, mon révérend Père, dans une excursion que nous fîmes ensemble lors de mon dernier voyage en Belgique, "quel est le degré de civilisation des tribus que j'avais visitées ?" Je vous répondis : "Je ne sais pas tout ce qu'on veut faire entendre en Europe par ce mot de *civilisation*. On y parle des *sauvages* comme d'êtres exceptionnels et d'une autre nature. Ce sont des hommes comme nous. Ils ne diffèrent de nous que parce qu'ils sont ignorants, pauvres, malheureux. Mais leur cœur est si bon ! Il en est même qui ont beaucoup d'esprit naturel, et, ce qui vaut mieux encore, beaucoup de foi et de vertu !" La fin de ma lettre n'est-elle pas une confirmation de ce que je vous disais ? Quelle reconnaissance ! Quel désir de connaître Dieu !

Si donc il s'agit de la *civilisation des âmes pour le ciel*, oh ! nous n'avons pas besoin ici de vos civilisateurs d'Europe. Faites prier pour que le bon Dieu nous envoie des missionnaires, et nous ferons des heureux !

Je recommande tous ces chers *sauvages*, nos frères en Jésus-Christ, rachetés du même sang et renfermés dans le même Cœur sacré, je les recommande tous bien instamment à vos saints sacrifices et à vos bonne prières.

Veuillez me croire avec le plus profond respect,

Mon révérend Père,

Rae Vae servus in Xto,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE
Note biographique sur le P. Jean Nobili

Université de Saint-Louis, 18 janvier 1858.

Mon révérend et cher Père,

Vous avez publié une courte nécrologie du P. Nobili dans les *Précis Historiques* de 1857, livraison 107e, p. 284. De plus, notre très révérend Père Général vous a donné un témoignage de bienveillance toute paternelle, en vous envoyant une lettre avec une copie d'une correspondance du R. P. Congiato, nouveau supérieur de la mission, sur la mort de son prédécesseur, et que vous avez publiée dans la livraison 108e, p. 293.

Pour complément de ces données, je vous envoie un extrait du *San Francisco Herald*, du 20 mars 1856, qui consiste en une notice biographique sur le P. Nobili. Veuillez la traduire, si vous la jugez assez intéressante [1].

[1] Ce qui suit est la traduction qu'on a bien voulu nous faire. *(Note de la rédaction.)*

Le lundi 3 mars, les devoirs funèbres ont été rendus au R. P. Jean Nobili, de la Compagnie de Jésus, supérieur du collége de Santa-Clara.

La nouvelle de cette mort s'était répandue avec une étonnante rapidité dans tout le pays d'alentour. Ce religieux était généralement connu dans tout l'État, et tous ceux qui avaient fait la connaissance du bon Père ne pouvaient s'empêcher de conserver pour lui la plus haute estime, et, bien souvent, un très profond attachement. On peut donc comprendre quelle vive douleur cette triste nouvelle causait partout. A San-Francisco en particulier, quand le télégraphe y eut transmis cette annonce funèbre, un deuil indescriptible couvrit pour ainsi dire toute la ville. La tristesse et l'abattement qui se manifestaient de toutes parts faisaient comprendre que tous avaient perdu un excellent ami, et que la Californie avait fait une grande perte, une perte publique. Il n'y avait que peu de temps encore que ce digne religieux, si bien connu, avait été vu dans les rues de San-Francisco, et c'était avec la plus grande difficulté qu'on pouvait croire que c'en était fait de lui, et qu'on ne le verrait désormais plus au milieu de nous.

Le P. Nobili était né à Rome, le 8 avril 1812. Ses parents, distingués par leur piété, élevaient leurs enfants d'après les vrais principes de la morale chrétienne. Sa mère, dont il parlait toujours avec le respect le plus affectueux, était un modèle de toutes les vertus qui font l'ornement d'une mère. Son père était avocat.

Jeune encore, Jean fut confié à d'excellents maîtres. Ses progrès, dans les différentes études auxquelles il fut appliqué, pouvaient faire présager tout ce qu'il aurait d'élévation dans un âge plus mûr. Doué de talents naturels d'un ordre supérieur, il employa ses efforts à les développer, et ses maîtres trouvaient agréable et facile la tâche qu'ils avaient d'orner ses facultés et d'accroître ses connaissances. Mais, en même temps que son intelligence acquérait de la maturité, son cœur, cette partie qui est si négligée de nos jours dans les plans d'éducation, ne fut pas abandonné à lui-même pour être envahi, comme l'est une terre non soignée, par les mauvaises herbes. On y sema de bonne heure les semences des vertus. Elles y poussèrent de profondes racines et acquirent une grande force longtemps avant que les passions et les principes d'un monde corrompu pussent l'égarer ou lui donner une mauvaise tendance. Les pieux conseils de sa mère ont toujours été pour Jean Nobili un stimulant efficace de vertu, et il eut soin de ne jamais les oublier. Les pieux souhaits de ses parents furent réalisés, et tous leurs tendres soins pleinement récompensés par les progrès de leur fils dans la ferveur et la dévotion, aussi bien que dans les sciences profanes.

Mais leur joie fut à son comble, lorsqu'il leur annonça, dans un âge tendre encore, la résolution généreuse qu'il avait prise de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il n'avait que seize ans. Ayant achevé ses premières études dans le Collége Romain, il entra dans la Compagnie de Jésus, le 14 novembre 1828.

Durant son noviciat, temps de probation destiné à voir si l'on a les qualités nécessaires pour vivre selon les règles de la Compagnie, il se fit remarquer par sa régularité, et sa ponctualité. Son caractère avait de la grandeur. Ses supérieurs le nommèrent préfet des novices.

Plus tard, ses talents se montrèrent si brillants que, lorsqu'il étudiait les humanités et la rhétorique, ses compositions en vers latins et autres étaient lues dans toutes les séances publiques, sans avoir subi d'avance aucune correction. En 1831, il commença ses études de philosophie. En 1834, destiné à l'enseignement des humanités, il les enseigna dans le Collége Romain et dans les colléges de Lorette, de Plaisance et de Fermo. Les supérieurs avaient une si haute estime des connaissances qu'il avait acquises dans la rhétorique, qu'il fut désigné pour présider les exercices publics de cinq colléges de son Ordre en Italie. Il commença ses études de théologie en 1840, et fut ordonné prêtre en 1843.

Peu de temps après, il demanda et obtint la permission d'aller prêcher l'Évangile aux sauvages du nord de l'Amérique. En compagnie du P. De Smet, il se rendit à l'Orégon, par le cap Horn, vers la fin de l'année 1843. Durant cette ennuyeuse traversée d'environ huit mois, il eut à supporter de grandes privations, et fut attaqué d'un

mal du péricarde. En arrivant au fort Vancouver, il fut chargé du soin spirituel des Canadiens qui sont employés par la Compagnie de la baie d'Hudson, ainsi que des Indiens, dont le nombre est très considérable le long des bords de la Colombie. Le vaisseau qu'il montait fut près de périr contre la barre de la Colombie. Le capitaine fut trois jours à découvrir l'embouchure de la rivière ; enfin elle lui fut indiquée par la vue d'un vaisseau qui en sortait.

En arrivant, avec ses compagnons, dans l'Orégon, le P. Nobili se trouva en présence d'un mal qui exerçait ses ravages. C'était une sorte de flux de sang. On le regardait comme contagieux. Les médecins l'attribuaient aux qualités malsaines de l'eau de la rivière. Un grand nombre de sauvages en moururent, surtout parmi les Tchinouks et les Indiens des Cascades. Ils se trouvaient en grande partie campés le long des bords de la rivière, pour se rendre à Vancouver afin d'y trouver le secours d'un médecin. C'était une occasion favorable d'exercer le saint ministère. Le P. Nobili la saisit avec le plus grand zèle.

Il s'appliqua avec soin à étudier le langage des Indiens, et, après peu de temps, il fut en état d'en parler plusieurs dialectes. Au mois de juin 1845, le Père partit de Wallamette, accompagné d'un Frère novice, pour visiter les tribus de la Nouvelle-Calédonie, parmi lesquelles il fit plusieurs excursions apostoliques.

Il serait impossible de donner autre chose, dans cette notice, qu'une idée bien faible des misères, des privations et des souffrances du bon P. Nobili, durant son séjour parmi les tribus sauvages. La description suivante nous fournira quelques renseignements sur le pays. Nous l'extrayons de l'ouvrage du P. De Smet, qui porte pour titre : *Missions de l'Orégon*, n° VI, p. 80.

"Nous traversâmes, pendant quelque temps, des forêts ondoyantes de pins et de cèdres, dans lesquelles la clarté du jour pénétrait à peine. Bientôt nous entrâmes dans des forêts sombres où nous étions forcés de nous frayer un passage la hache à la main, pour éviter ces amas d'arbres renversés et entassés par les tempêtes de l'automne. Quelques-unes de ces forêts sont si denses, qu'à la distance de douze pieds, je ne pouvais distinguer mon guide. Le moyen le plus sûr de se tirer de ces labyrinthes est de se fier à la sagacité de son cheval. Si on lui abandonne les rênes, il suit la trace des autres bêtes de somme. C'est un expédient qui m'a servi cent fois.

Tout ce qu'on peut imaginer d'effrayant semble réuni ici pour inspirer l'effroi. Des précipices et des ravins prêts à vous engloutir ; des sommets gigantesques et des élévations de différentes couleurs ; des élévations inaccessibles ; des profondeurs effrayantes et impénétrables, dans lesquelles les eaux se précipitent continuellement avec bruit ; des sentiers obliques et étroits, par lesquels il faut enfin monter ; plusieurs fois j'ai dû prendre la position d'un quadrupède et marcher sur mes mains.

Les pyramides naturelles des Montagnes-Rocheuses semblent braver les efforts des inventions humaines. Elles servent comme d'un lieu de repos pour les nuages qui viennent s'y arrêter et entourer leur sommet gigantesque. C'est la main du Tout-Puissant qui en a jeté les fondements. Il a permis aux éléments de les former, et d'âge en âge, elles proclament sa puissance et sa gloire."

De quelque côté que le P. Nobili portât ses pas parmi ces tribus indiennes, il était reçu à bras ouverts, et on lui portait les enfants pour être baptisés. L'extrait du *Journal du R. P. Nobili*, daté du fort Corville, juin 1856, et publié, par le P. De Smet, dans les *Missions de l'Orégon*, num. XVII, fait connaître le zèle du missionnaire.

"J'ai baptisé, au fort Vancouver, au delà de soixante personnes, pendant une maladie dangereuse qui régnait dans le pays. La plupart de ceux qui reçurent le baptême moururent avec toutes les marques d'une sincère conversion. Le 27 de juillet de l'année dernière, j'ai baptisé, au fort Okinagane, neuf enfants, au nombre desquels étaient ceux du chef des Sioushwaps. Le bon chef parut au comble de sa joie, en voyant la Robe-Noire se diriger vers son pays. Je partis le 29 du même mois et suivis la brigade. Tous les soirs, je faisais la prière en commun aux blancs et aux Indiens. Chemin faisant, je fis la rencontre de trois vieillards, qui me supplièrent avec ardeur *"d'avoir pitié d'eux, de les rendre dignes du ciel"*. Après les avoir instruits des devoirs et des principales vérités de la religion, ainsi que de la nécessité du baptême, j'administrai à eux et à quarante-six enfants de la même tribu, ce qui parut le comble de leurs désirs et de leurs souhaits, le saint Sacrement de la régénération.

Le 11 du mois d'août, une tribu d'Indiens du lac Supérieur vint à ma rencontre sur la rivière à Thompson. Ils me reçurent avec toutes les marques d'une amitié sincère et filiale ; ils me suivirent pendant deux jours, et ne me quittèrent qu'après avoir exigé et obtenu l'assurance formelle que je viendrais les évangéliser dans le courant de l'automne ou de l'hiver.

Arrivé au fort des Sioushwaps, les chefs des tribus vinrent me féliciter de mon heureuse arrivée au milieu d'eux. Ils bâtirent une grande cabane, pour servir d'église et de salle d'instruction, pendant mon séjour au fort. J'y ai baptisé douze de leurs petits enfants. Lorsque le temps de la pêche au saumon fut arrivé, je dus me séparer à regret et pour quelques mois de ces chers sauvages, et je continuai ma route vers la Nouvelle-Calédonie.

Le 25 août, j'arrivai au fort Alexandria. Les mêmes signes de joie, les mêmes marques d'amitié et d'affection m'accueillirent chez toutes les tribus que je rencontrai. A ma grande joie et contre mon attente, je trouvai au fort une grande église en bois. J'y retournai dans l'automne et j'y fis un séjour d'un mois, absorbé, du matin au soir, par tous les exercices du saint ministère. Les Canadiens se confessèrent ; j'y bénis plusieurs mariages et je distribuai la sainte communion à un grand nombre d'entre eux. Vingt-quatre enfants et quarante-sept adultes reçurent le baptême.

Le 2 septembre, je m'embarquai sur la rivière Frazer, et, après avoir couru beaucoup de risques dans cette dangereuse navigation, j'arrivai, le 12, au fort George. Ici comme ailleurs, je fus reçu avec la même joie et la même affection de la part des sauvages. Cinquante Indiens étaient venus des Montagnes-Rocheuses et attendaient patiemment mon arrivée, depuis dix-neuf jours, pour avoir la consolation d'assister aux cérémonies du baptême. Je baptisai douze de leurs enfants et vingt-sept autres personnes, dont dix étaient malades, d'un âge déjà avancé. Entouré d'un grand nombre de sauvages, je fis les cérémonies de la plantation de la Croix. Le 14, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, je m'embarquai sur la rivière Nesqually, et le 24 j'arrivai au fort du lac Stuart. Pendant onze jours, je donnai des instructions aux Indiens. J'eus le bonheur d'obtenir l'abolition de la coutume de brûler les morts et d'infliger des brûlures et d'autres tourments au mari ou à la femme du défunt. Ils renoncèrent solennellement à toutes les jongleries idolâtriques. La grande salle du festin, où se tenaient leurs rites superstitieux, fut changée en église ; elle fut bénite et dédiée à Dieu, sous le patronage de saint François-Xavier. La plantation de la Croix eut lieu ensuite, avec toutes les cérémonies usitées dans une telle occasion. Seize enfants et cinq vieillards reçurent le baptême.

Le 24 octobre, je visitai le village des Chilcotins : cette mission dura douze jours, pendant lesquels j'ai baptisé dix-huit enfants et vingt-quatre adultes, et célébré huit mariages. Je bénis ici le premier cimetière et j'enterrai, avec toutes les cérémonies du rituel, une femme indienne, la première qui se fût convertie au christianisme. J'ai visité ensuite deux autres villages de la même tribu ; dans le premier, j'ai baptisé vingt personnes, dont trois adultes ; dans le second, deux chefs reçurent le baptême avec trente de leurs gens. J'y fis deux mariages : j'ai aboli le concubinage partout où j'ai passé. Parmi une nation voisine du fort Alexandria, j'ai baptisé cinquante-sept personnes, dont trente et une adultes, et j'ai béni neuf mariages.

Après mon retour parmi les Sioushwaps, j'ai baptisé quarante et tune personnes, dont onze étaient adultes. J'ai visité cinq autres petites tribus, parmi lesquelles j'ai baptisé environ deux cents personnes. J'ai fait les cérémonies de la plantation de la Croix dans huit différents endroits, et j'y ai trouvé quatre églises en bois bâties par les sauvages.

Chaque tribu ou village d'Indiens dans la Nouvelle-Calédonie se compose d'environ deux cents âmes.

Dans le voisinage du fort Alexandre, le nombre des sauvages monte à 1255. - Dans la Nouvelle-Calédonie, au fort George : 343 ; au lac à Frazer : 238 ; au lac à Stuart : 211 ; au lac à Mc Leod : 80.

Parmi les différentes tribus des Indiens barbines : 1190. - Tribus dans le voisinage du lac à l'Ours : 801, - En tout : 4138. - Population de la rivière à Thompson, ou terre des Sioushwaps ou Antnass. Le nombre des Sioushwaps proprement dits est 583 ; des Okinaganes : de 685. - Population de la branche du Nord : 525 ; du lac Supérieur : 322 ; de la Fontaine au lac Frazer : 1127 ; des Indiens Couteaux : 1572. - En tout : 4814. - Nombre total : 8952."

NOBILI

Le P. Nobili, pendant son séjour dans la Nouvelle-Calédonie, eut à endurer de grandes privations. Durant toute une année, il n'eut pour subsister qu'une sorte de mousse ou herbe, et des racines qu'il tirait de la terre. Sa nourriture consistait généralement en viande de cheval, et souvent il était réduit à manger la chair de chiens ou de loups. Ce qu'il eut à souffrir du froid, de la faim et d'autres privations, n'est connu que de Dieu. Aux hommes, la chose semblerait incroyable.

Après avoir fait parmi les tribus sauvages un séjour de six ans, durant lequel il se montra un digne disciple de Jésus-Christ, en ramenant les hommes à Dieu et en déracinant les vices qui dominaient parmi eux, pour obéir aux ordres de son supérieur, il abandonna ses chers sauvages et vint à la Californie, en 1849, avec une santé fort affaiblie.

Il resta quelque temps à San-Francisco, et alla ensuite à San-José, où il resta jusqu'au printemps de 1851. Tout le temps qu'il y résida, il excita l'admiration de cette ville avec ses habitants de toutes les dénominations, par ses infatigables travaux. Quand, en 1830, le choléra y exerçait ses ravages, le cheval de l'homme de Dieu était sellé nuit et jour, afin de ne pas perdre une minute de temps et de pouvoir se rendre aussitôt auprès de ceux qui réclamaient ses services. Les travaux du P. Nobili sont bien connus dans cet endroit. Ils vivront éternellement dans la mémoire de ceux qui en ont reçu du secours ou qui en ont été témoins.

Au printemps de 1851, Mgr. l'archevêque d'Alemany le désigna pour une mission à Santa-Clara. Dès qu'il fut entré dans cette nouvelle charge, il commença la fondation du collége de Santa-Clara. Ce collége réussit si bien, qu'il est connu comme la première institution d'éducation de cet État.

Il n'est pas nécessaire de parler de ses peines et de ses travaux depuis l'établissement du collége de Santa-Clara. L'État tout entier les bien connus et appréciés. Ce n'est pas ici par une simple façon de parler que nous disons que la plus grande gloire de Dieu, devise de sa Compagnie, était le principal mobile de toutes ses actions. Que dirons-nous de cette sollicitude profonde avec laquelle il veillait sur ce collége ? Il s’appliquait instamment avec une attention incessante à favoriser son accroissement, à diriger ses progrès, à promouvoir ses intérêts et à augmenter ses ressources matérielles. Il avait, pour les élèves confiés à ses soins, une bonté et une affection paternelles. Il était affable et complaisant envers ceux qui le visitaient et exerçait l'hospitalité avec prévenance. Sa conduite envers tous était polie et agréable, mais pleine d'une dignité qui lui conciliait le respect et

l'admiration non-seulement des catholiques laïques, mais même de ceux qui ne reconnaissaient pas son caractère spirituel. Il était d'une exactitude scrupuleuse à remplir jusqu'aux moindres observances de la religion. Le service divin était pour lui plein de charmes : il aimait ses offices, sa liturgie, et il avait une attention extrême pour tout ce qui regarde la beauté du sanctuaire, pour tout ce qui concerne en quelque manière la gloire extérieure de la fille mystérieuse du Roi du ciel. Enfin, sa foi vive, ses mœurs irréprochables, sa vie pure, son zèle, sa charité et ses autres vertus sans nombre l'ont fait briller comme une lumière ardente devant son peuple et devant "ceux du dehors". Tous ces traits et un grand nombre d'autres non moins remarquables sont précieux aux yeux de Dieu, pleins d'édification pour les hommes et honorent la mémoire du défunt. Il n'est pas nécessaire que nous nous arrêtions ici à les développer davantage : la gloire éclatante qui les entoure déjà leur a donné un lustre auquel nos paroles ne sauraient rien ajouter. Toutefois, il est une chose que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter, c'est la patience et la résignation exemplaires avec lesquelles il supportait les chagrins et endurait les souffrances, surtout les pénibles douleurs de sa dernière maladie. Le mal qui l'emporta, le tétanos, est très douloureux. Les souffrances qu'il cause ordinairement étaient encore augmentées par l'irritabilité de la constitution nerveuse du malade ; néanmoins le Père endurait tout avec courage et avec une résignation entière à la volonté divine. Il demandait aux autres de l'aider de leurs prières, afin qu'il pût obtenir la grâce d'une parfaite résignation. A sa dernière heure, durant les moments qui précédèrent immédiatement son trépas, quand ses yeux se promenaient autour de lui comme pour demander quelque consolation et quelque secours, chaque fois qu'ils tombaient sur le crucifix, ils s'y arrêtaient, soulagés et consolés par cette image du divin Rédempteur et par le souvenir des souffrances de Jésus-Christ. Ce fut en baisant cette image que le Père Nobili, ferma les yeux et que son esprit retourna vers son Créateur.

Après la mort de ce regrettable Père, rien ne fut omis de ce que le culte catholique prescrit ou de ce que le respect et l'affection de ses compagnons put suggérer pour honorer la dépouille du défunt. Son corps fut porté immédiatement à l'église de la mission, et placé sur un catafalque devant le maître-autel.

Mgr. l'archevêque Alemany célébra solennellement la messe de *Requiem*, assisté par le R. P. Llebarra, vicaire général, le P. Gallagher, curé de la cathédrale de Sainte-Marie à San-Francisco, et des autres Pères Jésuites. Le P. Gallagher prononça l'oraison funèbre, et donna un éloquent et touchant abrégé de la religieuse et digne carrière du Père Nobili. C'est à lui que nous sommes surtout redevables des principaux faits que nous avons rapportés dans cette notice imparfaite sur cet illustre apôtre de la Californie, qui se dévoua tout entier à la religion et à l'éducation de la jeunesse.

Agréez, mon révérend et cher Père, avec cette notice biographique d'un de mes compagnons de voyage à l'Orégon, l'assurance de mon affectueux respect.

P.-J. DE SMET, S. J.

QUARANTE-HUITIÈME LETTRE
Aumonerie dans les armées américaines envoyées contre les Mormons et les Spokanes

New-York, 19 septembre 1858.

Mon révérend et cher Père,

Vous serez sans doute très étonné de voir que ma lettre est datée de New-York. Je me trouvais à environ 300 lieues au-dessus de Saint-Louis, en marche avec l'armée pour le Territoire d'Utah, lorsque le général commandant en chef reçut, avec la nouvelle que la paix venait d'être conclue avec les Mormons, l'ordre, donné par le secrétaire de la guerre, de retourner aux États-Unis. On disposa des différentes compagnies de l'armée, et je revins à Saint-Louis.

Une autre guerre a depuis éclaté dans le nord du Territoire de Washington, à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Le général Harney y est envoyé. A sa demande expresse et par l'ordre du gouvernement, je l'accompagne dans cette région.

Nous nous embarquerons demain pour Aspinwall. De là on se rendra par chemin de fer à Panama, où l'on s'embarquera de nouveau pour San-Francisco, et ensuite on reprendra le steamer jusqu'au fort Van Couver, sur le fleuve Colombia, pour continuer la route vers le fort Walla-Walla et le pays des Spokanes, qui ont commencé la nouvelle guerre. La distance de ces parages à Saint-Louis est de 5000 à 6000 milles.

La lutte, je le crains, sera grande. Ma position, humainement parlant, ne sera pas gaie. Si je m'y trouve, c'est dans l'espoir que ma présence pourra être de quelque utilité aux pauvres et malheureux sauvages, qui se sont laissé entraîner dans cette hostilité contre les États-Unis, et pour empêcher les Indiens catholiques de se joindre à eux. Nos Pères sont, pour le moment, en grand danger dans ces pays lointains. J'implore le secours de vos bonnes prières pour eux et pour moi.

Dans une dernière course au désert, faite au mois de juin de cette année, j'ai eu la consolation de baptiser 208 petits enfants de la nation des Pawnies et des Ogallallas. Les petites filles ont reçu les prénoms des élèves qui se trouvaient dans les pensionnats dirigés par des religieuses que nous avons visités ensemble en Belgique, et où vous aviez demandé la liste des noms de baptême. Ces élèves n'oublieront pas, j'en suis sûr, d'implorer le Ciel en faveur de ces pauvres petites Indiennes abandonnées et dépourvues des consolations religieuses.

Veuillez présenter mes hommages respectueux au R. P. Provincial, au R. P. Recteur, ainsi qu'à tous les Pères et Frères, et demander l'aide de leurs bonnes prières. Le voyage sera bien long et les dangers de toute espèce seront bien grands.

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre tout dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P.-J. DE SMET, S. J.

AMÉRIQUE - ÉTATS-UNIS ET SAUVAGES.

Ce pays offre un contraste frappant de bien et de mal. De *nouvelles églises*, des *cérémonies touchantes*, des *marques de piété données par des soldats échappés au naufrage*, des *conversions*, viennent consoler les cœurs chrétiens des pertes que cause la propagande biblique ; et la *nouvelle mission du P. De Smet parmi les sauvages*, ajoutée à tant d'autres *expéditions dangereuses* de ce missionnaire, fait concevoir d'heureuses espérances. Développons brièvement ce sommaire.

Les catholiques ont ouvert récemment beaucoup de nouvelles églises, et en ont commencé plusieurs. Déjà avaient été consacrées : à Pittsbourg, l'église de la Trinité ; dans le diocèse de Hartfort, une église à la Mère de Dieu ; dans le diocèse de Philadelphie, l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; à Baltimore, l'église de l'Immaculée-Conception. Le *Propagateur catholique* de la Nouvelle-Orléans donne la liste suivante des églises catholiques nouvellement érigées : "le 1er juillet dernier a été célébrée la dédicace de l'église Saint-Jean, à Northbusch, N. Y., diocèse de Buffalo. Le 4 a eu lieu celle de l'Immaculée-Conception, à West-River, R. I., par Mgr. Mac-Farlane. Le même jour, celle d'une nouvelle église à Salmon Falls, N. H. par Mgr. Bacon. Le 18, la première pierre de l'église Saint-Paul, à Federal-Hill, diocèse de Baltimore, a été posée par le R. G. Ruland. Deux sermons ont été prêchés à cette occasion, l'un en anglais, l'autre en allemand. Le même jour, le vicaire-général de Saint-Louis, le R. J. Melcher, a célébré la dédicace d'une belle église à Dujon, comté de Warren, dans le Missouri. Le 20 a eu lieu celle de l'église de l'Immaculée-Conception à Jackson, dans le même État. Le 29 du même mois de juillet, toujours dans le même État du Missouri, a eu lieu la pose de la première pierre d'une église dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul à Boonville, par le R. Mac-Meller. Ces constructions et ces dédicaces de nouvelles églises,

qui se succèdent si fréquemment, doivent réjouir le cœur des catholiques et y faire naître de grandes espérances sur les progrès futurs de la foi dans les États-Unis."

Dans plusieurs diocèses, outre les retraites annuelles pour les prêtres, les évêques ont tenu leurs synodes. Une correspondance de l'*Armonia* a donné, sur plusieurs diocèses d'Amérique, des nouvelles pleines d'édification et d'intérêt. Nous en extrayons les deux suivantes.

"Une cérémonie, qui a excité l'admiration des protestants et la piété des catholiques, a eu lieu à Brooklyn, près de New-York, dans l'église catholique de Saint-Paul. Le vaisseau l'*Emilia*, venant de la Havane avec 180 soldats espagnols en destination pour l'Espagne, fut assailli par une terrible tempête : il perdit tous ses mâts, fut obligé de jeter à la mer tout son chargement, et ne put que par une espèce de miracle trouver son salut dans le port de New-York. Pour remercier la Providence d'avoir été protégés par elle, les soldats catholiques se sont rendus à une messe solennelle d'actions de grâces, à laquelle ont assisté de consul espagnol et une foule nombreuse.

Le fait qui a produit la plus grande sensation est la conversion du célèbre artiste américain Guillaume Rauney, qui est mort dans les derniers jours de novembre à West-Hoboken, aux environs de New-York. Il avait choisi cette résidence comme la plus favorable aux inspirations d'un peintre, et c'est dans ce lieu admirablement situé qu'il a composé toutes les peintures qui l'ont placé au premier rang des artistes de l'Amérique. Son ambition était d'être un véritable artiste américain, de représenter des sujets empruntés à l'Amérique et de les traiter en parfaite harmonie avec les idées de ce pays. Sous ce rapport, il n'a certainement été surpassé par personne. Plusieurs de ses compositions ont été gravées et sont généralement admirées pour la fidélité avec laquelle elles peignent la vie américaine dans les plaines de l'Ouest... G. Rauney ne professait aucune religion, à l'exemple de ceux qui, étant nés dans le protestantisme, sont laissés libres de choisir une religion à leur guise ; mais il avait toujours eu une grande vénération pour l'Église catholique et il se plaisait dans la société d'un missionnaire italien du diocèse de Nice, l'abbé Cauvin. Dans les trois derniers mois, ce missionnaire fit faire à Rauney la connaissance de Mgr. Bayley, évêque de Newark, Américain de naissance, et ancien ministre protestant. Mgr. Bayley parvint à diriger l'artiste dans le choix d'une religion, et ne tarda pas à lui persuader de recevoir le baptême, Il le fit entrer lui-même dans le sein de l'Église, et le prépara à la mort."

Dans notre numéro du 15 octobre, nous avons inséré une lettre du R. P. De Smet, partant, avec l'armée américaine, pour le pays des Spokanes, à une distance de 5000 à 6000 milles de Saint-Louis. Les jugements portés sur ce missionnaire lors de son départ avec le général Harney contre les Mormons, donnent une idée des heureux résultats qu'on peut attendre de sa nouvelle mission.

On lisait dans la correspondance de Saint-Louis du *New-York-Freeman's Journal*, à la date du 12 juillet : "Je vous ai dit que le P. De Smet était incertain s'il accepterait le poste d'aumônier de l'expédition militaire de l'Utah, ou s'il se rendrait directement près de ses Indiens de l'Orégon. Il s'est décidé à accepter, et à l'heure qu'il est, il doit être arrivé dans la cité du Lac-Salé. De là, aussitôt que les circonstances le lui permettront, il se rendra auprès de ses chers Indiens de la vallée du Columbia. Le P. De Smet a fait partir avant lui un bagage considérable, se composant des objets nécessaires pour les différentes missions. Beaucoup de nos catholiques de Saint-Louis ont contribué largement à lui fournir tout ce dont il avait besoin. Une seule maison chez laquelle il avait acheté des marchandises pour 400 dollars, a refusé de recevoir aucun argent en payement. Je ne vous dirai pas son nom, parce que ces généreux bienfaiteurs de nos missions qui ont donné si noblement, ne voudraient pas se voir louer dans les journaux. La Compagnie des fourrures s'est aussi chargée gratuitement du transport des caisses, ce qui est un cadeau de plus de 1000 dollars." Le dollar vaut 5 francs 42 c.

Le gouvernement de Washington, - disait l'*Univers*, - ne pouvait mieux faire que de s'assurer le concours du grand apôtre des sauvages de l'Orégon, et sa présence dans l'armée sera plus utile que plusieurs régiments, par suite de l'influence du missionnaire sur les tribus indiennes. Si les sauvages convertis se montrent pacifiques envers les Américains, les autres nations de l'Orégon sont en état d'hostilité ouverte ; et au mois de juin le colonel Steptoe a été battu complétement. dans une rencontre avec les sauvages, qui lui ont tué plusieurs officiers et un certain nombre de soldats. Les troupes des États-Unis sont hors d'état de reprendre l'offensive dans le nord de l'Orégon ; les travaux topographiques et la reconnaissance de la route jusqu'au fort Benton ont dû être abandonnés, et les Indiens régneront en maîtres sur le pays jusqu'à ce que l'armée de l'Utah ait pu envoyer des renforts du côté de l'Orégon."

Vers la même époque, on écrivait de New-York à l'*Emancipation :* "Ce n'est pas seulement par des égards et des invitations que les Américains protestants marquent le respect que leur inspire notre clergé ; au besoin ils reconnaissent son influence salutaire. Ainsi la presse entière des États-Unis a appris avec joie la nomination du P. De Smet aux fonctions difficiles de chapelain de l'armée américaine dans l'Orégon. Ce missionnaire, dont les fidèles de l'Europe ont lu les récits avec tant de joie et de curiosité, jouit d'une influence extraordinaire chez presque toutes les peuplades sauvages de l'Ouest. Les Pieds-Noirs et les Têtes-Plates des Montagnes Rocheuses lui obéissent comme à un monarque, et les Shoshones ainsi que les Comanches n'ont pas pour lui moins de vénération. Il n'y a pas jusqu'aux tribus texiennes éparses sur les bords du Rio-Grande, chez lesquelles la *Grosse-Robe-Noire* ne soit aussi connue que l'était autrefois la barbe du Vieux-de-la-Montagne des Ismaélites de

l'Irac persique. S'il est possible de dompter les instincts féroces du général Harney, le P. De Smet est seul capable d'y parvenir."

En effet, les Indiens soulevés, comme les Spokanes, sont des *tribus travaillées par les missionnaires méthodistes et amèrement excitées contre les catholiques par des préjugés*. Voilà le fait. "C'est un vilain fait, *un ugly fact*, - dit le *Freeman's Journal* de New-York ; - mais ce fait existe. Les Spokanes, qui attaquèrent le colonel Steptoe, étaient sous un missionnaire méthodiste et très amèrement excités contre les missionnaires catholiques, qu'ils auraient tués s'ils avaient pu mettre la main sur eux." Les tribus catholiques, au contraire, restent amies des États-Unis. Cette considération donne la signification de la mission du R. P. De Smet. "Cet homme vraiment apostolique, - dit encore la feuille américaine, - a passé plus d'un quart de siècle parmi ces Indiens et d'autres, supportant avec eux toutes leurs détresses, leurs famines, leurs défaites dans la guerre avec d'autres tribus, leur vie nomade et misérable. Il y a plus de trente-sept ans que, hardi et jeune missionnaire, *a buyoant young missionary*, il quitta la maison de ses parents, à l'appel intérieur de Dieu, qui le destinait à être le patriarche et le messager du ciel auprès des pauvres Indiens dans les limites des États-Unis. Lundi passé (20 septembre), l'œil encore intrépide et les forces intactes, cet homme, bon et grand, prit passage sur le steamer avec le général Harney, sous l'humble nom, que personne n'envie, d'un pauvre chapelain."

Le nouveau voyage du P. De Smet intéressera tous les amis du missionnaire et de l'humanité, et allongera encore considérablement son itinéraire, qui déjà représente une superficie de terrain parcourue égale à cinq fois le tour du globe. Le P. De Smet a fait trois fois naufrage. Nous avons publié une de ses lettres contenant le récit du sinistre qui perdit le *Humboldt*. On peut juger des dangers que ce religieux eut à courir en traversant sept fois l'Atlantique, si l'on jette un regard sur le triste bilan des drames de la mer qu'a donné récemment le *Courrier des États-Unis*. "Il y a vingt ans, - dit-il, - que le *Sirius* inaugurait la navigation à vapeur entre les deux hémisphères. Dans ce laps de temps, treize steamers ont péri sur l'Atlantique, et, sauf dans quatre cas, où tout le monde a pu être sauvé, ces sinistres ont été autant de pages funèbres pour l'humanité. Voici le relevé de cette triste statistique, à laquelle le désastre de l'*Austria* vient de donner un lugubre à-propos :

1. *Président*, sort inconnu,	130	victimes.
2. *Columbia*,	passagers	sauvés.
3. *Humboldt*,	idem.	
4. *City of Glasgow*, sort inconnu,	420	victimes.
5. *City of Philadelphia*,	passagers	sauvés.
6. *Franklin*,	idem.	
7. *Arctic*, sombré,	322	victimes.
8. *Pacific*, sort inconnu,	240	victimes.
9. *Lyonnais*, collision,	16	»
10. *Tempest*, sort inconnu,	150	»
11. San Francisco, sombré,	160	»
12. *Central America*, sombré,	422	»
13. *Austria*, brûlé,	500	»

QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE
Conversion et mort chrétienne du fils unique d'un sénateur protestant américain

Université de Saint-Louis, 7 mai 1858[1].

Mon révérend et cher Père

Les États-Unis ont perdu une de leurs plus grandes célébrités, dans la personne du colonel Benton, qui fut pendant trente années sénateur du Missouri au congrès. On lui a fait ici les obsèques les plus magnifiques, auxquelles plus de 20 000 personnes ont assisté [2].

[1] Cette lettre nous est parvenue, comme quelques autres que nous publierons, avant le départ du P. De Smet pour ses expéditions nouvelles.

[2] Thomas Benton est mort à Washington, le 10 avril dernier, à l'âge de 76 ans. "Tous les partis, - dit l'*Univers*, - s'accordent pour porter le deuil d'un homme qui se recommandait par l'austérité de son caractère et par une absence totale d'ambition. Les journaux racontent, dans les plus grands détails, les derniers moments d'une vie consacrée tout entière à son pays. Mais de cette lutte suprême d'une âme près de quitter la terre, nous ne voyons rapporter que des préoccupations politiques, et pas une aspiration vers Dieu. L'honorable M. Benton appartenait de nom à la secte presbytérienne, et cependant pas un ministre n'a été appelé près de lui, pas une prière n'a été dite à son chevet. Tel est le spectacle que donnent invariablement les grands hommes du protestantisme."

Le Courrier des États-Unis termine en ces termes son article nécrologique sur M. Benton : "Cette existence hors ligne a été couronnée par une fin d'une grandeur vraiment antique. Le vieil athlète a vu littéralement la mort approcher pas à pas, sans un mouvement de faiblesse et de trouble. Déjà un pied dans le cercueil, il dictait les dernières phrases de son livre, réglait avec son éditeur les détails de la publication, et avait avec le président un entretien suprême où les affaires du pays ont trouvé leur place. Les hommes qui savent ainsi quitter la vie se comptent dans l'histoire.

On dit, - et nous sommes portés à le croire, - que les derniers mots murmurés par M. Benton ont été l'expression de ses vœux pour l'avenir de l'Union. En mesurant dans sa pensée, prête à s'éteindre, l'abîme qui sépare l'époque de ses premiers souvenirs de celle de son heure suprême, il a dû, en effet, emporter dans sa tombe plus d'une réflexion amère, plus d'une appréhension légitime."

Le *New-York Herald* dit, de son côté : "L'entrevue entre le président et M. Benton, quelques heures avant la mort de ce dernier, s'est prolongée pendant longtemps, et M. Buchanan s'est retiré profondément ému. M. Benton lui a parlé de son extrême sollicitude pour la condition des affaires publiques, ainsi que de ses douloureuses appréhensions pour les dangers imminents qui menacent le pays. Le mourant a exhorté le président à se reposer sur l'assistance divine, et à ne pas compter sur les hommes, qui le tromperaient.

Malgré cette absence de toute manifestation religieuse extérieure, nous voulons croire que le célèbre homme d'État s'est préoccupé de l'avenir de son âme encore plus que de l'avenir de son pays ; et ce qui nous inspire cette confiance, c'est la conduite de M. Benton il y a six ans, lorsqu'une grande affliction de famille vint le frapper. A cette époque, son fils unique mourut après s'être converti au catholicisme, et le malheureux père se montra plein de reconnaissance envers le saint Jésuite, instrument de cette conversion. En 1852, le P. De Smet écrivit sur ce sujet une lettre a l'un de ses confrères. Depuis la mort de M. Benton, le vénérable missionnaire des Montagnes-Rocheuses a autorisé le journal catholique de New-York à rendre sa lettre publique." *(Note de la rédaction.)*

A la demande de l'éditeur du *Freeman's Journal* de New-York, je lui ai envoyé les détails de la conversion de Randolphe Benton, mort en 1852, fils unique du sénateur, et voici, sur ce sujet, le contenu d'une lettre que j'avais adressée, le 1er avril 1852 au R. P. M..., à Baltimore, et que le journal de New-York a publiée.

Lorsque Kossuth semait au milieu de notre ville la zizanie politique et religieuse, Dieu vint, par la conversion de plusieurs protestants, consoler ses enfants calomniés. Pour répondre au désir exprimé dans votre dernière lettre, je vous donnerai des détails sur la conversion du jeune Randolphe Benton, fils unique du célèbre et honorable Thomas Benton, l'un des hommes d'État les plus éminents de cette vaste république.

Ce grand homme, qui a servi sa patrie pendant trente années en qualité de sénateur du Missouri, avec la plus grande distinction et le zèle le plus patriotique, professe, ainsi que toute sa famille, la religion presbytérienne. Randolphe, doué de grands talents naturels, était, quoique très jeune encore, difficile à gouverner, ce qui causait beaucoup d'inquiétudes à ses dignes parents, surtout à son respectable père, qui avait fondé sur lui ses plus grandes espérances. Il n'avait que vingt-deux ans et quatre mois lorsque la mort le ravit à sa famille, et déjà il avait parcouru la plupart des États de l'Union, le Nouveau-Mexique, la Californie et l'Orégon. A l'âge de quatorze ans, il avait accompagné son beau-frère, le célèbre colonel Fremond, dans son exploration du Grand-Désert de l'Ouest. Quatre ans plus tard, il résida pendant quelque temps à Westphalia, dans le Missouri, où nous avons une résidence, et il s'y appliqua à l'étude de la langue allemande, sous la direction d'un des Pères. Peut-être est-ce à cette circonstance qu'on doit attribuer le grand respect pour notre sainte religion qu'il montra depuis. Je vous donnerai brièvement les détails de sa conversion.

Le jeune Benton était revenu du Nouveau-Mexique à Saint-Louis, et s'y trouvait avec ses parents depuis quelques semaines. Il conçut l'idée de s'appliquer à l'étude des sciences et des langues. Dans cette intention et de

l'avis de son père, il se présenta au recteur de l'université de Saint-Louis, demandant d'être admis comme externe, si son âge avancé lui refusait l'entrée comme pensionnaire.

Tous les arrangements avaient été pris pour son admission et ses études, lorsque, quelques jours après, Randolphe fut attaqué d'une diarrhée bilieuse, qui le réduisit bientôt à une excessive faiblesse.

Sur ces entrefaites, l'honorable sénateur me rencontra dans les rues de Saint-Louis et me communiqua la triste nouvelle de la maladie de son fils. A sa demande, je visitai le malade et je le trouvai dans un état très alarmant. Le jeune Benton m'exprima la grande joie qu'il éprouvait en me voyant, et me remercia de ma visite. Je m'assis près de son lit, et je l'exhortai à mettre toute sa confiance dans la divine Providence et dans les miséricordes du Seigneur. Mes paroles furent écoutées avec une attention extraordinaire, et le jeune homme manifesta en même temps de grands sentiments de piété et de résignation à la volonté de Dieu. "Seigneur !... - s'écria-t-il. - Oui, le Seigneur nous envoie ce qui est bon pour nous." Je lui parlai ensuite des points essentiels de la religion ; le jeune Randolphe y donna son assentiment en termes remplis d'onction et de piété. Le sénateur était présent à cette entrevue. Voyant son fils dans des dispositions si chrétiennes, il me serra affectueusement la main ; puis, me conduisant à une petite distance du lit, il me dit avec transport : "Oh ! que c'est consolant ! Les paroles de mon fils me remplissent de joie, malgré l'affliction qui me déchire le cœur ! Que Dieu en soit béni ! S'il meurt, il mourra chrétien !" Le vénérable vieillard fondit en larmes et se retira dans une chambre voisine pour cacher son émotion.

Je revins m'asseoir près du lit de Randolphe, et il me fit connaître ses désirs d'être reçu dans le sein de l'Église catholique. "De tout mon cœur, - me disait-il, - je désire recevoir le baptême. C'est une bien grande faveur que le Ciel me fait ! Mon père y consentira sans doute."

J'entrai aussitôt dans l'appartement, où le sénateur s'était retiré, pour lui communiquer les désirs de son Randolphe et pour le consoler par le récit des dispositions religieuses de son fils. Je lui parlai en même temps de l'urgence et de la nécessité du baptême. Le sénateur y consentit volontiers. Il aurait désiré que la cérémonie fût retardée "jusqu'à ce que les doses soporifiques, administrées au malade depuis un jour, lui eussent procuré quelque repos ;" mais il y avait du danger à ce délai. Ce sommeil forcé m'inquiétait. Je fis remarquer au sénateur que la cérémonie n'empêcherait que de quelques courts instants le repos du malade, et qu'elle servirait même à tranquilliser son esprit. M. Benton me pria alors affectueusement de remplir mon saint ministère auprès de son fils.

Randolphe reçut avec joie et reconnaissance le consentement de son père. Il se prépara aussitôt à recevoir dignement le saint sacrement du baptême. Pendant que je le lui conférais, il croisa dévotement les bras sur sa poitrine, et, levant les yeux au ciel, il pria avec beaucoup de ferveur et remercia Dieu de la grâce insigne qu'il daignait lui accorder. Je l'engageai ensuite de tâcher de prendre du repos, et, ayant quitté le malade, j'allai chercher la sainte Eucharistie et les Saintes Huiles.

Une heure après, je reçus la lettre suivante, écrite par le colonel Benton :

Onze heures et demie, le 16 mars 1852.

"Mon cher Père De Smet. Aussitôt que vous m'aviez quitté, je suis entré dans sa chambre. A peine m'avait-il vu qu'il me demanda : "Êtes-vous satisfait de ce que j'ai fait ?" Je lui répondis ! "Très satisfait." Ensuite je lui dis de ne pas empêcher l'effet des remèdes soporifiques qu'on lui avait donnés et de reposer. "La paix et le bonheur, - répondit-il, - m'ont fait plus de bien que ne pourrait faire le sommeil". Après ces paroles, couché sur le dos, il leva les yeux au ciel, et avec un air serein, d'une voix claire, calme et accentuée, il dit : "Grâce à Dieu, je me sens heureux !" Puis tournant les yeux vers moi, avec le même regard et la même intonation de voix, il répéta les mêmes paroles et me dit : "Il y a longtemps que j'avais l'intention de faire cela ; mais je ne savais pas si vous en auriez été satisfait." Je lui dis qu'il me rendait heureux ; et, en effet, c'est le premier sentiment de consolation que j'ai en pendant ces cinq derniers jours et ces cinq dernières nuits qui ont été si terribles pour moi. Ainsi donc, mon cher Père, tout est entre vos mains maintenant. Vous m'avez rendu la paix en le rendant à mon fils. Votre affectionné, THOMAS H. BENTON."

Voici une autre lettre que le colonel m'adressa le lendemain du décès de Randolphe.

"Cher Père De Smet. Je vous présente, par ce pli, M. Burke, ami et compagnon d'école de mon pauvre enfant. Je vous prie de causer avec lui. Il vous, dira qu'il y avait longtemps, si l'on peut se servir de ce terme dans cette vie si courte, que mon fils méditait de faire le pas qu'il a fait. Il vous donnera des détails très consolants, comme il m'en a donné, et vous prouvera, ce que d'ailleurs nous savions déjà par nos propres observations et par les paroles que nous avons entendues de la bouche de mon enfant lui-même, que ce n'est ni son lit de douleur ni l'approche de la mort qui l'ont porté à faire cet acte, mais son propre cœur, dans l'état le plus heureux de santé et d'esprit. Votre affectionné, THOMAS H. BENTON."

Le jeune Benton était entouré, pendant ses dernières heures, de plusieurs de ses proches parents et amis. Dans tous ses instants lucides, il ne cessa de manifester la plus profonde reconnaissance envers la divine bonté qui l'avait amené au bercail de Jésus-Christ. Il reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété, et, le 17 mars, vers le lever du soleil, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, avec la ferme espérance d'échanger cette vie mortelle pour une meilleure, une vie sans fin dans le ciel.

Les funérailles eurent lieu à la cathédrale. Mgr. l'archevêque lui-même fit la cérémonie et prononça un beau discours bien approprié à la circonstance. Ce discours, avec la scène si édifiante des derniers moments et de la conversion de son fils, ne peuvent manquer de laisser une impression profonde et favorable sur l'esprit et le cœur du vénérable et illustre sénateur, qui partagea les sentiments de bonheur, si pieusement et si tendrement exprimés par Randolphe, avant et après avoir eu le bonheur de recevoir la grâce du baptême.

Voilà, mon révérend et cher Père, un récit édifiant pour vos lecteurs. Ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices et dans vos prières.

Rae Vae servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

CINQUANTIÈME LETTRE
Les Mormons

Le fondateur de la secte mormone ; le livre de *Mormon* : origine, nom, étymologie ; autres livres ; organisation de la secte ; établissement dans l'Illinois et aux Montagne-Rocheuses ; ville du Lac-Salé et l'Utah ; statistique de la population mormone ; Brigham Young, chef actuel ; son ambition révolutionnaire ; expédition américaine ; organisation des troupes mormones, et sociéte secrète ou maçonnique.

Université de Saint-Louis, 19 janvier 1858 [1]

[1] Cette lettre nous est parvenue, comme quelques autres que nous publierons, avant le départ du P. De Smet pour ses expéditions nouvelles, et, par conséquent, avant la guerre contre les Mormons.

Mon révérend et cher Père,

Je me propose de vous donner, dans cette lettre, une courte notice sur la secte fanatique des Mormons, contre laquelle le gouvernement des États-Unis vient d'envoyer des troupes, afin de les assujettir aux lois ou de les forcer à quitter le pays. Les faits que je rapporterai sur l'origine et l'histoire de ce peuple singulier sont principalement tirés d'un livre récemment publié par Jean Hyde, qui a été *Ancien* (Elder) ou ministre de la secte mormone.

Le fondateur des Mormons est un nommé Joseph Smith, issu d'une famille obscure et né le 23 décembre 1805, à Sharon, comté de Windsor, dans l'État de Vermont. Toute la vie de cet homme, dès sa jeunesse, a été, marquée par le fanatisme, la fourberie et le vice. Plus de cinquante personnes, de bonne réputation et estimables sous tous les rapports, qui le connurent à Palmyre, dans l'État de New-York, où il s'était établi avec sa famille, ont témoigné, sous serment, que Joseph Smith était regardé comme un homme sans caractère moral et adonné à des habitudes vicieuses. En 1820, Smith avait embrassé le méthodisme. Au mois d'avril de la même année, il prétendait avoir eu une révélation du Ciel, pendant qu'il était occupé à prier dans les bois. Il dit que Dieu le Père et Jésus-Christ son Fils lui étaient apparus, et lui avaient déclaré que ses péchés étaient remis, que Dieu l'avait choisi pour rétablir son royaume sur la terre et propager de nouveau la vérité de l'Évangile, que le christianisme tout entier avait perdue. En 1825, Smith, oubliant ses révélations aussi bien que sa prétendue mission divine, s'adonna de nouveau, comme il l'avait fait autrefois, aux blasphèmes, à la fraude, à la boisson et à toutes sortes de vices. Alors, dit-il, un ange lui apparut et lui révéla l'existence d'un livre, écrit sur des plaques d'or et contenant l'histoire des anciens habitants de l'Amérique. C'est là l'origine du livre de *Mormon* on Bible d'or, qui est le Coran de ces nouveaux mahométans. Le jour suivant, Smith alla visiter l'endroit où l'ange lui avait dit qu'il trouverait le livre ; c'était sur la pente d'une colline, entre Palmyre et Manchester. Il prétendit y avoir trouvé, en effet, des plaques d'or renfermées dans une boîte de pierre ; mais cette fois il essaya en vain de les enlever. Il y eut, dit-il, un grand combat entre le démon et les anges à son sujet ; mais, quoique le démon fût battu, l'ange ne donna pas le livre à Smith, qui ne le reçut que quatre années plus tard, le 22 septembre 1827.

Le livre de Mormon est, comme le Coran, un tissu de contradictions, de citations et d'inventions absurdes. Le tout est mêlé de divers passages tirés de l'Écriture sainte. Il est même prouvé que la partie donnée comme historique n'est qu'un plagiat d'un roman de Salomon Spalding, dont Joseph Smith aurait volé le manuscrit. Spalding avait écrit, sous le titre de *Manuscrit trouvé*, un roman sur l'origine des sauvages de l'Amérique. Il mourut avant de l'avoir publié. Après sa mort, sa veuve vint s'établir dans l'État de New-York, et l'on sait que Smith travaillait parfois dans le voisinage de sa maison. Quelque temps après la publication du livre de Mormon, elle s'aperçut que le manuscrit de son mari avait disparu. Plusieurs des proches parents et des amis de Spalding y reconnurent le *Manuscrit trouvé*, légèrement changé. Spalding avait eu la coutume de leur lire de longs extraits de son roman ; la singularité des faits, des noms, du style, qui était une imitation de celui de l'Écriture, les avait tellement frappés qu'ils ne l'oublièrent point. Or, le livre de Mormon avait les mêmes caractères, les mêmes noms étranges, les mêmes faits incroyables, le même style. Jean Spalding, frère de l'auteur, s'exprime ainsi sur cette question : "Le livre de mon frère avait pour titre le *Manuscrit trouvé*. C'était un roman historique sur les premiers habitants de l'Amérique. Il avait pour but de démontrer que les Indiens de l'Amérique étaient les descendants des Juifs ou des Tribus perdues. Il y était donné une description détaillée de leur voyage par terre et par mer, depuis leur départ de Jérusalem jusqu'à leur arrivée en Amérique, sous les ordres de *Nephi* et de *Lehi*... J'ai récemment lu le livre de Mormon. A ma grande surprise, j'ai trouvé à peu près, les mêmes matières historiques, les mêmes noms, etc. tels qu'ils se trouvaient dans les écrits de mon frère." Plusieurs autres personnes, qui avaient bien connu Salomon Spalding, et qui, pour la plupart, n'avaient nullement connu Joseph Smith, ont donné sous serment des témoignages semblables.

Le livre de *Mormon* tire probablement son nom d'un des chapitres de ce roman. Un descendant de Lehi obtint les plaques d'or, d'airain, etc. sur lesquelles les prophètes avaient gravé l'histoire des voyages et des guerres de leur race, et ce descendant s'appelait *Mormon*. Il fit un abrégé de cette histoire et la donna à son fils Moroni. Celui-ci y ayant ajouté un abrégé de l'histoire de Jared, renferma le tout dans une boîte, qu'il enterra sur une colline, l'an 400 de notre ère. Smith, se disant choisi pour donner au monde ce livre merveilleux, prétendit avoir reçu le don de le comprendre et de le traduire. Il n'écrivit pas cette traduction lui-même, mais il la dicta. Pendant la dictée, il se cachait derrière un rideau fait d'une couverture de lit, car les plaques étaient tellement sacrées, qu'il n'était point permis à son secrétaire même de les contempler. Pour donner une idée encore plus haute de sa Bible d'or, il expliqua le titre à sa manière. Selon lui, te mot *Mormon* vient du mot égyptien *mon*, qui signifie *bon*, et du mot anglais *more*, qui signifie *plus* ; de sorte que *mormon* signifie littéralement *meilleur*. Or, la Bible, dit Smith, dans sa signification la plus étendue, signifie *bon*, puisque le Sauveur a dit dans l'Évangile, selon saint Jean : "Je suis le bon Pasteur." Le peuple fanatique et ignorant croit à toutes ces fables.

Le livre de Mormon, quoique le mieux connu, n'est pas le principal des livres religieux de la secte : le livre des *Enseignements et des Alliances*, contenant quelques-unes des révélations que Smith prétendait avoir obtenues du Ciel, est regardé, par ses disciples, comme le livre de la loi que Dieu a donné à cette génération. Smith a encore publié d'autres révélations, qui sont contenues dans un petit livre appelé la *Perle de grande valeur*. Une grande partie des doctrines de Smith n'est qu'une répétition des œuvres de diverses sectes protestantes. Il a imité Mahomet dans l'infâme immoralité, en permettant la polygamie. A tout cela, son successeur a encore ajouté des doctrines abominables sur la nature et les attributs de Dieu.

Smith organisa sa nouvelle religion en 1830. Il ne comptait alors que six disciples. L'année suivante, ayant obtenu de nouveaux adhérents, il envoya les *Anciens* deux à deux prêcher la nouvelle doctrine. Quand le nombre de ses disciples fut devenu assez considérable, il en établit une colonie dans le Missouri ; mais leur conduite détermina les habitants de cet État, d'abord ceux des environs d'Indépendance, où les Mormons s'étaient établis en premier lieu, et ensuite ceux des environs de la ville de Liberty, à les chasser de leur territoire. En 1834, la secte mormone adopta le titre pompeux d'*Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours*, et de là les Mormons s'appelèrent les *Saints des derniers jours*, ou simplement les *Saints*.

Smith et ses adeptes, ayant reçu, en 1839, une grande étendue de terre de l'État de l'Illinois, dans une belle localité sur les bords du grand fleuve Mississipi, y bâtirent la ville florissante qu'ils appelèrent *Nauvoo*, y construisirent un temple magnifique ; dont il ne reste aujourd'hui que les ruines, et y vécurent jusqu'en 1844, lorsque de nouveau ils se rendirent odieux aux habitants de cet État. Ils furent donc attaqués par une multitude effrénée, et le soi-disant prophète Joseph Smith et son frère Hyrum furent assassinés dans la prison de Carthage.

En 1845 ces persécutions continuèrent, et les Mormons, forcés enfin de quitter Nauvoo, résolurent en conseil d'aller chercher une demeure solitaire et permanente dans quelque vallée fertile au pied des Montagnes-Rocheuses. Ils exécutèrent leur projet en 1847, pénétrèrent dans le désert à une distance de plus de 1200 milles, et fondèrent une nouvelle ville sur les bords du grand lac Salé, au pied d'une haute chaîne de montagnes, formant une portion des limites orientales de ce qu'on appelle, dans la géographie des États-Unis, *le Grand-Bassin*. Brigham Young, successeur de Joseph Smith comme prophète et comme chef, fut leur conducteur dans ce long et pénible voyage. La vallée du Grand-Bassin s'étend sur un espace de 500 milles du nord au sud, et de 350 de l'est à l'ouest. Elle est formée par les montagnes Sierra Madre, qui la bornent à l'est, et par les chaînes de montagnes Goose Creek et Humboldt, qui la terminent à l'ouest. Tout le territoire d'Utah, que les Mormons occupent, contient 187 923 milles carrés. Le lac, qui n'a aujourd'hui qu'une longueur de 70 milles sur une largeur de 35, remplissait probablement, à une époque reculée, la vallée tout entière. De toutes parts, sur les côtés des montagnes, à une hauteur uniforme, on voit encore les traces que les eaux seules paraissent avoir pu faire. En 1841, j'ai traversé une grande partie de cette vallée, dans mes courses aux Montagnes-Rocheuses. Le pays était alors boisé et agréable, arrosé par des fontaines et des ruisseaux, serpentant autour de la vallée. Depuis que les Mormons l'occupent, les forêts ont disparu en grande partie sur le penchant des côtes et des montagnes, et, au fur et à mesure que les neiges sont plus exposées aux rayons du soleil et se fondent plus vite, les fontaines se dessèchent et les ruisseaux donnent à peine assez d'eau, dans le printemps, pour fournir aux besoins de l'irrigation des champs cultivés et des troupeaux d'animaux domestiques.

La ville du Lac-Salé compte à présent, environ 15 000 habitants. Ce sont pour la plupart des Anglais, des Écossais et des Suédois. A peine un quart des Mormons sont Américains de naissance. Ils se trouvent répandus çà et là dans des bourgs et des villages de toutes les plaines et de toutes les vallées du territoire d'Utah, ainsi nommé d'une tribu de sauvages qui habite cette contrée. Ce territoire est borné au nord par l'Orégon, à l'ouest par la Californie, à l'est par les territoires de Nébraska et de Kansas, au sud par le Nouveau-Mexique. Le nombre total des habitants du territoire ne s'élève pas à 50 000, quoique les chefs mormons, par des motifs intéressés, disent qu'il s'élève beaucoup plus haut. On fait remonter le nombre des Mormons répandus dans différents pays à près de 300 000. Ils envoient leurs émissaires dans toutes les parties du globe. Ceux-ci se gardent bien de présenter le mormonisme sous ses couleurs réelles à ceux qui ne sont pas préparés à l'accepter tel qu'il est. On assure qu'il se trouve parmi les Mormons du Lac-Salé un grand nombre de personnes qui n'ont accepté la nouvelle secte que dans l'attente d'y trouver un paradis terrestre avec une abondance sans bornes pour tous leurs

besoins. Quand une fois ils sont arrivés dans l'Utah, il leur devient très difficile d'échapper aux piéges préparés et au pouvoir despotique des chefs.

Brigham Young, président de l'Église mormone et gouverneur (rebelle aujourd'hui) du territoire d'Utah, jouit d'une autorité absolue parmi les siens. Cet homme est, comme Joseph Smith, originaire du Vermont. Il naquit à Wittenham, le 1er juin 1801. Ayant embrassé le mormonisme en 1832, il devint bientôt l'intime ami de Joseph Smith. Depuis qu'il est devenu le chef des Mormons, il a montré une ambition sans bornes, mais aussi des talents supérieurs à ceux de Smith. Il travaille à établir le mormonisme sur tout le continent américain.

Quant au territoire qu'il gouverne, il veut en faire un État indépendant dans la Confédération. Il a souvent déclaré qu'il ne permettra jamais qu'un autre devienne gouverneur d'Utah. Il défie l'autorité du Président et de tous les États-Unis. Les juges et les autres officiers que le gouvernement général a nommés pour l'administration civile de d'Utah, ont été obligés de quitter le territoire où ils se sont vus incapables d'exercer leurs fonctions. Young a établi des tribunaux de sa façon, et, dans les cours des États-Unis qu'il tolérait avant sa rébellion, les jurys ne portaient leurs sentences que d'après ses ordres. Le gouvernement résolut enfin de faire respecter son autorité, même par la force, s'il le fallait. En conséquence, dans le courant de l'automne dernier (1857), une troupe de 2500 soldats fut envoyée au territoire, pour maintenir le nouveau gouvernement et tout son état-major.

A cette nouvelle, Young se prépare aussitôt à la résistance. Les troupes ont déjà passé les frontières de l'Utah, mais les rigueurs de l'hiver les arrêtent à environ cent cinquante milles de la capitale des Mormons. Ceux-ci ne sont pas restés oisifs : ils ont surpris un convoi de soixante-seize waggons, les ont pillés et brûlés. Tous les animaux de charge, chevaux, mules et bœufs, ont été emmenés par eux. Cette perte est évaluée à un million de dollars. Les troupes, mal logées et mal nourries, souffriront beaucoup et terriblement si l'hiver est rigoureux, comme il l'est ordinairement dans les parages élevés qu'elles occupent. Aussitôt que la bonne saison s'ouvrira, de grands renforts leur seront envoyés. Il y a ici grande diversité d'opinions sur cette affaire. Plusieurs disent que la guerre sera longue et cruelle, et que les Mormons résisteront jusqu'à la mort. Une grande manifestation de la part du gouvernement sera nécessaire, sans doute, et je pense qu'à mesure que les nouvelles forces s'approcheront du territoire rebelle, les Mormons s'en éloigneront, après avoir mis le feu à toutes leurs habitations, et qu'ils seront en route pour aller prendre possession d'une nouvelle terre, le Sonora peut-être ou quelque autre plage encore peu peuplée du vaste territoire mexicain. Cette secte fanatique ne trouvera de repos qu'en dehors de toute autre juridiction civile ; elle maîtrisera tout et s'assujettira tout, à moins qu'elle ne soit maîtrisée elle-même à temps et éloignée.

Encore un mot sur les Mormons et je finis. Une nouvelle organisation a été donnée aux troupes mormones. En 1840, Smith organisa la légion de Nauvoo, et força tous ses disciples, depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de cinquante, de s'y engager. Cette petite troupe a continuellement augmenté, et conserve son ancien nom. Aucun effort n'est épargné pour rendre les soldats parfaits dans les exercices et la discipline militaire. Ils ont à leur tête des officiers qui servirent sous le général Scott dans la guerre du Mexique. L'armée entière de Young pourrait, en cas de nécessité, être élevée au chiffre de 8000 hommes. Ce nombre de soldats ne serait aucunement à craindre s'ils n'étaient tous animés d'un esprit de fanatisme, qui les fera combattre, s'ils en viennent aux mains, avec une opiniâtreté semblable à celle qui animait les premiers mahométans. Outre la communauté de religion et d'intérêts, il existe entre eux un autre lien : un grand nombre sont liés à leur président et prophète Young par des serments horribles. Il existe parmi ce peuple une société qu'ils appellent *la Fondation Mormone* (Mormon Endowment). On y est admis au milieu des cérémonies les plus capables d'inspirer une terreur superstitieuse. Les initiés font serment d'une obéissance aveugle, telle qu'elle est entendue par les sociétés secrètes de l'Europe. La peine de mort attend ceux qui violent leurs serments. Si les Mormons veulent la guerre, comme ils le proclament à haute voix, l'occasion se présentera dans le courant de cette année ; mais ils ne pourront offrir une longue résistance, aux troupes des États-Unis.

J'ai l'honneur d'être,
Mon révérend père,
Rae Vae servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

CINQUANTE ET UNIÈME LETTRE
Découvertes des missionnaires et tombeau du Père Marquette

Université de Saint-Louis, 1858[3].

[3] Cette lettre, comme quelques autres, nous est parvenue avant le départ du P. De Smet pour ses expéditions nouvelles.

Mon révérend et cher Père,

Un journal protestant de New-York, l'*Evening Post*, a donné quelques notions intéressantes sur plusieurs de nos anciens Pères. Je vous l'envoie pour que vous en publiiez la traduction si vous le juger à propos.

Sommaire. Des missionnaires importent les premiers en Europe le ver à soie, le mûrier et le quinquina ; ils tirent le sel de Silina et le vin du raisin ; introduisent la culture du froment chez les Illinois et celle de la canne à sucre au Mississipi ; exploitent le *myrica cerifera* ; cuivre, localités ; et premières cartes géographiques ; les PP. Jogues[1], Raymbout, Marquette, Ménard, Dablon ; mort du P. Marquette, situation véritable de son tombeau, translation de ses restes ; manuscrits.

[1] voir les *Précis Historiques* de 1855, p. 173 : *Isaac Jogues, premier missionnaire de New-York.*

Dans ces temps où domine l'esprit de secte, on a examiné, avec bonne foi et avec sévérité, la conduite des Pères qui ont été les premiers missionnaires du désert. Tous leur ont rendu ce témoignage d'avoir été véritablement des hommes d'abnégation et de sacrifice, mûris dans les sciences, mais humbles de cœur et saints de vie, s'accommodant au sauvage en ménageant ses préjugés, afin de préparer la voie pour le conduire et le diriger.

Sans vouloir discuter leur mérite sur ce point, nous devons remplir envers les Jésuites une dette de reconnaissance, pour avoir fixé l'attention des Européens sur les découvertes les plus précieuses qui nous soient venues de l'Asie et de l'Amérique. Les Jésuites furent les premiers qui, en dépit de la vigilance des Chinois, et après des tentatives réitérées, réussirent à porter en Italie le ver à soie d'abord, et bientôt après, le mûrier, nourriture propre de l'insecte. C'est aux Jésuites aussi que l'on doit la connaissance que nous avons des qualités toniques du *quinquina*, écorce du Pérou, qui fut appelée vulgairement et longtemps l'*écorce des Jésuites*[2].

[2] Au mot anglais *bark*, qui signifie *écorce*, le Dictionnaire anglais de S. Stone ajoute "*Jesuit's bark*, le quinquina". Voici ce qu'en dit le Dictionnaire de Trévoux : "Écorce qui vient des Indes occidentales, qui est un remède admirable pour les fièvres intermittentes ; elle est compacte, de couleur rougeâtre, d'un goût amer. Quinquina cortex. L'abre d'où on la tire croît au Pérou, dans la province de Quito, sur des montagnes près de la ville de Loxa. On l'appelle aussi *Quinaquina*, ou *China-China*. Les habitants du pays l'appellent *Ganapéride*, et les Espagnols *Palo de calenturas*, c'est-à-dire *bois des fièvres*. Cet arbre est de la grandeur à peu près d'un cerisier. Ses feuilles sont rondes, dentelées. Sa fleur est longue, de couleur rougeâtre ; elle est suivie d'une gousse qui contient une amande plate, blanche, enveloppée d'une membrane mince. Il y en a deux espèces, un cultivé, et l'autre sauvage : le cultivé est beaucoup meilleur que l'autre. Le *Quinaquina* n'est connu des Européens que depuis l'année 1640. Les Jésuites de Rome lui donnèrent beaucoup de réputation en Italie et en Espagne en 1649. Le cardinal de Lugo en apporta le premier en France en 1650. Il y fut d'abord vendu au poids de l'or, à cause de la vertu merveilleuse qu'il a de guérir la fièvre. Étant réduit en poudre, on l'appelait la *poudre du cardinal de Lugo*. Les Anglais le nomment la *poudre des Jésuites*, parce que ce sont eux qui l'ont apporté des Indes et l'ont fait connaître en Europe."
(Note de la rédaction)

Un Père, nommé Simon Le Moine, missionnaire parmi les Onondaguas en 1654, s'exprime ainsi sur le sel tiré de Silina[1]. "Nous en faisons du sel aussi naturel que le sel marin ; nous en avons envoyé un échantillon à Québec."

[1] Malgré toutes les recherches faites dans les dictionnaires et les cartes qui embrassent toute l'étendue depuis le Mississipi jusqu'à l'Atlantique, il a été impossible de trouver des renseignements sur le *Salt springs of Silina*.

Un prêtre catholique romain fut le premier qui, dans le nord-ouest, où peut-être il n'en avait jamais été fait, fit du *vin* avec des raisins de ce pays : c'était le P. Zenobius, missionnaire chez les Illinois. "Quand le vin nous manqua, - écrivit-il, - pour la célébration des divins mystères, nous trouvâmes moyen, vers la fin d'août, de nous procurer des raisins sauvages qui commençaient à mûrir, et nous en fîmes du très bon vin. Il nous servit pour dire la messe jusqu'au second désastre, arrivé quelques jours après."

Les Jésuites introduisirent les premiers chez les Illinois la culture du *froment*, ainsi que celle de la *canne à sucre* dans la vallée du Mississipi. Le martyr Rasles, membre de la Compagnie de Jésus, parle de la cire végétale connue dans le commerce comme fournie par les grains d'un arbrisseau, *myrica cerifera*. C'est la première notice

que nous ayons trouvée sur cette curieuse production. "Les îles de cette mer, - dit-il, - sont bordées d'une espèce de lauriers sauvages, qui, en automne, produisent de petits grains comme ceux du genévrier. D'une quantité de trois boisseaux de ces grains, on peut tirer près de quatre livres de cette cire, aussi pure que belle. Une immense quantité de ces lauriers croissent dans les îles et sur les bords de la mer, et en si grand nombre qu'une personne peut, en un jour, facilement ramasser quatre mesures ou boisseaux de ces grains. Ils sont suspendus comme des grappes. J'en ai envoyé une branche à Québec, ainsi qu'un gâteau de cire, et l'on a trouvé le tout excellent."

Il a déjà été question de ce que le P. Dablon raconte, dans sa relation de 1666 à 1670, du cuivre du lac Supérieur, et de toute la partie nord-ouest : les environs des grands lacs, la rivière Saint-Laurent et le haut Mississipi. Rien n'était connu jusqu'au moment où les Pères donnèrent leurs relations. Les cartes qu'ils y ont tracées sont considérées, maintenant encore, comme d'une exactitude remarquable, et ce furent les premiers dessins de ce pays qu'on eût vus.

En 1608, Champlain fonda Québec. Il rassembla des religieux, qui se joignirent à lui successivement ; il visita toutes les tribus indiennes depuis le détroit jusqu'à Niagara et depuis le lac Nipissing jusqu'à Montréal. "Cinq années avant qu'Elliot, de la Nouvelle-Angleterre, eût adressé le moindre mot aux Indiens à six milles de sa retraite de Boston, les missionnaires français plantèrent la Croix à Sault-Sainte-Marie, et de là leurs regards se portèrent sur le pays des Sioux et sur la vallée du Mississipi. En 1641, deux Jésuites, Isaac Jogues et Charles Raymbout, sont envoyés à Sault-Sainte-Marie. Marquette quitte Mackinaw le 4 juin 1662, et nous en concluons qu'une station y avait été établie avant cette époque. En 1660, le vétéran Ménard s'embarque pour relever la Croix de Sault-Sainte-Marie, plantée, vingt ans auparavant, par ses compagnons Jogues et Raymbout. Il pénètre dans la baie de Reewenaw du lac Supérieur ; mais tandis que ses nombreux projets le poussent vers les Sioux du Haut Mississipi, il périt dans les forêts par la hache de l'Indien ou par la faim." En 1668, nous retrouvons le P. Marquette se fixant sur le côté américain de Sault-Sainte-Marie. L'année suivante arrive le P. Dablon ; on bâtit une église. Vers la même époque, on fait mention de La Pointe, qui semble avoir été un intermédiaire ou point de ralliement entre le pays des Illinois et celui du lac Supérieur.

Bancroft rapporte, d'après le P. Charlevoix, que la mort de Marquette fut subite, et, humainement parlant, imprévue pour lui-même et pour sa suite. Voici dans quelles circonstances. Il avait élevé un autel, et, après avoir dit la messe, il demanda à ses hommes de le laisser seul pour une demi-heure. A leur retour, ils le trouvèrent mort. Le corps fut enterré dans le sable, à l'endroit même où il était tombé, et on y mit une croix pour en marquer la place.

Un ouvrage, publié en 1852, par Redfield, sur la découverte du Mississipi et du Nord-Ouest, et sur les recherches qu'on y a faites, ouvrage édité par John Gilmary, a jeté du jour sur ce récit. Il prouve que le P. Charlevoix n'a pas fait assez de recherches pour ses mémoires, car ses ouvrages sur le Canada ont été écrits avant la dissolution du collége des Jésuites dans ce pays, et il aurait pu recourir aux écrits que Shea a fait imprimer. Voici comment ces écrits ont été publiés. Quand les Jésuites furent bannis par le gouvernement britannique, le vénérable P. Cazot, sentant que sa mort enlèverait le dernier membre de la Compagnie de Jésus au Canada, déposa les manuscrits qu'il possédait à l'Hôtel-Dieu, qui est l'hôpital de Québec, et ils y furent gardés soigneusement par le supérieur jusqu'à ce qu'il se fût présenté quelqu'un à qui on pût les confier. En 1844, ils furent remis à un membre de l'Ordre des Jésuites.

D'après ces manuscrits, qui ont tous les caractères d'authenticité ; il semble que, le P. Marquette était averti, aussi bien que ses fidèles néophytes, qu'il allait mourir ; car il avait fait tous les préparatifs pour ce moment solennel. Il avait prescrit toutes les prières qu'il fallait réciter, et choisi le lieu de sa sépulture. On sait donc maintenant, grâce à ces détails, que le P. Marquette ne repose pas "près de la petite rivière qui porte son nom", comme toute histoire d'école 1'a répète, d'après les plus grands chroniqueurs ; après deux cents ans, son *Requiem* a retenti sous d'autres vents et près d'autres eaux que ceux du lac Michigan.

Il fut enterré sur le bord de ce lac, comme on le raconte ordinairement. La croix qui s'y élevait, marquait aux Indiens la place de son tombeau. Deux ans après sa mort, au jour même de son anniversaire, les Kiskakous, qui avaient été son troupeau, en revenant de leur chasse, s'arrêtèrent devant les restes de leur père, et, d'après leurs idées indiennes, ils résolurent de le déterrer et de le transporter dans leur mission. Aussitôt ils se mettent à l'œuvre : les ossements sont placés dans une jolie boîte d'écorce ; la flottille se change, pour continuer sa route, en cortège funèbre, et le missionnaire achève, après sa mort, un voyage que la vie ne lui a pas permis de terminer. Un certain nombre d'Iroquois se joignent à eux, et, lorsqu'ils s'approchent de Mackinaw, d'autres canots s'avancent à leur rencontre, avec les deux missionnaires de l'endroit. Là, sur les eaux, retentit un solennel *De Profundis*, qui est continué jusqu'à ce que le corps ait été déposé à terre. On le transporta à l'église, avec la croix, des prières et des flambeaux, brûlants comme son zèle, et de l'encens, s'élevant vers le ciel comme ses soupirs. Dans l'église, un drap mortuaire avait été préparé selon l'usage établi, pour recevoir les cercueils. On y déposa la petite boîte d'écorce, et, après le service solennel, elle fut mise dans un petit caveau au milieu de l'église. C'est là qu'il repose, disait quelqu'un, comme l'ange tutélaire de notre mission des Ottawas. Il y repose encore, car je ne trouve rien qui indique qu'on l'ait transposé dans la suite. Une tradition vague, comme celle de sa mort, prétend, selon le P. Charlevoix et d'autres, qu'il se trouve encore à l'embouchure de sa rivière ; mais il est certain qu'il a été porté dans son église du Vieux-Mackinaw, en 1677. Cette église, à en juger par une relation

manuscrite de 1675, avait été élevée après que le P. Marquette fut parti de Mackinaw, probablement vers 1674. L'établissement du poste du détroit fit partir de Mackinaw les chrétiens Hurons et Ottawas, et le lieu resta désert. Les missionnaires, désespérant de pouvoir faire quelque bien parmi le petit nombre de païens, et de païens *coureurs de bois*, qui languissaient encore en ce lieu, résolurent d'abandonner le poste et mirent le feu à leur église, vers 1706. Dans la suite, on en construisit une autre ; mais elle a disparu depuis longtemps.

Un autre récit, plus circonstancié, auquel ce que nous avons reproduit semble avoir été emprunté, a été écrit par le P. Claude Dablon, collaborateur du P. Marquette à Sault-Sainte-Marie. Il y est rapporté que "les Indiens, avant d'enlever le corps du P. Marquette du lieu de sa sépulture, ouvrirent son tombeau, découvrirent le corps et le trouvèrent les chairs et les entrailles desséchées, mais entier, sans que la peau eût souffert la moindre corruption". Cela ne les empêcha pas de le disséquer, selon leur coutume ; ils lavèrent ses os, les firent sécher au soleil, les mirent soigneusement dans une boîte d'écorce de bouleau, et les portèrent à la maison de Saint-Ignace. Le convoi se composait à peu prés de trente canots bien rangés, où se trouvaient un grand nombre d'Iroquois, qui s'étaient joints à nos Algonquins pour honorer la cérémonie.

Nous apprenons plus loin que "tous les Indiens français de la place, avec les deux prêtres, après avoir forcé le convoi de s'arrêter en s'approchant du lieu de sa destination, firent les questions ordinaires, comme si les restes qu'ils portaient étaient réellement ceux du P. Marquette". On les déposa à terre, comme il a été dit plus haut, sous le chant solennel du *De Profundis*, et on les laissa, recouverts du poêle, toute la journée du lundi de la Pentecôte, 8 juin, et le jour suivant. Lorsque les honneurs funèbres eurent été rendus, on déposa ses restes dans le petit caveau au milieu de l'église.

Dans une note, il est dit, sur le témoignage d'Hennepin, que l'église était entourée de palissades de vingt-cinq pieds de hauteur, qu'elle était située près d'une grande pointe de terre, vis à vis l'île de Maekinaw, ce qui indique le lieu désigné dans les manuscrits comme devant être le "Vieux-Mackinaw", ainsi qu'on le nomme communément aujourd'hui.

CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE
Condition actuelle des Indiens et mort cruelle de Wabiehinaka

Dans le courant de l'année dernière, nous avons entretenu nos lecteurs de deux nouvelles missions confiées au P. De Smet dans l'armée américaine. En qualité d'aumônier, il a accompagné d'abord les troupes envoyées contre les Mormons, et puis celles qui furent dirigées contre les sauvages de l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Les *Précis Historiques* de 1858 ont rendu compte de la première expédition (p. 302), et nous avons annoncé le résultat de la seconde ou la paix des sauvages de l'Ouest avec les États-Unis, dans le volume de cette année 1859 (p. 94). Le P. De Smet nous avait écrit, avant de partir pour l'Ouest, qu'il se proposait de visiter, après cette expédition, ses bons sauvages des Montagnes-Rocheuses. Depuis, nous n'avons plus eu de ses nouvelles.

La lettre suivante est antérieure à plusieurs de celles que nous avons déjà publiées.

Université de Saint-Louis, 28 novembre 1857.

Mon révérend et bien cher Père,

Dans une autre lettre, insérée dans les *Précis Historiques* de 1855, p. 380, je vous ai parlé de la condition présente des Indiens. Je viens vous entretenir encore aujourd'hui de ce qui se passe, dans ce vaste pays, à l'égard de ces pauvres sauvages, et comment on parviendra, à la fin, à se débarrasser d'eux entièrement, en détruisant une nation après l'autre. Je terminerai cette lettre en vous donnant un fait choisi entre mille : la mort cruelle d'un Lenni-Lennapi, proche parent de notre Watomika.

Voici d'abord ce que la plus haute autorité du pays déclare, en termes généraux, à tous les États et territoires de la grande République. On lit dans le dernier rapport annuel du secrétaire de l'Intérieur :

"Jusqu'à présent, les Indiens se sont trouvés à la merci en quelque sorte, et sujets à la violence et à l'injustice de Blancs sans aveu, et guidés par leurs passions effrénées, ou purement dans un but vénal.

Lorsqu'ils se trouvent privés de protection et sous l'influence de tels hommes, indignes de ce nom, ils sont cruellement battus, et souvent sans cause et sans motif, ils sont massacrés. Une vengeance sanglante, qui suit presque chaque attentat, devient alors le thème général de la conversation et des journaux, sans montrer toutefois les circonstances de la cruelle provocation qui y a donné lieu. Une guerre de frontières s'élève ensuite entre les aborigènes et les nouveaux colons qui se sont emparés des terres indiennes, et on invoque les forces du gouvernement pour protéger les Blancs. La guerre a lieu, et elle exige de fortes dépenses. Un grand nombre de citoyens estimables y perdent la vie ; la guerre retarde les progrès du peuple et donne peu de sécurité au colon ; elle finit souvent par l'anéantissement de tribus presque entières. Cette conduite, savoir la destruction d'un peuple que la Providence a placé sous notre sauvegarde, destruction qui prend naissance dans des débuts pareils, est indigne de notre civilisation, et révolte tout sentiment d'humanité."

L'histoire de la *Peau-Rouge*, de l'*Homme de la forêt et de la plaine*, les torts qu'il a reçus ; ses ressentiments ensuite ; le destin fatal et inévitable qui le poursuit, touchent les cœurs droits et compatissants et arrachent des larmes de pitié. L'immense région qu'ils occupaient naguère se remplit très rapidement de Blancs de races européennes. De 3 000 000 qu'ils étaient, au temps de la révolution contre l'Angleterre, la mère-patrie, ils ont aujourd'hui atteint le chiffre de 27 000 000, et, avant la fin de ce siècle, ce chiffre sera encore plus que triplé et ne sera pas loin de 100 000 000. Si l'on considère les événements et la nature des choses, la rapidité étonnante avec laquelle tout marche sur ce continent, on peut conclure que l'Indien doit succomber et que sa fin approche rapidement. Toutefois, avouons-le, ce destin est bien dur et bien cruel. Il paraît évident que l'Indien américain ne pourrait jamais s'assujettir aux lois et aux manières de la vie civilisée, telle qu'on l'entend assez généralement de nos jours. Sa nature même, indépendante et romanesque, répugne à toute contrainte. Insensiblement donc et à mesure que la civilisation américaine étend son domaine, les tribus indiennes disparaissent et s'éteignent. Les émigrations européennes se succèdent comme les flots de la mer ; elles doivent chercher des issues ; les pionniers gagnent du terrain et s'avancent de plus en plus dans les déserts. Cette marche continuera jusqu'à ce que tout soit rempli.

La valeur du roi Philippe de Pokanoket, l'éloquence de Red-Jacket, la résistance indomptable de Tecumsek, les injures et les torts infligés sur Oscéola, l'héroïsme de Logan, ami des Blancs, plongé dans le deuil à la vue du massacre infâme de sa femme et de ses enfants ; la noble résignation, du Patriarche des Renards, le dévouement de Pocahoutas et les vertus de Catherine Tegahkouita, l'illustre vierge iroquoise, appartiennent à l'histoire et ont servi de texte à nos plus grands orateurs et poètes. Mais des milliers d'autres, dont les cœurs étaient aussi étroitement attachés à leurs propres foyers et aux tombeaux de leurs pères, ont passé dans l'oubli, sans qu'aucune plume ait perpétué la mémoire de leurs nobles efforts à les défendre et de leurs malheurs. C'est sur les habitants

primitifs de ces beaux pays que les exécrations d'un monde injuste et cruel n'ont cessé de pleuvoir à verse ; c'est à eux que les Blancs attachent les épithètes de *sauvages, impitoyables, vindicatifs, sanguinaires*. Je vous le demande, faut-il sortir des rangs des Blancs pour trouver des êtres plus sanguinaires, plus cruels et plus injustes contre leurs faibles victimes ? Lorsque les Indiens voient leurs foyers passer par fraude et violence entre les mains de leurs voisins à visages pâles ; lorsqu'ils voient les Blancs devenir un peuple puissant, et eux-mêmes se fondre à l'approche de ces Blancs comme la neige se fond à mesure que le soleil s'élève ; quand ils deviennent de plus en plus faibles et qu'ils sont condamnés à quitter à jamais ces terres primitives, dont le Grand-Esprit, dans sa munificence, leur fit don et qui renferment les cendres de leurs pères ; ces riantes et vertes plaines, où bondissent des troupeaux immenses d'animaux sauvages, et que la charrue vient sillonner ; ces majestueux rochers, ces antiques forêts, ces riants bosquets, que le Blanc avide, le marteau et la hâche en main, vient briser et abattre ; quand ils voient toutes ces horreurs, alors, dans les cœurs des Indiens, le désespoir prend la place de l'espérance, et, sous l'influence de la nature excitée et égarée, ils commettent des excès, qui retombent ensuite, avec un redoublement de violence et, de cruauté, sur leurs propres têtes. Parler des mille conquêtes des Blancs sur les enfants de la forêt, n'est que la répétition de la vieille histoire de leur première arrivée sur le sol américain, la répétition d'actes d'injustice et de cruauté, les uns plus noirs que les autres. Le cœur s'émeut à la vue des nombreux monticules ou tombeaux indiens que la charrue fait disparaître rapidement ; ce sont les derniers monuments érigés à la mémoire des braves, morts en combattant pour leurs foyers.

Piratowing, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, d'une sœur veuve avec son fils de dix-neuf ans, quittaient leurs demeures paisibles et tranquilles, situées dans une belle forêt de-chênes mêlés de frênes et de noyers, sur le bord d'une petite rivière d'eau claire comme le cristal. Chef des Lenni-Lennapi, Piratowing était résolu à s'exposer aux dangers et aux fatigues d'un long et pénible voyage, voulant se rendre à Washington, la capitale, pour s'y entretenir avec son *Grand Père*, le Président, dans l'intérêt de sa nation. C'était alors l'époque où, sur la frontière de l'Ouest, chaque pied de terrain était disputé par les Blancs contre les Indiens. Les bateaux à vapeur, si admirablement fournis pour remplir tous les besoins et si bien adaptés aux plus petites convenances des voyageurs, n'avaient point encore paru sur les eaux des fleuves majestueux de ces contrées. Piratowing, avec sa petite bande, s'embarqua dans une pirogue d'environ trente pieds de longueur. Dans ce temps, il fallait un ou deux mois pour parcourir cette grande distance.

Ils descendaient, avec inquiétude et avec précaution le turbulent et large Missouri, se tenant au beau milieu du fleuve, pour profiter à la fois du courant rapide de ses eaux, et se mettre plus à l'abri du danger des partis hostiles d'Indiens, guettant leur proie à la sortie des forêts épaisses et des bosquets touffus qu'on rencontre à chaque instant le long du rivage. Le soleil s'était levé et couché plusieurs jours de suite sans qu'un accident fâcheux fût venu les troubler et les arrêter dans leur voyage. Déjà ils avaient traversé la frontière du grand champ de bataille, où les efforts incessants d'une valeur sauvage et indisciplinée combattaient vaillamment pour résister aux approches de l'usurpation et de la civilisation. Piratowing ne craignait plus les coups meurtriers du rivage ; les sons qui venaient lui frapper l'oreille de temps à autre, n'étaient plus pour lui les pas d'ennemis invisibles et aux aguets. Il était ami des Blancs et en route pour aller rendre visite à son Père. La sécurité produit naturellement un relâchement de vigilance et de précaution.

Au déclin d'une belle et agréable journée, les bras lassés des rameurs avaient besoin de repos, et ils venaient de rentrer les pagaies. La pirogue suivait encore sa paisible course au milieu du courant, lorsque Piratowing, remarquant un endroit favorable pour passer la nuit, adressa la parole à son neveu et lui dit : "Wabiehinaka, gagnons le rivage au pied de la pointe où se termine le beau bosquet qui est devant nous. Attachons la pirogue au vieux sycomore qui étend ses longues branches au-dessus du fleuve, et passons la nuit à terre sous son feuillage". – "L'endroit est bien choisi, - répliqua Wabiehinaka, - je me rends avec joie à vos désirs : nous allons amarrer. Tandis que mon oncle choisira la place du campement, j'irai abattre un chevreuil ou quelques dindes pour notre souper. Le gibier semble abonder dans ces parages ; car durant toute cette belle journée, il s'est montré nombreux sur le bord du fleuve." La barque fut aussitôt dirigée vers la pointe.

Lorsqu'ils furent arrivés à une distance d'environ cinquante verges de l'endroit désigné, le craquement d'une branche sèche attira leur attention. Ils regardèrent dans la direction d'où partait le bruit, et, au même instant, une bande armée de vingt Blancs s'élance de derrière la pointe, en jetant le cri de : Mort aux sauvages ! En toute hâte le canot fut reviré ; mais avant qu'ils eussent le temps de gagner le large ou le milieu du fleuve, la détonation de vingt fusils à la fois vint interrompre le silence de ces vastes solitudes, et une grêle de balles et de plomb fut déchargée sur la pirogue. Le jeune Wabiehinaka était déjà debout, son arme fidèle à la main, et son coup partait presque au même instant que les coups des agresseurs. Il avait couché en joue celui qui semblait diriger le mouvement, et, au même instant, le Blanc téméraire et le jeune brave tombaient, mortellement blessés. La mère, sanglotant et en pleurs, accourt et soutient la tète de son fils Wabiehinaka ; le sang ruisselle de sa poitrine en abondance ; il jette un dernier regard d'affection filiale sur sa mère désolée et au désespoir, sur son oncle et son chef ; il n'a que le temps de leur dire quelques paroles de consolation et d'encouragement, et expire en se recommandant au Grand-Esprit et à ses Manitous.

La nuit enveloppait déjà la pirogue dans son sombre manteau ; le courant l'avait emportée, loin de la pointe, inhospitalière et fatale. Le chef, dans le plus profond silence, cherchait à gagner le rivage dans un endroit

favorable pour débarquer. Malgré l'obscurité de la nuit, il découvrait, à une petite distance, au pied d'une haute côte rocheuse, un bosquet touffu de pommiers sauvages couronnés de vignes et rempli de noisetiers. La place offrait tous les avantages pour son double dessein : un campement de nuit à l'abri des dangers, et un tombeau sûr pour y déposer la noble victime. Un petit feu fut bientôt allumé, et, à la hâte, ils prirent un triste et humble repas.

Sur ce sol étranger et envahi par les Blancs, loin des cendres de leurs pères, ils creusèrent une fosse qui allait recevoir les restes mortels du jeune Wabiehinaka. L'œuvre accomplie, ils veillèrent le reste de la huit, autour de la tombe, au milieu des gémissements et des pleurs les plus amers. Représentez-vous ce groupe plongé dans le deuil et que l'obscurité de la nuit rend encore plus triste ! C'était pour la famille isolée des Lenni-Lennapis une nuit affreuse, remplie d'angoisses et de: douleurs ! Qui pourait dire la profonde amertume de cette pauvre mère ? Elle arrosait de larmes ce fils unique et chéri, sa seule consolation et son dernier soutien, son cher et noble fils Wabiehinaka, qu'une main barbare et infâme était venue lui arracher si impitoyablement !

Dès que l'aurore commença à paraître, Piratowing assista la mère à rouler une grosse pierre sur la tombe solitaire, pour la prémunir des ravages des loups et autres animaux carnassiers, et pour servir de monument. Vers le lever du soleil, la petite bande continua sa route le cœur brisé par l'événement de la veille, mais avec une lueur d'espoir dans un avenir plus heureux. Le voyage fut long, pénible et dangereux,

Piratowing eut le bonheur d'entretenir son *Grand Père* et de lui exposer les affaires de sa nation et ses propres malheurs. Il fut bien reçu et bien entretenu dans la capitale. Consolé et chargé de présents, il se remit en route et regagna enfin, sain et sauf, son village du désert.

Une suite d'années s'étaient écoulées depuis l'événement que je viens de vous tracer. Un vénérable vieillard, à cheveux blancs comme la neige, courbé sous le fardeau de l'âge, était debout à côté de la simple pierre funèbre. Le monticule érigé à la hâte sur la tombe de Wabiehinaka avait disparu sans y laisser la moindre trace. Une larme mouillait l'œil de Piratowing, - c'était lui, - lorsqu'il racontait l'incident malheureux à son petit-fils ; et ses lèvres tremblaient quant il finissait sa narration en disant : "*O Shemoka, Shemoka, ugh nega !* O Blanc, ô Blanc, tu as été bien injuste à notre égard !"

Les os furent alors soigneusement déterrés et enfermés dans un sac de cuir. A son retour dans son village, le vénérable et vieux chef les confia de nouveau à la terre, à côté des cendres de son père. Peu de temps après avoir rempli ce dernier devoir religieux, Piratowing mourut, pleuré et regretté de toute sa nation.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, en recommandant à vos saints sacrifices et à vos prières les pauvres tribus indiennes,

Mon révérend et bien cher Père,

Rae Vae serves in X°,

P.-J. DE SMET, S. J.

CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE
Biographie de Louise Sighouin, sauvage de la tribu des Cœurs-d'Alêne, morte en odeur de sainteté, en 1853

I - Enfance et baptême de Louise

Louise Sighouin, de la tribu des Skizoumish, ou *Cœurs-d'Alêne*[1], fille du chef de cette tribu, était douée des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, qui lui attirèrent l'estime et le respect, non-seulement de toute sa peuplade, mais encore des tribus voisines et des blancs qui avaient eu l'occasion de la connaître. Humble et pauvre enfant, mais riche en vertus et élevée en grâces, Louise a fleuri dans le désert comme le lys entre les épines. C'était une oasis au milieu de l'aridité stérile ; c'était une lumière au milieu des ténèbres de la mort. A l'exemple de la pauvre femme de l'Évangile, elle avait cherché et trouvé le trésor perdu, et elle le conserva précieusement tous les jours de sa vie, jusqu'à son dernier soupir.

[1] On sait que le mot *Alêne* signifie une espèce de poinçon de fer, qui est emmanché dans un morceau de bois rond, et dont on se sert pour percer le cuir et pour coudre. Ce mot, associé à celui de cœur, donne une idée de la férocité de cette peuplade avant l'arrivée des missionnaires. *(Note de la rédaction.)*

Avant son baptême, on remarquait déjà en elle une modestie rare et pleine de réserve, une grande douceur et un jugement solide. Partout on l'écoutait avec admiration et avec plaisir, et sa compagnie était recherchée dans toutes les familles.

En octobre 1841, une nouvelle ère se préparait pour elle. Dans les missions que je donnais alors dans les parties supérieures des Montagnes-Rocheuses, je rencontrai pour la première fois trois familles de Cœurs-d'Alêne, revenant de la chasse aux buffles dans les plaines du Missouri supérieur. Elles se joignirent à ma petite bande, et nous fîmes route ensemble. Je les trouvai d'un caractère doux, affable, poli, et surtout très avides de la parole de Dieu. Pendant plusieurs jours consécutifs, je les entretins de différents points de la foi et de l'Église. Après une instruction sur l'importance et la nécessité du baptême, ils me prièrent avec empressement d'accorder cette faveur à trois de leurs petits enfants. Ce furent les prémices de la tribu. Quand ces familles se séparèrent de nous, tous me témoignèrent la plus vive reconnaissance pour ce qu'ils avaient entendu et appris avec bonheur ; ils m'assurèrent que toute la peuplade accepterait volontiers la belle parole du Grand Esprit, que je leur avais annoncée, et ils me firent les plus vives instances de venir les visiter au plus tôt pour les instruire.

Six mois après, en avril 1842, je me rendis dans leurs parages. Mes braves Cœurs-d'Alêne, que j'avais eus pour compagnons de route, avaient admirablement bien préparé les voies à ma visite, et inspiré à tous leurs compatriotes un vif désir d'entendre la bonne nouvelle de l'Évangile. Sur le récit qu'ils en avaient fait, les chefs s'étaient déjà empressés de députer à la mission de Sainte-Marie plusieurs jeunes gens, choisis parmi les plus intelligents, afin de demander des missionnaires pour les instruire dans les saintes vérités de la religion.

Le bruit de mon approche s'était bientôt répandu dans tout le pays. De tous côtés, on vit accourir les sauvages à travers les bois et les plaines, par les rivières et le grand lac, pour venir à ma rencontre et pour entendre la loi de Dieu de la bouche même d'une Robe-Noire. Aussi, ma visite eut-elle les plus heureux résultats. Je baptisai tous les petits enfants de la tribu, ainsi qu'un bon nombre d'adultes, qui s'étaient empressés, avec une sainte avidité, de venir recevoir "*le grain de senevé*" dont parle l'Évangile.

La bonne Indienne Louise Sighouin se trouva parmi ces derniers. Éclairée par une grâce toute spéciale, et voulant faire servir à la gloire de Dieu et au bien des âmes le rang qu'elle occupait et l'estime universelle qu'elle s'était attirée dans toute la tribu, elle se servit de toute son influence pour persuader à un grand nombre de familles de la suivre au rendez-vous, qui était le grand lac Cœur-d'Alêne, afin d'y entendre la bonne et consolante parole de l'Évangile. Du premier abord elle s'en montra très avide ; elle fut toujours très assidue à toutes les instructions du missionnaire. Aidée par ses avis et ses conseils, on la voyait avancer d'un pas assuré et rapide, avec zèle et ferveur, dans le chemin qui devait plus tard la mener à la perfection chrétienne. Régénérée dans les saintes eaux du baptême, où elle reçut le nom de *Louise*, elle semblait être parvenue au comble de ses désirs et ne plus songer qu'à porter sans tache la robe blanche qu'elle y avait reçue, qu'à faire briller sur la terre le flambeau ardent qu'elle avait tenue entre ses mains, et dont, dès ce moment, elle avait paru saisir la haute signification ; enfin, qu'à se montrer fidèle et reconnaissante à l'égard de Dieu, pour les grandes faveurs qu'il avait daigné lui accorder.

II - Zèle de Louise pour la conversion de sa tribu, et ses luttes avec les *hommes de médecine*

Peu de temps après, elle résolut de s'attacher entièrement au service des missionnaires qui étaient venus s'établir sur les terres des Cœurs-d'Alêne. A cet effet, elle renonça généreusement à l'endroit natal, à la

suzeraineté de son père, à la société de ses parents et de ses connaissances, pour rejoindre les missionnaires, d'abord à la première et ensuite à la seconde Résidence établie dans cette contrée. "Je suivrai les Robes-Noires, - disait-elle souvent, - jusqu'au bout du monde, de peur que la mort ne vienne me surprendre et me frapper loin d'eux, et ne me ravisse sans les secours des saints Sacrements, et sans les avis salutaires de ces Pères. Je veux profiter de leur présence et de leurs instructions pour apprendre à bien connaître le Grand Esprit, à le servir fidèlement et à l'aimer de tout mon cœur."

Ce désir, disons plutôt cette soif ardente d'entendre la parole de la vie éternelle, ne s'est jamais ralentie dans Louise un seul instant. Plutôt que de manquer à la fidélité de ses promesses et à sa pieuse résolation, elle se soumettait, avec une entière confiance en Dieu et avec une sainte ardeur, aux épreuves les plus rudes et aux plus grands sacrifices. Depuis sa conversion, et tout le reste de sa vie, elle a vécu, par choix et par prédilection, dans une grande pauvreté et dans des privations de tout genre, sans jamais chercher à les adoucir auprès des autres et sans jamais laisser échapper la moindre plainte. Comme le propose saint Paul, elle semblait faire profession "*de ne savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié*."

Le zèle et la ferveur dans le service de Dieu, qu'elle manifestait, déjà immédiatement après son baptême, ont été comme les sûrs indices d'une âme prédestinée et remplie de dons extraordinaires du Ciel. Ces faveurs privilégiées se manifestaient en toute évidence dans son admirable douceur, que les plus grandes contrariétés ne pouvaient altérer ; dans sa patience à toute épreuve, dans sa modestie vraiment angélique ; dans ça piété fervente et soutenue. Elle paraissait comme absorbée dans la prière, et rien ne semblait pouvoir l'en distraire. Telle était son avidité, sa sainte ardeur pour entendre la parole de Dieu, que chaque fois qu'une nouvelle vérité religieuse venait éclairer son esprit, une joie visible se manifestait sur son visage et dans toute sa personne : c'était pour elle la découverte précieuse d'un trésor caché, d'une source d'eau vive pour étancher sa soif des vérités célestes, d'un pain de vie qui lui donnait une nouvelle vigueur. Chaque fois elle cherchait à partager son bonheur, et ce pain, et cette source, et ce trésor, avec tous ceux qui étaient, comme elle, avides de la parole divine.

Un zèle ardent et infatigable pour le salut des âmes semblait sans cesse l'occuper. Elle employait tous ses moments de loisir à la conversion et à l'instruction d'un grand nombre de païens de sa peuplade. Ni les contrariétés qu'elle éprouvait, ni les obstacles qu'elle rencontrait, ni les insultes qu'elle avait à essuyer, ni les dangers auxquels elle s'exposait, rien ne pouvait la détourner, de la sainte œuvre qu'elle avait résolu d'accomplir. Aussi, chaque jour était marqué par quelque nouveau triomphe, par quelque augmentation du nombre des enfants de Dieu, ou catéchumènes.

Louise attaquait de front les plus redoutables et les plus dangereux adversaires de la religion : les ministres de satan même, sorciers ou jongleurs, appelés vulgairement, parmi les Indiens, *hommes de médecine*, qui, par leur art imposteur et diabolique, en imposent toujours aux simples et aux ignorants. Ce sont les ennemis les plus acharnés que les missionnaires rencontrent et ont à combattre au sein des tribus indiennes. Ils ne cessent, par la fourberie, la calomnie et le mensonge, de mettre des obstacles et des entraves aux progrès de la religion. La présence du prêtre leur est d'autant plus odieuse, qu'ils savent qu'il y va de leur intérêt privé, de leur bourse, et que leurs gains illicites devront disparaître et cesser par suite de la manifestation des vérités religieuses. *Inde iræ !* De là, des colères et des ressentiments ; de là, encore, la guerre incessante qu'ils font aux ministres de la vraie foi, et les persécutions qu'ils ne cessent de susciter contre eux, lorsqu'ils peuvent exercer assez d'influence sur leurs adhérents. Et sur quel peuple exerçaient-ils leur influence, avant l'arrivée de nos missionnaires dans leur pays !

Voici ce que le P. Point, missionnaire parmi les Cœurs-d'Alêne, de 1842 à 1846, écrivait sur leur compte, dans une lettre imprimée en 1848. Ces détails prouvent la force civilisatrice de la religion.

"Il n'y a pas un quart de siècle, les Cœurs-d'Alêne étaient des cœurs si durs que, pour les peindre au naturel, le bon sens de leurs premiers visiteurs n'a pu trouver d'autre expression plus juste, que le singulier nom qu'ils portent encore aujourd'hui ; des intelligences si bornées, que, tout en rendant un culte divin à tous les animaux qu'ils connaissaient, ils n'avaient aucune idée du vrai Dieu, ni de leur âme, ni, à plus forte raison, d'une vie à venir ; enfin une race d'hommes si dégradée, qu'il ne leur restait de la loi naturelle que deux ou trois notions fort obscures ; encore presque tous s'en éloignaient-ils dans la pratique. Cependant il faut le dire à la décharge de la nation, il y eut toujours dans son sein des âmes d'élite, qui ne fléchirent jamais le genou devant Baal. J'en connais même qui, depuis le jour où le vrai Dieu s'était manifesté à elles, n'avaient pas eu à se reprocher l'ombre d'une infidélité quelconque."

Parmi celles-ci, 1a plus remarquable était notre héroïne Louise. Supérieure à tout respect humain, elle suivait toujours tous les avis du missionnaire. Aussi longtemps que ces fourbes d'*hommes de médecine* existèrent, elle ne se lassa jamais de les combattre et de les faire connaître publiquement. Elle entrait hardiment dans leurs demeures, et, bon gré mal gré, leur parlait des grandes vérités de la religion, seule vraie et divine, les exhortant à la suivre pour éviter les terribles jugements de Dieu, l'enfer avec ses affreux tourments. Elle le faisait avec une force si énergique et des arguments si péremptoires, que leur obstination était ébranlée et leur dureté adoucie.

Douée d'un cœur et d'un courage au-dessus de son sexe, Louise ne craignait ni les mépris, ni les menaces de ces charlatans, trompeurs et acharnés. Aussi, le Seigneur bénissait-il les efforts de cette "*femme forte*" du désert,

et les couronnait-il toujours de succès si extraordinaires, qu'en peu de temps les *hommes de médecine* et leurs folles jongleries étaient tombés dans une dérision complète. "Enfin, - écrit encore le même P. Point, - depuis Noël jusqu'à la Purification, le feu du missionnaire fut alimenté avec tout ce qui restait de l'ancienne *médecine*. Il était beau d'en voir les principaux suppôts faire de leurs propres mains justice des misérables hochets dont l'enfer s'était servi, ou pour tromper leur ignorance, ou pour accréditer ses impostures. Aussi, dans les longues soirées de cette saison, que de plumes d'oiseaux, de queues de loups, de pieds de biches, de sabots de chevreuils, de morceaux d'étoffes, d'images de bois et autres objets superstitieux furent sacrifiés !

Parmi les principales conquêtes de Louise, on signale la conversion de Nâtatken, un des principaux suppôts ; de la secte idolâtre. Il résista longtemps ; mais enfin, touché des bons exemples de tous les convertis et surtout de la vie exemplaire de la famille de Louise, à laquelle il était lié par le sang, il céda aux instances, aux paroles douces et persuasives de la jeune fille, et, ouvrant son cœur à la grâce du Seigneur, après avoir été longtemps rebelle, il vint, comme un timide agneau, à l'humble bercail du Bon Pasteur. Louise mit le plus grand soin à instruire le nouveau catéchumène et à le conduire à une espèce d'apostolat dans sa tribu. Jusque-là, grand maître de la jonglerie indienne, il écoutait et suivait les instructions et les sages avis avec la docilité d'un enfant ; et, après toutes les épreuves nécessaires, Louise le mena, humble et contrit, avec sa femme et ses enfants, aux pieds du prêtre, pour recevoir le sacrement de la régénération. Nâtatken reçut le nom d'*Isidore*. Il devint bientôt très zélé et très fervent. Doué d'une éloquence naturelle, il ne cessait d'exhorter ses compagnons à se convertir et à persévérer dans la foi et les saintes pratiques que la religion impose à ses enfants. Lui-même en donnait l'exemple. Il resta fidèle à la grâce du Seigneur jusqu'à sa mort, qui fut aussi édifiante que consolante.

Emotestsulem, un des grands chefs de la peuplade, après avoir été baptisé, sous le nom de *Pierre-Ignace*, avait eu le malheur de retomber dans les jeux de hasard, qui sont les avant-coureurs ordinaires de l'apostasie parmi les Indiens. Aussitôt que Louise apprit cette triste nouvelle, quoiqu'elle fût à une distance de deux jours de marche, elle résolut d'aller le trouver sur sa terre, pour essayer de le ramener à ses devoirs. Elle lui mit devant les yeux le scandale que sa conduite occasionnait dans la tribu, l'injustice de ses procédés et les dangers auxquels il exposait sa foi. Elle lui parlait avec force. Telle était l'autorité que Louise s'était acquise par sa grande charité et par sa vie exemplaire, tel était le respect qu'elle commandait à tous, que le Grand Chef l'écouta avec la soumission d'un enfant et alla se jeter aux pieds du prêtre dans le tribunal de la pénitence, pour réparer le scandale et se réconcilier avec Dieu.

Ces deux faits, la conversion de Nâtatken et celle d'Emotestsulem, surprendront quiconque sait combien les sauvages, et surtout les chefs, sont peu disposés à recevoir une correction, surtout lorsqu'elle est administrée par une femme.

Disons quelques mots de la fameuse secte de jongleurs ou sorciers, que nos spiritualistes modernes ont commencé à qualifier de *médiums*.

Cette secte est répandue parmi toutes les nations sauvages des deux Amériques, depuis les Esquimaux, qui habitent la région arctique, jusqu'à l'extrémité de la Patagonie.

Tous les historiens s'accordent à dire que les hommes les plus pervers et les plus méchants dans toutes les tribus, sont les *hommes de médecine*. Avant leur conversion à la foi, comme partout ailleurs parmi les tribus indiennes, chaque Cœur-d'Alêne avaient son manitou, esprit tutélaire ou divinité. A ce manitou l'Indien adresse sa prière ou supplique et fait ses sacrifices, lorsqu'il est dans quelque danger, qu'il part pour la guerre, qu'il va à la pêche ou à la chasse, ainsi que dans toute autre entreprise dans laquelle il veut s'engager pour obtenir un succès ou quelque faveur extraordinaire. Il croit qu'il peut tout demander à son manitou, que l'objet soit raisonnable ou non, bon ou mauvais. Pour obtenir des faveurs, il doit savoir manier l'arc et la flèche, et, quoique l'initiation à un manitou soit considérée comme l'acte le plus important de la vie, il faut que l'adepte se soumette à des pratiques et à des cérémonies généralement très pénibles et souvent très douloureuses. Le jeune homme, après s'être fait des incisions profondes dans les parties charnues du corps, ou après un jeûne rigoureux, est supposé découvrir, dans ses rêves, la forme ou la ressemblance sous laquelle le manitou se manifeste. Durant toute sa vie, il est tenu d'en porter l'image ou une marque ; et dans toutes les occasions il doit lui présenter son offrande et lui adresser ses suppliques. Son talisman, c'est la plume ou le bec d'un oiseau, c'est la griffe ou la dent d'un animal, c'est une racine, une herbe, un fruit, une écaille, une pierre, n'importe. Il croit que cet esprit tutélaire le protégera contre les mauvais génies, qui, pour nuire aux enfants de la terre, excitent les vents et les vagues, les éclairs, le tonnerre et la tempête. Cet esprit le protège contre les attaques de ses ennemis, des bêtes féroces et dans toutes les maladies qui lui surviennent.

Si je fais mention de ces superstitions dangereuses et diaboliques, si profondément enracinées dans l'esprit des sauvages, c'est afin de mettre en évidence le courage, la fermeté, la patience et la persévérance que Louise a dû avoir pour les combattre avec succès et pour les vaincre. Elle s'y exerça par de longues prières et des jeûnes fréquents, et s'y fortifia par son humilité, par sa fidélité à la grâce du Seigneur, qui se servit d'elle, comme d'un instrument choisi, pour écraser le monstrueux serpent sous son pied, et le faire disparaître de sa peuplade. Toutefois "le démon ne dort jamais ; il ne cesse de semer l'ivraie dans le bon champ", comme nous l'apprend l'Écriture Sainte : *sicut leo rugiens circuit, quærens quem devoret*. On doit toujours avoir recours au "*Vigilate et orale* ; veillez et priez". On s'aperçoit toujours qu'il reste quelque trace du "vieux levain".

III - Zèle de Louise pour l'instruction de sa tribu

Comme je l'ai déjà fait remarquer, Louise manifesta un ardent désir et une persévérance active à se faire instruire dans tout ce qui appartient à la parole divine et aux saintes pratiques de la religion. Elle cherchait, en premier lieu, à enrichir sa belle âme de vérités célestes, et ensuite, avec un zèle et une charité admirables, elle tâchait de soulager le missionnaire, dans ses travaux laborieux et les fatigues continuelles qu'il rencontrait, surtout dans l'instruction des vieillards et des enfants. Tout occupée de sa noble besogne, elle alla plusieurs fois par jour trouver le prêtre, pour lui exposer ses doutes et lui demander des explications et des éclaircissements sur quelques points, soit dans les prières ou dans le catéchisme, qu'elle désirait d'approfondir davantage.

Cette assiduité et cette application constantes à l'étude des choses célestes, la rendirent bientôt capable d'être la grande maîtresse du catéchisme et de pouvoir instruire les simples maîtresses avec le plus grand fruit. A chaque éclaircissement ou explication qu'elle recevait du Père, elle disait ingénûment : "Je remercie le Grand Esprit de la belle aumône qu'il a daigné me faire", et elle se croyait obligée d'en donner aussitôt connaissance à tous les catéchumènes, pour les faire participer à son bonheur. Elle donna l'exemple à ces bonnes mères de famille, dont parle le P. Point dans sa lettre, qui, non contentes d'avoir donné à leurs enfants les aliments qu'elles se refusaient à elles-mêmes, passaient de longues soirées à rompre, non-seulement à leurs parentes et à leurs amies, mais encore à des étrangères avides de les entendre, le pain de la divine parole ; recueilli par elles dans la journée. Le missionnaire, présent quelquefois aux pieuses réunions de ces bonnes femmes, y admirait l'esprit de Dieu qui les animait, et leur appliquait la promesse du Prophète : "Le Seigneur remplira de sa parole les hérauts de sa gloire, afin qu'ils l'annoncent avec une grande force". La patience et la constance que Louise exerçait dans l'office de catéchiste, méritent les plus hauts éloges ; le salut des âmes était pour elle comme son œuvre de prédilection ; les heures de la journée lui paraissaient trop courtes pour satisfaire à son zèle, et elle employait souvent une donne partie de la nuit dans l'instruction du prochain.

Au milieu de toutes ses occupations et de toutes ses-démarches pour le bien-être des autres, Louise avait toujours soin du bon règlement et du bon ordre de son propre ménage. Ses prières, ses bonnes œuvres, ses paroles et son bon exemple avaient attiré les bénédictions du Ciel sur sa pauvre et humble demeure, et cette cabane modèle, grande par les vertus qu'elle renfermait, brillait avec éclat au milieu de tous les autres loges indiennes. Louise avait saisi et pénétré toute l'étendue des devoirs d'une bonne mère de famille, devoirs presque inconnus jusqu'alors aux sauvages, parmi lesquels, au sortir de l'enfance ; chacun devient le maître absolu de lui-même et de ses propres actions. Par sa conduite irréprochable, par la vigilance maternelle sur la conduite de ses enfants, par la douceur naïve et persuasive avec laquelle elle les traitait dans toutes les occasions, Louise leur avait inspiré le plus profond respect, une entière confiance et s'était attaché si bien leurs tendres cœurs, qu'un désir manifesté ou une seule parole de la bouche de leur bonne mère était pour eux un ordre absolu, une loi, dont ils accomplissaient les prescriptions avec empressement et avec joie.

Louise assistait à tous les offices divins avec la plus grande exactitude. Quoique faible de santé et souvent maladive, elle n'a jamais manqué de se rendre à toutes les cérémonies religieuses en usage dans l'Église : elle assistait à la messe, aux prières du soir et du matin, aux expositions et aux bénédictions du Saint Sacrement, et à toutes les autres pratiques de dévotion. Sa modestie, son recueillement et ses prières ferventes servaient toujours d'exemple et d'édification à tous les assistants. Elle paraissait au comble du bonheur et de la joie, chaque fois qu'il lui était accordé de s'approcher de la Sainte Table ; sa préparation et son action de grâces prenaient souvent des journées presque entières.

Dans le catéchisme et à l'église, Louise remplissait tous les devoirs des parents à l'égard des enfants. Placée au milieu d'eux, elle veillait sur leur conduite et sur leur maintien modeste. Rarement sévère, lorsqu'il y avait quelque chose à reprendre, la correction se faisait toujours avec une tendresse et une bonté maternelle, qui lui attiraient les cœurs, non-seulement des enfants, mais encore ceux de leurs parents.

Elle a mérité et reçu de toute la peuplade le beau nom de *la bonne Grand'Mère*. Ses avis et ses corrections étaient toujours acceptés universellement avec respect, soumission et reconnaissance ; et les heureux résultats s'en sont fait remarquer dans un changement complet et entier de toute la tribu, augmentant ainsi la joie et le bonheur dans tous les cœurs.

Louise, quoique la plus instruite dans les vérités de la religion, venait néanmoins assister régulièrement aux catéchismes que le missionnaire avait coutume de faire tous les jours aux enfants. On la voyait se tenir en dehors de la porte entr'ouverte, debout ou assise, sans égard à la température ; par le froid, par la chaleur, dans la pluie, dans la neige. Elle voulait recueillir tous les points importants de chaque instruction pour son propre bien spirituel et pour celui des autres.

Lorsqu'il s'agissait d'admettre un vieillard, un jeune garçon, une jeune fille, à la participation des saints Sacrements, elle les disposait et les instruisait pendant plusieurs jours dans sa loge, leur faisait comprendre la haute importance de la grâce qu'ils allaient recevoir et du bonheur dont ils allaient bientôt jouir. Elle les aidait ensuite avec le plus grand soin dans l'examen de leur conscience. Et, pour ne rien laisser manquer à la préparation, elle les conduisait elle-même, les uns après les autres, au tribunal de la pénitence, leur disant : "Ici... Mettez-vous à genoux aux pieds du Père, qui a le pouvoir de vous réconcilier avec le Grand Esprit... Dites le *Confiteor* avec un grand repentir de vos offenses... Confessez vos péchés avec une profonde humilité." Elle

s'éloignait alors pour aller les attendre à quelque distance, et les conduire ensuite au pied de l'autel pour y recevoir l'Agneau sans tache et s'y nourrir du pain des anges. Louise ne les quittait que lorsqu'ils avaient fini leur action de grâces. Elle voulait suppléer en quelque sorte au manque de mémoire ou de capacité, quand les individus semblaient en avoir besoin. De crainte de se rendre coupables de quelque grave omission, les chefs eux-mêmes et un grand nombre parmi les plus considérés de la nation, allaient réclamer le secours de Louise pour se préparer à la digne réception du Très Saint Sacrement.

Entre autres pratiques pieuses introduites par Louise dans la Mission, on lui doit les suivantes. Aux jours solennels, la nuit qui précède la communion générale, on chante des cantiques tantôt dans une loge, tantôt dans l'autre alternativement, avec un accord qui charme. Ces pieux cantiques sont analogues à la belle fête qui s'approche et qu'on se prépare à célébrer dignement. La veille de la communion, on voit les sauvages mettre ordre à leur extérieur, et, pour la plupart ce n'est pas une petite affaire. Ils lavent, nettoient, raccommodent les habits ou haillons qui les couvrent à peine ; ils-vont se baigner dans un endroit retiré de la rivière, même à la veille de Noël et lorsque l'eau est glacée. Chacun conserve dans son sac de cuir, qui lui sert de garde-robe (car ils n'ont ni caisse ni armoire), ou un morceau de toile ou de coton blanc, ou un mouchoir de couleur ; les femmes et les filles le portent en guise de voile, et les hommes en forme de cravate. Leur toilette, comme vous le voyez, est bien simple et bien pauvre ; mais chacun fait de son mieux, même à l'extérieur ; pour se présenter dignement et avec respect à la table du Seigneur.

IV - Charité pour les malades et pauvreté de Louise

Parmi toutes les vertus qui distinguaient Louise et qu'elle chérissait et pratiquait avec tant d'ardeur et de zèle, brillait surtout sa charité chrétienne auprès des malades et des moribonds. Le P. Gazzoli, qui dessert cette mission depuis plusieurs années, m'a assuré que pendant la vie de Louise, il ne s'est jamais rendu au lit d'un malade ou d'un moribond sans y rencontrer la bonne Samaritaine indienne. Elle se dévouait au service continuel des malades et les servait avec autant de soin, de patience et d'intérêt, qu'elle aurait pu en donner à ses propres enfants et à ses propres parents. En soulageant les corps, avec une charité admirable et vraiment maternelle, elle ne manquait jamais de songer à l'âme, et elle s'appliquait avec encore plus de zèle et de ferveur à en guérir les plaies, surtout quand l'état de la conscience du patient semblait le plus le demander. Elle suggérait des propos pieux, et récitait avec eux des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de confiance, de résignation, de soumission à la sainte volonté du Seigneur ; elle les exhortait sans cesse à avoir patience dans les douloureuses épreuves, à l'imitation de Jésus-Christ, mort sur la croix pour nous sauver ; en un mot, elle servait fidèlement son Dieu dans la personne du prochain, conformément à ces paroles de l'Évangile : *Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait*. Sans autre récompense que celle qu'elle attendait de son divin Maître, elle remplissait tous les devoirs d'une excellente garde-malade. Elle mettait autant d'exactitude et de dévouement à ce service, qu'aurait pu en montrer une religieuse exemplaire de la Merci ou de Saint-Vincent de Paul. Dans bien des occasions où elle voulait exercer sa mission volontaire de charité, elle devait se résoudre à de grands sacrifices et à des efforts presque héroïques sur elle-même, pour vaincre ses répugnances naturelles. Le P. Gazzoli rapporte qu'un jour, selon sa coutume dans certaines circonstances, pour être aidé dans le soin qu'exigeait une plaie des plus dégoûtantes, il invita Louise à l'accompagner auprès d'un malade. L'aspect de la plaie était tel, que la répugnance de la courageuse Indienne prit le dessus pour la première fois ; elle n'osa pas y toucher, ni se mettre en devoir de la soigner. Le Père s'en aperçut et ouvrit aussitôt l'abcès lui-même. Quelques instants après, Louise lui témoigna le plus vif regret d'avoir cédé à la nature, et lui dit, avec humilité et respect : "J'ai grande honte, mon Père ; ma faiblesse a eu le dessus. J'admire votre charité. J'ai manqué de courage pour vous imiter". Elle répara ce qu'elle se reprochait comme une faute, et se mit aussitôt à servir ce malade et à soigner sa plaie, avec la plus grande assiduité, pendant environ deux mois et jusqu'à sa guérison. C'était la première fois, ajoutait le P. Gazzoli, que la bonne Sighouin avait reculé devant un charitable désir qu'il avait manifesté ; ce fut aussi la dernière. Dans la suite, jusqu'à sa mort, dans toutes les circonstances, elle continua toujours de remplir, avec promptitude et fidélité, les demandes que son pieux directeur lui faisait, pour lui offrir des occasions de victoire et de mérites devant Dieu. Elle avait triomphé définitivement d'elle-même, et, dans son humble constance au chevet du lit des douleurs, les cas les plus dégoûtants lui paraissaient être les plus agréables et avoir le plus d'attraits.

Parmi les beaux actes de patience et de charité de Louise, on peut citer le soin qu'elle eut, pendant plusieurs années, d'un enfant pauvre, sur lequel semblaient s'accumuler toutes les misères humaines du corps et de l'esprit. Orphelin, dénué de tout, manchot, aveugle, et, ce qui est pis, entêté et d'un caractère ingouvernable, tel était l'enfant adoptif de Louise. Un semblable individu était sans doute une riche aubaine pour exercer une sainte. Un jour, elle fit dire au Père qu'on ne pouvait venir à bout d'Ignace, - c'était le nom de l'orphelin, - et qu'il ne voulait en rien l'écouter. Le Père, qui fournissait la nourriture et le vêtement, croyait qu'en le menaçant de le faire jeûner, on pourrait l'amener à se soumettre ; mais quand on l'essaya, Ignace releva la manche de sa chemise et dit en montrant son bras : "Tiens, regarde, je suis gras. Je puis jeûner". Il avait alors onze à douze ans. Tel était le caractère de l'enfant auquel Louise, pendant plusieurs années, comme une tendre mère, prodigua ses soins, jusqu'à ce que Dieu rappelât le petit malheureux de ce monde.

Louise avait une nièce nommée *Agathe*, fille unique de l'une de ses sœurs. C'était comme son enfant de prédilection et à juste titre. Pieuse et toujours attentive aux bons avis et aux sages leçons de sa tante, Agathe vérifiait son nom par sa conduite exemplaire et par son exemple au milieu de ses jeunes compagnes. Elle était bien instruite dans la doctrine chrétienne et se préparait à faire sa première communion ; déjà elle s'était présentée an tribunal de la pénitence pour faire une bonne confession, quand une attaque d'apoplexie lui ôta l'usage de la parole. Elle ne survécut qu'un jour, souffrant beaucoup, mais avec une patience admirable. Cette' mort était une épreuve bien pénible pour le cœur de Louise, qui, même longtemps après, ne pouvait oublier sa chère Agathe ; elle se soumit néanmoins parfaitement à la volonté divine, et, persuadée que sa nièce était passée à une meilleure vie, elle surmonta toute sa douleur et on ne la vit verser aucune larme ; au contraire, elle ne cessa de remercier le Seigneur de la grâce qu'il avait accordée à Agathe, en l'arrachant aux dangers de la terre, pour la placer dans sa céleste demeure.

Louise vivait dans une grande pauvreté ; jamais cependant la moindre plainte ne lui échappait pour exposer ses besoins et sa misère. Lorsque le missionnaire était en état de pouvoir lui faire quelque charité, il devait toujours, le premier, lui demander si elle ne se trouvait pas en quelque nécessité, soit pour sa nourriture, soit pour son habillement. Elle ne comptait pour rien les privations et la pauvreté volontaire qu'elle s'était imposées par amour pour son divin Sauveur et pour son prochain. Sa loge, construite en nattes de joncs, se trouvait à côté de la *maison de prière* ou église et près de la pauvre maisonnette des missionnaires. Heureuse et contente, Louise y trouvait tout son trésor, tout son bonheur et l'entier accomplissement de ses pieux désirs. Elle y contemplait sans cesse la demeure du repos éternel, que le Seigneur a préparée à ses élus dans le ciel, et qu'il indique dans ces paroles : *Mon royaume n'est point de ce monde*. Celles que les Actes des Apôtres y ajoutent : *En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et dont les œuvres sont justes, lui est agréable ;* ces paroles paraissaient bien réalisées dans la pauvre Louise. Elle suivit fidèlement, depuis sa conversion, la carrière que la Providence lui avait tracée. Sa joie était la pauvreté, unie au zèle et à la charité. Au milieu des pauvres de sa tribu, on peut dire qu'elle était la plus pauvre, et toujours elle bénissait Dieu de son état. C'est ainsi, comme le dit saint Marc, que *les derniers seront les premiers*. Sighouin a bien compris cette maxime, et elle en est un exemple frappant et consolant à la fois. Qu'elle est glorieuse et belle la société des fervents chrétiens, dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la vie ! Par sa céleste doctrine, la bienveillance modère admirablement l'autorité ; la justice et la charité règnent dans tous les cœurs ; le grand s'humilie sans déroger à sa dignité, et le petit, le pauvre, même la pauvre femme sauvage, non-seulement ne tombe pas dans le mépris, mais est élevée par la considération de la même origine, l'espérance de la même fin, et la répartition des mêmes moyens ; en face du ciel, tous sont égaux, car ils sont tous les enfants d'un même Père, et appelés, quoique par des voies bien différentes, à la possession d'un commun héritage.

Voilà l'humble Louise, pauvre femme indienne, chrétienne obéissante, charitable et soumise. Le zèle des âmes, le zèle de la maison du Seigneur la dévore. Douée d'une constance et d'un courage héroïque, elle surmonte tous les obstacles qui s'opposent à ses généreux desseins. Où trouve-t-elle son courage, sa force, sa consolation, son bonheur, si ce n'est dans l'amour de son Dieu, dans une entière confiance en lui et une sainte indifférence à l'égard de tout le reste ? Toutes ses actions semblent exprimer sans cesse ces paroles : *Dieu seul pour moi !... Dieu seul aujourd'hui et pour toujours !... Dieu seul pour toute l'éternité !...* Elle s'est dévouée entièrement à la cause de Dieu ; ses travaux, ses troubles, ses peines recevront leur récompense. *Elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée*.

V - Dévotion particulière de Louise à la Croix du Sauveur, au Saint Sacrement, aux âmes du purgatoire

Louise, a toujours manifesté une grande dévotion à la sainte Croix. Dans la saison des semailles, afin d'obtenir les bénédictions du ciel sur la moisson, chaque année, elle présentait à son directeur spirituel le grain à semer, avec prière de le bénir. Elle parcourait ensuite le grand champ de la moisson et les champs des Indiens ; partout elle piochait ou bêchait quelque petit coin de terre, pour y semer son grain en forme de croix. Pendant tout le temps qu'elle a fait cette pratique, on a remarqué, chaque année, que la moisson était très abondante et très belle ; même lorsque tout alentour chez les voisins le froment et le blé manquaient. Elle avait appris que le ciel et la terre avaient été désunis, et que la Croix les avait réconciliés ; que personne ne peut entrer dans le ciel que par le chemin de la croix. Elle semait donc son grain en forme de croix, ayant l'entière confiance que le Seigneur, qui est mort sur la croix, le fertiliserait. La Croix était son refuge sur la terre ; elle fut sa force et sa consolation jusqu'à la mort. Nous pouvons ici redire ces belles paroles du vénérable Mgr. Challoner : "Jésus-Christ est remis entre les mains de ses bourreaux ; ses souffrances, ses ignominies commencent ; il meurt sur un infâme gibet ; et il n'est pas plutôt élevé qu'*il attire tout à soi*. La Croix dissipe les ténèbres qui couvraient la face de la terre ; elle développe le grand mystère de notre vie et de notre mort, de Dieu, de nos devoirs et de notre destinée éternelle, en un mot, de toute chose qui jusqu'alors avait été cachée aux plus sages de l'antiquité païenne. La Croix nous apprend à souffrir pour la cause de la justice, à supporter les injures pour la gloire de Dieu, à mourir pour son amour. Oh ! que l'Évangile a été admirablement désigné par l'apôtre saint Paul *la parole de la Croix !"*

Louise avait une tendre dévotion au très saint Sacrement de l'autel. Ce grand mystère de l'amour d'un Dieu qui daigne s'abaisser et comme s'anéantir, et qui *fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes*, semblait le plus profondément toucher la bonne sauvage et remplir son cœur de la plus vive reconnaissance. Tous les matins, elle assistait au saint sacrifice de la messe avec le plus grand recueillement. Bien longtemps elle allait régulièrement trouver le missionnaire dans sa cabane, pour lui demander des explications et des instructions sur le saint Sacrement de l'autel, sans que celui-ci pût lui supposer d'autre but que celui de sa propre instruction. Ce n'est qu'après la mort de Louise qu'il apprit que, lorsqu'elle avait bien saisi le sens et qu'elle avait bien pénétré la signification des principales cérémonies et rubriques qui accompagnent le très saint mystère, elle composait de petites prières, remplies d'onction, dans le sens de celles qu'on trouve dans nos meilleurs manuels de piété. Je dois faire remarquer ici que cette pratique était alors encore inconnue des catéchumènes parmi les sauvages, car les missionnaires, surtout dans les premières années qui suivirent l'établissement de la mission, ne pouvaient s'occuper que des instructions les plus élémentaires sur les points de doctrine de première nécessité. Mais le zèle de Louise ne se bornait aucunement à sa propre âme ; elle avait en même temps en vue le bien spirituel et l'avancement de son prochain par toutes ces saintes pratiques. Douée d'une excellente mémoire, elle communiquait avec soin et empressement aux autres toutes les instructions qu'elle avait reçues sur le saint sacrifice de la messe. Les belles et admirables petites prières dont je viens de parler étaient analogues aux différentes parties de la messe, parfaitement conformes à l'esprit de l'Église, pleines de sens et de piété ; elles paraissaient dictées sous l'inspiration du divin Maître. On peut dire, avec toute assurance et vérité, que l'utile travail de Louise était bien au-dessus de la capacité et de la portée ordinaire d'une pauvre sauvage.

Parmi les saintes pratiques dans lesquelles Louise déployait le plus de zèle, de ferveur et de charité et qui lui paraissaient toujours les plu chères, on a remarqué sa grande dévotion pour les âmes du purgatoire. Toutes ses prières, toutes ses actions, tous les mérites qu'elle pouvait obtenir de Dieu par sa vie pieuse et active, se dirigeaient vers cette noble intention. Elle réussissait aussi, après des efforts persévérants, à faire goûter et adopter sa belle dévotion par toute la peuplade. Tous les jours, même pendant la saison rigoureuse d'hiver, elle se rendait au cimetière pour y passer quelque temps en oraison. Lorsque les occupations du ménage de sa pauvre famille l'empêchaient de s'y rendre pendant la journée, elle s'y rendait tard le soir, ou même pendant la nuit ; ce qui arrivait assez souvent. Il paraît que l'enfer aurait voulu mettre un obstacle à des prières si agréables au Ciel, et, en même temps, priver les âmes du purgatoire de tant de suffrages et la bonne Sighouin de tous les mérites qu'elle en recueillait chaque jour pour elle-même. Voici le fait. Avant de le rapporter, j'ai besoin de faire observer que Louise passait, dans toute la peuplade, pour une âme forte et nullement peureuse ; que, dans maintes occasions, elle a donné des preuves non équivoques de son courage naturel. Et cependant il lui est arrivé plusieurs fois, étant en oraison au cimetière, d'être saisie de frayeur, croyant voir des figures fantastiques qui se présentaient devant elle. Une fois, les spectres apparaissaient d'une manière si effrayante, que, tremblante de peur, elle retourna au camp en poussant de grands cris. Aussitôt tous les hommes prirent les armes, comme s'il se fût agi de l'invasion d'un puissant ennemi. Tout le village était en émoi. Ils étaient torts dans la conviction que l'alarme donnée par Louise devait avoir un motif réel. Le P. Gazzoli, qui raconte le fait, eut bien de la peine à rétablir l'ordre et ta tranquillité dans le camp ; il y réussit toutefois, en promettant que lui-même veillerait toute la nuit à la garde de ses chers Indiens. La lendemain, il recommanda à Louise de ne plus interrompre ses prières sous l'influence de pareilles frayeurs ; et, pour le cas où les fantômes reviendraient de nouveau pour la troubler, fût-ce même au milieu de la nuit, de venir l'avertir, mais lui seul, afin de ne point communiquer la peur aux autres. Dans cette occasion comme toujours, elle se montra obéissante et soumise ; et, quoique les visions effrayantes se renouvelassent encore de temps en temps, la victoire de Louise sur le démon fut complète. Depuis lors, durant plusieurs années et jusqu'à sa dernière maladie, elle continua tranquillement ses pieuses visites au cimetière, exempte de tout trouble et de toute peur. Quelques autres traits encore caractérisèrent cette dévotion de la bonne sauvage. Le missionnaire recommanda un jour, dans une de ses instructions, de se souvenir des âmes du purgatoire, surtout après la communion. Louise reçut la recommandation comme un avis du Ciel, et, dès la première fois qu'elle s'approcha de la sainte Table, on la vit, après la communion, prendre le chemin du cimetière à la tête de tous les communiants ; où ils passèrent tous un temps assez considérable en prières pour le soulagement des âmes des trépassés. Son exemple et ses bonnes paroles augmentaient beaucoup cette belle pratique de la vie chrétienne ; on eut la consolation, après peu de temps, de voir le plus grand nombre des sauvages se rendre, à la suite de leur pieuse guide, vers le lieu de repos ; tous finirent par y aller. Cette sainte coutume est encore observée aujourd'hui par la plupart des catéchumènes.

VI - Esprit de pénitence de Louise ; son horreur du péché et son zèle pour en préserver les autres

Nos pauvres Indiens ont l'intelligence extrêmement bornée ; leurs progrès dans l'instruction religieuse sont très lents, et retardés surtout par la difficulté que les missionnaires rencontrent dans la langue de ces sauvages, qui est très riche pour exprimer tout ce qui est matériel, mais excessivement pauvre pour tout ce qui concerne l'explication des choses spirituelles. De là il arrive qu'un grand nombre de ces malheureux n'ont pas encore cette horreur et cette honte salutaire du mal qui sont un moyen si puissant pour refréner les passions de l'homme. Ainsi, on verra une femme, qui a été infidèle ou rebelle â son mari, recevoir le pardon du moment qu'elle lui en

manifeste son regret. On verra un homme, qui a grossièrement injurié un autre ou qui lui a fait un tort grave, aller fumer le calumet de paix avec la personne injuriée, ou entrer dans sa loge, ou lui donner un équivalent du tort commis. Ces réparations sont généralement reçues et considérées comme suffisantes, et le coupable rentre dans les bonnes grâces de son ennemi. "*La plaie est couverte*", comme ils s'expriment ; c'est-à-dire que tout est oublié. Lorsque quelqu'un a commis une faute, secrète ou connue, il va de son propre gré se présenter au chef et il demande à être fouetté. "*Le fouet a couvert sa faute*" on ne peut plus en parler à l'avenir. Le missionnaire doit quelquefois les instruire au confessional sur ce point ; car le délinquant s'y présenterait, et ne s'accuserait pas des fautes les plus graves et les plus connues de toute la peuplade. Le confesseur aurait beau lui dire : "Tu as été coupable de tel ou tel péché, il faut t'en accuser devant Dieu". Le pénitent répondrait : "Pardon, mon Père, je me suis présenté au chef, et le péché que vous nommez a été couvert par le fouet ; le fouet a couvert ma faute." Je fais mention de cet usage des Cœurs-d'Alêne, parce que la bonne Louise se présentait quelquefois au chef pour être fouettée en public. Mais ici le cas était bien différent : elle saisissait cette occasion par un esprit de profonde humilité, se regardant toujours comme une pauvre et grande pécheresse, et en même temps par un désir de satisfaire à sa dévotion d'imiter Notre-Seigneur se soumettant à la flagellation cruelle. Les fautes de Louise n'étaient que de la nature de celles dont parle le livre des Proverbes, quand il dit que *le juste tombera sept fois le jour et se relèvera*. Néanmoins ce qu'elle appelait ses fautes lui causait un tel regret et une telle confusion, que le missionnaire la trouvait souvent baignée de pleurs. A la moindre faute, sa contrition était si vive, et, en même temps, sa vénération pour la *loge du Seigneur* (l'église) était si profonde, et son respect pour la cabane du prêtre si sincère, qu'elle n'osait entrer ni dans l'une ni dans l'autre, avant qu'elle se fût présentée au tribunal de la pénitence. On a admiré aussi en elle cette foi et cet amour de Dieu qui, dans les péchés et les défauts réels des autres, la faisaient participer à leurs regrets et à leur honte.

Un certain individu de la tribu, aveuglé par la passion, malgré tous les obstacles qui se présentaient à ses désirs illicites, avait résolu de s'unir à une proche parente de Louise et qui était en même temps sa propre parente. Parmi les sauvages, il n'y a pas d'autre force pour empêcher le final en pareil cas, que la force de la parole ; lorsque celle-ci est inefficace, on n'a plus de moyen auquel on puisse avoir recours. Le misérable individu, sourd à tous les avis du chef et de ses amis, et aux exhortations du Père, s'était uni à l'objet de ses convoitises. Les traits que j'ai donnés jusqu'ici de la belle âme de Louise diront assez la douleur et l'amertume que l'égarement d'une proche parente devait lui causer. Elle avait déjà employé tous les moyens de persuasion en son pouvoir pour empêcher l'union de ces deux malheureux. Ils étaient restés sourds à ses avis et à ses conseils salutaires, comme à tout ce qu'on avait pu leur dire. Un jour le pasteur se montre, plus qu'à l'ordinaire, inquiet et affligé de l'égarement et de l'obstination de ses deux brebis égarées, et du grand scandale qu'elles occasionnaient dans toute la peuplade. Il dit publiquement et avec force : "Enfin il faudra en finir une bonne fois ! Que chacun donc implore l'assistance divine, et que, sans délai, autant qu'il lui est possible, il aide à ôter ce grand scandale au milieu de nous". Louise est présente et entend les paroles du Père. Elle n'ignore pas les menaces du coupable, qui a résolu de repousser, par la force brutale ou par les armes, celui qui oserait l'empêcher de retenir l'objet de son funeste amour. Revêtue d'un courage au-dessus de ses forces, semblable à la *femme forte* de l'Évangile, et remplie de confiance en Dieu, la courageuse Sighouin part aussitôt du village à travers les forêts et les montagnes ; seule, elle parcourt plusieurs journées de marche, pour se rendre à l'endroit où ces deux infortunés étaient allés cacher leur crime et leur infamie. Elle entre dans la loge, à la grande surprise des coupables. L'un s'avance contre elle le fouet à la main, l'autre menace de la frapper ; mais Louise leur adresse, sur le malheur de leur position, des paroles si résolues, si énergiques, si accablantes, qu'ils demeurent interdits et muets devant elle, et elle arrache sans peine des mains de l'individu la femme que le crime seul avait faite sa compagne. Elle l'emmena à la maison, et l'abrita dans sa propre loge jusqu'à ce que l'évêque, par une dispense, permît le mariage. La charité et le zèle de Louise, aidés d'en haut, sortaient ainsi triomphants d'une lutte aussi héroïque que délicate.

Dans un autre cas à peu près semblable, un malheureux leva son poignard pour frapper Louise, en l'accablant de paroles outrageantes et de menaces terribles ; mais, avec un front tranquille et serein, Louise lui dépeignit l'énormité de sa conduite, son ingratitude envers Dieu, le scandale donné au prochain. "C'est, - dit-elle, - pour l'honneur de Dieu et le salut de ton âme que je suis venue ici ; je ne crains rien." Ici-bas, la vie n'est qu'un court passage. *Le monde passe, et avec lui ses passions déréglées*, dit l'apôtre saint Jacques ; *mais celui qui fait la volonté de Dieu vivra éternellement*. Louise a bien compris ces maximes ; elle n'a jamais reculé devant un danger quelconque lorsqu'il s'est agi de la gloire du Seigneur.

Louise eut toujours une attention toute particulière pour les jeunes filles de sa tribu. Elle soignait leur instruction religieuse et veillait diligemment sur leur conduite. Dans l'absence des parents, elle les faisait tous loger dans sa loge de nattes, et les dirigeait en tout. Pour bien comprendre ceci, il est nécessaire de faire une petite digression. Une loge indienne en nattes est une demeure assez commode, sans être très attrayante. Elle prend toutes les dimensions, selon le nombre des personnes qu'on doit loger : on ajoute quelques perches et quelques nattes de plus, et l'arrangement est au complet. C'est ainsi que Louise était en état d'accommoder des lits pour un nombre considérable d'enfants ; car chacun porte sa couverture de laine ou sa peau de buffle. Leurs tables, c'est la terre nue. Leurs plats, leurs assiettes et leurs cuillers, ce sont des morceaux d'écorce ou de buis ;

leurs doigts servent de fourchettes et leurs dents de couteaux. Il faut tout au plus, parmi les sauvages, une demi-heure pour meubler et changer une petite loge en une grande hôtellerie. C'est ainsi que Louise pouvait se voir à la tête d'un ménage nombreux qui formait ses délices. Qu'il était beau de considérer la bonne grand'mère indienne, tendrement aimée et respectée au milieu de ses enfants chéris !

VII - Maladie et mort de Louise

On peut appliquer à Louise le beau texte de l'Évangile: *N'ayant fourni qu'une courte carrière, il a rempli, beaucoup de temps*. Depuis sa vocation à la foi, elle n'a plus eu de longues années sur la terre ; mais des années remplies de mérites devant Dieu. *Elle a marché dans les voies du Seigneur d'une marche prompte et rapide*. Dans tout ce qu'elle faisait, elle tenait les yeux constamment fixés sur la céleste patrie, dans l'attente de ces biens éternels dont nous parle le grand Apôtre ; elle faisait de nobles efforts et employait tous ses instants pour embellir et enrichir son âme de toutes les vertus chrétiennes. Par son assiduité aux instructions, par sa prière continuelle, par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, elle croissait de plus en plus dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et doux Sauveur Jésus-Christ.

Sa dernière maladie lui laissa l'usage de toutes ses facultés, qu'elle conserva jusqu'à son dernier soupir. Aussi se disposait-elle à la mort avec tout le calme du juste. Sa prière était fervente et non interrompue ; sa patience était à toute éprouve. Occupée tout entière du salut de son âme, elle semblait n'avoir pas le moindre souci des souffrances de son corps ; elle ne cherchait aucun soulagement, et ne donnait jamais le moindre signe d'impatience, elle embrassait souvent avec tendresse la croix, qu'elle n'avait cessé de porter au cou. Le désir dont parle l'Apôtre de se voir *dégagé des liens du corps, et de se trouver avec Jésus-Christ*, paraissait être, durant toute sa maladie, sa seule devise et sa seule préoccupation.

"Toujours à côté du lit de mort de celle qui m'avait tant aidé dans mes visites auprès des malades, et qui m'avait toujours servi d'interprète et prêté secours auprès des ignorants, la directrice spirituelle, l'ange gardien de toute sa peuplade ; j'avais le bonheur d'être témoin de cette scène attendrissante, - dit le P. Gazzoli, directeur spirituel de Louise. - Ses vertus avaient brillé comme un flambeau au milieu des sauvages ; jamais elle n'avait souillé la robe blanche de l'innocence qu'elle avait reçue au baptême. J'étais témoin du grand pouvoir de la Croix, qui montrait au désert des vertus inconnues jusqu'alors ; qui produit, partout où elle est plantée, tant de saints martyrs, tant de confesseurs, tant de vierges et d'illustres pénitents. Ici, au milieu de ces montagnes isolées, apparaît une pauvre femme sauvage, que la foi inébranlable et la ferme espérance rendent supérieure à toute espèce d'épreuves. Je désirais la soulager en quelque manière ; obéissante, elle recevait avec reconnaissance ce que je lui offrais, toutefois sans chercher ou demander le moindre soulagement ou le moindre adoucissement à ses peines, qu'elle acceptait comme autant de grâces spéciales du Seigneur."

Louise reçut des mains du ministre de Dieu toutes les consolations de l'Église, le saint Viatique surtout, avec une piété et une consolation vraiment angéliques. Elle, remerciait le Seigneur, dans toute l'humilité de son âme, des grandes faveurs qu'il daignait lui accorder à cette dernière heure de ses angoisses sur la terre, abandonnant à sa sainte Providence son pauvre mari estropié et ses chers enfants. Elle fit un effort ensuite pour réunir le peu de forces qui lui restaient encore, afin de remercier son directeur spirituel de tous les soins qu'il n'avait cessé de lui prodiguer dans toutes les occasions et surtout par ses instructions ; elle recommanda bien spécialement à sa garde spirituelle le soin de toute sa famille. Les paroles que Louise adressa à son mari et à ses enfants désolés étaient consolantes, remplies de confiance dans la bonté divine et paternelle de Dieu, pleines de résignation à sa sainte volonté et de ferme espérance d'être tous réunis un jour dans la patrie céleste. Enfin, elle se tourne vers ceux qui entourent son lit de mort, témoins heureux de toutes ces scènes édifiantes qu'offrent aux vivants les justes mourant dans le Seigneur, et en qui se réalise cette parole de l'Écriture : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* ; elle prie les assistants d'entonner dans leur langue le touchant cantique en l'honneur des âmes du purgatoire, et l'accompagne elle-même d'une voix faible et agonisante, à peine perceptible. On chantait encore, que Louise, sans qu'on s'en fût aperçu, s'était endormie tranquillement dans le Seigneur. Sa belle âme avait pris son essor vers le ciel. Heureuse, elle quittait ce lieu de trouble, de misère et de mort, pour passer à un séjour de gloire et de paix, dont les délices sont éternelles. En elle s'accomplissait ce que nous apprend saint Jacques quand il dit : *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux ; lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment*. Avec le doux espoir que désormais la couronne éternelle est son partage, avec l'intime confiance en son pouvoir auprès de Dieu nous lui adressons au ciel nos pauvres suppliques : "O Louise ! veuillez intercéder auprès de Dieu pour celui qui vous a donné le baptême et a été votre directeur spirituel ; pour votre mari, pour vos enfants et pour tous vos chers Skizoumish. Obtenez pour tous la grâce de la persévérance dans le saint service du Seigneur. Ainsi soit-il".

Je m'adressai ensuite à l'assistance:

"Skizoumish ! l'exemple de la pieuse Sighouin est au milieu de vous, il faut savoir en profiter. Désormais elle appartient à toute la peuplade, car elle en est la mère commune et bien chérie. Comme nous désirons tous partager un jour la récompense glorieuse qu'elle vient d'obtenir par ses vertus et ses bonnes œuvres, nous devons tous suivre le sentier qu'elle a tracé et qui conduit au bonheur éternel. Depuis le jour de son baptême, en avril 1842, elle s'est constamment, jour et nuit, occupée de votre instruction. Dans le service de son Dieu, elle a

accepté, avec joie et empressement, les privations, les misères, les contrariétés qu'il a plu lui envoyer. En elle aujourd'hui se sont vérifiées les paroles du Seigneur adressées aux justes : *Parce que, dans les maux que vous avez eu à souffrir pour mon nom, vous avez gardé la patience ordonnée par ma parole, je vous garderai aussi de l'heure de la tentation, qui viendra pour éprouver ceux qui habitent sur la terre*."

La mort de Louise Sighouin fut le signal d'une désolation soudaine et d'un deuil universel dans la peuplade, qui perdait une mère chérie de tous, et surtout des enfants, une amie fidèle de toute la tribu, la consolatrice des affligés et des malades, un guide et un soutien ! La perte était immense, avouons-le ! Toutefois, ce deuil était chrétien, et non pas celui d'un monde pervers et infidèle qui n'a aucune espérance après la mort. Au milieu de cette tribu indienne, se renouvelait la tristesse salutaire qu'on admire ordinairement à la mort du juste, dont le souvenir est toujours cher et en bénédiction, selon qu'il est écrit : *Sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes*.

Le ministre du Seigneur était encore aux dernières prières de l'Église, occupé à invoquer les Anges et les Saints à recevoir l'âme de celle qui venait d'expirer, pour la présenter au trône du Très-Haut, lorsqu'un des assistants qui était à ses côtés, sortit en s'écriant : "*Sighouin ! la bonne Sighouin est morte !"* Ce cri se répète, comme d'écho en écho, dans la vallée et au pied des hautes montagnes qui environnent la résidence du Sacré-Cœur. Les Indiens accourent et environnent la loge de la défunte. Dans l'impatience de satisfaire leur désir de voir encore une fois la pieuse femme, la loge est envahie, mais elle se trouve trop petite pour les contenir tous. On arrache les nattes des perches ; la loge ainsi découverte de tous côtés permet de satisfaire à l'empressement de la foule de spectateurs, qui admire en silence le sommeil de Louise.

C'est la coutume parmi les sauvages, lorsque quelqu'un d'entre eux vient à mourir, que les parents et les amis se réunissent dans la loge de la personne défunte. Quand le missionnaire, ayant achevé les prières de l'Église, sort de la loge, il dit : "Priez, mes enfants, pour le repos de son âme", et ajoute quelques paroles analogues aux circonstances. Alors, au signal d'un des plus proches parents du défunt, tous les assistants fondent en larmes et en gémissements, soit feints soit réels, ou plutôt ils commencent des lamentations, souvent forcées et plutôt arrachées par la cérémonie d'usage que par une vraie douleur causée par la perte du défunt. A la mort de Louise, la scène de deuil était bien différente : elle était sans doute sincère. Écoutons ce que le P. Gazzoli nous en rapporte. "J'étais témoin oculaire, ému jusqu'aux larmes de tout ce qui se passait. Mon émotion ne faisait que s'accroître davantage, lorsque déjà, même avant la fin des prières, des cris et des pleurs universels, interrompus par des sanglots, annonçaient clairement qu'il ne s'agissait pas ici d'accomplir une pure cérémonie, mais, au contraire, qu'on était rassemblé pour payer un juste tribut de reconnaissance et d'admiration à la vertu de Louise, et pour soulager la vive douleur que causait cette perte."

Qu'on ne s'imagine pas que le coucher du soleil va, comme dans les autres occasions, mettre fin à ces démonstrations de douleur, de regret, de vénération et d'amour, faites sur les restes mortels de la bonne Louise : elles vont plutôt en augmentant. Les Indiens dressent aussitôt une vaste loge, qu'ils illuminent par un feu de bois résineux. Le corps, décemment enveloppé dans des peaux d'animaux sauvages, est respectueusement déposé sur un lit de paille ; un grand nombre d'assistants veillent alentour, et récitent ensemble à haute voix des prières pendant toute la nuit. Les pieuses cérémonies de cette nuit mémorable étaient jusqu'alors sans exemple dans le pays des Cœurs-d'Alêne. Il y avait, à cette occasion, une unanimité bien touchante, bien édifiante, et très extraordinaire. On y voyait les hommes, les femmes et les enfants entourer, avec un égal empressement, le corps de Louise, sans pouvoir se détacher de celle qu'ils appelaient, à tant de titres, leur *mère*, leur *guide* et leur *véritable amie*. Leurs prières et leurs cantiques étaient de temps en temps interrompus par des discours édifiants sur la vie et les vertus héroïques de la défunte ; les principaux chefs de la nation étaient les premiers à en retracer les plus touchants tableaux à toute l'assemblée.

Le missionnaire, frappé à la vue d'un témoignage si éclatant donné à la vertu par un peuple qui en avait encore des idées si légères, crut de son devoir d'aller présider à la pieuse assemblée. Il s'y rendit au milieu de la nuit, et au moment où le fils aîné de la défunte faisait le panégyrique dé sa bonne mère. Ses belles paroles, remplies d'une éloquence simple, naïve, vraie, produisaient dans tout son auditoire les sensations et les émotions les plus vives. L'abondance de ses larmes, qui ne cessaient de couler pendant qu'il parlait, l'empêcha enfin de continuer son long et intéressant discours. Le Père prit alors la parole, et, tout en engageant ses bons sauvages à imiter l'exemple de Louise, il exprima les sentiments d'estime et d'admiration que ses vertus et ses bonnes œuvres avaient excités dans son cœur depuis son arrivée dans la mission.

Le lendemain de la mort de Louise, de grand matin, on porta en procession le corps à l'église, accompagné de tous les Indiens du camp. Les travaux de la moisson ne furent point repris durant toute cette journée. Tous s'occupaient uniquement de donner, de la manière la plus expressive, une marque de leur amour, de leur estime et de leur deuil à la mère commune de la tribu. Après une messe solennelle de *Requiem* et après toutes les autres cérémonies funèbres de l'Église, le Père résolut de laisser le corps exposé pendant le reste de la journée, pour satisfaire encore au pieux empressement, nous dirons même à une espèce de dévotion toujours croissante des nombreux amis de la défunte. Ses enfants, sa famille, tous, en un mot, ne cessaient de se presser autour du cercueil et semblaient ne pouvoir s'en séparer. Il eût paru trop dur et trop cruel de mettre sitôt fin aux derniers et tendres épanchements de cette assemblée religieuse, de ces cœurs vraiment chrétiens.

Enfin le jour était sur son déclin, et les ombres de la nuit allaient bientôt couvrir la vallée. Le missionnaire avait besoin de faire un effort sur ses propres sentiments pour proposer à ses bons enfants en Dieu une séparation qui devait tant coûter à leurs cœurs et leur paraître très pénible. Cependant c'était le temps le plus favorable pour donner à l'enterrement une majesté funèbre et un dernier tribut d'amour et de respect aux restes précieux de la bonne Sighouin.

Les funérailles surpassèrent toute attente. Les enfants seuls, garçons et filles, comme une preuve de leur innocent amour, s'étaient imaginé de préparer avec soin une grande quantité de fagots de bois résineux. Ces flambeaux primitifs, dans les mains de ces enfants de la nature, habillés pour la plupart en peaux d'ours, de loups, de jaguars, de tigres, de castors, de loutres, ajoutaient à la cérémonie, triste et lugubre en soi, un air unique de grandeur et de majesté sauvage, en accord avec le lieu et l'occasion intéressante de la réunion. L'ordre observé dans la procession était parfait : une piété modeste et un silence religieux régnaient dans les deux longues files, l'une composée d'hommes et l'autre de femmes, où l'on n'entendait que les prières et le chant des cantiques. Le tombeau avait été creusé par les enfants et les parents de Louise. Son cercueil, simple et modeste, était le travail de son plus jeune fils. Arrivés au cimetière, les sauvages se rangèrent en ordre autour de la tombe, et, après les dernières prières funèbres de l'Église et quelques paroles de consolation du prêtre, le cercueil y fut descendu. Chaque assistant jeta une pelletée de terre dans la fosse, en prononçant une prière et un dernier adieu. Cette touchante cérémonie et jusqu'aux moindres circonstances de ce grand enterrement, vivent dans le souvenir de nos Cœurs-d'Alênes. Ils les redisent et les rediront à leurs petits-enfants ; ils rendront à jamais mémorable ce jour de deuil chrétien, ce triomphe religieux décerné à une pauvre femme sauvage de la nation de Skizoumish ou Cœurs-d'Alêne.

Au mois de février 1859, dans une de mes visites au mari de Louise, pauvre vieillard estropié qui marche avec des béquilles depuis un grand nombre d'années, je lui parlai de la sainte vie que sa femme avait menée sur la terre, de ses belles qualités et des grandes vertus dont elle avait donné un exemple si éclatant. Je lui demandai ce qu'il avait le plus aimé et admiré en elle. "Père, - me répondit-il, - vraiment, je ne saurais vous dire en quoi Louise excellait le plus. Depuis l'heureux jour où vous nous avez donné le baptême, tout a été bon et admirable dans sa conduite. Jamais, que je sache, il n'y a eu l'ombre d'un différend entre elle et moi ; pas un propos, pas un mot plus haut que l'autre. Quand j'étais malade, elle me portait dans le canot ; si je ne pouvais me servir de mes mains, elle me découpait la nourriture et me la mettait à la bouche. Louise me servait comme un ange gardien. Aujourd'hui je fais pitié en quelque sorte et je suis digne de compassion, car je suis pauvre d'esprit. J'aimais à entendre ses paroles consolantes, à écouter ses sages conseils, à suivre ses avis salutaires ; car elle était remplie de sagesse et de l'esprit de Dieu. Les Pères lui apprenaient beaucoup de belles prières, et nous les récitions ensemble avec nos enfants. Maintenant je n'ai personne pour me répéter ces belles prières et je fais pitié. 'Toutefois je ne cesse de remercier le Seigneur pour les faveurs qu'il n'a cessé de m'accorder. Je me soumets à sa sainte volonté ; j'ai le cœur content et tranquille."

Le bon vieillard a toujours été un sujet d'édification au milieu de sa tribu, universellement aimé ci respecté dans toute la nation. Il est d'une grande simplicité et d'une piété très solide et très fervente ; rien ne lui fait plus de plaisir qu'un entretien sur les choses saintes et sur la grande affaire du salut. Jamais on ne le visite sans lui voir le sourire sur les lèvres et sans le trouver en prières, son chapelet à la main. Il commence à le réciter de grand matin ; le premier est offert à Marie pour se maintenir dans la sainte grâce du Seigneur pendant la journée ; il récite les autres, soit pour les Pères, soit pour sa famille, soit pour sa tribu, soit dans quelque autre intention. Depuis son baptême, il s'est fait un devoir de prier pour moi tous les jours, et je lui en suis très reconnaissant.

Le bon Adolphe, - c'est le nom du mari de Louise, - me racontait entre autres choses, que, pendant la vie de sa femme, lorsque le village partait pour la chasse, ou à la recherche de racines sauvages, et Louise aussi, il s'ennuyait beaucoup. Quand il vit Louise sur le point de mourir, il lui dit : "Si vous venez à mourir, il me sera impossible de rester ici ; je trouverai le temps si long, je retournerai sur mes terres". – "Gardez-vous-en bien, - reprenait Louise, - gardez-vous-en bien, Adolphe ! Ne vous éloignez jamais de la maison du Seigneur (l'église). Comme je meurs ici, je désire que vous y restiez jusqu'à la mort. L'ennui ne vous y prendra pas." Adolphe reste fidèle à la recommandation de sa femme. Sa cabane est à côté de l'église, et, quoique seul la majeure partie du temps, depuis la mort de Louise, il n'a pas encore eu un seul instant d'ennui. Le chapelet et la prière sont ses plus grandes consolations, et il en fait ses délices.

Dans mon récent voyage parmi les Cœurs-d'Alêne, j'ai encore questionné les sauvages, pour avoir de nouveaux détails sur la vie de Louise Sighouin. Voici ce qu'on m'a répondu : "Après tant d'années, il est difficile d'ajouter quelque chose à ces faits extraordinaires, si bien connus de tout le monde, sinon que, depuis son baptême, sa vie a été un acte de charité continuel". Et je puis dire, et quiconque lira se récit dira avec moi qu'il n'y a pas d'exagération dans cette remarque sommaire. C'était un dévouement de toutes les heures, un enchaînement de petits détails de miséricorde qui n'offrent rien de bien éclatant, si ce n'est cette constance infatigable qui, pendant plus de dix années, a toujours été prompte, le jour et la nuit, à exercer toutes les œuvres de charité, tant corporelles que spirituelles. Personne n'appréciera mieux ce martyre de détail que ceux qui s'y sont dévoués eux-même ; et si on considère que Louise était pauvre, infirme, qu'elle ne pouvait comprendre qu'à

demi les missionnaires, qui ne faisaient encore que balbutier la langue des sauvages, on ne révoquera pas en doute les grâces nombreuses que Louise a reçues et le profit immense qu'elle a tiré des leçons du divin Maître. Dieu avait suscité Louise pour être l'auxiliaire des hommes apostoliques dans les commencements de leurs travaux, alors qu'ils ne comprenaient pas la langue. Il en avait été également de même à la mission Saint-Ignace : Dieu avait donné aux missionnaires le chef Loyola pour faire parmi les Kalispels ce que Louise a fait parmi les Cœurs-d'Alêne. Tous les deux étaient pauvres et infirmes ; c'était une foi vive qui animait leur zèle ; tous les deux se sont dévoués jusqu'à leur dernier soupir, et l'un et l'autre ont été amèrement pleurés après leur mort. Loyola déployait une fermeté invincible. "Aussi longtemps que j'aurai un souffle de vie, il faut que mes gens marchent droit", disait-il ; et sa vertu seule lui donnait l'autorité nécessaire pour parler ainsi. Louise, au contraire, n'avait d'autre soutien de son zèle que son admirable douceur, sa patience infatigable. Tous les deux sont morts à peu près dans le même temps, quand les missionnaires commençaient à être généralement compris des sauvages.

Je tiens toutes ces circonstances des missionnaires qui sont sur les lieux, surtout du révérend et digne Père Gazzoli, neveu du cardinal du même nom, mort en 1858. Ce Père est en ce moment supérieur de la mission du Sacré-Cœur, parmi les Skizoumish ou Cœurs-d'Alêne.

Dans une de mes lettres, écrites il y a dix ans, le 4 juin 1849, je disais : "Cette attention si extraordinaire des sauvages et cette espèce d'avidité qu'ils apportent à la parole de Dieu, doivent paraître surprenantes dans un peuple qui semble réunir toutes les misères intellectuelles et morales. Mais l'esprit du Seigneur souffle où il lui plaît, ses grâces et ses lumières préviennent et aident les hommes que l'ignorance, bien plus plus qu'une volonté perverse et désordonnée, a rendus méchants. Du reste, ce même esprit qui obligea les plus rebelles à s'écrier avec saint Paul : "*Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* peut aussi adoucir les cœurs les plus farouches, échauffer les plus froids, produire la paix, la justice et la joie là où auparavant régnaient l'iniquité, le trouble et le désordre. Le grand respect et la grande attention que les pauvres Indiens témoignent, dans toutes les occasions, au missionnaire qui vient leur annoncer la parole de Dieu, sont pour celui-ci la source de beaucoup de consolations et d'encouragements. Il trouve le *doigt du Seigneur* dans les manifestations spontanées de ces hommes malheureux." Depuis que l'Évangile a été annoncé aux tribus sauvages des Montagnes-Rocheuses, le Seigneur y a toujours eu ses âmes d'élite. Dans les différentes missions, un bon nombre de néophytes se sont distingués par un zèle et une piété vraiment dignes des premiers chrétiens, par une assiduité rare à toutes les exercices religieux, par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs d'un bon chrétien, en un mot, par toutes ces vertus dont nous venons de voir dans Louise Sighouin la plus haute expression.

P.-J. DE SMET, S. J.
Université de Saint-Louis, 10 avril 1860.

NÉCROLOGIE
CHARLES DE SMET

Au mois de novembre 1860, est décédé, à Grembergen-lez-Termonde, M. Charles De Smet, chevalier de l'Ordre de Léopold, conseiller à la Cour d'appel de Gand, ancien président du tribunal de Termonde, et qui, avant la loi sur les incompatibilités, fut pendant plusieurs années vice-président du Conseil provincial de la Flandre orientale. Le défunt était frère du R. P. Pierre De Smet, missionnaire en Amérique, dont nos lecteurs connaissent la foi, et le zèle à la propager parmi les sauvages. M. De Smet avait à peine atteint l'âge de 61 ans. Il est universellement regretté, et sa mémoire laissera d'excellents souvenirs parmi tous ceux gui t'ont connu. Ce qui montre l'estime dont il jouissait, c'est la manifestation qui a eu lieu, lors des obsèques, le 6 novembre. Dans le cortège funèbre, outre le R. P. De Smet, qui se trouvait précisément en Belgique à cette époque, et qui a pu donner à son frère la consolation de l'assister dans ses derniers moments ; outre ce digne religieux et la famille du défunt, on remarquait M. le premier président Van Innis à la tête d'une députation de la Cour d'appel de Gand ; M. Wurth procureur général ; M. De Bouck, substitut ; une députation du barreau de la même cour ; M. de Villegas, procureur du roi à Gand ; le tribunal de Termonde en corps, une députation du barreau de cette ville ; M. De Wylge, président du tribunal de Courtrai ; M. Jansen, commandant de la place ; les officiers supérieurs de la garnison, le général de Lannoy, le colonel Scheltjens, une foule de magistrats, fonctionnaires et notabilités de cette ville, d'Alost et des environs, etc. Après la cérémonie religieuse à l'église, le cortège s'est reformé et s'est arrêté avant de sortir du temple. L'assistance a entouré le cercueil , recouvert du costume et des insignes du défunt, et trois discours ont été prononcés : M. Rooman, conseiller à la Cour ; M. Dommer, président du tribunal de Termonde ; et M. Vande Velde, curé de Grembergen, ont tour à tour retracé les services qu'avait rendus M. Charles De Smet, dans sa longue et honorable carrière, la rare bienveillance qui le distinguait, la loyauté et la droiture de son caractère, son inépuisable charité. Le triste cortège s'est ensuite lentement acheminé vers le cimetière, et là, après les suprêmes prières, les dépouilles mortelles du digne magistrat, saluées une troisième fois par les décharges de la mousqueterie, ont été descendues dans le caveau de la famille.

CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE
A travers le nouveau Kansas
Voyage vers le pays des Mormons

Depuis son dernier départ d'Anvers pour l'Amérique, en 1857, le R. P. De Smet a pris part à deux expéditions importantes : il a accompagné, en qualité de chapelain ou aumônier, l'armée américaine chez les Mormons d'abord, et chez les sauvages des Montagnes-Rocheuses ensuite, dans un voyage de 5,000 lieues. Notre compatriote, dont nos lecteurs connaissent les intéressantes lettres, est revenu en Belgique au mois d'octobre 1860, pour les besoins d'une nouvelle mission, que ses supérieurs le chargent d'aller établir d'une manière stable parmi les tribus qui n'en ont point encore. Nous recommandons vivement cette œuvre au zèle des catholiques. Voici la lettre que le P. De Smet nous a adressée à ce sujet.

Namur, 24 octobre 1860.

Mon révérend et très cher Père.

Je vous envoie la note que vous avez bien voulu me demander. Depuis ma dernière visite en Belgique, en 1856, j'ai visité de nouveau les missions indiennes aux Montagnes-Rocheuses, ainsi que les missions des Potowatomies et des Osages à l'est de ces montagnes. Plusieurs de ces missions sont dans un état très prospère : un grand nombre de familles sauvages vivent aujourd'hui dans des fermes, où elles sont pourvues de volaille et d'animaux domestiques ; des écoles pour les deux sexes y ont été établies, et contiennent au delà de 400 enfants pensionnaires ; les Dames du Sacré-Cœur y ont une maison, ainsi que les religieuses de Lorette, et elles s'appliquent entièrement à l'éducation des petites filles sauvages. Dans les plaines du Missouri et à l'est des Montagnes-Rocheuses, il y a encore de nombreuses tribus : les Sioux, les Poncas, les Arrikaras, les Minataries, les Assiniboins, les Corbeaux et les Pieds-Noirs ; ce qui forme un ensemble d'environ 70 000 sauvages. Depuis bien des années, ils demandent avec instance des missionnaires.

C'est parmi ces nombreuses tribus que je me propose, avec la grâce de Dieu et la permission de mes supérieurs, d'aller établir, au printemps prochain, de nouvelles missions, et c'est dans l'intérêt de ces entreprises que je suis revenu visiter ma patrie. Je recommande bien spécialement l'OEuvre aux prières et à la charité de mes compatriotes. Les besoins sont grands."

Le R. P. De Smet se propose de retourner en Amérique au mois de février, et de partir pour les Montagnes-Rocheuses au mois de mai. S'il peut recueillir les fonds nécessaires pour acheter à Saint-Louis et transporter de là aux montagnes, une cinquantaine de charrues et d'autres instruments de labour, un moulin à farine, des outils de métiers, des ustensiles de ménage, en un mot, les objets de première nécessité, pour attacher au sol et à la cabane des peuples nomades et toujours en guerre les uns contre les autres, on peut espérer de voir surgir dans ces parages les anciennes réductions du Japon.

La lettre suivante donne une idée de ce que le courageux missionnaire a fait depuis son dernier départ, en 1857.

Hollande, décembre 1860.

Mon révérend et bien cher Père.

C'était le 16 avril 1857, veille de la pâque close, que vous veniez à bord du *Léopold I*^{er}, mouillé dans le bassin d'Anvers, me souhaiter le bon voyage, et que nous nous fîmes des adieux que nous croyions alors devoir être les derniers. La Providence en a disposé autrement, et voilà que nous nous revoyons encore. Je vous ai donné, dans ma trente-quatrième lettre, des détails sur le *Voyage du* LÉOPOLD I^{er} *d'Anvers à New-York*[1]. Ce bateau à vapeur, parti d'Anvers le 21 avril, m'a débarqué à New-York le 7 mai. Une année après, le 20 mai 1858, je me mis en route de Saint-Louis pour le nord de l'Amérique septentrionale, et je revins à mon point de départ le 23 septembre 1859, après une absence d'environ seize mois. Dans cet intervalle, j'avais accompagné, comme aumônier, une armée des États-Unis envoyée contre les Mormons et contre les Sauvages. Je vais vous donner quelques détails sur cette double expédition. Pour ne pas trop vous ennuyer et pour ne pas vous faire perdre un temps qui doit vous être bien précieux, je tâcherai d'être court. J'aurai cependant besoin de remplir quelques pages, car mon récent voyage a été très long : il dépasse 15 000 milles américaines, ou 5000 lieues. Je vais donc vous donner quelques détails sur les divers pays que j'ai traversés et les mers que j'ai parcourues, sur mes visites aux Sauvages, mes chers enfants spirituels des Montagnes-Rocheuses : les Cœurs-d'Alêne, les Kalispels, les Pends-d'oreilles, les Têtes-Plates et les Koetenais ; sur mon séjour parmi les diverses tribus des Grandes-Plaines du Haut-Missouri ; sur l'emploi du temps que j'ai passé dans l'armée des États-Unis en qualité de chapelain ou aumônier, et d'envoyé extraordinaire du gouvernement. Ces détails ne seront pas, j'ose l'espérer, sans quelque intérêt pour vous ; et formeront le sujet d'une petite narration.

[1] Voir cette lettre dans les *Précis Historiques* de 1857, p. 322. Nous avons publié depuis lors plusieurs autres lettres du P. De Smet. La plus récente se trouve dans le volume de 1860, pp. 274, 312, 333 et 359 ; elle a pour sujet : *Louise Sighouin, sauvage de la tribu des Cœurs-d'Alêne, morte en odeur de sainteté, en* 1843. Cette lettre est la 53e de la collection.

I - Voyage vers le pays des Mormons

Depuis plusieurs années, les Mormons, cette terrible secte de fanatiques modernes, fuyant la civilisation, s'étaient relégués au fond d'un désert inhabité. Le cœur rempli de haine et de rancune, chaque fois que l'occasion s'était présentée, ils n'avaient cessé d'agiter le pays et de provoquer les habitants à commettre des brigandages et des meurtres contre les voyageurs et les explorateurs venus des États-Unis. Aux prairies montagneuses, les *Mountain Meadows*, en septembre 1857, cent vingt émigrants de l'Arkansas, hommes, femmes et enfants, avaient été horriblement massacrés par des Mormons. Ils n'avaient cessé de jeter le défi au gouvernement, et annonçaient que le jour des vengeances était arrivé, à cause de la mort de leur prophète Joseph et de son frère, des torts, des injustices et des cruautés dont ils prétendaient avoir été victimes dans les États du Missouri et de l'Illinois, d'où ils avaient été expulsés de vive force par les habitants.

A deux différentes reprises, le gouverneur et ses officiers subalternes, envoyés par le Président des États-Unis, avaient trouvé une opposition si forte de la part des Mormons dans l'accomplissement de leurs devoirs respectifs, qu'ils se virent forcés de quitter le territoire d'Utah et de revenir déposer leurs plaintes aux pieds du Président. Le Congrès et le Sénat résolurent d'envoyer un troisième gouverneur, accompagné, cette fois, de 2000 soldats, qui seraient suivis de 2000 à 4000 autres au Printemps suivant de 1858. J'accompagnai cette dernière expédition. Le 13 mai 1858, le Ministre de la guerre m'écrivait :

"Le Président désire vous attacher à l'armée de l'Utah, en qualité de chapelain. Il pense que vos services seraient importants au bien public sous différents rapports, surtout dans la situation actuelle de nos affaires dans l'Utah. Ayant pris des informations pour trouver un prêtre qui fût propre à y être employé, son attention s'est portée vers vous, et il m'a autorisé de vous communiquer ses désirs à ce sujet, avec l'espoir que sa demande sera acceptée, et que la charge de chapelain ne sera point jugée incompatible avec vos devoirs ecclésiastiques, ni contraire à vos sentiments personnels."

Le R. P. Provincial et tous les consulteurs, vu les circonstances du temps, s'exprimèrent en faveur de l'acceptation. Je partis aussitôt pour le fort Leavenworth, dans le Territoire du Kansas, afin d'y rejoindre l'armée. Le jour même de mon arrivée, je pris mai place dans le 7e régiment, composé de 800 hommes, sous le commandement du digne et respectable colonel Morisson, entouré d'un nombreux état-major d'officiers supérieurs et du génie. Je fus installé dans mon poste avec beaucoup de courtoisie, par le commandant en chef de l'armée lui-même, le général Harney, un des généraux des États-Unis les plus renommés pour la bravoure. Le brave colonel, quoique protestant, le remercia avec effusion de cœur, en lui disant :"Mon général, je me croyais déjà beaucoup favorisé lorsque le corps du génie m'était confié ; aujourd'hui, vous mettez le comble à vos faveurs, en m'attachant le représentant de l'ancienne et vénérable Église". Et le général Harney, me serrant la main avec bonté, me souhaita la bienvenue dans son armée, et m'assura que toute liberté me serait laissée dans l'exercice de mon saint ministère auprès des soldats. Le digne commandant a tenu sa parole avec une loyauté admirable, et tous les officiers l'ont secondé : pendant tout le temps que je me suis trouvé au milieu d'eux, je n'ai pas rencontré le moindre obstacle dans l'accomplissement de mes devoirs ; les soldats avaient toujours libre accès à ma tente, pour les instructions et les confessions. Souvent, de grand matin, j'avais la consolation de célébrer le saint Sacrifice de la messe et de voir chaque fois un bon nombre de soldats s'approcher dévotement de la Sainte Table.

Un petit mot sur le pays parcouru vous sera, peut-être, agréable. Je partis du fort Leavenworth le 1er juin 1858, dans le 7e régiment, commandé par le digne colonel Morisson. Je pus admirer la rapidité extraordinaire du progrès de la civilisation dans le nouveau Kansas : déjà une étendue de 276 milles se trouvait en grande partie occupée par des colons blancs. En 1851, lors de mon retour du Grand Conseil[1], tenu sur le bord de la rivière Plate ou Nébraska, les plaines du Kansas étaient quasi désertes et ne contenaient que quelques villages épars d'Indiens, vivant pour la plupart de leur chasse, de leur pêche, de fruits et de racines sauvages. Après huit années d'intervalle, ce n'est plus un désert : un grand changement s'y est opéré ; beaucoup de villes et de villages s'y sont élevés comme par enchantement ; les forges, les moulins de tout genre y sont déjà très nombreux ; on y établit partout, avec une industrie et une rapidité extraordinaires, de grandes et belles fermes. La face du pays est complétement changée. En 1851, dans ces plaines étendues, on voyait bondir, dans toute leur liberté primitive, le chevreuil, le cabri et la biche ; l'époque n'est pas éloignée encore que ces mêmes plaines servaient de pâturages à des troupeaux innombrables de buffles. Aujourd'hui, ce sont des troupeaux nombreux de bêtes à cornes, de moutons, de cochons ; ce sont de nombreuses bandes de chevaux et de mules qui ont pris possession du terrain. Le sol y est très fertile et récompense au centuple le travail du cultivateur industrieux. Le blé, le froment, l'orge, le seigle, l'avoine, le lin, le chanvre, tous les légumes et tous les fruits des climats tempérés y viennent en abondance. Avec l'affluence des émigrants, le commerce y devient chaque jour plus important.

[1] Vous trouverez les détails dans les *Précis Historiques* de 1853, Ve lettre, p. 478.

La ville principale du territoire de Kansas est Leavenworth. Elle contient déjà de 10 000 à 12 000 âmes, quoiqu'elle ait à peine six années d'existence. Sa position sur le bord du Missouri est belle et avantageuse. Elle a un évêque, deux églises catholiques, un couvent avec pensionnat et école d'externes. Dans le vicariat, on compte déjà 15 églises, 23 stations, 16 prêtres, 5 communautés religieuses et 4 écoles de métiers parmi les Indiens, Osages et Potowatomies, dirigées par nos Pères.

Les forêts sont rares dans une grande partie du territoire. La surface du pays, en général, est onduleuse et belle ; elle ne ressemble pas mal aux vagues d'une mer agitée, arrêtées soudainement et changées en terre ferme. L'air y est frais et salubre. A mesure qu'on s'élève avec le pays, les ondulations gracieuses des côtes et les traversées des vallons contrastent admirablement avec les lignes mouvantes des noyers, des chênes et des peupliers, qui marquent les courants de chaque petite rivière. Les bords de toutes les rivières sont généralement plus ou moins boisés. Nous avons remonté la vallée de la rivière Petite-Bleue pendant trois jours ou 54 milles. Les noms des principales plantes qui attirent, dans les plaines du Kansas, l'attention du botaniste sont : l'*OEnothera*, avec ses brillantes fleurs jaunes ; la *Digitale*, la *Lossa nitida*, l'*Amorpha* et l'*Artemisia*, la *Commelina*, la *Lapine* bleue et pourprée, des *Cactus* de différentes formes et espèces, la *Tradescantia*, la *Mimosa*, le *Linum*, le *Mimulus* blanc. A l'endroit où l'on quitte les eaux de la Petite-Bleue, on se trouve à 276 milles du fort Leavenworth. En poursuivant de là sa course, on traverse des coteaux et des prairies élevés sur un trajet de 26 milles, et on entre dans la grande vallée de la rivière Nébraska ou Plate, à la distance de 15 milles du fort Kearny. Cette rivière, jusqu'à ses deux fourches, a une largeur d'au delà de 3000 verges ; son eau est blanchâtre et bourbeuse, pareille aux eaux du Missouri et du Mississipi ; elle est moins profonde ; son courant est très rapide. Le fort Kearny mérite à peine une mention : il consiste en trois ou quatre maisons en charpente et plusieurs autres en *adobés*, ou grosses briques séchées au soleil. Le gouvernement y maintient un poste militaire pour la tranquillité du pays et la sûreté des voyageurs qui traversent le désert pour se rendre à la Californie, dans l'Orégon et aux territoires d'Utah et de Washington.

Un grand nombre d'Indiens, de la nation des Pawnies, se trouvaient campés à une petite distance du fort. Peu s'en fallut que je ne fusse témoin d'une bataille entre eux et un parti guerrier de Rapahos. Ces derniers, au nombre de 40, à la faveur de la nuit et inaperçus, s'étaient approchés du camp. Au premier point du jour, les Pawnies avaient à peine lâché leurs chevaux, lorsque les ennemis s'élancèrent à grands cris au milieu des bandes et en emmenèrent au grand galop plusieurs centaines. L'alarme se répandit aussitôt dans le camp. Les Pawnies, armés tant bien que mal et presque nus, allèrent à la poursuite des Rapahos, les rejoignirent, et un combat plus turbulent que sanguinaire eut lieu. Un jeune chef pawnie, le plus fougueux de sa bande, fut tué sous le coup ; trois de ses compagnons furent blessés. Les Rapahos perdirent aussi un des leurs et eurent plusieurs blessés. Désireux d'arrêter le combat, je fis volte-face vers le champ de bataille, avec un aide de camp du général en chef ; mais l'affaire était déjà terminée ; les Pawnies retournaient avec le mort, les blessés et tous les chevaux volés. A la rentrée dans le camp, on n'entendit que des cris de tristesse, de rage et de désespoir, des menaces et des vociférations contre les ennemis. C'était une scène vraiment triste et déchirante ! Le mort fut peinturé avec toutes les marques distinctives d'un grand guerrier et chargé de ses plus beaux ornements. On le descendit dans la fosse, au milieu des exclamations et des lamentations de toute la tribu.

Le lendemain, les Pawnies-Loups m'invitèrent dans leur camp. J'y trouvai deux créoles français de mes anciennes connaissances des Montagnes-Rocheuses. Ils me reçurent avec la plus grande bienveillance et voulurent me servir d'interprètes. J'eus une longue conférence sur la religion avec les pauvres et malheureux sauvages ; ils me prêtèrent la plus vive attention. Après l'instruction, ils me présentèrent 208 petits enfants, et me prièrent avec instance de les régénérer dans les saintes eaux du baptême. Ces sauvages ont été la terreur des voyageurs qui traversaient leur pays ; depuis un grand nombre d'années ils sont buveurs, querelleurs, voleurs et très abrutis par les boissons, qu'ils obtiennent sans peine sur les frontières de la civilisation, dont ils ne sont guère éloignés. Ce malheureux trafic a été, partout et dans tous les temps, la ruine des tribus indiennes, et il mène à leur rapide extinction.

A deux journées de marche au-dessus du fort Kearny, à un endroit appelé *Cotton-wood springs* ou *Fontaine des Cotonniers*, je rencontrai une trentaine de loges d'Ogallallas, tribu siouse, et, à leur demande, je baptisai tous leurs petits enfants. En 1851, au Grand Conseil, sur la Plate, je leur avais apporté la même faveur. Ils me disaient qu'un grand nombre de leurs enfants étaient morts depuis, enlevés par des épidémies qui avaient ravagé la plupart des tribus nomades des plaines. La pensée du bonheur qu'obtiennent les enfants par le baptême les console beaucoup. Ils en connaissent la haute importance et savent l'apprécier comme la plus grande faveur qu'on puisse leur faire.

Le général Harney eut plusieurs conférences amicales avec les Pawnies, les Ogallallas et les Sheyennes, dans lesquelles il les engageait fortement à ne point molester les Blancs qui passeraient sur leurs terres, ajoutant que c'était à cette seule condition qu'ils conserveraient la paix avec l'armée des États-Unis.

Je vous ai entretenu si souvent, dans mes lettres, de la nature du buffalo, que je pourrais le passer ici entièrement sous silence. Si j'en parle, c'est pour vous dire qu'il en existe encore, quoiqu'on les rencontre plus rarement sur la grande route ; leur instinct a dû leur apprendre à s'en tenir éloignés. C'est dans le voisinage du fort Kearny que nous avons rencontré les premières bandes de ces nobles animaux. Cette vue excitait un vif

intérêt parmi tous ceux des soldats qui visitaient les plaines pour la première fois, et ils brûlaient d'ardeur pour en abattre quelques-uns. Armés du fameux fusil à la Minié, ils auraient pu faire une bonne chasse, s'ils n'avaient été à pied, tandis que les buffles étaient lancés au grand galop ; l'approche leur était donc impossible ; néanmoins une décharge eut lieu, à la distance de 200 à 300 verges ; un seul buffle reçut une balle dans la jambe. Ayant ainsi le membre meurtri à traîner, il fit bientôt l'arrière-garde de sa bande, et devint le point de mire de tous nos braves. Ce fut une mêlée confuse de coups de fusil et de cris étourdissants, comme si la dernière heure du dernier des buffles allait sonner. Criblé de plomb, la langue poussée au dehors, le sang ruisselant de sa gueule et de ses narines, le pauvre animal s'abattit. Le dépecer et en distribuer les morceaux ne fut l'affaire que de quelques instants ; chacun obtint sa part. Jamais animal de son espèce ne fut transformé plus vite en bouillis et en grillades ; tout le bataillon voulait en goûter.

Sur ces entrefaites, le capitaine P..., monté sur un beau coursier, s'approcha d'un taureau déjà effarouché par tant de coups de fusil et par le tintamarre épouvantable de nos soldats, chasseurs encore novices, et, presque à bout portant, il lui tira deux coups de pistolet. Au même instant, le buffle et le cheval s'arrêtèrent. Malgré tous ses efforts, le capitaine ne put réussir à faire avancer d'un seul pas son cheval épouvanté, qui en était à sa première chasse, et le buffle furieux se précipita sur le cheval, lui enfonça les deux cornes dans le flanc et le renversa mort. Dans cette circonstance critique, le courageux cavalier ne perdit pas sa présence d'esprit : il sauta du cheval par dessus le dos du buffle, lui tira encore deux autres coups de son pistolet, qui en avait six, et le dérouta complétement. Le capitaine se réfugia dans un ravin, qui était heureusement proche et profond ; le buffle, ne pouvant l'y suivre, abandonna son persécuteur, qui revint au camp la selle de son cheval sur le dos. Pour courir le buffle, un cheval doit être bien dressé, et spécialement pour cette chasse en particulier ; sans quoi le danger est toujours très grand et il y va même de la vie.

II – A travers le nouveau Kansas

Pendant les mois de juin et de juillet, les tempêtes, les pluies et les grêles sont très fréquentes et presque journalières, vers le soir, dans la vallée de la Plate ; c'est, par excellence, le pays des orages et des ouragans. Comme sur la mer, on les voit se former de loin. D'abord, quelques taches légères se remarquent à l'horizon ; elles sont suivies de nuages noirâtres, qui se succèdent, se pressent et se répandent avec une rapidité extraordinaire ; ils s'approchent, ils passent, ils éclatent et versent des torrents d'eau qui inondent la vallée, ou des grêlons qui broient les herbes et les fleurs de ces parterres primitifs ; ils s'éloignent enfin avec la même vélocité qu'ils sont venus. "Tout mal a son remède", nous dit l'ancien proverbe. Or, ces vents, ces orages et ces pluies viennent rafraîchir et purifier l'atmosphère, qui, dans cette saison de l'année et sans cet incident, deviendrait presque insupportable. Il n'est pas rare que le thermomètre de Fahrenheit [1] dépasse les 100 degrés à l'ombre. L'eau ne reste pas longtemps sur la surface du sol ; elle est absorbée presque aussitôt parce que le sol de la vallée est très poreux et léger, et à cause de son fond sablonneux. Dans tous les campements un peu éloignés de la rivière, les voyageurs creusent des puits. L'eau se trouve partout à deux ou trois pieds de profondeur. Cette eau, quoique froide et assez claire, ne peut être que malsaine et doit souvent occasionner de très graves maladies. Aussi les tombeaux sont nombreux dans ces parages ; les restes mortels d'un grand nombre d'émigrants y reposent. Avec ces émigrants ont disparu de la vallée de la Plate cette soif ardente de l'or, ces désirs et ces projets ambitieux de richesse, de grandeur et de plaisir qui les dévoraient et les entraînaient vers les régions lointaines de la Californie, de Pike's Peal, et de Frazer. Ils ont trouvé la mort loin de leurs pénates et sont ensevelis sur des plages désertes. Oh ! que les affaires de ce monde sont incertaines ! L'homme projette ; il bâtit des châteaux en Espagne, mais sur un avenir qui ne lui appartient pas. "Il propose, mais Dieu dispose" et vient trancher le fil de la vie au milieu des vaines espérances.

[1] Ce thermomètre, en usage en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, à été proposé par Fahrenheit en1724. Il est à mercure, et a pour points fixes la chaleur de l'eau bouillante et le froid produit par un mélange à parties égales de sel marin et de neige. L'intervalle compris entre ces deux points extrêmes est divisé en 212 parties ou degrés. Le 32^{e} degré correspond au zéro du thermomètre centigrade et de celui de Réaumur, et indique, par conséquent, la température de la glace fondante ; tandis que le 212^{e} degré correspond au 100^{e} centigrade et au 80^{e} de Réaumur, et indique, par conséquent, la température de l'eau bouillante. Pour réduire les résultats d'un thermomètre dans le langage d'un autre, il n'y a qu'une règle de trois à résoudre ; mais pour le thermomètre de Fahrenheit, il faut avoir soin de retrancher 32 du nombre de degrés. Ainsi, pour traduire les 100 degrés de Fahrenheit en degrés centigrades et en degrés de Réaumur, on aura à résoudre les deux proportions : 180 : 100 : : 68 : x ; et : 180 : 80 : : 68 : x. On voit que les 100 degrés de Fahrenheit donnent au delà de 37° centigrades et de 30° de Réaumur.

Pendant que nous écrivions ces ligues, un froid intense rendait l'usage du thermomètre très intéressant. L'hiver de 1860-1861 comptera parmi les plus rigoureux de ce siècle. La nuit du 7 au 8 janvier a été des plus remarquables sous ce rapport. Le thermomètre est descendu à 17°,4 centigrades au-dessous de zéro. Depuis trente ans la température n'a été qu'une *seule fois* plus basse, c'est en 1838 ; le 16 janvier, le thermomètre marquait 18°,8 centigrades au-dessous de zéro. Ces données sont empruntées aux *Annales* de l'Observatoire de Bruxelles. On remarque, en outre, par les observations faites, que Bruxelles a été, le 8 janvier, la ville d'Europe où le froid a été le plus intense. Pendant que le thermomètre descendait chez nous à 17 degrés 4 dixièmes au-dessous de zéro, il marquait seulement : à Saint-Pétersbourg, 4 degrés 4

dixièmes ; à Moscou, 12 d. 6 dix. ; à Varsovie, 11 d. ; à Copenhague, 8 d. 2 dix. ; à Vienne, 6 d. 2 dix. ; à Leipzig, 12 d. 6 dix. à Paris, 5 d. 6 dix. ; à Strasbourg, 5 d. 6 dix. ; à Lyon, 1 d. 6 dix. ; à Greenwich, 8 d. 2 dix.

La chose la plus remarquable que je rencontrai à cette époque sur la grande route des plaines, ordinairement si solitaire, était les longues traînées de chariots qui s'y succédaient pour transporter vers l'Utah les vivres et les effets de guerre. Si on peut s'en rapporter aux journaux du temps, les dépenses du gouvernement montaient à près de 15 millions de dollars. Chaque train consistait en 26 chariots ; chaque chariot avait un attelage de 6 couples de bœufs et contenait environ 5000 livres. Le quartier-maître, qui en avait fait le calcul, m'assurait que la file de tous les chariots réunis mesurerait une étendue de près de 50 milles. Chaque jour, nous passions différents de ces trains. Comme les vaisseaux sur la mer et sur les rivières, chaque chariot portait son nom ; ce qui prêtait à l'amusement et à la distraction du voyageur, à mesure qu'il les passait en revue. Ces noms sont plus ou moins bizarres, et dépendent des caprices des capitaines. En voici quelques échantillons : la *Constitution*, le *Président*, la *Grande République*, le *Roi de Bavière*, *Lola-Montès*, *Louis-Napoléon*, *Don O'Connell*, *Old Kentuck*, etc. Ils se trouvent barbouillés en gros caractères sur les deux flancs de la voiture. Dans les plaines, le charretier s'arroge le titre de *capitaine* ; c'est qu'il est investi du commandement de son chariot et de ses 12 bœufs. Dans cette petite flotte terrestre, le maître-charretier est *amiral* : il commande les 26 capitaines et les 312 bœufs. De loin, les chariots, avec leurs couvertures blanches et élevées, ne ressemblent pas mal à une flottille en pleines voiles.

En quittant la ville de Leavenworth, les charretiers sont généralement habillés à neuf et ont une assez bonne apparence ; mais au fur et à mesure qu'ils pénètrent dans les plaines, leurs beaux accoutrements se salissent, se déchirent et se changent en lambeaux. Ces *capitaines* ont à peine fait 200 milles de chemin, qu'on trouve des haillons parsemés et flottants tout le long de la route. Dans les divers campements jusqu'au delà des Montagnes-Rocheuses, on remarque souvent aussi des débris de chariots et des squelettes de bœufs, mais plus encore des débris des garde-robes de nos voyageurs : des jambes de pantalons et de caleçons, une poitrine de camisole, un bras ou un dos de chemise, des bas sans orteils et sans talon, un chapeau sans fond, de vieilles bottes et de vieux souliers troués par dessus et par dessous. Dans ces campements abandonnés, on remarque surtout des jeux de cartes parsemés parmi des bouteilles et des pots cassés. Ici, c'est une marmite, une cafetière, un pot d'étain ; là, un four en fer, des restes de poêles portatifs ; le tout usé et jeté. En passant, les pauvres Indiens regardent d'un œil inquiet et alarmé ces premiers indices de la civilisation. Ils voient dans ces masses de débris et de lambeaux l'approche d'un bien triste avenir pour eux : les plaines et les forêts qu'ils parcourent pour la chasse des animaux, leurs beaux lacs et leurs belles rivières qui fourmillent de poissons et d'oiseaux aquatiques, les foyers qui les ont vus naître, et les terres qui renferment les cendres de leurs pères et de leurs aïeux ; tout ce qu'ils chérissent le plus va bientôt passer entre les mains rapaces des Blancs ; et eux, ils vont être placés sur de petites réserves, loin de leurs chasses et de leurs pêches, ou refoulés dans des montagnes ou sur des plages inconnues. Il n'est donc pas étonnant que les Sauvages en veulent quelquefois aux Blancs ; toutefois il est rare qu'ils soient les premiers agresseurs.

Tous les soirs, chaque train se forme en *coral*, c'est-à-dire que les 26 waggons sont placés en cercle et enchaînés les uns aux autres, de manière à ne laisser qu'une ouverture pour donner passage aux animaux qui passent la nuit au centre, et y sont gardés par plusieurs sentinelles en armes. Sous la garde d'un petit nombre d'hommes déterminés, les chars et les animaux se trouvent à l'abri de l'attaque des Indiens indisciplinés, fussent-ils en grand nombre. Lorsque les voyageurs négligent ces précautions et que chacun campe à sa guise, il n'est pas rare qu'un parti hostile d'Indiens provoque parmi les animaux ce qu'on appelle dans le pays une *stampado* ou épouvante ; et les enlèvent d'un seul coup. Le soir, on campe de bonne heure, et à la pointe du jour, on lâche les animaux dans la prairie pour leur donner le temps de se bien nourrir. L'herbe est partout très abondante dans la vallée de la Plate et sur les coteaux qui l'avoisinent.

Entre le fort Kearny et la traverse de la Fourche du Sud de la Plate, nous rencontrâmes une centaine de familles de Mormons se rendant au Kansas ou au Missouri avec l'intention de s'y établir. Ils se réjouirent d'avoir eu le bonheur de pouvoir quitter sains et saufs la fameuse terre promise de l'Utah, grâce à l'influence du nouveau gouverneur et à la présence des soldats des États-Unis. Ils nous annonçaient qu'un grand nombre d'autres familles les suivraient aussitôt qu'ils en seraient capables et pourraient se procurer les moyens nécessaires pour le voyage. Ils avouaient qu'ils se seraient échappés depuis longtemps, mais qu'ils avaient été retenus par la peur de tomber entre les mains des Danaïdes ou anges exterminateurs. C'est la garde-du-corps du prophète ; elle est entièrement et aveuglément à sa disposition pour réaliser tous ses plans, répondre à toutes ses vues et exécuter toutes ses mesures : très souvent le vol et le meurtre y entrent pour une grande part. Avant l'arrivée des troupes, malheur à ceux qui manifestaient le désir de s'éloigner de l'Utah et de quitter la secte ; malheur à ceux qui osaient élever la voix sur la conduite du faux prophète ; rarement ils ont échappé aux poignards des anges exterminateurs ou plutôt de ces démons incarnés.

La grande route des plaines, dans la belle saison de 1858, paraissait comme tout à coup envahie et animée d'une manière merveilleuse. Pour compléter l'idée que je viens d'en donner, j'ajouterai que tous les jours des courriers et des exprès, allant et venant, se croisaient sur la route. Les différentes compagnies de l'armée laissaient entre elles un espace d'une ou de deux journées de marche. Chaque compagnie avait à sa suite des

ambulances pour l'usage des officiers supérieurs, un matériel d'artillerie et du génie, une suite de chariots attelés de six mules, transportant les vivres et les bagages ; de plus, un immense troupeau de bêtes à cornes, montant de 600 à 700, suivait aussi chaque compagnie pour la nourrir chaque jour. *Oncle Sam*, - c'est le nom par lequel on désigne le gouvernement américain, - a le cœur vraiment paternel : il pourvoit abondamment aux besoins des défenseurs de la patrie, et ne laisse rien manquer pour le confortable, comme s'expriment les Anglais.

Tout allait à merveille. Le général en chef, avec son état-major, se trouvait déjà à la traverse de la Branche du Sud de la Plate, à 480 milles du fort Leavenworth, lorsqu'il reçut, avec la nouvelle de la pacification des Mormons, l'ordre de distribuer ses troupes sur d'autres points et de retourner aux États-Unis. Ma destination était, par là même, changée : ma petite mission diplomatique auprès des tribus indiennes de l'Utah atteignait son terme par la conclusion de la paix. Je consultai le général, et je l'accompagnai dans son retour à Leavenworth.

La Fourche du Sud de la Plate, à sa traverse, a une largeur de 2045 pieds. Au mois de juillet, sa profondeur est assez généralement d'environ 3 pieds. Après la jonction des deux fourches, la largeur de la rivière Plate est de près de 300 verges. Le fond, dans toute sa longueur, est un sable mouvant.

Il me resterait encore bien des choses à vous dire, mon bien cher Père, sur le pays parcouru de Leavenworth à la traverse du Sud, sur la botanique, les animaux, les différents poissons des rivières ; mais j'en ai parlé en maintes occasions dans mes lettres sur différents voyages, et je crains de répéter les mêmes choses. Les petits incidents et faits que je viens de raconter ici se rapportent à mon dernier voyage.

Avant de quitter Leavenworth pour Saint-Louis, j'ai fait une petite excursion de 140 milles pour rendre une visite à nos chers Pères et Frères de la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies. Enfin je suis arrivé à Saint-Louis au commencement de septembre, après une première absence d'environ trois mois, et après avoir parcouru 1976 milles. Mon séjour à Saint-Louis a été très court ; je vous en donnerai des détails dans une prochaine lettre, qui fera connaitre la suite de ma longue expédition dont je vous parle à la première page.

Agréez, mon révérend et cher Père, l'expression des sentiments que vous me connaissez pour vous, et permettez-moi de me recommander d'une manière bien spéciale à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières.

Rae. Vae servus in Xto,

P.-J. DE SMET, S. J.

CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE
A travers l'Océan Atlantique et la Mer des Antilles jusqu'à Panama
Cause de la guerre des États-Unis contre les sauvages de l'Ouest

Bruxelles, 12 mars 1861.

Mon révérend et cher Père.

Ma dernière lettre, insérée dans les *Précis Historiques* du 15 janvier et du 1er février (pages 33 et 67), vous parlait d'un voyage d'environ seize mois, pendant lequel j'avais accompagné, en qualité d'aumônier, une armée des États-Unis chargée de deux expéditions : l'une contre les Mormons et l'autre contre les Sauvages. Je vous ai donné quelques détails sur la première, en vous racontant ma course de trois mois *à travers le nouveau Kansas* ; et je vous ai promis sur la seconde des détails qui compléteront mon récit de 5000 lieues de chemin. Voici le commencement de ce second trajet. Après avoir brièvement indiqué la cause de la guerre des États-Unis contre les Sauvages de l'Ouest, je vous ferai voyager avec moi, dans cette lettre, à travers l'océan Atlantique et la mer des Antilles, jusqu'à l'isthme si célèbre de Panama.

A mon retour de Saint-Louis, au commencement de septembre 1858, je voulus résigner la charge d'aumônier de l'armée que j'avais remplie dans l'expédition d'Utah. Le ministre de la guerre ne jugea pas à propos d'accepter ma démission, par suite de nouvelles difficultés qui venaient de surgir à l'ouest des Montagnes-Rocheuses.

I - Cause de la guerre des États-Unis contre les Sauvages de l'Ouest

Les tribus indiennes avaient formé contre les Blancs une coalition puissante ; elles avaient surpris le colonel Steptoe et lui avaient tué deux officiers et plusieurs soldats, et on était enfin à la veille d'un soulèvement général dans toutes ces contrées. Ces bruits n'étaient malheureusement que trop fondés. Neuf tribus étaient déjà entrées dans la conjuration ; c'étaient les Palouses, les Yacomans, les Skoyelpies, les Okinaganes, les Spokanes, les Cœurs-d'Alênes, les Kalispels, les Koetenais et les Têtes-Plates. Ces pauvres sauvages, autrefois si paisibles, surtout ceux des quatre dernières tribus, avaient d'abord conçu de grandes inquiétudes au sujet des incursions fréquentes que les Blancs venaient faire sur les terres au sud et à l'ouest des territoires de Washington et d'Orégon ; de l'inquiétude, les Indiens étaient bientôt passés au dépit et à la colère, surtout lorsqu'ils virent ces aventuriers s'emparer des sites les plus avantageux et s'établir en maîtres dans les contrées les plus fertiles, tout cela au mépris de leurs droits et sans le moindre accord préalable.

Les sauvages des montagnes surtout avaient pris l'alarme et résolu de refouler les Blancs, ou du moins de s'opposer à leurs envahissements progressifs. Bientôt des bandes indiennes se forment çà et là ; elles se réunissent, s'exercent, et voilà qu'en peu de jours elles ont déjà organisé un corps de 800 à 1000 guerriers. Leur coup d'essai fut pour eux une grande victoire ; à leur avis, rien n'y manquait, car ils avaient non-seulement chassé l'ennemi, mais ils lui avaient enlevé tout son train et toutes ses provisions. La retraite précipitée des Américains leur paraissait même une fuite honteuse. Rien cependant n'était plus naturel, puisque le brave colonel Steptoe, ne soupçonnant pas même cette prise d'armes, n'avait en ce moment avec lui qu'une compagnie de 120 hommes, en route pour maintenir la tranquillité à Colville. Enivrés de ce premier succès, les Indiens se croyaient invincibles et capables de tenir tête à toute l'armée des États-Unis.

De son côté, le gouvernement de Washington jugea la chose suffisamment grave pour qu'il fût prudent de la remettre entre les mains du général Harney. Cet officier supérieur s'était illustré en maintes occasions dans les guerres indiennes, aux Florides, au Texas, au Mexique et dans les plaines du Missouri. Il désira m'emmener avec lui dans sa lointaine expédition, et, à sa demande expresse, le ministre de la guerre m'en fit l'invitation. Je m'assurai de suite de l'approbation de mes supérieurs, et je consentis à continuer ma charge d'aumônier dans la nouvelle armée. J'espérais rendre, en cette qualité, quelques services aux hommes de l'expédition et surtout aux tribus indiennes des montagnes ; j'avais aussi le plus grand désir de me trouver au milieu de mes confrères dans les conjonctures difficiles que la guerre allait sans doute leur créer.

II - Voyage depuis Saint-Louis, par l'océan Atlantique et la mer des Antilles, jusqu'à l'isthme de Panama

Le 15 du même mois de septembre, je quittai Saint-Louis ; par le chemin de fer central ; en 50 heures, j'avais parcouru 1100 milles et j'étais à New-York. J'y eus bientôt pris tous mes arrangements, et dès le 20 j'étais embarqué, avec le général et son état-major, sur le bateau à vapeur l'*Étoile de l'Ouest*. Notre premier but était Aspinwal, petite ville au nord de l'isthme de Panama, à environ 2000 milles de New-York. Cette distance fut franchie en huit jours et quelques heures. C'était l'époque de l'équinoxe ; nous eûmes donc l'accompagnement

obligé de gros coups de vent, de bourrasques et de quelques petites tempêtes ; surtout entre les îles dangereuses de Bahama. Rien d'extraordinaire, du reste, si ce n'est les physionomies des nombreuses victimes de l'inexorable Neptune, autrement dit *mal de mer*. A cela près, la traversée fut très heureuse ; aucun cas sérieux de maladie ne s'est manifesté à bord, ce qui est bien rare sous les tropiques. Les passagers étaient au nombre de 640, se rendant pour la plupart en Californie, ce grand Eldorado de l'Ouest. Voici la route suivie par notre vapeur ; vous la tracerez facilement sur la grande carte américaine.

Nous avons passé au milieu des îles Lucayes ou Bahama. On en compte environ six cents, y compris celle de Guanahami, le San-Salvador, première terre que Colomb découvrit en 1492. Nous avons côtoyé les îles Longue, Croche et Fortunée ; nous avons pu admirer le point Mays, à la partie orientale de l'île de Cuba, et nous apercevions en même temps le cap de Saint-Nicolas et d'autres pointes de Saint-Domingue. Après quoi nous sommes passés en vue de la Jamaïque, et nous voici enfin dans la mer des Antilles, dont l'étendue est, du nord au sud, de 1600 milles. Bientôt Aspinwal nous apparaît à peu de distance de Porto-Bello.

Cette ville ne date que de cinq années environ ; elle ne peut manquer d'acquérir une grande importance sous le rapport commercial ; le passage des émigrants, dont la plupart vont en Californie, forme actuellement la cause principale de sa prospérité. Sa population appartient à différentes races, à partir du blanc le plus pur jusqu'au noir foncé des plus beaux nègres, et en passant par les diverses nuances des peuples indiens. Une partie de la ville est marécageuse, ce qui doit la rendre malsaine ; mais on aura bientôt remédié à ce grave inconvénient.

La largeur de l'isthme de Panama est de 36 milles ; la voie ferrée qui relie les deux mers en a 47. Ce chemin de fer peut être cité comme une merveille, tant l'entreprise en a été hardie et l'exécution heureuse. Il traverse d'épaisses forêts et rencontre une belle rivière, sur laquelle est jeté un pont de la plus solide construction. C'est, en un mot, une œuvre gigantesque, qui a dû coûter des sommes énormes. Que d'ouvriers européens, attirés par l'appât du gain, sont accourus sous ces brûlants climats à la recherche de la fortune et n'y ont trouvé que la mort!

On ne rencontre dans toute la traversée que deux ou trois petits villages, consistant en quelques pauvres cabanes de joncs et de roseaux. Les enfants y sont à peine vêtus ; les grandes personnes se couvrent, mais très légèrement. Leur nourriture consiste principalement en légumes et en fruits, qui sont d'une extrême abondance et s'obtiennent presque sans culture.

Autrefois, pour atteindre l'autre rivage, il fallait cheminer à pied ou à cheval pendant trois ou quatre jours, et alors que de privations et de difficultés de tout genre ! aujourd'hui, en moins de trois heures, vous êtes mollement transporté d'Aspinwal à Panama.

Pendant ce court trajet, j'ai admiré une charmante petite fleur, dont le fond est blanc et les pétales pourprés. Elle ressemble, à s'y méprendre, à une toute petite colombe aux ailes déployées. La tête, les yeux, le bec, rien n'y manque, sauf une patte. Les Espagnols l'ont nommée, avec beaucoup de justesse, la *Fleur du Saint-Esprit.*

En fait de fleurs, de plantes, d'arbres, ce pays est on ne peut plus remarquable ; la végétation y est vraiment extraordinaire. Quel vaste champ, à peine exploré, pour un botaniste zélé et audacieux !

La Nouvelle-Grenade occupe le nord-ouest de l'Amérique méridionale, entre l'océan Pacifique et la rivière d'Orinoco. L'isthme de Panama en fait partie, ainsi que toutes les contrées qui s'étendent vers l'ouest jusqu'à l'Amérique centrale. Les Andes courent le long de la côte occidentale et se divisent au midi de la république en trois parties. A l'est des montagnes se déroulent de vastes plaines, qui abondent en chevaux et autres animaux domestiques. Le climat et les produits de la Nouvelle-Grenade varient suivant le degré d'élévation du sol ; le froment, l'orge et les fruits propres aux zones tempérées s'obtiennent dans les parties supérieures, tandis que, vers les côtes de la mer et dans les parties basses, on trouve en abondance les plus beaux produits des régions tropicales.

Le commerce n'y a pas encore pris une bien grande extension ; il se fait principalement avec les États-Unis et l'Angleterre. On exporte le sucre, le cacao, le coton et les peaux ; il y a des mines d'or, d'argent, de platine et de cuivre, mais elles sont peu abondantes. Les routes sont très rares dans les districts montagneux ; si le voyageur, qui veut les visiter, a le gousset bien fourni, il s'installe sur une espèce de chaise et se fait porter par des hommes nommés *Silleros.*

Les ponts ne consistent souvent qu'en une simple corde à laquelle est assujettie un hamac ou panier. Le voyageur doit y prendre place, s'il veut atteindre l'autre rive ; du reste, il court fort peu de danger, même lorsqu'il traverse ainsi de rapides torrents.

Sous la présidence de Bolivar, la Nouvelle-Grenade, le Venezuela et l'Ecuador formaient la république de Colombie ; ce n'est que depuis 1831 que ces trois pays se sont désunis pour se constituer en trois États indépendants. Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade, est peu éloignée de la rivière Magdalena, à 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; elle est située au milieu d'une plaine fertile qui produit deux moissons chaque année. Cette ville possède une université, plusieurs grandes églises et de beaux couvents. Carthagène est le principal port de la république ; ceux de Santa-Martha, de Popayan, de Pasto, d'Aspinwal et de Panama sont pour le moment d'une moindre importance.

La baie de Panama est de toute beauté ; les petites îles qui y sont semées ressemblent à des corbeilles de verdure jetées sur les eaux. La ville elle-même occupe une position très pittoresque ; mais à l’intérieur elle est sombre, triste et offre l'aspect d'une ville en décadence. Voici cependant qu'a sonné pour elle l'heure de la

prospérité, et chaque Américain qui vient lui demander asile, lui apporte comme un gage certain de ses prochaines grandeurs.

J'ai eu l'honneur de voir, à plusieurs reprises, Mgr. l'évêque de Panama. Ce digne prélat m'a témoigné la plus grande bienveillance, et m'a exprimé son ardent désir d'avoir des Jésuites dans son diocèse.

Mais c'en est assez pour aujourd'hui. Permettez-moi de reprendre haleine avant de m'élancer avec vous sur les flots d'une nouvelle mer.

Je suis…

P.-J. DE SMET, S. J.

CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE
A travers la Mer Pacifique et relache en Californie

Bruxelles, 13 mars 1861.

Mon révérend et cher Père.

C'est à Panama que nous nous sommes quittés ; veuillez bien y revenir, mais pour un instant. Je désire vous présenter, sur le coup du départ, mes futurs compagnons de voyage. Ils ne sont pas moins de 1300. Les voilà qu'ils s'installent de leur mieux à l'intérieur et sur le pont de ce grand bateau à vapeur qui déjà nous emporte.

I - A travers la mer Pacifique

Le 2 octobre, nous quittons la baie de Panama. Nous longeons, dans presque toute leur étendue, les côtes de Costa-Rica et de Nicaragua. Le sixième jour nous avions déjà parcouru 1500 milles et nous abordons à Acapulco, pour y prendre des vivres et du charbon. C'est ici le seul port que le Mexique ait conservé sur la mer Pacifique. La baie est fort belle ; elle a l'avantage d'être abritée contre les coups de vent, entourée qu'elle est de grands coteaux et de montagnes. Voyez là bas, c'est un ancien fort ; tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il reste encore debout. Entrez dans la ville, vous n'y trouverez qu'une seule église, et encore est-elle bien pauvre. Voyez les maisons, comme elles sont tristes, et comme leurs habitants ont l'air d'être indolents et paresseux. Les pauvres gens ! je crois qu'ils songent bien moins à enchaîner la fortune qu'à se débattre contre la misère. Ils vivent surtout de poisson, font un petit commerce de fruits et de légumes, et s'adonnent aussi à la pêche des perles. Quoique peu nombreuse, cette population offre un mélange de presque toutes les races : vous y trouveriez des descendants d'Espagnols, d'Indiens, de nègres et de mixtes à tous les degrés ; vous distingueriez parmi ces derniers les mulâtres, les métis et les zambos.

Laissez-moi vous dire quelques mots d'un spectacle assez curieux que nous donnèrent les zambos au moment de notre arrivée. Tous sont bons nageurs, ils peuvent rester à l'eau pendant des heures entières sans manifester la moindre lassitude. C'est très remarquable. A peine eurent-ils aperçu notre navire, qu'ils se précipitèrent à notre rencontre ; bientôt ils nous entourent, sollicitant de la voix et du geste nos jolies pièces de cinq et de dix sous. Les bourses se délient, les petites pièces tombent au fond de la mer et entraînent à leur suite nos excellents plongeurs. Quelques instants après, ils reparaissent à la surface, tenant en main le précieux métal, le montrent avec orgueil aux spectateurs et finissent par le mettre en lieu` de sûreté... dans leur bouche. Le dénoûment fut brusque et des plus émouvants : un requin se montra tout à coup au milieu des nageurs et donna le signal de la retraite. Ce fut un sauve-qui-peut général. Cependant l'aquatique visiteur était bon prince, il permit à tous de renter dans leurs barques et ne croqua ni une tête, ni un bras, ni une jambe.

Le surlendemain, 10 octobre, nous faisions une courte halte à Manzanilla, pour y déposer la correspondance et en prendre une autre. Peu d'heures auparavant nous avions aperçu dans le lointain la montagne volcanique nommée *Popocatepell* ; c'est le pic le plus élevé de la Sierra-Madre.

Le 11, nous étions en vue du cap Saint-Luc, à la partie méridionale de l'ancienne Californie. Les îles Sainte-Marguerite, Sainte-Rose, Sainte-Croix et plusieurs autres se sont présentées tour à tour à nos regards, ainsi qu'un grand nombre de baleines et d'autres cétacés, qui abondent dans ces parages. Le 15, nous apercevons la pointe de la Conception, à 250 milles de San-Francisco ; nous saluons de loin Sainte-Barbe, Saint-Louis et Monterey, et nous entrons, le 16, à San-Francisco, après avoir parcouru 1500 milles depuis Acapulco. J'étais heureux de m'y trouver dans une maison de la Compagnie, et en société de plusieurs de mes frères en Jésus-Christ, qui me comblèrent de bontés et des soins de la plus cordiale charité. On apprécie surtout le *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*, lorsqu'on sort d'un bateau où l'on a été enfermé pendant quelque temps, au milieu de 1300 individus de toutes les nations de la terre, presque tous attaqués au moral de la fièvre jaune ou dorée, qui ne semblent s'occuper, parler et rêver que de mines d'or et de toutes les joies de la terre que les richesses leur procureront plus tard ; - mais aussi ce *plus tard* fait tomber bien des illusions.

II - A travers la Californie

Un petit examen de la carte vous montrera combien la Californie a été favorisée de la nature. Il est surprenant que ce pays ait été si longtemps négligé et comme oublié, malgré ses immenses avantages. Aujourd'hui l'élan est donné, le commerce et toutes les industries humaines y ont leur rendez-vous et s'y développent avec une rapidité qui étonne et déconcerte les esprits les plus hardis et même les plus aventureux. Le sol est généralement fertile et se prête à toutes les exigences de l'homme ; déjà les produits excèdent les besoins et vont enrichir les marchés lointains. Je n'en finirais pas si je devais vous parler du doux climat de ce

beau pays, de la régularité de ses saisons, de ses belles montagnes, de ses riches vallées, de ses prairies immenses, où les chevaux et beaucoup d'autres animaux domestiques se multiplient prodigieusement, de ses mines incomparables, etc. etc. Comptez que, pour un siècle encore, le sein de la Californie restera ouvert à des milliers de nouveaux mineurs avides d'or et d'argent.

San-Francisco n'était, il y a douze ans, qu'un tout petit port de mer et ne comptait qu'une poignée d'habitants. C'est aujourd'hui la merveille et le port par excellence de toute la mer Pacifique. Une population d'au moins 60 000 âmes y est accourue de tous les coins de la terre. Les Chinois, au nombre de 4000, y conservent fidèlement les usages et coutumes de leur mère-patrie, y compris la longue queue ; ils vivent presque tous dans un quartier séparé, ils sont tranquilles et industrieux, mais on leur reproche une grande immoralité. Inutile de vous dire que, dans cette Babel moderne, les oreilles sont continuellement déchirées par des sons et des cris étranges qui appartiennent à toutes les langues et à tous les jargons du monde ; tandis que les yeux se fatiguent à la longue de ce panorama vivant, où apparaissent tour à tour les diverses formes et les multiples couleurs de la pauvre espèce humaine.

Mais ce qui console et réconcilie, pour ainsi dire, avec tout ce vacarme et ces continuels changements à vue, c'est la douce pensée que notre sainte religion est aussi pour quelque chose dans l'étonnante activité de ce futur grand peuple. Jugez de ses progrès : à part une belle cathédrale, bâtie tout récemment par son vénérable titulaire, qui est archevêque, on compte cinq églises, quatre couvents, un collége dirigé par nos Pères, et plusieurs écoles de filles et de garçons. Priez souvent pour que Dieu bénisse ces premiers et consolants succès.

Les marchés étaient couverts des plus beaux fruits : raisins, melons, poires, pommes, etc. etc. Nulle part je ne les ai trouvés supérieurs en beauté, en grosseur et en goût. Telle était l'abondance des raisins, que deux vapeurs étaient journellement employés à en transporter les grappes de Los Angelos à San-Francisco.

Par son étendue, la Californie se trouve au second rang des États Américains. Elle est trois fois plus grande que la Virginie et possède 800 milles de côtes. La baie de San-Francisco est une des plus belles de l'univers ; elle renferme un grand nombre d'excellents ports. Sa position en face des îles Sandwich, du Céleste-Empire, du Japon et des îles Philippines ; ses relations déjà presque journalières avec la longue suite des côtes de l'Amérique méridionale, avec les États de l'Est et même avec la plupart des grands ports européens ; tout, en un mot, au dehors comme au dedans, semble concourir à faire de ce pays l'un des plus commerçants et des plus peuplés du monde. Nul doute que sa métropole commerciale ne soit bientôt la New-York de l'Ouest.

La surface de la Californie est surtout montagneuse. Deux longues chaînes de montagnes s'étendent à peu près parallèlement le long des côtes. Les principales rivières sont le Colorado, le Sacramento et le San-Joaquin. Les mines d'or gisent principalement à la base de la Sierra-Nevada, sur une longueur d'environ 500 milles, le long des tributaires des rivières.

Un mot encore, avant de terminer, sur une merveille de la nature, qui n'a probablement pas sa pareille dans tout l'univers. Les cèdres du Liban sont célèbres à plus d'un titre. Ce que l'on admira surtout de nos jours, c'est leur âge : quatre mille ans ! leur grosseur : six pieds de diamètre ! leurs fronts hauts encore quoique tant de fois frappés de la foudre et battus par les tempêtes. Mais qu'est-ce que ces majestés en ruine en présence de l'arbre mammouth de la Californie ? Vous allez en juger. Dans le comté de Calaveras, il existe une forêt d'arbres énormes, sapins, cèdres, etc. Les pins sucrés y ont un diamètre, non de 6 pieds, mais de 8, et une hauteur de 200 pieds et au delà. Cependant ce ne sont là que des espèces de grands nains à côté de quatre-vingt-seize arbres géants réunis sur un espace d'un mille. L'un d'eux, le *Père de la forêt*, a été déraciné par les vents ; il jonche maintenant le sol de ses énormes débris. Figurez-vous, si vous pouvez, ses proportions : 112 pieds de circonférence et plus de 450 de longueur. Un autre a été abattu. Pour en utiliser la souche, on s'est mis à la niveler, afin d'y asseoir les fondements d'une imprimerie. Tout le bâtiment repose sur cette souche, qui sert en même temps de plancher ; on a même eu le soin de réserver sur le côté une partie du tronc pour y pratiquer un bel escalier de vingt-six marches. Chacun de ces arbres mammouths a reçu son nom. Les plus remarquables sont les *Deux Gardes*, les *Trois Grâces*, les *Jumeaux*, l'*Hercule*, l'*Ermite*, la *Beauté des forêts*, etc. En Belgique, on aura bien de la peine à croire tous ces prodiges de végétation. Je n'ai pu les voir de mes yeux, mais je tiens de témoins oculaires respectables les détails que je vous en transmets. C'en est assez sur ce chapitre des gros arbres. Après tout, ils ne méritent, entre tant d'autres *mirabilia Dei*, que le petit signe d'exclamation *!*

La distance franchie depuis New-York jusqu'à San-Francisco, par la route d'Aspinwall et de Panama, est de 6850 milles. Encore quelque chose comme 800 milles et nous sommes à l'embouchure de la Colombie ; c'est là que j'espère vous retrouver bientôt, mon révérend Père.

Recevez…

P.-J. DE SMET, S. J.

CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE
De San-Francisco aux Cœurs-d'Alêne

20 mars 1861.

Mon révérend Père,

Ma dernière lettre nous a laissés à San-Francisco, qui est à une distance de 6,850 milles de New-York[1]. Il nous en reste encore environ 800 à parcourir pour arriver de San-Francisco à l'embouchure de la Colombie, et 575 pour arriver de cette embouchure à la Mission du Sacré-Cœur. Après un repos de quatre jours à San-Francisco, rembarquons-nous.

[1] On lit dans une correspondance d'Amérique publiée par le *Moniteur* français, octobre 1861 : "Le désert est vaincu et la grande ligne télégraphique qui relie San-Francisco à New-York vient d'être terminée. La communication est parfaite. Hier soir, la première dépêche a été adressée par le maire de San-Francisco au maire de New-York et au président des Etats-Unis. Le télégraphe fonctionne admirablement bien. Un autre télégramme de San-Francisco, du 25 octobre, dit que l'achèvement de la ligne du Pacifique met le cap Race (Terre-Neuve) en communication avec la Corne-d'Or, franchissant un espace de plus de 5000 milles. Bientôt on prolongera la ligne jusqu'au détroit de Behring, et de là à l'embouchure du fleuve Amour, où le gouvernement russe commence une ligne qui ira jusqu'à Moscou. L'Amérique sera ainsi reliée à l'Europe par Moscou et communiquera avec tous les points importants de la Chine, de l'Inde, du Japon, et même avec Melbourne, en Australie."
(*Note de la rédaction*.)

I - De San-Francisco à Walla-Walla[2]

[2] On peut suivre le P. De Smet dans ces voyages, en prenant les cartes géographiques insérées dans le second volume de ses *Lettres*, publié en 1848. (*Note de la rédaction*.)

Le 20 octobre 1858, je quittai San-Francisco pour l'embouchure de la Colombie. Nous passâmes en vue du cap Mendocino, la pointe la plus occidentale des États-Unis, et nous longeâmes les côtes de l'Orégon. Le 23, nous traversâmes la dangereuse barre de la Colombie ; que j'avais traversée, pour la première fois, en 1844. Vous en trouverez la description dans le second volume de mes lettres : *Lettre du 9 octobre 1844*. Un grand et beau phare a été élevé sur le cap *Disappointment*, depuis que la civilisation s'y est introduite. Les Sauvages, autrefois si nombreux le long des côtes et du fleuve, y ont presque entièrement disparu. Chaque approche des Blancs les éloigne par la force ou d'une autre manière, pour les placer sur des réserves dans une terre étrangère, éloignés de leurs chasses et de leurs pêches, et où la boisson, la misère et les maladies de toute espèce les moissonnent par centaines.

Depuis que les Blancs se sont emparés des terres des Indiens, de grands changements ont eu lieu dans toute la contrée. La vallée de Wallamette a entièrement changé de face. On y trouve un grand nombre de villes et de villages, de riches et belles fermes, avec de vastes vergers de pommiers. On y voit des pommes d'une grosseur et d'une beauté extraordinaires. Le froment, l'orge, l'avoine y viennent à merveille et avec la plus grande, abondance, ainsi que les légumes de toute espèce.

Je vous citerai, en passant, les villes et les villages qu'on aperçoit en remontant le fleuve Colombie ; un grand nombre d'autres villes sont en projet et surgiront bientôt, au fur et à mesure que de nouveaux colons s'y rendront.

Après avoir passé la barre de la Colombie, derrière le cap *Disappointment*, on aperçoit à gauche, sur le territoire de Washington, une grande baie, dont les bords sont couverts d'une épaisse forêt de mélèzes et de sapins. Là se trouvent deux maisons assez éloignées l'une de l'autre : c'est l'emplacement de la *ville Pacifique*, l'embryon peut-être d'une grande ville future. Pour le moment, le moulin à scier y était abandonné, et, quoique la ville soit neuve, la maison solitaire qui s'y trouve a déjà l'air bien triste et bien vieille.

Il faut que je fasse remarquer ici en passant, que, surtout dans les nouveaux territoires, les spéculateurs en fait de fondations de villes et de villages sont très nombreux. S'ils ont, bien choisi les sites et qu'ils réussissent à y attirer du monde ; leur fortune est faite. Mais beaucoup d'entre eux y perdent leur latin : ils ont beau donner de grands noms aux endroits où leur imagination et leurs intérêts privés voudraient voir de grandes villes ; ils les appelleront *Nouvelle Londres*, *Paris*, *Madrid*, *Saint-Pétersbourg*, etc. tout ce que vous voulez ; personne n'y reste, et les nouvelles capitales sont bientôt oubliées. On les commence à la légère, et on les abandonne bientôt après.

A 12 milles au-dessus de la ville Pacifique, à droite du fleuve (territoire d'Orégon), se trouve la ville d'Astoria, ou plutôt les deux Astorias ; la supérieure et l'inférieure, qui sont en opposition l'une avec l'autre ; c'est à savoir laquelle des deux l'emportera à la fin. Maintenant ce ne sont encore que deux petits villages, assez pittoresquement établis sur le penchant d'une côte escarpée, et entourés d'épaisses forêts d,'épinettes. Chacun de

ces villages peut contenir de vingt à trente maisonnettes en charpente, peintes en blanc et d'assez bonne apparence.

Après les Astorias, vous remontez la rivière pendant un espace de 24 milles sans rencontrer un endroit qui aspire à devenir village ou ville. C'est une suite de belles et hautes collines, couvertes d'épaisses forêts, dont l'aspect pittoresque enchante tous les nouveaux venus, mais qui, pendant bien des années encore, ne promet que du bois. Vous arrivez ensuite à Cathlamet, village composé de six maisons, sur le territoire de Washington. A 10 milles de là, se trouve le village d'Oak-Point, ou *Pointe de chêne* ; il y a quelques maisons et un moulin à scier ; c'est le premier endroit de la Colombie où le chêne commence à se montrer. A 12 milles plus loin et à 58 milles de l'Océan, se trouve Rainier, village de douze maisons, sur le territoire de l'Orégon. Un autre, Sainte-Hélène, dans le même territoire, à 18 milles au delà, contient une vingtaine de maisons. En remontant la Colombie, les cimes blanchâtres des montagnes Sainte-Hélène, Rainier, Jefferson et Hood, couvertes à une grande hauteur de neiges perpétuelles, offrent des aspects sublimes, qu'on ne se lasse jamais de contempler.

Après Sainte-Hélène, à 20 milles plus haut, vous arrivez à la ville Van-Couver, qui peut contenir une centaine de maisons, à part le fort nouvellement construit pour l'usage des troupes. Il y a une petite église catholique en charpente, qui a le titre de cathédrale ; un évêque et son grand-vicaire, deux petites écoles pour garçons et pour filles. Cette dernière est dirigée par des Sœurs très ferventes et très zélées. Van-Couver est considérée comme la plus florissante des villes situées sur la Colombie.

A 36 milles au-dessus de Van-Couver et à la distance de 132 milles de la mer, la rivière passe à travers la chaîne montagneuse des Cascades. Sur une étendue de 5 milles, elle est parsemée de gros blocs de rochers, accumulés dans un endroit assez étroit, qui forment ces courants rapides et insurmontables, qu'on appelle les *Cascades*. L'aspect des montagnes à chaque côté du fleuve est vraiment sublime et enchanteur. Leurs flancs sont tout couverts d'arbres et de broussailles ; en automne surtout, les feuillages de différentes couleurs et nuances augmentent encore la beauté et la magnificence de ces sites. Les nombreux ruisseaux qu'on en voit descendre et tomber de roche en roche, de manière à former cascades sur cascades, contribuent beaucoup encore à relever la belle nature de ces contrées. Le village appelé *Cascade* deviendra dans la suite, je n'en doute guère, un point important.

Après 60 milles de navigation au-dessus des Cascades, on arrive aux *Dalles*, autre chute de la Colombie, que les navires ne peuvent passer. L'aspect du pays devient moins pittoresque à mesure qu'on remonte le fleuve. Les côtes élevées sur chaque bord sont presque entièrement dégarnies d'arbres et de broussailles. La nouvelle ville qu'on vient d'y commencer a pris le nom de l'endroit : *Dalle-City*. Elle compte au delà de cent maisons, dont plusieurs sont en pierre. On lui donne une grande importance à cause de sa position. Un grand nombre de belles fermes sont établies autour de cette nouvelle colonie et sur le même bord du fleuve. Je visitai les soldats catholiques du port de Dalle-City.

Une longue suite de colonies nombreuses de Blancs s'établiront bientôt le long des rivières, à la chute de John Day et d'Umcittilla, sur une étendue de 175 milles, des Dalles à Walla-Walla. Umcittilla a de belles forêts. Tout ce pays est singulièrement propre à l'élève d'innombrables animaux domestiques ; tout y est couvert d'un gazon abondant et nourrissant. A l'embouchure de la Chute, il y a, ainsi qu'à Walla-Walla, un commencement de nouvelle ville. La plaine de Walla-Walla a déjà un grand nombre d'habitations, dans le voisinage du fort ; les mines d'or y attirent beaucoup de monde. Plus loin, sur la rivière Corolitz, au bas de celle de Willamotte, se trouve Monticello, commencement d'une ville. Dans le détroit de Puget, *Puget Sound*, on trouve les villes d'Olympio, de Steilacoom, le Port Townsend, Seatte et Turwater. C'est à qui d'entre elles l'emportera pour se rendre la plus remarquable. Il y a là une véritable concurrence.

La nouvelle de la cessation des hostilités contre les États-Unis et de la soumission des Indiens avait été reçue au fort Van-Couver, sur la Colombie. Toutefois, il restait encore aux Sauvages des préjugés, des inquiétudes, des alarmes, qu'il fallait dissiper ; de faux rapports qu'il fallait rectifier. Sans cette mesure, la guerre pouvait se renouveler bientôt. Muni des ordres du général en chef de l'armée, je quittai le fort Van-Couver, le 29 octobre, pour me rendre parmi les tribus des Montagnes, à une distance d'environ 800 milles.

Le 2 novembre, je quittai en ambulance le fort des Dalles, pour me rendre à Walla-Walla. Ce trajet demande environ huit jours. Les plaines qu'on traverse sont, pour la plupart, onduleuses et couvertes d'un gazon touffu. Toute cette contrée est aujourd'hui dépourvue d'animaux et de gibier ; nous n'y rencontrâmes rien. Campés sur les bords des rivières, à la chute de John Day, d'Umcittilla et sur une des branches, nous trouvâmes du bois pour nous chauffer et pour faire la cuisine. Tout ce pays, depuis quelques années, a été occupé militairement pour maintenir la tranquillité entre les colons et les Indiens. Le fort Van-Couver en est le chef-lieu ; viennent ensuite le fort des Dalles et le fort Steilacoom dans l'intérieur ; le fort Walla-Walla dans la vallée du même nom, et le petit fort Taylor, sur la rive droite de la rivière aux Serpents.

II - De Walla-Walla au pays des Cœurs-d'Alêne
Prisonniers Cœurs-d'Alêne et Spokanes libérés et ramenés dans leurs tribus

Je visitai les soldats catholiques du fort Walla-Walla. Dans ce poste, j'eus la grande consolation de rencontrer le R. P. Congiato, à son retour de sa visite aux missions, et d'apprendre de lui des nouvelles bien

rassurantes sur les dispositions des Sauvages. J'y rencontrai aussi quelques familles de Cœurs-d'Alêne et de Spokanes. Elles étaient prisonnières, ou plutôt otages, par suite de la guerre dans laquelle une partie de leurs nations s'était si follement engagée par une injuste et à jamais déplorable attaque contre le colonel Steptoe. Ils étaient bien surpris de m'y voir arriver, après une absence de onze ans, et ils paraissaient être au comble de la joie, surtout dans la situation malheureuse où ils se trouvaient. Ils devaient devenir mes compagnons de voyage. J'appris avec bonheur qu'ils avaient su tous, et surtout les Cœurs-d'Alêne, pendant leur captivité, mériter la bienveillance des officiers et des soldats du fort, par une conduite exemplaire et chrétienne. Au fort comme chez eux, seuls ou entourés de mondé, soir et matin, on les voyait réciter pieusement leurs prières, on les entendait chanter leurs pieux cantiques. Un des plus respectables capitaines disait qu'il n'oublierait jamais la profonde impression que la piété de ces pauvres sauvages lui avait causée. Aussi les officiers et les soldats aimaient-ils à les entourer pour jouir de cet édifiant spectacle. Le digne commandant du fort avait pour eux les plus grands égards. Il reçut avec beaucoup de bienveillance la proposition que je lui fis de les emmener avec moi dans leur pays, ne fût-ce quel pour y passer l'hiver. Il donna même ordre de les pourvoir abondamment de vivres pour le voyage. Cette condescendance de sa part ne sera jamais oubliée par les Indiens qui en étaient l'objet, ni par les deux tribus pour le salut desquelles ils s'étaient généreusement offerts en otages. Le nom de ce bienfaiteur restera en bénédiction parmi tous les Indiens de ces parages ; car, quoi qu'en disent leurs détracteurs, ils savent apprécier une bonne action et être reconnaissants d'une faveur reçue.

Je partis de Walla-Walla, le 13 octobre, avec mes compagnons, joyeux et libres, les Cœurs-d'Alêne et les Spokanes. Ils me servaient de guides. Pendant tout le voyage, ils ne cessèrent de me prodiguer des marques de reconnaissance. L'exactitude qu'ils apportaient à leurs devoirs religieux était pour moi une source de consolation et de bonheur.

Nous campâmes la première nuit sur la Petite-Fourche-Sèche, où nous trouvâmes assez d'eau et de broussailles pour faire la cuisine ; et un gazon abondant pour nos bêtes de charge. Nous y eûmes un accident assez fâcheux, causé par un bon métis que le commandant m'avait donné pour soigner mes chevaux et me servir d'interprète. Je ne sais trop comment il mania sa corne à poudre ; toujours est-il qu'elle éclata entre ses mains et lui brûla fortement les doigts, les bras, et surtout la figure. On fit connaître aussitôt au fort cette triste circonstance ; et, peu de temps après, un médecin et deux employés vinrent au secours du blessé et l'amenèrent à l'hôpital dans une calèche.

La distance de Walla-Walla à la Traverse, endroit ainsi appelé parce qu'on y traverse la rivière aux Serpents, est d'environ 50 milles. Ce sont des plaines onduleuses, quelques montagnes dans plusieurs endroits, couvertes de riches pâturages et entièrement dénuées de bois.

Le 15 octobre, nous arrivâmes à la Traverse, par la vallée d'une petite rivière bien boisée, appelée les *Deux Kennions*. C'est à son embouchure qu'on a bâti le petit fort qui porte le nom de *Taylor*. Il s'y trouvait un nombreux camp Paloose. Les chefs nous rentrent avec bonté et nous aidèrent avec empressement à traverser la grande rivière avec nos chevaux et nos bagages. Nous allâmes camper dans la vallée de la Paloose, au pied du *Mauvais-Rocher*, à 4 milles au-dessus de l'embouchure de cette rivière. Un grand nombre de Palooses y vinrent passer la soirée avec nous ; ils paraissaient avides de nouvelles, surtout dans les circonstances critiques où ils se trouvaient vis-à-vis des Blancs. Ils avaient pris une part active à l'attaque contre le colonel Steptoe, et avaient été parmi les principaux instigateurs de la guerre faite aux Blancs. Je les trouvai très attentifs à mes avis et à l'instruction religieuse que je leur fis ; et plusieurs témoignèrent le désir d'avoir une mission catholique parmi eux.

Le Mauvais-Rocher est un endroit assez remarquable. Les rochers basaltiques s'y élèvent à de grandes hauteurs et sous des formes différentes, soit comme de hauts murs avec des passages étroits, soit comme des tourelles ou des bastions dentelés, ou de vieilles forteresses en ruine. De la rivière aux Serpents jusqu'au grand lac Cœur-d'Alêne, ce sont encore des plaines continues et onduleuses, mais plus unies en général que les plaines de Walla-Walla et des Nez-percés. Le bois est rare dans ces plaines ; l'eau y manque en automne ; pendant l'hiver, la neige y est abondante. Ce sont d'assez grands inconvénients pour la formation de colonies de Blancs. Toutefois, il y a de quoi nourrir et élever des millions d'animaux domestiques dans ces immenses étendues de riches gazons et d'abondants pâturages, de racines nourrissantes et de fruits variés, que les Indiens recueillent pour augmenter leurs provisions[1]. Le gibier est assez rare dans les hautes plaines. De temps en temps quelques coqs de bruyères et quelques poules de prairies s'élevaient sur notre passage et tombaient sous les coups des chasseurs.

[1] Voici, pour le plaisir et l'utilité des botanistes, la liste des racines servant de nourriture aux Cœurs-d'Alêne : -- *Sxa-o-lo-it-xoa*, ou *Kamash*, fleur bleue du genre des narcisses ; -- *Spi-tem*, racine amère ; -- *Pi-u-yé*, cayous, fleur rougeâtre ; -- *Sto-kom*, carotte, espèce de celleri ; -- *Se-ma-xè*, fleur jaune ; -- *Amakx*, espèce de pasnups, fleur bleue, ronde ; -- *Mas-mas*, racine à tabac, tige longue, fleur blanche ; -- *Dish-té*, oignon, genre de tulipe, fleur à trois feuilles ; -- *Hta-kemx*, petite *patate*, tige d'un pied, feuilles longues, fleur blanche ; -- *Cha-wax*, petite racine plate blanche, fleur jaunâtre ; -- *Ské-guts, sagitta folia*, pomme de terre d'eau, fleur blanche ; -- *Mêts-mets*, queues de rats, fleur blanche ; -- *Tuxwé*, fleur blanche, racine blanche dans le genre du cayous ; -- *Lè-che-meps*, tige rampante, espèce de pasnups ; -- *Che-hla-ko-chhlok-kwalk-shen*, espèce de queues de rat noire ; -- *Squè-ten*, espèce de petite *patate*, pique jambe.

Voici la liste de fruits servant de nourriture aux Cœurs-d'Alêne : -- *Stlak*, poires ; -- *Hlak-hlok*, cerises et espèces ; -- *Sku-nèt*, senelles ; -- *Stsa-kom*, fraises ; -- *Stit-sxe*, russade grise, baies à l'ourse ; -- *Sté-ke-hlen*, petits mirtels (kal. Sipt) ; -- *Sté-shas-te-ke*, mistels ; -- *Polpolken*, chaperon ; -- *Met-suk*, framboise ; -- *Ne-ha-la-tsen*, mûre des bois ; -- *Stsé-ros*, groseille ; -- *Ilté*, uva ursi.
Dans tous ces noms, x se prononce comme notre *g* guttural.

Pendant tout le voyage, le temps continuait d'être beau et agréable. Tous les jours nous faisions, en commun, les prières du soir et du matin, accompagnées de quelques cantiques. Dans ces longues soirées, assis autour du feu du camp, les Indiens aimaient à me faire part, avec une simplicité vraiment éloquente et qui leur est naturelle, des événements les plus remarquables arrivés depuis mon départ, tels que la mort de leurs chefs, etc. De mon côté, je ne manquais pas de sujets intéressants à leur communiquer.

Après trois fortes journées de marche dans les plaines et la traversée d'une haute montagne couverte d'une épaisse forêt de cèdres et de pins, nous arrivâmes, le 18, dans la soirée, au grand lac Cœur-d'Alêne. A notre arrivée, nous rencontrâmes plusieurs familles de Cœurs-d'Alêne, qui me reçurent avec la plus vive cordialité. L'arrivée inattendue des prisonniers ajoutait encore à la joie universelle. Le lendemain, je célébrai le saint Sacrifice de la messe, en action de grâces de toutes les faveurs reçues du Ciel pendant le voyage. Lorsqu'on a parcouru, pendant quelque temps, des plaines monotones et sans forêts, et qu'on a dû camper chaque nuit, ou près de quelque lisière de broussailles insuffisantes pour alimenter un feu durable, ou sur les bords d'une petite rivière, d'un ruisseau ou d'une fontaine ; quand alors on voit une belle forêt, avec ses arbres gigantesques s'élevant sur les bords d'un grand lac dont les eaux sont claires comme le cristal, on éprouve, par le contraste subit, je ne sais quelles émotions qu'on ne saurait exprimer.

Agréez, mon révérend Père, l'hommage de mon affectueux attachement.

P.-J. DE SMET, S. J.[1]

[1] Le R. P. De Smet écrivait de Saint-Louis, le 10 septembre 1861 :
"Saint-Louis à l'Ouest, Washington à l'Est paraissent être les points de mire des hommes du Sud, qui sont fortement organisés. Saint-Louis est gardé en ce moment par une armée considérable d'Unionistes, placés sous le commandement de M. Frémont, un de nos plus habiles généraux. On travaille jour et nuit aux fortifications de la ville. La situation a quelque chose de bien nouveau pour un pays qui depuis quatre-vingts ans a toujours joui des bienfaits de la paix. Les changements survenus à Saint-Louis depuis le commencement des hostilités sont bien grands et bien déplorables. Il y a huit mois, le commerce était florissant ; la population s'accroissait tous les jours, elle est aujourd'hui considérablement réduite et comme paralysée : 30 000 à 40 000 habitants ont quitté la ville ; des milliers de magasins sont fermés ; un très grand nombre de maisons sont inoccupées ; les propriétés foncières sont réduites au quart de leur valeur ; notre grand fleuve se trouve bloqué ; une immense flottille de bateaux à vapeur est à l'amarre le long des côtes ; les produits des champs pourrissent dans les granges et les hangars. Quand et comment cette grande agitation américaine aura-t-elle une fin ? Il est impossible de le prévoir. Nous n'avons qu'à nous humilier devant Dieu et à implorer son secours."

CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE
Les sauvages Cœur-d'Alêne

Mon révérend et bien cher Père.

J'étais arrivé, le 18 octobre 1858, au grand lac Cœur-d'Alêne. Je vais vous donner une idée du pays qu'occupe cette tribu et de la mission que nos Pères y desservent.

I - Aspect du pays des Cœurs-d'Alêne

Le pays des Cœurs-d'Alêne est vraiment pittoresque ; c'est un des plus beaux du territoire de Washington. La nature semble l'avoir beaucoup favorisé, et, dans mes différentes visites, je l'ai toujours admiré beaucoup. Du nord au sud et de l'est à l'ouest, l'étendue du terrain que les Indiens Cœurs-d'Alêne réclament, peut être d'une centaine de milles. Le pays est surtout montagneux. Le P. Joset, missionnaire dans ces parages depuis quinze années, le compare au Jura, un des plus beaux cantons de la Suisse, sa patrie. C'est, dit-il, le même climat, le même aspect de vallées et de vallons, de côtes et de montagnes couvertes de belles forêts. Ici, dans ces forêts primitives, les arbres de différentes espèces s'entremêlent. On y trouve dix différentes sortes d'arbres dans le genre des térébinthes, des pins, des sapins et des mélèzes ; le cèdre y vient dans toute sa grandeur ; l'if, le juniper, le peuplier et le tremble y abondent, surtout dans les vallons.

Le lac des Cœurs-d'Alêne, avec ses vingt-cinq baies et promontoires, peut avoir une longueur de près de 30 milles, sur une largeur d'un à 5 milles ; la rangée des côtes montagneuses qui le renferment est d'un aspect très varié. Il reçoit ses eaux principalement de deux belles rivières, la Saint-Joseph et la Cœur-d'Alêne, dont les courants sont doux, unis et à peine perceptibles en automne. La largeur de chacune est d'environ cent verges. Chaque vallée a une largeur d'un à 3 milles. On y admire çà et là de beaux petits lacs, de 3 à 6 milles de circonférence, au pied de hautes montagnes qui en relèvent toute la beauté. Deux vallées ont des portions considérables de terres fertiles et de riches pâturages. Les vallons supérieurs sont remplis de camache, racine très nourrissante, qui ne demande aucune culture. Les montagnes qui bordent les vallées ont, pour la plupart, des formes coniques, semblables souvent aux pains de sucre. Quelques-unes ont les cimes couvertes de neiges pendant une grande partie de l'année. Les sites à moulins y abondent. Les pâturages des baies du lac et des vallées, ainsi que les flancs des collines et des montagnes, suffiraient à nourrir des milliers de bestiaux, de moutons et de chevaux. Toutefois, on devrait les hiverner dans la saison rigoureuse, car toute l'étendue, pendant quatre mois de l'année, ne présents qu'un désert couvert d'une neige profonde et infranchissable sans raquettes[1].

[1] Une raquette est, d'après le *Dictionnaire de Trévoux*, "une certaine machine que les sauvages du Canada attachent à leurs pieds pour marcher plus commodément sur la neige, et qui est faite à peu près en forme de raquette à jouer. *Soleæ latiores*. Cette raquette a la figure d'un losange, dont les deux angles des côtés sont abattus et arrondis ; le treillis qui porte sur le tour de bois est fait de courroies ou aiguillettes de cuir d'orignac, très étroites et très déliées, et les mailles en sont beaucoup plus petites que celles de nos raquettes à jouer à la paume. Au milieu est attaché un soulier, ou plutôt un chausson de cuir bien passé et bien souple, qui est garni de laine ou de poil. C'est dans ce chausson que l'on met le pied. En ce sens, on dit ce mot ordinairement au pluriel, parce qu'il faut une paire de raquettes pour marcher sur la neige. Les raquettes empêchent qu'on n'enfonce dans la neige. Il faut faire de grands pas, de grandes enjambées avec les raquettes, afin qu'elles ne portent pas l'une sur l'autre ; ce qui fait que l'on avance beaucoup *en raquettes* ou *avec des raquettes*. Les missionnaires et les autres Français se servent aussi de raquettes comme les Sauvages."
Dans le second volume des *Lettres* du P. De Smet, publié en 1848, on trouve une lithographie représentant des raquettes.
(*Note de la rédaction*.)

Les Indiens diligents trouvent dans leurs terres une subsistance abondante dans la grande variété des racines et des fruits qu'ils peuvent y recueillir. En même temps, les lacs, les rivières et les ruisseaux, dans presque toutes les saisons de l'année, mais surtout à la fonte des neiges, fourmillent de différentes espèces de poissons, principalement de la belle truite tachetée des montagnes. Les Cœurs-d'Alêne, en général, cultivent quelques petits champs de *patates*, de carottes, de pois et de fèves, de froment et d'orge. Ils font la pêche, et les animaux sauvages ne leur manquent pas[2].

[2] Animaux qu'on trouve dans les terres des Cœurs-d'Alêne : - l'ours gris, *Zimagêitschen* ; - l'ours noir et brun, *Eutlâmiken* ; - la biche, *Zilêzetchê* ; - l'orignal, *Gâzéikx* ; - le chevreuil, *Triit* ; - le mouton blanc, *Skotéi* ; - la grosse corne, *Illikweltschen* ; - le chevreuil queue noire, *Stooltze* ; - le cabri, *Stainn* ; - le castor, *Nmolitscheust* ; - la loutre, *Lettecò* ; - le rat musqué, *Traggéoultzen* ; - le rat de bois ; - le carcajou ; - l'écureuil ; - le porc-épic.

Il me restait encore 40 milles à faire pour me rendre à la Mission du Sacré-Cœur. A notre arrivée au Grand-Lac, le 18, le ciel s'était couvert de nuages et semblait annoncer l'approche de la mauvaise saison. Elle commença réellement par une abondante neige et de fortes pluies, qui tombèrent pendant toute la soirée et toute

la nuit, tellement qu'une partie de ma tente se trouvait inondée. Il nous fut impossible de lever le camp le lendemain. Le R. P. Gazzoli, neveu du cardinal de ce nom qui est mort en 1857, et supérieur des missions, ayant appris notre approche, était venu, malgré le mauvais temps, me rejoindre dans une vieille et rude barquette, où l'eau entrait par plus d'un endroit. Le bon Père me donna beaucoup de nouvelles, tant consolantes que tristes, sur le pays et les Indiens. A mesure que 1'heure de l'envahissement de leurs terres par les Blancs approche, l'esprit du pauvre Indien s'inquiète, s'attriste et s'alarme. L'idée de devoir bientôt quitter l'endroit où reposent les cendres de ses pères et de tout ce qui lui est cher, ses chasses et ses pêches, le jette dans un abattement complet et d'autant plus triste qu'il est irremédiable et irrésistible. L'Indien ne voit devant lui qu'un sombre et noir avenir. C'est l'état actuel de toutes les tribus de ces parages. Il ne sera pas facile de leur prêcher la résignation. On doit prier et espérer dans le Seigneur.

Le 20 novembre, nous nous embarquâmes, et, après une course d'environ 10 milles sur les belles eaux du lac ; nous entrâmes dans la riante et douce vallée, d'une largeur de 2 à 3 milles, entre deux rangées de montagnes pittoresques, où la rivière Cœur-d'Alêne descend et serpente si tranquillement qu'on aperçoit à peine le mouvement de ses eaux cristallines. A environ 15 milles de distance de son embouchure, nous campâmes au pied d'une haute montagne, sous le feuillage touffu d'un gros cèdre qui nous protégea contre l'intempérie de la saison.

Quelques Indiens nous y avaient devancés dans leurs légers canots d'écorce d'épinettes, de la grosseur d'un carton ordinaire, qui flottent avec une facilité et une rapidité étonnantes. Un bon feu y avait été allumé, et, à notre arrivée, la cafetière et une grande chaudière de *gamine*, ou bouilli de viande et de farine, bouillonnaient déjà. Il était tard, et nous n'avions rien mangé depuis le déjeuner. Nous fîmes donc honneur au dîner-souper sauvage, par le meilleur des appétits.

Enfin le 21 novembre, dans d'après-dînée, après un bien long voyage[1], nous arrivâmes à la Mission, et j'eus le bonheur d'embrasser mes chers frères en Jésus-Christ, entre autres le R. P. Louis Vercruysse et le F. François Huybrechts, Belges, qui travaillent depuis quinze ans dans les Missions avec un zèle infatigable et apostolique.

[1] De Saint-Louis à Leavenworth-city, en bateau à vapeur, 400 milles ; - de Leavenworth à la Traverse de la branche du sud de la Plate, 500 milles ; - de la branche du sud à Leavenworth, en voiture et à cheval, jusqu'à Saint-Louis, 900 milles ; - de Saint-Louis à New-York, en chemin de fer, 1100 milles ; - de New-York à Aspinwall, en bateau à vapeur ; d'Aspinwall à Panama, en chemin de fer ; de Panama à San-Francisco, en bateau à vapeur, en tout 6850 milles ; - de San-Francisco à l'embouchure de la Colombie, en bateau à vapeur, 800 milles ; - de l'embouchure de la Colombie à la Mission du Sacré-Cœur, en bateau à vapeur, en voiture, à cheval et en canot, 575 milles ; - total : 10 725 milles, ce qui fait 3750 lieues de Brabant, ou 4312 ½ lieues de poste.

II - Mission du Sacré-Cœur parmi les Cœurs-d'Alêne

La mauvaise saison ayant commencé, les neiges ne tardèrent pas à remplir toutes les passes des montagnes ; les rivières et les lacs, à charrier des glaces en abondance. Je dus donc me résoudre à abandonner, pour le moment, mon projet de me rendre à la Mission des Têtes-Plates et des Pend-d'Oreilles, qui se trouvent à six journées de marche, vers le nord-est, dans une des plus hautes vallées des Montagnes-Rocheuses.

Au commencement de l'hiver, la neige s'accumule dans ces montagnes à une grande profondeur. Elles ne deviennent franchissables, soit avec des chaussures, soit avec des raquettes, qu'après une bonne fonte et une pluie suivie d'une forte gelée ; alors seulement le voyageur peut risquer le passage. Sans cette précaution nécessaire, on y expose sa vie. Il est rare qu'un téméraire ou un imprudent échappe au danger. J'ai fait un essai en 1845. Je traversai alors en raquettes les montagnes Sascachawan, aux sources de la Colombie, pour parcourir un espace d'environ 90 milles sur une neige de cinq à vingt pieds de profondeur. Je n'oublierai jamais les bons et braves sauvages qui me servirent de guides dans cette circonstance ; sans eux, certes, je ne serais jamais sorti du mauvais pas où je m'étais trop hardiment engagé. Ce danger m'a rendu plus prudent. A mon dernier voyage, dont je vous donne le récit, je restai donc à la Mission du Sacré-Cœur, depuis le 21 novembre 1858 jusqu'au 18 février 1859. Pendant cet intervalle, nous avons eu quarante-trois jours et quarante-trois nuits de neige plus ou moins abondante. Jugez de la masse. Il y a eu sept jours de pluie, vingt et un jours de temps couvert, et seize jours de temps clair et froid.

La Mission des Cœurs-d'Alêne possède une belle église, qui ferait honneur à tout pays civilisé. Elle a une longueur de 90 pieds sur 35 de largeur et 30 de hauteur, avec un portique, supporté par six colonnes massives. Il y a trois autels, ornés de trois magnifiques tableaux venus de Rome. Les belles statues de la sainte Vierge et de saint Jean près de la Croix, artistement sculptées par le R. P. Ravalli, missionnaire parmi les Cœurs-d'Alêne, attirent surtout l'attention.

Les bâtisses consistent en huit maisonnettes en poutres équarries sur deux faces, où chaque Père et Frère a sa chambre. Il y a une cuisine et un réfectoire. La grange et les écuries sont très vastes et sous un même toit. Ajoutez-y un moulin à moudre le froment, mû par un cheval, et quatre hangars pour les provisions. Le forgeron, le charpentier et le boulanger y ont chacun leur atelier. Autour de l'église et des Pères qui la desservent, se trouvent les maisonnettes, les cabanes et les loges des Indiens, en bois arrondi, écorces de cèdre, peaux et joncs, construites de différentes manières et selon les habitudes et les goûts différents.

Les Indiens aiment le travail. "La construction de leur belle église, disait le P. Gazzoli, était pour eux le passe-temps le plus agréable." Tous leurs moments de loisir étaient consacrés à transporter les pierres et les pièces de charpente nécessaires à la construction. "Défendre à un Cœur-d'Alêne de prendre part au travail ou l'en éloigner, est pour lui une punition très sévère." C'est le témoignage que leur rend le supérieur de la Mission.

Les champs et les pâturages de la Mission et ceux des Indiens se composent de deux vastes et beaux vallons, où les terres sont très fertiles et rapportent des moissons prodigieuses, en grains surtout. Un seul grain de froment, m'a dit le P. Joset, produit environ mille grains par an. L'été, dernier, chaque arpent a rendu ses 80 à 120 boisseaux de blé.

Si les Indiens ne s'adonnent pas davantage à l'agriculture, c'est à cause des circonstances dans lesquelles ils se trouvent, c'est-à-dire, le manque d'outils nécessaires pour le labourage et les constructions. Les missionnaires eux-mêmes y arrivent dans une grande pénurie et ne peuvent, par conséquent, venir que faiblement au secours des Sauvages.

Le jour de la Noël, je chantai la messe de minuit. Tous les Indiens, hommes, femmes et enfants entonnèrent ensemble le *Vivat Jesus*, le *Gloria*, le *Credo* et plusieurs cantiques composés dans leur propre langue. Ils chantaient avec un accord vraiment merveilleux. Je ne saurais vous décrire les impressions consolantes que j'éprouvai dans cet heureux moment, à cette belle fête célébrée dans ce désert. Elle me rappelait ces réunions charitables des premiers temps du christianisme, alors que, comme le dit le grand Apôtre des Gentils, *tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme*. Pendant les huit jours précédents, les Indiens s'étaient assidûment préparés à une bonne confession et à la messe de minuit. Tous, à peu d'exceptions près, s'approchèrent de la Table du Seigneur, pour participer au Pain des anges. Une telle scène ne s'oublie jamais, et on la garde parmi les souvenirs les plus heureux de sa vie.

Il y a parmi ces pauvres Indiens un grand nombre d'âmes vraiment d'élite ; fidèles à la grâce de Dieu, humbles, ferventes et zélées dans l'accomplissement de leurs devoirs de chrétien, et de cette simplicité admirable que l'Évangile nous rappelle si bien dans les *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsi Deum possidebunt*. Les richesses et les grandeurs de la terre leur sont absolument inconnues : ils ne semblent occupés que de l'*Unum necessarium*, la recherche des trésors du ciel, qui seuls peuvent les rendre heureux dans toute l'éternité. Rien de plus touchant et de plus édifiant que les anecdotes que leurs missionnaires nous en rapportent. Ces heureux fruits récompensent abondamment les ouvriers du Seigneur et les soutiennent dans les misères et les privations qui les trouvent dans ce petit coin de la terre, éloignés de leurs frères en Jésus-Christ, de tout ce qui leur est cher au monde et de leur pays natal.

Les missionnaires actuellement engagés dans les missions indiennes aux Montagnes-Rocheuses, sont : les PP. Congiato, supérieur, natif de la Sardaigne ; - Gazzoli, Romain ; - Joset, Suisse ; - Vercruysse, Belge ; - Tadini, Piémontais ; - Hoeken, Hollandais ; - Meretry, Suisse ; - les Frères Huybrechts, Belge ; - Magill, Irlandais ; - Magrio, Maltais ; - Specht, Allemand ; - Claessens, Belge ; - et De Kock, Hollandais.

Je me propose, mon révérend Père, de vous donner, dans une prochaine lettre, une petite description de la chasse parmi les Cœurs-d'Alêne. En attendant, veuillez agréer, etc.

P.-J. DE SMET, S. J.

CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE
Chasses parmi les Cœurs-d'Alêne

Université de Saint-Louis, 3 avril 1861.

Mon révérend Père.

Au commencement de mai, je quitterai Saint-Louis, pour me rendre parmi les nombreuses tribus indiennes à l'est des Montagnes-Rocheuses. Les dangers seront grands, à cause de la guerre qui désole en ce moment les États-Unis, et à laquelle beaucoup de sauvages ont commencé à prendre part. Je me recommande donc plus encore que d'ordinaire à vos prières et à celles de tous nos Pères et Frères, ainsi que des familles et des bonnes religieuses que nous avons visitées ensemble lors de mes récents voyages en Belgique. L'idée de ce secours spirituel sera une douce consolation pour moi, au milieu du Grand Désert américain.

En attendant, mon révérend Père, que je puisse vous donner des détails sur cette nouvelle expédition, je vous envoie quelques récits de mes courses antérieures. Et d'abord je vais vous entretenir de quelques chasses assez curieuses. Les Sauvages y sont très adroits et très intelligents.

I - Chasse au chevreuil

Les Indiens observent le moment favorable pour se rendre ensemble à la chasse au cerne du chevreuil. Ils attendent jusqu'à ce que les montagnes soient couvertes de trois à cinq pieds de neige et que les chevreuils aient dû se réfugier dans les vallées et les vallons, où ils passent l'hiver et se nourrissent de la mousse des arbres, des branches les plus tendres des broussailles, de tiges élevées de foin, d'herbes et de plantes.

On s'en trouvait là, après les fêtes de Noël, et tous nos chasseurs partirent, emportant seulement quelques nattes de jonc pour s'en faire un abri contre le froid de la nuit et le mauvais temps, et une couverture de laine ou peau de buffle pour s'envelopper.

De préférence, les Indiens choisissent le voisinage d'un lac ou d'une rivière qui ne sont point encore glacés ; et, d'après le nombre de chasseurs qui composent la bande, ils déterminent l'étendue du cerne. Un chef de chasse est choisi, et tous ses ordres sont exécutés avec promptitude et vélocité. De distance en distance, sur chaque extrémité, ils allument des feux, qu'ils alimentent de vieux habits et de vieux mocassins ou souliers des Sauvages. Les chasseurs alors sont rangés sur une longue courbe en guise de demi-lune. Au signal donné, ils jettent le cri de chasse et poussent en avant. Les chevreuils épouvantés se précipitent à droite et à gauche pour s'esquiver. S'ils sentent l'odeur des feux, ils font aussitôt volte-face et s'éloignent. Ayant les feux sur les deux flancs et les chasseurs à leur poursuite, ils s'élancent vers le lac, s'y trouvent pris promptement, et se sentent serrés de si prés qu'ils s'y précipitent, comme dans le seul refuge qui leur reste. Les chasseurs alors ont beau jeu ; ils laissent les chevreuils gagner le large, les suivent dans leurs légers canots d'écorce, et les tuent sans peine et sans danger.

Lorsque la chasse au cerne se fait dans un vallon éloigné de l'eau, les chasseurs forment un cercle entier et en règlent l'étendue selon leur nombre. Ils ont ensuite recours au même stratagème, brûlant leurs vieux haillons dans cent petits feux à la ronde, pour empêcher les chevreuils de s'échapper du cercle. Poursuivis sur tous les bords, ces animaux épouvantés se réfugient d'une talle de bois et de broussailles dans une autre, jusqu'à ce qu'enfin cernés de toutes parts et ne trouvant plus d'issue, ils tombent sous les coups des chasseurs. Rarement un seul chevreuil leur échappe. Il arrive quelquefois que les chasseurs sont eux-mêmes en grand danger. Dans l'empressement et l'animation où une pareille chasse les entraîne, une balle ou une flèche mal dirigée, ou qui rase quelque objet dur, vient les frapper.

Lorsque la neige est très profonde dans les vallons et les vallées, et qu'elle a de la consistance ou une forte croûte sur la surface, de manière à pouvoir porter le chasseur en raquette, la chasse est alors pour lui un véritable jeu ; toute la bande des chevreuils s'y trouve prise complétement, tête et queue. Ils s'y fatiguent vite et sans la moindre chance de s'échapper. On les tue alors facilement à coups de bâton, de lance et de couteau. Un jeune homme qui se trouvait à la Mission du Sacré-Cœur m'a assuré que, sans aucune arme, il sauta tout bonnement sur le dos du chevreuil, lui saisit les cornes et lui tordit le cou. Il tua pour sa part huit chevreuils.

Quelquefois, dans une seule chasse au cerne, on tue jusqu'à 200 ou 300 chevreuils. Ordinairement le nombre est plus petit. Après la chasse, la chair des animaux tués est répartie entre toutes les familles, par le chef de la tribu ou par celui qui a présidé à la chasse. Les portions se règlent d'après le nombre de personnes dont la famille est composée. Le chasseur qui tue a seul droit à la peau.

En hiver, les chasses se font généralement en commun.

II – Chasse à l'ours

Les ours sont aussi nombreux dans les montagnes des Cœurs-d'Alêne que dans les autres parties montagneuses de ces contrées. Souvent on remarque leurs pistes et les ravages qu'ils font en allant à la recherche des racines dont ils se nourrissent : la terre est foulée, des branches sont cassées ou l'écorce est rongée par ces animaux.

La chasse aux ours se fait de différentes manières. En hiver, elle n'est pas très dangereuse. L'ours, soit seul, soit plus souvent avec un ou deux autres, se tient dans sa tanière, où il reste plusieurs mois dans un état d'assoupissement complet, et il n'en sort que rarement pour boire ; mais la piste ou le sentier que ces animaux font de la tanière à l'eau les trahit et fait que le chasseur les découvre facilement, les suit et s'en approche avec précaution. On trouve les ours pour la plupart dans le creux d'un gros arbre ou dans le trou d'un rocher. L'entrée ordinairement est bouchée. Le chasseur y pratique une ouverture assez grande pour lui permettre de faire ses investigations et de prendre ses mesures. Il se sert quelquefois d'un long bâton pour tâtonner et découvrir le gîte de l'animal. Si le trou est profond, il allume au bout d'une perche quelques copeaux gommeux pour reconnaître l'intérieur du trou et la position de l'hôte dangereux qui l'habite. Des précautions sont nécessaires pour s'assurer du coup. Il arrive même que le chasseur hardi pénètre dans la caverne et tue sa proie à bout portant ou à coups de dague.

Il se trouvait à la mission avec moi deux Indiens qui, certes, avaient fait leurs preuves à la chasse. L'un m'assurait avoir tué onze ours gris et soixante-dix ours noirs ou bruns ; l'autre avait tué au delà de cent ours ; tous les deux sans avoir couru le moindre danger. Ils me donnèrent quelques détails intéressants. Ils disaient que la peau de l'ours est mauvaise seulement en été, que le poil alors n'a aucune fermeté. Au printemps, l'ours se régale de différentes racines et herbes, surtout des feuilles d'une plante qui ressemble assez à nos choux. Il mange aussi avec avidité les vers qu'il trouve sous des souches ou sous des pierres, souvent très grandes, qu'il soulève avec facilité, car sa force est prodigieuse. En automne, il se nourrit principalement de petits fruits de broussailles et d'arbres, et il en est si gourmand, qu'il se laisse alors facilement approcher. Dès que le chasseur trouve la piste de l'ours ou le sentier battu par l'animal, il se met aux aguets dans un endroit convenable et s'arrange de façon à être sûr de sa proie.

Les Indiens de qui je viens de vous parler peuvent être mis au rang des chasseurs heureux. "Un grand nombre d'autres, disent-ils, n'ont pas eu le même succès et sont revenus de la chasse aux ours avec une jambe ou un bras cassé, mutilés, blessés et lacérés de toutes parts. Beaucoup y ont trouvé la mort."

Les ours sont surtout dangereux lorsqu'ils ont des petits ou qu'ils sont blessés. Alors ils attaquent et se défendent contre l'agresseur et sont très féroces. Hors de ces circonstances, dans des moments ordinaires, si l'ours rencontre nu homme et que celui-ci laisse l'animal tranquille, l'ours ne sera pas le premier à commencer l'attaque : il va son train et en laisse faire autant à l'homme. *Experto crede Roberto* ; je l'ai bien des fois expérimenté moi-même. Toujours est-il vrai que *la peur de l'homme est sur tous les animaux*. C'est la grande prérogative que le Créateur a établie dès le commencement.

III - Chasse à quelques autres animaux

Le *Gulo luscus*, ou carcajou, selon les zoographes, habite ordinairement les régions arctiques jusqu'au 75^{e} degré. On le trouve dans les différentes sections des Montagnes-Rocheuses, et il se rencontre souvent dans les régions où je me trouvais alors. On pourrait l'appeler le *tourment du voyageur dans les montagnes* et surtout du chasseur au castor, qui regarde le carcajou comme son plus grand ennemi et qui doit toujours se tenir en garde contre lui. En voici la cause. Lorsque le carcajou découvre une cage de provisions et de peaux, il dévore les premières avec avidité et détruit les autres. Il brise aussi les piéges en fer qu'on tend pour prendre d'autres animaux, et l'on m'a assuré que, lorsqu'il ne peut en venir à bout, il les enlève et va les cacher dans les branches ou dans le creux d'un arbre. Sa force est prodigieuse. Quoique petit et ayant les pattes très courtes, il emporte ou entraîne avec facilité un gros chevreuil en entier à une grande distance. Tout adroit qu'il est, l'homme est son supérieur, et il tombe comme les autres dans les piéges que l'homme lui tend.

J'ai parlé ailleurs du buffle, de l'orignal, du cerf, de la grosse-corne, du cabri, et des différentes manières dont on fait la chasse à ces animaux. Il ne me reste plus que quelques mots à dire sur quelques autres animaux de ces parages et sur la manière dont on les prend.

Les renards sont très nombreux dans ce pays, et on en trouve de différentes espèces. La peau du renard argenté a une très grande valeur ; celles de la loutre et du castor sont très estimées. Les peaux de la marte, du rat musqué, du putorius-Ermina, ou petite Hermine blanche, sont recherchées dans le commerce. Le lapin, le lièvre et l'écureuil des prairies et des forêts, le grand et le petit loup, le *meles Labradoria* ou blaireau, espèce de marmotte qui habite la plaine ; le *mephitis americana*, ou bête puante ; le blaireau à queue cerclée, ou rat-des-bois, qui se nourrit de petites écrevisses et de petits poissons. Les peaux de ces sept derniers animaux ont peu de valeur, et les Indiens s'en servent généralement comme casques, comme gants et cravates.

On prend ordinairement tous les animaux dont je viens de faire mention, soit dans des piéges en fer, soit dans des trappes différemment construites et avec des amorces différentes.

L'homme est toujours grand partout où on le recontre, pourvu qu'il se souvienne de sa grandeur. Il est le roi de la nature, d'après les desseins et les œuvres du Créateur ; mais l'homme l'oublie ; et, tandis qu'il devrait se montrer le maître des animaux et de lui-même, il est souvent leur esclave et l'esclave de ses passions.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de ma sincère estime.

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTIÈME LETTRE

Causes de la guerre entre les Cœurs-d'Alêne et les Etats-Unis, et le rôle pacificateur des missionnaires

Mars 1861.

Mon révérend Père.

Dans ma 57e lettre, je vous ai parlé des prisonniers de guerre faits aux Cœurs-d'Alêne par les troupes des États-Unis. Voici quelles avaient été les causes de cette guerre.

I

Depuis bien des années, les Indiens manifestaient des inquiétudes relativement à l'invasion future de leurs terres par les Blancs : les traités du gouverneur Stevens et les guerres qui en ont été la suite avaient provoqué ces craintes. Ils demandaient instamment au gouverneur que les troupes respectassent la portion du pays contenue entre la Colombie, la rivière des Serpents et les Montagnes-Rocheuses, et se proposaient de rester neutres, voulant que le terrain fût respecté par les deux partis. Ils semblaient disposés à résister à toute invasion ; mais cela n'allait pas à Camayaken, à Telgawêê et consorts, qui, au temps de la guerre yakoma-cayuse, avaient employé toute sorte de moyens pour attirer les Cœurs-d'Alêne à leur parti. Tous les missionnaires catholiques du pays employèrent toute leur influence à les arrêter, et quoiqu'ils fussent parfois accusés de prendre les intérêts des Américains contre les Sauvages, ils réussirent à contenir leurs gens. Les Yakomas, conseillés par le P. Pandosy, ayant fait leur paix malgré Camayaken, et le poste militaire de Simkwé ayant été établi, Camayaken se réfugia chez ses propres hommes, les Palouses. Là se trouvaient aussi Tinêwê, Telgawêê, et bien d'autres réfugiés cayuses, yakamas, walla-wallas, etc.

Camayaken ne pouvait guère rester tranquille. Par quelques présents, il avait gagné le plus riche des Cœurs-d'Alêne. Il vint passer avec lui l'hiver de 1857 à 1858, et ne cessa de chercher à communiquer ses sentiments de défiance à l'égard de tous les Blancs, même des prêtres.

"Ils sont Blancs comme les Américains, disait son adepte ; ils n'ont tous qu'un même cœur." Parce que les Cœurs-d'Alêne refusaient de se prononcer, on les traitait de "femmes", de "petits loups qui ne savent qu'aboyer lorsque le danger est proche". On faisait courir tous les jours de nouveaux bruits ; mais ce fut surtout après que des meurtres eurent été commis par des Palouses, que les esprits s'agitèrent de plus en plus. Plusieurs Sauvages, les chefs en particulier, dirent au P. Joset "qu'ils étaient fatigués des menées de Camayaken". Un Blanc avait dit : "Pauvres Sauvages ! c'en est maintenant fait de vous. Les troupes vont venir cette saison-ci s'emparer de vos terres." Un autre : "Je les ai déjà vues, au nombre de 500, camper sur la rivière des Serpents." Un troisième Blanc leur avait assuré que "500 soldats viendraient d'abord se placer à Colville ; qu'ils seraient bientôt suivis de 500 autres, jusqu'à ce que, se voyant en force, ils lèveraient le masque et se déclareraient les maîtres du pays." D'autres fois "les troupes avaient formé trois colonnes et passé la rivière des Serpents en trois endroits, pour s'emparer de tout le pays en même temps".

Le P. Joset n'a pu s'assurer si ces propos avaient été tenus par les Blancs ; mais il ne doute guère que de faux bruits n'aient souvent été répandus parmi les Sauvages pour les exciter à la guerre, qui était envisagée par un grand nombre de citoyens comme un bienfait pour le pays, et comme un moyen d'y amener l'abondance pécuniaire.

Malgré tous les efforts de Camayaken, il n'y avait nulle apparence que les Cœurs-d'Alêne se laissassent entraîner ; bien loin de là : trois semaines avant la bataille contre le colonel Steptoe, le chef Vincent disait au P. Joset : "Il pourrait bien se faire que nous en vinssions à nous battre contre les Palouses, qui nous en veulent, *parce que nous ne voulons pas nous déclarer contre les Américain".*

L'approche subite et la marche inexplicable du colonel Steptoe vinrent démentir toutes les prévisions des hommes les plus sensés et les mieux intentionnés à l'égard des Blancs. "J'avais toujours répété à nos Sauvages, dit le P. Joset : Ne craignez rien. Si les troupes passent la rivière, ce ne peut être que contre les Palouses, ou contre les vendeurs de whiskey, à Colville."

II

Mais les troupes ne prennent ni la route de Colville, ni celle du pays des Palouses. Une partie des Cœurs-d'Alêne arrachent les racines dans le pays des Nez-percés. Apprenant que les troupes se dirigent vers eux, ils se retirent aussitôt et vont rejoindre leurs gens dans le pays des Spokanes. Aussitôt les troupes changent de direction et se rendent tout droit au nouveau camp des Sauvages. Le colonel faisait dire qu'il allait à Colville.

Supposez un instant que, au lieu d'avoir affaire à de pauvres et ignorants sauvages, ce soit avec des Blancs, ajouteront-ils foi à la parole du colonel ? ne diront-ils pas : Comment croire que vous allez à Colville, quand vous n'en prenez aucunement la direction ? Si vous alliez à Colville, vous ne vous dirigeriez pas ainsi vers les lieux où nous sommes campés, très loin du chemin de Colville. Voilà certainement ce qu'eussent dit les Blancs.

A mesure que les troupes approchaient, on ne cessait de rapporter aux Cœurs-d'Alêne les paroles de Tim-o-tsen (Timothée), le guide des troupes. Voici ces paroles :

"Cœurs-d'Alêne, bientôt nous nous partagerons vos dépouilles". Et même, le 16 mai, lorsque le P. Joset fut arrivé au camp des Sauvages, on vint dire "qu'un esclave des soldats (un Sauvage qui les accompagnait) était arrivé au camp de Camayaken, où il avait rapporté ces paroles du chef des soldats : - "Cœurs-d'Alêne, vous avez beau faire, vos femmes, vos terres sont à nous". - Qu'on demande à tout homme qui réfléchit : si au lieu des Cœurs-d'Alêne c'eût été une population de Blancs, les magistrats, sans autres ressources que leur parole, eussent-ils été capables de contenir l'émeute ? Aussi, encore maintenant, entend-on les Cœurs-d'Alêne s'excuser en disant : "Est-ce nous qui sommes allés chercher les troupes ? ne sont-ce pas elles qui sont venues sur nous, quoique nous ne leur en eussions donné aucun motif ?"

Quand le P. Joset fut à Walla-Walla, au commencement de novembre 1858, il lui a été dit que le colonel marchait contre Telgawêê, qui avait enlevé des animaux du gouvernement et assassiné ou fait assassiner des Blancs qui se rendaient à Colville. Les chefs spokanes et cœurs-d'Alêne avaient témoigné leur indignation aux Palouses pour ce dernier fait. "Je ne sais si c'est vrai, dit le P. Joset, le colonel Steptoe ne m'en a jamais rien dit ; mais s'il en était ainsi, ce serait le mot de l'énigme". Telgawêê était campé au pays des Nez-percés, dans le voisinage des Cœurs-d'Alêne. Quand ces derniers s'éloignèrent, à l'approche des troupes, lui aussi alla rejoindre les autres Palouses qui se trouvaient également au pays des Spokanes, dans le voisinage des camps des Spokanes et des Cœurs-d'Alêne. Déjà le P. Joset avait entendu ces derniers accuser le même Telgawêê de les avoir trompés, en rapportant faussement les paroles de Tim-o-tsen. Celui-ci aurait dit : "Telgawêê, bientôt nous allons nous partager tes dépouilles" ; et Telgawêê aurait traduit : "Cœurs-d'Alêne, bientôt nous allons nous partager vos dépouilles". Ce serait Camayaken qui, plus tard, aurait accusé Telgawêê de cette perfidie. Quoi qu'il en soit, la vue des troupes dans le voisinage de leur camp avait irrité les jeunes Cœurs-d'Alêne. Ce n'est qu'avec peine que le chef Vincent était parvenu à les retenir. Malgré les protestations du colonel, qu'il ne leur en voulait pas, qu'il allait à Colville, sa venue près de leur camp était une énigme, et sa seule présence entretenait l'irritation. Sa retraite précipitée, sans avoir même demandé les chefs pour prendre congé d'eux, avait l'air d'une fuite et était de nature à encourager ses ennemis, plutôt qu'à les apaiser. Un incident apaisa les colères de la veille, quand les chefs n'étaient plus là pour comprimer l'émeute. Le voici.

Le P. Joset avait rejoint le colonel, afin de lui donner toutes les informations qu'il avait pu obtenir, et, de son consentement, il lui avait amené le chef Vincent. Le colonel lui dit "qu'il n'avait pas eu la moindre intention de molester les Cœurs-d'Alêne et les Spokanes ; qu'il les avait toujours considérés comme très bien disposés ; qu'ayant appris qu'il y avait à Colville des difficultés entre les Blancs et les Sauvages, il s'était mis en route pour aller leur parler et tâcher de rétablir le bon accord ; qu'il avait pensé trouver en passant une bonne occasion de voir les chefs, avec lesquels il avait aimé de conférer ; qu'il avait été très étonné, la veille, de voir venir à sa rencontre les Cœurs-d'Alêne et les Spokanes avec des démonstrations hostiles ; qu'il avait bien cru qu'on en viendrait aux mains, et qu'il était heureux de s'en retourner sans effusion de sang."

Il reconnut Vincent et lui rendit témoignage des efforts faits par lui, la veille, pour empêcher le conflit. En effet, ce fut Vincent qui, avec Galgalt, chef des Spokanes, malgré tous les efforts de Telgawêê, réussit à dissiper l'émeute. Vincent reçut un coup de fouet d'un des Nez-percés qui accompagnaient l'expédition et qui lui dit : "Fanfaron ! pourquoi ne te bats-tu pas ?" Vincent se tourna et lui dit en souriant : "Plus tard tu auras honte d'avoir frappé ton parent." Ce même Nez-percé semble avoir dit ensuite aux officiers ci qu'il n'avait frappé que le cheval du chef. Vincent persista dans son dire et ajouta : "Ce serait assez drôle que mon cheval, qui est très vif, n'eût fait aucun mouvement s'il avait été frappé". L'affaire n'eut aucune suite, parce que Vincent et tous les autres chefs, tant Cœurs-d'Alêne que Spokanes, ne voulaient que la paix.

III

Pendant que Vincent répondait au colonel, son oncle vint le chercher, disant que les Palouses allaient commencer le feu. Le P. Joset en avertit aussitôt le colonel et partit avec Vincent pour aller rapporter aux Cœurs-d'Alêne ce qu'ils avaient entendu de la bouche même du colonel, par rapport à ses dispositions amicales à leur égard.

Grand nombre de Cœurs-d'Alêne se réunirent autour de nous. Dès qu'on leur eut annoncé les intentions pacifiques du colonel, on vit les physionomies s'épanouir. Le chef, Jean Pierre, dit alors : "Nous n'avons plus rien à faire ici ; nous allons nous en retourner chacun sur sa terre". Victor, un des braves de la nation, un quasi-chef, parla dans le même sens que Jean Pierre. Alors Melkapsi soufflette le chef, frappe Victor. Ils allaient se battre, quand le P. Joset se jeta entre les deux et tira Melkapsi de côté. En un instant ils se calmèrent, et, croyant que tout était arrangé, il s'en alla vers le camp avec plusieurs chefs, et annonça que tout était tranquille. Mais à peine était-il une demi-heure dans sa tente, qu'on vint annoncer qu'on se battait. Le P. Joset fit tout son possible

pour se procurer un cheval ; mais il ne restait au camp que des vieillards, des femmes et des enfants. Vers trois ou quatre heures, on lui amena un cheval de charrue. Pour arriver au champ de bataille, il y avait plus de vingt milles à parcourir, Le Père se mit en route, quoique avec la perspective de n'arriver qu'à la nuit.

Il rencontra un néophyte qui lui dit : "Père, vous vous fatiguez inutilement. Les Sauvages sont enragés, ils n'écouteront personne." C'est alors seulement que le P. Joset connut comment l'affaire s'était engagée. Quelques parents et amis de Victor et de Melkapsi, irrités de l'insolence de ce dernier, s'en vengèrent, à la façon sauvage, en faisant un mauvais coup : ils coururent tirer sur les troupes. Ce n'était qu'une poignée d'étourdis. Les troupes ne ripostèrent que quand un des leurs eut été blessé. Le malheur voulut que Jacques, le meilleur des Sauvages, chéri de tous, et Zacharie, le beau-frère du grand-chef ; furent tués ; et Victor, blessé mortellement. C'est alors seulement que l'engagement devint sérieux ; et, si le colonel n'était parti secrètement, laissant, en habile capitaine, une amorce à la cupidité du Sauvage, il est plus que probable que très peu eussent échappé. Les forces étaient trop en disproportion avec la circonstance.

Ces Sauvages, qui n'avaient jamais reconnu le gouvernement et ne se faisaient aucune idée de sa puissance, n'en avaient jamais reçu ni bienfait ni injure ; mais ils voyaient les tribus du Bas-Orégon opprimées, les Cayuses, les Yakomas et d'autres amenés, par la menace, à des traités qui avaient été suivis de la guerre. Sans être hostiles au gouvernement, ils se tenaient sur le qui-vive. Ils se vantaient de n'avoir jamais maltraité les Blancs. Jaloux de l'indépendance de leur tribu, ils ne leur demandaient rien ; mais, par leur attitude, ils semblaient dire : "Laissez-nous tranquilles". La marche du colonel Steptoe leur parut hostile. Dans leur situation, elle devait le paraître. Voilà comment s'explique l'émeute du 17 mai. Autre chose est la rencontre avec le colonel Wright.

IV

Vincent, ainsi que tous les Sauvages que le P. Joset avait eu occasion de voir, témoignaient beaucoup de regret de ce qui s'était passé, et voulaient restituer au gouvernement les animaux qu'ils détenaient. Comment donc ont-ils repris les armes ?" Ceci tient à un usage, dit le P. Joset, qui m'était inconnu, et auquel Vincent n'avait pas réfléchi quand il fit cette promesse. Après une bataille, où il y a eu du sang répandu, les chefs ne peuvent pas faire la paix sans le consentement des familles qui ont perdu quelqu'un de leurs membres. Aussi, dès qu'on sut ce que Vincent avait promis, il s'éleva une grande opposition ; mais quand on leur eut fait connaître les termes des propositions que leur faisait le général Clarke, et dont un article stipulait que les auteurs de la bataille contre le colonel Steptoe seraient livrés, sans même qu'on leur promît la vie, comme l'a fait depuis le colonel Wright, les parents de ceux qui avaient été tués se prononcèrent obstinément contre la paix.

Alors Vincent, bravant la haine et la vengeance de sa nation, les abandonna et se tint auprès des missionnaires, qui avaient déclaré que la continuation des hostilités les forcerait à se retirer. Quarante-cinq hommes se rallièrent à Vincent. Quant aux autres, il est bien avéré que la grande majorité désirait la paix ; mais ils n'osaient aller contre un ancien usage, et rompre avec leurs frères et leurs amis. Jusqu'au dernier moment, ils s'efforcèrent d'amener à des dispositions pacifiques deux ou trois parents des victimes de la bataille du 17 mai ; ce fut en vain. Ils s'obstinèrent jusqu'au bout, et entraînèrent les autres malgré leur répugnance. Ils ne prirent aucune part au premier engagement avec le colonel Wright ; ils, suivirent les Kalispels à la seconde bataille, si bataille il y eut ; car, personne n'y a perdu la vie. Dès le début, le colonel avait su les mettre hors de combat, et ce fut bien moins un combat qu'une déroute complète.

Auparavant, les Indiens souriaient de pitié quand on leur disait qu'ils ne pouvaient pas lutter contre les Blancs ; mais le brave colonel Wright les a si bien persuadés, que, suivant leur propre dire, ils ne peuvent plus même songer à la guerre. Ils ressemblent en cela à des gens garrottés et dans l'impossibilité de se mouvoir.

L'effet produit par l'expédition du colonel Wright est tel, qu'il faut être sur les lieux pour s'en faire une idée. On était à la veille d'une guerre universelle. Les expéditions des volontaires avaient aigri les Sauvages sans les effrayer ; mais, par la manière habile dont le colonel a su tirer parti de ses ressources, il a complétement fait passer à tous ces Sauvages l'envie de se mesurer avec les troupes. De plus, il a effrayé les vauriens par sa sévérité, comme il a gagné les cœurs de tous les bons Sauvages par sa clémence. Bref, il a bien mérité du pays, au delà de tout ce qu'on pourrait en dire. Enfin, la belle discipline qu'il avait fait observer partout sur son passage a été une éloquente réponse aux calomnies par lesquelles on avait cherché à rendre les militaires odieux à ces pauvres gens, tellement que le chef Vincent a pu dire aux officiers, et c'est l'expression des sentiments de toute la nation : "Auparavant nous ne vous connaissions que par ouï-dire, et nous vous haïssions ; maintenant, que nous vous avons vus, nous vous aimons."

Tout ce que je viens de dire est une preuve qu'il ne serait pas bien difficile de faire tomber cette vieille antipathie des Sauvages contre les Américains, et d'éviter des difficultés sans cesse renaissantes, si seulement on faisait un bon choix des hommes qu'on leur envoie pour la transaction des affaires."

Voilà, mon révérend et cher Père, le court exposé de la guerre entre les Cœurs-d'Alêne et les États-Unis. La continuation du récit de mon voyage se trouve dans une lettre que j'ai écrite au T. R. P. Général, et qui a été publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, n° 191, juillet 1860, p. 279.

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de mon respect.

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE ET UNIÈME LETTRE
Pacification des Cœurs-d'Alêne

Avril 1861.

Mon révérend et cher Père.

Si vous croyez que la suite de mon voyage puisse intéresser vos lecteurs, vous pouvez reproduire le récit que j'en ai fait dans une lettre écrite au très révérend Père Général, en date de l'Université de Saint-Louis, 1er novembre 1859, et qui a été publiée dans les *Annales de la Propagation de la foi* (n.191, juillet 1860, p. 279). Cette lettre rend compte de mes occupations et du temps que j'ai passé à l'armée des États-Unis en qualité d'aumônier, depuis la mi-mai 1858 jusqu'au 23 septembre 1859. Le commencement de cette missive n'est qu'un sommaire de la relation détaillée que je vous ai envoyée de ce long voyage jusqu'à mon arrivée à la Mission du Sacré-Cœur[1], où j'eus le bonheur d'embrasser nos Pères et nos Frères, le 21 novembre 1858. Partons de là et remettons-nous en route. Les détails sur la suite et la fin de cette course commencent à la page 283 des *Annales*, dont je vous transmets un exemplaire. Vous aurez publié ainsi le récit de tout mon voyage, depuis mon départ du pays des Cœurs-d'Alêne jusqu'à mon retour à Saint-Louis.

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1861, pp. 33, 67, 307, 402 et 558 ; 1862, pp. 53, 373 et 485.

Je partis de la Mission, le 18 février, avec le R. P. Joset, qui m'accompagna jusqu'à notre rencontre avec le P. Hoeken, qui s'était proposé de venir au-devant de nous sur la rivière Clarke ou Pends-d'Oreilles. Les glaces, les neiges, les pluies et les vents retardèrent beaucoup notre course dans nos frêles canots d'écorce, sur les rivières et les grands lacs ; souvent nous étions en danger pour franchir les rapides et les chutes : la rivière Clarke en est parsemée ; j'en comptai trente-quatre dans l'espace de soixante-dix milles. Partout nous rencontrions de petits camps d'Indiens dans leurs quartiers d'hiver. A l'approche de cette saison, ils sont obligés de s'éparpiller dans les forêts et le long des rivières et des lacs, où ils vivent de chasse et de pêche. Partout ils nous reçurent avec la plus grande bienveillance, et, malgré leur extrême pauvreté, ils partagèrent volontiers avec nous leurs petites rations de vivres et leurs minces provisions. Ils profitèrent avec empressement de notre présence pour assister aux instructions et à la messe, et suivre les autres exercices de piété, tels que les prières du soir et du matin, selon que les circonstances nous le permirent. Le 11 mars, j'arrivais à la Mission de Saint-Ignace, parmi les Pends-d'Oreilles des Montagnes.

Les Koetenais, voisins des Pends-d'Oreilles, ayant appris mon arrivée, avaient fait plusieurs jours de marche à travers les neiges pour venir me serrer la main et me témoigner leur reconnaissance filiale. En 1845, j'avais séjourné quelque temps parmi eux, j'étais le premier prêtre qui leur eût annoncé la parole de Dieu, et j'avais donné le baptême à tous leurs petits enfants et à un bon nombre d'adultes. Aujourd'hui, ils venaient, avec une simplicité primitive, m'assurer qu'ils étaient restés fidèles à la prière, c'est-à-dire, à la religion et à tous les bons avis qu'ils avaient alors reçus. Tous les Pères me parlaient de ces bons sauvages avec les plus grands éloges : parmi eux continuent à régner, dans toute leur vigueur, l'union fraternelle, la simplicité évangélique, l'innocence et la paix. Leur honnêteté est telle et si bien connue, que le traitant quitte son magasin et le laisse ouvert, quelquefois pendant plusieurs semaines : les Indiens y entrent et s'y servent eux-mêmes, selon leurs besoins présents ; et, au retour, le traitant est fidèlement payé pour tous les objets ôtés. Il m'a déclaré lui-même que, dans cette sorte de commerce, il ne lui avait jamais manqué la valeur d'une épingle.

Le 18 mars, je me rendis à la vallée Sainte-Marie, à travers les neiges (distance, soixante-dix milles), pour y revoir mes premiers et anciens enfants spirituels des Montagnes, les pauvres et abandonnés Têtes-Plates. Ils ont été grandement consolés en apprenant que Votre Paternité avait l'intention de faire reprendre la Mission. Le grand chef m'assurait que, depuis le départ des Pères, ils avaient continué tous les jours, matin et soir, à se rassembler pour réciter ensemble leurs prières, à sonner l'*Angelus* aux heures usitées, et à s'arrêter le dimanche pour glorifier le saint jour du Seigneur. Je n'ose pas entrer dans d'autres détails sur les dispositions présentes de cette petite tribu, de peur d'être trop long. Sans doute, en l'absence des missionnaires, le démon y a causé des ravages ; mais, avec la grâce du Seigneur, le mal n'est pas irréparable. Leurs pratiques quotidiennes de piété, et les entretiens que j'ai eus avec eux pendant plusieurs jours, m'ont donné la consolante conviction que la foi s'est maintenue parmi les Têtes-Plates, et qu'elle y porte encore des fruits de salut.

Partout, dans mes rapides visites aux stations des Montagnes-Rocheuses, j'ai été reçu, de la part des Indiens, avec toutes les démonstrations d'une joie sincère et filiale. Je pense pouvoir dire à Votre Paternité que ma présence au milieu d'eux leur aura été de quelque utilité sous le rapport religieux, aussi bien qu'au point de vue temporel. J'ai fait de mon mieux pour les encourager à la persévérance dans la piété, et à maintenir les conditions de la paix conclue avec le gouvernement. Dans cette journée, j'ai eu le bonheur de donner le baptême à plus de cent enfants et à un bon nombre d'adultes.

Le 16 avril, selon les ordres que j'avais reçus du général en chef de l'armée, je me rendais au fort Van Couver et quittais la mission Saint-Ignace. A ma demande, tous les chefs des différentes tribus des Montagnes m'accompagnaient pour renouveler la paix avec le général et avec le surintendant des affaires indiennes. Voici leurs noms et le nom de la nation à laquelle ils appartiennent : Alexandre Temglagketzin, ou l'*Homme sans cheveux*, grand chef des Pends-d'Oreilles ; Victor Alamiken, ou l'*Homme heureux* (qui porte admirablement bien son nom, car c'est un saint), grand chef des Kalispels ; Adolphe Kwilkweschapo, ou la *Plume rouge*, chef tête-plate ; François Saxa, ou l'*Iroquois*, autre chef tête-plate ; Denis Zenemtietze, ou la *Robe du tonnerre*, chef des Schoyelpi ou Chaudières ; André et Bonaventure, chefs et braves parmi les Cœurs-d'Alêne ou Skizoumish ; Kamiakin, grand chef des Yakomans ; et Gerry, grand chef des Spokanes. Ces deux derniers sont encore païens ; toutefois leurs enfants ont reçu le baptême. Nous eûmes de grandes misères et beaucoup de dangers dans le voyage, à cause des hautes eaux des rivières et de la grande abondance des neiges. Pendant dix jours, nous dûmes nous frayer une route à travers des forêts épaisses, où des milliers d'arbres, abattus par les vents et les tempêtes, se croisaient et étaient recouverts de quatre, six et huit pieds de neige : plusieurs chevaux y perdirent la vie ; chaque jour, ma monture et moi culbutâmes souvent ; mais, à part quelques bonnes contusions et égratignures, un chapeau troué et mis hors de service, un pantalon déchiré et une soutane en lambeaux, je sortis sain et sauf de la mauvaise forêt. J'y ai mesuré des cèdres blancs de cinq, six et sept brasses de circonférence au tronc, et d'une hauteur proportionnée.

Après un mois de voyage, nous arrivâmes au fort Van Couver.

Le 18 mai, l'entrevue eut lieu entre le général, le surintendant et les chefs indiens : elle a produit les résultats les plus heureux de part et d'autre. Environ trois semaines furent accordées aux chefs pour visiter, aux frais du gouvernement, les principales villes de l'État de l'Orégon et du territoire de Washington, avec tout ce qu'elles possèdent de remarquable en établissements d'industrie, machines à vapeur, forges, chantiers et imprimeries ; objets, pour la plupart, auxquels les pauvres Indiens ne comprennent rien, ou bien peu de chose. La visite qui parut le plus intéresser nos chefs fut celle qu'ils firent à la prison de Portland et aux malheureux qui s'y trouvaient chargés de chaînes, surtout quand on leur expliqua les causes, les motifs et la durée de leur emprisonnement. Le chef Alexandre en retint le souvenir : à peine de retour à son camp, il rassembla son peuple, lui raconta toutes les merveilles des Blancs, et surtout l'histoire de la prison.

"Nous n'avons, disait-il, ni chaînes ni prisons, et c'est pourquoi un grand nombre d'entre nous sont méchants et ont l'oreille dure. En ma qualité de chef, je suis déterminé à remplir mon devoir. Je me servirai du fouet pour punir les coupables : que tous ceux qui ont des reproches à se faire se tiennent polir avertis."

Avant de quitter le pays civilisé, tous les chefs reçurent des présents du général et du surintendant, et retournèrent dans leur pays, joyeux et contents. Pour moi-même, j'avais accompli auprès des Indiens la tâche que le gouvernement m'avait imposée. J'exposai au général mes motifs et mon désir de retourner à Saint-Louis par l'intérieur du pays ; il accéda à ma demande avec une grande affabilité, et, dans la longue réponse qu'il m'adressa à ce sujet, il rendit à mes services le témoignage le plus honorable.

Vers le 15 juin, je quittai de nouveau, avec les chefs, le fort Van Couver, pour retourner aux Montagnes. Je passai le 7, le 8 et le 9 juillet à la Mission du Sacré-Cœur, parmi les Cœurs-d'Alêne. De là je continuai ma route pour Saint-Ignace avec le P. Congiato, et en huit jours le trajet était fait, non pas toutefois sans bien des misères qui méritent ici une légère mention.

Imaginez-vous d'épaisses forêts vierges, où se trouvent des milliers d'arbres abattus dans tous les sens, où le sentier est à peine visible et se trouve obstrué par des barricades que les chevaux ont constamment à franchir et qui mettent chaque fois en danger la vie du cavalier. Deux belles rivières, ou plutôt deux gros torrents, le Cœur-d'Alêne et le Saint-François de Borgia, traversent ces forêts en serpentant ; leurs lits sont formés d'énormes blocs détachés des rochers et de grosses pierres glissantes et arrondies par les eaux. Le sentier traverse le premier de ces torrents trente-neuf et l'autre trente-deux fois : l'eau arrive souvent jusqu'au milieu du ventre du cheval, quelquefois au-dessus de la selle. On s'estime heureux, à chaque traversée, d'en sortir n'ayant que les jambes de mouillées. Une haute montagne, d'environ cinq mille pieds d'élévation au-dessus de la vallée, ou plutôt une chaîne de montagnes appelée la *Chaîne de la racine amère*, sépare les deux rivières. Les flancs de ces rochers, garnis d'épaisses forêts de cèdres et d'une grande variété de pins et de sapins, présentent d'immenses difficultés au voyageur, à cause du nombre considérable d'arbres qui jonchent le sol dans des endroits à pic et au bord de précipices. Ajoutez à ces obstacles les vastes champs de neige qu'on a souvent à franchir, quelques-uns de huit à douze pieds de profondeur.

Après huit heures d'une marche pénible, nous arrivions dans une belle plaine émaillée de fleurs, qui forme le sommet de la montagne du Calvaire, où à mon premier passage, il y a seize ans, une croix avait été élevée. Dans ce beau site, et après une course si rude et si longue, j'aurais désiré de camper. Le P. Congiato, persuadé que deux heures de plus nous mèneraient au pied de la montagne, nous décida à continuer la marche. Les deux lieues de distance présumées sont parcourues, quatre autres lieues les suivent, et l'obscurité nous surprend au milieu des obstacles. Sur le versant oriental de la montagne, nous rencontrions d'autres monticules de neige à passer, d'autres barricades d'arbres renversés à franchir : ici, sur le bord des rochers coupés à pic ; là, sur une pente presque perpendiculaire. Le moindre faux pas peut nous précipiter on ne sait où ! Sans guide, sans chemin frayé,

au milieu de l'obscurité, séparés les uns des autres, chacun appelle à son secours sans pouvoir obtenir la moindre assistance ; on fait chute sur chute ; on marche à tâtons ou à quatre pattes, le mieux que l'on peut, toujours en descendant et enroulant. Enfin, une lueur d'espoir nous est accordée : nous entendons de loin le mugissement sourd des eaux, le bruit des chutes et des cascades du gros torrent que nous cherchions ; chacun de se diriger aussitôt de ce côté : tous ont le bonheur d'y arriver, mais les uns après les autres, entre les onze et douze heures du soir, après une marche de seize heures, fatigués et comme hors de combat, les habits en lambeaux, avec des écorchures et des contusions nombreuses, mais toutefois sans gravité. On fait à la hâte le dîner-souper ; chacun raconte l'histoire de ses culbutes et en divertit ses compagnons. Le bon P. Congiato reconnaît qu'il s'était trompé dans ses calculs, et il est le premier à en rire de bien bon cœur. Les pauvres chevaux ne trouvèrent rien à manger dans cet endroit pendant toute la nuit.

Je ne puis m'empêcher de témoigner ici ma reconnaissance à tous les Pères et Frères des Missions du Sacré-Cœur et de Saint-Ignace, pour leur charité vraiment fraternelle à mon égard, et le concours efficace qu'ils m'ont prêté pour remplir la mission spéciale qui m'avait été confiée.

Le P. Congiato tient Votre Paternité au courant de l'état actuel des missions des Montagnes ; c'est pourquoi je m'abstiens d'entrer dans des détails.

Permettez-moi seulement de vous recommander ces pauvres enfants du désert.

La sainte Providence, je l'espère, ne les abandonnera pas ; ils ont déjà au ciel un très grand nombre d'intercesseurs dans ces milliers d'enfants morts après avoir reçu la grâce du baptême, dans un très grand nombre d'adultes qui, après avoir vécu en bons chrétiens, ont quitté cette vie dans les sentiments les plus pieux ; ils peuvent surtout compter sur la protection de Louise, de la tribu des Cœurs-d'Alêne, et de Loyola, chef des Kalispels, dont la vie a été une suite non interrompue d'actes héroïques de vertu, et qui sont morts presque en odeur de sainteté. Je me propose d'envoyer à Votre Paternité les notes que j'ai pu recueillir sur leur vie et leur mort édifiantes.

Le 22 juillet, je quittai la Mission de Saint-Ignace, accompagné du P. Congiato et de quelques guides et chasseurs sauvages. La distance jusqu'au fort Benton est d'environ 200 milles. Le pays qu'on traverse pendant quatre jours est pittoresque et ne présente aucun obstacle à franchir : c'est une suite de forêts, de belles prairies, d'impétueux torrents, de jolies petites rivières ; çà et là des lacs, de trois à six milles de circonférence, d'une eau claire comme le cristal, offrent aux voyageurs les coups d'œil les plus charmants. Nous avons donné le nom de Sainte-Marie au plus grand de ces lacs.

Le 26 juillet, nous traversâmes la montagne qui sépare les sources de la Colombie de celles du Missouri, au 48^{e} degré de latitude nord et au 3^{e} de longitude. - Le trajet ne dura qu'une vingtaine de minutes ; il est très facile, même pour des charrettes et des waggons. - Nous suivions la vallée de la *Rivière au soleil* presque à son embouchure. En passant, nous avons visité les grandes cascades du Missouri, dont la principale a quatre-vingt-treize pieds de chute. Le P. Hoeken et le F. Magri étaient venus au-devant de nous. Le 29, nous arrivions au fort Benton, poste de la *Compagnie des pelleteries* de Saint-Louis ; tous les employés nous témoignèrent la plus amicale bienveillance. Les Pieds-Noirs occupent aux environs un immense territoire ; ils comptent de 10 000 à 12 000 âmes dans les six tribus qui composent la nation. Depuis plusieurs années, ils ont demandé des Robes-Noires, et ce désir paraît être universel. Dans ma visite, en 1846, ils me suppliaient de leur accorder un Père pour les instruire.

Le P. Hoeken se trouve aujourd'hui sur les lieux, et je viens de lire, avec le plus grand plaisir, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, que c'est avec l'entière approbation de Votre Paternité que l'œuvre de la conversion des Pieds-Noirs va commencer.

A notre arrivée dans ces parages, un grand nombre d'Indiens étaient campés à l'entour et dans le voisinage du fort. C'était le temps de la distribution annuelle des présents. Ils manifestaient leur joie de la présence du missionnaire dans leur pays, et ils espéraient *que tous lui ouvriraient l'oreille et le cœur*. Le chef d'un gros camp, dans une de nos visites, nous raconta un fait assez remarquable et que je crois digne de mention.

Lorsque le P. Point se trouvait parmi les Pieds-Noirs, il avait présenté quelques croix à plusieurs chefs comme marques distinctives ; il leur en avait expliqué la signification, les exhortant, dans les dangers surtout, à invoquer le Fils de Dieu, dont ils porteraient l'image, et à mettre toute leur confiance en lui. Le chef qui raconte ces détails faisait partie d'une bande de trente Indiens, qui étaient allés en guerre contre les Corbeaux. Ceux-ci ayant reconnu les pistes de leurs ennemis, se réunirent à la hâte, et en grand nombre, pour les combattre et pour les détruire. Ils les découvrirent bientôt, barricadés dans la forêt et protégés par un tas d'arbres et de branches, et ils les entourèrent en jetant le cri de guerre. Les Pieds-Noirs, à la vue du nombre supérieur de leurs adversaires qui venaient fondre sur eux à l'improviste, étaient dans la ferme persuasion qu'ils allaient tous périr par leurs mains. Un d'entre eux portait sur sa poitrine le signe du salut, la croix. Il se rappelle alors les paroles du P. Point ; il les communique à ses compagnons, et tous répètent : *C'est notre unique chance de salut!* Ils invoquent ensuite le Fils de Dieu et quittent la barricade. Le porteur de la croix est à leur tête, il s'élance en avant, et tous le suivent. Les Corbeaux dirigent contre eux une quantité prodigieuse de balles et de flèches : aucun n'est sérieusement atteint, et ils échappent tous heureusement. En finissant sa narration, le chef ajouta, d'un ton plein

d'énergie et de sentiment : "Oui, la prière (religion) du Fils de Dieu est seule bonne et puissante ; nous désirons tous de nous en rendre dignes et de l'embrasser".

J'avais l'intention, lorsque je quittai le général Hearny, et avec son consentement, de faire tout le voyage à cheval jusqu'à Saint-Louis, dans l'espoir de rencontrer un plus grand nombre de nations indiennes, et surtout la tribu nombreuse et guerrière des Comanches. J'ai été forcé de renoncer à ce projet, car mes six chevaux étaient tout à fait épuisés de force et hors d'état de parcourir le grand espace qui me restait encore à franchir : ils étaient tous plus ou moins blessés sur le dos ; et, n'ayant pas été ferrés, leur sabot s'était usé en traversant si souvent des rivières rocailleuses et les chemins raboteux des montagnes.

Dans l'embarras où je me trouvais, je fis construire un petit esquif au fort Benton, et le digne M. Denson, surintendant de la Compagnie des pelleteries, eut l'insigne bonté de m'accorder trois bons rameurs et un pilote. Le 5 du mois d'août, je fis mes adieux aux PP. Congiato et Hoeken, et au cher F. Magri, et je m'embarquai sur le Missouri, célèbre par ses écueils et les dangers de sa navigation.

Dans notre frêle nacelle, nous descendîmes environ deux mille quatre cents milles, faisant de cinquante à soixante, quelquefois même avec un vent favorable et à la voile, jusqu'à quatre-vingts milles par jour. Dès la rencontre du premier bateau à vapeur, nous nous y embarquâmes avec nos effets. Il parcourut au delà de sept cents milles en six jours, et le 23 septembre, veille de la fête de Notre-Dame de la Merci, il entra dans le port de Saint-Louis.

Dans cette longue course sur l'eau, nous passions les nuits à la belle étoile et sous une petite tente, souvent sur des bancs de sable, pour nous mettre à l'abri des moustiques, ou sur le bord d'une plaine ou dans une forêt vierge. Souvent nous entendions les loups hurler près de nous, et les grincements, les cris sourds de l'ours gris, le roi des animaux de ces contrées, troublaient notre sommeil, sans toutefois nous effrayer. C'est au désert surtout qu'on reconnaît que *le Seigneur a inspiré la crainte de l'homme à tous les animaux*. C'est encore au désert, et loin de toute habitation humaine, qu'il nous était donné, d'une manière spéciale, de remercier et d'admirer la Providence qui veille avec tant de sollicitude sur ses enfants. Là se vérifie admirablement ce texte de saint Matthieu : *Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment point, mais votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?* Pendant toute la route, il a été constamment pourvu à nos besoins : oui, nous vivions au milieu de l'abondance. Les rivières nous procuraient d'excellents poissons, des poules d'eau, des canards, des outardes et des cygnes ; les forêts et les plaines nous fournissaient des fruits et des racines. Le gibier ne nous a pas fait défaut un seul jour ; partout nous trouvions sur notre passage, soit d'immenses troupeaux de buffles, soit des biches ou des chevreuils, des cabris, des grosses cornes, des faisans, des dindes sauvages et des perdrix.

Chemin faisant, le long du Missouri, j'ai rencontré des milliers d'Indiens appartenant à différentes tribus, des Assiniboins, des Corbeaux, des Minataries, des Mandans, des Riccaries, des Sioux, etc. Partout je me suis arrêté un ou deux jours au milieu d'eux. Je recevais de leur part les plus grands témoignages de respect et d'affection, et ils prêtaient la plus vive attention à toutes mes paroles. Depuis nombre d'années, toutes ces tribus désirent avoir des missionnaires et être instruites.

Ma grande consolation, je dirai presque la seule, c'est d'avoir été, entre les mains de la Providence, l'instrument du salut éternel d'environ neuf cents pauvres petits enfants moribonds, auxquels j'ai conféré le baptême. Plusieurs semblaient n'attendre ce bonheur que pour s'envoler vers leur Dieu et le louer pendant toute l'éternité.

A Dieu seul toute gloire, et à la bienheureuse Vierge Marie très humble et profonde reconnaissance pour la protection et les bienfaits reçus pendant ce long et dernier voyage ! Après avoir parcouru sur terre et sur les rivières 8314 milles anglais et 6950 sur mer sans aucun accident grave, je suis arrivé sain et sauf à Saint-Louis, au milieu de mes chers frères en Jésus-Christ.

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère, très révérend Père, votre très humble et obéissant fils en Jésus-Christ.

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE
Les Salzi ou Koetenais
Vocabulaire de la langue koetenaise

Université de Saint-Louis, 3 avril 1862.

Mon révérend et cher Père,

Dans la petite narration que je vous ai donnée de ma visite aux tribus indiennes en 1858-1859 [1], je vous ai parlé de la tribu des Skalzi ou Koetenais. Ces bons sauvages méritent une notice particulière et un peu étendue ; je leur consacre volontiers quelques pages.

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1861, p. 307, 402 et 553 ; 1862, p. 53, 373 et 485 ; 1803, p. 119.

J'avais visité les Skalzi pour la première fois en 1845. J'eus alors la consolation de régénérer, dans les saiutes eaux du baptême, tous leurs enfants et des personnes avancées en âge. En 1859, j'ai revu ces chers habitants du désert. J'ajouterai, avec une joie indicible, qu'ils sont restés fidèles à la foi, fervents et zélés chrétiens, la consolation de leurs missionnaires ; ils brillent par leurs vertus au milieu des tribus des Montagnes-Rocheuses : ils sont d'une simplicité admirable et vraiment évangélique, d'une fidélité rare à tous les devoirs de la religion, d'une charité à toute épreuve, d'une droiture remarquable dans toutes leurs relations avec le prochain, et d'une innocence de mœurs digne des premiers temps.

Les tribus des Skalzi Koetenais et Arcs-à-plat comptent au delà de mille âmes. Elles sont divisées en trois camps principaux. Un de ces camps, formé d'environ trois cents individus, est tantôt dans le voisinage du grand lac Tête-Plate, tantôt dans la grande Plaine-au-tabac, arrosée par les eaux de la rivière Koetenaise ou Mc Gilvray. La distance est de 70 milles. La Plaine-au-tabac est un endroit assez remarquable ; elle est située entre le 49^{e} et le 50^{e} degré de latitude nord, et peut avoir de 50 à 60 milles de longueur sur 15 à 20 de largeur. Elle ressemble à un large bassin, entouré de hautes montagnes qui forment un beau et vaste amphithéâtre autour d'elle, et offre un aspect pittoresque et varié. La Plaine porte toutes les marques du lit desséché d'un vaste lac. La partie méridionale de la Plaine est onduleuse, graveleuse et couverte de petits monticules. Elle ne présente que çà et là quelques portions cultivables. La partie septentrionale, au contraire, est unie, plus susceptible d'agriculture, et contient une grande étendue d'excellentes terres. La température de cette région, quoique très élevée et très avancée vers le nord, est assez tempérée : le froid y est rarement rigoureux, la neige ordinairement peu épaisse. Il en tombe souvent pendant les mois d'hiver ; mais elle disparaît presque aussitôt, absorbée soit par la raréfaction de l'atmosphère à ce point élevé, soit par les vents du sud qui passent souvent dans cette vallée et balayent la neige au fur et à mesure qu'elle tombe. Les chevaux, les bêtes à cornes et d'autres animaux y trouvent une abondante nourriture pendant toute l'année. La rivière traverse toute la Plaine. Elle a sa source au nord-ouest de cette région, et descend, à une grande distance, vers le sud-est. Un grand nombre de torrents, de ruisseaux qui, pour la plupart, prennent leur source dans de beaux petits lacs ou des bassins nombreux de ces belles montagnes, sur chaque bord, viennent augmenter les eaux de la grande rivière. Plusieurs, avant leur entrée dans la Plaine, présentent un coup-d'œil charmant. De loin, on entend le bruit et le doux murmure des ondes ; on les voit descendre des hauteurs, tomber de cascade en cascade, et arriver dans la Plaine écumantes et comme au bout de leurs forces. Tous ces torrents et ces ruisseaux offriront un jour, – et ce moment est proche, – de beaux sites pour des moulins de tout genre. On trouve du charbon dans plusieurs endroits. Le plomb y est très abondant, et j'ose dire, que d'autres minéraux plus précieux, qui sommeillent encore dans le sein des montagnes, en sortiront un jour. Dans une de mes lettres, datée du 3 septembre 1845 et publiée en 1847, je parlais de ces sauvages et disais : "Pauvres et malheureux Indiens, ils foulent aux pieds, sans les connaître, tant de trésors cachés ! ils regardent avec surprise l'avidité avec laquelle *l'homme à peau blanche, la pâle figure*, vient examiner ces pierres luisantes de leur territoire. Ah ! ils trembleraient, les pauvres innocents, s'ils connaissaient l'histoire de cette longue suite de peuplades qui ont disparu de la terre, et dont les noms survivent à peine ; s'ils savaient que toutes les provinces (l'Amérique du Sud et le Mexique), qui recélaient autrefois ces richesses dans leur sein, ont été envahies par la cupidité et désolées par une civilisation cruelle, qui n'a apporté aux Indiens que des vices, et en a fait partout les tristes victimes de l'égoïsme et des passions mauvaises." On ne saurait lire sans frémir le récit des horribles massacres qui ont eu lieu en Californie et dans l'Orégon, dix années après que ma lettre a été écrite, savoir en 1855, 1856 et 1857. Les feuilles de la Californie retentirent alors des excès cruels et lâches, commis impunément par des Blancs, bien plus barbares que les sauvages. Les mines des Monts-Rocheux, sur la rivière aux Saumons, que j'ai connues depuis vingt années, viennent d'être découvertes de nouveau, et des milliers de mineurs s'y rendent, en ce moment, pour en prendre possession. Je crains que les pauvres Indiens ne tombent bientôt victimes de la rapacité des Blancs. Nos missions qui se trouvent dans ce voisinage vont en souffrir beaucoup ; et, comme nos anciennes missions de l'Amérique du Sud, du Canada et de la Californie, elles seront à

leur tour écrasées par la cupidité et les vices de la civilisation moderne. L'arrivée en masse des Blancs au milieu des Indiens a toujours été funeste à ces derniers. Lorsque l'État de la Californie fut admis dans l'Union Américaine, la population indienne dépassait les 100 000 âmes ; il n'en reste plus 30 000 aujourd'hui. Les Blancs ont pris possession des terres des Indiens sans les compenser ; ils ont enlevé les femmes et les enfants, et les ont tués lâchement et de la manière la plus barbare. Lorsque toutes ces cruautés devinrent impraticables, ils ont chassé les Indiens et les ont relégués bien loin pour aller périr de misère, après avoir mené la vie la plus malheureuse, sur des plages désertes, loin de leurs anciens foyers et des tombeaux de leurs ancêtres. Un jour, le Ciel règlera les comptes d'un pays qui permet tant d'atrocités ; mais cette époque ne paraît pas être arrivée encore. La guerre désole, en ce moment, ce vaste et beau pays, où toutes les mauvaises passions se disputent si souvent l'empire, et rendent la vie si incertaine et si misérable.

Pardonnez-moi cette petite digression. Je me hâte de revenir aux Skalzi. Ces bons Indiens s'adonnent à l'agriculture depuis quelques années. Ils cultivent, dans de petits champs, du maïs, du froment, de l'orge, des pommes de terre et d'autres légumes. Le tout y vient à maturité. La gêlée nuit rarement aux fruits. Leurs champs ne peuvent pas s'étendre, faute d'instruments d'agriculture : ils sont obligés de remuer la terre avec les instruments d'Adam, d'ancienne date, c'est-à-dire, avec des bâtons, des os pointus et des omoplates, dont ils se sont servis de temps immémorial pour arracher la *camash*, ou racine amère, le *wappatoe*, ou *sagitta folia*, le *caious*, ou racine à biscuit, et autres racines nourrissantes.

Ces Indiens montrent une grande aptitude au travail : on les voit toujours occupés à quelque chose d'utile, soit à se préparer à la chasse ou à la pêche, soit à faire leur récolte de racines ou de fruits sauvages, pour subvenir aux besoins de leur famille. Ils étendent chaque année leurs chasses jusque dans les grandes plaines des Pieds-Noirs et des Corbeaux, à l'est des Montagnes-Rocheuses, sur les eaux supérieures du Missouri et du Saskatchewan ; mais, étant ainsi sans instruments d'agriculture et n'ayant que peu d'armes à feu, ils sont toujours dans le besoin ; on peut dire que pour eux le carême commence à la Circoncision et se prolonge jusqu'à la Saint-Sylvestre. La mission leur fournit quelques charrues et pioches. Au mois de mai dernier, je leur avais expédié un bon nombre d'outils, nécessaires à l'agriculture, par le vapeur de la Compagnie de pelleteries de Saint-Louis ; mais, au-dessus de l'embouchure de la rivière Roche-Jaune, le bateau a été brûlé, et rien n'a pu en être sauvé. Il est à regretter que, faute de moyens, on ne puisse pas faire davantage pour ces bons Indiens, qui, de toutes les peuplades des Montagnes, sont le plus dans le besoin et montrent en même temps les meilleures dispositions.

On trouve chez eux le beau idéal du caractère indien, qui n'a pas encore souffert du contact des Blancs. Ce qui frappe le plus l'étranger qui les visite, c'est d'y voir la simplicité unie à la douceur, et l'innocence marcher de pair avec la retenue et le maintien le plus modeste. On ne remarque point chez eux ces vices grossiers qui déshonorent la race rouge sur les frontières de la civilisation. Le vol leur est inconnu. Depuis plus de quarante ans que la Compagnie de la baie d'Hudson fait avec eux le commerce des pelleteries, on n'a jamais remarqué que le moindre objet eût été volé. Chaque printemps, l'agent de la Compagnie descend à Colville avec les pelleteries négociées, et il ne remonte que vers l'automne. Pendant toute son absence, le magasin est confié à la garde d'un sauvage, qui débite les marchandises au nom de la Compagnie, et rend, au retour de l'agent, le compte le plus exact de tout ce qui lui a été confié. Je répète ici ce que j'ai dit dans une lettre précédente : le magasin reste souvent seul, avec une porte sans serrure et sans verrou, et les marchandises sont respectées par les Indiens. Ils y entrent, s'acommodent au besoin et y laissent scrupuleusement la valeur des objets ôtés, plutôt plus que moins. Dans quel pays civilisé pourrait-on user d'une pareille confiance ?

Les petites anecdotes suivantes serviront à donner une idée de la délicatesse de conscience de ces bons sauvages. Un vieux chef, pauvre et aveugle, était venu d'une grande distance, guidé par son fils, pour conférer avec le missionnaire, et dans le seul désir de recevoir le baptême, s'il en était jugé digne. Il avoua au prêtre qu'il avait eu honte, depuis de longues années, de se présenter à lui, à cause d'une dette de la valeur de deux castors, environ dix dollars, qu'il avait contractée il y avait environ vingt ans. – "La misère dans laquelle je me trouvais, ajouta-t-il, ne m'a pas permis de satisfaire à l'obligation d'être régénéré dans les saintes eaux, et m'a constamment empêché de me rendre aux vœux de mon cœur. Une pensée m'est venue : j'ai prié mes proches parents de me faire la charité, et je suis possesseur aujourd'hui d'une belle robe de buffle. Je désire me rendre digne du baptême." – Le missionnaire, accompagné du vieillard, s'adresse au commis du magasin, pour s'informer de la dette. Examen fait du registre des comptes indiens, le commis répond que le chef n'avait aucune dette à payer. Celui-ci insiste pour faire le payement ; l'autre refuse de l'accepter. La petite lutte dura quelques instants. Enfin le digne vieillard s'écrie : "Oh ! prends-moi en pitié ! Depuis longtemps cette dette m'a rendu malheureux ; elle m'a toujours pesé sur la conscience. Je veux appartenir à la *prière* (la religion) sans blâme et sans reproche. Je désire me rendre digne du baptême et du nom d'*enfant de Dieu*. Cette robe de buffle couvre ma dette." Ce qui signifie : est de la valeur de ma dette. Et il la mit à terre aux pieds du commis. Il reçut le baptême et retourna content et heureux dans son pays.

Un jeune Koetenai, baptisé dans son enfance lors de ma première visite en 1845, avait émigré, avec ses parents, chez les Soushwaps, dans la région montagneuse appelée *aux Cariboux*, d'où la rivière Fraser tire une grande partie de ses eaux. En 1859, ses parents désiraient qu'il se mariât ; mais la fille qui lui était destinée n'avait pas encore reçu le baptême. Une jeune sœur se trouvait dans le même cas. Il fut donc résolu que le jeune

homme et les deux filles entreprendraient le long voyage, qui devait durer plusieurs semaines, pour aller se présenter au missionnaire à la mission de Saint-Ignace. Leur foi ardente et leur louable empressement faisaient l'admiration de tout le village. Le P. Ménétry, leur fervent missionnaire, instruisit les zélés néophytes et les prépara au baptême. Le jeune homme, qui n'avait point vu de prêtre depuis 1845, s'était préparé à s'approcher du tribunal de la pénitence, pour faire dignement sa première communion et pour obtenir ensuite, en état de grâce, la bénédiction nuptiale. Au jour indiqué pour l'administration de ces trois grandes et importantes cérémonies religieuses, le jeune Koetenai, avec un maintien humble et modeste, se présenta au tribunal de la pénitence. Il tenait en mains une poignée de petites coupures de cèdres, de la grosseur des allumettes phosphoriques, et divisées en petits paquets inégaux. S'étant agenouillé aux pieds du confesseur, et ayant pieusement récité les prières usuelles, il déploya devant lui tous ses petits paquets et lui dit : – "Voici le résultat de mon examen de conscience et tous mes péchés. Mon Père, ce premier paquet représente tel péché... compte les petits morceaux de bois, et tu en connaîtras à peu près le nombre. Ce second paquet est tel péché... compte les petits morceaux de bois, et tu en connaîtras le nombre." Il continua ainsi pour chaque péché en particulier. Le bon jeune homme donnait des signes de douleur si sincères, que le confesseur en fut touché jusqu'aux larmes. En voyant ce désir de faire de son mieux, cette simplicité ingénue et cette exactitude à se bien confesser, on peut admirer l'intéressante méthode de notre jeune sauvage ; mais on doit admirer bien plus encore la grâce de l'Esprit-Saint répandant ses dons divins sur les pauvres enfants du désert et se conformant, si j'ose ainsi parler ; à leurs capacités.

Dans leur zèle et leur ferveur, les Koetenais ont bâti une petite église en bois ronds, ou troncs d'arbres entiers, dans la grande Prairie-au-tabac. Ils avaient porté à bras les grosses pièces de 20 à 25 pieds de longueur, à la distance d'un quart de mille ; et, à force d'efforts, ils avaient élevé ces *murs* de la nouvelle église. Le toit a été couvert en paille et en terre. Dans cette humble maison du Seigneur, ils se réunissent soir et matin, pour offrir au Grand-Esprit les prémices de la journée, leurs actions de grâce, leurs ferventes prières. Quel contraste ! Lorsqu'on compare cette humble petite église du désert avec nos belles églises des pays civilisés, surtout d'Europe, on est frappé de la splendeur, de la magnificence de ces beaux temples, avec leurs superbes tableaux, leurs belles sculptures, leurs riches décors et tout le grandiose de l'édifice ; on s'écrie avec admiration : C'est vraiment ici la maison du Seigneur, un peu digne de la majesté de celui qui l'habite ! Mais, quand on entre dans l'humble cabane, consacrée au Grand-Esprit dans le désert, élevée par de pauvres Indiens ; quand on contemple leur recueillement profond, leur piété sincère, et qu'on entend avec quel élan pieux ils récitent leurs prières et chantent leurs cantiques à la louange de Dieu et à la gloire de leur bienheureuse Mère la sainte Vierge Marie, on est ému jusqu'aux larmes et l'on se dit : Cette église pauvre, petite et humble, pareille à l'étable de Bethléem, est vraiment la demeure du Seigneur et la maison de prières ; toute sa beauté se trouve renfermée dans la piété, dans le zèle et la ferveur de ceux qui y viennent... C'est dans cette cabane, dédiée au Grand-Esprit, que se font aujourd'hui toutes les cérémonies religieuses du baptême et du mariage. On les remet jusqu'à l'époque convenue de l'arrivée du missionnaire. De toutes les parties du pays, les Indiens s'y rendent.

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de paix, de ceux qui annoncent les vrais biens ! dirons-nous avec saint Paul. *Mon joug est doux et mon fardeau est léger*, dit le Seigneur. Le prêtre trouve, dans cet endroit, une besogne assez forte et assez rude ; mais en même temps elle est bien agréable et bien consolante. Comme des enfants chéris qui revoient un père tendrement aimé après une longue absence et avec un tendre empressement, tous viennent, à son arrivée ; lui serrer la main avec une grande cordialité, et les petites mains des plus petits enfants sont mises dans la sienne par leurs mères. Un long entretien suit immédiatement cette première réception. Le missionnaire donne et reçoit toutes les nouvelles importantes arrivées depuis la dernière réunion, et règle avec les chefs les exercices qui doivent avoir lieu dans la visite qu'il vient leur faire. Il fait ordinairement deux ou trois instructions par jour aux adultes, et un catéchisme aux enfants. Il les aide tous il bien faire leur examen de conscience avant de se présenter pour la confession, et les prépare ensuite à s'approcher dignement de la sainte Table. Il instruit les catéchumènes, les admet au baptême, avec les petits enfants nés pendant son absence. Il bénit tous les nouveaux mariages. Il règle, en père et en juge, tous les différends qui ont pu surgir depuis sa dernière visite. Il encourage et fortifie les faibles dans la foi, calme leurs inquiétudes et éclaircit leurs doutes. Tous ces fervents néophytes entourent le missionnaire, pour bien apprendre à connaître le Seigneur, à le servir fidèlement et à l'aimer de tout leur cœur. Si les journées du missionnaire sont remplies de bien des fatigues corporelles, elles ne servent qu'à augmenter ses mérites devant Dieu, et à le remplir de consolations spirituelles. Certes, il compte ces jours parmi les plus heureux de sa vie. Le P. Ménétry, dans sa visite à ses chers Koetenais, en 1858, a baptisé une cinquantaine d'enfants et une trentaine d'adultes. Il a béni quarante mariages et entendu au delà de cinq cents confessions.

Le grand chef des Koetenais s'appelle *Michel*. Il retrace, an sein de sa tribu, la vie et les vertus des anciens patriarches. Il est comme un bon et tendre père, heureux et respecté au milieu d'une famille nombreuse d'enfants dociles. Le personnel de son camp est d'environ quatre cents âmes. Ils sont tous baptisés, et ils marchent sur tes traces de leur digne chef. Quel spectacle ravissant que de trouver, au milieu de ces montagnes isolées du grand fleuve Colombia, une tribu de pauvres sauvages vivant dans une grande pureté de mœurs et une simplicité vraiment évangélique ! Ils reçoivent la visite du prêtre une ou deux fois dans le courant de l'année. Vers Pâques

et à d'autres grandes fêtes de l'Église, les familles se rendent à la mission de Saint-Ignace, pour s'approcher de la sainte Table et y passer quelques jours dans des pratiques pieuses.

Le sommeil d'un missionnaire parmi les sauvages est toujours profond. Car, comme il passe toute sa journée, et souvent une bonne partie de la nuit, à les instruire et à arranger les affaires de leur conscience, sa besogne finie, il s'endort paisiblement et profondément sans grands efforts. Il n'est pas étonnant qu'il soit alors insensible à tout ce qui se passe à l'entour de lui, même aux chiens indiens et à leurs déprédations nocturnes. *Experto credo Roberto :* croyez-en mon expérience et acceptez les détails que m'a donnés le bon P. Ménétry sur la race canine parmi les Koetenais. Tout certainement n'est pas beau dans ce charmant désert et auprès de ce bon peuple : il s'en faut de beaucoup. Il convient d'instruire et de prévenir les voyageurs, dans ces plages lointaines, sur les contre-temps qui leur arriveront nécessairement, à moins, qu'ils ne prennent leurs mesures d'avance. S'ils n'ont qu'une tente pour loger, ils doivent en barricader l'entrée avec soin et l'entourer de broussailles ; ils doivent boucher toutes les petites ouvertures et suspendre, au-dessus de la portée des chiens, toutes les provisions, toutes les cordes en cuir et tout ce qui a eu chair autrefois. Sans ces précautions, on se met en danger de ne plus rien retrouver le matin en se réveillant, ni pour manger, ni pour seller ses bêtes de charge. Plus les Indiens sont bons, plus leurs chiens sont méchants. Si les premiers ont le vol en horreur, ces derniers en font leur métier et en retirent leur pain quotidien. Ces animaux domestiques sont toujours six ou sept dans chaque famille ; chaque membre, jusqu'aux plus petits enfants, a son ami fidèle ou compagnon dans la bande canine. Les chiens n'ont absolument pour vivre que les os bien rongés et les maigres miettes qui tombent de la table de leurs pauvres maîtres. Je puis vous assurer qu'il reste bien peu de chose après le repas d'un sauvage, qui d'ordinaire se fait un devoir de tout manger et ne tient aucun compte de la délicatesse des mets placés devant lui. Les chiens sont donc tenus de pourvoir à leur propre subsistance et abandonnés à leur propre industrie. Elle s'exerce le plus souvent la nuit ; aussi sont-ils très experts et très adroits ; la faim aiguillonne toujours leur instinct rapace. Le P. Ménétry raconte qu'il s'est réveillé souvent le matin aussi pauvre que Job : tous ses vivres et toutes ses cordes de cuir lui avaient été enlevés pendant qu'il dormait. Le soir, il avait beau mettre en pratique tous les moyens que la prévoyance lui suggérait, l'industrie de ces voleurs nocturnes l'emportait, chaque fois, sur sa prévoyance. Profondément endormi, après les fatigues de sa journée, il n'entendait jamais le tintamarre que ces filoux de chiens faisaient, lors même qu'ils guerroyaient bravement entre eux pour se disputer leur proie. Au grand bruit qui sortait de la tente du Père, les sauvages, plus vigilants, venaient à son secours. Tantôt c'était une bonne vieille sauvagesse, armée d'un gros bâton, qui se présentait subitement sur le champ de bataille, et déchargeait ses coups à droite et à gauche sur les combattants ; tantôt c'était un jeune homme, aux bras vigoureux, qui entrait dans la tente du Père pour disperser les vilains maraudeurs et rétablir la tranquillité ; parfois le bon Père se réveillait au bruit des aboiements et des hurlements, et aux cris de ceux qui étaient venus à son secours. On réparait alors, mais un peu tard, les brèches faites à sa tente, on bouchait les trous, on barricadait de nouveau l'entrée. Le missionnaire se recouchait ensuite, au risque d'une nouvelle attaque de ces vilains perturbateurs. Il fut résolu, le lendemain, en plein conseil des chefs, de mettre un terme à des scènes si incommodes pour leur missionnaire. Ils élevèrent donc à l'entour de sa tente une clôture en gros morceaux de bois, impénétrable aux incursions des chiens. Ils firent plus : ils se mirent à l'œuvre tout de bon pour bâtir un presbytère, attenant à l'église, avec deux appartements, dont l'un devait servir de chambre à coucher, et l'autre de salle de réunion pour les conférences particulières avec le prêtre. Les sauvages, de bien bon cœur, renouvelaient chaque fois les vivres et les autres objets volés par les chiens. Ils se les arrachaient, peut-on dire, de leurs propres bouches et des bouches de leurs petits enfants, pour ne pas laisser souffrir de faim le Père, et de peur que le manque de nourriture ne l'obligeât d'abréger son séjour au milieu d'eux. La charité chrétienne, fille aînée de la religion, comme on le voit dans ces petits détails, fleurit aussi bien dans l'âme du rude sauvage que dans celle de l'homme civilisé. Quoique plus dépourvue et plus humble, elle est aussi industrieuse et aussi belle ; elle est plus simple et plus naïve, et, par conséquent, elle est plus aimable.

J'ajoute à ma lettre un vocabulaire de la langue koetenaise. C'est le premier, j'ose le dire, qui ait été écrit. Il intéressera, j'en suis sûr, quelques-uns de nos confrères en Belgique [1].

[1] Voici ce petit commencement de vocabulaire de la langue skalzi ou koetenaise, que j'ai fait lors de mon voyage de 1859.

Titto : père ; *kettitto :* mon père ; *tittonis :* ton père ; *tittowis :* son père ; *kittêtonelgle :* notre père ; *tittoniskelg :* votre père. – *Galg :* fils ; *kannagalgli :* mon fils ; *galglinis :* ton fils ; *galgliis :* son fils ; *kannagenaggle :* notre fils ; *galgnigkilg :* votre fils. - *Westenenne :* fille ; *kessuwi :* ma fille. – *Egkomno :* enfant (petit). *Kamma :* mère. *Kennukglakkanelg :* mon mari. *Kattelgnammo :* ma femme. *Kolgglitskilg :* ma sœur. *Kukkéloogammelg :* mon frère. *Tittekête :* homme (vir) ; *tittekêtenintik :* de l'homme (viri). – *Pelgki :* femme ; *pelgkinintik :* de la femme. – *Nitstéhelg :* jeune homme ; *nitstéhelgnintik :* du jeune homme. – *Kakikkeglit :* mon nom. *Akkèsèmakkànik :* Indiens. *Ekkèglem* : tête ; *kakèglem :* ma tête. *Ekkuktègle :* cheveux. *Akkakkâné :* visage. *Akkinnèkelg :* front. *Akukkowète :* oreille.

Akkakeglelg : œil ; *kakkakkeglig :* mes yeux. – *Ako :* nez ; *kaèkkoon :* mon nez. *Akelgmanna :* bouche. *Welgglonêk :* langue ; *kowwelgglonek :* ma langue. *Kakelglumma :* mes lèvres. *Akonannê :* dents. *Akokkeglegge :* barbe. *Akokêk :* cou. *Akèglêke :* bras. *Aki :* main. *Akitskyhi :* doigt. *Akukkêpé :* ongles. *Akulyglêk :* corps. *Akkuksake :* jambe ; *kaakkesake :* mes jambes. – *Akkêglik :* pied ; *kakegliek :* mon pied. – *Akilskakkamak :* orteils. *Kajouskennek :* mon genou. *Makke :* os. *Akitglêwi :* cœur.

Wennême : sang. *Kakélglumma :* mon gosier. *Kakèwettèkêk :* ma poitrine. *Kakènukkeglêke :* mon estomac. *Kakèwoom :* mon ventre. *Kâkèglêk :* mon épine dorsale.

Kikkeglênam : village. *Kitteglana :* maison ; *kâkittegle :* ma maison ; *akitglenis :* ta maison ; *kakitglenègle :* sa maison ; *akitgleniskilg :* votre maison. – *Koos :* pipe ; *kakoosh :* ma pipe ; *koosnish :* ta pipe ; *koosish :* sa pipe ; *kakooshnêgle :* notre pipe. – *Akitsemmelg :* couteau ; *kakessemmelg :* mon couteau ; *akessemmelgnis :* ton couteau ; *akessemmelgis :* son couteau ; *kakkessemmelgnegle :* notre couteau. – *Akukglupgloit :* vallée. *Akòwòghiit :* montagne. *Akankammilg :* île. *Nôki :* pierre. *Kâmiskàglaggànè :* sel. *Nelgko :* fer. *kakammôgòmoolg :* pioche. *Akâniggelg :* poudre. *Akke :* balle. *Akugglak :* viande. *Kittekwakulggwa :* farine. *Awomo :* médecine. *Akenitsgla â :* arbre. *Akukglekkopilg :* feuille. *Akitssèkelg :* écorce. *Sahelg :* gazon.

Gelgsi : chien. *Glukkôpo :* buffle. *Nappêko :* ours noir. *Kakki :* loup. *Suppèky :* chevreuil. *Glôwwo :* cerf. *Sinna :* castor. *Akannukglam :* serpent. *Akkemakke :* oeuf. *Akkinnêkaha :* plumes. Akowite : ailes. *Tiykkegle :* canard. *Egglêwê :* pigeon. *Kiyakkeglo :* poisson. *Swakkâmo :* saumon. *Wielg :* esturgeon.

Nessoki : chef. *Kappilgglitit :* guerrier. *Kitsglekilggla :* ami. *Yèlskîme :* chaudière. *Tewwo :* arc, fusil. *Akkè :* flèche. *Akuttelg :* hache. *Yakkèsomelg :* canot. *Glenu :* souliers. *Yakkyt :* tabac.

Ekkelglômouêt : firmament. *Nettênnikkè* : soleil. *Kitselgmittelgnukkâky* : lune. *Akelgnohoos* : étoile. *Yokeyjitnenne* : jour. *Kilgmouit* : nuit. *Nukkokigittènè* : lumière. *Nêmmogonê* : obscurité. *Woulgnêm* : matin. *Glèmàsit* : printemps. *Akkèsóke* : été. *Suppènèkkoot* : automne. *Wennouit* : hiver. *Akkomi* : vent. *Numma* : tonnerre. *Kelgglettelglig* : éclair. *Akkeglukkekakkèk* : pluie. *Akkeglo* : neige. *Kappekamakê* : grêle. *Akinnèkukko* : feu. *Woo* : eau. *Akowîte* : glace. *Ammâk* : terre. *Akkelggleit* : rivière. *Akukkònòk* : lac.

Sookène et *kisook* : bon (bonus, a, urn). *Tsênnin* et *kesâhân* : mal, mauvais (malus, a, um). *Pekkek* : autrefois, longtemps (olim, diu). *Makke* : dans peu (brevi). *Kammèmukkêglo* : blanc. *Kennehoos* : rouge. *Kamkokukkolg* : noir. *Kammakèsin* : jaune. *Kakkegloyittèky* : vert. *Kowilgky* : grand. *Kitssekunnê* : petit. *Kissemakkèkè* : fort. *Tilgnemmo* : vieux. *Kitssekunnê* : jeune. *Kesahannelgke* : vilain. *Gettenukken* : vivant, vif. *Kiep* : mort. *Kiskettegleit* : froid. *Kuttemelggliit* : chaud. *Kammin* : je. *Ninko* : tu, toi. *Ninks ish* : lui, il. *Kammènelggle* : nous. *Ninkonishkelg* : vous. *Ninkoish* : ils. *Kappi* : tous. *Yennakkenne* : plusieurs. *Kelgle* : qui. *Juno* : ceci.

Akattèk : proche. *Now sinnemomtèke* : aujourd'hui. *Walgkôma* : hier. *Kannewouit* : demain. *Ilê* : oui. *Mats* : Non.

Woussilg ikkêne : je mange. *Woussilg ikougle* : je bois. *Wousnenglukkapekanne* : je cours. *Wounowesgoume* : je chante. *Woutskomnène* : je dors. *Woulsisgenni* : je parle. *Onuppegonne* : je vois. *Outsglekelne* : j'aime. *Onèpilue* : je tue. *Onesakkenoune* : je m'assois. *Onewekene* : je me tiens debout. *Woutsnagge* : je pars. *Oulsinglewino* : je suis fâché. *Oultakatine* : je suis paresseux. *Oulsukkèkokine* : je me réjouis.

Nutkwinne : 1. *Ash* : 2. *Kelgsè* : 3. *Gàtse* : 4. *Yikko* : 5. *Nmissê* : 6. *Wistelgle* : 7. Ogwâtsê : 8. *Kykittòwè* : 9. *Ittowè* : 10. *Ittowonglenkkwe* : 11. *Ittowongleash* : 12. *Yjèwò* : 20. *Kattesennnèwe* : 30. *Gatsennówo* : 40. Jikunnèwo : 50. Nmissennewo : 60. *Ittowinnówe* : 100. *Ittowolgittowinnowe* : 1000.

Au commencement de mai[1], je quitterai de nouveau Saint-Louis pour me rendre parmi les nombreuses tribus indiennes a l'État des Montagnes-Rocheuses. Les dangers seront grands, à cause de la malheureuse guerre qui désole en ce moment les États-Unis, et à laquelle un grand nombre de sauvages ont commencé à prendre part. Je me recommande donc plus que jamais à vos prières, et à celles de tous nos révérends Pères et chers Frères du collége Saint-Michel.

[1] Il s'agit de mai 1862. Le R. P. De Smet a fait cette excursion projetée ; nous en donnerons prochainement le récit, d'après une lettre qu'il a écrite en février dernier, et dans laquelle il annonce un nouveau voyage vers l'est des Montagnes-Rocheuses, pour le mois de mai 1863.

Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de M..., ainsi que des bonnes religieuses chez lesquelles vous avez eu la bonté de m'introduire, et me recommander à leurs bonnes prières. Ce sera une grande consolation pour moi, au milieu des dangers du grand désert américain, que d'avoir l'assurance qu'un grand nombre d'âmes pieuses se souviennent de moi et de ma mission.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, etc.

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE
Visite aux Indiens

Université de Saint-Louis, février 1863.

(*Lettre adressée à des bienfaiteurs de la mission*.)

Comme il l'avait fait l'année dernière, le P. De Smet, au commencement du mois de mai de cette année 1863, s'est remis en route pour visiter de nouveau les nombreuses et malheureuses tribus indiennes des plaines de l'est des Montagnes-Rocheuses. Les dangers à courir sont plus grands encore qu'ils n'étaient autrefois, à cause de la guerre que les sauvages païens du nord-ouest font aux États-Unis. En attendant que le courageux missionnaire donné quelques détails sur cette nouvelle excursion, nous publierons ceux qu'il a envoyés à des bienfaiteurs de sa mission, sur sa visite faite aux Indiens dans le courant de l'année 1862.

Au commencement de mai 1862, je partis de Saint-Louis, par le Missouri, sur un vapeur en destination pour le fort Benton, dans le voisinage des Montagnes-Rocheuses. La distance à parcourir était de plus de mille lieues. La rivière était alors à pleins bords, et le courant que nous avions à surmonter exigeait une grande force. Le bateau mit six semaines à faire le trajet.

En différents endroits, nous rencontrâmes des camps indiens, plus ou moins nombreux, assis sur le rivage du fleuve. On s'y arrêta pour distribuer aux sauvages les annuités et les dons du gouvernement. Je saisis ces moments précieux pour aller les visiter dans leurs cabanes ou tentes, faites de peaux de buffles. Dans toutes ces heureuses occasions, je passais mes journées et mes nuits au milieu d'eux. Partout j'étais le bienvenu. Le calumet de paix en main, les sauvages venaient à ma rencontre avec le plus grand empressement, et me recevaient avec une bonté cordiale et naïve. Je viens de nommer le *calumet de paix* ; ce mot mérite une petite explication.

I

Le calumet, que les Lenni-Lennapi appellent aussi *hobowakan*, est la pipe du sauvage, et l'objet auquel les Indiens tiennent le plus. L'homme qui n'en possède pas est regardé comme bien pauvre, bien misérable.

Le calumet est orné de tout ce que le sauvage a de plus précieux ; souvent il est sculpté avec goût. Dans toutes les cérémonies des tribus indiennes, il n'y a rien d'aussi emphatiquement caractéristique que la façon de fumer ; c'est le commencement et la fin de toutes celles de leurs actions auxquelles les sauvages attachent quelque importance. Partout où on les rencontre dans le désert, même lorsque la faim les presse, la première chose qu'ils demandent c'est le *sama*, ou tabac.

La coutume de fumer est, sans doute, très ancienne. Quant aux sauvages, il semble que rien n'entre plus dans leurs habitudes. Pour les autres peuples, j'ignore quel a été le commencement de cet usage. On n'en trouve aucune trace dans les Saintes-Écritures.

Hérodote ne fait aucune mention de la pipe ni de la coutume de fumer. Ce silence ne semble-t-il pas indiquer qu'elle est venue des Américains ? A cet argument négatif nous pouvons en ajouter un positif. Après la découverte de l'Amérique, en 1560, Nicot est le premier qui ait introduit le tabac et son usage en France ; de là le nom de *nicotiana*.

D'après une ancienne tradition des Lenni-Lennapi, ou le *premier peuple*, surnommé les Delawares, ils reçurent le calumet de la paix et de la fraternité, dans la 20^{e} lune de leur existence comme tribu. Voici ce que disent les anciens, ou conservateurs de la tradition nationale, sur l'occasion à laquelle le calumet leur fut présenté :

"Loin vers le Nord existait une nation puissante. Leurs guerriers étaient aussi nombreux que les troupeaux innombrables de buffles dans les vastes plaines de l'Ouest ; leurs wigwams, ou loges de peaux, s'étendaient à perte de vue sur les bords de leurs beaux lacs et de leurs belles et grandes rivières. Le *Manitou*, ou Esprit tutélaire, dont la voix (le tonnerre) retentit dans les nues, et que le vent porte sur ses ailes pour le répandre partout, se fit entendre à toute la grande nation et lui annonça qu'une nation rivale, les Lenni-Lennapi, était en possession de tout le pays des forêts et des plaines qui s'étend de la *Grande-Eau* (l'océan Atlantique) jusqu'aux Grandes-Montagnes où chaque jour le soleil va prendre son repos. A cette voix, toute la nation se leva en masse, et le grand-conseil fut aussitôt réuni pour délibérer sur le danger pressant qui semblait les menacer. On résolut d'envahir le pays des Lenni-Lennapi avec un parti puissant des meilleurs guerriers, décidés à faire festin des cœurs de leurs adversaires, on à les pousser vers la Grande-Eau, et les y faire périr."

Au milieu des préparatifs pour l'expédition guerrière, un grand et bel oiseau, d'une blancheur éclatante, se montra pour la première fois. Il prit son essor d'une forêt voisine, plana dans les airs et vint se reposer, les ailes

étendues, au-dessus de la tête de la fille unique du Grand Chef. Au même instant, elle entendit une voix qui lui parla au fond du cœur et lui dit : "Rassemblez tous les guerriers ; faites-leur connaître que le cœur du Grand-Esprit est triste et couvert d'un épais et sombre nuage, parce qu'ils veulent boire le sang de ses premiers enfants, les dieux de toutes les tribus. Pour apaiser la colère du Maître de la vie et pour renouveler la joie de son cœur, tous les guerriers se laveront les mains dans le sang d'un paon. Ensuite chargés de présents, le *hobowakan* en main, ils viendront se présenter à leurs dieux ; ils distribueront leurs présents et fumeront ensemble le calumet de la paix. Ce calumet sera présenté au Grand Chef des Lenni-Lennapi comme gage de la paix et de la fraternité qui doit les réunir à jamais."

Telle est la petite tradition sur l'*hobowakan* parmi les Lenni-Lennapi. Il préside à toutes leurs réunions, à tous les conseils avec leurs voisins, à la ratification de tous leurs traités, à toutes les fêtes religieuses, à tous les festins d'amitié. Celui qui refuse de fumer le calumet est exclu de toute participation à l'assemblée ; il doit s'en retirer. Refuser d'accepter le calumet quand il s'agit de deux différentes tribus, c'est une déclaration de guerre ; accepter le calumet, c'est toujours le signal de la bonne harmonie, de la fraternité, de la charité mutuelle. Le calumet envoyé à l'étranger est toujours une marque très distinguée de bienveillance, d'amitié, de paix. Dans toutes les circonstances importantes où les Indiens se trouvent entre eux, ils envoient les prémices ou premières bouffées du calumet au Grand-Esprit le *Maître de la vie*, au Soleil qui les éclaire, à la terre et à l'eau qui les nourrissent ; ils dirigent ensuite une bouffée à chaque point du compas, et implorent le ciel de leur rendre tous les éléments et tous les vents favorables[1].

[1] Cette intéressante notice était accompagnée du calumet qui avait *présidé*, c'est-à-dire, qui avait été fumé, dans toutes les réunions de sauvages auxquelles le P. De Smet prit part lors de son voyagé de 1858 et 1859. Cet *hobowakan*, qui a passé d'une bouche à l'autre dans tous les conseils tenus au milieu de ces peuplades, est un don offert au P. De Smet par le Grand Chef Charles *Ite-êch-tsche*, ou *La figure-coupée catholique*, de la tribu des Jantons, parmi la nation des Dacotahs, ou Sioux. Il l'a envoyé à une famille belge, bienfaitrice de sa mission.

Après cette digression sur le calumet, ou l'*hobowakan*, je reprends mon récit.

II

Les sauvages venaient donc à ma rencontre, le calumet de paix en main. Ils assistaient à mes instructions avec la plus grande assiduité et avec la plus profonde attention. Ce qui était surtout touchant, c'était de voir accourir ces pauvres mères indiennes, portant sur les bras ou sur le dos, ou traînant à la main leurs petits enfants, et me priant de les bénir et de les offrir au Grand-Esprit, c'est-à-dire, de les régénérer dans les saintes eaux du baptême. Aussi ai-je eu la grande consolation, dans mes différentes rencontres et visites, de baptiser au delà de 900 petits enfants, et un grand nombre de malades et d'adultes.

La petite anecdote suivante, qui se rapporte aux derniers baptêmes, ne sera pas sans quelque intérêt. Je me trouvais au milieu d'une bande de Sioux-Jantons. Je venais d'en baptiser plusieurs. L'obscurité de la nuit survint, et j'étais sur le point de me retirer dans mon logis, lorsque, à une certaine distance, je vis un objet se remuer et se traîner le long du sol. Dans le doute, je voulus savoir quel était cet animal, ou cette masse mouvante. En m'approchant, je fus surpris de voir une pauvre vieille sauvagesse, percluse des mains et des pieds. Elle avait appris que le Robe-noire était arrivée et baptisait les petits enfants dans le camp ; désireuse de recevoir, elle aussi, le baptême, elle s'était traînée depuis sa loge, à une grande distance. Me voyant, la pauvre femme élevait ses deux mains percluses et s'écriait : "O mon Père, prends-moi en pitié ! Moi aussi, je veux être l'enfant du Grand-Esprit. Oh ! verse-moi de l'eau sur le front, et prononce les saintes paroles. Les Blancs m'appellent *Marie*. C'est le nom de la Bonne et Grande Mère qui est au ciel. Après ma mort, je désire aller rejoindre ma bonne Mère !" J'instruisis la pauvre Indienne. Marie reçut le baptême avec les sentiments les plus pieux et dans des transports de joie et de bonheur.

Des maladies contagieuses désolent souvent nos pauvres tribus sauvages. Un grand nombre de personnes sont mortes, depuis l'été dernier, et jouissent déjà du bonheur des élus.

Les tribus indiennes que j'ai visitées en dernier lieu appartiennent principalement à la nation des Pieds-noirs, des Corbeaux, des Assiniboins, des Minataries, des Riccaries, des Mandons et des Sioux. Cette dernière nation est considérée comme la plus nombreuse des plaines ; elle compte de 30 000 à 40 000 âmes. Les circonstances ne m'ont point permis, cette fois-ci, de pénétrer bien avant dans leur pays, à cause d'un grand soulèvement de plusieurs de leurs bandes dans le nord-ouest contre les Blancs. On les dit très cruels ; les massacres ont été terribles et affreux. Ces ravages se sont étendus principalement le long des frontières du Wisconsin et du Minnesota. Un grand nombre ont été fait prisonniers par les troupes américaines ; trente-huit ont été pendus. Avant l'exécution, trente-deux ont demandé le baptême à un prêtre qui se trouvait dans l'endroit. Je ferai, cette année, un nouvel effort pour pénétrer dans leur pays, et j'espère que ce sera avec plus de succès.

Arrivé au pied des Montagnes-Rocheuses, j'ai rencontré deux de nos Pères italiens, Giorda et Imoda, qui se sont établis parmi les tribus des Pieds-noirs, tribus d'environ 10 000 âmes. La rencontre était imprévue de leur part ; notre joie commune en fut d'autant plus grande. Comme je m'y étais attendu, je trouvai mes chers confrères pauvres et presque dépourvus de tout. Aussi, m'étais-je bien préparé pour venir à leur secours, grâce à ce qui me restait d'aumônes obtenues en Belgique. J'eus la grande consolation de leur procurer des ornements

d'église, obtenus de la zélée association de l'*Œuvre des Églises pauvres*, dont le centre est à Bruxelles. De plus, je leur fournis des provisions de bouche en abondance, des habillements, des couvertures de lit, des instruments de charpenterie et d'agriculture, plusieurs charrues et deux waggons[1]. Ces dignes et bons Pères, auxquels se sont joints deux Frères coadjuteurs, travaillent, parmi les Pieds-noirs, avec un zèle et un courage infatigables. Ils étaient à peine depuis six mois dans le pays, que le nombre de baptêmes inscrits montait à plus de 700 enfants et adultes des Pieds-noirs. La mission a été dédiée à l'apôtre saint Pierre.

[1] Sans doute *charrettes*.

La vue de cette petite colonie, qui s'élève si admirablement dans ce désert lointain, était pour moi un spectacle bien consolant : il montre ce que peut la grâce du Seigneur sur des cœurs barbares et naguère si coupables ; car les Pieds-noirs sont considérés, parmi toutes les tribus du Grand-Désert, comme les plus sauvages et les plus cruels[2].

[2] Nous devons à l'obligeance du P. De Smet un portrait photographié du Grand Chef des Pieds-noirs, appelé *Apistotoko*, ou *Père d'une grande famille*. C'est un type remarquable et tout exceptionnel. La figure de ce sauvage est presque carrée ; elle tient du lion. Apistotoko est en veste. Sa tête est ornée d'une espèce de turban surmonté de plumes. Il est armé d'un bouclier, et d'un sabre court, plus large au sommet qu'à la garde, et terminé sans pointe. (*Note de la rédaction*.)

J'offris le saint Sacrifice de la messe, en action de grâces, au milieu d'eux. Un chœur indien, composé d'hommes, de femmes, de filles et de jeunes gens, chantait les litanies de la sainte Vierge et des cantiques à la gloire de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à la louange de sa bonne Mère, que toutes les nations appellent *Bienheureuse*, selon les belles paroles du cantique de Marie : *Voilà que désormais je serai appelée bienheureuse dans la succession de tous les siècles !* Tout se chantait dans la langue du pays. Un bon nombre s'approchèrent dévotement de la Sainte-Table.

Depuis lors, j'ai reçu des nouvelles de cette tribu, d'après lesquelles le nombre des chrétiens a augmenté considérablement depuis ma visite.

J'ai le désir, si les moyens et les circonstances le permettent, et avec la permission de mes supérieurs, de commencer un nouvel établissement ; ou une nouvelle mission près de l'embouchure de la Roche-Jaune. C'est un endroit central, où plusieurs tribus indiennes pourront convenablement venir voir les missionnaires, et envoyer leurs petits enfants pour y recevoir une éducation chrétienne.

Malgré la guerre dont nous sentons fortement les suites, les conversions sont partout très nombreuses, surtout dans les hôpitaux desservis par les Sœurs de la Charité et par d'autres religieuses. Dans les derniers mois, les PP. Damen et Smarius, au Missouri, ont amené au bercail du Seigneur au delà de 150 protestants de toutes les nuances. Des milliers de catholiques faibles, qui avaient abandonné la pratique de leurs devoirs religieux depuis un grand nombre d'années, les ont repris et se rangent avec édification parmi les enfants humbles et soumis de l'Église. Ces deux Pères sont Hollandais ; l'un est des environs de Breda ; l'autre, de Tilbourg.

III

Je ne puis terminer cette lettre sans dire un mot des objets précieux dont l'*Association de l'Adoration perpétuelle et de l'Œuvre des Églises pauvres*, établie à Bruxelles, m'a si libéralement chargé. Les missionnaires des Montagnes-Rocheuses et leurs chers enfants, les Indiens chrétiens, parmi lesquels ces ornements ont été distribués, conserveront toujours, pour ces associés, les sentiments de la plus vive reconnaissance. Ils ne cesseront d'adresser au ciel leurs humbles et ferventes prières pour le progrès de la belle œuvre de l'*Association*, pour le bonheur spirituel et temporel de toutes les respectables Dames qui la composent, surtout les bienfaitrices de Bruxelles. Pendant mon voyage de l'été dernier, dont je viens de donner le récit, j'ai remis entre les mains du supérieur de la mission la précieuse caisse d'ornements et de vases sacrés. Tout a été partagé scrupuleusement entre les églises des différentes missions établies parmi les Pieds-noirs, les Têtes-plates, les Kalispels, les Pends-d'oreille, les Koetenais, les Cœurs-d'Alêne, les Spokanes et les Skoyelpies ou Chaudières. Depuis ma visite, j'ai reçu des nouvelles récentes, qui m'annoncent que six autres petites églises sont en construction. J'ose donc faire un second appel à la générosité des Dames de l'Association, dont la charité chrétienne n'a point de bornes, et qui a déjà si généreusement pénétré jusque dans les Montagnes lointaines de l'Amérique.

A l'imitation de l'*Association* de Bruxelles, nos Pères s'occupent, en ce moment, à établir l'adoration perpétuelle dans toute la partie des États-Unis où ils peuvent avoir quelque influence, avec la grâce du Seigneur ; ensuite l'*Œuvre des Églises pauvres* sera rattachée à l'*Association*. La guerre, a retardé l'exécution de ce beau et pieux projet.

Agréez, etc.

P.J. DE SMET, S.J.

SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE
Visite aux Indiens

Il y a vingt-trois ans que le P. De Smet a été envoyé pour la première fois dans la partie occidentale des Montagnes-Rocheuses ; il y en a quarante-deux qu'il est parti pour l'Amérique. Ce fut dans le mois de juillet de l'année 1821 qu'il quitta la Belgique, sa patrie, en compagnie du célèbre missionnaire du Kentucky, le digne prêtre belge Nerinckx, et de huit compagnons également belges. Le P. De Smet avait alors vingt et un ans. Il traversa la Hollande, visita Breda, Berg-op-Zoom, Utrecht, Amsterdam, Scheveningen et l'île du Texel, où il s'embarqua pour l'Amérique, à bord du navire *Colombus*. Le 15 août, les voyageurs passèrent le Helder et entrèrent dans la mer du Nord. Ils virent les îles Feroë, et, par un vent favorable, ils entrèrent, au nord de l'Angleterre, dans l'océan Atlantique. Ce fut le premier voyage sur mer du P. De Smet. On traversa ensuite les bancs de Terre-Neuve, et, après une navigation de quarante jours, on entra dans l'embouchure de la rivière Delaware, et on débarqua à Philadelphie, ville principale de l'État de Pensylvanie. Les missionnaires se rendirent ensuite à Baltimore, en bateau à vapeur ; puis à Washington et à Georgetown, en diligence. Dans cette dernière ville, le P. De Smet entra dans la Compagnie de Jésus, avec six de ses compagnons de voyage. Ils restèrent dix-huit mois au noviciat de White-March, dans le comté du Prince-Georges, près de la rivière Pateuxen, et à quinze milles anglais d'Annapolis.
(*Note de la rédaction*.)

Université de Saint-Louis, 5 janvier 1864.

Mon révérend et bien cher Père.

Depuis quelques jours, je suis de retour à Saint-Louis, après avoir parcouru une distance de 3800 lieues. Mes confrères de Saint-Louis me croyaient compris dans le massacre des Blancs par les Sioux, et m'avaient déjà accordé leurs suffrages pieux[2]. J'ai vraiment passé par bien des dangers, dont je vous donnerai plus tard tous les détails, ainsi que ceux de mon long voyage et de ma mission parmi les Indiens, qui a eu d'heureux et consolants résultats. Près de 500 pauvres petits enfants sauvages et quelques adultes ont eu le bonheur d'être régénérés dans les saintes eaux du baptême.

[2] On entend par *suffrages pieux* les messes et les prières qui se disent pour les défunts dans la Compagnie de Jésus. A la mort de chaque religieux, tous les prêtres de la maison à laquelle il appartenait doivent dire trois messes, et tous ceux de toutes les autres maisons de la province, deux. Ceux qui ne sont pas prêtres disent autant de chapelets. Ce sont ces suffrages de *requiem* qui ont été faits pour le P. De Smet. (*Note de la rédaction*)

Toute la contrée indienne dans le Haut-Missouri, surtout la nombreuse nation des Sioux, est soulevée et en guerre contre les Blancs. Il y a eu de terribles représailles de la part de ces barbares païens dans le courant de l'été dernier. Je me trouvais campé à l'embouchure de la Rivière-au-lait, 2400 milles au-dessus de Saint-Louis, en compagnie d'environ 60 voyageurs, lorsqu'une bande de plus de 600 guerriers ennemis vint fondre sur notre camp. J'allai aussitôt à leur rencontre, dans l'espoir de sauver mes compagnons de voyage. Heureusement, je fus reconnu par plusieurs, surtout par un des principaux partisans ou *braves*, le fils du grand-chef des Ogallallas, appelé le *Poisson-Rouge*. Il s'écriait, en me serrant la main : "C'est la Robe-noire qui a sauvé ma sœur." - Les guerriers m'entourèrent aussitôt avec étonnement et avec respect. Nous eûmes une longue conversation, dans laquelle les bons avis et les bons conseils ne manquèrent pas. Ils avaient soif et faim ; je leur donnai une petite provision de café, de sucre et de biscuit. Ils se retirèrent ensuite. Deux hommes de notre parti avaient été blessés dans cette rencontre. L'un avait reçu deux flèches, une à travers le bras et une autre dans la cuisse ; le second avait été atteint à la cuisse d'une flèche qui lui était entrée jusqu'à la plume. Au bout d'un mois, ils étaient sur pied ; mais voilà deux boiteux de plus sur la terre, et leur nombre s'augmente si merveilleusement en Amérique dans ces jours malheureux[1] !

[1] "Vous trouverez, dit le P. De Smet, à la page 17 du volume de mes *Cinquante Nouvelles Lettres*, que vous avez publié, l'histoire de la délivrance de la fille du Poisson-Rouge. Ma précédente rencontre avec son père était providentielle."
Le volume dont parlé ici le P. De Smet vient d'être traduit en anglais, sous le titre de WESTERN MISSION AND MISSIONNARIES. *A series of Letters, by Rev. P.-J. De Smet, of the Society of Jesus, author of* INDIAN SKETCHES, OREGON MISSION, etc. (New-York : James B. Kirker, late Edward Duningan and brother, 599 Broadway (up-stairs. 1863.)
Cette traduction forme un volume de 532 pages, d'une belle exécution typographique. "A l'exception de la première lettre, nous écrit le P. De Smet en nous envoyant ce livre, les *Western Missions* sont la traduction fidèle des *Cinquante Nouvelles Lettres* que nous avons éditées en 1858. (Tournai, rue aux Rats, 11, Casterman ; Paris, rue de Tournon, 26.) "
L'excellent Père ajoute à cet envoi un exemplaire d'un autre ouvrage relatif à ses expéditions évangéliques, et intitulé : NEW SKETCHES, *by rev. P.-J. De Smet, S. J.* (New-York, D. et J. Sadlier et Co., 31 Barclay-street. Boston, 128 Federal-street. Montreal, cor. Notre-Dame and St Francis Xavier sts. 1863.) C'est un joli petit volume de 175 pages, orné de gravures représentant des scènes de Sauvages. Il renferme la petite notice sur *Louise Sighouin, sauvagesse de la tribu des Cœurs-d'Alênes*, que nous avoirs publiée dans les *Précis Historiques* de 1860, p. 274. Il y a de plus : une lettre du P. Joset au P. Fouillot, sur les *Koetenais* ;

deux lettres du P. De Smet, contenant une relation abrégée de son voyage de 1860 et 1861, avec l'armée des États-Unis, sur lequel nous avons également publié plusieurs de ses écrits ; une troisième lettre sur les *Koetenais*, dont nos abonnés ont déjà eu la primeur, avec le *Vocabulaire* de la langue de cette tribu ; la correspondance du P. De Smet avec le général Harney, publiée dans les rapports annuels du gouvernement, et dont nous avons donné des extraits ; enfin le Catéchisme Tête-plate et Kalispel, en langue sauvage et en anglais.

Le journal américain *The Pilot*, dans son numéro du 26 décembre dernier, en annonçant les *Western Missions and Missionaries*, rend à l'auteur un bel hommage, qui fait honneur à la Belgique. "Ce livre, dit-il, n'a pas besoin de recommandation, ni auprès des catholiques, ni auprès des protestants. Le P. De Smet appartient au pays. Sa figure se dessine dans le lointain, au-dessus des sommets les plus élevés des Montagnes-Rocheuses. Aucun Américain n'a fait autant et n'a obtenu d'aussi heureux résultats pour les pauvres Indiens que le bon P. De Smet. Si on lui avait confié le soin des Sioux et des autres Indiens au nord et au sud de la rivière Minnesota, on aurait prévenu toutes ces horreurs qui ont désolé les maisons des colons blancs, durant les années 1862 et 1863 ; horreurs qu'a fidèlement rapportées, à la honte des agents indiens, M. Heard, dans son *Histoire de la Guerre des Sioux et le Massacre de* 1862 *et* 1863, publiée, l'année dernière, à New-York, chez M. Harper et frères. Le livré des *Western Mission and Missionaries* est une preuve nouvelle des difficiles labeurs entrepris par le P. De Smet pour la civilisation et le christianisme. En même temps, la fraîcheur (*freshness*) et la naïveté du style du P. De Smet captivent l'esprit du lecteur. Les faits relatés dans ces lettres fournissent un supplément très considérable à l'histoire de l'Église dans ce pays. En les lisant, nous devons pouvoir dire ce que nous avons souvent pensé de la différence qui existe entre l'ouvrage d'un missionnaire catholique et celui d'un missionnaire protestant. L'*American Board of Foreign Missions* peut-il offrir au public un livre d'un mérite égal à celui du P. De Smet ? Qu'ont fait leurs agents, avec tant de centaines de mille livres mises à leur disposition ? Ils comptent leurs travaux par le nombre des pages de la Bible qu'ils ont distribuées. Voilà tout. Ah ! *la lettre tue*, tandis que c'est seulement *l'esprit qui vivifie*. Stérile association que celle des missions protestantes américaines !"

Nous lisons dans les *Études religieuses, historiques*, etc. publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus en France, une notice intéressante sur l'*État général des missions de la Compagnie*. Voici cet aperçu : "Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus sont assez connues, et d'ailleurs, il ne manque pas de publications intéressantes pour en donner une idée exacte à ceux qui ne les connaîtraient pas encore. Mais peut-être se demande-t-on ce que la Compagnie actuelle a conservé d'un si magnifique héritage. Pour satisfaire cette pieuse curiosité, un Père de la Compagnie, le. P. Bertrand, missionnaire lui-même pendant longtemps et supérieur de la mission du Maduré, a, dans un ouvrage récent, publié le tableau général des missions actuelles de la Compagnie de Jésus, dont voici le résultat : La Compagnie actuelle compte dans les missions 1610 sujets, dont 1156 dans les deux Amériques, 206 en Asie, 159 en Afrique, 26 dans l'Océanie et 63 dans les pays de l'Europe qui n'ont pu être jusqu'ici formés en province. Elle a dans ces mêmes missions 162 établissements, savoir : 115 résidences ou stations, 25 colléges, 12 grands ou petits séminaires, 5 noviciats, 3 orphelinats et 2 universités. Les colléges qu'elle possède en Amérique sont presque tous incorporés et jouissent du privilège de conférer les grades académiques. La province du Maryland et la vice-province du Missouri comptent ensemble 160 jeunes religieux, étudiant pour se former au sacerdoce. Ce nombre, rapproché de celui des 12 séminaires dont nous venons de faire mention, est une preuve du zèle que met la Compagnie de Jésus à développer les ressources nationales pour la création d'un clergé indigène et à naturaliser les institutions de l'Église dans les pays qu'elle est chargée d'évangéliser." Si à ces missions d'un seul ordre on ajoutait celles des autres ordres ou congrégations, quel résultat n'aurait-on pas à opposer à celui de la Société Biblique ? Nous ferons remarquer de plus que les Belges ont eu partout une large part dans ces expéditions lointaines, et peut-être la plus grande. (*Note de la rédaction*.)

Pendant tout l'été dernier, il y a eu des batailles et des combats dans toute l'étendue des plaines. Un grand nombre de sauvages ont été tués. Il y avait, par conséquent, trop de danger à engager des guides pour repasser par ces nouveaux champs de bataille et regagner le Missouri, et j'ai dû choisir un autre chemin pour mon retour.

Voici une petite esquisse de mon dernier voyage. Ayant quitté Saint-Louis le 9 mai dernier, j'ai remonté le Missouri en bateau à vapeur jusqu'à l'embouchure de la Rivière-au-lait ; ce qui fait un trajet de 2400 milles. De là, je suis allé à cheval jusqu'au Fort-Benton : 280 milles ; de Benton à la mission de Saint-Pierre, parmi les Pieds-Noirs : 75 milles ; de Saint-Pierre à la mission de Sainte-Marie, parmi les Têtes-Plates ; à la mission de Saint-Ignace, parmi les Kalispels ; à la mission du Sacré-Cœur, parmi les Cœurs-d'Alênes, et ensuite jusqu'à Walla-Walla : 618 milles ; de Walla-Walla à Portland, par le fleuve Colombia, 280 milles ; de Portland à Victoria, dans l'île Van Couver : 200 milles ; de Victoria à San-Francisco, dans la Californie : 1000 milles ; de San-Francisco à Acapulco, port de mer du Mexique sur l'Atlantique : 1800 milles, et puis à Panama : 1500 milles ; de Panama à Aspinwall : 47 milles ; de là à New-York : 2000 milles ; de New-York à Saint-Louis : 1200 milles.

Nos missions parmi les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles, les Kalispels, les Cœurs-d'Alênes, les Koetenais les Spokanes, les Chaudières, etc. se maintiennent et donnent beaucoup de consolations à leurs missionnaires. Toutefois on n'est pas sans crainte, à cause de l'approche des Blancs, attirés dans le pays par l'appât de l'or et d'autres mines précieuses. Le contact de ces aventuriers est toujours nuisible à l'Indien : il ne reçoit d'eux que la liqueur, et tous les vices de la civilisation qu'elle traîne à sa suite.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre du R. P. Joset, de la mission de Saint-Paul, Colville, sur les bords du fleuve Colombie. Il m'écrit :

"Je viens d'enregistrer la 82^{e} naissance de cette année. Votre Révérence peut en conclure quelle est la population de ce district. De plus, il y a un grand nombre d'hommes qui ne sont point mariés, soldats, mineurs, etc. Jusqu'à présent, j'ai été seul, à deux résidences. J'espère que nous pourrons subvenir aux besoins de tous, quoiqu'il y ait autant d'ouvrage qu'on en puisse faire. Outre les Blancs et les trois tribus chrétiennes : les Chaudières, les Gens-des-Lacs et les Kalispels, on a les Sinpoils, les Slakam, les Gens des Iles-de-pierres, les Spiskwensi, les Satlilku, qui ne peuvent recevoir des secours que d'ici, qui tous parlent à peu près la même

langue, et où il y a beaucoup de baptisés. Votre Révérence voit que l'on aura beaucoup d'ouvrage à administrer les sacrements et à instruire tant de tribus. Priez et faites prier pour nous."

Je reçois, à l'instant même, une autre lettre de la Sœur Émilie, supérieure des Sœurs de Marie, à Lockport, dans l'État de New-York, diocèse de Buffalo, datée du 29 décembre dernier. Comme vous le savez, ces bonnes religieuses sont parties de Namur dans le mois d'août dernier, cette même année, et sont, arrivées à leur destination vers la fin de septembre [1]. Voici un extrait de la lettre.

"Nous sommes on ne peut plus heureuses de pouvoir travailler un peu à la vigne du Seigneur, dans un pays où il manque encore tant d'ouvriers. Après Dieu, c'est à vous, Révérend Père, que nous devons ce grand bonheur. Nous vous prions d'agréer l'assurance de notre plus vive gratitude. Nous le savons, nous ne saurions vous donner de meilleures preuves de notre reconnaissance que de travailler avec zèle au salut des âmes qui nous sont confiées, et c'est là ce que nous allons faire, avec le secours d'en haut. Le bon Dieu nous a déjà bien favorisées ; car, dès le premier mois, nous comptions jusqu'à cent cinquante élèves, dont un grand nombre fréquentaient naguère les écoles protestantes. Nous aimons à espérer que le ciel continuera de nous bénir. Nous avons donc lieu d'être contentes de notre mission à Lockport, où il y a tant de bien à faire."

[1] Voir les *Précis Historiques* de 1864, p. 5 : *Journal de Voyage de cinq Sœurs de Sainte-Marie de Namur.* (*Note de la rédaction.*)

En Californie, j'ai visité les bonnes Sœurs de Notre-Dame, que j'ai eu le bonheur de conduire de Namur en Amérique, en 1843, au nombre de cinq. Elles sont encore toutes en vie et en bonne santé, et font un bien immense. Elles ont deux beaux établissements, un à San-José et un antre à Marysville. Celui de San-José compte 22 Sœurs professes, 7 novices et deux aspirantes, 120 élèves au pensionnat, 75 externes et environ le même nombre à la classe gratuite. Le dimanche, elles font la classe pour les filles qui doivent servir, et elles réunissent les catholiques pour la doctrine chrétienne. A Marysville, le couvent compte 14 Sœurs, qui sont entourées d'un grand nombre d'enfants internes et externes, et qui s'appliquent à rendre les mêmes services que leurs Sœurs de San-José.

Par la première occasion, je vous enverrai quelques mocassins et autres curiosités indiennes.

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être, mon révérend Père,

Reverentiæ vestræ,

Servus in Christo P.-J. DE SMET, S. J.

CATÉCHISME ET PREMIÈRE COMMUNION *D'ENFANTS SAUVAGES*

Nous extrayons d'une lettre du P. Joset au P. De Smet les passages suivants, sur le catéchisme et la première communion d'enfants sauvages. Ils offrent de beaux exemples aux enfants civilisés et à leurs parents.

Si vous trouvez dans cette lettre beaucoup de décousu, c'est que j'écris comme à la volée, dans les moments que je parviens à dérober à mes occupations ; car mes chers Sauvages ne me laissent guère en repos. Instructions, direction, confessions, ne me laissent pas même toujours le temps de dire mon bréviaire. Les enfants surtout m'ont donné beaucoup de consolation par leur zèle à apprendre leur catéchisme, à se préparer pour leur première communion. Outre les trois instructions qu'on leur faisait à l'église tous les jours, et une répétition dans la loge du catéchiste, il était rare que je vinsse à sortir sans entendre, soit dans les loges, soit dans quelque coin retiré, des bandes d'enfants répétant ensemble leur leçon ; les plus avancés aidaient les autres ; il n'y avait pas de jour où il ne se fît plusieurs répétitions semblables. Aussi, je dois dire qu'ils ont beaucoup surpassé mon attente.

L'automne passé[1], je fus campé quelques jours dans le pays des Spokanes, à la pêcherie du Saumon blanc. Tous les jours, matin et soir, les enfants ne manquaient pas, malgré le froid, de se réunir autour de ma tente pour y réciter les prières et le catéchisme. Voyant leur bonne volonté, je dis à une orpheline, nommée Félicité, qu'elle avait une belle occasion de se préparer à sa première communion : qu'elle ne pouvait rien faire de plus agréable à Notre-Seigneur que d'enseigner le catéchisme aux autres enfants, que cela lui vaudrait des grâces pour recevoir dignement son Sauveur. Un mois plus tard, j'eus l'occasion de passer quelques jours avec ces mêmes Indiens. Je fus agréablement surpris d'y trouver une bande de petits enfants qui savaient déjà très bien les premières leçons : c'était l'effet du zèle de Félicité. Pendant le peu de jours que je fus au milieu d'eux, ni le froid, ni la pluie, ni la neige ne les empêchaient de se réunir, deux fois le jour, dans la loge du chef. Ils arrivaient tout grelottant, et restaient très attentifs jusqu'à la fin de l'instruction.

[1] Cette date nous fait défaut.

Avant de partir, j'engageai les plus grands à demander à leurs parents la permission de se rendre à l'église, pour s'y préparer à leur première communion. Je ne savais trop quel serait l'effet de ma proposition ; il faisait un temps des plus mauvais : la pluie et la neige tombaient toute la journée. Nous arrivâmes le soir à la Loge-au-

loup, bien mouillés. Après que chacun eut payé de sa personne pour monter les tentes et le bûcher, apporter le bois pour a nuit, préparer à manger, sécher les hardes, on soupa ; puis on fit la prière du soir, qui fut suivie d'une assez longue instruction. Une dizaine d'enfants étaient arrivés successivement, presque tous dans l'obscurité la plus profonde. Je pensais qu'après l'instruction ils, n'auraient rien de plus pressé que de se coucher ; point du tout : pendant que je donnais une leçon à mon catéchiste, je les vis se réunir autour du chef pour apprendre le catéchisme. La séance dura au moins une heure. Quand tout le monde se fut retiré, je me mis à dire mon bréviaire. Pendant que je le récitais, j'entendis, à une certaine distance, le catéchisme qui recommençait. Les enfants avaient allumé un feu sous un grand sapin, et là ils répétaient la leçon, puis causaient et riaient un instant, puis récitaient de nouveau ce que le chef venait de leur enseigner. Cela dura jusqu'après minuit.

Quand on fut arrivé à la mission, le cours d'instruction dont je viens de parler commença. Ces chers enfants n'étaient jamais rassasiés chaque fois que je leur permettais de venir dans ma chambre, ils ne manquaient jamais de s'y réunir.

Dans le courant de janvier, ils vinrent me demander la permission d'aller passer quelque temps dans leurs familles. C'était le temps de la chasse ; ce sont les vendanges indiennes. Je leur dis de déterminer eux-mêmes le temps que ces vacances devaient durer. Ils demandèrent quatre semaines. Je m'attendais à. entendre demander six semaines on deux mois ; car ils n'avaient pas beaucoup à manger ici, surtout point de viande, et vous savez, mon révérend Père, que, pour les Sauvages, il faut de la viande avant tout. Au bout de quinze jours, nous avons été bien étonnés de les voir arriver, par un temps où même les hommes robustes hésitent de se mettre en route ; ils avaient fait vingt milles en raquettes, par une neige très molle. Aussi arrivèrent-ils harassés de fatigue, surtout les petites filles, embarrassées de leurs jupes. Tous vinrent cependant se présenter aux Pères, excepté une, qui, arrivée à la loge, ne se sentit pas la force d'aller plus loin. II parait que Félicité était l'âme de tout cela ; car quelques parents se sont plaints qu'elle leur eût sitôt enlevé leurs enfants.

Quoique leur ardeur fût grande, elle a paru aller en augmentant jusqu'à leur première communion, qu'ils ont faite au nombre de trente. C'est le jour des Rameaux que la fête a eu lieu. Ils avaient complété leur préparation par une retraite de quatre jours ; et par une confession générale, qu'ils ont faite avec le plus grand soin. Si j'ai eu de la fatigue, j'ai ressenti encore bien plus de consolation. Le P. Gazzoli a organisé la fête ; il a un tact extraordinaire pour les décorations et les cérémonies. C'était vraiment touchant ; mon seul regret était de n'avoir pas seulement quelques petits prix pour récompenser, tant ; de bonne volonté. Si j'avais eu au moins un chapelet pour chacun de ces bons enfants! Tout ce que j'avais à donner, était une médaille pour chacun, comme souvenir de leur première communion. Si vous pouviez intéresser à ces petits sauvages quelque âme zélée, et m'obtenir du fil de fer et de cuivre fort, des grains et des pierres de différentes dimensions, je trouverais le moyen de faire monter les chapelets par quelque sauvage, et je n'aurais plus la douleur de devoir en refuser à nos pauvres néophytes. L'année passée, on avait habillé le plus sage des garçons et la plus sage des filles ; on avait donné quelque chose aux quatre qui savaient le mieux leur catéchisme ; cette année, on est trop dépourvu, on n'a pas pu le faire: tout ce qu'on a donné, c'est un morceau de coton blanc à chacune des filles, pour leur servir de voile.

Il m'en a coûté beaucoup de temps et de travail pour leur faire apprendre la lettre du catéchisme, parce que, jusqu'à présent, on n'a pas eu les moyens de leur apprendre à lire, surtouts défaut de livres en leur langue. Je pense que si l'on avait une petite presse, ce serait très utile. Mais actuellement elle n'est plus nécessaire pour le catéchisme ; car, comme il ne se compose que de quatre leçons, ils l'ont si bien appris qu'ils le récitent d'un bout à l'autre, demandes et réponses. Chaque jour, ils en récitent deux leçons après la messe, avant l'instruction ; et ainsi ils le parcourent et le répètent tout entier chaque semaine.

C'est dorénavant un grand soulagement pour les missionnaires, qui pourront donner plus de temps à en faire saisir le sens.

L'ardeur de nos enfants semble s'être communiquée à toute la tribu, qui s'était réunie ici au commencement du carême, pour se préparer à faire les pâques. Depuis près de quinze ans que je connais les Cœurs-d'Alênes, je n'avais jamais vu autant de témoignages d'une foi vive ; et, plus que jamais, je suis persuadé que, si l'on avait les mêmes moyens, il ne manquerait rien de la part des Sauvages pour renouveler les merveilles du Paraguay. Peut-être dis-je trop, peut-être le moment de ferveur me fait-il voir tout couleur d'or ; mais si vous, mon révérend Père, si les bienfaiteurs de nos missions eussent été témoins de ce qui vient de se passer ici, d'un côté, l'avidité d'instruction religieuse et l'empressement de s'approcher des sacrements ; de l'autre, les privations qu'ils ont endurées sans murmurer, je pensé qu'on trouverait que je n'exagère pas.

Le P. Gazzoli ne sait comment s'y prendre pour faire durer les provisions jusqu'à la récolte. L'hiver s'est prolongé jusqu'à Pâques. Les hautes eaux ont succédé immédiatement à l'hiver, de façon qu'on n'a pas pu arranger les pêcheries dans le voisinage de la mission. Or, pour vivre, les Indiens dépendent de leur hameçon. Si un jour la pèche à la ligne ne réussissait pas, ils n'avaient, de toute la journée, rien à manger. On a appris que des familles entières avaient été se coucher sans avoir avalé une bouchée pendant un jour entier. Depuis lors, nous leur avons préparé, tous les jours, plusieurs grandes chaudières de bouillie ; et quelle bouillie ! Juste assez forte pour les empêcher de mourir de faim. Notre situation ne nous permet pas de faire mieux.

Il ne faut pas avoir vécu longtemps parmi les Sauvages pour se convaincre que l'oisiveté est la source de presque tous leurs défauts. Mais ces pauvres gens ne sont oisifs qu'à regret, parce qu'ils n'ont pas les moyens de

s'occuper. Je vous ai dit, mon révérend Père, que si j'avais à prêter aux Sauvages cinq ou six charrues, avec harnais et chevaux, et quelques haches, en moins de deux ans il ne resterait pas deux familles Cœurs-d'Alênes qui n'eussent leurs champs. Ce n'est qu'avec peine que le P. Gazzoli réussit à faire marcher trois charrues pour faire l'ouvrage de la mission et des Sauvages. Il faut être témoin de la détresse pour s'en faire une idée. Nous avons ici au delà de vingt familles qui souffrent la faim et attendent avec patience que leur tour vienne d'ensemencer leurs champs. Quel déchirant spectacle pour le coeur d'un missionnaire!

Je recommande ces bonnes gens et leurs missionnaires à vos saints sacrifices, en union desquels je suis,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre très humble serviteur et confrère en Jésus-Christ,

S. Joset, S. J.

SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE
Excursion chez les sauvages

A la page 106 de ce volume, nous avons publié une lettre du P. De Smet, intitulée : *Visite aux Indiens, en* 1863. Ce n'était qu'une esquisse de son dernier et long voyage. Aujourd'hui nous avons une relation écrite par ce missionnaire, pendant une maladie qu'il a faite après son retour à Saint-Louis.

Notre zélé patriote y était revenu malade, par suite de ses fatigues. Il nous écrivait, le 11 mars : "Depuis mon retour à Saint-Louis, à la fin de décembre 1863, j'ai eu bien de petites maladies. Il y a près de trois semaines que je sors à peine de ma chambre. Je suis affligé par de terribles maux de tête, des glandes, des clous, etc. Mon état est tel, que je crains qu'on ne me permettra pas, cette année, de retourner parmi les tribus indiennes des Plaines ; et d'ailleurs on s'attend à une terrible guerre contre les Sioux, qui, l'année dernière, ont massacré un grand nombre de Blancs."

Le 29 mars, il nous disait : "Nous sommes aujourd'hui à la veille du départ des bateaux à vapeur pour le Haut-Missouri. 3000 à 4000 soldats partiront incessamment pour aller soumettre les Sioux rebelles. J'ai reçu, il y a quelques jours, une demande de la part du gouvernement, *pour accompagner ses agents dans le territoire indien, en qualité de pacificateur, et amener les Indiens à une bonne entente avec les employés de leur Grand-Père de Washington*. Les suites de ma maladie, ma toux surtout, m'empêchent d'accepter les propositions honorables qui m'ont été faites. Mais dès qu'il me sera permis de quitter Saint-Louis, *Deo dante*, je me rendrai parmi celles des bandes Siouses qui sont encore tranquilles, afin de leur annoncer la parole du Seigneur ; et de les prémunir contre les conseils pernicieux de leurs frères rebelles, qui font tout leur possible pour les entraîner dans leur cruelle et barbare guerre contre les Blancs. Avec l'aide de quelques bons chefs, il me sera peut-être possible et même facile de pénétrer parmi les bandes armées contre les États-Unis. J'ose espérer qu'ils m'admettront sous le titre, qu'ils m'accordent assez généralement, d'*envoyé du Grand-Esprit*. Ma réception serait bien différente si je me présentais dans la compagnie du général de l'armée et des agents du gouvernement : à coup sûr, ma robe noire cesserait alors d'être pour moi un passe-port dans le pays indien. C'est ce que j'ai tâché d'exposer au Commissaire des Affaires indiennes à Washington, et j'espère qu'il admettra avec bienveillance mes excuses."

Le 16 avril, le bon P. De Smet, à peine rétabli, nous annonçait un nouveau voyage. "L'état de ma santé s'améliore insensiblement avec le retour du printemps, à tel point que je pourrai reprendre la longue route qui mène au pays indien. Je suis à la veille de mon départ. Le Père Supérieur m'envoie, sous la bonne garde de la Providence, auprès de ces terribles Sioux. Je vous en parle dans ma longue lettre. J'y vais, non-seulement en qualité de missionnaire, mais aussi en qualité de pacificateur envoyé par le gouvernement de Washington, et pourvu de tous les pouvoirs nécessaires pour remplir cette importante mission. Je ne prendrai avec moi qu'un interprète et deux hommes pour avoir soin des campements de nuit, des chevaux et de la chasse. Dans tout cela, la seule chose qui me console et me rassure, c'est que je pars sous la direction de la sainte obéissance, et que je pars avec l'unique intention de faire, s'il est possible, quelque bien aux Blancs qui sont aujourd'hui si exposés dans cette région lointaine, ainsi qu'aux malheureux Sauvages qui se sont laissé entraîner par la fougue de leurs terribles et cruelles passions, et par l'esprit d'une vengeance sans frein contre ceux qu'ils regardent comme leurs oppresseurs. Vous le voyez, mou cher Père, ma tâche sera bien lourde, bien difficile, bien dangereuse. Dieu soit loué ! Si j'en parle, c'est parce que j'aurai besoin de beaucoup de grâces. Le ciel seul est capable, de fléchir ces cœurs sauvages et barbares. Je compte sur vos prières, sur celles de nos chers confrères, des bonnes religieuses que nous avons visitées ensemble, et de tous les bienfaiteurs de nos missions. Le. R. P. Van Caloen, j'en suis sûr, recommandera bien spécialement mon excursion aux pieux souvenirs de ses nombreuses confraternités de Saint-François-Xavier. Que le R. P. Boone veuille aussi la recommander aux prières des Dames de l'Adoration ; et il n'oubliera pas, j'espère, de faire expédier le nouvel envoi d'ornements d'église et de vases sacrés que nous avons demandé pour subvenir aux besoins pressants de nos pauvres missions indiennes. La chère Belgique et la Hollande ont tant fait pour l'Amérique ! D'autres pays aussi se sont montrés généreux en prières et en aumônes. Vous me permettrez, mon révérend Père, de me servir de l'entremise des *Précis Historiques* pour remplir un devoir de reconnaissance envers les amis et les bienfaiteurs de nos missions. Nous avons encore beaucoup plus besoin de leur concours en ce moment. Outre la guerre si désolante pour les missions indiennes, elles sont très menacées par la grande émigration qui se fait en ce moment vers les Montagnes-Rocheuses. De ces émigrants, les uns sont attirés par les mines d'or, les autres cherchent à échapper à la conscription militaire. Dites, s'il vous plait, aux Dames de l'Adoration un mot en notre faveur. Les missions indiennes ont tant besoin d'objets religieux. Un grand nombre d'églises ont été bâties depuis quatre ans ; elles sont toutes bien pauvres : on doit porter les vases sacrés et les ornements sacerdotaux de l'une à l'autre, et cela à plusieurs journées de distance."

Après avoir lu ces extraits de différentes lettres du P. De Smet, le lecteur s'intéressera encore davantage au récit de son excursion en 1863 chez les Sauvages, parmi lesquels il se retrouve probablement au moment où nous écrivons ces lignes.

Université de Saint-Louis, 27 mars 1864.

Mon révérend et bien cher Père,

Je viens accomplir ma promesse, en vous donnant un petit narré sur ma dernière mission et longue excursion parmi les tribus indiennes des hautes plaines du Missouri, dans le territoire de Nebraska et dans la partie orientale du nouveau et grand territoire de l'Idaho, ou la *région des fleurs*. L'Idaho est situé au nord des territoires de l'Utah et du Colorado, à l'ouest du Nebraska. Il embrasse quatre degrés de latitude, du 41^{e} au 45^{e} dans sa moitié orientale, et du 42^{e} au 46^{e} dans sa moitié occidentale ; et 13 degrés de longitude, à partir du 104^{e} jusqu'au 117^{e} degré. Des indispositions assez fréquentes et des occupations assidues m'ont fait retarder de vous écrire.

I

Ma mission n'a pas été aussi heureuse, ni les fruits aussi abondants que je le désirais, à cause de la grande et malheureuse guerre soulevée par la nombreuse nation de Sioux, qui compte 30 000 à 40 000 âmes dans ses différentes bandes. Elles sont disséminées sur un vaste territoire, s'étendant du Mississipi supérieur à l'est, jusqu'aux Montagnes-noires, ou *Black Hills*, à l'ouest ; et des Fourches de la Rivière-Plate au sud, jusqu'au Mine-Wakan ou Lac du Diable au nord, 48 degrés de latitude.

J'ai eu la consolation toutefois de conférer le sacrement du baptême à près de 500 personnes, pour la plupart de petits innocents, des malades en danger de mort, et des Sauvages très avancés en âge. Pendant mon séjour parmi eux, plusieurs sont morts, après avoir eu le bonheur d'obtenir les faveurs de leur régénération en Dieu. J'ajouterai ici mon petit tribut de reconnaissance aux dames de Saint-Louis et de Philadelphie, qui ont si charitablement contribué aux besoins de ma mission. Outre leurs pieuses aumônes en argent, en chapelets, médailles et images, elles m'ont procuré environ mille petites chemises et jupons, travail de leurs mains, pour les enfants nouvellement baptisés. La joie bien réelle et sincère des pauvres mères indiennes se manifesta dans leur bonheur de pouvoir habiller leurs enfants, pour les présenter avec décence à cette fête solennelle. L'insigne charité de ces dames obtiendra, sans doute, la bénédiction du ciel, car il est écrit : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis, dicit Dominus*.

La malheureuse guerre qui sévit aujourd'hui si cruellement dans toute l'étendue du Grand-Désert a été, comme tant d'autres guerres indiennes, provoquée, disent ces pauvres Sauvages, "par les nombreuses injustices et les méfaits commis par les Blancs et les agents mêmes du gouvernement. Pendant des années, ils se sont crus impunément trompés dans la vente de leurs possessions territoriales, et ensuite par la soustraction, ou plutôt le vol ouvert de sommes immenses que le gouvernement leur payait en échange". Les Indiens, poussés à bout, et sans avoir pu obtenir justice de leurs adversaires, jettent enfin le terrible cri de guerre contre toute la race ennemie, et, pour me servir de leurs propres paroles : *ils ont soif de sang ; ils déterrent la hache de guerre ; ils lèvent le casse-tête ; ils préparent les plumes d'aigles pour orner leurs coiffures*. Chez eux chaque plume dénote une chevelure enlevée. Depuis deux ans, les Sioux parcourent les frontières du Minnesota, du Missouri et l'intérieur des grandes plaines de l'ouest, à la recherche de victimes pour assouvir leur terrible et brutale vengeance. Sans égard ni à l'âge ni au sexe, ils massacrent indistinctement tous les Blancs qu'ils rencontrent. Déjà on compte au delà de 800 malheureuses victimes, tombées sous leurs coups barbares et cruels, depuis le commencement des hostilités. L'année dernière, trente-sept prisonniers ont été pendus dans le Minnesota. Sur ce nombre, trente-quatre ont demandé et reçu le baptême. Un prêtre se trouvait heureusement dans le voisinage pour le leur donner. Toutes les tribus ennemies de Sioux sont encore plongées dans l'ignorance du paganisme. Cette nouvelle guerre, d'après les rapports, coûte déjà au gouvernement au delà de 20 000 000 de dollars, environ 100 000 000 de francs. Dans ce pays, les spéculateurs, les entrepreneurs, les politiques intéressés et autres de même acabit, feront des efforts pour traîner cette malheureuse guerre en longueur ; car c'est autant d'écus entrés dans leurs caisses. J'en parle pour donner une petite idée de la cause de cette guerre et de ses terribles conséquences. Aujourd'hui, au moment où je vous écris, on lève une nouvelle armée de 40 000 recrues, pour continuer l'invasion du pays indien.

Le 9 mai 1863, j'avais quitté Saint-Louis, accompagné de deux Frères coadjuteurs, destinés aux missions des Montagnes-Rocheuses. Notre passage sur le bateau à vapeur était favorable et heureux. Tous les jours j'avais la consolation et le bonheur de célébrer le saint sacrifice de la messe dans ma chambrette. Partout, dans les différents postes, situés le long du fleuve, où le bateau devait s'arrêter, je fus récit avec bonté et avec respect par toutes les tribus, avides d'entendre la parole du Seigneur. J'employais tous ces moments précieux, soit de la journée, soit de la nuit, à instruire et à régénérer dans les saintes eaux du baptême les nombreux petits enfants qu'on s'empressait de me présenter.

Parmi les tribus principales que j'ai rencontrées le long des bords du Missouri, se trouvaient différentes bandes de Sioux, d'Assiniboins, de Corbeaux, de Gros-Ventres des Prairies, des Pégans ; et les trois nations unies de Mandans, d'Arricaras et de Minataries, formant un seul village d'environ 3,000 âmes. A eux peut s'appliquer le texte de Jérémie : "*Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* ; les petits enfants ont

demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre". Depuis des années, ces pauvres et malheureux Sauvages demandent le secours des missionnaires avec les plus vives instances.

Pendant une navigation de 2400 milles, nous ne rencontrâmes aucun obstacle ni de la part des ennemis qui infestaient le pays, ni des nombreux écueils, chicots et bancs de sable, dont la rivière est parsemée dans toute son étendue. Les chaleurs étaient souvent très grandes et étouffantes ; maintefois la brise et le vent étaient semblables au *siroco* de l'Afrique. A différentes reprises, le thermomètre de Fahrenheit dépassait les 100 degrés. L'eau était si basse, que le capitaine se trouva dans la dure nécessité de mettre tout son monde, composé de 90 passagers, et toute sa cargaison, consistant en 200 tonnes, dans la forêt qui borde l'embouchure de la Rivière-au-lait, et à 300 milles de sa destination, le fort Benton. Nous étions alors au 29 juin. Chaque passager choisit son gîte dans la forêt et s'y arrangea de son mieux. Le général Harney m'avait présenté sa grande tente de camp avant mon départ de Saint-Louis ; j'avais ma petite chapelle, ma petite cuisine, les literies et les provisions nécessaires ; et, en moins d'une heure, avec l'aide des deux Frères, nous nous trouvions installés assez convenablement à l'ombre de quelques gros cotonniers, ou *populus canadensis*, de la classe des peupliers.

II

J'ai parlé à différentes reprises, dans mes lettres antérieures, des propriétés distinctives de la rivière Missouri, des obstacles qu'on y rencontre dans son long cours, des bancs de sable dont son lit est parsemé, et, pour la saison des grandes eaux, des nombreux éboulements des rivages et des hauts coteaux. Souvent on les voit glisser ou descendre avec fracas comme des avalanches, entraînant plusieurs arpents à la fois, avec les forêts épaisses qui les couvrent. Ces éboulements se transforment ensuite en monceaux de bois et de chicots dans le courant impétueux du fleuve, formant un nouveau chenal et changeant ainsi, année par année, son lit spacieux dans la vallée, de 6 à 10 milles de largeur, qu'il traverse en serpentant.

Il me reste encore à ajouter quelques remarques particulières sur la zoologie et la botanique de la contrée que le Missouri traverse. Elles ne seront peut-être pas hors de propos ; car, d'après nos amateurs scientifiques, ce pays possède, jusque dans ses anciens *faunus* et *flora*, des formes et des types qu'on ne rencontre pas ailleurs.

Depuis l'embouchure du Missouri jusqu'au confluent de la Plate ou Nebraska, intervalle de 760 milles, les forêts, sur ses deux bords, sont continues, vastes et belles. Le haut plateau présente ordinairement une haute crue d'arbres forestiers de différentes espèces. Dans le voisinage du Council-Bluffs (793 milles), cette crue diminue en hauteur, en quantité et en valeur. Les plateaux élevés fournissent seulement des lisières de bois d'une moindre croissance, le long des courants d'eau. Les bas-fonds du Missouri sont couverts d'une riche végétation de plantes et de gazon, souvent à une hauteur de 8 à 10 pieds, où le cavalier peut être à peine aperçu. Ils sont d'une fertilité extraordinaire. Son sol végétal a plusieurs pieds de profondeur ; il est formé par la décomposition annuelle de sa haute végétation.

Les arbres forestiers du Council-Bluffs jusqu'aux côtes à Dorion, 1093 milles, consistent principalement en cotonniers, en noyers noirs et blancs. On y trouve le frêne, l'orme rouge, l'érable, différentes espèces de chênes, le cafier sauvage, le *celtis occidentalis*, le *tilia americana* du genre des tilleuls, et le mûrier. Les arbres et les broussailles d'une moindre futaie sont : le cerisier, le frêne épineux, le vinaigrier, etc. Le cotonnier prédomine dans les bas-fonds et couvre toutes les îles de la rivière. Le sycomore, *platanus occidentalis*, se fait remarquer dans les forêts le long de la rivière, jusque dans le voisinage du Council-Bluffs, où l'on aperçoit le dernier. Aux côtes, à Dorion, on commence à trouver le Buisson-aux-graines-à-bœufs, qui, de là jusqu'aux sources de la rivière, sont partout très abondantes. Dans le même voisinage le sol végétal semble s'amoindrir, et plusieurs espèces d'arbres forestiers disparaissent, entre autres les noyers, l'érable, l'orme mou. D'autres leur succèdent, et jusqu'aux montagnes on trouve l'orme américain, le frêne, le buis, *buxus*, quelques rares chênes, le cotonnier, qui se trouve partout dans les bas-fonds ; on y remarque cà et là les cèdres rouges, et, dans le voisinage des montagnes, les plus hautes collines sont couvertes de pins. Tout le long des courants d'eau, on voit des lisières de petits arbres et de broussailles, le *cornus cerisea*, le saule rouge, plusieurs espèces de *salix*, quelques rares mûriers et frênes épineux.

Il y a, dans cette région élevée, une saison de pluie et une saison de sécheresse : la saison pluvieuse commence ordinairement vers le milieu de mars endure jusque la mi-mai ; la saison sèche s'étend de la mi-juillet jusqu'en automne, et souvent jusque dans la première partie de l'hiver. Les trois quarts des plantes fleurissent dans le mois de mai et jusque vers la fin de juillet. Aux mois d'août et de septembre, par la grande sécheresse, le sol se crevasse et toute végétation périt ; l'aspect du pays porte alors l'empreinte d'une vaste désolation.

La portion principale de la Flore dans le Haut-Missouri appartient aux familles des crucifères, légumineuses, composées, chénopodiacées et graminées. Dans la région des pierres à chaux du Missouri, on trouve en abondance l'érable à sucre, *acer saccharinum* ; un grand nombre de différentes espèces de chênes et de noyers, jusqu'au 42 ½ degré de latitude. A l'embouchure de la grande Siouse (956 milles), on trouve en abondance le *fraxinus americana*, le *fraxinus quadrangulata*, le *tilia americana*, le *gymnocladus canadensis*, qui atteint une hauteur de soixante pieds. L'*ulmus fulva* y est commun et se mêle avec le *juglans nigra*, le *juglans cinerea*, le *celtis occidentalis*, le *gleditschia triacanthos*, l'*acer rubrum* et deux ou trois espèces de chênes.

Parmi les petits arbres ou buissons de la forêt, qui sont très variés, je nommerai la graine-à-bœuf, ou *sheperdia argentea*, le *zanthoxylum americanum*, le *staphylia trifoliata*, l'*evonymus atropurpureus*, le *symphoricarpus vulgaris*, qui, dans certains endroits, couvre un sol de plusieurs milles ; le *cornus sericea* et *stolifera*, le *vitis ribes* et *rosa*, le *rhus* et le *salix*. L'*ulmus americana* se trouve dans tous les endroits près des rivières. On y trouve aussi une espèce de *fraxinus*, le *negundo aceroides*, le *quercus macrocarpa* et deux autres espèces ; deux espèces du *juniperus* y sont communes. Le *pinus brachyptera* abonde ; le *sarcobetus vermicularis* s'y trouve également ; il appartient à la famille des *chenopodiaceæ*.

Les racines, propres à manger, et dont les Indiens et les voyageurs font grand usage, sont la pomme blanche ou *psoralea esculenta*, la noix de terre ou *apios tuberosa*, qui est très agréable et nourrissante ; l'*helianthus*, qui ressemble à l'artichaut.

Les fruits naturels au pays sont le *cerasus virginiana*, l'*amelanchia canadensis* des États-Unis, ou *pyrus domestica* de l'Angleterre ; le *sheperdia argentea*, le prunier et le bouton de rose.

J'aurais encore à ajouter une longue liste de fleurs et de fruits propres au pays ; mais je me propose de vous l'envoyer dans une autre lettre, si mes occupations me le permettent.

Les seules tribus qui ont recours à l'agriculture, dans cette région élevée et éloignée, à 1916 milles au-dessus de Saint-Louis, sont les Arikaries, les Minataries et les Mandans, qui récoltent, année par année, environ 7500 minots de maïs, et des fèves, des citrouilles et des patates en proportion.

Les principaux animaux du pays sont : le buffle, l'orignal, le cerf, le chevreuil ordinaire ou *cervus virginianus*, et le chevreuil à queue noire ou *cervus macrotis* ; la grosse corne, *ovis montana* ; le cabri, *antholops* ; l'ours gris, l'ours noir et l'ours brun ; le carcajou, le loup, le renard, le castor, le rat musqué, le rat de bois, le chien des prairies, plusieurs espèces d'écureuils.

Parmi les volailles : les dindes, les poules de prairie, les perdrix, les oies, les outardes, les cygnes, les canards, etc.

III

Je reprends ma petite narration où je l'ai laissée, à notre campement à la Rivière-au-lait. Nous y reçûmes la visite d'un grand nombre de Sauvages, Corbeaux et Gros-Ventres des plaines. Le 4 juillet, comme le camp se préparait à fêter le grand jour de l'indépendance américaine, nous eûmes une alerte, et nous échappâmes comme par miracle à un grand danger. Je vous l'ai déjà écrit[1]. Un fils du Poisson-Rouge, grand chef des Ogallallas, nous a sauvés tous, parce qu'il croyait que j'avais sauvé sa sœur. Or voici, en peu de mots, l'histoire de cette fille indienne et de sa délivrance. Le Poisson-Rouge, son père, fit une excursion guerrière dans le pays des Corbeaux. Ceux-ci le surprirent, fondirent sur sa bande, tuèrent un bon nombre de leurs adversaires et emmenèrent plusieurs prisonniers, entre autres la fille unique du chef. Inconsolable, le Poisson-Rouge vint au fort Pierre, dans l'intention de faire racheter sa fille par les négociants de pelleteries, à prix de chevaux et de peaux de buffles. Je m'y trouvais en cette circonstance. Aussitôt que ce chef m'aperçut et me reconnut à ma robe noire ou soutane, ses larmes redoublèrent, et il me pria, en me serrant dans ses bras, "de le prendre en pitié et de parler (prier) en sa faveur au Grand-Esprit, pour le retour de sa fille". Bref, j'offris le lendemain le saint sacrifice de la messe, auquel il assista avec toute la bande des guerriers qui l'accompagnaient. Pendant l'auguste cérémonie, et avec une foi visible, bien vive et bien sincère, le chef fit à haute voix ses prières et ses supplications au ciel. Il reprit ensuite le chemin de son camp, à six journées de marche, plein d'espoir et de confiance en Dieu. Il raconta à son peuple sa rencontre avec la Robe-noire, et leur fit part de son espoir et de son attente. Il avait à peine fini de parler, lorsqu'un coureur indien vint lui annoncer l'approche de sa fille chérie. Jugez de la joie et de l'admiration de toute la tribu ! Les actions de grâces au Grand-Esprit retentirent aussitôt dans tout le camp indien. La prisonnière des Corbeaux, depuis sa captivité, passait les nuits, ayant les pieds et les mains attachés par des liens de cuir, à des piquets fortement enfoncés dans le sol. La nuit qui suivit la messe dite au fort Pierre, une *femme* lui détacha ses liens, lui remit un petit paquet contenant des provisions et plusieurs paires de souliers indiens, et lui dit à voix basse "de se lever et de reprendre la route de son camp, où son père l'attendait". Elle marcha toute la nuit. A la pointe du jour, elle se cacha dans un arbre creux, sur le bord d'une rivière. Quelques heures plus tard, une bande de jeunes guerriers, poursuivant les traces de la Siouse, respirant la vengeance et jetant des cris affreux, traversèrent la rivière à côté de l'arbre creux. Ils cherchèrent en vain les traces de leur future victime, et retournèrent au camp, très préoccupés de la mystérieuse évasion de leur jeune ennemie. A l'approche de la nuit, la pauvre fille reprit sa route, marcha plusieurs jours et plusieurs nuits de suite avec la plus grande précaution et prenant peu de repos. Elle arriva enfin au camp de son père, quelques instants après que celui-ci y fut arrivé à son retour du fort Pierre.

[1] Page 107 de ce volume.

Ma rencontre avec le frère de la fille Siouse, à l'attaque de notre camp, était vraiment providentielle. Je lui parlai, et à ses compagnons, pendant environ une heure. En les quittant, je leur fis un petit cadeau de café, de sucre et de biscuits, et je les vis s'éloigner pour ne plus revenir à l'attaque.

D'autres voyageurs n'ont pas été aussi heureux que nous. Plusieurs vapeurs avaient quitté Saint-Louis vers la même époque ; ils essuyèrent de la part des Sauvages différentes attaques, dans lesquelles ils perdirent plusieurs hommes. Un gros chaland fut coulé bas, et tout son monde détruit. Nous apprîmes alors avec plus de certitude que le cri de guerre retentissait tout le long du fleuve, où notre passage avait été tranquille et paisible.

IV

J'ajouterai ici un mot sur les Sioux de la rivière Missouri et de la contrée à l'ouest de la rivière. Leurs habitations, ou loges en peaux de buffle, sont au nombre de 3,000, et se composent de 8 à 10 individus, dont la cinquième partie peut être considérée comme capable de porter des armes, et peuvent, par conséquent, fournir de 5,000 à 6,000 guerriers. Les différentes bandes sont :

Les Ihanktonwans, ou Jantons,	au nombre de	360	loges.
Les Ihanktonwannas, ou Jantonnais,	»	800	»
Les Ankpapas,	»	365	»
Les Sihasapas, ou Pieds-Noirs,	»	165	»
Les Sichangas, ou Brûlés,	»	480	»
Les Ogallallas,	»	360	»
Les Minikanyes,	»	200	»
Les Oohenonpas, ou Deux-chaudières,	»	100	»
Les Itazipehois, ou Sans-arcs,	»	170	»

La nation Siouse ou Dacotas est, sans contredit, la plus adroite, la plus guerrière, et, en même temps, la plus nombreuse de toutes les nations indiennes dans l'immense territoire des États-Unis. Avec une confiance assurée et la connaissance de leurs propres forces, leurs guerriers seraient vraiment formidables. Nul peuple ne supporte mieux les fatigues et les privations. A cheval, ils surpassent les plus habiles cavaliers. Ajoutez-y une habileté rare dans le maniement de l'arc et de la flèche et de leurs longues lances : ils se servent de ces armes à la guerre, et tuent les animaux à la chasse dans les plus grandes courses. La rapidité étonnante avec laquelle ils décochent la flèche, et leur adresse pour atteindre le but, rendent les Indiens les rivaux de maîtres experts au tir. Un grand nombre sont munis d'armes à feu, et savent s'en servir adroitement. Aujourd'hui le cœur du Sioux est rempli de vengeance, et le pousse à la turbulence et au carnage.

Après une attente de quatre semaines à l'embouchure à la Rivière-au-Lait, après avoir eu le corps empoisonné et enflé par une plante, vulgairement appelée *l'herbe à la puce*, le *rhus toxicodendron* des botanistes, qui couvre tout le sol de la forêt, le 30 juillet, nous vîmes enfin arriver de Benton une longue suite de waggons, pour le transport du fret du bateau. Les bons Pères de la mission de Saint-Pierre, parmi les Pieds-Noirs, m'envoyèrent une voiture commode pour le voyage, et j'en pris possession avec les deux Frères. Une route de 300 milles, avec des chariots chargés de 5000 à 6000 livres, au milieu d'un désert où l'herbe avait presque entièrement disparu par la grande sécheresse du printemps et de l'été, car pas une goutte d'eau n'était tombée depuis plusieurs mois ; où toutes les rivières étaient à sec, ne laissant çà et là qu'un petit trou rempli d'eau stagnante et saline ; tout cet ensemble rendait pour les voyageurs, pour leurs voitures et pour les bœufs, le passage assez difficile. La région entière portait l'empreinte et l'aspect de la désolation. Nous campions tous les soirs à côté d'un ou de plusieurs de ces trous d'eau. Ils nous fournissaient du poisson en abondance, des barbues ou *pimelodus catus*, des poissons blancs, des dorés, une espèce de hareng, des carpes, etc. Nos chevaux et nos bœufs se répandaient sur une vaste étendue pour brouter l'herbe sèche et rare. La nuit, on formait un cercle de waggons et de voitures, pour y mettre les animaux en sûreté, à l'abri des attaques nocturnes des voleurs de chevaux, soit Blancs, soit Sauvages, dont cette région est infestée. Chemin faisant, des buffles, des cerfs, des chevreuils, des grosses-cornes, des castors, des poules de prairie, des outardes et des canards étaient tués par les chasseurs du camp, et nous procuraient notre portion de viande fraîche. Nous passâmes trois fourches de la Rivière-au-Lait, la rivière aux Français, la rivière au Castor et la Sureau, la rivière Maria et la Teton, tributaires du Missouri. La route que nous suivîmes passe presque au pied des petites Montagnes-Rocheuses et des montagnes de la Patte-à-l'ours, deux chaînes isolées dans les plaines.

Après une marche assez pénible, nous arrivâmes enfin au fort Benton[1], le jour de la glorieuse Assomption de la sainte Vierge. J'eus la grande consolation d'y rencontrer le P. Imoda, qui était venu à ma rencontre de la mission de Saint-Pierre. Nous nous y arrêtâmes pendant plusieurs jours, pour nous remettre de nos fatigues, pour instruire un bon nombre d'enfants de la tribu des Absarokés, ou Corbeaux, et leur donner le baptême. Ils étaient arrivés au fort vers le même temps que nous, pour y vendre leurs pelleteries et y obtenir en échange une quantité variée d'objets nécessaires. C'est une nation puissante et guerrière, qui occupe toute la région entre les Montagnes-Noires et la chaîne des Montagnes-aux-Vents, jusqu'aux sources de la rivière Roche-Jaune.

[1] Le fort Benton, à une élévation au-dessus de la mer de 2,814 pieds.

La mission de Saint-Pierre est située sur le bord du Missouri, à 10 milles au-dessus de ses grandes chûtes, et à 75 milles de distance de Benton. Le pays des Pieds-Noirs possède peu de terres propres à l'agriculture. Le

nouvel endroit choisi par nos Pères paraît jouir de plusieurs grands avantages. Le sol y est fertile, les prairies basses y sont garnies d'un gazon abondant, mais sujettes à de longues inondations pendant le printemps, à cause de la fonte des neiges. La position est un peu solitaire et un peu trop éloignée du centre pour les opérations du missionnaire parmi les différentes tribus des Pieds-Noirs, divisées principalement en six ou huit branches ; mais, par là même, on peut avoir des avantages réels, car une mission naissante et pauvre, entourée d'un grand nombre d'Indiens, ne pourrait facilement subvenir à leurs nombreux besoins.

De Saint-Pierre[1], l'un ou l'autre des Pères visite les Indiens dans l'intérieur du pays. Le nombre des baptêmes, d'après le registre de la mission, dépasse 1500. Une petite congrégation d'adultes, de Blancs mariés à des femmes sauvages, et de métis, s'établit à Benton. Les nombreuses émigrations de mineurs, ou chercheurs d'or, qui se rendent en foule aux Trois-Fourches du Missouri et sur la rivière Roche-Jaune, réclament déjà l'attention de nos Pères. Ils désirent leur assistance, car il y a parmi ces nouveaux venus un bon nombre de catholiques. Plusieurs villes y ont été commencées dans le courant de 1862 à 1863, entre autres les villes de Banack et de Virginia. Chacune compte au delà de 1000 habitants. Les dernières nouvelles reçues de Virginia parlent de 5000 personnes employées aux mines dans le voisinage de la ville.

[1] Ainsi appelé par le P. Congiato, en 1'honneur du patron du T. R. Père Général.

Dans le courant du mois prochain, l'émigration des divers États vers les Montagnes-Rocheuses sera extraordinaire. Des milliers de familles se proposent de se rendre au nouveau territoire de l'Idaho, attirées par l'or, et en même temps pour échapper à la conscription dans ce malheureux temps de guerre. Les occupations de nos Pères, pour porter des secours spirituels aux Indiens, et en même temps aux Blancs, seront donc bientôt très multipliées à la mission de Saint-Pierre. Ils n'y sont que deux prêtres et deux Frères. Il est à espérer que leur nombre sera bientôt augmenté. Leur mission comprend toute la région à l'est des Montagnes-Rocheuses, depuis le 44^{e} degré de latitude nord jusqu'au 49^{e}, et depuis l'embouchure de la Roche-Jaune jusqu'à ses sources et jusqu'aux sources du Missouri et de tous ses tributaires supérieurs. C'est ici vraiment qu'on peut bien appliquer le texte de saint Matthieu :

"*Messis quidem multa, operarii autent pauci. Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suant*. La moisson est grande, mais les moissonneurs sont rares. Demandez donc au maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour moissonner."

J'avais rempli les désirs de mes supérieurs en menant les deux Frères italiens à la première mission des Montagnes. Mais mon objet propre et principal était une visite et une mission aux tribus nomades des Plaines ; ce qui n'était réalisé qu'en partie. En quittant Saint-Louis, je m'étais proposé de voir un très grand nombre d'Indiens pendant l'été et l'automne ; mais les circonstances du pays et les dangers de la cruelle guerre indienne mettaient un obstacle absolu au plan que j'avais formé. La contagion de cette guerre s'était communiquée aux tribus supérieures des Sioux, qui avaient été jusqu'alors en paix avec les Blancs. Les rapports qui nous parvenaient tous les jours parlaient de vols et de massacres commis par les Indiens des plaines, d'un côté, et sur la route du lac Salé, par des maraudeurs et des meurtriers d'une autre espèce, l'écume de la civilisation, vivant de vols et d'assassinats commis sur les malheureux voyageurs qu'ils rencontrent. Je lis, à ce sujet, dans le *Courrier des États-Unis*, du 17 de ce mois, "que le Comité de vigilance, établi dans l'Idaho, obtint de quelques bandits des révélations importantes. On découvrit que cent trente individus environ s'étaient organisés en bande pour détrousser et assassiner au besoin les voyageurs et les mineurs. Une centaine de victimes étaient déjà tombées sous leurs coups, particulièrement sur la route qui conduit de la ville du Lac Salé aux mines. Des arrestations furent faites, et *l'on pendit sans délai une vingtaine* de ces voleurs et meurtriers ; vingt ou trente autres vont subir le même sort."

Ayant eu connaissance à temps du danger qu'il y avait à parcourir cette route, je pris la résolution de retourner à Saint-Louis par la mer Pacifique. C'est la voie la moins dangereuse et la plus prompte, à cause de la ligne régulière de bateaux à vapeur, par l'isthme de Panama et par Aspinwall.

V

Le 25 août, je fis mes adieux à mes frères en Jésus-Christ, et je quittai la mission de Saint-Pierre pour me rendre à celle de Saint-Ignace, à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. La distance est d'environ 250 milles, par le chemin qu'ont tracé les ingénieurs du gouvernement. On traverse quelques petites rivières tributaires du Missouri : le Prior, le Dearborne, le Prickly-Pear ou Cactus, etc. Cette dernière aurait plutôt mérité le nom de *Rivière-à-houblon*, car cette plante couvre littéralement tous les buissons et toutes les branches des arbres de la vallée. L'anice, *pimpinella anisum*, y abonde pareillement. Le 29, vers midi, nous atteignîmes le sommet de la grande chaîne des Montagnes-Rocheuses, par le Passage-à-Mullau, qui a une élévation de 5480 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le 5 septembre, j'arrivais à la mission de Saint-Ignace parmi les Têtes-Plates et les Pends-d'oreilles. Une belle église en charpente, de 90 pieds sur 80, y a été érigée. Je trouvai la mission florissante et prospère. Toutefois on ne peut se faire illusion sur les dangers qui menacent, en ce moment, toutes les tribus indiennes des Montagnes, par l'approche des Blancs, par la facilité d'obtenir des liqueurs fortes, ou l'*eau de feu*, si fatale aux

Sauvages ; par tous les vices et tous les excès de cette prétendue civilisation moderne, surtout comme l'entendent et la pratiquent nos pionniers américains. Il faut en être témoin pour le croire. Le zélé et digne P. Grassi, supérieur de cette mission, a fait préparer tous les matériaux pour la construction d'écoles et d'un hôpital. Il ne savait où trouver des religieuses pour l'administration de ces nouveaux établissements ; mais il continuait toutefois son travail, à la garde de la bonne Providence. Je ne pus que l'encourager de mon mieux dans son œuvre si utile et si nécessaire au bien-être de ses néophytes, et le bon Père n'a pas espéré en vain. A mon retour à Saint-Louis, je me suis adressé, par lettre, aux dignes Sœurs de la Charité de la maison de la Providence à Montréal (Canada). La supérieure générale a généreusement accédé à ma demande, en me répondant "qu'elle accordait bien volontiers cette première colonie de Sœurs à la mission de Saint-Ignace, et qu'elle en ferait autant pour les autres missions où l'on pourrait avoir besoin de Sœurs. Je me suis empressé de faire part au supérieur des missions des Montagnes de cette bonne et consolante nouvelle. Quant aux moyens pécuniaires, on peut espérer que la sainte Providence y interviendra aussi.

Chemin faisant, je trouvai le P. Ravalli dans la vallée de Sainte-Marie ou Tête-Plate, avec le F. Claessens, d'Anvers, occupés, à l'aide de plusieurs Indiens, à ériger une nouvelle église. Le site- est à 20 milles de distance de l'ancienne mission de Sainte-Marie. Dans la même vallée, à 30 milles plus bas, une autre petite église a été bâtie pour l'usage des colons français et canadiens ; et une autre encore, au lac Tête-Plate, pour les métis et les Indiens. De plus, une église était en construction à Banack, ou *ville de mineurs*. Le P. Grassi avait obtenu une souscription de 1500 dollars ; les protestants eux-mêmes y ont contribué. Plusieurs autres églises étaient demandées dans différentes autres localités.

A la mission des Koetenais, dépendante de celle de Saint-Ignace, les bons Indiens ont bâti une petite église et un presbytère à l'usage du missionnaire qui les visite. Ils se maintiennent dans leur simplicité, leur ferveur et leur zèle primitifs. Ils font l'admiration de tous les voyageurs qui les visitent, par leur assiduité à toutes les pratiques religieuses, leur hospitalité et leur amour pour la justice. Chez eux le vol est inconnu.

Partout où je rencontrais lesIndiens de nos missions, ils me comblaient d'amitiés.

Le lendemain de mon passage du sommet de la haute chaîne des Montagnes-Rocheuses, vers le coucher du soleil, je m'approchai d'un de leurs camps de chasse. Ils ignoraient ma présence dans le pays. Je vis le chef sonner l'*Angelus*, et tout son peuple dévotement prosterné pour le réciter. Ce spectacle si chrétien et si édifiant se renouvelle trois fois chaque jour dans ces déserts éloignés. J'arrivai à temps pour présider aux prières du soir de ces chers enfants de mon cœur.

Dans la même soirée, et à la grande consolation des Indiens et surtout à la mienne, le P. Giorda, supérieur de toute la mission, arriva dans le camp. Il revenait de la Californie, et avait quitté Saint-Ignace pour se rendre à Saint-Pierre. Notre joie de part et d'autre était grande. J'ajouterai que c'est au désert qu'une pareille rencontre entre frères en Jésus-Christ s'apprécie le mieux. Nous échangeâmes avec empressement tout notre petit sac de nouvelles, bonnes ou tristes, nos espoirs et nos craintes pour le présent et pour l'avenir de nos missions et de nos chers néophytes. Le camp était en route pour l'est des Montagnes-Rocheuses, se rendant à la grande chasse des buffles. Le P. Giorda fit une longue instruction le soir même. Les confessions durèrent jusque bien avant dans la nuit ; tel était leur désir de s'approcher dévotement de la sainte Table. Le lendemain, je célébrai, sous la voûte du ciel, le très saint Sacrifice de la messe, et je leur adressai quelques paroles consolantes sur la religion et sur la joie qui m'animait dans cette heureuse rencontre. Tous les néophytes entouraient l'humble autel, construit en saules et perches, et chantaient en chœur les louanges du Seigneur et les litanies de notre auguste Mère la sainte Vierge. Un grand nombre reçurent pieusement la sainte communion. Le P. Giorda et moi nous restâmes au camp toute cette belle journée, entourés de ces bons Pends-d'oreilles et Têtes-Plates avides de nous entendre. La journée était agréable et doublement belle par la circonstance ; et certes, une des plus plaisantes et des plus consolantes que j'aie eues dans toute ma longue pérégrination. Je donnai le baptême à plusieurs enfants nouveau-nés. Je distribuai ensuite des médailles, des scapulaires, des chapelets à ceux qui en avaient besoin, et des hameçons aux jeunes gens, ce qui est un article très recherché et essentiel pour eux. Pendant toute la journée ils vinrent partager leur pêche avec nous, et nous présentèrent de gros cordons de belles truites tachetées, *salmo fario*, des Montagnes. D'autres nous apportèrent des patates, des oignons, des carottes, des navets, des fruits de différentes espèces, qu'ils semblaient avoir en abondance, cultivés par leur propre industrie.

VI

Je quittai la mission de Saint-Ignace le 8 septembre. Nous voyageâmes un jour pour nous rendre à la Rivière-à-Clark, et descendîmes cette vallée pendant trois jours, jusqu'à l'embouchure de la rivière Saint-Régis-et-Borgia. La pluie nous y retint jusqu'au 16. Pendant cette journée, nous traversâmes la Régis-Borgia trente-sept fois. Le pin, le sapin, l'éguë, *abies canadensis*, abondent dans cette vallée. Le taillis, dans la partie montagneuse que nous traversâmes, est très épais et consiste principalement en une espèce de buis, dont les feuilles veloutées donnent, lorsqu'elles sont proprement séchées, un thé aromatique très agréable et très bienfaisant. Nous arrivâmes au sommet des montagnes Cœurs-d'Alêne, vers les quatre heures. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 5100 pieds, et on l'appelle la Passe-à-Sohon.

Dans la vallée de la rivière Cœur-d'Alêne, les forêts sont très épaisses, et on y remarque avec admiration des pins et des cèdres d'une grosseur et d'une élévation étonnantes. J'ai mesuré plusieurs de ces géants de la forêt, dont la circonférence était de 5, 6 et 7 brasses. A l'ombre des cèdres se trouve en profusion le *lychnis du Canada*, ou *asaron canadense* ; c'est une plante médicinale, dont Charlevoix, dans son *Histoire de la nouvelle France* (partie botanique), dit tant de merveilles. Le *solanum trifolium*, avec sa belle fleur, s'y fait remarquer partout.

Le feu dévorait la forêt lors de notre passage. Il s'y était étendu sur une distance d'environ 12 milles et jusque dans les plus hautes montagnes. La boucane y était très épaisse, et des milliers d'arbres, confusément tombés, obstruaient la grande route et tout le sol. Après bien de petites misères, la hache en main, nous sommes parvenus à sortir de tous les embarras causés par la grande conflagration.

Pendant la journée du 17, nous traversâmes la rivière Cœur-d'Alêne quarante-deux fois. Le 18, nous arrivâmes à la mission du Sacré-Cœur. La mission parmi les Cœurs-d'Alêne continue à prospérer, sous la sage administration de l'excellent et digne P. Gazzoli, et de son zélé compagnon, le P. Caruana ; le bon F. Huybrechts, d'Anvers, et trois autres Frères. Les Cœurs-d'Alêne continuent à donner beaucoup, de satisfaction et de consolation à leurs pieux missionnaires, par leur constance aux pratiques religieuses et leur persévérance dans la foi. Que le ciel les préserve du contact dangereux des Blancs ! Ils ne cessent d'être menacés de la perte de leurs belles et fertiles terres et de la position avantageuse qu'occupe la mission.

Voici ce que dit le capitaine Mullan, de l'armée des États-Unis, dans un rapport qui a été imprimé récemment par ordre et aux frais du gouvernement. Quoique le paragraphe soit un peu long, j'ai préféré le donner en entier. Le capitaine pose en toute naïveté à son gouvernement la question indienne. La réponse, ou plutôt la pratique ordinaire lorsque les Blancs s'emparent des terres indiennes, c'est de refouler les Indiens plus avant dans le désert ou de les exterminer.

Le capitaine fait, dans son rapport, les plus grands éloges des missionnaires et de leurs néophytes, et il ajoute :

"La mission du Sacré-Cœur est dans un beau site, sur une colline, au milieu de la vallée de la mission, et depuis le commencement de son existence, elle a toujours été, pour le voyageur fatigué et pour le pauvre émigrant, un vrai *Saint-Bernard*. Je crains que la route et les nombreux mineurs et émigrants qui doivent passer ici chaque année, ne s'opposent tellement aux meilleurs intérêts de la mission, que sa position présente devra être changée et abandonnée. Ce serait vraiment à regretter pour les missionnaires et pour leurs Indiens ; mais je ne puis y voir que le résultat inévitable de la prise de possession de tout le pays. J'ai eu assez d'expérience parmi les Indiens pour être convaincu du fait, qu'ils ne peuvent nullement exister à côté du Blanc ; et leur salut ou sauvegarde, c'est d'être loin, oui bien loin de leur présence. Mais ils ont été éloignés et changés de pays si souvent, que tout nouvel endroit de migration semble leur être barré et interdit. Le courant de la civilisation a envahi leurs domaines, partant de deux océans à la fois, le Pacifique et l'Atlantique, les forçant, année après année, vers les Montagnes-Rocheuses ; et maintenant que nous nous proposons d'envahir ces solitudes montagneuses, pour nous emparer de leurs trésors cachés, où, je vous le demande, où iront ces Indiens ? Et ne doit-on pas s'attendre à voir ce peuple se soulever, sous une influence désespérée, pour le maintien de leurs dernières demeures et la préservation de leurs vies, dans les réduits des Montagnes-Rocheuses ? C'est une affaire d'une si haute importance qu'elle demande une attention prompte et discrète de la part du gouvernement général. L'Indien est destiné à disparaître à l'approche de l'homme blanc, et la seule question à résoudre, c'est comment on peut s'y prendre avec avantage, et ce qu'il faut pour que la disparition de l'Indien de nos limites soit adoucie par des éléments ou des circonstances qui peuvent lui procurer aussi peu de souffrances que possible, et à nous, aussi peu de frais que possible."

Vous voyez, par cet extrait, ce que l'on a à craindre pour l'avenir des tribus indiennes qui se trouvent dans le vaste territoire de l'Idaho. Je continue mon récit.

L'église du Sacré-Cœur et celle de Saint-Ignace sont les deux monuments des Montagnes-Rocheuses. Elles sont bien ornées de tableaux et de statues, qui font l'admiration aussi bien des Blancs que des Sauvages. La première de ces missions a deux stations annexes avec deux petites églises ; l'une sur les bords du grand lac Cœur-d'Alêne, et l'autre parmi la tribu des Spokanes ou Zingomènes, dans une belle vallée de la rivière Spokane. Cette tribu a eu, dans le temps, des ministres calvinistes ou presbytériens. Depuis le départ de ces sectaires, les conversions à notre sainte religion y sont très nombreuses.

La mission du Sacré-Cœur est à une élévation de 2280 pieds au-dessus du niveau de la mer.

VII

Le R. P. Joset, qui travaille, depuis près de vingt ans, avec un zèle infatigable dans les missions des Montagnes, est à la mission de Saint-Paul, à Colville, aux Chutes-des-Chaudières de la Colombie. Il était absent de sa mission, à mon arrivée dans ces parages. Voici quelques détails qu'il m'a donnés plus tard sur ses travaux apostoliques.

"Votre Révérence sait donc que je suis à Saint-Paul, pour rouvrir la mission. J'ai beaucoup d'excursions à faire chez les Kalispels du grand lac de la Colombie, et chez les Pends-d'oreilles de la Baie, à la rivière à Clark,

un de ses grands tributaires ; chez les Sinpoils, les Okinaganes. Mais l'église à achever et la maison à bâtir me retiennent souvent à Colville, à mon grand regret.

J'attends de jour à autre que mon compagnon arrive. Étant deux dans la résidence, j'espère que nous pourrons subvenir aux besoins de tous, quoiqu'il y ait autant d'ouvrage qu'on pourra en faire.

A mon retour de Walla-Walla, où je m'étais rendu pour faire mes achats de provisions, etc. le 16 octobre, je suis arrivé pour enterrer deux morts. Demain je retournerai à la nouvelle église pour tâcher de pousser les travaux. Je viens d'enregistrer la 82^{e} naissance de cette année. Votre Révérence peut en conclure quelle est la population de ce district. De plus, il y a un grand nombre d'hommes qui ne sont pas mariés, des soldats, des mineurs, etc.

Outre les Blancs et les tribus chrétiennes, c'est-à-dire les Chaudières, les Gens-des-lacs et les Kalispels, on a les Sinpoils, les Tlakam, les Gens-des-îles-de-pierre, les Spikwensi, les Satlilku, qui ne peuvent recevoir des secours religieux que de Saint-Paul. Tous parlent à peu près la même langue, et parmi eux un grand nombre ont déjà reçu le baptême. Votre Révérence voit que notre tâche est grande, et que nos travaux sont très multipliés dans l'administration des saints sacrements et l'instruction de tant de tribus.

Priez et faites prier pour nous, afin que nous accomplissions dignement les devoirs que le Seigneur nous impose ; c'est-à-dire pour que nous soyons de bons religieux, de dignes enfants de saint Ignace.

Je passe la plus grande partie de mon temps sous la tente, mangeant ce qui se présente, quelquefois dans l'abondance, quelquefois dans la pénurie ; faisant mes exercices spirituels comme je peux, réglant mon temps à la vue du soleil et des étoiles quand le temps est clair, sinon par les occupations qui se présentent. Quand je suis parmi les Sauvages, mon temps est très occupé : je n'ai guère de loisir que de penser à eux et à leurs avantages spirituels et corporels. Mais au milieu des Blancs, je ne les vois guère que le dimanche, à moins que je n'aille moi-même les trouver.

Quoique la boisson, *whiskey*, fasse de grands ravages parmi les Indiens, surtout à Colville, cependant le Seigneur s'est réservé un bon nombre d'âmes fidèles, que la corruption n'a pas atteintes. Dans celles-ci c'est toujours la même avidité pour entendre la parole de vie, le même empressement à s'approcher des sacrements. Quant aux autres bandes, on peut dire en toute vérité : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Je lève les mains au ciel, et, rempli de confiance dans la bonté divine, je prie et j'espère que, cette mission étant rétablie, il n'en sera plus de même à l'avenir."

Ainsi s'exprime le P. Joset. Je dois une grande dette de reconnaissance à mes chers confrères en Jésus-Christ, pour la charité et la bonté vraiment fraternelles qu'ils m'ont témoignées pendant mon court mais consolant séjour au milieu d'eux. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'un des missionnaires eut l'idée de me comparer au bon saint Nicolas, "qui n'arrive jamais le panier vide". C'était vraiment pour moi un grand bonheur de pouvoir soulager mes confrères dans leurs besoins pressants, et partager avec eux tout mon petit avoir. Lorsqu'on quitte le pays civilisé pour une longue course ou une mission parmi les tribus indiennes ; oµ tout manque, on prend nécessairement ses précautions. Les bienfaiteurs des missions à Saint-Louis m'avaient assez bien pourvu. Le P. Grassi venait d'achever une nouvelle petite église, qui ne possédait pas la valeur d'une obole en ornements, en vêtements et en vases sacrés. Sur ses vives instances, je lui cédai ma petite chapelle de voyage. Sa joie et sa reconnaissance me récompensaient amplement, et me faisaient oublier la grande privation que je m'imposais.

J'ai appris plus tard que les Pères ont reçu les provisions, les habillements, les ornements sacrés, les outils, etc., qui devaient servir aux besoins des différentes missions. Toute ma petite cargaison montait à près de quinze mille livres. Le digne capitaine du bateau à vapeur, M. Charles Chouteau, avait eu l'insigne complaisance et charité de m'accorder le passage gratis, ainsi qu'aux deux Frères, avec le transport de tout notre bagage et de tous les effets destinés aux missions. Sans cette charité de sa part, cela nous aurait coûté au delà de mille dollars. Nous prierons pour lui, et nous osons espérer que le Ciel le récompensera, avec toute sa respectable famille, pour sa grande bonté envers les missionnaires et leurs missions. C'est une bonne œuvre qu'il renouvelle avec plaisir tous les printemps et à chaque départ pour les Montagnes.

VIII

Arrivé, le 18 septembre, à la mission du Sacré-Cœur, j'en repartis le 23, en bien bonne compagnie, celle de notre P. Gazzoli, qui devait se rendre à Walla-Walla dans l'intérêt de sa mission ; et d'un respectable médecin d'Irlande, Mr W. J. Martin, de Dublin, ancien élève du Collége Notre-Dame à Namur. Il mérite à bien des titres le témoignage de notre plus vive reconnaissance. Il donna toute son attention et tous ses soins, avec une charité toute chrétienne, aux Sauvages malades et aux infirmes, dans les camps que nous rencontrions. Partout où M. Martin a passé, il a été le bienfaiteur de nos missions. Je me souviendrai toujours des bienfaits et des attentions vraiment fraternelles dont il m'a comblé. Il avait l'intention de continuer sa *petite tournée*, et de revenir à Dublin par les îles Sandwich, les îles Philippines, le Japon, la Chine et les Indes orientales, les seules parties du monde, à peu près, qu'il n'avait pas encore visitées. Que le Ciel le protége ! Nos pauvres prières l'accompagneront partout dans ses longs et dangereux voyages.

Les principales rivières que nous traversâmes étaient la Spokane, la Palouse, la Grande-rivière-au-Serpent, ou Fourche-à-Clark, la Touchet et la Walla-Walla. Après une marche bien agréable et bien favorable, nous arrivâmes, le huitième jour, à Walla-Walla city (915 pieds au-dessus du niveau de la mer). Cette ville date à peine d'hier, et déjà elle compte au delà de 2000 habitants et porte toutes les marques de la civilisation et du progrès. Le mouvement et le commerce y sont très grands : on y voit des arrivages et des départs de voyageurs et de marchandises du matin an soir. De vastes fermes, situées dans les endroits propres à l'agriculture, couvrent déjà tout le voisinage à trente ou quarante milles à la ronde. Le très révérend et très zélé M. Brouillet, vicaire général de Mgr. de Nesqualy, était occupé, à Walla-Walla, à faire ériger une nouvelle église et un couvent, pour l'instruction des enfants de la ville, sous les soins des excellentes Sœurs de la Charité de Montréal.

Le 6 octobre, je partis en diligence pour Wallula, petite ville située sur le bord du fleuve Colombia, à 30 milles de Walla-Walla. Le 7, de grand matin, je m'embarquais sur le bateau à vapeur qui fait sa course régulière jusqu'aux Dalles. Pour éviter les chutes et les mauvais passages du fleuve, on passe sur un chemin de fer de dix à douze milles, et on arrive dans la soirée à Dalles-city. Sa distance de Wallula est d'environ 125 milles. Le long du fleuve, les petits villages sont encore très rares : on y remarque Umatilla, Grand Round city et Celilo.

Dalles-city date à peu près de la même époque que Walla-Walla, et la surpasse à peine pour le nombre des habitants ; mais son commerce est plus considérable, parce que ses débouchés sont plus nombreux. Le respectable curé de cette ville est le révérend M. Vermeersch, Belge. Il a une belle église en charpente et voit s'élever un couvent pour l'éducation de la jeunesse, sous la direction des Sœurs de Jésus et de Marie. Une suite de petites villes et de villages s'élèvent comme par enchantement le long du fleuve, à mesure qu'on le descend, et dans tout l'intérieur du pays. Les nombreuses mines d'or découvertes pendant les trois dernières années dans ce nouvel Eldorado, y attirent des milliers d'habitants, dont le nombre va toujours augmentant. Aujourd'hui les mineurs sont échelonnés de la rivière Gila à la rivière Fraser, et de l'océan Pacifique jusqu'aux sources du Colombia, du Missouri, du Colorado et du Rio Grande del Norte. Tandis que les recherches des uns, partant des bords du Pacifique, tendent à s'avancer dans l'est, celles des autres, partant de Pike's Peak et des Montagnes-Rocheuses se rapprochent de l'ouest. Les uns et les autres se rencontrent dans l'Orégon, dans les territoires de Washington, de Nevada, d'Idaho, d'Utah, au Carribou et dans l'Arizona, et une immense population doit nécessairement venir remplir toutes ces contrées. *En avant pour l'Idaho !* c'est aujourd'hui le grand cri, le *magnum stadium* de nos mineurs.

J'ai connu l'existence de métaux précieux dans cette région depuis un bon nombre d'années, et l'idée m'a toujours rempli d'appréhensions pour l'avenir des tribus indiennes qui l'habitent. Le 3 septembre 1845, étant parmi les Indiens des Montagnes, comme on le voit dans les *Missions de l'Orégon*, p. 82, j'écrivais : "Pauvres et malheureux Indiens ! ils foulent aux pieds, sans les connaître, en les méprisant même, tant de trésors cachés ! Ils se contentent de la pêche, ils vivent de racines et de fruits ! ils poursuivent paisiblement les animaux de la forêt... Ah ! ils trembleraient, les pauvres innocents, s'ils connaissaient l'histoire de cette longue liste de peuplades qui ont disparu de la terre et dont les noms survivent à peine ; s'ils savaient que toutes les provinces qui recélaient autrefois ces richesses dans leur sein ont été envahies par la cupidité et désolées par une civilisation cruelle, qui n'a apporté aux Indiens que des vices et en a fait partout les tristes victimes de l'égoïsme et des passions mauvaises !" Lorsque j'écrivais ce passage, je ne croyais pas la découverte de l'or aussi prochaine. Nous y sommes aujourd'hui, et ce courant incessant d'émigrations, qui vont se succéder comme les vagues de la mer, seront, je crains, le malheur et la ruine des pauvres Indiens.

Voici une petite notice abrégée de ce qui se passe aujourd'hui dans l'Idaho. Ce territoire embrasse les régions minérales et productives en or de la rivière Tête-au-Castor, *Beaverhead*, de l'Eau puante, *Stinking water*, sur lesquelles les villes de Banock (est) et de Virginia ont été bâties à l'est des Montagnes Rocheuses. A l'ouest de ces montagnes, la grande émigration se jette dans la vallée de Deer-Lodge, sur la Rivière-aux-Saumons, la vallée du Boisée, l'Orofino, les mines à Warren et dans un grand nombre d'autres localités minérales, découvertes en dernier lieu. Les principales des nouvelles villes dans cette partie de l'Idaho sont : Lewiston, la capitale, située à la jonction de l'Eau-claire et de la Rivière-au-Serpent ; Orofino-city se trouve au sud de Lewiston ; Elk-city, Florence, Placerville et Banock-city (ouest). Toutes ces villes se font déjà remarquer par leur importance commerciale, et chacune d'elles a une population d'environ 1500 habitants. Une traite considérable a aussi été ouverte aux forts Boisée, à Benton, Owen, Lemhi, Hall et Bonneville. Quelques-uns de ces forts contiennent des garnisons, ou plutôt quelques soldats, pour protéger les émigrants contre les déprédations des nombreuses bandes d'Indiens qui rôdent sur toute l'étendue de l'immense territoire. Tout ce que je viens de vous citer, sous le rapport de nouvelles villes, ne date que de 1861.

Cette même année, le produit de l'or a été évalué à cinq millions de dollars ; en 1862, le montant a dépassé vingt millions.

Le 8 octobre, je repris ma route en bateau à vapeur pour 45 milles. On passe une partie des montagnes des Cascades, cinq milles, sur un chemin de fer. On reprend alors le vapeur sur le Colombia et on arrive vers le soir à la villa de Van Couver. Cette ville contient de 700 à 800 habitants. Elle est la résidence ordinaire de l'évêque de Nesqualy, Mgr. Magloire Blanchet. On compte dans ce diocèse, établi en 1850, 6 prêtres séculiers, 8 prêtres réguliers, 7 frères laïques, 11 églises et chapelles, 20 Sœurs de la Charité, un collége, 4 institutions littéraires

pour les filles, 3 institutions du même genre pour les garçons, 4 établissements de charité. Avant la découverte de l'or, la population catholique parmi les Blancs était de 6000 âmes. Elle doit avoir plus que triplé depuis cette découverte.

L'archidiocèse d'Orégon compte 12 prêtres, 10 églises, 5 institutions religieuses pour l'éducation des filles, et 5 pour celle des garçons. Portland est la résidence ordinaire de l'archevêque. C'est la ville la plus importante et la plus commerciale de l'Orégon. Elle compte environ 6000 habitants. Douze Sœurs de Jésus et de Marie y dirigent une belle institution religieuse pour l'éducation des filles, qui est dans un état très prospère et jouit de la confiance publique, tant de la part des protestants que des catholiques.

Je dois la plus grande reconnaissance au vénérable archevêque d'Orégon et à Mgr. l'évêque de Nesqualy, pour la bonté vraiment paternelle qu'ils ont eue à mon égard. Leurs Grandeurs m'ont comblé de charité dans leurs demeures hospitalières à Portland et à Van Couver. J'eus le bonheur de rencontrer à Portland un compatriote, le révérend et digne M. Fierons, curé de la cathédrale. Le 13 octobre, je m'embarquai à Portland pour San-Francisco. Nous passâmes sains et saufs la dangereuse barre à l'embouchure de la Colombie. Le vapeur touche à Victoria, capitale de l'île Van Couver. C'est une ville de date encore récente. Sa position est admirable, sous le rapport des avantages matériels et du pittoresque. Son commerce est déjà important et s'augmente de jour en jour, par la proximité des mines sur la Rivière-à-Frazer, et dans les montagnes des Carriboux.

Mgr. De Mers, évêque de l'île Van Couver et de la partie occidentale des Montagnes Rocheuses, dans les possessions anglaises, réside à Victoria. Il a une cathédrale et une école qui y est attachée. Les Pères Oblats y ont ouvert un collége et une église. Les Sœurs de Jésus et de Marie y ont un pensionnat très bien fréquenté, et une école pour l'instruction des filles. Ces dignes religieuses, comme les respectables Sœurs de la Charité de l'asile do la Providence de Montréal, font un bien immense dans ces pays éloignés. Mgr. l'évêque était absent et avait poussé sa course apostolique à la recherche de ses ouailles jusques aux Carriboux, parmi les mineurs des Montagnes. Les Pères Oblats ont plusieurs missions parmi les Sauvages de l'intérieur de l'île et sur les eaux de la Rivière-à-Frazer, où ils travaillent avec le plus grand zèle et les plus heureux résultats : partout de nombreuses conversions ont couronné leurs nobles efforts.

IX

Le 16, le vapeur quitta Victoria. Après une heureuse navigation, quoique accompagnée de quelques fortes secousses de vent et de vagues, j'arrivai à San-Francisco, le 21, heureux de me trouver de nouveau au milieu de mes chers frères en Jésus-Christ. Le P. Sopranis, visiteur de toutes les maisons de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique septentrionale, m'attendait à San-Francisco.

Pendant mon court séjour en Californie, j'ai visité le collége de Santa-Clara, et la résidence de nos Pères à San-José. Le collége est dans un état très florissant, ainsi que celui de San-Francisco. A San-José, j'ai visité l'établissement des Sœurs de Notre-Dame de Namur, que j'avais conduites en Amérique en 1845, au nombre de cinq. Ces premières fondatrices jouissent encore d'une bonne santé. Les Sœurs ont aujourd'hui deux beaux et grands établissements en Californie. A San-José, le couvent contient 22 Sœurs professes, 7 novices et 2 aspirantes. Il y a 120 élèves au pensionnat, 75 externes et environ le même nombre à l'école gratuite. Le dimanche, elles font la classe pour les servantes, et elles réunissent les catholiques pour la doctrine chrétienne. A Mary'sville, le couvent compte 14 Sœurs, qui sont aussi entourées d'un bon nombre d'enfants, internes et externes, et s'appliquent à rendre les mêmes services que les Sœurs de San-José. Les couvents des Sœurs de Notre-Dame rendent de très grands services en Amérique, partout où ils sont établis. Leurs écolières à Cincinnati et à Boston se comptent par milliers. Cette congrégation religieuse s'augmente merveilleusement.

Le 3 novembre, je quittai San-Francisco. J'eus la consolation et le bonheur de servir de compagnon à notre Père Visiteur pendant son voyage jusqu'à New-York. Plusieurs de nos chers confrères du collége Saint-Ignace nous conduisirent à bord du vapeur. L'océan Pacifique, se montra vraiment pacifique, calme et beau, et n'a varié que très peu pendant tout le trajet. Le bateau s'est arrêté à Acapulco, port du Mexique, pour prendre la malle et du charbon. Le 17, pendant la nuit, nous arrivâmes à Panama. Dans la matinée suivante, nous traversâmes l'isthme de Panama, par chemin de fer, 47 milles. Le même jour, vers le soir, nous nous embarquâmes de nouveau à Aspinwall, sur le vapeur l'*Étoile du Nord*. Le temps continuait à être clair et beau, toutefois accompagné de temps en temps de fortes bourrasques et de vents contraires. Le Père Visiteur en était très incommodé et souffrait beaucoup du mal de mer ; pendant plusieurs jours son état m'alarmait sérieusement. Nous passâmes en vue de la Jamaïque, de Cuba et de plusieurs îles basses du groupe des Bahamas. Nous arrivâmes enfin à New-York, le 26 novembre, jour d'actions de grâces, proclamé par le président des États-Unis, et le neuvième jour de notre traversée d'Aspinwall. Une heure après, nous nous trouvâmes au milieu de nos chers frères en Jésus-Christ au collége de Saint-François-Xavier, qui nous reçurent avec leur bonté ordinaire, c'est-à-dire avec la charité la plus fraternelle. Le révérend Père Provincial du Missouri était attendu à New-York, et je voulus y attendre son arrivée.

Le 9 décembre, je me remis en route pour terminer enfin mon long voyage. Nous passâmes par Baltimore, Washington, Frederick-city et Cincinnati. A Washington, j'avais des mesures à prendre auprès du gouvernement, en faveur de nos missions parmi les Indiens.

Enfin nous arrivâmes à Saint-Louis, sains et saufs, le 17 décembre. Le lendemain j'offris le saint sacrifice de l'autel en actions de grâces pour tous les bienfaits reçus du Ciel dans la longue, pénible et dangereuse tournée sur les fleuves, les mers, dans diverses contrées, à travers des bandes nombreuses d'ennemis indiens, dans la partie montagneuse d'Idaho, infestée par des maraudeurs et des assassins blancs de la plus vile espèce ; enfin sur les deux grands Océans, le Pacifique et l'Atlantique, parcourus aujourd'hui par les navires ennemis de la Confédération américaine. Gloire à Dieu seul et à la bienheureuse Vierge Marie pour toutes les faveurs obtenues !

Vous m'avez demandé souvent, mon révérend et cher Père, des notes sur les distances parcourues ; voici celles qui se rapportent à ce dernier voyage :

De Saint-Louis à l'embouchure de la Rivière-au-lait dans le Haut-Missouri, territoire de l'Idaho [1]	2400	milles
De la Rivière-au-Lait à Benton.	280	»
De Benton à la mission de Saint-Pierre	75	»
De la mission de Saint-Pierre à Walla-Walla, passant par la mission de Saint-Ignace et par celle du Sacré-Cœur	700	»
De Walla-Walla à Portland, par Wallula, fleuve Colombia, Dalles-city, les montagnes des Cascades, la ville Van Couver	380	»
De Portland à Victoria	300	»
De Victoria à San-Francisco	1100	»
De San Francisco à Acapulco	1800	»
D'Acapulco à Panama	1500	»
De Panama à Aspinwall.	47	»
D'Aspinwall à New-York	2000	»
De New-York à Saint-Louis, par Washington, etc.	1200	»
Un total de	11 782	»

[1] Je viens de lire, dans la gazette d'aujourd'hui, que le vaste territoire de l'Idaho a été divisé en deux parties : la partie située à l'ouest des Montagnes Rocheuses continuera de porter le nom d'*Idaho* ; la partie à l'est des Montagnes portera le nom de *Montana*.

Je me recommande d'une manière toute spéciale à vos bonnes prières. Tous les jours, à l'autel, je forme des vœux bien sincères pour vous en particulier, mon révérend Père, et pour tous nos bienfaiteurs de Hollande et de Belgique. Nous ne cesserons de prier, nous et nos chers néophytes, pour leur bonheur ici-bas et dans l'éternité.

J'ai l'honneur d'être, avec le respect le plus profond et l'estime la plus sincère,

Mon révérend et bien cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Chrisio,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE
Voyage vers les Sioux, en 1864

On se rappelle que, l'été dernier, le président Lincoln appela à New-York le R. P. De Smet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire des Montagnes-Rocheuses, et le chargea de porter, au nom du gouvernement, des propositions de paix aux sauvages Sioux de cette contrée. La frontière des États du Nord est souvent inquiétée par ces aventureux cavaliers, au nombre de 30 000 à 40 000, et la République ne peut guère détacher de ce côté que 6000 hommes, force tout à fait insuffisante. Le R. P. De Smet s'acquitta de cette mission ; les Sauvages se montrèrent dociles à la Robe-noire ; mais le général commandant de l'armée des États-Unis crut ne pas devoir accepter les propositions de paix. Le P. De Smet retournera chez les Sioux au printemps de cette année 1865, pour faire de nouveaux efforts, afin d'obtenir plus de satisfaction. "Si une mission pacifique peut réussir auprès des farouches guerriers des Montagnes-Rocheuses, dit le *Propagateur de Lille*, c'est assurément quand elle est confiée à un homme qui, depuis trente ans, évangélise les indigènes ; et s'est attiré le respect de tous." Dans l'intervalle de ces deux missions, le P. De Smet est venu en Europe chercher de nouveaux missionnaires. Il était à Rome le jour de la béatification du P. Canisius.

A bord du *Yellow-Stone*, Yanton-city, capitale du territoire Dacotah, ou *Coupe-Gorge*, à 1093 milles de l'embouchure du Missouri, 17 mai 1864.

Mon révérend et bien cher Père,

J'espère que mes longues lettres, écrites de Saint-Louis, vous seront parvenues. Je vous y ai donné l'itinéraire de ma mission de 1863, contenant mes rapports avec les Indiens, mes petites vues sur les divers pays traversés, et les incidents du voyage.

Aujourd'hui se présente un temps favorable, qui me donne l'occasion de vous tenir au courant des progrès que nous faisons, et de mon nouveau voyage de 1864. L'eau est basse ; les bancs et les barres de sable nous arrêtent à chaque moment. Dans les huit derniers jours, nous avons à peine avancé six milles. Je passe mes heures de loisir à la lecture, à prendre des notes et des informations relatives au Missouri, à ses nombreux tributaires, à l'immense région de 500 000 milles carrés qu'ils arrosent. J'observe, je mets ma petite expérience en jeu, j'interroge les voyageurs les mieux informés, et puis j'écris, pour ma propre utilité, et dans l'espoir de pouvoir vous donner une idée assez exacte de cette grande et intéressante portion du vaste continent américain. Disons d'abord un mot de mon départ de Saint-Louis.

Le 16 avril, le vapeur la *Roche-Jaune*, ou *Yellow-Stone*, quittait le port de Saint-Louis. Je partis le 20, dans la nuit, par le chemin de fer du nord-ouest, dans l'espoir de devancer le bateau et de le rejoindre à Saint-Joseph. Je me hasardai même jusqu'à Leavenworth, dans la compagnie de notre R. P. Provincial, pour y présenter mes hommages respectueux à Mgr. Miége, S. J., vicaire apostolique du Kansas, et à nos chers confrères en Jésus-Christ. A mon arrivée, j'appris, à ma grande surprise, que la *Roche-Jaune* avait quinze heures d'avance sur moi, et faisait, bonne route, à la faveur d'une grosse crue d'eau et d'un beau clair de lune. Je me trouvai ainsi dans la dure nécessité de me mettre en diligence pour courir après le bateau, sur la rive droite, par monts et par vaux, à une distance de près de 200 milles. J'ajouterai ici un court aperçu sur l'aspect actuel de cette contrée, dont la plus grande portion se trouve dans l'État de l'Iowa.

J'avais parcouru ce même pays en 1838, lorsque je me rendis, pour la première fois, parmi les Potowatomies du Council-Bluffs, avec le Père Verreydt, pour y ouvrir notre première mission indienne. Alors toute cette région était encore dans son état primitif, possession paisible des Indiens, et servant de pâturages et de repaires aux nombreuses bandes d'animaux féroces qui la parcouraient. Je me rappellerai toujours, avec intérêt, l'impression que fit sur mon esprit la première vue de ces interminables plaines et de ces belles prairies, émaillées de fleurs et de plantes qui m'étaient jusqu'alors inconnues ; et environnées de forêts et de lisières de bois, dont on pouvait découvrir la délinéation dans le lointain, qui semblaient les encadrer. Le bûcheron n'y avait pas encore pénétré, la hache en main. Toute la face de ce pays, à des centaines de milles au long et au large, du Missouri au Mississipi, est changée, dans l'espace des vingt-cinq dernières années, par l'influence de la civilisation et d'un peuple laborieux et industrieux. On remarque avec étonnement et avec admiration une suite de villes et de villages en pleine prospérité et activité, dont plusieurs comptent déjà au delà de 10 000 âmes, comme Leavenworth et Saint-Joseph. Elles sont environnées de vastes et belles fermes, de pâturages immenses, où on élève sans peine d'innombrables troupeaux d'animaux domestiques. On y entend partout le bruit sourd du marteau sur l'enclume et les bouffées de la vapeur qui met en mouvement la meule et la scie, et se prête à toutes les inventions utiles. La terre, dans presque toute cette région, est d'une fertilité extraordinaire.

J'arrivai à la ville d'Omaha, le 25 avril. Cette fois-ci, heureusement, j'avais réussi à prendre l'avance sur le bateau. Mgr. O'Gormon, le digne vicaire apostolique de Nebraska, me reçut dans sa maison avec la plus grande bienveillance et avec la charité la plus paternelle. J'eus le temps, jusqu'au 28, de me remettre de mes fatigues et

de reprendre les pratiques religieuses prescrites par nos règles. Ce point important demande un soin bien particulier, surtout dans une diligence américaine, où neuf ou dix personnes se trouvent enfermées, fourrées, serrées comme dans un bac, et cela pendant deux jours et une nuit. Je fis mes adieux à Mgr. l'évêque, et, avec sa bénédiction, je reçus de Sa Grandeur tous les pouvoirs nécessaires pour exercer le saint ministère dans son immense district, qui embrasse les territoires du Nebraska, de Dacotah et de Montana. Je m'embarquai le 28 avril.

Nous comptons parmi les plus grands bienfaiteurs de nos missions indiennes en Amérique, M. Charles Chouteau, qui appartient à une de nos plus illustres familles. Chaque année, cet homme respectable accorde *gratis* le passage des missionnaires et le transport de leurs effets. Il me reçut à bord de son bateau, avec sa bonté et sa cordialité habituelles ; il m'accorda la cabine la plus tranquille et la plus commode, et m'y fit préparer aussitôt un autel. Grâce à sa charité, je m'y trouve installé comme dans un véritable petit *chez-soi* de la Compagnie. J'ai la grande consolation d'offrir tous les jours le saint sacrifice, dans une espèce d'antichambre, contiguë à la mienne. Un bon nombre de catholiques peuvent s'y réunir, et viennent assister tous les dimanches à la messe et remplir leurs devoirs religieux.

Parmi nos voyageurs, au nombre d'environ 150, nous avons toutes les diverses nuances des sectes protestantes, des déistes, des athées et des amateurs des *affinités électives*, qui ont brisé tous les liens du mariage et de la famille. Sur un bateau américain de longue course, un prêtre trouve donc abondamment de quoi s'occuper. Dans le nombre, il rencontre toujours quelques personnes qui répondent à la grâce du Seigneur, reçoivent volontiers l'instruction et se convertissent. On éveille dans la plupart de meilleurs sentiments et souvent des remords, qui plus tard peuvent porter effet. Quand il arrive au beau milieu d'un assemblage pareil, le prêtre est observé attentivement : on semble le mesurer de pied en cap ; c'est comme la bête curieuse dans une ménagerie ; on le regarde avec surprise et on est assez lent â l'approcher ; mais une fois la première réserve passée, il est accablé de questions sur tous les points de la religion, dont souvent quelques-unes sont assez fines, mais pour la plupart elles sont bizarres, quelquefois même indélicates et grossières ; ce qui dénote une profonde et déplorable ignorance et n'inspire que pitié et compassion.

Depuis le 28 avril jusqu'à ce jour 17 mai, le bateau a fait à peine 340 milles ; il se trouve échoué à chaque instant sur des amas de sable, qui barrent toute la rivière. On est alors obligé de décharger une partie de la cargaison, pour alléger le bateau et pouvoir passer ; ce qui occasionne de grands délais.

Ces délais m'ont fourni l'occasion de faire quelques excursions dans les forêts et les prairies adjacentes, et d'exercer mon saint ministère. En voici le résultat.

Dans une pointe de bois appelé *Ouk-Cove*, ou *l'anse aux chênes*, sur le territoire de Nébraska, je trouvai un Canadien établi depuis huit ans dans l'endroit, et marié à la façon du pays, comme ils s'expriment, c'est-à-dire par un consentement mutuel, ou devant des témoins ou un juge. Sa femme était métisse Pied-noir, et avait reçu le baptême dans son enfance, lors de ma première visite à sa tribu. La première entrée d'un prêtre à Oak-Cove fut pour la famille un jour de surprise et de joie. Le père et la mère s'empressèrent de faire baptiser leurs quatre petits enfants, et se préparèrent aussitôt à recevoir dignement la bénédiction nuptiale.

Sur la rive opposée, dans le territoire de Dacotah, j'entrai dans une cabane occupée par un jeune métis, chef Yanton, et sa famille. Il me reconnut et me salua affectueusement. Je l'avais baptisé dans une de mes premières visites aux Sioux. Plus tard, il passa plusieurs années dans notre école indienne à Sainte-Marie, parmi les Potowatomies. Il me présenta ses quatre fils, dont l'aîné avait à peine six ans, et me pria de les baptiser.

Le long de la grève et dans quelques pointes de forêts, j'ai régénéré dans les saintes eaux du baptême dix-huit enfants appartenant à la nation des Winebagos, et dont une grande partie est catholique. Voici une courte notice sur ce que j'ai pu apprendre sur leur triste et malheureuse situation.

Ils vivaient autrefois heureux et contents sur quelques *branches* et lacs, dans la partie supérieure du Mississipi, et y occupaient de belles *réserves*. Au commencement de la guerre des Sioux, en 1862, dans laquelle les Winebagos n'avaient pris aucune part, et malgré leurs démonstrations d'attachement aux Blancs, ils furent forcés, par les autorités civiles et militaires, de quitter leurs paisibles demeures, leurs beaux champs et leurs jardins. Aussitôt toute leur *réserve*, qui leur avait été garantie à perpétuité, fut envahie par les Blancs.

L'allocation faite par le gouvernement pour le transport de ces pauvres et malheureux bannis était assez considérable, et les provisions étaient abondantes. Rien ne manquait aux larges promesses qu'on leur faisait "de faire tout pour eux, afin de les rendre heureux et *confortables* dans leur nouvelle patrie, où rien ne leur manquerait." Environ 2000 Winebagos se soumirent forcément à cet accord. Ils furent mis, l'année dernière (1863), sur des bateaux à vapeur, qu'on encombra de ces figures étranges, et firent route pour leur nouvelle réserve, située en bas du grand détour du Missouri, à 1363 milles de son embouchure, et environ 3000 milles de leurs anciennes demeures. Quels préparatifs avait-on faits pour recevoir tant de malheureux, qui se voyaient forcés de quitter leurs cabanes permanentes, leurs champs, leurs jardins, leurs moulins, leurs pêcheries ? On leur donnait en échange une parcelle du désert, comparativement inculte et misérable, dépourvue d'animaux et de gibier, et, de plus, située dans le voisinage des Sioux, leurs ennemis d'ancienne date.

Lorsqu'ils arrivèrent à cet endroit, la saison des semailles était déjà trop avancée pour en obtenir des résultats favorables. L'hiver dernier fut rude et long. Ces Sauvages furent mis à de petites rations. En ce

printemps, ils se trouvent encore sans grains et sans semences. Un grand nombre de leurs petits enfants sont déjà morts de misère ; ils périssent en général de faim. Aujourd'hui, on les trouve éparpillés en deux, trois ou quatre familles, se cachant dans les îles et le long de la grève du Missouri, où j'ai pu m'approcher de plusieurs, et, à leur grande joie, donner le baptême à dix-huit de ces petits enfants. Des soldats ont stationné sur différents points de la rivière, pour les intercepter et les reconduire par force sur la réserve de désolation, où déjà 80 malheureux ont succombé. C'est un nouveau chaînon attaché à la longue chaîne de cruautés et d'injustices infligées aux malheureux indigènes. Plusieurs gazettes s'écrient et demandent: "Qui est la cause de cette injustice barbare et criante, commise envers les Winebagos ?" Et on leur répond: "Qui ?" En effet, on n'a pas encore obtenu d'éclaircissements sur cette triste et affligeante affaire ; mais on a fait une enquête. Serait-ce pour la forme ? Je vous en ferai connaître les résultats, si jamais le public les obtient.

Le 14 mai, nous nous trouvâmes complétement arrêtés par une barre de sable, à un mille au-dessus de Yanton, capitale du territoire de Dacotah. Cette nouvelle ville est encore dans son enfance. Sa population consiste en 30 ou 40 familles. Le Capitole, la résidence du gouverneur, et toutes les maisons et les maisonnettes sont en charpente et *logs*, ou arbres équarris. Sa situation sur le bord de la rivière, sur une pente douce et élevée, a été bien choisie. Yanton deviendra une ville de plus en plus importante, à mesure que le pays se colonisera.

En ce moment d'arrêt, l'eau continue d'être basse et les difficultés de charger et de décharger ont été si grandes, que le capitaine a résolu de faire construire une grande barque ou *mackinaw*, pouvant porter 73 tonnes de fret, pour alléger le bateau à vapeur.

Les pionniers de la civilisation vivent ici dans une inquiétude continuelle, et sont nuit et jour sur le qui-vive. Les Sioux, quoique refoulés de leur ancien territoire et loin des tombeaux où reposent les cendres de leurs ancêtres, parcourent encore le vieux domaine en bandes de maraudeurs, pour piller et tuer les nouveaux envahisseurs du sol. Depuis peu, six malheureux habitants sont tombés sous leurs coups. La gazette du 10 mai, sur des ouï-dire sans doute, annonce que le bateau rencontrera une grande opposition de la part de 3000 Sioux guerriers, qui méditent une attaque contre l'ancien fort-à-Clark, et qui sont résolus à disputer le passage de la rivière aux bateaux à vapeur qui veulent le remonter. Nous pourrons juger, dans quelques jours, de la valeur réelle de cette nouvelle. On ajoute qu'ils sont bien armés, avec deux canons et une abondance de poudre et de plomb, d'armes à feu et de flèches. Nous verrons. Je mets toute ma confiance dans la sainte providence du Seigneur et dans la protection de la sainte Vierge Marie, notre bonne mère. Je suis envoyé par la sainte obéissance et sous les auspices du gouvernement en qualité de *messager de la parole de paix*. Toutefois, on ne saurait se faire illusion, le moment est très critique ; mais *si Deus pro nobis, quis contra nos ;* si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Ce qui aggrave la situation et rend la paix presque impossible, ce sont les faits récents que je vous ai rapportés relativement à la triste situation des Winebagos, et qui augmentent dans tous les cœurs indiens la haine contre les Blancs ; ce sont les agressions continuelles de notre soldatesque des frontières, peu habituée à la discipline militaire, et qui s'abandonne à toutes sortes d'excès cruels et honteux. Deux faits suffiront pour vous en donner une idée.

Huit Sauvages amis, au grand galop selon leur coutume, s'approchèrent d'une troupe de soldats. Ceux-ci, ignorant le signal d'arrêt, leur crièrent de s'arrêter. Les Indiens, ne comprenant ni la langue, ni l'ordre, continuèrent leur course. Les soldats les couchèrent en joue et tuèrent sept. Un seul échappa et porta la nouvelle à son camp. La représaille fut terrible et barbare. Ce fait fut vengé quelque temps après, dans une attaque dirigée contre un bateau à vapeur, où quatre hommes furent tués ; et une seconde attaque contre un *mackinaw*, contenant près de quinze hommes, une jeune fille et une femme avec ses deux enfants, qui tous furent massacrés de la manière la plus affreuse.

Voici un autre trait : Quelques soldats, en état d'ivresse, s'approchèrent d'une loge indienne qui contenait quelques femmes. Ils les insultèrent grossièrement. Elles prirent la fuite pour se dérober à leur brutalité. On les poursuivit à coups de fusil, et plusieurs de ces pauvres malheureuses furent atteintes et tuées.

En voilà assez sur les causes qui augmentent les difficultés présentes et les accumulent autour de nous. Le Seigneur seul peut apaiser le tumulte et calmer les cœurs des Sauvages, surexcités par l'esprit de haine et de vengeance. Prions et espérons dans les divines miséricordes et dans l'intercession de notre bonne Mère, *Refugium nostrum*.

Je finirai cette lettre, déjà assez longue, par une petite anecdote assez caractéristique et bien propre aux gens du pays. Le 23, je rencontrai un Canadien, qui avait sa cabane proche de la rivière et d'un sentier de bois à brûler pour le service des bateaux à vapeur. Il me parlait des grands dangers dans lesquels sa famille se trouvait, par la proximité des Sioux et leurs visites hostiles et nocturnes. J'essayai de lui donner, sur sa position, quelques avis salutaires dont il avait sans doute bien besoin. Je finis par lui recommander "de se tenir toujours prêt pour recevoir la visite du Seigneur ; qu'il peut venir dans la nuit lorsqu'on y pense le moins ; que ce serait bien malheureux de paraître devant son juge, sans être bien préparé". Il n'avait évidemment rien compris à ma petite harangue, et il ne rêvait que Sioux. Il me répond : "Père, c'est comme vous dites, ils arrivent à l'improviste, ces terribles Sioux, et sans se faire annoncer. Ils vous flanquent une ou deux balles et quelques flèches dans le corps. Et moi, je ne suis pas préparé du tout, car je suis pauvre : je me trouve sans balles et sans poudre, pour prendre

ma revanche. C'est une bien triste position, n'est-ce pas, Père ? Aujourd'hui, j'aurai meilleure chance. J'ai vendu mon bois au bateau ; j'achèterai des balles et de la poudre. Qu'ils viennent ensuite, ces mauvais sujets de Sioux, et ils me trouveront prêt à les recevoir." Tel est à peu près le langage que vous tiennent tous les coureurs des bois et des plaines de cette région. Ils ont été élevés dans la religion, mais c'est tout. Ils vous diront : "Lorsque j'étais jeune, j'ai servi la messe ; j'ai fait ma première communion ; mais, dans ce pays de barbares, où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, j'ai tout oublié." De plus, par leur contact continuel avec les Sauvages, ils sont imbus de leurs idées et de leurs notions superstitieuses. On réussit insensiblement à les ramener, par la douceur surtout et en leur rappelant les grandes vérités de la religion sur la fin de l'homme. Que n'avons-nous ici deux douzaines de zélés missionnaires ? L'Europe nous les refusera-t-elle ?

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être, mon révérend et bien cher Père,

Reverentiæ Vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE
L'État du Missouri et ses bords

Grand détour du Missouri, 29 mai 1864. (1352 milles de Saint-Louis.)

Mon révérend et bien cher Père,

En commençant ma première lettre du 17, j'avais l'intention de vous donner un petit extrait de mon journal, sur le commencement de ma mission actuelle ; mais insensiblement ma lettre a fini par être longue, et il a fallu arrêter.

Comme je me propose, si le temps me le permet, en voguant sur la rivière du Missouri, de vous entretenir des vastes plaines et prairies qu'elle arrose, des dangers de sa navigation et des merveilles qu'elle nous présente dans son long cours, des indigènes et des animaux sauvages qui habitent sur ses bords, il ne sera pas, je pense, hors de propos de commencer cette seconde lettre par vous faire d'abord quelques remarques sur l'État du Missouri, que j'habite depuis près de quarante-deux ans, d'où je pars et où je reviens de mes longues courses et de mes missions parmi les Indiens. Je m'étonne que je ne vous aie pas encore dit un mot sur ce sujet dans ma longue correspondance. Voici donc un petit abrégé, d'après les données les plus exactes que j'ai pu obtenir. Je devrai toutefois passer sous silence bien des choses importantes.

L'État du Missouri se trouve entre les 36° 30' et 40° 36' latitude nord, et entre 89° 10' et 96° longitude ouest, donnant une étendue d'environ 285 milles, de l'est à l'ouest, et de 280 milles de largeur, du nord au sud ; renfermant une région de 67 380 milles carrés, ou 43 123 200 arpents.

L'État du Missouri est placé au premier rang des grands États de l'Union. Il les surpasse tous en ressources naturelles. Si l'on considère les avantages de son climat, de son sol, de ses rivières, la variété de ses produits agricoles et ses richesses minérales, nous ne connaissons aucun autre État, à l'est des Montagnes-Rocheuses, qui puisse être placé sur le même rang. Le point caractéristique qui le distingue surtout, ce sont ses mines.

Presque chaque comté de l'État, et on en compte 101, contient des mines de différente nature, dont quelques-unes sont d'une valeur prodigieuse. Dans le seul comté de Washington, on trouve du fer, du plomb, du cuivre, la craie blanche et rouge, le soufre, l'alun, le charbon, la couperose, le plomb noir, *black lead*, des carrières de pierres de construction, de pierres à chaux, de pierres à moulin ; des marbres de différentes couleurs, des traces même d'or et d'argent. Sur les rives du Merrimack, du Current et de la Gasconade, on trouve la potasse et le salpêtre. Des fontaines salines se rencontrent dans presque toutes les parties de l'État. La pierre à chaux compacte, *compact limestone*, est partout très abondante et contient une grande variété de fossiles. Le sulfate de chaux, ou *gypsum*, existe en abondance aux bords de la rivière Kansas, dans le comté de Jackson et dans d'autres endroits. La pierre à moudre, le *burr*, est en quantité sur les bords de la rivière Osage et de la Gasconade. La terre glaise, *potter's clay*, de la meilleure qualité, s'y trouve sur une étendue de trente-quatre milles, dans la portion du Mississipi qui fait partie du Missouri, et dans d'autres endroits. Des fontaines sulfureuses existent dans les parages d'Herculaneum et de Saint-Louis. Le sulfate de zinc, associé au sulfate de plomb, se trouve dans les mines de Washington, de Sainte-Geneviève, de Saint-François, de Maddison, de Jefferson et sur la rivière Osage.

Les vastes gîtes de houille du Missouri surpassent tout ce qui a été découvert jusqu'ici en ce genre. Elles s'étendent dans la majeure partie de l'État, au nord de la rivière Osage et jusqu'aux frontières de l'Iowa. Les charbons bitumineux existent en immenses lits sur les deux bords de la rivière Missouri, vers l'embouchure de la rivière Osage et sur cette rivière, à une distance de 40 milles. Le comté de Collaway en contient une couche de 24 pieds d'épaisseur. Dans le voisinage de Lexington, il en existe une autre couche de 75 pieds d'épaisseur, la plus grande qui ait jamais été découverte.

Les mines de fer du Missouri sont les plus remarquables. Les comtés de Washington, de Saint-François et de Maddison seuls contiennent assez de minerai de fer pour subvenir aux besoins de l'univers entier pendant des siècles.

La montagne de fer mérite sa place parmi les merveilles du monde. Sa base a une largeur d'environ un mille ; sa hauteur est de trois à quatre cents pieds, et sa longueur de trois milles. Elle est couverte, dans toute son étendue, d'un minerai luisant possédant toutes les apparences du fer fondu. Vers le sud de la montagne, dans le comté de Maddison, se trouve une autre montagne, plus large et plus abondante que la première, sous le nom de *Pilot-knob*, à une élévation de 444 pieds. Elle est entièrement couverte de minerai de fer.

Tous les coteaux de ce district contiennent de vastes masses du même minéral ; toute la région est un lit solide de fer. Dans un endroit de l'État, surnommé Arcadia, le fer forme une ligne de plusieurs verges de largeur et est surmonté de carrières de porphyre.

Les comtés du nord contiennent des étendues immenses de terres excellentes pour la culture du chanvre et du lin. On cultive le coton, toutefois sans obtenir des résultats aussi avantageux que dans le sud. Le tabac est

cultivé avec succès, en abondance et d'une excellente qualité. Toutes les variétés de grains et de graminées donnent des récoltes abondantes. Les légumes y viennent en toute perfection. Les arbres fruitiers de toutes sortes, qui appartiennent aux climats tempérés, sont chargés de fruits. Parmi les arbres forestiers, se trouvent toutes les variétés de la zone tempérée, propres aux constructions dans tous les genres et aux ornementations et embellissements. Il y a des forêts entières de pins et de sapins sur les rivières Gasconade et Merrimac.

La facilité d'élever des animaux domestiques est grande. Les districts rocailleux, et où les terrains sont très inégaux et percés de coulées sèches, paraissent particulièrement propres au pâturage des moutons.

Les principaux produits du Missouri sont le maïs et le chanvre. Les autres sont le froment, l'avoine, le tabac, les pois, les fèves, les *patates*, les fruits, la laine, le beurre et le fromage, le foin, le lin, le miel, la cire, le seigle, le houblon, le vin, le sucre d'érable, la soie, le sirop, les porcs, les bêtes à cornes et autres animaux domestiques.

Bref, l'agriculteur ne pourrait se tromper, n'importe le choix qu'il ferait pour faire produire ces terres.

Tout l'État est bien arrosé. 11 existe une abondance d'eau partout où cet élément peut être utile, soit pour les moulins, soit pour tout autre mécanisme.

La rivière Missouri traverse la portion agricole la plus riche de l'État, et est navigable pour les bateaux à vapeur, jusqu'à 3000 milles de son embouchure. Le Missouri a des tributaires presque innombrables, qui, avec ceux du Mississipi, arrosent chaque portion de l'État. L'Osage et la Gasconade, du côté du sud, le Chariton et la rivière Grande, du côté du nord, sont parmi les plus considérables et traversent des régions très fertiles et bien boisées[1]. Les eaux du Missouri sont considérées comme très saines. Elles sont fortement imprégnées de vases boueuses et jaunâtres ; toutefois sans mélange malfaisant. On laisse ordinairement reposer l'eau pendant quelques heures avant de s'en servir.

[1] Les principaux tributaires du Mississipi, dans l'État du Missouri, sont la Salée et le Merrimack. Les rivières Saint-François et la Blanche, avec leurs tributaires, arrosent la partie sud-ouest de l'État, et vont se jeter dans l'Arkansas.

Priez pour moi, mon révérend et cher Père.

Reverentiæ Vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE
La rivière Missouri

A bord du *Yellow-Stone*, 4 juin 1864, dans les parages de la rivière Sheyenne, à 1515 milles de l'embouchure du Missouri.

Mon révérend et bien cher Père.

Descendons ensemble la rivière Missouri. Vous admirerez avec moi son étendue, ses merveilles et ses dangers. Dans la partie déjà occupée par la civilisation, environ 2653 milles, vous admirerez surtout les superbes villes et les villages florissants, dont la grandeur et l'importance augmentent toujours ; les splendides châteaux, les sombres et antiques forêts, les riants manoirs, les fermes fertiles, les prairies émaillées de fleurs, qui nourrissent d'innombrables troupeaux domestiques, et répandent partout, jusqu'à son entrée dans le grand golfe du Mexique, l'abondance et le bonheur.

Je me suis reposé assez fréquemment sur des bancs de neiges perpétuelles, sur les bords de petits lacs et de marais, d'une chute ou d'une cascade bruyante, au pied d'une belle et abondante fontaine, dont l'*esprit tutélaire*, pour me servir d'une idée indienne, semble inviter le passager solitaire à jouir du repos et de la fraîcheur, près de ses ondes froides et pures comme le cristal. J'ai étendu ma peau d'ours et ma peau de buffle, qui forment mon lit, et j'ai passé maintes nuits en profond sommeil, après les fatigues d'une longue journée, tantôt aux sources de l'Athabasca, du Saskatchewan et du Missouri, tantôt sur celles du fleuve Colombia, qui souvent ne sont qu'à un mille de distance, et puis s'éloignent sur deux points opposés du compas, est et ouest, vers l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Dans cette région élevée, l'atmosphère est d'une pureté bien remarquable ; pendant la nuit, le firmament entier ressemble souvent aux *taches de Magellan*, d'un noir bleuâtre et foncé, où la lune et les étoiles figurent dans toute leur splendeur et dans tout leur éclat. Ici, comme partout, on ne peut s'empêcher de répéter les belles paroles de Thomas à Kempis : "Seigneur, tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature, c'est vous qui nous l'avez donné ; et vos bienfaits nous rappellent sans cesse votre bonté, votre tendresse, l'immense libéralité dont vous usez envers nous, vous de qui nous viennent tous les biens... *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.... Donnez-moi l'intelligence, afin que je sache vos témoignages*."

Si l'on excepte, peut-être, le grand fleuve des Amazones, de l'Amérique du Sud, le Missouri est considéré comme la plus longue rivière du monde. Elle a ses sources dans les Montagnes-Rocheuses, latitude nord 45°, et longitude 110° 30'. Ses trois branches supérieures sont

le Jefferson, le Maddison et le Gallatin. Des milliers de mineurs s'y rendent aujourd'hui, attirés par l'appât de l'or que cette région éloignée recèle dans son sein. Déjà trois villes y ont des noms, savoir : Banack, Virginia et Gallatin. Toute cette région, à l'est des montagnes, sur une grande étendue, a récemment été admise dans l'Union, sous le nom de territoire de Montana.

Les sources des Trois-Fourches, ainsi que celles de la Roche-Jaune, du Dear-Born et de la Rivière-au-Soleil, entrelacent leurs eaux avec les sources de plusieurs tributaires des deux grandes fourches de la Colombie, la Rivière-à-Louis et la Rivière-à-Clark, connues sous leurs noms primitifs de la Rivière-au-Serpent et la Rivière-Tête-Plate.

Depuis les sources des Trois-Fourches jusqu'aux grandes Chutes du Missouri, sur environ 500 milles, les eaux s'inclinent vers le nord ; puis, prenant une direction est-nord-est, elles atteignent, par leur extrémité septentrionale, à l'embouchure de la rivière Terre-Blanche, au 48° 20' de latitude nord. Depuis là, le cours général de la rivière est sud-est, jusqu'à sa jonction au Mississipi, au 38° 50' de latitude nord et au 90° 10' de longitude ouest.

A la distance de près de 411 milles de ses premières sources, le Missouri traverse les Portes-des-Montagnes-Rocheuses, et s'y trouvé comprimé à une largeur de 150 verges. Les eaux s'y pressent avec fracas et rapidité sur une distance de six milles ; les rochers s'élèvent perpendiculairement de la surface de l'eau à une hauteur de 1200 pieds, avec une seule projection, où un homme peut à peine se tenir debout. Ce canal, frayé par la rivière, ressemble aux Dalles si remarquables de la Colombie.

Le lit du Missouri proprement dit commence au confluent des Trois-Fourches, qui descendent des montagnes à des distances à peu près égales et parallèles l'une à l'autre.

Entre les Portes-des-Monts-Rocheux et les Grandes-Chutes, (110 milles), les premiers tributaires du Missouri sont les Prickly-Pear (*Cactus*), le Castor, la Camash, le Dear-Born et la Rivière-au-Soleil, avec plusieurs autres moindres ruisseaux ou torrents des montagnes. Les deux dernières rivières sont les plus considérables.

Les Grandes-Chutes du Missouri se trouvent au milieu d'une région désolée et stérile, et lui prêtent un aspect de grandeur, de beauté et d'intérêt, qui est bien digne d'être remarqué. Elles commencent à neuf milles en bas de l'embouchure de la Rivière-au-Soleil, et s'étendent, pendant 16 milles, en courants rapides, en chutes et en

cascades sur une descente de 380 pieds. La dernière charte est la plus élevée ; l'eau tombe d'une hauteur de 84 pieds. La rivière y a une largeur de 480 verges. Une moitié descend en masse d'un rocher perpendiculaire, tandis que l'autre moitié roule ses eaux tumultueuses par une série de cataractes, de chutes et de cascades, dans le bassin qui est à ses pieds. D'un point élevé qui domine la rivière au nord, on jouit d'un coup d'œil ravissant. L'eau, le rocher légèrement couvert d'un voile d'écume, les hauts murs qui l'encadrent, cette succession de courants rapides, le bruit tonnant de la chute et de la cataracte qui se répand dans le lointain, la colonne de rosée qui s'élève et présente au soleil toutes les couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel. Cette scène est si belle et si sauvage à la fois ! Les chutes du Missouri sont parmi les plus importantes de l'Amérique septentrionale ; elles se trouvent à 3100 milles de distance de son embouchure.

Quittant les chutes, on passe la petite Rivière-au-Sentier et quelques ruisseaux, et on arrive au fort Benton, le poste le plus élevé de la compagnie des pelleteries de Saint-Louis, à 3000 milles au-dessus de l'embouchure, et où les bateaux à vapeur sont parvenus à monter, sous la conduite de l'excellent et brave capitaine Charles Chouteau. Par la découverte de mines d'or dans les territoires d'Idaho et de Montana, Benton est devenu le grand centre de commerce à l'est des Montagnes-Rocheuses.

Plus bas, le Missouri reçoit la belle rivière Maria, avec son eau pure, les petites rivières de l'lle-34, la Sableuse et l'Aigle. On s'y trouve à l'entrée supérieure des "mauvaises terres de la rivière Missouri", disons plutôt : à l'entrée de ces merveilles.

A une distance d'environ 50 milles, on passe en vue de scènes aussi fantastiques que merveilleuses, et où la nature semble avoir fait des efforts pour les varier, se distraire et les produire. Il y a ici des empreintes évidentes que les eaux se sont frayé ce passage à travers cette région stérile et volcanique. Pour en donner une idée réelle, il faudrait une plume bien habile et une imagination très vive. J'essayerai toutefois d'en exprimer quelque chose. Comme tous les autres voyageurs, et ils étaient nombreux, je me trouvais dans des transports continuels d'admiration et d'étonnement, d'un bout à l'autre, sous l'influence de cette succession si variée de scènes et de vues pittoresques, aussi curieuses que sublimes, tout à la fois, et où le beau et le grand se mêlent souvent au fantasque. On les passe en revue comme un magnifique panorama, qui les présente successivement aux yeux avec rapidité.

Le buste de Washington apparaît de loin aux regards. Simultanément un grand nombre de passagers l'observent et, d'une voix unanime, proclament ce nom. Il n'y a point à s'y méprendre. On contemple et on admire. Tandis que le bateau avance et change de position, ce même buste représente une grande dame en crinoline, et ensuite une masse informe. Le grand homme par excellence du siècle dernier se trouve ici réuni, dans un même bloc et sur le même piédestal, avec un des types les plus étranges de la mode actuelle.

Lorsqu'on se trouve engagé dans cet étonnant passage, on ne peut empêcher l'imagination d'y voir bien des choses. Sur les deux rives de la rivière, on croit voir des villes en ruine : on croit, remarquer surtout une suite de murs noirâtres, d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds. On s'étonne que des ouvrages si réguliers ne soient point les produits de l'art, et, en même temps, on doit avouer que l'architecte qui saurait les exécuter, passerait assurément pour le plus grand génie. Un de ces murs remarquables, surnommé *Hole in the wall*, a une ouverture ronde, qui représenté une fenêtre d'une ancienne cathédrale. On y admire, entre autres, une *porte cochère*, large, haute et régulière, taillée dans la pierre vive ; c'est comme l'entrée d'un immense cimetière monumental, avec ses statues, ses bustes, ses obélisques, ses colonnes, ses vases et ses urnes, ses tables, ses tablatures, ses fresques mortuaires, ses monuments en tous genres ; et qui, dans leur structure et leurs arrangements, paraissent être des restes antiques et vénérables de siècles très reculés. On y passe au pied de la *citadelle* ; c'est un immense rocher solitaire. Un autre représente un *bateau à vapeur*. Ensuite, c'est une succession d'anciens manoirs et d'anciens couvents, de châteaux, de cathédrales, de bastions et de forts, surmontés de tourelles et de parapets, et entourés de sentinelles immobiles à leur poste.

Il faut que je m'arrête ici. Si on voulait entrer dans tous les détails de ces chefs-d'œuvre de la nature, ce long passage de 50 milles ne présenterait qu'une suite de rochers, taillés merveilleusement par la main de la Providence.

Sur les deux bords, les cèdres et les pins déploient leur verdure, soit en solitaires, soit en groupes, et augmentent le bel aspect du paysage. Ils tiennent ferme aux crevasses des rochers, qui leur accordent quelques poignées de terre et de poussière ; et ils couronnent les flancs et les sommets des coteaux. Dans l'absence de tout autre bois, on est obligé de les abattre pour alimenter les fournaises gourmandes du bateau ; et bientôt la hache vandale aura tranché un des plus beaux ornements de cette merveille du Missouri.

De temps en temps, on y est agréablement surpris en voyant dominer, dans le lointain, les cimes bleuâtres des *Petites Montagnes Rocheuses* et de la *Patte d'Ours*, qui est la plus élevée. Ce sont deux chaînes isolées dans les hautes plaines de ces parages.

Les amateurs des merveilles de la nature et ceux qui voyagent dans un but scientifique ne tarderont pas de venir visiter un endroit aussi remarquable et qui promet d'aussi riches découvertes au point de vue géologique. J'ai simplement essayé de le noter. Les *Mauvaises-Terres du Missouri* prendront un jour leur place parmi les grandes merveilles de ce grand hémisphère américain.

Dans mes différents voyages, cet endroit remarquable a toujours eu pour moi des charmes et le plus haut intérêt. On voit et on contemple cette succession de scènes avec une curiosité toujours croissante et un plaisir toujours nouveau. La main de l'homme n'a pas encore touché à ces œuvres étonnantes de la nature : elles sont encore intactes, sujettes seulement aux changements atmosphériques de cette haute région, sous lesquels, sans doute, elles ne cessent de varier d'aspect et de forme.

Au sortir des Mauvaises-Terres, la rivière Judith vient payer son tribut au Missouri. Elle est suivie par trois petites rivières (*creeks*) sans noms, par les deux Rivières-aux-Veaux, la rivière de 1'Ile-58, la Rocheuse supérieure, la Cadotte, la Grande-Fourche-Sèche, la Rivière-au-Lait, la Porc-épic, l'Harvey, la petite Sèche, la rivière à la Pointe-aux-Loups, la Tremble, la Corne-au-Cerf, la Bourbeuse supérieure, la Mackinaw et la petite Bourbeuse. Les deux principales sont la Rivière-au-Lait et la Bourbeuse supérieure.

La Judith est à 2768 milles et la Roche-Jaune à 2136 milles de l'embouchure du Missouri. La distance de l'une à l'autre est de 632 milles. On y voit, sur des coteaux élevés, de singulières formations de rochers solitaires, qui tiennent à la nature de celles des Mauvaises-Terres. Le principal est le *Monument de Napoléon le Grand*, salué, sans doute, par quelque ancien soldat de la grande armée, pour rappeler à tous les voyageurs dans le désert le souvenir du grand homme.

Les parties alluviales de la rivière présentent ensuite des vues intéressantes d'une autre espèce. C'est une succession de plaines, souvent composées de terres d'alluvion volcaniques, qui ne produisent que des cactus, l'aiguille d'Adam, dont le nom populaire est *yucca*, avec leurs belles fleurs, et des absinthes. C'est encore une suite de prairies agréables à la vue, qui, au printemps, sont ornées d'un riche tapis de verdure émaillée de fleurs. Ces plaines et ces prairies sont, pour la plupart, entrecoupées de forêts de peupliers (*populus canadensis*), plus ou moins étendues et bordées, le long de la rivière, de vastes saulaies. Ces forêts ont peu ou point de broussailles, les arbres sont épars, et, quoique irréguliers, paraissent comme plantés par quelque ingénieux forestier. On y remarque surtout des avenues larges et régulières, et de riants *prairions*, qui les croisent de part en part. Des bandes de bisons, de cerfs et de chevreuils, et par-ci, par-là, un ours gris, la terreur des montagnards, souvent animent ces forêts. On s'y croirait dans de beaux parcs et parterres, ou sur le domaine de quelque grand seigneur européen. Le vieux manoir semble seul y faire défaut.

A 17 milles de la Judith, on arrive à la *prairie monumentale de la Corne-au-Cerf*. Pour autant que je sache, c'est le seul endroit dans toute cette région qui a possédé un vrai monument, érigé par la main indienne. Une tour y avait été construite, composée exclusivement de cornes de cerfs, à une hauteur remarquable. Sa base formait un grand carré. Les chasseurs indiens, à chaque chasse de biches, si abondantes dans cette région, venaient y déposer religieusement les trophées de leur chasse, c'est-à-dire le crâne surmonté de ses bois ou cornes. Le plus ancien des Assiniboins, et c'est leur terre, ne pouvait me donner l'histoire ni de l'époque, ni de l'occasion qui ont donné lieu à l'érection de ce monument unique. La cupidité d'un vandale moderne a fait abattre ce souvenir sauvage, qui avait résisté jusqu'alors aux tempêtes, aux vents, aux rudes hivers et à toutes les intempéries de l'atmosphère dans cette région élevée. Il a vendu sa dépouille à Saint-Louis, où les cornes de cerfs ont été transformées en manches de sabres, de couteaux et de fourchettes !

La *Pointe-aux-Loups*, à 31 milles plus bas, mérite une petite notice. C'est ici, le grand rendez-vous par excellence de ces animaux voraces et cruels, timides et lâches à la vue de l'homme. Ils attaquent ensemble un veau ou une vache, qu'ils ont l'adresse de séparer de la bande ; ils guettent les troupeaux de buffles, qui traversent la rivière dans les endroits escarpés et difficiles à monter, où les animaux s'embourbent dans la vase et où souvent des troupeaux entiers périssent. Les loups les y dévorent. Dans ces occasions, ces espèces de chacals et d'hyènes expriment leur joie à leur manière, et forment de concert un chorus de hurlements épouvantables, comme si tout un *pandémonium* avait été lâché. Je me suis trouvé plusieurs fois à proximité d'eux dans de pareilles occasions. On aurait passé la nuit blanche, si, pour trouver un peu de repos, on ne tirait de temps en temps un coup de fusil qui effraie les loups et les réduit au silence par une bonne dose de plomb.

De la Roche-Jaune à Benton, il y a, par intervalles, une suite de courants rapides, dont dix principaux, difficiles à monter et dangereux à descendre. Il faut y mettre toute la force de la vapeur et du cabestan, et tout l'équipage doit être à la cordelle pour vaincre le courant. Si, dans la descente, on touche une pointe de rocher ou un gros bloc détaché, le choc est généralement fatal au bateau ou à la barge : il enfonce et brise la charpente la plus forte. Ces courants rapides portent, ordinairement le nom de l'un ou de l'autre individu qui y a trouvé la mort ou quelque autre malheur dans le naufrage.

Dans toute cette région de 632 milles, et même jusqu'aux sources du Missouri, tout le long de la rivière, on aperçoit les gîtes et les ravages des castors. Ces animaux industrieux, dont on raconte tant de merveilles, y paraissent aujourd'hui plus nombreux que jamais ; car le règne des chasseurs aux castors a diminué avec la décadence des chapeaux de castor, qui ont fait place aux chapeaux de soie. On découvre la présence des castors par les dégâts qu'ils font dans les forêts et aux saules qui bordent la rivière. On est surpris d'y voir la grande quantité d'arbres abattus, grands et petits. Ces industrieux animaux coupent, à environ quatre pieds de longueur, les branches qui ont l'écorce tendre ; elles leur servent d'aliment favori et ils les transportent à leurs gîtes. Sur le Missouri, ils creusent un trou dans le banc coupé ou à pic de la rivière, assez large pour les admettre. L'intérieur ressemble à un caveau qui peut contenir toute une famille, c'est-à-dire, le vieux castor et sa vieille compagne, et

ordinairement quatre petits. On m'a assuré qu'ils y pratiquent différentes alcôves, plus ou moins grandes. Tout l'intérieur est tapissé de saules finement épluchés. L'entrée de la loge est couverte, avec soin, d'un gros tas de saules et de branches, fortement maçonné et entremêlé de terre glaise. Ils laissent une communication ou une allée sous le tas, qui donne sous l'eau et une petite ouverture pour recevoir l'air.

J'ai parlé de leurs mœurs et de leurs travaux dans mes lettres précédentes. Je passe donc ici ces sujets sous silence. J'ajouterai seulement le récit d'un compagnon de voyage, digne de foi, chasseur et témoin de ce qu'il me racontait. Se trouvant, un jour, au-dessus d'une loge, il entendait les cris des petits, semblables à des cris d'enfants. Le vieux, pour étouffer le tapage et réduire au silence sa petite famille, les plongeait dans l'eau à différentes reprises. L'observateur en était ému.

Une autre fois, un gros castor se trouvait pris dans son piège. En pareille circonstance, ils se rongent assez souvent la patte pour se débarrasser. Notre chasseur, pour s'assurer de sa proie, avait donné occasion au castor d'arracher aisément le piquet, et d'entraîner le piége avec la chaîne qui l'attachait. Le bois flottant lui servait d'indice. Il l'aperçut se débattant le long de la grève, retira sa proie de l'eau et prit un gros bâton pour assommer le castor. Le pauvre animal leva aussitôt la patte pour sauver la tête, avec des plaintes et des cris de détresse, pareils à ceux d'un être humain. Le chasseur fit plusieurs fois un mouvement comme pour le frapper ; à chaque reprise, le castor leva la patte pour se protéger et répéta ses plaintes. Il me dit que, s'il avait pu retirer l'animal du piége, il lui aurait accordé la vie. Mais il craignait avec raison ses terribles dents, qui pénètrent comme le ciseau tranchant du charpentier.

On trouve, encore de nos jours, le castor tout le long de la rivière, jusqu'à des endroits très avancés dans les nouvelles colonies des Blancs, où à la longue il disparaît. Leur instinct leur fait chercher les endroits les plus retirés, et c'est sur les fourches des rivières les moins fréquentées qu'on trouve le plus grand nombre de leurs loges. Elles sont plus régulièrement bâties que sur la grande rivière. Les fourches sont barrées de hautes et fortes digues, qui leur procurent de beaux étangs. Leur instinct leur fait pressentir le temps de sécheresse pour le printemps prochain, de pluies rares et de peu de neige dans les montagnes ; ils doublent alors et triplent leurs digues, afin de se réserver une suffisante provision d'eau pour l'été. C'est pour les Indiens et pour les gens habitués au pays un sûr indice que l'eau de la rivière sera basse dans la saison des crues ; et ils se règlent en conséquence.

Je finirai en notant qu'au printemps, vers l'époque où la femelle a ses petits, elle seule prend possession de la loge. Le père, avec sa jeune progéniture, s'amuse et passe la belle saison dans le voisinage ; toutefois, il procure à sa compagne des vivres en abondance. On rapporte une opinion assez unanime parmi les chasseurs. Comme, parmi les hommes, il existe des paresseux qui inspirent plutôt du mépris que de la pitié, on trouve une pareille classe parmi les castors : ils refusent tout travail, mangent et vivent aux dépens des autres ; mais lorsque le paresseux s'approche de ses confrères, il est ordinairement reçu à coups de dents ; sa présence paraît leur faire horreur, et il en porte les marques aux oreilles tailladées et sur sa longue queue lacérée et fendue par les morsures. Il passe ses tristes jours à l'écart, maigre et chétif, dans une espèce de masure ou dans une vieille loge abandonnée.

Les Indiens, aussi bien que les chasseurs, regardent le castor comme l'animal qui se rapproche le plus de l'homme "par son esprit", comme ils s'expriment, son instinct, ses mœurs et ses façons. Les Absharoqués ou Corbeaux le traitent de frères, parce que, disent-ils, les castors ont donné naissance à leur premier père et à leur première mère.

La région du Haut-Missouri jusqu'à la Roche-Jaune dont je viens de vous entretenir, contient plus d'un souvenir intéressant d'un autre genre. C'est le pays que parcourent les Assiniboins, les Corbeaux, les Pieds-noirs et aujourd'hui les Sioux, et où les tribus de l'ouest des montagnes, les Têtes-plates, les Pends-d'oreilles, les Koetenais, les Nez-percés, les Banacks et les Serpents descendent pour la chasse des bisons ; où tous se disputent l'empire pour la possession des animaux, et qui fut le théâtre d'une infinité d'histoires, de rencontres et de combats. C'est le pays où Tchatka[1] avait la coutume de mener son peuple, où tant d'autres chefs renommés ont conduit leurs tribus à la guerre et à la chasse. Une multitude de collines élevées, de plateaux et de prairies portent les noms de l'un ou de l'autre des braves qui s'y sont distingués, ou de quelque grand coup frappé. C'est ici que se font leurs grandes et belles chasses aux buffles, aux cerfs et aux chevreuils,

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1855, pages 430, 457 et 475.

J'y ai souvent assisté, soit en chassant à la course avec eux, soit en spectateur et amateur. Immobile à mon poste, à cheval ou assis sur le gazon de la plaine ou sur quelque hauteur, je contemplais la scène si animée et l'adresse si admirable des chasseurs. Je participais, en esprit, à toute leur ardeur et à tous leurs mouvements, comme si réellement je faisais partie de la bande des coureurs. Il n'y a pas de coup d'œil plus charmant et plus intéressant. La solitude du désert, ordinairement si silencieuse et si monotone, est transformée en une grande arène, remplie de vie et de mouvement, où l'air retentit de toutes parts des mugissements des buffles furieux, courant à toutes jambes pour se garantir. La terre semble trembler sous le bruit sourd de leurs pas. C'est un chorus de cris de chasseurs animant leurs coursiers ardents pour s'approcher de la vache grasse de leur choix ; ce sont des coups de fusil confus et irréguliers ; ce sont des colonnes et des nuages de poussière soulevés par les

buffles et par les cavaliers. L'ensemble est du plus haut intérêt pour le spectateur. C'est une scène qui lui revient toujours à la mémoire avec un vrai plaisir.

J'ai été témoin d'une grande chasse, dans laquelle au delà de 600 buffles ont été abattus par environ 200 chasseurs, Têtes-plates et Pends-d'oreilles. Au même endroit, j'ai vu tout le camp prosterné en adoration, les yeux et les mains élevés vers le ciel, rendant des actions de grâces à la divine et paternelle providence du Seigneur, qui leur avait accordé, dans leurs besoins, une chasse aussi abondante.

Dans ces sortes de chasse, l'animal entier est utilisé jusqu'aux os, qui sont pilés et broyés pour servir à la soupe. La graisse des os est la plus fine et la plus agréable de tout l'animal. On sèche au soleil les viandes découpées en longues et minces tranches. La chasse terminée, un seul cheval porte facilement la dépouille entière d'un buffle. Les Sauvages lèvent le camp, heureux et joyeux. Ils suivent et pratiquent littéralement l'axiome : *A chaque jour suffit sa peine*.

Mais je m'éloigne trop de mon sujet ; retournons à la rivière et à ses tributaires. Nous étions parvenus à l'embouchure de la Roche-Jaune, la rivière la plus importante du Haut-Missouri. Elle a une largeur de 800 verges à son entrée. Parmi ses nombreux tributaires, sont la Grosse-Corne, les Rivières-à-la-Langue et à-la-Poudre. Son cours est à peu près parallèle à celui du Missouri. Elle sort du lac Eustis et a ses principales sources dans les neiges et les fontaines, aux cimes glacées des Montagnes-Rocheuses et dans celles des Côtes-Noires, une de ses nombreuses chaînes. On suppose la Roche-Jaune navigable pour des bateaux à vapeur, jusqu'à environ 1000 milles au-dessus de son embouchure, On vient de découvrir, à ses sources, des mines d'or abondantes, où des milliers de Blancs se rendent aujourd'hui, et où ils trouveront à mesurer leurs forces avec celles des Indiens Corbeaux et Serpents, jusqu'ici paisibles possesseurs de ces montagnes.

La Roche-Jaune et ses hautes fourches ont aussi leurs "Merveilles" ou leurs "Mauvaises Terres". On remarque surtout un endroit volcanique, où des bruits souterrains se font souvent entendre au loin. On y voit des jets de vapeur pareils aux *steampipes* des bateaux ; des régions de collines et de coteaux dentelés, avec les plus étranges figures, qui paraissent soulevés par des forces volcaniques. Les Sauvages ne traversent ces endroits qu'avec une crainte superstitieuse et une profonde vénération. Ils les regardent comme les "demeures des esprits souterrains, toujours en guerre les uns contre les autres, et continuellement à la forge et à l'enclume pour fabriquer leurs armes". Ils n'y passent jamais sans déposer quelque offrande sur un point éminent de la demeure mystérieuse.

Dans ces mêmes parages, sur les flancs d'un rocher escarpé, j'ai remarqué une ouverture élevée et qu'on suppose très profonde. Le Sauvage vous la montre "comme l'entrée et la sortie des esprits souterrains", et, pour se les rendre propices, à chaque visite il y lance de la main une flèche. Celui qui atteint le but paraît sûr et certain du succès de son expédition ; tandis que celui qui manque "l'ouverture", retourne pour l'ordinaire sur ses pas, et abandonne, pour le présent, le projet qu'il avait en vue, soit la guerre, soit la chasse. An pied du rocher, on voit des masses de flèches ou d'offrandes manquées. Un sauvage, malgré le besoin qu'il aurait d'un de ces objets, n'oserait y toucher, moins encore en enlever.

Entre la Roche-Jaune (2136 milles) et la Grande-Sheyenne, à 1515 milles de l'embouchure du Missouri, il y a dix-huit rivières et ruisseaux (*creeks*) qui pénètrent loin dans l'intérieur, sur les deux bords, au nord et au sud-ouest. Elle a 400 verges de largeur à son embouchure, sort des Côtes-Noires et traverse une région ondulée de belles plaines et prairies. Le grand ammonite, ou *Cornu Ammoni*, que j'ai envoyé au P. Catoir, professeur à l'Institut Saint-Ignace, à Anvers, sort de cette région. Dans cette distance de 621 milles, les principales rivières sont : la Grande-Bourbeuse et la Terre-Blanche, venant du nord ; le Petit-Missouri, la Rivière-au-Cœur et le Boulet-de-Canon ; ces trois rivières et les deux suivantes viennent du sud ; la Grande-rivière-supérieure et la Moreau.

Sur la Rivière-au-cœur et sur un de ses coteaux élevés, qui domine toute cette région, il y a une curiosité géologique assez importante. Au sommet de la colline, se trouve une grande pierre, plate et unie comme une table, surnommée *Record-rock*. Elle porte distinctement les empreintes de pieds d'hommes et d'enfants, des pistes d'ours, de bisons, de cerfs, de chevreuils et de cabris, toutes entremêlées confusément. La tradition des Arrikaras, ou Riccaries, c'est-à-dire, le peuple primitif, nous parle d'un déluge qui a couvert toute la région ; et ce roc, c'est l'endroit où l'homme et l'animal, oubliant toute animosité et toute frayeur, sympathisaient dans le danger commun ; c'est là que tous ont trouvé le salut dans le déluge, pour se séparer ensuite au départ des eaux, chacun de son côté, se rendre à ses anciennes habitudes et besognes, repeupler de nouveau la terre désolée et s'y multiplier.

La Rivière-au-boulet-de-canon est remarquable par ses nombreuses *boules* de pierre de toutes les grandeurs, d'où elle tire son nom. Ces boules remplissent les hautes côtes rocheuses près et au-dessus de son embouchure à plusieurs milles de distance. C'est encore une curiosité à définir et à expliquer pour un géologue. Il y a de petites boules de la grosseur d'une bille, et d'autres graduellement plus grosses, jusqu'à des boulets qui pèsent 200 livres.

Le long de la rivière, un grand nombre d'éminences portent des noms qui rappellent des souvenirs. Telle est la butte de la *Tête-de-cheval*.

Une crue d'eau, aussi subite qu'imprévue, dans la Roche-Jaune et d'autres rivières venant du sud, souleva la glace du Missouri, et la brisa en gros glaçons, forts et serrés. La crue eut lieu dans une nuit obscure et pendant l'hiver. Ces glaçons formaient une formidable digue, dans un détour de la rivière et au bas d'un grand camp indien. La digue s'étendait sur chaque bord jusqu'aux coteaux élevés qui terminent les terres basses et alluviales. Cette gorge glaciale, augmentée de plus en plus par les glaçons et l'immense crue d'eau, s'élevait à une hauteur de quarante pieds, jusqu'à ce qu'enfin la digue, barrière formidable du Missouri, céda à la masse d'eau qui s'y fraya un passage aussi impétueux qu'il était irrésistible. Un grand nombre d'Indiens périrent dans les flots, avec tous leurs effets et tous leurs chevaux. Ce fut l'affaire de peu d'heures. Les eaux furibondes de la nuit emportant les gros et durs glaçons, le lit de la rivière avait repris son calme ordinaire avant l'aurore. La vallée où cette effrayante et déplorable scène eut lieu a longtemps retenti des cris et des pleurs des pauvres et malheureux Sauvages échappés au naufrage ; et longtemps après elle a porté les marques de leur grand deuil.

Quelques buttes, par leurs formes, ressemblent à des animaux ou à des oiseaux, et en portent les noms ; entre autres, la *Tête-de-l'aigle* et la *Butte-du-veau*.

La butte de Wanité rappelle le souvenir de ce chef renommé, qui fut toujours heureux à la chasse et à la guerre. Il avait élevé un jeune corbeau, son petit favori, ou *esprit familier et tutélaire*, selon le calendrier des Sauvages. L'oiseau suivait au vol le chef dans toutes ses expéditions, et c'est à lui qu'il attribuait sa bonne fortune et ses succès. Le corbeau partait et revenait selon son bon plaisir, et faisait souvent une absence d'un ou deux jours. A chaque retour, le chef l'observait de près. Il interprétait à ses compagnons les cris et les gestes de son petit favori. "L'oiseau avait découvert des animaux, ou bien il avait vu du monde". Lorsqu'on levait le camp, le corbeau prenait son essor, et la bande suivait la direction qu'il indiquait. De pareilles historiettes sont assez communes parmi les Indiens, et ils les racontent comme des faits avérés. J'ai cru pouvoir vous en citer une de leur façon.

Vis-à-vis de l'ancien Fort-de-Clark, sur le Missouri, vous apercevez, dans le lointain, la butte de l'*Ours-Blanc*. C'est le nom d'un chef arrikara, qui avait coutume d'y pratiquer ses jeûnes rigoureux et ses macérations corporelles. Il y allait, chaque année, dans certaines saisons, ou encore avant de partir pour la guerre ou pour la chasse. L'Ours-Blanc y passait des journées entières sans prendre la moindre nourriture. Il se coupait une jointure de doigt, se faisait passer des cordes de cuir dans de larges incisions taillées au vif sous l'omoplate ou à la poitrine, y attachait une ou deux têtes de buffles et les traînait à près d'un mille de distance jusque sur le sommet du coteau. Dans une de ces circonstances, il fut surpris et tué par ses ennemis.

La tribu entière s'adonne aux pratiques des macérations les plus austères. On y trouve peu d'hommes avancés en âge qui n'aient fait le sacrifice de toutes les jointures des doigts et qui ne soient couverts de cicatrices sur toutes les parties charnues du corps. On excepte toujours les deux doigts nécessaires pour tirer l'arc et décharger le fusil.

Ces pauvres malheureux sont encore plongés dans les pratiques les plus superstitieuses du paganisme. Toutefois, à chaque occasion qui se présente, ils implorent le secours de la Robe-noire, pour venir instruire leurs enfants dans la véritable voie du salut. J'espère que ce bonheur leur sera accordé bientôt et qu'ils deviendront de *bons enfants* de Dieu, dignes des premiers temps du christianisme. Dans quelques jours, je me trouverai au milieu d'eux, et je me propose d'y rester quelque temps pour m'occuper de leur instruction.

A la distance de 220 milles de l'embouchure de la Roche-Jaune, sur une côte élevée d'un grand et beau plateau, se trouvent les trois tribus réunies des Arrikaras dont je viens de vous entretenir, des Gros-Ventres ou Hedâtza[1] et des Mandans. Ils sont au nombre d'environ 3000 âmes, réunies dans un seul et grand village permanent. Leurs maisons sont couvertes de terre, et ressemblent à des monticules d'une élévation de 25 à 30 pieds. La lumière et la fumée entrent et sortent par une ouverture ronde laissée au sommet.

[1] Ou *Gens de Saules*.

Quoique ces tribus parlent différentes langues et que chacune ait sa terre propre, les dangers communs de la part des formidables Sioux, qui leur font une guerre d'extermination, les ont forcés à unir leurs forces pour se mettre sur la défensive et se protéger mutuellement.

La tribu des Gros-Ventres et celle des Corbeaux ont la même origine. Une bagatelle, ou une légère dispute sur la possession de la carcasse d'un buffle tué sépara le camp en deux. Les Corbeaux gagnèrent les terres de la Roche-Jaune et des Côtes-Noires.

Les Mandans et les Winnebagoes, à en juger par la ressemblance des deux langues, semblent sortir de la même souche. Les deux tribus n'ont aucune tradition à ce sujet.

Les Arrikaras et les Pawnees parlent la même langue et se sont séparés pour un simple refus fait par le chef de l'une des tribus à celui d'une autre tribu. Celui-ci demandait des nerfs pour réparer ses souliers et ses habits ; sur le refus qu'il reçut, il partit et s'avança, avec sa bande, très avant dans le désert. Les deux branches de la nation ne se sont jamais rencontrées depuis.

Les Assiniboins sont des descendants directs des tribus siouses. Voici ce qui les sépara. C'est encore le buffle qui était la pomme de discorde. Dans une chasse commune, un grand nombre d'animaux furent abattus. Les vieillards, les femmes et les enfants les dépecèrent. Chaque famille a sa marque et reconnaît la flèche de ses chasseurs. Deux femmes, les épouses de deux chefs, réclamaient la même vache et se disputaient sur la marque

de la flèche, que chacune assurait appartenir à son mari. Comme d'ordinaire, des paroles elles en vinrent aux cheveux, qu'elles s'arrachèrent, aux coups de poings et de dents, aux égratignures. L'une arrangea l'autre de la manière la plus pitoyable. Sur ces entrefaites, les deux chefs arrivent à la fois sur ce champ de bataille. A la vue des figures tristes et lacérées de leurs chères moitiés, chacun prend parti pour la sienne. Les voilà mêlés, eux aussi, dans la grande querelle. La dispute devint générale et finit par un combat général, qui laissa des morts et des blessés. La bande des Assiniboins eut le dessous et se sépara des autres. Depuis lors, ils ne se rencontrent guère qu'en ennemis acharnés jusqu'à la mort.

A partir de la rivière Sheyenne jusqu'au fort Rendall, distance de 320 milles, la physionomie du pays, sur les deux bords du Missouri, est d'une monotonie qui souvent accable et fatigue la vue. Les pointes de bois y sont rares, et, si l'on excepte quelques bas-fonds, le terrain y est en général sec et aride. Les fortes bandes de bisons, les cabris et les chevreuils qu'on y aperçoit de temps en temps et de loin en loin, semblent alors animer le triste désert, et lui prêter un intérêt passager. Otez les animaux, et pendant des jours et des semaines on ne voit qu'une interminable suite de plateaux, de coteaux et de collines, tous alignés, comme une longue file de frères et de sœurs, portant les mêmes types.

J'ai traversé ces parages dans les quatre saisons de l'année. J'ai vu ses prairies au printemps, couvertes d'un souple et riche manteau de verdure, s'inclinant et se remuant à toute brise et à tout vent ; émaillées de fleurs variées et de toutes les couleurs. A chaque courbe ou déviation de la rivière, on retrouve la même prairie, les mêmes coteaux et collines, tous sur le même modèle et dans la même forme, et, malgré leur monotonie, toujours beaux et agréables. Je les ai vus après que le brûlant soleil de l'été avait transformé le beau vert en un jaune grisâtre, et que la souple tige était devenue dure, sèche et crispée, n'attendant que la mèche d'un imprudent chasseur ou un éclair pour devenir la proie des flammes. Ces aspects sont fatigants pour la vue. J'ai vu ces parages en feu dans le jour. Le soleil semblait étouffer la flamme, tandis que des nuages de fumée s'élevaient au-dessus de tous les coteaux et de toutes les collines et bas-fonds, jusqu'à ce que toute l'atmosphère en fût obscurcie. La nuit, la scène est bien différente. La colonne de fumée devient une colonne de feu. On voit du feu sous toutes les formes. Ici, ce sont des flambeaux solitaires et des flammes serpentant de branche en branche ; là, c'est un mur mouvant, une longue, ligne de feu, qui s'allonge, s'avance et dévore tout ce qui se trouve sur son passage. J'ai vu ces endroits, après que le feu les avait balayés, sans laisser la moindre verdure. Ces plateaux, ces prairies, ces coteaux et ces collines offrent alors le spectacle d'une bien triste désolation et font mal à la vue. Les neiges de l'hiver viennent enfin couvrir d'un linceul toute cette nature. C'est là sa dernière et sa plus triste image, image fidèle et constante, au reste, de toutes les choses passagères et terrestres.

De la Sheyenne à l'embouchure de la Plate, il y a 800 milles. On passe successivement vingt-trois rivières. Les principales sont : la Rivière-blanche, au sud, qui a 300 verges de largeur à son embouchure ; l'Eau-qui-court, au sud ; la Rivière-à-Jacques, au nord ; et la Grande-Siouse, au nord ; elle a une largeur de 110 verges. La Plate ou Nébraska, au sud-ouest, a une largeur de 600 verges à son embouchure. Sa distance de celle du Missouri est de 716 milles. Son lit est un sable mouvant, jusque loin au-dessus de ses deux grandes fourches. Elle est large et peu profonde. Elle arrose une région immense et lui sert d'égout.

La Plate a ses sources dans les Côtes-noires, les Montagnes-au-vent, les Montagnes-Rocheuses et les Montagnes-du-Parc du nord et celui du milieu. On suit sa grande vallée et celles de plusieurs de ses tributaires pour se rendre aux mines du Colorado, dans le bassin du lac Salé, parmi les Mormons, aux Montagnes-Rocheuses. De là, on se rend, par d'autres embranchements de routes, dans le Nevada, l'Utah, la Californie, l'Orégon, les territoires de Washington, d'Idaho et de Montana. La Plate est devenue la *Porte dorée*, ou le grand chemin aux mines d'or de ces divers pays.

La Rivière-blanche sort des Côtes-noires, c'est le grand égout des Mauvaises-Terres de l'intérieur. J'en ai donné la description dans une lettre d'ancienne date.

La rivière de l'Eau-qui-court, ou Niobrarah, doit son nom à son courant rapide. Elle aussi sort des Côtes-noires, et prend sa plus haute source dans le pic élevé, de la *Peau-crue*, dans les parages du Fort-Laramée. Elle traverse la région stérile et sablonneuse, appelée *Sand Hills*.

La Rivière-à-Jacques et la Grande-Siouse ont leurs sources dans une suite de lacs et de hauts coteaux de prairies, dans la même région du lac Wini-Wakan, ou lac du Diable, au 48^{e} degré de latitude nord.

La butte la plus remarquable dans l'espace indiqué est celle de l'*Oiseau-noir*, grand chef de la tribu des Omahas, à 177 milles au-dessus de la Plate. Comme Tchatka parmi les Assiniboins[1], il s'est fait la terreur de son peuple. L'Oiseau-noir prétendait avoir reçu du Grand-Esprit le pouvoir de vie et de mort sur toute sa nation. Ce pouvoir consistait simplement en une certaine quantité d'arsenic qu'un Blanc lui avait procurée. Le complice criminel tomba le premier dans le piége du chef barbare, qui voulut conserver pour lui seul le secret de sa terrible *médecine*. Il a empoisonné la plus grande portion de sa tribu, et, comme Tchatka, il a mis fin à ses propres jours. J'ai donné l'histoire de l'Oiseau-noir dans le premier volume de mes lettres.

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1855, p. 430 : *Histoire de Tchatka*.

De la rivière Plate à l'embouchure du Missouri, il nous reste 716 milles à parcourir. Cet espace renferme 32 rivières, qui viennent lui payer le tribut de leurs eaux. Voici les principales : le Nishnebotany, au nord ; le grand et le petit Nemaha, au sud ; le Nodowa, au nord ; le Kansas, au sud. La largeur du Kansas, à son embouchure, est

de 235 verges. Il est navigable pour des bateaux à vapeur à plusieurs centaines de milles. La Rivière-grande, au nord, a une largeur de 190 verges. L'Osage, au sud-ouest, a une largeur de 397 verges et est navigable à une longue distance. J'en ai parlé dans mes lettres. La Gasconade et la Moreau la suivent de près, sur le même bord. J'ajouterai la dernière petite rivière ou *creek*, l'Eau-froide, qui vient payer son tribut au Missouri, à une petite distance de l'embouchure, parce que c'est elle qui arrose la charmante terre de Saint-Stanislas, où se trouve le noviciat de la Compagnie de Jésus du Missouri.

Les tributaires qui portent un nom et qui paient tribut au Missouri, sont au nombre de 123. Le nombre des îles situées entre le Fort-Benton et l'embouchure du Missouri est de 219.

De l'embouchure du Missouri aux sources de ses trois fourches supérieures, on peut compter 3700 milles. Ajoutez-y 1253 milles, la distance de son débouché dans le golfe du Mexique, et vous aurez un parcours de 4953 milles. Jusqu'à Benton, la navigation en bateaux à vapeur est de 4253 milles. Son courant est rapide ; son eau est jaunâtre et bourbeuse. Dans tout son cours, au printemps et en automne, les principaux obstacles à sa navigation sont les nombreuses battures, les bancs de sable et les chicots, contre lesquels les bateaux viennent frapper et où souvent ils trouvent le naufrage ou au moins de graves avaries. Les autres obstacles sont les rapides au-dessus de la Roche-Jaune, qui sont insurmontables lorsque les eaux sont basses. On ne trouve ni chutes, ni rochers dans toute la distance que je viens d'indiquer.

Les magnifiques prairies de terres alluviales qui bordent la rivière sont pour la plupart d'une fertilité extraordinaire, et composent ce qu'on appelle le *Bassin du Missouri*. Sous le rapport de la fertilité, on doit exclure une bonne portion de la partie supérieure de la rivière dans le voisinage des Montagnes, où la région est stérile et aride, sujette à de longues sécheresses et à de fréquentes gelées de nuit, qui détruisent les moissons. L'étendue totale du territoire arrosé par le Missouri et ses tributaires, jusqu'à sa jonction au Mississipi, est de 500 000 milles carrés.

La tâche que je me suis proposée est accomplie. Je n'ose me flatter d'avoir réussi, d'avoir fait honneur à mon sujet ; mais j'ai, an moins, l'assurance d'avoir essayé de vous donner une idée de notre grande rivière américaine et de ses attributs, avec mes petits souvenirs et mes petites impressions. Il resterait, sans doute, beaucoup à ajouter, si l'on voulait entrer dans tous les détails ; mais cela dépasserait les limites d'une lettre, déjà bien longue. J'ajouterai, en finissant, qu'à l'embouchure de la Plate, on se retrouve au milieu de la civilisation et du progrès. On ne cesse d'admirer, sur les deux bords de la rivière, une succession de belles villes et de beaux villages, des forges, des moulins, des fabriques de différents genres. Tout tend à se perfectionner. Ce sont des manoirs nouveaux et d'antiques forêts, de vastes champs et de riantes prairies, avec d'innombrables troupeaux d'animaux domestiques. Tel est l'aspect, jusqu'à ce qu'on arrive au golfe du Mexique.

S'il y avait un procès entre le Mississipi et le Missouri, pour savoir à qui revient le droit d'appliquer son nom au grand fleuve, le Missouri l'emporterait. A l'endroit où les deux rivières s'unissent, il est plus large que son compétiteur. C'est le Missouri qui est le plus long ; il dépasse l'autre de plus de 2000 milles ; c'est lui qui fournit la plus grande abondance d'eau ; c'est lui enfin qui donne au grand fleuve, son courant, sa couleur, ses eaux saines et bienfaisantes et tous ses autres attributs. Le nom est resté au Mississipi, parce que, lors de sa découverte, le Missouri était encore inconnu. Le P. Marquette n'a fait que le noter[1].

[1] Voir dans les *Précis Historiques*, 1859, p. 133, 51[e] lettre du P. De Smet : Découvertes des missionnaires, et Tombeau du P. Marquette.

Un mot encore sur les animaux et les tribus qui habitent le Haut-Missouri. C'est vraiment le paradis du chasseur. Des troupeaux innombrables de bisons parcourent encore les plaines. L'ours gris et ses confrères, le noir et le brun, peuvent se rencontrer partout dans les broussailles des forêts. On y voit la grosse-corne dans les endroits escarpés ; le cabri dans la haute plaine ; les chevreuils à queue noire et à queue blanche dans les prairies ouvertes et les clairières des forêts ; l'orignal dans les vallons ; on rencontre les chèvres ou moutons blancs dans les parages des neiges perpétuelles. Partout on aperçoit les gîtes du blaireau, du renard, du méphitis ou *bête puante*, du loup, du carcajou, de la panthère, du chat sauvage, du lièvre, du lapin, des écureuils et des petits chiens des prairies. Le castor existe encore en grand nombre sur le Missouri et sur tous ses tributaires supérieurs ; la loutre, le rat musqué et le porc-épic s'y rencontrent. Ajoutez à tout cela une liste de volatiles : les cygnes, les pélicans, les grues, les outardes, les canards, les coqs et les poules des prairies, les bécassines et les tourterelles ; et dites-moi s'il n'y a pas de quoi faire venir l'eau à la bouche d'un amateur de la chasse ! Au moment où j'écris ces lignes (4 juin), les chasseurs du bateau rapportent les dépouilles de trois bisons, de quatre cabris, d'un cerf et d'un lièvre.

Voici les tribus indiennes qui habitent le Haut-Missouri et ses eaux : les Serpents et les Banacs occupent les Côtes-noires et les sources des Trois-Fourches ; les Pieds-noires sont à la base est des Montagnes-Rocheuses et jusque dans le territoire anglais ; les Corbeaux occupent la Roche-Jaune et la base des Côtes-noires ; les Assiniboins parcourent le désert entre le Missouri et la Rivière-rouge du nord ; les Arrikaras, les Gros-Ventres et les Mandans occupent les terres du Missouri sur les deux bords, entre les rivières Sheyenne et la Roche-Jaune ; les Sioux, la nation la plus nombreuse, occupent un immense territoire, depuis les confins du Haut-Canada au nord et à l'ouest, jusqu'aux Côtes-noires : les Winnebagoes occupent une petite réserve au grand détour du

Missouri ; les Poncahs, les Omahas, les Ottos, les Missouries et les Pawnees ont aussi leur réserve particulière ; les Sheyennes et les Rappalios parcourent les hautes fourches de la Plate et une grande portion du Colorado.

Je vous envoie mon brouillon que vous tâcherez, mon cher Père, de débrouiller. Le temps me manque pour le transcrire. Je suis près du Fort-Berthold, où je devrai m'occuper à l'instruction de trois tribus réunies dans un seul grand village, avides d'entendre la parole du Grand-Esprit. La besogne ne m'y manquera assurément pas, pendant que j'y attendrai l'occasion de me rendre parmi les tribus siouses.

Veuillez me rappeler au bon souvenir de mes chers confrères en Jésus-Christ à Bruxelles. Priez pour moi.

Mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE
Incidents de voyage sur le Missouri

Fort-Berthold, 24 juin 1864 (1916 milles de Saint-Louis).

Mon révérend et cher Père,

Cette lettre est le supplément de la précédente. Je vous y donnerai quelques extraits de mon journal, pour vous tenir au courant de ma mission, des progrès et des incidents de mon voyage.

A l'agence des Yantons, le 25 mai, le bateau s'arrêta un instant, pour me donner l'occasion de visiter une pauvre malade, et de conférer le sacrement du baptême à deux petits enfants.

Le même jour, il s'arrêta à Rendall, où six enfants reçurent le même bonheur.

Le lendemain, à l'endroit où le bateau prit sa provision de bois pour la journée, je pénétrai dans la forêt. Le sentier me conduisit à une petite cabane peu éloignée de la rivière. L'habitant solitaire me reconnut et me salua de la manière la plus affectueuse. Il était surpris et content de cette heureuse rencontre. Il appela sa femme sauvage et ils me présentèrent leurs deux petits enfants pour le baptême.

Le 31 mai, le bateau s'arrêta au Fort-Sully, l'ancien Fort-Pierre, pour décharger une partie de sa cargaison. Cet arrêt me procura quelques heures pour me donner un peu de mouvement, dont j'avais bien besoin après ma longue détention sur le bateau, et que je désirais mettre à profit pour les âmes. Les métis m'invitèrent à la cabane principale, et aussitôt les mères accoururent pour faire régénérer dix de leurs enfants dans les saintes eaux du baptême.

La nouvelle de mon arrivée s'était aussitôt répandue parmi deux camps d'Indiens sioux, les Chaudières et des Yantonnais, qui observent encore une espèce de neutralité et se tiennent à l'écart des bandes hostiles. Les chefs, à leur tour, vinrent me prier d'entrer chez eux, en me disant "que les mères s'étaient déjà réunies avec tous leurs petits enfants, pour les faire placer sous la protection spéciale du Grand-Esprit", c'est-à-dire, pour recevoir le baptême. Elles avaient formé un grand cercle, en plein air et au milieu du camp. Je leur fis une instruction sur l'importance et la nécessité du baptême et sur les principaux articles de la religion. Ils parurent tous très attentifs.

Une assemblée indienne, dans laquelle il s'agit d'entendre la parole de Dieu ou d'assister à tout autre acte religieux, est toujours tenue de la manière la plus respectueuse, et est vraiment touchante et édifiante. A les voir dans ces occasions, on s'imaginerait se trouver plutôt parmi des chrétiens, qu'au milieu de malheureux païens. Avant l'instruction, les chefs ne cesseront de vous répéter : "Robe-noire, donne-nous des paroles fortes, car nous avons les cœurs bien durs ; nous sommes ignorants comme les animaux de nos plaines ; nous avons grand besoin de t'entendre. Parle ; nous écoutons."

Dans l'occasion présente, je distribuai 164 images, avec les noms des saints patrons et patronnes des enfants baptisés. J'ajoutai à chaque image une médaille de la sainte Vierge, pour être portée au cou, comme marque de leur baptême. Ils conservent l'une et l'autre avec le plus grand soin.

Le chef des Yantons, appelé l'*Homme qui frappe le ris*, me pria, avec les plus vives instances, de leur obtenir un établissement pour l'instruction de leurs enfants. Je lui ai promis de représenter leur détresse et leurs bons désirs aux grands chefs des Robes-noires, c'est-à-dire, à l'évêque et à mes supérieurs, et je les engageai à espérer et à se préparer à cette grande faveur par une bonne vie, qui attirerait sur eux les bénédictions du Grand-Esprit. Je les mis ensuite au courant des intentions du gouvernement à leur égard, des suites funestes de la guerre, et je les exhortai à continuer de maintenir la paix.

Le 3 juin, chemin faisant, je vis seize loges de Yantonnais, groupées sur un coteau. Ils nous firent signe d'approcher, et nous invitèrent à un conseil, pour délibérer sur les difficultés actuelles de leur pays. Ils paraissaient irrésolus et avides de nouvelles. On les mit aussi au courant des malheurs dans lesquels la guerre allait entraîner les tribus hostiles, et de la nécessité de la paix.

A mesure que nous avançons dans le pays ennemi, notre équipage devait être, nuit et jour, sur le qui-vive, pour ne pas être pris à l'improviste.

Un mot sur la nature des Indiens de ces parages ne sera pas, je pense, hors de propos. Nos troupes régulières rencontreront ces tribus errantes de maraudeurs sauvages, exaspérés contre les Blancs. Les Sioux sont au nombre de 5000 à 6000 guerriers, montés, pour la plupart, sur des coursiers ardents et hardis. La guerre semble être pour eux non-seulement un besoin et un passe-temps, mais l'occupation par excellence de leur vie. La tactique des Indiens rend le système régulier de faire la guerre impuissant ou presque entièrement inutile. Ils sont ici aujourd'hui, et demain ils sont là. Tout à coup, ils provoquent une épouvante parmi les chevaux et les mules des émigrants qui traversent le désert en longues caravanes, puis on les retrouve de nouveau sur la rivière Missouri, guettant le passage des bateaux pour massacrer et piller les faibles équipages. L'Indien est partout sans être nulle part. Ces hommes s'assemblent au moment du combat, et ils disparaissent aussitôt si la fortune de la guerre semble les quitter. L'Indien met sa femme et ses enfants à l'abri dans quelque endroit retiré du désert et loin du

théâtre des hostilités. Il n'a ni villes ni magasins à défendre, ni ligne de retraite à couvrir. Il n'est surchargé ni de trains de bagages, ni de chevaux de charge. Il entre seulement en action lorsque l'occasion favorable se présente, et jamais sans avoir l'avantage du nombre et de la position. La science stratégique de la civilisation est, par conséquent, peu utile lorsqu'on cherche à opérer contre un peuple pareil. Il n'y a pas sur la terre une nation plus ambitieuse du renom martial, et qui tienne en plus haute estime les traits de bravoure d'un guerrier valeureux, que les sauvages de ces déserts. Leur vie semble en dépendre. Un jeune homme ne saurait occuper une place dans le conseil, à moins qu'il n'ait rencontré son ennemi sur le champ de bataille. Celui qui compte le plus de chevelures est le plus considéré dans sa tribu[1] Ils sont étrangers à tous les soucis, vivent sans besoins artificiels, sont heureux et contents "comme des rois", aussi longtemps qu'ils trouvent le buffle et le cabri dans le cercle de leurs courses vagabondes. Tout homme chez eux est guerrier, et chacun semble avoir la conviction intime de sa propre bravoure.

[1] Quand un Sauvage a tué un ennemi, il lui enlève, au sommet de la tête, une partie de la peau avec la chevelure, et c'est un trophée pour le vainqueur.

A mesure que le bateau s'avance, on aperçoit, le long de la grève, des signes nombreux du passage de fortes bandes de bisons. Du 4 au 7 juin, sans mettre pied à terre, nos chasseurs abattirent dix buffles dans l'eau et sur le rivage ; six cabris, un cerf, un lièvre et deux loups. Ils prirent trois veaux en vie, qui étaient embourbés et se débattaient dans la vase. On les apprivoise facilement.

Le 9, le bateau arrivait au Fort-Berthold, à 1916 milles au-dessus de l'embouchure du Missouri. Je m'y arrêtai pour attendre des nouvelles par rapport aux mouvements des bandes de Sioux. Je m'empressai de leur envoyer un exprès, pour leur faire connaître mon arrivée et mes intentions. J'attends leur réponse dans la quinzaine ; si elle est favorable, avec la grâce du Seigneur, je ferai des efforts pour les rejoindre dans l'intérieur du pays.

Les trois nations unies, les Gros-Ventres, les Riccaras et les Mandans, me reçurent avec la plus grande cordialité. Ils parurent être aux anges lorsque je leur annonçai que j'allais passer quelque temps dans leur village. Le lendemain, je rassemblai les principaux Mandans et Gros-Ventres dans une de leurs grandes loges ou maisons de terre, qui ont une circonférence d'environ 150 pieds et peuvent contenir au delà de 600 personnes. Je leur fis connaître les motifs de ma visite, qui étaient de leur annoncer la parole du Grand-Esprit, de donner le baptême à tous les petits enfants qui ne l'avaient point encore reçu, de pénétrer, s'il était possible, parmi leurs ennemis, les Sioux ; de faire un effort, au nom du Grand-Esprit, pour leur faire goûter les paroles de paix dont j'étais porteur de la part du président des États-Unis, M. Lincoln. Je parlai pendant deux heures. Je fus écouté avec la plus grande attention et le plus vif intérêt. Le chef Manchoute, ou l'Aigle guerrier qui vole [1], au nom des deux tribus, m'adressa leur réponse, dans des termes propres et bien choisis, accompagnés de gestes et d'une dignité d'orateur vraiment remarquables, qui semblent être naturels aux Indiens des plaines. Dans sa longue harangue, il me remercia particulièrement "de mon bon vouloir ou de ma charité à leur égard", et exprima "l'espoir que tous mes avis et mes conseils seraient strictement suivis et observés". Il finissait, en ajoutant : "Je répète de nouveau le désir exprimé depuis plusieurs années : nous sommes de pauvres malheureux et des ignorants ; nous désirons connaître la voie dans laquelle le Grand-Esprit veut que nous marchions sur la terre. Oh ! que les Robes-noires viennent résider parmi nous, pour nous mettre tous, avec nos femmes et nos enfants, dans ce sentier de bonheur, et nous vivrons !"

[1] Sa taille est de six pieds six pouces.

Après les conseils et les discours, les mères indiennes entrèrent dans la loge avec leurs petits enfants, et se placèrent en double et triple cercle. Quelle consolation ! 204 enfants furent régénérés dans les saintes eaux du baptême. Tout se passa dans le meilleur ordre, mais toutefois pas sans bruit. Pendant les cérémonies, on nous honorait de temps en temps d'un chorus étourdissant. Il suffisait qu'un petit Sauvage, saisi d'épouvante à l'approche de la Robe-noire, déployât la forte de ses jeunes poumons par des cris aigus, pour mettre tous ses petits camarades en train sur le même diapason. Il y avait alors de quoi fendre l'oreille. Les chiens du dehors augmentaient le vacarme, en ajoutant aux cris des enfants leurs affreux aboiements et hurlements. La journée du 10 fut pour moi une bien belle et bien consolante journée. Les cérémonies la remplirent entièrement. A force de me baisser avec mon pesant corps, pour donner le baptême, j'ai pu à peine me bouger plusieurs jours de suite, *met het geschot in den rug*.

Le 12, je fus invité par les chefs Riccaras. Après la circulation du calumet, j'ouvris le conseil, en leur annonçant les motifs de ma présence. De même que parmi leurs confrères les Mandans et les Gros-Ventres, mes paroles furent reçues avec une religieuse attention et approuvées. Le grand chef Net-soo-taka, ou le *Porc-flèche-blanc*, me fit une longue et belle réponse très à propos. Puis, je dus prêter l'oreille et répondre à une suite de plaintes contre leurs ennemis et contre les agents du gouvernement. La réunion dura environ trois heures.

Les hommes quittèrent la loge et firent place aux mères et aux petits enfants. Je me mis au centre de la loge, assis sur une peau de buffle, et tous les petits enfants, au nombre de 103, me furent présentés deux à deux pour le baptême.

Le 13, nous eûmes une alerte dans le camp. Une bande de Sioux fut aperçue dans le voisinage. Après avoir tué un Gros-Ventre, blessé un Riccara et volé quelques chevaux, ils gagnèrent le large et échappèrent aux poursuites.

J'ajouterai une circonstance qui a augmenté beaucoup le respect des Sauvages pour notre sainte religion. L'année dernière, par suite d'une excessive sécheresse, la récolte avait été bien pauvre : à peine avait-on recueilli ce qu'il fallait de semences pour cette année-ci. Dans l'espoir d'un meilleur résultat, ces pauvres gens avaient ensuite labouré, pour l'ensemencer, environ mille arpents de terre. Ils avaient, pour tout instrument de labourage, quelques pioches, quelques bêches, des bâtons pointus ou crochus, des omoplates de buffles. Après avoir ainsi préparé cette terre, ils l'avaient ensemencée. Par malheur, cette année encore, le printemps avait été sans pluie et même sans rosée. Leur maïs et leurs autres végétaux ne se développaient pas, et l'espoir d'une bonne récolte semblait de nouveau s'évanouir. Les Sauvages étaient dans la désolation. A la réunion du 12, ils me supplièrent d'implorer le secours du Ciel pour leur obtenir une pluie abondante, qui fertilise leurs terres. "Robe-noire, me dirent-ils, vous avez un si grand pouvoir ; ne pouvez-vous pas aussi faire tomber un peu de pluie ?" Je leur répondis que je n'avais pas ce pouvoir, que le Grand-Esprit seul l'a ; qu'on peut tout obtenir de lui par la prière. Je les exhortai à avoir recours au Grand-Esprit, qui est toujours prêt à écouter les cœurs humbles et bien disposés, puisqu'il nous dit lui-même : *Demandez et vous recevrez*. J'ajoutai : "Implorons le Ciel ensemble, et offrons nos cœurs à Dieu. Je dirai la plus grande de toutes les prières (la messe). Espérons tous dans l'infinie miséricorde du Grand-Esprit, toujours prêt à accorder secours et protection à ses enfants sur la terre, qui tâchent de s'en rendre dignes." J'offris à Dieu la victime de propitiation. Le lendemain 13, le ciel se couvrit pour la première fois, et une douce et abondante pluie tomba par petits intervalles pendant environ vingt-quatre heures. Cette heureuse circonstance remplit tous les cœurs de respect pour la parole de Dieu, d'espérance et de joie. Le 17, nous eûmes de nouveau recours au Ciel, et le Seigneur accorda une seconde et bonne pluie. Ces bienfaits semblaient faire une profonde impression sur ces pauvres Indiens.

Ils assistent volontiers et avec la plus grande assiduité à toutes les instructions. Un grand nombre d'adultes, surtout les vieillards et les vieilles veuves, les malades et les aveugles, se préparent à recevoir dignement le baptême. Je leur trouve à tous des dispositions vraiment admirables, et tous les chefs se sont déjà mis en devoir de porter remède aux vices et aux superstitions païennes qui jusqu'ici ont désolé les trois tribus.

Je n'oublierai jamais l'assistance qui m'a été si libéralement accordée depuis mon arrivée au fort par le digne M. Gérard, employé de l'établissement ; par M. Pierre Garrot, interprète ; M. Gustave Cagnat, commis, et par tous les employés. Je ne cesserai de former des vœux pour leur bonheur. Que le Seigneur leur rende au centuple leur grande bonté et bienveillante charité à mon égard.

J'ai fait allusion à l'éloquence de nos orateurs indiens. Voici la traduction de discours textuel du *Petit-Marcheur*, chef mandan, au surintendant indien de ce district :

"Mon grand Père, on désire que je t'adresse la parole. - Que dirai-je ? Autrefois, nous étions un peuple puissant, - et que sommes-nous aujourd'hui ? - Parle à ton agent ; - il nous visite chaque année, - il connaît notre nombre, - il te dira : - "Hélas ! peu de Mandans survivent." - Que sont-ils devenus ? - Quel point de la terre occupent-ils ? - Mon grand Père, jette tes regards sur la prairie, lorsqu'elle est couverte d'une riche verdure de gazon et émaillée de belles fleurs de toutes les couleurs, à la fois agréables à la vue et à l'odorat. Qu'on jette la torche ardente dans cette belle prairie, et de nouveau porte tes regards sur elle et rappelle à ton souvenir le bonheur et la vie qui y régnaient avant l'incendie. L'emblème de ma nation se présentera alors à ton esprit. Mon ancien et grand village était l'image de cette belle prairie ; - mon peuple était ce riche gazon verdoyant ; - nos femmes et nos enfants étaient ces fleurs. - La petite vérole, c'est la torche qui a allumé et détruit nos beaux parterres ! Le souvenir seul nous en reste. - Nous avons enterré la haine et l'esprit de vengeance. On ne reproche plus au Blanc d'avoir porté la torche au milieu de nous.

La mort a éclairci nos rangs. - Aujourd'hui trois peuples différents ne forment qu'un seul village. Lorsque les Riccaras et les Gros-Ventres sont dans la souffrance et dans la faim, nous y prenons part. - J'ai entendu les discours que nos alliés t'ont adressés. - J'ai cru de mon devoir d'y ajouter ma faible voix, dans l'espoir que tu nous prendras tous en pitié et que tu nous protégeras contre les attaques de nos ennemis. - Étends ton bras puissant, et il formera une barrière assez forte que les Sioux ne tenteront point de passer ; et nous dormirons tranquilles, sans arcs et sans flèches à nos côtés. - Assurément, le fort et puissant n'écoutera pas en vain les pleurs et les soupirs du faible, qui lui demande secours ; surtout lorsque le faible peut attribuer au fort tous ses malheurs et la décadence de sa nation."

Ce langage du *Petit-Marcheur* n'est pas sans éloquence.

Je me recommande à vos bonnes prières, mon révérend et cher Père, et à celles de mes chers confrères en Jésus-Christ.

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE
Adieux et remerciements à la Belgique

Ostende, 2 juin 1865.

Mon révérend et bien cher Père.

C'est aujourd'hui, à 6 heures du soir, que je quitte de nouveau ma patrie, ma famille, mes amis, mes bienfaiteurs, mes frères en religion. Adieu, adieu à tous, et probablement pour toujours, jusqu'au suprême rendez-vous du ciel.

Cette séparation, - pourquoi ne l'avouerais-je point ? - n'est pas sans quelque peine pour mon cœur ; mais j'espère pouvoir travailler encore un peu pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; et c'est là l'aimant surnaturel qui m'attire loin de la chère Belgique et des affections que j'y ai rencontrées. Il me manque toujours quelque chose quand je ne suis pas au milieu de mes bons Sauvages : malgré le bienveillant accueil que je reçois partout, à cause de ma mission apostolique, je sens partout un vide, jusqu'à ce que je rentre dans mes chères Montagnes-Rocheuses. Alors le repos se fait, alors je suis heureux. *Hæc requies mea*. Vous le comprenez facilement : après avoir été une bonne partie de ma vie parmi les Sauvages, c'est parmi eux que je désire passer les quelques années qui me restent encore[1] ; c'est parmi eux aussi, si c'est la volonté de Dieu, que je désire mourir. Oh ! ce serait mon dernier et mon plus grand bonheur sur la terre !

[1] Le P. De Smet est né à Termonde, le 31 janvier 1801. Il partit pour la première fois pour l'Amérique en 1821. Lorsqu'il arriva à Saint-Louis, sur le Missouri, cette ville contenait à peine 3000 habitants, dont environ 1000 étaient catholiques ; il y avait un évêque et quelques rares prêtres. Saint-Louis compte aujourd'hui, sur 200 000 habitants, 80 000 catholiques ; et cette ville renferme 23 églises, un clergé nombreux, des écoles et des hôpitaux desservis par des religieux et par des religieuses.

Avant de mettre le pied sur le bateau à vapeur qui va me transporter d'Ostende à Londres, je désire, mon cher Père, par l'organe de vos *Précis Historiques*, remercier encore une fois mes compatriotes qui ont été si bons pour moi, et en particulier mes bienfaiteurs. Grâce au Ciel, mon voyage en Europe a été béni ; je pars content, je pars heureux. Toutes les personnes qui se sont intéressées à ma mission apprendront avec plaisir que j'emmène avec moi treize jeunes gens et un de nos Pères. Ils vont se consacrer à la grande œuvre de la civilisation par l'Évangile, la seule qui soit possible, comme je l'ai constaté partout, depuis bientôt quarante-cinq ans de courses continuelles. Avec ces compagnons, je conduis en Amérique quatre Sœurs de Sainte-Marie, dont la maison-mère est à Namur. Vous voyez, mon cher Père, que la mission des Montagnes-Rocheuses est en quelque sorte une mission belge, comme celle du Calcutta, dont les missionnaires vous donnent de si intéressants détails dans vos *Précis Historiques*.

Le mercredi 7 de ce mois, avec la grâce de Dieu, nous nous embarquerons à Liverpool pour New-York, sur le bateau à vapeur le *City of New-York*. Nous espérons y arriver pour la fête de saint Louis de Gonzague.

Il me reste, mon révérend et bien cher Père, à vous demander, et à demander par votre organe à vos lecteurs, des prières et des messes pour notre heureux voyage. Ce sera la neuvième fois que je traverserai le grand Océan, sous la protection du Ciel, avec une entière et filiale confiance dans l'Étoile de la mer, *Stella maris*, notre bonne Mère à tous. Je prierai pour toutes les personnes avec lesquelles je me suis trouvé en rapport ; je ferai prier les Sauvages pour elles. Puissions-nous, un jour, nous retrouver tous ensemble en paradis ! Sur la terre, tout est vanité, rien ne satisfait entièrement le cœur ; j'ai pu tant de fois m'en convaincre, ayant voyagé et causé avec des hommes de toutes les religions, de toutes les opinions, de tous les rangs de la société : les croyants, c'est-à-dire, les enfants de l'Église sont les plus heureux ; et c'est parmi eux aussi qu'on en trouve le plus qui rendent heureux les autres, sans intérêt personnel et par pur dévouement.

Adieu, mon bon Père, adieu ! Je continuerai de vous écrire les relations de mes courses, pour les publier dans les *Précis Historiques*, si vous le jugez à propos. Dès aujourd'hui, le journal de voyage sera commencé par la mention de notre départ d'Ostende.

En attendant que je vous l'envoie de New-York, si la bonne Providence nous permet d'y aborder, je joins encore à cette lettre un petit aperçu curieux que j'ai trouvé dans mes notes. C'est la tradition des Indiens sur l'arc-en-ciel [1]. On verra, par cet exposé, que la vérité biblique trouve des monuments traditionnels partout, même parmi les Sauvages des contrées les plus éloignées de toute communication. Comment, après tant de preuves de notre sainte et consolante religion, peut-il y avoir des incrédules ? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre, et ce que je ne comprendrai jamais.

[1] Nous publierons plus tard cet aperçu.

Agréez, mon révérend et cher Père, l'assurance de toute ma reconnaissance et de toute mon amitié. Faites agréer, de ma part, ces sentiments aux familles et aux communautés religieuses que nous avons visitées ensemble.

Votre dévoué frère en religion et en Jésus-Christ.

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE ET ONZIÈME LETTRE
Tradition indienne sur l'arc-en-ciel et le déluge

Sa Majesté le roi Léopold, voulant donner une marque de sa haute bienveillance au R. P. De Smet, qui a porté si loin le nom belge et les bienfaits de la civilisation, vient de le nommer chevalier de l'Ordre de Léopold.

Le 7 juin, à 8 heures du soir, le P. De Smet, avec douze compagnons et quatre Sœurs de Sainte-Marie, s'était embarqué à Liverpool pour l'Amérique.

Mon révérend et bien cher père.

Voici l'opinion sur l'arc-en-ciel et le déluge, que j'ai trouvée parmi les Lenni-Lennapes ou Delawares, qui habitent le territoire du Kansas aux États-Unis d'Amérique.

Sin-go-wi-chi-nâ-xâ[2] est le nom que donnent à l'arc-en-ciel les Lenni-Lennapes, c'est-à-dire, le *premier peuple*. Ce mot est très significatif ; il comprend beaucoup de choses et on peut à peine le traduire. J'essayerai toutefois d'en donner la signification littérale. *Sin-go-wi-chi-nâ-xâ* signifie un cercle large et lumineux, composé de plusieurs cercles étroits, qui diffèrent tous les uns des autres en couleur, et qui sont néanmoins tellement mélangés qu'aucune ligne de séparation ne saurait être observée entre eux.

[2] La lettre *x* en langue delaware est aspirée, comme en espagnol la lettre *j*.

Voici la tradition que conserve toujours cette tribu. L'arc-en-ciel date des premiers temps. Après la création de la terre, le Grand-Esprit la couvrit d'une voûte bleuâtre et azurée. Une grande inquiétude s'empara du cœur de l'Esprit-des-eaux ou *Manitou*-des-eaux. Il craignit que la pluie ne pourrait plus désormais pénétrer ce pur azur, et que, par conséquent, l'élément dans lequel il se plaisait et qui lui accordait l'existence, l'eau, venant à manquer, lui, l'Esprit-des-eaux, abandonné et sans domaine, il deviendrait l'objet du mépris et du ridicule au milieu des autres esprits tutélaires de la terre. L'Esprit-des-eaux fit donc un humble appel au Grand-Esprit, le suppliant de lui être favorable et de ne point permettre qu'une aussi grande calamité vînt fondre sur lui.

Les paroles plaintives de l'Esprit-des-eaux entrèrent au fond du cœur du Grand-Esprit, qui en fut pénétré de pitié et de compassion. C'est pourquoi il daigna ouvrir une oreille attentive et bienveillante à son discours.

Le Grand-Esprit assura donc l'Esprit-des-eaux que ses craintes étaient sans fondement, et, comme preuve, il commanda à l'Esprit-du-vent, qui réside dans la région où le soleil se couche, de souffler avec impétuosité. Aussitôt on vit paraître au-dessus de l'horizon occidental des nuages noirâtres et épais. Ils se répandirent au large avec une grande rapidité, jusqu'à ce que l'azur du firmament, qui avait tant alarmé l'Esprit-des-eaux, eut entièrement disparu.

Alors la voix du Grand-Esprit se fit entendre au milieu des nuages. C'étaient des sons sourds, profonds, prolongés, semblables au bruit des ondes mugissantes qui tombent d'une multitude de cataractes, de chutes et de cascades.

Au même instant, l'Esprit-de-la-pluie, frère de l'Esprit-du-vent et de l'Esprit-des-eaux, se déchaîna et répandit ses torrents. Les eaux tombèrent et continuèrent de tomber jusqu'à ce que les rivières et les lacs eurent dépassé leurs limites et couvert la face de la terre. Les oiseaux se réfugièrent dans les plus hautes branches des arbres, et les animaux gagnèrent les sommets les plus élevés des montagnes.

A cette vue, le cœur de l'Esprit-des-eaux redevint calme et tranquille ; il cessa de craindre et de douter.

Sa soumission fut agréable au Grand-Esprit. Celui-ci ordonna aux pluies de cesser et aux nuages de disparaître, à la vue du cercle lumineux appelé *Sin-go-whi-chi-nâ-xâ*.

Depuis cette époque, les Lenni-Lennapes saluent l'arc-en ciel chaque fois qu'il se déploie, parce qu'ils le regardent comme la marque certaine de la bienveillance du Grand-Esprit.

Telle est, parmi les Delawares, la tradition de l'arc-en-ciel, et c'est évidemment la tradition du déluge. Comment cette connaissance est-elle parvenue parmi ces sauvages ? C'est le secret de Dieu. Adorons-le.

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE
D'Ostende à New-York, en 1965

Université de Saint-Louis, 24 août 1865.

Mon révérend et cher Père.

Je suis de retour à Saint-Louis depuis la fin de juin. La besogne multipliée et les petites indispositions qui m'ont accablé depuis ont retardé ma lettre. Selon la promesse que je vous ai faite à mon départ de Bruxelles, je vous donnerai une petite esquisse de mon voyage, quoiqu'il n'offre d'ailleurs rien de bien intéressant. Il a été heureux et tranquille ; c'est dire beaucoup en peu de mots.

J'ai quitté Tronchiennes et Gand, avec mes chers compagnons de voyage, le 2 juin. Vers les six heures du soir, nous nous embarquâmes à Ostende et fîmes nos adieux à M. Montens, à mon cher beau-frère Charles Van Mossevelde, de Termonde, et aux autres amis qui nous avaient accompagnés jusqu'à l'embarcadère. Nous trouvâmes le temps beau et serein sur la Manche.

Le lendemain, vers les huit heures du soir, nous débarquâmes au quai Sainte-Catherine, à Londres. Le P. Mac Cann et un scolastique nous y attendaient avec plusieurs voitures. Il nous fallut une heure à peu près pour passer ce quartier de la grande Babylone moderne et nous rendre à la station de Liverpool. Vers midi, la vapeur nous enlevait. Tout allait à merveille : nous avions peu de temps pour contempler la belle et riche campagne, les nombreuses villes, les gros bourgs et villages ; tout passait comme un éclair. Vers les six heures du soir, nous arrivâmes à notre destination, et allâmes camper au *Queen's Hotel*. Nous étions encore à peu près à jeun depuis Ostende. Vous vous imaginerez facilement que nous fîmes honneur au gros *roast beef* et aux autres plats qui passaient rapidement entre nos mains.

Nos bons Pères de Liverpool eurent pour nous les égards les plus fraternels et nous comblèrent d'amitié, de bonté et de charité.

Le 7, nous leur fîmes nos adieux. Le R. P. Provincial Weld et plusieurs autres Pères nous conduisirent à bord du beau et nouveau navire le *City of New-York*. Vers les cinq heures du soir, il leva l'ancre et quitta le port. J'avais eu la précaution d'arrêter, une quinzaine de jours auparavant, nos dix-sept places. La première nuit, la machine à vapeur se dérangea et le bateau fut arrêté pendant plusieurs heures. Le lendemain, dans la matinée, on jeta l'ancre dans le port de Queenstown, en Irlande, pour prendre des passagers et la malle. Le nombre était alors au complet : il approchait de 450, dans lequel toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique étaient représentées.

Notre traversée peut être comptée parmi les plus heureuses qui aient été faites : pas de tempête, nul accident, seulement trois de mes compagnons et trois Sœurs de Sainte-Marie furent interpellés par l'inexorable Neptune, et se soumirent bon gré malgré au tribut. Chacun avait à montrer sa triste figure et à faire des gestes et des grimaces qui parfois prêtaient à rire.

Nous vîmes un grand nombre de baleines, et quelques-unes de très près. Elles passaient majestueusement sur les deux bords du navire et jetaient des colonnes d'écume par les narines. D'autres grands poissons de mer se montraient aussi très nombreux.

Pendant plusieurs jours, l'air était très vif et froid. Chacun s'empressait de reprendre son habit d'hiver. Rien d'étonnant : c'est que nous nous approchions insensiblement des palais flottants qui s'étaient détachés du pôle glacial. Plusieurs se présentèrent effectivement à nos regards curieux. La plupart de nos passagers jouissaient, pour la première fois, de cette vue merveilleuse ; aussi ouvraient-ils de grands yeux et semblaient-ils ne pouvoir se lasser de contempler ces îles transparentes, jusqu'à ce qu'enfin elles disparurent dans le lointain. Une de ces îles avait l'apparence d'un grand amphithéâtre, vu à un quart de lieue de distance.

Tous les jours, quelques voiliers et bateaux à vapeur furent signalés. Le passage direct de Liverpool à New-York est très fréquenté. En cas de rencontre, on hisse de part et d'autre le pavillon de sa nation, tandis que le pilote continue à tenir l'œil sur le compas, sans dévier d'une marque de sa destination. Aux signes de détresse seulement, on s'approche et on communique.

Nous eûmes plusieurs jours de brume dans les parages des bancs de Terre-Neuve, où la pêche de la morue se fait sur une grande échelle. C'est la région par excellence des brumes et des pluies. Je ne me rappelle pas y avoir passé une seule fois, dans mes dix-sept traversées de l'Atlantique, par un temps calme et serein. Pendant toute la durée de la brume, nuit et jour, toutes les trois ou cinq minutes, on fait jouer le grand sifflet du bateau pour éviter toute collision.

Le 19, de grand matin, nous étions en vue de Sandy-Hook. La veille, le pilote américain s'était rendu à bord avec sa pacotille de nouvelles et de gazettes. En mettant le pied sur le tillac, il s'était trouvé comme assiégé par une masse de curieux, avides de connaître les grands et récents événements du pays. On dévorait et on discutait

les feuilles avec ardeur ; car nous avions à bord beaucoup de politiques de l'ancien et du nouvel hémisphère, et un grand nombre de négociants intéressés.

J'appris, avec contentement, et consolation, qu'insensiblement, après la triste et malheureuse guerre américaine, le calme commençait à renaître dans les masses, et que le bon ordre et la loi, malgré l'extinction de l'esclavage, se rétablissaient peu à peu dans les États où la sécession avait causé tant de malheurs et tant de dégâts. La spontanéité d'esprit du peuple du Sud, qui a précipité un si grand nombre d'États dans la rébellion, a provoqué de même un ralliement général à l'Union. Aujourd'hui, personne dans le Sud ne semble plus songer à des entreprises hostiles au gouvernement. La majorité du peuple ne demande que la chance et les moyens de se relever. La vraie politique doit tendre à assurer une paix solide et une prospérité durable. Il est à espérer que le président Johnson éloignera les agitateurs rancuniers, et alors bientôt le retour à l'Union rendra ce pays plus beau, plus prospère, plus grand qu'il ne l'a jamais été. Mais plus le feu est violent et étendu, plus il faut de temps pour l'amortir et l'éteindre. La secousse américaine a été grande et désastreuse dans ses effets ; la sagesse du peuple saura l'apaiser à la longue.

Le 19, vers les neuf heures du matin, le *City of New-York* entra dans le port de la grande métropole américaine, qui compte aujourd'hui plus d'un million cent mille habitants. Ce qui frappe de prime abord l'étranger en arrivant à New-York, c'est la splendeur des établissements publics, des grands hôtels et des maisons ; c'est son commerce et sa prospérité, son luxe et son extravagance. La guerre a été une mine d'or pour la ville ; les grands contrats l'ont enrichie pendant ces quatre dernières années.

Le jour de notre arrivée, nous dînâmes au Collége Saint-François-Xavier. Nos Pères français nous reçurent avec la cordialité la plus parfaite et la plus fraternelle. Leur établissement est très prospère et compte près de 500 élèves. Il est très populaire. L'administration de la ville, dont les membres sont, pour la plupart, protestants, lui a accordé, dans le courant de l'année, un subside de 20 000 francs.

Mes compagnons avaient besoin de mouvement ; ils s'en donnèrent en parcourant la ville et ses environs, et en visitant les établissements publics qui offraient le plus d'intérêt. J'avais mes petites affaires à soigner. J'obtins la libre entrée de toutes nos caisses et de toutes nos malles. Le chef de la douane, à qui je me présentais avec une bonne recommandation, a été d'une politesse extrême à mon égard.

Dans la matinée du 26, nous prîmes le chemin de fer à Jersey-City *viâ* Cincinnati, où nous nous arrêtâmes pendant huit heures pour visiter nos chers confrères au Collége Saint-Xavier. Enfin, nous arrivâmes à Saint-Louis le 29 juin. C'était la fête des saints Pierre et Paul. Nous y étions à temps pour assister à la distribution solennelle des prix qui eut lieu ce jour-là à l'Université. J'étais vraiment aux anges d'être au terme de mes longues courses, avec tous mes compagnons, sains et saufs. J'étais ému jusqu'au fond du cœur en me retrouvant au milieu de mes chers frères en Jésus-Christ. J'allai bientôt les rejoindre à la salle des exercices. Il y avait un grand auditoire pour entendre les discours des élèves et assister à la distribution des prix. A ma grande surprise et confusion, mon retour y fut annoncé par des battements des pieds et des mains. Je vous avoue qu'en ce moment j'étais loin d'être à ma place.

L'ancien proverbe nous dit : *Sunt bona mixta malis*. C'est bien le cas actuel au Missouri. Nous nous y trouvons dans une espèce d'incertitude et de crainte. Le parti radical s'est mis, *per fas et nefas*, à la tête du gouvernement de l'État ; la nouvelle constitution, qui a été adoptée par une très faible majorité et qu'on annonce publiquement comme frauduleuse, exige que le clergé de toutes les religions, tous les professeurs de colléges et de séminaires, et tous les maîtres et maîtresses d'école prêtent le serment "*que jamais, dans le passé, ils n'ont dit une parole ni eu de sympathie pour la rébellion du Sud"*. Notre clergé est en général d'accord qu'on ne peut pas exiger un serment pareil. D'ailleurs, notre autorité n'émane pas de l'État, et nous ne pouvons, sans compromettre l'autorité ecclésiastique, consentir à prêter ce serment. Aucun prêtre catholique au Missouri ne le prêtera. La peine de ceux qui refusent de prêter cet abominable serment, est une amende de 500 dollars et l'emprisonnement. Le gouverneur a annoncé, dans un discours, qu'il a fait agrandir la prison d'État et que la loi serait exécutée le 4 septembre prochain. Si réellement cette loi cruelle est appliquée, nos églises devront être fermées, et nos colléges et nos écoles seront ruinés. L'affaire paraît vraiment sérieuse, et elle est en même temps si absurde, que je me sens porté à croire que l'acte restera une lettre morte et une tache noire dans la constitution, tache qui ne tardera pas à rejaillir sur les fauteurs.

Toutefois, ces circonstances ne nous ôtent aucunement notre tranquillité ordinaire : chacun se tient à sa besogne comme si rien ne se tramait autour de nous. On dit assez ouvertement que c'est à la religion catholique seule qu'on en veut. La persécution contre elle est de longue date ; mais l'Église en sort plus glorieuse et survit à tous ses persécuteurs. Dans ces entrefaites, nous prions, et nous attendons les résultats sous la sauvegarde du Seigneur. Que sa sainte volonté s'accomplisse, c'est tout ce que nous répondons à nos ennemis ; et ce silence semble vexer les agitateurs, dont les consciences sont toujours troublées. Il n'y a pas de paix pour ceux qui font mal.

Un mot sur les Indiens, et je finis. Mes indispositions et la saison déjà trop avancée m'empêchent de visiter mes chers Sauvages cette année. La guerre contre les Indiens dans les plaines du Missouri et de ses tributaires se poursuit à toute outrance. Le Congrès a fait dernièrement une enquête sur la conduite barbare du colonel Chivington, accusé d'avoir ordonné à ses soldats, sans la moindre provocation, le massacre de six cents Indiens

Sheyennes, femmes, enfants et vieillards. Les pauvres malheureux étaient venus au fort pour renouveler leur profession d'amitié avec les Blancs.

La gazette d'aujourd'hui nous annonce la circulaire du général Connor, commandant l'expédition contre les tribus de la rivière Roche-Jaune et ses tributaires, par laquelle il règle la politique à garder vis-à-vis des Indiens. Le général enjoint à ses troupes de poursuivre sans relâche ces malheureux, sans jamais parlementer, et de ne pas quitter une piste avant de les avoir atteints et châtiés. "Il faut, ajoute-t-il, qu'ils soient sévèrement punis d'abord ; nous verrons ensuite si, par leur bonne conduite, ils sont dignes d'échapper à une annihilation complète." C'est toujours la même politique. Les cruautés commises à leur égard amèneront inévitablement des représailles, et l'extermination promise suivra inévitablement... J'espère revoir bientôt ces pauvres tribus.

En union de vos sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE
Notice sur le P. Pierre Arnoult

Université de Saint-Louis, 10 janvier 1866.

Mon révérend et cher Père.

A la fin de mars ou au commencement d'avril, je compte partir pour les Montagnes-Rocheuses. En attendant, je vous envoie encore quelques notes.

Au mois de juillet de l'année 1864, nous avons perdu notre vénérable confrère et mon cher compatriote, le Père François-Xavier De Coen[1] ; l'année suivante, dans le même mois, nous avons fait une nouvelle perte bien sensible par la mort d'un des plus anciens et des plus respectables membres de la province du Missouri, le Père Pierre Arnoudt, également Belge. Vous voyez que nous répondons au cri de saint François-Xavier, qui écrivait à saint Ignace : "Envoyez-moi des Belges."

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1865, page 28.

C'était un homme profondément versé dans la vie intérieure, un directeur spirituel accompli. Son nom est connu en Amérique et en Europe, parce qu'il est l'auteur d'un volume récent sur l'*Imitation du Sacré-Cœur de Jésus*[2], auquel le Père Général de la Compagnie de Jésus a accordé sa plus haute approbation, avec le désir bien sincère de voir le livre imprimé pour le bien-être spirituel des fidèles.

[2] Dans ses lettres, le Père Arnoudt parle de quatre opuscules qu'il a composés. Le premier, en anglais, a pour objet la chasteté, et il est intitulé en flamand : *Het Vermaek van Jesus* ; le second est l'*Imitation*, publié maintenant en latin, en anglais, en espagnol et en français ; le troisième : *Verscheide Woonplaetsen in het Hert van Jesus* ; et le quatrième : *De Eerlijkheid van het heilig Hert van Jesus*. (*Note de la rédaction*.)

Pierre Arnoudt est né le 17 mai 1811, à Moere, dans le diocèse de Bruges. Dès sa plus tendre jeunesse, il nourrissait le désir ardent d'embrasser l'état sacerdotal, et il s'y disposait par la pratique constante des vertus chrétiennes et par une application assidue à l'étude des belles-lettres. Il finit son cours d'humanités au collége Saint-Joseph à Turnhout, fondé par l'honorable M. Pierre De Nef, qui lui-même le dirigea pendant un grand nombre d'années, jusqu'à ce qu'il pût en remettre les soins aux Pères de la Compagnie de Jésus.

Le nom de De Nef est en très haute vénération dans nos provinces américaines de l'ouest. Cet excellent homme employa toute son énergie, ses talents et ses moyens à l'éducation de pieux jeunes gens, dont le grand nombre a payé fidèlement ses faveurs en se rangeant sous l'étendard de la Croix, comme de dignes prêtres séculiers ou de fervents religieux. Plusieurs centaines de ses disciples reconnaissants ont assisté à ses funérailles. Ce saint homme faisait ses délices d'enflammer l'ardeur pieuse du zèle des âmes dans les jeunes cœurs de ses étudiants. De Nef était au comble du bonheur chaque fois qu'il découvrait parmi eux des âmes choisies brûlant du désir ardent de porter la foi dans des régions éloignées. L'Amérique lui doit les Druyts, les D'Hoop, Van Lommel, Blox, Van Zweeveld, Bax, etc. dont les noms seront toujours en bénédiction dans les parages qu'ils ont évangélisés. Je pourrais ajouter les noms de bien d'autres missionnaires, élèves du collége Saint-Joseph, qui travaillent avec le plus grand fruit dans la signe du Seigneur, et parcourent encore le pays des bords de l'Atlantique jusqu'à la mer Pacifique.

C'était dans cette maison de bénédiction que la grande aspiration du jeune Arnoudt avait été nourrie. Avec l'approbation de son vénérable directeur, il entra dans la Compagnie de Jésus, le 31 décembre 1835, et bientôt après il se dirigea vers la mission éloignée du Missouri[1].

[1] La vieille mère du Père Arnoudt vit encore, à Couckelaere, avec une fille et quatre fils. Ce sont des petits fermiers. Chaque année, au mois de septembre, elle recevait une lettre du pieux missionnaire. Dans les premiers temps, il envoyait plus souvent de ses nouvelles. On conserve à Couckelaere quarante-six lettres autographes du Père Arnoudt. Cette bonne mère a raconté la vocation de son fils à peu près en ces termes si naïfs :

"Notre Pierre était si bon (*zoo fraie*), et il apprenait si volontiers. On vint dire (les prêtres) qu'il devait étudier, et on le conduisit à Thielt. Quand il y avait passé une ou deux années, alors on vint dire qu'il devait aller encore plus loin ; et on l'envoya très loin, à l'autre extrémité du pays, je ne sais où *. Lorsqu'il y avait été quelque temps, on vint dire qu'il allait partir pour l'Amérique, afin de devenir missionnaire. Père ne le veut pas ; mais à la fin nous avons consenti, quand il est venu avec un prêtre (le même professeur) qui savait si bien parler pour que nous le laissâmes partir ; et ils partirent ensemble **. Il nous a écrit de si belles lettres !" (*Note de la rédaction*.)

* A Turnhout, où l'envoya un professeur à Thielt.

** Le même professeur partait pour le noviciat de Nivelles, et le Père Arnoudt pour l'Amérique.

Ayant fini son noviciat à Saint-Stanislas, près de Saint-Louis, le jeune Arnoudt passa plusieurs années dans différents colléges, se distinguant partout autant par sa piété, par la stricte et religieuse observance des règles, que par l'application assidue aux hautes études et par l'étendue de ses talents classiques. Il fut ordonné prêtre en

1843. Depuis ce moment, il se sentit de plus en plus porté à une vie de recueillement et d'union intérieure avec son divin et tendre Sauveur. Sa dévotion le porta surtout à un amour ardent du Sacré-Cœur de Jésus. Tous ses désirs et toutes les aspirations de sa vie semblaient être concentrés à faire connaître et répandre parmi les fidèles les trésors cachés de ce divin Cœur.

Pendant une maladie dangereuse, le Père Arnoudt fit le vœu "qu'en cas que le Seigneur le rendît à la santé, il travaillerait avec un renouvellement et une augmentation de zèle et de ferveur à la propagation de cette précieuse et sainte dévotion". On peut dire qu'il a dignement accompli sa promesse. L'ouvrage qu'il écrivit sur le Sacré Cœur fut prêt en 1846, et obtint l'approbation des supérieurs à Rome, où il avait envoyé son manuscrit avant de le publier. Par une disposition spéciale de la divine Providence, qui semblait vouloir mettre à l'épreuve l'humilité et la patience de son serviteur, le manuscrit fut égaré, et pendant quinze ans le bon Père n'en apprit plus la moindre nouvelle. Dans ce long intervalle, pas un mot, pas une parole de plainte ne lui est jamais échappé. Il consacrait tout son temps à l'avancement et à l'instruction littéraire de ses jeunes confrères, à la retraite, à la pratique constante de la prière et de l'union avec Dieu.

En 1854, le Père Arnoudt fut admis aux vœux solennels. Peu de temps après, un changement de place et d'occupation lui procura des occasions plus favorables pour communiquer à différentes communautés religieuses et aux congrégations séculières les trésors de grâces qui surabondaient dans son cœur. Par les expressions qui lui échappaient quelquefois dans la direction des âmes, on remarquait, dans ses dernières années, qu'il avait atteint un très haut degré d'oraison.

Pour donner une idée des vertus qu'il a pratiquées, je citerai l'extrait d'une lettre d'un de nos Pères, qui a demeuré longtemps avec lui dans la même maison. "C'est pendant les quatre dernières années de la vie du Père Arnoudt, dit-il, que j'ai eu l'occasion intime et constante de bien connaître et de pouvoir bien apprécier les qualités personnelles qui le distinguaient. Souvent j'ai admiré son grand bon sens, la plus précieuse parmi les vertus sociales. Connaissant toutefois la solidité de son jugement et la clarté de sa perception, on ne pouvait pas s'attendre à trouver un résultat différent. Arnoudt était vraiment un homme de conseil. Ceux qui eurent le bonheur de le consulter, comme directeur spirituel, peuvent attester que, n'importe la perplexité et la difficulté dans lesquelles ils se trouvaient, sa réponse non-seulement les consolait et tes tranquillisait, mais, en même temps, apportait à leur esprit la conviction ferme et intime que *le Seigneur avait parlé par la bouche de son serviteur*. De là, ses décisions en matières spirituelles étaient toujours acceptées comme finales.

Exact, oui même sévère envers lui-même, le Père Arnoudt était doux envers les autres. Il plaçait le devoir au-dessus de toute autre considération ; et, dans l'accomplissement de ce devoir, il n'avait égard ni à la personne, ni au rang ; mais il montrait, par la sainte liberté de sa parole, qu'un principe plus noble et plus élevé le guidait pour parler et agir.

Il était obligeant et affable dans ses manières. Quoiqu'il aimât la solitude, il était toujours gai et sociable dans la conversation. Il regardait comme un devoir de faire de ses relations avec ses confrères une source d'intérêt et de récréation. Il était invariable dans ses dispositions ; en lui, c'était plutôt le résultat d'un effort vertueux sur lui-même qu'un bienfait de la nature. Naïf de caractère, il avait horreur de tout ce qui s'approche de l'hypocrisie et du manque de droiture. C'était un vrai disciple du Seigneur, dont il avait si bien étudié, les leçons et dont toute la vie se reflétait dans chacune de ses actions ; il possédait la simplicité de l'enfant et la sagesse de l'homme de Dieu."

Permettez-moi d'ajouter un dernier hommage à la mémoire de notre cher confrère en Jésus-Christ, c'est le témoignage donné au défunt par l'illustre archevêque de Cincinnati. Voici ses propres paroles :

"Je bénis le Seigneur d'avoir eu l'occasion de faire la connaissance de faire la connaissance d'un prêtre si profondément pénétré de l'esprit de son divin Maître, si zélé et si capable d'exciter, dans les âmes qu'il dirigeait, l'amour de Notre-Seigneur, l'objet principal de sa dévotion et le sujet de ses instructions étant le Sacré-Cœur de Jésus. Son livre, en quatre parties, sur le plan de l'*Imitation de Jésus-Christ* par Thomas à Kempis, attestera toujours sa profonde connaissance des mystères de grâces et d'amour contenus dans ce divin Cœur, et les immenses bienfaits reçus par son adorateur fidèle et fervent. Les communautés religieuses de notre diocèse, quoique beaucoup favorisées et très reconnaissantes aux autres Pères de la Compagnie de Jésus, qui leur donnent les retraites annuelles, regretteront bien spécialement la mort du Père Arnoudt. Jamais elles n'oublieront les instructions admirables qu'il leur a si souvent données sur la vie intérieure, sur les devoirs et les obligations de leur sainte vocation, sur la nécessité de tendre continuellement à modeler leurs propres cœurs sur le Cœur Sacré de Notre-Seigneur et sur celui de sa bienheureuse Mère, et les grands trésors, enfin, qu'elles gagneraient pour le ciel par la fidélité à leurs saints vœux. Dans mes réflexions, ajoute l'archevêque, au jour de son enterrement, je me représentais le Cœur de Jésus s'adressant au Père Arnoudt, et lui disant, comme Dieu disait à saint Thomas d'Aquin : "Thomas, vous avez bien écrit de moi. Quelle récompense désirez-vous ?" Et le Père Arnoudt de répondre : "Nulle autre que vous-même, ô Sacré-Cœur de Jésus !"

Dans sa longue maladie, qui fut une hydropisie, le Père Arnoudt édifia tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Sa patience, son humilité, sa douceur, sa charité, toutes ces vertus se manifestaient dans toutes ses paroles et dans tout son maintien religieux. Il rendit paisiblement sa belle âme entre les mains de son divin Sauveur.

Parmi les petites reliques soigneusement conservées, après sa mort, par ses affectionnés confrères, il en est une qui révèle d'un seul trait la grandeur de son progrès dans la pureté de cœur. C'est un engagement écrit de sa propre main, "de ne jamais commettre un péché véniel de propos délibéré ;" comme aussi le vœu "de propager la dévotion du Sacré Cœur", et la copie de ses vœux simples, qui se trouvait renfermée dans une croix de bronze qu'il avait portée pendant un grand nombre d'années.

En union de vos saints Sacrifices et prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

P. S. On a trouvé parmi les manuscrits du Père Pierre Arnoudt : 1° un poëme épique en vers grecs (environ 1200 vers) ; - 2° une collection d'odes grecques ; - 3° une grammaire grecque ; - 4° les *Gloires de Jésus*, - 5° les *Délices du Sacré Cœur de Jésus* ; - 6° une collection de retraites sous le titre de : *Demeures du Sacré-Cœur de Jésus*.

SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE
Le F. Jean De Bruyn parmi les Osages

Il y aura bientôt cinquante ans que M. le chanoine De Lacroix, le zélé directeur de la *Propagation de la Foi*, à Gand, se trouvait parmi les sauvages. Ce vénérable ecclésiastique belge a commencé la mission dont le Père De Smet parle dans cette lettre qu'il lui adresse. En quittant ces lieux si chers à son cœur, le digne chanoine a confié cette vigne du Seigneur à la Compagnie de Jésus.

La lettre contient, outre un hommage de reconnaissance, deux parties : une idée générale de l'état de la mission parmi les Osages, et une notice sur un Frère coadjuteur, Belge de naissance, qui vient de mourir en odeur de sainteté au Kansas. Nous y ajoutons une note complémentaire sur la jeunesse orageuse et peu édifiante du défunt, qui est devenu, d'une manière toute providentielle, un objet de la miséricorde d'abord, et ensuite de la prédilection du Seigneur.

Université de Saint-Louis, 30 novembre l865[1].

[1] A la date du 6 février de cette année, le Père De Smet nous écrivait de l'Université de Saint-Louis :
"Mon départ pour les pays sauvages aura lieu, selon toute probabilité, dans le courant du mois prochain, ou tout au plus tard au commencement d'avril. Comme tous les indigènes des Plaines sont soulevés contre les États-Unis, nous aurons beaucoup de dangers à courir ; et je saisis l'occasion de cette lettre pour nous recommander d'une manière toute spéciale à vos saints sacrifices, et aux prières et pieux souvenirs des amis et bienfaiteurs de nos missions.
J'ai reçu plusieurs invitations urgentes de la part des Indiens, qui sont bien disposés. Avec l'aide de Dieu et sous l'égide de la sainte obéissance, je parcourrai de nouveau l'immense désert, à la recherche des nombreuses tribus païennes, pour leur annoncer la consolante parole de l'évangile. Un grand nombre ont le désir ardent de connaître et de suivre cette sainte parole. Puissent toutes ces pauvres tribus, égarées et *assises à l'ombre de la mort*, lorsque la grâce du Seigneur les appelle, entrer joyeusement dans le doux bercail, l'unique port du salut ; et, dociles à la bonne loi, devenir de dignes et humbles enfants de Dieu !" (*Note de la rédaction*.)

Très révérend Monsieur.

C'est un devoir bien cher que je viens accomplir. Depuis mon retour à Saint-Louis, j'ai eu et entretenu l'intention de vous écrire. Quelques petites indispositions, causées par mes derniers et longs voyages, et d'assez nombreuses affaires à soigner, après une si longue absence, m'ont fait remettre l'accomplissement de cette douce obligation.

I

Je commencerai, M. le chanoine ; par renouveler toute la reconnaissance que je vous dois ; et je la renouvelle au nom de tous nos missionnaires parmi les Indiens. Nous vous remercions tous, de bon cœur, pour la bienveillance et la grande charité que vous avez toujours témoignées au succès de nos missions, et surtout pour l'assistance matérielle que vous leur avez accordée avec tant d'empressement, par l'entremise de la belle *Œuvre de la Propagation de la Foi*.

A mon arrivée à Saint-Louis, j'ai eu l'occasion de présenter mes hommages respectueux à notre très digne archevêque, et de le remercier personnellement pour l'autorisation accordée de recevoir les 2000 francs de l'Association de Lyon, inscrits en son nom. Mgr. l'archevêque m'autorise à écrire à Votre Révérence "qu'il permet bien volontiers pour l'avenir, vu les grands besoins de nos missions indiennes dans les hautes plaines du Missouri et les Montagnes-Rocheuses, de se servir de son nom pour la transmission des fonds que la *Propagation de la Foi* voudrait bien continuer de destiner au maintien et à l'augmentation de nos missions parmi les tribus sauvages."

Très révérend Monsieur, permettez-moi de prendre la liberté de vous recommander la continuation de l'assistance que vous avez si généreusement commencée en faveur de nos missions. J'ose espérer en même temps que M. de C..., de T..., voudra aussi nous accorder sa bienveillante entremise auprès des messieurs de la *Propagation de la Foi*, en faveur de notre œuvre parmi les Indiens. Nous vous en témoignerons toujours, à vous, M. le chanoine, et à tous nos bienfaiteurs, la plus sincère et la plus vive reconnaissance.

Aux 2000 francs accordés par votre entremise, j'ai eu le bonheur de voir s'ajouter encore 5500 francs. Ces deux sommés réunies ont pu fournir un bel envoi de provisions, habillements, instruments agricoles, etc. etc. pour aider les missions dans leurs besoins pressants. J'ai eu la grande satisfaction d'apprendre que le tout est parvenu en bon état à sa destination. Les missionnaires me font leur interprète pour exprimer aux bienfaiteurs leur reconnaissance ; ils ne cesseront, avec leurs chers néophytes, de prier pour leur bonheur.

La mission indienne parmi les Osages, arrosée jadis par vos sueurs, et où vous avez été le premier prêtre pour annoncer à ces barbares la parole divine, existe et prospère toujours. Vous vous rappelez, sans doute

encore, M. le chanoine, le désert que vous avez parcouru en missionnaire dans vos jeunes années, désert si solitaire, si beau et si sauvage à la fois. Sa face a été changée entièrement. C'est l'État du Kansas qui occupe aujourd'hui cette vaste solitude. Il est en grande voie de prospérité temporelle, et aussi, je puis heureusement l'ajouter, en prospérité spirituelle. Le nombre de ses habitants, déjà très considérable, s'augmente de jour en jour. Les villes et les villages s'y élèvent comme par enchantement, et sont déjà en très grand nombre ; partout des terres immenses sont assujetties à l'agriculture. L'Église y fait aussi des progrès rapides sous l'administration de Mgr. Miége, vicaire apostolique depuis 1851. Il y a déjà vingt prêtres, vingt-cinq églises, trente-cinq stations où les services divins sont célébrés ; une quinzaine d'établissements dirigés par des religieux et des religieuses. Je plains les pauvres tribus indiennes, entourées et pressées de tous côtés par les Blancs de toutes les sectes : les pauvres malheureux s'en ressentent de plus en plus. Ils semblent ne pouvoir vivre sous la civilisation moderne et *américanisée* ; comme la neige se fond devant le soleil, ces enfants des forêts et des plaines disparaissent à l'approche des Blancs, qui ne leur apportent que leurs vices et leur dépravation.

Toutes les nouvelles qui viennent de la mission des Osages, où vous avez été le précurseur des missionnaires, doivent vous être agréables. Je me propose donc de vous donner ici quelques détails édifiants sur la vie et la mort d'un de nos compatriotes, Jean de Bruyn, Frère coadjuteur de notre Compagnie de Jésus, né à Anvers le 25 juillet 1814, entré dans la Compagnie le 30 octobre 1842. Il a fait ses derniers vœux le 15 août 1855, et il est mort le 4 novembre dernier, à la mission de Saint-François de Hieronymo parmi les Osages, dans le Kansas.

Ce bon Frère mérite une notice, qui ne manquera pas de consoler et d'édifier sa famille et tous ceux à qui elle peut être communiquée. Je l'esquisse sur les données que je viens de recevoir de la part des missionnaires qui desservent cette mission, et sous lesquels le bon Frère Jean a vécu un grand nombre d'années. Elles méritent donc toute confiance.

II

Le révérend Père Ponziglione, missionnaire parmi les Osages, écrit au révérend Père Provincial :

"Le 4 de novembre, le Frère Jean De Bruyn est mort. Nous avons tout lieu d'espérer qu'il a passé de cette terre au ciel.

Depuis son entrée dans la Compagnie, sa vie n'a cessé d'être édifiante et exemplaire, remplie de vertus chrétiennes et religieuses. La mémoire du bon Frère Jean restera toujours en bénédiction dans ces parages. Ses vertus, éminentes dans leur sainte simplicité, attiraient l'attention et l'admiration de tous ses confrères et de tous les gens du dehors, Indiens et Blancs, qui avaient le bonheur d'entrer en rapport avec lui. Sa piété, humble et simple, sa charité universelle, sa prompte obéissance aux ordres de ses supérieurs ont toujours été très remarquables ; et sa patience à toute épreuve, ainsi que sa résignation religieuse à tout ce que l'obéissance lui imposait, ont été en tout temps et en tout lieu chrétiennement héroïques. Selon le témoignage que lui donnent ses supérieurs, il a été pour tous un vrai modèle de la perfection religieuse.

Voici ce qui se passa entre le Frère Jean et son directeur spirituel, immédiatement après que celui-ci eût administré les derniers sacrements au malade, qui les reçut avec les sentiments de la plus profonde vénération et de la plus vive piété. Quand il eut fait son action de grâces, le Frère Jean demanda à son confesseur si la communauté, qui avait assisté à son administration, avait quitté la chambre. Sur la réponse affirmative, il lui fit la communication suivante :

"Mon Père, j'ai été un pauvre et malheureux pécheur dans ma jeunesse. Toutefois, je ne saurais vous cacher, en ce moment suprême, prêt à rendre le dernier soupir et à paraître devant mon Dieu et mon juge, que le Seigneur a daigné m'accorder, malgré mon indignité, de grandes faveurs.

Pendant mon séjour dans la maison du noviciat de Saint-Stanislas au Missouri, je me promenais, un jour, au jardin et j'étais dans une grande perturbation d'esprit, provenant d'un ordre que j'avais reçu du supérieur de m'occuper d'un travail auquel je ne me traînais qu'avec beaucoup de répugnance. Tout à coup, j'aperçois devant mes yeux une couronne d'épines. Cette vue me frappe, sans que je puisse comprendre comment la couronne y était venue. Je la compare à celle que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait portée pendant sa passion. Au milieu de ces réflexions, la couronne disparaît. Cette vue s'imprima depuis si profondément dans ma mémoire, que je ne l'ai jamais perdue de vue ; et, dans tous les troubles et dans toutes les difficultés que j'ai éprouvées ensuite, je me suis toujours résigné à la sainte volonté de Dieu."

"Un autre jour, tandis que j'étais en prière dans l'ancienne chapelle du noviciat, le bâtiment parut s'ouvrir, et je crus voir la Reine du ciel élevée dans le firmament. Cette bonne Mère m'accorda un regard plein de bonté. La vision ne dura qu'un instant ; elle m'a aussi servi d'encouragement pour surmonter avec empressement toutes les difficultés spirituelles que j'ai eues depuis, et pour m'aider à la persévérance dans le saint service du Seigneur."

Il raconta encore à son confesseur ce dernier fait, bien remarquable : "Il y a environ dix ans, pendant que je balayais votre chambre, mes regards s'attachèrent sur une image de la sainte Vierge pendue au mur ; et au même instant, la Mère de Dieu m'apparut. Je la vis aussi distinctement que je vous vois ici, mon Père. Cette insigne faveur qui m'était accordée me causa une confusion bien grande. Je me prosternai à genoux, en faisant un effort pour parler à la sainte Vierge ; mais, dans mon trouble, la parole me manqua et je ne pus prononcer un mot.

Alors, la Mère de Dieu m'accorda un regard consolant et tendre, et elle disparut. Le doux souvenir de cette grande faveur m'a encore aidé à supporter toutes les désolations spirituelles et toutes les difficultés qui se sont présentées depuis."

Il finissait en disant : "Je suis rempli de confusion à la pensée que le Seigneur m'a accordé de si grandes faveurs, à moi, si indigne. J'ai fait si peu dans son saint service !"

Je vous donne ces faits, ajoute le révérend Père Ponziglione dans son rapport, tels que je les ai reçus de la bouche même du bon Frère Jean, deux jours avant sa mort. Ici, dans notre communauté, tous ses confrères, témoins constants de sa grande prudence et de sa profonde humilité, tous ajoutent foi aux récits qu'il a faits sur son lit de mort, pour honorer et glorifier les saintes miséricordes du Seigneur et la gloire de l'immaculée Vierge Marie.

La mort de notre Frère a été très calme, malgré ses souffrances. Son dernier acte fut d'embrasser le crucifix et l'image de la bienheureuse Vierge ; de les presser ensuite dévotement contre son cœur, et de prier les assistants de le soulever un peu. Il mourut entre nos bras.

Nous osons espérer et nous exprimons l'intime conviction que le bon Frère Jean passa de nos bras dans ceux de son divin Créateur, pour être admis dans la patrie céleste, et recevoir la récompense éternelle de ses vertus.

La veille de sa mort, avec un sourire sur les lèvres, il avait dit à son supérieur : "La vie parmi les Osages est bien dure et bien épineuse ; toutefois je n'ai cessé de la chérir. Je meurs au comble du bonheur : je meurs dans la Compagnie de Jésus."

Tels sont les détails édifiants que me donne le Père Ponziglione, sur la vie religieuse du bon Frère Jean De Bruyn.

Tout ce que j'ai pu apprendre sur les antécédents de ce bon religieux, avant son entrée dans la Compagnie, c'est qu'il a été soldat dans l'armée belge, jardinier dans une campagne à Deurne ou à Borgerhout ; qu'il sortait d'un hôpital d'Anvers, où l'on parlait de lui avec les plus grands éloges, lorsque Mgr. Van de Velde, étant en Belgique en 1842, le reçut dans la Compagnie.

Je termine, M. le chanoine, en vous priant de présenter mes hommages respectueux à Sa Grandeur Mgr. l'évêque de Gand, à M. le président du séminaire, et à MM. les chanoines Van Boxelaere et Helias.

En union de vos saints sacrifices et prières, j'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Très révérend Monsieur,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

III

Dieu est admirable, dans les effets de ses miséricordes ! La vie du Frère De Bruyn, devenue si édifiante et couronnée par une fin si belle, avait très mal commencé. Nous avons puisé à des sources sûres les détails suivants sur ses premières années, sa vocation et sa conversion.

Jean De Bruyn est né à Saint-Willebrord, faubourg d'Anvers, enclavé dans la nouvelle enceinte. La maison où il naquit se trouve non loin du cimetière de Stuivenberg. Il appartenait à une famille de jardiniers et était le quatrième de six enfants.

Dans sa jeunesse, il ne se distingua que par sa conduite peu édifiante ; il faisait le désespoir de son excellente famille. Lorsque tous les enfants allaient à la messe, lui seul n'y allait point ; il ne s'acquittait, pas de ses devoirs religieux.

Comme il tomba au sort pour la conscription militaire, ses parents le rachetèrent ; mais il s'engagea comme remplaçant et continua, au régiment, le même train de vie.

Un jour, il reçoit la nouvelle que sa mère est mortellement malade.. Il vient la voir. La bonne femme, qui avait toujours particulièrement aimé Jean, lui témoigne encore son affection et lui donne quelque argent pour ses menus plaisirs. Elle meurt peu de temps après.

Cette mort avait un peu ébranlé le soldat. On lui entendit dire qu'il fallait faire pénitence. Dieu ménageait un autre coup de sa grâce.

Un jour que Jean montait la garde, un orage se déchaîne. Le soldat est frappé de terreur. "Il me semblait, disait-il, que les éclairs étaient des serpents de feu qui se précipitaient vers moi. Je m'écriai : - "Il n'y a plus de ciel pour moi ! il n'y a plus de ciel pour moi !" - Depuis ce jour date sa conversion. Ce n'était plus le même homme.

Bientôt le soldat rentre dans ses foyers. Il rapporte un brevet d'honneur, qu'il avait mérité dans l'exercice du bâton. Ce brevet est encadré et pendu au mur de la maison paternelle.

Il parait qu'il ne fut jamais attaché comme jardinier à une campagne : il travaillait à la maison et un peu chez le curé.

Dès lors, quand ses anciens compagnons venaient le trouver, ils reconnaissaient à ses premières paroles son changement complet : il demandait pardon à ceux qu'il avait scandalisés.

Des villageois rapportent que, son retour de l'armée, il dut attendre l'occasion d'une mission donnée à Merxem, pour recevoir l'absolution.

Il faisait de fréquentes visites au curé de Saint-Willebrord, M.Kumps, qui depuis plus de cinquante ans remplit les fonctions du saint ministère dans cette paroisse. Ce bon vieillard l'aimait beaucoup. "Je n'ai jamais connu, dit-il, un meilleur domestique : il faisait tout ce qu'on lui disait". Jean se confessait à peu près tous les huit jours, et se mettait, courageusement au-dessus du respect humain. En été, le soir, il se retirait à sept heures dans sa chambre ; et à dix ou onze heures on le trouvait encore en prière. On croit qu'il se couchait tout habillé. Le matin, au premier coup de la cloche, il quittait la maison et se rendait à l'église. Autrefois, aux jours du carnaval, il se rendait ordinairement à Malines, à Bruxelles ou dans un autre endroit pour se livrer aux folles réjouissances. Depuis son retour, il continua de s'absenter à cette même époque ; mais on a su depuis que c'était pour se retirer à la Trappe de Westmalle.

Le curé de Saint-Willebrord le fit entrer comme domestique chez les Sœurs de Charité, place de Meir, à Anvers. Il s'y fit bientôt aimer de tout le monde.

Il songeait à entrer comme religieux à la Trappe ; mais, comme il le disait à ses parents, il voulait un endroit on il fût plus loin d'eux, afin de pouvoir plus à son aise se livrer à ses pénitences. Lorsque, en 1842, Mgr. Van de Velde, évêque d'Amérique, vint en Belgique, Jean De Bruyn se présenta à lui pour être reçu dans la Compagnie de Jésus. Il fut admis, par cet évêque, le 30 octobre.

Dès ce moment, s'il rencontrait quelqu'un qui l'avait connu autrefois, il lui demandait pardon de ses mauvais exemples. Ayant, un jour, rencontré un homme qu'il avait antérieurement, avec d'autres, excité quelquefois à la colère en lui donnant un sobriquet, il se jeta à genoux devant lui et implora son pardon. Il se recommandait aux prières des personnes pieuses.

Le jour de son départ pour l'Amérique, il y eut fête dans la famille. Tous les membres étaient réunis. Jean avait déjà l'habit religieux. Il demanda à ses parents et amis pardon des scandales qu'il leur avait donnés ; puis, il leur fit à tous une longue et touchante exhortation, et leur dit qu'ils ne le verraient plus sur cette terre. Au moment de quitter la maison, il défendit qu'on l'accompagnât au port, traversa la cour en dansant, et se retourna pour crier encore une fois : "Adieu, père, frères et sœurs, jusque dans l'autre vie !"

A l'Escaut, il trouva plusieurs personnes qu'il avait connues chez les Sœurs de Charité et qui venaient lui donner ce dernier témoignage d'affection. Lorsque le bateau quitta le port, il les salua en agitant son mouchoir, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

Plus tard, on a reçu deux lettres de lui. L'une fut remise à sa famille, lorsqu'elle revenait des funérailles du père de Jean ; la seconde, lorsqu'elle revenait des funérailles d'un de ses frères.

Au moment de quitter sa maison paternelle et l'Europe, Jean voulut enlever le brevet appendu au mur ; son frère s'y opposa ; mais Jean l'enleva et mit à sa place, dans le même cadre, une image de saint François-Xavier, qui s'y conserve encore.

Il y a vingt-trois ans qu'il est parti ; mais bien des personnes ont conservé son souvenir. Le dimanche 31 décembre, le curé de la paroisse a parlé de lui dans la congrégation.

SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE
Civilisation des Pottowatomies

Au moment où nous publions cette lettre, le Père De Smet doit se trouver de nouveau au milieu des Sauvages. Nous lisons dans le *Guardian*, journal de Saint-Louis d'Amérique, le 19 mai : "Les nombreux amis du Père De Smet seront heureux d'apprendre que de bannes nouvelles, relatives à son voyage, sont arrivées du Haut-Missouri. Le navire a touché Yankton city, le 1er mai, malgré les retards causés par la crue des eaux, les vents et l'entretien des machines. Tous les passagers étaient en bonne santé et parfaitement bien disposés." Le Père De Smet nous a promis des relations de son nouveau voyage. En attendant, nous publierons les notices qu'il nous a envoyées avant sou départ de Saint-Louis.

Saint-Louis, mars 1866.

Mon révérend et cher Père.

La mission de Sainte-Marie parmi les Pottowatomies a été ma première entreprise parmi les Indiens, en 1838. J'ai souvent parlé d'eux dans mes premières lettres. Ils m'ont donné et continuent de donner à leurs missionnaires beaucoup de consolations. Je vais vous donner ici le résultat de la visite que je leur ai faite dans l'automne de 1864, à mon retour de ma dernière excursion parmi les Indiens du Haut-Missouri. Je vous envoie, quoiqu'un peu tard, ces notes. J'ai trouvé de grands changements. Les Pottowatomies, se trouvant environnés et serrés par les Blancs de tous côtés, ont dû se soumettre aux exigences du temps. Je crains que ce mélange de Blancs et d'Indiens ne soit, à la longue, nuisible à ces derniers. L'histoire, sous ce rapport, est loin de leur être favorable.

Le moment est enfin arrivé où les Pottowatomies vont perdre cette nationalité indépendante qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, et où ils seront à jamais confondus avec les citoyens des États-Unis de l'Amérique. Il serait plus qu'inutile pour eux de penser à éviter cette fâcheuse catastrophe. Ce grand événement, comme il était facile de le prévoir selon le cours naturel des affaires, a été préparé graduellement et enfin décrété dans les conseils de la divine Providence.

Le gouvernement des États-Unis se proposait depuis longtemps d'étendre sa domination sur ce vaste territoire compris entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. La guerre civile, au lieu de retarder, accéléra le mouvement. L'immense pays à l'ouest du Missouri, qui, il n'y a que quelques années, était exclusivement habité par les tribus sauvages, est à présent divisé en divers États et territoires fédéraux. Les Indiens se trouvèrent ainsi en contact immédiat avec les Blancs, qui convoitaient leurs belles terres. Chaque tribu fut d'abord resserrée dans d'étroites limites, appelées *réserves indiennes* ; ensuite, on força les plus civilisées à renoncer au droit de propriété commune, à diviser entre leurs différents membres une portion de la terre communale, et à vendre le reste aux Blancs, qui venaient pour les coloniser.

Il y a deux ans, les Pottowatomies furent forcés par les circonstances à faire un traité de ce genre. Ils devaient ou diviser leurs terres ou chercher une nouvelle habitation dans les plaines du désert. Les chefs du parti catholique acceptèrent les conditions du traité qui leur était proposé ; tandis que les Indiens des prairies, la bande pattowatomie, qui n'avaient jamais voulu prêter l'oreille aux paroles de l'Évangile, n'en voulurent pas entendre parler. La conséquence fut que les catholiques eurent leurs terres ; chaque chef de famille reçut pour sa part 160 arpents, et les autres membres chacun 80 arpents. Un mille carré fut de plus réservé pour chaque chef qui signa le traité. Les gens des prairies eurent une portion en commun. Toute cette affaire excita beaucoup de mécontentement parmi ceux-ci ; ils éclatèrent en violents reproches contre nos néophytes, et en vinrent même à d'effrayantes menaces. Mais tout fut inutile : le traité fut ratifié à Washington.

Immédiatement après la ratification, des hommes furent envoyés pour arpenter les terres. Ces arpenteurs, il faut leur rendre justice, étaient intègres : ils procédèrent à la division des terres avec la plus grande impartialité. En vertu du traité, les Indiens avaient le droit de choisir la place qui convenait le mieux, chacun selon son goût. Ce droit fut reconnu et scrupuleusement respecté. Nos néophytes se trouvaient heureux du changement, qui mettait une fin à leur vie vagabonde et assurait une demeure permanente à leur postérité. "Enfin, s'écriaient-ils, une douce lueur brille à nos yeux. Jusqu'à présent nous n'étions que des voyageurs ou plutôt des vagabonds sur la terre ; nous foulions sous nos pas un sol qui ne nous appartenait pas ; nous bâtissions des maisons, nous défrichions un terrain qui le lendemain allaient nous être enlevés. A peine établis dans un lieu, on nous forçait de pénétrer plus avant dans le désert. Aujourd'hui, nous avons fait un pas vers la stabilité. Bientôt la ligne de démarcation qui nous séparait des peuples civilisés sera entièrement effacée, et nous aurons l'honneur et la consolation d'être rangés parmi les citoyens de la grande république, fondée par l'immortel Washington."

Leur joie n'était pas sans motif ; mais ils n'entrevoyaient peut-être pas tous les dangers. Pauvres Indiens ! nous mêlons notre joie à la leur ; mais, en même temps, l'avenir ne nous laisse pas sans inquiétudes. Nous croyons que, vu les circonstances, ils ont choisi le meilleur parti ; mais cela n'ôte rien à nos appréhensions.

Quoique nos bons Pottowatomies aient fait des progrès considérables dans le sens de la civilisation, il y a cependant encore beaucoup à faire, surtout dans un pays où ils viennent en contact avec des gens sans principes et sans remords. On va les forcer de devenir citoyens des États-Unis ; et, une fois citoyens, ils ne recevront plus la petite somme d'argent que le gouvernement leur payait chaque année. Ils n'auront plus à leur service ni les médecins, ni les artisans, sans qu'il leur coûtât une obole. Bien plus, il leur faudra payer la taxe du citoyen, que la guerre civile a rendue si exorbitante. Sont-ils préparés à faire face à toutes ces exigences ? Auront-ils l'art et la précaution de sauver une partie du fruit de leur industrie, pour suppléer à tant de besoins qui leur sont maintenant inconnu ? Hélas ! là-dessus, quoique nous ne soyons pas sans espoir, nous ne sommes pas non plus sans crainte, Notre confiance est en Dieu seul, qui, nous l'espérons, ne permettra pas que le fruit des sueurs de nos missionnaires, pendant tant d'années, soit anéanti.

Cependant nos braves Indiens vivent contents sur les terres qui leur sont échues en partage. Ils ont en leur possession les plus belles portions. Plusieurs vivent à l'aise. On pourrait à peine faire une distinction entre leurs fermes et celles des Blancs, leurs voisins. Depuis qu'ils se sont éparpillés, leur santé s'est généralement améliorée ; on ne compte plus autant de morts. On peut dire que les Pottowatomies ont abandonné toutes les habitudes des Indiens sauvages ; les Blancs les regardent comme de bons voisins. Des Américains, des Français, des Canadiens, des Irlandais, des Allemands ont épousé leurs filles et leur donnent l'exemple du travail et de l'industrie. Mais ce qui console le plus le cœur du missionnaire, c'est qu'ils sont dociles à sa voix. Leur présence à l'église, malgré les longues distances qu'ils doivent parcourir pour s'y rendre, fait rarement défaut. Il en est qui ont à faire dix, douze, quinze milles à pied, et cela au cœur de l'hiver, pour venir à la messe. Ils se purifient souvent au tribunal de la pénitence, et apportent, pour la plupart, à la sainte Table une piété sincère et tendre.

La mission de Sainte-Marie a deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Celle des garçons compte au delà de cent élèves ; celle des filles, près de cent. Le dévouement des Dames du Sacré-Cœur, qui se livrent à l'éducation des jeunes Pottowatomies, est au-dessus de tout éloge. Vers l'époque de ma visite, elles ont fait une grande perte dans la personne de Mme Marianne O'Connor, qui avait consacré environ vingt-quatre années au service des jeunes Indiennes. Son zèle, sa patience au milieu de souffrances continuelles, sa sérénité inaltérable jusqu'au moment de son agonie, ont rendu sa mémoire impérissable dans tous les cœurs. Elle repose dans le cimetière de la mission, mêlant ses cendres avec celles de ses chers Indiens.

Vous vous rappelez, sans doute, que, dans le printemps de 1864, j'obtins une petite colonie de quatre religieuses de la Providence, de Montréal au Canada, qui, remplies de charité chrétienne, s'offrirent courageusement pour se dévouer à la conversion et au bien-être des Sauvages. Ces dignes Sœurs sont arrivées aux Montagnes-Rocheuses en bonne santé, pendant l'automne de la même année. J'ai reçu récemment, du supérieur des missions, une lettre dans laquelle il m'annonce qu'elles travaillent avec le plus grand zèle dans la mission de Saint-lgnace parmi les Têtes-Plates et les Kalispels, et que leurs travaux sont couronnés de succès. Elles apprennent la langue du pays avec une facilité extraordinaire. Elles ont déjà une école florissante et un orphelinat. Ces deux établissements auraient des centaines d'enfants, si les Sœurs avaient les moyens de les habiller et de les nourrir. Deux postulantes, des veuves, se sont jointes aux Sœurs. Le bon Dieu, qui les a conduites à travers l'Atlantique, la mer Pacifique et les rudes pays montagneux de l'Oregon dans les Montagnes-Rocheuses de l'Idaho, ne les abandonnera pas. Elles participent avec joie à la pauvreté de la mission, où, pendant deux étés, la moisson a été détruite par la sécheresse et les sauterelles. Je m'occupe, en ce moment, de subvenir aux besoins de la mission, et je me suis fait de nouveau mendiant. Veuillez m'aider dans ma charitable entreprise par vos bonnes prières.

Dans la mission du Sacré-Cœur parmi les Cœurs-d'Alêne, le jubilé a été célébré de la manière la plus solennelle. La tribu entière, s'est approchée dévotement de la sainte Table, à la grande fête de l'Assomption. Le Père Giorda, supérieur de nos missions dans les territoires de l'Idaho et de Montagna, m'écrit "que jamais, ni en Europe, ni en Amérique, il n'a assisté à une fête aussi édifiante, aussi pieuse, aussi dévote et aussi imposante dans sa simplicité primitive et chrétienne. Des pleurs de consolation et de dévotion, ajoute le Père, m'échappèrent pendant toute la cérémonie." Tous les chefs augmentaient le charme de la belle fête, par leur piété et leur maintien à la fois modeste et honorable. Ceux qui avaient la moindre tache de scandale à effacer, les amateurs surtout de jeux de hasard, demandaient humblement à se soumettre à la discipline, c'est-à-dire, au fouet du grand-chef, avant de s'approcher de la sainte Table. En ce jour glorieux de l'Assomption de l'illustre patronne des Montagnes-Rocheuses, la joie et le bonheur étaient universels dans tout le village indien : toute la tribu était émue jusqu'aux larmes.

Les nouvelles que le Père Giorda me donne des missions du Père Joset, sur le fleuve Colombia, sont aussi très consolantes. Ce vénérable Père, qui depuis vingt années travaille avec un zèle infatigable et apostolique à la conversion des tribus de l'Idaho, continue toujours, avec le même dévouement chrétien, à ramener à la foi les différentes peuplades du Haut-Colombia. Il fait, en même temps, un bien immense parmi les nouveaux colons qui se rendent aux nombreuses mines qu'on y découvre. Sa pauvreté est grande. Son supérieur m'écrit : "A part

sa grande besogne dans les missions, le vénérable vieillard est à la fois son propre cuisinier, son boulanger, son jardinier, son sacristain, son gardien de chevaux, son propre domestique ; en un mot, il est tout lui seul. Quant à moi, je suis tellement à l'étroit que je n'ai point de Frère à lui offrir, ni d'argent pour lui louer un domestique." Le Père Giorda finit sa lettre par demander des secours personnels.

Les Nez-Percés et les Indiens de l'Umatilla demandent des missions catholiques avec instance, et partout, dans les localités des mines, les mineurs catholiques demandent des prêtres.

Les missions sont environnées de dangers par l'approche de milliers de Blancs. Montana et Idaho en comptent déjà près de 100 000. Ils viennent prendre forcément possession des plus belles terres indiennes, riches en sol et en produits minéraux. Ces envahisseurs sont, en grande partie, des gens sans foi et sans aveu, le rebut des États-Unis et de l'Europe, qui apportent aux Indiens les vices plutôt que les vertus de la civilisation, et dont la rapacité est si grande que les pauvres et malheureux indigènes en sont bien vite les tristes victimes. C'est de ce mélange confus que les plus grands dangers sont à craindre.

Priez pour les Sauvages et pour moi.

Mon révérend Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE
Voyage chez les sioux, en 1866

La lettre qu'on va lire vient du pays des Sioux. Elle offre beaucoup d'intérêt, surtout pour les bienfaiteurs et les bienfaitrices de la mission des Montagnes-Rocheuses. Comme on le verra, le Père De Smet est arrivé parmi les Sauvages et a baptisé un grand nombre de païens. Il nous promet d'autres détails encore sur son excursion évangélique, sur le pays, les mœurs et les coutumes des Sauvages.
Dans le volume de l'année dernière, page 36, nous avons publié le *Voyage vers les Sioux, en* 1864.

A bord du vapeur *Ontario*, fort Benton, Montana, 3100 milles
au-dessus de l'embouchure du Missouri, le 10 juin 1866.

Mon révérend et cher Père.

Votre bien chère lettre du 27 mars dernier est heureusement venue me surprendre et me consoler au milieu du triste et sauvage désert dans lequel je me trouve, en ce moment, et où la désolation m'apparaît encore plus sombre et plus terrible par suite de la guerre qui, depuis quatre années, sévit avec fureur entre les Indiens et les Blancs. Je viens de recevoir cette bonne lettre à cette grande distance de Saint-Louis, par la malle-poste ou l'*express*. Elle sera pour moi un sujet d'encouragement et de consolation, dans ma longue et dangereuse excursion parmi les tribus nomades de cette vaste contrée. Je m'empresse de vous répondre pour vous témoigner ma plus sincère reconnaissance, et je me sers même de cette occasion pour recommander, d'une manière toute spéciale, à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières, ma personne, ainsi que la conversion de toutes les tribus indiennes.

Vous me demandez de vous donner de mes nouvelles, de vous tenir au courant des événements qui se passent dans un pareil voyage, et d'entrer dans des détails minutieux sur le genre de vie qu'on mène. J'essayerai de vous satisfaire.

I

Disons d'abord un mot du bateau à bord duquel je me trouve. Le vapeur *Ontario* a une seule roue en poupe. Il a été construit en 1863, porte 450 tonnes ou 900 000 livres (avoir du poids *weight*), tire 30 pouces d'eau à lège, et a 3 chaudières, qui consomment de 18 à 20 cordes de bois par jour. Une corde de bois a 8 pieds de longueur sur 4 de hauteur et 4 de profondeur, et se vend, sur le Missouri, de 4 à 8 dollars la corde[1]. L'*Ontario* a deux machines à vapeur (*engines*), d'une force ou pression de 132 chevaux. Il est déjà considéré comme en état de caducité. Le service constant dans lequel les bateaux sont employés sur nos grandes rivières de l'Ouest, où le commerce et les transports sont très considérables et variés, les use en très peu d'années. Ils ont à lutter contre des courants impétueux, à surmonter des rapides, à passer des bancs ou battures de sable et d'argile, où le cabestan doit être mis en usage dans toute sa force pour les vaincre. Les chicots ou arbres forestiers, éboulés par milliers dans la rivière, et dont les racines sont couvertes de vase au milieu du courant, forment souvent des barrières formidables et dangereuses contre lesquelles, chaque année, un grand nombre de vapeurs viennent se briser ou s'endommager gravement. Contre le courant, l'*Ontario* fait de 5 à 6 milles à l'heure[2] ; avec le courant, il fait de 15 à 18 milles. Son équipage est composé d'un capitaine, de deux commis, deux pilotes et un assistant, deux ingénieurs, deux contre-maîtres, un munitionnaire, deux hommes de guet, un premier cuisinier et deux assistants, un hôtelier, sept garçons de cabine, un portier ou garde-bagage, huit hommes blancs de tillac, quatre *alimenteurs* de fournaise, dix-neuf nègres pour tous les besoins du bateau et une femme de chambre. La grande cabine de l'*Ontario* consiste en 30 chambrettes, à deux lits, de 7 pieds de long sur 6 de large. La cabine a une longueur de 150 pieds sur 16 de large. Les voyageurs de première classe sont au nombre de 32, dont 15 messieurs, 12 dames et 5 enfants. On trouve, parmi ce nombre, une dizaine de catholiques, des protestants de diverses nuances, des libres-penseurs ou infidèles, et quelques juifs. Tout ce pêle-mêle vogue en paix sur les eaux américaines.

[1] La valeur du dollar dépasse habituellement celle de notre pièce de cinq francs.
[2] Trois milles américains ou anglais font à peu près une lieue belge.

Un prêtre doit se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ, selon la belle maxime de l'Apôtre. Je dis la messe dans ma chambrette, où j'ai de la peine à me tourner pour dire le *Dominus vobiscum* et l'*Orate fratres*. Les dimanches et les jours de fête, je laisse la porte ouverte, et les catholiques viennent assister au service divin. Chaque fois j'ai eu la consolation de voir plusieurs enfants de l'Église s'approcher dévotement de la Sainte Table. J'ai souvent l'occasion d'entretenir mes compagnons de voyage de l'un ou l'autre point de notre

sainte religion ; ils ne cessent de me questionner, et toujours je leur trouve beaucoup de droiture, d'attention et de respect. Une dame protestante a été régénérée dans les saintes eaux du baptême, et j'ose espérer que plusieurs autres auront le bonheur de suivre son exemple, fidèles à l'inspiration du Saint-Esprit et à la grâce du Seigneur.

Les longues journées se passent en conversations, tantôt politiques, tantôt scientifiques ou religieuses. Les conteurs de farces ou farceurs ne manquent jamais dans une réunion de voyageurs américains. Les uns lisent, d'autres jouent, soit aux cartes, soit aux dés, soit aux échecs et autres jeux de chance, dont les noms me sont inconnus. Le soir, on s'amuse à proposer des scènes emblématiques, c'est-à-dire, on imite l'un ou l'autre animal, le cabri, le buffle, etc. ; ou bien on met en scène l'un ou l'autre mot, et l'auditoire devine. Mais le principal amusement, dans le grand salon, paraît être la danse au son de la musique. Au beau clair de lune, sur le tillac, on donne des concerts, on rit et on se rafraîchit.

Le Missouri, ou la Rivière bourbeuse, a une largeur ordinaire d'un à trois milles. Sa longueur, jusqu'aux trois fourches supérieures, est de près de 3300 milles. Elle serpente dans ce long parcours et change souvent son chenal, ce qui demande des pilotes très vigilants et très experts. Ils jugent de la profondeur de l'eau par sa surface ; et, dans les endroits où les eaux se dispersent sur une grande étendue, ils ont recours à la sonde.

Pendant la saison des grandes eaux, au printemps, le Missouri a généralement deux fortes crues. La première commence à la fonte des neiges dans les immenses plaines de l'Ouest. Alors les nombreux tributaires déchargent leur surabondance d'eau dans la rivière-mère, qui les rassemble tous dans son vaste lit. La seconde crue descend des Montagnes-Rocheuses et de ses chaînons, dont les principaux, dans les hauts parages, sont les Côtes-Noires, la Chaîne de la ceinture, les Petites Montagnes-Rocheuses, la Patte d'ours, le Coteau des Prairies, etc. Toutes ces masses d'eau réunies forment souvent un torrent impétueux et irrésistible, qui, dans quelques heures, enlève des arpents entiers d'une côte et va former des bancs et des battures sur l'autre. L'eau pénètre, filtre et sape même la base des hautes collines et des coteaux qui bordent la rivière, qui s'affaissent sous leur poids et descendent souvent jusqu'à la surface de l'eau ou disparaissent entièrement dans le lit de la rivière. Ces coteaux et ces collines, coupés au centre, très nombreux et très remarquables, révèlent au géologue toutes les différentes couches dont ils sont formés à une hauteur d'au delà de cent pieds.

II

Lorsque le bateau s'arrête pour couper et charrier son bois, ce qui prend ordinairement une ou deux heures, les passagers s'occupent soit à la pêche, soit à la chasse, tandis que le grand nombre vont à la promenade sur les coteaux adjacents ou dans les forêts le long de la rivière. Ils font des bouquets des fleurs du désert, ramassent des coquillages et des pétrifications de différentes espèces. Les géologues et amateurs de la nature examinent les diverses formations et couches du sol. Je vous donnerai ici une petite notice générale sur nos observations, qui peut-être vous intéressera.

D'Indépendance au fort Leavenworth, sur une distance de 65 milles, la rivière coule entre une longue suite de coteaux et de collines qui appartiennent au système de roches tertiaires. De la ville d'Omaha à Benton, les coteaux et les collines ont une élévation d'environ 150 pieds. Ils sont basés sur des couches de roches erratiques de différentes dimensions, commençant par de petits cailloux arrondis par les eaux et allant jusqu'à des roches de plusieurs milliers de livres d'épaisseur. La couche suivante est un tuffeau d'un grain grossier, souvent couvert de lames ou de feuilles très minces de quelque métal lamellé. Suit une couche de tuffeau de grain fin, entremêlé de mica. Cette pierre à tuffeau n'est pas tenace et contient de légères couches de gypse, qui disparaissent dans le voisinage de la Rivière-Cœur, *Heart river*. A mesure qu'on avance, on observe surtout des couches jaunâtres ou grisâtres de pierre à chaux, surmontée souvent d'argile bleue, qui contiennent des pétrifications, *lymnea*, de différentes espèces. D'autres couches ont de sables argileux, entremêlés d'une grande quantité d'oxyde de fer, en forme de boules brunâtres et rougeâtres de différentes grandeurs. Des couches de lignites, d'un à sept pieds d'épaisseur, s'étendent sur une distance d'environ mille milles. Chemin faisant, nous trouvâmes en abondance des couches entières de bois pétrifiés. Cette longue suite de collines et de coteaux, jusque dans les Mauvaises-Terres, sont souvent couronnés de blocs de roches erratiques de diverses dimensions. Des monceaux de coquilles pétrifiées, jusque dans les sommets, abondent dans plusieurs endroits.

Un mot sur nos petites chasses. Nos chasseurs, sans s'éloigner beaucoup du bateau, ont tué un grand nombre de cabris. C'est l'animal le plus vif et le plus gentil des plaines. Les stratagèmes mis en jeu par le chasseur attirent sa curiosité. Il marche, il court, il se traîne sur les mains et les pieds, se couche, secouant de temps en temps son mouchoir attaché au bout de la baguette de son fusil. Le cabri, attiré par sa curiosité naturelle, s'arrête, s'approche en sautillant, regarde, observe et reçoit enfin son coup de mort. Sa chair est fine et délicate.

Les troupeaux de buffles sont très nombreux cette année, surtout dans le voisinage des Mauvaises-Terres. C'est le pain quotidien des tribus indiennes dans les hautes plaines. Les tables de l'*Ontario* sont bien fournies, en ce moment, de viandes exquises de ce noble animal.

Hier, 2 juin, tout l'équipage assistait à une belle scène, dans laquelle les buffles seuls étaient acteurs. Le théâtre choisi était la partie la plus merveilleusement pittoresque et sauvage de cette région. Les collines montagneuses s'élèvent ici à une hauteur de 500 à 1000 pieds. Elles sont entièrement stériles, pierreuses, ornées çà et là de quelques pins solitaires à sombre verdure ; tandis que les riants vallons sont couverts de fleurs et

d'herbages, et que des milliers de buffles y broutaient le tendre gazon en ce moment. Dès qu'ils eurent vent de l'approche de l'homme et qu'ils entendirent le bruit de la vapeur, ils s'élancèrent à pas précipités vers les coteaux les plus proches, à une pente de 60 degrés d'inclinaison ; et, s'avançant et montant hardiment en zigzag, ils gagnèrent le sommet. Ces lignes vivantes, serpentantes et noirâtres ; ces raies de poussière qui les suivaient de la base jusqu'à la cime, le bruit des pas et les beuglements sourds de ces colonnes en marche offraient un spectacle des plus curieux, des plus pittoresques et des plus imposants. On pouvait se faire une idée de l'agilité, de la force des nerfs et des capacités endurantes de ce puissant animal du désert américain. Mais le buffle n'était pas encore à bout de sa prouesse. Comme, dans les représentations théâtrales, on finit souvent par une farce, trois vieux buffles nous en régalèrent à leur façon. L'endroit choisi était une colline presque à pic, d'environ 75 degrés et de près de 1000 pieds d'élévation. Ils se trouvaient vers le beau milieu de la pente. On aurait peine à dire comment ils y étaient parvenus. A l'approche du bateau, ils firent des efforts inouïs pour escalader jusqu'au sommet. Tous les regards des voyageurs étaient fixés sur eux. Nos *hourras* n'étaient rien moins qu'engageants pour leur faire précipiter le pas. Un des buffles parvint au but et reçut les applaudissements des spectateurs. Ses deux compagnons, se cramponnant de leur mieux, descendirent néanmoins, glissèrent sous leur énorme poids, roulèrent sens dessus dessous, par une longue suite de culbutes et de pirouettes, de la hauteur de 400 à 500 pieds, et tombèrent dans la rivière à quelques pas du bateau. Toute cette descente s'opéra en moins d'une minute. Nous les crûmes morts du coup ; mais, à notre grand étonnement, ils surnagèrent, et, en s'ébrouant, soufflèrent l'eau de leurs narines. La vie leur fut accordée, bien entendu parce que notre garde-manger se trouvait bien fourni. Nous vîmes les deux buffles gagner terre, secouer l'eau de leurs têtes et de leurs cous pesamment velus ; et chacun levant triomphalement son étendard (sa queue), ils gagnèrent le large au grand galop.

Dans toute la région des Mauvaises-Terres, sur une étendue d'environ cent milles, les bandes de grosses-cornes, ou moutons des montagnes, sont très nombreuses. La grosse-corne a le corps comme le chevreuil, et la tête ressemble à celle du mouton, surmontée d'une paire énorme de cornes courtes et pesantes. Elle a recours aux pics inaccessibles et aux vallons les plus sauvages et les moins fréquentés. Elle monte avec aise et célérité des rochers très escarpés, sautillant de roc en roc, et broutant l'herbe tendre qu'elle y trouve. La chair de la grosse-corne, lorsque l'animal est gras, est plus tendre, plus succulente et plus délicieuse que celle de tout autre animal. Pour ses habitudes, la grosse-corne ressemble beaucoup au chamois de la Suisse et on la chasse de la même façon. Ces animaux marchent en bandes. Lorsqu'ils ont fini de brouter, ils cherchent l'endroit le plus reculé de la montagne et se reposent parmi les rochers.

La région des Mauvaises-Terres est digne de l'admiration de tous les voyageurs. Les amateurs de la géologie et de la nature la visiteront un jour pour y contempler ses étranges merveilles. Dans son genre ; c'est, je pense, l'endroit le plus remarquable du vaste territoire des États-Unis. Quoique inhabitable à l'homme, le buffle le parcourt par bandes, la grosse-corne l'habite, l'ours et le serpent y ont leurs repaires ; le cabri, le chevreuil ordinaire et le chevreuil à queue noire la visitent. Dans ma description de la rivière Missouri, j'ai essayé de vous donner une idée générale de tout ce qu'on y voit [1]. Le bateau, en montant, prend deux jours pour la traverser. Les vues variées qu'elle présente vous tiennent dans une admiration continuelle, et on ne les perd qu'à regret.

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1865, p. 96 : *Le Missouri et ses bords ;* p. 169, 219, 243. *La rivière Missouri ;* p. 265 : *Incidents de voyage sur le Missouri*.

III

L'hiver dernier a été très rigoureux. Il avait glacé le Missouri dans toute son étendue, et si solidement que, sans le moindre danger, les troupeaux de buffles et les camps indiens le traversaient, comme sur un pont de fer, avec leurs nombreuses bandes de chevaux. Au moment du dégel subit, la glace avait encore conservé toute son épaisseur et toute sa force. Elle fut brisée en gros glaçons, par la grande crue d'eau qui souleva la rivière et la forma en torrent. Le Missouri lâché roula ses ondes tumultueuses avec bruit et fracas, forma çà et là des gorges et des barrières de glace, d'une à deux lieues d'épaisseur, sur 20 à 40 pieds de hauteur, dans les endroits les plus étroits de la rivière. Elle se déborde ensuite avec fureur, entraîne ses glaçons destructeurs, qui, dans leur course furibonde, broient les broussailles et les plantards, déracinent les arbres, enlèvent les écorces et changent ces riantes vallées, avec leurs beaux bosquets et leurs belles forêts, en arènes de désolation. Les dépôts de sable et de vase les couvraient à une profondeur d'un à trois pieds.

Les glaces du printemps ont causé de grands dégâts dans les forêts adjacentes du Missouri. Celles-ci portent, dans beaucoup d'endroits, l'empreinte de la désolation. Au mois de février dernier, il y eut un dégel général. L'abondante neige qui couvrait alors de son linceul blanc toutes les plaines supérieures, se fondit soudain sous les rayons ardents du soleil et sous une brise printanière. Les nouvelles eaux, lâchées de leur étreinte glacée, se précipitèrent, par les mille et mille torrents et tributaires du Missouri, dans le grand réservoir de cette immense région, qui s'égoutte et fertilise une des plus belles et des plus vastes vallées de l'Amérique.

A la Rivière-aux-Moules, *Muscleshell*, un convoi de 25 waggons et de plus de 100 chevaux se trouvait arrêté et campé pour la nuit. La rivière, surmontée de glaçons, quitta son lit, se déborda, descendit comme une avalanche, avec une telle rapidité et impétuosité, que tout le train fut englouti. Tous les animaux y périrent. Les hommes seuls gagnèrent, en toute hâte, une proche colline et eurent le temps de se sauver. Au fort Union et dans

bien d'autres endroits, les maisons, sur le bord de la rivière, furent détruites et enlevées. Plusieurs hommes périrent par les glaces, d'autres se sauvèrent dans les branches des arbres élevés. L'œuvre de destruction avait déjà commencé avant mon départ de Saint-Louis. La glace, en se rompant, détruisit dans sa descente un bon nombre de bateaux à vapeur. Les dégâts ont été évalués à plus de 5 000 000 de francs.

Nous avions quitté le port de Saint-Louis dans la soirée du 9 avril dernier. Le bateau avait eu de prime abord à lutter contre la forte crue d'eau dont je fais mention, et contre de gros vents d'ouest, qui rendent souvent toute avance impossible ou extrêmement difficile. La rivière Missouri était remplie à pleins bords, et commençait à se déborder dans les forêts et les plaines des vallées inférieures. Par conséquent, notre course était beaucoup retardée. Dans bien des endroits, toute la force des deux machines à vapeur du bateau était mise en jeu ; mais il cédait et reculait devant l'impétuosité du courant. On eut alors recours au lent mais irrésistible cabestan ; et chaque fois il parvint à surmonter les obstacles. Dans une seule manœuvre, le gros câble se brisa et nous fûmes rejetés, non sans danger, à une grande distance. Mais "ce qui est violent ne dure pas", selon le proverbe latin. La baisse des eaux fut aussi rapide que la crue momentanée avait été prompte. Un autre genre d'obstacles se rencontra alors dans les nombreuses battures ou bancs de sable dont la rivière est parsemée, qui changent souvent son chenal, et que les pilotes les plus experts ne peuvent pas toujours éviter. Sous la sainte providence du Seigneur, nous avons échappé jusqu'ici à tous les dangers de la navigation.

Nous n'avons eu qu'une seule alerte sérieuse. Le fait montre la fragilité et l'incertitude de toute œuvre humaine, et avec quelle célérité tout passe, disparaît et fait évanouir les plus belles espérances. Sous un vent fort et contraire, et contre un courant impétueux, le bateau devint ingouvernable, résista à l'adresse et aux efforts de notre excellent pilote ; revira, et, descendant rapidement à la dérive, alla frapper avec violence contre un grand roc caché et imperceptible. Le choc était violent et occasionna une grande voie d'eau. Pendant quelques instants, on désespéra de pouvoir sauver l'*Ontario*. Il sombrait rapidemement. Plusieurs officiers le crurent perdu et voulurent l'abandonner, tandis que d'autres redoublèrent d'efforts pour le sauver, et, à l'aide de toutes les pompes, le tinrent à flot. L'*Ontario* reprit sa course.

J'ai toujours grande confiance dans les quatre lampes qui brûlent, nuit et jour dans les couvents de Saint-Louis, devant la statue de la sainte Vierge, notre bonne Mère, l'Étoile de la mer et notre Refuge. Cette confiance est encore augmentée par les prières offertes en Europe et en Amérique pour le succès de ma dangereuse excursion.

Dans notre traversée jusqu'à Benton, à 3100 milles de Saint-Louis, nous avons passé treize bateaux, qui avaient de dix à quinze jours d'avance sur nous. Nous avons été portés comme sur les ailes des anges jusqu'à notre destination. Sous la puissante protection de la Reine du ciel, et rempli de confiance dans la divine Providence, j'espère que ma mission se terminera heureusement, et que je retournerai sain et sauf parmi mes chers confrères en Jésus-Christ.

Le désert solitaire que je traverse est parcouru par de nombreuses tribus nomades, devenues encore plus barbares et plus indomptables par les injustices et les méfaits des Blancs. Les animaux féroces et les reptiles venimeux, l'ours, le loup et le serpent y ont leurs repaires et leur gîtes ; mais des vues et des scènes plus agréables, de nombreux troupeaux de buffles, de cerfs, de chevreuils, etc. changent l'aspect et raniment la triste monotonie de ces plaines primitives, si riches en verdure, et qui rafraîchissent chaque fois l'esprit et la pensée du voyageur chrétien, en ajoutant des objets à son admiration et à sa reconnaissance envers la providence du Seigneur, si puissante dans ses dons et ses bienfaits envers ses pauvres créatures d'ici-bas. Toutefois le mot de l'Évangile : *Qu'il est doux et agréable pour des frères d'habiter ensemble*, revient bien souvent à ma pensée, dans ces parages lointains ; mais toujours sans mélange de regrets et sans la moindre inquiétude. Guidés par la sainte obéissance, nous sommes partout entre les mains du Seigneur, et nous sommes heureux.

IV

A notre entrée dans le pays des Sioux, l'*Ontario* fut mis en état de guerre. La maison du pilote, *pilot house*, fut entourée de planches, à l'abri des balles et des flèches. On monta le canon en proue ; toutes les carabines, tous les fusils et les pistolets furent examinés et chargés ; et, surtout pendant la nuit, des sentinelles furent postées pour nous tenir en garde contre toute surprise de l'ennemi. Les apprêts paraissaient vraiment formidables.

Nous vîmes de temps en temps quelques bandes guerrières de Sauvages, allant et venant ; mais elles se tenaient à une distance respectueuse du bateau, sans la moindre démonstration hostile. Jusqu'à Benton, nos armes à feu n'ont heureusement servi qu'à tuer les animaux timides du désert, pour être découpés ensuite et passer par la cuisine et sur la table, toujours abondamment pourvue pendant tout le voyage.

La fête de la glorieuse Ascension a été pour moi un vrai jour de consolation. Je dis la messe de grand matin ; ma petite société y assista, et tous s'approchèrent dévotement de la Sainte Table. Deux heures après, nous étions au fort Sully.

L'arrivée d'un bateau à vapeur dans une pareille localité fait toujours époque ; surtout en cette occasion, elle produisit beaucoup de mouvement. Le fort était environné d'un camp neutre de Sioux, d'environ 200 loges. Au haut du grand mât central, qui domine toute la plaine, flottait superbement, dans la fraîche brise de cette région

élevée, le drapeau barré et étoilé de l'Union. Le fort Sully, d'après les observations du savant voyageur Nicolet, a une élévation de 1400 pieds au-dessus du golfe du Mexique.

La journée était vraiment belle. Je rencontrai, au débarcadère du fort, un grand nombre de mes connaissances, Blancs, métis, Indiens et Nègres. Après avoir échangé amicalement nos petites marques de respect et d'amitié, nos petites nouvelles réciproques et les poignées de mains, selon l'usage du pays, j'accompagnai les chefs dans leur camp. Ils formaient un mélange de différentes tribus Siouses, de Yantons, Yantonnois, Brûlés, Ogallallas, de Chaudières, Santies et Pieds-noirs-Sioux. Nous eûmes ensemble un long entretien, dans lequel entrèrent tous les détails de leur misère, de leurs souffrances et de leurs griefs. Ils étaient au sortir d'un hiver long et rigoureux, le 10 mai ; le nouveau gazon avait à peine commencé à verdir, et les feuilles du peuplier et des saules qui bordent la rivière, à se développer. Pendant plusieurs mois, les Indiens s'étaient nourris de la chair de leurs maigres chiens et chevaux, d'une pitance de racines sauvages. Ils avaient ramassé avec avidité les dessertes jetées des cuisines des soldats du fort, jusqu'aux rats tués et jetés au-dessus des palissades. Une grande mortalité, surtout parmi les enfants, avait porté le deuil et la désolation dans la plupart des familles. La rougeole et d'autres maladies continuaient encore la désolation.

Les Indiens avaient besoin de consolations et de bons avis. En ma qualité de Robe-noire, j'ai fait de mon mieux pour remplir mon devoir et satisfaire à leur attente par des avis salutaires. Les griefs des indiens contre les Blancs sont très nombreux, et les vengeances qu'ils provoquent sont souvent très affreuses et cruelles. Toutefois, on doit avouer qu'ils sont moins coupables que les Blancs. Pour les provocations, neuf sur dix viennent de la part de ceux-ci, l'écume de la civilisation, qui leur apportent les vices les plus grossiers et aucune vertu de l'homme civilisé et chrétien.

Les aborigènes, ou premiers habitants du sol, sont forcés, pour faire place aux étrangers qui viennent habiter les nouveaux États et territoires, de vendre leurs terres où reposent les cendres de leurs ancêtres, si chères à leurs cœurs et à tous leurs souvenirs. Ils se voient obligés d'aller occuper une nouvelle réserve inconnue et limitée, que plus tard ils devront encore abandonner pour aller d'une réserve à l'autre, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus que des terres arides, stériles, inhabitables aux Blancs, dépourvues d'animaux, où ils traînent une vie misérable, s'éteignent et disparaissent.

Les paiements des annuités, pour les millions d'arpents de terre cédés au gouvernement, sont souvent remis et retardés ; tandis qu'ils sont pour les Indiens le seul moyen de support ; et souvent même, lorsque ces annuités parviennent à leur destination, des escrocs qui les accompagnent les extorquent aux Indiens, les échangent contre des barils "d'eau de feu", c'est-à-dire d'eau-de-vie, *whiskey* ; et pour des pacotilles de frivolités inutiles.

Les stipulations des traités sont souvent transgressées, et les Indiens accablés d'injures et d'insultes. Malheur à eux s'ils s'opposent aux agresseurs injustes, et impies ! Ils sont, alors chassés ou massacrés impitoyablement comme des bêtes fauves, sans le moindre remords, comme si tuer un sauvage n'était pas un meurtre. Un nommé Shiv... transformé de ministre méthodiste en colonel de milice et placé â la tête d'un fort, ordonna le massacre de plusieurs centaines d'Indiens Sheyennes, enfants, femmes et vieillards compris, qui venaient rendre une visite amicale au poste, selon l'usage établi depuis bien des années. Toutes les feuilles en retentirent et exposèrent cette affreuse atrocité. Toutefois, le misérable a trouvé des applaudissements et des défenseurs : il porte encore ses épaulettes ! C'est un cas cité entre mille. Est-il étonnant que les victimes de pareilles cruautés, que ces Sauvages placés en dehors de toute loi qui puisse leur faire rendre justice, se lèvent furieux, déterrent le casse-tête, fassent appel à leur carquois et à leurs couteaux, comme le seul et dernier remède ?

Dans cette visite aux Sioux, j'ai passé la belle fête de l'Ascension et le jour suivant à les instruire sur les principaux points de la religion. Ils se conduisirent avec la plus grande bienséance et prêtèrent une attention respectueuse et assidue à toutes mes paroles. Ils me présentèrent ensuite, avec empressement, leurs petits enfants, au nombre de plus de deux cents. J'eus la consolation et le bonheur de les régénérer dans les saintes eaux du baptême. Comme la rougeole était dans leur camp, je pus leur parler de la nécessité et de l'urgence du baptême, et du bonheur éternel réservé à ces enfants, qui pouvaient tomber victimes de la maladie. Ils m'en témoignèrent la plus vive reconnaissance.

Depuis plusieurs années, les Sioux Yantons demandent des missionnaires avec instance. L'agent du gouvernement, à l'occasion de ma visite, s'est joint à eux pour obtenir une mission catholique, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, et à l'instar de la mission de Sainte-Marie parmi les Pottowatomies. Les Yantons sont nombreux et ont des ressources suffisantes pour l'entretien de leurs enfants, par les traités conclus avec le gouvernement lors de la vente de leurs terres. Il est à espérer que les supérieurs prendront à cœur cette importante affaire : le salut de milliers d'âmes en dépend. La nation des Dacotahs ou Sioux consiste dans un grand nombre de tribus, qui forment une population de 35 000 à 40 000 âmes.

Au fort Rice, les Sioux me reçurent avec les démonstrations de la plus vive amitié. Le bateau ne s'arrêta que pendant deux heures ; mon entretien avec eux fut donc court. La mortalité, comme au fort Sully, y a été terrible pendant l'hiver : au delà de trois cents sont morts de maladie ou de la famine. Un bon nombre de Canadiens et de créoles catholiques s'y trouvent établis pour le commerce des peaux de buffles et des pelleteries. Sous le rapport religieux, mes visites sont les seules qu'ils reçoivent : il n'y a point de prêtres, pour une superficie d'au moins trois cents lieues à la ronde. Aussi me reçoivent-ils toujours avec empressement. Ils font baptiser leurs petits

enfants, et lorsque ceux-ci sont parvenus à un âge convenable et que leurs moyens le permettent, les parents les placent avec joie dans les couvents et les écoles catholiques des États, pour y recevoir une éducation soignée et chrétienne. Ils sont, pour la plupart, mariés à la façon du pays, c'est-à-dire, sans engagement durable. Je les exhorte, à chaque occasion, à faire ratifier leurs mariages par l'Église. Un bon nombre le font ; tandis que d'autres résistent aux avis et répondent, pour toute excuse : "C'est difficile, Père. Les femmes sauvages sont très boudeuses, et lorsqu'une bouderie sérieuse les prend, il est souvent impossible de les mettre à la raison : elles flanquent là leurs maris, et s'en vont pour ne plus revenir. Avec de pareilles conséquences, on n'ose pas se risquer, Père." Les avis salutaires ne leur manquent pas. Heureux ceux qui savent en profiter !

Au fort Berthold, durant l'hiver dernier, comme à Sully et à Rice, la maladie a enlevé la majorité des enfants. Heureusement la plupart avaient reçu le baptême dans ma dernière visite. Ils se réjouirent de ma présence et s'empressèrent de me présenter tous les nouveaux-nés parmi les trois tribus : Gros-Ventres, Arricaras et Mandans, en me priant de leur accorder le sacrement de la régénération. Pendant les rigueurs de l'hiver dernier, la famine et la misère étaient si grandes qu'une cinquantaine de personnes en sont mortes. Je reviendrai plus tard sur la triste situation de ces trois malheureuses tribus. Le gouvernement leur a accordé une garnison pour les protéger contre les incursions des Sioux, leurs mortels ennemis ; mais sans la moindre barrière au déréglement et au libertinage. Ils sont beaucoup plus à plaindre aujourd'hui qu'ils ne l'étaient avant l'arrivée des soldats.

Au fort Union, j'ai baptisé tous les petits enfants du poste et un grand nombre d'enfants Assiniboins, qui s'y trouvaient au moment de ma visite. La mortalité parmi les Assiniboins a été pareillement grande. Beaucoup de leurs enfants avaient eu le bonheur de recevoir le baptême dans mes différentes visites.

Chemin faisant, nous avons rencontré plusieurs camps de Corbeaux et de Gros-Ventres des plaines, au nombre de plusieurs milliers. Ils se trouvaient campés dans les vallées, sur les deux bords de la rivière. Je reçus avec joie leurs marques d'amitié et de respect ; et, sur leurs vives instances, j'ai séjourné quelque temps parmi eux. Je leur ai donné l'espoir sincère d'accéder à leurs demandes aussitôt que les circonstances et l'occasion me le permettraient, et que je pourrais obtenir les services d'un bon et fidèle interprète.

Enfin, le 7 juin, après cinquante-sept jours de voyage, j'arrivai à Benton, sain et sauf, avec tous mes effets. J'ai pris immédiatement toutes les dispositions pour le transport des caisses aux diverses missions, à l'est des Montagnes-Rocheuses. L'envoi n'a jamais été aussi considérable, grâce à l'aide qui m'a été accordée si charitablement et si libéralement en Belgique et en Hollande, pendant ma dernière visite en ces deux pays. Mille remercîments à tous les bienfaiteurs de nos missions. Ils participeront à tout le bien qui s'y opère, ainsi qu'aux saints sacrifices et aux prières des zélés missionnaires parmi les Indiens, et aux bonnes prières de leurs fervents néophytes. L'envoi d'ornements d'église, de missels et de vases sacrés est parvenu à sa destination. Veuillez présenter, avec mes hommages respectueux, ma plus vive reconnaissance aux dignes et respectables Dames des *Églises pauvres* à Bruxelles, pour les dons précieux qu'elles ont offerts à nos missions naissantes des Montagnes-Rocheuses. Selon la promesse que je leur en ai faite, à la première occasion, je leur écrirai une longue lettre sur l'état actuel de cette contrée éloignée. Je fais, en ce moment, pour elles une collection de curiosités indiennes. Au delà de dix mille émigrants catholiques se sont rendus dans ces parages, pendant les deux dernières années.

Je n'ai pas eu la consolation, à mon arrivée à Benton, d'y rencontrer nos Pères de la mission de Saint-Pierre. Une guerre acharnée entre les Blancs et les Pieds-Noirs s'est allumée depuis peu. Les Blancs étaient les premiers agresseurs. C'est ordinairement le cas. Nos Pères, en conséquence, ont abandonné, pour le moment, la mission de Saint-Pierre et se sont retirés à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Je vous donnerai plus tard des détails sur cette guerre et sur les progrès étonnants des nouveaux territoires de Mantana et d'Idaha. Pendant mon séjour à Benton, j'ai baptisé sept adultes et plusieurs enfants. Jusqu'ici, les baptêmes faits pendant ce voyage montent au delà de 420.

Priez pour moi, mon révérend et cher Père, et présentez mes respects à tous nos chers confrères. Écrivez-moi au plus tôt.

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE
Séjour parmi les Jantons, en 1966

Le R. P. De Smet est de retour, à Saint-Louis au Missouri, de son voyage aux Montagnes-Rocheuses. Nous avons reçu de lui une lettre datée de cette ville, le 24 août. Comme on le verra par celle que nous allons publier, et qui renferme le fait si consolant de la conversion d'un grand-chef de Sauvages, l'excursion du R. P. De Smet a été très fructueuse. Les bienfaiteurs de cette mission s'en réjouiront avec nous, et trouveront dans ces fruits une récompense de leur charité. C'est ce que désire le missionnaire. "En écrivant pour vos *Précis Historiques* depuis tant d'années, nous dit-il, j'ai toujours eu l'idée d'accomplir, par votre entremise, un devoir de reconnaissance envers mes bienfaiteurs."

Tribu des Jantons, dans le voisinage du fort Rendall, 10 juillet 1866.

Mon révérend Père.

J'espère que vous aurez reçu ma lettre datée du fort Benton, 7 juin dernier[1]. Selon le désir que vous m'avez exprimé dans votre lettre du 15 février de cette année, je suis entré dans des détails bien minutieux sur mon voyage et sur ma mission parmi les Indiens. Je continuerai mes petites notices. Si mes consolations dans le saint ministère parmi les Sauvages sont parfois grandes, dans la station d'où je vous écris, j'ai aussi participé à une petite portion des misères humaines. Plus les journées étaient belles en résultats, plus les nuits étaient accablantes. Le récit suivant vous en donnera un fidèle exposé.

[1] Voir p.382.

A mon arrivée parmi les Jantons, Indiens et métis me reçurent parmi eux avec la plus grande bienveillance. Chacun en particulier exprimait le désir que je vinsse partager avec lui sa loge ou sa cabane. Comme les familles sont ordinairement très nombreuses et leurs appartements très étroits, et pour jouir plus librement de mon temps au milieu d'eux, je leur exprimai l'intention d'occuper une petite demeure privée, n'importe la condition dans laquelle elle se trouverait, où je pusse tranquillement remplir mes devoirs spirituels, dire la messe de grand matin et réciter mon bréviaire. Précisément il se trouvait à l'endroit une pauvre masure de quinze pieds carrés, bâtie en bois équarri et couverte de terre, abandonnée depuis longtemps. Elle servait de hangar au rebut de la commune ; elle était remplie de haillons, de morceaux de fer rouillé, de morceaux de bois, de planches, etc., etc. Tout fut ôté, et la place balayée. Mes petits effets y furent bien vite transportés ; et, en moins d'une heure, j'en pris possession, avec l'espoir que j'allais y passer quelques jours agréables consacrés à l'instruction des Indiens, et quelques nuits tranquilles, après les fatigues et les chaleurs de la journée. J'eus avec les chefs et leurs sujets une longue conférence, sur les motifs de ma visite, qui se prolongea bien avant dans la nuit. Je répondis à toutes leurs questions. Enfin, je dis les prières, avec ma nouvelle petite communauté ; nous fumâmes ensemble un dernier calumet ; ensuite chacun me remercia avec joie de ma présence, et tous se retirèrent chez eux pour se livrer au repos de la nuit.

Accablé par la chaleur et la fatigue, je m'attendais à jouir d'un bon somme. J'avais calculé sans mes hôtes. Étant à peine dix minutes au lit et presque endormi, je fus réveillé en sursaut. La masure fourmillait de rats affamés. Ils venaient en quelque sorte me rire au nez. La nuit surtout leur appartient, et ils s'en servent à leur grand avantage. Ils menaient un train épouvantable ; ils fouillaient tous mes sacs de provisions et auraient commencé tout de bon le transport dans leurs trous souterrains de tout ce qui pourrait leur convenir, lorsque je les arrêtai tout court. Pour empêcher leurs déprédations, je pendis mes sacs aux poteaux de mon logis, à l'abri de tout assaut de la part des pillards. Pendant ce travail, je me sentais assailli par un autre ennemi, moins rebutant que le rat, plus civilisé que lui, puisqu'il a accès partout, mais plus importun et s'attachant à sa proie d'une manière très tenace. Je ne nommerai pas cet ennemi, parce que son nom seul ferait grimacer et agacerait la sensibilité nerveuse de bien des personnes qui se croient mordues par lui, du moment qu'on parle de ce petit compagnon sautillant. Il trompe souvent la pensée consolante qu'on a mis le doigt dessus : il n'est pas là. Bref, toute la nuit je fus éveillé et debout, les mains, les doigts et les ongles en jeu pour me défendre contre l'ennemi et ses associés malfaisants : les maringuoins ou moustiques, les punaises, les fourmis, les araignées *et omme genus muscarum*. Comme vous voyez, cher Père, tout ce qui brille n'est pas or. Plus la journée avait été belle et consolante pour moi, au milieu de ces bons Indiens, qui prêtaient la plus grande attention à toutes mes paroles, plus la nuit était triste et pénible. J'avais beau prendre toutes mes précautions pour avoir de meilleures nuits ; tout était inutile : il fallait chaque nuit guerroyer avec l'ennemi commun, le véritable fléau de cette région. Patience !

Mais, ce qui me ranimait, c'est que, pendant ma quinzaine parmi les Jantons, mes rapports avec eux étaient chaque jour heureux et consolants en résultats. J'employais toutes mes heures à les instruire et à baptiser les

petits enfants et les moribonds. Toutefois, misères et consolations mises dans la balance, il va sans dire que celles-ci l'emportent sur celles-là autant que la lumière l'emporte sur les ténèbres.

Les résultats de ma mission parmi les Jantons ont été très heureux. J'ai baptisé tous les petits enfants, environ cent, qui se trouvaient dans le camp, avec une quinzaine d'adultes, parmi lesquels je compte le grand-chef de la tribu et son épouse. Vous recevrez avec plaisir, je pense, une petite notice sur le caractère et la vie de ce grand-chef. Je la transcris de la note de mon journal.

Le 6 juillet donc, j'ai baptisé solennellement le grand-chef de la tribu des Jantons, surnommé Pananniapapi, ou *l'homme qui frappe le riz*. Sa tribu compte environ 450 loges et près de 3000 âmes. C'est un homme remarquable, descendant d'une longue suite de chefs reconnus par leur bravoure à la guerre contre leurs ennemis, mais encore plus par leur sagesse dans les grands conseils de la nation Dacotah, qui compte de 35 000 à 40 000 âmes. J'avais rencontré pour la première fois Pananniapapi en 1844 ; il me rappela toutes les circonstances de cette rencontre, les voici :

"Vous avez eu alors, me dit-il, de longs entretiens avec moi sur notre sainte religion. Vous m'avez exhorté à prier le Maître de la vie, afin qu'il me rendit digne, un jour, d'entrer dans le bercail de Jésus-Christ et de devenir un digne enfant de son Église. Depuis lors, je suis resté fidèle aux paroles que vous m'avez adressées sur la religion, et je les ai soigneusement conservées dans mon esprit et dans mon cœur. J'ai conservé aussi avec soin et avec respect la grande médaille miraculeuse, et je l'ai toujours portée, rempli de confiance dans la protection de la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et voilà que moi et toute ma tribu nous avons participé aux faveurs puissantes de sa grâce."

Il me racontait avec une simplicité primitive les bienfaits obtenus du ciel par l'intercession de Marie. En 1853, il se trouvait, avec tout son camp, à la chasse des buffles dans les vastes plaines de l'Ouest. C'était l'année du choléra, et ses rivages étaient terribles dans les tribus indiennes où l'affreux fléau de Dieu se manifestait. Des milliers en furent les victimes. Le camp de Pananniapapi en fut attaqué à son tour, et, en un seul jour, trente Sauvages en moururent. Le deuil est universel. On n'entend partout que des gémissements et des pleurs. Dans la consternation du moment, le grand-chef exhorte son peuple à la confiance en Dieu, au recours à Marie. Il place la médaille miraculeuse sur un nouveau *parflèche* blanc, proprement peinturé. Le chef et le peuple implorent d'une voix commune le secours de la sainte Vierge, la bonne Mère des enfants de Dieu. Pananniapapi baise dévotement la médaille miraculeuse, et, au milieu de leurs pieuses invocations à Marie, qui pénétrèrent le ciel, tous les Jantons, au nombre de 3000, remplis de confiance, à l'exemple du grand-chef, baisent la médaille. Au même moment, tout symptôme de maladie disparaît, et le choléra les quitte.

J'ajoute avec plaisir, dans ce petit récit, le témoignage universel que j'ai reçu sur le caractère du grand et bon chef Pananniapapi. Il mène une vie exemplaire parmi son peuple. Sa charité est sans bornes. Certaines faveurs rémunératives que sa position de chef lui procure de la part du gouvernement, et qui porteraient l'aisance dans la famille, il les accepte et s'en sert seulement pour soulager les pauvres de sa tribu. Il partage avec résignation, disons avec joie, les privations générales. Il ne porte aucune marque de distinction ; il a adopté le costume des Blancs ; ses habits sont humbles, mais propres ; son maintien est à la fois modeste et noble. Dans ses discours, il est grave, imposant, et saisit à propos la question du moment. Sa vie sert de modèle et de leçon à tous. Quoique âgé de soixante-trois ans et presque aveugle, il est toujours le premier au travail, dans le champ, dans la forêt, dans le jardin. Les hommes, les femmes et les enfants de sa tribu n'ont pas besoin d'autre encouragement : la hache, la pioche ou la bêche sur les épaules, ils le suivent partout avec empressement. Un pareil exemple est rare, surtout dans un grand-chef parmi les Indiens, si peu habitués au travail. Ils ont au delà de 800 arpents en culture ; or, ce vaste champ était admirablement soigné et promettait une ample et belle moisson.

Pendant tout mon séjour parmi les Jantons, les manières et la tenue de Pananniapapi m'ont beaucoup frappé. Cet extérieur modeste, ces paroles remplies de sagesse et de prudence, me rappelaient comme la présence d'un ancien patriarche du désert ou du Nestor de la fable. Pendant ses jeunes années, il s'est distingué à la guerre par des traits de bravoure ; il en porte les marques honorables, mais sans ostentation. Le fer d'une flèche de trois pouces de long lui est resté dans la région des reins pendant seize ans. Il s'est distingué encore davantage par sa conduite sage et modérée dans les conseils tenus pour les affaires les plus importantes de la nation. A la mort du grand-chef, son prédécesseur, il fut élu à l'unanimité des voix, et il en a toujours rempli la charge avec honneur et dans l'intérêt de son peuple.

Mon arrivée sur la *réserve* Jantonne, qui a dix lieues carrées, fut pour Pananniapapi un vrai jour de fête. Il me reçut avec toutes les démonstrations de la joie la plus sincère, et renouvela avec empressement les invitations faites vingt-deux ans auparavant, de venir nous établir sur sa terre, d'y ouvrir une mission pour l'instruction des enfants et des sujets de sa tribu.

Souvent il a dû s'opposer aux artifices des agents et des employés du gouvernement, qui, de leur propre chef, voulaient, à toute force et malgré ses remontrances, imposer à la tribu des missionnaires de leur secte. Pananniapapi a résisté à toutes leurs tentatives. Comme ils lui demandaient la raison de son refus et de son opposition à leurs intentions bienveillantes et charitables envers sa tribu, il répliquait modestement : "Je vous suis reconnaissant de l'occasion que vous me donnez de vous dire toute ma pensée, au sujet de cette affaire importante. Mon opposition à vos plans est un devoir sincère et consciencieux envers le Grand-Esprit, et je

désire l'accomplir. Ma résolution est prise sur ce point depuis vingt-deux ans. Je veux remettre entre les mains des Robes-noires l'instruction de la jeunesse de ma tribu. Je les considère eux seuls comme les dépositaires de l'ancienne et vraie foi de Jésus-Christ ; et nous sommes libres de les entendre et de les suivre." Les ministres répliquèrent : "Notre religion est la meilleure. Celle des Robes-noires peut être bonne. Pourquoi ne pas plutôt accepter la nôtre ?" Le chef répondit : "Je vous ai dit que ma résolution date, depuis bien des années. On honore dans l'ancienne Église la Mère de Jésus-Christ. Lorsque le choléra nous a attaqués dans le désert, tout mon camp s'est placé sous la protection de Marie. Elle a daigné venir à notre secours. Je porte toujours sa médaille." Et il leur fit le récit de l'événement miraculeux de la plaine. Puis il continua : "D'ailleurs, comme nous, vous avez vos femmes et vos enfants. Ils possèdent vos cœurs et ils vous préoccupent principalement. Vous désirez devenir vous établir parmi nous ; c'est pour amasser et pour enrichir vos femmes et vos enfants à nos dépens. La Robe-noire n'a ni femme ni enfants ; son cœur n'est point divisé ; il s'occupe de Dieu seul et du bonheur du peuple qui entoure sa cabane et la maison de prière. Depuis mon premier entretien avec la Robe-noire, la pensée d'embrasser l'ancienne religion de Jésus-Christ, si je puis m'en rendre digne, ne m'a jamais quitté. Ma résolution est prise." Cette réponse fut toujours la même, à chaque renouvellement de la même question. Pananniapapi est resté imperturbable sur le choix de sa religion depuis vingt-deux ans. Il jouit aujourd'hui du bonheur insigne d'avoir été régénéré dans les saintes eaux du baptême, avec son épouse *Mâzailzashanawé*, sous le patronage de saint Pierre et de sainte Anne.

A mon arrivée sur sa terre, il renouvela avec ardeur ses instances pour obtenir une mission catholique parmi les Jantons. Dans ma longue expérience parmi les Indiens, je n'avais jamais rencontré une persévérance aussi durable et aussi admirable. Il passa tout son temps disponible avec moi ; nous eûmes ensemble de longs entretiens sur la religion ; il prêtait la plus grande attention à toutes mes paroles.

Puisse toute la tribu des Jantons, à l'exemple de leur grand-chef, se rendre digne d'entrer un jour dans le doux bercail du divin Pasteur ! Puisse une mission catholique, si longtemps désirée, être établie parmi ces enfants du désert, sous l'illustre patronage de la sainte Vierge, pour qu'ils soient conduits à la connaissance de son divin Fils !

Mon révérend Père, venez au secours des Indiens par vos saints sacrifices et vos prières, et obtenez l'accomplissement de leurs désirs : une mission parmi eux. La terre que les Jantons occupent est comme l'entrée au vaste territoire des Dacotahs ou Sioux, qui sont au nombre de 35 000 à 40 000. Dans mes différentes rencontres avec les tribus siouses, ces sauvages m'ont toujours traité avec beaucoup de respect et de bonté, et ont toujours prêté une grande attention aux instructions que je leur faisais.

Lorsque ma petite besogne sera finie, je me propose de me rendre du pays des Jantons dans la mission de Sainte-Marie parmi les Pottowatomies, d'où je vous donnerai de nouveau de mes nouvelles. De là il n'y a plus qu'un pas pour me rendre à Saint-Louis, par le chemin de fer. J'espère y trouver de vos nouvelles.

Mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

Voici les noms des chefs présents à ma visite chez les Jantons : 1er chef, *Pananniapapi*, ou l'homme qui frappe le riz ; - 2^{e} chef, *Peziechawakian*, ou le tonnerre sautant ; - 3^{e} chef, *Pêtewakanain*, ou la vache à médecine ; - 4^{e} chef, *Magâtska*, ou le cygne blanc ; - 5^{e} chef, *Ocshinnewashtê*, ou le joli garçon ; - 6^{e} chef, *Wiakaowi*, ou le père qui est proche ; - 7^{e} chef, *Washesoushaské*, ou la tête de la famille.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE
Séjour chez les Pottowatomies

Cette lettre est la troisième que le R. P. De Smet nous a adressée sur sa dernière excursion.

Mission de Sainte-Marie parmi les Pottowatomies, 28 juillet 1866.

Mon révérend et cher Père.

J'ai visité de nouveau la mission de Sainte-Marie. M'y trouvant au milieu de mes chers confrères en Jésus Christ, après une excursion de quatre mois dans les hauts parages du Missouri, et voyant l'état florissant de cette mission bénie de Dieu, mon cœur a été rempli de consolation et de joie. Je me propose donc de vous donner, dans cette lettre, une idée de son état actuel et de l'influence qu'elle continue d'exercer dans le pays, sous le nouveau régime qui le gouverne.

La mission de Sainte-Marie poursuit sa petite marche sans faire beaucoup de bruit, tranquille au milieu des changements rapides qui s'opèrent, tant dans son sein que parmi les peuples environnants. Les Pottowatomies, qui professent le christianisme, sont fidèles à leurs devoirs religieux. Leur assiduité à l'office divin fait l'admiration de tous ceux qui les connaissent. Ils prennent un soin particulier de l'instruction de la jeunesse ; leurs missionnaires n'ont plus aucun reproche à leur adresser, comme il y a quelques années ; aussi, les deux écoles sont-elles très florissantes. Celle des garçons, confiée aux Frères coadjuteurs de la Compagnie, compte 140 élèves pensionnaires ; l'école des filles, confiée aux Dames du Sacré-Cœur, compte une centaine de pensionnaires. La conduite de tous ces enfants mérite les plus grands éloges, tant sous le rapport religieux que sous le rapport des progrès qu'ils font dans les sciences. L'année dernière, le vice-président des États-Unis, M. Foster, et le sénateur, M. Doolittle, les ont honorés de leur présence, ont examiné diligemment la plus grande partie des élèves, et envoyé à Washington un témoignage qui n'est pas moins l'expression fidèle d'un cœur droit et généreux, qu'il est glorieux pour les catholiques. Les Américains connaissent si bien le prix de l'éducation religieuse que nous donnons à la jeunesse, qu'ils importunent constamment les Pères et les Dames de la mission pour placer leurs enfants dans nos écoles. Toutes les places y sont prises, et, si on doublait les maisons, elles seraient aussitôt remplies.

L'usage des liqueurs fortes, qui est en général le fléau des tribus indiennes, semble se modérer en proportion de la facilité qu'on a de les obtenir. Depuis trois ou quatre ans, aucun crime considérable n'a été commis parmi eux. Un bon nombre de familles vivent dans l'aisance : leurs fermes et leurs habitations peuvent être comparées à celles des Américains qui les environnent. Le chemin de fer qui, dans quelques années, unira les États de l'orient à ceux de l'occident, traverse le territoire Pottowatomie. Ce chemin leur donne plusieurs grands avantages : il rehausse le prix des terres, facilite l'échange des productions, ouvre une voie de travail lucratif aux jeunes gens industrieux. Beaucoup d'Américains s'établissent parmi nos Indiens ; les uns marient leurs filles, les autres achètent le surplus des terres ; quelques-uns bâtissent près de la mission, attirés principalement par le voisinage de l'église et des écoles. Sainte-Marie est le centre d'un vaste champ d'opérations pour les missionnaires. Leurs travaux parmi les catholiques s'étendent à plus de 200 milles de Sainte-Marie. Outre le supérieur de cette mission, qui est le pasteur des Indiens établis sur une surface de dix lieues carrés, deux autres Pères desservent les nouveaux établissements qui se forment et augmentent tous les jours. Le R. P. Louis Dumortier visite toutes les six semaines vingt-quatre stations de Blancs, dans lesquelles les catholiques sont déjà très nombreux. Dans l'espace d'environ trois ans, il a bâti quatre petites églises en pierre, et il projette d'en bâtir sous peu plusieurs autres. Je vous cite ce fait pour vous donner une idée de la besogne d'un missionnaire dans ces parages et du zèle de votre ancien condisciple d'Alost [1]. Toutes les courses se font à cheval.

[1] Au collège, le R. P. Dumortier portait le nom de famille de sa mère : *Cousin*, parce qu'il avait quitté la France avant d'avoir satisfait aux lois de la conscription. (*Note de la rédaction*.)

Ce bon Père m'écrivait dernièrement ces lignes, qui feront plaisir : "Vous me demandez des détails de nos travaux apostoliques ; je crois ne pouvoir mieux vous satisfaire qu'en vous envoyant une petite esquisse géographique qui vous mettra au courant de nos missions du Kansas [1]. Vous y verrez les succès et les difficultés. Les rives du Kansas et de ses tributaires n'offrent guère que des forêts et des terres incultes. Beaucoup de petites missions y sont maintenant établies. Les chrétiens s'assemblent autour d'elles ; ils viennent y demeurer avec leur famille, de sorte que ces missions forment déjà autant de centres catholiques. La grande difficulté est le manque de missionnaires. Nos travaux sont au-dessus des forces d'un seul missionnaire. La grande distance qui se trouve entré les différentes missions, les abondantes neiges de l'hiver, les dégels du printemps, les débordements des rivières, les mauvaises routes, l'absence de ponts, sont autant d'obstacles à mes voyages. Je ne puis visiter mes bons catholiques que toutes les cinq ou six semaines. En faisant ma tournée ordinaire, j'ai réussi à faire bâtir

quatre petites églises en pierre. Celle qui se trouve sur l'Elboncreek n'est pas entièrement achevée ; cependant j'y dis déjà la sainte messe. Chacune des églises me revient à 11 000 francs, dont 9000 francs seulement ont été payés. La libéralité des pauvres habitants est notre seule ressource. Je crois donc, mon révérend Père, pouvoir me recommander à la générosité de vos amis et de vos connaissances, espérant que nos bons catholiques, qui vous ont si souvent témoigné l'intérêt qu'ils portent à nos Sauvages du nord, tendront encore une fois leur main charitable à nos pauvres missions."

[1] Cette lettre est accompagnée d'une carte géographique des bords du Kansas. Elle est tracée à la plume et renferme l'emplacement des églises, l'agglomération des maisons, le nombre des habitants de chacun des groupes, et la distance à parcourir depuis la résidence des missionnaires. (*Note de la rédaction*.)

La divine Providence s'est toujours montrée favorable à la mission de Sainte-Marie, surtout au milieu des tempêtes, des mouvements politiques du Kansas et de la position des tribus indiennes dans le territoire du Kansas, devenu État de l'Union. A différentes reprises, son existence a semblé menacée. Dernièrement, au moment le plus critique peut-être dans l'histoire de la nation, elle a donné aux Pottowatomies, dans la personne de leur agent, M. Palmer, excellent catholique, non-seulement un ami sincère, mais encore un protecteur sage et dévoué. Par ses soins, la nation vient de conclure avec le gouvernement un traité qui semble devoir affermir la résidence des Pottowatomies dans ce pays. En vertu de ce traité, chaque Indien a reçu sa portion de terre. Ceux qui veulent se faire citoyens et en sont jugés dignes par un comité établi à cette fin, peuvent le faire immédiatement. Ceux qui sont en bas âge doivent attendre l'âge de vingt et un ans ; jusque-là ils ne peuvent vendre leurs terres, et ils continuent d'avoir droit aux écoles. Ceux qui sont en age, mais qui ont commis quelque faute ou n'ont fait preuve d'aucune industrie, sont jugés incapables d'être citoyens, obligés d'attendre quelque temps et de mériter cet honneur par une vie industrieuse et une conduite irréprochable.

Il est mort, dans cette mission, le 3 septembre 1862, un Frère coadjuteur qui avait été, pour ses confrères et pour les Indiens, un modèle de toutes les vertus. Né en 1803, Pierre Karelskind, Allemand d'origine, était entré dans la Compagnie de Jésus au Missouri, en 1837. "Dès sa tendre enfance, écrivait le curé de Hangalle, diocèse de Nancy, il a été un sujet d'édification pour tous mes paroissiens." Il le fut plus tard pour ses frères en religion et les Sauvages, et se montra jusqu'à la mort un parfait et saint religieux. Sa charité, sa douceur et sa piété relevaient encore son exactitude dans l'observation des règles et des vœux. Cette charité s'exerçait à toute heure, la nuit comme le jour, avec une constance infatigable. Il fut successivement employé comme jardinier, boulanger, dépensier, cuisinier, sacristain et maître d'école pour les jeunes sauvages Pottowatomies. Sans préférence pour aucune de ces charges, il se soumettait à tous les désirs de ses supérieurs. Depuis longtemps, sous le gouvernement de Louis-Philippe, il avait obtenu le diplôme d'instituteur ; il savait le latin, l'anglais et l'allemand ; ce qui permettait aux supérieurs d'élever un peu le Frère Pierre au-dessus de la condition ordinaire des religieux de son rang. Le jour et la nuit, il était avec ses élèves, les accompagnant partout. Il avait surtout une sollicitude toute maternelle pour les enfants malades, qu'il soignait comme une Sœur de charité. Le Frère Pierre leur donnait l'exemple de toutes les vertus. Son humilité et son affabilité lui attachaient tous les cœurs. La politesse était un des traits de son caractère. Interrogé par son supérieur s'il n'était pas fatigué d'enseigner : "Mon unique désir, répondit-il, est de vivre et de mourir dans la place et l'emploi qu'il a plu à la divine Providence de me désigner par mes supérieurs." Sa seule plainte, si c'en était une, consistait à dire "qu'il n'avait pas assez de temps pour ses exercices spirituels". Heureux regret ! C'est une des meilleures preuves d'un cœur pieux et de la confiance que mérite un inférieur. Il répétait alors ces paroles de Thomas à Kempis : "Je le désire ainsi, Seigneur ; daignez suppléer vous-même à ce qui me manque !" La mission de Sainte-Marie perd dans le Frère Karelskind un membre édifiant et un ouvrier laborieux dans la vigne du Seigneur ; mais nous pouvons espérer qu'elle aura gagné un intercesseur dans le ciel.

Puisse la Vierge immaculée, que les Pottowatomies ont choisie pour leur patronne, leur continuer ses secours puissants, au milieu des difficultés et des dangers auxquels ils sont sans cesse exposés de la part de leurs ennemis !

En union de vos sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être, mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

P. S. - J'inclus ici une lettre que j'ai reçue du gouverneur de Montana, le général Meagher, ancien élève de Stonyhurst, à laquelle vous donnerez, j'espère, place dans les *Précis Historiques*.

LETTRE DU GOUVERNEUR DE MONTANA.

Cette lettre traite de l'importance du territoire de Montana, de ses ressources, de son avenir, de sa condition sociale.

Hôtel du gouvernement, ville de Virginie, 10 février 1866.

Révérend Père P.-J. De Smet, à Saint-Louis.

"C'est une bien grande satisfaction pour moi de voir que Montana tend à devenir l'une des contrées les plus prospères et les plus puissantes des territoires que les Montagnes-Rocheuses ont ajoutés aux deux versants de notre Grande-Union. Il faudra plusieurs années avant que l'on puisse, même approximativement, en déterminer l'importance. Ce ne sera que lorsque de vastes opérations auront été tentées sur plusieurs points, que les personnes les plus compétentes dans ces sortes de matières pourront former un État des immenses richesses enfouies dans les eaux et les montagnes de ce territoire.

A l'exception d'une demi-douzaine de moulins à quartz, en activité à Summit, près de la ville de Virginie, dans la vallée de Madison, et à Pipestone, sur la route de Jefferson à Silver-Jew, l'on n'a fait jusqu'ici, pour l'exploitation de ces richesses de Montana, que des travaux que les mineurs appellent dans leur métier des *travaux de reconnaissance*. Et cependant, malgré ces travaux si peu développés et si superficiels, les hommes reconnus parmi nous comme les appréciateurs les plus compétents et les plus autorisés avouent que, depuis la découverte des précieux gisements de métal, près de Grasshopper-Creek, lesquels ont donné lieu à la fondation de la ville de Bannock, sur les frontières sud de ce territoire, Montana a déjà ajouté plus de 50 000 000 de dollars à la somme des richesses nationales.

Mais ces richesses minérales, tout incalculables qu'elles puissent être, ne sont cependant pas, d'après moi, les seuls éléments d'un prospère et brillant avenir. Pour toutes les nécessités de la vie, cette contrée possède tout ce qui est nécessaire pour se suffire à elle-même, si l'on en excepte les objets manufacturés, qui feront encore défaut pendant un certain temps. Le sol est d'une fertilité merveilleuse, et je suis heureux de voir que beaucoup de nos habitants se livrent à la culture des terres, et adoptent ainsi une manière plus certaine, quoique plus lente, de s'assurer une indépendance, en échange d'une carrière qui, lorsqu'elle réussit, les mène plus rapidement à la fortune, mais est souvent aussi très précaire. La vallée de Deed-Lodge, la vallée des Eaux-puantes, la vallée de Gallatin et plusieurs autres parties du territoire présentent aujourd'hui des cultures très rémunératrices et donnent les plus belles apparences. Les vallées produisent à très peu de frais et en grande abondance des végétaux, comme pommes de terre, navets, carottes, betteraves, d'une qualité tout à fait supérieure. L'avoine et le foin y viennent aussi d'une manière relativement très satisfaisante. Je crains cependant que le climat des contrées où l'hiver se prolonge aussi longtemps que chez nous, ne soit pas favorable en général à la production des céréales. Mais ceci ne peut exercer aucune influence fâcheuse sur l'élève du bétail, comme chevaux et bêtes à cornes ; car nos vallées, au plus fort de l'été, leur offrent de délicieux ombrages et une abondante nourriture substantielle ; de sorte que les attelages, lorsque la saison des travaux est finie, sont lâchés dans ces pâturages et y récupèrent largement leurs forces et leur graisse, et sont prêts à recommencer leurs travaux aussitôt le retour du printemps.

Quant aux habitants de ce pays, je les ai toujours trouvés, depuis mon arrivée parmi eux, à peu d'exceptions près, du meilleur caractère. Intelligents, industrieux, entreprenants, courageux et infatigables, ils ont, depuis trois ans, fait d'immenses travaux, tant pour l'agriculture que pour l'exploitation des mines ; et ils ont su donner à cette vaste contrée une grande importance, aussi bien sous le rapport des relations commerciales que sous le rapport de la politique. La Californie, l'Idaho, l'Orégon et Colorado ont contribué à fournir à cette contrée des centaines d'habitants actifs et résolus. Les États qui s'étendent sur les rives du Mississipi, le Minnesota, l'Iowa, le Missouri, ont encore augmenté cette population ; le Missouri surtout, dont les immigrants ont aujourd'hui acquis la prépondérance sur ceux venus d'autres localités et établis dans le Montana. Les Irlandais mêmes sont largement représentés ici, non pas tant par le nombre que par l'admirable énergie de ceux qui, en travaillant pour leur subsistance et pour s'assurer une fortune, regardent avec amour et enthousiasme cette contrée comme leur vraie patrie. Votre beau et noble petit pays, la chère, vieille et glorieuse Belgique, terre de vraie liberté, de solide bonheur et d'une mûre réputation historique, compte des représentants parmi nous, de même que la France et l'Allemagne.

Mais ce qui vous intéressera surtout entre toutes choses, ce sera d'apprendre que les éléments de la foi catholique ont profondément pénétré dans Montana, et que, si cette foi est soutenue et encouragée comme elle doit l'être, elle se répandra et se fortifiera de plus en plus, prendra de fortes racines et portera de beaux fruits dans nos vastes montagnes. Si cet État, catholique dans son origine et sa fondation, autant que la religion et la civilisation peuvent contribuer à la formation d'une société, - et quel autre élément peut lui donner une vie plus forte et plus durable ? - si cet État, dans son développement et son élévation, perdait ce caractère et cet esprit qui, même dans les jours où il était encore dans un état sauvage et désolé, lui ont été imprimés par les missions des courageux et dévoués Pères Jésuites, dont vous pouvez avec justice réclamer d'avoir été le victorieux apôtre, j'en serais affligé."

Thomas François MEAGHER,
gouverneur actuel du territoire de Montana

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE
Révolte des sauvages sioux

Nous avons parlé de la mission confiée, par le gouvernement des États-Unis, au Père De Smet, missionnaire des Montagnes-Rocheuses, pour pacifier les Sauvages révoltés. Notre cher compatriote vient de nous adresser, sur cette mission, une série de lettres, écrites des pays qu'il parcourt et au milieu des Sauvages qu'il évangélise. Nous commençons aujourd'hui cette publication.

Sioux City, 30 avril 1867.

Mon révérend et cher Père,

Je trouve ici un petit moment de loisir ; je m'en sers pour m'entretenir avec vous et pour vous donner de mes nouvelles, qui, quoique maigres, ne manqueront pas de vous intéresser et de vous être agréables. Je tâcherai, pendant ma longue et dangereuse mission, de vous tenir au courant de mes petites rencontres, bonnes ou mauvaises, parmi les tribus hostiles des plaines que je me propose de visiter, si l'entrée m'en est permise. Me recevront-ils parmi eux, tandis que tous les casse-têtes sont levés contre les Blancs, que des centaines de chevelures pendillent[1], en signe de triomphe, au bout de leurs lances, et servent de parure aux guerriers et aux coursiers ardents qu'ils montent ? Les plumes d'aigle sont aujourd'hui beaucoup demandées parmi les Sauvages, pour couvrir leurs casques, les crinières et les queues de leurs montures. Chaque plume dénote une chevelure enlevée à l'ennemi, c'est-à-dire, un ennemi tué. Plus que jamais, l'épouvantable *sassakwi*, cri de guerre indien, retentit dans tout le grand désert. Le gouvernement, vous le savez, m'a prié de m'y rendre en qualité de son envoyé extraordinaire[2] ; mes supérieurs ont approuvé cette nomination, et je suis en route pour me mettre en devoir d'accomplir ma difficile mission. Mais c'est une mission unique de charité en faveur des Blancs et dans l'intérêt des Indiens eux-mêmes, dont l'anéantissement total est à craindre et sera mis à exécution, si on ne parvient à les ramener à la soumission et à la paix.

[1] Quand les Sauvages ont tué un ennemi, ils enlèvent au cadavre une partie chevelue de la tête, et souvent la pendent, en guise de trophée, à leur propre coiffure.
[2] Voir page 194.

En temps de guerre, les cruautés que les Sauvages exercent sont terribles et atroces. Toutes leurs passions sont alors déchaînées, et ils s'abandonnent à leur esprit de vengeance contre *la peau blanche*, pour tous les torts, toutes les injustices et tous les méfaits exercés par les Blancs contre leur race. Il est toujours vrai de dire que, si les Sauvages pèchent contre les Blancs, c'est parce que ceux-ci ont beaucoup péché contre eux.

Je fais ces réflexions pour vous, donner une faible idée de ma position, et surtout pour obtenir une place dans vos pieux souvenirs et dans ceux de mes dignes et chers confrères. La conviction pleine et entière que beaucoup de ferventes prières m'accompagnent, est pour moi une douce consolation et un grand encouragement. Convaincu de mon propre néant, je me remets avec confiance entre les mains de la sainte providence du Seigneur, et sous la protection de notre bonne Mère la Vierge immaculée. Priez, afin que je me rende digne de ce puissant secours, et je n'aurai rien à craindre. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Je commencerai par vous tracer la route que j'ai suivie pour me rendre de Saint-Louis à Sioux City. Il vous sera facile de me suivre au moyen de votre carte américaine.

Le 12 de ce mois d'avril, à trois heures, je quittai Saint-Louis par fer pour me rendre à Chicago, 280 milles. C'est la ville principale de l'État de l'Illinois. Elle contient près de 200 000 habitants. Nos pères y ont établi une belle et grande église gothique, et une école qui contient au delà de 1600 élèves. Entre Saint-Louis et Chicago, il y a cinquante-trois stations, villes et villages, dont Alton et Springfield sont les principales. Le chemin de fer passe à travers une suite d'immenses, belles et riches plaines et prairies, variées de temps en temps par de vastes forêts et des milliers de fermes, avec leurs innombrables troupeaux de bêtes à cornes, de brebis et leurs bandes de chevaux. Le trajet se fait en quatorze ou quinze heures.

J'ai quitté Chicago et pris le chemin de fer nord-ouest pour me rendre à Omaha, capitale de l'État de Nébraska, distance de 500 milles. Le chemin traverse l'État de l'Iowa, et on compte dans ce trajet une quarantaine de stations, villes ou villages, dont quelques-uns sont déjà assez considérables. Le sol y est, en général, très fertile et plus *ondulé* que celui de l'Illinois.

Arrivés à Boonsboro', à 158 milles de notre destination, nous apprîmes que la fonte soudaine des neiges avait grossi et transformé en torrents impétueux les rivières et les ruisseaux. Tous les ponts étaient enlevés et tous les bas-fonds se trouvaient inondés sur une largeur d'un, de deux ou de trois milles. Quoique très pressé de faire route, je n'avais rien de mieux à faire que de prendre patience et de faire de nécessité vertu. A Boonsboro', je trouvai un bon nombre de catholiques irlandais, qui se réjouissaient de notre mésaventure, dans l'espoir d'avoir

la sainte messe le lendemain, jour des Rameaux. Ils reçoivent rarement la visite d'un prêtre, tout au plus trois ou quatre fois dans le courant de l'année. Ils ont bâti une petite église, qui consiste seulement en quatre murs surmontés d'un toit ; à l'intérieur, il n'y a ni chaises, ni banc, ni autel, pas même une croix ou une image. Un petit échafaudage y fut érigé à la hâte pour le prêtre. Environ deux cents personnes s'y trouvaient rassemblées pour assister au saint sacrifice et à l'instruction. Un bon nombre s'approchèrent de la sainte Table avec beaucoup de ferveur et de piété. Je passai trois jours parmi ces braves gens. Ils me témoignèrent les plus grandes attentions et me comblèrent de bonté et de charité. Partout où le prêtre a le bonheur de rencontrer un enfant de saint Patrice, il est sûr de trouver un ami sincère et un bienfaiteur, prêt à lui rendre tous les services dont il peut avoir besoin. Partout en Amérique où dix familles irlandaises se trouvent établies, n'importe leur pauvreté ou détresse, ils érigent un petit temple au Seigneur, dans l'espoir que bientôt un prêtre les visitera et s'établira plus tard au milieu d'eux. J'ose dire que les trois quarts des églises catholiques, des orphelinats et des maisons de charité aux États-Unis ont été bâtis par le zèle et les dons des bons Irlandais. La persécution longue et cruelle contre notre sainte religion en Irlande a été, par une providence spéciale du Seigneur, le moyen le plus efficace et le plus sûr pour rendre ce pays plus saint, et propager plus rapidement la foi partout où la cohorte des apôtres et des fervents disciples de saint Patrice se sont rendus pour se soustraire à la persécution. De tous les pays européens, c'est l'Irlande persécutée qui fournit à l'Amérique, à l'Australie, aux Indes et ailleurs les plus illustres évêques et les plus zélés apôtres. L'univers entier les réclame aujourd'hui.

Le 16 avril, le chemin de fer nous transporta d'abord à 90 milles, jusqu'au petit village Denison ; puis à Omaha, 68 milles plus loin. On était témoin d'une suite de ruptures et de dégâts survenus au chemin de fer, que le déluge actuel rendait impraticable.

A Denison, il se trouvait un seul petit hôtel, où la plupart des voyageurs se rendirent, mais qui ne pouvait en accommoder convenablement la dixième partie. "A la guerre comme à la guerre", dit l'ancien proverbe ; et, dans les circonstances présentes, on mit les voyageurs trois ou quatre ensemble dans un même lit. Pour ma part, j'eus le bonheur de passer la nuit seul, sur un bon sac de paille, dans un petit réduit ou chambrette sans fenêtre. Le vendredi-saint, après trois jours de détention et à la baisse des eaux, cinq voyageurs se joignirent à moi pour louer un waggon, afin de nous rendre à Sioux City, environ 100 milles à l'ouest de Denison. Partis plus tard dans l'après-midi, nous fîmes 15 milles, et trouvâmes un abri pour la nuit dans une ferme solitaire, à deux lieues de distance de tout centre.

Le samedi-saint, nous nous rendîmes à la traverse de la rivière Petite-Siouse, après une marche de 42 milles. Nous passâmes la nuit dans une petite hôtellerie d'un brave catholique bavarois, qui depuis plusieurs années n'avait pas eu le bonheur d'assister à la messe. Jugez de sa joie quand il apprit que j'étais prêtre, qu'ils allaient avoir l'occasion, lui et toute sa famille, de remplir leur devoir pascal, et que le saint sacrifice de la messe serait offert à leur intention. Il me traita avec la plus grande bonté et bienveillance, et me témoigna toute sa reconnaissance pour les bienfaits spirituels reçus pour la première fois dans sa maison, au grand jour de Pâques.

Nous traversâmes la Petite-Siouse dans un petit esquif ou bac. Le bas-fond se trouvait encore inondé sur un mille de largeur. Nous louâmes un autre waggon pour nous rendre à Correction-town, qui n'a encore qu'une seule habitation, celle d'un bon vieux Irlandais, avec sa femme et leurs six enfants. La distance de la Petite-Siouse est de 22 milles. Nous y passâmes une bonne nuit. La famille était avide d'instruction, et tous mes entretiens avec elle roulaient sur différents points de religion. Le brave homme contemplait déjà en esprit l'érection d'une église à Correction-town, aussitôt qu'une dizaine de ses compatriotes viendraient y établir leurs demeures.

Le 22, il nous conduisit dans son waggon à Sioux City, 27 milles de distance. Toute la partie parcourue de Denison à Sioux City consiste en plaines *ondulées* et élevées, d'un sol fertile et riche en gazons et en herbages, où d'innombrables troupeaux d'animaux domestiques trouveraient une abondante nourriture. Toute cette région ressemble à une mer agitée, soudainement devenue immobile. Chaque jour, c'est la même monotonie : on monte et on descend une suite interminable de coteaux, de collines, de vallons, pareils à des vagues terrestres. On aperçoit des lisières de bois le long des rivières et des ruisseaux, et, dans quelques profonds vallons et ravins, des parties les plus élevées. En été, cette région présente un océan de verdure, orné de fleurs, toujours agréable à la vue ; en automne, le feu le parcourt et consume tout, couvrant toute la surface de sa triste et noirâtre empreinte de deuil ; l'hiver étend son drap mortuaire sur toute la nature. En ce moment, l'hiver touche à sa fin ; les neiges qui, dans la saison rigoureuse, ont une hauteur de deux à quatre pieds, se fondent et disparaissent rapidement, mais étalent encore çà et là d'innombrables taches blanches, étincelantes et glacées, sur les flancs noirâtres des coteaux et des collines.

Après avoir quitté Denison, pendant une cinquantaine de milles, nous passons deux petits bourgs ; et, pendant une cinquantaine d'autres, trois petites fermes seulement. L'hiver est rigoureux dans le Haut-Iowa. Il en retardera encore la colonisation pour longtemps. Dubuque, sur le Mississipi, est la ville principale de l'État de l'Iowa. Elle a son évêque et ses institutions catholiques de charité, et quatre communautés de catholiques avec leurs églises.

Arrivé à Sioux City, j'ai pris mon logis dans la demeure du jeune curé de l'endroit, le révérend J. Curtis. Il exerce ici le saint ministère avec le plus grand zèle et la plus grande édification ; il jouit de la plus haute

considération, non-seulement parmi les catholiques, mais même parmi les protestants. C'est un élève du grand séminaire irlandais All-Hallows, qui, chaque année, envoie ses jeunes et fervents apôtres, remplis de vertus et de talents, dans les diverses parties du globe, où les évêques font un appel à leur dévouement. Depuis vingt-cinq ans que date l'existence de ce séminaire, au delà de trois cents élèves ont été envoyés dans les missions étrangères.

Sioux City a une petite communauté de catholiques d'environ cinquante familles, la plupart irlandaises, les autres allemandes et françaises. La mission de M. Curtis s'étend au nord de la rivière Missouri, à une distance de 130 milles ; et il administre les secours de la religion à plus de deux cents familles, répandues sur cet espace. Leur nombre augmente chaque année.

Le bon chef des Sioux, Pananniapapi, avec une bande de vingt-huit Jantons, est en ce moment à Sioux City. Nous attendons à chaque instant un bateau à vapeur ; pour nous embarquer ensemble et nous rendre dans son pays. Il revient de Washington, où il a été appelé par le secrétaire de l'intérieur, pour les affaires de sa tribu.

Il me racontait, avec sa simplicité naturelle, qu'un jeune chef de sa nation, qui l'accompagnait, avait été pris d'un vomissement de sang, lors de son séjour dans la capitale américaine, et qu'il fut réduit bientôt à une si grande faiblesse, qu'on perdit bientôt tout espoir de guérison. Dans cette situation extrême, et affligeante, Pananniapapi eut recours à la prière et implora le secours du ciel. Il s'approcha ensuite du lit du moribond, l'exhorta à mettre toute sa confiance dans le Grand Esprit, et, lui montrant la croix du Sauveur qu'il portait sur lui, il l'approcha des lèvres du malade en lui disant :"Cher neveu, embrasse le crucifix avec confiance. L'image du Christ nous rappelle le Fils de Dieu, qui est descendu du ciel et est venu sur la terre pour nous racheter et nous délivrer de l'enfer, au prix de son propre sang. Jésus-Christ peut tout ; il t'accordera la santé et te ramènera sain et a sauf au sein de ta famille." Le moribond baisa la croix avec une pieuse ardeur et une grande confiance ; le crachement de sang cessa, et, depuis ce jour, ses forces lui revinrent insensiblement. "J'espère, ajouta le bon chef, que la guérison de mon neveu contribuera à amener toute ma tribu à la connaissance, au service et à l'amour du Grand Esprit. Je suis heureux de vous rencontrer et d'apprendre que vous venez de nouveau visiter les Jantons et les autres tribus de ma nation. Nous serions au comble du bonheur si vous pouviez établir votre séjour au milieu de nous."

On m'annonce que le bateau à vapeur sur lequel je dois m'embarquer avec Pananniapapi et sa bande, est en vue. Je dois me hâter de ramasser mes petits effets et de refermer mon sac de voyage. La distance à parcourir sur la rivière est de 260 milles. Je me propose de rester quelques jours sur les terres des Jantons, et de pénétrer de là dans l'intérieur du pays à la recherche des tribus siouses révoltées.

Aidez-moi par vos bonnes prières et nos sacrifices à obtenir les grâces du ciel, dans l'accomplissement de la mission qui m'a été imposée. Adieu.

Janton Agency, 15 mai 1867.

Mon révérend et cher Père,

Comme je vous l'ai annoncé dans ma lettre du 30 avril, je me suis embarqué sur le vapeur *Guidon*. Le bateau était encombré de marchandises et de passagers pour les nouveaux territoires d'Idaho et de Montana. C'était le n° 15 de l'immense flottille à vapeur qui se rend cette année à Benton, distance de 3100 milles.

A la grande fonte des neiges de nos vastes plaines et des côtes noires, la rivière Missouri et ses nombreux tributaires débordent, inondent et couvrent tous les bas-fonds. Cette hausse printanière n'est que momentanée et de courte durée. Déjà, lors de notre embarquement, la rivière était à la baisse. C'est pour la navigation le moment le plus critique et le plus difficile. Aux grandes eaux, tous les différents chenaux se remplissent de vase et de sable, et aplatissent le lit de la rivière dans toute sa longueur. A la baisse des eaux, de nouveaux chenaux se forment peu à peu ; dans ces moments, les grands obstacles au passage des bateaux, à part les gros vents de l'ouest si ordinaires dans le printemps, sont les nombreuses bâtures ou bancs de sable. Il faut souvent des heures et des journées entières pour en traverser un ou deux. Au-dessus de Sioux City, nous remarquâmes une nouvelle coupe, où le Missouri à pleins bords avait enlevé une immense forêt d'un mille d'étendue, et s'était creusé un canal profond. Ce ne fut pour lui que l'affaire de quelques heures. Cette coupe abrège la rivière de quinze milles. Sans autre incident que les bâtures, le bateau mit six jours pour se rendre à la réserve des Jantons, distance de 260 milles de Sioux City.

Pananniapapi et ses compagnons de voyage y furent reçus à bras ouverts par leurs familles et leurs amis. Je participai, en ma qualité de robe-noire, à leurs égards et à leurs démonstrations amicales. Tout le monde était aux anges de nous revoir en si bonne santé.

Je pris mon logement dans la maison de l'excellent interprète de la nation, M. Al. Gion, qui me combla de bonté et d'amitié. Il me mit en possession d'une belle petite chambre, où mon autel et mon lit furent aussitôt arrangés. Au bout de quelques instants, je me trouvai dans un véritable petit *chez-moi*, heureux d'avoir échappé au grand tumulte du bateau.

Dès le lendemain, je me suis mis à l'ouvrage, en attendant l'arrivée du bateau la *Grosse-Corne*, qui porte mes provisions et mes agrès nécessaires pour mon long voyage dans les plaines. Chaque jour, j'ai eu la consolation de dire la messe, d'instruire les Indiens et de baptiser les petits enfants qu'ils me présentent, et dont

le nombre monte déjà à deux cent dix-huit. Les Jantons se trouvent dispersés dans leur réserve sur une distance de 30 milles. Les vents et les pluies du printemps rendent souvent les communications par terre difficiles.

Je lis toujours avec le plus vif intérêt, dans mes moments de loisirs, les belles et intéressantes lettres de saint François-Xavier. Je tâche de profiter de cette lecture ; elle me sert de guide et m'encourage dans mon entreprise, loin de mes supérieurs et de mes chers confrères en Jésus-Christ ; elle me remplit souvent de consolations. Permettez-moi de vous citer de ces lettres deux passages qui m'ont touché : "Entre autres intercessions, écrit saint François-Xavier, invoquons celle des enfants que j'ai baptisés et que Dieu, dans sa miséricorde infinie, a rappelés à lui avant qu'ils eussent terni la robe de leur innocence. Je crois qu'ils sont au nombre de mille et plus. Je les invoque pour obtenir la grâce de faire, sur cette terre d'exil et de misère, ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut." Dans un autre endroit : "Vous pouvez vous faire une idée de ma vie depuis que je suis ici, - écrivait le saint d'un lieu dont il ignorait même le nom, - n'étant compris de personne et ne pouvant me faire comprendre. Cependant, je baptise les nouveau-nés, car pour cela je n'ai pas besoin d'interprètes, non plus que pour secourir les pauvres, qui savent bien me faire comprendre leurs misères."

La vie que les Indiens mènent est bien dure, et le climat est très dangereux. Un grand nombre de leurs petits enfants succombent avant l'âge de sept ou huit ans, sans pouvoir résister aux fatigues, aux misères et aux maladies qui sont sans remède parmi eux. C'est pour moi un vrai jour de fête que de baptiser ces pauvres petits innocents. J'ai la conviction intime que le baptême a ouvert le ciel à un très grand nombre de ceux que j'ai eu le bonheur et la consolation de baptiser, dans mes longues excursions parmi les tribus indiennes.

J'apprends que le vapeur la *Grosse-Corne*, parti de Saint-Louis le 12 avril, sera ici demain. Je l'attends. Les feuilles des peupliers se déploient rapidement ; l'herbe des plaines pousse à vue d'œil ; tout semble inviter au départ.

J'ai remis au chef Pananniapapi la belle et intéressante lettre écrite au nom de Mme Anna de Meeûs, supérieure des dignes dames directrices de l'*Œuvre des Églises pauvres*. Le chef me prie de remercier ces respectables dames, en son nom, de leur grande bonté à son égard, et surtout des bonnes prières qu'elles offrent au ciel en sa faveur. Il a beaucoup admiré les petites images qu'elles lui ont envoyées, et qu'il distribuera aux différentes loges ou familles, de sa tribu. Il a exprimé sa plus vive et sa plus sincère reconnaissance pour la caisse d'ornements d'église et de vases sacrés que les bonnes dames préparent pour le futur usage de la nouvelle église dans sa tribu. Pananniapapi implore aussi leurs prières avec ardeur, afin d'obtenir que des ministres de Jésus-Christ arrivent bientôt au milieu d'eux pour y ériger la maison du Grand Esprit, et des écoles pour l'instruction de la jeunesse. Le chef et son épouse ne cesseront d'implorer le ciel de verser en abondance ses bénédictions sur toutes ces bonnes mères des pauvres et sur leurs pieuses et charitables entreprises, qu'elles ont étendues jusqu'aux misérables enfants du grand désert américain. Le bon chef se propose d'envoyer à ses bienfaitrices sa photographie et celle de sa femme. Pananniapapi y ajoutera, avec plaisir, quelques autres petits souvenirs de son pays[1].

[1] On peut lire la lettre que nous avons publiée dans les *Précis Historiques*, 1866, p. 533, sur les détails de la conversion de cet illustre guerrier et de sa tribu. Une collection d'objets indiens, comme il ne s'en est peut-être jamais vu en Belgique, a été envoyée à Bruxelles, l'année dernière, par le R. P. De Smet. Parmi ces objets se trouvent le costume complet du grand-chef Pananniapapi, et de son épouse, Mazaïtzashanawé. Ces curiosités indiennes ont été offertes à l'Association de l'*Adoration perpétuelle* et de l'*Œuvre des Églises pauvres*, en reconnaissance des ornements d'église envoyés à plusieurs des missions évangélisées par le célèbre missionnaire. Le conseil de l'*Œuvre*, pour répondre au désir général, a consenti à ce que ces objets fussent exposés pendant quelques jours ; et ils l'ont été successivement dans les villes qui forment des centres de l'Association. Voici la liste de ces objets : 1° deux robes en peau de buffle, peinturées ; - 2° le casque de guerre de Pananniapapi, composé de peau d'hermine et orné de deux cornes et d'un petit plumet ; - 3° l'arc, le carquois et les flèches du même chef ; - 4° le grand calumet et le sac à tabac du même chef ; - 5° le cotillon de parade de sa femme Mazaïtzashanawé, de cuir de cabri, orné de perles et de sonnettes. (C'est l'œuvre de ses propres mains) Le chef et son épouse ont reçu le baptême le 6 juillet dernier, sous les patronages de saint Pierre et de sainte Anne. Pananniapapi, ou l'*homme qui frappe le riz*, est grand-chef de la tribu siouse des Jantons, qui compte environ 3000 âmes ; - 6° les jarretières de peau d'ours de Pezieshawakiau, ou le *Tonnerre sautant* ; elles s'attachent sur les genoux, et les griffes couvrent les pieds et s'y attachent ; - 7° un ridicule ou sac portatif de femme sauvage, orné de perles ; - 8° un bracelet d'homme ; - 9° sept paires de mocassins, ou souliers sauvages, ornés de plumes de porc-épie coloriées et de perles.

A ces détails sur les pays des Omahas et des Sioux, je joins un curieux et dramatique épisode, publié il y a peu d'années dans le *Courrier des Étais-Unis*, et qui donne une idée de la vie indienne, et, en particulier, des tribus au milieu desquelles je me trouve. Laissons parler le *Courrier* :

"Les journaux de l'Ouest ont annoncé récemment qu'à la suite d'un combat acharné entre les Sioux et les Omahas, Longan Fontenelle, le chef de ces derniers, avait été tué les armes à la main. Les détails de cet épisode de la vie indienne nous sont parvenus depuis lors, et sont assez caractéristiques pour offrir à nos lecteurs un intérêt particulier.

Logan, à la tête d'un parti d'Omahas, conduisait, dans les solitudes, une expédition de chasse comme il s'en renouvelle chaque année, pendant l'été, parmi les diverses tribus indiennes. Une portion des wigwams étaient plantés dans les plaines, près de la Fourche-au-Loup, lorsqu'un jour, un des jeunes guerriers, errant sur les collines voisines, reconnut une bande nombreuse de Sioux campée le long d'un ruisseau, dans un val retiré.

Logan fut aussitôt instruit du voisinage et de la force des ennemis de sa nation. Comme la lutte eût été tout à fait disproportionnée, avec un dévouement héroïque, le chef résolut d'assurer à lui seul le salut des siens, et de protéger leur retraite en attirant l'ennemi loin de leurs traces.

Le camp fut levé immédiatement, et la bande entière se dirigea avec toute la célérité possible vers le territoire de la tribu. Logan resta seul. C'était au coucher du soleil, et les chasseurs en retraite avaient à peine disparu derrière les collines les plus rapprochées, que plusieurs éclaireurs sioux apparurent dans le voisinage, et ne tardèrent pas à découvrir le lieu du campement. Selon les habitudes indiennes, ils examinèrent scrupuleusement tous les indices laissés, et reconnurent bientôt que les Omahas avaient passé par là. Ils s'élancèrent donc dans la direction d'où ils étaient venus, pour aller rendre compte de la découverte à leur chef.

Logan, qui avait tout observé du poste qu'il s'était choisi, comprit que le moment était venu de détourner les Sioux des traces de ses guerriers. Il s'élança sur son cheval à travers la prairie, et, sans ralentir un instant son allure, se rendit à huit milles de là, sur une éminence qui coupait à angle droit la route suivie par les siens. Là, il alluma un feu destiné à attirer l'attention de ses ennemis ; ce à quoi il réussit.

Lés Sioux, à peine accourus sur l'emplacement du camp, et ne pouvant qu'avec peine discerner dans la nuit la trace des Omahas, n'eurent pas plutôt aperçu le feu, qu'ils s'élancèrent dans cette direction. Parvenus au lieu où les branches et les herbes sèches flambaient dans la nuit, ils purent apercevoir, huit ou dix milles plus loin, un feu semblable. C'était Logan qui, après avoir fait piétiner son cheval tout autour du premier foyer, de façon à donner le change sur le nombre des guerriers qui s'y étaient arrêtés, avait repris sa course pour en allumer un second. Les Sioux ne doutèrent pas qu'ils ne fussent sur la trace d'une petite bande de chasseurs ennemis, et ils repartirent à leur poursuite avec une ardeur surexcitée par la facilité apparente du succès.

Ainsi ils parvinrent jusqu'au troisième feu ; mais n'y trouvant personne, non plus que près des deux autres, ils soupçonnèrent enfin un stratagème. Ils procédèrent cette fois avec une attention scrupuleuse à l'examen des traces laissés, et reconnurent, à leur honte, qu'ils avaient été dupes d'un seul guerrier à cheval qui, évidemment, les avait entraînés loin de la vraie trace de ceux qu'ils croyaient poursuivre.

Logan, toujours en observation, distingua, au mouvement des torches et à l'agitation des guerriers, que la ruse était découverte. Désormais, il était trop tard pour que ses ennemis pussent retourner au camp et y reprendre la piste des fugitifs avec quelque chance de les atteindre. Le moment était donc venu pour lui de concentrer tous ses efforts sur les soins de sa propre sûreté ; car les poursuivants n'allaient plus avoir qu'un désir, un but, celui de s'emparer à tout prix de l'ennemi dont ils avaient été les dupes, et de venger par sa mort dans les tortures le succès de son stratagème. Il partit à toute bride et en ligne droite vers la résidence de sa tribu, tandis que les Sioux se partageaient en plusieurs bandes pour battre la campagne dans toutes les directions.

La poursuite dura un jour entier. Vers le soir du lendemain, Logan espérait avoir mis décidément ses ennemis en défaut, lorsque, à son désespoir, il put les revoir encore aux dernières lueurs du jour, s'acharnant sur ses traces et se rapprochant de lui de plus en plus. Il changea donc de direction, et réussit à atteindre un ravin couvert de taillis épais, où il rencontra une jeune Indienne puisant de l'eau à une source. La fille du désert vint en aide au fugitif dans le pressant danger où il se trouvait. Tandis qu'il se rendait à pied à un endroit convenu, elle, montée sur le cheval, poursuivait la course dans le bois, marquant sa trace en zigzags par des rameaux brisés et des herbes foulées, dont les Sioux ne pouvaient manquer de suivre les indices. A une certaine distance, elle fit descendre sa monture dans le lit d'un ruisseau dont elle suivit le cours de façon à laisser des empreintes indiquant cette direction ; puis, remontant par le canal le plus creux, au-dessus de l'endroit où elle était entrée dans l'eau, elle en sortit par un sol rocailleux, où sa trace ne pouvait se retrouver, et courut rejoindre Logan là où il était caché. "Mon frère peut continuer sa route en sûreté, lui dit-elle. Les ennemis s'éloignent sur une fausse piste ; il reverra son wigwam et celle qui l'y attend."

Logan reprit donc sa course, moins rapidement cette fois ; il parcourut une longue distance sans être poursuivi, et il se regardait déjà comme étant hors de l'atteinte des Sioux, lorsque, dans un défilé resserré, il se trouva en face d'une bande de cinquante d'entre eux, qui, ayant battu la campagne inutilement à la poursuite des Omahas, s'en revenaient à leur camp de chasse.

Logan était perdu. Il ne songea plus, qu'à mourir en brave et à ajouter aux hauts faits de sa vie la gloire d'un dernier exploit. Son cheval épuisé ne pouvait le sauver par la fuite ; mais la fuite lui donnait la chance d'immoler plus d'ennemis ; il tourna la bride vers les bois. Les Sioux, poussant des cris de rage et de défi, se lancèrent après lui comme une avalanche. Bientôt un coup de feu retentit, et l'un d'eux mordit la poussière. Un autre eut bientôt le même sort ; puis un autre, et un autre encore... Chaque fois que le fugitif s'arrêtait, sa balle meurtrière, allait traverser la poitrine d'un ennemi ; puis il reprenait sa course, chargeant son arme au galop, et ne s'arrêtant que pour faire une nouvelle victime. Quatre guerriers étaient déjà restés sans vie dans les herbes, lorsque le cheval du chef omaha, à bout de forces, culbuta sous lui. Logan roula à terre, et avant qu'il fût revenu de l'étourdissement causé par le choc, il fut atteint par les balles, les flèches, les tomahawks et les lances de ses féroces adversaires.

Il se releva pourtant, et, tout blessé qu'il était, armé seulement de sa carabine comme d'une massue, et de son couteau, il empila encore cinq cadavres sous ses pieds, et ne tomba que sur ce dernier trophée, le visage en l'air et défiant encore ses ennemis. Logan fut scalpé sur place, et les Sioux dansèrent une grande danse guerrière autour du cadavre de leur ennemi. Ainsi est mort Logan Fontenelle, le chef héroïque des Omahas.

En union de vos saints sacrifices et prières, j'ai l'honneur d'être, mon révérend et cher Père,"
Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGTIÈME LETTRE
Conseil des sauvages révoltés

Fort Benford, à l'embouchure de la Roche-jaune,
2240 milles au-dessus de Saint-Louis, 8 juillet 1867.

Mon révérend et cher Père,

Quand je trouve de temps en temps quelques petits loisirs, je m'en sers avec empressement pour vous donner une idée de mes occupations et de ma marche dans les grandes plaines et sur l'impétueux Missouri, qui est, en cette saison de l'année, à pleins bords. J'ose espérer que ces détails ne seront pas sans intérêt pour vous. Je les écrirai comme ils se présenteront jour par jour ; de cette manière, vous voyagerez en esprit avec moi.

J'espère que mes lettres du 30 avril et du 15 mai vous sont parvenues. Dans ma première, je vous ai donné mon itinéraire de Saint-Louis à Sioux City, et de là à l'agence jantonne, près du fort Sendall. A l'agence, j'ai eu la consolation de régénérer dans les saintes eaux du baptême au delà de 200 petits enfants et quelques adultes. Plusieurs jouissent déjà des joies éternelles. Heureux innocents ! Ils semblaient attendre mon arrivée pour aller prendre le repos dans l'habitation céleste, parmi les anges et les saints du Seigneur.

L'interprète janton, M. Alexis Gion, m'a donné, pendant mon séjour dans la tribu, un petit appartement au grenier, dans sa maisonnette en charpente. J'ai passé, en cet asile hospitalier, bien des moments doux et heureux dans l'accomplissement de mes devoirs religieux, surtout que j'ai eu la consolation d'y offrir chaque jour le saint sacrifice de la messe. Les deux dimanches que j'ai passés parmi les Jantons, une chapelle a été improvisée, où catholiques et protestants, blancs, métis et sauvages s'empressaient de se rendre pour le service divin. Tous m'ont comblé d'attentions et d'égards

17 mai - Le vapeur *Grosse-Corne*, après trente-trois jours de navigation depuis Saint-Louis, arrive à l'agence jantonne, et débarque, en bon ordre, mon waggon, mon petit nécessaire de voyage, mes deux mules et mon cheval de selle. Ces trois animaux, en mettant pied à terre après un si long emprisonnement, se livrent à des cabrioles. Le parfum attrayant de l'herbe fraîche et croissante leur cause un délire de joie ; ils s'y jettent les quatre pieds en l'air, se roulant à droite et à gauche sur le tendre gazon, se cabrant, bondissant, jouant si bien qu'ils étaient bien près d'abattre le chapeau de plusieurs spectateurs, réunis pour admirer ces bonds et ces exploits. Toutefois, ces animaux plaisants n'oubliaient pas de se restaurer : en peu de temps, tous les trois avaient le corps arrondi, semblables à des sacs remplis d'avoine.

Le capitaine du bateau a mérité des remercîments pour les soins qu'il avait fait prendre de ces animaux. Malgré sa vigilance, une seule fois le cheval, détaché de sa corde, parvint à quitter le bateau à la dérobée, tandis que celui-ci était en marche ; mon coursier alla tranquillement se baigner. Ce ne fut qu'une heure après que l'on s'aperçut de son escapade. Le bateau descendit aussitôt à la recherche, et on le retrouva, sain et sauf, près d'une côte à pic infranchissable, sans quoi il aurait gagné la forêt et aurait échappé à l'œil des matelots.

On employa trois jours pour rendre les mules et le cheval traitables. L'une des mules agissait en véritable têtue, et se révoltait furieusement chaque fois qu'on lui passait la bride au-dessus de ses longues oreilles. Après plusieurs essais et toujours avec le même résultat, le conducteur, pour punir l'animal revêche et pour son propre repos, lui laisse la bride et ôte le mors seulement ; la mule paraît satisfaite et le conducteur n'a plus besoin de fouet.

21 mai - Je quitte l'agence jantonne, ainsi que le bon chef Pananniapapi et sa bande. Ma petite caravane est composée d'un interprète sioux, d'un guide, d'un garde de chevaux et d'un chasseur. Pendant sept milles, la route traverse une terre élevée, à travers de belles et riantes prairies légèrement ondulées. Au ruisseau, on passe dans les basses terres, ou le bas vallon du Missouri. Là, le chef janton, appelé *Corne de fer*, et sa petite bande cultivent les champs. Je donne le baptême à tous les petits enfants. Six milles plus loin, au *Sentier de bois à proue*, j'en baptise encore plusieurs autres. Nous eûmes beaucoup de difficulté à traverser le ruisseau bourbeux vis-à-vis du fort Rendall : tout le bagage devait être épaulé et porté sur l'autre bord, et il fallut employer tous les bras pour aider les deux mules et le cheval à retirer le waggon vide de la vase tenace. Trois milles plus loin, sur le bord de la rivière Missouri et sur la terre du chef Mâgaska, ou *Cygne*, nous campâmes pour la nuit, à une distance de dix-sept milles du point de notre départ.

22 mai - Je régénère dans les saintes eaux du baptême une famille métisse, père, mère et sept enfants, qui s'étaient préparés depuis plusieurs années pour obtenir cette faveur. Les parents reçoivent ensuite le sacrement de mariage, selon le rituel romain. Soixante-quatorze enfants de la bande de Mâgaska reçoivent aussi le baptême. Toute la matinée est employée à ces saintes cérémonies. Nous quittons le camp vers midi et regagnons la haute plaine. Plusieurs ondées de pluie rendent la route glissante, vaseuse. Après huit milles de chemin, nous

dressons notre tente sur le bord du ruisseau *Louison*, d'une eau coulante et claire comme le cristal. Pour le voyageur qui quitte l'eau bourbeuse et épaisse du Missouri, cette vue et ce contraste sont très agréables.

Dans cet endroit, une hôtellerie solitaire, consistant en deux cabanes de bois, avait été érigée et était habitée par un Canadien, sa femme métisse et plusieurs de leurs enfants. Tous paraissent heureux de me voir. Plusieurs autres Canadiens, qui occupent des sentiers dans les bois le long de la rivière Missouri, pour alimenter les bateaux à vapeur, ayant été avertis de ma présence dans le pays, avaient amené leurs enfants sur mon passage. Toutes mes heures disponibles, jusque tard dans la soirée, se passent en instructions, dont ces hommes semblaient avides et auxquelles ils prêtent la plus grande attention. Dix petits enfants me sont présentés pour le baptême ; une femme métisse reçoit, avec les saintes eaux du baptême, la bénédiction nuptiale.

23 mai - Vers les dix heures du matin, je quitte les bords du Louison, reprenant notre marche par les belles routes vertes et ondulées. Une ondée printanière vient rafraîchir agréablement l'atmosphère. Après une course de dix-neuf milles, nous dressons la tente sur le bord du ruisseau *Pratt* et à côté de l'hôtellerie *Hamilton*. L'hôte est de mes anciennes connaissances ; aussi me comble-t-il de bontés. Il met à ma disposition tous les produits de sa ferme : son poulailler nous fournit tous les œufs nécessaires pour nous procurer un bon dîner le lendemain, vendredi. Chez Hamilton, comme chez son voisin du creek Louison, on s'était rassemblé et on m'attendait pour conférer le baptême à deux adultes et à treize petits enfants. C'était pour moi une belle offrande à faire, la veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, et le jour de la fête du martyr de la Compagnie de Jésus, le bienheureux André Bobola.

24 mai - J'offre le saint sacrifice de la messe de grand matin. Après avoir fait honneur aux œufs de notre hôte, nous reprenons la marche pour faire vingt-deux milles. La route traverse d'immenses et beaux plateaux, qui présentent d'innombrables parterres où, pendant cette agréable saison de l'année, la belle petite marguerite abonde et est vraiment la reine des prés. Elle s'y présente dans toute sa splendeur et sous tes couleurs les plus vives et les plus variées ; elle passe du blanc le plus pur au pourpre, au rouge, au bleu, au jaune le plus foncé.

Nous arrivons à Bijou, vers les trois heures de l'après-midi, et campons près d'une fontaine d'eau claire et fraîche. Ces hautes côtes servent de promontoires dans ces parages ; on les voit tout à l'entour à une distance de trente milles. Partout sur ces plaines élevées, on rencontre un grand nombre de bassins naturels ou réservoirs, petits et grands, qui méritent souvent le nom de lacs, puisqu'ils ont une étendue de trois à six milles. Ils sont remplis et renouvelés à chaque printemps, lors de la fonte des neiges et pendant les saisons pluvieuses. Les canards, les outardes, les bécassines et autres oiseaux aquatiques y abondent ; ils y font leurs nids dans les roseaux et dans les hautes herbes.

Nous passons plusieurs grandes résidences de *chiens de prairies*, espèce de marmotte. Elles sont d'une étendue de plusieurs milles. Leurs habitants demeurent sous le sol et paraissent vivre en bonne harmonie avec le chat-huant, le faucon des prairies et le serpent à sonnettes. A l'approche du chasseur, on les voit souvent entrer dans un même trou. Autrefois, ces belles plaines nourrissaient d'innombrables troupeaux de buffles, de cerfs, de chevreuils ; aujourd'hui que la route militaire les traverse, les grands animaux ont disparu. Nous vîmes dans le lointain quelques cabris, et le long du chemin un grand nombre de bécassines, des poules de prairies, des pigeons sauvages et une variété de petits oiseaux de neige.

Le chef sioux de la tribu des Brûlés, Katanka-Wakan, ou l'*Esprit-bœuf*, nous rejoint en route, et nous campons ensemble au pied des côtes, à Bijou. Un pionnier canadien y a bâti sa cabane. J'y baptise ses cinq petits enfants.

25 mai - La nuit fut froide ; l'eau se glaça dans ma tente. Nous quittons les côtes à Bijou, dès six heures du matin, reprenant la route. Nous traversons une même série de plateaux, des parterres de fleurs variées et des prairies légèrement ondulées, où les bassins d'eau sont nombreux. Ces eaux s'évaporent ordinairement pendant les mois arides de l'été. Vers midi, nous nous arrêtons sur les bords du lac Rouge. Nous avons pour dîner des bécassines et des pigeons sauvages. Nous rencontrons une famille solitaire de la tribu des Brûlés. Je confère le baptême à cinq de leurs petits enfants. Pendant toute la route, nous remarquons un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces. Notre tente est dressée sur le bord du ruisseau American-creek.

26 mai - Je célèbre le saint sacrifice de la messe de grand matin, ayant trente milles à parcourir. On part de bonne heure, la surface du pays est la même que les deux jours précédents. Chemin faisant et sans s'éloigner de la route, le chasseur tue quinze pigeons et plusieurs bécassines. Nous traversons quatre petits ruisseaux : Crow, Prickly-Ash, Elm et Boxelder ; et arrivons au fort Thompson, vers les sept heures de l'après-midi. Nous y élevons notre tente, à une petite distance du Missouri. Je fais ma visite aux officiers du fort, et passe au milieu d'eux une soirée très agréable. Les officiers de l'armée américaine sont, en général, des *gentlemen* dans toute la force du terme. Ils me témoignent la plus grande cordialité et pourvoient à tous mes besoins.

27 mai - Je trouve au delà de cent vingt loges d'Indiens dans le voisinage du fort Thompson, appartenant principalement aux tribus des Brûlés, des Deux-Chaudières et des Jantonnais. L'objet de ma mission de la part du gouvernement leur avait déjà été annoncé, et ils me reçoivent avec affabilité et confiance. Je convoque les principaux chefs et braves en conseil. Comme les noms qu'ils portent pourront peut-être vous intéresser, à cause de leur singularité, je vous en donnerai quelques-uns ; d'ailleurs, ce sont mes enfants spirituels et mes amis, et je

prends plaisir à vous les nommer. Les voici : *Mazoéâté,* ou la Nation de fer ; *Istamanza*, les Yeux de fer ; *Tawâgoekeza-numpa*, les Deux lances ; *Tchétauska*, l'Épervier blanc ; *Mantowa-Koua*, l'Ours en chasse ; *Gougounapia*, le Collier d'osselets ; *Mantâtska*, l'Ours blanc. Trente-six chefs et braves assistent au conseil. J'ouvre la séance par une prière solennelle au Grand-Esprit, pour implorer l'assistance du ciel sur tous les membres présents et sur chacune des tribus qu'ils représentent. Tous lèvent les deux mains au ciel pendant toute l'invocation. Je leur expose ensuite, au long et au large, l'objet de ma mission, les désirs et les vues du gouvernement à leur égard. Tout tendait à les raffermir dans leurs bonnes dispositions, à les tenir séparés des bandes hostiles, pour leur propre sécurité et celle de leurs familles, et pour les mener à une paix durable et permanente. Dans leurs discours et leurs réponses, les chefs font des promesses solennelles d'écouter l'avis de leur *grand père* (le président), et de conserver la paix avec les Blancs. Ils m'exposent naïvement leur situation délicate et critique. D'un côté, ils font valoir leur voisinage et leurs rapports avec les gens de guerre, qui sont leur propre sang, leur parenté ; et les invitations de ceux-ci à leur faire lever le casse-tête contre les Blancs pour la défense du pays commun qui les a vus naître ; invitations toujours accompagnées d'insultes et de menaces. D'un autre côté, - je continue de vous citer leurs propres paroles : - "Des commissaires du gouvernement et des agents leur arrivent chaque année ; ils sont affables et prodigues en paroles et en promesses, de la part du Grand-père. A quoi doit-on attribuer que les belles paroles et les grandes promesses n'aboutissent à rien, rien, rien ?" Ils entrent ensuite dans une série de détails sur les injustices et les méfaits des Blancs, et terminent en disant : "Nous continuons d'espérer que nos paroles arriveront à l'oreille de notre Grand-père, qu'elles entreront dans son cœur et qu'il nous prendra en pitié. La présence de la Robe-Noire augmente aujourd'hui notre espoir et notre confiance."

Le conseil dura plusieurs heures, avec tous les pronostics d'un bon et heureux résultat. Mon instruction religieuse, qui suivit le grand conseil, fut écoutée avec la plus grande attention. Comme j'avais parlé de l'importance du sacrement de la régénération, les divers chefs haranguèrent aussitôt leurs camps, et les mères s'empressèrent de me présenter leurs petits enfants, au nombre de plus de cent soixante, "pour les dédier au Grand-Esprit" par le baptême, comme ils s'expriment.

La vie des Indiens est bien dure ; le climat est très rigoureux. Un grand nombre des enfants succombent avant l'âge de raison, sans pouvoir résister aux fatigues, aux misères et aux maladies inconnues pour nous et sans remède parmi eux. C'est pour moi un vrai jour de fête que de baptiser ces pauvres petits innocents : le baptême aura ouvert le ciel à un très grand nombre que j'ai eu le bonheur de baptiser dans mes longues excursions. J'ai l'intime conviction qu'ils intercèdent pour moi auprès de Dieu.

Le conseil et les cérémonies du baptême se sont prolongés bien avant dans la soirée. La journée était belle. Je rends grâce au ciel et à la bienheureuse vierge Marie pour toutes les faveurs reçues.

28 mai - Je dis la messe et fais une instruction au fort Thompson, tard dans la matinée. La garnison y est principalement composée d'Irlandais, d'Allemands, de Français, tous catholiques. C'était la première visite qu'ils recevaient d'un prêtre. Aussi, un bon nombre s'empressent de profiter de ma présence pour s'approcher des sacrements. Je passe une partie de la journée avec eux et j'emploie le reste en conférences avec les Sauvages ; ce qui était le principal objet de ma visite.

29 mai - J'aperçois de grand matin qu'une mule et mon cheval se sont échappés pendant la nuit. Je ne suis pas sans inquiétude : peut-être les Indiens hostiles, qui parcourent souvent ces parages, surtout pendant la nuit, les ont-ils enlevés. J'ai recours au bon saint Antoine, et, à ma grande joie, les deux fugitifs me sont ramenés peu de temps après ma prière. Le déjeuner était prêt. A sept heures du matin, nous étions en marche. Le pays que nous traversons offre le même aspect : les différentes espèces de fleurs continuent d'abonder, tandis que le chant et le gazouillement de nombreux oiseaux égayent ces vertes et solitaires plaines. Nous dînons sur le bord du petit ruisseau Chaîne-de-roche : les pigeons, les bécassines, les canards qui viennent se présenter au chasseur sur notre route forment notre repas ordinaire. Une curiosité assez remarquable pour être citée se trouve à la Chaîne-de-roche, près du ruisseau : on y voit, sur la surface du roc vif, cinq traces profondes et parfaites de pied d'homme. C'est un endroit renommé dans les légendes indiennes, dont plus tard je tâcherai de vous donner toute l'histoire. Vers le coucher du soleil, nous campons au Chapelle-creek, près de trois loges indiennes. J'y trouve d'anciennes et bonnes connaissances ; ils me comblent d'amitié et s'empressent de me présenter neuf de leurs petits enfants pour le baptême.

30 mai - En ce jour glorieux de l'Ascension, j'offre la sainte messe pour la conversion des tribus indiennes. Au départ, à sept heures du matin, le waggon s'embourbe dans la vase profonde du Chapelle-creek. Comme au ruisseau bourbeux du fort Rendall, il faut décharger et épauler tous les effets. On parvient avec peine et à force de bras à dégager le waggon de sa situation embarrassante, et de nouveau nous nous mettons en marche pour une distance de vingt-cinq milles. Nous traversons une région montagneuse, remplie de moellons, pour la plupart arrondis par les eaux. Pendant que nous dînons au Medicine-creek, plusieurs familles siouses, qui étaient en voyage, traversent le ruisseau et profitent de ma présence pour obtenir, en faveur de huit de leurs enfants, les bienfaits du baptême. La route passe en vue du Missouri et entre dans le bas vallon de la rivière. Nous campons au vieux fort Sully, aujourd'hui abandonné, vers les cinq heures de l'après-midi, au milieu de deux cent vingt loges d'Indiens, qui me reçoivent avec toutes les démonstrations de la plus vive cordialité.

31 mai - Comme au fort Thompson, je convoque les chefs et leurs braves au grand conseil. J'ajouterai ici une seconde liste de nos nestors des plaines. Leurs noms, comme aux temps anciens, sont ou caractéristiques ou significatifs, rappelant quelques traits ou actions remarquables de leur vie. Pour la plupart, ce sont des noms renommés parmi les tribus du Grand-désert, et de mes anciennes connaissances. Je me fais un plaisir de vous les faire connaître. Les voici : *Nâgi-Wakan*, ou l'Esprit par excellence ; *Tchêtangi*, l'Épervier jaune ; *Zizikadanakian*, l'homme qui plane au-dessus de l'oiseau ; *Tokayâketê*, celui qui tua le premier ; *Matowayouwi*, l'homme qui dispersa les ours ; *Tokaoyouthpa*, l'homme qui prit l'ennemi ; *Wawantaneanska*, le grand mandan ; *Wagha-Tshawkaeyapi*, l'homme qui sert de bouclier ; *Tchatêpêta*, le cœur de fer ; *Ezzanimaza*, la corne de fer ; *Wâmedoupiloupa*, l'aigle à queue rouge, et un grand nombre d'autres.

Au premier appel ils accourent au conseil. Je présente aux principaux chefs une médaille miraculeuse de la sainte Vierge, qu'ils reçoivent avec le plus grand empressement et la plus vive reconnaissance. Ils reconnaissent les faveurs reçues du ciel lors du choléra, et accordées au chef Pananniapapi et à sa bande par l'intercession de Marie.

Dès qu'ils connaissent l'objet de ma visite, ils prêtent la plus grande attention à mes paroles et à mes avis. Ils se plaignent amèrement de la mauvaise foi des Blancs, des commissaires et des agents du gouvernement, toujours si prodigues de paroles et de promesses, et toujours si lents à les exécuter, quand toutefois ils en viennent là. La patience leur pèse ; ils se proposent toutefois de continuer à patienter. Dans tous leurs discours et dans toutes leurs paroles, ils se déclarent favorables à la paix avec les Blancs, prêts à demander à leurs jeunes guerriers d'enterrer le casse-tête et de s'éloigner des bandes de guerre. Ils expriment, en même temps, un vif désir de se placer sur des réserves et de cultiver le sol. Mais jusqu'à ce que les champs leur procurent l'abondance, ils se proposent de continuer à mener la vie nomade de chasseurs, et à parcourir paisiblement les plaines à la recherche des animaux, de racines et de fruits.

Jusqu'ici, tout ce que j'ai observé et pu apprendre parmi les différentes bandes d'Indiens me fait augurer favorablement de leurs bonnes dispositions à vivre en paix avec les Blancs, et à faire des efforts pour détourner les jeunes gens de commettre des déprédations. Ils demandent, et avec droit, qu'on leur fasse justice, que les annuités accordées par les traités leur parviennent, qu'on cesse tout de bon de les nourrir de promesses, qu'on les protége contre les Blancs qui viennent semer l'iniquité et la misère dans tout le pays ; enfin, ils supplient humblement leur Grand-père le président de leur accorder des instruments d'agriculture, des semences, des charrues et des bœufs pour labourer la terre. Je le répète de nouveau, si les Sauvages pèchent contre les Blancs, c'est que les Blancs leur ont beaucoup manqué.

A la fin du grand conseil, des mères, avec leurs petits enfants au nombre de cent soixante-quatorze, m'attendaient pour le baptême.

J'ai envoyé plusieurs exprès dans l'intérieur du pays pour annoncer aux bandes, hostiles mon intention de les visiter. J'attends la réponse d'ici à deux mois. J'ose espérer quelque résultat, et j'offre mes pauvres prières au Seigneur pour le bon succès de ma mission pacifique ; il doit régler ma course future. Sur ces entrefaites, je continuerai mes visites parmi les Sauvages dans les parages des forts Rice Berthold et Union. Les exprès m'attendront au vieux fort Sully. Pour aller et venir de Sully à Union et *vice versâ*, les distances sont de 1430 milles.

1er juin - Pluie, averse, pendant toute la nuit, brouillard épais et temps froid. Vers midi, le soleil perce et il fait une chaleur étouffante. Je passe toute la journée avec les principaux chefs en entretiens sur la religion et sur la situation actuelle, critique et dangereuse des tribus indiennes des plaines, vis-à-vis du gouvernement américain. A l'instar des Blancs, les Indiens ont proclamé une espèce de loi martiale ; les chefs guerriers seuls assument toute autorité.

Aujourd'hui, j'ai conféré le baptême à trente-trois petits enfants de la bande des Brûlés.

2, 3, 4 et 5 juin - Ces quatre journées sont principalement employées en conférences avec les Indiens. Les chaleurs sont grandes. Les départs et les arrivées ne discontinuent pas. Le *Petit soldat*, second chef des Jantonnais, se joint au gros camp ; sa tribu compte au dela de quatre cents loges ou *têpies*. Il écoute avec attention les instructions religieuses que je lui donne et les paroles que le gouvernement m'a chargé de leur adresser. Le *Petit soldat* m'entretient, à son tour, des dispositions amicales de sa tribu envers les Blancs, qui, en ce moment, nous attendaient dans le voisinage du fort Rice.

Pendant ces quatre jours, j'ai administré le baptême à trente-neuf petits enfants indiens.

Dans la soirée du 5, un terrible ouragan, accompagné d'une suite d'éclairs qui transforment la nuit en jour, et d'une roulade de gros coups de tonnerre pareille à une batterie de mille canons mise en jeu, éclate au-dessus de notre camp. On eût dit l'approche du dernier jour. A cette occasion, deux beaux vers flamands se présentent à ma mémoire.

De velden dreunden door een dorren donderslag,
Nooyt zag de wereld een vervaerlyker dag.

L'ouragan dure plusieurs heures. Un grand nombre de *tépies* indiennes sont renversées. Les waggons partent, soudainement entraînés par le vent. La violence des coups faillit entraîner ma tente : il faut trois hommes forts pour la tenir debout. La scène se termine par un déluge de pluie et de grêle, qui inonde toute la région.

6 et 7 juin - Baptême de deux enfants. Arrivée des généraux Sully et Parker, envoyés extraordinaires du gouvernement pour prendre des informations spéciales au sujet des plaintes des Sauvages contre les Blancs, et des injustices dont ils ont été continuellement victimes. MM. Sully et Parker sont des généraux distingués de l'armée américaine, également reconnus par leur bravoure et leur probité. Nous avons ensemble une longue conversation sur l'objet de nos missions respectives, et il est résolu que je les accompagnerai jusqu'au-dessus de la Roche-Jaune, pour réunir nos efforts afin de ramener les tribus à la paix.

8 juin - Baptême de dix petits enfants. Un grand conseil est convoqué par les deux généraux. Tous les chefs et les braves y assistent. A la demande des officiers américains, je fais un petit discours préliminaire aux Sauvages pour attirer leur attention et leur donner confiance. Je leur dis que leur Grand-père le président désire connaître tous leurs griefs, afin d'y porter, une bonne fois, un remède efficace. Les deux généraux parlent ensuite et donnent tous les détails sur leur mission parmi eux, leur promettant que toutes les paroles prononcées en conseil seront fidèlement envoyées à Washington, pour être soumises au président. Chaque chef, au nom de sa bande, manifeste toute sa pensée. Le conseil se termine dans la plus parfaite harmonie et par un grand festin, auquel tous, petits et grands, vieux et jeunes, assistent et font honneur avec le plus grand empressement et un excellent appétit. Je vous donnerai plus tard, si le temps me le permet, quelques-uns des discours improvisés par les chefs ; ils sont admirables par leur bon sens et leur éloquence.

9 juin - Dimanche. Un grand nombre d'Indiens viennent assister au service divin et à l'instruction. C'était une réunion composée de Blancs, de métis, d'Indiens de différentes bandes. Deux mariages sont ensuite célébrés. Le service divin est à peine terminé, lorsque le grand chef guerrier Mazakampeska, ou la *Coquille de fer*, avec plusieurs de ses braves, se présente dans le camp et nous fait sa visite. Un conseil est aussitôt tenu. La Coquille de fer, après des préambules trop longs pour être rapportés ici déclare "qu'il désire la tranquillité et la paix pour son pays ; mais, pour l'établir, trois conditions lui paraissent absolument nécessaires. Otez d'abord, dit-il, tous vos soldats du pays ; fermez toutes vos grandes routes à travers les côtes noires ; empêchez les bateaux à vapeur de monter dans le haut Missouri, afin que les buffles et les autres animaux ne soient point troublés". C'est la *conditio sine qua non* de Mazakampeska.

Le général Sully lui fait entendre "que les soldats ont été attirés dans le pays par les massacres de Minnesota, des plaines et du Missouri ; que, si ces meurtres et ces massacres continuent, le nombre des soldats sera augmenté et couvrira leur pays comme les sauterelles couvrent leurs plaines. Qu'on enterre le casse-tête, et les soldats retourneront dans leur pays". Le général dit qu'il est venu pour entendre les plaintes des Indiens et que leurs paroles seront fidèlement rapportées à leur Grand-père. Le chef promet de se servir de son influence pour concilier les jeunes gens à la paix.

Vers les trois heures de l'après-midi, nous partons pour te nouveau fort Sully, par une haute et belle route. Nous parcourons une distance de 25 milles en trois heures. Le vapeur *Graham* s'y trouvait avec cinq compagnies de soldats destinées aux différents forts supérieurs. Nos arrangements sont aussitôt pris : nous laissons au fort nos voitures, nos animaux et nos bagages, et nous prenons place sur le vapeur.

10 juin - Le bateau part de grand matin et fait à peine 20 milles pendant la journée. Tout le temps est employé à couper et à porter du bois pour alimenter la fournaise. Elle est si gourmande qu'elle consume chaque jour vingt-cinq cordes de bois, mesure de huit pieds de longueur sur quatre pieds de profondeur et de quatre de hauteur. Le *Graham* a une longueur de 249 pieds. C'est un palais flottant et le plus grand bateau qui soit jamais monté dans le Haut Missouri.

Ma qualité d'envoyé extraordinaire du gouvernement m'accorde le titre de major, singulièrement associé, il faut le dire, à celui de Jésuite. Toutefois, il a cela de favorable qu'il me donne plus d'accès auprès des soldats, dont un grand nombre sont catholiques. Je leur accorde, non comme major, mais comme prêtre, tous mes moments disponibles. Le dimanche, je dis la messe en public, dans le salon spacieux des dames ; et, chaque jour, j'offre le saint sacrifice dans ma chambre privée, avec la consolation de distribuer la sainte communion à plusieurs. Je me trouve à bord au milieu des exercices d'une petite mission : mes journées se passent à faire le catéchisme, à instruire et à confesser les soldats, qui s'empressent de se rendre dans ma chambrette. Chemin faisant, je baptise une dame et ses petits enfants.

16 juin - Nous arrivons au fort Rice, à 260 milles de distance du fort Sully. Les vents et le besoin de bois qu'il faut couper, sont de grands retards pour le bateau. A Rice, sur les deux bords de la rivière, environ 530 loges se trouvent campées et attendent notre arrivée. Toute la tribu des Jantonnais, de 380 loges, s'y trouve réunie. Les autres camps sont des parties d'autres bandes : Ankepapas, Pieds-noirs, Sioux et autres.

17 et 18 juin - Ces jours se passent en conférences et en conseils, auxquels tous les chefs et les principaux des braves assistent. Je vous donnerai plus tard des détails sur nos différentes réunions. J'en fais l'ouverture, à la demande des généraux Sully et Parker, qui font connaître aux chefs, dans tous leurs détails, les intentions du gouvernement à leur égard. Tous les chefs sont admirables dans leurs discours et dans leurs réponses, à la fois sages et éloquents, ainsi que dans leurs dispositions à maintenir la paix avec les Blancs. Tous nos rapports avec les Indiens font augurer favorablement du succès, et nos séances durent jusque tard dans la soirée. Les camps étant éloignés du fort et sur l'autre bord de la rivière, j'ai seulement l'occasion et le temps de baptiser quinze de

leurs petits enfants. On me mène auprès d'un pauvre petit qui est à l'agonie, et qui meurt quelques instants après avoir reçu le baptême.

J'ai l'espoir de rencontrer les mêmes camps à mon retour du fort Union, et de les entretenir principalement de la religion, dont ils paraissent très avides.

19 juin - Nous quittons le fort Rice, de grand matin. La distance du fort Berthold est de 175 milles. Nous y arrivons sans le moindre incident.

23 juin - Dans le trajet, quatre cabris sont tués par les chasseurs. Mon temps, sur le bateau, est surtout employé à entendre les confessions des soldats catholiques et à les préparer à s'approcher des sacrements. Un Bruxellois, nommé Charles Smet, est du nombre ; c'était pour lui et pour moi une grande consolation de pouvoir nous entretenir dans la langue maternelle. Il n'avait rien perdu de son accent. Un couple irlandais, la servante du général et un sergent profitent de ma présence pour recevoir la bénédiction nuptiale.

Nous passons quelques heures, à Berthold, en conseil avec le chef des trois tribus réunies, les Arrikaras, les Mandans et les Minataris ou Gros-ventres. Ils sont toujours restés fidèles au gouvernement. Un conseil final aura lieu à notre retour à Berthold. Je vous en entretiendrai plus tard.

24 juin - Le vapeur continue sa course. On voit la première bande de buffles. Un grand nombre de passagers sautent à terre pour aller à la poursuite de ces animaux. Un seul buffle est tué. Un des chasseurs, encore novice en cette sorte de chasse, se perd ; et, malgré toutes les recherches et les coups de canon, il n'est pas retrouvé.

28 juin - Nous arrivons à, Buford, près de l'ancien fort Union, à l'embouchure de la Roche-Jaune. Cet endroit est situé à 255 milles du fort Berthold, et à 2240 milles de Saint-Louis. Le fort Buford contient cinq compagnies de soldats. J'y partage mon temps à écrire et à me rendre utile aux soldats et à trente loges d'Assiniboins. Je baptise un soldat et quarante-sept enfants indiens ; et je donne la bénédiction nuptiale à trois couples.

7 juillet - Arrivée des chefs assiniboins et grand conseil. Tous se déclarent amis des Blancs et promettent de ne jamais se rendre aux sollicitations des ennemis. Nous attendons l'arrivée des Corbeaux et des chefs Santies, pour leur annoncer et leur communiquer les désirs du gouvernement. Ensuite, je descendrai la rivière jusque Rice ou Sully, pour gagner l'intérieur du pays et visiter les bandes ennemies, si la chose est praticable. Jusqu'ici le nombre des baptêmes conférés monte à 857.

Priez pour moi, mon révérend et cher Père ; et présentez mes sentiments de respect à tous mes confrères, etc.

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

RÉPONSE A DES CRITIQUES
PAR RAPPORT AUX LETTRES DU R. P. DE SMET

En mettant sous presse la nouvelle et intéressante correspondance du P. De Smet sur le *Camp sauvage*, nous tenons à prémunir nos lecteurs contre deux opinions erronées qui ont été répandues concernant la paternité des *Lettres du R. P. De Smet* en général.

D'abord, des personnes ont cru que les lettres du missionnaire des Montagnes-Rocheuses publiées dans les *Précis Historiques* ne viennent pas intégralement de lui et de l'Amérique, mais qu'elles sont rédigées à Bruxelles. C'est une erreur. Toutes ces lettres nous arrivent de l'Amérique et de l'endroit d'où elles sont datées ; nous n'en avons rédigé *aucune* ; elles portent franchement la signature de leur auteur.

Ensuite, on a dit à un prêtre partant de Belgique pour l'Amérique, non-seulement "que le P. De Smet n'est pas l'auteur des lettres publiées dans les *Précis Historiques*, mais qu'on sait de bonne part que ces lettres sont dues à des rhétoriciens de l'Université de Saint-Louis." C'est encore une erreur. Toutes les lettres que nous publions, signées du nom du P. De Smet, ont été rédigées par le P. De Smet, "en acquit d'un devoir qui lui était imposé par ses supérieurs, pour le bien de la mission et pour la plus grande gloire de Dieu", comme il nous l'a écrit lui-même.

Ajoutons à ce que nous venons de dire que toutes ces lettres sont écrites en entier de la main du P. De Smet, sauf quelques citations, qui, d'ailleurs, portent l'indication de leur origine. Or, il serait assez curieux de voir le missionnaire copier des récits faits par des rhétoriciens ou par nous. Seulement, comme le P. De Smet est habitué depuis longtemps à ne parler que l'anglais, il y a nécessairement dans ses lettres quelques incorrections de style, que nous redressons. Ces incorrections sont une preuve de l'authenticité des lettres. Encore, les changements de rédaction que nous avons faits, comme on en fait toujours pour la presse, ne se rapportent aucunement à la substance, mais seulement à la forme ; de plus, ils sont peu nombreux. Plusieurs de nos lecteurs, qui nous ont prié de leur conserver quelques autographes du P. De Smet, peuvent constater la vérité de cette assertion,

"Le but principal de ma correspondance, qui date déjà depuis tant d'années, nous écrivait dernièrement le Père, a toujours été un témoignage de reconnaissance envers les bienfaiteurs de nos missions en Belgique et en Hollande, où vos *Précis Historiques* circulent. Vous avez eu la charité de nous prêter ce moyen, et vous avez le droit de participer aux prières et aux mérites des missionnaires, aux prières des néophytes et des nouveaux convertis, à l'intercession des nombreux innocents qui, ayant été baptisés, ont été appelés au ciel sans avoir terni la robe de leur innocence." Dans une autre lettre, il disait : "J'ai encore quelques récits, qui termineront peut-être ma correspondance, déjà bien longue ! Elle a été d'un puissant secours pour nos missions indiennes." Après avoir lu ces lignes, nous avons supplié notre compatriote de ne pas cesser de nous gratifier de ses correspondances.

Voilà ce que nous avons cru opportun de répondre à ceux qui pensent et surtout à ceux qui disent légèrement, que les lettres du P. De Smet sont rédigées par nous ou par des rhétoriciens de Saint-Louis.

Dans ces bruits répandus, nous sommes loin d'avoir soupçonné une intention malveillante à notre égard, moins encore à l'égard du R. P. De Smet ; mais il importait de les démentir, parce qu'ils devaient nécessairement diminuer l'intérêt qui s'attache aux lettres de notre missionnaire des Montagnes-Rocheuses.

Nous saisissons encore cette occasion pour affirmer que, malgré l'usage contraire généralement reçu, *aucune* de nos correspondances particulières de pays étrangers n'a été rédigée à Bruxelles, pendant les seize années qu'existent les *Précis Historiques*.

QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE
Un camp sauvage

Nous avons reçu plusieurs lettres du R. P. De Smet depuis son retour des Montagnes-Rocheuses, où il était allé avec une mission pacifique du gouvernement des États-Unis, et où il a revu les camps indiens. La première de ces lettres est datée de l'Université de Saint-Louis, le 23 août 1867.

"Je suis de retour à Saint-Louis, nous dit le P. De Smet, après plus de quatre mois d'absence de ma mission. Ma visite aux tribus indiennes du Haut-Missouri, grâce aux bonnes prières de mes chers confrères et de mes connaissances, a eu des résultats très heureux. J'ai eu la grande consolation de régénérer dans les saintes eaux du baptême près de 900 petits enfants indiens et une cinquantaine d'adultes. Des milliers de Sauvages, appartenant aux diverses tribus siouses, ont fait des promesses solennelles de maintenir la paix avec les Blancs. Leurs discours et leurs promesses ont été envoyés à Washington. J'ai l'intention de vous envoyer quelques-uns de ces discours, assez remarquables pour des Sauvages.

De nouveaux commissaires de paix ont été envoyés parmi les tribus hostiles, avec plusieurs grands généraux à leur tête. Toute la commission m'a prié de les rejoindre et de retourner avec eux parmi les Indiens ; mais, après un voyage de 6000 milles et au delà, et au fort de l'été, avec le thermomètre à 100 degrés, je me sentais à bout de mes forces, et le médecin déclarait que j'avais absolument besoin de repos. Je n'ai donc pu accepter l'offre honorable."

Dans une lettre, datée de Saint-Louis, le 21 septembre 1867, le P. De Smet nous écrivait ces lignes :

"L'âge gagne sur moi du terrain très sensiblement : mon embonpoint et mes forces s'en vont avec rapidité. Toutefois, je vous dirai en flamand: *Kraeken de beenen, het hert is goed*. Je désirerais avoir encore une ou deux années à passer parmi les tribus indiennes, surtout parmi celles qui sont hostiles aux Blancs. Un grand nombre de guerriers me prient, en ce moment, de me rendre parmi eux ; ils paraissent disposés à faire la paix ; mais la saison est trop avancée, et ma santé est si faible que je ne pourrais accéder à leurs désirs. Ce serait un nouveau voyage de mille lieues. Je suis forcé de le remettre au printemps prochain."

Dans une lettre plus récente, datée de Saint-Louis, le 18 décembre 1867, le P. De Smet disait :

"Dès que la saison le permettra, je me propose, avec la grâce de Dieu, de quitter Saint-Louis pour les vastes plaines de Far-West. Les tribus hostiles que je n'ai pu rencontrer dans le courant de l'été dernier m'invitent à venir les voir, tout au commencement du printemps prochain. Je désire répondre à leur attente, dans l'espoir de leur être quelque peu utile. Si ces Sauvages ne se soumettent pas, une guerre à toute outrance sera la suite de leur insoumission. Les généraux Sherman et Harney, commissaires du gouvernement auprès des Indiens, m'ont prié de les accompagner dans leur expédition printanière. Je ferai mon possible pour devancer ces messieurs ; car une Robe-noire au milieu des épaulettes semblerait, je pense, une chose étrange aux Indiens hostiles et leur serait peu agréable."

Ces lignes du P. De Smet sur ses projets intéresseront les bienfaiteurs de la mission.

Université de Saint-Louis, janvier 1868.

Mon révérend et cher Père.

Lorsqu'on entre dans un camp indien, n'importe sa population, soit 100 à 200 loges, ce qui fait 800 à 1000 âmes, on est frappé de l'ordre et de la tranquillité qui y règnent.

Parmi les Indiens comme partout ailleurs, les enfants s'amusent de tout cœur à leurs petits jeux innocents : tir à l'arc, jeu de balle, course, etc.

Les femmes sont à leurs occupations ordinaires de famille, occupations assez nombreuses et variées, embrassant à peu près toute la besogne : elles font la cuisine, coupent le bois, cherchent l'eau, travaillent les peaux des animaux tués à la chasse, dont elles ôtent les poils ; elles les sèchent, tannent, ratissent, peinturent, rendent souples pour servir de vêtements ; ensuite, elles les brodent de diverses couleurs. Ajoutez à tout cela le soin entier de leurs petits *papous*, ou enfants. On trouve les femmes partout et toujours industrieusement occupées.

Les hommes soignent les chevaux, font des arcs et des flèches, préparent et sèchent le *kinnêkinick*, herbe à fumer[1], s'occupent à quelque chose d'utile ou à des objets-de pure fantaisie. Leur occupation de prédilection, c'est de fumer tranquillement le calumet, de manger une bonne grillade de buffle ou de chevreuil, de prendre ensuite un petit somne, de jaser sur les nouvelles du jour et sur les mouvements futurs du camp.

[1] *Kinnêkinick* est un terme indien, qui signifie un mélange de feuilles sèches de vinaigrier et d'écorce intérieure de saule rouge.

Quoique en moindre nombre peut-être que dans les pays civilisés, les camps indiens ont aussi leurs muscadins et leurs fainéants, des *bons à rien* qui tuent le temps à se barbouiller le visage de couleurs et à s'orner de pied en cap, devant le miroir qu'ils ne quittent jamais.

Voilà l'ordre du jour habituel ; mais il y a des variantes. Ainsi, à l'arrivée d'un personnage qu'ils désirent honorer, tout est vie et mouvement dans le camp, tout le monde est sur pied pour recevoir l'hôte ; il passe par une longue suite de poignées de mains. Plus tard, il est honoré d'une sérénade accompagnée d'une danse. Ces danses sont très variées et très animées, et, si le séjour du personnage est long, on lui en offre toute la série. Je vais vous donner une idée de cet amusement.

Un grand cercle de danseurs se forme. Tous sont hideusement barbouillés. Les musiciens commencent à battre leurs tambours et leurs tambourins, et tous les danseurs accompagnent la musique d'un chant lent et mesuré, qu'ils varient par des cris perçants, des grognements, des hurlements, pour donner du ton à la cadence. Lorsque les voix de femmes s'y mêlent, la partie vocale de l'exécution est douce, plaintive et mélodieuse. Une fête dansante est souvent une combinaison de danses diverses. Voici les principales : la danse du chef, celle du mendiant, du buffle, du maïs, des morts, du mariage, la danse du retour de la guerre, avec leurs prisonniers et leurs sacrifices. Cette dernière est partout la plus importante et la plus variée ; c'est l'image fidèle d'un champ de bataille indien. Elle représente le départ des guerriers, leur arrivée, dans le pays ennemi, l'attaque, l'enlèvement de la chevelure, leur entrée triomphante dans la tribu et les tortures des prisonniers. Ces danses se font avec un vif enthousiasme ; l'ardeur et l'entrain des Sauvages danseurs forment un contraste bien frappant avec le repos stoïque de la vie ordinaire qu'ils mènent.

La *danse au gazon* a été insituée par le bon chef Pananniapapi, avant sa conversion à la foi. Il est le grand-chef de la tribu des Jantons, qui compte près de 3000 âmes et qui appartient à la nation siouse. Parmi les Indiens, chaque tribu a ses sociétés ou associations ; la principale parmi les Jantons est appelée *Pêjimakinnanka*, ou la *bande au gazon*. Tous les braves, ou *hommes de cœur*, comme les Indiens s'expriment, appartiennent à cette confraternité ; et tous les membres prennent un engagement solennel : - 1º D'éviter toute querelle entre eux, et de soumettre à l'arbitrage et à la décision de deux ou trois hommes sages et prudents tous les différends qui pourraient surgir ; c'est leur cour suprême, improvisée pour le cas qui se présente, et de laquelle il n'y a point d'appel. Le résultat est généralement heureux : les sociétaires vivent dans une bonne entente et une grande harmonie. - 2º La société s'engage à donner aide et assistance au faible, à protéger l'orphelin et la veuve, à secourir dans leurs besoins le malade et l'étranger.

Le gazon est parmi eux l'emblème de la charité. C'est le gazon qui nourrit leurs chevaux et autres animaux domestiques, qui engraisse les buffles, les cerfs, les orignals, les grosses-cornes, les cabris des plaines et des montagnes. Les chevaux portent tout l'avoir de l'Indien dans ses transmigrations journalières, et il les monte pour le voyage et pour la chasse. La chair des animaux sauvages le nourrit, les peaux lui servent de vêtements d'hiver et d'été, de lit et de couvertures ; les peaux de buffle surtout servent à la construction de leurs esquifs et canots, de leurs tentes et loges, et leur procurent les cordes et tout ce qui est nécessaire pour la confection de leurs selles et de leurs brides. La *bande au gazon* partage avec plaisir les produits de la chasse avec l'orphelin et la veuve, le vieillard, le pauvre et l'étranger.

C'est au printemps particulièrement, lorsque le gazon est tendre et doux, que les danses cérémoniales ont lieu. L'insigne ou la marque distinctive de la société, c'est une touffe de gazon tressée que chaque membre porte attachée à la ceinture sous forme d'une longue queue. Au premier signal donné par le maître des cérémonies, tous les confrères sont sur pied, soigneusement peinturés et dans leurs plus beaux costumes. Ils forment un grand cercle, brandissent leurs armes, lances, casse-têtes, arcs, flèches ou toute autre arme qui a été l'instrument d'un exploit dans quelque acte héroïque, à la guerre ou à la chasse. Tous les mouvements sont cadencés au son du tambour, du tambourin, de la flûte, de la calebasse remplie de petits cailloux. Tout en dansant et en sautant, chaque confrère, à son tour, s'accompagne de gestes, fait des cabrioles fantasques, chante son *dowampi*, chanson qui raconte les hauts faits de sa bravoure et les dons héroïques de sa charité. Les refrains, que tous chantent ensemble, sont remplis de sarcasmes contre la poltronnerie et l'avarice. Chaque danseur semble avoir une pirouette propre à lui seul et des poses personnelles. Ils font des sauts, battent des pieds la terre à la faire trembler sous leurs pas ; ils se tournaillent en tous sens. J'ajouterai que le tout forme une admirable confusion, réglée sur les sons étourdissants d'une musique sauvage.

Permettez-moi de faire une remarque finale. Les danses parmi les Sauvages, sauf la danse de la chevelure, qui donne vraiment des frissons, sont généralement modestes et innocentes. Il n'y a jamais mélange d'hommes et de femmes : les hommes dansent entre eux, et les femmes forment un cercle entre elles. Les danses indiennes l'emportent assurément en convenance sur bien des danses des pays civilisés.

Je vous donne ci-joint, un petit dessin barbouillé de la *danse au gazon*, fait sur les lieux mêmes. Le chef Pananniapapi s'y trouve debout derrière le tambour.

La danse est toujours suivie d'un festin. Comme les invités sont généralement nombreux, il a lieu dans la plaine, à l'endroit même où la danse s'est faite. Les cercles se forment autour des chaudières bouillantes et des

grillades au feu, plus ou moins nombreuses, selon le nombre des invités. Chaque hôte porte avec soi son assiette ou son plat. Le maître des cérémonies, choisi pour la circonstance, est celui qui a reçu à la guerre les blessures les plus dangereuses. *Eg-gha-kata-mâtscha*, ou le *Cerf chétif*, se trouve aujourd'hui à la tête de l'association. Dans un combat contre les ennemis, il a reçu une balle qui lui a traversé le bras droit et toute la poitrine. Dans la danse, c'est lui qui se lève le premier et donne le pas ; après la danse, c'est encore lui qui touche le premier la chaudière bouillante et la grillade au feu. Chaque associé de la bande se sert après lui, et ensuite tous les invités. Chacun mange et fait honneur à son morceau. On boit sa soupe et son café au milieu de conversations joyeuses et des plus animées.

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être, mon révérend et bien cher Père,

Reverentiae vestrae servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

PROPAGATION DE LA FOI AU CANADA ET HOMMAGE AUX RR. PP. FRANCISCAINS

Voici maintenant la correspondance que nous ayons reçue du R. P. De Smet. On y verra de nouveaux détails sur la propagation de la foi au Canada, et un hommage rendu aux RR. PP. Franciscains.

"Lors de mon voyage de 1864, dit-il, j'ai pris quelques notes sur le Canada, que vous jugerez peut-être convenir à vos *Précis Historiques*. Elles appartiennent à l'histoire des États-Unis. Les voici.

En 1608, l'énergique Champlain créa la première colonie au Canada, en fondant le Québec. Pour fortifier l'établissement de la puissance française, son vaste génie prévoyait la nécessité absolue d'établir des missions parmi les Indiens. Jusqu'à cette époque, l'intérieur du vaste continent, le *Far-West*, n'avait pas encore été exploré par l'intrépide voyageur blanc de l'ancienne Europe. En 1616, un Père Franciscain français, nommé Le Caron, traversa le pays des Iroquois et des Wyandottes, tribus indiennes, pour se rendre à différentes rivières, tributaires du lac Huron. Les Pères Franciscains ont travaillé beaucoup au Canada.

L'année 1634, deux Pères Jésuites fondèrent la première mission dans cette région [1]. En 1659, pour la première fois, l'entreprenant Pelletier hiverna sur les côtes du lac Supérieur ; et, en 1660, René Ménard fonda la première mission des Pères de la Compagnie de Jésus sur ces rivages pierreux et inhospitaliers. Cinq années après, le Père Allouez établit la première colonie permanente de Blancs parmi les Indiens du nord-ouest. En 1668, une mission fut fondée aux chutes de Sainte-Marie, par les Pères Dablon et Marquette. La France prit possession formelle du nord-ouest de l'Amérique, en 1671 ; et le Père Marquette établissait dans le même temps une station de missionnaires au Point Saint-Ignace, sur la terre ferme, au nord de Mackinac, qui était le premier établissement des Blancs dans l'État de Michigan.

[1] On a vu que le P. de Magliano rapporte l'arrivée de *trois* Pères Jésuites à l'année 1625.

Aucun Français n'avait étendu sa course au delà de la Rivière-au-Renard et du lac Winnebago, dans. le Wisconsin, lorsque, en mai de 1673, le Père Marquette, avec quelques compagnons, partit de Mackinac en pirogue, monta la baie Verte, *Green Bay*, entra dans la Rivière-au-Renard, traversa la contrée jusqu'au Wisconsin, et, suivant son courant, découvrit le fleuve Mississipi. Il nomma ce grand fleuve, en l'honneur de la sainte Vierge, la rivière de l'Immaculée Conception. Ils la descendirent à plusieurs centaines de milles, et l'expédition retourna à Mackinac dans l'automne.

La description que les premiers explorateurs donnaient de la beauté et de la magnificence de la vallée du Mississipi amena un grand nombre de colons français, accompagnés de missionnaires Jésuites, pour aller s'établir sur les fertiles bords du fleuve. Ce fut vers l'année 1680 que Kaskaskias et Cahokias, les villes les plus anciennes de la vallée du Mississipi, ont été fondées. Kaskaskias devint la capitale du pays des Illinois ; et, en 1721, un établissement avec collége, sous l'administration des Pères Jésuites, y fut établi,

Au mois de juin 1701, De la Motte Cadillac, accompagné d'un Père Jésuite et d'une centaine de colons, jeta les premiers fondements de la ville de Détroit. Toute la vaste région au sud des Lacs fut alors réclamée par la France, sous le nom de Canada ou de Nouvelle-France. Ce fait excita la jalousie des Anglais, et la législature de New-York porta une loi qui ordonnait de pendre tout prêtre *papiste* (popish priests) qui se rendrait de son propre gré dans la province.

L'influence que les Français avaient obtenue sur les Indiens et l'amitié que ces peuples leur portaient étaient dues aux manières douces et influentes de leurs missionnaires, à tel point que, lorsque les hostilités éclatèrent, en 1711, entre la France et l'Angleterre, les nations les plus puissantes devinrent les alliés des Français ; et ce fut en vain que l'Angleterre tenta de restreindre la réclamation de la France à la contrée sud des Lacs.

A cette époque, l'Ohio était encore peu connu des Français. Au commencement du XVIII[e] siècle, leurs missionnaires avaient pénétré jusqu'aux sources de la rivière Allegany.

Vers l'année 1751, les principaux établissements dans l'Illinois étaient Cahokias, près de Saint-Louis ; Saint-Philippe, à 45 milles plus bas ; Sainte-Geneviève, le Fort Chartres, Kaskaskias et la Prairie-du-Rocher. Toutes ces colonies étaient desservies par des Pères de la Compagnie de Jésus."

Cette correspondance du R. P. De Smet complète et explique les documents fournis par les *Annales des missions franciscaines*.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LETTRE DU P. DE SMET
Éloquence des Sauvages

En avril dernier, nous avons reçu du R. P. De Smet deux lettres , l'une portant la date du 19 mars et l'autre celle du lendemain. Le missionnaire y annonce son prochain départ pour les Montagnes-Rocheuses. Il nous envoie en même temps les discours de chefs sauvages, que nous allons publier, traduits en français par ses soins. Citons d'abord quelques passages de ces lettres.

Université de Saint-Louis, 19 mars 1868.

Mon révérend et cher Père.

Je vais de nouveau quitter les États-Unis, ce vaste pays où les ouvriers apostoliques sont toujours trop rares, vu l'accroissement rapide et gigantesque de la population. Lorsque l'ère 1900 s'accomplira, les États-Unis, si la progression continue, auront atteint le chiffre de cent millions d'habitants.

J'espère rencontrer bientôt le digne chef Pananniapapi. Vous pouvez attendre de ses nouvelles. Je suis très occupé en ce moment à faire tous mes préparatifs de départ. Je dois pourvoir à tous les besoins de nos missions dans les Montagnes-Rocheuses, aujourd'hui territoire de Montana et d'Idaho ; et ces besoins sont très grands. Les missions y progressent toujours, et chaque année y voit augmenter le nombre des églises. Je partirai, dans la huitaine, pour des contrées éloignées et dangereuses. J'ai reçu des nouvelles récentes, d'après lesquelles un grand nombre de sauvages hostiles m'attendent et désirent me voir. Je suis autorisé de nouveau par le gouvernement à me rendre à leur demande, dans l'intérêt de la paix et de la tranquillité du pays. C'est une entreprise qui demandera beaucoup de prières. Tâchez donc de me les procurer auprès des bonnes âmes, et ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices à l'autel. Si je parviens à ma destination, je vous écrirai de temps en temps.

Université de Saint-Louis, 20 mars 1868.

Mon révérend et cher Père.

Selon la promesse que je vous ai faite dans mes dernières lettres, je vous donnerai quelques discours adressés aux commissaires du gouvernement dans le courant de l'automne dernier ! Je les ferai précéder de deux extraits, d'ancienne date, mais qui peuvent être appliqués littéralement aux Sauvages de nos jours.

En 1644, le P. Jérôme Lallemant, frère de l'illustre martyr des Iroquois, écrivit, du Canada, à son supérieur, en France, ces lignes que je traduis de l'anglais :

"Bien des personnes sont portées à désespérer de la conversion de ce peuple ; elles l'envisagent comme des barbares, n'ayant de l'homme que l'apparence et incapables d'être convertis à la foi. Ce jugement est bien téméraire ; j'ose affirmer, en toute vérité, que, sous le rapport de l'intelligence, ils ne sont nullement inférieurs aux natifs Européens ; et si j'étais resté en France, je n'aurais jamais cru que, sans instruction, la nature aurait produit une éloquence aussi vigoureuse et aussi virile, un jugement aussi profond dans leurs propres affaires, que j'ai l'occasion de tant admirer parmi les Hurons."

Charlevoix remarque : "La beauté de leur imagination égale la vivacité qui se fait remarquer dans tous leurs discours ; leur réplique est très vive, et leurs discours sont remplis de beaux passages, qui auraient attiré des applaudissements dans l'ancienne Rome et à Athènes. Leur éloquence est pleine d'une force, d'une vigueur et d'une énergie que l'art ne saurait donner, et que les Grecs admiraient dans les barbares."

Assez généralement, aux États-Unis on traite les Indiens des Grandes-plaines de l'ouest comme des barbares, toujours prêts à verser le sang humain. Ma propre expérience me fait démentir cette vague expression. Depuis environ trente ans, j'ai passé et repassé dans le territoire du Far-West, sans avoir été une seule fois attaqué, et sans avoir reçu une parole injurieuse de la part des Sauvages. Partout ils m'ont traité avec affabilité, cordialité et respect ; partout la meilleure loge m'était offerte pendant mon séjour au milieu d'eux, et ils m'accordaient volontiers les morceaux choisis de leur chasse, pourvoyant en abondance à tous mes besoins actuels, quand la chose était en leur pouvoir. Ils sont toujours assidus et attentifs aux instructions religieuses et témoignent le plus grand respect pour la parole de Dieu. Vous jugerez de leur intelligence par leurs discours.

I - DERNIÈRES PAROLES DE LA CÔTE-D'OURS

Le P. De Smet nous donne les dernières paroles du fameux chef *Côte-d'Ours* à ses amis, son frère, son jeune fils de huit ans. Il est mort dans les parages du Fort-Rice, l'année dernière, quelque temps avant l'arrivée du Père dans ce pays.

Frère, une voix de la région des esprits m'appelle ; mais, avant de vous quitter, je désire que vous tous entendiez mes paroles.

Je sais que vous êtes bien disposé, et, si vous voulez suivre mon conseil, qui est, comme il l'a toujours été, que vous nourrissiez toujours des sentiments d'amitié envers les Blancs, et que vous agissiez conformément au désir que notre Grand-père (le président des États-Unis) vous a fait connaître par ses agents ; les grands hommes parmi les Blancs seront vos amis et viendront à votre secours en cas de besoin,

Et d'abord, par dessus tout, quand je ne serai plus, je vous prie de ne pas vous attrister concernant la place où je serai enseveli d'après les coutumes ordinaires de notre race. Le lieu de mon dernier repos, auquel le Grand-Esprit et mes meilleurs amis, les Blancs, ont eu soin de pourvoir, sera visité tranquillement ; et, quand vous y viendrez, souvenez-vous de mes paroles, et lorsque mon peuple viendra vous rejoindre, dites à tous et jusqu'au dernier d'entre eux où je repose et ce que je vous ai dit. Mon esprit entendra vos paroles, et que nul ne pense que tous mes désirs n'aient point été pour leur bien. Le temps leur apprendra, tandis que mon corps s'en ira en poussière dans la terre, combien ils sont redevables aux Blancs, et combien le bonheur de notre race dépend des Blancs.

Quant à ceux qui sont assez insensés pour croire qu'ils peuvent vaincre et gouverner les Blancs, je souhaite que leurs arcs soient sans force, que leur bras levé tombe et perde son énergie, et que le cri de guerre cesse à l'instant. Écoutez bien les paroles des Blancs et mes derniers aveux, de moi qui ne connais et n'éprouve que les meilleurs sentiments pour les Blancs.

Mon fils ne peut pas comprendre mes paroles ; mais vous, mon frère, vous le pouvez. Quand il aura grandi, répétez-lui souvent mes recommandations ; mon esprit sera avec vous tous.

Ensevelissez-moi au milieu des Blancs. Que mon esprit, après ma mort, puisse s'associer au leur, comme il était avec eux de mon vivant.

Mon Père m'appelle et me dit : "Viens ! viens !"

II - DÉFI PORTÉ PAR LE BOUCLIER-DE-FER

Ce discours fut prononcé par un chef Sioux, nommé *Bouclier-de-fer* et adressé aux généraux Parker et Sully, en présence du R. P. De Smet. Un fier et audacieux défi fût lancé aux États-Unis en ces termes :

Quand le Grand-père envoie des hommes honnêtes comme vous dans mon pays, j'aime à m'entretenir avec eux, à entendre ce qu'ils ont à me dire, et à répondre par eux au Grand-père. C'est pour cela que je suis venu aujourd'hui en ces lieux. Il en est un parmi vous que je connais ; c'est un homme de Dieu ; moi et mon peuple nous l'aimons.

Vous me dites que le Grand-père aime ses enfants les *Peaux rouges*, qu'il veut être juste à leur égard et les rendre heureux.

Dans les temps passés, nous étions tous heureux et n'avions aucune difficulté : nous vivions en paix. Pourquoi ? Parce que ceux qui venaient nous parler et tenir conseil avec nous étaient des hommes honnêtes ; ils ne nous trompaient point. Pourquoi le Grand-père nous a-t-il député ensuite des gens qui nous ont menti et nous ont trompés, si réellement il nous aime comme vous nous le dite ? Quand les Blancs nous disent la vérité et sont fidèles à leurs promesses, nous les aimons et nous pouvons vivre heureux avec eux ; mais quand ils viennent nous mentir et faire le contraire de ce qu'ils disent, nous les détestons et nous nous battrons contre eux.

Depuis l'époque où de tels hommes sont venus parmi nous, tout a été mal ; plus rien n'est bon, ni prospère ; même le climat, qui auparavant était agréable, est devenu mauvais. Ce sont ces hommes-là qui chassent et détruisent nos animaux sauvages, lors même qu'ils n'en ont pas besoin. Aucun Indien n'aime cela. Ces hommes-là, quand ils viennent au milieu de nous, se conduisent mal avec les jeunes filles, et rendent mes jeunes gens jaloux. Quand ils nous quittent ensuite, ils n'emportent pas leurs enfants, mais ils les abandonnent à mon peuple, pour qu'il en prenne soin ; et personne parmi les Indiens n'aime cela également.

Si le Grand-père désire mettre fin à ces désordres, et voir les choses marcher comme autrefois ; s'il veut vivre heureux et en paix avec ses enfants les Peaux rouges, il faut qu'il nous envoie des hommes honnêtes et intelligents, avec lesquels nous puissions parler.

Nous ne venons jamais sur vos terres pour y porter le trouble ; mais vous venez toujours jeter le désordre au milieu de nous. Pourquoi faites-vous cela ? Les Blancs ont construit quatre routes à travers mon pays, et ont chassé au loin tous mes animaux. Vous me cachez et me soustrayez toujours la poudre et le plomb. Pourquoi en agissez-vous ainsi ? Quand j'aperçois du gibier, j'ai besoin de le tuer pour me nourrir avec ma famille ; c'est le

moyen de pourvoir à mes besoins journaliers et à ceux des miens. Les animaux sont devenus si rares aujourd'hui que je ne puis plus les tuer avec mon arc et mes flèches. J'ai besoin de poudre et de plomb.

Je ne puis pas vivre à votre manière ; mes habitudes sont différentes des vôtres, et je ne puis pas me faire à votre régime, ni mon peuple non plus. Nous ne pouvons pas vivre en contact avec vous. Depuis que les Blancs viennent ici pour nous tromper et nous raconter des mensonges, je suis honteux de mettre le pied dans la maison d'un Blanc ou de recevoir sa visite. Les soldats, eux aussi, se sont mal conduits au milieu de nous. Si le Grand-père veut nous débarrasser de ses soldats et nous laisser seulement les marchands dont nous avons besoin, nous serons tous heureux et le climat redeviendra bon. Il faut qu'il renonce à tous les chemins de fer que ses gens ont construits sur mon territoire. Ce territoire est le mien. Il ne vous appartient pas, et nous ne voulons aucunement vous en faire l'abandon. Nous ne voulons pas habiter les terres que vous nous imposez : nous voulons demeurer ici. Moi et mon peuple, nous pouvons aussi bien nous battre et mourir pour défendre ce qui est à nous, que quitter notre pays et mourir de faim. Nous sommes prêts à tout faire, et à scalper autant de têtes que nous pourrons, si le Grand-père ne retire pas ses soldats et ne nous rend pas nos terres.

Mon peuple est là qui m'attend. Si je m'en retourne vers lui souriant et heureux, il sourira aussi et sera heureux ; mais si je m'en retourne fâché et mécontent, il sera également fâché et mécontent. C'est ce que j'ai à dire au Grand-père.

III - HARANGUE DE SANTANKA POUR LA PAIX

Santanka est le chef des Kiowas. Son discours s'adresse aux commissaires du gouvernement envoyés pour faire la paix, en octobre 1867.

Commissaires du Grand-père,

Je suis heureux de vous rencontrer. Les harangues multipliées de mon peuple vous auront sans doute étourdis et fatigués. Un grand nombre se sont présentés pour vous parler, et leurs dires vous auront rempli l'oreille. Je me suis tenu à l'écart, au dernier rang, sans dire un mot, tout en me considérant cependant comme le grand chef de la nation Kiowa ; mais d'autres plus jeunes que moi désiraient parler, je les ai laissé faire. Néanmoins, avant de m'en retourner, ainsi que je l'ai résolu, je viens vous dire que les Kiowas et les Comanches ont conclu la paix avec vous, et qu'ils ont l'intention de la maintenir. Si elle nous accorde prospérité, nous la chérirons naturellement davantage. Si, au contraire, l'adversité et la pauvreté doivent la suivre et devenir notre partage, nous ne serons pas les premiers à violer la paix ; nous resterons fidèles à notre contrat et il demeurera debout.

Ci-devant, nous avons fait la guerre contre le Texas, dans la persuasion où était mon peuple que le Grand-père n'en serait point offensé ; car les Texiens avaient renoncé à son alliance et étaient devenus ses ennemis. Vous nous dites aujourd'hui qu'ils ont fait la paix et sont rentrés dans la grande famille. Les Kiowas et les Comanches ne laisseront plus désormais de traces sanglantes dans le pays des Texiens ; leur parole sera sacrée et durable, à moins que les Blancs ne transgressent les premiers leurs engagements, et ne rappellent de nouveau les horreurs de la guerre. Nous resterons fidèles à nos promesses. Nos contrats sont peu nombreux et nous n'en perdrons pas la mémoire.

Il paraît que le Grand-chef des Blancs n'est pas capable de conduire ses braves ; le Grand-père semble désarmé en présence de ses enfants. Il perd patience quelquefois et se fâche, lorsqu'il voit les torts et les injustices que son peuple commet contre les Peaux rouges. Sa voix se fait entendre comme le mugissement des vents violents ; mais cette voix s'affaiblit peu à peu, et le calme le plus profond couvre toutes nos plaintes.

Nous espérons plus que jamais dans l'avenir. Si tous parlaient et agissaient comme vous l'avez fait, le soleil de la paix ne s'éclipserait jamais. Nous avons fait la guerre aux Blancs, mais jamais par plaisir, seulement par nécessité, forcés que nous étions à prendre les armes.

Avant que le moment de craindre arrivât, ,aucun Blanc qui se rendait dans notre village n'en sortait affamé. Nous, avions plus de joie de partager avec lui nos provisions que lui n'éprouvait de bonheur à recevoir le bienfait de l'hospitalité. Dans ce temps déjà bien éloigné de nous, l'inquiétude et les soupçons nous étaient tout à fait inconnus. Le monde nous semblait assez vaste pour contenter les Blancs et les Peaux rouges. Les immenses plaines semblent se resserrer aujourd'hui, et le Blanc devient jaloux de son frère à la peau rouge. D'abord il venait à nous pour faire le commerce ; de nos jours, il ne nous arrive que pour se battre. Il venait jadis en citoyen ; à présent il vient en soldat. Anciennement il avait pleine confiance dans notre amitié, et notre fidélité lui servait de bouclier ; maintenant il construit des forts et les arme de canons. Alors il nous procurait des armes et de la poudre pour faire la chasse aux animaux ; nous l'aimions, parce qu'il se confiait dans notre loyauté ; aujourd'hui, il nous soupçonne et nous force à nous joindre à ses ennemis. Il s'enveloppe dans un nuage de rancune et de jalousie et nous dit : "Retire-toi", comme dirait un maître en colère contre son chien.

Nous rendons grâces au Grand-Esprit de ce que tous ces maux vont finir bientôt, pour faire place aux jours de paix et d'amitié. Vous vous présentez en amis ; vous avez prêté l'oreille à nos plaintes. Elles auront pu vous paraître peu importantes, mais pour vous elles résument toute notre existence. Vous n'avez pas essayé, comme beaucoup d'autres le font, de nous enlever nos terres pour rien. Vous n'avez pas tenté de faire un nouvel accord,

et cela pour nous tromper. Vous n'avez pas songé à diminuer nos annuités, sans même nous consulter ; vous les avez, au contraire, augmentées. Les dons déjà faits n'ont point été retirés ; vous nous avez accordé, de votre plein gré, de nouvelles garanties pour notre plus grand avantage et l'augmentation de notre bien-être. En nous ouvrant vos grands cœurs, nous avons dit : "Voilà les hommes de l'ancien temps !" Sans hésiter, nous vous avons donné nos cœurs. Vous les possédez aujourd'hui. L'esprit qui vous guide vous dira ce qu'il y a de mieux à faire. Nous saisissons avec ardeur votre main bienveillante ; guidez-nous dans le sentier qu'il nous reste à suivre, et nous ne nous en écarterons jamais. Désormais, grâce au respect que nous aurons pour vous, l'herbe verte de nos prairies ne sera plus rougie du sang des Blancs ; votre peuple sera notre peuple, et la paix sera notre mutuel héritage. Si des torts se commettent contre nous à l'avenir, vous viendrez à notre secours pour les redresser ; nous savons que vous ne nous abandonnerez pas. Dites à votre peuple de se conduire à notre égard comme vous l'avez fait. Je suis vieux, et bientôt j'irai rejoindre mes frères ; mais ceux qui viendront après moi se souviendront de ce jour. Ce jour restera gravé dans la mémoire des vieillards ; ils en garderont le souvenir comme un trésor, et ce souvenir les accompagnera jusqu'à la tombe ; ils le transmettront à leurs descendants comme une tradition sacrée, et il passera jusqu'aux enfants de leurs petits-enfants.

Maintenant il est temps que je m'en aille. Au revoir. Peut-être que vous ne me reverrez plus ; mais souvenez-vous de Santanka, l'ami des Blancs.

ÉLOGE FUNÈBRE DU BUFFALO-NOIR, PAR ONGPATONGHA.

Université de Saint-Louis, 20 mars 1868.

Mon révérend et cher Père.

J'ai lu avec plaisir, dans le numéro du 15 septembre dernier, l'extrait du *Courrier des États-Unis* sur la mort du chef des Omahas, Logan Fontenelle. Lors de ma première mission à Sainte-Marie, au *Council-Bluffs*, parmi les Potowatomies, j'ai été très lié avec son père ; négociant en pelleteries parmi les tribus indiennes. Je lui ai administré les derniers sacrements à l'heure de la mort. En 1838, j'ai baptisé ses quatre enfants, ainsi que leur mère, la fille du chef des Omahas Ongpatongha, ou le *Grand-Cerf*. Logan, l'aîné des enfants, était mon filleul. Plus tard, j'ai également baptisé Ongpatongha, dans son extrême vieillesse. Après sa mort, Logan a succédé à son grand-père, et a su se faire aimer et respecter de toute la nation, tant par sa bravoure que par sa sagesse. Il désirait ardemment avoir une mission de Robes-Noires pour l'instruction de sa tribu ; mais, manque d'ouvriers apostoliques, ses vœux n'ont jamais été accomplis, et d'autres forcément sont venus s'établir sur sa terre.

Le chef Ongpatongha, dans sa longue carrière, a toujours mérité et conservé l'estime des Blancs, de son propre peuple et des tribus voisines. C'était un homme pacifique dans ses dispositions et ses rapports avec le prochain, d'une probité exemplaire et d'une rare intelligence. Il était considéré comme l'orateur par excellence parmi toutes les tribus des Plaines.

Dans les esquisses biographiques des chefs indiens, on a conservé un de ses discours qui ferait honneur à un orateur ancien, romain ou grec. En 1811, un grand conseil fut tenu au *Portage-des-Sioux*. Le gouverneur Edwards et le colonel Miller représentaient le gouvernement des États-Unis ; un grand nombre de chefs représentaient leurs différentes tribus. Séance tenante, un chef sioux très renommé, le Buffalo-Noir, mourut subitement et fut enterré avec tous les honneurs de la guerre. Après la cérémonie, Ongpatongha improvisa devant toute l'assemblée un discours, qui maintint la tranquillité et la bonne harmonie dans la grande réunion.

"Mes frères, dit- il, ne vous affligez pas ; l'adversité peut atteindre l'homme le plus sage et le plus digne. La sombre mort se présente et arrive toujours trop tôt, c'est le décret du Grand-Esprit ; et toutes les nations de la terre lui doivent soumission. On ne doit jamais s'affliger du passé et de ce qu'on ne saurait éviter. Chefs sioux, courage ! Bannissez de vos cœurs l'amertume, provenant de ce que, en visitant ici votre père (le président des États-Unis), vous ayez perdu le grand-chef de votre nation. Il est à espérer qu'un semblable malheur et dans des circonstances aussi pénibles ne vous atteindra plus. D'ailleurs, cette perte aurait pu vous visiter dans votre propre village. Cinq fois, j'ai visité ce pays, et à chaque occasion je suis rentré dans ma cabane sain et sauf. Des malheurs ne sont pas indigènes pour un endroit particulier : on les rencontre partout.

C'eût été pour moi un bonheur de mourir à la place de ce chef dont nous déplorons la mort aujourd'hui. La perte si peu importante que ma nation aurait subie pal mon décès aurait été doublement compensée par mes honorables obsèques. Les honneurs auraient fait cesser tous les regrets. Mes guerriers, au lieu d'être couverts d'un nuage de deuil, se seraient trouvés dans un soleil éclatant de gloire et de joie. Pour moi assurément l'occurrence aurait été bien glorieuse. Plus tard, lorsque la mort m'atteindra dans mon village, au lieu d'un noble tombeau et une grande procession ; au lieu d'une musique harmonieuse et du bruit des canons ; au lieu d'un drapeau flottant au-dessus de ma tête, je serai enveloppé dans une robe de buffle, élevé sur un faible échafaudage et exposé au gré des vents pour être bientôt abattu. Ma chair deviendra la pâture des loups, et mes os, traînés dans la plaine, seront foulés par les animaux qui la parcourent...

Chef des soldats ! (il s'adresse au colonel Miller) tes soins et tes bons services n'ont pas été accordés en vain ; tes attentions ne seront point oubliées ; l'écho les répétera. J'annoncerai à ma nation le respect que nos amis les Blancs rendent aux morts. Sur ma terre, nos armes à feu répéteront le son de vos canons."

Ces quatre discours de la Côte-d'ours, du Bouclier-de-fer, de Santanka et d'Ongpatongha vous donneront, mon révérend Père, une idée de l'éloquence des sauvages ; ils confirmeront ce que disait le P. Charlevoix, que cette éloquence aurait mérité autrefois les applaudissements de Rome et d'Athènes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Reverentiae vestrae servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

AMÉRIQUE

- *Montagnes-Rocheuses*. - Le *Cincinnati Catholic Telegraph*, du 29 juillet 1868, contient un important article, qui réjouira en même temps les amis de la religion et de la Belgique. Le voici, traduit de l'anglais.

Les membres de la commission chargée de négocier la paix avec les Indiens et le révérend Père P.-J. De Smet. - Nos lecteurs trouveront plus loin une lettre très intéressante datée du Fort Rice, territoire de Dacotah. - Nous en sommes redevables à un officier distingué de l'armée des États-Unis. Tout le monde s'unira aux louanges qu'il donne à l'intrépide "Robe noire", ainsi qu'au témoignage que les commissaires de paix lui adressent en reconnaissance des grands services qu'il leur a rendus.

Adresse des officiers de l'armée des États-Unis chargés de conclure la paix avec les Indiens, au révérend Père P.-J. De Smet, S. J. - Lettre intéressante adressée par un officier distingué de l'armée à S. E. Mgr. l'archevêque Purcell, etc.

Fort Rice, territoire de Dacotah, le 5 juillet 1868.

Au révérend Père P. J. Desmet, S. J.

Révérend Père. Nous soussignés, membres de la commission chargée de conclure la paix avec les Indiens, avons été présents à l'assemblée récemment tenue à ce fort, et désirons vivement vous exprimer notre haute appréciation des services importants que vous nous avez rendus, ainsi qu'au pays, par votre dévouement incessant et vos efforts couronnés de succès, pour amener les Indiens à s'aboucher avec nous et entrer en négociation avec le gouvernement. Nous sommes persuadés que nous ne devons les résultats que nous avons obtenus qu'à votre long et pénible voyage jusqu'au cœur du pays ennemi, et à l'influence que vos travaux apostoliques vous ont donnée sur les tribus les plus hostiles.

Nous n'ignorons pas, révérend Père, que nos remerciments n'ont que peu de valeur à vos yeux, et que la conviction d'avoir beaucoup travaillé à établir la paix sur la terre et la concorde parmi les hommes, est votre plus belle récompense. Cependant, nous répondrions mal à nos sentiments intimes si nous omettions de vous exprimer combien nous sentons vivement les obligations que nous avons contractées envers vous.

Nous sommes, révérend Père, avec les sentiments du plus profond respect, vos très obéissants serviteurs.

(*Signé*) Général W. S. HARVEY, commissaire de paix.
J.-B. SANBORN, commissaire de paix.
Général ALFRED H. TERRY, commissaire de paix.

Fort Sully, territoire de Dacotah, le 12 juillet 1868.

A S. E. Mgr. l'archevêque Purcell.

Monseigneur, je vous envoie ci-inclus un témoignage que la commission de paix, établie dernièrement au Fort Rice, a donné à notre bien aimé Père missionnaire P.-J. De Smet.

Vous êtes probablement au courant des travaux de la commission pendant l'année dernière. Au mois de mai de la présente année, les commissaires réussirent à réunir au fort Laramée, sur la rivière La Platte, un certain nombre de chefs appartenant aux tribus les plus redoutables et les plus belliqueuses. Cependant les Umpkapagas persistaient à ne vouloir entrer dans aucun arrangement avec les Blancs, et il va sans dire que tout traité avec les Sioux devenait impossible, si cette grande et hostile tribu refusait d'y concourir. Dans cette conjoncture, le révérend Père De Smet, qui a consacré une vie laborieuse au service de la vraie religion et de l'humanité, offrit lui-même, malgré son grand âge, de tâcher de pénétrer dans les camps hostiles et d'user de son influence sur les chefs, pour les amener à se présenter devant la commission au Fort Rice. Ainsi que vous l'apprendra la lettre des membres de la commission, on a lieu de croire que sa mission a eu un plein succès.

Je ne pourrais vous donner qu'une idée imparfaite des privations et des dangers de ce voyage, à moins que vous ne connaissiez les grandes plaines de ces contrées et le caractère de l'Indien, naturellement porté à la vengeance. Seul de tous les Blancs, le Père Desmet pouvait pénétrer chez ces cruels sauvages et en revenir sain et sauf. Un des chefs, lui adressant la parole pendant qu'il se trouvait au camp ennemi, lui dit : "Si c'eût été tout autre homme que vous, Robe noire, ce jour eût été son dernier."

Le révérend Père avait avec lui, en qualité d'interprète, M. Galpin, qui a épousé une Indienne de la tribu des Umpkapagas. Cette dame, qui est bonne catholique, est une excellente personne et un exemple frappant de ce

que peut, pour le bonheur de l'Indien, l'influence de la religion et de la civilisation. En quittant le Fort Rice, le Père De Smet avait à se diriger en droite ligne vers l'ouest. L'ennemi avait assis son camp un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière de la Roche-jaune, près de la rivière à la Poudre. La distance à parcourir, aller et revenir, était de 700 milles. Le pays est un désert stérile. On n'y voit, en fait de végétation, que l'absinthe, l'*artemisia* des plaines. On n'y trouve pas de buffles, excepté sur les bords de la Roche-jaune, où ils sont très nombreux.

Le révérend Père est connu parmi les Indiens sous le nom de *Robe noire* et de l'*Homme de la grande médecine*[1]. Lorsqu'il est avec eux, il porte toujours la soutane et le crucifix. Il est le seul homme auquel j'ai vu les Indiens témoigner une affection véritable. Ils disent, dans leur langage simple et ouvert, qu'il est le seul Blanc qui n'a pas la langue fourchue, c'est-à-dire, qui ne raconte jamais de mensonges. L'accueil qu'ils lui firent au camp ennemi fut enthousiaste et magnifique. Ils firent 20 milles pour venir au-devant de lui, et les principaux chefs, à cheval à ses côtés, le conduisirent au camp en grand triomphe. Ce camp comprenait plus de 500 loges, lesquelles, à raison de six personnes par loge, donnaient un total de 3000 Indiens. Pendant sa visite, qui fut de trois jours, les principaux chefs, la *Lune noire* et le *Taureau assis*, qui, durant les quatre dernières années de la guerre, avaient été de redoutables adversaires pour les Blancs, veillèrent constamment à la sûreté du missionnaire, dormant la nuit à ses côtés, de crainte que quelque Indien ne voulût venger sur sa personne la mort d'un parent tué par les Blancs. Pendant le jour, des multitudes d'enfants affluaient vers sa loge, et les mères lui portaient leurs nouveau-nés pour qu'il daignât leur imposer les mains et les bénir.

[1] Les Indiens appliquent le nom de médecine aux choses religieuses et, en général, à tout ce qui dépasse la portée de intelligence.

Dans l'assemblée des Indiens, les grands chefs promirent de mettre un terme à la guerre. Le *Taureau assis* déclara qu'il avait été le plus mortel ennemi des Blancs, et qu'il les avait combattus par tous les moyens en son pouvoir ; mais, maintenant que la Robe noire était venue prononcer des paroles de paix, il renonçait à la guerre et ne lèverait plus jamais la main contre les Blancs. Les chefs, déléguèrent plusieurs de leurs principaux guerriers qui, en compagnie du Père De Smet, arrivèrent au Fort Rice le 30 juin.

L'arrivée du révérend Père, avec la délégation indienne, donna lieu à de grandes réjouissances au milieu des tribus amies rassemblées au fort. Elles l'y escortèrent en grande cérémonie. Les guerriers formaient une longue ligne et marchaient avec une précision toute militaire. C'était un spectacle vraiment remarquable, quoique peu en rapport avec les goûts du bon Père, qui n'aime pas le bruit des trompettes et l'éclat des parades.

Depuis cinquante ans, peut-être, on n'avait vu, dans notre pays, une assemblée aussi nombreuse que celle qui se trouvait réunie au Fort Rice. Les intérêts qu'on y devait discuter étaient bien au delà de ce que nos amis peuvent se figurer. Les premiers chefs, ou, représentants de neuf bandes de la nation des Sioux, y étaient présents. Je ne crois pas nécessaire de mentionner les noms baroques de ces différentes bandes qui, du reste, vous sont pour la plupart inconnues ; qu'il me suffise de vous dire que les tribus représentées à l'assemblée couvrent de leurs habitations une étendue de territoire égalant en superficie six fois celle de l'Ohio ; et quiconque est au courant de la question indienne, n'ignore pas que la paix avec les Indiens est nulle si elle ne comprend les Sioux qui, de toutes les tribus avec lesquelles nous avons eu à traiter jusqu'à ce jour, est la plus nombreuse[1], la plus belliqueuse et aussi celle qui a eu le plus à se plaindre des Blancs. Le traité qui a été signé par tous les principaux chefs n'attend plus que la sanction du Sénat pour passer à l'état de loi[2].

[1] Les Sioux, au nombre d'environ 80 000, sont divisés en différentes tribus,

[2] Le Sénat a dernièrement confirmé ce traité.

Je suis persuadé qu'il est le plus complet et le plus sage de tous les traités conclus jusqu'ici avec les Indiens dans ce pays. Sans entrer dans des particularités, d'après les clauses de ce traité, les Indiens seront abondamment pourvus de vivres, d'habillements, d'instruments aratoires et mécaniques. On n'y a stipulé aucune compensation pécuniaire, l'argent excitant malheureusement la convoitise de plus d'un et convertissant souvent les commissaires, gouverneurs de territoire, surintendants, agents et marchands en une bande de voleurs. Il est hors de doute que l'exécution des clauses de ce traité assurera la paix avec les Sioux. On comprendra l'importance de ce résultat, si l'on considère qu'un général distingué constatait, l'automne dernier, que la guerre entreprise dans le but d'exterminer les Indiens des plaines (et il croyait qu'il fallait en venir à cette extrémité) coûterait au pays 500 millions de dollars. Je dirai en passant que ce moyen de pacification me paraît un peu violent. Le même général, lors de la rébellion, dit qu'il ne fallait pas moins de 200 000 hommes pour ramener à leurs devoirs le Kentucky et le Tennessee ; sa parole parut alors insensée ; la suite des événements en a fait juger autrement.

Mais il est temps de terminer cette longue lettre. Quel que soit le résultat final du traité que la commission vient de conclure avec les Sioux, nous ne pourrons jamais oublier et nous ne cesserons jamais d'admirer le dévouement désintéressé du révérend Père De Smet qui, âgé de soixante-huit ans, n'a pas hésité, au milieu des chaleurs de l'été, à entreprendre un long et périlleux voyage, à travers des plaines brûlantes, dépourvues d'arbres et même de gazon ; ne rencontrant que de l'eau corrompue et malsaine, sans cesse exposé à être scalpé par les Indiens, et cela sans rechercher ni honneurs, ni rétribution d'aucune sorte ; mais uniquement pour arrêter l'effusion du sang et pour sauver, s'il y avait moyen, quelques existences, conserver quelques habitations à ces

sauvages enfants du désert, au bien spirituel et temporel desquels il a consacré une longue existence de labeurs et de sollicitudes. Le grand chef des Yanctonnais, *les Deux Ours*[1] dit dans son discours : "Quand nous nous établirons pour semer le grain, élever le bétail et habiter des maisons, nous voulons que le Père De Sment vienne demeurer avec nous, qu'il nous amène d'autres Robes noires pour vivre aussi parmi nous ; nous écouterons leurs paroles, et le Grand-Esprit nous aimera et nous bénira."

(*Signé*) D. S. STANLEY, général-major de l'armée des États-Unis

[1] Ce chef est à la tête de 700 loges, comprenant environ 6000 Indiens.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME LETTRE
La pacification par la Robe noire

A la page 459 de ce volume, nous avons donné les pièces authentiques concernant la pacification, faite par le R. P. De Smet, des sauvages révoltés dans les plaines du Haut-Missouri ; et le traité de paix conclu entre eux et la république des États-Unis. Ce fait est peut-être le plus remarquable de toute l'histoire des missions. Il montre quelle influence exerce sur les peuples civilisés et sauvages qui la comprennent, cette religion à laquelle l'Europe rationaliste fait aujourd'hui la guerre. Voilà un vieillard de soixante-huit ans, qui s'en va, sans autre arme que son crucifix et son chapelet, sans autre prestige que sa robe noire, sans autre politique que sa foi ; qui s'en va, disons-nous, parcourir 2000 lieues pour soumettre des bandes nombreuses et terribles, soumission qui, d'après le calcul d'un des généraux, aurait coûté aux États-Unis environ 2 500 000 000 de francs, et aurait fait des milliers de victimes de la guerre et de la vengeance. Il n'y a que la religion catholique qui puisse faire obtenir de semblables triomphes.

Voyons les détails de ce long et dangereux voyage.

Université de Saint-Louis, 28 août 1868.

Mon révérend et cher Père.

J'ai fini mon petit travail sur ma dernière excursion parmi les tribus indiennes des plaines du Haut-Missouri. Selon ma promesse et ma coutume, je vous en envoie la première copie, afin que vous puissiez joindre cette relation à tant d'autres que vous avez publiées dans les *Précis Historiques*, pour la satisfaction et l'édification de nos bienfaiteurs et amis, ainsi que pour le bien de la mission même.

Cette lettre pourra être la dernière. Ma santé est très délabrée par les fatigues de mes dernières courses d'environ 6000 milles ou 2000 lieues ; et surtout par les chaleurs épouvantables que nous avons eues depuis trois mois. A mesure que j'avance en âge, les chaleurs me deviennent de plus en plus insupportables. Bien des fois je ressemble à un homme qui touche à sa fin[1].

[1] On a fait courir le bruit de la prochaine arrivée du R. P. De Smet en Belgique ; on le disait même déjà en route. Jusqu'au 3 septembre, date de la dernière lettre que nous avons reçue du R. P. De Smet, il ne nous a rien dit de ce voyage. A cette date, il nous disait de nouveau : "Je suis devenu très sujet à beaucoup de petites misères corporelles, et ma fin me semble approcher à grands pas." (*Note de la rédaction.*)

Je vous enverrai, dans quelques jours : - 1° La traduction d'un assez long écrit sur le code civil et religieux des Indiens du Haut-Missouri, rédigé en anglais et imprimé dans le *Month*, à la demande du R. P. Weld. - 2° L'histoire de la famille du Gros-François, chef assiniboin, publiée dans les *Lettres and Notices*, de Rochampton. Je l'ai fait traduire pour vous être envoyée. - 3° La première lettre que j'ai écrite, en 1838, lors de ma première mission parmi les Pottowatomies. Elle vient d'être traduite en français pour la première fois. Peut-être y trouverez-vous quelque chose d'intéressant sur les coutumes et les traditions parmi les Indiens [2].

[2] Nous avons reçu ces trois notices avec la lettre d'envoi du 3 septembre. (*Note de la rédaction.*)

Entrons en matière sur mon récent voyage.

Après quelques jours passés parmi les Pottowatomies du Kansas, je me trouvai parfaitement démoli, la bouche béante et haletante pour respirer une brise légère, incapable d'agiter les minces et petites feuilles des acacias qui environnent et ombragent la mission de Sainte-Marie. Nous étions alors au 20 juillet. Tout le monde y languissait sous un soleil ardent, qui faisait varier le thermomètre de 104 à 109 degrés à l'ombre, et jusqu'à 130 en plein soleil. J'en ressentirai, sans doute, les effets pour longtemps ; mais patientons et espérons !

J'essayerai de vous donner dans cette lettre un petit aperçu sur ma mission ; mais, je vous en prie, ne faites aucune attention au décousu de mon récit.

I

Comme l'année précédente, au mois de mars dernier, je fus honorablement prié par le gouvernement de me rendre parmi les Indiens du Haut-Missouri, principalement parmi les bandes hostiles des Dacotahs ou Sioux, pour tâcher de les amener à la paix, et pour leur faire connaître leur position critique et dangereuse s'ils persistaient à vouloir continuer leurs meurtres et leurs brigandages contre les Blancs.

Le 30 mars, je quittai Saint-Louis, par le chemin de fer, dans la compagnie des généraux Sherman, Harney, Sanborn, Ferry, Sheridan et plusieurs autres envoyés du gouvernement, pour nous rendre, par Chicago et Omaha, à Sheyenne-City, dans le Nébraska. A North-Platt-City, à la jonction des deux grandes fourches de la rivière Platte, un conseil fut tenu avec le grand chef des Brûlés, *Spotted Tail* ou *Queue tachetée* ; et ses

principaux guerriers. Ce conseil se termina favorablement et fut suivi par une abondante distribution de présents, consistant en vivres, habillements et armes, qui faisaient bondir de joie les cœurs de nos Sauvages.

Sheyenne, soit dit en passant, est une vraie merveille dans son genre. Elle datait à peine de six mois au 6 avril dernier, et comptait déjà près de 9000 habitants. A l'heure où nous sommes, cette ville flottante n'a guère plus de 3000 âmes. Bentonville, située dans les mêmes parages, ne date que d'un mois, et, au quatrième jour de son existence, sa population surpassait les 4000.

Avec les généraux, nous fîmes une excursion de 40 milles, jusqu'au sommet des Côtes-Noires, que le chemin de fer traverse pour se rendre à San-Francisco. On assure que c'est le point le plus élevé qu'un chemin de fer ait atteint jusqu'ici, c'est-à-dire 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; le Mont-Cenis peut-être excepté. Les commissaires de paix se dirigèrent ensuite vers le fort Laramée. Selon les arrangements pris, je revins à Omaha, où je passai les jours de Pâques. Je m'embarquai sur le vapeur *Columbia*, pour me rendre au fort Rice, à une distance par eau de 1005 milles. Les eaux du Missouri étaient alors très basses et notre progrès était lent en conséquence ; il fallait surmonter et traverser de nombreuses battures et des bancs de sable et d'argile. Les fournaises gourmandes de notre vapeur consumaient de quinze à vingt cordes de bois par jour.

Lorsque le bateau s'arrêtait pour prendre ou couper son approvisionnement nécessaire, j'eus souvent, parmi les habitants du voisinage qui se rendaient au chantier ou débarcadère, l'occasion d'exercer le saint ministère, soit en mariant des couples qui attendaient la présence du prêtre pour recevoir la bénédiction nuptiale, soit pour régénérer dans les saintes eaux du baptême un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes.

Le capitaine et son premier officier, père et fils, les deux pilotes et d'autres parmi les principaux employés, étaient tous bons catholiques. J'avais ma petite chapelle à bord, et j'eus, chaque jour, la consolation d'offrir le saint sacrifice de la messe. Les officiers et les passagers catholiques en profitèrent pour s'approcher de temps en temps, et surtout aux fêtes solennelles, de la sainte table du Seigneur...

Après trente-trois jours de grands efforts contre les courants, contre les battures et les chicots, je fis mes adieux et mes remercîments au digne capitaine et à toutes mes bonnes et nouvelles connaissances, et on me débarqua au fort Rice, au milieu d'un très grand nombre d'Indiens, qui attendaient mon arrivée et me comblèrent d'amitiés. Ils s'y étaient rendus pour venir assister au grand conseil de paix. J'arrivai au fort Rice dans la matinée de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, *Auxilium Christianorum*, le 24 mai, jour bien propice pour obtenir du Ciel des faveurs sur les pauvres tribus indiennes "assises depuis tant de siècles à l'ombre de la mort". Depuis un grand nombre d'années, ils demandent avec instance des missionnaires catholiques, des *Robes noires*, comme ils les appellent. C'est la seule région des États-Unis qui se trouve destituée de tout secours spirituel. Sera-t-elle enfin pourvue de pasteurs, pour conduire au vrai bercail du Seigneur ces brebis égarées et si favorablement disposées ? Prions et espérons.

En arrivant à Rice, j'eus d'abord à passer devant une longue file d'Indiens rangés le long du rivage ; par tous leurs accoutrements fantasques, ils présentaient un coup d'œil vraiment pittoresque et admirable dans son genre. Leurs chevelures étaient ornées de plumes et de rubans de soie, où le rouge et le bleu prédominaient ; leurs visages étaient barbouillés des couleurs les plus variées. Je reçus de tous une bonne poignée de mains, selon leur étiquette et usage ; je m'aperçus que ceux qui me connaissaient, me pressaient la main beaucoup plus fortement que les autres. Mon petit bagage fut alors porté au logis qu'on m'avait préparé d'avance, et où tous les grands chefs des différentes tribus m'attendaient pour apprendre les nouvelles importantes du gouvernement à leur égard.

Vous vous apercevrez facilement, mon révérend Père, que je me trouvais à Rice en pleine besogne. Les quatre premiers jours furent employés à l'instruction des Indiens et à conférer le baptême à tous leurs petits enfants, au nombre de 600 à 700. Les 29, 30 et 31 mai furent consacrés aux soldats catholiques, irlandais et allemands, qui, pour la plupart, profitèrent de l'occasion pour s'approcher du tribunal de la pénitence et de la sainte Table, au jour solennel de la Pentecôte.

Le 1er et le 2 juin se passèrent en entretiens avec les chefs indiens et à faire mes préparatifs de départ, pour aller dans l'intérieur du pays à la recherche des bandes hostiles. Mon plan parut les étonner et ils ne me cachèrent guère les dangers qu'il renfermait, même sur la sécurité de ma chevelure[1]. Je leur répondis simplement : "Les petits enfants, dans toute leur innocence, sont les petits chéris, les petits anges du Grand-Esprit sur la terre. Devant l'image de la sainte Vierge Marie, la bonne mère et la grande protectrice de toutes les nations, six lampes brûlent, nuit et jour, pendant toute la durée de mon voyage. A Saint-Louis et ailleurs, au delà de mille petits enfants, devant ces lampes allumées, implorent chaque jour les faveurs et la protection du Ciel sur toute la bande qui m'accompagne. Je me confie avec toutes mes craintes entre les mains du Seigneur." Tous, comme d'un seul élan, levèrent les mains au ciel, en s'écriant : "Oh ! que c'est beau ! Nous serons de la partie ! Quand partirons-nous ? - Demain, au lever du soleil !"

[1] C'est-à-dire la sécurité de ma vie. Les sauvages enlèvent, comme des trophées, la chevelure des ennemis qu'ils tuent. De là cette expression : *la sécurité de ma chevelure*. (*Note de la rédaction*.)

II

Le 3 juin, je dis ma messe de grand matin pour recommander le voyage au Ciel. Un petit mot sur mes compagnons de voyage ne sera pas, je pense, hors de propos. M. Galpin, ancien traiteur ou négociant parmi les Sauvages et qui a passé trente années dans le pays, homme probe et d'une grande expérience, s'offrit généreusement pour m'accompagner en qualité d'interprète, avec sa vieille dame, Siouse de naissance, convertie à notre sainte religion, et qui exerce une grande influence parmi toutes les tribus indiennes de sa nation. J'ajouterai seulement les noms des principaux chefs de mon escorte. Les *Deux Ours*, grand chef de la tribu puissante des Panctonnais, qui se trouve à la tête de sept cents loges ou familles. C'est un homme très remarquable par son grand zèle pour la paix, par sa bravoure aussi bien que par son éloquence. Il m'a solennellement adopté comme frère. Le *Cabri à la course*, chef d'une grande tribu d'Uncpapas, renommé par sa bravoure et ses hauts faits à la guerre contre ses ennemis et surtout contre les Blancs. Depuis l'année dernière, il a accepté toutes les propositions de paix avec franchise et avec ardeur, et aujourd'hui il se dévoue à les maintenir. Suivent ensuite : la *Côte d'Ours*, le *Soliveau*, le *Noir dans tout son entour*, l'*Esprit revenant*, le *Nuage brûlant*, le *Petit Chien* et le *Corbeau assis*, tous chefs remarquables et renommés. Ils se trouvent à la tête de mon escorte avec quatre-vingts de leurs principaux braves et guerriers. Ils appartiennent à différentes tribus siouses que voici : Panctonnais, Panctons, Têtes coupées, Pieds noirs, Uncpapas, Minicanjous, Ogallabas, Sissitous et Santees. Tous se présentèrent et s'attachèrent généreusement et librement à mon service, dans le seul but d'engager leurs confrères hostiles à me prêter une oreille favorable et attentive, et, s'il le fallait, de me protéger.

La réunion était complète. Un grand cercle fut formé, auquel s'étaient joints plusieurs officiers du fort, des soldats et un grand nombre d'Indiens de ces différentes tribus. J'offris alors une prière solennelle au Grand-Esprit pour nous placer sous sa sauvegarde, et fis une courte allocution aux nombreux amis qui nous entouraient pour nous recommander à leurs pieux souvenirs.

Notre marche s'ouvrit à sept heures du matin. Nous nous dirigeâmes vers l'ouest, suivant la ligne directe que le soleil parcourt. Nous fîmes, ce jour, vingt-deux milles et campâmes sur le bord septentrional de la rivière Boulet-à-canon.

Le pays, dans tous les parages que nous traversâmes, est très onduleux et couvert d'un riche tapis de verdure, et, dans cette saison de l'année, d'une grande variété de fleurs, toujours si agréables à la vue. Les fleurs étoilées du cactus, jaunes, blanches et rouges, y dominaient surtout. Nous eûmes pendant la journée une forte averse, accompagnée d'un vent violent, qui retarda beaucoup la marche de nos deux waggons, chargés de nos petites provisions et des sacs de voyage de toute mon escorte.

Arrivés au campement, il ne fallut pas longtemps pour s'y mettre à l'aise.

Tous parurent animés et enchantés et se mirent joyeusement à la besogne. Les chasseurs se présentèrent avec quatre beaux cabris tués. Il serait difficile de suivre le cabri à la course. On raconte comme un fait extraordinaire qu'un jeune Indien de mon escorte, à la poursuite d'un de ces animaux, ayant lancé son cheval ventre à terre, parvint à loger deux flèches dans le corps de l'animal. La ruse vient au secours du chasseur ; il imite le cri de détresse des petits, et lorsque le cabri s'arrête et observe, le chasseur lui porte le coup mortel.

Tandis que les uns s'occupent de l'arrangement de leurs couchettes, composées de minces branches de saules et de cotonniers, les autres s'empressent d'allumer des feux, de remplir les chaudières et les cafetières, de dresser des rangées de grillades au bout de bâtons pointus. Le Sauvage a un estomac excellent et d'une grande capacité ; les quatre cabris avec une suite d'*etcætera*, apportés du fort Rice, disparaissent rapidement au premier repas. Puis, comme pour obtenir une salutaire digestion, les Sauvages dansent quelques rondes, avec les plus vifs mouvements des bras et des jambes, accompagnés de chants joyeux à pleine gorge, et analogues aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent pour le moment. Ils s'assoient enfin, et tandis que l'inséparable calumet passe de bouche en bouche, ils parlent et raisonnent sur les affaires du jour, racontent des histoires, leurs prouesses à la chasse ou leurs exploits à la guerre, rient et jasent jusqu'à ce que le sommeil s'empare d'eux. Alors ils se retirent pour prendre le repos. J'essaie, à l'occasion, par différentes instructions, de les amener à la bonne coutume de faire leurs pratiques de dévotion envers le Grand-Esprit, tous les matins en se levant et le soir avant de se coucher.

Le 4 juin, après avoir passé une bonne et tranquille nuit, nous étions levés de grand matin pour la seconde journée de voyage. On allume aussitôt les feux, on prépare les chaudières et l'eau bouillante, on dit la prière du matin, on prend à la hâte sa tasse de café, sa grillade et son biscuit ; le tout dure environ trois quarts d'heure. A cinq heures du matin nous étions en route.

Il serait trop long de vous donner jour par jour les détails de notre marche et de la contrée parcourue. Pour vous épargner les répétitions et les redites, je vous noterai ici que le pays dont nous traversâmes environ 250 milles, est une succession de riantes plaines onduleuses et de plateaux hauts et immenses, entièrement destitués de forêts. Le sol, ou terre végétale, y est partout très léger, imprégné, dans beaucoup d'endroits, de salpêtre, qui rend les eaux stagnantes, désagréables à boire et malsaines. En été surtout, les eaux coulantes sont rares. La rivière Boulet-à-Canon a son petit courant dans toute son étendue et prend sa source dans des promontoires qu'on aperçoit à deux journées de marche, et que les Indiens appellent les *buttes pluvieuses* ou *nébuleuses*, sans cesse enveloppées dans une brume bleuâtre. Tous ses tributaires consistent, pendant l'été, en puits et en trous

d'eau qui ne donnent leur contingent à la rivière-mère que dans les averses momentanées assez ordinaires, et dans les saisons pluvieuses. De petits poissons, le rat musqué et le castor y abondent. On trouve çà et là sur les bords de ces petites rivières le sureau, *sambucus*, l'orme, *ulmus L.*, et la cerise à grappes, qui donne une belle fleur odoriférante et un fruit très agréable, que les sauvages ramassent avec soin. Lorsque le bois manque, on se sert de crottins secs de buffles pour faire la cuisine ; ils brûlent comme la tourbe. Les plaines sont couvertes de gazons courts, mais très nutritifs, appelés le gazon au buffle, qui serviront un jour à l'entretien et à l'engrais d'innombrables troupeaux domestiques. Partout on trouve en abondance la pomme blanche, espèce de patate sauvage que la Providence y a répandue avec profusion pour le soutien de ses pauvres enfants du désert. Lorsque la faim presse l'Indien, il n'a qu'à descendre de son cheval et, muni d'un bâton pointu de bois dur, qu'il porte toujours en voyage, en dix minutes il retire assez de racines de la terre pour se rassasier en ce moment. Cette patate est farineuse et se mange crue, aussi bien que bouillie ou cuite avec la viande. Elle est un grand remède contre le scorbut, maladie dont les Sauvages ne sont guère attaqués. Les parterres de belles fleurs variées se font remarquer surtout dans les endroits où le sol est léger et sablonneux. On voit, dans toute la région parcourue, des promontoires ou buttes très élevées, où les petits ruisseaux ont leurs sources et prennent naissance, et indiquent au voyageur la route qu'il doit suivre. Je vous nommerai ici les plus remarquables, sur les indications données par mes compagnons de voyage : les Trois buttes, la butte Aux-dents-de-chien, la butte Blanche, la butte Au-sable, les buttes Qui-se-regardent, la butte à la Pierre-bleue ; ce sont les principales qui se présentèrent sur notre passage. Le sommet des plateaux élevés qui séparent les eaux du Missouri de celles de son grand tributaire la rivière Roche-Jaune, doivent avoir une élévation de quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La surface du pays est couverte de scories, de fragments de lave, de bois pétrifié et dans un état de cristallisation. La nature y a été évidemment dans des transes violentes et jetée dans une transition complète. On y remarque encore, en grand nombre, ces mystérieux restes des monuments des temps passés, des souches d'arbres pétrifiés d'une énorme circonférence, et d'une hauteur de quatre à huit pieds. Aujourd'hui il n'y reste pas un vestige de bois. J'ai fait dans ces parages une petite collection de pétrifications, qui ravit et étonne nos amateurs et nos professeurs de géologie. La région parcourue dans les vallons de la Roche-Jaune et de ses tributaires est plus sablonneuse et plus stérile que la partie de l'est, sur le versant du Missouri ; c'est le pays par excellence où les cactus, l'aiguille d'Adam, *yucca*, les absinthes, l'artemisia et toutes les plantes propres aux terres stériles parviennent à leur maturité et perfection. On y remarque encore de fortes couches de lignite ; partout où elles ont été en combustion, les hauts coteaux et les monticules rougeâtres qui couvrent ce pays, en portent les empreintes. Les grands animaux qui appartiennent à la région parcourue sont le buffle, le cabri, le chevreuil, l'élan, la grosse corne et l'ours. Pendant nos vingt-huit jours de voyage, nos chasseurs tuèrent cinq buffles, au delà de trois cents cabris, quelques chevreuils, grosses cornes et élans, Nos tables rustiques ont été, chaque jour, abondamment pourvues ; et nos bons Sauvages n'ont cessé d'y faire honneur.

Chemin faisant, nous passâmes près de deux tombeaux de braves tués à la guerre et placés sur des échafaudages. Ma bande s'arrêta un instant pour leur rendre hommage, fumer le calumet, et chanter à la mémoire de leurs illustres compagnons. Combattre en brave et mourir couvert de blessures est parmi eux le *nec plus ultra* de la gloire. Voici leurs paroles : "Tu nous as précédés au pays des âmes. - Sur ta tombe aujourd'hui nous admirons les hauts faits. - Ta mort a été vengée par tes frères en armes. - Repose en paix, illustre guerrier !" Les voix mélodieuses des femmes se mêlant aux tons lugubres des hommes, rendirent le chant funèbre vraiment imposant.

Le 9 juin, après six journées de marche, n'ayant trouvé aucune trace de camp ennemi, nous députâmes quatre coureurs de notre escorte, le *Soliveau*, la *Nue brûlante*, le *Petit chien* et le *Corbeau assis*, pour aller battre la plaine à la recherche de l'ennemi. Nous étions convenus de la direction à prendre et des campements à occuper jour par jour. Chacun d'eux était porteur d'une petite charge de tabac. Je ferai remarquer ici que l'envoi du tabac est équivalent à une invitation en règle ou à une annonce qu'on a le désir de se rencontrer pour conférer sur des affaires importantes. Si votre tabac est accepté, c'est une marque assurée de votre admission parmi eux ; si, au contraire, on le refuse, c'est un signe que toute communication est interdite. On prend alors ses mesures.

Le 16 juin, nous étions campés aux sources de la rivière au Castor, tributaire de la rivière Petit-Missouri des Gros-Ventres. Elle sort des collines montagneuses qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Roche jaune. Tard dans l'après-dînée, nous aperçûmes, dans le lointain, l'approche d'une bande d'Indiens. La longue-vue nous fit distinguer le retour de nos avant-coureurs, et bientôt après ils se présentaient au camp, à la tête d'une députation de dix-huit guerriers, annonçant leur arrivée par des acclamations bruyantes et des chants joyeux. Tous me serrent la main avec un vif empressement, et, après avoir fumé ensemble le calumet de paix, première preuve de leur bon vouloir envers moi, ils m'annoncent, au nom des grands chefs du camp, que mon tabac a été reçu favorablement ; que l'entrée du camp est accordée à la seule Robe noire ; que nul autre blanc n'en échapperait avec sa chevelure ; que tous les chefs et guerriers m'attendent avec impatience, dans le désir de m'entendre et de connaître les motifs de ma visite.

Nous eûmes ensuite un échange de nouvelles. J'appris que le grand camp se trouvait à trois journées de marche, dans la vallée de la rivière Roche-Jaune, à quelques milles au-dessus de l'embouchure de la rivière à la Poudre.

La nuit se passa en festins entre les Indiens de mon escorte et les nouveaux venus, entremêlés de chants joyeux et de rondes fraternelles du calumet. C'étaient des réunions bruyantes, à la sauvage, mais où en même temps présidaient l'harmonie et la cordialité.

Le 17 juin, après un sommeil tel quel, nous levâmes le camp de grand matin. Plusieurs heures furent employées pour gagner les hauteurs ou le sommet qui sépare les deux eaux. De cette élévation, la vue s'étend sur une région des plus arides et des plus désolées ; elle nous parut impénétrable pour nos deux waggons. Après bien des examens, la résolution de pousser en avant fut prise, et à force de bras et en doublant et triplant le nombre des montures pour une distance de six milles, toutes les montées et les descentes furent à la fin vaincues. Tout cet endroit possède peu ou point de végétation ou de verdure. Nous passâmes ensuite dans la vallée-aux-Peupliers, *populus*, unie mais très sablonneuse sur une grande distance ; nous y campâmes près d'un étang d'eau stagnante et verdâtre. Pour la première fois, nous y trouvâmes une abondance de bois. Toute la journée du lendemain fut occupée à traverser des plaines onduleuses et élevées, où les cactus et les absinthes dominaient, sur une distance de 25 milles, et nous campâmes sur la Grande-Sableuse, tributaire de la rivière-au-Peuplier.

III

Le 19 juin, après avoir traversé un beau plateau d'une étendue de 12 milles, nous arrivâmes enfin sur les collines qui bordent la rivière à la Poudre. Je passerai sous silence la belle perspective qui se présenta à notre vue ; un mot suffira. La rivière à la Poudre était là devant nous. Son lit est large et sablonneux sans être profond. A une petite distance à notre droite, elle paye son tribut à la Roche-Jaune et mêle ses eaux avec celles d'une grande cataracte ou rapide, qui est au-dessus de son embouchure et dont on entend de loin le bruit sourd, ressemblant au roulement éloigné du tonnerre. A cet endroit, les collines montagneuses de la Roche-Jaune, quoique entièrement stériles, sont très remarquables et fort pittoresques.

A une distance d'environ 4 milles dans la basse plaine de la rivière à la Poudre, nous vîmes une forte cohorte de cavaliers, composée de 400 à 500 guerriers qui venaient à ma l'encontre. Aussitôt je fis élever mon étendard de paix, portant le saint Nom de Jésus sur un côté, et sur l'autre, l'image de la sainte Vierge Marie, entourée d'étoiles d'or. Ils le prirent d'abord pour le drapeau, si odieux parmi eux, des États-Unis. A ce signe, toute la cohorte s'arrêta et parut entrer en consultation. Tout de suite après, les quatre grands chefs s'approchent de nous à bride abattue, et semblent voltiger à l'entour du drapeau. Ils s'informent de ce que c'est, et, en comprenant la signification et la haute importance, ils me donnent la main et font signe à tous les guerriers de s'avancer. Ils se rangent sur une seule et longue ligne ou phalange ; nous faisons de même, et, drapeau en tête, nous allons à leur rencontre. En même temps, l'air retentit des cris et des chants de joie de part et d'autre. J'étais attendri jusqu'aux larmes en voyant la réception que ces fils du désert, encore païens, avaient préparée à la pauvre Robe noire. Ce fut le plus beau spectacle auquel j'ai jamais eu le bonheur d'assister, et, contre toute attente, rempli des manifestations du plus profond respect. Tout était sauvage et bruyant à la fois, et tout se faisait dans un ordre admirable. Arrivés à une distance de deux à trois cents verges, les deux colonnes s'arrêtent face à face. Tous les chefs viennent me serrer la main en signe d'amitié et me souhaitent la bienvenue dans leur pays. Ensuite, entouré des chefs, je donne la main à toute la cohorte guerrière. Les échanges de chevaux, d'armes et d'habillements ont lieu en même temps entre les deux colonnes. Cette première cérémonie finie, les quatre grands chefs me servent de garde d'honneur, pour éviter toute attaque perfide de la part de quelque traître caché, résolu à se venger sur la peau blanche. Selon le code pénal en vigueur parmi les Sauvages, tout Indien qui a perdu un membre de sa famille, tué par les Blancs, est obligé d'en tirer vengeance sur le premier Blanc qu'il rencontre. Or, à mon arrivée parmi eux, un bon nombre se trouvaient dans ce cas. Précédé du pavillon de la sainte Vierge, on se dirigea ensuite vers le grand camp, qui se trouvait à une distance de 10 à 12 milles et comprenait près de 600 loges. La rivière à la Poudre une fois traversée, on se reforma en phalange assez serrée. Une espèce d'ordre tout à fait militaire fut strictement observé.

Les accoutrements étaient tous sauvages. Des plumes de divers oiseaux, celles d'aigle surtout ornaient les longues chevelures ; les coursiers les portaient à la crinière et à la queue, entremêlées de rubans de soie variés et de chevelures remportées sur l'ennemi. Chacun, selon son caprice, s'était barbouillé le visage de rouge, de noir, de jaune ou de bleu, bigarré ou tacheté de toutes les couleurs imaginables. J'assistai à cette vraie et unique mascarade qui se voit bien rarement ici, et à laquelle je ne m'attendais nullement. Toutefois, j'avais le cœur aussi tranquille et l'esprit aussi calme que si j'avais été au milieu de vous, et je ne cessai de former des vœux bien sincères pour leur conversion.

Nous fîmes notre entrée dans le camp au milieu de 4000 à 5000 Indiens, grands et petits, qui nous reçurent avec toutes les marques d'une joie vive et sincère. Bientôt après, je pris possession d'une grande loge placée au centre du camp, que le généralissime des guerriers, le Taureau-Assis, m'avait fait préparer, et qui était gardée nuit et jour par une bande de ses plus fidèles soldats. La faim et la fatigue s'étaient emparées de moi ; on me préparera à la hâte une bouchée, et je ne tardai pas à prendre un petit somme.

A mon réveil, je trouvai le Taureau-Assis à mes côtes, ainsi que le grand chef du camp, le Quatre-Cornes, la Lune-Noire, son grand orateur, et l'Homme-sans-cou. Le Taureau-Assis m'adressa ensuite la parole et me dit :

"Robe noire, je me supporte à peine sous le poids du sang des Blancs que j'ai versé. Les Blancs ont provoqué la guerre ; leurs injustices, leurs indignités vis-à-vis de nos familles, le massacre cruel et inouï, sans la moindre provocation, au fort où Shevington commandait, de 600 à 700 femmes, enfants et vieillards, ont fait vibrer toutes les veines qui me lient et me supportent. Je me suis levé, le casse-tête en main, et j'ai fait aux Blancs tout le mal que j'ai pu leur faire. Aujourd'hui, tu es au milieu de nous, et, à ta présence, mes bras s'étendent jusqu'à terre comme morts. J'écouterai tes bonnes paroles de paix, et aussi méchant que j'ai été pour la race des Blancs, aussi bon je suis prêt à devenir en leur faveur."

Les chefs me parlèrent ensuite des préparatifs à faire pour le grand conseil qu'on devait tenir le lendemain. Le restant de la journée, jusqu'à une heure très avancée, se passa en visites et entretiens avec les principaux guerriers et représentants du camp.

Un incident consolant et digne à la fois d'être rapporté eut lieu dans ma loge. Un vieillard vénérable, remarquable par sa haute taille et courbé sous le poids de l'âge, se soutenant sur un bâton surmonté d'une vieille baïonnette, vint me présenter la main et m'exprimer son bonheur de me revoir. Il portait sur la poitrine une croix en cuivre, vieille et usée. Ce fut la seule marque de religion que je pus observer dans le vaste camp indien. Elle me remplit de joie et d'émotion. Je l'interrogeai avec empressement et intérêt, pour connaître de qui il avait reçu cette croix. Après un moment de réflexion et comptant sur ses doigts, il me répondit : "C'est toi, Robe noire, qui m'as donné cette croix. Je la porte, sans la quitter, depuis vingt-six neiges (1). La croix m'a élevé aux nues parmi mon peuple (2). Si je marche encore sur la terre (3), c'est à la croix que j'en suis redevable ; et le Grand-Esprit a béni ma nombreuse famille." Je le priai de s'expliquer, et il continua : "Lorsque j'étais plus jeune, j'aimais le whiskey (4) à la folie, et, à chaque occasion, je m'enivrais et commettais des excès. Il y a vingt-six neiges depuis que j'ai assisté à ma dernière et turbulente orgie. J'en étais étourdi et malade. J'eus le bonheur alors de te rencontrer, et tu me fis connaître que ma conduite était un ombrage au Maître de la vie et l'offensait gravement. Depuis lors, je me suis souvent trouvé dans l'occasion ; mes amis voulurent quelquefois m'entraîner à les rejoindre dans leurs réjouissances illicites, et souvent mon ancien et mauvais penchant combattait ma bonne volonté, qui désirait résister à la tentation. Chaque fois, la croix est venue à mon secours. Je la prenais entre les mains, en implorant le Grand-Esprit de m'accorder des forces ; et tes paroles, Robe noire, me revenaient à la mémoire. Depuis l'époque de notre première entrevue, j'ai renoncé à la boisson, sans jamais en prendre une seule goutte." Muni de la grâce de Dieu, la force d'âme du bon vieillard et sa ferme volonté de résister à la tentation étaient vraiment admirables. Ce bon Sauvage, simple de cœur, vivant au milieu de ses confrères païens, dans le camp le plus hostile du désert, eut peu de peine à comprendre les choses les plus élevées ; il reçut d'en haut la lumière de l'intelligence et puisa sa force dans l'humble petite croix. Comme le dit si bien Thomas a Kempis (liv. II, c. XII), le pauvre Sauvage "trouvait dans la croix l'asile contre son mauvais penchant, l'infusion des douceurs du ciel, la force de l'âme et la joie de l'esprit." Il avait toujours conservé l'espoir de me revoir. Quelque chose de très essentiel lui manquait. Je l'encourageai à persévérer dans ses bons propos. Je lui parlai de la haute importance du sacrement de la régénération, qui le rendrait digne d'entrer, après sa mort, dans la patrie céleste, pour vivre éternellement parmi les heureux enfants du Grand-Esprit. *Padanegricka*, ou le *Riccarie jaune*, c'était le nom du vieillard. Après le conseil, et lorsque je quittai le camp, il me suivit jusqu'à une distance de 350 milles. Chaque soir, au campement, il reçut une instruction et fut solennellement baptisé sous le nom de Pierre, le 28 juin dernier. Il m'en témoigna la plus vive reconnaissance, et, comblé de joie, il retourna au camp qu'il avait quitté.

(1) Années. -- (2) C'est-à-dire : m'a rendu grand et respectable. -- (3) Si je vis. -- (4) Boisson.

IV

Le jour du grand conseil, 21 juin, de grand matin, hommes et femmes s'étaient occupés à préparer le local où le conseil devait se tenir. Ce local occupait près d'une demi-acre de terre, ou 2420 verges carrées. Tout l'endroit fut entouré d'une suite de *tepics* ou loges indiennes, composées chacune de vingt à vingt-quatre peaux de buffles, suspendues sur de longues perches de sapin. Le drapeau de la sainte Vierge occupait le centre. A côté de cet étendard, un banc me fut destiné, orné de belles peaux de buffles. Lorsque tous les Indiens, au nombre de 4000 à 5000, y eurent pris place, je fus solennellement introduit dans le salon champêtre, improvisé par les deux grands chefs : le Quatre-Cornes et la Lune-Noire. J'y pris ma place.

Le conseil s'ouvrit par des chants et des danses, bruyants, joyeux et bien sauvages à la fois, auxquels les guerriers seuls prenaient part. Le Quatre-Cornes alluma alors son calumet de paix, le présenta d'abord avec solennité au Grand-Esprit, en implorant ses lumières et ses faveurs ; et le dirigea vers les quatre points cardinaux, vers le soleil et la terre, comme témoins des actions du conseil. Ensuite, il passa lui-même le calumet de bouche en bouche. J'étais le premier à le recevoir, avec mon interprète. Les chefs étaient placés selon le rang qu'ils occupent dans la tribu. Chacun tira quelques bouffées du calumet. Cette cerémonie terminée, le grand chef m'adressa la parole et me dit : "Parle, Robe noire, mes oreilles sont ouvertes pour entendre tes paroles." Tout cela se fit avec la plus grande gravité et au milieu d'un profond silence.

Debout et levant les mains au ciel, je fis une prière au Grand-Esprit pour implorer ses lumières, ses bénédictions et son secours sur toute la grande réunion. Pendant près d'une heure, je leur fis l'exposé des motifs

désintéressés qui m'avaient amené au milieu d'eux, et qui ne pouvaient que tendre à leur bonheur, si mes paroles étaient bien prises. Je leur parlai surtout des dangers qui les environnaient, de leur faiblesse vis-à-vis des grandes forces des Blancs, si le Grand-Père était forcé de les diriger contre eux. Les maux de la guerre avaient été terribles, et les crimes commis de part et d'autre avaient été atroces. Le Grand-Père désirait que tout fût oublié et enterré. Aujourd'hui, sa main était prête à les aider, à leur accorder des instruments d'agriculture, des animaux domestiques, des hommes pour leur apprendre le travail des champs, et des maîtres et maîtresses pour instruire leurs petits enfants ; tout leur était offert sans la moindre rémunération ou cession de terres de leur part.

Ces points furent discutés, et, sur la demande que je leur en fis, les Indiens résolurent d'envoyer une députation aux commissaires de paix. Quatre chefs parlèrent. Leurs discours roulèrent tous à peu près sur les mêmes objets. Il me suffira de vous citer le discours de la Lune-Noire, ainsi que les cérémonies qui l'accompagnèrent.

Il se lève, le calumet en main ; et, s'adressant à son peuple, il lui dit : "Prête l'oreille à mes paroles." Alors il lève solennellement le calumet au ciel et le baisse jusqu'à terre ; ce qui, dans l'interprétation indienne, est prendre à témoin le ciel et la terre. A sa demande, je touche le calumet avec les lèvres, je place la main droite sur le tuyau et en tire quelques bouffées. Il en fait autant, et la pipe passe à d'autres. Il dit alors à haute voix :

"La Robe noire a fait une longue route pour venir jusqu'à nous. Sa présence au milieu de nous me remplit de joie, et de tout mon cœur je lui souhaite la bienvenue dans mon pays. Toutes les paroles que la Robe noire a prononcées sont intelligibles, bonnes et remplies de vérité. Je les conserverai soigneusement dans mon esprit. Toutefois, nos cœurs sont ulcérés et ont reçu de profondes blessures. Ces blessures sont encore à guérir. Une cruelle guerre a désolé et appauvri notre pays. La torche désolante de la guerre n'a pas été allumée parmi nous ; ce sont les Sioux à l'est et les Sheyennes au sud qui ont d'abord soulevé la guerre, pour se venger des injustices et des cruautés des Blancs. Nous avons été forcés d'y prendre part, car, nous aussi, nous avons été les victimes de leur rapacité et de leurs méfaits. Aujourd'hui, lorsque nous parcourons nos plaines, nous trouvons çà et là la verdure tachetée de sang. Ce ne sont pas les taches rougeâtres du buffle et du cerf tués à la chasse ; mais ce sont celles de nos propres camarades ou des Blancs immolés à la vengeance. Le buffle, le cerf, le cabri, la grosse-corne et le chevreuil ont quitté nos immenses plaines ; on ne les retrouve guère que de loin en loin, et toujours moins nombreux. Ne serait-ce pas peut-être l'odeur du sang humain qui les met en fuite ? J'ajouterai que, contre notre aveu, les Blancs entrelacent notre pays de leurs grandes routes de transport et d'émigration ; ils bâtissent des forts sur différents points et les surmontent de tonnerres (canons) ; ils tuent nos animaux même au delà de leurs besoins ; ils sont cruels envers nos gens, les maltraitent et les massacrent sans cause ou pour le moindre motif, lors même qu'ils sont à la recherche de vivres, d'animaux et de racines pour nourrir leurs femmes et leurs enfants. Ils abattent nos forêts, malgré nous, sans nous en donner la valeur. Ils ruinent notre pays.

Nous nous opposons aux grandes routes qui éloignent les buffles de nos terres. C'est notre sol, et nous sommes déterminés à n'en pas céder un pouce. Nos ancêtres sont nés et enterrés sur ce sol. Nous désirons que nos tombes occupent le même sol. Nous avons été forcés de haïr les Blancs. Qu'ils nous traitent en frères, et la guerre cessera ; qu'ils restent chez eux, nous n'irons jamais les troubler. L'idée de les voir arriver ici pour y bâtir leurs cabanes nous révolte, et nous sommes déterminés à nous y opposer ou à mourir.

Toi, messager de la paix, tu nous fais entrevoir un meilleur avenir. Eh bien, soit ! espérons ! Étendons un voile sur le passé et qu'il passe en oubli.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. En présence de tout mon peuple, je t'exprime ici toute ma reconnaissance pour les bonnes nouve1les que tu nous as annoncées, et pour tous tes bons conseils et avis. Nous acceptons ton tabac (ou invitation). Quelques-uns de nos guerriers t'accompagneront au fort Rice, pour entendre les paroles et les propositions des commissaires du Grand-Père. Si leurs paroles sont acceptables, la paix sera faite."

Il reprit alors sa place. Après la Lune-Noire, parlèrent le Taureau-Assis, les Deux-Ours et le Cabri-en-Course. Tous traitèrent le même sujet que la Lune-Noire, et se prononcèrent en faveur de la paix. Il est inutile de rapporter leurs différents discours.

A la clôture du conseil et au moment de se séparer, les chefs me prièrent, avec les plus vives instances, de leur laisser mon grand drapeau de la paix, comme souvenir du grand jour du conseil. Je me rendis volontiers à leur désir. Je leur présentai le drapeau comme un témoignage de reconnaissance de la confiance qu'ils m'avaient inspirée dans toute leur conduite envers moi, et dans les discours qu'ils venaient prononcer. En même temps, j'exprimai l'espoir bien sincère que le drapeau, qui portait le doux Nom de Jésus et la belle image de la Vierge, Mère de toutes les nations et Reine du ciel, fût un gage de salut et de bonheur pour toute la tribu. Je les recommandai bien spécialement à la protection de la sainte et bonne Mère, l'*Auxilium et refugium Indianorum*, comme anciennement au Paraguay, au Canada, toujours et partout.

Un porte-drapeau fut nommé parmi les guerriers les plus distingués ; ce fut *Le Fiel*, homme très remarquable à cause de ses souffrances et de la manière merveilleuse dont il a échappé aux baïonnettes des soldats américains. Il m'a raconté l'histoire de ses malheurs et j'ai touché de mes propres doigts les cicatrices qu'il porte. Il avait été fait prisonnier, sous l'accusation de vol de chevaux. C'était pendant l'hiver, et la neige couvrait le sol. Chemin faisant vers la prison du fort, les soldats crurent qu'il avait l'intention de s'échapper, et ils lui passèrent deux baïonnettes à travers le corps. Il tomba, baigné dans son sang. Il ne perdit point connaissance

et contrefit le mort. On le foula aux pieds et on le couvrit de contusions à coups de botte et de soulier. Pour finir leur œuvre lâche et cruelle sur leur prisonnier, les soldats lui passèrent une troisième baïonnette à travers le cou, et le jetèrent enfin dans un profond ravin. Il y demeura pendant quelque temps, sans connaissance, sur la neige amoncelée et dans un état de nudité. Lorsqu'il reprit connaissance, la nuit était déjà bien avancée ; il se leva et marcha environ 20 milles. Arrivé dans la forêt, sur le bord du Missouri, il y trouva un feu allumé, où il réchauffa ses membres engourdis par le froid. L'espoir de la vie lui revint alors, et il implora le Grand-Esprit de le prendre en pitié et de le préserver. Il assouvit ensuite sa soif ardente et fiévreuse, et se lava le corps du sang caillé qui le couvrait. Dans l'espoir de rencontrer quelqu'un, il continua à se traîner, et enfin, à quelques milles de là, il découvrit une loge indienne. C'était celle du vieux Pierre Padanegricka, qui le traita en véritable samaritain, Lorsqu'il fit jour, son hôte le fit porter sur un brancard au grand camp, où il fut reçu avec tous les honneurs d'un grand guerrier. Au récit qu'il y fit des cruautés des soldats et à la vue de ses blessures, la rage des guerriers fut à son comble, et un grand nombre de pauvres malheureux Blancs en tombèrent les victimes. En moins d'une année, Le Fiel partit lui-même pour sa guerre de vengeance et revint au camp, au milieu des acclamations, ayant sept chevelures de Blancs attachées au bout de sa lance. Le Fiel fut un des députés Uncpapas qui m'accompagnèrent au fort Rice. Il y fut bien reçu par les généraux commissaires et les officiers du poste. Il assista au grand conseil, fit le premier discours et signa le traité de paix. Chargé de présents, il retourna satisfait chez son peuple. Tel avait été Le Fiel, devenu depuis porte-drapeau de la sainte Vierge.

Après la remise de la bannière, il y eut un chant, auquel les échos des collines répondirent, et une danse qui fit trembler la terre. Ce fut la fin du conseil. Il se termina tranquillement, en bon ordre et bonne harmonie. Chacun regagna son gîte.

Je me rendis à ma loge, où les principaux Indiens me suivirent. Un grand nombre de petits enfants vinrent s'y présenter, conduits par leurs mères, qui tenaient leurs *papous* ou nouveau-nés dans leurs bras. Je sortis aussitôt, et ils s'empressèrent, avec une confiance bien rare parmi les enfants indiens, de me présenter leurs petites mains. Les mères ne furent satisfaites que lorsque j'eus imposé les mains sur tête de tous leurs nouveau-nés et de tous leurs petits enfants. Elles retirèrent ensuite contentes et heureuses.

Le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, je dis la messe de bon matin. Avant le lever du soleil, nous commençâmes notre retour vers le fort Rice, où les commissaires du gouvernement m'attendaient. Mon escorte, composée de quatre-vingt-quatre hommes, était là. Les huit députés Uncpapas s'y trouvaient, et une trentaine de familles du camp ennemi, 160 personnes, voulurent m'accompagner. Comme à mon arrivée, les quatre grands chefs et les principaux guerriers me servirent d'escorte et ne me quittèrent qu'après avoir traversé la rivière à la Poudre, en me témoignant jusqu'à la fin leur estime et leur respect. Chaque jour, nous fîmes de 35 à 45 milles. Le temps était beau et favorable ; les animaux sauvages, buffles et cabris, étaient abondants.

Le 30 juin, nous fîmes notre entrée solennelle au fort Rice, où nous fûmes reçus, avec les démonstrations de la joie la plus vive, par les commissaires de paix, les officiers de l'armée et des milliers de Sauvages s'y trouvaient réunis.

Le grand conseil de paix eut lieu le 2 juillet. Là, 50 000 Indiens se trouvaient représentés. Depuis cinquante ans, ce fut le plus grand conseil qui eût été tenu sur le Missouri. Tout s'y termina favorablement, et le traité de paix fut signé par tous les chefs et principaux guerriers. Le 3 et le 4 juillet, la distribution des présents se fit en bon ordre et à la grande satisfaction des Sauvages.

En chemin, j'avais conféré le baptême à une soixantaine de petits enfants et à cinq personnes avancées en âge, parmi lesquelles se trouvait le bon vieillard Pierre.

Je quittai le fort Rice, le 4 juillet, pour visiter plusieurs tribus campées près du fort Sully, où je baptisai tous les petits enfants. Je donnai ensuite une mission aux soldats catholiques.

Le 11 du même mois, je descendis la rivière pour me rendre à Leavenworth et de là à la mission de Sainte-Marie.

En me recommandant, avec les pauvres tribus indiennes du Haut-Missouri, c'est-à-dire du Nébraska et du Montana, aux prières de mes amis, j'ai l'honneur d'être,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LETTRE
Superstitions des sauvages

Le R. P. De Smet est arrivé en Belgique le 14 décembre dernier. Notre compatriote est envoyé en Europe par ses supérieurs, d'après l'avis de plusieurs médecins d'Amérique, pour se faire soigner d'un affaiblissement de l'ouïe, infirmité qui le menace de la perte complète de cet organe précieux. Les spécialités médicales sont encore rares dans ces pays d'outre-mer. Pendant la traversée sur l'océan Atlantique, un autre accident est survenu au missionnaire des Montagnes-Rocheuses : une tempête secouant avec violence le bateau à vapeur, le Père a fait une chute et s'est brisé deux côtes. Heureusement cet accident, si pénible en mer surtout, n'aura pas de suites fâcheuses.

Depuis son retour des Montagnes, il a reçu de nouvelles suppliques de la part des Sauvages, qui demandent des Robes-noires: Le P. De Smet serait heureux de pouvoir amener à ces tribus indiennes une vingtaine de missionnaires, au printemps prochain. Prions le Maître de la moisson spirituelle qu'il daigne y envoyer des moissonneurs.

Le P. De Smet vient de nous remettre plusieurs notices intéressantes. Nous les publierons sous la forme de lettres, et nous en donnerons plusieurs pendant son séjour au milieu de nous.

Bruxelles, 27 décembre 1868.

Mon révérend et cher Père.

Il y a quelque temps, j'ouvris un livre qui avait, pour épigraphe de sa préface, les deux vers suivants :

Comme un colosse immense, enjambant les deux mers,
La superstition règne sur l'univers.

J'appliquai cette large pensée de Thomas aux superstitions et aux danses magiques de nos Sauvages. La magie, la sorcellerie et la démonologie sont, parmi les tribus américaines, au nombre des plus grands obstacles au progrès de la vraie foi, et méritent une petite notice, qui ne sera pas, je pense, sans quelque intérêt. J'associe les trois termes pour vous donner une idée générale de la croyance et des pratiques cérémoniales d'un caractère occulte, alliées à un système subtil de polythéisme ou d'évocation des esprits, auxquelles on se livre chez tous nos Indiens païens.

Ces superstitions remontent à l'histoire primitive du genre humain. Le Lévitique de Moïse déclare que Dieu punira la croyance aux devins : *Anima quæ declinaverit ad magos et hariolos,..... interficiam illam de medio populi*. Comme du temps de Moïse, la sorcellerie a été frappée de condamnations dans tous les pays civilisés. Sous Henri VIII, elle fut déclarée félonie, sans exemption pour le clergé ; sous le roi Jacques, la peine de mort fut établie contre celui qui invoquait magiquement des esprits malins, etc. Chaque pays a eu ses lois pour punir et pour abroger toutes les sciences occultes de la nécromancie.

La sorcellerie, si généralement répandue parmi les tribus indiennes du continent américain, ne serait-elle pas une preuve que l'esprit indien sort d'une branche du tronc ancien de la race humaine, et date d'une époque on la magie et la sorcellerie prédominaient, et où la vraie croyance était distraite et attaquée par des théories de polythéisme et de doctrines sauvages et diaboliques ?

C'est un point bien constaté par ceux qui ont examiné à fond le sujet, que la magie et la médecine sont cousines germaines et semblent remonter à la même source. Il est à remarquer que cette ancienne connexion se maintient et se pratique dans toutes les tribus de sauvages. Quand ils se convertissent à la foi, ils brûlent ou détruisent leurs *sacs de médecine*. Ces sacs contiennent leurs idoles ou leurs remèdes, auxquels ils attachent des pouvoirs mystérieux ou magiques.

Le magicien ou l'*homme de médecine*, comme les Indiens l'appellent, pour éveiller l'attention et pour aiguillonner la croyance de la multitude, se sert d'incantations, accompagnées du bruit du tambour et d'une gourde remplie de petits cailloux. La croyance à l'efficacité de ces pratiques magiques et la confiance qu'on leur donne sont toujours proportionnées à l'ignorance et à la crédulité des adeptes. Ils attachent aux jongleries cérémoniales un degré de respect craintif, comme si l'homme de médecine ou jongleur était revêtu de la toute-puissance mystique, et disposait à son gré de la vie et de la mort ; ce qui tient les adeptes dans une crainte et une terreur continuelles. Certes, les sorciers égyptiens les plus anciens, ceux que les saints livres nous font connaître par leur nom, après Cham, Jambrès et Jamnès, n'avaient pas une plus grande importance, en présence de Pharaon et de sa suite, que nos jongleurs modernes parmi les tribus indiennes. Leurs tours de force seraient assurément, dans une réunion civilisée de nos jours, regardées comme des passe-passe de prestidigitation. L'administration des *nostrums* de nos hommes de médecine est toujours accompagnée de gestes, de cris, de grognements affreux, du son du tambour et de la gourde, pour faire une plus vive impression sur l'imagination du malade. La farce se termine généralement par une série de danses magiques.

Je vous donnerai ici une idée de la *grande danse de médecine* des Sénécas. Je la tiens du grand chef de la tribu, qui a fait partie de la bande magique pendant un grand nombre d'années.

Dans des temps ordinaires, lorsque quelqu'un est malade parmi les Sénécas, ou lorsqu'une épidémie ravage le camp, la famille du malade ou les autorités du village ont recours à la *bande magique de médecine* pour délivrer le malade de l'esprit malfaisant qui a pris possession de son corps, ou pour chasser les esprits malveillants qui affligent le village. Dans le premier cas, si la famille du possédé est riche en chevaux, ou vit dans l'abondance, elle paie abondamment pour l'opération. Dans une épidémie, au contraire, quand un grand nombre sont attaqués, l'opération se fait gratis.

La danse magique la plus solennelle a lieu au jour du renouvellement du sac de médecine. Le chef de la bande magique fait un appel à ses adeptes ; ceux-ci s'assemblent dans une grande loge ou cabine, tenue dans une obscurité si profonde, que le moindre rayon de lumière est exclu. Tous entrent dans l'endroit ténébreux, vêtus d'une façon des plus fantasques ; la figure couverte d'un masque grossier, fait d'un bois léger, peinturé hideusement. Chacun porte son sac de médecine. Quand ils s'avancent et entrent dans la loge ténébreuse, leurs gestes et leurs mouvements sont tous contrefaits et dénaturés ; ils hurlent, jettent des cris gutturaux, sautillent, battent des pieds la terre, dansent, exécutent des tours et des figures fantasques, en balançant et remuant la tête.

Ici, comme partout ailleurs, les magiciens cherchent à opérer dans les ténèbres. Une table est placée au centre ; chaque jongleur y dépose son sac de médecine. Un profond silence règne, interrompu seulement par des soupirs, ou plutôt par des grognements momentanés. Tous se tapissent sur le sol, jusqu'à ce que le signal de l'opération soit donné. Un aigle plane au haut de la salle de réunion. Il se fait enfin entendre, interrompant le profond silence qui l'entoure et qui règne dans l'endroit. Le battement de ses ailes et ses cris perçants deviennent de plus en plus distincts à mesure qu'il descend ; et enfin, avec un retentissant éclat, il annonce sa présence au milieu d'eux.

Alors le chef de la bande se lève et donne le signal du festin magique. L'unique plat est composé de têtes de chevreuil bouillies. Il en saisit une des deux mains, imite le cri du corbeau vorace se jetant sur sa proie, et mange, ou plutôt dévore sa portion. Toutes les têtes de chevreuil passent successivement dans les mains des convives, et chaque membre, à la façon du chef, imite le cri du corbeau jusqu'à ce que toute la chair soit consommée.

Alors commencent les danses, les battements sourds des tambours, les sons perçants des flûtes indiennes, accompagnés de cris épouvantables : les danseurs frappent des pieds la terre en cadence, selon la mesure de l'étrange musique. Ils représentent un vrai pandémonium terrestre. Ainsi se passe toute la nuit en bombances et en gasconnades sauvages.

Au crépuscule, les rideaux sont tirés et on ouvre la salle. Chaque jongleur prend son sac, qui contient un nouveau supplément de médecine, rempli mystérieusement et avec soin par un esprit invisible. Chacun tient en main, par le cou, la carapace vide d'une tortue, la *chelydra serpentina*, symbole de l'homme de médecine. Elle contient de petits cailloux de la grosseur d'une bille, qu'il ne cesse de secouer en sortant, et en répétant les mêmes gestes et les mêmes mouvements qu'il avait faits la veille en entrant dans la salle. On forme alors une espèce de procession, qui se dirigé vers la loge ou cabane du malade. Les Indiens sautent et dansent autour de la demeure, au bruit des tambours et des tortues ; ils font entendre des sons affreux par les narines et le gosier, imitant le hibou dans ses fanfares nocturnes. Toute cette jonglerie, au dire de nos magiciens indiens, est mise en jeu "pour effrayer le malin esprit et pour le forcer de quitter le corps du malade".

Après avoir fait le tour de la demeure à différentes reprises, le grand jongleur en ouvre l'entrée et se jette dans l'intérieur de tout son long par terre, se traîne ensuite à quatre pattes avec mille contorsions, pousse des cris gutturaux au bruit sourd des cailloux que renferme sa tortue. Il se glisse sous le lit, déplace chaque objet, cherche et va à la poursuite des esprits malfaisants dans tous les coins et recoins, fait sa culbute dans le feu, enfonce son bras dans l'eau bouillante, prend des charbons ardents dans les deux mains et les répand dans la chambre du malade.

Après toutes les simagrées et démonstrations magiques de leur chef, tous les adeptes se rejoignent dans une danse commune, tenant les tortues en main et au bruit de chants gutturaux. Alors la scène magique touche à sa fin. L'esprit malin ou malfaisant qui affligeait le malade a été mis en fuite, et les imposteurs reçoivent la paie de leurs impostures. Si le malade recouvre la santé, les jongleurs ont fait merveille, et ils recueillent tous les honneurs de la convalescence du patient ; au contraire, s'il meurt, on attribue adroitement le décès à un esprit plus puissant que les hommes de médecine.

Avant de terminer ce récit, je ferai remarquer que le battement des ailes de l'aigle et ses cris sont dus à un amateur secret de la bande, qui, avec sa flûte sauvage, imite les sons et les cris de l'aigle ; que le renouvellement mystérieux des médecines, au milieu des ténèbres de la salle, est l'œuvre d'un compère secret de la bande ; enfin, que les bras plongés dans l'eau bouillante et les mains qui manient impunément des charbons ardents, sont préservés, m'assure-t-on, par un jus astringent que les Sauvages extraient d'une certaine racine, et avec lequel le magicien se frotte les mains et les bras.

Je recommande à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières les malheureuses tribus indiennes, *assises à l'ombre de la mort*. Oui, priez beaucoup. *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam*. J'ai l'honneur d'être, mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LETTRE
Le Pater en six langues sauvages

Mon révérend et cher Père.

Dans le volume des *Précis Historiques* de 1856, page 614, vous avez publié une de mes lettres renfermant le *Pater* et l'*Ave Maria* en langue osage. Voici maintenant le signe de la croix et le *Pater* en six autres langues, parlées dans les tribus indiennes.

I - EN LANGUE PIED-NOIR.

† Unni, Kuirkúi, Kisontuhá Kisini, ut sinnikasimoái. Kamúmani irtópi.
Patris, et Filii et Sancti Spiritûs in Nomine. Utinam ira sit. (Amen.)

Kinnon spurkts kitsipirp arkakumi, masi kitsinniktisimi
Noster Pater, cœlo qui inhabitas, ut ametur tuum Nomen ;

arkitapina torsi kanasaskitsa purpists. Kits itsirtáni ackapistotórsi
ut tua sint omnia corda ; tua voluntas ut fiat

ksarkumisk spurktsisk. An murk ksistsikuirk kukkinnan narkitapina
in terra, in cœlo. Hoc die da quæ nobis opus

torpinnam annistp ksistsikuists mistapiksistomokinnan makápii ni
sunt singulis diebus ; projice nobis malum a

tótsir pinnan anistsista piksistomorpinnan tsi kaá pistoto
nobis sumptum, sicut nos projicimus pro iis qui malum

kinnan nark slanatáki pinnan makápii tsikamut si puikinnan
nobis fecerunt ut ne sumamus malum amplius, libera (erue) nos

makapii. Kamúmani irtópi.
a malo. Utinam ita sit. (Amen.)

II - EN LANGUE DACOTAH OU SIOUSE.

† Atê Jétságe, Sheinthoe, wátshinksàpà. Eê-iêtshetó-ni.
Du Père en son Nom, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Atê math, pié-a êketa ianka, nictságe mánka hakáchpê
Père notre, qui êtes au ciel, que votre Nom soit grand

in ánka ok iétshatê wâtshe-i àkiloesa i-êt chè toegtá nit ghâ-
sur la terre ; on désire que vous possédiez tous nos cœurs ; que votre

watche oyóu zê mankân ietchêtoe mách pie-a êketa ish
volonté sur la terre soit faite, comme elle est faite au

iêtchetou. Ampêtoekilê niet ganâtshe oyóuzê tâkóki i-ó-ti-êwâkiê okihi
ciel. Accordez nous aujourd'hui tous nos

máiaki-ingta ampêto tsh'ietsha owâggan ionshe mankila iò mesh-i-a
besoins, pardonnez-nous le mal que nous avons fait, comme

tshietsha-a watshin omankie onza on' shewiets háwakièla ón she onlyo
nous pardonnons le mal que d'autres nous ont fait ; et ne nous

tâkó tshietsha étshámon koetè shni tâko tshiétche êetshami-kian
induisez point en tentation, mais délivrez nous de

i-o-makie shni-o. Eê-iêtsheto-ni.
tout mal. Ainsi-soit-il.

III - EN LANGUE DES RICARRIES OU SANISHI (le peuple primitif).

† Atiach schi nàz ânou, nágâoù shitshièтou. No-ni-ryêwou.
Du Père, en son Nom, et du Fils, et du Saint-Esprit. Aussi soit-il.

Atiach natshitúkà skàràcàt hânnánni Nahou nahanhune
Notre Père, qui êtes au ciel, que votre nom soit grand partout ;
wathou houhahou nawisou nowishe nona oua hawit
que tout soit comme vous le désirez ; votre volonté soit faite ici-bas,
nenetou askeit ysheh koosoo chitou hakawasislisou
comme elle est faite en haut. Donnez-nous aujourd'hui tous nos besoins ;
Necunnannan tounaach hat too
Pardonnez-nous, comme nous pardonnons ceux qui nous ont offensés ;
kawawiku achcootush Tohâsit necunnunona harra.
ne nous induisez pas en tentation ; délivrez-nous de tout mal.
No-ni-ryêwou.
Ainsi soit-il.

IV - EN LANGUE HEDATZA (*gens de Saules*), OU GROS VENTRES.

† Tâtish mascht, Edisash, Idâghé. Lokarêe mashpish sakity.
Du Père en son Nom, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Talish makouka didâshe egtiè aroetzakie
Notre Père, qui êtes au ciel, que votre Nom soit grand, que votre règne
anashkênaspish aba iéha ibacksh shcaka magouka
arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
Mâpe wickouara tapa etsche mamaêe. Maroua,
Donnez-nous aujourd'hui tous nos besoins ; pardonnez-nous,
arouishshiê wickouta amashkêté ishsheé wiekoesaki waigúara.
comme nous pardonnons ceux qui nous ont offensés ;
kiroushoekàrà akoushêe waigarra akoetzakie wiherigkàrà addie
Et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous
akoetzakie. Lokarêe mas-piste.
du mal. Ainsi soit-il.

V - EN LANGUE ME-TOU-TA-HA-KE (*gens d'en bas*), OU MANDANS.

† Dâtts noenèkâts, konix, wâtèra orâgeniz. Manatóze attarish.
Du Père, en son Nom, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Tâttê akita nanacoush Jekoengha ; machhopeni
Notre Père, qui êtes au ciel, que votre Nom soit grand partout ;
matêbè hâbê norakékarat mapêta askiratêez
soyez le maître de tous les cœurs ; sur la terre, que votre volonté soit
ak'ita ieâpmauk malêbê hâbè noenatka gik kenerachta
faite comme au ciel. Aujourd'hui donnez-nous tous nos besoins ;
wâoch gik matêbe hâbè ipasheri' èh noukouta malêbe hâbè
pardonnez-nous le mal que nous avons fait, comme nous
waochgix ipâsheriz noukouta mâogix ewapasherist
pardonnons le mal que d'autres nous ont fait ; rendez-nous forts
kimikara makouta kimikara ochgiki habe makouta. Manatóze
contre le mal, mais délivrez-nous du mal. Ainsi
attarish.
soit-il.

VI - EN LANGUE ABSHAROKÉ, OU CORBEAU.

† Minópgha, Manákê, Inâgetchè, idágerre. Kotighia.
Du Père, du Fils, du bel Esprit, en son Nom. Ainsi-soit-il.

Minópgha âkmâkoko innâtche dâgè àmat chéchè nascotá
Notre Père, qui êtes au ciel, que votre Nom soit aimé, soit maître
koto lidê amakejota nannas alakólê akmâkokona

de tous les cœurs ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au

mâtche hinnewâpe mabênìàmo bodekiew karrakomi kià
ciel, accordez-nous aujourd'hui tous nos besoins : pardonnez-nous le
anbàarraparé biró anbàarraparé biró
mal commis par nous, comme le mal nous pardonnons que d'autres
comock biro oshipche inbariraparé inbariraparé
nous ont fait ; rendez-nous forts contre tout mal, de tout mal
karrakomikia. Kotighia.
délivrez-nous. Ainsi soit-il.

Voilà, mon révérend et cher Père, quelques lignes assez bizarres, sans intérêt pour la plupart des lecteurs, mais qui peuvent en avoir pour quelques linguistes. En tout cas, je vous les donne comme un témoignage de mon amitié toute particulière.

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME LETTRE
La famille du Gros François, chef Assiminboin

Mon révérend et cher Père.

Quand MM. Lewis et Clarck remontèrent le Missouri, les Assiniboins qu'ils rencontrèrent se composaient de soixante loges des *Stone Indians*, ou *Gens des Roches*. C'était alors la seule bande de cette nation habitant le Haut Missouri. Le reste, composé en tout de quinze cents loges environ, résidait dans les plaines de la Rivière-Rouge et de ses tributaires, et faisait le commerce avec la Compagnie de la baie d'Hudson.

A la tête de cette petite bande se trouvait *Wa-he-mugga*, ou *la Roche de fer*, surnommé, par les voyageurs canadiens et les marchands, le *Gros François*. C'était, sans contredit, un Indien corpulent et vigoureux. Plusieurs membres de la Compagnie américaine des pelleteries, résidant maintenant à Saint-Louis, ont bien connu ce chef, qui mourut, il y a quelques années, dans un âge avancé, près du *Minataree*, ou village Gros-Ventre. Il était père d'une nombreuse famille, et l'on croit qu'il eut cinquante enfants de différentes femmes. Ses enfants se dispersèrent peu à peu dans les différentes bandes qui composent la nation des Assiniboins. Vers l'époque de sa mort, plusieurs restaient près de lui. C'étaient d'abord *Wah-jan-ja-na*, ou *la Lumière*, son fils aîné, nommé par les Blancs : *Jackson*, à cause de la visite qu'il fit, à Washington, au président de ce nom ; son second fils : *Sweet*, ou *le Sucré* ; le troisième : *Bow un-da-pa*, ou *le Nuage brisé* ; le quatrième : *Na-pa-na*, ou *la Main* ; le cinquième : *La-ka-ke-a-na*, ou *le Premier qui vole* ; c'est le même qui, en 1851, quitta le fort de l'Union en ma société, pour aller assister au grand conseil tenu sous la présidence du colonel D. D. Mitchell, à l'embouchure du Horse-Creek, dans la vallée du Nebraska.

Une grande ressemblance de caractère distingue cette famille et tous les enfants qui vivent encore. Ils étaient tous fiers, braves, arrogants avec leurs propres compatriotes. Dans les batailles, il n'y avait pas et maintenant encore il n'y a pas de meilleurs guerriers qu'eux ; à la chasse, peu les égalaient. Leurs manières avec les Blancs étaient toutes différentes. Ils se montraient traitables et bienveillants, et protégeaient les marchands par tous les moyens en leur pouvoir.

La bravoure et la bonne conduite de l'aîné, ou *la Lumière*, le firent remarquer, et, vers l'année 1829 ou 1830, il fut choisi comme soldat au fort de l'Union et chargé de maintenir l'ordre parmi les Indiens qui venaient trafiquer, et de faire restituer les chevaux appartenant au fort et volés par les Indiens de sa nation. Ce genre de vol était, à cette époque, très fréquent. Il avait l'habitude de poursuivre les voleurs jusque dans leur camp, accompagné de quelques-uns de ses frères, et les coupables pouvaient se considérer heureux s'ils parvenaient à échapper avec une bonne volée de coups, après qu'il leur avait enlevé les chevaux dérobés.

Vers l'année 1831, le président Jackson invita différentes tribus des prairies à lui envoyer des délégués pour lui faire une visite à la capitale, et, par le moyen des agents indiens, il fit connaître son désir à tous les Indiens. De tous les Assiniboins, il ne s'en trouva pas un qui voulût risquer le voyage, si ce n'est *la Lumière*, qui alla en compagnie d'une *Cree*, on *Knistenau*, du Nord, nommée le *Bras cassé*. Je crois qu'ils passèrent l'hiver à Washington, où ils furent bien reçus par leur Grand Père le président, et étaient de grands favoris dans la ville. Au printemps, on les renvoya chez eux, où ils arrivèrent sains et saufs. Depuis ce temps, l'Assiniboin fut nommé *Jackson*, nom par lequel nous le désignerons dorénavant.

Les conséquences de ce voyage furent la perte de l'Indien. Il avait vu et appris trop de choses pour pouvoir reprendre ses anciennes habitudes. Il avait été trop flatté et caressé par les Blancs pour respecter encore les gens de sa nation, et il se crut bien au-dessus d'eux. Se pavanant dans un uniforme de brigadier général, portant une médaille du gouvernement, des bottes à l'écuyère et une canne, il pensait et agissait comme s'il n'y avait eu au monde que deux hommes dignes de remarque et de renommée : lui-même et le général Jackson. Il consentait cependant parfois à raconter quelques-unes des choses étranges qu'il avait vues, lesquelles, quoique strictement vraies, ne pouvaient être comprises par les imaginations bornées de ses compatriotes. La plupart d'entre eux, connaissant son caractère, ne disaient rien, mais le croyaient un terrible menteur. Quelquefois cependant, si quelqu'un avait la hardiesse de douter de sa véracité, il frappait à l'instant de son épée ou de son casse-tête l'individu, et coupait ainsi court à toute dispute. Il ne pouvait concevoir qu'on refusât de le croire, alors qu'il ne disait que la vérité, et, par suite de cela, il avait des querelles incessantes, qu'il décidait le plus souvent en sa faveur au moyen de ses armes, s'entourant ainsi d'une foule d'ennemis. Il agitait la sonnette pour qu'on vint lui nettoyer les bottes, pour qu'on lui amenât son cheval, pour qu'on lui donnait un verre d'eau qui se trouvait à la portée de sa main ; en un mot, il cherchait à établir parmi les Indiens un despotisme complet.

Longtemps avant son voyage à Washington, on disait qu'il ne pouvait être tué par une balle. Cette croyance provenait de ce que, ayant reçu dans les batailles plusieurs coups de feu qui paraissaient mortels, il en guérit dans un court espace de temps. Les Indiens croyaient et disaient qu'il était à l'épreuve du plomb.

Un soir du printemps, Jackson, étendu comme de coutume sur sa natte dans sa loge, sonna son domestique, jeune Indien auquel il avait donné le nom de *Jim*. Quand l'enfant parut, il lui commanda de parcourir le camp pour inviter une douzaine de ses compatriotes qu'il nomma, à venir le voir : "Dites-leur, ajouta-t-il, que je suis seul et isolé, et que je veux les amuser un peu." Le garçon alla à la recherche. Vers le soir, les invités commencèrent à arriver, et bientôt la loge fut remplie : il y avait autant d'Indiens que la loge pouvait en contenir. Parmi eux était un étranger d'un autre camp, qui était arrivé la veille. Cet individu était un de ces vauriens qui errent d'un camp à l'autre, volant les chevaux et troublant la paix de différentes autres manières. Quand tous furent assis et que les pipes firent le tour avec rapidité, Jackson commença à raconter quelques-unes des choses qu'il avait vues, et quelques-unes des scènes auxquelles il avait été présent pendant son séjour à Washington. Dans toutes ses histoires, il débutait toujours par ces mots : "Quand j'étais à Washington", sans se soucier si la chose qu'il racontait s'était passée en un autre endroit. Dans cette occasion, il parla en ces termes : "Quand j'étais à Washington, un soir, l'interprète me dit que, le jour suivant, nous visiterions la tour à plomb de chasse, qui se trouvait dans les environs de Howard park[1]. Le lendemain matin, après nous être habillés comme de coutume, nous allâmes à la place en question et vîmes une loge ronde en pierre, environ de la hauteur de quatre de nos plus grands arbres superposés les uns sur les autres. Nous entrâmes et nous montâmes par un escalier construit à l'intérieur du bâtiment et qui en fait le tour. Après avoir compté deux cent soixante marches, nous arrivâmes au sommet. Cet édifice est entièrement rond et uni à l'extérieur. A sa base, il égale quatre fois la circonférence de nos plus grandes loges et diminue de largeur à mesure qu'il devient plus élevé." A cet endroit de son récit, il fut interrompu par l'étranger désigné ci-dessus, qui déclara que ce qu'il disait était un grand mensonge, car comment pouvait-on monter si haut ? Il n'y avait rien pour se tenir debout à une telle hauteur, etc. Quand il se tut, notre narrateur continua : "Quant à vos paroles, c'est un mensonge ; je vous convaincrai quand j'aurai fini mon histoire. J'allais donc vous dire que, du sommet de cet édifice, on répand dans un tamis le plomb fondu, qui devient rond en tombant. Du haut de ce bâtiment, on jouit de la plus belle vue qu'on puisse s'imaginer. Les maisons, les navires, les hommes et tous les objets paraissent comme si on les voyait du milieu d'un nuage, et plusieurs ont l'air de petites taches." Ici l'étranger éclata de rire et dit que c'était un tissu de mensonges. Jackson, qui tenait à finir son histoire, répondit simplement : "Ayez patience, ayez patience, je vous convaincrai dans un instant." Il donna à ses auditeurs une excellente description de la beauté du paysage vu du sommet d'une de ces places élevées, et il fut encore contredit de la manière la plus formelle par le même individu. Celui-ci ne connaissait ni le caractère ni les habitudes de Jackson, ou bien il s'en souciait fort peu. Quand le conteur eut fini cette histoire et d'autres encore, il dit : "Amis, il est tard, il faut nous séparer pour la nuit ; mais avant cela, formez un cercle en dehors de la loge, et je convaincrai, au clair de la lune, cet étranger de la vérité de mon histoire." Ceci s'étant exécuté, Jackson prit sa canne et sortit à son tour : "Étranger, dit-il, quand j'étais à Washington, il arriva qu'au milieu d'une société réunie dans une maison privée, un individu était en train de raconter une histoire extraordinaire. J'étais présent avec mon interprète. Pendant le récit, un autre individu qui était là manifesta son incrédulité à différentes reprises et s'oublia jusqu'à traiter l'autre de menteur. Le conteur ne répondit rien sur le moment, mais lui promit de le convaincre aussitôt que la compagnie se séparerait ; ce qu'elle fit peu après dans un café d'un hôtel. Alors le convive qui avait raconté l'histoire saisit par le bras celui qui l'avait appelé menteur et le bâtonna impitoyablement." Et joignant l'action à la parole, il lui cassa sa canne sur le dos et lui fit faire le tour du cercle en le battant, au grand amusement des spectateurs.

[1] Près de Baltimore.

La compagnie se dispersa alors dans ses loges, et celui qui avait reçu bastonnade se retira dans la loge d'un de ses parents. Bientôt le camp fut plongé dans un profond sommeil ; mais un individu ne dormait pas : l'Indien étranger s'occupait à limer un morceau de fer de la longueur d'un pouce environ, et à le rendre de la dimension du canon de son fusil. Ceci fait, il éveilla son parent et lui fit part de la punition dégradante qu'il avait subie, ajoutant qu'il allait se venger et puis quitter le camp. Il déclara que, comme son ennemi Jackson était supposé être à l'épreuve des balles, il essayerait la vertu d'un lingot de fer, et il montra à l'autre le projectile. Ayant chargé son fusil avec soin, il se rendit à la loge de Jackson. Celui-ci était encore assis sur sa natte, fumant sa pipe et songeant peut-être à sa visite à Washington. L'autre, voyant l'ombre de son ennemi reflétée sur la toile de la tente, plaça la gueule du canon de son fusil à quelques pouces de sa tête, lâcha la détente, et il ne resta plus de notre brave chef qu'un cadavre mutilé. Le projectile avait enlevé toute la partie supérieure de la tête. Le camp prit l'alarme et se mit à la recherche du meurtrier ; mais celui-ci avait pris la fuite, et l'obscurité de la nuit rendait inutile la poursuite. Jackson laissait plusieurs enfants, qui tous devinrent aussi braves que lui. Quelques-uns d'entre eux furent ensuite tués dans les batailles.

Le second frère était *le Sucré*. Aussitôt que les funérailles furent terminées et que le corps fut placé dans les branches d'un arbre, d'après la coutume des Indiens, *le Sucré* commença à prendre des informations dans le camp voisin du meurtrier. Après quelques recherches, il réussit à le découvrir, quoique dans une place dangereuse pour lui, tous les parents de l'assassin s'y trouvant assemblés. Il entra néanmoins sans crainte dans la loge, tua l'homme sur place ; mais à son tour il fut littéralement coupé en morceaux par les autres Indiens.

L'arrangement de cette affaire incombait maintenant au troisième frère, *le Nuage brisé*. Celui-ci était rempli de bonté à l'égard des Blancs, qui l'aimaient beaucoup. Il avait le caractère indompté, comme tout le reste de sa

famille, quoiqu'il fût plus dissimulé avec les gens de la nation. Il fut longtemps soldat au fort de l'Union et regretté de tout le monde lorsqu'il mourut. Cependant *le Nuage brisé*, quoique résolu à punir le meurtrier du *Sucré*, choisit son temps pour exécuter son projet. Dans cette vue, il parla avec bonté dans différentes occasions, et parut être en bons termes avec ses ennemis. Un soir d'hiver, environ deux années après la mort de son frère, un des coupables vint à passer seul près du camp du *Nuage brisé*. Celui-ci l'appela aussitôt, lui fit prendre un repas, fuma la pipe avec lui. D'après toutes les apparences, il avait oublié toute ancienne rancune. Au bout de quelques heures et au moment où l'individu s'y attendait le moins, il lui brisa le crâne d'un coup de casse-tête et jeta lé corps hors du camp.

Pendant une année ou deux, les choses suivirent leur cours ordinaire ; mais quelques parents du mort commencèrent à chercher une occasion de vengeance. Ce n'était pas chose aisée. D'une façon ou d'autre, ils parvinrent à décider *la Main*, frère du *Nuage brisé*, à les aider pour le faire périr. Cet Indien était fils du *Gros François*, mais d'une autre femme, et l'un des plus mauvais de sa nation. A cette époque, il avait, par sa mauvaise conduite, encouru le déplaisir de sa famille. Cette circonstance était favorable aux ennemis du *Nuage brisé*. A la longue et au moyen d'argent et de promesses, ils le décidèrent à se mettre de leur côté. Ils choisirent un moment où le *Nuage brisé* avait assis son camp au loin, et, apprenant que, accompagné de quelques femmes, il était allé au fort pour trafiquer, ils y arrivèrent dans la même soirée, environ douze en nombre et se donnant l'apparence d'un parti de guerriers se rendant chez les Pieds-Noirs. C'était alors l'habitude pour les marchands et les partis de guerriers de passer la nuit dans un corps de bâtiment situé à environ cent verges du fort. Les deux troupes hostiles y campèrent la nuit, en amitié apparente. Rien ne fut entendu par les gens du fort. Mais, à leur réveil, ils furent informés que le *Nuage brisé* avait été assassiné, pendant la nuit, par *la Main* et ses compagnons. L'un des marchands vint examiner le corps et le trouva percé de vingt-trois coups de poignard et de flèches. Il fut décemment enterré au fort de l'Union.

En conséquence de ce méfait, *la Main* fut déclaré proscrit par tous ses frères ; mais ceux-ci ne trouvèrent jamais une occasion favorable de s'emparer de lui sans s'exposer eux-mêmes. Il restait la plupart du temps avec la bande de ses complices, les emmenant à diverses expéditions guerrières, dans lesquelles sa bravoure désespérée lui acquit une réputation de puissance parmi les autres Indiens, quoique, à cause de ses nombreux actes de brigandage, il fût méprisé et quelque peu craint, par les Blancs aussi bien que par les Indiens.

Dans une occasion, il s'en alla faire la guerre aux *Crows*, ou *Corbeaux*, à la tête de dix-neuf jeunes gens, dont la plupart avaient quinze à dix-huit ans. Ils rencontrèrent le camp des Corbeaux en voyage, s'embusquèrent, tuèrent et scalpèrent deux Indiens de cette nation. Les autres hommes du camp arrivèrent sur les lieux, trouvèrent les corps de leurs camarades, poussèrent plus loin leurs recherches et découvrirent toute la bande de leurs ennemis cachée sur une île couverte de hautes futaies et de broussailles, dans la prairie qui s'étend jusqu'aux eaux de la rivière Roche-Jaune. Les Assiniboins y avaient élevé une petite barricade de troncs d'arbres et de branches. Ils attendaient l'attaque des Crows, déterminés à leur opposer une résistance désespérée. Toute la nation des Crows entourait la place et fit plusieurs fois l'assaut de la barricade, faisant feu sur les Assiniboins, qui y ripostaient sans interruption et qui les repoussèrent plusieurs fois avec perte, quoique, à chaque décharge de l'ennemi, quelqu'un des leurs tombât mort. Ceux qui restaient, combattant sans aucune crainte, saisissaient les armes de leurs camarades tués et continuaient à combattre. Ils tinrent environ six cents Crows en échec pendant la plus grande partie de la journée, en tuèrent dix et en blessèrent vingt à trente. Pour les obliger de sortir de leur retraite, les Crows mirent le feu aux futaies et aux broussailles ; ce qui permit à *la Main* et à trois autres de s'échapper à travers la fumée jusqu'aux hautes futaies de la Roche-Jaune. De là parvinrent à atteindre le fort de l'Union. Ces quatre Indiens et une femme furent les seuls qui survécurent à la bataille ; tout le reste était tombé. *La Main* avait eu sa poire à poudre enlevée par une balle ; deux fusils avaient été brisés entre ses mains ; son chapeau et son habit étaient criblés de balles, et cependant il ne portait pas la trace d'une seule égratignure.

Peu de temps après cette mêlée, une compagnie de négociants, en opposition avec la *Compagnie américaine des pelleteries*, s'établit à l'embouchure de la Roche-Jaune et commença ses opérations mercantiles. Pendant l'hiver qui suivit leurs commencements, *la Main* vint seul au fort de l'Union. Il apprit, pendant la nuit, qu'une bande de sa nation était allée trafiquer avec du whisky au fort voisin. Il y alla boire avec eux. Pendant leur ivresse, une querelle surgit au sujet de *la Main*. Toute la bande était d'accord qu'il fallait le tuer. Les uns barricadèrent la porte de la salle où ils se trouvaient, et se tinrent debout devant elle, tandis que les autres marchaient sur lui armés de couteaux, de lances et de casse-tête. Mais telle était l'agilité de cet homme, que, pendant quelques instants, il lutta seul contre vingt-cinq à trente Indiens, sans autre défense qu'une hache d'armes. Il maniait cet instrument dans toutes les directions. Enfin, renversant plusieurs de ses assaillants et en tuant un, il se fraya un passage jusqu'à une fenêtre. S'élançant à travers les carreaux de vitre, il grimpa au sommet de la maison et d'un seul bond franchit la palissade. Quoique, au même instant, on lui tirât un grand nombre de coups de fusil et de flèches, il échappa encore une fois sans une écorchure et courut dans la direction du fort de l'Union, à trois milles de distance, entièrement dépouillé, au milieu d'une nuit d'hiver excessivement froide. On lui ouvrit la porte. Après s'être chauffé, il raconta son aventure en riant et en manifestant une grande gaieté, regrettant sans doute d'avoir quitté une place où se passaient des choses si plaisantes.

Un an après ces événements, le reste de la famille du *Gros François*, ayant à sa tête *le Premier qui vole*, demi-frère de *la Main*, arriva au fort de l'Union pour trafiquer et fut placé dans la salle de réception habituelle des Indiens. Cette salle n'avait pas de communication avec l'intérieur du fort, lorsque les portes de celui-ci étaient fermées. Pendant la nuit, *la Main* survint et fut admis à l'intérieur du fort, où il apprit ce qui était arrivé. Au lieu de s'évader, ce qui lui eût été facile, il demanda qu'on le laissât aller trouver les autres, et on lui ouvrit les portes. Il promit de fumer et de causer avec *le Premier qui vole* et sa bande. Au bout de quelques instants, ce dernier, profitant d'un moment favorable, lui traversa le corps d'une balle. Il tomba, et les autres lui tirèrent encore cinq ou six coups de feu pour l'achever. Vers le matin, aussitôt que les portes du fort furent ouvertes, *le Premier qui vole* y roula le corps de *la Main*, en disant : "Voici le chien qui a tué mon frère, *le Nuage brisé*. Faites-en ce que vous voudrez."

Le Premier qui vole est maintenant à la tête des Gens des Roches, qui forment environ quarante loges, et il est devenu un excellent homme pour les Blancs ; mais son peuple le craint, d'autant plus qu'il est entouré d'un grand nombre de parents. J'ai fait avec lui le voyage depuis le fort de l'Union jusqu'à La Platte, et j'ai eu l'occasion d'apprécier son caractère. Les autres membres de sa famille sont tous du même tempérament et seront probablement tués les uns après les autres dans des querelles du genre de celles que j'ai racontées plus haut.

Agréez, mon révérend et cher Père, mes sentiments de respect et d'amitié.

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LETTRE
Code civil et religieux des Indiens du Haut-Missouri

Le R. P. De Smet continuera encore quelques semaines de séjourner en Belgique, au milieu de ses frères en religion. Il laissera, en même temps, les meilleurs souvenirs parmi ses connaissances et au sein de sa respectable famille.

On écrivait de Courtrai, le 30 décembre dernier : "La journée d'hier a été signalée par la présence dans notre ville du R. P. De Smet, l'illustre missionnaire connu du monde entier et dont les services éminents viennent d'être si justement appréciés par le gouvernement et par le peuple américain. On se rappelle, en effet, que, grâce à la médiation puissante du P. De Smet, le cabinet de Washington parvint, l'été dernier, à conclure un traité de paix avec les tribus indiennes de l'Ouest. Nul autre que *l'ami des Sauvages*, comme on l'appelle, n'eût pu mener à bonne fin une entreprise aussi importante. Ce traité a épargné aux États-Unis, outre les maux incalculables d'une guerre d'extermination, des dépenses considérables, qui, d'après le témoignage du général Stanley, se seraient élevées à plus de 500 millions de dollars. Des raisons de santé, les affaires de son ordre, et, par- dessus tout, la volonté de ses supérieurs avaient ramené le P. De Smet en Europe. La présence du grand missionnaire au milieu de nous était motivée par une cérémonie religieuse. Il venait bénir l'union de son neveu, M. Paul De Smet, jeune avocat du barreau de Gand, avec Mlle Augusta Vercruysse, fille aînée de M. Charles Vercruysse-Goethals. L'église de Saint-Martin, où l'union du jeune couple devait se célébrer, fut envahie de bonne heure par la foule. On était curieux de voir les traits de l'homme extraordinaire qui, au prix de ses immenses travaux, avait procuré à des milliers d'Indiens le bonheur du christianisme et les bienfaits inappréciables de la civilisation. L'esprit humain s'arrête parfois aux contrastes. En voyant le vénérable missionnaire appeler les bénédictions du Ciel sur ce jeune avocat, dont les talents égalent les vertus, sur cette jeune fille, qui allie si bien les avantages d'une éducation brillante à toutes les grâces de la nature, on se représentait le même missionnaire apprenant aux fiers enfants du désert à courber leurs fronts sous les bénédictions de l'Église, et leur enseignant, au nom du *Grand Esprit,* à connaître et à respecter les obligations de la foi conjugale. Cet événement laissera de profonds souvenirs dans l'esprit des habitants de notre ville."

Le P. De Smet poursuit avec activité le but principal de son voyage en Europe. Il vient surtout chercher des prêtres. Il y a 300 000 Sauvages à convertir. Nous lui avons demandé : "Quels sont les principaux obstacles à la conversion de ces malheureux ? – Il n'y en a qu'un seul, nous a-t-il répondu : c'est le manque de prêtres. S'il y avait assez de prêtres pour les instruire, tous les Indiens se convertiraient." Le missionnaire des Montagnes-Rocheuses crie, comme saint François-Xavier : "*Da mihi Belgas !* Donnez-moi des Belges !" Courage donc, ô vous prêtres qui êtes animés du zèle de la maison du Seigneur et qui brûlez du désir de l'exercer ! *La moisson est grande :* 300 000 Indiens qui demandent de connaître ce que nous connaissons, d'aimer ce que nous aimons ! *Les ouvriers sont en petit nombre :* à peine quelques Robes noires dispersées çà et là dans ces déserts immenses, dont l'Européen ne peut pas même se former une idée ! Si vous sentez, au fond du cœur, le feu sacré de l'amour divin et du zèle des âmes ; si vous avez de la santé et de la vigueur pour ce rude apostolat, jetez-vous à genoux devant le tabernacle et demandez au Seigneur, à l'exemple du grand apôtre des païens : "*Domine, quid me vis facere ?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?"

La lettre que nous allons publier montrera les tristes ténèbres qui enveloppent ces tribus. Ce *Code religieux et civil des Indiens du haut Missouri* est résumé par le P. De Smet, d'après les meilleures informations qu'il a pu obtenir, soit par sa propre expérience dans ses rapports avec eux, soit par les marchands et les interprètes les plus doués d'intelligence et qui ont résidé au milieu de ces tribus indiennes.

Anvers, 25 janvier 1869.

Mon révérend et cher Père.

Parmi les races humaines qui ont été jusqu'à présent l'objet des travaux des missionnaires dans le but de les convertir au christianisme, on n'en trouve peut-être pas de plus variées et de plus obstinées dans leurs superstitions que les tribus nomades des Indiens du Nord-Ouest. En dépit de ce que différents écrivains et plusieurs personnes qui ont vécu au milieu d'eux ont avancé, je n'ai trouvé que peu de chose qui indique en quoi leurs erreurs consistent réellement, et comment elles peuvent être combattues avec succès. La plupart des écrits des voyageurs parmi les Indiens se contentent de rapporter, en général, quelques usages et coutumes, sans faire connaître les mobiles de leurs actions. En vérité, il faudrait une longue et continuelle intimité avec eux dans leur vie des camps et la connaissance de leur langage pour être à même de le faire ; ce qui est donné à bien peu de personnes.

Les qualités des Indiens ont été grandement dépréciées par la plupart des voyageurs. On les regarde en général comme des sauvages d'une intelligence bornée, altérés de sang, chassant le gibier ou cherchant le pillage, avilis par leurs coutumes et remplis d'idées rampantes. C'est tout le contraire. Ils montrent des notions d'ordre dans le gouvernement de leur nation, de régularité et de dignité dans la conduite de leurs affaires privées ; ils mettent du zèle à accomplir ce qu'ils croient constituer leurs devoirs religieux ; ils font preuve de

sagacité et de finesse dans leurs relations, et souvent ils déploient une force de raisonnement au-dessus de la portée de l'intelligence des Blancs qui n'ont peint reçu d'instruction. Leur religion, prise comme système, est de beaucoup supérieure à celle des habitants de l'Hindoustan et du Japon. Pour parvenir à la changer et à établir les vérités du christianisme, il faut que leur raison et leurs sentiments soient dirigés par des maîtres dont le genre de vie et les occupations soient propres à les convaincre de la vérité qu'ils croient et annoncent, et du désintéressement de leurs vues, pendant que la grâce de Dieu opère sur leurs esprits incultes et sur leurs cœurs, et les amène à la connaissance de sa vérité et de sa sainte foi, que lui seul peut procurer.

C'est pourquoi il est utile de savoir quelle est la vraie nature de leur religion, après l'avoir soigneusement analysée ; quelles sont leurs idées sur le Créateur, le culte, la vie future ; comme aussi ce qui, dans leur opinion, constitue un crime. Le crime est-il une offense envers le *Grand Esprit* ou envers l'individu ? Les hommes ont-ils quelque obligation morale de servir le Grand Esprit ? Les bonnes actions sont-elles récompensées et les mauvaises actions sont-elles punies, dans cette vie ou dans une vie future ? Croient-ils réellement à une vie future ? Dans ce cas, quelle influence cette croyance exerce-t-elle sur leurs actions ? Sont-ils vraiment idolâtres, et, s'ils le sont, en quoi consistent leurs idoles et de quoi se composent-elles ? Ces points et d'autres encore, concernant la condition morale des Indiens, sont ce que nous nous proposons de développer, quoique peut-être pas dans l'ordre où ils se trouvent ici placé.

I

Tous ces Indiens croient à l'existence d'un *Grand Esprit*, créateur de toutes choses ; et cette croyance paraît être chez eux un principe, une idée inhérente et innée. Ils ne supposent pas que cet esprit est doué d'un corps. Le nom de cet esprit est *Wahcon Jangah*, ou *Grande Médecine*. Le mot *wahcon*, ou *médecine*, dans cette acception, n'a pas de rapport avec l'usage des drogues : il signifie tout ce qui est incompréhensible, surnaturel, tout-puissant, toute chose enfin qui ne peut s'expliquer par des raisons ordinaires ou qui est au-dessus de leur intelligence. Leurs prêtres ou sorciers portent également le nom de *wahcon* ; ils donneraient le même nom de *wahcon* à un bateau à vapeur, à une montre, à toute machine et même à tout jouet d'enfants dont ils ne pourraient s'expliquer le mécanisme. Cette *Grande Médecine*, ou *Wahcon Jangah*, suppose quelque chose de supérieur au pouvoir de l'homme. Les actes du *Grand Esprit* sont manifestés dans les éléments ; les phénomènes de la nature, dans les maladies et la mort, dans les famines, les grandes calamités, les pertes causées par des ennemis envahisseurs, les malheurs causés par la foudre, et dans toutes les circonstances dont ils ne peuvent se rendre compte par des moyens naturels. Ils croient que cette *Grande Médecine* gouverne l'air, la terre et le firmament ; c'est-à-dire, que Dieu est omnipotent, omniprésent, capable de se changer et de s'engager en leur faveur dans leurs entreprises, s'ils lui offrent les cérémonies et les sacrifices convenables. Il est l'auteur du bien et du mal, selon son bon plaisir, ou selon l'attention qu'ils portent dans leur manière de lui rendre un culte. Ses bienfaits sont apparents dans les années de grande abondance de gibier, dans les saisons exemptes de maladies, dans les triomphes sur l'ennemi, et ainsi de suite. Sa colère se manifeste dans les grandes calamités, les pertes, les défaites, les maladies contagieuses ou dans toute autre grande infortune, dont la cause leur est inconnue et qu'ils ne peuvent expliquer autrement. Comme il arrive rarement, dans leur misérable existence, que les intervalles entre les accidents et les calamités soient longs, le *Grand Esprit* est plus craint qu'aimé : ses bontés passent inaperçues et sans remercîments, tandis que ses épreuves sont comptées dans la crainte et avec tremblement. La puissance est son attribut. Le soleil est supposé, par quelques-uns, être sa résidence.

Ils ne connaissent pas l'existence distincte d'un *Esprit de mal*, quoiqu'ils aient, dans leur langage, un nom pour un être de cette sorte. L'idée leur en a été transmise par les Blancs dans ces dernières années ; elle n'est que faiblement reçue par les Indiens. Les grands maux sont une manifestation de la colère du *Grand Esprit*, et ils croient en leur pouvoir de les détourner en faisant les sacrifices convenables, en priant et en jeûnant ; ce qu'ils font tous. Cependant ils ne font aucune démonstration de gratitude, soit en offrant des sacrifices, soit d'une autre manière, lorsque le succès a été le résultat apparent de leurs cérémonies. Ceci semblerait prouver qu'ils croient que la protection du *Grand Esprit* a été achetée et payée par la valeur de l'objet offert en sacrifice, ou qu'elle n'est, de sa part, que l'accomplissement d'un devoir résultant des douleurs physiques qu'ils se sont imposées.

Ce *Grand Esprit* inconnu a créé toutes choses. Un petit nombre d'hommes et de femmes de différentes couleurs furent créés en premier lieu, et de ce groupe primitif découlent les différentes races du genre humain, blancs, Indiens, nègres, etc. "Les Indiens, disent-ils, furent créés nus, munis de toutes les qualités propres à une race de chasseurs ; ils furent doués d'une intelligence suffisante pour faire usage d'armes à la guerre et à la chasse ; d'un tempérament capable de résister aux froids les plus rigoureux, aux jeûnes prolongés, aux veilles et aux fatigues excessives ; d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre et de jambes pour poursuivre le gibier. De façon qu'ils sentirent bientôt leur supériorité sur les autres animaux." Tous les animaux sont faits expressément pour eux : "Sinon, disent-ils, pour qui sont-ils ? Ils ne font que se dévorer entre eux. Et puis les Indiens ne sauraient vivre sans viande." La terre a été créée pour supporter ces animaux, pour fournir du blé et du bois, le tout à l'usage des Indiens. Ce fut l'œuvre du *Grand Esprit* au commencement du monde.

Ils offrent à cet Être des sacrifices, s'infligent des punitions, en jeûnant et se faisant des incisions dans le corps, et font des prières publiques à différentes époques de l'année. Les sacrifices consistent principalement en

drap écarlate, en chaudières neuves, en peaux, en fourrures, en tabac et autres objets qu'ils offrent en grande solennité et cérémonie au soleil et au tonnerre, comme aux deux plus grandes puissances par l'intermédiaire desquelles le *Grand Esprit* peut recevoir favorablement leur offrande. Au même moment, le dévot murmure une prière, implorant la grâce dont il a le plus besoin, et promettant de renouveler le sacrifice si sa demande lui est accordée. Ensuite ils détruisent les objets sacrifiés, pour les empêcher de tomber entre les mains de voyageurs ou d'ennemis. Cette cérémonie est généralement accomplie par chaque Indien retiré dans sa loge, ou sur les collines, dans les forêts ou les buissons, à différentes reprises dans l'année. Ils ont aussi des jours de fêtes nationales, où ils s'assemblent ; mais il serait trop long d'en donner une description, notre objet se bornant à découvrir le principe de leur culte.

Quoiqu'ils offrent des sacrifices, s'infligent de sévères punitions corporelles et, par dévotion, se privent de nourriture pendant plusieurs jours consécutifs, ils ne le font que dans le but d'obtenir des faveurs temporelles, présentes et futures. Nous ne voyons rien dans tout cela qui dénote un sens de responsabilité morale, ni de repentir dès actions passées, ni d'actions de grâces pour des faveurs reçues. Par conséquent, le crime et le péché, considérés sous un point de vue chrétien, ne peuvent exister parmi eux. S'ils se sentaient coupables de quelque mauvaise action, ils feraient certainement pénitence et offriraient des sacrifices pour en obtenir le pardon. En outre, selon eux, les crimes ne peuvent être des offenses envers le *Grand Esprit*, puisque, comme nous le verrons plus loin, ils invoquent son assistance pour commettre les plus grands péchés. L'idée qu'ils se forment du *Grand Esprit* est donc basée uniquement sur la crainte de maux inconnus qui peuvent leur survenir et qu'il est en leur pouvoir d'écarter, en offrant leurs sacrifices et leurs pénitences à un pouvoir invisible et incompréhensible, dont ils connaissent l'existence par les phénomènes effectifs. Au delà de cela, ils se perdent. Ils n'ont pas l'idée de supposer à ce pouvoir des attributs tels que la miséricorde, le pardon, la bienveillance, la vérité et d'autres de ce genre.

Telle est, en la dépouillant des histoires superstitieuses et fabuleuses dont elle est souvent revêtue, l'idée qu'en général toutes les tribus de la Prairie possèdent du *Grand Esprit*. La paix et la guerre ne sont pas regardées comme émanant de lui, parce qu'ils savent qu'ils peuvent faire l'une et l'autre ; mais la victoire et la défaite lui sont attribuées, parce qu'elles sont au-dessus de leur propre volonté. Il suit de là qu'un guerrier couronné de succès est toujours nommé *wahcon*, médecine. Ils entendent par là qu'il s'est assuré par l'un ou l'autre moyen la protection du *Grand Esprit*. Les phénomènes naturels, qui ne sont pas accompagnés de bons ou de mauvais résultats, passent inaperçus ; mais les tourbillons destructeurs, les morts causées par la foudre ou par des maladies telles que l'apoplexie, sont considérés comme des actes spéciaux du *Grand Esprit*. Les éclipses et le roulement du tonnerre sont des avertissements, et, lorsqu'ils se produisent, des sacrifices sont offerts dans l'espoir d'éloigner quelque calamité imminente. De cette crainte de malheurs imprévus vient la répugnance des Indiens à tenir des conversations sur ce sujet, car cela découvrirait les causes secrètes de leurs appréhensions et pourrait, croient-ils, par quelque légèreté du hasard, causer le mal qu'ils cherchent à éviter, ou rendre leurs propres pratiques inutiles, en fournissant à quelque ennemi l'occasion d'offrir un sacrifice contraire.

La foi dans les amulettes ou charmes est générale parmi les Indiens. Les objets dont se composent ces charmes ou *médecine* sont si variés, et l'influence qu'ils exercent sur les individus est si diverse, que pour les énumérer tous il faudrait trop d'espace, et, en vérité, ce n'est pas nécessaire. Je dois cependant tâcher d'expliquer l'idée qui donne lieu à cette croyance, et ceci offre quelque difficulté.

Quoique le Grand Esprit soit tout-puissant, sa volonté est néanmoins incertaine. Il est invisible. Il manifeste son pouvoir seulement dans les actes *extraordinaires*. Les matières de moindre importance sont au-dessous de son attention et sous la direction d'esprits d'un ordre inférieur. C'est le besoin qu'ils sentent de quelque intermédiaire tangible, consacré par des cérémonies, gardé avec soin et invoqué avec solennité, qui les porte à choisir quelque objet qu'ils destinent à remplir cette fonction. Tout Indien lorsqu'il atteint l'âge viril, devient guerrier, chasseur, chef de famille, et dès ce moment il est obligé, par suite de ses différentes occupations, de vivre dans des craintes continuelles et de défendre sa vie et ses biens contre les ennemis et contre différents autres adversaires. Pour cette raison, il choisit quelque objet qui lui tienne lieu de *wahcon*. Un rêve, un incident quelconque, une idée qui s'est présentée à son esprit dans quelque occasion importante, lui désignent l'objet à choisir. La peau d'une belette, la tête ou le corps empaillé de différents oiseaux, des images de bois ou de pierre, des colliers travaillés sur une peau, des peintures grossières représentant des ours, des buffles, des loups, des serpents, des monstres qui n'ont ni nom ni existence ; en un mot, toute chose animée ou inanimée est affectée à cet usage, suivant la superstition ou la croyance de l'individu. Cet objet, quel qu'il soit, est enveloppé dans les plis de plusieurs peaux, avec une tresse des cheveux de quelque parent mort et une petite quantité de tabac. Le tout est placé dans un sachet parfumé, proprement orné et garni. Voilà ce dont se compose le mystère du *sachet de la médecine*. On n'ouvre jamais ce sachet en présence de qui que ce soit, à moins que son propriétaire ou quelque membre de sa famille ne tombe dangereusement malade ; on l'exhibe alors et on le place à la tête du lit. *Par son moyen*, l'assistance du *Grand Esprit* est invoquée. Ordinairement ce sachet est ouvert en secret, et l'Indien, après avoir fumé et invoqué la *médecine*, offre des prières et des sacrifices en sa présence et *par son moyen*, comme l'intermédiaire tangible prés du *Grand Esprit*, qui est inconnu et invisible. Il n'offre pas directement des sacrifices à son *wahcon* ; néanmoins il l'invoque séparément pour obtenir son intercession, ou

plutôt il le considère comme un agent intermédiaire chargé d'écarter les malheurs d'une importance secondaire, placés sous la juridiction d'esprits d'un ordre inférieur. Tels sont les apparitions de fantômes, les maladies des chevaux et des chiens, la découverte d'un objet perdu ou volé, une chasse heureuse, mais non point l'abondance du gibier, la *provenance* du gibier étant un effet de la puissance du *Grand Esprit*, quoique le fait de tuer le gibier dépende d'autres pouvoirs rendus favorables ou contraires par les cérémonies adressées à la *médecine*.

Les Indiens n'ignorent pas que la matière dont se compose le charme ou *médecine* n'a pas de pouvoir intrinsèque, et ils ne lui en attribuent aucun. L'effet consiste dans la foi au surnaturel attribué à l'objet, qui est considéré comme un intercesseur visible. C'est, au fait, le même ordre d'idées que suivent les Blancs ignorants qui ajoutent foi aux charmes, et on peut le considérer sous le même point de vue. Quoiqu'un grand nombre de Blancs croient, non sans péché, aux charmes, aux diseurs de bonne aventure, aux rêves, aux esprits et aux avertissements, ceci néanmoins ne diminue pas leur foi dans l'Être suprême ; il en est de même pour l'Indien. Aussi longtemps que sa bonne chance, dans ses différentes entreprises ordinaires, ne se dément pas, il dira que sa *médecine* est bonne ; mais si une série de malheurs insignifiants vient à le visiter, il la jettera et la remplacera par quelque autre. Lorsque les missionnaires leur donnent des images, des médailles ou des croix, ils sont obligés de prendre le plus grand soin de les instruire de la véritable signification du respect et de la vénération qu'on doit porter à ces objets.

D'après l'exposé qui précède, nous pouvons juger s'ils sont réellement idolâtres. Il est vrai qu'ils rendent une espèce de culte à des objets de tous genres ; mais leur dévotion est dirigée, par l'intermédiaire de ces jouets, vers la source de tout pouvoir. Le soleil lui-même est adoré comme la résidence du *Grand Esprit*, et non comme un prétendu pouvoir inhérent à ce corps. Ils ne croient pas à la vertu de la matière dont se compose la *médecine*, et ils ne lui attribuent pas un esprit immatériel ; mais leur intelligence trouve en elle un point de repos, un objet palpable auquel ils peuvent s'adresser, non pas pour obtenir de grandes faveurs ou d'efficaces protections, mais pour s'assurer une assistance journalière contre des malheurs d'une importance secondaire. Ils espèrent que le succès résultera de la demande faite *au moyen* d'un objet considéré comme sacré, et consacré, par des soins et des cérémonies, à l'Être dont l'occupation dans ce monde est de gérer ces matières. Sans instruction, comme ils sont, obligés moralement de chercher à se garantir de maux surnaturels de toutes les espèces et de toutes les formes, ils implorent la protection du grand corps lumineux, le soleil, considéré comme le plus puissant, jusqu'à celle du moindre atome, qu'ils supposent pouvoir leur être, d'une manière ou d'autre, de quelque aide. Ils tâchent, par l'intercession de ces parties de la création et en offrant des sacrifices et des prières, en jeûnant et en s'infligeant des peines corporelles, de s'assurer l'intérêt et la protection d'un grand pouvoir invisible, auprès duquel, d'après les croyances des Indiens, on ne peut directement obtenir accès. Sous ce rapport, ils semblent ne pas aller plus loin dans leurs superstitions que certains Blancs, qu'on trouve dans toutes les contrées et qui, eux aussi, croient à la chance, au sort, à la fortune et à d'autres idées qui répugnent tout autant à la foi dans une Providence d'une sagesse infinie qui gouverne toutes choses, que n'importe quelle croyance des Indiens. Comme nous l'avons déjà dit, leurs prières et leurs sacrifices sont offerts exclusivement dans le but d'obtenir des biens temporels et non spirituels : ils ne prient pas pour obtenir des choses dont ils ne sentent pas le besoin. S'ils adressent des prières et offrent des sacrifices au soleil et au tonnerre, c'est que leur intention est de reconnaître le pouvoir du Créateur dans ses œuvres les plus admirables. De grands maux ou de grands biens peuvent être conjurés ou obtenus par l'intercession de ces grands intermédiaires apparents ; des malheurs ou des bienfaits de moindre importance sont écartés ou accordés par l'intercession des charmes ; et même, dans ce cas, les choses demandées ne sont pas considérées comme devant être obtenues par le pouvoir de la matière dont ces charmes se composent, mais par le caractère sacré qui leur est donné par des soins constants et respectueux, et les prières et les sacrifices qui sont adressés par leur entremise à des agents surnaturels.

Ayant montré quelle est l'idée que les Indiens se forment du *Grand Esprit* et analysé la nature de leur culte, je considérerai maintenant ce qui, dans leur opinion, constitue un crime. Le *Grand Esprit* peut-il être offensé, et, dans ce cas, quelles sont les actions qui sont considérées comme des offenses envers lui ?

II

L'absence totale de tout frein moral provenant de la croyance dans une vie future, et le fait que le seul but de leur culte est leur propre agrandissement pendant cette vie, nous obligent à conclure qu'ils n'ont pas la plus faible idée d'une responsabilité morale. Pour cette raison, le crime, tel que nous le considérons, c'est-à-dire, comme une offense contre les lois divines et humaines, ne peut exister parmi eux. Prenez, par exemple, le plus grand de tous les crimes : le meurtre. Un Indien ne commet jamais une action qui soit équivalente, *à son point de vue*, à un meurtre, selon l'idée que nous en avons. Aussitôt qu'il atteint l'âge viril, il est livré à ses propres ressources. Il faut qu'il dépende entièrement de lui-même pour se défendre lui-même, sa famille ou ses biens, et pour fournir son intérieur des choses nécessaires à sa subsistance. La propriété seule a de la valeur pour l'Indien ; il n'a pas de provisions ni d'argent préparé pour la remplacer si elle est perdue ou volée. S'il arrive que quelqu'un cherche à le tromper, lui enlève son bien ou insulte sa famille, à qui s'adressera-t-il pour obtenir justice ? Il n'y a point de tribunaux, de prisons, d'exécutions publiques parmi eux, et leur code civil ou pénal refuse d'intervenir dans les différends privés. Il est, par conséquent, obligé, par la nature de sa position isolée, d'être le seul juge de ses

propres actions et de se constituer lui-même l'administrateur de la justice. Il faut qu'il soit ferme et obstiné, prêt avec son couteau ou son casse-tête, selon l'expression de l'Indien ; sinon il est impropre à la position qu'il occupe.

L'habitude constante de porter des armes implique la nécessité de s'en servir. Beaucoup d'offenses légères qui parmi les Blancs s'arrangeraient d'une autre façon sont vidées parmi eux par la voie des armes. Un Indien ne frappe que dans l'intention de tuer, et il sait bien que, s'il manque son coup, son adversaire le tuera. On peut donc s'attendre, dans des querelles de tout genre, à les voir recourir à des moyens extrêmes pour obtenir une réparation ; et ces querelles ne sont pas du tout aussi fréquentes qu'on pourrait le supposer. Lorsque les deux adversaires s'aperçoivent qu'il y va de leur vie, ils cherchent à éviter de se provoquer l'un l'autre ; mais, s'il est nécessaire, chacun d'eux tâchera de prendre l'avance sur son ennemi, se trouvant obligé d'agir de la sorte pour sauver sa propre vie. Les Indiens ne s'assassinent pas entre eux pour acquérir les biens du décédé ; car, en tuant un individu de sa propre nation, l'agresseur est obligé de s'enfuir dans une autre bande pour éviter d'être massacré par les parents de la victime. De sorte que, au lieu de trouver quelque avantage dans son action en héritant du mort, il serait obligé d'abandonner ses propres biens, de s'exiler, d'appauvrir toute sa famille, qui ne cesse jamais de payer pour le mort, dans le but d'éviter une nouvelle effusion de sang, et d'exposer continuellement sa vie au danger de rencontrer quelque parent de l'homme assassiné. Il est, par conséquent, hors de question qu'ils puissent, de propos délibéré, commettre un meurtre par cupidité.

La seule manière dont l'un puisse tuer l'autre serait dans une querelle, et ceci arrive fréquemment. Ils ne font pas de cas de la cause de la dispute, que ce soit le vol d'un cheval ou une insulte, ou encore, qui a tort ou raison. Quand le différend arrive au point de dégénérer en bataille, tuer son adversaire pour préserver sa propre vie devient simplement une question de défense personnelle. Il n'y a pas de milieu ; et plusieurs de ceux qui ont commis un homicide dans une circonstance semblable ont regretté vivement la nécessité où ils se trouvaient. Ils soutenaient qu'il leur était impossible d'agir autrement. Ne pas tuer son adversaire quand la mort de l'un des deux devient nécessaire pour l'une ou l'autre raison, serait considéré comme le plus haut degré de folie et de lâcheté, et perdrait pour toujours l'Indien dans l'esprit de ses compatriotes et même de sa propre famille, en supposant même que ce ne serait pas livrer sa vie à son ennemi sans la défendre.

Dans tous les cas, le meurtre, pour cette raison, est, dans leur opinion, un acte de défense personnelle qui est la conséquence de leur organisation civile particulière. Il est une offense envers l'individu, encourant le risque de recevoir une punition égale de la part des parents du décédé, la proscription et la pauvreté ; mais il ne peut être considéré par eux comme une offense envers le *Grand Esprit*. Il n'y a pas un homme parmi eux qui en tuerait un autre pour le seul plaisir de le tuer ; car, nous l'avons démontré, ce serait se soumettre à être exilé, assassiné et ruiné, sans le moindre espoir de gain. Ceci serait entièrement incompatible avec le caractère de l'Indien.

Le meurtre exercé sur leurs ennemis est considéré comme honorable dans les batailles. Il est, au reste, de même parmi les Blancs ; leur manière différente de l'exécuter provient de leur éducation militaire.

Nous plaçant à ce point de vue, nous pouvons facilement concevoir comment un Indien, conséquent avec ses idées sur le *Grand Esprit*, invoque son assistance contre les ennemis de tous genres, soit qu'ils appartiennent à sa propre nation, soit à une autre.

Le brigandage et le vol ne sont pas fréquents parmi les Indiens. Le premier serait puni comme le meurtre ; le second exposerait le coupable à la risée de tout le monde. Des Indiens se volent les uns aux autres des objets de peu de valeur ; mais, si on des questionne, ils répondront qu'ils en avaient besoin et qu'ils ne pouvaient se les procurer autrement. Quand ils volent les Blancs, ils croient qu'ils font bien. Tous les Blancs, à leurs yeux, sont des intrus, s'enrichissant des travaux des Indiens. Leur dérober une partie de leurs biens, ce n'est que s'emparer d'une chose due et depuis longtemps arriérée. Ils n'ont donc recours au vol que pour venir en aide à leurs besoins, et le malheur de le pratiquer est regardé comme une punition complète. Le brigandage, quand il a lieu, est la conséquence de quelque querelle. Il est puni par la peine extrême que nous avons mentionnée plus haut.

Nous voyons, d'après cela, que ni le brigandage ni le vol ne peuvent être considérés comme des offenses envers le *Grand Esprit*, puisqu'ils ne sont que des moyens dont se sert l'Indien pour pourvoir à sa subsistance et à celle de sa famille. Ce sont cependant des offenses envers l'individu, et on les punit en conséquence. S'il arrive qu'un Indien vole un fusil ou un cheval, deux objets de la plus grande valeur parmi eux, il donnera pour raison qu'il en avait besoin pour le soutien de sa famille. En outre, les fusils, les chevaux et même la viande portée dans le camp, sont plus ou moins de propriété publique, la tribu entière participant au produit de la chasse. Le fusil et le cheval ne quittent pas la nation ; ils ne font que changer de propriétaire. C'est pourquoi, en ceci aussi bien que dans leurs autres entreprises, ils invoquent l'assistance du *Grand Esprit*.

Les transgressions contre le sixième commandement sont regardées par l'Indien comme une offense envers l'individu, père ou époux, mais non envers le *Grand Esprit*. Comme telles, elles sont punies de la peine de mort, ou en exigeant des indemnités, ou en enlevant les chevaux du coupable.

Quant aux jurements, il n'y a pas, dans le langage des Indiens, une seule parole équivalente au moindre des blasphèmes si en usage parmi les chrétiens civilisés. Quelle leçon pour les peuples civilisés ! Le nom du *Grand Esprit* est rarement prononcé autrement qu'à voix basse et seulement dans des occasions rares et solennelles ;

jamais dans une conversation ordinaire. En cas de témoignage, on peut avoir autant de confiance dans l'affirmation solennelle d'un Indien, que dans n'importe quel serment.

Ils n'ont pas connaissance du jour du sabbat. Leurs jours de fêtes sont fréquents, et, à ces occasions, ils redoublent de dévotion dans la pratique de leurs cérémonies et de leurs mortifications corporelles, quoiqu'ils ne s'infligent pas ces punitions comme s'ils se sentaient coupables de péché. Ils ne font pas pénitence pour leurs mauvaises actions. Le *Grand Esprit* peut-il être offensé ? et, s'il peut l'être, comment ? "Il peut l'être et il l'est, disent-ils, lorsqu'ils ne lui offrent pas les cérémonies convenables et qu'ils ne pratiquent pas les jeûnes, les pénitentes et les sacrifices propres à s'assurer suffisamment sa protection dans leurs grandes entreprises. La négligence de son culte est la seule offense envers lui." De là vient leur obstination à accomplir leurs cérémonies, comme si l'entière prospérité de leur vie et de celle de leurs familles en dépendait.

La croyance générale est que l'âme vit après la mort, et qu'elle se trouve alors dans un état final. Nos recherches parmi les Indiens ne nous ont fait découvrir aucune idée certaine sur l'occupation de l'âme dans cet état. Ils répondent toujours "qu'ils n'en savent rien". Cependant beaucoup d'entre eux supposent qu'à la mort l'esprit est transporté au Sud, dans une contrée chaude. Cette place parait n'être ni au ciel ni sur la terre. Elle est le séjour du bonheur, libre de tous maux, de besoins, de guerre et d'accidents. Quelques-uns y sont mieux traités que les autres, particulièrement les grands guerriers et ceux qui ont porté une attention spéciale dans l'accomplissement des cérémonies religieuses et ont offert de grands sacrifices. Le châtiment du péché n'est pas craint : tout est paix, abondance et harmonie. Si vous les questionnez plus minutieusement, ils vous décrivent un paradis qui ferait le pendant de celui de Mahomet, ou une image fantastique du monde, en supprimant le mal. Un grand nombre d'autres tribus indiennes parlent, d'une manière sombre, de l'avenir des méchants. Leur demeure est un lieu désolé, destitué de fruits, de racines, d'animaux de toutes sortes, et où règne un hiver perpétuel. C'est une place marécageuse et fangeuse, remplie de toutes sortes de reptiles. Dans l'endroit réservé aux bons règnent un été et un soleil éternels. Il y a une grande quantité d'animaux choisis pour la chasse, et une abondance de fruits et de racines. C'est un séjour de paix et de bonheur sans fin.

D'après la croyance des Indiens, les corps ne ressuscitent pas. Ils supposent néanmoins que des corps leur sont donnés dans la vie future, ayant les mêmes traits de visage et les mêmes membres que dans la vie actuelle ; mais exempts de toutes vicissitudes, telles qu'accidents, maladies et autres calamités de ce genre.

Parmi quelques Indiens, paraît régner l'idée de deux âmes : l'une du corps, qui repose pour toujours près du lieu de la sépulture ; l'autre de l'esprit, qui est admise dans le paradis méridional. Comme je l'ai dit plus haut, on trouve dans ce paradis des animaux de tous genres ; mais il ne parait pas que ces animaux soient les âmes de ceux qui sont morts ni que leur état de bonheur soit éternel. Les facultés de la raison et l'immortalité ne sont pas attribuées aux animaux.

Il y a parmi les Indiens une grande diversité d'opinions. Quelques-uns croient que la mort est l'état final de l'âme et du corps, mais que l'esprit du corps reste près du tombeau. En réalité, ils n'ont qu'une foi peu ferme dans l'existence d'une vie future, ou au moins ils n'attachent pas beaucoup d'importance à cette idée pendant leur vie. Au moment de leur mort, leur plus grande anxiété parait être concernant leurs familles qu'ils laissent sur la terre, et ils paraissent s'inquiéter très peu de ce qui adviendra de leurs âmes. Ils admettent l'incertitude de leur sort ; mais ils semblent n'avoir aucune crainte des punitions futures. En somme, il n'y a rien, dans cette croyance des Indiens, qui exerce quelque influence sur leur conduite générale, soit pendant leur vie, soit à leur lit de mort.

Toute chose ayant rapport à la vie future forme rarement le sujet de leur conversation.

De ce fait, nous pouvons raisonnablement conclure que l'exposé précédent de leur religion est exact, qu'ils ne se sentent coupables d'aucune offense envers le *Grand Esprit*, et qu'ils réclament seulement une récompense pour la dévotion qu'ils ont montrée dans leur manière de lui rendre un culte.

Ils n'ont pas d'idée d'une expiation ou d'un Rédempteur venu sur la terre pour les racheter et les mener dans la voie du salut. *Ils sont assis*, d'après l'expression de l'Écriture, *à l'ombre de la mort*. On doit leur donner une idée correcte du *Grand Esprit*, du crime, du bien et du mal ; leurs passions doivent être domptées avant que les principes du christianisme puissent être implantés dans leurs cœurs. La foi est un don de Dieu. La conversion de ces pauvres païens implique la régénération complète de l'Indien adulte, ce qui n'est rien moins qu'un miracle de la grâce. La tâche est grande, en vérité ; mais, avec l'assistance du Ciel, on peut l'accomplir. Dans toutes mes relations avec les Indiens, je les ai toujours trouvés respectueux, assidus et attentifs à la sainte parole de Dieu ; dans toutes les occasions, ils manifestent un vif désir d'avoir leurs enfants instruits dans les vérités consolantes de la religion ; dans aucun cas, je n'ai rencontré chez eux un esprit d'opposition.

Agréez, mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME LETTRE
Mission parmi les Pottowatomies en 1838

C'est un extrait de la première lettre de missionnaire qui a été écrite par le P. De Smet. Le *Catholic almanac* l'a publiée en anglais, en 1841. Le P. De Smet se trouvait alors parmi les Pottowatomies, au *Council-Bluffs*. "Je suis dans la persuasion, nous dit-il, que c'est la première fois que cette lettre est traduite en français." Elle contient beaucoup de traits sur la vie sauvage.

Mon révérend et cher Père.

Le jour où le bateau s'arrêta pour faire provision de bois, je m'éloignai à une distance considérable du bord de la rivière. Dans mon excursion, je rencontrai un vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui, à mon approche, s'arrêta et me considéra avec un étonnement mêlé de joie. Jugeant, d'après mes habits, que j'étais prêtre, impression dans laquelle je le confirmai, il s'écria : "Ah ! mon Père, je suis catholique. Il y a tant d'années que je n'ai eu le plaisir de voir un prêtre ! Je le désirais ardemment avant de mourir. Aidez-moi à me réconcilier avec Dieu." Je m'empressai de satisfaire son désir, et nous versâmes tous les deux des larmes en abondance. Il m'accompagna jusqu'au bateau, et je quittai ce bon vieillard dans des sentiments qu'il m'est impossible d'exprimer.

Dans la conversion d'une nation indienne, il y a de grandes difficultés à surmonter. Les principales viennent de l'abus des liqueurs spiritueuses, de la polygamie, des pratiques superstitieuses, de la difficulté d'acquérir une complète connaissance de leur langage, et de l'inclination à une vie nomade. Cette inclination est tellement forte que les Indiens tombent dans la mélancolie s'ils séjournent plus de trois mois dans le même endroit. Leur conversion doit être, par conséquent, entièrement l'ouvrage de Dieu. Cette partie de la vigne du Seigneur exige, de la part de ceux qui se proposent de la cultiver, une vie de croix et de privations. Nous espérons cependant que, fortifiés par la grâce divine et aidés de vos prières et de celles do nos frères, le Seigneur daignera couronner de succès nos faibles efforts.

Pendant ces quatre derniers mois, le, résultat de nos travaux apostoliques a été vraiment consolant. Un nombre considérable de Sauvages manifestent le désir d'être instruits. Nous avons ouvert une école ; mais, par suite de la petitesse de notre logement, nous n'y pouvons recevoir plus de trente enfants. Deux fois par jour, nous donnons une instruction à ceux qui se préparent au baptême. Nous en avons déjà admis 118, et j'ai eu la consolation d'administrer le baptême à 105 d'entre eux. Les Pottowatomies garderont un souvenir fidèle du jour de l'Assomption de la sainte Vierge. L'église dans laquelle le saint sacrifice fut offert est peut-être la plus pauvre qu'il y ait au monde. Douze jeunes néophytes qui, trois mois auparavant, n'avaient aucune connaissance de la loi de Dieu, chantèrent la messe de la manière la plus édifiante. Le P. Verreydt fit un sermon sur la dévotion envers la sainte Vierge ; je fis une instruction sur la nécessité du sacrement du baptême et sur les cérémonies qui l'accompagnent. J'administrai ce sacrement à vingt adultes, parmi lesquels se trouvait la femme du chef. Cette personne est remplie de charité et de zèle, et très estimée parmi les gens de sa nation, et j'ai la confiance que sa conversion amènera un grand nombre d'entre eux a la connaissance de la sainte Église. Après la messe, je bénis quatre mariages ; dans la soirée, je visitai l'une des familles nouvellement converties. J'en trouvai les membres réunis pour rendre grâces au Très-Haut des faveurs signalées qu'ils avaient reçues en ce jour. Ces pauvres gens parcourent maintenant la contrée pour exhorter leurs parents et leurs connaissances à se faire instruire et à partager le bonheur qu'ils goûtent. Plusieurs femmes malades, à qui leurs parents païens refusaient de nous appeler, se traînèrent jusqu'à nous, à une distance de deux ou trois lieues, pour recevoir le baptême avant de mourir.

Les Pottowatomies sont divisés en deux tribus : ceux des forêts, parmi lesquels il y a beaucoup de catholiques ; et ceux des prairies, qui n'ont jamais reçu la visite d'un prêtre. Ces derniers forment une bande composée de Pottowatomies, de Winebagos, Toxes, Chippeways, Sancs, Otteways, Menomences et Kickapos. Ils sont au nombre d'environ trois mille. C'est au milieu d'eux que nous avons commencé notre mission, sous la protection de la sainte Vierge et de saint Joseph. Au commencement de la guerre de l'indépendance, ils se séparèrent de leurs frères des forêts, les uns se jetant dans le parti anglais, les autres combattant pour la république. Les Pottowatomies, ayant cédé, en 1836, au gouvernement leurs terres de l'Illinois et de l'Indiana, reçurent en échange cinq millions d'acres de terrain sur le Missouri, vers les 41^{e} et 42^{e} degrés, de latitude nord.

Le climat de cette contrée est très sujet aux changements : de fortes pluies, accompagnées de tonnerre et d'éclairs, sont fréquentes pendant les mois de juin et de juillet. L'hiver n'y est pas aussi long qu'en Belgique, mais les froids y sont plus rigoureux et les chaleurs de l'été plus accablantes. La contrée est semée de forêts et de

belles plaines ; elle est arrosée dans toute son étendue par le Missouri. Elle est aussi traversée par trois autres rivières : le Necshnebatlana, le Musquito et le Boyer.

Les Pottowatomies sont d'un caractère doux et traitable ; ils ne manquent ni de courage ni d'intelligence ; ils ne reconnaissent pas le rang et les dignités. La seule autorité qu'un chef peut exiger est celle que lui donnent sa lance, ses flèches et sa carabine ; son coursier est son trône. Il doit être le plus courageux de ses sujets ; il faut qu'il soit le premier sur le champ de bataille et le dernier à le quitter. Dans le partage des dépouilles de l'ennemi, il n'a qu'une part égale à celles des autres. En général, les Sauvages sont capables de tenir une conversation très agréable, pour autant qu'elle se trouve renfermée dans les bornes de leurs connaissances. Quand ils ont à traiter quelque matière importante, ils réfléchissent quelques instants avant de donner leur opinion, et souvent même ils la diffèrent jusqu'au lendemain. Dans leur langue, ils n'ont pas une parole pour blasphémer le nom du Seigneur ; leur terme le plus offensant est celui de *chien*. La paix profonde qui règne parmi eux provient en grande partie de ce que chacun d'eux est libre de faire ce qu'il lui plait. Souvent des années se passent sans qu'il surgisse une seule querelle ; mais, quand ils sont ivres (et en ce moment une grande quantité de liqueurs spiritueuses est importée chez eux), toutes leurs bonnes qualités disparaissent : leurs cris et leurs hurlements sont effrayants ; ils se jettent les uns sur les autres, se mordent mutuellement le nez et les oreilles, et se défigurent de la manière la plus horrible. Depuis notre arrivée au milieu d'eux, quatre Ottoes et trois Pottowatomies ont été tués dans des querelles occasionnées par l'ivresse.

Quiconque a commis un crime est mis à mort par les parents de la victime, à moins qu'il ne "rachète son corps", en payant une amende consistant en chevaux, habillements, etc. Si le meurtrier se présente lui-même pour expier son crime et que personne ne se trouve avoir le courage de lui porter le coup mortel, ce qui arrive souvent, il est "lavé du meurtre", et, dans ce cas, il n'est pas obligé de payer une amende. Un de nos voisins, ayant assassiné sa femme, se tira d'affaire en faisant présent d'un cheval à chacun des frères de la défunte. Le meurtrier, quelque temps avant de commettre le crime, se peint le visage en noir et les lèvres en rouge, pour indiquer qu'il est altéré de sang et qu'il veut être satisfait.

Quand l'un des deux époux meurt, le survivant paie aux parents du décédé la "dette du corps", soit en argent, soit en chevaux, d'après ses moyens. Celui qui négligerait de payer cette dette s'exposerait à voir détruire tout ce qu'il possède. La femme est obligée d'être en deuil pour son mari pendant une année, c'est-à-dire, qu'elle ne peut ni se laver ni se peigner. Cependant, si elle se sent mangée de vermine, un parent du décédé peut, par compassion, lui rendre ce service.

Pendant une année entière, les Pottowatomies, nourrissent les âmes de leurs parents morts, en leur jetant une portion de chaque repas dans le feu, selon la croyance qu'elles sont par là réconfortées et fortifiées. Les Ottoes, leurs plus proches voisins, ont la coutume d'étrangler sur la tombe de leurs camarades un ou deux de leurs meilleurs chevaux, afin qu'ils s'en servent pour faire le grand voyage dans l'autre monde. Le ciel, d'après leur croyance, est une immense prairie qui se trouve au delà du soleil couchant, où le printemps est éternel et où se trouvent toutes sortes de plantes et toute espèce de gibier.

Quand un chef ou quelque guerrier distingué de la nation meurt, tous les guerriers qui ont remporté un trophée sur l'ennemi s'assemblent pour lui rendre les derniers honneurs. Ils accompagnent le cercueil jusqu'au lieu de sépulture. Là, un de leurs principaux orateurs prononce l'oraison funèbre. Il rappelle les bonnes qualités du décédé, les actions les plus remarquables de sa vie, les ennemis que sa hache guerrière a abattus, les têtes qu'il a scalpées et les bêtes féroces qu'il a tuées. On le place dans sa bière le visage tourné vers le soleil couchant, ayant à ses côtés sa carabine, sa lance, son arc et ses flèches. On remplit sa poire à poudre et sa cartouchière, qu'on place dans son cercueil avec sa pipe, une certaine quantité de tabac et quelques provisions consistant en sucre, viande, maïs, etc. afin qu'il s'en serve dans sa route pour "la région des âmes". Tous lui souhaitent le bon voyage et lui serrent une dernière fois la main avant qu'on ne ferme le cercueil. On plante sur sa tombe "le poteau du bravé", au haut duquel on peint un animal en rouge ou "dodeme", qui représente l'esprit gardien du décédé ; en outre, les assistants le couvrent d'un très grand nombre de croix rouges, par lesquelles ils prétendent indiquer les noms des ennemis que leur compagnon a tués dans les combats, et qu'ils destinent à lui servir d'esclaves dans l'autre monde. J'ai vu quelques-uns de ces poteaux qui portaient jusqu'à quatre-vingts et cent croix de ce genre.

Des parents avaient pratiqué une légère ouverture au tombeau dans lequel reposait leur enfant, afin de lui laisser de la place pour passer dans l'autre monde. Sa mère inconsolable passa deux jours près du cercueil, dans le but de s'assurer si l'objet de sa tendresse était heureux ou malheureux dans l'autre vie. Les signes qui devaient, à son avis, le lui faire connaître étaient ceux-ci : si elle voyait un bel oiseau ou un joli insecte, elle en augurait favorablement pour son enfant ; si, an contraire, c'était un reptile ou un oiseau de proie, elle regardait sa destinée comme malheureuse. Heureusement il arriva que le temps était très beau, que des papillons et une foule variée d'autres jolis insectes voltigeaient de tous côtés. La pauvre mère retourna chez elle consolée et rassurée sur le sort de son enfant. Quelques jours après, elle vint me trouver pour se faire instruire dans notre sainte religion et pour faire baptiser ses deux petites filles.

Aussitôt qu'un Indien désire se marier, il fait connaître ses vœux en jouant d'une espèce de flûte appelée *popokwen*, parcourt le village habillé et tatoué, et donne des sérénades devant la loge de celle qu'il désire prendre

pour sa femme. Si la jeune fille consent à se marier avec lui, ses parents ou ses frères fixent le prix. Il faut qu'il donne à chacun d'eux un cheval ou quelque autre objet de valeur ; après cela, la fiancée lui est livrée. Cependant les parents vendent leurs filles à qui il leur plaît, sans consulter leurs inclinations ; et elles y sont tellement habituées qu'il leur arrive rarement de s'en plaindre. La femme d'un Sauvage n'est guère mieux qu'une esclave. Les Indiens disent que le Grand Esprit décida, dans un conseil tenu entre lui et leurs ancêtres, que "l'homme protégerait la femme et irait à la chasse des animaux sauvages ; mais que tout le reste serait à la charge de la femme". Ils se conforment scrupuleusement à cette décision. Par suite, la femme est chargée de tous les soins domestiques : elle lave, coud, fait la cuisine ; elle est même obligée de bâtir les loges, de cultiver les champs, de tailler le bois, etc. etc. De là vient que, à l'âge de trente à trente-cinq ans, elle porte toutes les marques de la vieillesse. Quant aux hommes, à part le temps qu'ils passent à la chasse, ils mènent une vie paresseuse ; ils causent ensemble en fumant leurs pipes, jouent aux cartes ou à la balle, mais ne font rien de plus.

Lorsqu'il s'agit de donner un nom à un enfant, les parents font une grande fête. Ils envoient à chacun de leurs invités une feuille de tabac ou une petite baguette. Ils s'invitent les uns les autres de cette manière. Après le repas, le plus âgé de la famille annonce le nom que portera l'enfant, lequel a généralement rapport à quelque marque distinctive, à quelque rêve qu'il a fait, ou à quelque bonne ou mauvaise qualité qu'on a remarquée en lui. Cette cérémonie a lieu pour les garçons lorsqu'ils ont atteint leur dix-septième année ; ils doivent préalablement observer un jeûne rigoureux pendant sept à huit jours. Durant cet espace de temps, les parents leur recommandent d'être particulièrement attentifs aux rêves que le Grand Esprit leur envoie et qui doivent leur révéler leurs futures destinées. Ainsi, il deviendra un grand chef ou guerrier, d'après le nombre d'animaux qu'il aura tués et de chevelures qu'il aura remportées sur l'ennemi dans ses songes. L'animal dont il rêve devient son "dodeme", et pendant le restant de sa vie, il faut qu'il en porte la marque sur lui, sous la forme d'une serre, d'une dent, d'une queue ou d'une plume.

Les faux prêtres parmi les Indiens appartiennent à une caste particulière, connue sous le nom de "Grande médecine". Chacun d'eux est muni d'un grand sac qui contient quelques racines et quelques plantes médicinales, auxquelles ils rendent une espèce de culte. Ils cachent soigneusement leur croyance religieuse et sont très lents à admettre des disciples. Lorsqu'ils se réunissent, ils dansent et chantent une grande partie du temps. Il y a une circonstance très remarquable et que j'ai entendu citer par beaucoup qui en ont été témoins : c'est qu'ils interrompent leurs pratiques superstitieuses lorsqu'une personne baptisée, portant un signe de sa religion, par exemple, une croix, vient à passer près du lieu où ils sont assemblés. Une personne âgée, que j'instruis en ce moment et qui a appartenu pendant longtemps à la "Grande médecine", fut menacée de mort si elle devenait chrétienne. Cependant cette menace n'a pas ébranlé sa résolution, fortifiée, du reste, par l'exemple de ses six enfants qui furent baptisés par moi. Les chefs de cette secte sont très redoutés des Sauvages ; ils leur font croire qu'ils peuvent, à volonté, prendre la forme d'un serpent, d'un loup ou de tout autre animal ; qu'ils peuvent prédire les événements futurs et découvrir l'auteur d'un meurtre ou d'un vol. Leur connaissance des plantes médicinales les met souvent à même d'opérer des cures extraordinaires. Quand ils ont administré quelque médicament à un malade, ils jettent des cris affreux, font semblant, à l'aide de longues pipes, de sucer la maladie hors du corps, dansent autour du patient, faisant en même, temps les grimaces les plus ridicules.

Leurs chants ont presque invariablement rapport à leurs idées religieuses et s'adressent souvent à *Na-na-bush*, ou "l'ami de l'homme, le neveu de la race humaine". Ils le prient d'être leur interprète et de présenter leurs prières au "Maître de la vie". Ils sont aussi consacrés à *Me-suk-kum-mik-okwie*, qui est sur la terre la bisaïeule du genre humain. Dans ces chants, ils racontent comment Na-na-bush créa la terre par l'ordre du Grand Esprit, et comment la bisaïeule reçut l'ordre de pourvoir à tous les besoins des oncles et des tantes de Na-na-bush. Par cette expression, ils désignent les hommes et les femmes. Na-na-bush, le bienveillant médiateur entre le genre humain et le Grand Esprit, obtint de celui-ci la création des animaux pour nourrir et habiller l'homme. Il obtint aussi pour l'homme des racines et des plantes médicinales, afin de lui permettre de guérir toutes les maladies et de pouvoir tuer les animaux à la chasse. Tous ces dons furent confiés à Me-suk-kum-mik-okwie, et, afin que les oncles et les tantes de Nana-bush ne pussent jamais l'invoquer en vain, ce dernier supplia la bisaïeule de ne jamais quitter sa hutte. De là vient que chaque fois qu'un Sauvage cueille des simples, il en enfouit une partie dans la terre, en offrande à Me-suk-kum-mik-okwie. Tous ces chants sont gravés sur des fragments d'écorce ou sur des morceaux de bois plat ; les idées sont représentées par des figures emblématiques.

Parmi les Pottowatomies, il règne une tradition d'après laquelle il y a dans la lune une femme toujours occupée à fabriquer un grand panier. Si elle parvient à finir son ouvrage, le monde sera détruit ; mais un grand chien la surveille constamment et détruit son ouvrage quand il est sur le point d'être terminé. La lutte entre la femme et le chien a lieu à chaque éclipse de lune. Ils croient que le point noir qu'on distingue sur la face de la lune n'est autre chose que le grand chien.

Ils sont convaincus que le tonnerre est la voix d'êtres vivants ; les uns supposent qu'ils ont la forme d'hommes, les autres, qu'ils ressemblent aux oiseaux. Chaque fois qu'ils entendent le tonnerre, ils brûlent du tabac, qu'ils lui offrent en sacrifice. Je ne sais pas s'ils sont instruits des rapports qui existent entre le tonnerre et l'éclair qui le précède.

Il y a une tradition très singulière qu'un des chefs de la nation m'a racontée. Elle règne parmi toutes les tribus des Illinis, ou des États de l'Illinois, de l'Indiana et de l'Ohio. En montant le Mississipi, au delà de Saint-Louis, entre Alton et l'embouchure de l'Illinois, le voyageur découvre entre deux grandes collines un passage étroit, par lequel un petit torrent coule dans la rivière. Ce torrent, dans la langue des indigènes, est appelé *Piasa*, ou "l'oiseau qui dévore les hommes". A cette place, on remarque, sur un rocher perpendiculaire, sculptée dans le roc, l'image d'un oiseau d'une taille gigantesque, ayant les ailes déployées. L'oiseau que cette figure représente, et qui a donné son nom au torrent, est nommé par les Indiens *Piasa*. Ils prétendent que plusieurs milliers de lunes (de mois) avant l'arrivée des Blancs, quand le grand mammouth ou mastodonte, qui fut détruit par Na-na-bush et dont on trouve encore aujourd'hui les ossements, dévorait le gazon de leurs immenses et verdoyantes prairies, il existait un oiseau d'une dimension si monstrueuse, qu'il avait la coutume de saisir, avec la plus grande facilité, un cerf entre ses serres. Ayant goûté une fois la chair humaine, cet oiseau ne voulut plus jamais se contenter d'une autre proie. Un jour, il prit un Indien dans ses serres et le porta dans une des cavernes du rocher, où il le dévora. Ce fut en vain que des centaines de guerriers tâchèrent de détruire le monstre : pendant de longues années il causa la désolation de villages entiers et sema la terreur parmi les tribus des Illinis. A la fin, un chef guerrier nommé *Outaga*, dont la renommée s'étendait au delà des grands lacs, s'écarta du reste de sa tribu et jeûna dans la solitude pendant l'espace d'une lune, priant le Grand Esprit, le Maître de la vie, de délivrer ses enfants des ravages de Piasa. La dernière nuit qu'il jeûna, le Grand Esprit lui apparut en songe et lui ordonna de choisir vingt guerriers armés d'arcs et de flèches empoisonnées, et de les placer en embuscade dans un certain endroit. L'un d'eux devait se montrer à découvert et devenir la victime de Piasa, sur qui tous les autres devaient décocher leurs flèches au moment où il fondrait sur sa proie. En s'éveillant, Outaga fit part de son rêve à sa tribu, choisit sans retard le nombre désigné de guerriers et les plaça en embuscade, s'offrant lui-même pour sauver la nation. Placé sur une élévation, il vit Piasa perché sur un rocher, et, la main sur le cœur, il entonna d'une voix ferme le chant de mort du guerrier. Piasa ne tarda pas à découvrir sa proie et fondit sur le chef. Au même instant, tous les arcs se détendirent, et une nuée de flèches pénétrèrent dans le corps du monstre, qui tomba mort aux pieds d'Outaga. Le Maître de la vie avait suspendu un bouclier invisible au-dessus de la tête du guerrier, pour le récompenser de son généreux dévouement. C'est la tradition indienne, ainsi qu'on me l'a rapportée. En mémoire de cet événement, l'image de Piasa fut sculptée dans le roc. Les Indiens ne passent jamais dans cet endroit sans décharger leurs fusils contre l'oiseau, et les marques laissées par les balles sur le roc sont innombrables. Dans les cavernes qui entourent Piasa, les ossements de plusieurs milliers d'hommes sont amoncelés. Quand et comment sont-ils venus là ? Ce n'est pas facile à deviner.

Les *Panis-Loups*, qui ne sont qu'à trois journées de distance de nous et auxquels nous espérons rendre bientôt visite, ont offert, il y a quelques mois, un horrible sacrifice dans la personne d'une femme siouse, à peine âgée de quinze ans, et qu'ils avaient faite prisonnière. Ils l'engraissèrent jusqu'au temps où ils devaient ensemencer leurs champs. Le 22 avril dernier, elle fut appelée à comparaître devant la nation entière ; elle ne se doutait pas qu'elle dût être la victime du sacrifice qui se préparait. Escortée par plus de cent guerriers tenant leurs arcs et leurs flèches cachés sous leurs habits, elle fut conduite de loge en loge pour recevoir une petite bûche de bois, qu'elle passait au guerrier qui se trouvait à côté d'elle ; celui-ci la passait à son voisin, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous en furent fournis. Équipés de cette manière, ils marchèrent en silence jusqu'à la place désignée pour le sacrifice. Chacun déposa sa bûche et l'on mit le feu au tas. Deux barres furent alors attachées au-dessus du bûcher. S'apercevant enfin du sort qui l'attendait, la malheureuse victime, toute tremblante et en pleurs, se jeta à leurs pieds et implora leur pitié de la manière la plus digne de compassion. Un marchand de Saint-Louis, qui se trouvait présent, offrit une somme considérable pour la rançon ; mais il ne put parvenir à faire changer les Indiens de détermination. Ils lièrent la jeune femme par les pieds aux deux barres, et par les mains à deux arbres, de façon qu'elle se trouva suspendue en forme de croix au-dessus du bûcher. On lui avait peint le corps moitié en noir, moitié en rouge. Quand ces préparatifs furent terminés, on lui brûla les pieds et les mains avec des torches ardentes, pendant que les bourreaux lançaient leur cri terrible appelé *sas-sah-kwi*, cri de guerre. A ce signal, tous, avec une expression de joie féroce, décochèrent leurs flèches sur l'infortunée victime. Après cela, le chef tordit les flèches et les enleva du corps ; puis il arracha le cœur et le dévora ; enfin, il hacha littéralement les restes de la victime en menus morceaux, avec lesquels il frotta les pommes de terre et le mais qui allaient être semés. Ces Indiens sont persuadés qu'un pareil sacrifice est agréable au Grand Esprit, qu'il attire la fertilité sur leurs champs et leur procure une récolte abondante. J'ai appris ces détails de la bouche de quatre personnes qui furent des témoins oculaires de cette scène affreuse.

Trois chefs de cette nation vinrent nous visiter et logèrent dans notre hutte. Ils remarquèrent le signe de la croix que nous faisions avant et après nos repas. A leur retour chez eux, ils enseignèrent à tous ceux de leur village à en faire autant, comme quelque chose d'agréable au Grand Esprit. Par l'entremise d'un interprète, ils nous invitèrent à venir les visiter. Quoique le gouvernement y ait envoyé un ministre protestant, ils ne veulent rien avoir de commun avec lui. L'usage des boissons spiritueuses est défendu dans leur tribu. Quand on leur en offre, ils répondent "qu'ils sont déjà assez fous pour ne pas chercher à le devenir davantage en s'enivrant". Ils pratiquent une coutume singulière : ils se mangent mutuellement leur vermine et rendent le même service à ceux qui viennent les visiter. Les Panis-Loups sont au nombre de dix mille.

Le ministre protestant des Omaguas, tribu d'environ deux mille âmes, a aussi été obligé de partir. Deux des chefs de cette tribu, *Kaiggechinke* et *Ohio*, avec quarante de leurs guerriers, vinrent exécuter la danse du calumet ou de l'amitié devant nous. Cette danse vaut vraiment la peine d'être vue ; mais il est impossible d'en donner une idée exacte. Ils jettent des cris en se frappant la bouche de la main, tandis qu'en même temps ils sautent de toutes les façons imaginables, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, tournant à droite ou à gauche sans la moindre régularité dans leurs mouvements, mais en gardant toujours la mesure que leur bat un tambour. Ils nous manifestent tous la plus grande affection et nous ont invités à fumer le calumet avec eux. Je montrai notre chapelle aux chefs, qui parurent prendre un vif intérêt à l'explication que je leur donnai de la croix et des images représentant la Passion de Notre-Seigneur. Ils me prièrent instamment de venir leur rendre une visite pour baptiser leurs enfants, et me firent présent d'une peau de castor en façon de blague à tabac. Je leur donnai en retour quelques chapelets pour leurs enfants et une belle croix en cuivre pour chacun d'eux. Ils reçurent ces objets pieux avec gratitude, et les baisant respectueusement, ils se les attachèrent au cou. Cette tribu n'est éloignée que de cent milles des *Council-Bluffs*.

D'après une décision récente du gouvernement, le nouveau territoire indien aura pour limites la rivière Rouge au sud ; l'État de l'Arkansas, l'État du Missouri et la rivière du même nom à l'est. Ce territoire renferme, en ce moment, les nations suivantes : Punchas, Dourvas, Ottoes, Kansas, Osages, Kickapos, Kaskarias, Ottowas, Pottowatomies, Delawares, Sharvanons, Weas, Piankashaws, Peorias, Senecos, Sancs, Quapaws, Creeks, Cherokees et Choctaws. Ces Indiens sont au nombre d'environ cent mille. C'est tout ce qui reste de ces nations autrefois puissantes.

Dans les premiers temps de la découverte du Nouveau-Monde, les îles et les côtes étaient extrêmement peuplées ; mais beaucoup de tribus qui florissaient alors ont disparu de la face de la terre, et leurs noms mêmes sont en grande partie restés inconnus. A mesure que les Blancs étendaient leur puissance dans l'Ouest, les Sauvages se retiraient vers l'Ouest, laissant derrière eux de tristes monuments de leurs infortunes et de leur décadence. Aujourd'hui, cent mille d'entre eux sont poussés vers les prairies vastes et inhabitées. La chasse ne peut plus longtemps subvenir à tous leurs besoins, et ils n'ont pas l'habitude du travail manuel. On peut donc avoir de sérieuses appréhensions sur leur sort.

Ah ! si le nombre des missionnaires était plus considérable et nos ressources plus grandes, ce serait peut-être le moment favorable de leur faire un bien permanent et de prévenir leur entière extinction. En outre, il y a encore, au delà et en deçà des Montagnes-Rocheuses, un grand nombre de tribus indiennes comptant plusieurs centaines de mille âmes ; beaucoup d'entre elles nous ont invités à nous établir au milieu d'elles. Je puis dire que toutes les nations de l'Amérique du Nord manifestent une prédilection décidée pour les missionnaires catholiques, en dépit des millions de dollars que les sociétés protestantes dépensent pour ce pauvre peuple, et qui ne servent qu'à enrichir les missionnaires protestants, ainsi que leurs femmes et leurs enfants qui les accompagnent toujours. Ils saisissent l'occasion qui leur est offerte de se fixer au milieu des Sauvages, et partout où on les trouve, il est difficile d'établir une mission catholique.

On rencontre souvent des ours dans notre voisinage. Ils se jettent rarement sur quelqu'un, à moins qu'on ne les attaque. Les loups viennent souvent jusqu'au seuil de notre porte. Dernièrement, ils enlevèrent toute notre basse-cour. Il y en a de deux espèces différentes : les loups des prairies, qui sont petits et peureux ; et les loups noirs des montagnes, qui sont grands et dangereux. Nous sommes, par conséquent, obligés d'être sur nos gardes contre ces mauvais voisins, et de ne jamais sortir sans être armés d'un long couteau ou d'une canne à épée. On trouve ici aussi différentes espèces de serpents, et des souris en telle quantité qu'elles mangèrent notre petite provision de fruits. Les insectes, principalement les papillons, sont en très grand nombre et très variés ; il y en a d'une dimension énorme, ayant environ huit pouces de long. Il y a aussi une myriade de moustiques qui ne nous laissent en repos ni le jour ni la nuit.

Je voudrais vous donner quelque idée de l'architecture d'un village indien : elle est aussi fantasque que leur danse. Imaginez un grand nombre de huttes et de tentes, faites de branches d'arbre, de peaux de buffles, de toiles grossières, de nattes, de mottes de gazon vert de toutes les grandeurs et de toutes les formes, les unes supportées sur un pilier, les autres sur six, et ayant pour la plupart une triste apparence. Figurez-vous-les couvertes d'ornements et de peintures de tous genres, dispersées çà et là dans la plus grande confusion, et vous aurez un village indien.

Nous avons une jolie petite chapelle de vingt-quatre pieds carrés, surmontée d'un petit clocher, ainsi que quatre petites huttes faites de bûches grossières, et dont les toits nous préserveront mal contre la pluie et la grêle, et seront encore d'une moindre protection contre les neiges de l'hiver.

Agréez, mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.[1]

[1] Pendant son séjour actuel en Belgique, le R. P. De Smet a reçu la désolante nouvelle de la mort violente d'un de ses confrères d'Amérique. On sait que le paquebot le *Pereire* est rentré au Havre venant de New-York, après avoir essuyé une épouvantable tempête. L'avant du navire avait été brisé. Il y avait six morts et vingt blessés. Voici les détails que donne le *Courrier du Havre*, du 26 janvier :

"Le steamer transatlantique le *Pereire*, qui est arrivé, hier matin, au Havre venant de New-York, a failli sombrer par suite du plus monstrueux coup de mer qu'il ait été donné de voir à un marin. Le paquebot était à la cape, lorsque tout à coup une prodigieuse masse d'eau, estimée à 600 ou 700 tonnes, s'abattit sur l'avant, broyant le salon et emportant, outre une partie du rouf, les dromes, etc. tuant ou blessant quelques hommes de l'équipage et quelques passagers, et laissant tout l'avant du navire ouvert et sans protection, de manière à rendre impossible, avec sécurité, la continuation du voyage, en présence du mauvais temps et à la merci d'un coup de mer. Grâce à l'intrépidité du capitaine, le navire, tant bien que mal, a pu rentrer dans son port d'attache. L'inquiétude faisait battre bien des cœurs, car bien des familles ignoraient encore si quelqu'un des leurs ne se trouvait pas au nombre des victimes ; et, quand le *Pereire* eut pris place dans le bassin de l'Eure, un grand rassemblement se forma sur le quai. Les agents de la Compagnie générale transatlantique prirent, avec l'esprit de décision et de promptitude qu'on leur connaît, toutes les mesures qui les concernaient.

Voici les noms de ceux qui ont perdu la vie à bord du *Pereire*, dans la funeste journée du 21 janvier : Laisour, matelot, et Jean Cahaguet, employé, qui ont été emportés par le coup de mer ; Jean Jouan, matelot, a eu le crâne fracturé par la chute de la vergue ; Mlle Finkelberg, passagère, a eu la colonne vertébrale brisée ; M. O'Callaghan, prêtre, a eu la poitrine écrasée ; M. Foulquier, passager, est mort d'une congestion au cerveau. Comme nous l'avons dit plus haut, il y a eu une vingtaine de blessés parmi les officiers, les hommes de l'équipage et les passagers. Tous sont dans un état satisfaisant, à l'exception d'un missionnaire lazariste, qu'on a été obligé de porter à l'hospice. Ce dernier a eu un pied écrasé et la gangrène gagne la jambe."

On donnait du Havre, sous la date du 26 janvier, des renseignements particuliers sur cette affreuse catastrophe. Les voici : "Le *Pereire*, superbe steamer à hélice de la *Compagnie française transatlantique*, vient de rentrer dans notre port, presque désemparé. Parti du Havre le 16 janvier, il s'est vu, après quatre jours d'une navigation pénible, assailli par une tempête furieuse. Le 21 janvier, entre deux et trois heures de l'après-midi, une lame est venue défoncer un compartiment de l'arrière du bateau et occasionner la mort de six passagers : trois tués, pour ainsi dire sur le coup ; trois autres enlevés et jetés à la mer par-dessus bord. Une des trois victimes qui ont trouvé la mort sur le navire est le R. P. O'Callaghan, de la Compagnie de Jésus, écrasé dans sa cabine. Le Frère Berardi, qui l'accompagnait, a eu les jambes cassées. Beaucoup de passagers ont été blessés, entre autres le R. P. Jos. E. Keller."

Nous lisons dans une autre correspondance : "Le R. P. O'Callaghan était un homme de beaucoup de mérite. Il s'en retournait à New-York, après avoir fait le voyage de Rome, où il avait été député auprès du général de la Compagnie par ses confrères de la province du Maryland. Sa résidence était le collége de Georgetown, près de Washington. Le R. P. Keller, son compagnon de route, avait été également envoyé à Rome par les Jésuites de la province du Missouri."

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LETTRE
Les trois tribus du Haut-Missouri

Bruxelles, mai 1869.

Mon révérend et cher Père.

Étant sur le point de quitter la Belgique pour retourner à ma mission des Montagnes-Rocheuses, je vous laisse comme souvenir quelques notes. Elles ont pour sujet : 1° *les Trois Tribus du Haut-Missouri ;* - 2° *le Père Dumortier*, qui a été votre condisciple au collége d'Alost ; et *le Frère Mazella ;* - 3° *Saint-Paul Colvile ;* -- 4° *le Missionnaire de Seilles*, de Bruges ; - 5° mon *Itinéraire*, commencé en 1822 et que je tâcherai de compléter. Si vous le jugez à propos, vous pourrez publier successivement ces écrits.

Je recommande aux prières de mes compatriotes mes nouveaux voyages et ma personne ; et je leur recommande, en passant, tout ce Nouveau-Monde. Il y a aussi tant de bien à faire dans la partie civilisée de l'Amérique du Nord !

Le progrès que la religion y fait est immense depuis la guerre. Il était déjà considérable avant cette époque. Pour vous en donner une idée, les statistiques catholiques des États-Unis démontrent que, en 1808, il n'y avait qu'un seul diocèse, 2 évêques, 68 prêtres et 80 églises ; et aujourd'hui on compte 43 diocèses, 45 évêques, dont 6 sont archevêques ; 2108 prêtres et 2334 églises.

A mesure que le nombre des ecclésiastiques s'augmente, les institutions religieuses se multiplient merveilleusement. En 1808, on comptait à peine une douzaine de ces institutions de différents genres ; aujourd'hui la différence est également remarquable.

Au commencement de l'année 1860, on comptait 21 séminaires ecclésiastiques pour les hautes études ; 85 institutions religieuses ou monastères d'hommes ; 141 institutions religieuses ou couvents de femmes ; 75 colléges pour l'éducation des jeunes gens, dont plusieurs ont le titre d'*université* ; 170 académies religieuses pour l'éducation des demoiselles ; 158 asiles pour les orphelins des deux sexes, les vieillards et les malades, principalement confiés aux soins des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Le nombre des écoles libres pour les enfants pauvres des deux sexes est aussi très grand. Et cependant la presque totalité de nos églises et de nos institutions religieuses sont érigées par le seul zèle et les seuls dons des fidèles.

On n'a pas de statistique bien certaine sur le nombre total des catholiques. Il ne saurait guère être éloigné de quatre à cinq millions. Les prêtres sont loin de suffire aux besoins des catholiques répandus sur la superficie de cette vaste République. Toutefois on espère pouvoir s'occuper bientôt, d'une manière toute spéciale, de la conversion des protestants.

Vous voyez par là, mon révérend Père, que nous avons besoin d'hommes et de prières pour l'Amérique civilisée. Permettez-moi de vous donner maintenant quelques détails sur les trois tribus unies du Haut-Missouri, pour lesquelles je demande surtout de pieux secours.

Dans une de mes lettres de 1867[1], je vous ai parlé des baptêmes donnés aux enfants assiniboins. Un grand nombre de chefs et de braves, appartenant aux différentes bandes de cette nation, vinrent au Buford pour y faire aux commissionnaires du gouvernement leurs démonstrations de fidélité et de paix. Ils étaient prodigues de belles paroles et de promesses, et sans ménagements envers les agents et autres employés qui ne cessent de les tromper. Les chefs Corbeaux et Santies étaient trop éloignés du poste pour pouvoir s'y rendre à temps aux conférences.

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1867, p. 428 ; *Révolte des Sauvages Sioux.*

Nous quittâmes le Buford le 19 juillet 1867. A notre retour, nous visitâmes de nouveau le fort Berthold, et je me retrouvai parmi mes anciens amis les Ariccaras, les Mandans et les Gros-Ventres. Ils habitent un grand et unique village, qui a près de deux milles de circonférence. Leurs maisons sont vastes et solidement construites en charpente, couvertes en terre sous forme de monticules, avec un trou ou une ouverture ronde au sommet, qui laisse pénétrer la lumière et échapper la fumée. Ces sortes d'habitations sont chaudes en hiver et fraîches en été. Leur circonférence est de deux cents pieds, sur une hauteur de vingt-cinq à trente. Ces Indiens sont au nombre de près de 3000. Tous leurs petits enfants sont baptisés. Ils vivent en paix avec les Blancs, et cultivent, dans un vaste champ de 1200 arpents, des patates, du maïs, des citrouilles et des fèves. Pour tout instrument d'agriculture, ils se servent de bâtons pointus, de bêches et de pioches.

Leurs plaintes contre les agents du gouvernement et contre les soldats étaient vives et amères. Les premiers les trompent et les volent dans les distributions des annuités ; tandis que les autres les démoralisent par leur conduite scandaleuse. Tout l'hiver de 1866-1867, ils ont été le jouet et les esclaves d'un capitaine dur et tyrannique, qui semblait prendre à tâche de tourmenter ces pauvres malheureux. Lorsque les vieilles femmes avec leurs petits enfants affamés s'approchaient du fort pour ramasser et recueillir l'immonde gâchis jeté de la

cuisine des soldats, on les chassait sans pitié, en jetant de l'eau bouillante sur leur corps émacié et couvert de haillons, dans la saison la plus rigoureuse de l'année.

Tout ce que je vous dis faisait partie du discours que le Parflèche-blanc, chef des Ariccaras, nous adressait. Il priait en même temps les généraux Sully et Parker de le soumettre à leur Grand-Père (le président), pour lui faire connaître comment ses soldats traitent ses amis dans les plaines éloignées.

"Réduits à la dernière extrémité, ajoute le Parflèche-blanc, avant de quitter mon village à la recherche de vivres, accompagné de mon camp affamé, j'implorai le secours du Grand-Esprit, levant mes deux bras vers le ciel, au nom de nos petits innocents que vous avez baptisés, Robe noire ! Et ma prière a été exaucée. Le temps excessivement froid se modéra, les mères et leurs enfants soutinrent les fatigues de la route, et, avant le coucher du soleil, à côté des feux de notre camp, nous tuâmes plusieurs buffalos. Oui ! le Grand-Esprit aime ses petits enfants."

En finissant son discours, il demanda avec les plus grandes instances des Robes-noires pour venir s'établir parmi les trois nations réunies, et leur accorder les faveurs insignes de la religion.

Pendant ma mission parmi les tribus indiennes du Missouri, j'ai envoyé aux bandes hostiles plusieurs Sauvages comme députés. Je les chargeais de torquettes de tabac à fumer pour les distribuer aux chefs. Chaque torquette servait de lettre d'introduction pour inviter les chefs à venir me voir afin de conférer ensemble sur leur situation actuelle. Au delà de cent guerriers, avec leurs chefs, se sont rendus à notre invitation et sont venus au fort Rice, dans l'espérance d'y rencontrer les deux généraux. Après avoir attendu notre arrivée pendant dix jours, ils se sont éloignés à regret, forcés par le manque de provisions et le besoin de vivres dans lequel leurs familles se trouvaient pour le moment. Ils reprirent donc le chemin des plaines pour se rendre à la grande chasse des buffles, qui dure ordinairement deux ou trois mois. J'ai beaucoup regretté d'avoir manqué cette occasion. Quand je quittai le fort Rice, ils me firent dire spécialement, par les deux interprètes de l'endroit, qu'ils avaient un grand désir de me voir en ma qualité de Robe-noire et de s'entretenir avec moi. Les interprètes m'assuraient que tous manifestaient des dispositions favorables à la paix. Ma santé, un peu délabrée par les fortes chaleurs de l'été, s'est remise insensiblement et m'a permis de me rendre de nouveau au milieu des tribus indiennes en 1868. Vous avez, mon révérend Père, publié les détails de ce voyage[1].

[1] Voir les *Précis Historiques*, 1868, p. 439, 476 et 506 : La Pacification par la Robe-noire.

Pendant ma mission de 1867 aux différents camps indiens, dont je vous ai donné les noms dans une lettre précédente, les chefs, dans tous leurs discours et dans toutes leurs conversations privées, me manifestaient des dispositions amicales envers les Blancs, et une détermination forte de se tenir à l'écart des bandes ennemies. Une note exacte de toutes les plaintes des Sauvages a été tenue par les commissaires, et a été transmise au département de l'intérieur. J'ai la ferme confiance que, si le gouvernement tenait compte des justes réclamations des Indiens, si leurs annuités leur étaient remises en temps et lieu, si les agents et leurs subalternes les traitaient avec honnêteté et justice, si on leur fournissait les instruments nécessaires pour la charpenterie et l'agriculture, toutes les tribus en question du Haut-Missouri maintiendraient la paix avec les Blancs ; et les bandes guerrières, qui infestent aujourd'hui les vastes plaines du Far-West, les nouvelles routes à travers le désert et les vallées des eaux de la Platte, où elles causent tant de dégâts et de meurtres, cesseraient sans délai leurs déprédations et ne tarderaient pas à venir se joindre aux tribus paisibles et tranquilles. Oui, si les Sauvages pèchent contre les Blancs, c'est parce que ceux-ci ont beaucoup péché contre eux.

Il est grandement question, en ce moment, de placer toutes les tribus indiennes sur une ou deux grandes réserves. Ce n'est pas l'affaire d'un moment que de changer la nature de l'homme. Les Indiens nous disent : "Nous sommes nés chasseurs et pour battre la campagne à la poursuite des animaux." Pour transformer ces hommes en cultivateurs, il faut prendre sagement son temps et avoir recours à la patience. L'exécution doit nécessairement avoir quelques années. Les Indiens que nous avons visités étaient disposés à se choisir des réserves convenables pour l'agriculture, et cela sur leurs propres terres, dont ils sont très jaloux. Dans chaque bande, un bon nombre de familles montraient des dispositions favorables à se mettre sans délai au travail, et ils demandaient avec instance des charrues et des bœufs. S'ils réussissent, les trois premières années, dans leurs efforts, l'exemple de la portion industrieuse sera bientôt suivi par le grand nombre dans chaque tribu ; et lorsque les grands avantages de l'agriculture et de l'élève des animaux domestiques et des volailles seront bien compris, on les mènera avec facilité sur une ou deux grandes réserves, pareilles à celles des Delawares, des Cherokees et des Chactaws, pour former ensemble un bel et vaste État de l'Union avec tous les avantages et toutes les prérogatives, surtout qu'ils vivent dans l'abondance des fruits de leurs propres travaux.

Dans tous les forts militaires sur la rivière Missouri, un grand nombre de soldats sont catholiques. Mon ministère a été réclamé partout. J'ai eu la consolation de voir un grand nombre d'entre eux profiter de ma présence pour remplir leurs devoirs religieux. Un général de l'armée et plusieurs officiers furent les premiers à donner le bon exemple. Dans les différents camps indiens et dans les forts, il y a eu 894 baptêmes d'enfants et 46 d'adultes. J'ai marié plusieurs couples indiens et plusieurs Blancs qui habitaient dans les forts.

Après ces détails sur ma visite récente et sur mes rapports avec les tribus indiennes du Haut-Missouri, il vous sera sans doute agréable de connaître la statistique approximative des loges dans chaque tribu, et la proportion des tribus qui maintiennent la paix et de celles qui forment les bandes hostiles. On compte assez

généralement huit à dix personnes dans chaque loge. Les Jantons ont environ 300 loges ; tous sont en paix. Les Minicanjoues ont 300 loges ; seulement 20 loges sont à l'écart du camp hostile. Les Sans-Arcs ont 220 loges ; sauf 20 loges, ils sont tous en guerre. Les Oukepahpahs comptent 420 loges ; à l'exception de 100 loges qui sont pour la paix, ils poursuivent la guerre avec acharnement. Les Brûlés ont 500 loges ; une partie de la tribu habite les parages dit fort Laramée et est paisible ; 100 loges se trouvent dans les plaines entre les forts Sully et Rice et sont en paix ; un grand nombre se tiennent sur le pied de guerre. Les Ogallallas comptent 200 loges ; à part un petit nombre de loges, ils sont tous hostiles. Les Deux-Chaudières forment une bande de 160 loges ; un petit nombre ont joint les ennemis. Les Pieds-Noirs Sioux ont 200 loges, et, pour la plupart, ils veulent la paix. Les Jantonnois, tribu puissante, ont environ 1000 loges ; ils font profession d'amitié. Les Santees ont plus de 400 loges ; une bonne moitié est en paix, tandis que l'autre moitié parcourt les plaines en bandes hostiles. Toutes ces tribus appartiennent à la nation Dacotah et parlent la même langue, la siouse. Les Rickaras, les Mandans, les Minataries sont environ 3000, fidèles au gouvernement et habitant un seul village ; ils sont en guerre avec les Sioux. Les Assiniboins ont 400 à 500 loges ; c'est une ancienne fraction de la nation Dacotah ; ils parlent la langue siouse et veulent l'amitié des Blancs ; toutefois, lorsqu'une bonne occasion se présente, ils sont souvent coquins et voleurs, sinon meurtriers. Les Corbeaux ont près de 500 loges, et, quoique ci-devant ennemis des Sioux, ils se sont joints pour la plupart à la grande coalition hostile. Les Pieds-Noirs, qui habitent les hautes plaines de Montana, sur les eaux supérieures du Missouri, comptent au delà de 1000 loges et sont en général hostiles aux Blancs. Les Sceyennes, les Arrapahos, les Kiowas et autres tribus de la Platte forment plusieurs centaines de loges et font, pour la plupart, la guerre aux Blancs.

En union de vos saints sacrifices et de vos bonnes prières, j'ai 1'honneur d'être, mon révérend et cher Père,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LETTRE
Le P. Dumortier et le P. Mazzella

Nous avons reçu une lettre du R. P. De Smet, à la date de Saint-Louis du Missouri, le 31 juillet dernier. Le missionnaire des Montagnes-Rocheuses s'était embarqué à Anvers, le 12 juin, sur la *Cité de Dublin*, pour retourner en Amérique. Il y avait à bord quatre cents passagers, la plupart Allemands et Suisses, avec quelques Belges, Hollandais, Français et Italiens. La plupart de ces passagers étaient des artisans ou des fermiers, qui allaient chercher de l'ouvrage en Amérique pour améliorer leur sort. Beaucoup d'entre eux étaient catholiques ; le missionnaire a eu la consolation de pouvoir leur être utile sous le rapport religieux. Toute la traversée a été heureuse, sans le moindre accident. "Ces faveurs, nous écrit le R. P. De Smet, je les attribue aux nombreuses et bonnes prières qu'on a faites pour notre voyage." Le 29 juin, dans la matinée, la *Cité de Dublin* est entrée dans le port de New-York, cette grande métropole commerciale, avec une population actuelle de 1 800 000 habitants. La chaleur était accablante. A la douane, le P. De Smet a obtenu l'entrée libre de tous ses bagages, consistant en quatre grandes malles et cinq caisses, remplies d'objets pour les Sauvages, tels que vases sacrés, ornements d'église, tableaux, livres, etc. Le 7 juillet, il est arrivé à l'université de Saint-Louis.

Depuis, il a dû garder la chambre, par suite des fatigues des longs voyages entrepris à l'âge de soixante-neuf ans. "Pendant les seize derniers mois, dit-il, c'est-à-dire, depuis le commencement d'avril 1868 jusqu'au 7 juillet 1869, j'ai fait des courses incessantes. Après tant de mouvement et de voyages, j'éprouve, ordinairement, une réaction assez pénible, surtout à l'âge où je suis parvenu. Un petit résumé de ces seize derniers mois vous intéressera peut-être ; c'est pourquoi je vous le donne.

D'après la longue lettre que je vous ai écrite l'année dernière, et qui a para dans vos *Précis Historiques*, sur mes visites et missions parmi les tribus hostiles des grandes plaines, à dater du commencement du mois d'avril jusqu'à mon retour à Saint-Louis dans le courant de l'automne de 1868, les distances que j'ai parcourues montent à 5500 milles ; 21 novembre 1868, de Saint-Louis à New-York, 1200 milles ; 25 novembre, de New-York à Liverpool, 3100 milles ; 11 décembre, de Liverpool à Anvers, 400 milles ; 1869,12 juin, du port d'Anvers à Queenstown, 579 milles ; 16 juin, de Queenstown à New-York, 2900 milles ; 12 juillet, de New-York à Saint-Louis, 1200 milles ; ce qui fait un total de 14 879 milles parcourus dans les mois indiqués.

Comme souvenir de ma dix-neuvième traversée de l'océan Atlantique, j'ajoute le nombre de milles parcourus, jour par jour, de Queenstown à New-York, où on leva l'ancre, le 16 juin, à 8 heures après midi.

				Distances					Distances
Juin	16 . .	16 heures	22 min.	146 milles	Juin	24 . .	24 heures	19 min.	212 milles
»	17 . .	24 »	22 »	205 »	»	25 . .	24 »	20 »	216 »
»	18 . .	24 »	23 »	215 »	»	26 . .	24 »	19 »	218 »
»	19 . .	24 »	22 »	217 »	»	27 . .	24 »	18 »	202 »
»	20 . .	24 »	19 »	192 »	»	28 . .	24 »	30 »	225 »
»	21 . .	24 »	21 »	227 »	»	29	au Sandy Book		113 »
»	22 . .	24 »	20 »	229 »	»	»	de Sandy Book à New-York		19 »
»	23 . .	24 »	19 »	221 »					

Avec l'aide de Dieu et aussitôt que ma santé me le permettra, j'espère pouvoir me diriger de nouveau vers les tribus indiennes dans le Haut-Missouri. Les nouvelles qui nous parviennent du territoire indien ne sont pas bien rassurantes. La cruelle guerre entre les Peaux-Blanches et les Peaux-Rouges continue de sévir dans différents endroits. Aussi longtemps que les provocations et les injustices de la part des Blancs dureront, les Indiens continueront leurs vengeances. Le nom du barbare colonel d'une bande de miliciens aussi féroces que lui, ne sera jamais oublié. Ce cruel officier, dans une orgie avec ses soldats et sans la moindre provocation de la part des Indiens, ordonna le massacre de six à sept cents vieillards, femmes et enfants ; et ses soldats commirent contre les victimes les brutalités et les crimes les plus rares et les plus atroces.

Les nouvelles que j'ai reçues, à mon arrivée à Saint-Louis, de nos missions indiennes dans le Kansas, dans les territoires de Montana et d'Idako, sont très consolantes. Nos Pères y continuent leurs travaux apostoliques avec beaucoup de zèle, de ferveur et de succès. Encore dernièrement, le R. P. Joset a amené plusieurs peuplades indiennes, qui habitent les vallées du fleuve Colombia, aux pratiques de notre sainte religion. Je suis heureux d'être arrivé à temps à Saint-Louis pour pouvoir prêter assistance, dans les besoins pressants dans lesquels nos missionnaires se trouvent.

Voilà, mon révérend et cher Père, les seules circonstances de mon voyage qui offrent quelque intérêt. Tout le reste n'a rien d'intéressant.

Si les manuscrits que je vous ai laissés à Bruxelles peuvent intéresser vos lecteurs, je vous prie, mon révérend et cher Père, de ne pas oublier ma lettre sur mes deux compagnons défunts : le P. Dumortier et le F. Mazzella."

Quand il écrivait ces lignes, le R. P. De Smet n'avait probablement pas encore connaissance de ce qu'annonçaient les journaux. A une époque peu antérieure, se passait parmi les Sauvages un fait alarmant. On avait "de terribles nouvelles, à la date du 3 juin, du comté de Lincoln, dans le Kansas (Amérique du Nord). Les Indiens pourchassent les Blancs et les massacrent sans pitié, hommes, femmes, enfants. Des Allemands, des Suédois établis dans ces contrées ont été littéralement coupés en morceaux ou assommés à coups de casse-tête. Parmi les victimes, on cite MM. Alverson et Ziegler ; un Suédois, M. Peterson ; deux Allemands du Hanovre. Un d'eux s'appelait Wishel. Sa femme est au pouvoir des Indiens.

Des femmes, laissées seules par leurs maris qui étaient allés au loin pour leur commerce, ont été surprises dans leur maison par des Indiens. Mme Kinds s'est sauvée ayant un petit enfant dans ses bras et sur son dos un enfant de Mme Alderdice, qui en portait un elle-même dans ses bras. Mme Alderdice en avait encore un dans les bras, un sur son dos et deux à ses côtés. Sur le point d'être atteinte, et n'en pouvant plus, Mme Kinds a déposé l'enfant qu'elle avait sur le dos, a traversé la rivière Salina, avec l'autre enfant attaché sur son sein, a pu gravir le rivage, se cacher sous les arbres et arriver en lieu sûr, à Schemmerhorn. Elle avait les pieds en sang. Mme Alderdice a été atteinte. Elle a vu fusiller ses trois aînés sous ses yeux. Toutefois l'aîné des trois, âgé de neuf ans, après avoir reçu quatre balles et une flèche dans le dos, a été trouvé encore vivant, et on espère le sauver. Mme Alderdice a été placée sur un cheval avec le plus petit de ses enfants et emmenée par les Indiens.

Les Indiens qui avaient attaqué MM. Alverson et Ziegler étaient au nombre de cinquante, sur quatre de front, marchant comme des soldats. Les deux victimes les avaient pris de loin pour une troupe du gouvernement américain.

Mais vers le même temps, on vit galoper, dans le bas de la vallée de la Salina, au-dessous de *Bull Foot*, un chef sauvage suivi de neuf autres assassins de son espèce. Il avait un arc, des flèches, un revolver, une lance à pointe brillante d'acier et un bouclier revêtu de plaques d'argent. C'était un vieux Sauvage. Il attaqua deux maisons, dont les habitants fermèrent les portes à temps, en se préparant à la défense. Près de la maison de M. Hendrickson, deux garçons de huit à neuf ans, un à M. Strange et l'autre à M. Smootz, étaient dans la prairie. Trois Indiens se jetèrent sur eux. A coups de casse-tête ils firent jaillir la cervelle du fis de M. Strange. Le jeune Smootz, avec une flèche dans le dos, se sauva jusqu'à la maison. Un autre fils de M. Strange, d'environ dix ans, courut à son secours avec une carabine, suivi d'un autre frère de six ans, qui, portait la cartouchière et la poire à poudre. Le blessé accourait vers eux avec des cris lamentables. Le frère armé de la carabine ajuste l'Indien le plus proche, ce qui suffit pour faire tourner bride aux brigands. M. Schæffer, qui avait vu de loin ces horribles scènes, galopa jusqu'au camp américain, à un quart de mille ; Il y trouva une compagnie du 7e cavalerie toute prête, qui se mit à la poursuite des indiens, et rentra au bout de deux heures sans avoir pu les joindre.

Le lendemain, toute la compagnie recommença la chasse ; mais elle rencontra un parti indien trop fort pour elle, et elle revint demander du secours. Pendant toute la nuit, les colons vinrent se réunir au camp. Des feux brillaient sur les hauteurs, C'étaient des signaux allumés par les Indiens qui concentraient leurs forces.

Le général Grant avait déjà été averti de faits semblables, et il avait chargé les quakers de négocier avec les Indiens pour les amener à ne pas franchir certaines limites. Les quakers sont respectés par les Indiens, parce qu'ils n'ont jamais violé leur parole. Mais il est douteux qu'ils puissent calmer la colère des Blancs.

Les Sauvages qui existent encore en Amérique sont au nombre de 300 000. Ils sont refoulés dans l'Ouest, aux environs de l'Arkansas."

Laissons maintenant la parole au R. P. De Smet, pour nous faire connaître les deux religieux défunts, sur lesquels il nous a laissé une notice.

Mon révérend et cher Père.

Dans des lettres précédentes, je vous ai donné des notices sur la vie et la mort édifiante de plusieurs de nos confrères, qui se sont distingués par leurs vertus et leurs travaux dans les missions indiennes. Vous avez publié les petites biographies des PP. Chrétien Hoeken, Duerinck et De Coen ; et des FF. De Bruyn et Carelskind. Leur mémoire sera toujours chère aux tribus qu'ils ont secourues, et qui ont été les témoins constants de leurs vertus peu communes et de leurs travaux infatigables.

Nous avons perdu le P. Louis Dumortier, surnommé *Cousin* en Belgique ; et le F. André Mazzella. Ces pertes sont bien sérieuses pour la mission de Sainte-Marie parmi les Pottowatomies. Ces religieux, par leur zèle, étaient le support et la joie à l'heure de l'affliction et faisaient honneur au drapeau sous lequel ils combattaient. A de tels amis on doit plus que des larmes et des regrets ; on leur doit un témoignage public d'estime et d'affection. Le R. P. Gailland, missionnaire depuis dix-huit ans, a eu la bonté de m'envoyer, sur ces chers et dignes confrères, des notices que je m'empresse de vous communiquer.

I

"Louis Dumortier naquit en France, dans un village près de Lille, le 12 octobre 1810. Il fit une partie de ses études au collége d'Alost en Belgique, où il portait le nom de sa mère *Cousin*, parce qu'il était réfractaire de la milice. En 1839, il entra dans la Compagnie de Jésus et fit son noviciat à Saint-Stanislas, au Missouri. D'un caractère jovial, il était très agréable dans la conversation, où il brillait par des traits d'esprit et par une ample connaissance des sciences humaines. Son tempérament nerveux exigeait de grands exercices corporels, des

fatigues qui, en, affaiblissant le corps, laissent à l'esprit plus de liberté et de vigueur. Il ne pouvait supporter la vie sédentaire des colléges ; rien n'était plus nuisible à sa santé. La Providence, toujours admirable dans ses desseins, avait formé le P. Louis pour la vie pieusement vagabonde des prairies, il fut donc envoyé à Sainte-Marie, dans l'État du Kansas, où, pendant sept ans, il a exercé le saint ministère avec un zèle incomparable. A son arrivée, le Kansas se peuplait d'émigrants, venus de tous les pays. Le Père commença par chercher les catholiques dispersés. Partout où il trouvait deux ou trois familles, il réunissait autour de lui ce petit troupeau, convertissait en chapelle une petite cabane, y baptisait, entendait les confessions, célébrait la sainte messe, distribuait le pain de vie, annonçait la parole Dieu. Peu à peu sa paroisse s'agrandit et acquit d'immenses proportions. Elle couvrit bientôt une étendue de 200 milles en longueur sur 50 en largeur. Son zèle et son courage s'y dilatèrent aussi rapidement que le champ de ses labeurs. La soif du salut des âmes lui faisait braver les intempéries des saisons. Que le froid fût perçant et rigoureux, ou les chaleurs étouffantes, qu'il neigeât ou que la pluie tombât par torrents, l'infatigable missionnaire était à son poste au jour fixé. Malgré son âge, il n'était pas de jour qu'il ne fit trente, quarante ; cinquante milles à pied et à cheval. Quand il arrivait à sa station, au lieu d'envoyer quelqu'un pour annoncer son arrivée dans le voisinage, le P. Louis remontait à cheval et faisait lui-même le tour de la colonie. Cet oubli de lui-même, cette modestie éloignée des plus petites prétentions de l'amour-propre, formaient un trait saillant de sa vie. Quoique son érudition fût grande, jamais une parole d'ostentation n'échappa de ses lèvres. Que n'eut-il pas à souffrir dans ces longs voyages, surtout au commencement, lorsque les colons étaient à de grandes distances les uns des autres ? Que de privations ne dut-il pas endurer ! Combien de fois ne fût-il pas obligé de coucher à la belle étoile, sans dîner ni souper ! Tant de travaux et de fatigues méritaient d'être fécondés par la rosée céleste. Des milliers de catholiques furent ainsi soutenus et affermis dans la foi, qu'ils couraient risque de perdre sans l'assistance d'un prêtre dévoué. Encouragés par les exhortations du Père, les catholiques se réunissaient sur différents points, les plus accessibles à ses visites. Quelques-unes de ces petites colonies forment actuellement de florissantes congrégations. Pour seconder leur piété, le Père commença à bâtir des églises dans leurs villages. Dans l'espace de deux ans, il en a construisit cinq. Pour élever ces édifices sacrés, il n'avait, pas besoin de quêter hors de sa paroisse : son nom était en si grande vénération que tout le monde, tant protestants que catholiques, se faisait un honneur de pouvoir contribuer largement au succès de ses pieuses entreprises. La dernière église qu'il bâtit dans la ville de Jonction devait coûter 4000 dollars ; elle était sous toit quand le Père mourut. Toutes les dépenses faites jusque-là étaient payées.

Dans la communauté, le P. Louis était un modèle de régularité. Le temps qu'il ne consacrait pas aux exercices de piété était employé soit à composer ses instructions, soit à la lecture de quelque livre instructif ou pieux. Rien de ce qui appartenait à son emploi n'était petit à ses yeux ; pour y réussir, il y appliquait toutes ses forces.

Que son âme était pure aux yeux de Dieu ! Elle ne pouvait souffrir la moindre tache ; elle voyait une faute grave là où d'autres auraient à peine découvert une imperfection.

Le P. Dumortier fut martyr de la charité. Le choléra s'était déclaré aux confins de Kansas, à Ellsworth et au fort Harker. Sans tarder, le Père vole au secours des victimes de l'épidémie. Pendant quelques jours, il entend les confessions des catholiques, prépare les mourants, qui l'appellent de tous côtés et à toute heure, jusqu'à ce que, attaqué lui-même du fléau, épuisé de soif et de fatigue, étendu sous une tente, privé des secours spirituels qu'il avait apportés aux autres, le prêtre de Jésus-Christ, le parfait religieux vit d'un œil calme et résigné approcher la mort. Soit modestie, soit charité pour ses frères, à qui il ne voulait causer ni peur ni maladie, ou parce qu'il voulait être plus libre de converser avec Dieu et d'offrir son dernier sacrifice, il fit signe à ceux qui environnaient sa couche funèbre de ne passe le toucher. Il expira pendant la nuit du 25 juillet 1867. Sa mort est précieuse devant le Seigneur, puisqu'elle lui gagna, outre la couronne de l'apostolat, celle du martyre de la charité. La nouvelle de sa mort se répandit comme l'éclair dans toute la vallée du Kansas. Les larmes et les sanglots de ses nombreux enfants spirituels rendirent hommage à sa mémoire. Ses restes reposent à Ellsworth.

II

André Mazzella naquit le 30 novembre 1802, dans une petite île près de Naples. A l'âge de vingt-deux ans, il entra dans la Compagnie de Jésus. Le R. P. Roothaan l'avait destiné aux missions du Levant. Dans ce dessein, il le fit venir à Rome et le mit, pendant deux ans, sous la conduite d'un médecin, afin qu'il pût rendre service aux malades de la mission. La Providence toutefois avait choisi le F. André pour une partie du globe très différente : elle le voulait parmi les Sauvages. En ce temps-là, l'Amérique s'adressait au général de la Compagnie et le pressait de subvenir aux besoins spirituels de ce vaste continent. Le P. Roothaan prêta l'oreille aux prières des Pères américains. Ainsi, au lieu de partir pour la Syrie, le F. André s'embarqua pour les États-Unis. Après un séjour de deux ans au collége de Georgetown, où il fut généralement regretté, il eut la consolation tant désirée d'aller travailler au salut des Sauvages. Il monta le Missouri jusqu'au village de Kickapous, que les PP. Charles Van Quickenborne et Chrétien Hoeken évangélisaient.

Son séjour chez les Indiens fut de courte durée. En 1838, il accompagna les PP. Vereydt et De Smet à la mission de Pottowatomies au Council-Bluffs, dans l'Iowa. Le F. Mazzella était comme l'âme de la mission par

l'exemple de ses vertus et par ses travaux. Il mettait la main à tout, et tout ce qu'il faisait était bien fait ; il était à la fois charpentier, forgeron, cordonnier, tailleur, fermier, cuisinier, sacristain, médecin et infirmier. On aurait de la peine à dire dans quel emploi il excella le plus ; c'était un *factotum* réel et admirable.

Le F. André fit une grave maladie. Deux missionnaires veillaient au lit du moribond quand sa dernière heure semblait arrivée. Ils allaient réciter les prières des agonisants, lorsque le F. André, d'une voix faible et mourante, demanda quelques gouttes d'eau bénite de saint Ignace. On s'empressa de les lui administrer, et, au même instant, il s'écria d'une voix claire : "Je suis guéri !" Ses forces lui revinrent rapidement et il reprit bientôt ses différents offices et métiers, avec un renouvellement de zèle et de ferveur.

Transféré d'abord à la Rivière-au-Sucre, puis à Sainte-Marie, sur les bords du Kansas, il passa plus de trente ans parmi les Sauvages. On eût difficilement trouvé un homme plus propre à ce genre de vie. A une santé robuste il joignait un caractère ardent, que la grâce avait admirablement subjugué. Ce n'était pas sans efforts qu'il était parvenir à se maîtriser de la sorte. Pour réussir dans cette lutte, il s'armait du glaive de la mortification, sévissait contre sa chair par le cilice, la discipline, le jeûne fréquent. A table, il ne se contentait pas de la plus stricte frugalité : il avait soin de s'abstenir de toute friandise. Il fixait son attention constante sur les premiers mouvements des passions. Si parfois le Seigneur permit qu'il en fût surpris, c'était pour lui faire répandre des larmes d'humilité. Le F. André acquit ainsi un parfait empire sur ses passions. Cette victoire intérieure éclatait au dehors. On en voyait le résultat dans sa gravité et sa sérénité. Par le moyen de cette paix intérieure, le F. André atteignit un haut degré d'union avec Dieu. Le monde n'était plus rien pour lui : il était entièrement mort au monde ; Dieu était l'unique objet de son esprit et de son cœur. Soit qu'il passât de l'infirmerie à la cuisine ou de la cuisine à la boutique du charpentier, quelque part qu'il allât, quelle que fût son occupation, Dieu était toujours dans sa pensée et faisait toutes les délices de son âme. Sa piété si tendre s'animait surtout au pied des saints autels, en présence de la Victime immaculée qui s'y offre chaque jour. Il nourrissait une tendre dévotion à la passion du Sauveur et à la bienheureuse Vierge Marie. Son humilité égalait sa piété. Dans son travail, il avait un ordre admirable. Toujours calme et posé, il remplissait les offices qui auraient occupé plusieurs ouvriers ; il aimait surtout à soigner les malades. Une mère n'a pas plus de tendresse et d'affection que le F. Mazzella n'en avait pour ses frères souffrants ; quand la maladie était sérieuse, le jour et la nuit il était auprès d'eux. Sa seule présence, son regard si doux et si compatissant suffisaient pour ranimer le malade. La moindre négligence des infirmiers lui causait une douleur amère. La patience qu'il savait si bien inspirer aux autres, il la pratiquait lui-même : quoiqu'il fût accablé d'infirmités, surtout vers la fin de sa vie, jamais il n'en dit un mot, si ce n'est à ses supérieurs ; jamais il ne ralentit son travail. Par esprit de pauvreté, il abhorrait le superflu et ne demandait jamais aucun des priviléges que son âge et ses infirmités semblaient réclamer. Dévoué au salut des Indiens, ses prières ne contribuèrent pas moins que ses exemples à la conversion des infidèles et au bon esprit des néophytes. Une de ses dernières paroles, en mourant, fut une promesse formelle de ne pas les oublier dans le ciel.

Enfin, le 8 mai 1867, sa belle âme alla recevoir la couronne de vie due à ses vertus."

Agréez, mon révérend et cher Père, etc.

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME LETTRE
Deux excursion d'automne, en 1869

Université de Saint-Louis, 2 mars 1870.

Mon révérend et cher Père.

D'après le numéro des *Précis Historiques* du 15 septembre 1869, ma lettre du 31 juillet a échappé au naufrage du vapeur *Germania* sur les côtes de France, et on a pu sauver la malle-poste[1]. Je vous ai parlé, dans cette lettre, des chaleurs excessives de nos mois de juillet et d'août ; j'ai dû payer le tribut ordinaire, à cause de la transition subite d'un climat modéré et froid à un climat chaud et accablant. En automne, le temps se modère, et peu à peu la santé et les forces me sont revenues. On m'a donc permis de faire deux petites excursions, l'une de quatre cents lieues, aller et venir ; et l'autre de deux cents lieues. Voici à quelle occasion.

[1] Le R. P. De Smet a eu la complaisance de nous envoyer quelques portraits de Sauvages, notamment ceux des chefs ou des plus distingués d'entre eux. Ces portraits ont été reproduits, à notre demande, par M. Jumperz, photographe et graveur, rue du Fort, 5, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles ; et rue des Moineaux, 1, à Bruxelles. On peut se les procurer, soit en format de portrait-carte pour les albums, soit in-8° sur papier ordinaire, pour les insérer dans les volumes des *Précis Historiques*. Chaque portrait se vend au prix de 75 centimes ; 6 francs la douzaine. On peut faire la demande par lettre affranchie, à l'adresse de M. Jumperz, y insérer la somme en timbres-poste, plus 20 centimes pour l'envoi que doit faire le photographe.

I

Les Pères missionnaires des Montagnes-Rocheuses me prièrent avec instance de leur obtenir des religieuses pour l'éducation des demoiselles de Montana, et pour prendre soin, plus tard, des orphelines et des malades. Dans le dessein de commencer ce premier établissement on pensionnat catholique, les Pères offrirent leur propre maison, située à Helena, capitale du territoire. Avec le consentement de mes supérieurs, je me suis mis à l'œuvre sans retard, à cause de l'approche de l'hiver et de la grande distance à parcourir. J'obtins une colonie de Sœurs de Charité, choisies parmi soixante-dix religieuses. Je les accompagnai jusqu'à Omaha, dans le Nébraska. Bien recommandées, elles prirent leurs places sur le chemin de fer du Pacifique, pour faire 1100 milles et prendre ensuite la diligence à Corinne, dans le territoire d'Utah, diligence à six chevaux, qui fait en trente-six heures le parcours de 500 milles, jusqu'à Helena. J'ai appris, depuis, par des lettres privées et des feuilles publiques, que les bonnes Sœurs sont arrivées à leur destination, aux acclamations des citoyens sans distinction de culte. *Deo gratias !* Aujourd'hui leur premier établissement est en pleine activité. Il est à espérer que, chaque année, d'autres maisons religieuses s'élèveront, selon les besoins des deux vastes régions des Montagnes-Rocheuses, les territoires d'Idaho et de Montana.

II

Depuis peu, j'ai pu entreprendre un second voyage ou visite parmi les Indiens Pottowatomies, dans l'État du Kansas.

Nous y avons deux écoles, avec environ trois cents élèves. Les garçons sont confiés aux soins de nos Pères, et les filles à ceux des Dames du Sacré-Cœur. Ces deux établissements se maintiennent et prospèrent. Les élèves donnent à leurs maîtres et à leurs maîtresses toute satisfaction ; leur zèle, leur piété et leur application sont exemplaires.

J'avais un vif désir de revoir les Pottowatomies, dans un moment surtout bien critique et de la plus haute importance pour eux. C'est parmi eux que j'ai commencé ma carrière de missionnaire. Ce sont mes premiers enfants en Jésus-Christ, et tout ce qui les regarde m'intéresse vivement. J'ai baptisé plusieurs centaines de ces chers néophytes. De grands dangers menacent ces Indiens. Je vais vous donner des détails à ce sujet sans le moindre déguisement, et qui montreront les dangers dans lesquels ces bons sauvages se trouvent.

L'État du Kansas est entré dans l'Union des États-Unis en 1861. Ses terres fertiles et sa belle position centrale ; entre l'Est et l'Ouest américain, y attirèrent un grand nombre d'émigrants. Il y a déjà plus de 400 000 habitants, et au delà de 400 villages ou villes y sont en pleine construction et en pleine voie de prospérité. Les missions de Saint-François de Hieronymo et celles de Sainte-Marie parmi les Pottowatomies sont devenues deux villes : l'une porte le nom de la mission catholique et l'autre celui de *Saint-Marys-ville*. Les maisons s'y élèvent comme par enchantement, et tout le monde s'écrie : "C'est beau ! C'est admirable !" Mais voici le triste revers de cette belle médaille.

Je ne vous parlerai que des Pottowatomies, que j'ai visités en dernier lieu, et qui se divisent en deux classes : les citoyens et ceux qui ne le sont pas.

III

Les Pottowatomies citoyens, ou ceux de ces Indiens qui sont soumis au gouvernement américain, forment la majeure partie de cette peuplade. Ils passent, en ce moment, par l'épreuve la plus critique, mais qui n'était pas imprévue. Ils ont reçu récemment du gouvernement américain, avec la pleine possession de leurs portions de terre ou fermes, une somme de cinq cents dollars par tête, qui valent plus de 2500 francs. Ce fut le signal de l'entrée d'une cohorte de Blancs, qui, comme une armée de vautours, se sont jetés sur ces sauvages et ont fait des efforts inouïs pour ruiner et dévorer ces innocentes créatures, jadis si heureuses. La boisson, l'abominable *whisky*, fut bientôt en grande abondance à Sainte-Marie et parmi toutes les peuplades voisines, qui, elles aussi, avaient reçu leurs avances du gouvernement. Un grand nombre de morts subites et imprévues eurent lieu, tristes suites des excès occasionnés par la débauche. Les missionnaires ont eu beaucoup de peine à arrêter le terrible fléau, ce glaive destructeur de la civilisation, que les Blancs, premiers précurseurs de la civilisation ici, introduisent inopinément parmi les néophytes.

Malgré tous les efforts de ces suppôts de l'enfer pour abrutir et pervertir les Indiens, les missionnaires n'ont pas été sans consolation. Le plus grand nombre des Pottowatomies sont restés fidèles pendant l'épreuve, et ont édifié leurs prêtres par leur piété et leur amour du travail. Ceux mêmes qui, pour le moment, se sont abandonnés à la boisson n'ont pas été affaiblis dans la foi, et se sont aussitôt relevés de leur chute. Tous ont fait des efforts pour sortir de l'abîme où nos *civilisateurs* cherchaient à les précipiter. D'ailleurs, l'expérience est là pour nous apprendre que la bourse se vide vite dans les orgies ; et, lorsque l'argent commence à disparaître, insensiblement la raison reprend son empire clans le cœur de l'Indien dupé. Nos missionnaires restent donc fermes et ne perdent pas courage ; ils redoublent même de zèle et d'ardeur pour arrêter le mal et les offenses que la divine bonté reçoit de ses enfants. Les Indiens sont toujours bien chers à ces cœurs de prêtres, et les travaux apostoliques parmi eux continuent à porter des fruits consolants de salut.

Admettons toutefois que la position du missionnaire parmi les Pottowatomies est aujourd'hui plus difficile qu'auparavant. Il doit lutter contre toutes sortes d'obstacles : contre le *whisky*, dont les Blancs veulent empoisonner les néophytes ; contre les doctrines erronées, que de faux pasteurs sèment à pleines mains ; contre les préjugés de races, d'autant plus révoltants qu'ils viennent souvent même de nos frères dans la foi, catholiques faibles qui ne le sont que de nom et qui nous arrivent de l'Europe par milliers et à pleins bateaux. Le prêtre, en prenant à cœur l'intérêt du pauvre gémissant sous l'oppression que condamne l'auteur de notre salut, est souvent contrarié par ceux-là mêmes qui devraient reconnaître et entretenir son zèle et sa charité.

IV

Les Pottowatomies non-citoyens, ou ceux de ces Indiens qui ne sont pas soumis au gouvernement américain, qui n'ont point divisé leurs terres en fermes, et qui ont fermé l'oreille aux avis de leurs missionnaires, sont loin d'être dans un état florissant. Ils sont à peu près cinq cents. On les appelle *les Indiens des prairies*. Ils vivent en commun dans une petite réserve, entourés de Blancs, qui ne cessent de les molester de toutes les manières, et qui mettent tout en jeu pour les pervertir. Déjà leur argent a été gaspillé et leurs terres sont perdues. Que leur reste-t-il à faire ? On voudrait les faire émigrer au sud ; mais ils refusent absolument de s'y rendre, dans la crainte de ne pouvoir résister aux chaleurs. S'ils veulent se rendre dans les grandes plaines du nord-ouest, les Sioux, les Sheyennes et autres tribus belliqueuses leur en disputeront l'entrée. Il est donc bien triste l'avenir qui se présente à ces malheureux !

Je cite les Pottowatomies. La même chose existe pour un grand nombre d'autres tribus, qui habitent ou qui ont habité le Kansas. On se dit et on se répète : Que vont devenir ces pauvres gens ? Hélas ! ils s'en vont et se séparent, soit par petites bandes, soit par familles ; ils perdent leur nationalité, disparaissent insensiblement, sont oubliés et rayés de la carte.

V

Nos missions indiennes, savoir : Saint-François de Hieronymo parmi les Osages, Sainte-Marie parmi les Pottowatomies, Sainte-Marie parmi les Têtes-Plates, Saint-Ignace parmi les Pends-d'Oreilles et les Koetenays, le Saint-Cœur de Jésus parmi les Cœurs-d'Alêne et les Spokanes, et Sainte-Anne à Colville parmi les Schuyelpics et les tribus dispersées sur le fleuve Colombia, ainsi que les nombreuses stations que nos missionnaires visitent, sont aujourd'hui environnées et comme envahies de Blancs. Partout ces aventuriers envahisseurs se servent de tous les moyens pour se défaire des Indiens et les forcer à s'éloigner.

Pour que les missions puissent opérer un bien réel parmi les Indiens, dans les circonstances actuelles, il faut une profonde humilité, il faut un zèle véritablement purifié dans le feu de l'amour divin, et surtout un souverain mépris des jugements téméraires des hommes.

Je recommande les tribus indiennes à vos pieux souvenirs, et, en union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et cher Père,
Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.[1]

[1] Nous avons reçu une notice du R.P. De Smet sur le *révérend De Seilles, de Bruges, missionnaire chez les Sauvages Pottowatomies*, mort en odeur de sainteté. Pour compléter cette esquisse biographique, il nous manque des détails, même le nom de baptême. Les personnes qui pourraient nous envoyer des notes sur ce missionnaire sont priées de nous rendre ce service.

(*Note de la rédaction des* PRÉCIS HISTORIQUES.)

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LETTRE
Le Frère Pierre de Gand
de l'ordre des Franciscains

Université de Saint-Louis, 15 mars 1870.

Mon révérend et cher Père.

Éloigné de ma chère patrie, lorsqu'une gazette me tombe entre les mains, je la parcours aussitôt pour voir si, parmi les noms des pays mis en tête des articles, je rencontre la Belgique, qui m'intéresse le plus. L'autre jour, en feuilletant le *San Francisco Monitor*, j'y vis en gros caractères ce titre : *Frère Pierre de Gand, premier instituteur des écoles catholiques en Amérique.* Je lus l'article avec un grand empressement et un bien vif intérêt. Il était nouveau pour moi. Certes, si le nom du *Frère Pierre* n'est pas connu en Belgique, il mérite de l'être. Voici ce que l'article nous apprend au sujet de notre compatriote.

L'illustre Cortez, désireux de convertir au christianisme les Américains aborigènes, pria le roi d'Espagne de leur envoyer des missionnaires. Une de ses lettres au roi fait allusion à l'entreprise projetée. "Je supplie, dit-il, Votre Majesté, de daigner prendre en considération ce sujet important du salut des aborigènes, et de leur envoyer des hommes remplis de l'esprit de Dieu."

A cette époque surtout, l'Espagne était illustrée par ses hommes apostoliques, tels que le capitaine général les demandait. Le monarque s'empressa de remplir le désir de son vice-roi, et envoya au Mexique une colonie de Franciscains, sous la conduite du P. Martin de Valence, premier supérieur de son ordre.

Ces vaillants soldats de la Croix arrivèrent au Mexique en 1524. Ils furent reçus avec le plus vif empressement par Cortez, guerrier de la trempe de saint Louis de France et de Richard Cœur-de-Lion d'Angleterre. En présentant la colonie religieuse aux indigènes, Cortez leur dit : "Ces hommes sont des envoyés de Dieu et désirent ardemment le salut de vos âmcs. Ils ne demandent ni votre or, ni vos possessions ; ils méprisent tous les biens terrestres et n'aspirent qu'après ceux de la vie future, qui sont immortels." Les succès merveilleux que ces zélés missionnaires obtinrent dans la suite, par leurs travaux apostoliques, vérifièrent les paroles de l'invincible guerrier : "Ces hommes sont des envoyés de Dieu."

Parmi les premiers Franciscains qui arrivèrent au Mexique, se trouvait le Frère Pierre de Gand. D'après le témoignage de l'historien Helps, écrivain impartial, il naquit dans la Flandre orientale et dans la ville dont il porte le nom. Le Frère Pierre s'est distingué parmi les plus zélés et les plus renommés missionnaires du Mexique.

L'éducation de la jeunesse indienne était surtout la grande œuvre dont il s'occupait. Il ouvrit une école à Telzulco, la première école chrétienne établie sur ce vaste continent. C'est donc au bon Frère Pierre de Gand qu'appartiennent l'honneur et le mérite d'être appelé le *premier instituteur catholique d'Amérique*. Son nom doit être conservé dans l'histoire de l'Église de ce pays. Il apprit aux Indiens à lire, à écrire, à chanter les louanges du Seigneur et de la grande bienfaitrice de l'univers, la sainte Vierge Marie. A ses instructions, il ajoutait des leçons de divers instruments de musique et de plusieurs autres arts, surtout de la peinture et de la sculpture.

Ainsi le Frère Pierre fonda, dans la capitale du Mexique, la première grande école, dans laquelle, sous son administration, des milliers de Mexicains furent instruits et élevés, comme nous le rapportent les mémoires de Helps.

Par son zèle aussi, un grand nombre de temples d'idoles furent détruits pour faire place à des églises dédiées au culte du vrai Dieu. En peu d'années, plus de cinq cents pagodes furent rasées et vingt mille idoles brisées.

Avant l'arrivée des Franciscains, comme l'affirme Mgr. Zamarraga, premier évêque du Mexique, chaque année, les cœurs de vingt mille jeunes gens et jeunes filles étaient offerts en sacrifice sur les autels des idoles. Les pratiques diaboliques furent abandonnées, et, par le zèle admirable des missionnaires, au delà d'un million d'Indiens furent régénérés dans les saintes eaux du baptême.

Comme nous l'assure l'historien Helps, "ce fut le Frère Pierre de Gand qui rendit à la cause religieuse le service le plus efficace." Sa popularité était grande, universelle. L'archevêque qui succéda à Mgr. Zamarraga se plaisait à répéter, en admirant les grands services que le bon Frère rendait : "Ce n'est pas moi qui suis l'archevêque de Mexico, c'est plutôt le Frère Pierre de Gand."

Durant cinquante années, le Frère continua ses travaux apostoliques. Comme son saint fondateur, saint François, il résista à toutes les sollicitations qui lui furent faites pour se laisser élever à la dignité du sacerdoce. L'éducation de la jeunesse et la direction des écoles occupèrent tous ses moments.

Avec quelle joie le bon et digne Frère Pierre de Gand n'admire-t-il pas aujourd'hui, du haut du ciel, les nombreuses institutions catholiques ou maisons d'éducation répandues par milliers sur le vaste continent

américain ! Les mérites, l'honneur et la gloire en sont principalement dus aux ordres religieux et aux congrégations religieuses.

Ainsi s'exprime le *San Francisco Monitor*.

J'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, en union de vos saints sacrifices et de vos bonnes prières,

Reverentiæ vestræ servus in Christo,

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LETTRE
Le naufrage du *Pereire*
Mort du Père Joseph O'Callaghan

Université de Saint-Louis, mars 1870.

Mon révérend et cher Père.

Je vous envoie le récit, fait par le P. Keller, de son voyage de retour en Amérique, et de la triste mort du P. O'Callaghan. Laissons la parole au compagnon de voyage du cher défunt.

En 1868, le P. Joseph O'Callaghan avait été choisi pour représenter la province du Maryland à la congrégation des procurateurs à Rome. J'avais été délégué par la province du Missouri à la même congrégation. Désireux de faire le voyage avec lui, je le lui proposai, et mon offre fut acceptée avec joie. Je me rendis à New-York, où je vis notre bon Père pour la première fois. Aussitôt je commençai à l'aimer ; à cause de sa bonté naturelle et de sa singulière douceur. Nous nous embarquâmes dans ce port, et, après une traversée favorable, nous arrivâmes en Irlande, en Angleterre, en France, à Rome.

Nos affaires terminées, nous commencions à penser à notre retour en Amérique, quoiqu'il soit dangereux de traverser l'Atlantique au cœur de l'hiver. Ce danger était quelquefois la matière de nos conversations, quoique nous n'en fissions jamais un sujet d'alarme. Notre confiance était en Dieu, avec une pleine soumission à sa sainte volonté, et nous étions disposés à partir, alors même que Dieu nous voudrait engloutir dans les profonds abîmes de la mer.

Nous quittâmes donc Rome, préparés à tout ce qui pourrait nous arriver. Le P. O'Callaghan alla en France pour y faire les préparatifs de notre voyage en Amérique, pendant que moi j'allais en Allemagne pour y terminer quelques affaires. Nous nous revîmes à Paris et nous continuâmes notre route ensemble jusqu'à Brest, où nous nous embarquâmes au bord du *Pereire*, vaisseau remarquable pour sa grande vitesse, et, en même temps, admirablement à l'épreuve sous tous les rapports pour subir les plus rudes chocs. Nous étions accompagnés d'un frère lai napolitain, Salvator Berardi, qui était destiné pour la province du Maryland, où ses services dans le nouveau scolasticat pouvaient être bien précieux. Dieu le voulait autrement. Non-seulement ce Frère ne touchera pas le sol du Maryland, mais le P. O'Callaghan lui-même ne reverra plus jamais son pays natal, ni aucun de ceux qui lui étaient chers. Telle était la volonté de Dieu. Il éprouve ceux qu'il aime, et, quoique terrible quelquefois, il ne cesse d'être père et de procurer le salut de ses élus d'une manière étonnante et selon des desseins secrets.

A peine notre vaisseau a-t-il quitté le port et commencé à fendre les ondes, qu'une violente tempête surgit. Elle soulève les vagues au-dessus de nos têtes et nous entoure de dangers imminents. L'excellent navire semble n'avoir à craindre ni vents, ni vagues : il continue sa route pendant cinq jours, jusqu'à ce qu'enfin, le vent devenant de plus en plus fort et la mer de plus en plus orageuse, nous fûmes obligés de ralentir notre course et de céder à la violence des vagues. C'était le 21 janvier 1869. Nous avions franchi presque la moitié de la distance entre Brest et New-York, et nous étions entrés dans cette partie de l'Atlantique qui s'étend à une distance de près de dix degrés de longitude et qui a été rendue fameuse par le grand nombre des naufrages. Cette triste expérience a fait de cet endroit un objet de terreur pour les marins. Tout alentour, la mer avait été tellement fouettée par des vents contraires qu'on ne pouvait voir que de l'écume. Les vagues s'élevaient à une hauteur immense, se heurtaient les unes contre les autres comme des armées en bataille, luttaient avec fureur, s'enflaient dans leur violent assaut, et formaient, pour ainsi dire, des murs d'eau, qui semblaient non pas stationnaires, mais dans un mouvement terrible sur la surface de l'abîme. Notre capitaine, voyant le danger, pensa qu'il serait mieux de céder à la tempête. Il donna ordre d'employer seulement autant de vapeur qu'il fallait pour diriger le vaisseau. Sa conduite est éminemment digne d'éloge, car sa prudence, quoiqu'elle ne pût garantir le navire de toute perte, l'empêcha de couler.

La première victime fut un matelot. Tombant du mât, il se cassa le cou et expira immédiatement. Le P. O'Callaghan, apprenant ce malheur, accourut pour administrer les sacrements au moribond ; mais il le trouva mort. Il vint me le dire avec tristesse, et ajouta qu'il lui semblait étrange que le jour de la fête de sainte Agnès fût si différent de l'esprit et du caractère de la sainte ; "car elle était tout aimable, douce, tranquille, disait-il, tandis que son jour de fête est rude, menaçant, dangereux."

Le P. O'Callaghan avait toujours été très dévot à cette sainte, toujours éloquent lorsqu'il énumérait ses dons et ses vertus, et il tâchait de l'imiter. Je me souviens aussi avec quelle joie et quelle dévotion il visitait la chapelle de sainte Agnès pendant que nous étions ensemble à Rome, examinant en détail tout ce qui appartenait à la vie et aux souffrances de la grande sainte, et se réjouissant de ce qu'une martyre qui lui était si chère fût tant honorée à Rome. C'était cette fête, ce jour consacré à sa sainte patronné, qui devait être le dernier jour de sa vie ; et le Père devait aller continuer et finir dans le ciel la célébration de la fête qu'il avait commencée sur la terre.

Le P. O'Callaghan voyageait en seconde classe. Les passagers en première ont échappé au naufrage. Le motif qui le faisait voyager ainsi n'était pas assurément lui esprit d'avarice ; c'était l'amour de la sainte pauvreté, qu'il s'était engagé à pratiquer par un vœu spécial.

Quelques heures s'étaient passées depuis l'accident. Il était trois ou quatre heures de l'après-midi. Nous étions assis dans le salon, qui servait à la fois de salle à manger et de lieu de réunion où les passagers passaient leur temps en conversations, en lectures ou en jeux. Le P. O'Callaghan était assis à la table et récitait les vêpres. C'étaient, je crois, celles de sa chère patronne. Je faisais de même, non loin de lui, mais je me tenais dans une position inclinée, me balançant ; à cause du roulement du vaisseau, en plaçant mon coude sur le banc. Dix ou douze passagers seulement se trouvaient dans le salon ; la plupart étaient descendus, et, comme cela arrive généralement à ceux qui ne sont pas accoutumés à la mer, ils étaient malades dans leurs *berths*.

Jusqu'ici j'ai raconté ce que je me rappelle. Tout ce qui arriva depuis lors jusqu'au coucher du soleil, je ne le dirai pas d'après mes propres souvenirs : je rapporterai ce que j'ai appris des autres ; car j'avais perdu connaissance, et d'une manière si subite que je ne me souviens ni du temps, ni des événements. Je n'entendais point de fracas ; je ne sentais aucun mouvement extraordinaire du vaisseau. Aussi n'avais-je pas de nouvelle appréhension de danger. Ce que je me rappelle, c'est que je disais mon bréviaire et que je me trouvais étendu comme mort. Pour ce qui regarde les événements qui se succédèrent dans l'intervalle, je n'en sais rien ; le changement m'a semblé instantané. C'était comme un coup d'éclair qu'on ne sent point et dont on n'a pas de souvenir. Je ne puis me former aucune idée du temps que je demeurai prosterné. Plus tard, lorsque je repassais dans mon esprit ce qui s'était passé, il me semblait que j'avais eu une sorte de rêve avant le coucher du soleil, et c'était là, sans doute, le premier effort de ma raison.

Il me semblait alors que j'étais debout au milieu des débris du vaisseau. Un fragment du pont brisé pendait au-dessus de ma tête. Je pouvais voir, par le côté qui avait été enfoncé devant moi, les vagues écumantes. Je voyais des hommes courant çà et là, travaillant pour sauver leur vie, jetant à la mer les fragments du bordage fracassé et étayant le pont au-dessus de moi. Tout près de moi, gisait une fille morte, et devant moi un homme grièvement blessé. J'étais surpris et je me demandais ce que cela signifiait ? qui étaient ces hommes ? ce qu'ils faisaient ? où j'étais ? comment j'étais arrivé dans cette mer, que je croyais être la Méditerranée ? J'avais l'idée cependant qu'il y avait eu une calamité. On me voyait péniblement étendre la main d'un côté et de l'autre, faisant le signe de la croix dans l'air et murmurant les paroles de l'absolution. D'après ce qu'on m'a dit après, je demeurai ainsi debout, comme dans un songe, pendant une heure entière, regardant la mer fixement, et, sauf la répétition du signe de la croix, parfaitement immobile.

Le P. O'Callaghan, je ne le vis ni ne l'entendis plus. Il était là cependant, comme je l'ai appris plus tard, couché tout près de moi, enseveli sous les débris du pont et les fragments des tables du salon, au-dessus desquels je faisais continuellement le signe de la croix et je prononçais les paroles de l'absolution.

Épuisé de peines et d'un sentiment indescriptible de fatigue dans tous les membres, je commençai à chercher une place où je pourrais me reposer ; et, portant mes pas défaillants le long du côté du vaisseau, j'arrivai à l'échelle qui mène au franc-tillac: Je m'assis là, et, pendant un temps considérable, je contemplai l'échelle dans ma stupeur, jusqu'à ce qu'enfin l'idée se présenta que le chemin vers mon *berth* était au bas de l'échelle. Je vins ainsi dans un quartier où peut-être les marins dorment quelquefois, mais où les *berths* étaient des planches nues. J'étendis mes membres fatigués. Peut-être la mort m'y aurait fermé les yeux, si quelqu'un ne m'eût découvert avant la nuit et ne m'eût porté vers la partie du vaisseau qui avait été érigée en hôpital pour les blessés. Là, assis sur une chaise, sans oreiller ni coussin, mouillé jusqu'aux os, je passai la nuit sans sommeil, mais dans un état d'assoupissement.

Le lendemain, quelques-uns des passagers étant venus à l'hôpital, je leur demandai ce qui était arrivé. Mes premières paroles furent : "Où est mon compagnon de voyage, le P. O'Callaghan ?" L'individu à qui je fis cette demande me regarda un moment et me fit cette réponse laconique : "Il est bien." Il sortit aussitôt, ce qui me fit soupçonner quelque malheur. Un autre, qui vint peu de temps après et auquel je fis la même question, me prit la main, et après m'avoir tâté le pouls, me dit : "Vous êtes maintenant assez fort pour entendre la vérité, que nous n'osions vous dire plus tôt. Sachez donc que votre compagnon de voyage a été écrasé au milieu des débris du salon, par cette lame qui est venue crever au-dessus de nous, hier après midi. - Au moins, alors, lui dis-je en fondant en larmes, je vous en prie, demandez au capitaine de garder le corps jusqu'à ce que nous arrivions à la terre ferme. - Hélas, me répondit-il, c'est trop tard : il est déjà enseveli dans la mer !" Je n'avais plus rien à demander, plus rien à dire, et, couvrant de mes mains mon visage mouillé de larmes, je m'abandonnai à ma douleur. "Seigneur Jésus ! m'écriai-je, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ?" Je ne réfléchissais pas que Jésus aussi avait fait la volonté de son Père. Pendant longtemps je refusai toute consolation. Un tel coup me semblait cruel, une telle sépulture trop horrible ! Mais, enfin, étant un peu plus calme, je tâchai de me conformer à la volonté divine, en pensant que bien des fois Dieu a envoyé les afflictions en apparence les plus sévères à ses élus, qu'il mène au port du repos éternel par des sentiers rudes et par un chemin qui, aux hommes, semble ruineux.

Enfin, ayant repris quelque tranquillité, je fus en état de constater et de comprendre ce qui était arrivé. Deux énormes vagues, se brisant l'une contre l'autre et s'élevant ainsi au-dessus de nous comme une haute muraille,

étaient tombées sur le vaisseau, et, enfonçant parleur poids le pont et le côté du vaisseau, y avaient écrasé les personnes qui s'offraient à leur passage, emporté et noyé trois individus de l'équipage. La jeune fille avait le cou brisé. Le P. O'Callaghan avait la poitrine enfoncée par la table du salon, qui avait été enlevée du plancher et jetée avec une grande violence contre lui, et l'épine dorsale brisée par le poids de l'eau. Il est mort probablement sous le coup, sans connaissance et sans douleur. Nous pouvons espérer qu'il sera allé immédiatement chanter avec les anges dans le ciel les louanges qu'il récitait au moment où il fut arraché à ses compagnons de voyage. Le F. Berardi avait la jambe cassée. Il gisait dans notre hôpital improvisé à la hâte. Six autres passagers, parmi lesquels j'étais, avaient tous été blessés plus ou moins grièvement. Mes souffrances provenaient surtout d'une congestion de sang au cerveau. Je souffrais beaucoup de la tête, comme aussi du cou, de l'épaule et du côté. Mon état semblait presque désespéré.

Plus tard, j'appris qu'un jeune homme était mort des suites de ses blessures, qu'il avait expiré pendant la première nuit, dans un coin du vaisseau où il s'était traîné ; et que quatorze autres étaient en traitement dans d'autres parties du vaisseau. On me dit aussi que nous avions été longtemps en danger imminent de couler à fond, à cause de la grande quantité d'eau entrée dans le vaisseau ; et qu'après que la proue eut été fortement endommagée par les vagues, nous avions cessé de lutter contre la mer et les vents, viré de bord et fait voile vers un port de France. En effet, la mer, comme si elle eût été rassasiée par les victimes qu'elle avait englouties, était devenue beaucoup plus calme ; et la tempête, ayant épuisé ses efforts, avait perdu son courroux. Tout alla donc assez bien jusqu'à ce que nous arrivâmes au Havre, le cinquième jour après notre catastrophe. Ce qui suit peut être raconté brièvement.

Mais je ne puis finir cette partie de mon récit sans faire mention de quelques faits qui me touchèrent beaucoup dans la conduite des compagnons de nos périls.

Ce qui me frappa d'abord, c'est la perversité de quelques hommes qui, au milieu des dangers qui nous menaçaient, tous, n'hésitaient pas à souiller leurs âmes de nouveaux méfaits. Ainsi, un individu ne rougit pas de fouiller les poches du Père mort et d'enlever son argent, sa montre, ses papiers et ses clefs. Un autre profita de mon absence pour me voler tout ce qui restait dans ma chambre, et il réussit si bien à cacher son butin, que tous mes efforts pour retrouver mes effets furent inutiles.

Grâce à Dieu, j'ai bien de meilleures choses à dire de la grande majorité des voyageurs qui nous montrèrent une grande affabilité et un charitable désir de nous assister, malades ou blessés. Ils venaient constamment à l'hôpital où j'étais, et tâchaient, par de douces paroles et des services obligeants, d'alléger nos peines et de diminuer l'ennui d'un lit de douleur. Un d'eux, M. Simon Camacho, me procura un soulagement signalé, en échangeant ses bons vêtements, bien secs, contre ceux dans lesquels j'étais étendu tremblant de froid. Ce bon service et ses soins assidus lui méritèrent ma reconnaissance perpétuelle.

La patience héroïque de notre excellent F. Berardi excita l'admiration de tous ceux qui le virent. Il était couché, comme les autres, sans oreiller, sur une table étroite, dans ses habits mouillés. Il avait été si dangereusement blessé, qu'il était impossible de lui ôter ses habits sans danger. Ce que le bon Frère a dû souffrir est connu de Dieu seul, qui, depuis lors, a récompensé d'une couronne de gloire la patience de son serviteur. Je dis récompensé ; car, quoique le F. Berardi fût porté à l'hôpital et assidûment soigné par les Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve dès que nous fûmes arrivés, les chirurgiens trouvèrent que la mortification avait trop progressé pour rendre l'amputation possible ; de sorte que, sa vie et ses souffrances finissant ensemble, il devait aller recevoir sa récompense dans le ciel.

Quant à moi, aussitôt que je me sentis en état de quitter le vaisseau, je dirigeai d'abord mes pas vers une église, puis vers une autre, mais sans trouver de prêtre dans aucune. J'envoyai, par le télégraphe, l'annonce de la mort dit P. O'Callaghan à Rome et à Paris, et puis j'allai à l'hôpital visiter le F. Berardi. Les bonnes Sœurs me reçurent avec une grande cordialité et me donnèrent de meilleurs habits pour échanger contre mes habits déchirés.

Pendant que j'étais assis près du lit de notre cher Frère, lui donnant les consolations qui étaient en mon pouvoir, on vit venir à l'hôpital, - dirai-je par hasard ou par une disposition spéciale de la Providence ? - un prêtre, M. l'abbé Duval, aumônier d'un couvent des Ursulines situé non loin de là. Il avait appris le malheur qui nous était arrivé et m'attendait au dehors jusqu'à ma sortie de la chambre du Frère. M'accostant et mettant sa main sur mon épaule, il me dit affectueusement : "Maintenant vous êtes mon prisonnier, et il faut venir avec moi." Jamais je ne pourrai assez louer et remercier cet ami sincère, pour toutes les bontés et tous les soins dont il me combla ; jamais je ne cesserai de le regarder comme mon ange gardien et le conservateur de ma vie.

Les Ursulines sont également dignes d'éloge. Pendant les trois jours que je demeurai au Havre, elles me permirent de loger et de dire la messe dans leur couvent, et de prendre mes repas avec leur aumônier. Elles croyaient ne pouvoir faire assez pour rétablir ma santé et me fortifier le corps et l'âme. Daigne le bon Dieu, qu'elles soignaient, comme il l'a recommandé, dans sa pauvre créature, leur donner une éternelle récompense !

Mes journées au Havre étaient entièrement remplies. J'écrivais partout pour informer les nôtres de ce grand malheur ; je devais attendre continuellement, à la cour du magistrat, pour obtenir les bagages du P. O'Callaghan ; et puis, chaque jour, je faisais des visites au F. Berardi.

Le quatrième jour, je m'embarquai triste et solitaire sur un autre vaisseau, pour faire une seconde fois le voyage sur l'Océan. Avant mon départ, un de nos Pères arriva de Rouen pour m'offrir des secours ; et un autre de Paris, d'où je reçus plusieurs lettres. Tous les deux me priaient de différer mon voyage et de demeurer encore quelque temps en France. Je me rappellerai toujours cette fraternelle affection et cette tendre sollicitude de nos Pères de France. Mais je croyais de mon devoir de hâter mon départ, pour aller rassurer autant que possible, par la triste histoire de notre terrible calamité, la pénible anxiété qui agitait chacun des nôtres en Amérique. Si je ne pouvais pas les consoler, au moins je pourrais mêler mes larmes aux leurs pour pleurer l'ami que nous avions perdu. Ayant donc dit adieu, non sans douleur, à tous ceux dont j'avais reçu tant de marques de bienveillance et de bonté, et ayant imploré les bénédictions de Dieu sur tous mes amis, je recommençai mon voyage.

C'était, cette fois, sous de meilleurs auspices. Nonobstant quelques orages et quelques alarmes, après une traversée de treize jours, nous arrivâmes heureusement à New-York. Le R. P. Provincial du Maryland m'y attendait. Quand j'arrivai au collége, il m'embrassa tendrement et me salua seulement par ses larmes. Plus tard, ayant comprimé sa douleur, il remercia Dieu de m'avoir préservé ; et, avec les autres Pères qui s'étaient assemblés autour de moi, il écouta mon triste récit. Oh ! que de fois j'ai été obligé de renouveler ma douleur, en répétant ma triste histoire dans les différentes maisons par lesquelles je passai sur ma route vers la province du Maryland ! On pouvait voir combien le P. O'Callaghan avait été estimé, combien il était aimé de ses frères en religion. Tous pleuraient sa mort comme celle d'un père. Eu effet, le Maryland avait perdu la fleur de sa province ; les novices, un guide et un père ; tous, un brillant exemple et un maître de toutes les vertus requises dans un religieux ; un homme, en un mot, versé dans toutes les branches de la littérature et expérimenté dans le maniement des affaires. Tous les Pères de la province le considéraient avec joie comme devant bientôt être placé à leur tête. L'arrivée de la nouvelle fatale détruisit leurs espérances et changea leur joie en douleur. Mais Dieu, qui a voulu récompenser son fidèle serviteur en l'admettant aux joies du paradis, plutôt que de le donner à ses frères laissés sur cette terré pour guide et chef tant désiré, les consolera lui-même ; et celui qu'ils ont perdu, enlevé aux vivants, mais plus près de Dieu, n'oubliera pas ses frères ; il les aidera d'autant plus efficacement par ses prières et son intercession.

Le P. O'Callaghan naquit dans l'État du Massachussetts, le 18 avril 1824. Il fut admis dans la Compagnie de Jésus, dans la province du Maryland, le 9 avril 1844 ; fit les quatre vœux, le 15 août 1861, et mourut le 21 janvier 1869, dans la quarante-cinquième année de son âge et le vingt-cinquième de sa vie religieuse.

Le F. Berardi, dont j'ai appris depuis mon retour au Missouri la mort dans l'hôpital du Havre, naquit dans le royaume de Naples, te 7 mars 1824. Il fut admis dans la Compagnie, le 26 octobre 1850 ; et fit ses derniers vœux, comme coadjuteur temporel, le 15 août 1861. Lors de la dispersion des Jésuites de la province de Naples, il fut envoyé en Espagne ; et, étant chassé de ce pays, avec les autres Jésuites, lors de la dernière révolution, il se rendait en Amérique. Il est mort le 2 février 1869, à l'âge de quarante-cinq ans ; il en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Que tous les deux reposent en paix et se souviennent de moi devant Dieu ! c'est la prière de leur indigne frère en Jésus-Christ.

JOSEPH KELLER, S. J.

Voilà, mon révérend Père, le triste récit de ce naufrage et des circonstances de la mort de notre bon P. O'Callaghan, que vous vous souviendrez avoir vu au collége Saint-Michel à Bruxelles, lors de son départ pour Rome avec le P. Keller. Vous comprenez combien cette mort tragique nous a affectés tous.

Agréez, mon cher et révérend Père, l'assurance de ma sincère amitié.

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LETTRE
Nouvelle excursion parmi les sauvages
Saint-Paul de Colville

Par une lettre datée de Saint-Louis, le 27 mai 1870, le R. P. De Smet nous annonçait son prochain départ pour les pays sauvages. C'est à l'âge de soixante et dix ans qu'il a entrepris cette nouvelle excursion.

Le *Sioux city Daily Times* du 9 juin 1870 disait :

"Nous avons annoncé, hier, que le vénérable P. De Smet, l'apôtre des Indiens, le missionnaire connu du monde entier, est arrivé clans notre ville. Il se propose de prendre le premier bateau qui sera prêt, pour aller visiter toutes les stations indiennes situées entre notre territoire et la Grande-Rivière. Son compagnon de voyage est le R. P. Panken, hollandais d'origine, zélé missionnaire et très versé dans la connaissance des langues française, anglaise et allemande. L'excursion du P. De Smet parmi les Indiens n'a aucun caractère officiel : il n'est point envoyé par le gouvernement ; c'est purement en acquit d'une promesse faite à quelques chefs des Peaux-Rouges, lors de sa dernière visite, qu'il se rend parmi les Indiens.

Le P. De Smet est actuellement ce qu'était autrefois son confrère le célèbre P. Marquette, à l'origine de la colonisation de notre contrée. Ami des Indiens et des Américains, il jouit de toute leur confiance. Peu importe que les tribus sauvages soient en guerre avec les Blancs, la Robe-noire est aussi bien accueillie dans le wigwam des Peaux-Rouges que sous la tente du Blanc.

Il n'est personne, croyons-nous, dans toute l'étendue des États-Unis, qui connaisse les mœurs et le caractère des tribus sauvages aussi bien que le P. De Smet. Son expérience de près d'un demi-siècle lui a appris qu'aucune d'elles n'a jamais violé la première la foi des traités.

On se rappelle qu'il y a deux ans le P. De Smet fut député officiellement, avec les membres du Comité de Paix, vers quelques peuplades en hostilité, à cette époque, avec le gouvernement de Washington. Son intervention ne servit pas peu à faire conclure une convention avec les États-Unis[1]."

[1] Voir les *Précis Historiques*. 1868, page 439 : *Pacification faite par le R. P. De Smet des Sauvages révoltés, et traité de paix avec les États-Unis ;* et page 476 : *La Pacification par la Robe-noire*.

"Le vaillant missionnaire est âgé de soixante et dix ans. Son extérieur et toutes ses aptitudes morales et physiques lui donnent le plus grand ascendant sur ces enfants terribles de la nature.

Il fut envoyé, il y a déjà trente ans, vers les Pottowatomies et toutes les tribus qui sont à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Les fruits de ses travaux sont là, et attestent l'heureuse influence de l'Évangile pour la civilisation des peuples grossiers et nomades.

Un peu plus tard, notre zélé pionnier se mit à l'œuvre au milieu des populations sauvages du Kansas. Ses succès y furent si grands que le gouvernement lui-même se vit obligé de les reconnaître publiquement.

Dans le pays des Osages, tribu fixée à 40 milles du fort Scott et dans la mission de Sainte-Marie, un peu au delà de Topeka, on compte déjà plusieurs villages florissants, ayant leurs églises, leurs presbytères et leurs écoles, tous les éléments de prospérité, en un mot, pour rendre ces pauvres Indiens contents et heureux, et les faire vivre cri paix avec les Américains.

Le P. De Smet va donc s'embarquer pour le fort Sully, et de là se diriger vers le fort Berthold, le fort Rice et la Grande-Rivière. Nous lui souhaitons le plus heureux voyage, et nous espérons que ses forces ne le trahiront pas pour travailler encore cette fois au bonheur des Indiens et des Blancs."

Ce voyage a été heureux pour la situation et le salut des Sauvages. Nous avons reçu une lettre du R. P. De Smet, datée de l'Université de Saint-Louis, 29 août 1870. Elle donne une idée sommaire de cette dernière excursion dans le grand désert américain.

"Je regrette, dit le P. De Smet, de devoir être court, par suite des grandes chaleurs, qui semblent ne pas vouloir lâcher prise. En ce moment, le thermomètre, à l'ombre, est à 96 degrés Fahrenheit. Je me sens très affaibli et dans une espèce de prostration universelle, d'où, il me semble, j'aurai grand'peine à sortir. C'est pour vous donner signe de vie et pour vous demander de me donner souvent de vos nouvelles que je m'empresse de vous écrire. Je dois retarder l'envoi de quelques intéressants détails de ma dernière et longue excursion, sur une étendue de plus de six cents lieues sur le Missouri. Lorsque l'air frais de l'automne viendra me donner de nouvelles forces, je vous communiquerai quelques faits.

Les fatigues de notre excursion n'ont pas été sans fruits et consolations. J'ai eu pour compagnon le R P. Panken, religieux rempli de zèle et de ferveur pour gagner des âmes à Dieu. Partout les Indiens nous ont reçus avec les démonstrations de la joie la plus vive et de l'amitié la plus sincère. Ils ont été très attentifs à toutes nos instructions religieuses et à tous nos bons avis sur leur situation présente vis-à-vis du gouvernement. Ils occupent de vastes réserves, ils sont habillés et reçoivent des provisions hebdomadaires en sucre, café, porc, farine et maïs. Sans cette assistance, ils périraient de faim et de misère, car les buffles, ci-devant leur pain quotidien, ont

presque entièrement disparu de leurs terres. Partout les Indiens demandent avec instance des missionnaires. Il est à espérer que ce vif désir se trouvera enfin accompli au commencement du printemps prochain : le R. P. provincial m'en donne l'assurance.

La nation des Dacotahs ou Sioux est divisée en un grand nombre de tribus, avec des noms distincts, qui forment un ensemble d'environ 80 000 âmes. C'est la nation indienne la plus nombreuse des États-Unis. Elle occupe un très vaste territoire.

Dans cette dernière excursion, nous avons visité 15 000 à 20 000 Sioux, et le nombre de baptêmes d'adultes et d'enfants est monté à 434.

Notre mission s'est étendue aux forts et aux postes militaires des deux bords du Missouri, sur une étendue de deux cent cinquante lieues. Nous devons la plus vive reconnaissance à tous les officiers, et nous n'avons qu'à nous louer de leur bonté et de leur charité à notre égard, pour rendre notre visite parmi eux utile et agréable. Ils nous ont facilité tous les moyens de remplir notre saint ministère auprès des soldats catholiques, qui forment la majeure partie ou les trois quarts dans tous les postes. La plupart des soldats se sont empressés de remplir leurs devoirs religieux. Le général en chef qui est sur le Missouri est un converti à notre sainte religion, et un fervent et zélé catholique. Plusieurs de ses officiers supérieurs étaient parmi les premiers à donner le bon exemple à leurs subalternes et à leurs confrères catholiques, en s'approchant du tribunal de la pénitence et de la Sainte-Table[1]."

[1] Un officier très distingué de l'armée des États-Unis, le colonel Ortis, vient de faire aussi son abjuration du protestantisme et d'embrasser notre sainte religion.

Ainsi s'exprime le missionnaire. En attendant la réception de la lettre promise, nous en publierons une qui contient des faits antérieurs.

En mai 1869, le R. P. De Smet, étant sur le point de quitter la Belgique pour retourner à sa mission des Montagnes-Rocheuses, nous à laissé comme souvenir quelques lettres. Elles ont pour objet : 1° *les Trois Tribus du Haut-Missouri ;* - 2° *le Père Dumortier et le Frère Mazella* ; - 3° *Saint-Paul Colville* ; - 4° *le Missionnaire de Seilles*, de Bruges ; - 5° son *Itinéraire*, commencé en 1822. Nous avons publié les deux premières de ces lettres. *Saint-Paul Colville*, sujet de la troisième, est la résidence du R. P. Joset.

Le document qu'on va lire a été adressé par ce missionnaire au R. P. De Smet. Le commencement porte la date du 4 novembre 1866, et la suite, celle du 26 février 1867. Le P. Joset confirme de travailler avec zèle et succès dans les régions éloignées de l'Idaho. Il a déjà converti plusieurs tribus indiennes, qui habitent les parties supérieures du grand fleuve Colombie. Laissons-lui la parole.

Au R. P. De Smet.

Saint-Paul Colville, 4 novembre 1866.

Mon révérend Père.

Je pense que de tous les missionnaires des Montagnes je suis dans la position la plus difficile. Les autres ont leurs néophytes plus ou moins isolés, plus ou moins éloignés du contact avec les Blancs, par conséquent, moins exposés à des tentations ; ici, les néophytes se trouvent continuellement mêlés aux Blancs, qui leur donnent de la boisson autant qu'ils en veulent. La corruption les sollicite sans cesse ; les calomnies contre le missionnaire sont continuelles ; l'autorité des chefs est à peu près anéantie. Cependant un grand nombre d'entre eux n'ont pas fléchi le genou devant l'idole. Notre pauvre chapelle continue à être fréquentée ; elle est même devenue trop petite.

On a fait le mois de saint Joseph. Le jour de sa fête, il y a eu 121 communions. Vers la fin du mois, le grand saint m'a amené neuf infidèles qui demandaient le baptême. Pour la plupart, je ne les avais jamais vus ; ils n'avaient probablement jamais parlé à un prêtre. Le samedi-saint, outre ces neuf baptêmes, j'ai eu à bénir trois mariages. Plusieurs familles étaient venues, contre leur usage, passer la fin du carême près de l'église, pour se préparer à faire leurs pâques. Saint Joseph, pour couronner son œuvre, outre les confessions qui ont duré presque toute la semaine-sainte, nous a amené une telle foule pour le jour de Pâques, que j'ai été obligé de biner ; et, malgré cela, un bon nombre n'ont pu trouver place à la seconde messe.

26 février 1867.

Cette lettre a été bien longtemps interrompue. J'en suis bien aise, à cause des bonnes nouvelles que j'ai à vous donner. La sainte Vierge a, comme de coutume, écrasé la tète du vieux serpent. Au mois d'août, pendant la neuvaine qui précède l'Assomption et pendant l'octave, l'église avait été beaucoup plus fréquentée qu'a l'ordinaire ; mais notre ennemi ne perd jamais courage. Il a semé la désunion parmi les chefs, il a tenté et fait tomber le meilleur. Aussitôt le jeu, les pratiques de sorcellerie, l'ivrognerie et d'autres vices qu'on ne nomme pas se sont montrés tête levée. On en était là quand j'ai commencé cette lettre, je n'y voyais pas de remède.

Nous avons fait la neuvaine pour la fête de l'Immaculée Conception avec toute la solennité dont nous étions capables. Il y a eu près de 50 communions le jour de la fête. Alors je dis à mes gens : "Vous allez voir comme

notre Mère va traiter le vieil ennemi." Elle a beaucoup surpassé mes espérances : comme par enchantement, les Sauvages arrivent de tous côtés, se réunissent aux chefs, fréquentent l'église et les sacrements. Le chef tombé se relève solennellement, malgré les efforts de l'enfer.

Les quatre jours qui ont précédé la fête de Noël ont été heureux. Je les ai passés au confessionnal, jusque bien avant dans la nuit. Le quatrième dimanche de l'avent, après la grand'messe et l'instruction, je fus agréablement surpris de voir entrer environ 200 Sauvages. Ils n'avaient pas trouvé place à l'église pour la messe, et ils avaient eu la patience d'attendre une heure et demie dans la neige, pour pouvoir au moins faire leurs prières à l'église.

A la Noël, je leur ai dit de se diviser ; que les plus robustes pouvaient venir à la messe de minuit, les autres à celle du matin. Je vais vous dire ce qui m'est alors arrivé, quoique je m'expose à être blâmé par vos rubricistes, comme je l'ai été par ceux de Conville. A la messe de minuit, l'église était remplie jusqu'au banc de communion. J'ai dit immédiatement la seconde messe pour l'action de grâces, en vertu du privilége que nous avons reçu. Au point du jour, l'église était de nouveau pleine et on restait encore à la porte. Je prévins mon monde de se tenir debout, afin qu'on pût se serrer davantage ; néanmoins tous les Sauvages ne purent entrer. Force fut de fermer la porte pour pouvoir allumer les cierges. Si vous aviez été à ma place, mon révérend Père, que vous aurait conseillé votre cœur de missionnaire, en pensant à ces pauvres gens venus de 20, 30, 40 et même 60 milles pour cette fête de Noël, et qui allaient manquer la messe, parce que notre église est trop petite ? Voici ce que j'ai fait. Au *Credo*, j'ai envoyé un acolyte demander au chef s'il y avait beaucoup d'Indiens au dehors ? "Beaucoup" me fut-il répondu. Le cas théologique était nouveau. La permission de biner, me disais-je, n'est que la permission d'ajouter une messe à celle que le prêtre peut dire chaque jour ; or, aujourd'hui il peut dire trois messes, et, après tout, *sacramenta propter homines*. J'ajoutai une quatrième messe aux trois de Noël. Je pense que Pie IX le pardonnera facilement à un cœur *sauvagié*, et vous aussi, sans doute, mon bon Père ?

Le P. Van Gorp était alors à l'Immaculée-Conception. Il prêchait aux Blancs, qui généralement ne s'entassent pas beaucoup dans leur belle chapelle. La nôtre est une vraie image de Bethléem, sauf les ornements d'autel; mais je crois que Jésus y trouve des ornements de son goût dans les cœurs des pauvres. Le chef me disait, un jour, dans un moment de dépit : "Je suis content de voir qu'il n'y a de Dieu que pour les Sauvages." Je ne lui répondis rien; mais je me disais à moi-même : *Beati pauperes*; bienheureux les pauvres !

Les chefs se sont unis. Bien souvent Lucifer a essayé de semer la discorde, mais Marie l'a chaque fois forcé de baisser la tète. Soutenus par leurs jeunes gens, ils ont fait disparaître presque tous les désordres publics. Il y a trois ans, je comptais, dans la petite tribu des gens des lacs, vingt-huit unions scandaleuses, ce qui fait environ la moitié de la nation; aujourd'hui il n'en reste que quatre, et ces gens ont été réduits à s'expatrier parmi les Chaudières. Il y en a très peu de mauvais, qui devront se soumettre, ceux qui portaient la tête haute étant déjà rentrés dans le devoir. Le jeu, les sorcelleries sont bannis de tous les camps des chefs; les cas d'ivrognerie sont devenus très rares.

D'un autre côté, les Sauvages sont très assidus à l'église, matin et soir, les hommes surtout. Depuis Noël jusqu'à présent, ils m'ont laissé bien peu de repos. A chaque instant, des confessions de deux, trois, quatre, dix ans et plus. Actuellement ils sont dispersés pour la chasse ; mais le jour des Cendres notre église sera de nouveau trop petite, et je passerai le temps du carnaval au confessionnal. A Pâques, on les reverra presque tous. Nous allons redoubler d'efforts pour solenniser le mois de saint Joseph.

Je pense qu'aucun de nos missionnaires ne doit refuser autant de chapelets que moi. On vient me dire : "Nous n'avons pas un seul chapelet dans la loge" ou : "Depuis deux ans, je dis mon chapelet sur mes doigts." Et je dois refuser cette consolation !

Mes pauvres gens me disent souvent : "Père, quand bâtirons-nous une église ?" Je ne leur dis pas : Quand nous aurons de quoi ; cette réponse ne les satisferait guère ; mais je leur dis : "Quand vous serez fixés quelque part... quand vous aurez conclu la paix avec les *soyapi* (les Blancs). A quoi bon bâtir là où l'on n'est pas sûr de rester ?"

Ne perdez pas patience, mon révérend et bien cher Père; continuez votre œuvre. Quoique bien loin des Montagnes, vous en êtes encore l'apôtre par les efforts de votre charité. Au ciel, combien vous serez étonné de vous voir entouré d'enfants qui vous étaient inconnus ! *Filii tui de longè venient*. Les missionnaires ne portent pas tous ce nom, ne sont pas tous connus pour tels, sinon de Dieu. Ils le seront un jour, ceux qui de loin pratiquent l'apostolat de la charité, l'apostolat de la prière. Sans la ferveur des uns et des autres, les missions seraient impossibles.

Tels sont, mon révérend Père, les principaux faits que me rapporte la lettre du R. P. Joset.

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de ma sincère amitié.

P.-J. DE SMET, S. J.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LETTRE
La mort de Victor, grand chef des Têtes-Plates

Université de Saint-Louis.

Mon révérend et bien cher Père.

Nous avons eu ici, dans toutes les grandes villes de l'Union, une suite de réunions et de processions d'Européens *américanisés* et appartenant à tous les rangs de la politique. Les Français célébraient le retour de la République, malgré tant de tristes souvenirs ; les Allemands, fiers des victoires récemment remportées par leurs compatriotes sur la France, traversaient les rues avec le plus vif enthousiasme ; les Italiens glorifiaient leur union par des démonstrations et des acclamations bruyantes. Tous ces cortèges étaient précédés de musique et accompagnés de devises et de drapeaux. Ils formaient souvent des colonnes compactes de piétons, de cavaliers, de voitures, sur plusieurs milles de longueur. Mais parlons plutôt de nos Sauvages.

Les feuilles de Montana nous ont annoncé dernièrement, comme une calamité, la mort récente du nestor des Montagnes-Rocheuses, Victor, grand-chef de la nation Tête-plate. Son portrait se trouve à la première page de mes *Missions de l'Orégon.* Le capitaine Mullan, ancien ingénieur de l'armée des États-Unis et qui a tracé la *grande route Pacifique* à travers les Montagnes, a adressé aux Têtes-Plates les paroles suivantes, en mémoire de leur illustre chef.

"Votre ami Mullan vient d'apprendre, avec un regret vivement sensible et avec une profonde douleur, la perte que la nation vient d'essuyer par la mort de notre grand et bon chef Victor.

Pendant toute sa vie, Victor a été l'ami le plus sincère et le plus dévoué des Blancs. Sous le rapport de l'amitié et de la fidélité, il tient le plus haut rang parmi tous les chefs des nations indiennes de l'Amérique. Doux et affable envers tous, et, comme un jeune enfant, innocent de tout vice, Victor a servi de guide et d'exemple à sa tribu pendant un demi-siècle.

Votre ami Mullan, pendant son séjour au milieu de vous, s'est fait une gloire et un bonheur d'avoir connu Victor. J'ai pris mes repas et je me suis reposé à côté du foyer de sa loge, et nous avons souvent fumé ensemble son calumet de paix. J'ai accompagné votre chef dans ses longues courses de chasse. J'ai souvent eu l'occasion d'admirer et d'apprécier sa tendresse envers les veuves et les orphelins de sa tribu ; les démarches et missions de paix qu'il fit en personne parmi les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Sioux et les Banacs, pour entretenir entre eux et sa nation des relations amicales et durables. Vaillant à la guerre et généreux dans la paix, il a donné un exemple bien digne d'imitation à tous les chefs des tribus indiennes. C'est surtout à son amitié constante et assidue que j'attribue le fait que, pendant toutes mes courses et ma longue résidence dans vos Montagnes, mes employés n'ont jamais eu à se plaindre ; et que ni mes chevaux ni mes autres animaux n'ont jamais été troublés.

Le souvenir de Victor, le grand-chef des Têtes-Plates, a obtenu une place honorable dans les archives du gouvernement à Washington. Je ferai des efforts auprès du département indien pour qu'on érige un monument à la mémoire de Victor, à cause de ses mérites et de ses hauts faits et, en même temps, pour servir d'exemple et montrer à toutes les nations indiennes que les bonnes actions ne meurent jamais.

En apprenant la mort de Victor, j'ai eu la conviction intime que tout homme blanc venait de perdre un vrai ami, et je désire communiquer ce sentiment à toute la tribu.

Quant à l'élection du successeur de Victor, je forme des vœux sincères pour que ce choix tombe sur un chef digne de son illustre devancier, et qui fasse des efforts pour acquérir et pratiquer toutes les vertus du défunt. Puisse le manteau de Victor le couvrir dignement de cette noble renommée, dans vos Montagnes et au loin !

Victor, après une longue et belle carrière d'au delà de quatre-vingts ans, a obtenu la récompense éternelle que le Grand-Esprit accorde à tous ceux de ses enfants qui s'en rendent dignes. Têtes-Plates, imitez son exemple, et le Ciel vous réunira.

Le P. De Smet, Mullan et tous vos nombreux amis parmi les Blancs pleurent la mort du grand et bon chef Victor."

Le tribut que lui accorde le capitaine Mullan est bien mérité. J'ai bien connu Victor. Je me rappelle avec consolation le jour de son baptême, la joie et le bonheur qu'il manifestait lorsqu'il fut admis, avec un grand nombre d'autres adultes de sa tribu, dans le bercail du Seigneur[1].

[1] Dans mes *Cinquante nouvelles lettres*, page 317, le même capitaine Mullan parle avec grand éloge de Victor et des Têtes-Plates.

En vous donnant ces détails sur le digne chef Victor, j'ajouterai un trait qui ne sera peut-être pas hors de propos, surtout en ces tristes moments de crise à Rome.

Pendant les premières années que j'étais parmi les Têtes-Plates, - années si remplies d'heureux et consolants souvenirs ! - assis sur le gazon, je passais les belles soirées de ces Montagnes entouré de mes chers enfants en Jésus-Christ. Ils prenaient le plus vif intérêt à tout ce que je leur racontais du *Livre de Dieu*, la sainte Bible, de l'histoire de la création, du déluge, des Machabées, de Samson, de Joseph et ses frères, etc. des guerres de Napoléon I[er], de sa chute à la bataille de Waterloo. Je les entretenais de la longue suite des souverains pontifes, successeurs de saint Pierre, qui représentent Jésus-Christ sur la terre. Je disais que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, avait fait la promesse solennelle au premier chef, saint Pierre, que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Église* ; que, depuis dix-huit siècles, les méchants et les impies avaient combattu en vain contre cette Église de Jésus-Christ et contre son chef suprême et visible. Un jour que Victor y était, il se lève, et, m'adressant la parole, me dit cette parole naïve : "Père, *vous parlez sur le papier*[2]. Eh bien, si votre grand-chef Robe-noire[3] est en danger, envoyez-lui un message de notre part, nous élèverons sa loge au milieu de notre camp, nous ferons la chasse pour son entretien, et nous, serons sa garde contre l'approche de ses ennemis."

[2] C'est-à-dire : vous écrivez.
[3] Le pape.

En 1843, je me trouvais pour la première fois à Rome, et le T. R. P. Général eut la bonté de m'introduire auprès de Grégoire XVI. Le Pape prêta une attention paternelle à ma petite narration sur les missions et sur les bonnes dispositions des Sauvages des Montagnes-Rocheuses. Il sourit à la proposition et à l'invitation du chef Victor ; puis il dit, d'un ton sérieux qui m'est toujours resté présent à l'esprit : "Vraiment, le temps approche où nous serons forcé de quitter Rome. Où irons-nous ?... Dieu seul le sait... Donnez à ces bons Sauvages ma bénédiction apostolique."

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de ma sincère amitié.

P.-J. DE SMET, S. J.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

sur le
R. P. ÉDOUARD TERWECOREN
de la Compagnie de Jésus,

Quinze jours à peine après la mort du regretté Père Terwecoren, le Père Broeckaert, appelé à prendre après lui la direction des *Précis Historiques*, écrivait dans cette revue :

"Depuis la perte que nous avons faite dans la personne du fondateur des *Précis Historiques*, nous avons reçu bien des témoignages du respect et de l'affection qu'on lui portait. Ce n'est pas seulement le publiciste qu'on regrette, c'est un sage conseiller, c'est un saint religieux ; pour beaucoup, c'est un ami. Tel est aussi le sentiment qui nous domine. Nos regrets, loin de diminuer, sont plus vifs qu'au lendemain de la mort du Père. Alors nous l'avions vu si accablé de douleurs corporelles, que la mort nous apparaissait comme une heureuse délivrance ; aujourd'hui nous nous rappelons les vertus par lesquelles il nous a édifiés pendant trente-six ans de vie religieuse : sa piété, sa régularité, sa modestie et d'une manière spéciale son énergie à poursuivre l'œuvre qu'il avait fondée. Ces vertus, nous l'espérons, ont reçu leur récompense. De quoi nous plaindrions-nous ? Le cher défunt aspirait lui-même au bonheur de rejoindre Celui pour qui il avait travaillé. Au reste, toute sa carrière est pour nous une grande instruction. Car dès son jeune âge, il laissa entrevoir les vertus qui distinguèrent son âge mûr, et Dieu, de son côté, semblait lui avoir préparé les voies à la perfection.

Né à Vilvorde en 1815 d'une famille où la vertu était héréditaire, Édouard Terwecoren n'eut sous les yeux que de bons exemples ; ayant perdu de bonne heure ses parents, il fut élevé par son oncle maternel, M. le notaire Beckers, fervent chrétien, qui fut toujours pour lui un véritable père. Celui-ci lui fit faire ses premières études d'abord chez M. C. Portaels, à Vilvorde, puis chez M. André Peeters, curé de Steynockerzeel, et enfin chez un professeur de l'Université de Louvain. Ces études étaient forcément privées, parce que le gouvernement hollandais avait fermé les colléges catholiques. Dès que l'émancipation de 1830 eut permis de les rouvrir, le jeune Édouard fût admis au collége d'Alost, où il acheva son cours d'humanités. C'est là que, de 1833 à 1835, j'eus l'avantage de le connaître et de l'apprécier. Élève distingué, sérieux et appliqué, il montrait des lors une grande fermeté de caractère et un éloignement prononcé du vice : jamais on n'entendit un mot inconvenant sortir de sa bouche. En mainte circonstance, il fit preuve d'un courage héroïque pour se tirer de dangers auxquels l'exposaient sa fortune, son isolement et son inexpérience. Il était d'ailleurs pieux, mais sans inclination pour la vie religieuse. Ses goûts le portaient vers le barreau : ils ne varièrent jamais jusqu'au moment où la divine Providence lui fit connaître ses desseins. Le fait mérite d'être rapporté.

C'était pendant les vacances de 1835. Le jeune Édouard profitait de ses loisirs et des avantages qu'il puisait dans un large patrimoine pour se livrer à des plaisirs honnêtes : parfois même il allait au spectacle. Hâtons-nous de dire qu'à cette époque le premier théâtre de la capitale n'étalait pas les lubricités qui le souillent aujourd'hui. On pouvait assister à ces représentations sans trop rougir ; et ceux qui avaient reçu des principes de vie chrétienne pouvaient y rencontrer une réflexion salutaire. Un jour donc Édouard assistait à une représentation extraordinaire. Il en suivait les péripéties avec beaucoup d'intérêt, lorsque soudain, à la vue de cette foule immense qui encombrait l'enceinte, une pensée le frappe vivement : "Dans quelques années tous ces spectateurs auront quitté la scène de ce monde et auront paru au jugement de Dieu !... Quel sera leur sort pour l'éternité ?... Quel sera le mien ?..." – Cette pensée ou plutôt cette inspiration fut pour Édouard un coup extraordinaire de la grâce. Au même instant sa résolution fut prise. "C'en est fait, se dit-il ; je veux m'arrêter au parti le plus sûr ; j'entre dans la Compagnie de Jésus si l'on veut m'y recevoir."

Dès ce moment il n'eut plus d'autre objet en vue. Au grand étonnement de ses amis et de ses proches, il s'opéra en lui un changement complet. Il s'appliqua dès lors plus sérieusement aux exercices de piété, à la fréquentation des sacrements et aux pratiques de mortification. Enfin, le 1er octobre de l'année suivante 1836, il partit pour le noviciat de Nivelles avec trois de ses condisciples.

Son séjour en cette ville ne fut pas long ; peu de mois en effet après son entrée, le noviciat fût transféré de Nivelles dans l'ancienne et célèbre abbaye des Prémontrés, sise sur les bords de la Lys, à Tronchiennes-lez-Gand. Édouard y suivit ses compagnons et continua pendant plus d'un an encore à se préparer, par une vie fervente, aux premiers vœux de la religion. A peine les eut-il émis en octobre 1838, qu'il partit pour Namur où il fut pendant trois ans professeur de poésie. Un nombre assez considérable de compositions de classe que nous avons retrouvées parmi ses écrits attestent le soin avec lequel il s'employa à l'instruction de ses nombreux élèves, dont plusieurs occupent aujourd'hui une haute position dans le monde. Il en fut de même à Alost, où il se vit envoyer au mois de septembre 1841 pour enseigner la rhétorique. Plusieurs drames qu'il fit composer par ses

élèves, d'autres qu'il composa lui-même et qu'il fit représenter en diverses solennités littéraires datent probablement de cette époque.

Après ces quatre années d'enseignement, les supérieurs jugèrent à propos de lui faire entreprendre ses propres études. Il suivit pendant deux ans les cours de philosophie à Namur et pendant quatre ans ceux de théologie à Louvain. Ici se place, dans l'ordre des dates, un événement sur lequel les amis du Père Terwecoren – pour qui surtout nous écrivons – nous sauront d'autant meilleur gré d'insister que le Père lui-même va s'en faire le narrateur.

"Dès l'âge de deux ans, dit-il dans ses notes, par suite d'une maladie assez pénible j'eus le malheur d'avoir le pied estropié. Je fus affligé d'un *varus* ou pied-bot poplité interne. Chaque année, mon infirmité allait présentant des caractères de plus en plus alarmants : la tendance des muscles rétrécis à se rétrécir davantage, et la marche sur le bord externe, et plus tard sur une partie de la face dorsale du pied, contribuèrent beaucoup à augmenter la torsion et la difformité. Les douleurs devinrent plus aiguës, la cicatrisation des plaies produites par le frottement plus lente, le mouvement plus pénible ; enfin tout annonçait l'approche du moment où j'allais être condamné à renoncer à l'usage du membre et à me servir de béquilles.

"Toutes les ressources de l'art étaient épuisées ; les médecins et les chirurgiens m'avaient toujours traité comme si toute la cause de mon mal eût été une simple paralysie ; ils renonçaient à l'espoir de me procurer quelque soulagement. Mon malheur semblait devoir m'accompagner jusque dans la tombe, mais la Providence bénit une main habile pour me guérir."

Cette "main habile" fut celle de M. F. N. Lutens, membre titulaire de l'Académie royale de médecine de Belgique. Il ne s'agissait de rien moins que de soumettre le Père à l'épreuve de la ténotomie récemment remise en honneur par deux savants allemands, MM. Stromeyer et Dieffenbach. "Le succès de l'opération, continue le Père, semblait devoir être douteux : mon âge - j'avais près de trente et un ans - avait aggravé le mal et rendu la guérison d'autant plus difficile. Aussi M. Lutens fut-il très réservé dans ses promesses : il alla même jusqu'à me dire qu'il ne prenait d'autre engagement que d'enrayer les progrès du mal et de ne pas me laisser dans une position pire qu'auparavant ; que d'ailleurs j'avais beaucoup de chances d'une meilleure réussite et que l'opération lui paraissait sans danger. Voilà donc où j'en étais réduit : me résoudre à l'opération avec l'espérance de la voir réussir ou me résigner à l'usage des béquilles pour le reste de mes jours ! En face d'une pareille alternative que pouvais-je faire ? Élever mon cœur vers Dieu, interroger sa volonté sainte et sa plus grande gloire ; prendre enfin, sous l'inspiration d'en haut, le parti qui me laisserait plus tard la moindre somme de regrets. J'ai obéi à la secrète inspiration de la Providence qui s'est fait sentir d'une manière si manifeste, alors surtout qu'approchait déjà le jour heureux de ma prêtrise. – Le Père était au milieu dé sa seconde année de théologie. – M. Lutens avait gagné ma confiance. Sa réputation, ses talents, la franchise de ses procédés et la fermeté de ses convictions me donnèrent de grandes garanties. Sans plus consulter ni l'inquiète sollicitude de ma famille, ni les opinions théoriques de docteurs peu familiarisés avec l'opération nouvelle de la ténotomie, je me décidai à subir le traitement." Le pauvre patient n'eut pas à s'en repentir.

Le 28 avril 1846, il était arrivé à Anvers, où M. Lutens tenait garnison, et dès le surlendemain eut lieu la première opération, qui consista à enfoncer le bistouri jusqu'au manche dans la plante du pied et à couper, "à la force du poignet, le tendon du muscle jambier postérieur, tous les muscles du pied, les vaisseaux sanguins et les ligaments de la plante du pied ainsi que le tendon d'Achille."

Dans son journal, le Père relate jour par jour avec sa précision habituelle et le traitement qu'il dut suivre, et les opérations éminemment douloureuses qu'il lui fallut subir, et les impressions que tour à tour faisait naître dans son cœur ou l'espérance de la guérison ou la crainte de se voir à jamais condamné à l'inaction. S'il nous est impossible de reproduire ici tous ces détails qui formeraient un petit volume, rien ne nous empêche de cueillir comme en passant quelques-unes des belles pensées qui émaillent ces pages :

"La maladie ou l'infirmité est un excellent apprentissage de la conduite qu'il convient de tenir envers les malades et les infirmes. Il faut avoir passé par leur état pour savoir ce qu'il faut leur dire et surtout ce qu'il faut leur taire." Et ailleurs, "Le monde qui juge si mal exalte mon courage. Je ne puis que, sourire de sa méprise quand je considère combien peu les considérations humaines m'eussent donné de force, si je n'avais porté mes vues en haut et répété sans cesse : *Da robur !*... Donnez-moi des forces !..." Sous la date du 3 mai : "On m'apporte le pain des forts. Qu'il est consolant pour le pauvre malade de voir approcher de sa couche le céleste médecin des corps comme des âmes ! Quel tressaillement lui fait éprouver le tintement de la clochette qui annonce l'arrivée du grand Roi ! Il approche, je le vois, il s'unit à mon pauvre cœur. Laissez-moi avec Lui. *Inveni quem diligit anima mea*. Je l'ai trouvé Celui que mon âme chérit !..."

C'est dans ces communications intimes avec son Dieu que le pauvre malade, trouvait ses plus douces consolations. Aussi ne faut-il point s'étonner de lui entendre dire : "J'ai éprouvé de cruelles souffrances ; je n'ai point connu l'ennui. J'ai été content dans ma position et si j'avais demandé d'avance une certaine mesure de bonheur, j'aurais été trompé dans mon attente. La bonté de Dieu s'est étendue bien au delà. S'il me fallait recommencer ces deux mois, subir de nouveau cette... douloureuse opération, je ne demanderais au Ciel ni plus de résignation, ni plus de calme, ni plus de consolations ; mais je lui demanderais d'être plus reconnaissant de ses grâces et moins indigne de les recevoir."

La première opération, nous l'avons dit, s'était faite le 30 avril ; le 15 juillet, l'heureux convalescent reprenait la route de Louvain où l'attendait "une réception des plus charitables, des plus amicales, des plus, touchantes." Il y trouva son frère Henri, dont c'était la fête et qui put assister au régal et à la petite séance de congratulation qu'on avait préparée à l'occasion de cette cure heureusement réussie. Ce n'était pas que la guérison fût complète. Le Père resta condamné pour le reste de sa vie à armer sa jambe et son pied d'un appareil fort incommode et à se servir d'une canne pour toute course un peu longue. Mais comparaison faite avec ce qu'il était autrefois et surtout avec ce qu'il pouvait légitimement redouter, c'était un progrès immense qui dépassait l'attente de tous. Aussi n'y eut-il plus aucune hésitation pour l'admettre, au suprême bonheur du sacerdoce, qu'il reçut à Liége, le 18 septembre de l'année suivante, des mains de Mgr de Mercy-Argenteau, archevêque de Tyr *in partibus infidelium*,

Ses études de théologie achevées, le Père Terwecoren retourna à Tronchiennes pour se disposer, selon les usages de son institut, pendant une nouvelle année de noviciat, à l'émission des derniers vœux. Il fit sa profession solennelle des quatre vœux le 2 février 1854.

A cette époque il se trouvait au collége Saint-Michel à Bruxelles, où il avait été envoyé à la fin de 1849 et qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. Il avait déjà entrepris alors, depuis deux ans, la publication de ses *Précis Historiques* et il exerçait en même temps le saint ministère tant dans l'église du collége que dans plusieurs communautés religieuses et notamment au pensionnat des Dames chanoinesses de Berlaimont, dont il instruisait et dirigeait assidûment les élèves. A ce titre, avant de raconter ses derniers moments, il devient nécessaire de nous arrêter un instant pour considérer successivement, dans le Père Terwecoren, l'homme, le religieux, le directeur et le publiciste. Nous avons, pour nous guider dans ce travail, les notes d'un confrère qui vécut avec lui au collége d'Alost avant son entrée en religion, puis au noviciat de Nivelles, à Tronchiennes, à Namur, à Louvain et enfin pendant vingt-deux ans à Bruxelles ; les notes aussi d'une personne vouée à Dieu qui, pendant de longues années, a pu apprécier les qualités du directeur dans sa propre conduite d'abord, ensuite dans celle des jeunes filles confiées a sa prudente et maternelle direction ; les témoignages enfin d'un grand nombre de personnes dont il s'était fait autant d'amis et qui pleurent aujourd'hui encore sa perte prématurée comme si elle ne datait que d'hier. Avec de tels guides, nous ne saurions nous égarer : d'autant moins que nous citerons le plus souvent textuellement leurs propres paroles.

"Le P. Terwecoren, lisons-nous dans les notes de son confrère, avait un sentiment très développé de sa dignité personnelle et des convenances sociales. Dans la conversation, il savait allier une certaine gaieté à l'abandon et à la confiance qui forment comme le parfum de l'amitié. Dévoué de cœur à tous ses confrères indistinctement, il ne laissait pas de professer pour quelques uns d'entre eux des sentiments d'une affection toute spéciale, sentiments si peu contraires à la perfection religieuse, que Dieu lui-même s'en est fait le panégyriste dans les Saintes Écritures. Mais cette amitié était ce qu'elle devait être, sainte et pure, fondée le plus généralement sur la reconnaissance et ne se proposant d'autre but que des avantages exclusivement spirituels. Au dehors aussi, dans le monde le plus distingué de Bruxelles il comptait de chauds amis qu'il servait à son tour avec un dévouement que j'appellerais sans limites si dans tous ses sentiments, dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions il n'eût été constamment retenu par les liens d'une conscience timorée, guidée elle-même par le bon plaisir de ses supérieurs, en qui il vénérait comme instinctivement l'autorité venant de Dieu. Plutôt que de méconnaître le prestige de cette autorité il eût rompu, avec ses amis les plus intimes, quand cette rupture eût ouvert dans son cœur la blessure la plus large et la plus douloureuse. C'est assez dire qu'il fut loin de se jeter dans les excentricités de quelques esprits extrêmes qui s'imaginent être agréables au Ciel en négligeant les devoirs imposés par les relations de famille dont Dieu lui-même est l'auteur. A l'égard des membres de sa parenté, il eut toujours une affection qui, pour être purifiée par la religion, n'en fut que plus sincère et plus durable. Sans rester indifférent à leur bien temporel, il songeait sans cesse aux avantages de leur âme et s'appliquait à les porter à la vertu par ses paroles et sa conduite, en vue, disait-il, de leur rendre l'édification qu'il s'estimait heureux de trouver en leur compagnie.

"Une chose d'ailleurs qui contribuait à rendre la société du P. Terwecoren plus agréable et à lui gagner de précieuses sympathies, ce fut sa loyale franchise ou, si l'on veut, son entière sincérité, qualités plus rares qu'on ne le croit généralement. Sans doute il lui arrivait de se tromper – c'est hélas ! notre triste apanage à tous ici-bas ; – mais en tout et partout il cherchait la vérité et la disait telle qu'il la connaissait, sans respect humain et sans faiblesse. Sur ce point comme sur les autres, il ne transigeait jamais avec sa conscience, qu'il avait rendue d'une extrême délicatesse sans tomber dans les fausses subtilités du scrupule. Non content de se surveiller sans cesse, il se scrutait impitoyablement et ne se pardonnait pas même les fautes involontaires qu'il est impossible d'éviter toutes, mais dont une vigilance plus active parvient à diminuer considérablement le nombre. Il eût voulu être aussi pur qu'un ange pour offrir au Seigneur le saint sacrifice de la messe. Aussi ne passa-t-il jamais plus de deux jours sans s'approcher du tribunal de la pénitence. Il était au reste d'une grande fidélité à tous ses exercices spirituels, non qu'il y trouvât des consolations particulières, mais uniquement parce qu'il savait que cette fidélité était agréable à Dieu et utile à son âme. Il s'y astreignait comme à tous les détails de la régularité la plus parfaite avec cette énergie de volonté qui faisait incontestablement le côté le plus saillant de son caractère." C'est cette énergie qui l'amena à la vie religieuse, malgré ses penchants pour le monde ; c'est elle qui le soutint dans la lutte,

bien âpre parfois, contre les difficultés de toute nature, d'autant plus redoutables qu'elles sont moins aperçues ; elle qui le poussa généreusement à la pratique des vertus même les plus pénibles ; enfin elle qui le rendit un guide si vaillant et si sûr dans les voies toujours un peu mystérieuses du salut.

"Le R. P. Terwecoren, nous écrivait une personne qui eut avec lui des rapports fort intimes, le R. P. Terwecoren est si bien, caractérisé dans les *Précis* du 1er juillet (1872) que même, après l'avoir connu pendant quelque vingt ans, on ne peut que dire : "Cette énergie chrétienne, cette douceur affectueuse, cette politesse exquise, cette élévation de sentiment, cette noble indépendance de caractère, c'est bien lui !" N'est-ce pas, en effet, la réunion de ces belles qualités qui faisait du Père Terwecoren un ami aussi dévoué que sûr, un guide aussi prudent que discret et éclairé ! Pour lui, obliger était un besoin du cœur ; rendre service, une douce satisfaction. Comme il savait entrer dans les intérêts de ceux qui se confiaient en lui ! Il sentait leurs peines, comme les siennes propres. Aussi, pour dissiper une inquiétude, pour consoler une douleur, n'épargnait-il aucune démarche autorisée par la prudence ; et ces démarches il les faisait avec cette douce sollicitude qui décelait le cœur d'un ami, avec cette délicate discrétion qui, non-seulement cherchait à s'effacer, mais qui eût volontiers décliné jusqu'au droit à la reconnaissance.

"Ce n'est pas trop dire qu'il ne s'épargnait en rien. Tous ceux qui ont jamais eu recours à lui savent assez, qu'il ne comptait pas ses moments dès qu'il pouvait être utile. En vain était-il pressé par des affaires importantes, on eût dit qu'il n'avait à songer qu'à celle dont on l'entretenait. Cette pieuse prodigalité se montrait jusque dans sa correspondance : jamais une réponse nécessaire ou utile ne se faisait attendre. Je dis nécessaire ou utile, car jamais il n'eut de condescendance pour les inutilités. C'eût été perdre du temps, il en était saintement ménager, car le P. Terwecoren était avant tout l'homme du devoir, exact et ponctuel, je dirais jusqu'au scrupule, s'il n'avait eu le scrupule en horreur pour le moins autant que la fausse dévotion."

Il n'est certes pas trop dur d'appeler de ce nom le travers de tant de personnes, réputées pieuses, qui attachent une importance exagérée à certaines pratiques de dévotion, sans se mettre en peine de satisfaire aux exigences de leur position sociale. Un des soins particuliers du P. Terwecoren fut de prévenir ce renversement du monde spirituel. D'abord il avait une préférence marquée pour les dévotions anciennes, entrées en quelque sorte dans les mœurs de notre pays, et approuvées par l'expérience des siècles. Pour les autres, il se montrait d'une grande réserve et même quand il lui arrivait d'en retracer l'historique dans ses *Précis*, c'était moins en vue d'en recommander la pratique que de faire ressortir la variété presque infinie de formés que peut revêtir le zèle à glorifier Dieu et ses saints. Il combattait sans relâche ce qu'il appelait la *piété de sentiment ;* non pas sans doute qu'il proscrivît les tressaillements de l'âme qui font un des bonheurs de notre vie – nous ne trouverions pas à le louer s'il en était autrement – mais en ce sens qu'il voulait que l'effusion du cœur, s'épanchant en paroles d'amour, fût accompagnée de l'accomplissement généreux du devoir en esprit d'amour. Il aimait mieux qu'une jeune personne fût soumise à ses parents, douce, humble, prévenante et charitable envers tous par vertu et le plus souvent en dépit de son caractère que de la voir surchargée de pratiques extérieures de dévotion tout en se conduisant à sa tête, ou selon ses caprices. Sans doute il ne s'opposait point à ce que ses pénitentes s'engageassent dans des associations pour les bonnes œuvres ; mais il voulait que cela se fit non-seulement du consentement, mais du plein gré de leurs parents ou de leurs maris. Encore ne l'accordait-il pas indistinctement à tout le monde. Il avait bien soin d'examiner avant tout si la personne qui le consultait à ce sujet avait assez de force d'âme pour se mettre au-dessus des froissements presque inévitables dans ces sortes de sociétés, surtout lorsqu'il arrive que la noblesse, souvent un peu fière, s'y trouvé mêlée à la bourgeoisie, toujours fort susceptible. Naturellement cette conduite discrète n'eut pas l'heur de plaire à tout le monde ; elle donna lieu parfois à de mesquines jalousies, à d'amères censures, à des tracasseries clandestines que le Père eut le bon esprit de mépriser, résolu, avec raison, à ne rendre compte de ses actes qu'à ses supérieurs et à Dieu.

Depuis 1849, sauf un intervalle très-court où sa présence fut vivement regrettée, le Père Terwecoren faisait chaque semaine le catéchisme aux élèves des Dames de Berlaimont. Pour s'acquitter de ce ministère, il ne se contentait point d'une préparation ordinaire ; il écrivait à peu près tout ce qu'il se proposait de dire, non pas qu'il lût ces notes aux enfants, mais parce qu'il pouvait ainsi être à la fois plus précis, plus exact et plus pratique. Il puisait dans cette préparation un double avantage ; le premier de repasser régulièrement sa théologie dogmatique et morale ; le second de mettre plus de vie et d'animation dans l'explication de la doctrine chrétienne, et de donner un intérêt de plus à cet important élément d'éducation. On peut regarder comme une preuve du succès qu'il eut dans ce ministère humble et caché, l'empressement avec lequel ses jeunes auditrices lui confiaient les secrets de leur âme et se laissaient former par son expérience. Ce nouveau rôle n'était certes pas sans grandeur. Le père comprenait à merveille qu'il avait en mains non-seulement le salut d'un grand nombre de jeunes personnes, appartenant pour la plupart aux hautes classes de la société ; mais encore le bonheur de leurs familles et l'influence heureuse ou funeste qu'un jour elles exerceraient autour d'elles. Il se proposait avant tout de les rendre solidement instruites dans la religion, sincèrement pieuses, cherchant leur bonheur ici-bas dans l'accomplissement de leurs devoirs, aussi éloignées des scrupules que de la négligence spirituelle. "Il voulait une conscience droite et sûre, nous écrit-on de cette excellente maison d'éducation, et il ne négligeait rien pour l'éclairer, de peur que le scrupule ne s'y introduisit ou ne s'y fixât. De là cette attention constante à rassurer les âmes trop craintives. Grâce à son tact parfait et à l'autorité de sa parole, il réussissait à calmer toutes les

inquiétudes : ordinairement il ne disait qu'un mot ; mais ce mot coupait court à toutes les difficultés et ôtait jusqu'à la pensée d'y revenir."

Il ne croyait pas qu'en règle générale une jeune personne dût se fixer sur son état de vie, au temps de sa pension. Il ne faisait au reste en ce point que conformer son opinion à la conviction bien connue d'un de ses confrères les plus estimés, le R. P. Boone, qui de longue date avait inculqué ce principe aux Dames de Berlaimont. "Aussi, ajoute le père à qui nous empruntons ce détail, c'est peut-être à leur sage réserve sur ce point de la vocation que ces Dames doivent la faveur constante dont leur maison a toujours joui et le nombre considérable d'excellentes mères de famille qu'elles ont eu le bonheur de former." Une fois cependant que le P. Terwecoren avait cru découvrir une vocation religieuse, d'une main ferme et sans hésiter devant aucune considération humaine, il encourageait, il aidait à suivre l'appel du Seigneur. "Son cœur, nous écrit-on, souffrait dans ces circonstances avec les cœurs que déchirait une douloureuse séparation, et il se faisait le consolateur, le frère, l'ami de ceux qui pleuraient, en même temps que, comme une seconde Providence, il accompagnait dans leur carrière ceux qu'il avait su y introduire."

Il n'était effectivement pas rare pour cet excellent Père de rencontrer de ses enfants spirituelles d'autrefois parmi les âmes religieuses dont il dirigeait la retraite à diverses époques de l'année. On le retrouvait dans ses exercices tel qu'il était toujours en toutes choses : clair, net et méthodique, parfois jusqu'à l'excès. Tout ce qu'il disait dans ces retraites était écrit d'avance en notes substantielles, recueillies dans les meilleurs ouvrages ou inspirées par ses propres méditations. Il ne redoutait rien tant que de ne produire qu'un effet de parade, au risque de ne laisser qu'un futile souvenir. Il voulait, lui, que les religieuses indistinctement connussent mieux leurs devoirs et les motifs qu'elles ont pour les accomplir. Il s'adressait donc spécialement à l'intelligence, surtout dans les communautés vouées à l'instruction de la jeunesse, persuadé qu'il était que, si la voie affective est le plus court chemin pour aller à Dieu, il est souvent rendu impraticable par les soucis inséparables de la vie active, à moins que l'intelligence ne montre sans cesse et l'obligation et la possibilité de surmonter tous les obstacles qui se rencontrent en cette voie.

Quand la vie du P. Terwecoren se serait écoulée exclusivement dans les emplois du saint ministère tels que nous venons de les rappeler, personne, même dans son ordre, n'aurait eu le droit de lui faire un reproche d'inaction ou de manque de zèle ; et cependant ce n'était là que la moindre partie de ses travaux ; j'allais dire que c'en étaient les délassements. Son occupation principale fut la rédaction et la direction des *Précis historiques*. Pendant plus de vingt années, il soigna seul dans tous ses détails la publication d'une revue bi-mensuelle ; il surmonta par l'énergie de sa volonté tous les obstacles qu'il rencontra dans cette carrière. Publiciste pieux, modéré, modeste, le P. Terwecoren n'eut d'autre désir, comme il le disait lui-même en annonçant son œuvre, "que de faire connaître et aimer la religion par ses fastes." "L'histoire de l'Église, ajoutait-il, c'est le dogme, la morale et le culte en action. Populariser cette histoire, la mettre à la portée de toutes les intelligences, de toutes les conditions, de toutes les fortunes, voilà le but où tendront nos efforts." Pour atteindre ce but, le père commença par éditer deux fois le mois une petite brochure in-18° qui tantôt était une œuvre originale comme les *Opinions sur l'origine des béguinages*, tantôt ne faisait que traduire ou même simplement reproduire un travail, le plus souvent perdu dans de gros volumes ou dans de vastes collections. A cette catégorie appartiennent les extraits de Bergier, de Scheffmacher, du cardinal Wiseman, etc. Ces commencements donnent mieux que la suite la raison du titre : *Collection de Précis historiques*. Cette première série embrasse les deux années 1852 et 1853. Avec l'année 1854 commença une nouvelle série que le directeur annonça en ces termes à ses lecteurs : "Le désir d'être utile aux jeunes gens de nos colléges a donné la première idée de cette publication. Mais l'âge et la position sociale de la plupart de nos lecteurs, les paroles encourageantes que nous ont adressées de vive voix ou par écrit plusieurs prélats de l'Église et autres personnages de distinction : les souscriptions de LL. AA. RR. le duc de Brabant et le comte, de Flandre... tout cela nous avertit de nous élever un peu plus haut. Nous ferons des efforts pour répondre à cet appel tacite, sans toutefois nous abandonner à une téméraire confiance." A partir de cette époque le format fut agrandi et prit définitivement les proportions de l'in-8°.

Ce changement venait de s'opérer dans la rédaction des *Précis historiques* lorsque éclata la guerre de Crimée. Le P. Terwecoren eut l'heureuse chance de se trouver en relation épistolaire avec le R. P. de Damas, un des aumôniers de l'armée française. Les lettres intéressantes de cet homme de zèle donnèrent une vogue extraordinaire à la revue qui en eut la primeur. Il en fut de même à diverses époques et des lettres du R. P. De Smet, et des lettres si nombreuses qui nous tinrent au courant des exploits des vertus de nos braves zouaves pontificaux. A ces documents éminemment utiles à conserver vinrent s'ajouter des dissertations historiques, des biographies de saints et d'hommes célèbres, de petits traités de piété, en un mot tout ce qui était de nature à intéresser des chrétiens et à les attacher plus intimement à leur religion et à leur foi.

Cependant, faute de *Tables générales*, à mesure que ce répertoire de faits historiques allait se développant, il devenait en quelque sorte moins utile puisqu'il devenait plus difficile de retrouver, en un grand nombre de volumes, des faits dont on n'avait gardé qu'un vague et hésitant souvenir. Il fallut songer à obvier à cet inconvénient. Incapable de s'en charger par lui-même, à raison de ses occupations de jour en jour plus nombreuses, le Père Terwecoren eut le bonheur de trouver, dans le cercle de ses relations plus intimes, une amitié aussi délicate que franche et dévouée, qui de ce long et fastidieux travail prit volontiers à sa charge les

difficultés et les ennuis sans en réclamer d'autres bénéfices qu'un souvenir auprès de Dieu. Par une bonne fortune, dont nous nous félicitons, depuis la mort du père, ce gracieux et intelligent concours ne nous a jamais fait défaut. Grâce à lui, nous pouvons par ces *Tables* faire mieux apprécier l'œuvre que le P. Terwecoren dirigeait seul depuis vingt ans, lorsque, au mois de mai 1871, il fut frappé aux entrailles par un mal qui ne devait plus lui laisser ni repos ni illusion ; qui, de jour en jour plus intense, finit par devenir littéralement insupportable. Dans cette épreuve, sa vertu ne se démentit pas un instant. Sur le point de recevoir le saint Viatique, il eut la force d'adresser à la communauté ras semblée autour de lui quelques paroles que nous avons recueillies avec respect : dans leur simplicité, elles révèlent l'élévation de son âme ; les voici :

"Avant de recevoir mon Seigneur et mon Dieu, je vous demande pardon, mes Pères et mes Frères, de tous les manquements que je puis avoir à me reprocher a votre égard ; pardon aussi de la mauvaise édification que je vous ai donnée, surtout peut-être par un manque de fidélité à mes exercices de piété. Je remercie Dieu de tous les bienfaits dont il m'a comblé, spécialement de m'avoir fait naître dans le sein de l'Église catholique. Je veux vivre et mourir dans cette sainte Église. Je crois tout ce qu'elle enseigne et je réprouve tout ce qu'elle condamne. Je remercie Dieu, avant tout, de m'avoir appelé à la vie religieuse ; cette vocation a été pour moi la source des grâces qui me font espérer le salut. Je vous remercie tous, mes Frères, et vous spécialement, Père Recteur, des bons soins et de la charité dont j'ai été l'objet dans la Compagnie. Je remercie aussi la sainte Vierge Marie, qui a été constamment pour moi une bonne mère... Je crois fermement à la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Je mets en lui toute ma confiance et j'espère qu'il me donnera dans sa miséricorde le pardon de mes péchés, la grâce de bien mourir et le bonheur éternel. Je vous aime, mon Dieu, du plus profond de mon cœur, et je regrette bien sincèrement de vous avoir offensé. J'aime aussi mon prochain par amour pour vous. Je veux vous aimer toujours, ô mon Dieu, et je désire que mon dernier soupir soit un soupir d'amour... J'ai la confiance, mes chers Frères, que je serai admis en paradis par les mérites de notre divin Sauveur. Quand je serai en présence de Dieu, je le prierai pour vous tous. Vous à votre tour, veuillez prier pour moi afin que je fasse saintement le grand passage de cette vie à l'éternité."

Le moment de ce grand passage n'était plus loin. Le 1er juin 1872, à 6 heures du soir, le malade rendit sa belle âme à Dieu, ou, pour mieux dire, l'infatigable ouvrier qui avait travaillé dès la troisième heure du jour alla recevoir du céleste Père de famille le denier convenu, c'est-à-dire les jouissances de l'éternité.

H. P. VANDERSPEETEN, S. J.

BREF DE SA SAINTETÉ
AUX INDIENS DE LA MISSION DES CŒURS D'ALÊNE

Chers Fils, salut et bénédiction apostolique.

Les sentiments de dévotion que dans la simplicité de vos cœurs vous Nous avez exprimés, Chers Fils, Nous ont causé une grande joie : votre douleur à la vue des attaques dirigées contre l'Église, ainsi que votre amour et votre dévouement envers ce Saint-Siége, sont une preuve éclatante de la foi et de la charité qui est répandue dans vos cœurs et qui vous attache étroitement à ce centre de l'Unité. C'est pourquoi Nous ne doutons pas que vos prières et vos supplications, qui montent sans cesse vers Dieu, ne soient pour Nous et pour l'Église d'une grande efficacité, et nous estimons grand et précieux le don de votre cordiale charité. Et comme la main de Dieu protége tous ceux qui le cherchent sincèrement, Nous espérons avec une entière confiance que vos bonnes œuvres vous obtiendront les grâces nécessaires contre les dangers de corruption qui vous menacent, et les secours spirituels que vous désirez pour vos filles. Quant à Nous, certes, nous prions Dieu qu'il achève de plus en plus l'œuvre de sa grâce en vous et qu'il vous comble de toutes ses faveurs. Comme présage de ces faveurs et comme gage de Notre reconnaissance et de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons de tout cœur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 31 juillet de l'année 1871,
la vingt-sixième de Notre Pontificat.

Pius P. P. IX.

Ce Bref a été transmis au R. P. De Smet par le T. R. Père Général de la Compagnie de Jésus.

"J'avais eu l'honneur, écrit le T. R. P. Beckx, de remettre à Sa Sainteté une adresse du chef des *Cœurs d'Alêne* en l'appuyant de vive voix. Sa Sainteté a daigné récompenser le zèle de ses enfants. *Ce bref est le premier qui ait été adressé par le Souverain Pontife à un chef indien.*"

En nous communiquant ce précieux document (lettre du 10 février 1873), le R. P. De Smet donne quelques détails sur la manière dont il fut accueilli par les Indiens. "Le Bref était adressé directement aux Cœurs d'Alêne, de la mission du Sacré-Cœur, dans le territoire de l'Idaho. Il fut communiqué le jour de l'Assomption en cinq langues : d'abord en latin ; ensuite, en langue Cœur d'Alêne, en Kalispel, en Schuyelpi, en Nez-percé et Yakama. Chaque missionnaire en fit la lecture à ses propres néophytes. Toutes les tribus du territoire et au delà se trouvaient représentées à la solennité.

"Avant la lecture du Bref, toute l'Assemblée forma une longue procession. Douze jeunes acolytes, en surplis, flambeau en main, prirent les devants. Ensuite les missionnaires, en habits sacerdotaux, précédèrent la statue de la sainte Vierge, placée sur un trône sous un magnifique dais, orné de fleurs et de guirlandes et porté par les quatre principaux chefs. Une bande nombreuse de miliciens indiens, dans leurs plus beaux accoutrements, entourait la statue ; puis, en rangs serrés, suivait toute la multitude, récitant dévotement le chapelet et d'autres prières. Une grand'messe fut célébrée, pendant laquelle un grand nombre de néophytes s'approchèrent de la Sainte Table.

"Mais qui pourrait exprimer les sentiments de tous ces *enfants des plaines et des montagnes Rocheuses*, lorsqu'ils entendirent les paroles du Vicaire de Jésus-Christ, du grand et infaillible chef de leur religion, du Père commun de tous ceux que réunit une même foi ? Oh ! qu'on ne s'imagine pas que le cœur du sauvage est inaccessible aux émotions nobles et délicates, ou qu'il n'est pas capable de réformer ses penchants farouches sous la vivifiante influence de la foi catholique ! Instruit par le missionnaire, le rude et ignorant sauvage acquiert avec la foi toutes les vertus qui distinguent le vrai chrétien. Le Bref du Pape, avec la bénédiction apostolique, les affermira dans leurs bonnes dispositions. La fête du 15 août 1872 fera époque dans les annales des tribus de l'Idaho."

UNE MISSION CHEZ LES *NEZ-PERCÉS*

La dispersion des Jésuites en Europe a été favorable au nouveau monde : les missions lointaines ont reçu des renforts qu'ils sollicitaient depuis longtemps. C'est ainsi que les Pères allemands[1] ont pu secourir efficacement les missions de Bombay et de l'Équateur, et les Pères italiens de la province de Turin se sont répandus en plus grand nombre en Californie et dans 1'Orégon. Cette dernière mission a coûté bien des labeurs avant de donner des fruits satisfaisants. Nous avons connu dans tous ses détails la vie pénible que menaient là, dans la pauvre résidence de Saint-Ignace, au milieu des Pends-d'oreille, le Père Ignace Joset, Suisse de naissance et le Père Alois Vercruysse qui, exténué de fatigues, est venu mourir en 1867 au sein de sa famille à Courtrai. Que de privations ! que de tentatives pour amener à Dieu ces pauvres sauvages ! Ce rude travail a été partagé et poursuivi par d'autres missionnaires[2], parmi lesquels nous distinguons le R. P. Cataldo, qui s'est attaché spécialement à la tribu des *Nez-percés*. Après bien des fatigues stériles, cet ardent missionnaire vient enfin de nous donner des nouvelles plus favorables.

[1] Au commencement de cette année 1873, la province allemande de la compagnie de Jésus comptait environ 200 membres dans les missions étrangères. Ses stations les plus importantes sont celles de Bombay, de Buffalo, du Brésil et de Quito.

[2] L'année dernière, le R. P. Guidi s'est rendu de Tronchiennes à la mission de Saint-Ignace. Nous apprenons par ses lettres qu'il a trouvé là deux autres Pères et quatre Frères. Leur établissement est situé dans une vallée riante, au bord d'une rivière qui descend des montagnes Rocheuses. Ils occupent une maison aussi misérable que celles des quatre autres missions comprises dans la même circonscription ; mais ils possèdent une église plus grande et, avantage précieux ! un couvent de Sœurs de la Charité venues du Canada. Il y a autour de la Résidence un millier de fidèles, de vrais fidèles.

Jusqu'à présent, l'une ou l'autre chapelle avait été construite chez les *Nez-percés* et quelques enfants avaient reçu une première instruction religieuse, mais le résultat paraissait se borner à un très-petit nombre de baptêmes. Le Père Cataldo fut même retiré par ses supérieurs de la mission de Saint-Ignace et envoyé à celle du Sacré-Cœur dans la tribu des *Cœurs d'Alêne* ; mais en 1871 il fit une nouvelle visite à ses chers sauvages et il eut la consolation de convertir une jeune malade qui lui promit en mourant de présenter à Dieu les vœux des missionnaires en faveur de cette pauvre tribu. Or, voici ce qui arriva un mois après la mort de la jeune fille.

Plusieurs chefs des *Nez-percés*, réunis en conseil, décidèrent d'inviter le P. Cataldo à se rendre parmi eux, et ils lui envoyèrent immédiatement une députation. Le Père en écrivit au R. P. Giorda, son supérieur, et obtint une réponse favorable ; mais il fut obligé d'attendre jusqu'au printemps. Ce retard était fâcheux et d'autant plus dangereux qu'un ministre presbytérien se trouvait à portée d'entraver l'œuvre apostolique. Cependant on fit prier, on s'adressa spécialement au cœur adorable de Notre-Seigneur, et, comme on le verra, ce ne fut pas en vain.

Au mois d'avril 1872, le Père Cataldo se mit en route, et il arriva heureusement à Lewiston. - Quel changement admirable ! La nouvelle, que le Père est venu, se propage rapidement ; les sauvages accourent de tous côtés, et ceux-là mêmes qui quelque temps auparavant s'étaient montrés froids et indifférents viennent de plusieurs lieues pour voir et entendre le missionnaire, le féliciter de son arrivée, se plaindre même d'une absence aussi prolongée. Le jour suivant, un grand nombre de sauvages se pressent autour de l'église de Lewiston : ils viennent, contre toute attente, pour entendre la sainte messe. Mais l'église est trop petite pour les contenir tous. Le Père dit alors au chef des sauvages de rassembler tout son monde, de les prier d'attendre : dans quelques instants, eux aussi, après les blancs, entreront dans l'église, ils y feront la prière, et ils y entendront l'instruction. En attendant, le Père célèbre la sainte messe pour les blancs ; puis il fait entrer les sauvages, et dans leur langue, il commence à réciter la prière. Quel fut son étonnement quand il entendit tous ces sauvages répondre ensemble et à haute voix à la prière qu'il avait commencée ! Qui donc était venu la leur apprendre ? Chose admirable ! c'était l'œuvre de ces quelques enfants qui seuls dans le temps avaient été instruits par le Père, et qui pendant son absence avaient enseigné aux autres la prière catholique ! Après la prière, le bon Père leur fit une instruction sur la nécessité du baptême et il termina en leur promettant que les dimanches suivants, avant la messe des blancs, il y aurait une messe exclusivement pour eux, afin que tous pussent assister au saint sacrifice.

Le mouvement était imprimé, la grâce se faisait sentir. Depuis ce moment, les sauvages se montrèrent confiants, communicatifs, pleins de zèle. Le 4 mai, plusieurs chefs se réunirent en présence du missionnaire, et résolurent de recevoir l'instruction et le baptême. Le lendemain, un dimanche, ils vinrent en nombre à l'église de Lewiston : ils assistèrent tous, avec une dévotion admirable, à la sainte messe et à l'instruction. Le 10 du même mois, de l'autre côté de la rivière, le Père trouva presque tous les sauvages campés avec leurs familles ; et il commença à les instruire, du matin au soir presque sans interruption. Là aussi le bon Père fut surpris de voir que tout le monde avait appris les prières par le zèle et l'apostolat de ces quelques petits enfants qu'il avait instruits autrefois. Dans cette seule excursion le P. Cataldo donna 78 baptêmes, bénit 14 mariages, et il eut le bonheur de compter, parmi les Nez-percés, jusqu'à 97 catholiques.

Ce succès ne s'arrêtera pas là. Déjà la nouvelle des changements opérés se répand parmi les tribus voisines : elle produit une sensation de bon augure chez les *Tamburinai*, ou adorateurs du soleil ; tout nous promet, cette fois, une abondante moisson. Nous ne voulons pas terminer cet exposé sommaire, sans rapporter une conversion remarquable, telle que la raconte le P. Cataldo dans une lettre à son Provincial.

Le 12 du mois de mai, je fus appelé, vers le soir, pour aller baptiser un petit enfant, qui n'attendait que cela pour quitter la terre. Je pars en toute hâte, accompagné d'un chef nommé Abraham *Uyaskarit*. C'était un de ceux qui jusqu'alors s'étaient montrés très-froids, je dirais presque hostiles, vis-à-vis de notre sainte Religion. Il venait rarement à la prière, et pour le plaisir d'entendre chanter une de ses filles plutôt que par esprit de dévotion. Je croyais qu'il ne se serait jamais converti. Chemin faisant, il me dit : "Robe Noire, que ferons-nous ? - De quoi ? lui dis-je. - De moi-même, reprit-il ; j'ai deux femmes qui m'aiment beaucoup et que j'aime également : je ne sais laquelle des deux renvoyer ; je ferai pourtant, coûte que coûte, tout ce que tu voudras. Seulement je te prie de considérer que ce sont deux sœurs appartenant à une famille des adorateurs du soleil. Celle qui me quittera retournera chez ses parents avec ses enfants : elle ne sera jamais catholique, et elle se perdra avec eux. D'un autre côté je ne veux, je ne puis pas la garder auprès de moi ; je crains trop les langues des autres et avant tout je crains mon pauvre cœur. Robe Noire, sauve donc mon âme, mais ne perds pas celles de ma femme et de mes enfants !" Je ne pouvais pas croire à mes oreilles ; mais je m'aperçus que, cette fois-ci, mon cher Abraham s'était entièrement rendu à la grâce qui le poursuivait depuis si longtemps. J'en remerciai Dieu, et je le priai de m'éclairer sur la décision à prendre. Puis, me tournant vers Abraham, je lui dis : "Abraham, mon cher ami, ton nom ne sera pas inutile, tu seras un second Abraham. Je remercie Dieu de ta conversion, et j'espère que tout s'arrangera de manière que tu puisses sauver ton âme sans perdre celles de ta femme et de tes enfants. Ce soir nous réunirons les Chefs, et nous déciderons ce que l'on pourra faire." A ce moment, nous étions arrivés à la loge où se trouvait l'enfant mourant. Je fus assez heureux pour le baptiser, et je retournai à la maison bien consolé du double fruit de cette excursion. On réunit donc le soir même les Chefs, on discute, et on décide qu'Abraham retiendra la première des deux femmes ; qu'il renverra l'autre, pour laquelle on bâtira, à une certaine distance, une petite loge où elle pourra demeurer avec son enfant ; et qu'Abraham pourvoira à leur subsistance. Abraham, après avoir entendu la réponse, parut fort mécontent : mais alors je lui raccontai la vocation et le sacrifice d'Abraham, auquel j'avais fait allusion quand je lui parlais de son nom. Je lui expliquai comment il pourrait imiter la générosité et l'obéissance de ce saint Patriarche. Abraham écoutait, mais il sentait toute la force de l'épreuve et il luttait terriblement avec lui-même. Minuit approchant, on fut obligé de différer la chose au lendemain 13 mai. Après la prière, l'instruction et le déjeuner, on réunit de nouveau le conseil des Chefs. L'un d'entre eux eut la bonne idée d'envoyer chercher la femme qui devait être renvoyée ; mais celle-ci fit répondre que, la sentence ayant été déjà portée la nuit, il était inutile de l'entendre une seconde fois. Un autre Chef sort et réussit à la faire venir. Un très grand nombre de sauvages la suivirent pour voir la fin de tout cela. Lorsque j'appris qu'elle était là, je me tournai vers Abraham, et résumant le discours que je lui avais fait la veille, je l'exhortai à faire à Dieu le sacrifice. Le bon vieux était déjà prêt à tout : il se lève donc et il veut parler ; mais la douleur lui coupe la voix, et il retombe assis, cachant dans ses mains un visage plein de larmes. Tout le monde était ému, la femme surtout ; lorsque après un moment de silence, Abraham, encouragé par moi, se lève de nouveau, et commence à raconter l'histoire du Patriarche Abraham, en se l'appliquant à lui-même : il exposa toute l'étendue de son sacrifice, il fit voir ce qu'il en coûtait à son cœur ; mais il ajouta qu'il était décidé à suivre l'exemple du Grand Patriarche dont il portait le nom ; et ici se tournant vers sa femme, il l'exhorta à accepter, elle aussi, sa part dans le sacrifice pour l'amour de Dieu et le salut de son âme. En somme, il parla avec tant de force et tant d'éloquence, que je n'ai jamais entendu un discours pareil. Les Chefs et les sauvages pleuraient. Quand Abraham eut fini de parler, la femme lui dit : "Oui, je partirai ; mais où aller ? Chez mes parents peut-être, pour me perdre moi et mon enfant, qui aimons tant la prière, et qui espérions recevoir bientôt le baptême ?" Alors je me levai moi-même, et je lui dis, que "non, elle n'irait pas se perdre avec son enfant ; elle resterait non loin de là, et recevrait d'Abraham lui-même le nécessaire pour vivre." Elle me dit alors : "Non, il n'est pas possible que je reste ici répudiée. J'irai chez moi, et quand tu viendras chez nous pour bâtir une église, je viendrai avec mon enfant demeurer tout à côté." Je lui fis remarquer que j'ignorais quand il me serait possible de bâtir une église catholique parmi les adorateurs du soleil ; qu'en attendant, ses parents l'auraient corrompue en peu de temps. Ensuite je la priai de ne pas augmenter la peine du pauvre Abraham ; de se rendre aux conseils du Missionnaire et des Chefs, pour l'amour de son âme, pour l'amour de saint Joseph et des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Elle me répondit : "Eh bien, soit ! me voilà prête à tout ce que Dieu veut de moi. J'ai été fort mauvaise jusqu'à ce moment, mais à présent je promets de vivre en vraie chrétienne. Demain je t'amènerai mon enfant ; je te prierai de nous baptiser tous les deux quand nous en serons dignes, et je ferai tout ce que tu me diras." C'est ce qui arriva en effet sous l'impulsion admirable de la grâce de Dieu.

*
* *

Nous avons reçu par le P. De Smet des nouvelles récentes (10 février) sur ces intéressantes missions. Les conversions sont nombreuses parmi les tribus de l'Idaho, surtout parmi les *Spokanes* et les *Nez-percés*. D'après une lettre du P. Cataldo, son registre d'église dans la mission chez les *Nez-percés*, depuis mai jusqu'à novembre (1872), donne le résultat suivant : conversions et baptêmes 128, la plupart adultes ; mariages 18 ; premières communions 23.

Sous le rapport du zèle et de la ferveur, écrit le P. De Smet, les *Cœurs d'Alêne* l'emportent sur toutes les autres tribus ; leur piété fait l'admiration des étrangers, visiteurs ou émigrants. Un officier supérieur de l'armée américaine visitait la mission : il était catholique : après avoir assisté à la sainte Messe et reçu la sainte Communion, il dit au P. Joset, avec émotion : "Jamais je n'oublierai ces prières et ces cantiques. O Père ! si vous pouviez tenir vos sauvages isolés... Mais cela vous sera impossible et le contact des blancs les gâtera." Voilà en effet le grand danger, auquel il a été fait allusion dans le Bref pontifical.

Jos. BROECKAERT. S. J.

NÉCROLOGIE
PIERRE-JEAN DE SMET, S.J.

Nous avons annoncé la mort du R. P. De Smet. Bien que les infirmités du grand missionnaire nous eussent laissé peu d'espoir de le conserver encore longtemps, la triste nouvelle n'en a pas moins vivement ému ses nombreux amis en Belgique. Il en est de même dans tout l'univers catholique, ou pour mieux dire dans tous les pays civilisés. Rappelons ici quelques détails biographiques :

Pierre Jean DE SMET naquit à Termonde, le 31 janvier 1801, d'une famille très-honorable qui a fourni à l'Église, au barreau et à la magistrature des hommes distingués par le talent et plus encore par le caractère. Comme plusieurs membres de sa famille, le jeune Pierre passa quelques années au collége d'Alost, puis entra au petit séminaire de Malines. C'est de là qu'il partit au mois de juillet de l'année 1821, en compagnie de M. Charles Nerinckx, missionnaire belge du Kentucky, pour la Hollande, d'où il s'embarqua au Texel, à bord du navire *Colombus*, en destination pour les États-Unis. Après quarante jours de navigation, il arriva heureusement à Philadelphie.

Ce fut au noviciat des Jésuites de Georgetown, dans le district de Columbia, sur le Potomac, que le futur apôtre des Peaux-Rouges fit son apprentissage dans la vie spirituelle. Bientôt après, il fit ses études de philosophie et de théologie, jusqu'en 1827, époque de sa promotion à la prêtrise. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite dans différentes missions : à Saint-Charles, Portage-des-Sioux, Dardenne, Saint-Ferdinand, etc. Il y travailla énergiquement durant l'espace de trois ans. A cette époque, les Jésuites jetèrent les fondements de leur université de Saint-Louis. Le Père De Smet fut envoyé en Europe pour les affaires de son ordre, et pour réparer sa santé délabrée. Après avoir séjourné quelque temps dans sa patrie, il retourna en Amérique et se consacra tout entier, suivant les désirs de ses supérieurs, aux rudes travaux des missions parmi les tribus indiennes. Depuis 1838 jusqu'en 1871, on peut dire qu'il fut constamment préoccupé du sort de ses chères peuplades indiennes : tantôt il séjournait au milieu d'elles, tantôt il s'en séparait, pour leur procurer, grâce à la générosité de ses nombreux et pieux amis, les ressources nécessaires à la stabilité et au développement des différents postes de missionnaires que son zèle avait créés.

Rien ne fait mieux connaître ses travaux que ses propres lettres, dont le R. P. Deynoodt publie en ce moment une belle édition. En lisant ces lettres, on entrevoit en même temps les qualités de l'écrivain ; mais pour bien apprécier son grand caractère, il faut l'avoir connu plus intimement.

Naturellement grave, hardi, calme, aimant, le R. P. De Smet était fait pour prendre sur son entourage un ascendant considérable ; sur la nature primitive des peuplades américaines, il exerçait une sorte de fascination. Livré à la grâce, transformé par l'amour du Dieu-Sauveur et placé en face des besoins et de l'abandon des pauvres Indiens, il devint un prodige de zèle, de dévouement, de tendresse. Tout ce qu'il faisait dans les montagnes Rocheuses, nous ne le saurons jamais ; mais ici, que de fois nous avons été témoins des sentiments qui débordaient de son âme ! D'ordinaire il était très-calme, presque froid et ennemi des démonstrations sentimentales ; mais venait-il à parler des Têtes-plates ou des Cœurs d'Alêne, à énumérer leurs besoins, et surtout à dire la malveillance des blancs à l'égard de ses enfants, oh ! alors il s'animait, sa voix se voilait, ses muscles se détendaient, ses yeux même se gonflaient et l'on voyait couler une larme sur son beau visage. Dans cet état, il était éloquent et il intéressait tous les cœurs à ses chères missions. Aussi ce fut là le principal secret de ses succès en Europe. Dans ses nombreuses visites en Belgique, le zélé missionnaire a obtenu de larges aumônes pour ses Indiens et, chose plus importante, plus de cent missionnaires, qu'il a conduits en Amérique. Comment s'y prenait-il pour réussir ? Il ne demandait pas, il n'invitait personne à le suivre ; mais il exposait l'état de ses missions, il parlait de ses enfants en Jésus-Christ avec cet amour ardent qu'il leur portait, il les faisait aimer, et le reste suivait [1].

[1] Pour donner une idée de l'impression que sa vue et ses paroles si simples produisaient sur les aspirants au sanctuaire, je transcris quelques lignes qu'un séminariste belge écrivait dans ses notes spirituelles le 28 octobre 1860 : "Hier le R. P. De Smet nous a entretenus pendant une demi-heure. C'est le premier missionnaire du monde, il nous a fait du bien. Voilà un véritable apôtre, un homme mort à lui-même, parlant de ses voyages et de ses travaux comme s'il s'agissait d'un autre, et ne le faisant que pour nous édifier... Qu'il est beau de voir ce vieillard vénérable illustré dans le monde entier, soumis encore comme un enfant aux ordres d'un supérieur qui ne le vaut peut-être pas. Je retournerai en Amérique au mois de mai, dit-il, mes supérieurs me l'ont dit. Oui, va, noble vieillard, nos vœux te suivront avec nos prières ; travaille, toi qui l'as tant fait déjà, travaille pour ceux qui, avant presque de s'être mis à l'œuvre, croupissent déjà clans un lâche repos ; travaille pour moi faible et sans vertu. Ou plutôt puissent tes mérites m'obtenir de faire aussi ma part dans la vigne du Seigneur. Oh ! si moi aussi je pouvais te suivre ; il y a encore tant de bien à faire et si peu d'ouvriers ! Tu as, dis-tu, à évangéliser une terre comprise dans une circonférence de mille lieues, c'est trop pour un homme. O mon Dieu, que votre sainte volonté se fasse en moi ; je m'y soumets et je l'embrasse, ne permettez pas que ma lâcheté y mette obstacle. Mais ce n'est pas assez du sentiment, il faut agir. - Le P. De Smet parait fatigué ; sa figure est noble et très-douce, il parle mal le français, mais ses négligences mêmes font plaisir."

Le côté le plus surprenant de ce caractère, ce fut sa timidité. Je ne dis pas seulement sa modestie ou sa simplicité, mais son extrême timidité. Comprenons bien cependant. Pour se jeter dans les entreprises les plus aventureuses, pour opposer sa force herculéenne aux attaques les plus furieuses, pour aller au-devant des sauvages même les plus irrités, même au moment de la lutte, il était hardi jusqu'à la témérité ; mais s'agissait-il de paraître en public, de parler à un auditoire d'ailleurs bienveillant, il était le plus timide des hommes. Dans un de ses derniers voyages, se trouvant à Liége, il avait accepté de parler au peuple dans la petite église de Sainte-Catherine. Le jour venu, il parut tout embarrassé. "Je n'oserai pas, me dit-il ; je ne saurais rien dire. - Vous vous montrerez, lui dis-je ; vous direz simplement que vous recommandez vos Indiens." Malgré tout ce que je pus dire, il resta indécis, ou plutôt, au moment de monter en chaire, je fus obligé de l'arracher de sa chambre et de le conduire à l'église. Il monte en chaire, il parle, il raconte avec cet accent inimitable que nos lecteurs lui ont connu ; il s'anime, il ne tarit plus ; il aurait parlé trois heures ; et l'auditoire fut enchanté.

L'autorité que le R. P. De Smet s'était acquise sur les Peaux-Rouges offrait une ressource précieuse dans les relations souvent difficiles entre eux et les États-Unis. Les présidents de l'Union l'avaient compris et ils le députèrent plus d'une fois en mission officielle vers les Indiens révoltés, afin de les amener à la réconciliation et à la paix. De son côté, il se prêtait volontiers à cette intervention pacifique : c'était le seul moyen d'arrêter encore quelque temps les autorités américaines dans leur système d'extermination. Pauvres Indiens ! S'ils doivent disparaître de la terre, au moins leur zélé protecteur n'aura pas eu la douleur de voir se consommer cette iniquité.

Cinquante années s'étaient écoulées dans ces travaux : l'homme apostolique allait être appelé à recevoir sa récompense. Depuis sa rentrée aux États-Unis, l'année dernière, il n'a plus fait que languir ; et déjà, dans le courant du mois de février, il avait failli succomber à une forte attaque. Ainsi s'exprime le R. P. De Blieck[1] dans une lettre adressée le 26 mai au frère du missionnaire, M. François De Smet, juge de paix à Gand. Le malade se remit un peu de cette attaque, mais au commencement de mai, il tomba dans un état d'extrême faiblesse. "Bientôt, continue le Père De Blieck, survint un frisson suivi d'une forte fièvre, qui revint périodiquement et qui ne nous laissa plus de doute sur la fin prochaine de notre cher malade." Telle était néanmoins la force morale de cet homme extraordinaire, qu'il continua de s'occuper de sa chère mission, jusqu'aux approches de la mort. J'ai sous les yeux une lettre écrite de sa main, et d'une main encore ferme, au R. P. Deynoodt à Bruxelles : elle est datée de l'Université de Saint-Louis, 17 mai 1873 - cinq jours avant sa mort. - J'en extrais les lignes suivantes :

"Je viens de recevoir, à l'instant, votre bien chère lettre du 2 de ce mois. Veuillez accepter mes remercîments bien sincères pour toutes vos bontés à mon égard. - Je suis dans un état très-souffrant depuis quelque temps (*suivent quelques détails d'affaires*).

"Veuillez m'excuser, je n'en puis plus. J'espère pouvoir vous écrire sous peu et plus longuement.

"Mes hommages respectueux à toute la communauté et priez pour moi.

"Revae. Vae. Servus in Xto"

"P.-J. DE SMET, S.-J."

[1] Un missionnaire belge, qui, comme il le dit lui-même, est depuis trente-trois ans l'ami intime du Père De Smet.

Reprenons le récit du R. P. De Blieck. "Mercredi dernier, le 21 mai, il reçut de nouveau les derniers sacrements, et alla en s'affaiblissant jusqu'à la nuit du jeudi, dans la pleine jouissance de toutes ses facultés intellectuelles. Vers minuit, des symptômes d'une dissolution prochaine commencèrent à se montrer. Le bon Père était très paisible et ne semblait pas souffrir. Il rendit son âme au Dieu qu'il avait tant aimé et pour la gloire duquel il avait tant travaillé, à deux heures et un quart après minuit, après avoir reçu la dernière absolution et l'indulgence plénière *in articulo mortis*..." Le jour même, 23 mai, le télégraphe nous apprenait cette perte irréparable.

Aujourd'hui la nouvelle s'en est répandue partout, et l'Amérique du Nord retentit de regrets et d'éloges. Sur ce sujet les journaux de toute opinion n'ont qu'une voix. Ceux de Saint-Louis se distinguent naturellement dans cette manifestation du sentiment public. "Prêtre de l'Église catholique, dit le *Missouri Republican* du 24 mai, et membre de la Compagnie de Jésus, le Père De Smet était connu et révéré de tous, des protestants comme des catholiques."

"Le monde perd en lui un des missionnaires les plus infatigables et les plus entreprenants de la civilisation chrétienne... S'il n'a pas réalisé tout ce qu'il avait cru possible, au moins il a donné un grand exemple de ce que peut une conviction profonde pour lutter contre des obstacles réputés insurmontables... Les exploits héroïques de ce grand missionnaire vivront longtemps dans la mémoire de l'humanité. - A une volonté indomptable, il unissait une charmante simplicité de caractère qui lui gagnait tous les cœurs. S'il se mettait volontiers à la portée des enfants et des sauvages, il savait converser non moins bien avec les rois et les princes, avec les lettrés et les savants."

Nous trouverions des témoignages semblables dans le *Globe* et dans le *Times* de Saint-Louis ; mais ces extraits suffisent pour donner quelque idée de la popularité dont le nom du Père De Smet jouit aux États-Unis. Ces sentiments ont eu l'occasion de se produire le 24 mai aux obsèques célébrées dans l'église Saint François-Xavier. Nous en empruntons les principaux détails au *Missouri Republican* de Saint-Louis.

L'église fut envahie de bonne heure par le peuple de Saint-Louis et par les personnes accourues de loin pour rendre un dernier hommage à l'apôtre des Indiens. La curiosité avait la moindre part dans cet empressement : c'était une assistance de personnes en deuil, parfaitement en harmonie avec la sévère décoration de l'église.

A la tête du clergé de la ville et des environs se trouvait l'évêque de Saint-Louis ; parmi les assistants, on comptait plusieurs généraux et autres officiers supérieurs et il y avait des personnes venues de Cincinnati et même de plus loin, comme le Père Coosemans, recteur du collége de Chicago. Le R. P. Van Assche[1] chanta la sainte Messe, Mgr Ryan, évêque de Saint-Louis, fit l'absoute, puis monta en chaire pour prononcer l'éloge du défunt. Il le présenta comme un autre Onias et lui appliqua le portrait de ce grand-prêtre tel qu'il se trouve au livre II des Machabées[2]. Cet éloge, nécessairement improvisé, mais sorti d'un cœur atteint dans ses affections les plus chères, fit couler les larmes et éclater les sanglots. Le prélat insista particulièrement sur l'amour que le missionnaire portait à ses Indiens ; il rappela sa réponse à quelqu'un qui lui demandait comment il pouvait se donner tant de peine pour des sauvages ! "Des sauvages ! s'écria le Père, eh ! j'ai trouvé plus de sauvages dans nos populeuses cités que dans les montagnes et les déserts du Far-west."

[1] Le R. P. Josse Van Assche de Saint-Amand, un des six jeunes Belges partis en 1821 avec M. Nerinckx. Lui et le P. Felix Verreydt, de Diest, sont les seuls survivants.

[2] Le texte n'est pas cité dans le résumé que nous possédons. Probablement il s'agit de celui qui se trouve au ch. XV. 12. *Virum bonum et benignum, verecundum visu, modestum moribus*…

La cérémonie a duré trois heures. Les restes du R. P. De Smet ont été conduits au noviciat de Florissant où ils sont déposés à côté des restes des Pères Verhaegen, Elet et Smedts, ses premiers compagnons.

JOSEPH BROECKAERT, S. J.

BIBLIOGRAPHIE

Voyages aux Montagnes Rocheuses et séjour chez les tribus indiennes de l'Orégon, par le R. P. De Smet de la Compagnie de Jésus. Édition revue et augmentée par le R. P. F. Deynoodt. Bruxelles, Devaux.

Il y a deux mois, dans un savant article de la *Revue Catholique*, M. le Professeur De La Vallée-Poussin nous dépeignait les beautés naturelles et les trésors scientifiques du *Far-West*. Il nous faisait parcourir, à la suite des explorateurs de l'*United States Geological Survey*, les pics neigeux des Montagnes Rocheuses, les vallées du Missouri et du Green River, les gorges creusées par le Yellowstone et les sources thermales du Fire Hole River. "De toutes les portions du territoire américain visitées par ordre du gouvernement des États-Unis, la plus curieuse, nous disait-il, est incontestablement la zone des Montagnes Rocheuses qui s'étend du pic Frémont à la source de la rivière du Saumon (Salmon River). Le principal mérite de ce pays, ce qu'il y faut admirer, c'est l'aspect pittoresque des sites et la diversité des phénomènes d'origine interne qui ont façonné toute cette région et qui continuent d'y donner bien des signes de vie. Il en résulte comme une sorte de mélange des beautés de la Suisse avec les beautés de l'Islande."

Voici un charmant livre qui nous invite à parcourir ces mêmes régions à la suite d'un explorateur d'un autre genre. Ce n'est point la beauté ou la richesse du sol ou les enseignements de la géologie qu'il y recherche ; il est en quête de la beauté immatérielle des âmes. Et il la rencontre dans ces montagnes et au milieu de ces plaines sur lesquelles Dieu s'est plu à répandre toutes les splendeurs, tous les trésors et tous les mystères de sa création. Un des premiers sauvages auxquels le missionnaire s'adresse lui fait cette confession admirable : "Lorsque j'étais jeune et même jusque dans un âge avancé j'ai été plongé dans une profonde ignorance du bien et du mal, et sans doute j'ai dû souvent déplaire au Grand Esprit. Mais toutes les fois que j'ai reconnu qu'une chose était mauvaise, je l'ai bannie aussitôt de mon cœur." Est-il dans notre vieille Europe beaucoup de chrétiens qui puissent se rendre un pareil témoignage ?

On a reproché à Fenimore Cooper d'idéaliser trop ses sauvages américains ; il répugnait à notre fierté de nous voir dépassés par ces héros du nouveau monde. Cependant en ce point Fenimore Cooper n'exagère pas. L'aveu en est assez humiliant pour nous, enfants d'une civilisation fort avancée en âge. Oui, en fait de probité, d'énergie fière et indépendante, de fidélité à la parole donnée, de constance dans les amitiés, les Peaux-Rouges, les Têtes-Plates et les Pends d'Oreilles peuvent nous apprendre beaucoup.

C'est donc une heureuse pensée, et nous en félicitons le R. P. Deynoodt, d'avoir repris l'édition des *Voyages du R. P. De Smet aux Montagnes Rocheuses et dans les tribus indiennes de l'Orégon*.

Le P. De Smet est suffisamment connu dans notre pays, mais ce qui ne l'est pas assez, c'est le détail de ses travaux et de ses succès apostoliques. - Le 27 mars 1840, sur les bords du Green River, le P. De Smet rencontrait pour la première fois ses "chers sauvages" les Tètes-plates et les Pondéras accourus au-devant de lui. "Robe noire" lui dit le plus âgé des chefs de ces tribus, "Robe noire, sois le bienvenu dans ma nation. C'est aujourd'hui que le Grand Esprit accomplit mes vœux ! Nos cœurs sont gros, car notre grand désir est rempli. Robe noire, nous suivrons les paroles de ta bouche." Dès ce moment le P. De Smet fut tout entier à eux. Il se fit chasseur avec eux, les suivant dans leurs courses, se nourrissant comme eux et se conformant à leurs habitudes pour les amener plus sûrement à les changer. Il ne les quitta plus depuis, si ce n'est pour venir chercher en Europe des collaborateurs. Nous l'avons vu l'an dernier, malgré les défaillances de l'âge et d'une santé profondément altérée, relevant à peine d'une maladie mortelle, hâter ses adieux et son départ et reprendre pour la quatorzième fois la traversée de l'Atlantique. "Je ne veux pas être surpris ici, nous disait-il, je veux mourir au milieu de mes sauvages."

Les Voyages aux Montagnes Rocheuses racontent dans ses moindres détails cette vie quelque peu aventureuse, souvent pleine de dangers, toujours généreuse et dévouée. On y voit à l'œuvre le missionnaire de Jésus-Christ et de la civilisation. Son premier souci est sans doute de faire connaître et aimer le Grand Esprit, mais il n'est pas le seul. Le plan favori du P. De Smet a toujours été d'introduire parmi les Indiens le goût de l'agriculture, de les arracher à la vie errante et aux habitudes d'oisiveté qu'elle engendre. "Cruce et aratro fut vraiment sa devise. De là le caractère éminemment social qu'il attache à son œuvre ; de là aussi cette double influence religieuse et politique qu'il exerce si puissament sur ces nations. On n'a pas oublié qu'en 1858 et plusieurs fois depuis lors, quand les États-Unis ne trouvaient d'autre ressource contre les tribus exaspérées que leur administration avait poussées à la révolte, que cet épouvantable projet d'extermination générale qui fit frémir l'Europe, le P. De Smet s'interposa et par ses conseils pacifia les tribus que l'armée américaine aurait anéanties, mais n'aurait point domptées.

C'est assez dire l'intérêt que doit inspirer ce livre. Par la nature même du sujet qu'il traite, il a le charme d'un roman et l'utilité supérieure d'un livre sérieux et profond.

Qu'on nous permette encore une réflexion. En lisant les Voyages du P. De Smet aux Montagnes Rocheuses, le souvenir nous est venu des voyages non moins fameux du Docteur I.ivingstone dans l'Afrique Australe. Dieu nous garde de vouloir diminuer en rien le mérite supérieur, la gloire très-légitimement conquise et la sincérité religieuse du ministre protestant. Mais que l'on veuille comparer les deux ouvrages et il se manifestera au lecteur une différence saisissante. Une pensée, une véritable vocation domine le Docteur Livingstone : c'est l'étude scientifique du pays qu'il explore, la découverte du lac Ngami ou celle du Zambèse, la détermination de la longitude méridionale et orientale des points marquants de son voyage, etc. Quant à la conversion, au perfectionnement moral des tribus qu'il traverse, à peine trouve-t-on quelque trace de cette préoccupation secondaire au milieu des 750 pages dont se compose l'intéressant récit de ses explorations. Et cependant, je le répète, le Docteur Livingstone est sincèrement religieux et il est l'envoyé de la Société des Missions de Londres. C'est le savant qui voyage et le missionnaire accompagne avec beaucoup de nonchaloir. - Voyez au contraire les Récits du P. De Smet. Oh ! que ce sont bien les âmes qui forment la pensée dominante et le premier amour du Jésuite ! Mais la science n'est pas dédaignée. Elle a déjà sa place dans la première lettre du missionnaire : la flore du Missouri y est indiquée avec détail. C'est le missionnaire qui voyage et le savant qui accompagne. - N'y a-t-il pas là un des mille aspects sous lesquels se présente la désastreuse stérilité des missions protestantes ? Le feu sacré n'y est pas. La soif des âmes jusqu'au sacrifice du sang et de la vie est une des vertus réservées à l'Église catholique et l'un des signes dont son Fondateur divin l'a marquée.

Nous nous reprocherions de ne pas parler des soins typographiques donnés à cette nouvelle édition. Peu de livres ont été imprimés avec cette délicatesse et ce luxe. Il fait grand honneur aux presses de M. Devaux. L'ouvrage est accompagné du portrait du P. De Smet gravé par M. J. Franck d'après le tableau de M. De Keyser, d'une vue de Saint-Louis et d'une carte très-détaillée des contrées visitées par le missionnaire.

Nous ne saurions trop recommander ce livre excellent sous tous les rapports.

*
* *

Le P. Deynoodt en terminant la préface de cette nouvelle édition disait : "Fasse le Ciel que le P. De Smet puisse réaliser longtemps encore ses généreux desseins !" Ce souhait ne devait pas être exaucé. Après la mise en page de cet article, un télégramme nous annonça la mort du vaillant missionnaire. Il a donc plu à Dieu d'appeler an repos du ciel ce travailleur infatigable, dont l'âge et la maladie n'avaient refroidi ni le courage ni l'ardeur. Oh ! combien sont heureux ceux qui peuvent, comme lui, se présenter devant le Juge avec un cortége d'âmes conquises à Jésus-Christ et à la vérité !

Les détails nous manquent sur la mort du vénéré Père De Smedt, mais sa vie sera écrite, cette vie si pleine d'exemples et d'enseignements. Il importe que l'oubli ne passe point sur cette gloire. Il importe surtout que nous puissions apprendre à son école comment les apôtres aiment et servent les âmes rachetées par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

M. D. K.

L'ÉLOQUENCE DU FOUET.

Bien des traités, bien des volumes même ont été écrits sur l'éloquence sacrée. Mais nos savants rhéteurs ont-ils épuisé tous les moyens de persuasion ? et leurs topiques si vantés sont-ils sans lacune ? Non assurément ; et si le génie inventif ne tâchait d'y suppléer, nos pauvres sauvages du Nouveau Monde seraient bien à plaindre, eux dont l'intelligence simple et grossière n'est guère en état de percevoir la finesse de nos arguments. Parmi ceux qui se sont distingués dans cette partie extra-littéraire de l'art oratoire, le célèbre missionnaire des montagnes Rocheuses dont nous pleurons encore la perte, peut à bon droit revendiquer un des premiers rangs. Mainte fois en parcourant les vastes régions de l'Orégon, son zèle ingénieux lui suggéra des moyens admirables, et d'une efficacité que le succès a pleinement démontrée. On en jugera par le trait suivant que nous avons recueilli de la bouche même du R. P. De Smet. Que ne pouvons-nous y mettre la charmante bonhomie avec laquelle il racontait ses travaux !

Le zélé missionnaire séjournait depuis quelque temps dans une mission des montagnes Rocheuses, théâtre privilégié de ses travaux apostoliques. Aidée de la grâce, sa parole simple et ardente avait déjà gagné bien des âmes à Jésus-Christ, mais bien qu'il fût écouté et vénéré du plus grand nombre des habitants, tous n'étaient pas également dociles à sa voix. Un sauvage de cette peuplade surtout, homme farouche et altier, et craint de tous à cause de sa force prodigieuse, portait à la religion du Grand-Esprit et à ses ministres une haine implacable. Il avait juré d'immoler la Robe-Noire à sa fureur, et cherchait partout l'occasion d'exécuter son criminel projet. Un bon Frère coadjuteur, habitant de la même mission, faillit d'abord tomber sous ses coups. Rencontré par le sauvage, il n'échappa à sa poursuite que par une fuite précipitée.

Peu de jours après, le missionnaire dut s'absenter pour visiter une réduction voisine éloignée de quelques lieues. Il se met en route au point du jour, monté sur un bon cheval, et n'ayant pour tout bagage que son bréviaire et sa cravache. Il cheminait paisiblement, admirant la nature si riche en ces contrées, quand, arrivé dans une vaste prairie, il aperçoit notre sauvage venant de l'extrémité opposée. Que faire ?... Fuir serait facile, mais si le sauvage l'a remarqué, il aura bientôt appris à toute la peuplade que la Robe-Noire a fui devant lui et le respect et l'estime qu'on porte au missionnaire y perdront. Le Père se recommande donc à Dieu et avance hardiment. A peine le sauvage l'a-t-il aperçu, qu'enflammé de colère il brandit sa hache et poussant son cri de guerre, il s'élance aussitôt. Le Père a suivi tous ses mouvements. Plus prompt que l'éclair il saute de cheval, et au moment où son adversaire va lui donner le coup mortel, il lui applique sur le poignet un coup si vigoureux qu'il fait voler la hache de ses mains. Le sauvage furieux se baisse pour la ramasser, mais au même instant le Père le saisit, le renverse à ses pieds et le tient pressé sous lui. Agité par la fureur et la honte, le vaincu pousse des cris de rage, cherche à se dégager, mais ses efforts sont inutiles. Alors forcé de reconnaître la supériorité de son ennemi, il se calme un peu et sa colère fait place à des sentiments plus pacifiques. Il supplie le Père de l'épargner, de le rendre à la liberté, et lui promet d'être désormais plus respectueux à son égard. Sans le lâcher, le missionnaire lui promet son pardon, mais à une condition : c'est qu'il racontera lui-même à toute la peuplade, qu'il a été battu par la Robe-Noire, punition bien humiliante pour ce caractère orgueilleux et farouche. Malgré ses répugnances, il faut bien en venir là ; mais en sera-t-il quitte à si bon compte ? Oh non ! Et c'est ici que le missionnaire est sublime d'éloquence. Il sait que, sans argument sensible, la mémoire du sauvage lui aurait bientôt fait défaut : aussi en bon missionnaire a-t-il soin d'y pourvoir. Il saisit sa cravache et d'un bras que le sauvage eût aimé plus léger, il lui administre une rude discipline, qui le rend tout humble et tout contrit. Ce devoir accompli, il lui permet de se relever, et retenant la hache, il lui ordonne, s'il veut la recouvrer, de venir lui-même la chercher dans quelques jours à la réduction. Après quoi le Père reprend le chemin de sa Mission et le sauvage celui de sa demeure, mais d'un air beaucoup moins belliqueux qu'il n'en était sorti.

La conversion n'était pas faite, mais elle était bien préparée. Pour l'achever il fallait la contre-partie du premier procédé.

Huit jours après l'événement, le sauvage se présentait à la résidence de la Mission et demandait à parler à la Robe-Noire. Le Père paraît, et le reçoit avec toutes les marques possibles de bienveillance. Il lui fait servir un petit régal et lui parle avec la plus grande cordialité. La figure du sauvage, d'abord un peu nuageuse, change insensiblement et un air presque épanoui brille bientôt sur ses traits. Le Père profite d'une si heureuse disposition. Il fait tomber l'entretien sur la religion, démontre à son hôte les absurdités de la sienne et lui développe les mystères de notre foi. La grâce seconde la parole, le sauvage s'avoue une seconde fois vaincu, et demande avec instance à être admis dans le sein d'une religion si admirable. Le Père le lui promet et ils se quittent les meilleurs amis du monde. Pendant huit jours le catéchumène suit fidèlement les instructions du missionnaire, est enfin baptisé en toute pompe, et devient dès lors un des plus fervents chrétiens de toute la peuplade.

H. L.

NÉCROLOGIE
FRANÇOIS DE SMET

Le 28 avril 1878 est décédé, à Gand, M. François De Smet, ancien juge de paix.

Digne frère du célèbre Jésuite-Missionaire, le R. P. Pierre De Smet, il avait compris qu'il avait, lui aussi, une mission à remplir : pendant 40 ans il a rempli les délicates fonctions de sa charge avec une intégrité, une intelligence et un tact qui ne se sont jamais démentis.

Il était dans la 75e année de son âge, et sa robuste constitution semblait lui promettre encore de longs jours au sein de son excellente famille : mais le repos que lui avait imposé la démission de ses fonctions lui fut funeste et une courte maladie l'a enlevé à l'affection des siens. Mais la mort ne l'a pas pris à l'improviste : il s'y est préparé avec le courage et 1a simplicité qui étaient dans son caractère, il a reçu les sacrements de la Sainte Église avec une piété exemplaire. Il a laissé ses enfants, bien que désolés de sa perte, édifiés et consoles par ses saintes dispositions.

Esprit lucide et ferme, cœur droit et compatissant, ami fidèle et généreux, ennemi déclaré de toute iniquité, M. François De Smet est vivement regretté. Tous ceux qui l'ont connu, amis et adversaires, s'unissent pour entourer sa mémoire d'un sympathique souvenir.

TABLE DES MATIÈRES

1853 - lettre 1 - Voyage au Grand-Désert en 1851 — 16 janvier 1852 — p. 5
1853 - lettre 2 - Voyage au Grand-Désert en 1851 — p. 8
1853 - lettres 3 / 4 / 5 / 6 - Voyage au Grand-Désert en 1851 - Tableau des tribus indiennes et de la nation siouse — p. 12
1854 - lettre 7 - Détails divers sur la mission — 17 juin 1854 — p. 29
1854 - lettre 8 - Lettre de l'Ours grand chef des Assiniboins — 16 juillet 1854 — p. 31
1854 - lettre 9 - Opinions religieuses des Assiniboins — 28 juillet 1854 — p. 33
1854 - lettre 10 - Chasses indiennes — 3 août 1854 — p. 38
1854 - lettre 11 - Naufrage du 5 décembre 1853 - L'Indien Jean-Baptiste — 1er janvier 1854 — p. 42
1855 - Jean-Baptiste Smedts — p. 46
1855 - François-Xavier d'Hoop — p. 47
1855 - lettre 12 - La guerre des Corbeaux — 6 septembre 1854 — p. 48
1855 - lettre 13 - L'avenir des Indiens — 30 décembre 1854 — p. 52
1855 - lettre 14 - Histoire d'un chef des Assiniboins - État des Missions de l'Orégon - Massacre des Sioux — 10 décembre 1854 — p. 56
1855 - lettre 15 - Histoire de Watomika et des Delawares — 15 mars 1855 — p. 71
1856 - lettre 16 - Origine des Delawares — mars 1855 — p. 73
1856 - lettre 17 - Biographie de Mgr. Jacques Van de Velde, évêque de Natchez — 1er décembre 1855 — p. 75
1856 - Jaquette Rouge orateur Iroquois — p.p. 78
1856 - Tribus Sauvages — p. 80
1856 - lettre 18 - Biographie du père Jean Antoine Elet, S.J. — p. 82
1856 - lettre 19 - Situation des tribus de l'Ouest des États-Unis — 10 juin 1855 — p. 84
1856 - lettre 20 - Sacrifices des Delawares — juillet 1855 — p. 87
1856 - Chronique — p. 89
1856 - lettre 21 - Situation de Kentucky — 27 mai 1855 — p. 90
1856 - lettre 22 - Situation religieuse de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand - Mort du P. Bax - Les Osages — 16 avril 1855 — p. 93
1856 - lettre 23 - Les quatre tribus Pieds-Noirs — 28 octobre 1855 — p. 97
1856 - lettre 24 - Les Têtes-Plates (Voir 39e lettre) — avril 1856 — p. 100
1856 - lettre 25 - Les Sioux — décembre 1850 — p. 104
1856 - lettre 26 - Tributs d'admiration payés aux Têtes-Plates - Pater et Ave en langue osage — 3 décembre 1856 — p. 109
1857 - lettre 27 - Les Potowatomies — 16 décembre 1856 — p. 112
1857 - lettres 28 / 29 / 30 - Les Osages — juin 1850 — p. 114
1857 - lettre 31 - Kistalwa et Maria parents de Watomika — 30 janvier 1857 — p. 122
1857 - lettre 32 - Les Ursulines d'Amérique — 21 mars 1857 — p. 125
1857 - lettre 33 - Les Potowatomies — 13 avril 1857 — p. 129
1857 - lettre 34 - Voyage du Léopold Ier d'Anvers à New-York — 15 mai 1857 — p. 131
1857 - lettre 35 - Notice sur le père Charles Van Quickenborne — 16 mai 1857 — p. 134
1857 - lettre 36 - Notice sur le père Théodore de Theux — 16 mai 1857 — p. 137
1857 - lettre 37 - Missions de l'Orégon — 16 juillet 1857 — p. 140
1857 - lettre 38 - Détails sur la mort du père Antoine Eysvogels — 16 juillet 1857 — p. 146
1857 - lettre 39 - Les Têtes-Plates (Voir 24e lettre) — 4 août 1857 — p. 144
1857 - lettres 40 / 41 / 42 - Biographie de M. Charles Nerinckx, missionnaire au Kentucky — 29 août 1857 — p. 149
1858 - lettre 43 - Trois traits édifiants du P. De Theux — 13 septembre 1857 — p. 158
1858 - lettre 44 - Notice sur le père J.-B. Duerinck, missionnaire des Potowatomies — 23 décembre 1857 — p. 159
1858 - lettre 45 - Excursion chez les Potowatomies - Hommage au père Duerinck — 26 février 1858 — p. 162
1858 - lettre 46 - Culte du feu chez les Indiens — 14 novembre 1857 — p. 167
1858 - lettre 47 - Note biographique sur le P. Jean Nobili — 18 janvier 1858 — p. 171
1858 - lettre 48 - Aumônerie dans les armées américaines envoyées contre les Mormons et les Spokanes — 18 septembre 1858 — p. 175
1859 - lettre 49 - Conversion et mort chrétienne du fils unique d'un sénateur protestant américain — 7 mai 1858 — p. 180
1859 - lettre 50 - Les Mormons — 19 janvier 1858 — p. 181

1859 - lettre 51 - Découvertes des missionnaires et tombeau du P. Marquette 1858 p. 184
1859 - lettre 52 - Condition actuelle des Indiens et mort cruelle de Wabiehinaka 28 novembre 1857 p. 187
1860 - lettre 53 - Biographie de Louise Sighouin morte en odeur de sainteté, en 1853 p. 190
1860 - nécrologie - Charles De Smet p. 202
1861 - lettre 54 - A travers le nouveau Kansas - Voyage vers le pays des Mormons 24 octobre 1860 p. 203
1861 - lettre 55 - A travers l'Océan Atlantique et la Mer des Antilles jusqu'à Panama - Cause de la guerre des États-Unis contre les sauvages de l'Ouest 12 mars 1861 p. 209
1861 - lettre 56 - A travers la Mer Pacifique et la Californie 13 mars 1861 p. 212
1861 - lettre 57 - De San-Francisco aux Cœurs-d'Alêne 20 mars 1861 p. 214
1862 - lettre 58 - Les sauvages Cœurs-d'Alêne p. 218
1862 - lettre 59 - Chasses parmi les Cœurs-d'Alêne) 3 avril 1861 p. 221
1862 - lettre 60 - Causes de la guerre entre les Cœurs-d'Alêne et les États-Unis, et le rôle pacificateur des Missionnaires mars 1861 p. 224
1863 - lettre 61 - Pacification des Coeurs-d'Alêne avril 1861 p. 227
1863 - lettre 62 - Les Skalzi ou Koetenais - Vocabulaire de la langue koetenaise avril 1862 p. 231
1863 - lettre 63 - Visite aux Indiens avril 1863 p. 236
1864 - lettre 64 - Visite aux Indiens 5 janvier 1864 p. 239
1864 - lettre 65 - Excursion chez les sauvages 27 mars 1864 p. 244
1865 - lettre 66 - Voyage vers les Sioux, en 1864 17 mai 1864 p. 256
1865 - lettre 67 - L'État du Missouri 29 mai 1864 p. 260
1865 - lettre 68 - La rivière du Missouri 4 juin 1864 p. 262
1865 - lettre 69 - Incidents de voyage sur le Missouri 24 juin 1864 p. 271
1865 - lettre 70 - Adieux et remercîments à la Belgique 2 juin 1865 p. 274
1865 - lettre 71 - Tradition indienne sur l'arc-en-ciel et le déluge p. 276
1865 - lettre 72 - D'Ostende à New-York, en 1865 24 août 1865 p. 277
1866 - lettre 73 - Notice sur le P. Pierre Arnoudt 10 janvier 1866 p. 280
1866 - lettre 74 - Le F. Jean De Bruyn parmi les Osages 30 novembre 1865 p. 283
1866 - lettre 75 - Civilisation des Potowatomies mars 1866 p. 287
1866 - lettre 76 - Voyage vers les Sioux, en 1866 10 juin 1866 p. 290
1866 - lettre 77 - Séjour parmi les Jantons, en 1866 10 juillet 1866 p. 296
1867 - lettre 78 - Séjour chez les Pottowatomies, en 1866 28 juillet 1866 p. 299
1867 - lettre 79 - Révolte des sauvages Sioux 30 avril 1867 p. 302
1867 - lettre 80 - Conseils des sauvages révoltés 8 juillet 1867 p. 308
1868 - Réponse à des critiques p. 314
1868 - lettre 81 - Un camp sauvage 23 août 1867 p. 315
1868 - Propagation de la foi au Canada et hommage aux RR. PP. Franciscains 19 mars 1868 p. 318
1868 - lettre 82 - Éloquence des sauvages p. 319
1868 - Chronique religieuse 5 juillet 1868 p. 324
1868 - lettre 83 - La pacification par la Robe-Noire 28 août 1868 p. 327
1869 - lettre 84 - Superstitions des sauvages 27 décembre 1868 p. 335
1869 - lettre 85 - Le Pater en six langues sauvages p. 338
1869 - lettre 86 - La famille du chef Assiniboin p. 341
1869 - lettre 87 - Code civil et religieux des Indiens du Haut Missouri 25 janvier 1869 p. 345
1869 - lettre 88 - Mission parmi les Pottowatomies, en 1838 p. 351
1869 - lettre 89 - Les trois tribus du Haut-Missouri mai 1869 p. 357
1869 - lettre 90 - Statistique de ses courses - Notice sur le père Louis Dumortier et le frère André Mazzella p. 360
1870 - lettre 91 - Deux excursions d'automne, en 1869 2 mars 1870 p. 364
1870 - lettre 92 - Le Frère Pierre de Gand de l'Ordre des Franciscains 15 mars 1870 p. 367
1870 - lettre 93 - Le naufrage du Pereire - Mort du père Joseph O'Callaghan mars 1870 p. 369
1870 - lettre 94 - Nouvelle Excursion parmi les sauvages. - Saint-Paul Colville p. 373
1871 - lettre 95 - La mort de Victor, grand chef des Têtes-Plates p. 376
1872 - nécrologie - Édouard Terwecoren p. 378
1873 - Bref de sa sainteté p. 384
1873 - Une mission chez les Nez-Percés p. 385
1873 - nécrologie - Pierre-Jean De Smet S.J. p. 390
1873 - Bibliographie p. 391
1873 - L'éloquence du fouet p. 393
1878 - nécrologie - François De Smet p. 394